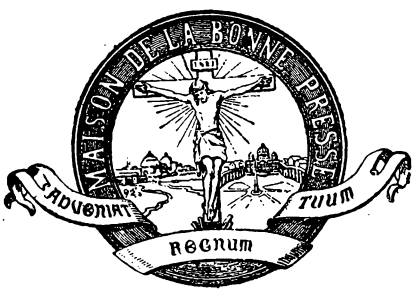
VIES DES SAINTS

ILLUSTRÉES

POUR

TOUS LES JOURS DE L'ANNÉE

MARS



PARIS

MAISON DE LA BONNE PRESSE

5, RUE BAYARD, 5

TABLE DES VIES DES SAINTS

RACONTÉES DANS CE VOLUME

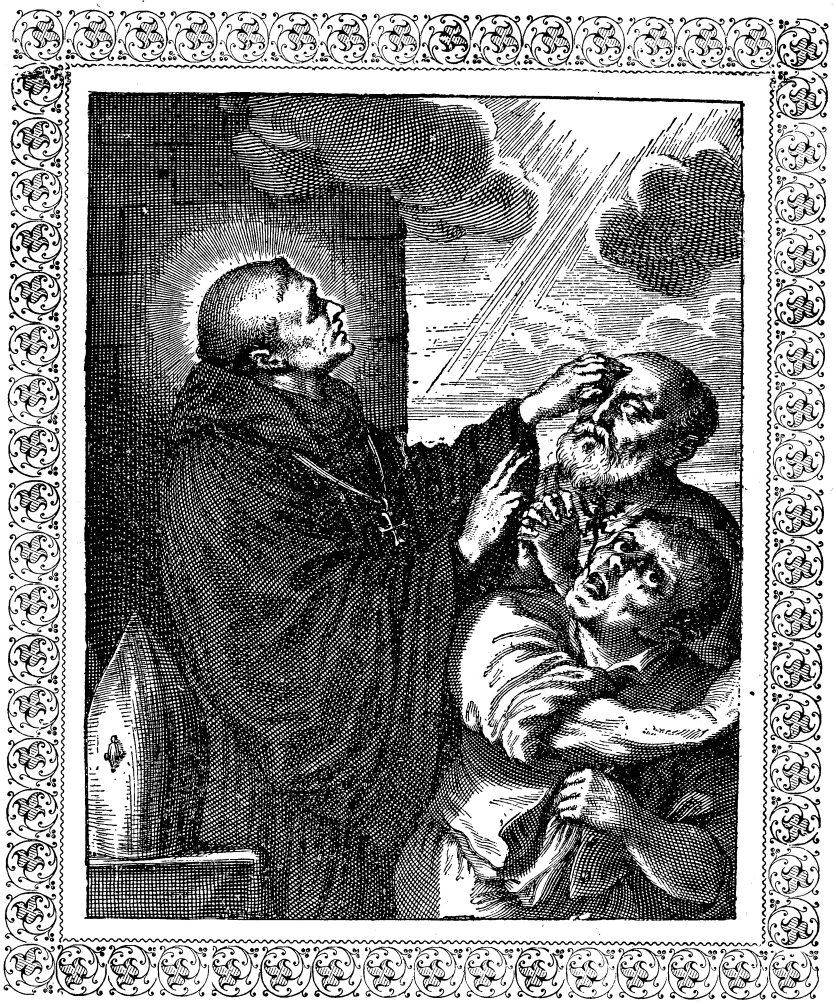
MARS

1. S. Aubin d'Angers, 263.
2. B. Charles le Bon, 887.
B. Fernand de Saint-Joseph, martyr, 577.
B. Henri Suso, 108.
B. Pierre de Zuniga, martyr, 733.
B. Pierre de Zuniga et les mm. Augustins du Japon, 1 170.
3. S. Anselme du Frioul, 991.
Ste Cunégonde, 786.
B. Frédéric de Hallum, 1 253.
B. Nicolas Albergati, 940.
S. Paphnuce et Ste Thaïs, 525.
V. Robert Southwell, martyr, 1 336.
4. V. Anne de Jésus, 1 386 et 1 387.
S. Casimir, 264.
5. S. Gérasime, 1 389.
S. Jean-Joseph de la Croix, 314.
B. Pierre de Castelnau, martyr, 734.
6. Bse Agnès de Bohême, 578.
S. Chrodegand de Metz, 1 044.
Ste Colette, 1 432.
Ste Colette et son influence religieuse, 1 621.
S. Fridolin, 835.
B. Humbert de Savoie, 1 096.
SS. Théodore Constantin et les 42 m. d'Amorium, 630.
7. V. Marie-Clotilde de France, 1 338.
S. Paul le Simple, 1 305.
Stes Perpétue et Félicité, martyres, 211.
V. Thérèse-Marguerite Redi du Cœur de Jésus, 1 665.
S. Thomas d'Aquin, 157.
S. Thomas d'Aquin, en gravures, 158, 160 et 162.
8. S. Etienne d'Obazine, 576.
S. Jean de Dieu, 265.
9. Ste Catherine de Bologne, 266.
Ste Françoise Romaine, 629.
S. Grégoire de Nysse et Ste Macrine la Jeune, 735.
B. Jean d'Avila, 1 149.
10. S. Attale de Luxeuil, 836.
V. Jean Ogilvie, martyr, 1 162.
Les quarante martyrs de Sébaste, 370.
11. S. Euloge de Cordoue, martyr, 419.
S. Euthyme de Sardes, 1 722.
V. François de Gonzague, 1 601.
B. Jean Righi, 1 410.
S. Sophrone de Jérusalem, 992.
S. Vindicien de Cambrai, 1 254.
12. Bse Fine, 683.
S. Grégoire le Grand, pape, 212.
S. Pol de Léon, 315.
S. Théophane de Grandchamp, martyr, 1 673.
13. Ste Euphrasie, 109.
S. Heldrad de Novalèse, 1 360.
S. Nicéphore, patriarche, 1 366.
14. Ste Mathilde, impératrice, 213.
15. S. Clément-Marie Hofbauer, 1 531.
V. Jean de Maurienne, 1 729.
S. Longin le Centurion, 110.
V. Louise de Marillac, 837.
V. Louise de Marillac et le soin des malades, 1 288.
S. Zacharie, pape, 1 484.
16. S. Abraham, ermite, 267.
Ste Eusébie d'Hamage, 418.
S. Isice de Vienne, 1 046.
S. Pierre Técelan, 993.
17. Ste Gertrude de Nivelle, 316.
B. Jean Sarcander, 1 442.
S. Patrice, 6.
18. S. Anselme de Lucques, 579.
S. Cyrille de Jérusalem, 214.
SS. Gabriel Arch. et Edouard, roi d'Angleterre, 473.
V. John Thules, martyr, 1 633.
B. Salvator d'Orta, 736.
19. B. Hugues de Saint-Cher, 1 261.
S. Joseph, 889.
S. Joseph et son culte, 1 255.
B. Marc de Montegallo, 1 307.
Bse Sybilline de Pavie, 527.
20. B. Ambroise de Sienne, 1 701.
S. Cuthbert, 84.
B. Hippolyte Galantini, 1 308.
B. Jean de Parme, 1 202.
Les martyrs de Saint-Sabas, 1 369.
Ste Photine la Samaritaine, 840.
S. Wulfran de Sens, 610.
21. S. Benoît, 631.
S. Benoît à Subiaco, 957.
S. Benoît au mont Cassin, 958.
La médaille de saint Benoît, 801.
S. Lupicin, 1 746.
22. S. Basile d'Ancyre, martyr, 994.
Ste Catherine de Suède, 317.
V. Jean-Baptiste de Bourgogne, 1 427.
S. Paul de Narbonne, 737.
23. V. Catherine de Francheville, 1 582.
S. Joseph Oriol, 1 528.
S. Turibe, 64.
24. S. Aldémar, 475.
S. Simon ou Siméon de Trente, 1 693.
25. L'Annonciation, 161.
V. Gonzalve de Silveira, martyr, 1 667.
S. Herbland ou Hermeland, 684.
V. Jeanne-Marie de la Croix, 1 440.
V. Joseph-Barthélemy Menocchio, 1 511.
V. Marguerite Clitherow, martyre, 1 548.
N.-D. de Maylis, 838.
N.-D. du Puy, 647.
Le patriarche Isaac, 1 099.
Rébecca, épouse d'Isaac, 1 098.
B. Thomas Illyricus, 1 545.
26. S. Ludger de Munster, 420.
27. S. Isaac, moine, 371.
S. Jean d'Egypte, 531.
28. S. Etienne Harding, 268.
S. Gontran, roi, 1 152.
S. Jean de Capistran, 568.
Bse Jeanne-Marie de Maillé, 922.
29. S. Berthold, 788.
S. Eustase, 1 709.
SS. Jonas et Barachisius, martyrs, 318.
Bse Paule Gambara-Costa, 1 448.
30. B. Amédée de Savoie, 319.
S. Jean Climaque, 372.
V. Ludovic de Casoria, 1 506.
B. Raymond Lulle, martyr, 1 153.
S. Rieul de Senlis, 117.
31. B. Bonaventure Tornielli, 1 744.
B. Guigues du Chastel, 1 453.
S. Guillaume de Calme, 891.
Ste Jeanne de Toulouse, 1 047.
B. Marc Fantuzzi, 1 723.
B. Nicolas de Flue, 368.
V. Thérèse-Eustochie Verzeri, 1 544.

Fête des Rameaux, 1 100.
Le Jeudi-Saint, 1 151.
La Passion d'après les Evang., 685. — Le crucifiement, 1 205.
Le Samedi-Saint, 1 256.
La Résurrection de Jésus-Christ, 686.
Pâques et ses souvenirs, 1 101.
Le Très Saint-Suaire de Cahors, 665.

SAINT AUBIN, ÉVÊQUE D'ANGERS

Fête le 1er mars.



Saint Aubin guérit un aveugle et délivre un possédé du démon.

Saint Aubin naquit au diocèse de Vannes, en Bretagne, l'an du Seigneur 470.

Riches des biens de ce monde, ses parents l'étaient plus encore des vertus chrétiennes, et ce fut là, sans doute, ce qui leur valut du Seigneur la grâce incomparable de donner le jour à un saint.

PREMIÈRES ANNÉES D'AUBIN

Aubin fit de bonne heure présager la haute sainteté à laquelle il s'élèverait un jour. Prévenu de la grâce, il devina en quelque sorte, plutôt qu'il n'apprit, cette science divine qui fait les saints.

En effet, dans un âge où d'ordinaire les enfants n'ont point encore conscience de ce qui est bien ou mal, et où ils ne cessent d'importuner leurs parents de leurs désirs puérils, le jeune Aubin renonçait déjà aux récréations et aux jeux de l'enfance et s'appliquait à mortifier son petit corps, au point de lui refuser même le nécessaire. Dieu s'était déjà révélé à cette jeune âme, lui avait fait entrevoir sa beauté incomparable, et, dès lors, elle ne voulait plus d'autre bien.

Aussi, peut-on dire qu'Aubin ne connut point l'enfance, ses légèretés et ses défauts. Dès qu'il fut en état de faire ses premiers pas et qu'il put joindre ses petites mains, ce fut pour courir à Dieu et prier. Son plus grand bonheur était de se retirer dans un endroit écarté, où, loin des regards importuns, il pouvait se recueillir à son

aise,et si les autres enfants de son âge se moquaient de ses goûts, Aubin, tout heureux d'avoir enduré quelque chose pour Dieu, les remerciait, comme s'il en eût reçu les éloges les plus flatteurs.

AUBIN ENTRE DANS UN MONASTÈRE

De tels débuts indiquaient assez qu'Aubin n'était point fait pour le monde. L'attrait irrésistible qui l'avait toujours porté vers Dieu l'avait complètement rendu indifférent aux richesses et aux honneurs que sa naissance le mettait en droit d'espérer : mais, non content de les mépriser, il voulut encore y renoncer entièrement.

Malgré le désespoir de ses parents, il se rendit au monastère de Cincillac, près de Nantes, et s'y consacra au Seigneur. Là, cependant, la noblesse de sa race pouvait encore lui susciter des dangers en le laissant bénéficier de quelques privilèges, mais sa grande sagesse sut bien les lui faire éviter.

Se regardant comme le dernier de tous, il recherchait avec une sainte avidité les occasions de s'humilier, s'attachait aux fonctions les plus pénibles et les plus viles. Enfin, ses veilles, ses jeûnes, ses oraisons l'élevèrent bientôt à un état si sublime de perfection qu'il dépassait de beaucoup les plus anciens et les plus fervents religieux.

On remarquait surtout avec admiration la gravité et le profond recueillement où il se tenait sans cesse enfermé. Ses yeux ne s'ouvraient que pour Dieu; dans le monastère même il ignorait tout ce qui l'entourait, et, s'il sortait en public, il savait conserver au fond de son cœur comme un sanctuaire fermé, où il pourrait continuer ses entretiens avec Jésus-Christ.

DIEU FAIT ÉCLATER LA SAINTETÉ D'AUBIN

Dieu, cependant, voulut manifester aux yeux de tous combien ce jeune novice lui était agréable. Un jour qu'il était sorti par l'ordre de l'abbé, il se déchaîne tout à coup une violente tempête accompagnée d'une pluie si abondante, qu'Aubin et ses compagnons durent se réfugier dans une maison en ruines qui se rencontra sur leur passage. Mais la violence de l'ouragan fit bientôt écrouler le toit de cette maison, et l'eau, pénétrant à l'intérieur, les religieux se trouvèrent sans abri. Or, au milieu de ses compagnons trempés par la pluie, Aubin demeura sec : la pluie, dit son historien, n'osant le toucher, par respect pour l'ardeur de la foi qui embrasait son cœur.

SAINT AUBIN ABBÉ DE SON MONASTÈRE

Les religieux de Cincillac, pleins d'admiration pour sa vertu, l'élurent unanimement pour abbé; il n'avait que trente-cinq ans.

Il gouverna ce monastere pendant vingt-cinq ans : sous sa direction, tout reprit une nouvelle vie, la ferveur et la discipline reçurent une impulsion puissante. Rigoureux, sévère pour lui-même, plein de douceur pour ses Frères, il les amena bientôt à une haute perfection.

SAINT AUBIN ÉVÊQUE

Mais il était temps de rendre au monde le trésor que le cloître lui avait ravi. Dieu trouva son serviteur suffisamment préparé par cinquante années de prières, de silence et d'obscurité pour porter le lourd fardeau de l'épiscopat.

La ville d'Angers vint à perdre son pasteur; le clergé et le peuple, par une inspiration du ciel, demandèrent unanimement pour évêque le vénérable Aubin, dont ils avaient entendu louer les vertus.

L'effroi du saint abbé fut grand à cette nouvelle; longtemps il opposa aux plus pressantes sollicitations son inexpérience des choses du monde et son incapacité; enfin, voyant que telle était la volonté de Dieu, il s'y soumit.

Dès ce moment, il se donna tout entier au bien du troupeau qui lui était confié. Non content de rompre à ses fidèles le pain de la divine parole les dimanches et les jours de fêtes, il voulut prêcher tous les jours, tenant pour maxime que l'âme n'a pas moins besoin d'une réfection quotidienne que le corps de sa nourriture ordinaire. On put bientôt constater les fruits de salut opérés par Aubin; la ville d'Angers fut en quelque temps transformée.

ADMIRABLE CHARITÉ DU SAINT ÉVÊQUE

Mais si la sollicitude du saint évêque était si grande vis-à-vis de l'âme de ses fidèles, son ardente charité voulait aussi les soulager dans leur corps. Comme un père tendre, il compatissait aux souffrances et aux peines de tout son peuple. Il n'était point de misère qu'il ne voulût soulager, point de douleur qu'il ne voulût adoucir ou, du moins, partager.

Pour délivrer les prisonniers, pour soulager les pauvres, venir en aide aux veuves, il donnait tout ce qu'il possédait, et quand il ne lui restait plus rien ou qu'il se trouvait en présence d'une douleur qui ne pouvait être soulagée par des moyens naturels, sa charité recourait à la foi vive et simple qui animait son âme, et demandait à Dieu d'accomplir ce qu'il ne pouvait faire lui-même.

MERVEILLES OPÉRÉES PAR LE SAINT

Dieu ne se laisse jamais vaincre en générosité : aussi, plus son serviteur se livrait aux ardeurs de sa charité, plus se plaisait-il à multiplier les miracles par son entremise.

Aubin semblait doué d'une puissance illimitée; la vie et la mort obéissaient à un mot de sa bouche.

Une pauvre dame, nommée Ethérie, avait été mise en prison pour dettes, et exposée à la merci de quelques soldats dissolus; le saint prélat, à la première nouvelle qu'il en eut, se rendit aussitôt à la prison et l'en fit sortir, en vertu de l'autorité que lui donnaient sa dignité et sa réputation de sainteté.

Un soldat, cependant, plus audacieux que les autres, voulut s'y opposer, et vomit contre le Saint mille injures. Aubin se contenta de souffler sur le visage de cet insolent, et il tomba mort à ses pieds. Il satisfit ensuite les créanciers de cette dame et la laissa libre.

Mais si un seul souffle d'Aubin était assez puissant pour ôter la vie à celui qui en était indigne, une seule de ses paroles aussi avait assez de force pour la redonner à celui qui en devait user pour son bien. C'est ce qu'il fit pour un jeune homme du nom de Malabande, dont la mort prématurée avait rendu les parents inconsolables. Ému à la vue de leur douleur, il les exhorte à la résignation, puis leur dit d'espérer en la miséricorde du Seigneur, qui dispose de la vie et de la mort comme il lui plaît.

Il ordonne ensuite aux assistants de se mettre en prières, et lui-même, se prosternant auprès du cadavre, y reste fort longtemps en oraison.

Tout à coup, un cri d'admiration et de joie s'échappe de toutes les poitrines.

La froide pâleur du cadavre a disparu, un rose tendre colore de nouveau ses traits, enfin il se lève plein de vie, et le Saint se retire en toute hâte, pour se soustraire aux bénédictions et aux hommages qui auraient pu blesser la délicatesse de son humilité.

Une autre fois, en l'absence de saint Aubin, un jeune homme qu'il aimait vint à mourir. Comme on ne voulait point donner au corps la sépulture, avant qu'il n'eût reçu la bénédiction de l'évêque, on attendit son retour.

Voyant cependant qu'il tardait à venir, on résolut de célébrer les obsèques sans lui; mais, lorsqu'on voulut emporter le corps, il se trouva si lourd qu'il fut impossible de le soulever.

Il resta ainsi jusqu'au moment où le Saint, étant enfin arrivé, lui eût donné sa bénédiction, après quoi, il se laissa emporter fort aisément.

GUÉRISON MIRACULEUSE

Une femme de la ville d'Angers était percluse du bras droit; pleine de confiance en la sainteté du vénérable évêque, elle va le trouver, et lui demande, au nom de la charité, la guérison de son infirmité.

Aubin, à ce nom de charité, fait aussitôt le signe de la Croix sur le bras malade, et, incontinent, une douce chaleur commence à se répandre dans la partie insensible. Il n'en fait pas davantage, et dit seulement à la malade de prier avec confiance et de revenir le lendemain.

Le jour suivant, cette pauvre infirme se présente, en effet; le Saint trace un nouveau signe de Croix, et le sang commence à circuler dans les veines jusqu'alors desséchées. Enfin, le troisième jour, après une nouvelle application du signe de la Croix, cette femme recouvre l'usage complet de son bras et peut, tout heureuse, tracer elle-même sur son corps ce signe sacré, en témoignage de sa dévotion pour un remède si efficace.

A l'aide du signe de la Croix, saint Aubin rendit aussi la vue à trois aveugles et guérit un grand nombre de paralytiques.

Dieu avait donné à Aubin un pouvoir tout particulier pour délivrer les prisonniers et une grande puissance sur les démons.

Plusieurs criminels, détenus dans une prison d'Angers, firent prier le Saint de vouloir bien intervenir pour eux auprès de leur juge, afin d'être rendus à la liberté, lui promettant de n'user de cette liberté que pour faire pénitence de leurs fautes passées.

Le bienheureux Aubin, plein de joie à la vue des bons sentiments qui les animent, s'empresse d'aller trouver le juge, et lui demande la grâce de ces prisonniers. Mais ce juge, homme dur et d'une sévérité outrée, refuse de se rendre aux désirs du Saint. Sans plus le solliciter, Aubin se contente de lui dire : « Eh bien! si votre cœur est fermé à la pitié, je m'adresserai au Seigneur, sûr de le trouver moins inexorable que vous. »

Sur ce, il quitte le juge, et, entrant dans une église voisine, il y reste jusqu'au milieu de la nuit en oraison. Pendant qu'il suppliait ainsi le Seigneur de faire éclater sa miséricorde, une grosse pierre se détache elle-même de la muraille de la prison, et ouvre un passage aux condamnés.

Frappés de ce prodige, ces hommes criminels quittent leur prison et se rendent à l'église pour rendre grâces au Seigneur d'avoir envoyé son ange pour les délivrer.

Là, ils trouvent le saint évêque, toujours en prières; ils reconnaissent alors leur véritable sauveur, se jettent à ses pieds pour le remercier et lui promettent de vivre désormais en bons chrétiens.

Un jour, une malheureuse, saisie par l'esprit malin, se présente devant le saint Pontife et se met à l'injurier en poussant des hurlements affreux.

La présence de l'homme de Dieu excite encore la rage du démon, il se porte dans un œil de l'infortunée victime, et cet œil devient en un instant semblable à une grande vessie gonflée de sang. Notre Bienheureux, ému de pitié et plein d'indignation à la vue de l'acharnement du diable contre cette femme, s'adresse à cet esprit de malice : « Esprit immonde, dit-il, qui t'a permis de tourmenter ainsi une créature de Dieu; au nom de Jésus-Christ, je t'ordonne de laisser en paix cette servante du Seigneur. »

A ces mots, accompagnés du signe de la Croix, une grande quantité de sang s'échappe de l'œil de la possédée, sans qu'elle en ressentît aucune douleur, et le démon s'enfuit.

Il serait trop long de rapporter ici tous les prodiges opérés par saint Aubin, et toujours au nom de cette charité immense qui remplissait son cœur et ne lui permettait pas de voir une infortune sans la soulager.

SAINT AUBIN ET LE ROI DES FRANCS CHILDEBERT

Ces éclatantes vertus de notre Saint, accompagnées de tant de miracles, portèrent aisément son nom dans toutes les parties du royaume. Les princes voulurent entrer en rapport avec un homme d'une si haute sainteté afin de profiter de la sagesse de ses conseils.

Le roi de Paris, Childebert, fils aîné du grand Clovis, l'avait fait prier de venir à sa cour. Le saint évêque, envisageant le bien qui pouvait résulter des bonnes dispositions du roi, s'y rendit avec empressement, malgré une grave infirmité qui le faisait beaucoup souffrir.

Dès que le roi apprit son arrivée, il voulut, par respect, aller au-devant de lui. Il fit seller un cheval et partit en toute hâte sans même s'informer par quelle voie venait le Saint.

Arrivé dans un endroit où trois routes s'ouvraient devant lui, il s'engagea dans une direction qui n'était pas celle par où venait le saint évêque.

Mais, après quelques pas, son cheval refuse d'avancer comme si un mur se fût dressé devant lui. Childebert le frappe, l'animal reste immobile; il change de monture, mais en vain, il ne peut aller plus loin. Comprenant alors l'avertissement du ciel, il tourne bride, laisse aller son cheval à son gré, et il ne tarde point à rencontrer le vénérable prélat.

SAINT AUBIN PROVOQUE LA RÉUNION D'UN CONCILE A ORLÉANS

Le saint évêque mit à profit le crédit que Dieu lui avait ménagé auprès du prince franc, et l'amena à convoquer tous les évêques de son royaume en concile, à Orléans, afin de remédier aux abus qui s'étaient glissés chez le clergé et les fidèles.

Le concile eut lieu; Aubin, par la sagesse de ses conseils, y fit accepter plusieurs déterminations importantes. On établit entre autres choses: que les juifs, qui troublaient par leurs insultes les solennités de la Semaine Sainte, devraient rester enfermés chez eux depuis le Jeudi-Saint jusqu'au lundi de Pâques; que les prêtres d'une vie peu édifiante seraient renfermés dans des monastères; enfin, que les mariages entre parents seraient déclarés nuls et les contractants frappés d'anathème. Ces décrets, sanctionnés ensuite par le prince, comme lois de l'Etat, avaient une grande importance pour la formation de la France chrétienne, encore à son berceau.

FERMETÉ DE SAINT AUBIN, SON RESPECT POUR LES OBSERVANCES DE L'ÉGLISE

Le saint évêque se montra zélé observateur de tous ces articles et particulièrement du dernier qui soulevait le plus de difficultés. Sans avoir égard à la qualité des personnes ou aux dangers qui pouvaient en résulter pour lui-même, il fit observer avec une inflexible fermeté le décret du concile.

Or, certains évêques, trop complaisants pour un riche et puissant seigneur qui, ayant épousé une de ses parentes, était, par le fait, tombé sous le coup de l'excommunication, supplièrent le saint évêque de l'absoudre et de lui envoyer des eulogies (objets bénits, que les évêques envoyaient autrefois en signe d'union et de bienveillance).

Le vénérable vieillard leur répondit: « Vous m'obligez à souscrire à cette absolution, je suis trop faible pour vous résister, mais Dieu est assez puissant pour soutenir la cause dont vous refusez de prendre la défense. »

Il envoya les eulogies; mais, selon sa prédiction, le coupable ne put les recevoir, car la mort le surprit avant l'arrivée du messager qui les portait.

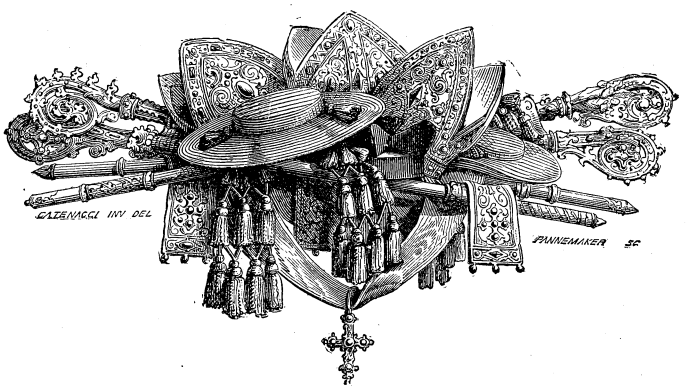
REGRETS DU SAINT, SA MORT

Néanmoins, le Saint craignant de n'avoir point assez résisté à la violence de ces évêques, fut saisi d'une douleur très vive pour cette prétendue faute. Il voulut aller consulter lui-même le saint évêque d'Arles, Césaire, sur ce qu'il devait faire pour expier sa faiblesse.

Malgré son grand âge, il entreprit, en effet, ce long voyage et eut une entrevue avec le Saint. On ne sait quel avis il en reçut; mais, à son retour, ses regrets, joints aux fatigues d'un voyage de trois cents lieues, achevèrent de l'épuiser, et il mourut au milieu de son cher troupeau. Il était âgé de quatre-vingts ans.

Son peuple conserva un pieux et immortel souvenir de ses vertus.

Bientôt, les miracles se multiplièrent à son tombeau, de nombreuses églises s'élevèrent en son honneur : quantité de bourgs et de villages l'ont pris pour patron et ont tenu à honneur de porter son nom.



LE BIENHEUREUX HENRI SUSO

DE L'ORDRE DES FRÈRES PRÊCHEURS

Fête le 2 mars.

Le bienheureux Henri Suso reçoit des révélations sur la croix, signe des mortifications qu'il doit endurer.

Le bienheureux Henri Suso naquit dans la Souabe, de l'illustre famille des Bergs et des Saüssen, l'an 1300.

Dès son jeune âge, il entendit la voix de Dieu, soudaine et pressante, et comme il possédait une de ces âmes généreuses qui ne reculent pas devant le sacrifice, il s'ensevelit à l'âge de treize ans, pour naître à Dieu, dans un couvent de Frères Prêcheurs de la ville de Constance, où il reçut de ces derniers, avec l'habit de saint Dominique, le nom de Fr. Henri.

Arraché de bonne heure aux séductions du siècle, le jeune novice en avait néanmoins gardé le souvenir. C'est ce qui nous explique cette tiédeur, ces hésitations dans l'amour de Dieu qui caractérisèrent les premières années de sa vie, et qu'il nous révèle lui-même dans un écrit qu'il nous a laissé et qui nous guidera dans ce travail. Le Bienheureux raconte que, parfois, dans les commencements de sa vie religieuse, il retournait, par la pensée, chercher des consolations au sein des futilités qu'il avait laissées derrière lui, et qu'il en revenait toujours le cœur plus vide que jamais.

Cinq années se passèrent ainsi; mais la divine Sagesse qui lui avait laissé entrevoir sa beauté lorsqu'il était encore au milieu du monde et l'avait attiré au monastère, ne laissait pas de veiller sur lui et de le prédisposer aux grâces de choix, doit il devait être l'objet.

Il venait d'atteindre sa dix-huitième année, lorsque, enfin, la lumière se fit. Henri prit la résolution de ne plus partager son cœur, mais de le donner à Dieu tout entier, sans réserve. Le jeune religieux commença dès lors à goûter une paix inconnue; toutefois, le démon ne renonçait pas complètement à sa proie.

COMMENT IL FAUT VAINCRE UNE TENTATION

Fr. Henri nous a laissé un tableau de ces tentations par lesquelles Satan s'efforçait de le retenir au seuil de la vie religieuse. Mais, loin de l'affaiblir, ces tentations augmentèrent son amour et stimulèrent son zèle.

« Fr. Henri, lui disait le démon, pourquoi cherches-tu avec tant d'emportement à quitter ton genre de vie ? Souviens-toi donc que com-

mencer le bien est chose facile, mais qu'y persévérer est vraiment impossible.

— Mais, répondait le jeune Henri, l'Esprit-Saint qui m'appelle et qui est tout-puissant peut faire en moi ce qui est difficile. »

Toutefois, le tentateur ne se tenait point pour vaincu et il revenait à la charge avec une rage d'autant plus grande qu'il avait vu ses suggestions perfides déjouées avec plus de sagesse.

« Oui, reprenait-il, on ne peut douter de la puissance de Dieu, mais, ce qui est bien incertain, c'est la correspondance à la grâce; peux-tu donc y compter?

— Puisque Dieu m'a appelé, c'est qu'il ne veut pas m'abandonner. Je sens qu'il m'invite à le servir et qu'il me promet son secours. Comment, lorsqu'il m'attire, lorsque je me jette dans ses bras, se retirerait-il pour me laisser tomber? »

Malgré ces défaites successives, le tentateur se résolut à ne lâcher sa proie que lorsqu'il aurait une certitude complète de son impuissance et à continuer jusque-là la lutte qu'il avait engagée avec le Bienheureux. Quant à Fr. Henri, il avait pris des résolutions énergiques et s'était jeté résolument dans les bras de la Providence qui l'avait appelé et qui veillait sur lui avec une si amoureuse sollicitude. Dès lors, il se montrera à nous sous cette face radieuse d'une âme passionnée pour la Sagesse éternelle.

LA DIVINE SAGESSE

Un jour, il entendit lire ces paroles de Salomon : « La sagesse est plus éclatante que le soleil, elle est plus belle que l'harmonie des cieux, et quand on la compare à la lumière, on la trouve supérieure.

» Aussi je l'ai aimée, je l'ai recherchée dès mon enfance, je suis l'adorateur de ses charmes. »

Aussitôt, il ne put contenir la joie qui débordait de son âme, et il répétait en lui-même :

« Je l'ai aimée dès mon enfance, je l'ai choisie pour épouse, je suis l'adorateur de ses charmes. » (Sap., VII, 29.)

Souvent il éprouvait le besoin de traduire cette affection au dehors de son âme; c'est ainsi qu'il se découvre dans le secret de sa cellule, et se lacère la poitrine avec le tranchant d'un canif jusqu'à ce qu'il y ait gravé le nom de Jésus; et sa passion n'est pas encore satisfaite.

« O amour unique de mon cœur et de mon âme, s'écrie-t-il, ô mon Jésus, voyez donc l'ardeur de ma passion pour vous; je vous ai imprimé dans ma chair, mais je ne suis pas satisfait, je voudrais aller jusqu'au centre de mon cœur. Je ne puis, mais que votre tendresse accueille ma prière, qu'elle supplée à ce qui me manque et, puisque vous le pouvez, gravez-le vous-même au fond de ce cœur, et cela avec des lettres éternelles que rien ne puisse effacer et détruire jamais en moi. »

Il fallait que l'aiguillon de la souffrance et de la mortification vînt graver ce nom dans son cœur. Notre-Seigneur lui apparut pour l'avertir qu'il ne parviendrait à sa divinité qu'en suivant la voie rude et douloureuse de son humanité. Dès lors, le grand amour qui inondait son âme se concentra tout entier sur Jésus crucifié. C'est dans cet amour qu'il faudra chercher l'explication des sublimes folies de la Croix qui signalèrent cette période de sa vie religieuse.

LE PURGATOIRE

Il priait beaucoup pour les âmes du Purgatoire, Dieu le mettait même quelquefois en communication avec elles, elles lui apparaissaient pour lui révéler leurs peines ou bien leur délivrance et leur gloire.

« Une fois, parmi beaucoup d'autres âmes, il vit l'âme de son père qui avait vécu très attachée au monde, elle lui apparut toute souffrante et tout affligée, et lui demanda le secours de ses prières; notre Henri répandit des larmes si ferventes qu'il la délivra bientôt, et elle revint le remercier de son bonheur.

» L'âme de sa mère, qui avait été une femme d'une grande sainteté, le visita aussi pour le consoler et l'entretenir des ineffaàles récompenses dont elle jouissait en paradis (1). »

A table, s'il lui arrivait de manger ou de boire avec trop d'empressement ou d'aller au delà du strict nécessaire, il se mettait en présence de la divine Sagesse, qu'il avait prise pour épouse, le chagrin dans le cœur, la honte sur le visage, et il lui demandait pardon en s'engageant à expier sa faute par de rudes pénitences. Trouvait-il quelque mets désagréable, il le mettait d'abord dans le Cœur sanglant de Jésus et le mangeait ensuite avec courage.

LE SERVITEUR DE MARIE

Le premier jour de l'an, pendant que les personnes du monde vont féliciter leurs amis, il allait se jeter aux pieds de Marie et la suppliait d'intercéder pour lui et de le rendre agréable à son divin Fils; puis, s'adressant à la Sagesse éternelle elle-même, « il employait tantôt les paroles, tantôt les pensées et les désirs les plus ardents; il lui demandait d'être le chantre céleste de ses vertus auprès de tous les cœurs qui savent aimer. Il voulait réunir en lui-même les pensées, les paroles, les affections de toutes les âmes saintement passionnées, pour s'en composer un cantique sublime d'amour, qui louerait dignement cette divine Sagesse, sa noble fiancée.

» Quand le printemps venait, et que les fleurs commençaient à paraître, il ne voulait pas en jouir avant d'avoir fait une belle couronne à la Sagesse éternelle; il y mettait, en l'honneur de la Mère de Dieu, la première fleur qu'il avait cueillie; il arrangeait ses fleurs en s'entretenant de pensées pieuses, et quand il avait terminé sa couronne, il allait au chœur, à la chapelle de la Vierge, et il la plaçait sur la tête de Marie, en la proclamant la plus belle de toutes les fleurs et la joie la plus douce de son âme; il la conjurait de ne pas mépriser ces prémices du printemps que lui présentait son petit serviteur.

» Un jour qu'il avait ainsi honoré la Sainte Vierge, il lui sembla que le ciel était ouvert et qu'il voyait de beaux anges revêtus de robes magnifiques, qui volaient d'en haut vers lui; il les entendait exécuter une musique céleste d'une douceur ineffable, et chanter à la louange de Marie une hymne d'une harmonie si ravissante, qu'il en mourait de plaisir.

» Cette hymne ressemblait à celle que l'on chante le jour de la Toussaint : « *Illic Regina virginum* » *transcendens culmen ordinum* : Au ciel, la Reine » des vierges surpasse tous les anges. » Le Bienheureux unit sa voix à leurs voix, et son âme fut inondée de délices et d'amour pour Dieu (2). »

Il célébrait le Saint Sacrifice de la messe avec une ferveur extraordinaire, tout pénétré de la

---

(1) E. CARTIER, *Œuvres du bienheureux Henri Suso.*
(2) *Ibid.*

grandeur de l'acte qu'il accomplissait et de l'immense amour du Dieu qui s'immolait entre ses mains, tellement qu'une fois, en prononçant ces paroles de la préface : *Sursum corda*, élevons nos cœurs, il fut ravi en extase.

Considérant que le silence est un grand moyen de recueillement et de vie intérieure, et que la langue nous fait commettre beaucoup de fautes, le bienheureux Henri se mit à pratiquer le silence monastique avec une vigilance extrême. Il se proposa en cette vertu trois grands modèles : saint Dominique, saint Bernard et saint Arsène, et quand ses devoirs d'obéissance et de charité l'obligeaient à dire quelque parole, il ne le faisait jamais avant de leur en avoir demandé humblement la permission au fond de son cœur.

HENRI ET LE CARNAVAL

« Quand venait la Septuagésime, et commençait le carnaval, ce temps où les mondains se livrent plus que jamais à leurs folies, Fr. Henri recueillait son âme et commençait dans sa cellule un carnaval bien différent.

» Il pensait d'abord combien sont courts, fugitifs et passagers les plaisirs du carnaval, et comment se perdent les âmes qui échangent alors une jouissance éphémère contre un malheur éternel ; il pleurait amèrement tous les péchés et les injures qui se commettent contre Dieu, et récitait avec l'esprit contrit de David le psaume *Miserere mei, Deus*. Après avoir ainsi pleuré, il méditait les consolations célestes que la divine Sagesse accorde à ceux qui l'aiment, lorsqu'elle se récrée pour ainsi dire avec eux et fait goûter à leurs cœurs les prémices de la vie bienheureuse.....

» Comme pendant le carnaval il châtiait son corps plus qu'à l'ordinaire, et se laissait presque mourir de faim, de soif et de froid, il se sentit un soir trembler et faillir au point qu'il fut obligé d'aller se réchauffer près du feu ; mais il s'en éloigna bientôt en pleurant et en gémissant. Rentré alors dans sa cellule, il y fut ravi en extase et un ange d'une merveilleuse beauté vint le charmer par des chants suaves et le consoler par ses encouragements.

VIE CRUCIFIÉE

» Le lit sur lequel dormait Fr. Henri était d'une extrême dureté ; il n'avait dans sa cellule ni matelas, ni couvertures, et ses meubles consistaient en une vieille porte sur laquelle il étendait une petite natte de jonc qui lui arrivait seulement aux genoux ; c'est là qu'il reposait, ou plutôt qu'il se torturait. Au lieu d'un oreiller, il mettait à son chevet un sac plein d'avoine et il se couchait habillé comme il était pendant le jour ; il ne quittait que ses chaussures. Aussi son repos était loin d'être une jouissance. Il portait des bas de crin tout hérissés, une chemise grossière et pesante.....

» Il avait beau mourir de froid, il se tenait pendant la nuit, après les Matines, plus d'une heure sur un marbre glacial, devant le maître-autel, et il supporta avec tant de constance les plus rigoureux hivers que, pendant l'espace de vingt-cinq ans, il ne s'approcha jamais du feu.

» Jamais il ne se permit un mouvement qui pût alarmer la chasteté de son âme ou de son corps. Il ne faisait qu'un repas très frugal par jour, s'abstenant de poisson, de viande, d'œufs et se contentant de pain, de légumes et de fruits.

» Il observa scrupuleusement son vœu de pauvreté, et ne voulut jamais recevoir ou toucher de l'argent, qu'il en eût ou qu'il n'en eût pas la permission. Ses vêtements étaient très pauvres, et nous avons dit quels étaient les meubles qui décoraient sa cellule (1). »

Un jour qu'il levait les yeux vers le ciel, il entendit une voix d'en haut qui disait : « Rappelle-» toi, Henri, combien fut terrible ma soif lorsque » j'étais sur la Croix, dans les dernières angoisses » de la mort. Quoique je fusse le Créateur de » toutes les fontaines, je n'ai pu obtenir alors pour » me soulager que du fiel et du vinaigre. Sup-» porte avec patience la soif que tu éprouves, si » tu veux suivre mes traces ». Le Bienheureux, en effet, s'imposait souvent les douleurs terribles de la soif, au point que sa langue desséchée et brûlante se crevassait et qu'il ne pouvait manger. Un soir qu'il en était réduit à cet état, la Sainte Vierge lui apparut avec l'Enfant Jésus et celui-ci lui donna à boire une liqueur céleste qui le guérit tout à coup et le consola merveilleusement.

Il se donnait la discipline deux fois le jour avec une grande violence ; les religieux, effrayés, cherchaient à l'empêcher, il cessait dès qu'il était découvert, mais il lavait alors ses plaies avec du sel et du vinaigre, ce qui en multipliait affreusement la douleur. Il se fit également une croix, longue d'une palme, toute garnie de pointes de fer, il la porta de longues années sur son dos, cachée sous ses habits, sans la quitter ni jour, ni nuit ; cette croix fut l'un de ses plus rigoureux supplices.

Mais si ses mortifications étaient grandes, l'ardent amour qui en était la source était bien plus grand encore ; sa pensée était sans cesse avec Notre-Seigneur ; il passait une partie de ses nuits à suivre en esprit ce divin Maître dans toutes les souffrances de sa Passion, et accompagnait au Calvaire sa Sainte Mère, la Vierge des Douleurs.

Après Matines, on le voyait quelquefois aller et venir dans la salle capitulaire pour secouer l'engourdissement du sommeil, tout absorbé dans la méditation de Jésus crucifié ; c'était là qu'il venait accroître son amour.

C'est ainsi qu'il porta un cilice et une chaîne de fer, mais cette ceinture, qui lui déchirait le corps, lui fit perdre une si grande quantité de sang, qu'il dut la déposer pour se revêtir d'un vêtement tissé de cordes, contenant cent cinquante pointes qui tenaient sa chair dans une irritation perpétuelle. Il ne quittait cet habit ni jour, ni nuit, et son corps ne fut bientôt plus qu'une plaie. Fr. Henri, pour s'ôter jusqu'à la tentation de toucher aux endroits malades, se fit faire un collier, d'où pendaient deux anneaux, dans lesquels il plaçait ses bras durant la nuit. Plus tard, il revêtit ses mains de gants hérissés de pointes de fer qui achevaient de mettre ses membres en lambeaux.

Il supporta pendant dix-sept ans ce douloureux martyre qu'il ne cessa qu'à l'avertissement d'un ange, lui ordonnant de la part de Dieu de mettre fin à ces pénitences étranges. Devant cet ordre divin, Fr. Henri crut devoir céder et résolut de prendre quelque repos. Il se disait en lui-même qu'il avait assez souffert et qu'il allait goûter un peu de paix ; mais Dieu remplaça ses souffrances corporelles par des tribulations spirituelles plus cruelles encore.

---

(1) E. Cartier, *ibid.*

Des tentations contre la foi et l'espérance vinrent exercer sa vertu, pendant de longues années, jusqu'au jour où Echard, son maître en théologie, rendit la paix à son âme. C'est alors qu'après l'avoir fait passer par les rudes épreuves d'une vie mortifiée et s'être donné à son âme avide de le posséder, Dieu songea à le rendre au siècle d'où il l'avait tiré pour qu'il répandît autour de lui la lumière qu'il avait acquise au contact de l'éternelle Sagesse.

VIE APOSTOLIQUE

La haute perfection du bienheureux Suso et cette science ascétique qui ont fait de lui un des plus grands mystiques du XIVe siècle, au même rang que maître Echard, Gerson et Taulère le Dominicain, le désignaient non moins pour la direction des âmes que pour la prédication évangélique; aussi, ses supérieurs n'hésitèrent-ils pas à lui confier l'évangélisation des peuples de l'Allemagne.

L'événement justifia leurs prévisions, car il fut l'apôtre le plus zélé en même temps qu'un des plus célèbres prédicateurs de son temps.

On raconte qu'un jour qu'il prêchait à Cologne, son visage s'illumina tout à coup d'une lumière éclatante, au grand étonnement de l'auditoire qui l'entourait. Mais ces miracles extraordinaires dont Dieu semblait entourer son ministère n'étaient que l'image des prodiges merveilleux que sa parole accomplissait dans les âmes.

Aussi le démon, qui avait eu tant à souffrir de ses progrès spirituels, durant sa préparation religieuse, manifestait-il quelquefois hautement le grand déplaisir que lui causaient les prédications du Bienheureux. C'est ainsi qu'il fut aperçu par une religieuse de son Ordre, tandis qu'il était en extase, entouré d'une multitude de démons qui criaient et poussaient des rugissements au milieu desquels on entendait ces paroles : « Moine maudit, allons, que faut-il faire? Unissons-nous, foulons-le aux pieds, jetons-nous sur lui et massacrons-le. »

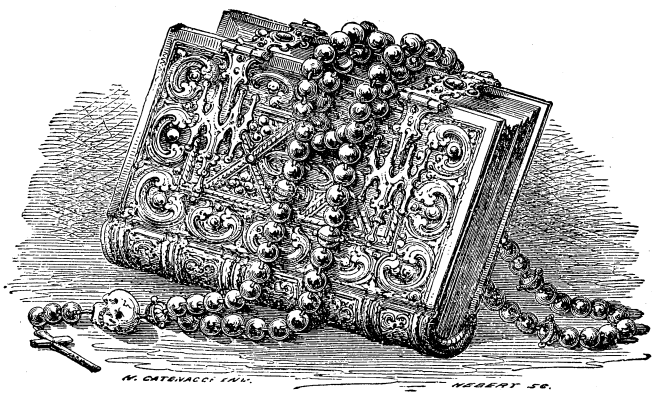
Une dame de haute naissance, étant tombée dans le péché mortel, gémissait de se voir l'esclave du démon et comme une pâture destinée à l'enfer; et pourtant elle ne se sentait point le courage de se confesser. Dans son angoisse, elle recourut à la Mère de miséricorde, à Marie, le refuge des pécheurs, et la supplia de venir à son aide.

La Sainte Vierge daigna lui apparaître et lui dit : « Va te confesser au P. Henri. — Je ne connais pas ce Père, répondit la dame. » Alors Marie, entr'ouvrant son manteau, ajouta : « Regarde, c'est ce religieux que j'abrite sous mon manteau, il est mon serviteur; adresse-toi à lui, il est le père des malheureux et il te consolera. » Cette dame alla donc s'adresser au P. Henri et, par une bonne confession, rentra en paix avec Dieu.

Fr. Henri exerçait sur les âmes une action non moins grande par sa direction spirituelle que par ses prédications. Les monastères d'hommes et de femmes furent l'objet de sa sollicitude et l'on vit, à sa voix, revenir à Dieu un nombre considérable d'âmes pécheresses.

Quant à ces âmes d'élite que renferment à toutes les époques les monastères, le Bienheureux les avait toutes sous sa direction. On peut voir encore dans ses lettres spirituelles avec quelle sûreté de coup d'œil il les dirigeait toutes dans les voies si difficiles de la perfection religieuse.

Il avait tant aimé la Sagesse éternelle, qu'on sent dans tous ses écrits le besoin intense qu'il ressentait de communiquer à d'autres âmes ses enthousiasmes et ses aspirations. Ce fut la suprême occupation d'une vie encore plus grande devant Dieu que devant les hommes, après laquelle, le 25 janvier de l'an 1365, Dieu l'attira à lui comme on enlève un fruit mûr au rameau qui ne le soutient plus.



LE BIENHEUREUX FERNAND DE SAINT-JOSEPH

DE L'ORDRE DE SAINT AUGUSTIN, MISSIONNAIRE ET MARTYR

Fête le 2 mars.

Quand les chrétiens virent leurs Pères prisonniers et conduits aux barques, ils les suivirent en masse jusqu'au rivage, se pressant autour d'eux, malgré la brutalité des soldats, pour recevoir une dernière fois leur bénédiction.

DU CHATEAU DANS LE CLOITRE

Fernando de Ayala, qui voulut s'appeler plus tard Fernand de Saint-Joseph, naquit à Ballesteros, ville de la province de Cuidad-Real, en Espagne. Il fut baptisé dans l'église paroissiale de Notre-Dame de Consolation, le 1er novembre de l'an 1575, et mis sous le patronage du célèbre chevalier du Christ saint Ferdinand (en espagnol *Fernando*), roi de Castille. Ce nom, cher aux Espagnols, était déjà porté par le père de notre futur martyr, Fernando de Ayala. Sa mère se nommait Maria Fernandez. Ces deux époux chrétiens étaient de noble race, mais peu riches. La foi, les vertus chrétiennes et le petit Fernando étaient leur trésor en ce monde. Ils s'appliquaient à élever cet enfant béni dans l'amour de Dieu, quand l'un et l'autre quittèrent cette terre, le laissant orphelin.

Le jeune Fernando fut recueilli par son oncle, ecclésiastique distingué, qui vivait à Marchéna, dans la famille du duc d'Arcos. L'orphelin devint le compagnon et l'ami des fils de ce noble seigneur, dont il partageait les études et les jeux ;

il conquit bientôt l'affection de tous par l'aimabilité de son caractère, ses vertus et sa piété.

Ces belles qualités, développées par l'éducation distinguée qu'il recevait et jointes à la faveur du duc d'Arcos, ouvraient devant le jeune homme les plus flatteuses espérances. Mais une voix plus haute que celle de l'ambition ou de la cupidité parlait à son cœur; considérant les périls que son âme courait dans le monde et désireux d'assurer avant tout son salut, Fernando tourna ses regards vers la vie religieuse. A l'âge de dix-huit ans, étant venu dans la ville de Montille, rendre visite à quelques parents, il alla frapper à la porte du couvent des Augustins et demanda la faveur de s'y consacrer à Dieu.

Après un fervent noviciat, il fut admis à se donner pour toujours au Seigneur, par la profession religieuse, le 19 mai 1594. Envoyé à Alcala il y suivit avec tant de succès les cours de philosophie et de théologie, qu'il fut chargé lui-même d'enseigner la philosophie pendant un an, dans cette Université, l'une des plus célèbres de l'Europe. Les soucis de l'étude ne lui firent point négliger la piété; l'emploi de ses heures était si bien réglé, qu'il se réservait un temps considérable pour la prière et la méditation. Il aimait à se préparer à cet exercice par la lecture des œuvres de sainte Thérèse, pour laquelle il eut toujours une grande dévotion.

D'ESPAGNE EN AMÉRIQUE ET EN ASIE — LE JAPON

A cette époque arrivèrent en Espagne le P. Laurent de Léon et le P. Jean Damorin, tous deux missionnaires aux îles Philippines, qui venaient recruter de nouveaux apôtres pour ce lointain archipel (1). Le P. Fernand fut un des premiers à s'offrir pour cette œuvre héroïque. Dans son ardent amour pour Dieu, il brûlait du désir de le faire connaître à tant d'âmes qui l'ignoraient et restaient sous l'empire homicide de Satan. Ses frères en religion, qui l'aimaient beaucoup, éprouvèrent un grand serrement de cœur à le voir partir, mais sa résolution fut inébranlable. Avant de quitter pour toujours sa patrie, il alla visiter une dernière fois sa ville natale, dit adieu à sa famille, et laissa ses compatriotes très édifiés de sa sainte vie et de sa grandeur d'âme. A cette époque, un voyage d'Espagne aux îles Philippines durait parfois un, deux et même trois ans, années de fatigues, de privations et de dangers. Fernand se mit sous la protection de saint Joseph, pour qui il avait une dévotion spéciale, et voulut s'appeler désormais Fernand de Saint-Joseph.

Il s'embarqua pour l'Amérique, avec plusieurs autres religieux de son Ordre et arriva heureusement à Mexico, la même année (1603). Dès que l'occasion s'en présenta, les missionnaires s'embarquèrent sur l'Océan Pacifique, et abordèrent aux îles Philippines l'année suivante 1604.

Il n'y avait guère plus d'un an que le Bienheureux Fernand était au couvent de Manille, lorsque ses supérieurs le choisirent pour accompagner le vénérable P. Eustase Ortiz, supérieur de la mission des Augustins au Japon. On sait les merveilles de conversion que les Pères Jésuites avaient réalisées dans cet empire, à la suite de saint François-Xavier. Les Franciscains, les Dominicains, les Augustins, étaient venus à leur tour prendre leur part de labeur dans cette abondante moisson d'âmes. Déjà l'enfer s'agitait, et la persécution commençait à gronder et à faire des victimes dans l'Eglise du Japon, lorsque notre saint missionnaire y fut envoyé. Il n'en quitta qu'avec plus de courage les îles Philippines, premier but de son voyage, pour aller conquérir des âmes et le martyre, à cette extrémité du monde. Il arriva l'an 1605 dans le royaume de Bungo; c'était la province du Japon, où les Augustins avaient fondé leur premier établissement. Les chrétiens du pays accueillirent avec une grande joie le nouveau missionnaire, qui se mit avec ardeur à étudier la langue du pays. En attendant, il enseignait les vérités de la foi avec l'aide de catéchistes dévoués qui lui servaient d'interprètes. Bientôt, il put se faire comprendre lui-même, et se livrer avec tout son zèle au ministère apostolique, soit à Bungo, soit dans le port de Firando.

Le P. Eustase l'envoya fonder une nouvelle chrétienté dans le royaume de Taïki. Le P. Fernand se rendit dans cette ville, et y construisit une pauvre petite chapelle, en l'honneur de saint Joseph, pour y réunir ses néophytes. Dieu bénit ses efforts, et il amena au culte du vrai Dieu un bon nombre de païens. Le roi lui-même, quoi qu'idolâtre, conçut de l'estime et de l'affection pour le saint missionnaire et, par des largesses réitérées, l'aida à agrandir et à orner sa chapelle.

Quand cette chrétienté fut bien établie, le Bienheureux, alla dans la ville d'Angata dont les habitants, lui avait-on dit, étaient très attachés aux superstitions païennes et n'avaient pas encore entendu annoncer l'Evangile. Il s'attendait à de grandes difficultés, mais Dieu disposa si bien les esprits que le prince de la ville, non seulement ne mit point obstacle à sa prédication, mais lui donna la permission d'ériger une chapelle pour y enseigner sa religion. Le Bienheureux en commença aussitôt la construction et la dédia à saint Nicolas de Tolentino, l'une des gloires de l'Ordre de Saint-Augustin. Il se mit à prêcher avec son zèle habituel, ne s'épargnant aucune peine pour éclairer les pauvres âmes de cette contrée, aban-

(1) L'évangélisation des îles Philippines est une des gloires de l'Ordre des Ermites de Saint-Augustin. Cet archipel, situé entre la Chine et l'Océanie, avait été découvert, en 1521, par Magellan, qui y fut massacré avec une partie de ses compagnons. Plusieurs expéditions envoyées du Mexique essayèrent vainement de retrouver ces îles. Enfin une nouvelle expédition fut dirigée par un ancien officier de marine, savant cosmographe, devenu religieux Augustin, le P. Urdanéta. Il retrouva les îles, et pendant que le capitaine espagnol Légazpi en prenait possession au nom du roi Philippe II, le P. Urdanéta et les religieux qui l'accompagnaient commencèrent à évangéliser les sauvages au péril de leur vie. Leur apostolat fut tellement béni de Dieu, qu'au bout de quelques années les fils de saint Augustin avaient baptisé plus de deux cent mille païens dans cet archipel. Des Franciscains, des Dominicains, des Jésuites vinrent successivement leur apporter le précieux concours de leur zèle, et la majeure partie des indigènes fut convertie. Cependant à ses débuts, cette colonie lointaine coûtait plus à l'Espagne qu'elle ne lui rapportait; quelques membres du conseil des Indes étaient d'avis de l'abandonner. Philippe II s'y opposa, par esprit de foi : il attribuait une partie des revenus du Pérou à l'entretien de la colonie des Philippines, afin d'y protéger l'apostolat des missionnaires. Aujourd'hui, par une récompense providentielle, les Philippines restent la plus belle et la plus florissante des colonies espagnoles. Au moment de la découverte, l'Archipel ne comptait guère que deux millions d'habitants, se détruisant dans des guerres continuelles aujourd'hui; il est peuplé par environ six millions d'habitants, presque tous catholiques, vivant paisiblement sous le sceptre de la mère-patrie. Les Augustins chaussés et les Augustins déchaussés d'Espagne y maintiennent encore actuellement plus de huit cents missionnaires, pasteurs de plus de deux millions d'âmes.

donnée à toutes les erreurs et à tous les vices de l'idolâtrie. Par ses austérités et ses ferventes prières, il s'efforçait d'obtenir les grâces de Dieu et la victoire sur les démons qui tyrannisaient ces peuples. Ici encore, malgré des obstacles nombreux, il réussit à former une paroisse de deux mille chrétiens fervents, dans un lieu où il n'y en avait auparavant pas un seul, sans compter un grand nombre d'enfants qu'il purifia dans les eaux du saint baptême.

Jusqu'ici la paix avait favorisé ses saintes entreprises ; mais en 1612 le feu de la persécution se ralluma sous le souffle de l'empereur Daïfousama, ennemi des chrétiens. Notre missionnaire, pour avoir un centre d'apostolat moins exposé à la destruction, alla fonder un couvent dans la grande ville de Nangasaki, qui était alors le principal port du Japon ouvert au commerce avec les Européens. C'était là que résidait l'unique évêque du Japon, au sein d'une chrétienté florissante, divisée en quatre paroisses desservies par des prêtres indigènes. Les Jésuites, les Franciscains et les Dominicains y avaient déjà un couvent. L'évêque assigna au zèle des Augustins un quartier de la ville, peuplé de dix mille habitants, et notre Bienheureux y fonda un couvent avec une église dédiée à saint Augustin. Dans ce nouveau champ d'apostolat, la parole et les exemples du Bienheureux ne tardèrent pas à porter des fruits nombreux. Il convertit des païens et ranima la ferveur des chrétiens. Pour l'utilité de ces derniers, il composa plusieurs livres de piété en langue japonaise, et établit dans son église la Confrérie de la *Ceinture de Saint-Augustin*. Cette pieuse association, enrichie de tant d'indulgences par les Souverains Pontifes, compta bientôt un grand nombre d'adhérents, et beaucoup d'entre eux versèrent courageusement leur sang pour Jésus-Christ dans les persécutions suivantes.

Le bon missionnaire réalisait lui-même sans cesse de nouveaux progrès dans la perfection. Toujours austère et mortifié, il maintenait son corps sous la dépendance de l'esprit, et son âme dans la pureté, au milieu des tristes exemples d'une société païenne. Il renouvelait chaque jour sa ferveur dans l'oraison, et les occupations les plus multipliées ne pouvaient l'empêcher de vaquer à ce pieux exercice.

D'un caractère très affable et compatissant, il savait aussi garder dans ses manières une distinction et une dignité qui imposaient le respect sans cesser d'attirer les cœurs. « Il était vraiment *cher à Dieu et aux hommes*, dit le dominicain Alphonse de Ména, qui le connut alors; toujours gai, toujours aimable, sa vue seule suffisait à chasser la mélancolie. »

Il avait une dévotion toute spéciale pour les âmes du purgatoire; il offrait souvent à Dieu des prières et des mortifications pour leur soulagement; et offrait pour elles le saint sacrifice de la messe aussi souvent que cela lui était possible. Sicard, un de ses historiens, assure que ce bon prêtre a célébré ou fait célébrer plus de trois mille messes pour les âmes du purgatoire.

Sa patience et son courage au milieu des difficultés et des peines étaient admirables. Sa charité était très grande; de concert avec le P. Alphonse Navarrette, dominicain, et le P. Apollinaire Franco, franciscain, il fonda à Nangasaki une *confrérie de la Charité*, dont les membres s'associaient pour visiter les malades, leur procurer les soulagements spirituels et corporels dont ils avaient besoin, et les préparer à recevoir les sacrements.

Mais la persécution devint plus violente.

En 1614, un décret impérial ordonne à tous les missionnaires de quitter l'empire du Japon. Le bienheureux Fernand sort de la ville de Nangasaki, et va porter les secours spirituels aux chrétiens de la grande ville d'Ozaka. Plusieurs fois il faillit périr assassiné. En 1615, il revint secrètement à Nangasaki et y reprit les travaux du saint ministère, auprès des fidèles, au milieu de beaucoup de périls et de difficultés, obligé de changer continuellement de résidence pour ne pas être découvert par les satellites de l'empereur.

Depuis le commencement de la persécution, le P. Fernand n'avait plus eu la joie de voir aucun religieux de son Ordre; mais il s'était lié d'une étroite amitié avec le dominicain Alphonse Navarrette, qui devait être bientôt le compagnon de son martyre. Le P. Alphonse était son confesseur, et ne pouvant recourir à d'autre supérieur, c'est à lui qu'il demandait conseil.

Le jour de la Fête-Dieu de l'an 1617, ces deux saints religieux apprirent que le P. Pierre de l'Assomption, franciscain, et le P. Jean-Baptiste Tabora, jésuite, venaient de subir le martyre dans la ville d'Omura; leur courage avait excité l'enthousiasme des chrétiens fidèles et les remords des apostats du pays. Le P. Alphonse et le P. Fernand se demandèrent aussitôt s'il ne serait pas nécessaire de se rendre parmi ces brebis privées de pasteur, au milieu des loups. Ils passèrent la nuit en prières pour connaître la volonté de Dieu, et le lendemain, se sentant confirmés dans leur dessein, ils mirent leur confiance en Dieu et partirent de Nangasaki. Le P. Fernand de Saint-Joseph laissa une lettre adressée aux autres missionnaires et aux Augustins de Manille, dans laquelle, avec une humilité admirable, il leur demandait pardon des mauvais exemples qu'il croyait avoir donnés, et les priait d'envoyer de nouveaux apôtres remplacer ceux qui succombaient.

Les deux futurs martyrs s'arrêtent d'abord à Ocoye, ville située à trois lieues de Nangasaki. En guise de repos, ils passent la nuit à confesser de nombreux chrétiens, qu'ils communient le lendemain. Une foule d'autres arrivent ensuite, tous désireux de s'approcher des sacrements, car la persécution les avait privés de prêtres depuis longtemps.

Les deux missionnaires restent deux jours pour confesser, prêcher, baptiser, et pour réconcilier avec Dieu les apostats. Ils célèbrent la messe en plein air pour que tous y puissent assister, et le sermon du P. Fernand enflamme tous les cœurs d'amour de Dieu. Un apostat, qui avait trahi le P. Pierre de l'Assomption et persécuté ses frères, s'accuse publiquement de ses fautes avec un grand repentir, en demande pardon et rentre en grâce avec Dieu.

Au milieu d'un pareil concours, la présence des deux Pères ne pouvait plus être cachée; ils reprirent donc leurs habits religieux, firent leurs tonsures et se préparèrent résolument au martyre. A Nagaye, où ils comptaient s'embarquer pour Omura, la foi des fidèles ne se montra pas moins ardente; ils accouraient pour s'approcher des sacrements, et baisaient avec respect l'habit des religieux. Après une journée passée en saints exercices, ils chantaient les *Litanies* et le *Salve Regina*, quand survinrent plusieurs barques montées par des satellites.

Dès qu'ils eurent mis pied à terre, les satellites vinrent droit aux missionnaires : « Mes Pères,

leur dirent-ils, nous sommes désolés de ce que nous allons faire, mais le roi d'Omura nous a commandé, sous peine de mort et de la confiscation de nos biens, de venir vous arrêter. » A ces mots, les chrétiens éclatèrent en larmes et en sanglots. Les missionnaires les consolaient par de douces paroles; ils prièrent les soldats de différer leur départ jusqu'au lendemain, afin de pouvoir célébrer la sainte messe et donner la communion aux fidèles. Mais les soldats déclarèrent que tout retard était impossible. Alors deux chrétiens, Gaspard et Paul, s'écrièrent : « Nous aussi, nous avons violé les décrets de l'empereur; nous avons caché des missionnaires dans nos maisons, arrêtez-nous avec eux. — Nous n'avons pas d'ordres pour cela », répondirent les satellites. Mais, un peu plus tard, ces deux chrétiens furent martyrisés.

Quand les chrétiens virent leurs Pères prisonniers et conduits aux barques, ils les suivirent en masse jusqu'au rivage pour recevoir une dernière fois leur bénédiction; ils se pressaient autour d'eux malgré la brutalité des soldats qui les frappaient pour les écarter. Quand les missionnaires s'embarquèrent, les cris et les sanglots furent tels que les soldats eux-mêmes étaient émus.

Le 30 mai au matin, ils arrivèrent dans une île déserte nommée Usuxima, à quatre lieues de leur point de départ. On vit bientôt arriver en barque de nombreux chrétiens, parmi lesquels la grand'mère du roi d'Omura, accompagnée d'une de ses filles. Tous voulaient voir les martyrs, les consoler et se confesser à eux. Le roi d'Omura avait lui-même autrefois embrassé le christianisme, mais l'amour des biens de ce monde et la crainte des supplices en avaient fait un apostat; pour n'être pas dépossédé par l'empereur son suzerain, il avait renoncé à sa foi et s'était fait persécuteur.

Le roi avait ordonné d'immoler les missionnaires dans un endroit écarté, loin des yeux de la foule et de la présence des chrétiens. Les satellites, trompant par de fausses indications la vigilance des fidèles, conduisirent leurs victimes dans un îlot désert nommé Cozgouk. Mais parmi les rameurs qu'ils avaient loués se trouvaient plusieurs chrétiens : ils avaient offert leurs services, et les soldats les avaient acceptés croyant traiter avec des païens : ces fidèles eurent ainsi la douloureuse consolation d'assister au supplice des deux missionnaires.

On vit arriver une barque amenant un juge, quelques soldats et un chrétien nommé Léon Tanaca. Ils apportaient dans une bière les corps des PP. Pierre de l'Assomption et Jean-Baptiste Tabora, mis à mort huit jours auparavant: ils avaient ordre de les faire disparaître pour les soustraire à la vénération des fidèles. Le P. Fernand de Saint-Joseph et le P. Alphonse Navarrette pensèrent que leur dernière heure était proche; ils interrogèrent les soldats, mais ceux-ci refusaient de répondre. Enfin, vaincu par leurs instances, l'un d'entre eux leur dit : « Pères, le roi nous a commandé de vous couper la tête parce que vous avez prêché la religion des chrétiens, malgré les décrets de l'empereur. — Et c'est là ce que tu avais peur de nous dire? repartit le P. Fernand; mais c'est la plus heureuse nouvelle que l'on puisse entendre en ce monde! » Et il fit cadeau à ce soldat d'une couverture, la seule chose convenable qu'il eût à sa disposition. Le P. Alphonse l'imita. « Ne croyez pas, ajoutèrent-ils, que nous vous voulions du mal à cause de l'ordre que vous allez exécuter. Qui a-t-on désigné pour nous ôter la vie? » Les Japonais ne revenaient pas de leur étonnement en voyant tant de courage et de calme en face de la mort. Après un moment d'hésitation, on leur signala les deux exécuteurs. Alors les Pères prirent un peu de vin qu'ils avaient apporté pour la messe et le servirent à leurs deux bourreaux avec toutes les marques de la politesse japonaise.

Durant la nuit du 31 mai, on les transféra dans l'îlot de Tacaxima. Le P. Fernand écrivit sur une page de son bréviaire, ces mots, à l'adresse des Pères de son Ordre : « Mes Pères, adieu. Déjà on nous a fait connaître notre sentence de mort. Nous ne vous oublierons pas. Servez de tout votre cœur un Dieu si bon, qui use de tant de miséricorde. Aujourd'hui jeudi, 1er juin 1617. — *Fr. Fernand de Saint-Joseph.* » Et il confia le livre à un chrétien. L'heure du sacrifice était venue.

Le bienheureux Fernand se mit à genoux, prit le sabre de son bourreau, en baisa la lame, la posa sur sa tête, et, le rendant au soldat, il dit aux assistants: « Nous sommes venus d'un pays lointain, en quittant nos parents et nos amis, non pour chercher des richesses ou conquérir des provinces, mais pour vous enseigner le chemin qui mène au bonheur parfait du ciel. Nous ne méprisons pas sottement la vie, car c'est le bien le plus précieux de ce monde; mais si nous consentons volontairement à la perdre en ce moment, c'est que par ce sacrifice nous allons conquérir une vie meilleure et des biens éternels. Mes frères et mes amis, tournez vos regards vers le seul Dieu véritable, et souvenez-vous que tout est vanité et sottise, excepté l'aimer et le servir. »

Puis il dit au bourreau: « Laisse-moi prier un moment, tu frapperas quand je te ferai signe en levant la main. » Le martyr prit d'une main son crucifix, de l'autre son chapelet et un cierge allumé; une brûlante prière s'échappa de son cœur vers son Dieu bien-aimé; il leva ensuite la main et le bourreau, brandissant son sabre, lui trancha la tête d'un seul coup.

Le P. Alphonse Navarrette et le chrétien Léon Tanaca moururent avec le même courage. On mit le corps du P. Fernand dans la même bière que celui du P. Pierre de l'Assomption, et le P. Alphonse avec le P. Tabora; on y attacha de grosses pierres et on alla les jeter dans la haute mer, avec le corps de Léon Tanaca.

Les chrétiens explorèrent longtemps la côte, dans l'espoir que la mer leur rendrait ce trésor; ce fut en vain. Mais, six mois après, une bière parut, flottant sur les ondes; les chrétiens la prirent et l'ouvrirent: ils y trouvèrent les corps du bienheureux Fernand de Saint-Joseph et du P. Pierre de l'Assomption, parfaitement conservés, leurs habits religieux n'avaient même pas souffert de l'humidité. Ce fut pour eux une grande joie et un merveilleux encouragement à persévérer dans la foi. Plus tard, le P. Jean des Cinq-Plaies, Augustin, voulut transférer le corps de son héroïque frère à La Havane, mais le vaisseau fut attaqué par des pirates, et le P. Jean perdit une partie de son trésor. Les deux pieds du martyr furent donnés à l'Espagne. Sœur Hiéronyme de Sainte-Agnès, cousine du Bienheureux, fut guérie d'un cancer, en appliquant cette relique sur sa poitrine. — Le P. Fernand de Saint-Joseph a été déclaré Bienheureux, par le Pape Pie IX, avec deux cent quatre martyrs du Japon, le 7 juillet 1867. Du haut du ciel qu'ils protègent les missions.

LE BIENHEUREUX PIERRE DE ZUNIGA

MISSIONNAIRE ET MARTYR, DE L'ORDRE DE SAINT-AUGUSTIN

Fête le 2 mars.

Le B. Pierre de Zuniga et autres martyrs de son Ordre, béatifiés par Pie IX, en 1867.

Pierre de Zuniga naquit à Séville, en Espagne, vers l'an 1580. Son père, don Alvaro Manrique de Zuniga, marquis de Villamanrique, n'était pas moins illustre par ses brillantes qualités que par sa noblesse et il devint le sixième vice-roi du Mexique.

Le jeune Pierre n'avait que cinq ou six ans lorsque le roi d'Espagne confia au marquis de Villamanrique le gouvernement du Mexique. Le nouveau vice-roi ne voulut pas emmener un enfant si jeune en Amérique et il le laissa à des parents dévoués, les ducs de Médina-Sidonia, qui se chargèrent de son éducation.

Peu de détails nous ont été conservés sur ces premières années du futur martyr; nous savons seulement qu'après avoir terminé ses études, le pieux jeune homme, renonçant à toutes les espérances du monde et aux richesses de l'Amérique, prit l'habit religieux au couvent des Ermites de Saint-Augustin de Séville. Il y prononça ses vœux perpétuels le 24 octobre 1604.

Après ses études théologiques, il fut élevé au

sacerdoce et continua à demeurer au couvent de Séville. C'est là qu'il eut l'occasion de connaître le P. Diégo Guébara, missionnaire Augustin au Japon, qui fut plus tard évêque de Nuéva-Cacères aux Philippines. Il était venu en Espagne chercher de nouveaux ouvriers évangéliques et déjà plusieurs religieux s'étaient joints à lui. Pierre de Zuniga se sentit aussitôt enflammé du désir de le suivre, surtout lorsqu'il eut entendu de sa bouche le récit du martyre de plusieurs missionnaires, martyre dont le P. Guébara avait lui-même été témoin. Il sollicita donc auprès de ses supérieurs l'autorisation de partir pour la mission du Japon, ce qui lui fut accordé.

Le jeune prêtre aurait voulu garder cette détermination secrète jusqu'à son départ; mais la nouvelle s'en répandit malgré lui dans le public et lui suscita les plus terribles assauts et les plus grandes difficultés. Sa famille, ses amis, les amis de son père l'accablèrent d'instances et multiplièrent les démarches pour s'opposer à son départ. Mais ils ne réussirent qu'à mettre dans tout son éclat la fermeté du futur missionnaire et son ardent désir de se dévouer jusqu'au martyre au salut des pauvres infidèles. Il partit.

Au lieu d'aller tourner l'Afrique par le cap de Bonne-Espérance, les voyageurs espagnols, à destination de l'Extrême-Orient, prenaient ordinairement, à cette époque, la route de l'Amérique. Ils débarquaient sur les côtes du Mexique, et, après avoir traversé ce royaume, allaient s'embarquer de nouveau sur l'océan Pacifique. C'est la voie que suivirent les compagnons du P. Guébara.

Ils s'arrêtèrent quelque temps à Mexico. Le marquis de Villamanrique, père de notre saint missionnaire, n'était plus à cette époque vice-roi du Mexique; il est même probable qu'il était mort.

Après une longue, mais heureuse navigation sur l'océan Pacifique, les missionnaires Augustins, au nombre de dix-sept, arrivèrent à Manille, capitale des îles Philippines, le 4 juin 1610. Ils y furent reçus à bras ouverts par les religieux de leur Ordre, très nombreux dans cet archipel dont ils ont été les premiers missionnaires.

Aujourd'hui encore, les Augustins espagnols, tant les chaussés que les déchaussés, entretiennent aux Philippines environ 800 missionnaires chargés du soin de plus de deux millions de chrétiens indigènes.

Le P. Pierre de Zuniga ne put continuer son voyage jusqu'au Japon, objet de ses désirs; les persécuteurs en surveillaient tous les ports avec une extrême vigilance pour empêcher le débarquement des missionnaires européens, surtout espagnols. Il resta donc aux Philippines.

Envoyé par ses supérieurs dans la province de Pampanga, il fut chargé des chrétientés de Porac et de Sesmoan.

Ce ne fut qu'en 1618 que, déguisé en marchand et bravant mille dangers, il put enfin aborder au Japon, avec le P. Barthélemy Gutierrez. Mais des indiscrétions révélèrent bientôt leur arrivée.

Le gouverneur de Nangasaki fit immédiatement les plus actives recherches pour s'emparer de leurs personnes, et le P. Gutierrez n'échappa à ses satellites que par miracle. L'empereur du Japon eut à peine entendu parler de l'arrivée de nouveaux missionnaires, qu'il envoya à Nangasaki un commissaire spécial nommé Gonrocou, avec ordre d'activer la persécution : défense était faite aux chrétiens de tenir leurs assemblées, de conserver des médailles ou des chapelets; le seul fait d'avoir reçu chez soi ou caché un missionnaire entraînait la peine de mort et la confiscation des biens.

On conçoit les difficultés qu'avaient les missionnaires pour exercer leur ministère dans de semblables conditions. Caché dans quelque maison de chrétiens japonais, le P. Pierre était souvent obligé de changer de domicile et de déguisement pour dépister les persécuteurs, et c'est au prix de mille privations et de mille fatigues qu'il procurait aux fidèles le bienfait des sacrements.

Au mois de décembre, sur la dénonciation d'un apostat nommé Feyzo, deux missionnaires furent arrêtés avec plusieurs Japonais, coupables de les avoir cachés. Le P. Pierre de Zuniga fut découvert à son tour; mais Gonrocou, ayant su qu'il était de haute noblesse, voulut lui sauver la vie; il l'avertit secrètement qu'on allait l'arrêter et favorisa sa fuite sur un navire qui le ramena aux îles Philippines.

Les chrétiens de Nangasaki furent profondément affligés de son départ; ils ne tardèrent pas à lui écrire pour lui exposer tous les maux qu'ils souffraient et le supplier de revenir soutenir leur courage par sa présence. Ils écrivirent aussi au supérieur provincial des Augustins, à Manille, lui promettant le corps du bienheureux missionnaire martyr Fernand de Saint-Joseph, si le Père leur renvoyait Pierre de Zuniga. Ils indiquaient en même temps le nom du port où il serait le plus facile d'aborder secrètement.

Ces promesses et ces instances déterminèrent le Père provincial à permettre au P. de Zuniga de partir une seconde fois. Celui-ci s'embarqua le 13 juin 1620, avec le P. Louis Florès, religieux Dominicain, à bord d'un navire de commerce japonais dont le capitaine, Joachim Firajama ou Diaz, était un chrétien fervent.

TERRIBLE VOYAGE — LES PROTESTANTS S'UNISSENT AUX PAIENS POUR PERSÉCUTER LA RELIGION DU CHRIST

Leur traversée fut une série d'épreuves : d'abord plusieurs furieuses tempêtes faillirent les précipiter pour toujours au fond des abîmes; ensuite, les vents contraires les poussèrent vers les côtes de la Cochinchine, en sorte qu'après vingt jours de navigation ils ne se trouvaient pas plus près du Japon qu'à leur départ. L'eau et les vivres s'épuisaient, et pendant plusieurs jours ils ne mangèrent que le juste nécessaire pour ne pas mourir de faim. Enfin, ils purent aborder au port de Macao, sur les frontières de la Chine, afin d'y renouveler leurs provisions alimentaires et ensuite, le 22 juillet, dans l'île Formose, pour prendre de l'eau et du bois.

Ils venaient de quitter cette dernière île, et faisaient enfin heureusement voile pour le Japon, lorsque leur navire fut attaqué et pris par des corsaires protestants anglais, qui écumaient la mer dans ces parages, de concert avec les Hollandais calvinistes. Ces derniers étaient d'ailleurs la cause des persécutions qui sévissaient au Japon contre les chrétiens : pour se ménager le monopole du commerce avec l'empire japonais et par haine du catholicisme, ils avaient accusé les missionnaires d'être des agents secrets du roi d'Espagne, chargés de préparer la conquête du Japon par les Espagnols. Cette odieuse calomnie avait déchaîné la haine du gouvernement japonais contre les missionnaires.

Bien que le navire fût japonais et que son capitaine voyageât avec une patente de l'empereur du Japon, les pirates pillèrent tout ce qu'il contenait et partagèrent leur butin avec les Hollandais qui ne tardèrent pas à les rejoindre. Certains

que ces disciples d'Henri VIII et de Calvin seraient pour eux sans pitié, les deux missionnaires, à leur approche, s'étaient cachés à fond de cale, sous un amas de peaux fétides; ils y souffrirent tout un jour, puis ils furent découverts par un matelot païen.

Les pirates se réjouirent vivement de cette trouvaille, dont ils espéraient se prévaloir auprès du gouvernement japonais; mais comme ils n'avaient pas de preuves certaines que ce fussent bien des religieux missionnaires, ils usèrent envers eux de toute espèce de mauvais traitements pour les forcer à déclarer ce qu'ils étaient.

En attendant, ils conduisirent tous leurs prisonniers à la factorerie hollandaise de Firando, et enfermèrent les deux missionnaires catholiques dans un cachot étroit et sans lumière.

Comme il fallait s'y attendre, le gouvernement japonais se montra très mécontent de cet audacieux pillage d'un vaisseau de sa nationalité. Pour justifier ce brigandage, les Hollandais déclarèrent qu'ils n'avaient fait qu'exécuter les ordres de l'empereur interdisant le transport de prêtres catholiques au Japon. Mais l'empereur leur demandait de prouver que les deux captifs suspects étaient vraiment des prêtres catholiques. Ce fut alors une recrudescence de cruauté contre les deux Pères. On les laissa treize jours dans leur cachot infect, presque sans vêtements, sans autre nourriture qu'une poignée de riz cuit à l'eau et sans la possibilité de sortir un seul instant. Un jour, on leur attacha aux pieds un mortier chargé de poudre, en les menaçant d'y mettre le feu, s'ils n'avouaient pas qu'ils étaient des religieux.

Les Pères refusèrent constamment de se déclarer. Ce n'est pas qu'ils craignissent pour eux-mêmes une mort qui les aurait délivrés des supplices, mais ils savaient que, si on pouvait prouver qu'ils étaient des missionnaires, le capitaine et tout l'équipage du navire qui les avait amenés seraient condamnés à mort. Ils ne voulaient pas causer la mort de ces innocents.

Un jour, on les attacha sur un banc par les pieds, par les mains et par le cou, et on leur fit avaler peu à peu une si grande quantité d'eau que le P. Pierre en demeura infirme.

Le P. Gutierrez, de concert avec des chrétiens japonais ou européens, essaya plus de quatre fois de faire évader les deux prisonniers ou de les enlever secrètement; mais il ne put jamais y réussir. Tout ce qu'on put obtenir des protestants fut de pouvoir donner aux captifs quelques habits. Ils consentirent aussi à les placer dans un autre cachot où la lumière du jour pouvait au moins arriver par une petite fenêtre.

Deux employés japonais de la factorie hollandaise, touchés de compassion, se mirent à procurer aux Pères quelques aliments, du linge et à leur faire passer des lettres. Les protestants hollandais ne l'eurent pas plutôt découvert, qu'ils accusèrent auprès du gouvernement leurs deux employés d'être chrétiens, et on leur trancha la tête. — Il y a un Dieu au ciel pour réparer d'aussi révoltantes injustices.

NOUVELLES SOUFFRANCES — SÉJOUR DANS UNE ILE DÉSERTE

Dans une lettre que le P. Pierre écrivit alors au Provincial de Manille, nous lisons ces mots : « Nous attendons d'un cœur content la sentence qu'on prononcera contre nous. Elle sera ce que Dieu voudra. Si l'on me coupe la tête ou si l'on me brûle pour le saint nom de Dieu, je serai mille fois heureux! Celui qui permet ces épreuves me donnera la force de les porter. Je lui offre tout par amour pour lui, car ainsi l'a voulu l'obéissance. Que la divine volonté s'accomplisse en toute chose. Je supplie mes bien-aimés frères de me secourir de leurs prières, je leur demande pardon de mes manquements et de mes mauvais exemples, car, peu vertueux comme je suis, j'ai dû souvent manquer à la règle. Je prie Dieu de m'accorder son amour et sa grâce. — De cette prison, le 10 octobre 1620. »

Enfin, après plus de quinze mois de détention, le P. Pierre fut reconnu par deux païens qui l'avaient vu autrefois dire la messe, l'un au Japon, l'autre à Manille. Alors, sur le conseil de deux autres missionnaires captifs à Nangasaki, le Père jugea inutile de continuer à garder le silence et déclara de lui-même qu'il était prêtre et religieux.

Les Japonais furent très étonnés de voir qu'il avouait de lui-même un secret qu'aucun tourment n'avait pu lui arracher.

Il reprit alors l'habit religieux avec une grande joie et fut relégué dans une île déserte nommée Ikinoxima. Il y passa environ neuf mois, dans une cabane exposée à tous les vents, avec une nourriture à peine suffisante pour ne pas mourir de faim. Il y souffrit beaucoup pendant l'hiver.

QUINZE CHRÉTIENS CONDAMNÉS A MORT

C'est là que le gouvernement japonais l'envoya chercher, au mois d'août suivant pour le faire comparaître devant le tribunal de Nangasaki, avec le P. Louis Florès, le capitaine Joachim et tous les matelots de son navire.

Le juge Gonrocou n'insista pas pour obtenir l'apostasie des deux missionnaires, il savait que ce serait perdre son temps, mais il multiplia les promesses et les menaces auprès de Joachim et de ses matelots pour leur faire renoncer à la religion catholique. Ses efforts furent inutiles, tous se déclarèrent prêts à mourir pour la foi.

Les deux missionnaires et Joachim furent condamnés à être brûlés vifs, et les douze matelots à être décapités. Joachim dit alors au juge : « Tous ces matelots sont innocents du fait pour lequel vous les condamnez. Ils ne savaient même pas qu'il y eût des missionnaires sur mon navire. Les deux Pères n'avaient fait connaître leur qualité qu'à moi seul et en langue espagnole que ces matelots ne comprennent pas. Je suis donc seul responsable, et votre loi ne peut les punir. »

Après cette déclaration, le juge dit aux matelots qu'il consentait à les renvoyer libres, mais à la condition qu'ils renonceraient immédiatement à la religion chrétienne. Tous déclarèrent avec force qu'ils voulaient rester chrétiens, quand même il leur en coûterait la vie.

Le juge, furieux, les accabla d'injures, les traitant de fous et d'insolents, et maintint sa première sentence.

L'exécution devait avoir lieu sur une éminence non loin de la mer. Une foule immense, que des témoins évaluèrent à plus de cent mille personnes, ne tarda pas à se porter vers cet endroit; les uns, par terre, couvrant les collines, les autres, par mer, entassés dans des centaines de barques. Les chrétiens étaient nombreux parmi cette multitude. Le cortège des martyrs ne pouvait avancer que lentement à travers la foule; et, pour s'ouvrir un chemin, les soldats frappaient à coups de bâton à droite et à gauche. Mais les chrétiens, bravant les coups, s'approchaient à l'envi des martyrs pour leur parler, les toucher et leur demander leur bénédiction.

Çà et là, des groupes de petits garçons et de petites filles chantaient les *Litanies*, le *Magnificat*, le *Laudate pueri* ou le *Laudate Dominum omnes gentes*.

Au sein de la multitude, ce n'étaient que pleurs, cris et lamentations poussés par les chrétiens.

LE MARTYRE

Au lieu de l'exécution, le gouverneur avait fait établir une enceinte de bambous solidement fixés, pour maintenir la foule à distance. Une seule porte donnait entrée dans cette espèce de cour, au milieu de laquelle se dressaient trois grands poteaux entourés d'un bûcher. Un bataillon de soldats, armés de lances ou d'arquebuses, environnaient cet espace, et les juges, ornés des insignes de leur dignité, étaient placés sur une éminence.

Le P. Louis Florès entra le premier; le P. Pierre fut arrêté par quelques Espagnols qui, à grand'peine, s'étaient glissés jusqu'à la porte d'entrée pour l'embrasser une dernière fois. Ils le supplièrent de leur laisser quelque souvenir; le Père, qui n'avait rien à leur donner, leur abandonna son camail, et entra dans l'enceinte, bientôt suivi des autres martyrs.

Quand tous furent entrés, les soldats fermèrent la porte et délièrent les mains de leurs prisonniers. Aussitôt ceux-ci, se voyant libres, s'embrassent les uns les autres, s'encouragent mutuellement à souffrir pour Jésus-Christ et se donnent rendez-vous au ciel.

Les trois qui doivent être brûlés vifs s'approchent des poteaux où l'on doit les attacher, et il les baisent avec mille paroles d'amour de Dieu. Pendant ce temps, les douze matelots s'agenouillent, leurs bourreaux s'avancent l'épée nue, et, sur un signal des juges, leur tranchent la tête.

A cette vue, les sanglots et les cris redoublent au milieu de la foule, et, de toutes parts, on entend retentir ces noms : JÉSUS ! MARIE !

Les bourreaux s'approchent ensuite des trois martyrs condamnés à être brûlés vifs. Ceux-ci s'embrassent une dernière fois, se mettent à genoux, récitent ensemble le *Credo*, puis chacun prie, en particulier, pendant quelques instants.

Ensuite, ils se relèvent et offrent leurs mains aux bourreaux. Ceux-ci attachent chacun des martyrs à un des poteaux. Le P. Pierre est placé au milieu de ses deux compagnons, à neuf pieds de distance de l'un et de l'autre.

Par un raffinement de cruauté, les Japonais avaient construit le bûcher à douze pieds de distance des poteaux, afin que les victimes, brûlées plus lentement, eussent à souffrir plus longtemps. D'autre part, ils se contentèrent de les attacher par les mains, avec des cordes de paille, afin d'avoir le plaisir de les voir se démener et même s'enfuir aux premières atteintes du feu. Ils espéraient pouvoir ainsi se moquer d'eux et les traiter de lâches.

Mais Dieu déjoua tous ces projets en donnant à ses martyrs une constance surhumaine. Dès qu'ils furent attachés, Joachim, l'ancien capitaine de vaisseau, élevant la voix, en langue japonaise se mit à adresser à la foule un discours, dont le P. Pierre lui suggérait à lui-même les idées en langue espagnole. Plusieurs fois, les juges lui envoyèrent l'ordre de se taire et lui firent même donner des coups de bâton; mais il ne criait que plus fort et ses paroles produisaient une vive impression sur la foule des païens et des chrétiens.

Alors on mit le feu au bûcher. Il fallut pour cela recourir au briquet, car on ne put trouver de feu dans aucune maison du voisinage : leurs habitants avaient eu soin de tout éteindre chez eux pour que leur feu ne servît pas à la mort des innocents. Le bûcher ne s'enflamma que lentement et avec peine, parce que le bois avait été mouillé par la pluie de la veille et la rosée de cette matinée. Les martyrs étaient suffoqués par la fumée. « Mon Père, saint Augustin, venez à mon aide! s'écria le P. Pierre. — Que dites-vous? répondit le P. Florès, ne voyez-vous pas qu'il est avec nous! »

Enfin la flamme gagna tout le bûcher et l'on aperçut le visage des martyrs souriant et rayonnant de joie. « Aujourd'hui vous serez capitaine en paradis, dit le P. Pierre à Joachim. — Je l'espère bien de la miséricorde de Dieu, répondit celui-ci; et je le remercie. » Ils s'encourageaient ainsi tous les trois.

Cependant les bourreaux, craignant de les voir brûler trop vite, écartaient le bois et jetaient de l'eau sur les flammes pour les diminuer. Les chrétiens invoquaient Dieu à haute voix pour qu'il soutînt ses martyrs.

Dès les premiers jets de flammes, les liens de paille qui retenaient leurs mains attachées s'étaient consumés, mais les trois martyrs restaient debout, immobiles comme des statues de marbre contre leurs poteaux. Le P. Louis mourut le premier et s'affaissa à terre; Joachim expira ensuite. Le P. Pierre, un peu protégé à droite et à gauche par ses compagnons, recevait la flamme dans le dos et mourut le dernier après avoir horriblement souffert.

Les chrétiens, voyant que l'âme triomphante des martyrs était allée recevoir la couronne éternelle, furent aussitôt saisis d'une grande joie. Aux sanglots succédèrent les cris d'allégresse; de tous côtés, on entonnait le *Te Deum* ou d'autres cantiques, et les païens eux-mêmes disaient qu'on n'avait jamais vu des hommes mourir avec tant de courage. C'était le vendredi, 19 août 1622, vers midi.

Cette mort, loin d'effrayer les chrétiens japonnais, les remplit d'enthousiasme pour leur foi.

Les corps des martyrs restèrent pendant quatre jours agenouillés au pied de leur colonne et le visage tourné vers le ciel. Une multitude de personnes venaient considérer ce spectacle; mais les soldats japonais faisaient une garde vigilante pour empêcher quiconque d'approcher. Il fallait attendre, disaient-ils, que les Hollandais vinssent constater la mort de leurs victimes. Mais les Hollandais ne vinrent pas, et le cinquième jour, les gardes s'étant retirés, les chrétiens envahirent l'enceinte et prirent comme reliques, non seulement les corps des martyrs, mais les poteaux, les restes du bûcher et la terre imbibée du sang des matelots décapités.

Un négociant portugais, nommé Martin de Govéa, avait acheté des gardes, qui lui livrèrent avant de se retirer, le corps du bienheureux Pierre de Zuniga. Porté plus tard à Macao, ce précieux trésor fut racheté par les Augustins des Philippines, en 1650, et placé avec honneur dans l'église de leur couvent de Manille.

Mais, en 1762, les protestants anglais s'étant emparés de Manille, profanèrent l'église des Augustins, ouvrirent et bouleversèrent les tombes des religieux dont ils jetèrent dehors les ossements pêle-mêle. Les restes du missionnaire martyr sont restés, depuis, confondus avec ceux de ses frères. Le pape Pie IX l'a inscrit au nombre des *bienheureux*, le 7 juillet 1867.

Fin de l'aperçu

La suite du livre est en qualité visuelle diminuée. Le livre est toutefois complet.

Il est possible de se procurer à prix abordable une édition papier du livre en visitant le site suivant :

canadienfrancais.org

Ce PDF peut être distribué librement. Plus de détails à la dernière page.

LE BIENHEUREUX CHARLES LE BON

COMTE D'ARTOIS ET DE FLANDRE (1082-1127)

Fête le 2 mars.

Charles, encore enfant, ceint l'épée de son père. — Il part pour la première Croisade. Il distribue des aumônes aux pauvres.

(Composition de Malatesta.)

Charles, surnommé le Bon, comte de Flandre et d'Amiens, fut, dans ces pays du nord, l'un des personnages dont la popularité a été très grande pendant le moyen âge. Son histoire est étroitement mêlée aux événements les mieux connus qui intéressent à la fois la France, l'Angleterre, l'empire d'Allemagne et la Flandre, dans les dernières années du XI^e^ siècle et les premières du XII^e^. Les documents auxquels nous empruntons cette biographie sont épars dans les chroniques contemporaines des pays que nous venons de nommer et ont été coordonnés ou recueillis par les Bollandistes au XVII^e^ et au XVIII^e^ siècles, et, de nos jours, mis en ordre par un savant aussi modeste que consciencieux et érudit, M. l'abbé Corblet, dans l'intéressant volume qu'il a consacré aux saints du diocèse d'Amiens.

ORIGINE ET ENFANCE DE CHARLES LE BON

Le bienheureux Charles, qui devait un jour conquérir la palme du martyre, était lui-même

fils d'un martyr, et, par une autre coïncidence singulière qui mérite d'être signalée, il périt de la main de ses sujets dans une église, comme son père saint Canut IV, roi de Danemark, dont la fête est célébrée le 19 janvier.

Le bienheureux Charles était fils de ce saint roi et de la reine Alize ou Adèle de Flandre, tante maternelle du roi de France, Louis le Gros, qui, elle-même, était fille de Robert le Frison, comte de Flandre. Nous n'avons pu découvrir la date exacte de la naissance de notre Saint, mais elle ne peut être antérieure à l'année 1080, puisque Canut IV ne régna que six ans, et elle ne peut être postérieure à l'année 1082, puisque les chroniqueurs nous disent qu'après la mort sanglante de son père, le jeune Charles quitta, avec sa mère, la cour de Danemark et la suivit à Bruges, où elle se réfugia auprès du comte de Flandre.

C'est là, auprès de son aïeul Robert le Frison et sous les yeux de sa pieuse mère que le bienheureux Charles passa les années de son enfance.

Il devint bientôt un prince accompli, et tandis que sa mère lui donnait les exemples de toutes les vertus et le retenait dans les pratiques d'une piété aussi tendre qu'éclairée, ses maîtres le préparaient à devenir un chevalier chrétien. Les biographes du bienheureux nous rapportent qu'il fut armé chevalier avec la même épée que portait son père saint Canut le jour même où il subit le martyre dans l'église de Saint-Alban. Un noble Danois, Ivend Trùndsen, qui avait reçu en dépôt cette vaillante épée, l'avait emportée avec lui à Bruges, où il était retenu comme otage par le comte Robert. Un jour que le chevalier, atteint par la maladie, gardait la chambre, il fut visité par le jeune Charles. Celui-ci, apercevant au chevet du lit l'épée de son père, s'en empara et la ceignit aussitôt, malgré son jeune âge. Surpris de cette explosion d'instinct guerrier dans l'enfant, le vieux chevalier lui dit : « Il est juste, mon fils, que tu gardes cette épée; elle appartenait à ton père : comme lui, tu t'en serviras pour défendre les pauvres et les opprimés et pour faire bonne justice. » Charles, plein de joie, courut aussitôt auprès de son aïeul, le comte de Flandre, et lui montrant le magnifique cadeau qu'il venait de recevoir, le pria de rendre la liberté au brave chevalier Iven Trùndsen et à son compagnon de captivité.

Robert, ravi de constater dans son petit-fils ces sentiments de générosité chrétienne et chevaleresque, accorda la liberté aux deux otages.

CHARLES PREND PART A LA PREMIÈRE CROISADE

La première croisade venait d'être prêchée à Clermont par le grand pontife Urbain II, et *Pierre l'Ermite* parcourait les provinces de la Flandre, en convoquant tous les fidèles vaillants et toute la valeureuse noblesse à prendre les armes pour la délivrance du tombeau du Christ.

Charles partit avec son oncle Robert, vers la fin de l'année 1096 ou au commencement de 1097.

L'histoire ne nous a pas conservé de détails précis sur les exploits du jeune Charles durant les quatre ou cinq années qu'il passa en Asie et en Terre Sainte avec les autres chevaliers flamands qui prirent part à la première croisade. Quand il rentra en Flandre, vers le commencement du XII^e^ siècle, couvert des cicatrices qu'il avait reçues dans ses nombreuses rencontres avec les musulmans, il avait acquis la réputation d'un chevalier aussi zélé pour la religion que brave dans le danger.

LE BIENHEUREUX CHARLES DEVIENT COMTE DE FLANDRE

Lorsque, en 1111, Robert, comte de Flandre, vint à mourir, Baudouin, surnommé à la Hache, lui succéda dans le gouvernement de ce riche comté. Comme il n'avait point d'enfants, il se proposa d'instituer pour son héritier son cousin germain, Charles, dont il avait pu apprécier les vertus solides et les hautes qualités, et il lui donna la terre d'*Ancre*, en Picardie, le même fief qui, cinq siècles plus tard, devait rendre si célèbre le nom de Concini, ministre de Louis XIII.

Quelque temps après, afin de mieux reconnaître les services rendus par Charles, Baudouin à la Hache lui ménagea une alliance princière dans la personne de Marguerite, fille de Renoult, comte de Clermont, qui lui apporta en dot le comté d'Amiens.

Le suzerain finit même par confier à notre Saint l'administration de ses riches Etats, tout en se réservant l'autorité suprême. Il n'eut qu'à se louer de sa détermination, car Charles se montra, malgré sa jeunesse, un prince chrétien, miséricordieux et charitable pour les faibles, les pauvres et les déshérités des biens du monde, tandis qu'il faisait respecter les lois de la justice par les riches et les puissants et faisait bénir par tous la sagesse de son gouvernement.

LES GUERRES CIVILES ET LES QUERELLES FÉODALES

Il ne faut point croire cependant que, au milieu de ses pratiques de piété et dans l'exercice des plus belles vertus domestiques, notre Saint n'eut pas l'occasion de faire preuve des hautes qualités qui sont l'apanage des princes et des grands du siècle. L'époque où il vivait est une de celles qui furent les plus agitées et les plus troublées de notre histoire nationale. Elle est signalée par le terrible mouvement populaire, connu sous le nom d'Insurrection des communes. Charles prit part aux guerres et aux expéditions militaires, dirigées par son cousin, soit contre des vassaux révoltés, soit contre des seigneurs ambitieux, qui, à défaut du bon droit, qu'ils ne pouvaient invoquer en faveur de leurs revendications peu justifiées, avaient recours à la ruse ou à la violence.

C'est dans une de ces expéditions que le comte Baudouin VII de Flandre fut grièvement blessé au siège de la ville d'Eu, au mois d'août 1118. Il se retira au château de Roulers, où il languit encore dix mois et mourut, en juin 1119, des suites de ses blessures.

Avant de mourir, le souverain de la Flandre fit reconnaître à ses barons et chevaliers son excellent cousin Charles comme son successeur légitime.

GOUVERNEMENT ET ADMINISTRATION DE CHARLES

La Flandre salua avec joie l'avènement de son souverain. Cependant Charles devait trouver dans sa propre parenté une opposition redoutable qui l'obligea, malgré son amour pour la paix, de tirer l'épée, afin de défendre ses droits méconnus. La mère de Baudouin VII, Clémence de Bourgogne, ambitionnait la succession laissée par son fils au comte Charles pour Guillaume de Loo, châtelain d'Ypres et petit-fils de Robert le Frison, mais dont la naissance était illégitime. Dans ce but, elle épousa en troisièmes noces un seigneur puissant, Godefroy, duc de Basse-Lorraine, cousin du célèbre chef de la première Croisade, et, forte de cet appui, elle

provoqua une ligue formidable contre Charles. L'armée coalisée envahit la Flandre et ravagea les campagnes autour de Bruges et d'Oudenarde. Notre Saint, qui avait pour lui le bon droit et se sentait fort de l'affection de ses nouveaux sujets, convoqua à Saint-Omer la chevalerie flamande et accourut pour repousser cette invasion. Cette première guerre était à peine terminée à son avantage, que Charles le Bon se trouva bientôt obligé d'en entreprendre une seconde pour remplir ses obligations de vassal envers le roi de France, Louis VI le Gros, son cousin par alliance. En 1123, l'empereur d'Allemagne, Henri V, de la maison de Franconie, devint l'allié du roi d'Angleterre, Henri Ier, dans la guerre que celui-ci avait déclarée au roi de France. Une armée nombreuse de Saxons, de Bavarois et de Souabes envahit les domaines des vassaux de Louis VI et marcha vers Paris. Charles le Bon, en qualité de comte d'Amiens, ne pouvait, sans manquer à l'honneur et à ses devoirs de vassal, se soustraire aux obligations que lui imposait le code féodal. Il réunit donc 10 000 hommes d'armes, contingent relativement considérable, et courut se ranger sous la bannière rouge ou *oriflamme* que le roi de France était allé prendre dans l'église de Saint-Denis. La Picardie, la Champagne, l'Ile de France furent bientôt couvertes de troupes dont l'effectif, peut-être exagéré à dessein par le chroniqueur contemporain, fut évalué à 200 000 hommes. En présence de ce déploiement formidable de forces, l'empereur n'osa pas engager une bataille décisive, et, après s'être contenté de ravager la contrée, il se replia derrière le Rhin.

SAGE ADMINISTRATION DE CHARLES LE BON

Délivré des guerres qui avaient assombri les débuts de son règne, notre Saint consacra désormais les loisirs de la paix à faire régner dans ses Etats la justice, les bonnes mœurs et à favoriser toutes les fondations pieuses que ses sujets voulaient établir ou soutenir de leurs dons volontaires. Il fut un des premiers princes de son temps qui rendirent obligatoire la *Trêve de Dieu*, une des plus utiles institutions sociales du moyen âge. Afin de prévenir les occasions de rixe, l'excellent comte fit transporter hors des villes, dans des espèces d'arsenaux, les haches d'armes, les épées, les arcs et les flèches, dont on ne pourrait se servir que dans le cas d'une juste guerre ou pour sa légitime défense. Dans tous les actes de son administration, la conduite de cet excellent prince était inspirée par un profond amour de la justice uni à une prédilection particulière pour les pauvres et les opprimés. Lorsque, parfois, ses conseillers lui reprochaient respectueusement ses sympathies, quelquefois égarées par suite de sa bonté naturelle, il s'excusait en disant : « C'est que je sais combien les pauvres ont des besoins et combien les riches et les puissants ont d'orgueil. »

VERTUS PRIVÉES DU SAINT

Simple et modeste dans tout son extérieur, Charles acquit bientôt le surnom de *Bon* que ses sujets lui décernèrent de son vivant. Ennemi du faste et d'un luxe inutile, il réduisait au strict nécessaire les redevances des fermiers de ses domaines et ne demandait à ses peuples que les impôts indispensables à la bonne administration de ses Etats.

Quand il faisait l'aumône aux pauvres, il se présentait quelquefois devant eux pieds nus et leur baisait les mains par respect, comme aux membres souffrants de Notre-Seigneur.

Nous ne pouvons résister au désir de raconter un trait de la vie de Charles le Bon, rapporté par un des chroniqueurs de la Flandre :

Un jour que le comte Charles assistait aux vêpres dans l'église Saint-Pierre de Gand, une femme du peuple vint lui exposer dans l'église même, tant l'accès était facile auprès de lui, qu'un soldat lui avait ravi une vache, qui était à peu près toute sa fortune : elle insistait pour que Charles vînt lui faire restituer son bien.

Notre Saint lui répondit paisiblement de vouloir bien attendre à la porte de l'église la fin des vêpres, l'assurant qu'il lui ferait rendre bonne justice. Mais la pauvre femme insistait, en disant que, sans doute, le comte serait retenu par le soin de juger de plus graves affaires et qu'il oublierait sa requête. Charles aussitôt se dépouilla de son manteau qu'il lui remit en gage de sa promesse, et attendit la fin de la cérémonie. Au sortir de l'église, les seigneurs s'empressaient autour du comte pour l'entretenir d'affaires importantes, mais il se refusa à les écouter et déclara qu'il n'entendrait personne, avant que l'on eût fait rendre à la malheureuse femme la vache qui lui avait été volée. L'animal fut enfin retrouvé et chacun bénit la bonté du prince.

COMMENT LE BIENHEUREUX CHARLES EXCITA CONTRE LUI LA HAINE DE CERTAINS DE SES SUJETS

Cependant, tous les moyens employés par le comte Charles pour soulager les maux de son peuple ne plaisaient pas également à certaines catégories de ses sujets. Les meilleurs gouvernements du reste sont exposés à froisser des intérêts considérables bien ou mal acquis, pour établir le règne de la justice. Le bienheureux Charles ne devait pas échapper à cette épreuve et elle finit par grandir au point de provoquer la catastrophe qui mit fin à son règne et lui procura la palme du martyre, bien que, à proprement parler, ce ne fût pas pour la défense d'une des vérités de la foi catholique qu'il répandit son sang. C'est ce qui explique comment son culte ne s'est pas répandu en dehors des provinces flamandes.

Pendant une famine terrible, le comte Charles, afin de diminuer autant qu'il était en lui les charges du menu peuple, imposa un *maximum du prix* au delà duquel certaines denrées, surtout les céréales, ne pouvaient être vendues; il défendit même *provisoirement* la fabrication de la bière, afin d'obliger les cultivateurs à changer les champs de houblon en terres, qui devaient être ensemencées avec du blé; enfin, il contraignit les marchands de grains, peut-être même des accapareurs, à ouvrir leurs greniers de réserve et à vendre le blé au prix qu'il avait arbitrairement fixé. Ces mesures, justes en elles-mêmes, mais sévères, lui aliénèrent une partie de la bourgeoisie et des commerçants, dont plusieurs étaient riches et puissants.

Des actes d'une autre nature devaient lui attirer d'implacables haines et précipiter la catastrophe finale. Rappelons-nous qu'en Flandre, pays de liberté et de grande industrie, les bourgeois riches et intelligents s'estimaient les égaux des nobles. Le régime féodal n'avait jamais pu s'établir comme ailleurs. L'état des personnes était confus, irrégulier, plus mobile que partout ailleurs. Beaucoup de serfs s'étaient affranchis d'eux-mêmes et s'étaient mêlés aux hommes libres.

Le comte Charles avait voulu faire cesser cet état

de choses, contraire au régime social des pays voisins de France et d'Allemagne, en ramenant dans leur condition les hommes qui en étaient sortis, serfs ou bourgeois. Dans ce but, il remit en usage une loi du pays, en vertu de laquelle un homme libre et même noble tombait dans le servage s'il épousait une fille de condition servile.

Il y avait alors à Bruges une famille bourgeoise riche et très puissante dont le chef, Berthold, prévôt du Chapitre de l'église Saint-Donatien, était l'homme le plus considérable de Flandre après le comte. Les Van-der-Straaten étaient alliés aux plus fiers barons du pays.

Cette famille était précisément une de celles qui, par leur puissance ou leur turbulence native, étaient sorties de leur condition servile et avaient pris un rang honorable dans la bourgeoisie; mais de longues années s'étaient écoulées, et presque personne à Bruges ne se souvenait de la condition originelle de leurs ancêtres.

Or, un jour, un chevalier, Robert de Kaerkerke, qui avait épousé une nièce du prévôt Berthold, ayant appelé au duel judiciaire un autre chevalier, celui-ci refusa le combat, en alléguant que son adversaire avait non seulement perdu le droit de provoquer en un combat singulier un homme de condition noble, mais même qu'il avait perdu la condition d'homme libre, puisqu'il avait épousé une fille d'origine serve.

Après un long procès qui fut plaidé devant le comte Charles, la condition servile originelle des Van-der-Straaten fut prouvée juridiquement, et le comte, qui avait déjà eu à se plaindre de leur turbulence, revendiqua les Van-der-Straaten comme *hommes de corps* de ses domaines.

Ceux-ci, exaspérés, firent une réponse terrible à cette sentence. Ils engagèrent dans leur cause les familles des Erembald, des Steenvorde, d'un chevalier nommé Walter, et résolurent de mettre à mort le comte Charles. Le palais du comte était contigu à l'église de Saint-Donatien et communiquait par un couloir voûté à une des galeries supérieures de l'édifice. Dans l'une d'elles se trouvait une chapelle où notre Bienheureux se rendait chaque matin pour entendre la messe.

Le jour, qui devait être celui de son martyre, le comte Charles s'était levé de bonne heure, avait fait une large distribution d'aumônes aux pauvres accourus à la porte de son palais; puis, accompagné de son sénéchal, de son chambellan et de quelques serviteurs, il s'était rendu à la chapelle et s'était agenouillé sur son prie-Dieu en attendant que son chapelain commençât la messe.

Les conjurés, parmi lesquels se trouvait Burchard, neveu du prévôt et fils du châtelain de Bruges, Désiré Haket, avaient précédé le comte Charles dans la galerie et s'étaient cachés pour attendre l'instant favorable à leur horrible forfait. A un signal donné, sans bruit, Burchard s'approcha du comte, et, par derrière, lui piqua le cou de la pointe de son épée. Charles se redressa vivement; mais aussitôt le meurtrier, frappant de taille, lui brisa le crâne, et les autres scélérats l'achevèrent et lui détachèrent le bras droit du corps.

Les serviteurs furent blessés ou mis en fuite. Les assassins se barricadèrent aussitôt dans l'église et, tandis que leurs amis se retiraient dans le château de Bruges, ils se tinrent prêts à repousser les assauts qu'ils prévoyaient.

TERRIBLE PUNITION DE SES BOURREAUX

Le saint corps resta plusieurs jours sans sépulture à l'endroit même où il était tombé. La terreur avait paralysé le dévouement de ses serviteurs. Cependant, le prévôt Berthold, afin de détourner les soupçons, qui justement l'atteignaient, fit avertir secrètement l'abbé de Saint-Pierre de Gand de se rendre à Bruges pour enlever le corps du Bienheureux et l'inhumer à Gand. Il fit même demander à l'évêque de Noyon, Simon, beau-frère du comte Charles, de se rendre à Bruges pour réconcilier l'église, souillée par un meurtre dont il persistait à rejeter la responsabilité. Celui-ci prononça l'excommunication contre tous ceux qui avaient accompli ou favorisé cet horrible attentat.

Cependant, le peuple de Flandre était revenu de la stupeur où l'avait plongé la nouvelle de la mort violente de son seigneur bien-aimé, et les barons couraient aux armes pour le venger. Ils appelèrent à leur aide leur puissant suzerain, Louis VI le Gros. Le roi de France réunit aussitôt ses vassaux et arrière-vassaux, et, appelant à lui les troupes normandes qui combattaient contre Henri Ier d'Angleterre, en faveur de Guillaume Cliton, protégé du roi de France, il envahit la Flandre et s'avança vers Bruges, où tous les rebelles et les assassins s'étaient réfugiés.

Arrivé en Flandre, Louis VI investit l'église et le château de Bruges et réduisit les défenseurs à une telle extrémité que Berthold le prévôt, son neveu Burchard et leurs complices essayèrent, mais en vain, de s'enfuir isolément. Ils furent saisis et périrent sur le gibet, après avoir été, selon l'usage terrible de ces époques violentes, cruellement tourmentés.

LE CULTE DU BIENHEUREUX CHARLES

Le corps du Bienheureux resta sans sépulture jusqu'au 20 avril 1127, c'est-à-dire pendant sept semaines. Comme il n'était nullement décomposé malgré les horribles blessures qui l'avaient défiguré, il fut levé avec les plus grands honneurs et placé sur une estrade au milieu du chœur de l'église Saint-Christophe. Il fut rapporté dans l'église Saint-Donatien, lorsque celle-ci eut été réconciliée et purifiée par l'évêque de Noyon. Le culte du pieux comte de Flandre s'est maintenu florissant durant tout le moyen âge, mais cependant, comme la cause pour laquelle il subit une mort cruelle et injuste ne fut pas à proprement parler pour la défense d'une des vérités de la foi, son nom ne figure pas dans le martyrologe romain. Les reliques du Bienheureux, auquel l'Eglise, cependant, permit de rendre un culte public dans les Flandres, sont renfermées dans une châsse fort riche, conservée dans le trésor de la cathédrale de Bruges. La dernière translation eut lieu le 19 janvier 1782. Plusieurs malades, surtout parmi les fièvreux, attribuaient leur guérison à l'intercession du Saint; mais l'état de conservation miraculeuse de son corps après la mort et les bienfaits qu'il avait prodigués à son peuple durant son gouvernement furent les vrais actes de canonisation du Saint et justifient le culte privé qui lui fut rendu pendant six siècles.

On peut consulter : *La vie de Louis VI*, par Suger; *Les Bollandistes*, t. VI, au mois de mars. *Les vieilles chartes flamandes*; et à la bibliothèque Nationale un manuscrit sous le numéro 8308, intitulé : *Anciennes chroniques de Flandre*. Les sceaux du comte Charles le Bon, conservés encore dans les musées de Belgique, portent cette légende : *Karolus, comes flandriæ et filius regis Daniæ*.

LE BIENHEUREUX PIERRE DE ZUNIGA

ET LES MARTYRS AUGUSTINS DU JAPON

Fête le 2 mars.

Dernier supplice des martyrs Augustins missionnaires au Japon.

Dans les annales que nous voudrions retracer ici de la persécution japonaise au début du XVII^e^ siècle (1597-1642), nous avons déjà fait une part aux martyrs de la Compagnie de Jésus et à l'Ordre franciscain (1).

Les bienheureux Pierre de Zuniga, Fernand de Saint-Joseph, Barthélémy Guttierez et leurs compagnons, martyrs de la famille augustinienne, ne doivent pas plus être oubliés.

A la suite de saint François-Xavier, le grand convertisseur d'âmes, les missionnaires de la Compagnie prirent pied au Japon et furent longtemps seuls (1549-1593) à y exercer leur apostolat. Puis vinrent, en qualité d'ambassadeurs (ce qui leur permit d'éluder la Bulle de Grégoire XIII réservant, pour un temps, aux

(1) *Les saints Paul Miki, Jean de Goto et Jacques Kisaï; le bienheureux Charles Spinola*, de la Compagnie de Jésus, n^os^ 897 et 1168; *saint Pierre-Baptiste* et les martyrs franciscains du Japon, n° 877 de notre collection des *Vies des Saints*.

seuls Jésuites l'évangélisation de cette contrée), quatre Franciscains, qui, à leur tour, se mirent à prêcher, convertir en masse et à baptiser. Victimes de leur zèle, ils tombèrent des premiers sous les coups du persécuteur, l'empereur Taïcosama, en 1597.

Loin d'effrayer les apôtres des autres Ordres, cet holocauste ne fit qu'exciter leur ardeur, et bientôt l'on vit aborder sur ces mêmes rives des Augustins et des Dominicains, désireux de répandre eux aussi la bonne semence et de verser au besoin leur sang pour la cause de la foi.

Arrêtons-nous aux recrues de l'Ordre de Saint-Augustin.

LE BIENHEUREUX FERNAND DE SAINT-JOSEPH

Le premier qui reçut de ses supérieurs la périlleuse mission du Japon fut Fernand de Saint-Joseph, Espagnol de noble famille, originaire du diocèse de Tolède, théologien et prédicateur; i séjourna d'abord quelque temps aux îles Philippines, où les Augustins possèdent depuis plusieurs siècles des œuvres florissantes.

Au Japon, où il entra en 1605, il se mit à l'œuvre avec un zèle infatigable. Il construisit dans la région de Saiki un couvent pour les Frères de son Ordre; dans le Fiounga, où il fit 8 000 chrétiens, il bâtit à Angata, la capitale, une église qu'il dédia à saint Nicolas de Tolentin. Puis, comme le vent de la persécution commençait à souffler, et qu'il lui était difficile de maintenir ses positions dans l'intérieur de l'empire, il revint à Nangasaki, où il éleva un nouveau couvent et une église de son Ordre, sous le vocable de saint Augustin. Sa juridiction, à l'est de cette grande cité, atteignait 10 000 chrétiens.

Mais bientôt, comme s'il se repentait de sa prudence, il prit, à la suite du martyre d'un Franciscain et d'un Jésuite, en 1617, une résolution énergique. De concert avec un intrépide Dominicain, le P. Alphonse Navarette, il jugea qu'il fallait profiter de la salutaire impression produite sur les païens comme sur les chrétiens par le spectacle de ces deux morts, et entrer dans l'Etat d'Omoura, où les apostats étaient en grand nombre, pour les convertir.

Sous un simple abri de feuilles, tous deux se mirent à confesser et à prêcher publiquement. Le bruit s'en répandit aussitôt; les chrétiens terrorisés reprirent courage, les païens vinrent entendre les deux prédicateurs qui, dès ce moment, eurent presque sans discontinuer un cortège de 3 000 personnes; les apostats se repentirent et demandèrent la pénitence, tandis que le nombre des idolâtres amenés à la vraie foi allait toujours croissant. Les missionnaires parcoururent ainsi, sans être inquiétés, le territoire qui s'étend entre Nangasaki et Omoura, célébrant partout, librement, devant une assistance considérable, le Saint Sacrifice de la Messe.

Nangaye, place d'embarquement en face d'Omoura, devait cependant être leur dernière halte. C'est là que l'empereur, informé du mouvement extraordinaire de conversion opéré par ces deux ouvriers évangéliques, envoya des soldats pour les cerner.

En pareil cas, la condamnation et l'exécution suivaient de bien près l'arrestation. Les chrétiens du pays ne se faisaient à cet égard aucune illusion. Ils se précipitèrent en foule sur les mains et les habits des deux religieux pour les baiser, allèrent même jusqu'à couper des morceaux de leurs vêtements pour en faire des reliques, et ils eussent réussi à les arracher aux mains des satellites, si les prisonniers eux-mêmes ne s'y fussent opposés.

Les soldats envoyés pour les prendre répugnaient d'ailleurs à leur triste besogne, et, avant de porter la main sur ces deux hommes vénérables, ils s'étaient excusés avec respect, en se prosternant profondément devant eux.

Trois jours après, la sentence était portée contre les deux missionnaires. Ils furent conduits, par des voies détournées, pour éviter le concours du peuple et l'enlèvement de leurs restes, à une île déserte, située à sept ou huit lieues de Nangasaki. Un seul chrétien déguisé parvint à les accompagner, forçant la consigne.

Près de mourir, ils remercièrent affectueusement leurs bourreaux, en leur offrant, à la manière japonaise, la *coupe des hôtes*, un peu de vin de messe qu'ils avaient emporté à cet effet.

Le bienheureux Fernand de Saint-Joseph, avant d'être décapité, demanda à baiser le glaive qui allait lui ouvrir le ciel, et prononça ces belles paroles : « Notre mort est une épître vivante qui ira en Espagne et à Rome, afin de susciter d'autres ouvriers évangéliques. »

LE BIENHEUREUX PIERRE DE ZUNIGA

Cette sorte de prédiction du bienheureux Fernand eut sa réalisation immédiate. Avec plusieurs autres religieux, les bienheureux Barthélemy Guttierez et Pierre de Zuniga vinrent aussitôt prendre le poste d'honneur laissé vacant par le martyr.

Le P. Barthélemy, né à Mexico, avait aussi passé par la mission des Philippines avant de se rendre au Japon. Il travailla quelque temps en territoire japonais, aux côtés du bienheureux Fernand, mais, exilé en 1614, il reprit à Manille les fonctions qu'il exerçait auparavant de maître des novices.

Lors de son retour au Japon, en 1618, quelle joie éprouvèrent, en le revoyant, ses chrétiens abandonnés ! Elle fut plus grande encore lorsqu'il leur présenta son compagnon, le P. Pierre de Zuniga, Espagnol de marque, dont le père fut le sixième vice-roi de la Nouvelle-Espagne.

Les nouveaux venus commencèrent leur ministère avec toutes les précautions qu'exigeait la surveillance active exercée sur eux. Pierre de Zuniga vécut dans la maison d'un Espagnol honorable de Nangasaki. Il en sortait déguisé le plus souvent en marchand, et, sous le nom emprunté de Jean Gonzalès, il visitait les chrétiens.

Le gouverneur Gonrocou n'ignorait pourtant pas ses démarches, et, après les avoir souffertes quelque temps, sans doute par égard pour ses

qualités et pour son illustre naissance, il l'informa secrètement d'avoir à quitter au plus tôt le pays.

Le P. de Zuniga fit répondre qu'il aviserait; puis, sur le conseil du P. Guttierez, son provincial, il repassa aux Philippines, non sans espoir de retourner en sa chère mission. L'année suivante (1620), les Pères Augustins, réunis à Manille en Chapitre provincial, reçurent des chrétiens japonais des lettres si instantes, avec un tableau si touchant de leurs souffrances et du bien que leur ferait le P. de Zuniga, qu'ils n'hésitèrent pas à le leur rendre, malgré le danger imminent pour lui d'être arrêté et mis à mort.

Dans le même temps, un Dominicain de Manille, le P. Louis Florès, brûlait du désir d'évangéliser les païens et allait partir. Les deux missionnaires s'embarquèrent ensemble sur un bâtiment japonais.

Ils étaient arrivés environ à cent dix lieues du Japon, en vue de Formose, quand leur vaisseau fut arrêté par des pirates anglais. Pour ceux-ci, prendre un navire et prendre des chrétiens étaient deux captures non moins précieuses l'une que l'autre : l'une excusait l'autre aux yeux du gouvernement japonais. L'édit de l'empereur, en effet, menaçait de la mort et de la confiscation des biens celui qui introduirait au Japon un religieux, et il était permis au premier venu de saisir les coupables et de s'emparer de leur vaisseau.

Aussi, dès l'abord, le capitaine japonais, effrayé, cacha-t-il les deux missionnaires à fond de cale parmi les tas de cuirs de cerf qu'il transportait des Philippines au Japon où cette marchandise était très recherchée pour la fabrication des chaussures. Le P. de Zuniga et le P. Florès y demeurèrent un jour et une nuit, dans une atmosphère insupportable, souffrant de la faim et de la soif.

Finalement, il fallut se rendre et passer sur le navire anglais, où la tenue modeste des deux religieux eut vite trahi leur véritable condition. Dès lors, au lieu de les pendre aussitôt aux vergues, ou de les coudre dans des voiles pour être jetés à la mer, on les réserva comme un butin choisi pour être offerts en hommage à l'empereur.

Le R. P. Barthélemy Guttierez, informé de leur sort, eut beau multiplier les démarches pour les délivrer, la Providence permit que toute tentative échouât, et nos deux Bienheureux entrèrent sans retour dans la voie des tribulations.

Treize jours durant, ils furent enfermés dans une basse fosse où ils étaient couverts de vermine, sans autre nourriture qu'une maigre portion de riz et un peu d'eau, et couchaient sur la terre nue.

Puis, on les suspendit en leur attachant aux pieds deux boîtes d'artifice, remplies de poudre, avec menace d'y mettre le feu, s'ils n'avouaient les faussetés qu'on prétendait leur faire dire. Cette fois, il est vrai, on se contenta de la menace.

Goroncou, gouverneur de Nangasaki, le même qui, quelques jours plus tard, enverra à la mort le bienheureux Spinola et ses compagnons, fit succéder pour eux les mauvais traitements et les tortures aux longs interrogatoires qui, comme toujours en pareille occurrence, aboutissent à une sentence capitale.

Le 18 août, on essaya par tous les moyens de leur arracher une apostasie. Le lendemain 19 fut le jour de leur triomphe. Le capitaine japonais qui les avait amenés et qui était chrétien se trouva condamné avec eux à être brûlé à petit feu.

— Dites-nous, ô juge, demanda-t-il alors à Gonrocou, pourquoi l'empereur du Japon fait-il mettre à mort les chrétiens et nous-même, sans que nous soyons coupables d'aucun crime?

— C'est en qualité de prédicateurs de l'Evangile et parce qu'il est défendu au Japon de prêcher la loi de Jésus-Christ.

La réponse était claire et fit grand plaisir aux trois condamnés. Ils rendirent grâces à Dieu de ce que, de l'aveu même de leur persécuteur, c'était pour la foi seule qu'ils allaient mourir.

Le P. de Zuniga, pendant son cruel supplice, ne pouvait retenir des gestes de douleur, mais il s'écriait en même temps : « O saint Augustin, mon glorieux Père, assistez-moi dans cette épreuve! »

Le P. Florès lui dit alors : « N'en doutez pas, mon Frère, votre saint patriarche est à vos côtés. »

Ils expirèrent dans ces saints entretiens, après trois quarts d'heure environ de souffrances indicibles, le 19 août 1622.

LE BIENHEUREUX BARTHÉLEMY GUTTIEREZ ET LES BIENHEUREUX FRANÇOIS DE JÉSUS ET VINCENT CARVALHO

Restait, fidèle à la tâche, le P. Barthélemy Guttierez, qui avait échappé jusque-là à toutes les recherches. Son zèle et son dévouement ne se démentirent pas un instant pendant les années qui suivirent, et il poursuivit sans encombre son œuvre de salut jusqu'en 1629.

Il fut saisi au mois de novembre de cette année et bientôt rejoint en prison par l'un de ses frères en religion, le P. François de Jésus, qui, peu auparavant, s'était teint le visage en noir et vendait des châtaignes pour dissimuler sa condition; et, plus tard, par le P. Vincent Carvalho, Augustin, qui, lui aussi, avait vendu des légumes ou coupé du bois pour continuer plus longtemps, à l'aide de ce stratagème, à répandre autour de lui la parole de Dieu. D'autres fois, il était arrivé à ce dernier de pincer de la guitare, de danser sur les places, ou de jouer des épées, car il excellait en ces divers exercices, pour cacher son caractère de missionnaire.

La première pensée du bienheureux Barthélemy, supérieur du couvent d'Ousouki, fut d'envoyer à ses religieux et au provincial de son Ordre une lettre toute remplie de ses sentiments d'humilité :

« Je demande, disait-il, à Votre Révérence et à ses confrères de me pardonner tout mauvais exemple et toute peine que je vous aurais donnés. Et puisque le Seigneur a daigné, sans considérer mes péchés, arrêter sur moi des regards

de miséricorde, et m'a permis d'être prisonnier pour son saint Nom, qu'il daigne également me rendre digne de sacrifier ma vie pour Sa Majesté. »

La torture qu'on inventa pour le P. Barthélemy et ses quatre compagnons, dont un Jésuite et un Franciscain, était inusitée, et il fallut, pour l'imaginer, la cruauté ingénieuse du successeur de Gonrocou, le tyran Tacanaga Oumémédono, plus féroce encore que son prédécesseur.

Le vendredi 5 décembre 1631, les cinq religieux sortirent de la prison et furent conduits au mont Oungen. C'était beaucoup plus pour un chemin de croix que pour une excursion. Ayant jeûné, selon la pratique de l'Eglise, ils gravirent la montagne à pied, car elle était très escarpée. Quelques chrétiens portugais suivaient le cortège des prisonniers, et, à un moment donné, le bienheureux Vincent Carvalho, élevant son crucifix en leur présence, leur cria : « Voici la véritable bannière de Jésus-Christ, notre souverain Seigneur, que tous la suivent. »

Les satellites arrêtèrent là les Portugais, et, seuls, les victimes et leurs bourreaux atteignirent le sommet de la montagne du sacrifice. On conduisit les religieux sur le bord d'un cratère qui s'ouvrait sur un lac d'eaux sulfureuses, corrosives et brûlantes. Là, on les dépouilla de leurs vêtements, puis, remplissant avec l'eau du lac des vases d'environ quatre litres, on en versa trois fois le contenu sur les épaules de chacune des victimes, non d'un seul trait, mais lentement, goutte à goutte, au moyen de petits trous pratiqués au fond des vases, promenant de part en part l'instrument du supplice, afin de faire de tout leur corps une plaie. Ils rappelaient bien, à ce jour, à cette heure, qui était celle du crucifiement, le divin Supplicié, couvert de blessures des pieds à la tête et sur lequel on n'eût pas trouvé une partie saine.

Après la torture, on leur rendit leurs vêtements, puis on les enferma dans des cabanes voisines, où des médecins vinrent panser leurs ulcères, afin de prolonger leur vie, réservée à de nouveaux supplices.

Pendant trente-trois jours, ils restèrent sur cette montagne, à proximité du cruel liquide, dont on leur fit sentir encore les atteintes. Le bienheureux François de Jésus subit six fois cette épreuve; le bienheureux Vincent Carvalho quatre fois, et le bienheureux Barthélemy, si épuisé par le jeûne qu'il semblait près d'expirer, deux fois seulement.

Dans l'intervalle, ils gisaient sur la paille, les fers aux pieds, souffrant un continuel martyre, surtout quand leurs plaies s'envenimèrent jusqu'à engendrer la corruption et les vers.

Quand le gouverneur eut acquis la conviction que ses prisonniers épuiseraient les eaux du cratère plutôt que de renier leur Dieu, il les fit descendre de leur calvaire et ramener à Nangasaki, où ils languirent dans les souffrances huit mois encore.

L'heure du sacrifice suprême sonna enfin pour eux. Les ordres impériaux relatifs à leur exécution arrivèrent à la fin d'août 1632. Le P. Vincent Carvalho, au nom de tous, en informe par lettre les chrétiens portugais de Nangasaki.

« Gloire au Très Saint Sacrement! Pour l'honneur et la gloire de Dieu, je déclare qu'aujourd'hui, 2 septembre, est arrivé dans la prison le message du tyran dans lequel il est dit que le lieu du martyre est préparé, et que, demain ou le jour d'après, doit être exécutée la sentence qui nous condamne à être brûlés vifs, d'après l'ordre de l'empereur. Néanmoins, nous fûmes avertis que, si nous consentions à apostasier, nous serions mis en liberté et récompensés généreusement. Nous avons répondu d'une voix unanime que la vie que nous possédions, nous l'offririons à Dieu quand il voudrait la reprendre, et que nous étions dispos et pleins d'ardeur, afin de sacrifier cette vie pour son amour, pour sa loi et son Evangile..... »

Tous les confesseurs signèrent cette lettre. Le lendemain, ils partaient joyeux pour la *montagne* dite *des Martyrs*, où le bienheureux Spinola et ses compagnons avaient expiré dix ans auparavant.

Les détails des deux exécutions seraient à peu près les mêmes, si l'on n'avait à ajouter un raffinement de cruauté apporté à celle-ci. Au-dessus de la colonne à laquelle étaient fixées les victimes, l'on avait disposé un toit de feuillage et de paille. Le feu était très éloigné des colonnes, afin de n'agir que lentement sur les corps; en outre, on répandit sur les toits et les bûchers de l'eau salée en abondance pour que la fumée, suffoquant les martyrs, les fît souffrir davantage.

Ceux-ci, avant de mourir, s'adressèrent de tendres adieux: il y avait si longtemps qu'ils souffraient ensemble, et rien n'unit comme la souffrance. Ils adressèrent aux chrétiens présents de saintes paroles et une fervente bénédiction, et baisèrent ostensiblement la colonne à laquelle ils allaient être attachés.

Le bienheureux Vincent, le plus ardent de tous, montrant une dernière fois son crucifix à la foule, s'écria : « Vive la foi du Christ! Allons! vaillants soldats et chevaliers du Christ, vive sa foi sainte! »

Quant au P. Barthélemy Guttierez, il promena lentement son regard des deux côtés de sa colonne, comme le général qui voit si chacun est à son poste, puis se remit à prier, et mourut dans les flammes.

Tous ces confesseurs ont été récemment exaltés par S. S. Pie IX qui les a béatifiés, avec un nombre considérable d'autres martyrs japonais, le 7 mai 1867.

L'Ordre augustinien les fête le 2 mars, et, en leur honneur, adresse à Dieu cette prière que nous redirons du fond du cœur :

« O Dieu, qui avez orné d'un si glorieux triomphe les bienheureux Pierre, Ferdinand, Barthélemy et leurs compagnons, accordez-nous de marcher sur leurs traces, et d'être trouvés comme eux fermes dans la foi et énergiques dans l'action. Par Jésus-Christ Notre-Seigneur. »

***

D'après le *Martyrologe de l'Eglise du Japon*, t. Ier, les *Saints et les Bienheureux*, par l'abbé PROFILLET, 1895.

SAINT PAPHNUCE, ABBÉ

ET SAINTE THAIS PÉNITENTE

Fête le 3 *mars.*

Saint Paphnuce vient ouvrir la cellule où Thaïs était enfermée depuis trois ans, pleurant ses péchés; il lui déclare de la part de saint Antoine, que Dieu lui a pardonné. — A droite saint Paphnuce consultant saint Antoine.

SURPRISE D'UN MOINE ET CONVERSION D'UN MUSICIEN

Au IVe siècle, dans un monastère situé à l'extrémité du territoire d'Hiraché, en Basse-Thébaïde, vivait un saint moine nommé Paphnuce, et plusieurs solitaires étaient venus se ranger sous sa conduite. Ses vertus étaient si grandes que ses fils spirituels le considéraient comme ange au milieu d'eux.

Or, un jour que Paphnuce était en prière, il eut le désir de savoir où il en était dans le chemin de la perfection. Il voulait surtout connaître ce qui lui restait encore à parcourir; cependant il y avait peut-être aussi dans cette recherche quelque préoccupation d'amour-propre, qui méritait une leçon. Un ange lui répondit qu'il pouvait se comparer à certain musicien ambulant, qui gagnait sa vie en jouant de la flûte dans les villages de la contrée. Grande fut la surprise du solitaire de se voir comparé à un homme dont la profession était si différente de la sienne. Il s'humilia devant Dieu, et partit à la recherche du musicien, afin de s'instruire lui-même, en lui demandant par quels moyens il avait su plaire au Seigneur.

Il le trouve enfin, il l'interroge, et sa surprise, comme son humiliation augmente en apprenant de lui qu'il était un grand pécheur, qu'avant de se livrer au métier de chanteur ambulant, il avait fait partie d'une bande de brigands et vécu de vols et de rapines.

« Cependant, répliqua le solitaire, même au temps où vous étiez voleur de grands chemins, n'avez-vous jamais accompli quelque bonne œuvre?

— Je ne me souviens que des deux suivantes, répondit le musicien :

» Un jour que j'étais en expédition avec mes compagnons de brigandage, une vierge tomba entre nos mains. Mes compagnons voulaient lui ravir à la fois ses biens et son honneur, mais moi j'eus pitié d'elle, je l'arrachai de leurs mains, et au milieu des ténèbres de la nuit, je la reconduisis à son village, sans qu'il lui soit arrivé aucun mal.

» Une autre fois, je rencontrai dans le désert une pauvre mère désolée et mourant de faim, qui s'enfuyait sans savoir où aller. Des créanciers impitoyables avaient mis en prison son mari et ses enfants et la cherchaient elle-même pour la faire

arrêter. En la voyant, je fus saisis de compassion, je la conduisis dans ma caverne, et je lui donnai des aliments, car elle n'avait pas mangé depuis quatre jours ; quand elle eut repris ses forces, je la congédiai en lui donnant trois cents pièces d'or, c'est-à-dire ce qu'il fallait pour payer ses créanciers et rendre la liberté à son mari et à ses enfants.

— En vérité, dit le moine avec admiration, je n'ai rien fait de semblable. Et pourtant je suis Paphnuce; mon nom est bien connu dans le pays, à cause du grand désir que je témoigne depuis longtemps de m'instruire dans la perfection chrétienne et d'imiter les vertus des solitaires. Or voici qu'un ange m'a révélé que vos actes de charité n'avaient pas été moins agréables à Dieu que mes austérités et mes efforts. » Et il ajouta : « Mon frère, puisque Dieu est si bon, pourquoi voulez-vous perdre le mérite de vos bonnes œuvres en négligeant le salut de votre âme? pourquoi, par vos péchés, mettez-vous le feu à votre moisson, qui pourrait être si belle dans l'éternité? car en perdant votre âme vous perdrez tout avec elle. »

Ces paroles touchèrent tellement le cœur du musicien, que pénétré de reconnaissance envers la divine miséricorde et désireux de sauver son âme, coûte que coûte, il jeta ses flûtes et suivit Paphnuce dans son monastère.

Il y fit pénitence de ses péchés, et suivit avec tant de fidélité tous les conseils du saint directeur, qu'il devint le modèle des solitaires ; lorsqu'il mourut, trois ans après, son âme s'envola de ce monde au milieu des concerts angéliques.

UN EXCELLENT COMMENCEMENT ET UNE FIN PARFAITE

La fin bienheureuse de ce bon pénitent remplit l'âme de Paphnuce d'une nouvelle ardeur pour le service de Dieu, car il se piquait d'émulation et voulait toujours imiter ce qu'il voyait de plus parfait. Il pria donc le Seigneur de lui montrer encore à qui il pourrait se comparer : « Au principal habitant de tel village, » lui fut-il répondu.

A ces mots, Paphnuce partit aussitôt pour ce village. Il n'eut pas de peine à trouver celui qu'il cherchait : car dès qu'il fut dans le bourg, cet excellent homme vint lui-même au devant de l'étranger, le conduisit aimablement dans sa demeure, lui lava les pieds et lui servit un bon repas.

Pendant qu'ils mangeaient ensemble, le solitaire se mit à interroger son hôte sur sa manière de vivre et de servir Dieu. Mais l'Egyptien, répondant avec une grande humilité, racontait ses fautes et passait sous silence ses vertus. Paphnuce s'en aperçut bien vite, il lui raconta ce que Dieu lui avait révélé à son sujet, et comment sa Providence l'avait envoyé auprès de lui pour leur mutuelle édification. « Assurément, dit alors l'Egyptien, je ne vois pas en quoi j'ai pu être si agréable à Dieu, ni le bien que j'ai fait ; cependant, puisque vous m'assurez que Dieu vous a révélé ma conduite et que je ne puis avoir de secrets vis-à-vis de vous, voici tout simplement ce que j'ai essayé de pratiquer :

» Je n'ai jamais refusé l'hospitalité à personne, et même j'ai toujours voulu être le premier à aller au devant de l'étranger pour l'accueillir dans ma demeure. Quand mon hôte quitte ma maison, je lui donne ce qui lui est nécessaire pour le reste de son voyage.

» Je n'ai méprisé aucun pauvre, ni manqué de le secourir selon son indigence et mes ressources.

» Dans les questions de justice, je n'aurais pas favorisé mon propre fils au préjudice du prochain. Le fruit du travail d'autrui n'est point entré chez moi. Lorsque j'ai su que quelques personnes étaient en contestations, j'ai toujours tâché de les mettre d'accord. Quand j'ai été pris pour arbitre dans quelque procès, j'ai fait de mon mieux pour accorder les parties.

» Depuis trente ans je vis avec mon épouse comme un frère avec sa sœur. J'ai toujours veillé, autant qu'il dépendait de moi, à ne fâcher personne. Je n'ai point souffert que mes enfants donnassent lieu à qui que ce soit de se plaindre d'eux, ni que mes troupeaux causassent du dommage dans les biens des autres. Enfin, j'ai soutenu les faibles autant que je le pouvais contre l'injuste oppression des puissants. Voilà, par la miséricorde de Dieu, de quelle manière j'ai tâché de vivre jusqu'aujourd'hui. »

Paphnuce, ébloui d'admiration au récit d'une vie si remplie de justice et de charité, embrassa son hôte avec tendresse, et lui dit : « Puisque vous avez si bien observé les commandements de Dieu, en aimant le Seigneur par-dessus tout et votre prochain comme vous-même; il ne vous reste qu'une chose pour atteindre la perfection : c'est de suivre le conseil du divin Maître : renoncer effectivement à tous les biens de ce monde, prendre votre croix et suivre Jésus-Christ, consacrant désormais uniquement à son service et au salut de votre âme le peu d'années qui vous restent encore à passer sur la terre. »

Le cœur de l'Egyptien se trouva tout disposé à suivre ce conseil. Il quitta sa maison, sa famille, ses richesses, et, sans délai, suivit saint Paphnuce au désert.

Le pieux abbé le mit dans la cellule qu'avait occupée le musicien, et lui donna les conseils les plus propres à le conduire dans la vie parfaite où la miséricorde de Dieu l'appelait. Ce nouveau disciple ne fit pas moins d'honneur à son maître que le précédent; au bout de peu de temps, il atteignit le sommet de la sainteté à laquelle Dieu le destinait et, après sa mort, le Seigneur daigna révéler à Paphnuce la grande gloire dont son ami jouissait dans le ciel.

LA MEILLEURE OPÉRATION D'UN MARCHAND QUI SAVAIT CONCLURE DE BONNES AFFAIRES

L'exemple de ce bon Egyptien servit de nouvel aiguillon à la ferveur de Paphnuce. « Car enfin, se disait-il à lui-même, s'il y a des personnes qui parviennent à faire ainsi d'excellentes œuvres dans le monde, combien moi, qui suis solitaire, dois-je m'efforcer de les devancer dans le chemin de la pénitence et de la vertu. »

Désireux de trouver un nouveau motif d'émulation, il demanda une troisième fois au Seigneur, avec humilité, de lui manifester l'état de son âme. Et la voix du ciel répondit : « Tu ressembles à un marchand qui est en route en ce moment pour venir te voir. Hâte-toi d'aller à sa rencontre. »

Paphnuce descend aussitôt de la montagne où était situé son monastère, et aperçoit sur le chemin le marchand qu'il cherchait. Cet excellent homme revenait d'un voyage commercial dans la Haute-Thébaïde : il était redescendu par le Nil, ramenant plusieurs vaisseaux chargés de marchandises, qu'il distribuait gratuitement aux pauvres. En ce moment, il venait avec ses serviteurs porter des légumes au monastère de Paphnuce.

« O âme précieuse aux yeux de Dieu, lui dit le saint moine en l'abordant, vos œuvres sont belles, mais le Seigneur vous appelle à de meilleures encore. Il est temps pour vous de quitter les fonctions de Marthe pour celles de Marie. Laissez ceux qui aiment la terre s'occuper de la terre tant qu'ils voudront, et pour vous, ne vous occupez plus désormais que du ciel. Ne songez plus qu'à acheter heureusement

le royaume céleste, ne partagez plus votre cœur, mais donnez-le tout entier à Jésus-Christ. »

Le marchand reçut ces paroles comme une invitation de Dieu. Il chargea ses serviteurs de distribuer aux pauvres tous les biens qu'il possédait encore dans le monde, et pour lui, il suivit Paphnuce au monastère où il occupa saintement la cellule des deux précédents disciples du saint abbé.

Ainsi, Dieu se servait de ce bon moine pour réaliser ses desseins miséricordieux sur certaines âmes d'élite, et cet apostolat tournait également au profit spirituel de celui qui le remplissait. Mais le plus précieux fruit de sa mission, celui qui fit resplendir davantage les magnificences de la bonté de Dieu, fut la conversion de Thaïs, cette femme devenue encore plus célèbre dans l'Eglise par sa pénitence qu'elle ne l'avait été dans le siècle par ses désordres.

LA PÉCHERESSE THAÏS ET LA PRÉSENCE DE DIEU

A cette époque vivait une trop fameuse pécheresse nommée Thaïs; nous ne savons quelle était sa patrie ni quelle ville elle habitait, l'historien nous dit seulement qu'elle résidait en Egypte. Elle avait eu le malheur d'avoir pour mère une femme aussi méchante qu'elle-même le devint. Cette misérable mère, au lieu de veiller à la conservation de son innocence, avait la première poussé sa fille dans le chemin de la perdition. Une si satanique éducation favorisée par une beauté meurtrière des âmes, avait conduit Thaïs aux plus grandes fautes.

Il fallait que le scandale fût bien grand, pour que le bruit en vint, jusque dans les solitudes, affliger l'oreille des serviteurs de Dieu. Mais la Providence avait ses desseins en permettant que le nom de la pauvre Thaïs fût connu de Paphnuce : le Bon Pasteur voulait se servir du zèle de ce messager fidèle, pour ramener la brebis égarée au bercail divin.

Mais comment atteindre cette fugitive, comment l'arracher à la gueule du loup infernal qui la dévorait? Le moyen qu'imagina Paphnuce, montre assez qu'il était inspiré du ciel, car il usa d'un procédé assurément plus admirable qu'imitable, et contraire aux règles de la prudence ordinaire.

Il quitta son habit de moine, se revêtit d'un costume laïc élégant, se munit d'une somme d'argent et, en cet équipage, arriva devant la maison de Thaïs comme pour grossir le nombre de ses courisans.

La malheureuse, malgré ses égarements, n'avait pas éteint dans son âme les vérités fondamentales de la religion : elle croyait en Dieu, elle était convaincue qu'il y a une autre vie où Dieu récompense les bons et punit les méchants; mais elle n'y songeait point, uniquement préoccupée qu'elle était des plaisirs et des richesses ; et ces lumières, dont elle ne profitait point, ne servaient qu'à la rendre plus coupable aux yeux de Dieu. Cependant ce sont précisément ces vérités qui serviront à Paphnuce de point d'appui pour la tirer du naufrage.

Thaïs lui fit bon accueil, comme à tous ceux qu'elle présumait en mesure de payer richement ses maudites complaisances. Mais Paphnuce lui demanda aussitôt de l'introduire dans un endroit où il pût se dérober non seulement aux yeux des créatures, mais encore au regard de Dieu. « Vous voulez une chose impossible, dit Thaïs, car Dieu est partout présent. — Oui, Dieu est partout présent, répliqua le visiteur d'une voix vibrante de douleur, et c'est en sa présence que vous l'offensez, c'est devant lui que vous l'outragez ! Rien ne lui est caché, il voit tout, il entend tout, il sait tout, il se souvient de tout et c'est lui qui vous jugera !.. Il vous demandera compte de toutes les âmes que vous avez entraînées dans le péché et la damnation ! »

Thaïs baisse les yeux, saisie de crainte. Jamais on ne lui avait parlé ainsi. Elle reconnait maintenant combien cet étranger est autre que ce qu'elle avait cru, et la grâce de Dieu, agissant en même temps au fond de son cœur, elle se jette aux pieds de Paphnuce, et lui dit, en fondant en larmes, ces paroles aussi courtes que sublimes : « Mon père, ordonnez-moi telle pénitence qu'il vous plaira : car j'espère que Dieu me fera miséricorde par vos prières ; je vous demande seulement trois heures de temps, après quoi je me rendrai où vous me commanderez, et j'exécuterai tout ce que vous me prescrirez. »

PÉNITENCE ADMIRABLE DE THAÏS ET MISÉRICORDE DE DIEU

Le délai sollicité par la pécheresse convertie ne venait pas d'un manque de résolution, il allait au contraire servir à manifester d'une manière éclatante combien son changement était sincère.

Elle ramasse tout ce qu'elle avait acquis par son coupable métier, de meubles et d'effets précieux : il y en avait pour au moins quarante livres d'or. Elle fait porter ces objets sur la place publique et y met le feu en présence de tout le peuple. Et pendant que la flamme consumait ce bûcher d'un nouveau genre, Thaïs, d'une voix forte, demandant pardon de ses égarements, invitait tous ceux qui l'avaient imitée dans ses fautes à se convertir à leur tour.

Après ce sacrifice, elle va rejoindre saint Paphnuce. Celui-ci la conduit dans un monastère de religieuses et l'enferme dans une cellule particulière, dont il scelle la porte avec du plomb, afin que personne n'ait la témérité de l'ouvrir sans sa permission.

Une petite fenêtre permettait à la recluse de recevoir de la nourriture: mais le moine recommanda aux sœurs de ne lui donner que du pain et de l'eau.

La pénitente, ainsi enfermée comme dans un tombeau anticipé, sans pouvoir ni sortir, ni ouvrir sa cellule à personne, accepta volontiers d'être privée, en expiation de ses péchés, d'une liberté dont elle avait tant abusé. Loin désormais des dangers du monde, sans souci des biens de la terre, elle ne songeait plus qu'à s'humilier devant Dieu, pleurer ses fautes et sauver son âme.

Quand son austère directeur fut au moment de s'éloigner, elle lui demanda de quelle manière elle devait prier Dieu : « Vous n'êtes pas digne de prononcer le nom de Dieu, répondit Paphnuce, ni d'élever vers le ciel vos mains chargées de péchés, Vous vous contenterez de vous tourner vers l'Orient, en répétant souvent ces paroles « *Vous qui m'avez créée, ayez pitié de moi.* »

Thaïs se soumit humblement à cette pénitence et l'accomplit avec une persévérante fidélité.

Trois ans se passèrent ainsi.

Au bout de ce temps, Paphnuce eut compassion de son héroïque pénitente. Il résolut d'aller consulter saint Antoine, afin de savoir par son intermédiaire si le Seigneur avait pardonné à Thaïs. Il vint donc auprès du patriarche des moines égyptiens, et le pria humblement de consulter pour lui le Seigneur, et de lui transmettre la réponse du ciel, au sujet de l'affaire qui l'amenait près de lui. Mais il ne lui dit pas quelle était cette affaire. « Dieu peut bien lui révéler la demande aussi bien que la réponse, pensait-il, et ce sera pour moi une garantie que la réponse vient de Dieu. »

Antoine, aussi humble que grand dans la sainteté, réunit ses disciples et leur ordonna de passer la nuit en oraison, chacun séparément, afin de voir si Dieu daignerait révéler à l'un d'eux ce que Paphnuce souhaitait savoir. L'un des plus anciens

disciples du bienheureux patriarche, qu'on nommait Paul *le simple*, parce qu'il n'y avait en lui aucune malice, homme d'une merveilleuse obéissance, et d'une héroïque austérité, s'était mis en prières comme les autres. Dieu lui montra dans le ciel un lit magnifique, gardé par trois vierges; pendant qu'il se demandait à quel grand saint ce trône de repos pouvait bien être réservé, Dieu lui répondit qu'il était destiné à la pénitente Thaïs.

Le lendemain, Paul rendit compte de sa vision à son bienheureux Père. Antoine en fit part à Paphnuce. Celui-ci comprit par là que Dieu avait pardonné à la pécheresse repentante. Il s'en alla le cœur joyeux, bénissant la miséricordieuse bonté du Seigneur; il vint à la cellule où il avait enfermé Thaïs et lui ouvrit la porte, lui permettant de se mêler désormais aux autres religieuses.

« Mon père, répondit la sainte pénitente, je ne désire point sortir, je souhaiterais au contraire finir mes jours dans cette prison volontaire. — Dieu vous a pardonné vos péchés, reprit Paphnuce, sortez et vivez avec les Sœurs. » Thaïs, toujours obéissante, sortit de sa prison, en disant à son directeur: « Depuis que je suis entrée dans cette cellule, la pensée de mes péchés ne m'a pas quittée un seul instant; et je n'ai cessé de les pleurer et d'en demander pardon à la bonté divine. — C'est par ce grand repentir, bien plus que par vos austérités, répondit Paphnuce, que le cœur de Dieu a été touché et vous a fait miséricorde. »

Thaïs ne survécut guère à cette consolante entrevue. Quinze jours après, son âme fut délivrée de son corps et alla jouir au ciel de la félicité que Dieu lui avait préparée.

L'historien qui nous a conservé le récit de ces événements, ne dit pas combien Paphnuce vécut encore d'années après la mort de la sainte pénitente. Rufin nous apprend seulement qu'il persévéra dans la prière et dans une très grande austérité. Enfin, un ange lui apparut et l'invita à le suivre dans le séjour bienheureux du Roi éternel, où les apôtres et prophètes se préparaient à le recevoir. Le lendemain de cette apparition, l'âme de saint Paphnuce, laissant sa dépouille mortelle à la terre, répondit à l'invitation du messager céleste.

On célèbre sa mémoire sur la terre le 3 mars, et aussi le 29 novembre; sainte Thaïs est fêtée le 8 octobre.

SAINT MARIN, SOLDAT, ET SAINT ASTÉRIUS, SÉNATEUR, MARTYRS

Fête le 3 mars.

L'empereur Valérien, cruel persécuteur des chrétiens, avait reçu son châtiment, il avait été vaincu et fait prisonnier par le roi de Perse, qui s'en servait d'escabeau pour monter à cheval. Alors un édit de Gallien, son fils, rendit la paix relative à l'Eglise; mais la haine des païens ne désarmait pas: saint Marin et saint Astérius en furent victimes. Voici en quelles circonstances : Eusèbe de Césarée nous a conservé ce récit qu'il tenait de témoins oculaires.

C'était dans la ville de Césarée de Palestine. Une place de centurion (officier commandant à une centaine d'hommes) étant venue vaquer dans la garnison, l'ordre d'avancement appelait à ce grade un vaillant sous-officier nommé *Marinus*. Marinus était chrétien, et il ne s'en cachait pas devant ses camarades. Un païen envieux se hâta d'en profiter, et le dénonça : « Il n'est pas juste, disait-il, qu'un chrétien, qu'un homme qui n'offre pas de sacrifices aux dieux pour les empereurs, ait un pareil grade dans l'armée romaine; c'est à moi que cette dignité doit revenir. »

Le juge Achéus appelle Marinus : « Quelle est ta religion, lui demande-t-il? — Je suis chrétien, répond le soldat. »

Le juge s'efforce de lui prouver que son intérêt est de renoncer à Jésus-Christ; il lui donne à entendre qu'il y va non seulement de son avenir, mais de sa vie. Marinus reste inflexible. « Je te donne trois heures pour délibérer », dit le juge, et il lève la séance.

Théoctène, évêque de Césarée, averti de ce qui se passait, était accouru. Dès qu'il voit Marinus sortir du prétoire, il le prend par la main, le conduit à l'église, devant l'autel, sur lequel il place le livre des Evangiles. Puis, montrant au soldat, d'un côté ce livre divin et de l'autre, son épée « Mon fils, dit-il, lequel des deux choisissez-vous?

Sans hésiter, le soldat s'avance et saisit avec amour le livre des Evangiles : « Soyez donc fidèle à Dieu, répond l'évêque, que sa grâce vous remplisse de force et de courage. Vous avez donné à Dieu votre parole, soyez-y fidèle et allez en paix. »

Les trois heures écoulées, le héraut du prétoire appelle Marinus. Le soldat se présente aussitôt calme et intrépide. Il répète qu'il est chrétien. A l'instant on l'envoie au supplice.

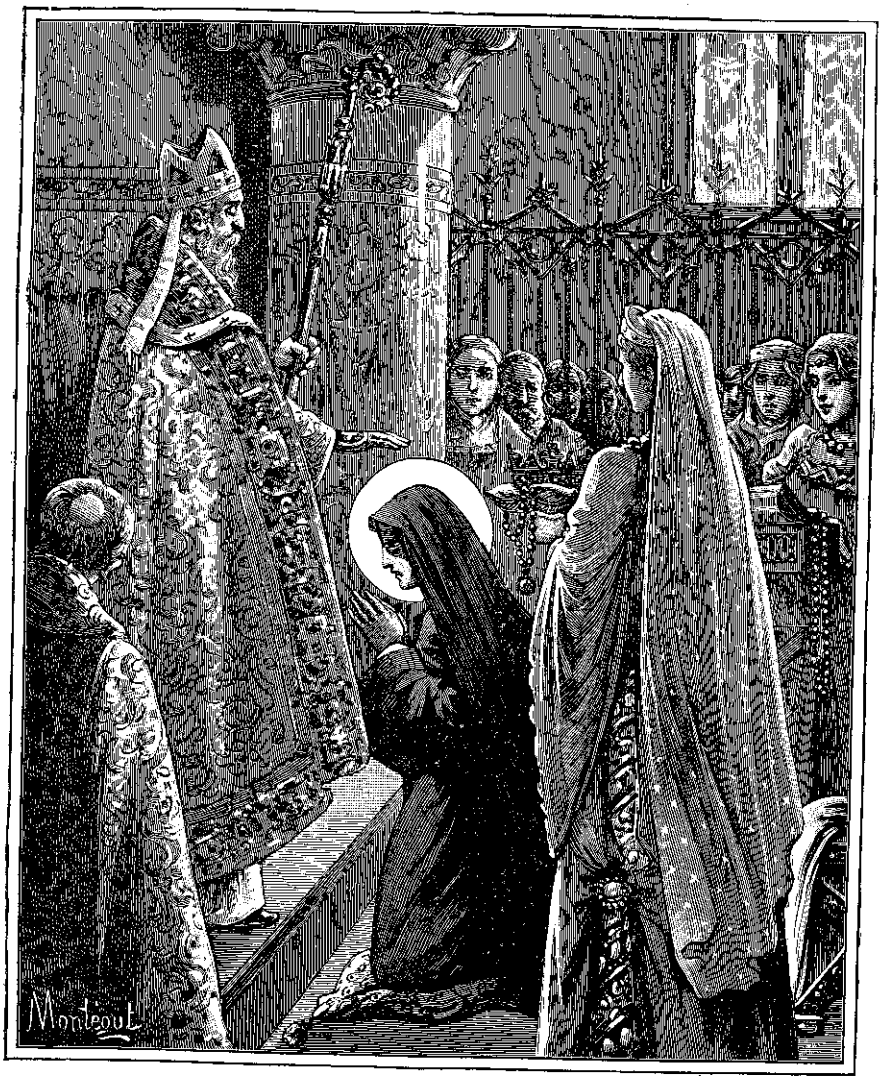
Un sénateur romain, illustre par ses richesses et les honneurs dont les empereurs l'avaient favorisé, mais plus encore par l'ardeur de sa foi chrétienne, était présent. Il se nommait Astérius. Quand le bourreau eut tranché la tête du martyr, le sénateur s'approcha, recueillit le corps dans un vêtement magnifique et l'emporta sur ses épaules. Il lui fit donner une sépulture honorable.

On citait de lui bien d'autres traits de foi. Les païens du Liban avaient coutume, à certains jours de fête, de jeter une victime dans une fontaine sacrée, et la victime disparaissait, comme entraînée sous terre ou dévorée par le dieu. Il y avait là une intervention certaine du démon qui trompait ces pauvres idolâtres. Astérius en fut un jour témoin; plein de pitié pour ces païens, il pria Dieu d'empêcher le démon d'exercer aucun pouvoir sur cette fontaine. Dès lors, la victime jetée à l'eau y resta sans que l'on vît rien d'extraordinaire.

Astérius reçut à son tour la couronne des martyrs; et quelques auteurs disent que ce fut pour avoir enseveli saint Marin.

SAINTE CUNÉGONDE, IMPÉRATRICE

Fête le 3 mars.



L'impératrice vierge sainte Cunégonde se consacre solennellement à Dieu après la mort de son époux, saint Henri.

Sainte Cunégonde eut pour père Sigefroi, premier comte de Luxembourg, et pour mère Adeswige ou Hedwige. Les deux époux, d'une piété profonde, prirent soin d'élever leurs enfants dans la crainte de Dieu.

Cunégonde épousa saint Henri, duc de Bavière, qui, après la mort de l'empereur d'Allemagne, Othon III, fut élu roi des Romains et couronné à Mayence le 6 juin 1002. Deux mois plus tard, en la fête de saint Laurent, la princesse recevait aussi la couronne royale à Paderborn, des mains de Willigise, archevêque de Mayence. A cette occasion, la nouvelle reine donna de magnifiques témoignages de sa piété et distribua d'abondantes aumônes aux monastères, aux églises et aux pauvres. Elle accompagna son époux à Rome en 1014, et y reçut avec lui la couronne impériale des mains du pape Benoît VIII.

LES SOCS DE CHARRUE ROUGIS AU FEU

Ces deux illustres époux étaient dignes l'un de l'autre. On ne pouvait trouver union plus étroite et plus heureuse que la leur; cependant le chaste lien qui les unissait n'avait rien de terrestre. Cunégonde, avant son mariage avec un empereur de la terre, s'était consacrée au Roi du ciel par le vœu de virginité perpétuelle, et cela, du consentement de son futur époux,

qui, de son côté, s'était résolu à vivre dans une continence parfaite. L'un et l'autre demeurèrent toute leur vie fidèles à cette sainte résolution, et leur union, loin d'en être affaiblie, n'en devint que plus forte et plus intime. Rien, en effet, ne fortifie l'amour comme de le sanctifier, en le rapprochant de sa source, qui est Dieu.

Le démon fut bientôt jaloux d'un tel bonheur, et il essaya de le troubler. Pour arriver à son but, l'esprit des ténèbres se servit de la calomnie : il trouva moyen de donner à saint Henri quelque ombrage touchant la conduite de l'impératrice, et à Cunégonde l'affliction de voir son innocence attaquée. Dieu permit cette épreuve, afin de faire éclater aux yeux de tous les vertus et la sainteté des deux nobles époux.

L'impératrice fut moins affligée de l'humiliation qu'elle recevait de cette calomnie que du scandale qui en résultait pour son peuple. Elle savait que plus l'exemple vient de haut, et plus il est suivi : aussi résolut-elle de faire cesser un doute qui aurait eu de si fâcheuses conséquences. Après avoir imploré, dans une ardente prière, le souverain Protecteur de la virginité, elle demanda à se justifier publiquement par les épreuves alors en usage. « Faites chauffer à blanc, dit-elle à ses juges, douze socs de charrue; je marcherai pieds nus sur ces fers ardents. »

Ces épreuves, appelés *jugements de Dieu*, étaient d'un usage fréquent au XI^e^ siècle. Mais ce serait tenter Dieu que d'y recourir sans une inspiration spéciale du ciel. Aussi les papes ne tardèrent pas à les défendre, et elles tombèrent bientôt en désuétude.

« Seigneur, vous connaissez toutes choses, s'écria la Bienheureuse, vous savez que la fleur de ma virginité ne perdit jamais son parfum, soyez juge entre mes calomniateurs et moi. »

A ces mots, Cunégonde, pleine de confiance en Dieu, marcha pieds nus sur le fer ardent, sans en ressentir aucun mal. Elle confondit ainsi la malice des calomniateurs, et chacun put admirer le mérite de sa pureté, qu'elle s'efforçait de cacher sous la pourpre impériale.

L'empereur, frappé de ce prodige, s'accusa d'un excès de crédulité, et n'oublia rien pour réparer l'injure que ses soupçons immérités avaient portée à l'honneur de sa chaste épouse. Ils vécurent dès lors dans l'union la plus intime, n'ayant qu'un même cœur et une même volonté.

ELLE FONDE DES ÉGLISES ET DES MONASTÈRES

L'esprit de Dieu les animait d'un même zèle pour l'accroissement de la piété et l'accomplissement des œuvres charitables. C'est ainsi que, de concert avec l'empereur, Cunégonde fit bâtir et orner avec magnificence la cathédrale de Bamberg, qu'ils consacrèrent au prince des apôtres et à saint Georges, martyr. Elle ne mit pas moins de sollicitude à fonder dans la même ville un monastère en l'honneur de saint Michel, et sous la règle de saint Benoît; de ses propres deniers, elle en bâtit un autre, qu'elle plaça sous la protection de saint Etienne, premier martyr, et qu'elle confia à des chanoines.

Un jour, ayant laissé l'empereur à Francfort, elle s'était retirée dans une petite ville de la Hesse, nommée Kaffungen, pour s'y recueillir dans la solitude, quand elle tomba dangereusement malade : mais Cunégonde fit le vœu de bâtir en cet endroit un monastère, et Dieu lui accorda la guérison.

L'impératrice n'eut garde de manquer à sa promesse, et bientôt des religieuses Bénédictines vinrent chanter les louanges de Dieu dans ce nouveau monastère qui prit le titre de Sainte-Croix. C'est ainsi que ces vrais serviteurs de Dieu, Henri et Cunégonde, usaient des richesses et de la puissance qu'ils avaient reçues du ciel, et transformaient ces biens périssables en les faisant fructifier pour l'éternité.

MORT DE L'EMPEREUR — CUNÉGONDE, MODÈLE DES VEUVES

Cependant, le saint empereur allait bientôt recevoir la récompense de ses vertus. Tandis que Cunégonde s'occupait de la fondation du monastère de Sainte-Croix, Henri tomba gravement malade.

Sur le point d'expirer, il fit venir auprès de lui les parents de l'impératrice, et, en présence des seigneurs qui entouraient son lit de souffrance, prenant la main de Cunégonde, il leur dit : « Vous m'aviez confié cette vierge de Jésus-Christ, je la remets au Seigneur Jésus et à vous dans sa virginité intacte. »

Cette mort, qui lui enlevait le gardien et le protecteur de sa virginité, affligea profondément l'impératrice ; mais, soutenue par l'espérance de le rejoindre un jour dans le ciel, elle continua de marcher sous la conduite de Dieu et se livra avec une ardeur toujours croissante à la pratique des bonnes œuvres.

ELLE EMBRASSE LA VIE RELIGIEUSE

Déjà l'impératrice avait épuisé ses trésors et son patrimoine à fonder des évêchés, à bâtir des monastères, à orner des églises, et à soulager la misère des pauvres; mais cela ne suffisait point à son âme avide de sacrifice; elle voulait se donner elle-même à Dieu et embrasser la pauvreté évangélique. En 1024, l'année même de la mort de saint Henri, elle s'était vue déchargée du soin des affaires publiques par l'élection de Conrad le Salique, nommé roi de Germanie. Rien ne s'opposait plus à l'accomplissement de son désir le plus cher : elle résolut de le mettre à exécution en renonçant au monde d'une manière solennelle.

Au jour anniversaire de la mort de l'empereur, on vit arriver à Kaffungen un nombre considérable d'évêques, de prélats et de seigneurs. Ils étaient accourus de tous les points de l'empire sur la demande de l'impératrice, pour assister à la dédicace de l'église qu'elle-même avait fondée en ce monastère. Cunégonde, revêtue d'habits somptueux et parée des ornements conformes à son éminente dignité, offrit sur l'autel un morceau de la vraie Croix.

Après la lecture de l'Evangile de la messe, elle se dépouilla de ses riches parures, reçut la bénédiction épiscopale et se revêtit d'une robe très pauvre, de couleur brune, qu'elle avait faite de ses propres mains. On lui coupa ensuite les cheveux; après quoi, l'évêque de Paderborn lui imposa le voile des vierges et lui donna l'anneau pour gage de la fidélité qu'elle devait garder inviolablement à son divin Epoux.

SES VERTUS

Ainsi l'épouse d'un empereur devint l'épouse du Christ, et la compagne de celles qu'auparavant elle pouvait considérer comme ses filles. Loin de chercher des égards particuliers, elle se considérait dans la communauté comme la dernière des Sœurs, et, à ce titre, elle les servait humblement, fuyant également l'ostentation et la singularité affectée.

Cunégonde travaillait de ses mains, et nulle

ne pouvait lui être comparée pour l'habileté à confectionner les vêtements sacrés qu'elle ornait d'or et de pierres précieuses. Voici, du reste, sous quels traits un ancien hagiographe nous dépeint ses vertus pratiquées dans le silence et l'obscurité du cloître :

« Elle s'entretenait avec son divin Epoux par la prière ou par le chant des psaumes ; elle multipliait ses visites à l'église, cherchait à se dérober à tous les regards pour être seule avec Dieu. Aimable dans son austérité et pleine de suave réserve dans son enjouement, elle avait toujours présente à la pensée la brièveté de cette vie. Elle trouvait son repos dans l'oraison, et ne ménageait point son corps, car elle jugeait inutile de traiter délicatement une chair destinée à devenir bientôt la nourriture des vers ; on la voyait souvent lire ou écouter lire les autres. Elle aimait beaucoup ses compagnes, visitait fréquemment les malades et se prodiguait pour aller porter aux pauvrés secours et consolation. »

PUISSANCE DU SIGNE DE LA CROIX

Dieu récompensa la sainteté de sa servante par plusieurs éclatants miracles.

Une nuit, Cunégonde, après une longue et fervente prière suivie d'une lecture pieuse, le sommeil commençant à l'accabler, s'était jetée sur son lit, qui n'était qu'une simple paillasse couverte d'un cilice : la religieuse, qui avait coutume de lui lire l'Ecriture Sainte quelquefois jusqu'à l'heure de minuit, avait cédé, elle aussi, à la fatigue et s'était endormie, quand elle laissa tomber la chandelle qu'elle tenait à la main. Le feu prit à la paillasse, et le crépitement des flammes ne tarda pas à éveiller les autres Sœurs.

Elles poussent des cris d'effroi. Cunégonde, éveillée à son tour, se trouve environnée de flammes. Dans ce pressant danger, elle se tourne vers Dieu avec confiance, fait le signe de la Croix, et l'incendie s'éteint à l'instant : les flammes n'avaient point touché ses habits.

GANT SUSPENDU A UN RAYON DE SOLEIL

Un autre jour, la Bienheureuse assistait au Saint Sacrifice de la messe. A l'Offertoire, elle s'avance, selon la coutume de cette époque, pour présenter son offrande à l'autel, enlève le gant qui recouvre sa main droite, et ne trouvant personne à qui le remettre, elle le jette, pour n'en être point embarrassée.

En ce moment, un joyeux rayon de soleil pénètre dans le sanctuaire à travers les vitraux aux brillantes couleurs. O merveille ! le gant s'attache à ce rayon lumineux et y demeure suspendu. C'est là que Cunégonde le retrouve à son retour et le reçoit comme des mains d'un serviteur fidèle.

Le même prodige, fait remarquer l'ancien biographe, s'était opéré en faveur de saint Goar, qui, en présence de l'évêque de Trèves, suspendit un jour son manteau à un rayon de soleil.

BIENHEUREUSE MORT

Cunégonde passa ainsi quinze années dans le monastère de Kaffungen, entourée du respect et de l'amour de toutes les religieuses qui trouvaient en elle un parfait modèle d'humilité, de patience, de douceur, de détachement et de mortification. A la fin, ses grandes austérités affaiblirent considérablement sa santé : elle tomba dans une sorte de langueur, qui la conduisit rapidement aux portes de la mort.

Mais à mesure que ses forces diminuaient au dehors, elle sentait croître au dedans la vigueur de son âme. Réduite à cette extrémité, elle invoquait le secours des anges, dont elle avait imité la vie; elle appelait à son aide les apôtres et les confesseurs, dont elle avait toujours gardé la foi, et s'adressant aux vierges du Christ, elle les priait de la recevoir dans leur cortège glorieux.

A la nouvelle de cette maladie, toute la ville de Cassel s'était émue aussi bien que le monastère de Kaffungen : on craignait de perdre bientôt ce trésor de sainteté. Seule, Cunégonde conservait, en face de la mort, sa paisible sérénité. Elle était couchée sur un rude cilice.

Au moment de rendre le dernier soupir, tandis que l'on récitait pour elle les prières des agonisants, elle s'aperçut que l'on préparait un drap mortuaire brodé d'or pour mettre sur son cercueil. Surprise de voir qu'on voulait la traiter comme une impératrice, elle qui mourait, comme elle avait vécu depuis quinze ans, en pauvre religieuse, elle en fut si affectée que son visage changea de couleur. Ayant fait signe de la main, elle dit :

« Otez cet ornement qui ne me convient point. Lorsque j'ai épousé un homme mortel, j'ai porté de riches habits; mais le pauvre habit que j'ai maintenant est celui d'une épouse de Jésus-Christ; ne cherchez donc point d'autres ornements pour couvrir mon corps, et enterrez-le auprès de celui de mon frère et de mon seigneur, l'empereur Henri, qui m'appelle, je le vois. » Et son âme s'envola vers le ciel.

C'était le 3 mars de l'an 1040.

UNIS DANS LA MORT

Son corps fut transporté au milieu d'une foule immense jusqu'à l'église de Saint-Pierre de Bamberg, où reposaient déjà depuis seize ans les restes vénérés de son époux. Sur le parcours, beaucoup de malades recouvrèrent la santé au contact des saintes reliques.

A ces guérisons qui attestaient la gloire dont Dieu avait couronné sa servante dans le ciel, il faut joindre un prodige non moins admirable mentionné par le biographe ancien de sainte Cunégonde (1). Quand on ouvrit le tombeau de saint Henri pour y placer le corps de son épouse vierge, conformément aux désirs qu'elle avait exprimés de son vivant, il se passa un fait merveilleux dont les témoins ont proclamé la vérité. Une voix se fit entendre qui disait : « O vierge, fais place à une vierge. » Aussitôt le corps du chaste empereur se déplaça de lui-même dans sa tombe, au grand étonnement de tous les assistants, et laissa un espace suffisant pour contenir celui de son angélique compagne.

CULTE ET PRODIGES

Sainte Cunégonde fut canonisée en 1200 par le pape Innocent III, et sa fête principale se célèbre le 3 mars. Bamberg conserve toujours précieusement ses reliques, du moins en grande partie. Il s'en trouve également quelques parcelles à Vienne, en Autriche, au monastère d'Andeck en Bavière, à Cologne, et à Lisbonne en Portugal.

Le grand nombre de miracles qu'elle opéra durant sa vie et après sa mort a rendu sa mémoire chère aux peuples de la Germanie. On ne compte pas moins de trois morts rappelés à la vie par son intercession. Citons, pour l'honneur de Dieu et de sainte Cunégonde, une de ces résurrections merveilleuses. Un petit enfant,

(1) Manuscr. édit. de Bruxelles.

âgé de trois ans, du village de Grunberg, était tombé dans un étang boueux et y avait trouvé la mort; depuis le matin jusqu'au soir son petit corps demeura enseveli sous les gerbes de lin qui trempaient dans les eaux de l'étang, et ce ne fut qu'à la tombée de la nuit que des femmes, l'ayant aperçu, le retirèrent et le rapportèrent à ses parents éplorés. Qu'on juge dans quelle profonde douleur fut plongée cette pauvre famille! Toute la nuit se passa en lamentations, et le matin, le prêtre du lieu, accompagné d'une foule nombreuse, vint procéder aux funérailles. On ne parlait alors que des prodiges opérés par la sainte impératrice Cunégonde. Le peuple, d'une commune voix, se mit à invoquer cette céleste protectrice. Aussitôt l'enfant commença à remuer les doigts de sa main, et, au bout d'une heure, devant la foule frappée d'étonnement et d'admiration, il revenait à la vie. « Ce prodige, ajoute le biographe contemporain des événements que nous citons, je l'ai recueilli des lèvres mêmes du prêtre qui se trouvait là, revêtu de son étole, de huit soldats qui vinrent me le raconter avec serment, tandis que le petit enfant lui-même se trouvait encore au milieu de la foule, témoin de sa résurrection. »

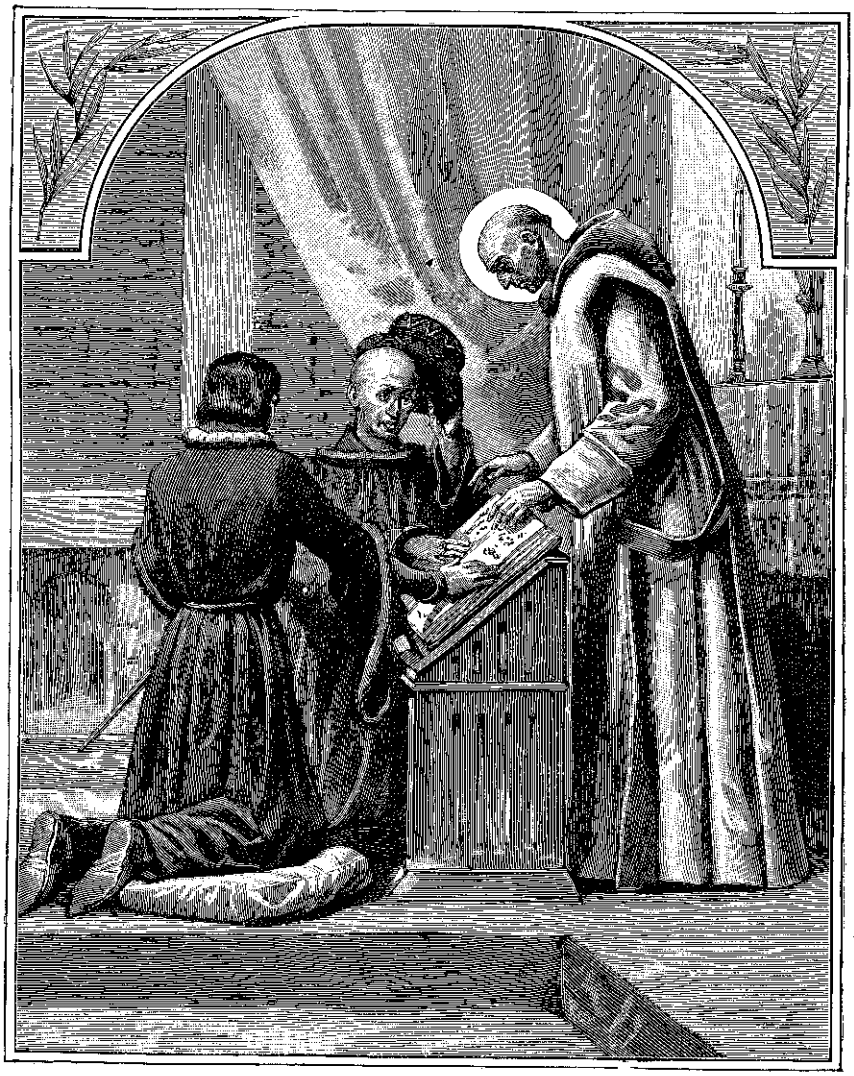
PRIÈRE

O Dieu, parmi vos ouvrages admirables, il faut compter cette vierge sainte Cunégonde dont les vertus ont brillé d'une manière si excellente dans tous les états de la vie : vous l'avez élevée à une telle hauteur de sainteté, qu'elle a pu, dans le mariage, conserver la fleur de sa chasteté virginale, et, dans la viduité, sous le vêtement de la religion, devenir pour nous un exemplaire éclatant de perfection; faites, nous vous en supplions, qu'elle obtienne par son intercession à notre faiblesse la force d'imiter les exemples de sa vie, elle dont nous voudrions louer dignement les mérites. Par Jésus-Christ Notre-Seigneur.

LE BIENHEUREUX NICOLAS ALBERGATI

DE L'ORDRE DES CHARTREUX, CARDINAL, ÉVÊQUE DE BOLOGNE

Fête le 10 mai et le 3 mars.



Nicolas Albergati réconcilie le roi de France et le duc de Bourgogne.

LES PREMIÈRES ANNÉES — L'ÉTAT RELIGIEUX

Le bienheureux Nicolas Albergati naquit à Bologne en 1375 d'une famille remarquable par son ancienneté et par les habiles jurisconsultes qu'elle avait produits. Son père fut d'abord son premier maître dans l'étude des belles-lettres. Quant à sa vertueuse mère, elle lui apprit, de bonne heure, ce qui devait un jour l'illustrer plus encore que son savoir, une piété pleine de délicatesse et une profonde horreur du mal. Dès qu'il fut assez instruit à l'école paternelle, il fréquenta les cours de l'Université de Bologne, si fameuse à cette époque par la réputation de ses professeurs et le nombre de ses élèves. Il devint habile dans la science du droit, et lui aussi se fût fait un nom dans le maniement des affaires publiques si Dieu ne lui eût mis au cœur un désir ardent de se consacrer à son service.

Il avait atteint sa vingtième année. Se trouvant un jour dans un monastère de Chartreux qu'il visitait en curieux, il fut obligé d'y passer la nuit, à cause d'une violente tempête qui lui rendait impossible son retour à Bologne. Ce contretemps ne fut pas de son goût, mais c'était l'œuvre de la Providence.

Quand, à minuit, les cloches du monastère appelèrent les Pères à Matines, le jeune Nicolas se rendit à l'église. Là, il fut saisi par l'humble attitude des moines et la douce gravité des chants au milieu du silence de la nuit. Il comprit mieux encore que les sages de la terre n'étaient pas ceux qui dépensent leur vie entière au milieu des plaisirs, ou à la recherche des jouissances, des richesses, de la vaine gloire, tout autant de biens éphémères dont il ne reste rien à la mort et qui laissent l'âme dans un vide effroyable quand elle doit paraître au jugement de Dieu. Les vrais sages, il les avait en ce moment sous ses yeux baignés de larmes, dans ces hommes qui ne ressemblent plus aux autres, tant ils ont sacrifié les joies humaines pour attendre en retour de leurs sacrifices et de leur pénitence une récompense éternelle.

Ces pensées firent une telle impression sur le cœur de Nicolas qu'il résolut sur-le-champ de briser tous les liens qui le retenaient dans le monde et d'embrasser la vie monastique.

Quelques jours après, muni du consentement de sa famille, il revint au monastère pour y prendre l'habit religieux. Il fut un parfait modèle d'exactitude, d'obéissance et d'humilité. Il fit, en peu de temps, de si rapides progrès dans la perfection chrétienne, qu'après quelques années de profession, il fut élu prieur de la Chartreuse de Florence, d'où il retourna, pour y remplir la même fonction, à la Chartreuse de Bologne.

L'ÉPISCOPAT — RÉSISTANCE DU BIENHEUREUX

C'est là que les Bolonais allèrent lui exprimer leur désir de l'avoir pour évêque. Le serviteur de Dieu s'en défendit énergiquement, suivant en cela l'exemple de tant de saints qui, effrayés d'une si haute charge, se cachaient en des lieux inconnus, fuyaient au désert ou protestaient de leur incapacité pour n'avoir pas à rendre compte à Dieu des âmes qu'ils ne se croyaient pas capables de guider dans les voies du salut. Le peuple, craignant que Nicolas ne fît de même, s'empara de lui et le conduisit au palais épiscopal où des hommes reçurent ordre de le garder à vue jusqu'à ce qu'il eût donné son consentement.

Pour échapper à cette surveillance désagréable, le prisonnier promit d'accepter l'épiscopat si le prieur de la Grande-Chartreuse voulait l'y nommer lui-même. On se hâta donc d'envoyer des messagers chargés de présenter une requête dans ce sens. Pendant ce temps, Nicolas écrivait en secret des lettres désolées, conjurant son supérieur de ne pas le charger d'un fardeau dont il serait écrasé, d'avoir pitié de son inexpérience et de considérer que dans les temps difficiles qu'on traversait il fallait autre chose qu'un pauvre moine pour gouverner l'Eglise de Bologne.

Le prieur de la Grande-Chartreuse, n'osant prendre sur lui de résister à de semblables supplications, résolut de s'en rapporter au suffrage de ses frères, prêt à voir dans leur unanimité, si elle se produisait, un signe non équivoque de la volonté divine. Tous furent d'avis que Nicolas devait se rendre aux désirs des Bolonais. Les ambassadeurs revinrent donc avec un ordre qui intimait à notre Bienheureux d'accepter comme voulue de Dieu la charge refusée par lui depuis six mois.

Le nouvel évêque, confirmé par Martin V, récemment monté sur le siège de saint Pierre (1417), ne songea plus qu'à remplir en pasteur vigilant ses nouvelles obligations. Il s'appliqua d'abord à la réforme du clergé en remettant en vigueur les constitutions synodales depuis longtemps oubliées. Il s'occupa très activement des monastères que des supérieurs négligents n'entretenaient plus dans la régularité primitive. Les jeux de hasard étaient le fléau de sa ville épiscopale, le trouble dans les successions, la discorde dans les familles, la rapidité scandaleuse de la fortune chez les uns et le spectacle fréquent de la déchéance matérielle et morale chez les autres, étaient les conséquences inévitables de cette détestable passion. Malgré le pouvoir civil qui prélevait un droit sur les joueurs, l'évêque condamna sévèrement ces habitudes immorales et le profit malsain que le trésor public en retirait.

La cathédrale tombait en ruines, il la restaura avec le plus grand soin. Il créa dans son palais une bibliothèque ouverte au public qui fut une des plus riches et des plus célèbres de ce temps.

Par toutes ces œuvres, par son admirable charité à l'égard des miséreux et par la grande facilité avec laquelle riches et pauvres pouvaient l'aborder, le pieux évêque se fit une telle réputation de vertu et de sainteté qu'il devint l'objet de la vénération publique. On se mettait à genoux sur son passage, et, dans les processions, on marchait pieds nus par respect pour lui.

LES ÉPREUVES — IL EST CHASSÉ DE BOLOGNE

Mais il est écrit que le serviteur n'est pas au-dessus du maître et qu'il faut prendre sa croix pour marcher à la suite du Sauveur du monde. L'épreuve est, d'ailleurs, la condition de la sainteté, la consécration de la vertu. C'est par sa voix que Dieu nous appelle à lui et nous unit plus étroitement à son cœur. Le bienheureux Nicolas pouvait-il échapper à cette loi de l'Evangile? Voici la cause des peines cruelles que la Providence réservait à son bon serviteur.

Un différend ayant éclaté entre Martin V et les Bolonais qui redoutaient l'énergie du nouveau Pape dans la disposition où ils étaient de revendiquer certaines franchises, ceux-ci envoyèrent leur saint évêque pour traiter des conditions de la paix. Martin V, mécontent déjà de Bologne, fut choqué des prétentions quelque peu exagérées de cette ville. Il reprit sévèrement Nicolas, qui se chargeait pour la seconde fois de ce message, et lui signifia de retourner immédiatement à Bologne avec des lettres dont il ne prendrait connaissance qu'à son arrivée, et cela, sous de graves peines, en cas de désobéissance.

L'attitude du Vicaire de Jésus-Christ, dans cette circonstance, fut très douloureuse pour l'humble évêque. Il était si filialement dévoué au Souverain Pontife! Il accomplissait une si haute mission de charité, lui innocent, pour son peuple coupable! Ce n'étaient là que les premières gouttes de l'amer calice que Dieu lui réservait.

Une fois de retour, il donna lecture des lettres pontificales au milieu d'une assemblée réunie pour l'entendre. Hélas! c'était le rejet de toutes les demandes et l'interdit jeté sur le diocèse. Les Bolonais, exaspérés par cet échec, s'en prennent à leur vénérable prélat qu'ils accusent de trahison. Ils l'accablent d'injures et poussent la rage jusqu'à vouloir le mettre à mort. Des forcenés envahissent le palais épiscopal, résolus d'en finir avec l'ennemi prétendu de la patrie. Mais quand ils furent en présence de leur victime, personne n'osa lui porter le premier coup; une terreur

subite s'empara d'eux et ils se retirèrent en laissant les lettres pontificales dont ils s'étaient emparés.

Nicolas, effrayé de l'audace de ces scélérats et voulant leur épargner un crime qu'un nouveau mouvement de colère pouvait les pousser à commettre, jugea prudent de s'enfuir.

Au petit jour, il sortit sous un déguisement et se rendit à la Chartreuse de Florence, afin d'y séjourner quelques mois. Pendant ce temps, Bologne fut obligée de capituler devant les troupes de Martin V et de rentrer ainsi dans l'obéissance. Nicolas y revint après la pacification, mais pour en sortir bientôt encore et se retirer à Modène, à cause d'une nouvelle sédition provoquée par les ennemis du Pape. Dans cette dernière circonstance, cité par le Conseil de la ville, il répondit courageusement aux Bolonais : « C'est aux fils d'aller à leur père et aux citoyens d'aller à leur prélat. L'ordre que vous me donnez de comparaître est contre tout droit : le supérieur ne se rend pas au tribunal de ses inférieurs. Vous m'avez honoré quand j'étais un simple évêque; maintenant que je suis cardinal et légat du Pape, vous ne rougissez pas de m'appeler à votre barre par un huissier de bas étage. C'est au Siège Apostolique que vous faites injure. Quant à moi, vous me méprisez, non à cause de ma personne, mais parce que vous êtes des hommes pervers et de mœurs corrompues. Prenez garde à la colère de Dieu; je vous exhorte à revenir à des sentiments meilleurs. » Les délégués, terrassés par ces paroles énergiques, s'en retournèrent en silence, la tête baissée et l'âme attendrie par la charité paternelle de leur évêque.

Quand les habitants de Bologne connurent la nouvelle fuite de Nicolas, ils s'emportèrent violemment contre lui, l'accusant encore de trahison et le dénonçant comme un ennemi public.

LE LÉGAT :

MISSIONS DE VENISE, DE FRANCE ET D'ALLEMAGNE

Dieu, selon la pensée de Bossuet, bouleverse ciel et terre pour le salut d'une âme. Nous pouvons dire que les épreuves sont le moyen ordinaire dont il se sert, non seulement pour sauver les hommes, mais encore pour les mettre dans une voie qui n'eût pas été la leur, s'ils fussent restés dans le calme d'une vie sans tribulation. Les souffrances de notre Bienheureux présageaient, en effet, le rôle glorieux que la Providence lui réservait dans la situation critique où se trouvait alors l'Eglise.

Martin V lui commanda de rester à Modène dans l'espoir qu'un rapprochement se produirait bientôt entre les Bolonais et leur évêque; mais, après quelques mois d'une attente inutile, il lui manda de venir à Rome. Nicolas s'y rendit avec empressement. Le Pape, qui l'appréciait beaucoup, résolut de l'attacher à sa personne afin de prendre ses conseils et de se servir de lui pour des missions délicates. Il l'envoya d'abord en France, pour rétablir la paix entre Charles VI et Henri V d'Angleterre. « Désirant, dit l'illustre Pontife, mettre fin à tant de calamités et apaiser les cœurs endurcis des princes, je vous ai choisi, parmi tous les prélats, comme le très digne messager de la paix. Car, après la miséricorde du Dieu tout-puissant, c'est en votre sagesse que Nous nous confions, pour que Nos paroles, en sortant de votre bouche, soient entendues. »

Nicolas partit sur-le-champ. Il dut entreprendre de nombreux voyages, surmonter de grandes difficultés, échapper à bien des dangers; mais les événements ne secondèrent pas ses efforts. Fier de ses conquêtes, Henri V voulait faire consacrer son usurpation par les Etats du royaume ; il les réunit à Paris, dans ce but, le 21 mai 1422. Mais il fut arrêté tout à coup dans le cours de ses rêves ambitieux par un érysipèle dont il mourut. A la sollicitation du Saint-Siège, Amédée de Savoie s'était inutilement employé jusqu'à ce jour au rétablissement de la paix entre Anglais et Français. Martin V ne crut pas que la mort d'Henri V dût l'empêcher de poursuivre des accommodements diplomatiques; il écrivit en ce sens au duc de Savoie, le conjurant d'unir ses efforts à ceux du légat Albergati. Au cours de ces négociations, Charles VI, consumé par la maladie plus que par l'âge, mourut le 22 octobre 1422. Tout arrangement devenait impossible. Déçu dans ses espérances, Nicolas revint à Rome après deux ans d'absence et fut créé cardinal. Son désir eût été de retourner à Bologne, au milieu de son troupeau que les événements avaient rendu plus docile, mais Martin V fit encore appel à son zèle pour réconcilier les Vénitiens avec Philippe, duc de Milan. Il n'était nullement aisé d'arrêter l'orgueilleuse reine de l'Adriatique dans le cours de ses succès. Elle dut cependant baisser la tête devant les injonctions pontificales, le légat ayant déclaré que, devant une résistance opiniâtre, il rentrait dans son mandat d'appeler en Italie l'empereur Sigismond, suzerain du duc de Milan. Venise n'attendit pas l'effet de cette menace et consentit à traiter. Martin V écrivit alors au doge : « Nous la possédons enfin, cette paix si nécessaire à la République chrétienne et que Nous appelions de tous Nos vœux. Nul doute qu'elle n'ait pour résultat de réprimer l'audace des infidèles. Tant qu'ils Nous savaient occupés en Italie, ils ne cessaient d'infester les mers, de ravager les îles. Venise seule pouvait opposer une barrière à leurs envahissements. Béni soit Dieu, qui, touché de nos longues prières, la rend à sa glorieuse mission. »

Après ce succès qui réjouissait tant le Souverain Pontife, Nicolas reprit le chemin de Rome où Martin V l'attendait pour lui confier une nouvelle mission auprès des Vénitiens. Mais ce Pape étant mort le 20 février 1431, c'est encore vers la France que son successeur Eugène IV envoya le saint évêque. Les circonstances secondaient mal cette légation. Le Souverain Pontife eut beau la recommander aux princes qui devaient avoir le plus d'influence sur les belligérants; le légat lui-même déploya vainement toutes les ressources de son intelligence et de son cœur. Chez les Français, la mort de Jeanne d'Arc exaltait le sentiment du patriotisme; plus que jamais, enhardis par leur propre victoire, ils aspiraient à secouer le joug de l'étranger.

Les Anglais redoublaient de fureur, moins peut-être à cause des humiliations subies que du crime juridique désormais buriné par l'implacable main de l'histoire dans les annales de leur nation. Ce fut le Conseil d'Henri VI qui se montra surtout inaccessible aux exhortations du légat romain.

Cette mission terminée, Eugène IV écrivit à Nicolas de se rendre en toute hâte en Allemagne et de présider en son nom le Concile de Bâle. La situation était critique; parmi les Pères qui tenaient cette grande assemblée, plusieurs parlaient de se séparer d'Eugène IV et formaient même de mauvais projets contre lui. Nicolas sut en imposer aux mécontents par sa grande vertu; et, aussi

longtemps qu'il fut à la tête du Concile, il ne s'y fit rien de contraire au Siège Apostolique.

Pendant ce temps, un grave conflit s'élevait entre le roi Charles VII et le duc de Bourgogne. Eugène IV, désireux de prévenir une guerre désastreuse, pria Nicolas d'offrir de nouveau sa médiation. Le saint évêque, brisé par ses précédents voyages, reprit une troisième fois le chemin de la France. Il mit tous ses soins à réconcilier les deux antagonistes. L'entreprise n'était pas facile, tant le duc de Bourgogne avait donné de gages à l'Angleterre et fait de mal à sa patrie. Le légat fut néanmoins assez heureux pour obtenir, comme prélude d'une paix définitive, une trêve de six ans, conclue et signée à Arras (1435).

Ce succès obtenu, le saint évêque revint à Bologne d'où il partit encore quelque temps après pour l'Allemagne où les affaires de l'Eglise réclamaient sa présence. Ce fut la dernière de ses missions et la fin de ses courses.

LE SAINT — LA VIE INTIME

On pourrait croire qu'une vie aussi agitée ne fût guère compatible avec le recueillement intérieur nécessaire à la pratique de la perfection chrétienne. Il n'en était rien pourtant, car notre pieux évêque, quoique absorbé par tant de travaux, grandissait de jour en jour en vertu. On admirait son humilité pleine de simplicité, sa clémence à toute épreuve, son zèle infatigable pour la défense de la foi et le bien de la religion. Que dire de sa mortification? L'évêque était resté l'austère Chartreux, toujours fidèle à sa Règle au milieu des plus grandes préoccupations. Malgré ses fatigues et ses travaux incessants, il s'abstenait de viande et prenait, couché par terre, le peu de sommeil qu'il s'accordait. Compatissant pour les pauvres, il leur faisait des distributions quotidiennes et leur donnait tout ce qu'il se procurait pour eux. Dans son palais, il ne voulait aucun membre de sa famille, disant que c'était là, trop souvent, une cause de trouble pour la maison d'un évêque. Il payait chaque mois ses serviteurs qu'il aimait beaucoup, afin qu'ils eussent toute liberté de rester avec lui ou de chercher un autre maître. Il s'intéressait aux études; il employait à lire les Ecritures des Pères et les nombreux ouvrages qu'il se procurait à grands frais, les moments qu'il dérobait aux occupations extérieures. Les savants chrétiens étaient ses amis; et, pour en augmenter le nombre, il payait volontiers les frais d'éducation des jeunes gens intelligents qui voulaient arriver au sacerdoce.

De si belles qualités lui attirèrent naturellement l'estime et la confiance de ses contemporains. Martin V se l'attacha, comme nous l'avons vu, afin de s'aider de ses conseils. Eugène IV le nomma son pénitencier, l'aima comme son fils, le vénéra comme un saint et ne fit jamais rien d'important sans son avis. Après sa mort, Nicolas V n'hésita pas à l'appeler *divus et beatus*, divin et bienheureux. Enfin, saint Antonin parla de lui en des termes pleins d'admiration louant sans réserve sa parfaite humilité, son amour des pauvres et son dévouement aux choses de la religion.

LA DERNIÈRE MALADIE — LA MORT — LE CULTE

Nicolas s'était rendu de Florence à Vienne, pour suivre Eugène IV qui devait résider quelque temps dans cette ville. C'est là que Dieu voulait terminer les travaux de son bon serviteur et lui donner sa récompense si bien méritée.

A peine arrivé, le saint évêque fut obligé de céder aux attaques d'un mal cruel, dissimulé jusqu'alors. Malgré les douleurs atroces qui lui arrachaient continuellement des cris lamentables, il ne voulut pas qu'on dérogeât en rien aux observances de sa Règle. Le Pape passait près de lui la journée et une bonne partie des nuits pour le fortifier dans sa souffrance et lui remettre devant les yeux le souvenir de l'infinie miséricorde de Dieu. Enfin le moment de la délivrance arriva pour le digne fils de saint Bruno. Quand il sentit son approche, il demanda les sacrements, reçut avec une grande dévotion le Saint Viatique, indiqua comme lieu de sa sépulture la Chartreuse de Florence; quelques heures après, il s'éteignait doucement, le 9 mai 1443, à l'âge de soixante-huit ans.

Dès que la nouvelle de cette mort parvint à Bologne, ce fut un deuil public dans toutes les classes de la société. Les cabarets furent fermés, les tribunaux suspendirent leur séance et, pendant trois jours, les ouvriers s'abstinrent de travailler; réparation tardive, mais bien sincère de ce que le saint évêque avait souffert de son peuple.

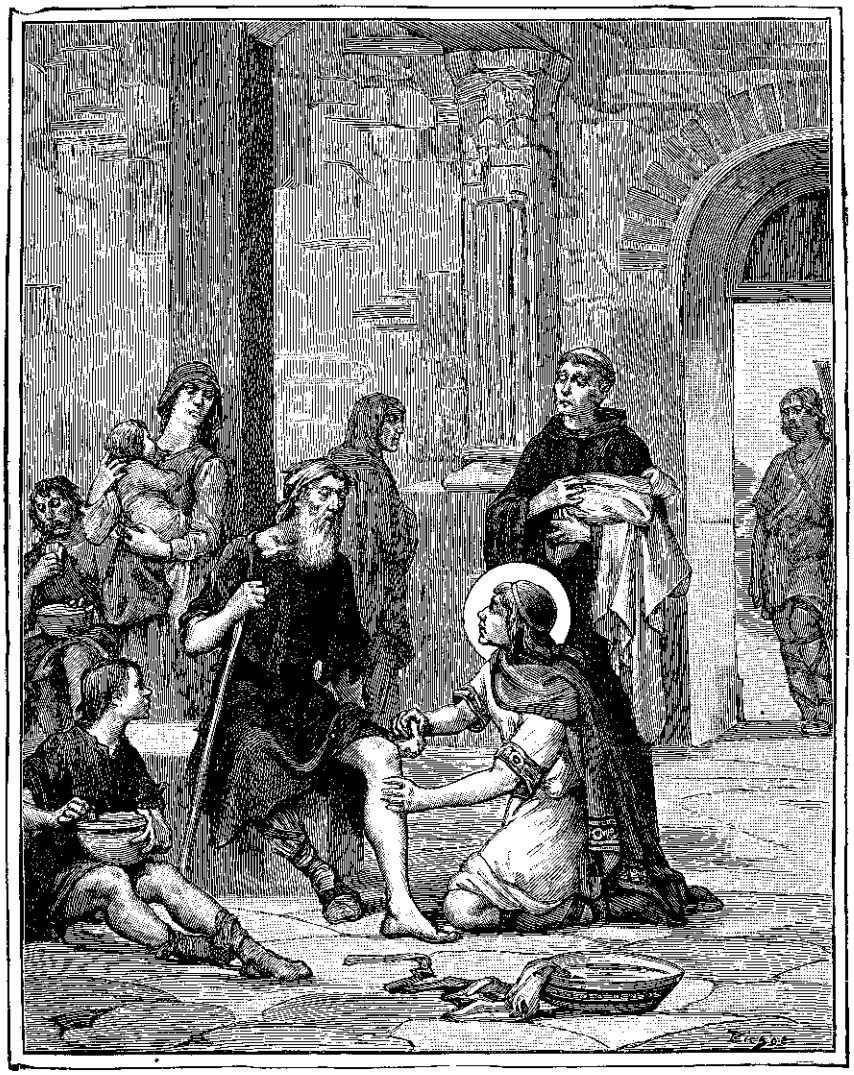
Quelques jours après sa mort, le Bienheureux apparut la nuit à un de ses familiers qui ne pouvait se consoler de la perte de son Père : « Thomas, mon fils, lui dit-il, pourquoi pleurer si longtemps? pourquoi vous affliger à ce point? Cessez vos larmes, car, par la bonté de Jésus, je me trouve bien. Levez-vous donc; bientôt, vous aurez à porter un lourd fardeau, à gouverner la barque de Pierre. » Thomas devint, en effet, Nicolas V. — Nicolas Albergati n'a pas été béatifié d'une manière officielle, mais l'Eglise a reconnu et approuvé le culte immémorial que lui rendent les différentes Chartreuses et quelques diocèses d'Italie.

SOURCES CONSULTÉES

Les Bollandistes, qui reproduisent la vie du Bienheureux par son contemporain Jacques Leno, évêque de Feltre, et sa vie par Charles Sigonio et Louis d'Attichy, évêque d'Autun. — Darras, *Histoire de l'Eglise*, t. XXXI.

SAINT ANSELME, DUC DE FRIOUL

Fête le 3 mars.



Saint Anselme se fait le serviteur des pauvres

LES DUCS DE FRIOUL

Saint Anselme naquit en Lombardie dans la première moitié du VIII^e^ siècle. L'histoire est sobre de détails sur son origine et ses premières années. On sait seulement qu'il fut de bonne heure formé aux exercices de la vie militaire, et qu'il se signala longtemps par sa valeur dans les guerres que soutenait à cette époque le peuple lombard.

Il trouva chez les deux ducs de Frioul, ses prédécesseurs, deux beaux modèles de bravoure. L'un d'eux, Pemmo, avait, en 723, sauvé l'Italie menacée par les barbares : il avait repoussé, en trois combats successifs, l'immense multitude des Esclavons ou Slaves, qui s'apprêtait à descendre des Alpes et à couvrir les provinces cispadanes. Son fils, Ratchis, héritait de son courage : ses exploits, à la tête des guerriers de Frioul, sa sagesse et sa clémence excitèrent l'enthousiasme des Lombards qui le choisirent pour leur roi.

Il gouverna longtemps, et son règne inaugura une période de paix et de tranquillité pour les provinces italiennes, auparavant si bouleversées; mais, à la fin, on le vit, plus soucieux des trésors célestes que des dignités humaines, se consacrer

à Dieu dans le cloître. Il montrait ainsi la voie à saint Anselme.

ATTRAIT GÉNÉRAL VERS L'ORDRE BÉNÉDICTIN

Un mouvement irrésistible, dit l'historien Darras, poussait alors vers le Mont-Cassin les peuples et les rois. Déjà on avait vu s'y diriger un prince des Francs, Carloman, fils de Charles Martel; Ratchis, roi de Lombardie, s'y rendait à son tour. C'était l'époque où le pape saint Zacharie, entouré de 13 archevêques et de 68 évêques, faisait la consécration solennelle de l'église du Mont-Cassin, déclarait que ce monastère, où vécut et mourut si saintement saint Benoît, devait être tenu pour le premier monastère d'Occident, et accordait à l'Abbé la préséance sur tous les autres Abbés dans les Conciles.

Dieu réservait à cet Ordre une gloire nouvelle, dans la personne du duc de Frioul, Anselme, successeur de Pemmo et de Ratchis.

Pour rendre son renoncement plus éclatant, Dieu donna à ce jeune et valeureux guerrier une situation brillante selon le monde : Giseltrude, sœur d'Anselme, devint l'épouse du roi des Lombards, Astolphe, qui avait succédé à Ratchis, et reçut pour son frère le duché de Frioul et de grandes richesses.

L'honneur d'appartenir, par cette alliance, à la race royale de Lombardie, l'avantage de se voir à la tête de nombreuses possessions, n'éblouit pas saint Anselme. Il eut vite du dégoût pour ces biens terrestres, et avant de se consacrer lui-même entièrement à Dieu, il voulut tout d'abord lui sacrifier sa fortune.

Il semble que ce Saint ait cherché, par ses aumônes et ses prières, à expier devant Dieu les torts de son beau-frère, le roi des Lombards.

ASTOLPHE EN LUTTE AVEC LE SAINT-SIÈGE

Doué d'une ambition peu commune, Astolphe, trouvant trop étroites les limites de son royaume, entreprend de les étendre au détriment des domaines pontificaux : il presse de tous côtés le duché de Rome, s'empare de Ravenne et tient le pape Etienne II sous la menace constante d'une invasion.

C'est en vain que le Pape use de tous les moyens pour le fléchir, lui envoie ambassade sur ambassade ; en vain Pépin le Bref intervient, et, devenu l'allié fidèle et dévoué du Pontife, épuise d'abord auprès d'Astolphe les procédés de douceur, puis use de violence, et, vainqueur du roi lombard en un défilé des Alpes, le refoule dans sa capitale. Astolphe fait des promesses qu'il ne tiendra pas. A peine le roi de France a quitté la terre d'Italie, et déjà l'adversaire du Pape, au mépris de tous ses serments, reprend les armes et de nouveau marche sur Rome.

Il l'assiège, livre pendant trois mois des assauts fréquents, brûle tout ce qui est autour des remparts, et il se proposait de faire subir le même sort à la ville quand, une seconde fois, Pépin le Bref accourt, met le siège devant Pavie et force Astolphe tremblant à se soumettre et à lui restituer définitivement les territoires usurpés.

On sait le noble usage que le roi très chrétien des Francs fit de sa conquête, trop heureux d'en remettre tout le fruit aux mains du Pape et de lui constituer ainsi un domaine temporel.

Pendant que son beau-frère, Astolphe, attristait l'Eglise par tant d'injustes attaques, que faisait saint Anselme ?

ANSELME FONDE DES MONASTÈRES ET UN HOSPICE

Devenu duc de Frioul en 749, il construit, dès la première année de son administration, l'abbaye de Fagnano, près de Modène, la dédie sous l'invocation du Sauveur et appelle pour la diriger les fils de saint Benoît qui répandront dans tout le duché l'influence salutaire de leurs exemples et de leurs bienfaits.

Touché de la misère dans laquelle gémissaient certains de ses sujets, il fonde également un hospice ou *xenodochium*, asile destiné à recevoir les pauvres et les pèlerins. Ces *xenodochia* n'étaient pas, comme les hôpitaux modernes, de vastes maisons présentant un caractère d'unité, mais une agglomération de petites cases indépendantes les unes des autres, où étaient abrités séparément les malades et les indigents. C'est là que l'humilité de notre Saint aimait à s'exercer, et le prince vint plus d'une fois, dans de touchantes visites, se mettre aux pieds des sujets secourus par sa munificence. Sa sollicitude envers eux était constante. Il ne pouvait souffrir de laisser aucun malheureux quitter l'hospice sans qu'on eût épuisé envers lui toutes les ressources de la charité chrétienne.

SACRIFICE COMPLET — L'ANCIEN DUC DEVIENT ABBÉ

Il était beau de voir ce jeune prince, dans tout l'éclat de la puissance, investi de la double gloire que lui conféraient ses exploits militaires et sa royale parenté, s'abaisser ainsi devant les pauvres et les humbles. Il fallait pourtant plus à cette âme ardente. Non content de sacrifier sa fortune, il se donna lui-même, renonça à tous ses titres et déposa le baudrier pour l'habit monastique.

Astolphe vit avec peine partir pour le cloître ce frère d'armes qu'il avait sincèrement aimé : il n'osa cependant pas entraver une vocation si arrêtée. La démission d'Anselme fut acceptée.

Sans retard, ce dernier entre comme religieux dans ce monastère de Fagnano que ses largesses avaient édifié ; il ne songeait qu'à vivre au milieu de ses frères dans l'obscurité et la retraite ; mais ceux-ci, charmés de ses hautes vertus et inspirés de Dieu, l'élurent pour leur Abbé.

FONDATION DU MONASTÈRE DE NONANTOLA

L'exemple d'Anselme préférant à un avenir brillant les austérités de la vie du cloître toucha bon nombre de ses anciens vassaux. Les disciples se multiplièrent autour de lui, et il dut songer à leur trouver une retraite plus vaste. C'est en ces circonstances qu'il reçut d'Astolphe, alors dans la troisième année de son règne, le territoire de Nonantola, sur les confins de l'Emilie, à peu de distance de Modène. Il s'y transporta avec plusieurs de ses moines : c'était une colline déserte, couverte de ruines ; la terre ne produisait là que des épines et des ronces. Mais les religieux se mirent à l'œuvre, défrichèrent rapidement le sol, comme ils l'avaient fait jadis au Mont-Cassin, et, dans ce lieu auparavant si désolé, s'éleva sur de nouveaux fondements la célèbre abbaye de Nonantola, appelée à devenir l'une des plus florissantes de l'Italie.

Le roi Astolphe confirma la donation du territoire de Nonantola par une charte où il obligeait seulement les moines à lui fournir 40 brochets au grand Carême et 40 autres au Carême de Saint-Martin, c'est-à-dire au temps de l'Avent.

L'un des premiers soins d'Anselme avait été d'élever une église digne d'un si grand monastère ; elle fut, sur l'ordre du pape Etienne II, consacrée un an après sa construction, par le ministère de Sergius, archevêque de Ravenne, et dédiée aux Douze Apôtres. Trois jours furent employés à ces magnifiques fêtes, pendant lesquels l'archevêque et les moines ne cessèrent de faire retentir dans la maison de Dieu les chants de louange et d'actions de grâces. Après quoi, Sergius s'en revint à sa ville épiscopale, édifié plus qu'on ne saurait dire de la piété d'Anselme et de ses religieux.

ANSELME OBTIENT POUR SON MONASTÈRE UN TRÉSOR

Dans le cours de l'année 753, saint Anselme s'en vint trouver le roi et le supplia de lui permettre le voyage de Rome ; bien plus, il lui demanda même de l'accompagner auprès du Pape et d'intercéder en sa faveur. Il comptait beaucoup sur l'intervention d'Astolphe pour obtenir ce qu'il désirait.

Et que désirait donc le saint Abbé ? Il avait voué au pape saint Sylvestre un véritable culte et s'était flatté d'obtenir à Rome les restes sacrés du Pontife qui avait baptisé Constantin : tel était le principal motif de son voyage.

Astolphe consentit à aller à Rome avec son beau-frère. Le fait paraîtra surprenant : on sait, néanmoins, que le roi lombard rachetait son ambition démesurée par une grande charité, qu'il était toujours prêt à aider de ses ressources et de son influence les moines établis dans son royaume. Il partit donc.

A cette époque, Astolphe n'avait sans doute pas encore violé ses serments ni rompu la trêve conclue avec Etienne II. D'autres disent qu'il effectua ce voyage pendant l'hiver, c'est-à-dire en un temps où les opérations militaires étaient totalement suspendues. En tout cas, il tint à marquer sa vénération envers saint Pierre et à témoigner de sa soumission au Siège apostolique, puisqu'il se prosterna aux pieds du Pape et déposa sur le corps du Prince des apôtres l'acte de donation du monastère de Nonantola.

Le Pape revêtit Anselme de l'habit monastique, lui donna le bâton pastoral, l'instituant Abbé, et le recommanda très paternellement à l'archevêque de Ravenne, Sergius, qui était présent avec plusieurs évêques, car on était en plein Concile.

Ce qui toucha le plus saint Anselme, ce fut de pouvoir emporter le trésor tant désiré. Le Pape lui accorda le corps de saint Sylvestre, ou du moins une partie considérable de ses restes avec quelques reliques d'autres Saints. On devine la joie des moines de Nonantola, quand ils revirent leur Père ainsi comblé des faveurs du pape Etienne, et qu'ils vinrent au chant des hymnes à la rencontre du précieux dépôt. Les restes de saint Sylvestre furent placés avec honneur dans un riche reliquaire où les fidèles peuvent encore les vénérer.

AFFLUENCE DE DISCIPLES

Le monastère de Nonantola se peuplait chaque jour davantage ; les anciens sujets du duc de Frioul venaient se ranger sous la bannière du saint Abbé Anselme; il se vit bientôt à la tête d'une véritable armée de moines, et, avec eux, il put combattre avec ardeur pour Dieu comme il avait autrefois combattu pour le prince. C'est ce que nous dit son biographe. « Environné de ses 1 144 moines, sans compter les enfants, qui, sous le nom d'*oblats*, étaient élevés dans l'abbaye, sans compter la multitude des postulants qui n'étaient pas encore astreints aux observances de la règle, l'ancien duc de Frioul pouvait toujours se croire à la tête d'une armée. »

C'est pour le Christ qu'il forma cette légion de religieux, les portant par ses conseils et surtout par ses exemples à la pratique des plus éminentes vertus; il montra autant de sagesse dans le gouvernement de ces âmes choisies qu'il avait autrefois déployé d'habileté dans le commandement des milices lombardes.

Le nombre croissant des aspirants à la vie religieuse força plus d'une fois l'abbaye bénédictine de Nonantola à dilater pour ainsi dire ses murailles, à accroître ses possessions pour procurer aux nouveaux venus un abri et des ressources. La Providence y pourvut ; les rois lombards entretinrent le monastère par de riches présents, et en élargirent les limites par l'addition réitérée de nouveaux domaines.

Cette abbaye rendit aussi une vie nouvelle au pays environnant, et, peu à peu, une ville florissante se forma autour de ce berceau.

AUTRES MONASTÈRES FONDÉS

La charité du saint fondateur ne restreignit pas son action bienfaisante au monastère de Nonantola. Une œuvre de miséricorde, très en usage à cette époque, était d'offrir aux nombreux pèlerins que la dévotion poussait à visiter certains sanctuaires renommés de l'Italie un abri pour la nuit.

Or, la colline sanctifiée par Anselme et ses moines se trouvait trop éloignée de la route ordinaire des pèlerins, la voie Emilienne, pour que beaucoup d'entre eux pussent profiter de l'hospitalité généreuse qui les attendait là. Saint Anselme résolut de remédier à cet état de choses : il fonda sur la voie Emilienne un hospice pour les étrangers et le plaça sous la protection de saint Ambroise; là, on pourvoyait à tous les besoins des dévots pèlerins, et chaque survenant était reçu avec les attentions de la plus délicate charité par quelques disciples du saint abbé.

L'amour d'Anselme pour les pauvres le porta à construire plusieurs autres hôpitaux dans le duché de Frioul. L'un des principaux renfermait deux oratoires, celui de Sainte-Marie et celui de Saint-Pierre : on y disait tous les ans 300 messes pour les vivants et pour les morts; des moines y servaient Dieu dans la prière et les soins procurés aux malades, des nécessiteux y recevaient la nourriture quotidienne, et le premier jour de chaque mois, on y distribuait des vivres à 200 pauvres.

L'hospitalité et le soin des indigents étaient les deux œuvres de prédilection de saint Anselme: il trouvait là, de quoi satisfaire pleinement ses désirs d'une vie humble et sacrifiée. Les occupations les plus viles lui souriaient davantage, et souvent, il répétait ces paroles de Notre-Seigneur. « Je ne suis pas venu pour être servi, mais bien plutôt pour servir. » (Matth., xx, 28.) Sa conduite était une parfaite réalisation de cette devise.

Parfois aussi ce texte de l'Ecclésiastique « Plus vous êtes élevé en dignité, et plus vous devez en tout vous humilier » (Eccli., III, 20), lui revenait sur les lèvres. De fait, il paraissait avoir oublié son antique noblesse, tant il cherchait à passer auprès de ses frères pour le plus méprisable de

tous. Sa générosité n'était pas moins remarquable que son humilité. Pour les autres, il était large jusqu'à la prodigalité; pour lui, il ne réservait rien, et celui qui avait connu les délices d'une vie opulente vivait volontairement pour l'amour de Dieu dans la plus étroite pauvreté.

ANNONCE DE SA MORT — DERNIERS MOMENTS

Pendant cinquante ans, le saint abbé donna ainsi l'exemple de toutes les vertus. Le Seigneur l'en avait récompensé dès cette terre par le développement merveilleux de sa famille spirituelle : la plus grande consolation du Père était de voir ses nombreux fils se livrer avec ardeur à l'étude, au travail manuel, aux pratiques de mortification, surtout à la prière, et progresser ainsi dans les voies de la sainteté.

Le don des miracles accrut encore sa réputation de haute vertu, et vint prouver à ses fils que les œuvres de charité créées et poursuivies à Nonantola et aux environs par leur Père étaient voulues de Dieu et bénies : le Saint opéra un très grand nombre de merveilles pendant les cinquante années de son gouvernement abbatial.

Il apprit par révélation le jour où il devait mourir. Aux approches de ce jour, il réunit en une suprême assemblée sa famille religieuse, apprit à ses enfants qu'il allait les quitter, leur fit ses dernières recommandations en une conversation toute céleste.

Ses religieux pleuraient à la pensée d'une si douloureuse séparation. Lui-même, très ému, les consolait en leur montrant le ciel qui s'ouvrirait un jour pour eux comme pour lui. Il les offrit au Seigneur, et, les bras étendus en forme de croix, les yeux tournés vers le ciel, prononça cette prière pleine d'humilité : « Seigneur Jésus, pasteur des âmes, vous m'aviez confié ce troupeau, à moi, votre serviteur, tout indigne que j'en étais; accordez-moi la grâce d'en revoir toutes les brebis dans le royaume de vos élus, et que chacun de mes fils, aidé de votre grâce, parvienne à la gloire des récompenses éternelles ».

Tous les religieux répondirent *Amen,* fondant en larmes. L'Abbé, déjà presque agonisant, les consolait encore. On était à l'heure de Tierce : il se sentit encore assez de force pour réciter de lui-même les psaumes qui composent cette courte partie de l'office divin; il acheva même l'heure de Sexte. Après quoi, il bénit tendrement ses enfants agenouillés à son chevet, et expira doucement entre leurs bras, le 3 mars de l'année 803.

Il mourait un vendredi, au jour et à l'heure où l'Homme-Dieu consomma par son sacrifice l'œuvre de la Rédemption.

Pendant les trois jours qui suivirent cette mort, les religieux de l'abbaye de Nonantola ne cessèrent de prier et de réciter des psaumes autour du corps de leur bienheureux Père. Il fut déposé dans la chapelle de la Sainte Vierge.

Des miracles nombreux furent opérés à son sépulcre; on y vint de divers endroits; les pèlerins recueillaient un peu de la poussière de ce lieu sanctifié, on absorbait ensuite cette poussière mêlée à la boisson; beaucoup d'infirmes, et spécialement les malades accablés par la fièvre, recouvrèrent par ce moyen la santé. La pierre du tombeau fut tellement effritée par les larcins des pieux pèlerins qui en détachaient parcelle sur parcelle, qu'en plusieurs endroits il était, dit un vieux manuscrit de l'abbaye de Nonantola, presque percé à jour.

Les lépreux furent guéris, des boiteux se mirent à marcher au seul contact des reliques sacrées.

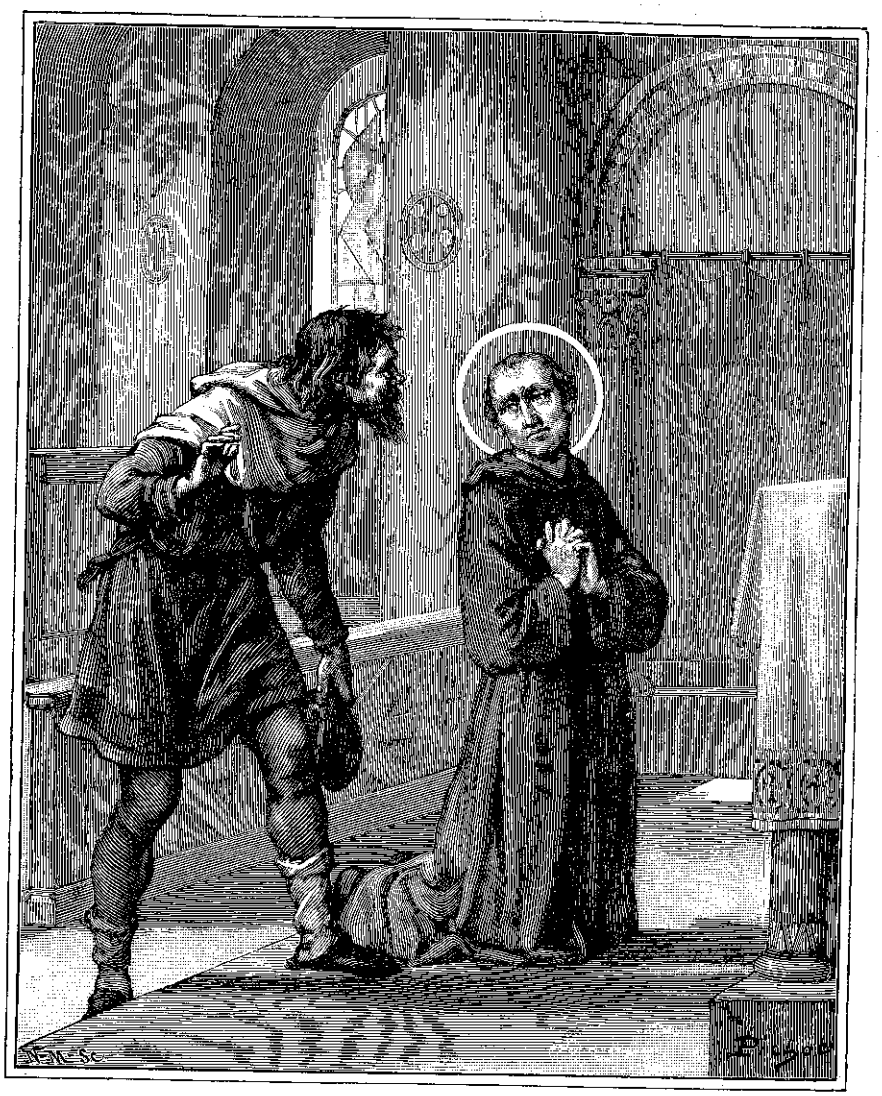
SOURCES CONSULTÉES

Acta sanctorum, Boll., t.. I[er] martii, p. 263 et 891. *Histoire de l'Eglise*, par DARRAS, t. XVII. *Les saints militaires*, par l'abbé PROFILLET, 3 mars.

LE BIENHEUREUX FRÉDÉRIC DE HALLUM

ABBÉ DE L'ORDRE DES PRÉMONTRÉS

Fête le 3 mars.



Le bienheureux Frédéric voit un brigand, dont il avait tout à redouter, le prier de faciliter sa conversion.

INDICES D'UNE VOCATION — LE VERTUEUX ÉTUDIANT

Le bienheureux Frédéric naquit vers le commencement du XIIe siècle à Hallum, en Frise (Pays-Bas), au pays jadis évangélisé par saint Willibrord.

Hallum, bourgade située à trois lieues environ de Lewarden, près de la mer, servait de résidence à d'illustres et riches seigneurs. Tels n'étaient point les parents de notre Bienheureux. Quoique de noble origine, Dodon son père, et sa mère Suitberga n'étaient nullement favorisés des dons de la fortune, et ils ne transmirent d'autre héritage à leur fils que le trésor de leurs vertus.

Cela suffit à qui veut devenir un saint, et Frédéric conçut de bonne heure le désir de la sainteté.

On le vit bien lorsque, ayant perdu son père,

et employé par sa mère à la garde de quelques brebis, leur unique richesse, il donna des marques de sa précoce piété.

Tout en conduisant son troupeau dans la lande marécageuse, il s'amusait à pétrir de ses petites mains la terre glaise, à élever un édifice qui prenait peu à peu la forme d'une église, à y dresser à l'aide de branches d'arbre entrelacées un autel, et à imiter, dans ce sanctuaire improvisé, les cérémonies de l'église, la messe, l'office, avec un recueillement et une ferveur qui ravissaient ceux qui en étaient témoins.

Ces indices significatifs d'une future vocation n'échappèrent point à l'œil vigilant du curé de Hallum. Il vint trouver la mère de Frédéric et l'engagea à mettre son fils aux études, pour faire plus tard de lui un bon prêtre. A cette proposition inattendue, la pauvre femme se récria :

« Serait-ce possible? dit-elle, en levant les mains au ciel. Mon fils, il est vrai, construit sans argent des églises et des autels; mais les ressources me manquent pour le faire élever comme vous le demandez. Puis-je me priver de mon gagne-pain, de mon seul appui?.....

— Dieu, s'il le veut, saura bien lever les obstacles, repartit le digne pasteur. Tenez, je vais emmener votre enfant et lui donner les premières leçons. La Providence se chargera du reste. »

Suitberga se laissa persuader, et elle n'eut pas lieu de s'en repentir. Jamais, dans la suite, Dieu ne permit qu'elle manquât du nécessaire. Quant à l'enfant, il profita si bien des leçons de son curé qu'il fit de merveilleux progrès dans les sciences sacrées et profanes, apprit le latin, la grammaire, la philosophie, et se rendit capable de suivre bientôt les cours d'une Université célèbre, celle de Munster, qu'avait fondée saint Ludger, apôtre de la Frise, et qui était fréquentée par un bon nombre de gentilshommes frisons.

Loin de son pays natal, loin de sa mère, Frédéric n'oublia pas les préceptes de piété qu'il en avait reçus.

Sa chasteté pouvait courir quelque danger dans une grande ville, où les jeunes étudiants, livrés à eux-mêmes, ne donnaient pas toujours l'exemple d'une parfaite conduite. Mais il prit pour première protectrice la Vierge Immaculée, Marie, Mère de Dieu. Après elle, saint Jean l'Evangéliste, l'apôtre vierge, eut ses prédilections, et aussi sainte Cécile, cette vierge martyre dont la pureté était si délicate que les anges eux-mêmes lui rendaient hommage et s'en étaient constitués les défenseurs.

Avec de tels modèles, il sut repousser les tentations, fuir les occasions dangereuses et se préserver de toute faute.

Un plus long séjour à Munster eût mis sans doute en péril l'innocence du chaste jeune homme : ses biographes nous racontent que sainte Cécile lui inspira de quitter la ville et de revenir au plus tôt dans sa patrie pour y travailler à la sanctification des autres.

En attendant l'âge requis pour la prêtrise, Frédéric de Hallum ne resta pas inactif, et, trop jeune encore pour exercer le ministère sacré de la parole, il se fit l'instituteur d'enfants pauvres qu'à son tour il voulut préparer de loin au sacerdoce, gratuitement, comme son curé l'y avait préparé lui-même.

LE CURÉ DE HALLUM — TRISTES INCIDENTS COMMENT LE BIENHEUREUX TIRE LE BIEN DU MAL

Enfin, devenu prêtre et vicaire de Hallum, il continua de s'occuper efficacement de ses chers disciples.

La mort de son vénérable curé le plaça, malgré lui, à la tête de la paroisse. Il s'estimait incapable de bien remplir ses nouvelles obligations, et, par ailleurs, il caressait un projet dont bien des fois il avait entretenu le pasteur qu'il pleurait aujourd'hui. Il eût voulu prendre rang parmi les fils de saint Norbert.

Au temps de ses études, il avait visité ces religieux dans leur couvent de Munster et dans celui de Cappenberg : leur sainte vie l'avait tellement édifié qu'il s'était proposé de les imiter un jour, et même, depuis ce temps, il avait adopté, comme pour s'entretenir dans sa vocation, certaines pratiques chères à l'Ordre.

C'est ainsi qu'il se levait chaque nuit pour dire les Matines à l'église paroissiale, récitait souvent les psaumes de la pénitence en les accompagnant de nombreuses génuflexions, et que, chaque semaine, lorsqu'il fut prêtre, il chantait une messe solennelle en l'honneur de la Très Sainte Vierge.

Néanmoins, si ardents que fussent ses désirs, il lui fallut temporiser et demeurer à Hallum, pour se rendre aux vœux de tous ses paroissiens et à ceux de sa mère.

Le curé de Hallum était la bonté même. Lorsqu'un de ses fidèles, ayant mérité la pénitence d'un jour de jeûne, infligée pour certaines fautes, venait lui en demander la dispense, il s'en chargeait lui-même et jeûnait à sa place.

En outre, à l'approche des fêtes de Pâques et de Noël, il distribuait aux pauvres des aliments et des vêtements.

Le démon ne put voir d'un œil paisible le bien opéré par les exemples et par le zèle du Bienheureux.

Une violente querelle s'éleva entre les principaux habitants de la paroisse. La lutte fut si acharnée que les adversaires en vinrent aux mains et prirent les armes.

Quelques-uns d'entre eux s'étant réfugiés dans l'église, où ils espéraient être protégés à la fois par la sainteté du lieu et la solidité de l'édifice, y furent poursuivis par leurs ennemis armés de bâtons et d'épées. On se battit dans l'intérieur même du sanctuaire, et le combat ne prit fin que par un incendie, l'un des assaillants ayant mis le feu à la toiture.

L'église fut tout entière la proie des flammes; plusieurs des combattants y périrent, et ceux qui échappèrent furent obligés de se rendre.

On comprend combien ces tristes incidents durent navrer le cœur du bon prêtre. Il s'efforça de réparer au plus tôt les désastres causés, prêchant aux habitants surexcités la concorde, l'oubli et le pardon, cherchant à relever aussitôt de ses ruines la maison du Seigneur.

Une conversion éclatante vint le consoler, ce fut celle d'un des meneurs les plus emportés, Wibrand, qui, en dépit des exhortations du saint prêtre, ne cessait de provoquer ses ennemis à de nouveaux combats.

Un jour, pourtant, il fut tellement touché par un sermon du Bienheureux qu'il se résolut d'aller lui demander conseil, prêt à faire tout ce qu'il lui dirait.

Si souvent le curé avait été en butte à ses insultes, à ses menaces, qu'il avait bien le droit de se tenir en défiance. Aussi, quand il rencontra Wibrand à la porte de l'église, il fut si frappé de son aspect brutal, de son regard farouche, qu'il crut sa dernière heure venue, et, marchant à grands pas, il s'avança jusqu'au pied de l'autel, faisant son acte de contrition et se préparant au coup que vraisemblablement l'assassin allait lui porter, là, dans le sanctuaire même.

Wibrand le suivait pas à pas. « Père vénérable, s'écrie-t-il tout à coup sur un ton de repentir, tandis que le prêtre venait de s'agenouiller, priez pour moi, je vous en supplie, sauvez mon âme! » En même temps, il éclate en sanglots.

Le prêtre se souvient, à ces accents, qu'il est le ministre de la miséricorde : il accueille avec bonté le pécheur converti, reçoit sa confession et répand dans son cœur agité tant de paix et de lumière que Wibrand, pour exprimer à Dieu sa reconnaissance, promet de passer le reste de sa vie dans la solitude et l'austérité monastiques.

Quelque temps après, Frédéric lui conférait la tonsure et l'établissait près de lui dans un pauvre ermitage. Le loup ravisseur était devenu un doux agneau.

L'OUVRIER QUI NE VEUT POINT DE SALAIRE CONSÉQUENCE DE CETTE ABNÉGATION

Le trait suivant achèvera de mettre en relief le zèle apostolique du Bienheureux.

Les curés des environs l'invitaient souvent à prêcher. Un jour qu'il donnait un sermon dans une paroisse voisine, il émut si vivement l'un de ses jeunes auditeurs que celui-ci se promit de lui ouvrir son cœur et de s'abandonner à sa direction.

La cérémonie terminée, le bienheureux Frédéric voulait, selon son habitude, retourner chez lui, sans rien accepter de ce qu'on lui offrait. Le curé s'y opposait avec énergie.

— Voyons, mon cher confrère, lui disait celui-ci pour l'engager à descendre au presbytère, je n'ai pas grand'chose à vous offrir, mais je vous servirai du peu que j'ai, et ce peu, vous devez l'accepter, car il est dit dans l'Ecriture : *L'ouvrier a droit à son salaire.* Et : *on ne doit pas museler le bœuf qui triture le grain*, c'est-à-dire que le bœuf a le droit de jouir, lui aussi, du fruit de la moisson, et qu'il serait injuste de lui refuser sa modique récompense.

— Tout cela est vrai, dit le prédicateur avec un fin sourire : il est des choses que l'apôtre prescrit, il en est d'autres qu'il conseille, d'autres enfin qu'il permet. Parmi ces dernières, se trouve le sacrifice de son salaire; jamais je n'ai voulu user du droit de le recevoir.

Sur ces mots, il salua aimablement son hôte et reprit le chemin du logis.

Le jeune homme l'attendait sur la route. Dans sa timidité et dans sa vénération pour l'homme de Dieu, il hésitait à l'aborder; il le suivait donc pas à pas, réglant sa marche sur la sienne, jusqu'à ce que celui-ci, intrigué par cette façon d'agir, se retournât et lui dit :

— Mon ami, dans quel dessein me suivez-vous ainsi?

— Mon Père, répondit le pénitent, vos paroles m'ont profondément touché. Si vous le voulez bien, je vais vous faire l'aveu de mes fautes. Mais la honte me domine et je n'ose parler.

Le Bienheureux vit de suite à qui il avait affaire. C'était une âme qu'il fallait retirer de la fange du vice; il l'encouragea avec une bonté toute paternelle.

— Ayez confiance, mon fils, lui dit-il. Notre-Seigneur qui, dans sa miséricorde, a touché votre cœur, lorsque vous étiez égaré, pourrait-il vous abandonner quand vous revenez à lui?

Le pécheur se convertit si entièrement que, sur le conseil de son directeur, il s'en alla loin de sa patrie expier ses fautes dans un monastère.

Voici un autre trait qui témoigne hautement de l'esprit de mortification du bienheureux Frédéric, en même temps que de son respect profond pour l'Eucharistie.

Il célébrait la Sainte Messe, lorsqu'un de ses élèves, jouant près de l'église avec ses camarades, jeta étourdiment un petit caillou qui vint, par la fenêtre entr'ouverte, tomber dans le calice. C'était après la consécration. Le prêtre aurait pu enlever la pierre et la purifier; mais, à l'exemple de saint Norbert, dans une circonstance à peu près semblable, il préféra par respect boire le Précieux Sang et avaler le petit caillou. Dieu ne permit pas que cet acte de piété eût de funestes conséquences.

LE JARDIN DE MARIE

Le Bienheureux eut la consolation de posséder près de lui sa mère durant de longues années.

Lorsque cette mère vénérée eut rendu le dernier soupir, son fils pensa que l'heure était venue pour lui d'embrasser la vie religieuse à laquelle il aspirait depuis si longtemps.

Il se rendit donc à Utrecht, auprès de l'évêque Godefroid, dont la juridiction s'étendait alors jusque sur la Frise.

— Monseigneur, lui dit-il, depuis plusieurs années j'ai desservi et comme vicaire et comme curé la paroisse de Hallum. J'ai fait, me semble-t-il, tout ce qui dépendait de moi pour conduire, dans les sentiers de la vérité et de la vertu, les fidèles confiés à ma sollicitude. Maintenant que j'ai réglé les affaires de cette paroisse, rebâti l'église incendiée et enseveli ma pauvre mère, j'estime que le moment est venu de donner suite à un projet qui m'est cher et de revêtir pour toujours l'habit religieux.

L'évêque approuva ce langage, mais comme il témoignait son regret de voir s'éloigner de Hallum un prêtre si zélé :

— Qu'à cela ne tienne, Monseigneur, repartit

le Bienheureux. Je possède à Hallum quelques terres : j'ai en outre plusieurs disciples qui se sont confiés à ma direction. Il me suffira de bâtir une maison qui sera pour nous un couvent. Si vous le voulez bien, je me rendrai chez les Prémontrés à l'abbaye de la *Cour de Marie*, tout près d'ici, pour m'y exercer à leur discipline et connaître exactement leurs usages. Lorsque je m'y serai formé, je retournerai en Frise pour entreprendre dans le Nord, avec mes disciples, le même apostolat que ces religieux pratiquent avec tant de succès dans le Sud.

L'évêque bénit le bienheureux Frédéric, encouragea et favorisa ses desseins, et ainsi fut résolue la fondation d'une nouvelle abbaye de religieux Norbertins à Hallum. Le couvent s'éleva non loin de la mer, dans une plaine vaste et fertile. Cette terre bien cultivée ressemblait à un immense jardin, et comme le Bienheureux désirait, en digne fils de saint Norbert, consacrer à Marie l'établissement nouveau, par allusion au jardin du Cantique des cantiques, il nomma cette maison *Mariengarde*, le *Jardin de Marie*.

ORGANISATION DU MONASTÈRE SON AFFILIATION A L'ORDRE DE PRÉMONTRÉ

Frédéric de Hallum ne s'en tint pas à cette fondation. Le monastère achevé, il y adjoignit un hôpital pour les malades, puis un couvent de religieuses chargées de les soigner, enfin, une sorte d'école normale destinée à fournir des maîtres capables aux jeunes gens que les familles nobles du pays lui confiaient. Il s'était à un tel point acquis la sympathie des populations, que les riches lui prêtaient les ressources nécessaires à ses fondations, les pauvres ne refusaient pas de mettre la main à l'œuvre, de travailler eux-mêmes à l'érection de l'édifice.

Ce qui accrut singulièrement le nombre des disciples du bienheureux Frédéric, c'est qu'il admettait à la profession religieuse les pauvres aussi bien que les riches, chose inouïe alors, les monastères de la Frise étant impitoyablement fermés à ceux qui ne pouvaient payer le tribut requis à l'entrée du cloître. Mais l'abbé, se souvenant sans doute de ses humbles origines, eut à cœur d'ouvrir à tous l'accès de son monastère et de préférence aux indigents.

Les postulants affluèrent au point qu'il fallut plusieurs fois essaimer.

On vit ainsi se fonder, après *Mariengarde*, toujours sous l'impulsion de cet homme infatigable, huit ou dix couvents Norbertins sur le sol de la Frise et au pays de Groningue.

Le *Jardin de Marie* en restait la maison-mère, et, par la ferveur de ses religieux, donnait le ton aux autres maisons de la province.

Il ne manquait plus à l'institution du bienheureux Frédéric que de se voir affiliée à l'Ordre de Prémontré. En effet, l'on y observait bien, en tous points, la règle de saint Augustin et les usages introduits par saint Norbert, mais jusqu'ici, l'abbé, tout en portant l'habit religieux et le titre de chanoine régulier, n'avait encore promis obéissance à aucun prélat du grand Ordre. C'était une lacune.

Elle fut comblée lors d'une visite de Frédéric au couvent de Steinfeld. Son compagnon et lui y furent reçus comme des frères. Le prévôt Ulric leur accorda tout ce qu'ils désiraient. Il les autorisa à rester plusieurs jours dans l'intérieur du monastère, pour s'instruire de ses usages particuliers, de ses saintes coutumes, de ses règles particulières.

Puis, un des plus fervents religieux de cette maison fut député pour organiser *Mariengarde* sur le modèle de Steinfeld.

Dès lors, la plus heureuse harmonie ne cessa de régner entre les deux monastères. Il fut décidé que du *Jardin de Marie* l'on enverrait à Steinfeld deux frères, qui, pendant quelques temps, copieraient des manuscrits, s'exerceraient à la discipline conventuelle, et, une fois suffisamment instruits, seraient remplacés par d'autres. En retour, au Jardin de Marie, l'on admettrait les religieux qu'Ulric désignerait. De cette façon, l'on devait s'édifier mutuellement. Frédéric eut beau protester que, chez lui, il y avait fort peu à apprendre, il dut accepter l'échange qu'on lui offrait.

MORT DU BIENHEUREUX FRÉDÉRIC

Le Bienheureux, ayant ainsi affermi son œuvre, ne songea plus qu'à se retirer dans la solitude, et se prépara à aller recevoir bientôt sa récompense. Il confia à un religieux de Steinfeld, le prieur Hermann, la direction de son monastère, et, sentant sa mort prochaine, se réfugia quelque temps dans un ermitage voisin.

Alard, son confident intime, a rapporté de ses derniers instants un trait bien extraordinaire.

Un jour, Frédéric lui demanda ce qu'on faisait à l'atelier. Et comme il répondit qu'il n'en savait rien, le Bienheureux ajouta :

« On y fait quelque chose de répréhensible : le frère Wiard y travaille sans en avoir obtenu l'autorisation. Allez et ordonnez-lui de cesser. »

Alard partit aussitôt. Il trouva réellement le Frère occupé à un travail qui ne lui avait pas été prescrit. Pris en défaut, le coupable se mit à rougir, et, voyant que le Révérendissime Père abbé savait tout, il se rendit auprès de lui, se jeta au pied de son lit et sollicita humblement un pardon qui lui fut bien vite accordé, car ce Frère était d'ailleurs un bon religieux.

Pendant que ses fils, agenouillés autour de lui, récitaient des psaumes, le bienheureux Frédéric rendit doucement le dernier soupir, le 3 mars 1175, treize ans après la fondation du *Jardin de Marie*.

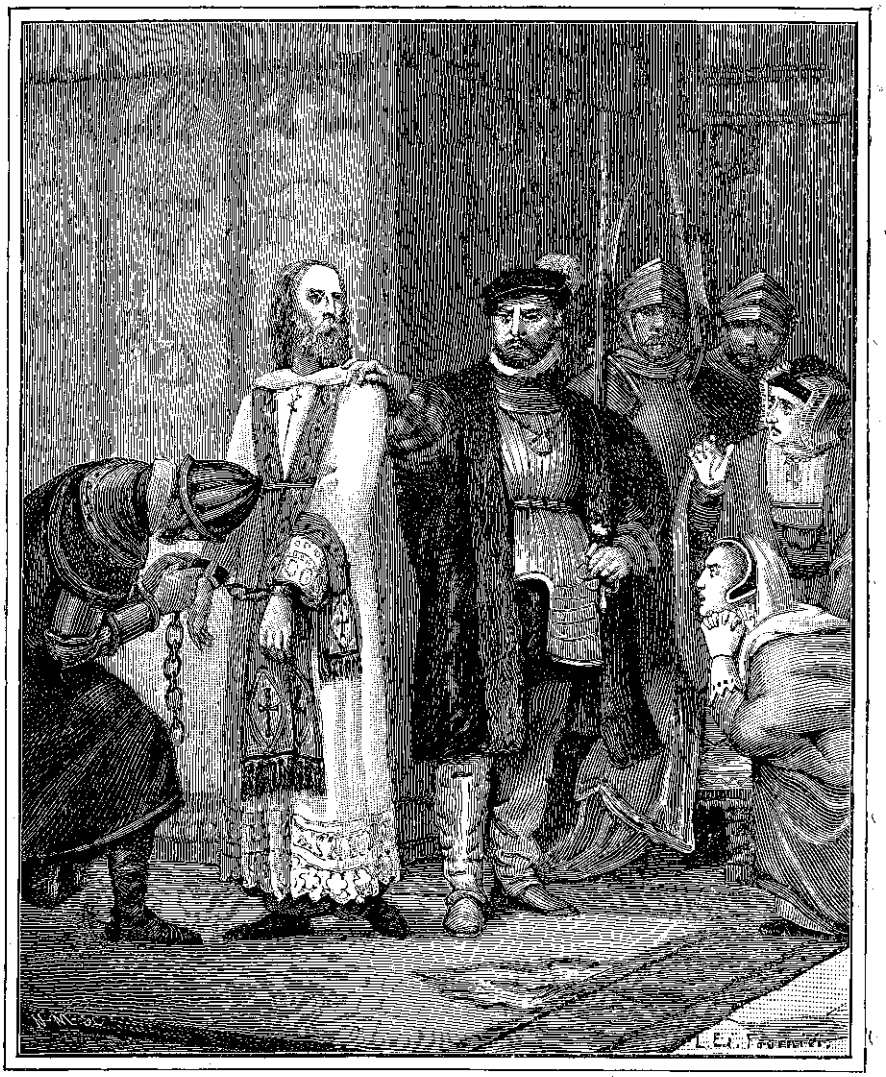
On découvrit, en lavant son corps selon la coutume, de nombreuses cicatrices qui révélaient au prix de quelles flagellations il soumettait la chair à l'esprit : il fut enterré avec honneur dans l'oratoire qu'il avait bâti près de son couvent, et son tombeau fut illustré par des prodiges.

* * *

(D'après la *Vie du bienheureux Frédéric de Hallum, de l'Ordre de Prémontré*, par le P. Ignace Van Spilbeek, chanoine régulier de l'abbaye de Tongerloo (Belgique). Chez Victor Bray, 82, rue Cassette, Paris, 1895.)

LE VÉNÉRABLE ROBERT SOUTHWELL,

MARTYR, DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS (1560-1595)



Le Vénérable est arrêté au moment où il vient de terminer sa messe.

Au moment où le sang des martyrs de la Réforme en Angleterre fait germer tant de conversions, l'Eglise offre à cette nation renaissante à la foi de nouveaux saints à vénérer. Le 6 décembre 1886, la Sacrée Congrégation des Rites introduisait la cause du vénérable Robert Southwell, S. J., et de vingt-six de ses frères martyrisés.

Les tortures longues et épouvantables auxquelles fut soumis ce serviteur de Dieu, les actes de foi que provoqua son courage donnent à sa vie un palpitant intérêt.

JEUNESSE — PRÉDESTINATION (1560-1586)

Robert Southwell, le troisième enfant d'une noble et riche famille de Saint-Faith, comté de Norfolk, eut la mésaventure d'être volé dans son berceau par une odieuse mendiante qui voulait exciter avec le bel enfant la commisération publique.

Il fut providentiellement recouvré par ses parents et dans la suite il ne cessa de remercier Dieu qui l'avait gardé en cette circonstance.

Plus tard, le Vénérable eut la consolation de retrouver cette malheureuse et de lui rendre le bien pour le mal; il l'instruisit et la convertit.

Pour le préserver de tout contact avec les hérétiques, ses parents l'envoyèrent en France, au collège anglais de Douai qu'on vient de confisquer en 1904. Il y fit ses humanités, étudia la philosophie sous le pieux et savant P. Lessius; puis il

vint à Paris où, sur les conseils du P. Thomas Darbyshire, Jésuite mort en odeur de sainteté, il se décida à entrer dans la Compagnie de Jésus.

Encore simple postulant, il fut envoyé à Rome, où il reçut l'habit, le 17 octobre 1578, des mains du P. Claude Aquaviva, général de l'Institut.

Le 13 décembre 1580, Robert Southwell prononçait ses premiers vœux avec une ferveur dont ses écrits portent la trace. Puis on l'appliqua à l'étude de la théologie et au bout de quatre années de scolasticat, après un dernier examen brillamment subi, il fut nommé *préfet des études* au collège des Anglais.

Il n'eut besoin que de paraître pour se faire aimer de ces jeunes gens, tous issus de nobles familles catholiques, tous désireux de rentrer en Angleterre et d'y affronter les derniers périls pour le salut de leurs frères. La douce gravité du P. Southwell, sa modestie, sa charité lui gagnèrent les cœurs. Son rapide passage au collège anglais produisit un grand bien.

Mais déjà l'apostolat exerce sur son cœur d'invincibles attraits, et, au milieu de ses études, il se surprend parfois à rêver du martyre. « J'éprouve, dit-il, un vif désir de souffrir beaucoup pour Jésus-Christ ». Pourtant, il ne veut pas céder à un empressement trop naturel et tourmenter ses supérieurs pour qu'ils l'envoient aux Indes ou chez les hérétiques. Dieu fera de lui un missionnaire à l'heure qu'il lui plaira.

MISSION D'ANGLETERRE (1586)

En 1586, le P. Claude Aquaviva, sollicité par les Pères de la mission d'Angleterre que la persécution venait de décimer, leur envoyait deux nouveaux apôtres, les PP. Henri Garnet et Robert Southwell. Ce poste, notre Vénérable ne l'avait point sollicité, mais il le désirait. Il ne se faisait pas illusion sur les dangers de tout genre qui l'y attendaient. Elisabeth, la digne fille d'Henri VIII, venait d'édicter les mesures les plus rigoureuses contre tous ceux qui faisaient profession de foi catholique; les prêtres étaient surveillés, traqués, emprisonnés. Dans une lettre écrite de Calais où il va s'embarquer, on peut lire les pressentiments du serviteur de Dieu :

« Sur le point de m'exposer aux plus grands périls, je puis dire avec vérité que je vous écris du vestibule de la mort. Je vous adresse ces quelques mots pour solliciter le secours de vos prières..... Si j'ai le bonheur (ce que je n'ose espérer, bien que ce soit le plus ardent de mes désirs), si j'ai le bonheur d'être admis au nombre des martyrs, dussé-je n'être que le plus petit d'entre eux, je n'oublierai pas ceux qui auront prié pour moi..... »

La Providence permit qu'il abordât sans encombre en Grande-Bretagne, dépistant la police et les affidés de la reine Elisabeth. Il fut reçu à Londres par le baron de Vaux, puis par la comtesse d'Arundel, chez laquelle il vécut six années, mais de quelle vie! La présence d'espions, même parmi les domestiques, lui commandait la plus grande réserve. De là, nécessité pour lui de se tenir caché, presque toujours enfermé dans un obscur réduit, n'ayant de rapports qu'avec un ou deux valets sur la foi et la discrétion desquels on croyait pouvoir compter. Il ne devait sortir que très rarement et sous un déguisement; à peine osait-il quelquefois s'approcher sans bruit de son étroite fenêtre pour respirer un air plus pur. Ce n'était aussi qu'avec des précautions infinies qu'on lui faisait passer sa nourriture. Souvent il devait souffrir de la faim en attendant le moment où l'on pût le servir sans péril.

Philippe Howard, comte d'Arundel, d'abord favori d'Elisabeth, était tombé en disgrâce à la suite de sa conversion au catholicisme et avait été enfermé à la Tour de Londres. Dans cette épreuve, Southwell soutint le courage de la pieuse comtesse. Il faisait aussi parvenir au prisonnier des messages touchants où il l'exhortait à accepter pour l'amour de Jésus-Christ ses grandes souffrances : le comte fit de ces lettres le sujet deses méditations et elles l'aidèrent à sanctifier par une patience héroïque les trois années qu'il dut passer à la Tour, sous la menace perpétuelle d'une exécution toujours retardée.

Le zèle du P. Southwell fut bien réjoui à cette époque par la conversion de son père, lequel, ayant épousé en secondes noces une dame d'honneur d'Elisabeth, avait, pour lui plaire, abandonné la religion catholique. Du fond de sa retraite, son fils lui écrit une longue et pressante lettre, toute pleine des plus tendres sentiments et des raisons les plus convaincantes. Elle produisit l'effet désiré, et Richard Southwell, père de notre Vénérable, revint dès lors à une vie franchement chrétienne.

Tout entravé qu'il fût, l'apostolat du P. Southwell à Londres était loin d'être infécond. Il sortait parfois la nuit pour exercer où il en était besoin les fonctions de son ministère. Il avait des affidés qui portaient aux prêtres catholiques privés de ressources des secours qu'il tenait de la générosité de la comtesse d'Arundel. Il loua même dans Londres une maison destinée à devenir le rendez-vous des missionnaires, et il y établit une presse et des ouvriers typographes pour l'impression de brochures et de livres catholiques.

Dans ses heures de loisir, il composait lui-même des tracts de propagande qui devaient remplacer les productions frivoles ou dangereuses que lisaient les jeunes lords. Nous avons aussi du vénérable Southwell des stances et poésies en grand nombre, un poème sur les gémissements de saint Pierre, un autre sur les larmes de Madeleine. Telles de ces œuvres, tombées aux mains de la reine Elisabeth, qui s'entendait en littérature, méritèrent ses éloges.

ARRESTATION (29 juin 1592).

Le P. Southwell, né dans un pays et en un temps où tout catholique pouvait s'attendre à verser son sang pour Jésus-Christ, pensait sans cesse au martyre, et il se fortifiait d'avance contre les tortures par de saintes méditations.

En juin 1592, son vœu de souffrir pour Jésus-Christ reçut une première satisfaction. Le P. Southwell visitait de temps à autre à Uxenden, dans le comté de Middlesex, la famille Bellamy qui donnait aussi l'hospitalité à Campian, à Persons et à bien d'autres proscrits. Il était loin de penser que la trahison dût sortir d'un milieu qui lui était aussi entièrement dévoué.

L'une des enfants de la maison, Anne, se distinguait par son orthodoxie qu'elle affirmait bien haut, avec une pointe de bravade peut-être, en tout cas, sans assez de discrétion ni de prudence, ce qui lui valut d'être arrêtée et enfermée dans la prison de Westminster. L'humilité, sans laquelle les autres vertus sont souvent apparentes et fragiles, lui manquait : dans sa prison, la jeune fille, abandonnée sans défense à des hérétiques, finit par céder non point à la violence des tortures mais aux attraits de la volupté. Elle apostasia. Séduite par un infâme geôlier, Topcliffe, l'un des principaux délateurs de la cour, elle ne tarda pas à lui livrer les secrets de sa famille : de crime en crime, la malheureuse en vint à dénoncer jusqu'à vingt-six personnes.

En particulier, elle précisa le lieu de la cachette du P. Southwell et eut ensuite le triste courage d'inviter celui-ci par lettre à se rendre chez son père, au jour qu'elle indiquait. Le Vénérable, sans défiance aucune, partit pour Uxenden.

Topcliffe, de son côté, fut fidèle au rendez-vous. De nuit, il fait cerner la maison; au point du jour, il se présente au nom de la reine et exige qu'on lui livre à l'instant le prêtre qui est en train de célébrer les Saints Mystères. Le P. Southwell avait eu le temps de gagner son réduit secret.

— De quel prêtre parlez-vous? dit Mme Bellamy.

— De Robert Southwell.

— Toutes les portes vous sont ouvertes, reprend la châtelaine avec assurance. Si Robert Southwell est ici, trouvez-le.

L'infâme perquisiteur ne se le fit pas dire deux fois. Il était bien renseigné; la châtelaine ne le comprit que trop, lorsqu'elle le vit, à son grand effroi, se diriger sans hésitation vers la cachette où le prêtre venait de se réfugier. Il enchaine le P. Southwell, revêtu encore des ornements sacerdotaux, et l'emmène au milieu des huées de la foule rassemblée aux abords du château.

TORTURES — A LA TOUR — PROCÈS

William Cécil, le ministre d'Elisabeth, au lieu de hâter l'exécution, consigna le Jésuite dans la maison de Topcliffe, donnant à ce dernier toute latitude pour le torturer, pourvu que ce ne fût pas jusqu'à le faire mourir.

L'impitoyable bourreau usa largement du pouvoir discrétionnaire qui lui était laissé. C'était son plaisir, disait-il, de torturer des prêtres, surtout des Jésuites. Mais il avait affaire à un athlète peu ordinaire. Le fils du ministre, Robert Cécil, rendit de la cruauté du tyran et du courage de sa victime le témoignage le moins suspect: « Qu'on ne nous parle plus, disait-il, de l'invincible constance des héros de l'antiquité. Nous avons un Anglais, le Jésuite Southwell, qui les surpasse tous. Dix fois il a été appliqué à une torture dont personne ne peut se faire une idée, et l'on n'est pas même parvenu à lui faire dire quel est le poil du cheval qu'il a quelquefois monté; il s'est obstiné à garder le plus rigoureux silence, parce qu'un tel aveu, assez insignifiant de sa nature, aurait pu compromettre le catholique qui lui a prêté ce cheval. »

Au procès, la victime révèlera quelque chose des tortures innommables qu'elle a subies chez Topcliffe : « Supplice plus cruel que la mort, supplice inusité, inouï, dira Southwell, plus terrible que celui du chevalet. » A la description qu'il dut en faire alors, le tribunal s'inquiéta, la foule indignée de la conduite de ce bourreau devint menaçante. Il fallut, pour calmer l'effervescence, faire comparaître Topcliffe qui fut convaincu, malgré l'écrit par lequel le ministre l'autorisait à torturer, d'avoir outrepassé les ordres reçus. Il tomba en disgrâce et fut emprisonné, hélas! pour trop peu de temps, car il reprit ensuite ses anciennes fonctions et fera souffrir plus tard à York le P. Walpole.

Après trois mois passés chez ce monstre, le P. Southwell fut transféré à la prison dite la *porte de Westminster*, lieu infect, où il resta deux mois, dévoré par la vermine et où il dut endurer le supplice du gantelet. On le suspendait au plafond, les mains prises dans des gantelets de fer que l'on serrait à volonté au moyen d'une vis, et comme ses pieds atteignaient le sol, on repliait ses jambes contre ses cuisses, en les comprimant avec des cercles garnis de pointes. Le patient resta quelquefois sept heures entières dans cette affreuse position, malade jusqu'à en vomir le sang à flots. Lorsqu'il défaillait, on le faisait revenir à lui, puis on recommençait la torture.

Un jour, son père, parvenu jusqu'à lui, fut si bouleversé de le voir en cet état qu'il tomba évanoui. Revenu à lui, il alla se jeter aux pieds de la reine; ses larmes obtinrent au prisonnier quelques adoucissements momentanés; il eut la liberté de visiter son fils, de lui donner à ses frais de nouveaux habits, un bréviaire et un exemplaire des œuvres de saint Bernard; mais bientôt, par ordre d'Elisabeth, Southwell fut conduit à la Tour, où les rigueurs recommencèrent.

Le P. Southwell passa deux ans et six mois à la Tour de Londres, au secret le plus absolu. On a la preuve que ses habitudes de piété et de régularité ne s'y démentirent pas. En marge du bréviaire, qui fut retrouvé après sa mort, on remarqua des points gravés à l'aide d'une pointe d'aiguille et disposés de telle façon qu'on y reconnut les notes quotidiennes de son examen particulier.

Ses gardiens étaient si discrets sur ce qui se rapportait à lui, que les catholiques en étaient à se demander s'il vivait encore et si les tortures ne l'avaient point achevé.

En l'espace de trente mois, le Vénérable subit treize fois la question. « Quel homme, disaient les deux ministres d'Elisabeth, il paraît aussi insensible qu'une souche! » Lui, se contentait chaque fois de protester de son innocence : « Je suis prêtre et religieux de la Compagnie de Jésus, disait-il. Je suis venu en Angleterre pour prêcher à mes compatriotes la vérité catholique, dont le trésor ne se trouve que dans la sainte Eglise romaine.

» Si vous cherchez un prétexte pour me faire mourir, prenez celui-là, il suffit ».

On a su par une femme attachée au service de la prison que plus d'une fois les bourreaux durent arrêter le supplice, parce qu'il ne lui restait plus qu'un souffle de vie.

Ils lui introduisaient alors dans la bouche une potion de vin bouillant, qui le faisait revenir à lui et vomir beaucoup de sang.

Enfin, pour hâter le procès et la sentence qu'il appelait de tous ses vœux, il se résolut de demander des juges au ministre : « Puisqu'il est si pressé de se faire pendre, répondit celui-ci, il aura bientôt ce qu'il désire. » Et aussitôt il le fit conduire à la prison de Newgate, où devaient avoir lieu les interrogatoires. Le 2 mars 1595, le P. Southwell comparaissait au banc de la reine.

Les juges, conscients de la sinistre besogne qu'on leur faisait accomplir, avaient cru diminuer le nombre des assistants en faisant conduire à Tyburn, pour y être supplicié pendant qu'ils statueraient contre Southwell, un malfaiteur coupable d'homicide. Ce fut en vain : la foule se pressait compacte dans la salle du tribunal pour voir juger ce prêtre dont l'innocence était manifeste et que l'on savait avoir enduré tant de tortures.

Le juge Poppam qui présidait prononça le réquisitoire ramenant toute la série des griefs habituels en ces sortes de jugements : accusation d'avoir violé la loi, de dépendre d'un souverain étranger, le Pape, d'attenter à la sûreté de l'Etat. Les persécuteurs d'aujourd'hui n'ont guère changé de langage. Le P. Southwell répondit qu'il ignorait tout complot; il n'était venu en Angleterre que pour gagner des âmes à Dieu : aucune loi juste ne pouvait lui interdire ce saint ministère.

Pour achever la ressemblance de ce factum avec d'autres bien connus, la question des restrictions mentales ne pouvait manquer d'y figurer.

— Est-il permis, demanda-t-on au P. Southwell, de soutenir qu'on peut répondre aux inquisiteurs et aux espions qu'il n'y a aucun prêtre caché dans la maison, alors qu'on est sûr du contraire?.....

— Permettez-moi une supposition, dit le P. Southwell. Supposons, ce qu'à Dieu ne plaise, que le roi de France avec son armée fasse tout à coup irruption dans cette ville, pénètre dans le palais; il cherche la reine pour la faire mourir; il vous demande où elle est, dans quel endroit elle s'est réfugiée. Vous le savez; mais la découvrir, c'est trahir la reine et la perdre. On vous presse, on vous commande de répondre. D'après vos principes, vous devriez déclarer clairement et sans ambage le lieu où elle est cachée. Mais alors, dites-moi, ne passeriez-vous pas aux yeux de tous pour un traître? Aussi n'agiriez-vous pas ainsi, vous répondriez que vous ne savez pas où elle est; vous jureriez même, si on l'exigeait, que vous ne savez pas où elle est, c'est-à-dire que vous ne le savez pas pour le révéler.

De même, nous ne sommes pas tenus de répondre clairement à des misérables sans autorité qui n'ont aucun droit de nous interroger, lorsqu'ils cherchent les prêtres pour les envoyer à la torture et à la mort.

Jésus-Christ lui-même n'a-t-il pas fait une restriction, quand il a dit à propos du dernier jour du monde : Personne ne le connaît, ni les anges du ciel, ni le Fils même de Dieu. Certainement qu'il le connaissait, ce dernier jour, mais il a voulu dire qu'il ne le connaissait pas pour le révéler aux hommes. C'est ainsi que tous les Pères et tous les docteurs ont toujours interprété ces paroles.....

— Quel âge avez-vous donc, Southwell? interrompit tout à coup Poppam.

— L'âge même qu'avait Jésus-Christ lorsqu'il comparut devant Pilate! répond le Père.

Cette réponse scandalisa les oreilles de l'infâme Topcliffe, présent à l'audience, et qui depuis quelque temps déjà s'agitait et vociférait d'une manière si étrange que le président impatienté avait dû lui imposer silence.

— L'effronté! cria-t-il, il a l'audace de se faire l'égal de Jésus-Christ!

— Oui, répond Southwell, j'ai l'âge qu'avait Jésus-Christ; mais il est le Fils de Dieu, et moi, je ne suis qu'un ver de terre et le plus abject de tous.

Ces mots furent accueillis par des risées et des injures.

Après délibération, les juges conclurent à la culpabilité, et, en conséquence, condamnèrent le P. Southwell au supplice des traîtres, comme prêtre de l'Eglise romaine séjournant en Angleterre.

Le Vénérable accueillit cette sentence avec des transports de joie. Il rendit grâces à Dieu, et comme on lui demandait s'il n'avait rien à ajouter pour sa défense : « Rien, répondit-il; mais je prie seulement Dieu de vouloir bien pardonner à tous ceux qui, d'une manière ou d'une autre, sont devenus les auteurs de ma mort. »

LE SUPPLICE (3 mars 1595).

Ramené à l'horrible prison qu'on appelait les *limbes*, cachot affreux où régnait la plus profonde obscurité, Robert reçut la visite de plusieurs prédicants qui tentèrent un dernier effort pour le séduire. Il les réduisit au silence, mais sans les convaincre. Seul le gardien, présent à leur discussion, profita de la grâce que les autres repoussaient et se déclara catholique.

Le lendemain, à l'aube, le geôlier annonça au P. Southwell qu'il subirait le dernier supplice ce jour-là.

— Mon ami, lui dit le Père, vous ne pouviez m'annoncer une plus agréable nouvelle.

Il eût voulu témoigner sa reconnaissance par quelque présent; n'ayant rien à lui offrir, il lui laissa son bonnet que le gardien reçut en versant des larmes et qu'il conserva avec un soin religieux.

Southwell sortit de la prison en même temps qu'un parricide également condamné à mort et qu'on entraîna d'un autre côté de la ville pour attirer la foule et éviter une trop grande affluence devant le gibet du Jésuite. Vaine précaution : tout le peuple se porta à la suite du martyr.

Sur le chemin, Robert vit venir à lui sa sœur, qui, comme la Véronique, voulait le consoler et lui dire adieu : « Chère sœur, lui dit-il avec calme, vous vous exposez trop, vous pouvez être remarquée et saisie par les gardes. Allez, votre frère ne vous oubliera pas. Adieu. » Pendant le reste du trajet, le Père se tut, tout absorbé en Dieu. Lorsqu'il aperçut la colline de Tyburn, le lieu ordinaire des exécutions, il se souleva comme il put sur la claie où on l'avait lié, saluant, comme saint André, l'instrument de son supplice. Au pied de la potence, on le dépouilla d'une partie de ses vêtements. Il s'essuya le visage et jeta vers un Jésuite qu'il avait reconnu dans la foule le linge dont il venait de se servir. Cette relique fut envoyée au P. Aquaviva avec le récit du martyre.

Le P. Southwell monta d'un pas ferme sur le tombereau qui devait le hisser jusqu'à la potence, et tandis que le bourreau lui passait la corde au cou, il fit le signe de la croix et s'écria bien haut : « Si je meurs, c'est uniquement parce que je suis prêtre catholique et Jésuite. » Il récita en latin quelques versets des psaumes, fit à plusieurs reprises le signe de la croix jusqu'à ce que le char où reposaient ses pieds s'étant ébranlé, il resta suspendu dans le vide. Mais la corde avait été mal ajustée et la strangulation ne s'opérait que lentement. Les yeux du martyr étaient ouverts et se promenaient lentement sur la foule; on le vit encore se frapper la poitrine. Il fallut que le bourreau tirât violemment le corps du supplicié pour mettre fin à ses souffrances. Alors le cadavre fut descendu du gibet; on ouvrit la poitrine et on arracha le cœur que le bourreau, selon la coutume, montra au peuple en criant : « Vive la Reine! » Aucune parole ne fit écho à ce cri : la foule s'écoula morne et silencieuse. Beaucoup pleuraient. Une seule voix se fit entendre, celle du baron de Montjoie, qui avait présidé à l'exécution. « Ah! s'écria-t-il, que mon âme soit un jour avec l'âme de cet homme! »

La tête du martyr fut attachée à une pique à l'entrée du pont qui conduit à la Tour et les restes sanglants furent exposés aux quatre portes de Londres.

* * *

Vénérable Père, daignez prier pour tous ceux que votre sainte vie et votre courageuse mort ont édifiés. Obtenez-leur de Dieu, dans les persécutions qu'ils ont à traverser, à votre exemple, une générosité sans limites et une invincible constance!

* * *

D'après la *Vie du P. Robert Southwell*, par le R. P. Alexis Possoz, S. J., 1866.

SAINT CASIMIR, PRINCE DE POLOGNE

Fête le 4 mars.

Le jeune duc saint Casimir se plaît à distribuer lui-même les aumônes, et à converser avec les pauvres, malgré les railleries des seigneurs.

NAISSANCE DE SAINT CASIMIR

La virginité, fleur très délicate, ne se trouve ordinairement pas dans les cours des princes, où la corruption se glisse fort aisément; néanmoins, elle n'y est pas si rare que l'on n'en puisse remarquer plusieurs exemples dans l'histoire des saints. Nous en voyons de très excellents dans les personnes sacrées de sainte Cunégonde, impératrice, et de son chaste époux, saint Henri. Saint Edouard a brillé comme un lys sur le trône d'Angleterre.

Saint Casimir, dont on va lire l'histoire, nous apprendra, à son tour, comment l'éclat de la pureté peut s'allier à celui des grandeurs humaines.

Ce prince vint au monde le 5 octobre de l'an 1458. Il était le second fils de Casimir III, roi de Pologne et grand duc de Lithuanie. Sa mère, Elisabeth d'Autriche, est appelée par Martin Chromer, évêque de Wamerland, « très sainte et très religieuse princesse ».

La pieuse femme reconnut bientôt que cet enfant était prédestiné, et prit un soin merveilleux de le faire instruire et élever dans la crainte et dans l'amour de Dieu.

Casimir avait six frères et six sœurs. Celles-ci furent mariées dans les maisons de Saxe, de Bavière et de Brandebourg. L'aîné de ses frères fut élu roi de Hongrie et de Bohême, trois autres furent successivement rois de Pologne; le dernier fut cardinal archevêque de Guesen et évêque de Cracovie. Casimir renonça à tous les honneurs et dignités de cette terre, et chercha à paraître petit devant les hommes, afin de jouir d'une plus grande gloire dans les cieux.

SES PROGRÈS DANS LA SCIENCE ET DANS LA VERTU

L'heureux naturel de Casimir ne laissa presque rien à faire à l'éducation, et son esprit vif et pénétrant lui permit de réaliser, en peu de temps, de très grands progrès dans la science. Il en fit de plus prompts et de plus surprenants encore dans les vertus surnaturelles. Il est difficile d'imaginer en un jeune prince plus d'innocence, plus de modestie et plus de mérites.

Prévenu de la grâce et des bénédictions du Seigneur, il ignora, pendant toute sa vie, le nom

même du vice. L'éclat de sa famille, l'une des plus illustres de l'Europe, ne put jamais arrêter ses regards, bien loin de l'éblouir. Fils et frère de rois, élu lui-même roi de Hongrie, il n'estima jamais que l'auguste qualité de citoyen du ciel. Dès ses premières années, il méprisa les plaisirs, les divertissements et les délicatesses que les autres enfants recherchent avec passion.

Ses plaisirs les plus doux étaient de passer plusieurs heures de suite au pied des autels et de faire la cour à Jésus-Christ, le Roi des rois.

Quand ses gouverneurs lui représentaient qu'il avait besoin de se divertir, il répondait agréablement qu'il trouvait dans l'église, auprès du divin Maître, les divertissements de la promenade, du jeu et de la chasse.

Il macérait son corps, encore frêle et délicat, par des jeûnes et des disciplines fréquentes. Souvent, il passait les nuits entières sur la dure, quelquefois à la porte des églises où il priait le visage contre terre.

A L'AGE DE TREIZE ANS, IL EST ÉLU ROI DE HONGRIE SON PÈRE LE MET A LA TÊTE D'UNE ARMÉE

Les Hongrois, mécontents de Matthias, leur roi, voulurent le remplacer par le jeune Casimir de Pologne, en 1741; ils envoyèrent, à ce sujet, une députation au roi de Pologne, son père. Le prince, qui n'avait pas encore treize ans accomplis, eût bien désiré refuser la couronne qu'on lui offrait; mais, par complaisance pour son père, il partit à la tête d'une armée, afin de soutenir le droit de son élection. Etant arrivé sur les frontières de la Hongrie, il apprit que Matthias avait regagné le cœur de ses sujets, et que, d'ailleurs, le pape Sixte IV s'était déclaré en faveur du souverain détrôné, et avait dépêché une ambassade au roi de Pologne, pour lui faire abandonner son entreprise.

Toutes ces circonstances réunies donnèrent une joie secrète au jeune prince. Il demanda à son père la permission de revenir sur ses pas, ce qui ne lui fut que très difficilement accordé; mais, pour ne pas augmenter le chagrin que le vieux Casimir ressentait d'avoir vu échouer ses desseins, le jeune prince évita d'abord de paraître en sa présence. Au lieu d'aller directement à Cracovie, il se retira à Dolzki, qui en est à quelque distance, et y passa trois mois dans la pratique d'une austère pénitence.

Ayant reconnu dans la suite l'injustice de l'expédition qu'on l'avait forcé d'entreprendre contre le roi de Hongrie, il refusa constamment de se rendre à une seconde invitation que lui firent les Hongrois, et cela malgré les sollicitations et les ordres réitérés du roi son père.

SA DÉVOTION AU SACRIFICE DE LA CROIX ET AU SACRIFICE DE LA MESSE

La dévotion particulière qu'il avait pour le mystère de la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ était très vive. Lorsqu'il entendait parler des douleurs et des tourments que le Sauveur a soufferts dans le jardin des Oliviers et sur le Calvaire, ou qu'il réfléchissait sur l'excès de cet amour qui l'avait rendu victime de nos péchés, son cœur était navré de douleurs si grandes que, parfois, il tombait évanoui. A la seule vue d'un crucifix, on lui voyait les yeux baignés de larmes, et il entrait en des ravissements sublimes.

Quand il assistait au Saint Sacrifice de la messe, il n'était pas rare de le voir transporté hors de lui-même, au moment où la Victime sacrée venait s'immoler sur l'autel dans les mains du prêtre.

Bien souvent, on le rencontrait, de très grand matin, aux portes des églises, attendant patiemment, et en prières, qu'on vînt ouvrir, afin de pouvoir assister à toutes les messes qui s'y célébreraient.

COMMENT IL AIMAIT LA TRÈS SAINTE VIERGE

Il n'est pas de prédestiné qui n'ait eu une grande dévotion à la Très Sainte Vierge. Celle qu'il porta toute sa vie à cette Reine des anges, fut extraordinaire. Il ne l'appelait que sa bonne Mère et n'en parlait qu'avec une extrême tendresse et dans les termes les plus affectueux et les plus capables d'exprimer son respect et son ardent amour. Pour satisfaire sa piété envers cette bonne Mère, il composa en son honneur une hymne latine, pleine des pieux sentiments qui débordaient de son âme. Elle commence ainsi :

Omni die dic Mariæ
Mea laudes anima.
Ejus festa, ejus gesta
Cole devotissima.

« Chaque jour, ô mon âme, rends tes hommages à Marie, solennise ses fêtes, célèbre ses vertus éclatantes. »

Non content de réciter tous les jours cette hymne en forme d'oraison, il voulut encore être enterré avec elle, et on la trouva cent vingt ans après sa mort, auprès de ses reliques, dans son tombeau.

SA PURETÉ VIRGINALE

La pureté et la chasteté de ce zélé serviteur de Marie, furent, dès son enfance, toutes virginales et tout angéliques, et elles paraissaient si admirablement en ses actions, qu'elles rendaient chastes et continents ceux qui conversaient avec lui. Mais il prit un soin extrême de les conserver inviolables durant tout le temps de sa vie.

Non seulement les jeunes gens, mais encore les hommes sages et vertueux le regardaient comme un miroir de chasteté. Son âme intègre et pure avait épousé Jésus-Christ, et c'était vers ce divin Epoux que se dirigeaient toutes ses affections.

Etant malade à l'extrémité, il préféra la mort, que les hommes regardent comme la plus terrible de toutes les choses du monde, à la santé et à la vie, méprisant avec une héroïque constance les avis des médecins qui lui persuadaient de perdre la virginité pour prolonger ses années et se mettre en état de régner après le roi, son père.

SA RETENUE ET SES AUTRES VERTUS ADMIRABLES

Saint Casimir est particulièrement loué pour avoir été l'ennemi juré de la médisance, et très modeste et retenu dans tous ses discours.

Il ne parlait jamais, même avec ses familiers, des fautes du prochain ni des imperfections d'autrui; mais seulement des affaires de sa conscience, du mépris et de la vanité du monde, de la misère de cette vie périssable et de l'horreur du vice et du péché.

Il avait des paroles enflammées quand il s'entretenait sur la beauté de la vertu et l'heureux état d'une âme en paix et en amitié avec son Dieu. « Quelle belle vie, s'écriait-il, que celle de l'état de grâce! C'est la vie des anges et des bienheureux dans le ciel, qu'il nous est donné de mener sur cette terre, c'est elle qui nous vaudra les éternelles félicités, si nous savons la conserver précieusement. Combien sont insensés les hommes qui vivent dans les joies et les

satisfactions terrestres, les troubles et les remords les tourmentent continuellement, et les supplices qui les attendent seront éternels. »

Le palais de notre Saint était un lieu de dévotion et comme un temple où l'on ne faisait que prier Dieu. En effet, l'oraison y était aussi parfaitement pratiquée que dans les monastères et les maisons religieuses les plus austères et les plus réformées. Tous ses serviteurs étaient, à son exemple, si pleins de bonté que lorsqu'ils étaient à la cour du roi de Pologne ou à celle de Ladislas, roi de Hongrie, on connaissait plutôt ceux qui étaient de sa maison par l'exercice des vertus extraordinaires qu'ils pratiquaient, que par ses couleurs et ses livrées.

Son zèle pour la religion catholique répondait à sa haute piété. Il employa tout son pouvoir à extirper le schisme des Russes, et porta le roi, son père, à enlever aux sectaires les églises dont ils s'étaient emparés. Il empêcha qu'on ne rendît aux schismatiques celles qu'on leur avait ôtées.

Ce zèle de procurer la gloire de Dieu était accompagné d'une charité inaltérable pour le prochain, et surtout pour les pauvres. On eut beau lui représenter maintes fois qu'il abaissait son rang et sa personne en se livrant, sans distinction, à toutes les œuvres de charité. « Rien ne fait plus d'honneur aux grands, répondait-il, rien n'est plus digne du haut rang que tiennent les princes, que d'honorer Jésus-Christ dans la personne des pauvres. Je mets toute ma gloire à servir le pauvre le plus abject. »

Les veuves et les orphelins de ses terres étaient particulièrement l'objet de ses libéralités et des plus tendres affections de son cœur. Aussi a-t-il mérité, par cette vertu, le beau surnom de *Père et défenseur des pauvres et des misérables.*

MORT DE SAINT CASIMIR

Casimir, ayant mené une vie si pure, si vertueuse, si innocente, ne devait pas rester longtemps sur la terre. C'était un fruit mûr pour le ciel, et le monde n'était pas digne de le posséder. Une fièvre lente lui donna tout le loisir de se disposer à la mort qu'il voyait arriver sans aucun trouble.

Dieu lui fit la grâce de lui révéler le jour et l'heure de son départ pour l'autre vie. Ce fut le 4 mars de l'an 1483. Il avait atteint sa vingt-cinquième année.

Après avoir reçu avec une grande ferveur le saint Viatique, en présence de plusieurs prêtres et religieux qu'il chérissait et honorait extrêmement, il rendit doucement sa belle âme à Dieu.

Son corps fut porté avec une pompe funèbre tout à fait royale à l'église cathédrale de Welmes, capitale de son duché, où il reçut les honneurs de la sépulture.

MERVEILLES OPÉRÉES SUR SON TOMBEAU — SON CULTE

Quelque temps après sa mort, le grand duc de Moscovie entra avec une puissante armée dans la Lithuanie. D'abord, le désordre et la confusion se mirent parmi le peuple ; mais, ayant eu recours au ciel, ils firent un vœu au tombeau de leur saint duc, et, peu de jours après, une petite troupe de Lithuaniens tailla en pièces l'armée des Moscovites; ce qui ne se fit pas sans miracle, car le Saint parut dans les airs, au plus fort de la mêlée, combattant pour ses sujets contre les schismatiques envahisseurs.

Plusieurs personnes atteintes de diverses maladies ont obtenu, à son tombeau, une parfaite guérison.

Une jeune fille nommée Ursule, qui était décédée à Vilna, ayant été portée par ses parents au tombeau de saint Casimir, recouvra la vie devant une grande multitude, et elle vécut encore plusieurs années.

Ces miracles et un grand nombre d'autres semblables portèrent le pape Léon X à le déclarer Bienheureux sur les instances de Sigismond V, roi de Pologne, et, depuis, le pape Paul V a commandé de célébrer sa mémoire dans toute l'Eglise.

SAINT GUENNOLÉ OU GUINGALOIS

ABBÉ DE LANDÉVENNEC

Fête le 3 mars.

Saint Guennolé ou Guingalois, et par abréviation Valoy (du latin Winwaloens), n'est plus guère connu en dehors du pays de Quimper et de Brest, mais il n'en était point ainsi autrefois. On l'honorait alors comme le patriarche de la vie monastique dans la Bretagne française; sa fête et son patronage s'étendaient à beaucoup de lieux divers et même à plusieurs provinces. Les merveilles dont sa vie est remplie lui donnent, d'ailleurs, plus d'un trait de ressemblance avec Moïse et plusieurs des plus grands saints de la Nouvelle Alliance. Voici une légère esquisse de cette belle vie :

Guennolé naquit vers le milieu du v^e^ siècle, à Ploufrayan, dans les environs de Saint-Brieuc, mais son père et sa mère étaient originaires de l'île de Bretagne et du pays de Galles. L'éducation du petit Guennolé fut confiée à saint Budoc, qui tenait école dès cette époque reculée dans l'île des Lauriers, aujourd'hui île Verte, tout près de notre ville actuelle de Paimpol. Guennolé resta jusqu'à l'âge de vingt ou vingt-cinq ans sous la discipline d'un si excellent maître, et il y fit les plus grands progrès dans les lettres divines et humaines, comme aussi dans la science des saints. Il était dès lors si humble, si mortifié, si adonné à la prière, que Dieu, en retour, commença à le favoriser du don des miracles. Ainsi,

il remit un jour en son lieu et place un œil qui en avait été arraché par un triste accident. Une autre fois, il guérit, par un simple signe de Croix, la jambe brisée d'un de ses condisciples. Plus tard, il rendit à la santé et à la vie l'écuyer Maël. Voici dans quelles circonstances :

Ce malheureux avait fait une chute si effroyable dans une course de chevaux, que tous ses membres en furent comme brisés et broyés. Quand on le releva, il ne donnait plus signe de vie; mais Guennolé se trouvait à peu de distance. On le fit venir. Il pria pour ce malheureux avec une ferveur extraordinaire, après quoi, il lui commanda, au nom de Jésus-Christ, de se relever, et de reprendre vie. Or, à l'instant même, ô merveille de la puissance divine! on vit Maël se redresser sur ses pieds, et regagner sa maison plein de force et de santé comme s'il n'était survenu aucun accident.

Ce fut vers ce temps que Guennolé forma le projet d'abandonner son pays et de se rendre en Irlande afin de profiter des exemples et des leçons du grand saint Patrice pour faire de plus grands progrès dans les voies de la perfection. Mais l'apôtre de l'Irlande lui apparut en songe et le dissuada de son dessein en lui annonçant que Dieu avait d'autres vues sur lui, et qu'il le rendrait père d'une nombreuse postérité spirituelle. En conséquence des ordres reçus, Guennolé quitta son maître et l'île des Lauriers, traversa la Domnonée et la Cornouailles, et vint établir sa tente avec onze compagnons sur l'île solitaire de Tibidy, en face de Châteaulin. Ils s'y construisirent un oratoire et quelques cabanes de branchages; mais, quelque envie qu'ils eussent de se vouer à une vie d'austérité et de pénitence, l'âpreté du climat de Tibidy et la rigueur des vents d'Ouest, qui y soufflent avec une violence extrême, les forcèrent, au bout de trois années, à aller chercher ailleurs un abri plus hospitalier.

Leur sortie fut d'ailleurs signalée par un miracle d'un tel éclat qu'il prouva manifestement que Dieu était avec Guennolé et qu'il avait son dessein pour agréable. Guennolé, nouveau Moïse, commanda à la mer de leur ouvrir un passage à pied sec à lui et à ses Frères. La mer obéit, Guennolé et ses Frères vinrent aborder à Landévennec, véritable terre promise abritée contre les vents d'Ouest par des côteaux boisés, et favorisée d'une température presque toujours chaude et printanière. C'était le séjour béni que Dieu leur avait préparé, c'est là qu'ils devaient planter, en quelque sorte, l'arbre de la vie monastique, cet arbre dont les rameaux multiples n'allaient pas tarder à s'étendre au loin et à couvrir toute la Bretagne de leur ombrage salutaire.

Guennolé ne quitta plus désormais cet asile de paix. Il y passa les 70 ou 80 dernières années de sa vie, entouré de ses enfants spirituels, qui devenaient de jour en jour plus nombreux, donnant dans toute sa personne le modèle du religieux le plus mortifié, le plus adonné à la prière, du père de famille le plus attaché à tous ses devoirs. Dieu le favorisa du don des miracles à un si haut degré que les aveugles, les boiteux, tous ceux qui souffraient d'une maladie ou d'une infirmité quelconque, n'avaient qu'à se présenter avec un véritable esprit de foi devant l'homme de Dieu pour trouver auprès de lui une santé parfaite et la délivrance des maux dont ils souffraient. Le roi breton du pays, le célèbre Grallon, vint lui-même à Landévennec, attiré par la haute réputation du serviteur de Jésus-Christ, se prosterna à ses pieds, implora ses conseils, et en reçut de si salutaires avis, que, depuis lors, sa vie fut celle d'un roi selon le cœur de Dieu, d'un nouveau roi David.

La mort de Guennolé fut, comme sa vie, entourée des circonstances les plus mémorables.

Un ange descendit du ciel tout brillant de lumière pour le convier aux joies célestes, et lui annoncer le jour et l'heure de son bienheureux trépas. C'est pourquoi le Saint, réunissant alors autour de lui tous ses enfants, leur donna ses derniers avis, et voulut recevoir en leur présence les derniers sacrements, bien qu'il ne ressentît d'autre infirmité que celle de son âge avancé. A cet effet, il revêtit lui-même les ornements sacrés, célébra la Sainte Messe en présence de toute sa famille réunie, et reçut en viatique, mais de ses propres mains, le Corps et le Sang de Jésus-Christ. La messe finie, on le vit avec admiration demeurer debout devant l'autel, les bras élevés en croix, et continuer à psalmodier avec les Frères, jusqu'à l'arrivée d'une troupe d'anges qui recueillirent son âme et l'emportèrent dans les parvis du ciel. On était au mercredi de la première semaine de Carême (3 mars 540 ou 550).

Le corps du saint abbé fut enterré dans son monastère de Landévennec, et s'y conserva, entouré de la vénération universelle, jusqu'à l'époque des invasions normandes. A cette date, et probablement vers le commencement du x^e^ siècle, comme il fallait à tout prix mettre en lieu de sûreté un si précieux dépôt, l'évêque de Quimper et l'abbé de Landévennec ne voulurent confier à nul autre ce soin pieux, tant était profonde la vénération qui s'attachait au fondateur de Landévennec. Ces deux personnages prirent donc la route de la France, emportant avec eux le corps presque entier du Saint et, de plus, sa chasuble, son aube, son étole, sa clochette, et enfin le livre de sa vie, récemment composé par Wrdisten, l'un de ses derniers successeurs dans son abbaye. Ils s'arrêtèrent quelque temps au Mans, et y laissèrent une portion si notable des saintes reliques qu'on en fit ensuite trois parts, savoir : celle qui, confiée au seigneur Haymet, a donné lieu à la fondation du prieuré et de la ville du Château-du-Loir (patron saint Guingalois), celle de Saint-Laud d'Angers, celle de Saint-Sarga d'Angers.

Nos voyageurs reprirent ensuite leur route, probablement à l'occasion d'une nouvelle invasion de Normands, et vinrent demander asile au pieux Helgand, comte de Ponthieu. Ce seigneur, qui avait la noble ambition de grouper autour de son château le plus de corps saints qu'il pouvait, fit le meilleur accueil à celui de saint Guennolé et le mit en dépôt à Montreuil-sur-Mer, dans l'abbaye de Saint-Sauvé.

Le bienheureux abbé y devint bientôt, sous le nom de Valloy, l'un des saints les plus populaires de cette partie de la France.

Extrait des Bollandistes et de la vie latine du Saint par Wrdisten, abbé de Landévennec au ix^e^ siècle.

LA VÉNÉRABLE MÈRE ANNE DE JÉSUS (1545-1621)

COADJUTRICE DE SAINTE THÉRÈSE DANS LA RÉFORME DU CARMEL
ET FONDATRICE DE L'ORDRE EN FRANCE ET EN BELGIQUE

PREMIÈRE PARTIE — ANNE DE JÉSUS EN ESPAGNE

Pendant le festin, la vénérable apparaît le visage serré dans une guimpe, la tête couverte d'un voile de lin et le corps revêtu d'un rude vêtement de pénitent.

ENFANCE — VŒU DE VIRGINITÉ
UN CONVIVE AUDACIEUX

Dans le monde des étoiles comme au firmament de la sainteté les grandes planètes ont des satellites. Anne de Jésus rayonne dans la gloire autour de cet astre merveilleux qui a nom sainte Thérèse ; quelques mots disent sa vie. Coadjutrice de la réformatrice du Carmel, héritière de son esprit, propagatrice de son œuvre en France et en Belgique, aussi sainte que la séraphique fondatrice, mais plus riche en dons naturels, au dire de saint Jean de la Croix, son confesseur, cette « reine des femmes », comme on l'appelait à Plasencia, eut pour rôle providentiel de défendre et de conserver intactes les constitutions des Carmélites déchaussées par une vie religieuse d'un demi-siècle, admirable enchaînement de faits miraculeux et de faveurs

divines : don de prophétie, lumières surnaturelles, pénétration des esprits et des cœurs, grâce de guérison, science et sagesse, extases et ravissements.

Née le 2e novembre 1545, à Medina del Campo, de parents nobles, Anne perdit toute jeune son père, don Diego de Lobera. Sourde et muette jusqu'à l'âge de sept ans, l'orpheline dut sa guérison aux prières de sa sainte mère, dona Francisca de Torrès. Ses premiers mots furent ceux de l'*Ave Maria*. Réparant le temps perdu par une merveilleuse promptitude d'intelligence, la petite Anne reçut bientôt la Confirmation, perdit sa mère deux ans plus tard et fut confiée avec son frère Christophe aux soins dévoués de son aïeule maternelle.

L'orpheline dès lors veut se montrer la digne enfant de sa Mère du ciel. Chaque jour on la voit réciter le rosaire. Chaque nuit, à chaque nouveau réveil, même par les plus grands froids, elle se lève pour saluer à genoux sa céleste protectrice. A dix ans, cette âme privilégiée, prononce le vœu de virginité. L'usage de la raison avait prévenu les inclinations des sens en cette innocente vierge qui connoitait déjà les palmes du triomphe avant de connaitre les angoisses de la lutte.

Mais l'aïeule, guidée par une ardente et terrestre affection, faisait miroiter aux yeux de sa petite fille la perspective d'un mariage splendide. Ses efforts se brisèrent devant l'inflexible résolution de la jeune fille. Celle-ci, pour atténuer le charme de sa personne et rebuter les prétendants, essaye d'abord, mais en vain, de flétrir la fraîcheur de son visage, puis, désireuse de mieux abriter sa constance, réussit à se retirer avec son frère à Plasencia, chez son aïeule paternelle (1560), sans y trouver pourtant l'oubli et l'isolement convoités.

Un gentilhomme distingué et charmant, parent et allié tout à la fois de la famille de Lobera, lui prodigue les témoignages d'un profond respect et d'un vif amour. Admiration universelle, affections de la chair et du sang, prières, raisons, tout s'unit contre elle pour la faire consentir à un mariage si bien assorti. Mais la servante de Dieu, vivement touchée par la mort imprévue d'une de ses amies, intelligente et belle, se promet de rompre à jamais avec les vanités du siècle.

C'était le 6 décembre 1560. A l'occasion de la première Messe d'un jeune prêtre un festin réunissait tous les parents et les principaux membres de la noblesse de Plasencia. Anne de Lobera, impatiemment attendue, s'attardait à dessein. Tout à coup, elle apparaît dans la salle du banquet, les cheveux coupés, le visage serré dans une guimpe, la tête couverte de lin, le corps revêtu d'un rude vêtement de pénitent. Ce fut comme un coup de foudre pour l'assemblée, qui bientôt applaudit au courage héroïque de la jeune fille et à sa généreuse détermination.

UNE VIE HÉROÏQUE DE JEUNE FILLE ADIEU AU MONDE (1560-1570)

Maîtresse de son cœur et de ses actes, Anne promet à Dieu d'entrer le plus tôt possible dans l'Ordre qui lui paraîtrait le plus austère et le plus parfait et ajoute à son vœu de chasteté perpétuelle celui d'agir toujours en sens inverse de ses inclinations et de ne se permettre jamais en quoi que ce soit la plus légère satisfaction. Cette lutte incessante et terrible contre la nature, Anne la mènera pendant plus de soixante ans sans aucune défaillance. « Dans toute ma vie, pourra-t-elle dire un jour, je ne me suis jamais satisfaite en quoi que ce fut, pas même en buvant de l'eau. »

Son frère Christophe devient une des premières conquêtes de la Compagnie de Jésus, et l'une de ses gloires les plus pures. Peut-être conseillée par lui, elle se met sous la direction d'un guide expérimenté et prudent, le P. Rodriguez, et commence une vie héroïque. Vêtue très simplement, elle se sert journellement d'un cilice tissé de crin et parsemé de pointes de fer, porte sur elle une croix de fer dont les piquants ensanglantent sa chair virginale, dort les bras en croix étendue sur une planche, jeûne fréquemment, marche pieds nus les trois derniers jours de la Semaine-Sainte, ne prend aucune nourriture depuis le Jeudi-Saint jusqu'à Pâques, se livre à l'oraison le matin de 3 heures à 7 heures, le soir de 9 heures à 11 heures, passe sa matinée à l'église, consacre son après-dîner à la visite des hôpitaux, soignant de préférence les personnes de son sexe affligées de plaies ou de maladies repoussantes, et le soir confectionne avec ses cousines des habits pour les indigents ou des ornements sacerdotaux.

Ses parents, connaissant sa haute vertu, lui confient des sommes importantes dont elle dispose en faveur des infortunés qu'elle va chercher elle-même dans leurs galetas. Tous les dimanches et jours de fête elle s'approche des sacrements. Telle est sa vie jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans. Jamais, durant tout ce temps, aucune faute vénielle volontaire ne ternit cette âme immaculée. Le P. Rodriguez, pour éprouver sa vertu, ne lui épargne ni humiliations ni mortifications. Tantôt il commande à sa pénitente de se revêtir d'un vieux mantelet et de s'en aller en cet accoutrement acheter de la viande au marché. Tantôt il lui ordonne de prendre un seau et de donner à boire aux chevaux à la vue des personnes de condition qui font visite à sa famille. Anne n'est point satisfaite. Elle voudrait passer pour folle afin d'encourir le mépris général. Alors le Père ordonne à sa cousine Marie de Lobera de la traiter avec dureté et de la souffleter en pleine église, à l'improviste, comme pour la châtier de son immodestie. Après cette humiliation, la victime devait se jeter aux pieds de son bourreau pour les lui baiser. Longtemps les deux cousines furent fidèles à cette pratique.

Le divin Architecte, avant d'enchâsser cette pierre précieuse dans l'édifice du Carmel, voulut lui donner le dernier brillant. Atteinte d'une maladie grave, Anne resta trois mois entre la vie et la mort, malheureuse victime des médecins qui lui infligèrent vingt-deux saignées et enfin lui administrèrent ce fameux remède appelé « de vie ou de mort » auquel Dieu attacha pour cette fois une vertu salutaire.

Le P. Rodriguez, ayant fait connaissance à Tolède de sainte Thérèse, conseilla à sa pénitente d'entrer dans l'Ordre du Carmel. Anne demanda son admission (1570). La réformatrice du Carmel, informée par Notre-Seigneur que la nouvelle postulante « l'aiderait beaucoup dans ses nouvelles fondations », lui écrivit de sa propre main : « C'est avec le plus grand plaisir, ma chère fille, que je vous mettrai au nombre de mes religieuses. Dès ce moment, je vous reçois non pas comme novice et inférieure, mais comme ma compagne et ma coadjutrice. » Puis elle lui manifesta son désir de la recevoir au couvent d'Avila dont elle était prieure.

Anne se mit en route accompagnée de son oncle et de quelques serviteurs, le 26 juillet 1570. Le soir, tandis qu'elle était en prières, des rayons lumineux, semblables à des éclairs très brillants et de longue durée, remplirent sa chambre, et le Seigneur lui-même daigna lui servir de guide pendant ce long voyage.

AVILA ET SALAMANQUE (1570-1575)
VIE RELIGIEUSE — MAÎTRESSE DES NOVICES

Ce fut donc à Avila, cette patrie des Saints et des rochers « santos y cantos », comme disait le proverbe, qu'Anne prit l'habit de Carmélite le 7 août. Dès les premiers jours, elle fut une parfaite novice. Sa ferveur était immense; son union avec Dieu incessante. Succombant aux délices qui l'inondaient, elle supplia le Seigneur de mettre quelque relâche en ses amoureuses libéralités. Au mois d'octobre, sainte Thérèse l'appela à Salamanque, et, bien qu'elle n'eût pas encore prononcé ses vœux, la nomma maîtresse des novices. L'intimité la plus étroite s'établit entre les deux saintes qui partageaient la même cellule, faisaient oraison ensemble et ensemble recevaient les faveurs du ciel. Le 22 octobre 1571, Anne fit sa profession religieuse et tomba dans une extase si profonde qu'on la crut morte. Il n'en était rien. « Le dard enflammé de l'amour divin, dit saint Jean de la Croix, ne tue que pour donner la vie et ne blesse que pour guérir. »

La maîtresse des novices déploya dans la conduite des âmes un talent remarquable. Elle fit de toutes ses élèves autant de saintes en appliquant ce programme parfait : « Je me borne, disait-elle, à considérer et à suivre la conduite de Dieu dans la direction de chacune d'elles et je ne fais pas autre chose que d'éviter tout ce qui pourrait ou obstruer ou embarrasser la voie particulière par laquelle il les mène. »

Au mois de janvier 1575, sainte Thérèse l'emmena avec elle pour fonder un nouveau couvent à Veas. Redoutant le sort qui l'y attendait, Anne de Jésus demanda à sainte Thérèse quel serait son nouvel office. « L'obéissance fait tout apprendre, répondit la Sainte. Tâchons de nous rendre parfait, c'est là l'important. »

VEAS (1575-1582) — DONS MERVEILLEUX DE LA PRIEURE
PROTECTION PARTICULIÈRE DU CIEL

A Veas, la fondatrice du couvent, Catherine de Sandoval, dès l'arrivée de la Mère Anne de Jésus, alla droit vers elle et s'écria : « Voilà celle qui m'a été désignée par Notre-Seigneur comme devant être ma prieure. » Elle le fut en effet pendant six ans. La nouvelle supérieure fit avec Notre-Seigneur une convention : Jésus prendrait soin de fournir le nécessaire à la subsistance du monastère et Anne de Jésus veillerait de tout son esprit et de tout son cœur au service de sa divine Majesté. Le pacte fut exécuté de part et d'autre. Anne de Jésus fit du monastère de Veas un couvent modèle. Lisant dans la conscience comme dans un livre, elle indiquait aux novices leurs fautes les plus secrètes et les exerçait par toutes sortes d'expédients à la pratique des vertus.

Dirigée par saint Jean de la Croix, qui approuvait ses voies, elle donnait elle-même l'exemple de toutes les vertus. Quand elle croyait avoir cédé à quelque sentiment naturel, elle faisait sa coulpe au réfectoire couverte de cendres et vêtue de sordides haillons.

Tant de sainteté excitait la rage du démon. Tantôt il lui apparaissait sous la forme d'un hideux serpent et lui disait : « Vous vous repentirez d'avoir amené à Veas ces vilaines Carmélites qui me font tant de mal », tantôt il tourmentait ses novices. La Sainte le chassait honteusement, encourageait ses Sœurs et les guérissait miraculeusement de leurs maladies et de leurs infirmités.

L'influence d'Anne de Jésus ne fut pas moins grande au dehors de son couvent. Un jour, elle convertit un ecclésiastique scandaleux. D'autres coupables qu'elle essaya de ramener se vengèrent en lui envoyant un jour de fête un plat empoisonné. Elle ne put guérir tout à fait, il lui resta jusqu'à la mort une tumeur douloureuse au côté gauche.

En 1576, elle trouva d'une façon miraculeuse l'argent nécessaire pour la fondation d'un couvent de Carmes déchaussés. Pendant la persécution suscitée contre la réforme, la supérieure de Veas déploya une virile énergie et le provincial des mitigés essuya auprès d'elle un pitoyable échec. Grâce à ses démarches deux Pères de la réforme purent se rendre à Rome et obtenir de Grégoire XIII tout ce qu'on désirait en faveur de la réforme. Sainte Thérèse écrivit une lettre de félicitations à sa « capitaine des prieures », ainsi que l'avait appelée le provincial éconduit.

GRENADE (1582-1586)
PROTECTION DE SAINTE THÉRÈSE — L'ORFÈVRE DIVIN, NOTRE-SEIGNEUR, PREND LE CŒUR DE SON ÉPOUSE

Après son second triennat, Anne vécut six mois simple religieuse « plus obéissante que la moindre novice et plus respectée que la prieure ». Puis, appelée par sainte Thérèse à Grenade, elle y arriva avec six religieuses le 20 janvier 1582. Les débuts de la fondation furent très pénibles. L'archevêque n'avait consenti qu'à grand'peine à accepter cette nouvelle communauté, qui fut obligée de loger dans une maison particulière. « Plus de deux cents jeunes filles se présentèrent, avoua Anne de Jésus, mais nous n'en trouvâmes pas une que nos constitutions nous permissent de recevoir. » Sainte Thérèse mourut le 4 octobre à 9 heures du soir. Anne de Jésus fut dans la même nuit en proie à des douleurs si vives qu'elle demanda le Viatique. Sainte Thérèse lui apparut resplendissante de gloire, la guérit et lui fit entendre ces paroles : « L'Eglise ne cessa point d'exister parce que saint Pierre et saint Paul moururent en un même jour : ainsi notre Ordre ne s'éteindra pas; au contraire, il se propagera davantage parce que du haut du ciel je pourrai mieux vous aider. »

Six novices entrèrent au couvent. Un jour, pendant la récréation, Anne de Jésus fut ravie en extase; quand elle revint à elle, elle dit à la supérieure : « Je viens de recommander nos chères novices à Notre-Seigneur et de lui demander avec instance d'en faire de grandes religieuses, et il m'a répondu : « A vous de les mouler, après quoi je » les dorerai. »

Ce fut vers cette époque qu'Anne de Jésus détermina saint Jean de la Croix à donner l'explication de « son cantique spirituel ». Le Saint dédia son ouvrage à celle qu'il avait en grande estime. « Elle est en tout, disait-il, semblable à notre sainte mère Thérèse, pour ce qui concerne l'oraison, la manière d'agir, le talent et le gouvernement. »

Il excellait lui-même à la perfectionner. A Grenade, la vénérable communiait tous les jours et se trouvait transportée en Dieu surtout pendant les actions de grâces. Plusieurs fois la tourière lui vint alors faire des messages de la part de personnages qui recommandaient à ses prières des affaires importantes. Sans sortir de son ravissement, elle répondait : « Dites qu'on ne doit pas se chagriner et que tout ira bien. » On ne se chagrinait plus et, en effet, tout allait bien. Saint Jean de la Croix soumit Anne de Jésus à une rude épreuve. Il lui ordonna de s'abstenir complètement de communier jusqu'à nouvel ordre de sa part. Elle obéit humblement. Dieu l'en récompensa. La première fois qu'elle communia avec la permission

de son confesseur, la joie qu'elle ressentit fut si vive que son cœur bondissant en quelque sorte hors de sa poitrine alla rejoindre le Bien-Aimé. Pendant tout le reste de sa vie elle demeura comme si elle était réellement privée de cet organe. Elle rendit compte de ce prodige à saint Jean de la Croix qui lui répondit : « Que cela ne vous étonne point, ma fille; lorsque les petits oiseaux voient arriver l'aurore, on dirait qu'ils veulent s'épuiser à chanter les louanges du Seigneur; ainsi a fait votre cœur, tant était grand son bonheur de le recevoir lui-même. »

Il est impossible d'aimer ici-bas sans souffrir à proportion. L'âme séraphique d'Anne de Jésus était mûre pour les grandes souffrances. Madrid, où sur un ordre du provincial elle était arrivée le 7 septembre 1586, en sera le théâtre.

ANNE DE JÉSUS A MADRID — LES FAVEURS DIVINES LA PERSÉCUTION (1586-1594)

Avant de la soumettre aux cruelles épreuves qui l'attendaient, Dieu se plut à la combler de ses faveurs. Le miracle lui devint familier. Un jour, avec deux pains elle nourrit toute sa communauté et l'on recueille plus de six livres de morceaux qui restaient après le repas. Elle connaît surnaturellement les choses cachées, elle est instruite de même de la mort de plusieurs personnes, et sainte Thérèse, dont elle fait publier les ouvrages, lui apparaît très souvent pour l'informer de tout ce qu'il convient de faire pour le service de Dieu et pour le bien de la religion, preuve manifeste de l'innocence d'Anne de Jésus dans les événements qui vont suivre et qui ont pn faire planer sur la servante de Dieu un soupçon de désobéissance.

Le P. Nicolas Doria, élu provincial des Carmes en 1585, établit deux ans plus tard la « Consulta », tribunal central composé de six consulteurs et du chef de l'Ordre chargés de décider de tous les cas petits et grands, tant ceux des religieux que des religieuses du Carmel. Cette malheureuse innovation jeta un trouble profond dans le couvent des religieuses. Anne de Jésus, autorisée formellement par le P. Doria lui-même, appuyée de l'avis des docteurs les plus fameux de Madrid et de Salamanque, convaincue qu'elle remplissait un devoir, recourut à Rome (1589) pour obtenir la confirmation des constitutions formulées de concert avec sainte Thérèse, par le Chapitre d'Alcala, tenu en 1581. Elle demandait aussi au Souverain Pontife d'enlever à la « Consulta » la connaissance des manquements des religieuses pour les réserver uniquement au provincial ou au visiteur. C'était sage et raisonnable. Après mûr examen, Sixte V donna, le 5 juin 1590, un Bref confirmant les constitutions de 1581. Anne était alors simple religieuse, car elle avait terminé son priorat le 17 septembre 1589, et le P. Nicolas avait été élu vicaire général le 15 juin 1588.

Le Bref du Pape irrita fort les membres de la « Consulta » qui se démirent du gouvernement des religieuses. Ils laissèrent pendant un an celles de Madrid sans leur envoyer un seul confesseur de l'Ordre. Anne de Jésus s'adressa alors à l'impératrice Marie qui l'aimait tendrement et, par l'entremise de Philippe II, Grégoire XIV donna un nouveau Bref le 25 avril 1591. Les religieuses n'étaient plus soumises à l'autorité de la « Consulta ». Tout, à la réserve des cas de la dernière importance, était renvoyé aux provinciaux. Le P. Nicolas Doria fit paraître en 1592 une édition des constitutions modifiées d'après les Brefs combinés de Sixte V et de Grégoire XIV. C'est ce qu'on appela « les Constitutions de 1592 », celles qui gardaient le véritable esprit de sainte Thérèse et qu'Anne de Jésus sauva des réformes de Doria et de ses partisans par un acte qui fut puni comme une grande faute qui pourtant restera comme un de ses plus beaux titres de gloire.

A la réception du Bref de Grégoire XIV un délégué de la « Consulta » se rendit chez les Carmélites de Madrid (26 juillet 1591) les soumit pendant un mois à une visite rigoureuse, les accabla « de Chapitres, de réprimandes et de pénitences. » Quant à la Mère Anne de Jésus, il la priva pour trois ans de voix active et passive, la relégua dans une cellule et lui enleva la communion quotidienne. Anne de Jésus supporta cette épreuve avec une grande patience et égalité d'âme, ne montrant jamais la moindre trace d'irritation.

L'impératrice lui offrit de la faire entrer chez les Franciscaines et d'obtenir de Rome un Bref qui l'établit à perpétuité supérieure d'une communauté. L'humble Carmélite répondit en déclarant sa joie d'être persécutée. Elle terminait ainsi : « Quant à la prélature que vous m'offrez, Madame, j'aime mieux être un torchon dans la religion que j'ai embrassée que d'occuper la première place dans une autre. »

Le ciel se plut à dédommager Anne de Jésus de l'excessive sévérité des hommes. Sainte Thérèse surtout se montra assidue et empressée à venir consoler la servante de Dieu. Saint Jean de la Croix, mort le 14 décembre 1591, lui apparut également après son trépas. Interrogé sur cette vision, Anne de Jésus répondit : « Je ne puis rien dire, car cela serait à mon avantage. »

SALAMANQUE (1594-1604) OUVERTURE DE LA CHASSE DE SAINTE THÉRÈSE DON DE SCIENCE ET DE SAGESSE

Anne de Jésus retourna à Salamanque en 1594. Elle passa en s'y rendant par Albe de Tormez pour y visiter le corps de sainte Thérèse et pour aider à déposer cette précieuse dépouille dans une nouvelle et magnifique châsse due à la munificence de la duchesse d'Albe. Quand on eut ouvert la caisse en fer où le corps de la grande réformatrice reposait depuis douze ans, on le trouva si parfaitement conservé et si maniable qu'on se décida à le mettre debout. Anne de Jésus remarqua qu'une des épaules était fort rouge et paraissait contenir du sang vif et prêt à jaillir. Elle demanda un linge qu'elle y appliqua et qui fut aussitôt imbibé de sang. Cette merveille fit tomber Anne de Jésus dans une profonde extase. Elle pencha sa tête sur les épaules de la Sainte et demeura ainsi dominée par le sentiment de la reconnaissance et de la joie. Anne de Jésus disait plus tard : « Notre sainte Mère me dit alors des paroles et se servit d'expressions si tendres et si pleines d'amour qu'il me serait impossible de vous les rendre. Entre autres choses, elle m'a dit « qu'elle m'aimait tant qu'elle me donnait jusqu'à son propre sang et qu'elle me remerciait de tout ce que j'avais fait. »

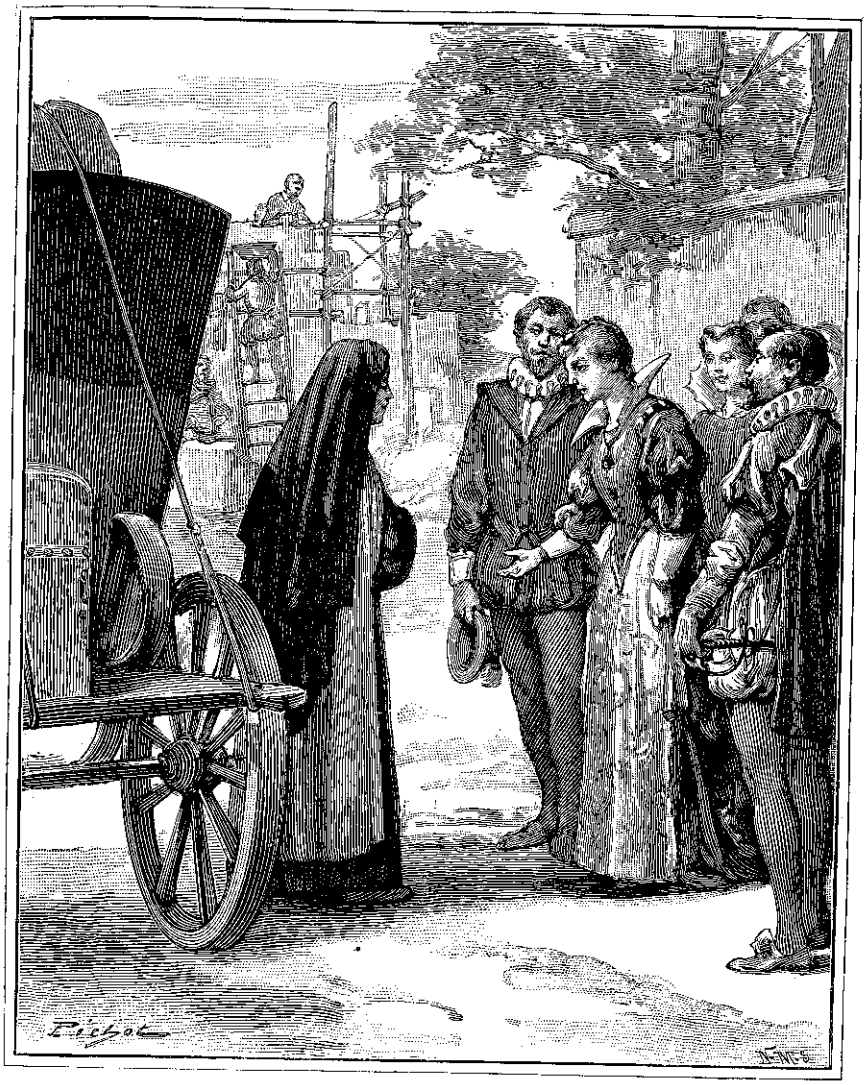
Nommée prieure en 1596, de Salamanque, Anne de Jésus se fit remarquer surtout par un don merveilleux de science et de sagesse qui la fit consulter par les hommes les plus savants de l'Espagne. Nous ne sommes encore qu'à la moitié de cette vie merveilleuse. Il nous reste à suivre en France et en Belgique la fondatrice du Carmel en ces pays.

SOURCES

Vie de la Mère Anne de Jésus, par le R. P. Berthold-Ignace de Sainte-Anne, Carme déchaussé, t. Ier.

LA VÉNÉRABLE MÈRE ANNE DE JÉSUS

SECONDE PARTIE — ANNE DE JÉSUS EN FRANCE ET EN BELGIQUE



Anne de Jésus et ses compagnes sont reçues en Belgique par l'infante Isabelle

FONDATION DU CARMEL EN FRANCE (1604) — LE PRIEURÉ DE NOTRE-DAME DES CHAMPS — DIFFICULTÉS AVEC LES SUPÉRIEURS FRANÇAIS

Dieu dans son amour pour le royaume de France avait décrété d'y établir la réforme du Carmel afin de l'opposer comme une digue inébranlable au flot dévastateur du luthéranisme.

« J'aurais donné volontiers mille vies, avait dit sainte Thérèse, pour sauver une seule de ces âmes que je voyais se perdre en si grand nombre dans ce royaume. » Elle lui a donné deux grandes âmes : la vénérable Mère Anne de Jésus et la vénérable Sœur Anne de Saint-Barthélemi. A la première, Dieu fit connaître en 1581 qu'elle irait en France. A la seconde, il avait apparu en 1572 en lui recommandant les intérêts spirituels de ce pays par ces paroles : « Ma fille, assiste-moi, vois combien d'âmes je perds. »

Mais la fondation du Carmel en France allait demander vingt ans de prières ardentes, d'efforts généreux et constants, avec la réunion des influences les plus puissantes de la terre et les avertissements du ciel. La plus grande part du succès appartient à M. de Brétigny, homme vertueux et modeste, et à Mme Acarie, fille d'un maître des

comptes, qui devint plus tard Carmélite déchaussée sous le nom, aujourd'hui béatifié, de Marie de l'Incarnation.

Après deux apparitions de sainte Thérèse, Mme Acarie se décida en 1601 à travailler à la fondation du Carmel français. Sur ses instances, Mme de Longueville accepta le titre de fondatrice. Henri IV, après bien des hésitations, donna son agrément et consentit à recevoir des religieuses espagnoles pour commencer l'œuvre. Mais le général des Carmes, convaincu qu'on ne pouvait sans détriment pour l'Ordre du Carmel réformé le propager en dehors de l'Espagne, fit beaucoup de difficultés pour en céder quelques-unes. Enfin, sur l'intervention directe du nonce, il signa le 4 août 1604 la patente de la vénérable Mère Anne de Jésus et de la vénérable Sœur Anne de Saint-Barthélemi, à condition que les couvents seraient sous la dépendance des Pères de l'Ordre, dès l'établissement de ceux-ci en France. En même temps, le pape Clément VII exemptait par une Bulle le futur monastère de Paris de la juridiction de l'évêque du lieu et de celle des Carmes mitigés, et le soumettait, en attendant la fondation d'un couvent de Carmes, au général de l'Ordre des Chartreux. L'administration était confiée à MM. Gallemant, Duval et de Bérulle.

Anne de Jésus, accompagnée des Mères Béatrix de la Conception, Isabelle des Anges et de M. de Bérulle partit de Salamanque dans le plus grand secret, le 20 août 1604, pour empêcher les habitants de se mettre à sa poursuite. Elle avait près de cinquante-neuf ans et sa santé était fort délicate. La vénérable Sœur Anne de Saint Barthélemi, la Sœur Eléonore de Saint-Bernard, qui savait le français, et Isabelle de Saint-Paul complétèrent le nombre des voyageuses. On partit le 29 août. Deux Pères de l'Ordre, MM. de Brétigny et de Bérulle et des dames françaises, parmi lesquelles Mme Acarie, accompagnaient les religieuses.

Ce voyage dura sept semaines au milieu des fatigues et des dangers de toutes sortes. Plusieurs fois, les carrosses se renversèrent et les religieuses furent obligées de marcher à pied sur des chemins coupés de fondrières. Mais la Mère Anne de Jésus marchait la première, encourageant les autres par son exemple.

Elle ne voulut pas qu'on s'arrêtat en route : « Si vous vous arrêtez un jour, dit-elle aux Francais, toute l'entreprise est perdue, car nous devons rentrer dans nos monastères. » En effet, à peine eut-on passé la frontière que l'on apprit l'ordre donné par le roi d'Espagne d'empêcher les Carmélites de sortir de son royaume. L'entrée en France des premières Carmélites se fit le vendredi 15 octobre 1604. Le lendemain, la duchesse de Longueville alla rejoindre à Montmartre les religieuses espagnoles et les conduisit à la maison priorale de Notre-Dame-des-Champs qui fut érigé canoniquement le 17 octobre, sous le nom de monastère de l'Incarnation.

Anne de Jésus était entrée en France avec l'espoir d'y cueillir la palme du martyre. Elle y devait subir une persécution plus cruelle que toute mort violente de la part des supérieurs français. M. de Bérulle, associé par sa grande réputation de sainteté à l'introduction de la réforme de sainte Thérèse en France, eut le tort de vouloir former un Carmel d'après ses propres idées. De là, pour la Mère Anne de Jésus une source continuelle de peines et de tracas.

Le nouveau monastère reçut bientôt sept novices qui devinrent, disent les chroniques de Troyes, « des lampes ardentes qui en se consumant elles-mêmes pour Dieu ont éclairé toutes les maisons de l'Ordre établies depuis dans le royaume ». Anne de Jésus, en visitant le couvent fut péniblement affectée d'y trouver aménagées 48 cellules, car les constitutions n'en permettaient que 20. Un second point contraire à la règle de sainte Thérèse était la dépendance des autres monastères fondés dans l'avenir vis-à-vis de celui de Notre-Dame-des-Champs. Anne de Jésus regretta dans son amour pour l'observance d'être sortie d'Espagne.

FONDATION DE PONTOISE — MIRACLE PERPÉTUEL ABANDON DU CIEL ET DE LA TERRE

Comme les postulantes affluaient, on ne tarda pas à fonder une nouvelle maison à Pontoise, à six lieues de Paris. Les supérieurs français nommèrent pour prieure Anne de Saint-Barthélémi, alors Sœur converse. Anne de Jésus protesta contre cette nouvelle infraction et partit néanmoins pour Pontoise afin d'assister sa pauvre amie désespérée d'une pareille aventure.

Pendant la récréation qui suivit la prise d'habit de quatre postulantes elle dit aux novices : « Vous êtes dans une religion si sainte, la règle et les constitutions en sont si parfaites que si vous les gardez fidèlement, du lit de la mort vous irez droit au ciel. »

De nouvelles tribulations l'attendaient à son retour de Pontoise. Dieu la priva tout à coup de ses célestes communications. « Il me semble, disait-elle alors à ses filles, que Dieu et mon âme sont restés en Espagne et qu'ici tout est souffrance pour moi. » Un jour qu'elle s'en plaignait à Dieu, elle entendit une voix qui lui disait : « Et moi, ma fille, n'ai-je pas été beaucoup plus délaissé que tu ne parais l'être? Or, je veux que tu marches à ma suite dans le chemin que j'ai frayé. » A partir de ce moment, Anne de Jésus sentit renaitre en elle cette inextinguible soif de souffrances qui la tourmentera pendant tout le reste de sa vie.

Dans les huit premiers mois de 1605, Anne de Jésus donna l'habit à un très grand nombre de postulantes. A la voir si saintement conduire sa communauté on disait qu'elle était femme « à gouverner non seulement un monastère, mais un royaume »; et « le démon lui-même avouait, par la bouche d'un possédé, qu'il n'y avait personne en France qui lui fit une si cruelle guerre que la Mère Anne de Jésus ». Tout le monde attribuait à son arrivée en France l'état de paix où après tant de guerres la France se trouvait à cette époque. Le ciel aussi révélait la sainteté de la fondatrice en l'honorant d'un miracle perpétuel durant tout le temps de son séjour dans notre patrie.

Sans connaitre la langue, elle comprenait tout ce que ses inférieurs lui disaient en français et celles-ci comprenaient tout ce qu'elle leur communiquait en espagnol. Ce fut vers cette époque que M. de Bérulle manifesta clairement ses intentions de ne jamais céder aux Pères de l'Ordre la direction des Carmélites françaises; ensuite, il voulut faire observer par celles-ci les constitutions de 1581 qui n'avaient pas encore été approuvées par aucun Pape. Plus tard, il les fera passer pour celles qu'avaient apportées en France en 1604 les filles de sainte Thérèse.

Anne de Jésus, fidèle observatrice des constitutions de 1592, prit alors la résolution de faire venir des Carmes en France ou de s'en retourner elle-même en Espagne. Cette conduite lui attira d'acerbes critiques..... et même des calomnies. Elle supportait tout avec patience : « Ces choses, disait-elle, sont pour moi la récompense que je désire pour le peu que j'ai fait en venant en France,

où j'aurais voulu être martyrisée, et il y a encore bien loin de cela au martyre. »

FONDATION DE DIJON — GUÉRISONS MERVEILLEUSES DÉPART POUR LA BELGIQUE

En 1605, M. de Bérulle, pour éloigner Anne de Jésus de Paris, la nomma prieure de la fondation nouvelle faite à Dijon et mit à sa place Anne de Saint-Barthélemi. Pendant qu'elle nourrisait le désir de rentrer en Espagne, Dieu lui ménagea la visite d'une personne appelée Sœur Madeleine de Saint-Jérôme et qui devait introduire le Carmel dans les Pays-Bas. Désireuse autrefois de devenir une des filles de sainte Thérèse, elle s'était liée d'amitié à Madrid avec Anne de Jésus. En se rendant en 1604 en Belgique, à la cour des archiducs, Albert et Isabelle, elle visita Anne de Jésus et se promit bien de la faire venir en Belgique, elle et ses filles.

La sainte fondatrice quitta Paris le 15 septembre 1605. Pendant les quinze mois qu'elle passa à Dijon, elle reçut autant de postulantes qu'en pouvait contenir le monastère.

Le 4 octobre, elle se trouva atteinte d'une épidémie contagieuse qui régnait dans la ville. Elle se préparait à la mort quand au sein d'une brillante lumière elle vit apparaître sainte Thérèse qui, la considérant avec amour, lui rendit une santé parfaite, lui assura qu'aucune de ses religieuses ne gagnerait la maladie et lui annonça qu'avant de sortir de ce monde elle établirait dans un troisième royaume l'Ordre du Carmel.

En 1606, en effet, Anne de Quesada, sœur d'une des dames françaises qui étaient venues chercher les Carmélites en Espagne, de concert avec Madeleine de Saint-Jérôme persuada à l'infante d'établir des Carmélites en Belgique. Isabelle demanda Anne de Jésus. Les supérieurs autorisèrent son départ qui eut lieu le 30 décembre 1606. Anne de Jésus était au comble de ses vœux. M. de Brétigny était nommé supérieur des couvents de Belgique. La Mère connaissait son dévouement et sa piété; elle savait aussi qu'il céderait sans hésiter son droit de supériorité aux Pères déchaussés dès leur établissement dans le pays.

Anne de Jésus et les six religieuses qui l'accompagnaient furent reçues par l'infante Isabelle et l'archiduc Albert, le 22 janvier 1607, avec de grands témoignages de respect et d'affection. L'Ordre du Carmel était fondé en Belgique.

AMOUR DE LA VÉNÉRABLE POUR JÉSUS-EUCHARISTIE FONDATIONS DIVERSES ÉTABLISSEMENT DES CARMES EN BELGIQUE

Le séjour de la vénérable Anne de Jésus en Belgique fut pour cette contrée une ère de paix. Au commencement de l'année 1607, Isabelle et l'archiduc Albert, en guerre depuis longtemps contre les Provinces-Unies révoltées, parvinrent à conclure un armistice qui aboutit le 9 avril 1609 à une trêve de douze ans; elle prit fin juste un mois après la mort de la Sainte.

Isabelle, dans une visite à la Mère Anne de Jésus, lui proposa de la conduire à Sainte-Gudule pour y contempler les Espèces miraculeuses appelées le Saint Sacrement du miracle : « Je n'ai pas besoin de miracles, répondit la Carmélite, pour croire fermement que le corps sacré de Jésus-Christ est réellement et substantiellement présent sous les espèces sacramentelles. » L'archiduchesse fut fort édifiée de ce refus. Elle l'eût été davantage si elle avait su qu'Anne de Jésus avait refusé dans la pensée qu'elle n'aurait pu voir sans défaillance et même sans danger de mort prochain les hosties profanées si indignement autrefois par les Juifs.

Durant les trois premiers jours de son installation à Bruxelles, Anne de Jésus fit la conquête de cinq postulantes parmi lesquelles se trouvaient plusieurs demoiselles de la reine. Le 25 janvier 1607 eut lieu l'érection canonique de la première résidence des Carmélites belges et les archiducs posèrent le 25 mars la première pierre d'un monastère qui ne fut achevé qu'en 1611.

La Vénérable s'occupa aussitôt de répandre la connaissance de la vie et des ouvrages de sainte Thérèse. Elle fit paraître une édition de ses œuvres en flamand, en latin et en espagnol ainsi qu'une vie de la Sainte en gravures.

Les novices affluèrent bientôt. Il fallut fonder à Louvain (4 novembre 1607), à Mons (7 février 1608), à Cracovie (1612) et à Anvers.

En revenant de Mons, où l'organisation du monastère lui avait demandé des peines inouïes, l'infatigable fondatrice prédit qu'elle venait de fonder son dernier couvent. Et, en effet, elle ne concourut qu'indirectement à l'établissement des deux autres monastères.

Mais la servante de Dieu était obligée de faire part de sa sollicitude et de son temps à d'autres qu'à ses chères filles des trois communautés de Bruxelles, de Louvain et de Mons. Les archiducs recouraient à ses lumières dans toutes leurs difficultés. Elle mit à profit leur amitié pour assurer le service divin dans toutes les prisons de la ville et pour obtenir la délivrance, chaque année au jour de la fête de saint Joseph, des trois prisonniers choisis parmi les plus pauvres et les plus malheureux. Enfin, après de longues années de démarches elle obtint du pape Paul V, le 16 janvier de l'an 1610, une Bulle qui remettait entre les mains des Carmes déchaussés d'Italie le gouvernement et la direction des Carmélites déchaussées établies en Italie.

Dès lors, elle ne songea plus qu'à préparer tout ce qui était nécessaire au logement et à l'entretien des Pères Carmes qu'elle avait demandés et attendait. Ceux-ci arrivèrent au mois de septembre 1610, au nombre de six, conduits par le P. Thomas de Jésus. Le 18 septembre, entre les mains de ce dernier, Anne de Jésus et les Carmélites de Bruxelles prêtèrent obéissance à la Congrégation d'Italie. Le ciel mettait le couronnement à l'œuvre de la Vénérable Mère, elle pouvait désormais être en pleine sécurité pour l'avenir de ses religieuses.

RAGE DU DÉMON — TRANSLATION DES CARMÉLITES A LEUR NOUVEAU MONASTÈRE VERTUS HÉROIQUES D'ANNE DE JÉSUS

Furieux de l'établissement des Pères Carmes en Belgique, le démon déclara à la vénérable fondatrice une guerre acharnée qui devait durer huit ans. Il lui livra des assauts terribles et la tourmenta très cruellement dans son esprit et dans son corps.

Le 18 mars 1611, le couvent des Carmélites de Bruxelles fut terminé et Anne de Jésus en prit possession avec ses religieuses. Elle y devait mourir dix ans plus tard après y avoir donné les plus sublimes exemples de vertus. Le ciel réserva avant l'heure des grandes souffrances une joie immense à la fidèle disciple de sainte Thérèse. Le 24 avril 1614, trente et un ans après la mort de la fondatrice du Carmel réformé, Paul V publia le Bref de béatification de sainte Thérèse.

Mais désormais la souffrance ne quittera plus Anne de Jésus. A un tremblement nerveux se joindront bientôt d'autres maladies : goutte, sciatique, paralysie, hydropisie, enflure à la gorge, tumeur à la poitrine, sueurs abondantes devant lesquelles les médecins se déclareront impuissants.

Malgré l'anéantissement où la Vénérable Mère paraissait réduite, jamais elle ne cessa de s'occuper de tout ce qui concernait le gouvernement de sa maison. Sa sollicitude s'étendait jusqu'aux plus petits détails; elle enseignait ses filles par ses paroles, par ses œuvres et même par sa seule présence quand la parole et le mouvement lui faisaient défaut.

Anne de Jésus, en plus des dons merveilleux de guérison, de prophétie, de pénétration des esprits et des cœurs, dont elle avait fait preuve en Espagne, reçut en Belgique de grandes faveurs du Saint Sacrement. « Elle se préparait avec tant de ferveur à la communion, nous dit son confesseur, le R. P. Hilaire, qu'elle finit par contracter avec Notre-Seigneur une union pleine d'amour : elle le sentait dans son âme au moyen d'une certaine touche ineffable qui lui donnait une sorte de connaissance expérimentale de sa présence, comme si on lui eût dit : « Jésus est ici », et l'impression de cette touche était telle que la Vénérable Mère n'aurait pu avoir de doute sur la réalité de la chose. Elle affirmait que si on lui donnait deux hosties dont l'une seulement fût consacrée, elle distinguerait sans se tromper celle sous laquelle le corps de Notre-Seigneur était contenu. »

Pendant son séjour à Bruxelles, la Vénérable prieure réélue par deux fois donna l'habit à vingt-six postulantes, dont vingt-trois firent de plus profession entre ses mains. Mais ce qui l'affligeait fort, c'était d'entendre dire qu'on la maintenait en charge en raison de sa sainteté. Parfois, lorsqu'on semblait lui témoigner de la vénération pour sa vertu, elle tournait la chose en agréable plaisanterie. C'est ainsi que l'évêque d'Osma, son cousin, lui ayant exprimé le désir d'avoir son vieil habit pour le conserver comme une relique, elle lui répondit en ces termes : « Votre dévotion pour notre habit m'a donné beaucoup à rire. Sachez que je ne vous l'enverrai point, parce que je voudrais en être revêtue quand on m'enterrera en récompense de ce qu'il m'a servi pendant quarante-huit ans. »

Une autre fois, on la priait de laisser prendre son portrait : « Faire mon portrait ! répondit-elle : on n'y réussira jamais avec une tête comme la mienne, qui est toujours en mouvement. »

DERNIÈRES ANNÉES
LA MORT DE LA VÉNÉRABLE ANNE DE JÉSUS

En 1618-1619, l'état de la Vénérable Mère était effrayant. Les nerfs s'étant retirés par la violence de la douleur, elle demeurait comme pliée en deux sans pouvoir se servir d'aucun de ses membres pour s'aider elle-même. Bientôt, trois plaies douloureuses se formèrent : deux aux genoux, provenant des chocs causés par les tremblements, la troisième au dessous des reins. La pauvre martyre ne pouvait rester longtemps ni couchée, ni assise, ni debout, ni à genoux. Dans ses mains parurent des taches livides que la Vénérable Mère comparait à des clous de feu. Tout son corps était tellement brûlant que ses filles pouvaient à peine pendant quelque temps tenir la main sur son habit. Au milieu de ces intolérables douleurs, Anne de Jésus se faisait lire la passion de Notre-Seigneur; mais d'ordinaire, au bout de quelque temps, elle demandait qu'on s'arrêtât, parce que, devenue insensible à ses maux, pénétrée des souffrances de son Sauveur, elle n'en pouvait plus supporter la pensée.

Ainsi se passèrent les années 1619 et 1620. Au commencement de février 1621, l'état de la servante de Dieu vint à empirer. De nouvelles plaies s'ajoutèrent aux anciennes. La bouche et le gosier en étaient tout remplis. L'hydropisie, qui jusque-là s'était concentrée dans les jambes et le ventre, avait gagné la poitrine. Le 24 février, avertie par Notre-Seigneur qu'elle serait délivrée de ses maux dans telle chambre de l'infirmerie, Anne de Jésus s'y fit transporter. Le mardi 2 mars, elle voulut se confesser une dernière fois avant de recevoir les Saintes Huiles. Son confesseur, le P. Hilaire de Saint-Augustin, poussé par une inspiration du ciel, l'engagea alors à s'accuser et à demander pardon à Dieu de ce dont elle s'était rendue coupable, lors des troubles de Madrid, en ne déférant point à ses supérieurs. Anne de Jésus répondit avec beaucoup d'assurance que sa conscience ne lui reprochait rien et qu'elle ne pensait pas avoir jamais manqué à l'obéissance.

On procéda ensuite aux saintes onctions; quand on fut arrivé à celle des pieds, la Sœur infirmière remarqua qu'ils étaient brillants comme le soleil et entourés d'un arc-en-ciel de trois couleurs, de rouge, d'azur et d'or.

Anne de Jésus passa la nuit dans de grandes souffrances. A 4 heures, on crut que l'agonie approchait.

Le P. Hilaire lui apporta le Saint Viatique. Le visage de la malade resplendissait d'une joie céleste. Sentant qu'il ne lui restait que quelques instants à vivre, elle pria son infirmière de vouloir bien la coucher par terre. Sœur Marguerite de la Mère de Dieu la prit dans ses bras et, toute stupéfaite de la trouver si légère, circonstance qu'elle ne put s'empêcher de regarder comme surnaturelle, elle la déposa sur la petite paillasse.

9 heures allaient sonner. Tout à coup, toutes les Sœurs, sans doute averties intérieurement par Dieu, accourent des divers endroits de la maison à l'infirmerie. A peine sont-elles arrivées que la Vénérable, levant sur elles un regard plein de tendresse, remit doucement son âme entre les mains du Seigneur.

Ainsi mourut la servante de Dieu le 4 mars 1621, à 9 heures du matin. Elle était âgée de soixante-quinze ans trois mois et huit jours. Elle avait vécu en religion cinquante et un ans.

Le jour même de son décès, elle apparut montant au ciel à plusieurs personnes. Après l'heureux trépas, la Sœur Jeanne du Saint-Esprit, malade, mais persuadée de sa prochaine guérison, avait voulu baiser les pieds de la vénérable défunte. Mais il lui était impossible de se mouvoir et les religieuses étaient trop occupées pour prêter leur concours à une démarche inopportune à leur avis. Quand le corps de la défunte eut été transporté dans le chœur on accéda aux désirs de l'infirme. Deux religieuses la soulevèrent dans leurs bras. Elle baisa d'abord le visage, les mains et enfin les pieds de la servante de Dieu. En ce moment, la malade fut saisie d'un tremblement si violent que les deux religieuses pensant qu'il lui survenait un accès de son mal se hâtèrent de la recoucher sur la chaise longue. A peine y fut-elle déposée qu'elle éprouva la sensation qu'un poids énorme lui était enlevé du corps, pour faire place à une extrême agilité dans tous ses membres. Aussitôt elle se lève et se précipite à genoux près du saint corps. Les religieuses ravies entonnent le *Te Deum laudamus*, la guérison était complète et ne se démentit jamais.

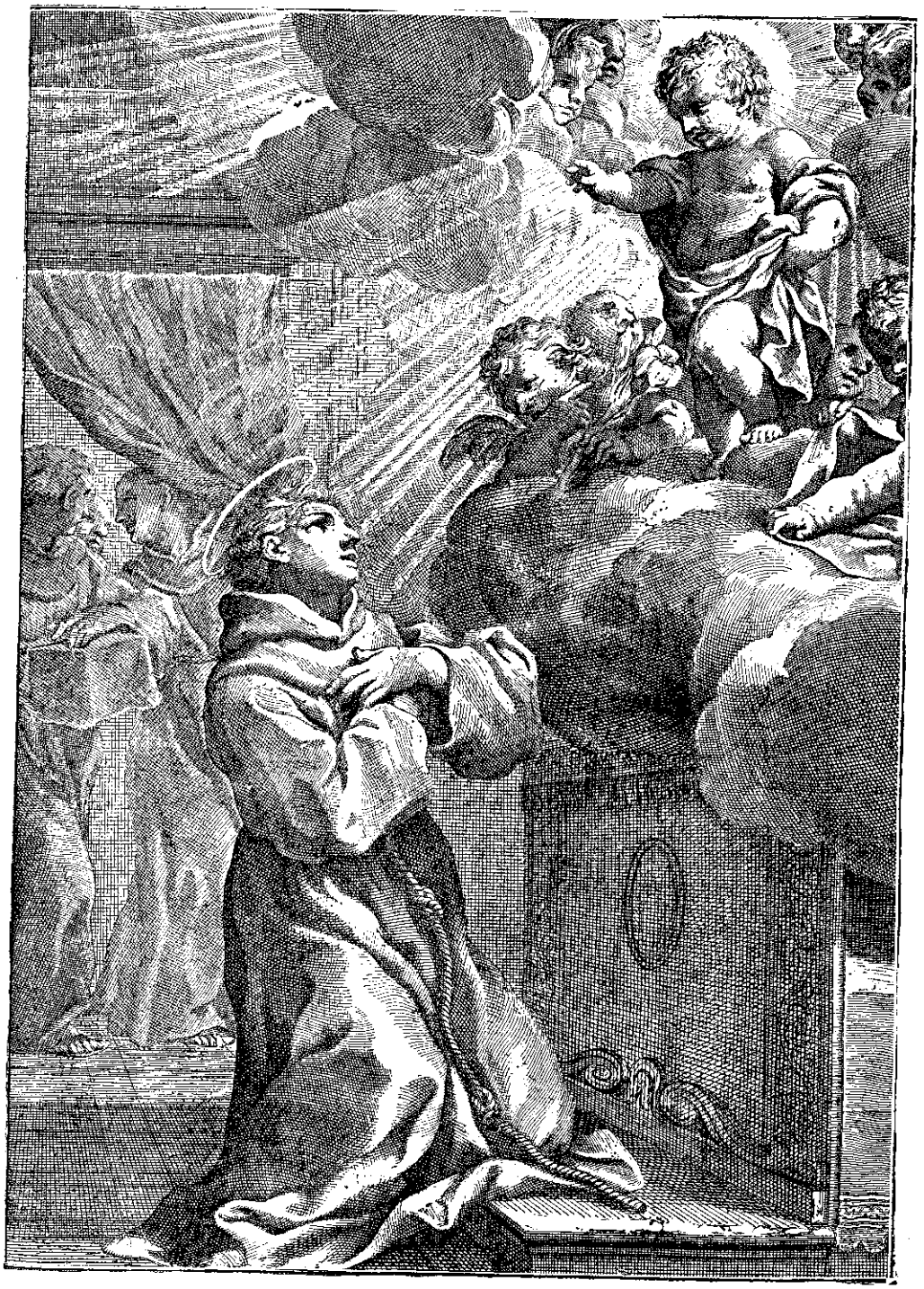
Léon XIII a décerné le titre de Vénérable à la Mère Anne de Jésus, le 13 avril 1878.

SOURCE BIBLIOGRAPHIQUE

La Vénérable Mère Anne de Jésus, par le R. P. Berthold Ignace, Carme déchaussé, t. II, 1882.

SAINT JEAN-JOSEPH DE LA CROIX

Fête le 5 mars.



Apparition de l'Enfant Jésus à saint Jean-Joseph de la Croix.

NAISSANCE DE SAINT JEAN-JOSEPH — SON ENFANCE

Saint Jean-Joseph de la Croix naquit dans l'île d'Ischia, le jour de l'Assomption de l'an 1654; il reçut au baptême le nom de Charles Cajetan. Sa famille, d'une grande noblesse, se distinguait surtout par sa piété extraordinaire; son père s'appelait don Joseph Calosinto, et sa mère dona Laura Garguilo. Ils eurent le bonheur de voir cinq de leurs enfants se consacrer à Dieu; Charles Cajetan les dépassa tous par ses héroïques vertus et son éclatante sainteté.

Dès son enfance, il aimait la retraite, le silence, la prière; il fuyait les jeux de ses frères et de ses compagnons; il consacrait le temps de ses récréations à visiter les églises et à y prier avec une grande ferveur. Il avait un culte tout particulier pour Marie, à laquelle il dressa un petit autel dans sa chambre; il récitait chaque jour l'office de la Mère de Dieu, et jeûnait au pain et à l'eau tous les samedis et aux vigiles de ses fêtes. Il aimait aussi d'un amour ardent les pauvres, sachant que le bien qu'on leur fait, Jésus-Christ le regarde comme fait à lui-même; et, malgré le rang élevé de sa famille, il travaillait de ses mains et distribuait aux pauvres le fruit de son labeur. Il s'appliquait à la mortification et à la patience. Souffleté un jour par un de ses frères, Charles se jeta à genoux dans la boue et récita le *Pater* pour celui qui l'avait frappé.

COMMENT IL SE DÉCIDE A ENTRER CHEZ LES RELIGIEUX DE SAINT PIERRE D'ALCANTARA

A peine âgé de dix-sept ans, il voulait se consacrer tout entier à Dieu dans une vie austère; mais il hésitait entre les trois Ordres les plus sévères des Chartreux, des Minimes ou des Frères Mineurs de Saint-Pierre d'Alcantara.

Après avoir fait une neuvaine très fervente au Saint-Esprit, afin d'obtenir les lumières dont il avait besoin, il arriva que Jean de Saint-Bernard, Franciscain déchaussé de la réforme de Saint-Pierre d'Alcantara, venu d'Espagne en Italie pour y établir ce nouvel Ordre, vint à Ischia. Ses vertus, la sainteté de ses discours, son habit austère transportèrent d'admiration Charles Cajetan qui, désormais, n'eut plus de doute sur sa vocation. Sans tarder davantage, il quitta sa famille et se rendit à Naples au couvent de Sainte-Lucie-au-Mont, où il sollicita avec ardeur son admission dans l'Ordre.

Après neuf mois d'épreuve, il put commencer son noviciat, et quelques jours après, il reçut l'habit, le seul qu'il porta pendant les soixante-quatre ans qu'il vécut en religion. Ce fut alors qu'il changea son nom en celui de Jean-Joseph de la Croix; il prit le nom de Jean, parce que l'on célébrait le lendemain la fête de saint Jean-Baptiste ; celui de Joseph, en témoignage de son amour pour ce saint, et celui de la Croix à cause de sa dévotion envers la passion de Notre-Seigneur.

Son temps de noviciat se passa dans les plus grandes austérités; il jeûnait tous les jours au pain et à l'eau, dormait peu, et portait avec lui, selon les paroles de saint Paul, la mortification de Jésus-Christ dans son esprit et dans son cœur. Il avait pris pour modèles saint François d'Assise et saint Pierre d'Alcantara, qu'il s'efforçait d'imiter.

IL EST CHARGÉ DE FONDER LE COUVENT D'AFILA AU PIED DE L'APENNIN

A peine avait-il atteint sa dix-neuvième année, que ses supérieurs, convaincus de sa grande sainteté, l'envoyèrent pour diriger l'érection d'un couvent à Piedimonte d'Afila (le monastère d'Afila) au pied de l'Apennin. C'était une charge très difficile; mais, avec la grâce de Dieu, il s'en acquitta avec beaucoup de succès. Il fit hâter la construction du couvent, pendant laquelle il aidait lui-même les maçons, portant sur ses épaules des pierres et du mortier. Le monastère achevé, il fit régner parmi ses religieux un grand silence et un profond recueillement. Il fit également observer rigoureusement la règle et voulut que cette maison, la première de cet Ordre établie en Italie, non seulement rivalisât avec celle de Pedroso, établie dans la province d'Estramadure en Espagne, par saint Pierre d'Alcantara, mais qu'elle l'emportât sur elle par la sévérité de la règle. Son zèle fut récompensé par une première extase, où ses frères le virent dans la chapelle élevé de terre et touchant le plafond de la tête.

Il se vit obligé, par obéissance, à son grand regret, de recevoir la prêtrise et de se livrer à l'exercice du saint ministère dans le tribunal de la Pénitence. C'est là qu'il fit paraître sa science théologique puisée dans l'étude du crucifix, à l'exemple de saint Thomas d'Aquin et sainte Thérèse, encore plus que dans les livres. Afin de s'adonner avec plus d'ardeur à la prière et à la méditation, il se retira dans un petit ermitage près du couvent; il en éleva ensuite cinq autres dans les environs, où plusieurs de ses frères se retirèrent et firent de grands progrès dans la sainteté.

IL EST NOMMÉ MAITRE DES NOVICES

Dès qu'il eut vingt-quatre ans, ses supérieurs le choisirent pour maître des novices. Dans cette nouvelle charge, il ne se permit jamais la moindre dispense; toujours assidu au chœur, fidèle à la prière et à toutes les observances de la règle, il était un vrai modèle pour ses novices, qui pouvaient sans crainte imiter toutes ses actions. Bon et doux pour ceux dont il était chargé, il était d'une rigueur extrême pour lui-même ; il s'efforçait d'enflammer ceux qui étaient sous sa conduite d'un amour ardent pour Jésus-Christ, d'un grand désir d'imiter ce divin Sauveur et Marie sa sainte Mère. Nommé ensuite gardien à Piedimonte, il s'acquitta très heureusement de la charge de supérieur, mais son humilité préférait l'obéissance au commandement, et il fit tant d'instances qu'au bout de deux ans il obtint d'être déchargé de ce fardeau. Il ne jouit pas longtemps de cette liberté si désirée, car, en 1684, le Chapitre provincial le nomma de nouveau gardien. Notre-Seigneur, pour l'éprouver, lui envoya pendant ce temps des ténèbres, des sécheresses qui enveloppèrent son âme et la tourmentèrent beaucoup. Il fut récompensé de sa patience par la vision de l'âme d'un Frère mort depuis peu de temps, qui lui assura que pas un seul des religieux de Saint-Pierre-d'Alcantara, venus à Naples, ne s'était perdu. Il fut tellement consolé par cette apparition, qu'il embrassa avec joie les devoirs que sa charge lui imposait. Dieu se plut à manifester la sainteté de son serviteur par de nouveaux miracles, multipliant le pain du monastère, ou faisant pousser en une seule nuit des légumes cueillis la veille et donnés aux pauvres.

Déchargé de nouveau de sa fonction de gardien, il reprit sa place de maître des novices, qu'il occupa pendant quatre ans à Naples et à

Piedimonte. Pendant ce temps, il fut appelé dans son pays natal, afin d'assister aux derniers moments de sa mère, qui rendit son âme à Dieu entre les mains de son fils bien-aimé.

FRUITS QU'IL OBTIENT MIRACULEUSEMENT POUR GUÉRIR UNE MALADE

Saint Jean-Joseph avait une grande confiance en Dieu, aussi fut-elle souvent récompensée par des miracles.

En voici un qui arriva huit ans avant sa mort. Au mois de février, comme il rentrait au couvent, un marchand napolitain s'approcha de lui, le conjurant de prier pour sa femme qui était en grand danger, désirant ardemment avoir des pêches qu'on ne pouvait lui procurer à cette époque. Le Saint lui dit d'avoir confiance, et que le lendemain, le Seigneur, saint Pierre d'Alcantara et saint Pascal exauceraient son désir. Apercevant ensuite quelques branches de châtaignier, il dit au Fr. Michel qui l'accompagnait : « Fr. Michel, prenez trois de ces branches et plantez-les; si vous le faites, le Seigneur, saint Pierre d'Alcantara et saint Pascal auront égard aux besoins de cette pauvre femme. » Le Frère convers s'écria, émerveillé : « Quoi, mon Père, des branches de châtaignier peuvent-elles donc produire des pêches? — Laissez le tout, reprit le Saint, entre les mains de Dieu et de saint Pierre d'Alcantara. » Le Frère obéit et planta les branches de châtaignier dans un pot à fleurs près de la fenêtre du Saint, et le lendemain, on les trouva couvertes de feuilles vertes et portant chacune une superbe pêche. La femme en mangea et échappa ainsi à la mort.

SON AMOUR POUR DIEU ET SA CHARITÉ POUR LES PAUVRES

L'amour de Dieu brûlait si ardemment dans son âme qu'il éclatait jusque dans ses traits, et donnait à ses discours une onction particulière : *Quand il n'y aurait ni ciel, ni enfer, disait-il, je voudrais néanmoins aimer Dieu toujours.*

Un véritable amour pour Dieu n'est jamais séparé d'un sincère amour du prochain et surtout des pauvres. Saint Jean-Joseph se fit un devoir, pendant toute sa vie, de nourrir les pauvres et, lorsqu'il eut été élu supérieur, il défendit de renvoyer un seul mendiant du monastère sans lui donner l'aumône. Dans un temps de disette, il consacra au soulagement des malheureux sa propre nourriture et celle de sa communauté, se reposant sur la Providence du soin de pourvoir aux besoins de sa maison.

Sa charité pour les malades le poussa plusieurs fois à demander à Dieu de transférer sur lui les souffrances des autres, et il vit avec bonheur sa prière souvent exaucée. De même aussi, il se chargeait de faire pénitence pour des pécheurs auxquels il n'infligeait qu'une légère satisfaction.

Outre ces vertus générales, il possédait dans un degré éminent celles qui sont propres à la vie religieuse. Son obéissance aux ordres de ses supérieurs ne connaissait pas de bornes. Nous avons déjà vu comment il pratiquait la pauvreté puisque, pendant les soixante-quatre ans qu'il vécut dans l'Ordre, il porta toujours le même habit.

Il eut le bonheur de conserver sans tache, pendant toute sa vie, la sainte vertu de pureté. L'humilité, véritable fondement de toutes les vertus, lui faisait accomplir avec une grande joie les emplois domestiques du monastère; c'est son humilité qui l'a empêché aussi de retourner dans son pays natal plus souvent.

SA MORTIFICATION, FERME APPUI DE TOUTES SES VERTUS

Tant de vertus admirables et tant de grâces dans l'âme de saint Jean-Joseph supposent des mortifications extraordinaires. En effet, aux pénitences et aux nombreuses austérités prescrites par les règles de son Ordre, il ajoutait toutes celles que sa piété pouvait imaginer. Il gardait le silence aussi longtemps que possible, et ne parlait qu'à voix basse; il allait tête nue dans toutes les saisons. Sous ses habits grossiers et pesants, il portait divers cilices et diverses chaînes, qu'il avait soin de varier afin de rendre la douleur plus intense. Il se donnait, en outre, de rudes disciplines; lorsqu'à l'âge de quarante ans, ses supérieurs l'obligèrent de porter des sandales, il mettait entre elles et ses pieds une quantité de petits clous.

Mais le plus affreux instrument de pénitence qu'il inventa contre lui-même fut une croix longue d'un pied environ, garnie de pointes aiguës, qu'il s'attachait sur les épaules avec une telle force, qu'il s'y forma une plaie qui ne se ferma plus depuis. Il en portait une autre du même genre, mais plus petite, sur la poitrine. Il ne dormait presque pas, et pendant les trente dernières années de sa vie, il s'abstint non seulement de vin et d'eau, mais même de toute espèce de liquide.

MIRACLES, EXTASES ET AUTRES FAVEURS CÉLESTES

Mais il est doux de souffrir pour l'amour de Jésus-Christ, et ce bon Maître se plaît parfois à faire goûter les joies du Thabor à ceux qui l'aiment assez pour le suivre héroïquement au Calvaire. Il aime parfois à leur donner un avant-goût de la félicité qu'il leur réserve au ciel. Saint Jean-Joseph eut souvent des extases pendant lesquelles il ne voyait et n'entendait plus rien. En outre, il eut le bonheur de recevoir, en plusieurs circonstances, et en particulier dans la nuit de Noël, l'Enfant Jésus dans ses bras. La Sainte Vierge lui apparut aussi et lui parla, comme il l'a déclaré dans un moment de transport.

Le bon Dieu lui accorda également le don de bilocation. Un jour, Francisco Viveros, domestique d'une duchesse, vint prier le P. Jean-Joseph de l'accompagner chez sa maîtresse qui, très malade, désirait le voir. Or, le Saint était malade lui-même et incapable de remuer sur son lit. Le domestique revint lui rapporter cette triste nouvelle. Quel ne fut pas son étonnement en entrant dans la chambre de la malade de trouver le Saint auprès de son lit et occupé à la consoler. Il éclata en transports d'admiration : « Que vous êtes simple, lui dit le saint moine, dont l'humilité s'effrayait. Que vous êtes simple, je suis passé tout près de vous et vous ne m'avez pas vu! » C'est ainsi qu'il cherchait à voiler ce prodige.

Au don des miracles, Dieu ajouta celui de prophétie, ainsi qu'on s'en aperçut en plusieurs circonstances. Ainsi, il prédit un jour la destinée future à trois jeunes gens qui s'étaient présentés à lui. Au premier, il dit : « Hélas! mon fils, un Ordre religieux n'est pas ta vocation, tu as une mine de potence. » Au second : « Tiens-toi sur tes gardes, mon fils, car tu es menacé d'un grand péril. » Enfin, au troisième : « Priez la Sainte Vierge avec ferveur, faites votre devoir, et Dieu vous assistera. » Cette prédiction s'accomplit à la lettre, car le troisième, s'étant fait religieux chez

les Franciscains déchaussés, apprit en passant près de Pozzuoli que le second avait été tué et réduit en cendres sur une montagne voisine. Vers le même temps, il rencontra le premier, armé et équipé comme un brigand; celui-ci avoua qu'après avoir commis un assassinat et avoir été condamné, il s'était échappé de prison, et que, au moment même, il était poursuivi pour un autre homicide.

Une autre fois, appelé pour assister une religieuse expirante, il dit en voyant une jeune personne, nièce de la religieuse, auprès du lit : « Vous m'avez appelé ici pour assister à la mort de la tante dont la vie doit encore se prolonger, tandis que c'est la nièce qui est sur le bord de l'éternité. » Peu après, en effet, la religieuse fut guérie et la jeune personne emportée subitement par une attaque d'apoplexie. Ajoutons, pour la gloire de notre Saint, qu'il avait aussi le don de connaître les cœurs, ainsi qu'une grande puissance sur les démons et la nature.

SAINT JEAN-JOSEPH PRÉDIT SA MORT

Toutes les faveurs et récompenses accordées à notre Saint ici-bas ne faisaient qu'augmenter en lui le désir du ciel. Aussi est-ce avec une joie immense qu'il reçut de Dieu la nouvelle de sa mort prochaine. Une semaine avant son départ pour le ciel, il pria son frère de ne pas l'oublier dans ses prières, le vendredi suivant, qui fut en effet le jour de sa mort.

DERNIERS MOMENTS ET MORT DE SAINT JEAN-JOSEPH IL APPARAIT APRÈS SA MORT

Saint Jean-Joseph survécut encore pendant cinq jours, presque sans mouvement et sans sentiment. Le 4 mars, on lui donna l'Extrême-Onction en présence de la communauté et d'autres personnages de distinction. Pendant la nuit suivante, il fit de fréquents et fervents actes de contrition, de résignation, d'amour et de reconnaissance. Enfin, le jour tant désiré pour lui, à une heure peu avancée du jour, il dit au Frère convers qui l'assistait : « Je n'ai plus que quelques moments à vivre. » Le Frère courut avertir le supérieur, qui vint aussitôt avec toute la communauté auprès du malade et tous récitèrent la recommandation de l'âme en versant des torrents de larmes. Seul, le malade restait calme et joyeux. Le Père gardien, s'apercevant qu'il était en agonie, lui donna la dernière absolution. Le Saint inclina la tête pour la recevoir et la releva aussitôt. Il ouvrit ensuite les yeux, fixa un dernier regard plein d'une ineffable tendresse sur l'image de la Sainte Vierge, qui était en face de lui, sourit doucement, puis ferma les paupières et cessa de respirer. C'était le 5 mars 1734.

A l'heure même où l'âme de notre Saint s'envola vers le ciel, Diego Pignatelli, duc de Monte Léone, qui se promenait alors dans son appartement, aperçut le P. Jean-Joseph, qui lui parut en bonne santé et tout environné d'une lumière surnaturelle. Frappé d'étonnement, le duc, qui l'avait laissé malade à Naples peu de jours auparavant, s'écria : « Quoi! P. Jean-Joseph, êtes-vous donc si subitement rétabli? » Le Saint lui répondit : « Je suis bien et heureux. » Puis il disparut. Il apparut également à Innocent Vabetta, qui était endormi au moment du décès de notre Saint. « Me reconnais-tu? lui dit celui-ci. — Non, répondit Innocent. » Le Saint lui dit alors : « Je suis l'âme du P. Jean-Joseph de la Croix, délivré à l'instant même des liens de la chair et en route pour le Paradis, où je ne cesserai de prier pour toi et pour ta maison. Si tu désires voir mon corps, tu le trouveras dans l'infirmerie de Sainte-Lucie-du-Mont. » Plusieurs autres personnes, parmi lesquelles se trouva le P. Bruno, religieux de sa communauté, eurent le même bonheur.

LE BIENHEUREUX PIERRE DE CASTELNAU, MARTYR

Fête le 5 mars.

Le bienheureux Pierre de Castelnau excommunie l'hérétique Raymond, comte de Toulouse. — Il meurt percé d'un coup de lance.

Le bienheureux martyr Pierre de Castelnau a sacrifié sa vie pour la cause de l'Eglise et de la civilisation en France; à ce titre, notre patrie lui doit une reconnaissance particulière.

ARCHIDIACRE ET MOINE

Pierre était né dans le diocèse de Montpellier d'une famille noble. Il fut élevé dans la foi catholique et sut préserver sa jeunesse du venin d'une hérésie pestilentielle qui se glissait alors parmi les populations du Languedoc, et dont nous parlerons plus loin.

Le jeune homme, renonçant aux carrières mondaines, entra dans l'état ecclésiastique, où il se distingua bientôt par sa science et sa probité. L'évêque de Maguelonne le choisit pour son archidiacre (vicaire général). Maguelonne, petite ville de l'Hérault, était le siège de l'évêché transféré plus tard à Montpellier.

Le grand pape Innocent III gouvernait alors l'Eglise. Avant de monter sur la chaire de saint Pierre, il avait connu personnellement Pierre de Castelnau et apprécié son mérite; préposé au gouvernement de l'Eglise universelle, il se souvint de son ancien ami et lui confia plusieurs négociations importantes, que l'archidiacre de Maguelonne conduisit avec succès. Innocent III songeait à élever le vertueux ecclésias-

tique aux premières dignités de l'Eglise, lorsqu'il apprit qu'il venait de quitter le clergé séculier pour se faire humble moine a l'abbaye de Fontfroide. Ce monastère, situé à deux lieues de Narbonne, appartenait à l'Ordre austère de Citeaux. Pierre de Castelnau acheva de s'y former aux vertus évangéliques dans la prière, le silence et la mortification. Il eût été bien agréable pour lui de passer tranquillement sa vie dans cette paisible et sainte retraite ; mais Dieu ne l'y avait envoyé que pour prendre de nouvelles forces en vue de nouveaux combats. Au reste, l'abbaye de Fontfroide elle-même n'était jamais sûre du lendemain à cause du voisinage des hérétiques albigeois.

Le pape Innocent III déployait toutes les ressources de son autorité et de son zèle pour arrêter les progrès de cette hérésie pernicieuse ; il fit appel au dévouement de Pierre de Castelnau, le nomma son légat et missionnaire apostolique, et lui adjoignit un religieux de son Ordre pour l'aider dans ses fonctions. Pierre recevait ainsi pleins pouvoirs pour diriger, au nom du pape, dans tout le Midi, la lutte contre les Albigeois.

Il importe de faire connaître quels étaient ces dangereux ennemis, d'autant plus que leur mémoire trouve encore aujourd'hui des défenseurs parmi les ennemis de la vérité, et que l'on a souvent calomnié l'Eglise à leur sujet.

CE QU'ÉTAIENT LES HÉRÉTIQUES ALBIGEOIS

La ville d'Albi, en Languedoc, fut l'un des principaux centres de la secte, de là le nom d'*Albigeois* donné à ces hérétiques ; mais l'erreur n'était pas née dans cette ville, elle était venue d'Orient en France en infestant l'Italie, et n'était, en réalité, qu'une nouvelle manifestation de la vieille hérésie manichéenne, déjà combattue par saint Augustin, huit siècles auparavant.

L'Eglise catholique seule est toujours la même ; seule, elle a le privilège de l'unité dans la perpétuité, parce qu'elle est fondée sur la vérité, qui ne change pas ; il n'en est pas de même des hérésies. L'hérésie manichéenne, au XIII^e^ siècle, comme la franc-maçonnerie, son héritière, en notre temps, n'était pas une secte unique, mais une collection de sectes, se remuant dans un fond commun d'erreurs, et dont le lien principal était la haine commune contre l'Eglise catholique. Ces sectes portaient divers noms : Cathares, Vaudois, Patarins, Bulgares, Ribauds, Albigeois, etc. ; elles étaient nombreuses, et un auteur contemporain en compte jusqu'à soixante-dix.

Avant de s'imposer par la violence, les sectaires infiltraient d'abord lentement leur doctrine au sein des populations sous le masque d'une hypocrisie perfide. Saint Bernard, qui les avait souvent démasqués et combattus, en traçait le portrait suivant : *Brebis par l'extérieur, renards par l'astuce, loups par la cruauté.* A les entendre, ils faisaient partie de l'Eglise, ils étaient chrétiens, et même, s'ils visaient à quelque chose, c'était à être les meilleurs des chrétiens ; aussi avaient-ils une manière plus parfaite d'entendre l'Evangile, et surtout ils s'élevaient en vives indignations contre les « désordres » du clergé. Ainsi, peu à peu, ils captivaient la confiance des gens simples, des femmes et des enfants, et, une fois qu'ils les avaient gagnés, ils les initiaient par degré à leurs plus abominables mystères. Au reste, c'était un principe reçu parmi eux, qu'on avait toujours droit de mentir aux catholiques et que les serments les plus solennels vis-à-vis des catholiques n'obligeaient à rien.

Le principe fondamental de leur hérésie était le *dualisme* de Manès : « Il y a deux dieux, disaient-ils, le *dieu bon*, de qui émanent les choses spirituelles, et le *dieu mauvais*, de qui sortent les choses matérielles. Chacun est maître absolu dans son domaine. » Ils en tiraient tout de suite cette conclusion morale : le corps et l'âme de l'homme appartiennent à deux royaumes différents et n'ont rien à voir ensemble : donc un manichéen a beau souiller son corps de tous les crimes, l'âme reste toujours pure et immaculée. Avec ce principe, tous les crimes étaient permis et devenaient des œuvres divines aussi bien que les vertus. Dans leur dépravation, ils allaient jusqu'à prétendre que le mariage est une invention scélérate, parce qu'il fixe une barrière aux passions. Ils aboutissaient finalement à ce que nous appelons aujourd'hui le *nihilisme*.

Telle était cette hérésie infâme des Albigeois. Longtemps attachée comme un chancre au flanc des populations corrompues de l'Orient, elle s'était infiltrée peu à peu, comme un dangereux venin, dans l'Europe occidentale. Le midi de la France surtout en était infecté : ce malheur était dû à la protection que donnaient aux sectaires les principaux seigneurs du pays. Les hérétiques avaient gagné ces seigneurs à leur cause, en flattant leurs passions et en leur montrant les biens des couvents et des églises comme des proies bonnes à prendre, destinées par Dieu à leur cupidité. Hélas ! la crainte et la faiblesse humaine avaient entraîné dans leur parti quelques membres du clergé lui-même, en sorte que leur influence se faisait sentir partout.

Une fois les maîtres dans une région, ils y exerçaient contre les catholiques restés fidèles une tyrannie insupportable ; ils profanaient et saccageaient les églises, les ornements sacerdotaux, les images des saints, chassaient les prêtres et quelquefois les massacraient. Un satellite du comte de Foix, passant un jour près de Pamiers, apprend qu'un chanoine célèbre l'office divin dans une chapelle voisine : il court au sanctuaire, se rue sur l'homme de Dieu, lui crève les yeux et le laisse pour mort sur les marches de l'autel.

Un des plus dangereux soutiens de l'hérésie était Raymond VI, comte de Toulouse. Conformément à ce principe de la secte qu'on avait toujours le droit de mentir aux catholiques, il passa une moitié de son règne à faire au pape des promesses et des serments et l'autre moitié à ne pas les tenir. Débauché autant que parjure, il avait donné sur le trône le scandale d'un triple divorce. On conçoit facilement qu'un tel homme devait préférer les sectes albigeoises à la religion catholique.

PIERRE DE CASTELNAU, LÉGAT DU PAPE TOULOUSE ET CARCASSONNE

Le pape Innocent III, ainsi que nous l'avons dit, multipliait ses efforts pour guérir une plaie si dangereuse et si profonde. « Il résolut d'abord, dit Mgr de la Bouillerie, de députer vers nos contrées méridionales des légats et des missionnaires pour essayer de ramener les peuples à la pureté de la foi ; puis, si l'influence des légats et la parole des missionnaires demeuraient sans effet, il se promit, pour défendre au moins contre les loups dévorants le petit troupeau fidèle, de recourir à l'autorité de ceux qui ne portent pas le glaive en vain (1). »

(1) Le *Bienheureux Pierre de Castelnau et les Albigeois au* XIII^e^ *siècle*, par MGR DE LA BOUILLERIE, 1867.

Le nouveau légat et son collègue, Fr. Raoul, se rendirent d'abord à Toulouse, dont la lâche complicité de Raymond VI avait fait un des centres de l'hérésie. Ils y prêchèrent avec courage; ils instruisirent, exhortèrent, menacèrent des anathèmes de l'Eglise.

« Leur mission ne demeura pas sans fruit; ils obtinrent des principaux habitants de la ville la promesse, par serment, d'abjurer l'hérésie; et, en retour, les légats s'empressèrent de confirmer, au nom du pape, les libertés et les franchises de la cité. L'Eglise, qui ne supporte pas la licence de l'erreur, a toujours favorisé hautement les légitimes libertés des peuples; elle n'a jamais cessé de prêcher cette parole de l'Evangile : *C'est la vérité qui rend libre.*

» Toutefois, ce succès ne fut pas de longue durée. L'hérésie, un moment comprimée à Toulouse, y redevint plus menaçante que jamais; et, comme d'ailleurs elle promenait ses ravages dans les contrées environnantes, les légats s'éloignèrent de Toulouse et se mirent à évangéliser tous les lieux où l'ardeur de la secte sollicitait plus instamment leur zèle. »

En 1204, ils affrontaient Carcassonne, autre chef-lieu de l'hérésie. Ils n'eurent pas de peine à convaincre les sectaires des plus épouvantables blasphèmes; mais, assurés de l'appui du comte de Carcassonne, les audacieux bravaient les légats, tandis que les timides n'osaient pas se convertir.

UNE LETTRE DU PAPE

Voyant les obstacles se multiplier chaque jour, et ses travaux sans résultat, Pierre de Castelnau jugea la charge trop lourde pour ses épaules et supplia le Souverain Pontife de lui permettre de rentrer dans son monastère.

Le pape lui écrivit aussitôt une lettre magnifique pour relever son courage : « ..... Vous ne devez pas refuser le travail, lui disait-il, bien que le peuple vers lequel vous êtes envoyé paraisse dur et incorrigible, car vous n'ignorez pas que le Seigneur peut, des pierres elles-mêmes, faire sortir des enfants d'Abraham. Ne pensez pas que Dieu vous donnera une moindre récompense parce que, jusqu'à présent, vous n'avez pas réussi selon vos désirs. C'est le travail que Dieu récompense et non le succès. Espérant donc avec fermeté dans le Seigneur qui donne au labeur l'accroissement, Nous exhortons et conjurons votre piété, et Nous vous commandons même, par cet écrit apostolique, de faire instance auprès des peuples à temps et à contre-temps, de les reprendre, de les supplier, de les instruire, sans vous lasser jamais, de remplir fidèlement enfin votre charge d'évangéliste et d'accomplir jusqu'au bout le ministère que Nous vous avons confié. »

Pierre se remet donc à l'œuvre. Il va trouver le comte de Toulouse, qui trahissait encore l'Eglise; il exige de lui un nouveau serment et l'obtient. Un ami du comte, Raymond de Rabastens, était monté sur le siège épiscopal de Toulouse, par des voies indignes; c'était un loup dans la bergerie et non un pasteur: Pierre le dépose de l'épiscopat, au nom du pape dont il est le représentant.

Il revient ensuite vers le Rhône, parcourt la province d'Arles, et préside un Concile à Vienne. Mais les amertumes et les travaux ont accablé ses forces; il tombe gravement malade dans cette dernière ville. Une heureuse nouvelle vient le réjouir : il apprend que son ami Foulques, âme ardente et généreuse, vient d'être sacré évêque de Toulouse. Il lève les mains au ciel en action de grâce.

DÉCOURAGEMENT — SECOURS PROVIDENTIEL

Rendu à la santé, il se hâte de rejoindre les deux autres légats, Arnaud, abbé de Citeaux, et le moine Raoul. En 1206, nous les retrouvons à Montpellier, attristés, presque découragés à la vue de l'obstination des hérétiques et de la stérilité de tant de travaux.

C'est alors que la Providence leur envoie un secours inattendu et merveilleux. Le vénérable Diégo d'Azébès, évêque d'Osma (Espagne), revenait de Rome, accompagné du sous-prieur des Chanoines Réguliers de sa cathédrale, saint Dominique de Guzman. Ils avaient reçu du pape l'autorisation de se joindre aux missionnaires. Ceux-ci leur exposent avec tristesse leur peu de succès. Diégo n'approuve pas ce découragement; il les engage à reprendre leurs prédications avec ardeur; mais il ajoute que la parole ne suffit pas, il faut y ajouter l'autorité de l'exemple, et, disciples des apôtres, aller comme eux sans pompe extérieure, pieds nus, sans or, sans argent, et en demandant à l'aumône le pain de chaque jour.

« Les saints se comprennent facilement, dit Mgr de la Bouillerie, parce que leur conversation, qui est dans les cieux, est unanime pour les choses célestes. » Le conseil du saint évêque est approuvé des légats, et les cinq missionnaires le mettent résolument en pratique. Dieu bénit leur foi et leur confiance, de nombreuses conversions ont lieu de divers côtés.

L'abbé de Citeaux, après être allé présider le Chapitre général de son Ordre, revient avec un nombreux groupe de missionnaires. Mais saint Dominique les surpassse tous par son zèle, sa sainteté, ses succès et ses miracles. Les discussions publiques avec les sectaires sont fréquentes; à Caramon, l'évêque Diégo confond deux de leurs principaux chefs, et cette petite ville se convertit; à Montréal, les missionnaires soutiennent victorieusement, pendant quinze jours de suite, la discussion contre les hérétiques.

Après deux ans d'apostolat, Diégo retourne régler les affaires de son diocèse; mais Dominique reste. Il va se fixer à Fanjaux, où l'éloquence de sa parole, la sainteté de sa vie, et surtout l'aide de la Très Sainte Vierge, en l'honneur de laquelle il institue le saint Rosaire, déterminent beaucoup d'âmes à revenir au chemin du salut.

Mais il ne suffisait pas de convertir, il fallait assurer la persévérance en face des perfidies sans cesse renouvelées des sectaires. C'est pour préserver de leurs atteintes quelques jeunes filles que, en l'année 1208, saint Dominique jeta aux pieds de la colline de Fanjaux les fondements du monastère de Prouille, le premier couvent de *Dominicaines*. Bientôt, il s'entourera lui-même de compagnons d'apostolat et fondera l'Ordre des Frères Prêcheurs.

PIERRE DE CASTELNAU ET RAYMOND VI — LE MARTYRE

Cependant, toutes ces conversions n'étaient que des conquêtes individuelles, sans cesse exposées aux retours offensifs de l'ennemi. Grâce à la protection que les princes, en particulier le comte de Toulouse, assuraient aux hérétiques, la situation générale du pays ne changeait pas. « C'est alors que les historiens nous représentent le très saint Fr. Pierre de Castelnau animé d'un grand courage, se présen-

tant à la cour du tyran, lui reprochant ses nombreux parjures et osant lui résister en face, parce qu'il était non seulement répréhensible, mais vraiment digne de damnation.

» Toutefois, éclairé d'une lumière plus haute, l'homme de Dieu comprenait déjà que, pour sauver l'Eglise, le martyre valait mieux que tous les efforts humains, et, vers la même époque, il prononçait cette prophétique parole : « Les affaires de Jésus-Christ ne réussiront dans ces contrées que lorsqu'un de nous qui prêchons en son nom mourra pour la défense de la foi, et puissè-je moi-même être le premier à périr sous le glaive du persécuteur. »

» Cette prédiction et ce désir devaient bientôt se réaliser. Pierre venait, pour la seconde fois, d'exclure le comte de Toulouse de la communion de l'Eglise, quand celui-ci, qui tremblait toujours lorsqu'il était frappé, supplie le légat de se trouver à Saint-Gilles sur les bords du Rhône, où il sera lui-même, promettant d'avance au Saint-Siège une soumission entière.

» Pierre est fidèle au rendez-vous. Il entre en pourparlers avec le comte qu'il trouve, comme toujours, facile et faux tout à la fois, promettant tout ce qu'il ne veut pas tenir, éludant ce qu'il ne veut pas promettre, tergiversant entre le pape qui lui fait peur et l'hérésie qu'il veut ménager. » (*Mgr de la Bouillerie.*)

Le légat, voyant que l'entrevue n'est qu'un nouveau piège et qu'il n'obtiendra rien, déclare au comte qu'il va quitter Saint-Gilles.

A ces mots, le comte, furieux, éclate en menaces de mort contre le représentant du Saint-Siège.

Pierre ne se laisse pas déconcerter. Le lendemain, après la messe, suivi de ses compagnons, il se préparait à passer le Rhône, à peu de distance de Saint-Gilles, lorsqu'un séide du comte Raymond se rua soudain sur l'homme de Dieu et lui plongea sa lance dans le flanc. « Que Dieu te pardonne comme je te pardonne », lui dit le martyr. Ses compagnons s'empressèrent autour de la victime; mais la blessure était mortelle. Pierre exhorta ses compagnons à continuer courageusement la lutte pour l'Eglise, et bientôt après il expira. C'était le 15 janvier de l'an 1209.

L'ÉGLISE ET LE GLAIVE

A la nouvelle de ce dernier attentat du comte de Toulouse, le pape Innocent III appela contre lui et contre ses complices le glaive des princes chrétiens.

L'Eglise, en effet, ne porte pas le glaive elle-même; elle le laisse aux mains des princes temporels; mais, ceux-ci ont le devoir de défendre l'Eglise (1). Je dis *défendre* l'Eglise, car elle ne réclame jamais leur épée comme une arme offensive ou comme un instrument d'apostolat; elle la réclame seulement comme une arme défensive, quand cela est nécessaire pour sauver ses droits et la liberté de ses enfants injustement opprimés et violés. C'était le cas où elle se trouvait en face des Albigeois obstinés. Si on laissait cette secte infâme continuer ses ravages, c'en était fait de la civilisation chrétienne, et les populations allaient être entraînées dans la plus hideuse barbarie.

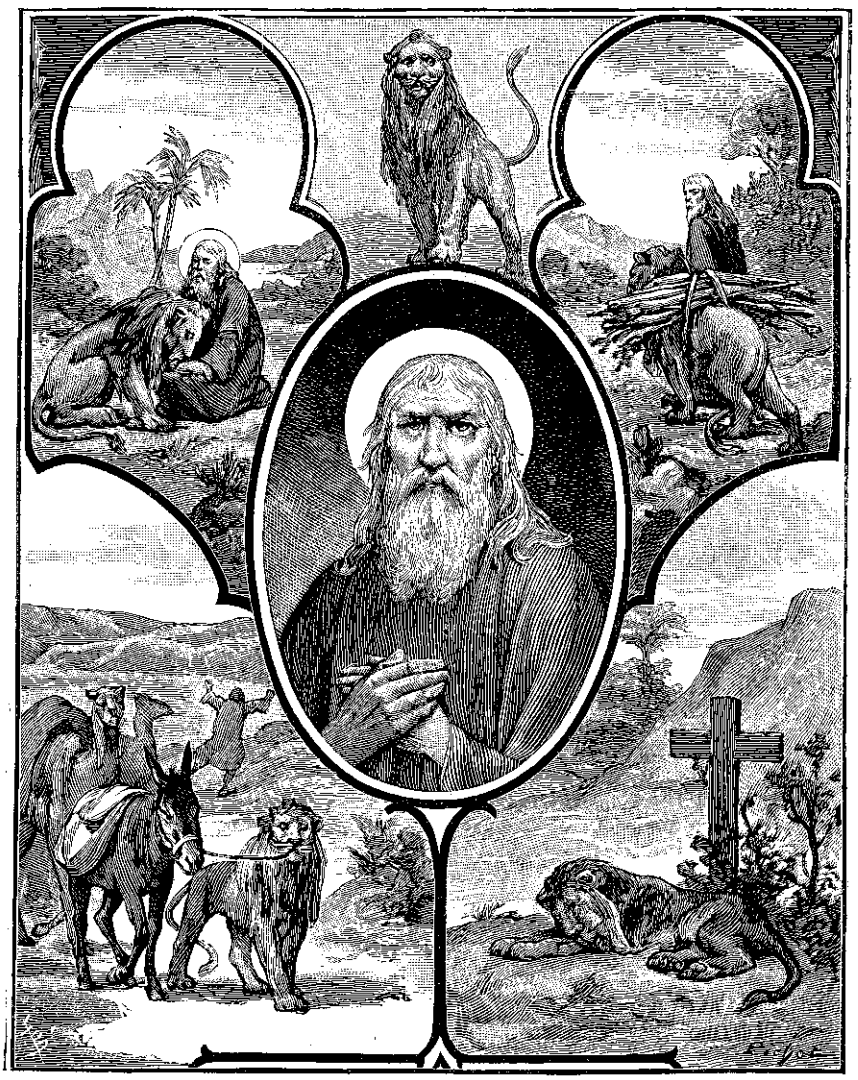
Une armée catholique se leva donc, sous la conduite du brave Simon de Monfort, et marcha contre les ennemis de la foi et du bien public. Dans cette guerre longue et difficile, il y eut, comme dans toute guerre, bien des faits blâmables qui furent, en effet, blâmés au Concile de Latran; mais, finalement, la victoire resta aux catholiques et la France fut sauvée.

Ce principe doit être affirmé sans aucun préjudice pour le *pouvoir temporel* du Pape. Tout le monde sait, en effet, que ce *pouvoir temporel* n'a pas pour but de défendre l'Eglise, par le glaive, au milieu des nations; mais uniquement de garantir l'indépendance du Pape chez lui. Il faut que le Pontife universel, qui doit traiter librement avec tous les gouvernements, ne soit le sujet d'aucun d'eux en particulier.

SAINT GÉRASIME

MOINE DE PALESTINE, MORT EN 475

Fête le 5 mars.



Les gravures-médaillons encadrant le Saint retracent le gracieux épisode du Lion de saint Gérasime.

LES PREMIÈRES ANNÉES DE VIE RELIGIEUSE

Né en Lycie, la terre des loups et des caractères agrestes, Gérasime est voué à Dieu dès son berceau par ses parents, que distingue une piété remarquable. Son enfance s'écoule ensuite, comme celle de tous les enfants chrétiens, au milieu des jeux, des études, fort rudimentaires en ce pays, de la prière et de quelques œuvres de charité.

De fort bonne heure il embrasse la vie monastique, se retire dans un couvent de sa province et gagne ensuite les endroits solitaires pour s'exercer à l'existence d'anachorète. Sa nourriture consiste presque uniquement en légumes, parfois même en herbes des champs, assaisonnées d'une manière sommaire, menu qui ferait frémir nos estomacs délicats. Puis le désir de visiter les Lieux Saints, de prosterner son front sur les sanctuaires du berceau du christianisme, de baiser la terre que Jésus-Christ avait arrosée de son sang s'empare de lui, et il part pour Jérusalem.

Sa dévotion une fois satisfaite, il ne veut plus

quitter cette terre de prédilection où chaque pas marque un souvenir chrétien, où l'air même semble imprégné d'un parfum de christianisme. Il se retire donc sur les bords délaissés de la mer Morte, tout près de l'embouchure du Jourdain, au milieu des dunes verdâtres qui s'embrasent sous les ardeurs du soleil, dans une contrée triste comme la mort et délaissée comme un cimetière.

Là, avec quelques âmes d'élite, qui semblent avoir reconnu sa supériorité et s'être rangées sous sa discipline, il prie, il jeûne, il mortifie son corps, sans règle bien précise, avec ce laisser-aller qui caractérise la vie religieuse en Orient. Jusque-là, pas de monastère. Chaque ermite a sa cellule, faite avec quelques branches de tamaris, et il ne possède que les habits et les ustensiles de ménage les plus indispensables. Seul, un petit oratoire groupe en certaines occasions, comme le samedi, le dimanche et quelques jours de fête, les anachorètes dispersés çà et là dans les fondrières du désert. On y chante les offices, on y assiste à la Messe, on y communie au corps et au sang de Jésus-Christ, et on repart ensuite, fortifié par la prière et par le sacrifice, continuer la même vie de renoncement.

CHUTE DE GÉRASIME
SA CONVERSION OPÉRÉE PAR SAINT EUTHYME

A peine Gérasime s'est-il installé dans cet asile de la prière et de la mortification qu'il se laisse circonvenir par les hérétiques et donne son nom au parti de l'eutychien Théodose.

Celui-ci était un moine égyptien en lutte ouverte avec son patriarche, le fameux Dioscore, qui ne valait guère mieux que lui. A la suite de je ne sais quel acte d'insubordination, le patriarche venait de le faire rouer de coups, promener sur un chameau galeux à travers les rues d'Alexandrie et finalement expulser de l'Egypte. Le moine rebelle était allé ensuite troubler un instant de ses clameurs et de ses cabales les Pères du Concile de Chalcédoine, puis, passant en Palestine et profitant de l'absence de l'évêque de Jérusalem, Juvénal, il s'était fait agréer de l'impératrice détrônée, Eudocie. Avec l'appui de cette princesse, il se laissa consacrer patriarche de Jérusalem par les moines révoltés, dans la basilique du Saint-Sépulcre, et ensanglanta la Palestine par des cruautés inouïes et une tyrannie de vingt mois (451-453).

Il semble que le passé d'un aussi triste personnage aurait dû mettre en garde Gérasime et ses amis; mais il ne le connaissait pas. On ne savait de sa vie que ce qu'il voulait bien en raconter; on était, de plus, séduit par l'éloquence enflammée de l'intrus, par ses mœurs apparemment rigides, par le zèle outré qu'il professait pour la doctrine de saint Cyrille et aussi par les faux actes du Concile de Chalcédoine qu'il répandait un peu partout et qui soutenaient ouvertement le nestorianisme.

L'ignorance de Gérasime est sans doute inexcusable et sa conduite un peu précipitée. Avant de sortir de l'Eglise catholique, de renier un Concile auquel il n'avait pas assisté, de renoncer à la communion de son évêque, encore absent de la contrée, il aurait dû attendre, prendre les informations et ne se livrer à un étranger qu'à bon escient. En cela, sa conduite est gravement coupable, bien que sa bonne foi reste incontestée.

Du reste, son erreur fut de courte durée. Quelque temps après, il s'entretenait dans le désert de Rouba avec saint Euthyme, le seul des moines resté fidèle à la foi de Chalcédoine; il reconnut humblement sa faute et n'hésita pas à s'éloigner aussitôt de la communion de Théodose. D'autres anachorètes, placés sous son obéissance, imitèrent son exemple et rentrèrent avec lui dans le giron de l'Eglise.

GÉRASIME FONDE UN MONASTÈRE
LA RÈGLE QU'IL IMPOSE

Gérasime demeure ainsi quelque temps dans le désert avant de fonder son monastère. Nous ignorons l'époque précise où il abandonne les bords de la mer Morte pour se transporter sur les rives plus accessibles du Jourdain; ce doit être vers 455, cinq ou six ans après son arrivée en Palestine. Sa fondation n'est ni une laure ni un couvent, et elle participe à la fois aux avantages de tous les deux. Soixante-dix cellules s'élèvent dans la plaine, et chacune d'elles possède un moine plus avancé en perfection; au milieu d'elles se dresse un monastère proprement dit, où l'on mène la vie commune, et qui est destiné aux débutants.

Quelques mots d'explication sont ici nécessaires pour bien se rendre compte de l'existence pratiquée et imposée par notre Saint à ses disciples. Il y a deux formes bien distinctes de la vie religieuse : la vie érémitique et la vie cénobitique. Chacune d'elles présente des inconvénients et des avantages. Si la première a, en soi, une grande supériorité sur la seconde, elle exige par ailleurs de ceux qui veulent la pratiquer plus de vertu et plus d'expérience. On peut ajouter aussi qu'elle requiert plus d'instruction, car, suivant le mot d'un religieux fort expérimenté : « Celui qui veut habiter le désert, sans avoir à en souffrir, doit être déjà un docteur et ne plus avoir besoin de maître. »

C'est pour remédier aux dangers de la solitude et de l'isolement que saint Gérasime imagine la création des laures. La laure tient à la fois de la vie commune et de l'érémitisme. Elle se compose d'un certain nombre de grottes ou de cellules occupées par un ou plusieurs religieux, qui, tout en étant placés sous l'obédience d'un seul, conservent pourtant leur autonomie propre.

La vie des laures, inaugurée jadis en Egypte, reçoit de saint Gérasime une réglementation fort détaillée qu'il nous faut maintenant faire connaître.

Pendant cinq jours complets de la semaine, du lundi au vendredi, le religieux laurite reste maître de sa destinée et de son temps qu'il dispose selon son bon plaisir. Il vaque dans sa cellule à la prière et au travail des mains, comme bon lui semble. Le samedi, dans l'après-midi, il sort de son refuge et s'achemine, avec ses compagnons, vers l'église pour assister à l'office et à la Messe; après quoi il passe la journée du dimanche avec ses confrères, mange au réfectoire et dort dans une salle commune. Il rend compte en même temps au supérieur et à l'économe de l'emploi de son temps, renouvelle ses provisions de bouche, sa portion d'eau, de branches de palmier et de joncs qui lui serviront à tresser des nattes et des corbeilles, puis il regagne sa cellule le dimanche soir.

Il est interdit aux laurites de saint Gérasime d'allumer du feu, même en hiver, et de travailler le soir à la clarté de la lampe dans leurs cellules, sous peine d'être renvoyés. De même, on ne les autorise que le samedi et le dimanche, lorsqu'ils sont réunis en communauté, à manger des aliments cuits et à goûter un peu de vin, deux choses qui ne sont jamais permises dans la cellule. Les autres jours de la semaine, ils doivent se contenter de pain, d'eau et de dattes. Sur ce point, la règle

est formelle et ne souffre aucune exception.

Quelques moines ayant demandé à saint Gérasime la permission de faire chauffer leur eau, de manger des légumes cuits et de lire, le soir, après le coucher du soleil, il le leur interdit formellement en disant : « Si vous voulez vivre de la sorte, vous n'avez qu'à vous retirer dans un monastère, car je ne le souffrirai jamais de la part d'anachorètes. »

Pour tout ameublement, la cellule d'un laurite comprend une natte, sur laquelle il peut s'asseoir le jour et dormir la nuit, un traversin en paille ou en joncs, une couverture pour se couvrir la nuit, une cruche d'eau pour boire et pour attendrir les palmes ou les tiges de joncs. Pas un d'entre eux ne possède d'habit de rechange, et le vêtement qui revient à chacun est des plus pauvres et des plus modestes. De plus, il est enjoint à tous de laisser toujours la porte de leur cellule ouverte, au moment où ils s'en absentent, afin que les étrangers puissent s'édifier au spectacle de leur pauvreté et leurs confrères emporter l'eau ou les palmes qui leur seraient nécessaires.

Telle est, en quelques mots, la règle de vie que saint Gérasime imposa à ses religieux, celle qu'il pratiqua lui-même la plus grande partie de son existence. De ses mortifications corporelles, il n'est guère parlé par son biographe. On sait cependant que, en dehors de ses jeûnes et du silence qui était presque de rigueur chez lui, il passait parfois des nuits entières en prière, soit à l'église pendant les grandes vigiles, soit dans sa propre cellule, afin de dompter ses passions.

COMMENT SAINT GÉRASIME PASSAIT LE TEMPS DU CARÊME

Le zèle dévorant de saint Gérasime le saisissait surtout aux approches du Carême. Du 14 janvier au dimanche des Rameaux, il se retirait chaque année dans le désert de Juda, en compagnie de saint Euthyme, auquel il avait emprunté cette pratique, en compagnie aussi d'autres saints religieux.

La scène du départ fixé au 14 janvier avait quelque chose de simple et d'impressionnant, comme il arrive souvent dans les cérémonies monastiques. Dès que le jour du départ était venu, tous les religieux se réunissaient à l'église. Le supérieur célébrait une Messe solennelle, et chacun, à son tour, s'approchait de l'autel pour y recevoir la Sainte Communion. L'honneur de dire la Messe était d'ordinaire réservé à saint Euthyme.

On se rendait ensuite au réfectoire prendre une légère collation, et de là, une seconde fois, à l'église. Après de longues oraisons, suivies de prostrations nombreuses, tous les moines se donnaient l'accolade fraternelle, puis ils se jetaient aux genoux du supérieur ou du plus âgé d'entre eux pour lui demander pardon de leurs errements passés et implorer humblement sa bénédiction. La porte du monastère était alors grande ouverte et chacun s'en allait lentement, modeste, les yeux baissés, tandis que les voies graves des anachorètes égrenaient les versets du psaume XXVI, sublime de confiance en Dieu :

Le Seigneur est ma lumière et mon salut,
Qui craindrais-je ?
Le Seigneur est le rempart de ma vie,
Devant qui tremblerais-je ?.....

A mesure que les premières strophes du psaume se déroulaient dans les airs, les ascètes se chargeaient des provisions de bouche qu'ils avaient déjà choisies. Les uns ne prenaient que du pain, d'autres des figues ou des dattes; les plus tièdes y ajoutaient des légumes cuits à l'eau; les plus fervents auraient cru douter de la Providence en emportant la moindre nourriture, ils comptaient sur les herbes et les racines qui poussent même au désert. Et tandis que chacun franchissait la clôture du monastère, les yeux fixés devant soi, sans regarder la direction que prenaient ses compagnons, le chœur achevait l'appel à Dieu d'une voix vibrante :

Seigneur, enseigne-moi ta voie,
Dirige-moi dans un sentier uni.....

Il arrivait parfois que saint Gérasime et ses confrères trouvaient le désert qui leur servait habituellement de refuge trop fréquenté encore pour leur cœur insatiable d'isolement. Ils se retiraient alors plus au Sud, dans la région inexplorée de la mer Morte. Pas un souffle d'air ne pénètre dans ces gorges arides, pas un arbre n'offre d'ombre protectrice. Et lorsque l'imagination est en proie à toutes les séductions du mirage, si par hasard le corps vient à défaillir, il ne reste plus, à moins d'un prodige céleste, qu'à attendre patiemment le coup de la mort.

C'est ce que fit le jeune saint Sabas, pendant le Carême de 469, en se couchant au bas d'une roche, et nul doute qu'il n'eût promptement succombé, si les prières de saint Euthyme et celles de ses compagnons, en particulier de saint Gérasime, n'avaient obtenu miraculeusement de Dieu le jaillissement d'une source.

MORT DE SAINT EUTHYME
GÉRASIME VOIT SON AME MONTER AU CIEL

Le 20 janvier 473, dans la nuit du vendredi au samedi, saint Euthyme, l'ami fidèle de saint Gérasime, celui-là même qui l'avait tiré des pièges de l'hérésie, rendait sa belle âme à Dieu, dans son monastère, distant de celui de saint Gérasime de trois ou quatre lieues.

A la même heure, saint Gérasime en prière voyait l'âme du grand solitaire s'envoler vers le Seigneur, ainsi que nous l'apprend un récit très vivant et très circonstancié, que nous devons à un témoin oculaire, saint Cyriaque. On ne saurait résister au plaisir de le transcrire.

« La cinquième année de mon séjour dans la laure de saint Gérasime, raconte saint Cyriaque, le 19 du mois de janvier, un vendredi soir, j'étais en train de préparer la cuisine du lendemain pour les religieux. Or, à la cinquième heure de la nuit, tandis que je veillais pour éplucher des légumes, saint Gérasime accourut tout à coup vers moi et me dit :

» — Cyriaque, mets tes sandales, prends ton » manteau, et suis-moi. »

» Ce que je fis à l'instant même. Et comme nous arrivions à Jéricho, je dis au vieillard : « Père » vénéré, quel est le motif de ce voyage? »

» — C'est que, reprit Gérasime, Euthyme le » sanctifié est mort.

» — Et comment le savez-vous? », repartis-je.

Alors le vieillard me répondit : « A la troisième » heure de la nuit, tandis que j'étais en prière, » j'ai vu le ciel s'ouvrir et un éclair déchirer la nue » et descendre jusqu'à terre. Et l'éclair resta ainsi » assez longtemps sous forme de colonne lumineuse » qui allait de la terre au firmament. Et comme » j'étais indécis sur le sens de cette vision et que » je demandais à Dieu de m'en indiquer la cause, » j'entendis une voix qui sortait du ciel et qui me » dit : « C'est l'âme du grand Euthyme qui monte

» vers les cieux. » Et, peu à peu, la colonne lumineuse s'éleva de terre avec des chants harmonieux et elle disparut dans les nuées. »

Le lendemain, saint Gérasime assistait aux funérailles de son ami, que présida le patriarche de Jérusalem en personne, et ses traits épanouis qui frappèrent tous les assistants semblaient refléter un rayon de la vision qu'il avait eue la nuit précédente.

MORT DU SAINT
LE LION DE SAINT GÉRASIME

La disparition d'Euthyme avertissait le Saint que le jour de sa mort ne tarderait pas à arriver. Ils étaient, en effet, sensiblement du même âge, avaient vieilli ensemble dans les exercices de l'ascèse, et eux, qu'une amitié si touchante avait liés ici-bas, ne pouvaient rester bien longtemps séparés. De fait, saint Gérasime ne survécut que deux ans à son ami; il mourut le 5 mars 475, assisté de ses nombreux enfants, surtout de ses deux frères, Etienne et Basile, auxquels il laissa après sa mort la direction de sa laure.

Nous ne savons rien des dernières années de sa vie, pas plus que de sa mort, mais nous apprenons par son biographes que la pauvreté de son monastère était extrême. Plus d'une fois les habitants de Jéricho furent contraints de subvenir aux besoins des religieux et d'apporter le pain qui, sans eux, aurait fait complètement défaut.

Le nom de saint Gérasime reste attaché à un gracieux épisode, qui nous est raconté par Jean Moschus vers la fin du VIe siècle, et qui a été, depuis, illustré par le pinceau des artistes et l'imagination des poètes. La *Légende dorée* l'a attribué à saint Jérôme, erreur que la ressemblance des noms latins *Hieronymus* et *Gerasimus* explique facilement. Voici le fait, tel qu'il est narré par Jean Moschus.

Un jour, saint Gérasime se promenait sur les bords du Jourdain, quand un lion rugissant se présente à lui, l'air plaintif et traînant la patte. Le saint s'approche de l'animal, retire une grosse épine qui s'était enfoncée dans sa patte et panse la blessure béante. La bête est si touchée et si soulagée par ce traitement qu'elle témoigne de sa joie par les battements de sa queue et les frissons de sa crinière; puis elle se met à la suite du solitaire et rentre avec lui à la laure.

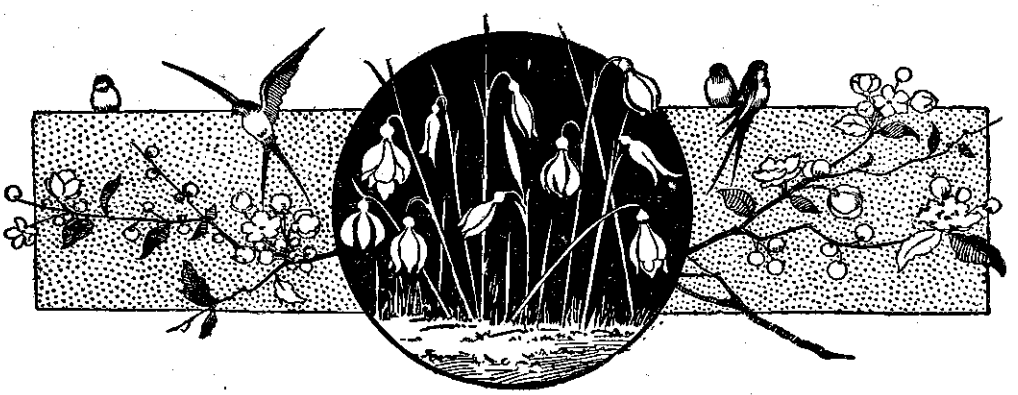
La blessure se cicatrise et l'animal s'apprivoise. On lui confie le soin de surveiller l'âne du monastère et de le conduire au pâturage. Un jour que le lion s'était écarté pour dormir ou pour commettre quelque fredaine, un chamelier arabe vient à passer et s'approprie la bête de somme. Le malheureux gardien, revenu au pâturage, ne trouve plus la bête de somme; il est donc contraint de rentrer seul à la laure, la tête penchée et la queue basse. On lui attribue naturellement la perte de l'âne, on l'accuse même de l'avoir mangé et on lui impose comme punition l'obligation de porter le bois et l'eau à sa place. Ce n'était pas là un métier qui convint à son tempérament, aussi on ne tarda pas à l'en décharger.

Le lion, toutefois, n'oubliait pas son compagnon, et, un jour qu'il flânait dans la plaine du Jourdain, il aperçut l'âne qui menait une caravane de trois chameaux chargés, ainsi que c'est l'usage en Palestine. Le rejoindre et le tirer par la longe fut l'affaire d'un instant; à cette brusque apparition le chamelier s'enfuit et tout le butin rentra au monastère. Du coup, l'honneur du lion était vengé.

Mais où l'attachement de cette bête à son maître est admirable, c'est lors de la mort de saint Gérasime. Ne le voyant plus auprès de lui, le lion resta insensible à toutes les caresses et à toutes les cajoleries que les moines lui prodiguaient; il poussa des hurlements de douleur à fendre l'âme, et, nuit et jour, couché sur la tombe de son bienfaiteur, il se laissa enfin mourir de faim plutôt que de renoncer au deuil de son maître. Preuve touchante de l'attachement qu'une bête voue à son bienfaiteur et dont les chiens de nos jours ont, plus d'une fois, redonné l'exemple.

SOURCE BIBLIOGRAPHIQUE

D'après la vie grecque de saint Gérasime qu'a éditée M. Papadopoulos-Kérameus, dans ses *Analecta* de Jérusalem. Saint-Pétersbourg, 1897, t. IV, p. 175-184.



LA BIENHEUREUSE AGNÈS DE BOHÊME, CLARISSE

Fête le 6 mars.

La princesse Agnès de Bohême, suivie de sept compagnes des plus nobles familles, vient se consacrer à Dieu au couvent des Clarisses.

A LA COUR DE BOHÊME ET AU COUVENT DE TRESBNITZ
FIANÇAILLES DIVERSES

Agnès naquit à Prague en l'année 1205. Elle eut pour père le roi Primislas, qui gouvernait alors la Bohême, et pour mère Constance de Hongrie, tante de sainte Elisabeth.

Dieu qui s'était choisi cette âme, et qui devait l'appeler un jour à la vie austère du cloître, ne la laissa pas longtemps à la cour, séjour d'ordinaire peu favorable à la vertu.

Il arrive souvent dans les familles royales, pour des raisons politiques, de préparer le mariage des enfants longtemps avant qu'ils soient en âge de le contracter. Agnès entrait à peine dans sa troisième année, qu'on la fiança à l'héritier de la couronne de Pologne. Elle dut en conséquence se séparer de sa famille et quitter la cour de la Bohême, pour aller en son futur royaume, recevoir une éducation conforme aux mœurs du pays qui devait être un jour le sien.

Ce fut au monastère de Tresbnitz que la jeune princesse fut conduite. Tresbnitz était un couvent qui jouissait alors et à bon droit, d'un grand renom. Il était occupé par des religieuses de

l'Ordre de Citeaux, qui ne se faisaient pas moins remarquer par leur savoir que par leurs vertus. Aussi ce monastère était-il devenu une école fort célèbre, où près d'un millier de jeunes filles se livraient à l'étude de la piété en même temps qu'à celle des connaissances profanes. Agnès eut le bonheur de trouver dans cette maison, une de ses parentes, la sainte princesse Hedwige, qui en était la fondatrice, et qui prit de son enfance un soin vraiment maternel. Son séjour dans ce saint asile ne fut pas de longue durée, mais les enseignements qu'elle y reçut laissèrent en elle une impression profonde.

Le prince auquel on l'avait fiancée, étant venu à mourir au moment où elle atteignait sa sixième année, Agnès quitta Tresbnitz et revint auprès de sa famille.

Elle ne resta pas longtemps à la cour. Il fallait continuer son éducation; on l'envoya donc au monastère de Doxane. Comme Tresbnitz, cette maison jouissait d'un grand renom de savoir et de vertu. C'était là que les familles les plus illustres de la Bohême faisaient élever leurs enfants. Agnès y passa trois ans. Quand elle revint à la cour, rappelée par sa famille, bien qu'elle n'eût encore que neuf ans, elle édifiait déjà tout le monde par sa piété. On ne se lassait pas d'admirer une vertu si extraordinaire dans un âge aussi tendre. Son séjour auprès des siens ne fut pas encore de longue durée, et un nouveau projet vint bientôt l'arracher à sa famille et à son pays.

Fiancée au fils de l'empereur d'Allemagne, elle dut aller se former dans cette contrée aux mœurs des peuples sur lesquels la Providence semblait vouloir l'appeler à régner un jour. — Mais Dieu, qui se l'était choisie pour épouse, devait faire échouer tous les projets humains, et en dépit de tous ces obstacles la conduire au but qu'il lui avait fixé.

AGNÈS PRÉFÈRE LE ROI DU CIEL AUX PRINCES DE LA TERRE

Ce fut en Autriche, qui était alors une province de l'empire de l'Allemagne, que l'on conduisit Agnès.

Dans ce nouveau séjour, la jeune princesse se montra plus préoccupée de plaire à Dieu que de profiter des satisfactions que l'on mettait largement à sa disposition. Elle semblait déjà n'avoir de goût que pour la prière et la mortification.

Quand vint le temps de l'Avent, alors consacré par un jeûne obligatoire, Agnès, bien qu'elle en fût dispensée par son âge, voulut se soumettre à ces saintes austérités. Au Carême, malgré ses neuf ans, elle voulut également jeûner, ne prenant à son unique repas que du pain sec et un peu de vin. Quelle différence avec tant de chrétiens sans énergie, qui se dispensent si facilement aujourd'hui des lois de l'Église, alors qu'ils ont tant de lâchetés à expier.

Quant à l'innocente princesse, elle sentait croître en son cœur le désir de renoncer à toutes les vanités de ce monde pour s'attacher uniquement à Jésus crucifié

Aussi quand vint la fête de l'incarnation du Sauveur (25 mars), cédant à une inspiration de la grâce, elle choisit Jésus-Christ pour époux et lui voua sa virginité.

Le Ciel, qui lui avait inspiré sa généreuse résolution, ne tarda pas à lui donner une preuve touchante de sa protection.

Quelque temps après qu'elle eut fait son vœu, alors que rien ne pouvait faire prévoir ce dénouement, le prince impérial d'Allemagne, sans qu'on ait jamais trop su pourquoi, retira l'engagement qu'il avait pris d'épouser Agnès et se maria à une princesse d'Autriche.

Agnès, de retour en Bohême, pensait en avoir fini avec les projets de mariage. Elle se trompait.

Quelques années après son retour d'Autriche, pendant qu'elle édifiait la cour de Bohême par la pratique des plus héroïques vertus, deux puissants souverains envoyèrent au roi son père une ambassade extraordinaire pour demander sa main. L'un était le roi d'Angleterre qui la demandait pour son fils, et l'autre l'empereur d'Allemagne qui, devenu veuf, la demandait pour lui-même.

Le roi Primislas donna la préférence à l'empereur d'Allemagne. Deux motifs devaient inspirer à Agnès une horreur profonde pour ce prince: la guerre sacrilège qu'il faisait au Souverain Pontife et la vie débauchée qu'il menait. Frédéric était en effet l'adversaire acharné de la Papauté et le scandale de l'Allemagne. Le roi de Bohême ne vit en lui que le souverain le plus puissant de l'époque, et cette considération lui faisant oublier tout le reste, il n'hésita pas à lui donner sa fille. Le mariage fut donc conclu et célébré par procuration. Agnès n'avait pas été consultée, d'ailleurs l'eût-elle été, que tous ses refus eussent été impuissants devant la volonté paternelle. Elle en appela à l'autorité du Pape, et redoubla de prières devant Dieu.

Dieu permit que le roi de Bohême mourut avant qu'Agnès eût quitté sa famille et son pays. Cette mort, qui affligea si vivement sa tendresse filiale, lui donna plus de liberté. Tout entière à sa douleur, la princesse profita de cette circonstance pour cesser de prendre part aux distractions et aux fêtes de la cour, et se livra avec plus d'ardeur qu'auparavant aux pratiques de la mortification.

C'était son frère Winceslas qui avait succédé à son père. Obligée pour ne pas lui déplaire, de paraître quelquefois en public, elle ne le faisait que lorsqu'il lui était absolument impossible de s'en dispenser. Mais dès qu'elle le pouvait, elle retournait à sa chère solitude. Elle se dépouillait alors des riches vêtements que lui imposait le cérémonial de la cour, et sous lesquels elle avait eu soin de mettre un cilice tout recouvert de pointes de fer, qui la faisait atrocement souffrir. Son temps se passait à prier avec quelques compagnes qu'elle s'était choisies et qui partageaient son attrait pour la pénitence.

Non contente de crucifier son corps pendant le jour par des mortifications fréquentes, elle l'affligeait encore pendant la nuit. Sous des dehors extrêmement somptueux, que sa condition réclamait, elle trouvait moyen, néanmoins, d'arranger son lit de telle sorte qu'il devenait un nouvel instrument de pénitence. A l'insu des personnes attachées à son service, elle le semait de petites pierres aiguës et d'autres objets très durs qu'elle avait soin d'enlever le matin, afin que l'on ne put soupçonner sa mortification.

Obligée de prendre ses repas avec le roi son frère, elle en souffrait beaucoup; mais elle trouvait néanmoins, et sans que personne s'en aperçut, le moyen de satisfaire ses goûts pour la pénitence. Elle jeûnait chaque veille de fête, mais ses jeûnes étaient si stricts, que l'on peut dire qu'elle ne prenait rien.

Chaque jour elle passait à genoux des heures entières. Toutefois, elle ne se contentait pas de

prier dans le secret de ses appartements. Convaincue que les princes doivent à leurs peuples l'exemple de la prière et de l'assistance aux offices de l'Eglise, chaque matin, suivie de ses compagnes, elle allait faire sa visite aux divers sanctuaires de la ville. Cet exemple, donné simplement et sans aucune ostentation, produisit les plus heureux effets, non seulement sur le peuple, mais aussi sur les dames de la cour qui tinrent à honneur d'imiter sa piété. Souvent aussi, il lui arrivait, alors que tout reposait encore dans la royale demeure, de quitter en secret ses appartements, et d'aller en compagnie de quelques-unes de ses amies, pieds nus, et vêtues simplement, adorer Dieu dans les églises, et y vénérer les reliques des saints. Elle s'en revenait ensuite, les pieds ensanglantés, aux premières lueurs du jour. Et ce n'était pas seulement, comme on pourrait le croire, aux beaux jours de l'été qu'elle s'imposait ces courses pénibles ; elle les faisait aussi au milieu des rigueurs de l'hiver et par le temps le plus glacé.

Tant de prières et de sacrifices obtinrent la victoire que son âme souhaitait. Aux instances du Pape, Wenceslas laissa libre sa sœur, et le farouche empereur d'Allemagne, qui avait menacé de mettre la Bohême à feu et à sang, si Agnès ne venait pas le rejoindre, changea d'avis.

Bien plus, quand il sut qu'Agnès renonçait à son union avec lui, afin de se donner à Dieu, ce prince débauché fut saisi d'une véritable admiration. Il lui écrivit de sa propre main une lettre de félicitation, qu'il fit accompagner de magnifiques présents, parmi lesquels se trouvaient plusieurs reliques fort précieuses. Ce dénouement inespéré causa une grande joie à la pieuse princesse, qui en bénit Dieu de toute son âme. Dès lors, elle ne songea plus qu'à se donner tout entière à ce Dieu qui l'avait si merveilleusement protégée.

LES CLARISSES EN ALLEMAGNE
QUARANTE ANS DE VIE RELIGIEUSE

Au moment où Agnès parvenait à faire rompre son mariage, il y avait, en Italie, un Ordre récemment établi, dont on vantait partout la grande ferveur. C'était l'Ordre des Clarisses que venait de fonder et que gouvernait encore Claire, la fille spirituelle de saint François d'Assise.

Agnès en entendit parler par des seigneurs de Bohême, qui revenaient de Rome, et qui, à leur retour, étaient passés par Assise. Ce qu'on lui raconta de la vie de ces servantes du Christ, la remplit d'une véritable admiration, et dès lors, elle n'eut plus qu'un désir, celui de les établir dans les Etats de son frère, et, s'il plaisait à Dieu, de se faire recevoir parmi elles. Préoccupée par cette pensée, elle commence par se dépouiller complètement des riches habits que les convenances de la cour lui avaient imposés jusqu'alors. Puis, afin de se conformer entièrement au précepte de l'Evangile, elle se met en même temps en devoir de distribuer ses biens aux pauvres, et fonde à Prague même, un vaste hôpital qu'elle dote richement.

Enfin, elle voulut consacrer plus immédiatement au service de Dieu une partie de sa fortune, en faisant construire deux vastes monastères : l'un pour les fils de saint François, et l'autre pour les filles de sainte Claire. Cinq vierges furent envoyées d'Assise par la sainte fondatrice, prendre possession de ce dernier.

Leur voyage fut un vrai triomphe. Elles reçurent partout l'accueil le plus enthousiaste. Les populations accouraient sur leur passage, et se disputaient l'honneur de les recevoir. A cette époque de foi profonde, ceux qui portaient les livrées du Christ étaient l'objet du respect et de la vénération.

A peine les filles de sainte Claire étaient-elles installées dans le nouveau monastère, que l'illustre fondatrice du couvent, la princesse Agnès, suivie de sept de ses compagnes, appartenant toutes aux plus illustres familles du royaume, venait demander qu'on voulut bien l'y recevoir. Quelques jours après, cent autres jeunes filles, non moins distinguées par la naissance, sollicitaient la même faveur.

C'est en 1235 que la bienheureuse Agnès, alors âgée de trente ans, entra chez les Clarisses. Elle devait y passer quarante et un ans.

Le bruit que fit l'entrée, dans un Ordre aussi austère, d'une princesse que l'on savait avoir été demandée en mariage par les souverains les plus puissants de l'époque, produisit, non seulement en Bohême, mais jusqu'en Allemagne et en Pologne, une impression considérable, qui semble avoir été voulue spécialement par la Providence, pour donner à l'Ordre si fervent des Clarisses, une extension considérable en ces contrées où on ne le connaissait pas encore. L'exemple d'Agnès produisit un véritable entraînement. Il fallut élever en divers diocèses des monastères pour recevoir les innombrables vierges qui, de tous les côtés, abandonnaient la vie commode de leur château et demandaient à revêtir l'habit austère des Filles de sainte Claire.

Une fois dans le cloître, la sainte princesse ne voulut plus se souvenir de ce qu'elle avait été dans le monde. Elle n'eut plus qu'un désir, celui de vivre humble et ignorée. Elle s'appliqua dès le commencement à montrer à ses compagnes, par sa manière d'agir, qu'elle se considérait, non comme une princesse, mais comme une simple religieuse, soumise en tous points, comme les autres, aux règles communes. Ce fut en vain que l'on essaya de prendre pour elle certains ménagements, que l'on croyait dus à sa haute naissance et au rang qu'elle avait occupé dans le monde. Elle ne voulut jamais accepter qu'on lui accordât le plus petit privilège, ni qu'on la traitât autrement que le reste de la communauté. Dans son humilité, elle recherchait sans cesse les dernières places et les emplois les plus vils et les plus méprisés. C'était une joie pour elle d'être appliquée aux travaux de la cuisine et de balayer la cellule de ses Sœurs.

A l'exemple de sa cousine, sainte Elisabeth, elle eût toujours une prédilection toute particulière pour les pauvres malades, surtout pour ceux qui étaient atteints de maladies plus répugnantes. Elle aimait à panser leurs plaies et à leur rendre les services les plus humbles. Chaque semaine, elle se faisait apporter le linge des pauvres lépreux qui se trouvaient dans la ville, afin de le laver elle-même : trait qui nous montre jusqu'où allait son esprit d'humilité, de charité et de mortification.

On voulut à plusieurs reprises lui confier le gouvernement de ce monastère : tout la désignait pour cet emploi, mais elle apporta toujours la plus grande résistance, tant était grand son désir d'être la dernière.

Sainte Claire apprit dans son monastère d'Assise la grande vertu et la ferveur extraordinaire dont Agnès donnait l'exemple à sa communauté. Elle en eut une grande joie et voulut lui en témoigner elle-même sa satisfaction. Elle lui

écrivit, à cet effet, deux lettres admirables, dans lesquelles elle lui donnait quelques règles propres à la diriger dans cette voie de la perfection, qu'elle suivait déjà avec tant d'ardeur.

Rien ne contraste plus avec l'opulence et la splendeur d'une cour, qu'un monastère de Clarisses. Nulle part, en effet, le dénuement n'est plus complet que chez les Filles de saint François d'Assise. La bienheureuse Agnès, préparée depuis longtemps à ce dénuement, loin de redouter cette pauvreté que le monde trouve si humiliante, refusa les rentes dont le roi son frère voulait doter l'établissement.

Dieu montra combien cette confiance lui était agréable. Après la mort de son frère, tandis que le roi Primislas, son neveu, était occupé dans une guerre longue et difficile, il arriva un jour que personne ne songea à apporter à la pauvre communauté le repas de la journée. Le monastère, n'ayant absolument rien à sa disposition, il fallut attendre patiemment que les dons de la charité vinssent apporter quelque chose. Après une assez longue attente, les religieuses, qui commençaient à souffrir beaucoup de la faim, étaient fort inquiètes. Agnès, loin de songer à se désoler, quoiqu'elle souffrît autant que les autres, remerciait Dieu de toute son âme de ce qu'il voulait bien la soumettre à cette épreuve. Mais le ciel ne devait pas les abandonner. Une Sœur, qui déjà était allée voir plusieurs fois vainement à la porte, y étant allée de nouveau, trouva, à son grand étonnement, du pain et de la viande, qu'une main inconnue avait déposés là.

Agnès, déjà si austère à la cour, porta dans le cloître l'esprit de mortification à un degré surhumain. Toute sa nourriture consistait en quelques fruits crus et en quelques croûtes de pain. Elle ne mangeait jamais de viande. Quant à sa boisson, c'était toujours de l'eau toute pure.

Elle portait sur elle un cilice de crin, si large qu'il lui enveloppait tout le corps, et si étroitement serré que les poils pénétraient dans ses chairs et y causaient une vaste plaie toujours ouverte et toujours excitée.

Ses nuits se passaient en grande partie à prier à genoux : elle restait ordinairement dans cette position de six à sept heures de suite.

Elle finit par tomber en de nombreuses infirmités qui la firent beaucoup souffrir, mais qu'elle supporta constamment avec une grande patience et une grande joie.

AGNÈS SAUVE LA BOHÊME — FAVEURS SPIRITUELLES

Son amour de la mortification n'avait d'égal que son ardeur dans la prière. Cette grande amante de la Croix vivait avec le divin Crucifié dans la familiarité la plus intime et l'union la plus étroite. On peut dire qu'elle ne vivait que pour Lui ; et il serait long de rapporter ici les faveurs extraordinaires dont Notre-Seigneur récompensa l'amour si ardent de sa fidèle épouse.

Une chose que l'on ne remarque pas assez, et qui est cependant démontrée par une expérience quotidienne, c'est que les communautés religieuses sont le plus sûr rempart des Etats. Par leurs prières, elles obtiennent un double résultat: elles écartent la colère de Dieu, quand sa justice s'apprête à frapper les nations coupables, et elles attirent ses bienfaits. C'est ce qui arriva d'une façon bien frappante, à l'époque où la bienheureuse Agnès édifiait sa communauté par ses admirables vertus. Son neveu, Primislas III, qui gouvernait alors la Bohême, s'était engagé dans une guerre malheureuse. Il éprouva défaites sur défaites. Tout semblait conspirer contre lui, les hommes et les éléments. Pendant que cet immense désastre frappait la Bohême, Agnès, dans son cloître, redoublait ses prières et ses austérités, et conjurait le Ciel de mettre un terme aux calamités qui frappaient sa patrie et menaçaient de la conduire à sa ruine. Dieu, qui ne refuse rien à la prière de ses saints, se rendit à ses supplications, et le fléau, en même temps que l'invasion, cessèrent d'une façon tout à fait inespérée et dans des conditions que rien ne faisait prévoir.

Ses compagnes nous rapportent qu'elle était souvent favorisée, pendant ses oraisons, d'extases et de visions délicieuses, qui laissaient en elle un charme inexprimable. Son visage semblait transfiguré. Il paraît qu'alors elle oubliait toutes les peines de cette vie et toutes les souffrances que lui faisait endurer son corps, par suite des austérités qu'elle s'imposait. Plusieurs fois aussi elle fut favorisée de la visite de la Mère de Dieu ou d'autres Saints.

Souvent, pendant ses oraisons, il lui arrivait d'être élevée de terre et de rester suspendue, jusqu'à trois quarts d'heure de suite. Une force invisible la soutenait.

Il se passa un jour de la fête de l'Ascension, un fait tout à fait extraordinaire, et dont l'authenticité est parfaitement établie.

La Bienheureuse, ce jour-là, se promenait avec deux autres religieuses, dans les allées du jardin. C'était l'heure de la récréation qui suit le repas de midi. Pour charmer et sanctifier leurs loisirs, toutes les trois chantaient en chœur l'office du jour. La pensée de ce beau ciel, que le Sauveur avait ouvert à ses ingrates créatures, remplissait leur âme d'un inexprimable bonheur. Agnès semblait dans un ravissement extraordinaire. Soudain, comme attirée par une force invincible vers ce séjour céleste où elle était déjà par le cœur, elle s'élève de terre, comme ceci lui arrivait fréquemment; mais, cette fois, elle ne s'arrête pas, elle monte, elle monte sans cesse, et, au bout de quelque temps, elle disparaît aux regards de ses deux compagnes qui restent muettes d'étonnement et d'admiration. Frappées d'un spectacle si extraordinaire, elles ne peuvent proférer une parole. Elles restent clouées à leur place, les yeux constamment fixés vers le ciel.

Elles demeurèrent ainsi une heure entière après laquelle la Bienheureuse reparut au milieu d'elles. Aux questions qu'elles lui posèrent sur cette absence si étrange, Agnès ne répondit que par un sourire d'une douceur inexprimable et qui parut comme un reflet de cette gloire céleste qu'elle venait d'avoir le bonheur de contempler.

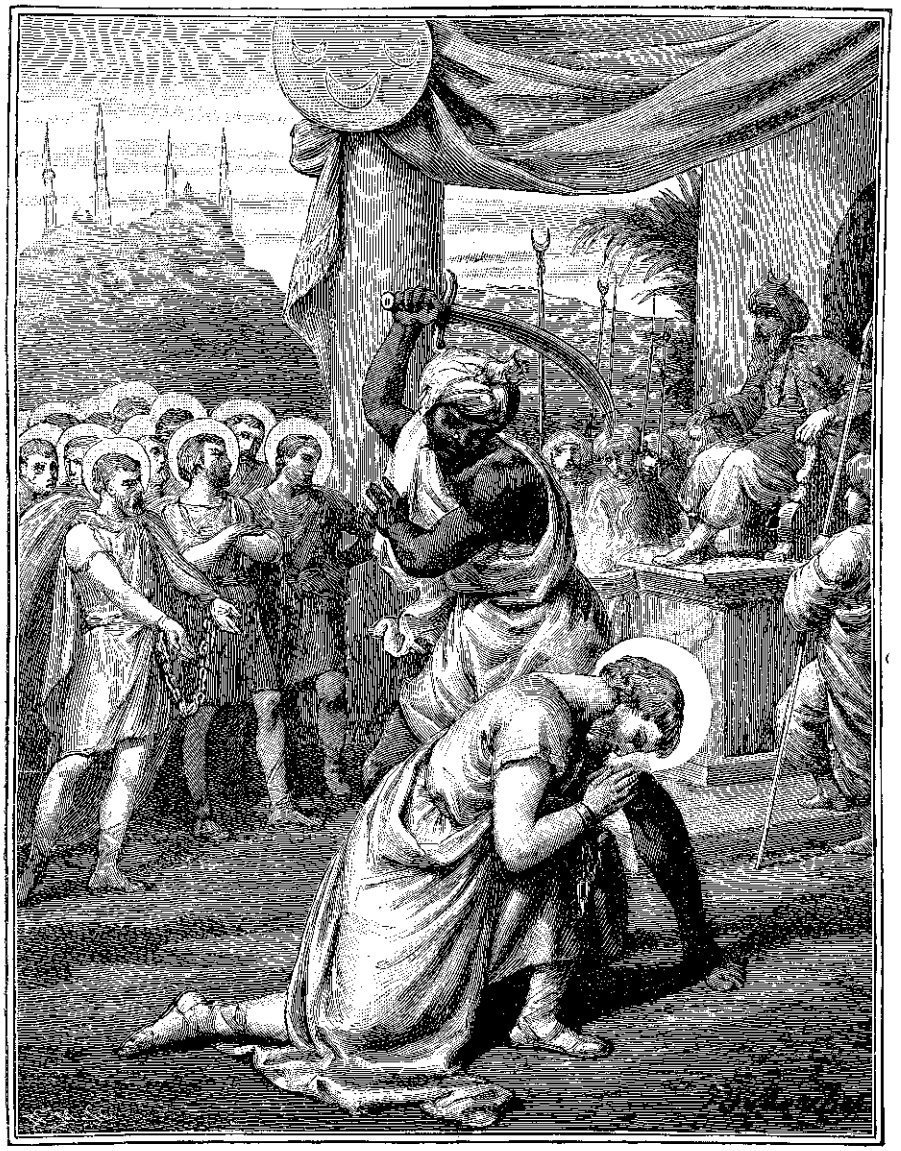
L'an 1281, Agnès, entrée dans sa soixante-seizième année, s'éteignit doucement et joyeusement après avoir consolé ses Sœurs. Au moment où elle rendit le dernier soupir, une lumière céleste éclaira sa pauvre cellule.

Ce fut le vendredi-saint et à l'heure ou mourut le Sauveur qu'expira celle qui, toute sa vie, avait voulu être l'épouse du divin Crucifié et la fidèle amante de la Croix.

LES SAINTS THÉODORE, CONSTANTIN ET LEURS COMPAGNONS

OU LES QUARANTE-DEUX MARTYRS D'ORIENT

Fête le 6 mars.



Martyre des officiers chrétiens.

SIÈGE D'AMORIUM — UN TRAITRE — MASSACRE

L'an 837, l'empire grec de Constantinople obéissait à Théophile l'*iconoclaste*. Ce prince hérétique et cruel détruisait partout les images des saints ; il persécutait les vrais disciples de Jésus-Christ, c'est-à-dire les chrétiens, unis au pape de Rome, successeur de saint Pierre, gardien de la vraie orthodoxie.

Sa fureur s'exerçait surtout contre les moines. Il ne réussit pas néanmoins à détruire la religion catholique. Mais ses crimes, dit l'historien Evode, attirèrent sur lui-même et sur son empire divers châtiments.

Dans une expédition contre les musulmans arabes d'Asie-Mineure, il remporta d'abord quelques victoires, dont il usa avec barbarie ; puis, battu en diverses rencontres, il échappa avec peine à la mort et s'enfuit jusqu'à Dorylée avec les débris de ses légions.

Pendant ce temps, la ville d'Amorium en Phrygie, lieu de sa naissance, était investie par l'armée du khalife victorieux.

Défendue par une garnison d'élite et par ses courageux habitants, la ville résistait avec héroïsme; en vain les Arabes multipliaient les machines de siège, en vain les bataillons de Turcs auxiliaires envoyaient des grêles de flèches contre les gardiens des remparts, les assiégés refusaient de se rendre. Déjà les musulmans avaient perdu des milliers d'hommes, lorsqu'un traître apostat, nommé Baditzès, leur indiqua le point le plus faible des remparts et le moyen de s'en emparer.

Les musulmans vainqueurs, furieux d'une si longue résistance, se précipitèrent comme des bêtes fauves dans la ville conquise, massacrant tous les soldats et tous les habitants qui refusaient de racheter leur vie en se faisant mahométans.

L'historien Théophane affirme que plus de soixante-dix mille personnes périrent dans ce siège.

LES OFFICIERS CAPTIFS

On épargna cependant les principaux officiers, que l'on conduisit à Bagdad, où on les jeta, chargés d'une triple chaîne, au fond d'obscurs cachots.

C'étaient Théodore, surnommé *Cratère* ou *le fort*, Constantin, Calliste, Aétius, Mélessère, Théophile et trente-six autres, tous distingués par le rang qu'ils avaient occupé dans l'armée ou à la cour, et quelques-uns étaient parents de l'empereur.

Celui-ci, à cette nouvelle, envoya des ambassadeurs au khalife pour négocier la mise en liberté des prisonniers, moyennant une rançon considérable. Le khalife se moqua des ambassadeurs : « Quand même votre maître m'offrirait, pour chacun des captifs, une somme égale à celle qu'il propose pour tous, répondit-il, cette rançon ne compenserait pas les sommes que la guerre m'a coûtées. » Et il refusa de rendre les prisonniers.

Ces malheureux étaient traités avec une rigueur inhumaine. Leurs cachots étaient si sombres, qu'en plein midi, ils ne pouvaient s'apercevoir les uns les autres, sans le secours d'une torche. On leur refusait les commodités les plus ordinaires de la vie; on ne leur donnait de pain et d'eau que le juste nécessaire pour ne pas mourir de faim; nul ne pouvait les visiter, si ce n'est leurs gardes et leurs geôliers ; ils n'avaient pour lit que le sol humide de la prison et pour vêtements, des haillons infestés de vermine.

Parfois, on permettait à l'un d'eux d'aller demander l'aumône au dehors, mais sous la surveillance de dix soldats, qui l'empêchaient de recevoir aucune lettre.

RUDE TENTATION

Quand on crut leur courage suffisamment abattu par tant de misères, on commença à leur faire entrevoir la fin de leurs maux dans l'apostasie.

Le khalife leur envoya des ulémas et autres docteurs, choisis parmi les plus habiles et les plus insinuants. Ils feignaient de venir d'eux-mêmes les visiter, par compassion ; ils leur offraient de l'argent et des habits pour les gagner.

Le khalife avait déclaré qu'il comptait pour rien la conquête d'une ville, en comparaison des âmes; cependant, ses émissaires n'hésitaient pas à dire aux prisonniers : « Faites semblant de renoncer à votre religion, embrassez extérieurement le culte mahométan, le khalife vous mettra en liberté et alors vous ferez ce que vous voudrez. » Peu importe, en effet, à Satan qu'on se damne par un péché ou par un autre, pourvu qu'on se damne.

Mais les officiers chrétiens, loin d'avoir perdu leur courage au milieu des souffrances, avaient, au contraire, senti se réveiller en eux l'ardeur de leur foi. Instruits par l'expérience de la fragilité des honneurs du monde, ils voulaient tous désormais servir fidèlement le Roi du ciel, même ceux qui, jusque-là, n'avaient pas toujours pratiqué les vertus chrétiennes.

Retenus dans les fers à cause de Jésus-Christ, ils recevaient de notre bon Maître des grâces de lumière et de force qu'ils n'avaient pas encore connues, et dont ils profitaient saintement.

Ils furent aussi fermes contre les avances séduisantes des docteurs, que contre les violences brutales des soldats.

Mais les émissaires revenaient sans cesse à la charge. « Il ne convient pas à des vaincus d'être si fiers, disaient-ils. Ecoutez-nous, après cela, vous mépriserez nos conseils, s'ils ne vous sont pas avantageux. N'aimez-vous donc plus vos parents, vos enfants, vos femmes, la compagnie de vos amis et les usages de votre pays ? Renoncez extérieurement à Jésus. Faites la prière avec le khalife ; il vous comblera de biens ; puis, à l'occasion d'une prochaine guerre, vous déserterez son camp pour rentrer chez vous.

— En useriez-vous de la sorte à notre place, demandèrent les chrétiens ?

— Certainement, qu'avons-nous de plus cher qu'une vie libre et tranquille ?

— Eh bien, repartirent les chrétiens, nous ne saurions embrasser, sur vos conseils, une religion dont vous-mêmes faites si peu de cas. »

Les docteurs se retirèrent confondus.

NOUVEAUX TENTATEURS

Quelque temps après, d'autres musulmans vinrent les visiter, sous prétexte de leur faire aussi l'aumône.

Ils leur parlèrent avec une feinte douceur, exprimant toute la peine qu'ils éprouvaient, disaient-ils, de voir de si braves guerriers, pleins d'esprit et de courage, naguère à la tête de nombreux bataillons et maintenant plongés dans de si grands maux, uniquement parce qu'ils ne connaissaient pas le *Prophète*.

« Mais enfin, ajoutaient-ils, on ne peut pas vous en faire un reproche : car si vous étiez dans l'ignorance, c'est que personne ne vous avait encore instruits. Connaissez donc maintenant la vérité : Allah (Dieu) est bon, et voyant que la loi enseignée par Jésus était trop dure et trop difficile pour les hommes, il a envoyé son prophète Mahomet pour les décharger de ce poids et leur donner une loi plus agréable et plus utile. Quittez donc la voie étroite où le Fils de Marie vous a ordonné de marcher et entrez avec nous dans la voie large que le grand Prophète nous a montrée: elle conduit aux plaisirs de la vie présente et à ceux de la vie future. Allah n'est-il pas assez grand pour nous donner les uns et les autres ?

— Pouvez-vous croire véritable et agréable à Dieu, répondirent les captifs, une religion qui donne à la chair toute liberté et soumet la raison à l'esclavage des passions ? Si la perfection et le bonheur de l'homme consistent dans ces jouissances matérielles et brutales, quelle différence y a-t-il entre l'homme et les animaux ? Pour nous, rien ne pourra nous séparer de l'amour de Jésus-Christ. »

Les prisonniers du Christ continuèrent donc à souffrir dans les fers. Un jour, d'autres émissaires pénétrèrent jusqu'à eux : c'étaient des *faquirs*, espèce de moines musulmans.

« Allah est juste, dirent-ils; eh bien ! à qui donne-t-il les puissantes armées, la victoire et les terres fertiles? est-ce aux Romains ou aux musulmans? C'est à nous. C'est donc la preuve que nous sommes ses vrais serviteurs ; et c'est parce que vous n'avez pas voulu croire au prophète Mahomet que vous avez été vaincus et livrés entre nos mains.

— Permettez que nous vous adressions une question, dirent les chrétiens. Voilà deux hommes qui se disputent un héritage : l'un se contente de crier qu'il est à lui, l'autre reste calme, mais il amène plusieurs témoins dignes de foi. A qui faut-il adjuger l'héritage ?

— A celui qui a de bons témoins, dirent les musulmans.

— Eh bien ! c'est ce que nous faisons en restant chrétiens : Quand Jésus-Christ est venu donner aux hommes une nouvelle loi, il a été précédé par de nombreux témoins : ce sont les prophètes anciens qui ont annoncé sa venue, sa naissance d'une Vierge, et sa puissance. Vous dites que Mahomet a été envoyé à son tour par Dieu pour nous donner une troisième loi, mais montrez-nous un seul prophète qui nous garantisse sa mission? Il a d'ailleurs enseigné des choses que Dieu condamne : comment croire, par exemple, que votre manière de jeûner soit agréable à Dieu: vous jeûnez le jour et vous passez toute la nuit suivante en débauches et honteux excès.

Quant aux victoires que vous avez remportées, elles ne suffisent pas à prouver que vous avez la vraie religion? Est-ce que les Perses d'autrefois n'ont pas fondé un vaste empire ; est-ce que les Grecs n'ont pas vaincu les Perses? est-ce que les Romains n'ont pas vaincu les Grecs? Et pourtant les uns et les autres étaient des païens, qui n'adoraient pas le vrai Dieu. La vérité c'est que Dieu se sert parfois des méchants, comme d'une verge, pour punir ses serviteurs, quand ceux-ci l'ont offensé ; mais, après le châtiment, il brise cette verge et en jette les débris. Voilà la raison de vos triomphes. »

La dure captivité des serviteurs de Jésus-Christ se prolongea ainsi pendant sept années.

Les Arabes espéraient toujours les voir enfin céder à leurs désirs ; mais les nobles guerriers restaient inébranlables. Ils remerciaient Dieu de leur avoir donné ce moyen d'expier leurs péchés passés ; ils consacraient la plus grande partie de leur temps à chanter des psaumes, à prier soit en commun, soit en particulier, et s'appliquaient à de saintes méditations.

ENCORE LE TRAITRE

Le soir du 5 mars 845, quelqu'un se fit entendre à la porte de la prison, appelant à voix basse Constantin, secrétaire du patrice Aétius.

Constantin s'approcha et appliqua son oreille à un trou de la porte, d'où venait la voix ; c'était la voix du traître Baditzès, celui qui avait livré Amorium aux ennemis du nom chrétien.

« Constantin, disait l'apostat, est-ce bien toi? Veille à ce que personne ne nous entende; j'ai une communication importante à te faire. J'ai toujours aimé le patrice Aétius, ton maître; or, je sais de source certaine que le khalife a résolu de le faire mourir demain. Supplie-le de sauver sa vie. Qu'il reste chrétien au fond de son cœur, s'il le veut, mais qu'il aille faire extérieurement la prière musulmane avec le khalife et il sera délivré. La nécessité où il se trouve est une excuse suffisante pour agir ainsi.

— Tentateur ! dit Constantin indigné, Dieu te punira ! » et, traçant le signe de la croix contre cet ennemi, le martyr ajouta : « Retire-toi, ouvrier d'iniquité. »

Il retourne auprès de ses compagnons ; il prend à part Aétius et lui dit : « Demain les portes de la prison s'ouvriront pour vous, et aussitôt après les portes du ciel. » Mais il garde le silence sur l'infâme conseil du traître, pour ne pas exposer Aétius à la tentation.

Ce dernier, joyeux à la nouvelle de son prochain martyre, invite les autres chrétiens à passer la nuit en prières avec lui pour chanter les louanges de Dieu et lui demander son assistance.

LE DERNIER COMBAT ET LA VICTOIRE
LE CHATIMENT DU TRAITRE

Le lendemain, un émir, entouré de soldats armés et d'un appareil terrible, se présentait aux portes de la prison et ordonnait aux quarante-deux officiers chrétiens de le suivre immédiatement.

« C'est le grand vizir qui m'envoie, leur dit-il ensuite. Etes-vous enfin décidés à faire la prière avec le khalife? Je sais que plusieurs d'entre vous le désirent. Qu'ils viennent. Lorsque les autres verront les richesses et les honneurs dont le khalife récompensera leur obéissance, ils regretteront leur obstination et leur malheur.

— Nous n'avons tous qu'un seul désir, reprirent unanimement les chrétiens, c'est de rester nous-mêmes fidèles à la foi de Jésus-Christ, et de voir les Arabes abandonner les erreurs de Mahomet pour s'attacher au véritable *envoyé* de Dieu, annoncé par les prophètes, Jésus-Christ, fils de la Vierge Marie.

— Prenez garde à ce que vous dites, cria l'émir. Vous vous en repentirez. Votre désobéissance attirera sur vous les plus affreux châtiments.

— Nous recommandons à Dieu nos âmes, répondirent avec assurance les martyrs ; nous espérons que, jusqu'au dernier soupir, il nous soutiendra dans la foi.

— Misérables, hommes sans cœur, reprit le musulman, Allah vous reprochera au jour du jugement d'avoir laissé vos femmes veuves et vos enfants orphelins ; car le Khalife pourrait les faire venir ici ; et quant à vos biens, une seule année du tribut de l'Egypte suffirait à enrichir votre famille pour des siècles.

— Anathème à Mahomet ! s'écrièrent les martyrs, anathème à ceux qui l'écoutent comme un prophète ! »

L'émir, furieux, ne répondit qu'en donnant l'ordre de marcher au lieu du supplice.

C'était sur les bords de l'Euphrate.

Quand on fut arrivé, le chef musulman essaya une dernière fois d'ébranler la constance de ses victimes.

Interpellant Théodore, il lui dit : « Toi, qui étais prêtre parmi les chrétiens, et qui, au mépris de ta profession, t'es fait soldat et as tué des hommes, quel espoir peux-tu avoir en Jésus, dont tu as violé les lois? Jésus ne voudra pas de toi. Si tu n'invoques pas la puissante assistance du plus grand des prophètes, Mahomet, tu es perdu en ce monde et en l'autre. »

Théodore, en effet, jadis engagé dans l'état ecclésiastique, avait eu le malheur de trahir sa sainte vocation par ambition et par amour des plaisirs mondains. Intelligent et audacieux, il s'était poussé dans la carrière des honneurs et était parvenu au grade de *protospathaire*, l'une des plus belles dignités de la cour de Byzance.

A l'humiliante invective du musulman, ce pécheur converti répondit avec calme : « C'est justement parce que j'ai des péchés à expier que j'ai hâte de m'immoler à Jésus-Christ et de laver mes fautes dans mon sang. Si un de vos esclaves s'était enfui et revenait ensuite combattre pour vous jusqu'à la mort, ne lui pardonneriez-vous pas?

— Viens donc, puisque tu veux mourir ! » dit l'Arabe.

Théodore s'avança.

« Courage, soldat du Christ, lui dirent ses compagnons, tu marchais à notre tête au service du roi de la terre, il est juste que tu sois aussi notre guide et le premier de notre bataillon au service du Roi du ciel !

— Et moi, je serai le second! » dit Constantin, en s'avançant à la suite de son chef.

Celui-ci se mit à genoux et offrit son âme à Dieu.

Au même instant, l'émir fit signe à un bourreau nègre, qui tira son cimeterre et trancha la tête de Théodore.

Les autres martyrs avancèrent successivement, s'encourageant les uns les autres, et présentèrent leur tête aux exécuteurs. Pas un ne trembla devant le glaive ; tous donnèrent avec joie leur vie pour Jésus-Christ.

A la vue de l'héroïsme de ces braves, l'émir fut ému et ne put retenir son admiration. Apercevant parmi les spectateurs le traître Baditzès, il s'écria : « Si celui-ci avait été un vrai chrétien, il ne serait pas devenu un apostat », et il ordonna de lui trancher la tête.

Ainsi ce lâche perdit cette pauvre vie du corps pour laquelle il avait sacrifié son âme et son Dieu. Et il alla rejoindre Judas dans les flammes éternelles de l'enfer, pendant que les martyrs victorieux entraient en partage du bonheur du ciel.

« Glorieux triomphateurs, s'écrie, en terminant ce récit, l'historien Evode, vous avez montré qu'une poignée de soldats du Christ est plus forte qu'une multitude infinie d'impies. Vous êtes l'ornement de Constantinople, la gloire du sénat et de l'armée. Les chrétiens vos frères vous invoquent dans les batailles et vous les secourez. Vous, qui fûtes jadis dans les mêmes difficultés et les mêmes tentations que nous, obtenez-nous le salut de l'âme et du corps, en priant pour nous le Christ, pour qui vous avez sacrifié votre vie, et à qui soit la gloire, l'honneur et l'adoration, avec le Père et l'Esprit-Saint, dans les siècles des siècles. *Amen.*

AUTRES SERVITEURS DE DIEU

Parmi les autres saints vénérés le 6 mars, le martyrologe romain nomme *saint Evagre* qui fut élu par les catholiques évêque de Constantinople au temps de l'empereur hérétique Valens, vers l'an 380. A peine ce prince, persécuteur de l'Eglise, eut-il appris son sacre, qu'il l'envoya en exil. Evagre resta ferme dans sa foi au milieu des épreuves, et du lieu de son exil, s'envola enfin vers la céleste patrie.

SAINTE KINESWIDE ET SAINTE KINESBURGE, VIERGES

Ces deux princesses anglaises étaient filles du cruel Panda, roi païen de Mercie, qui fit une guerre sanglante au christianisme. Non seulement il ne réussit pas à l'étouffer, mais sa propre famille devint une pépinière de saints, et ces deux colombes, écloses dans l'aire du vautour, en furent l'un des plus beaux ornements.

Kineswide, qui était plus jeune, fut élevée dans la sainte foi par sa sœur ainée Kinesburge. Celle-ci fut d'abord mariée au pieux Alfred, roi du Northumberland ; mais Alfred, du consentement de son épouse, se fit moine à Mailross, et Kinesburge fonda l'abbaye de Dormand-Castet, où elle se retira.

Après la mort de cette pieuse reine, les frères de Kineswide promirent celle-ci en mariage à Offa, roi d'Est-Anglie. A cette nouvelle, grande fut la douleur de la jeune princesse qui avait consacré sa virginité au Roi du ciel. Elle suppliait la Reine des Vierges de lui venir en aide. Marie lui apparut et lui dit : « Cessez vos larmes et persévérez dans votre promesse, il est bon d'ignorer sur la terre toute souillure et de conserver dans son corps l'intégrité et la pureté. » La princesse écrivit alors au roi Offa pour lui faire connaître sa consécration au Seigneur et les désirs de son âme. Le prince, qui était chrétien et craignait Dieu, approuva le dessein de sa fiancée et renonça à ses prétentions. Kineswide mourut dans un âge avancé, vers l'an 714, et fut ensevelie auprès de sa sœur.

SAINT CROM OU CORBRÉE

L'Irlande fête également aujourd'hui saint Crom ou Corbrée, évêque de Cluain-mue-nois, vers la fin du IX^e^ siècle et célèbre par ses vertus. Les vieux chroniqueurs irlandais racontent de lui le trait suivant :

Un soir qu'il priait dans son église après les vêpres, un spectre noir, à face humaine, parut devant lui. « Au nom de Dieu, dit l'évêque, déclare-moi qui tu es? — L'âme d'un défunt qui vient réclamer tes prières, dit l'apparition ; car je souffre terriblement dans les flammes expiatrices. — Et pourquoi es-tu si noir? — Cette noirceur figure les fautes que j'ai à expier en Purgatoire. Ah ! malheur à qui marche sans guide sur la terre, et ne met pas tous ses soins à s'enrichir de biens spirituels. — N'avais-tu donc pas de confesseur? — J'en avais un, mais j'ai souvent négligé ses conseils ; et lui-même n'a pas toujours eu la franchise de m'adresser les observations dont j'avais besoin ; aussi le voilà avec moi dans les tourments. — N'aviez-vous pas de biens sur la terre pour faire des aumônes? — Si, j'en avais ! je suis le roi Malachie, fils du roi Moelruanach ! mais j'en ai trop peu profité pour soulager les malheureux et entretenir le culte divin. »

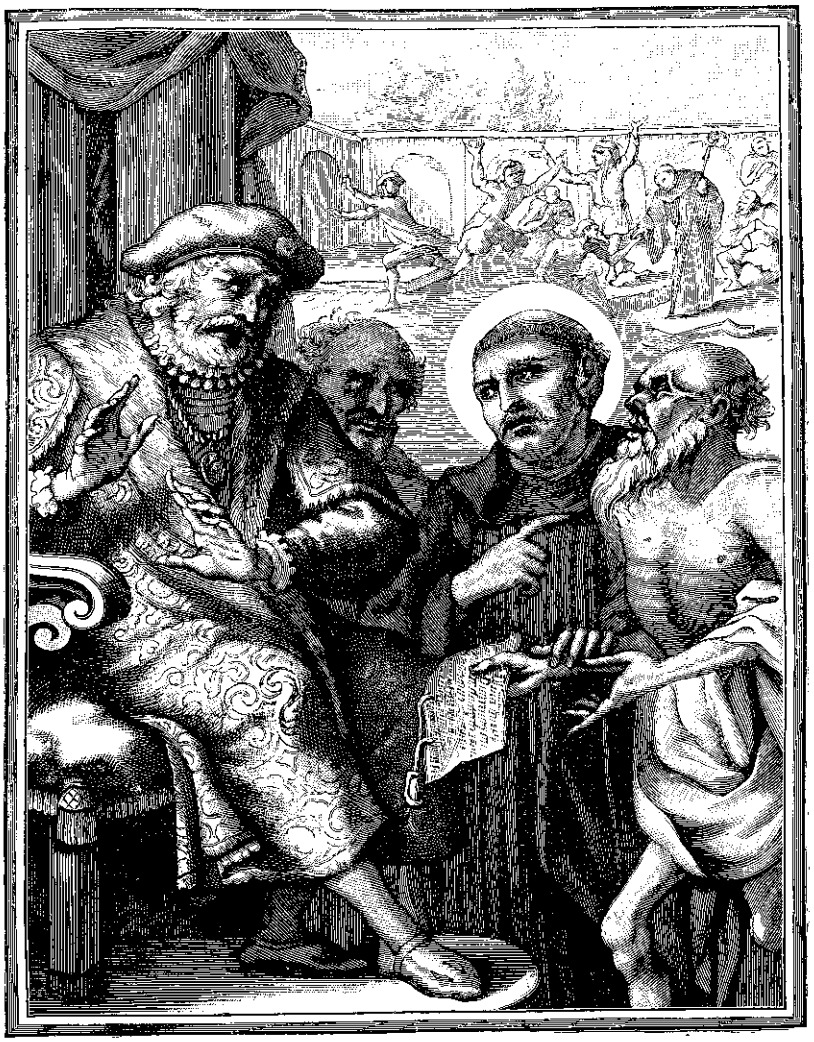
L'évêque appela les prêtres de son église, et les conjura de prier et de jeûner pour l'âme du confesseur, pendant que lui-même en ferait autant pour l'âme du roi.

Six mois après, Malachie lui apparut de nouveau, joyeux, et couvert d'un habit étincelant. « Merci, dit-il. Grâce à vos prières, j'entrerai aujourd'hui dans le ciel, et mon ancien confesseur y entrera demain. Cet habit qui me décore est un vêtement royal, que je donnai à un pauvre, un jour que je n'avais pas autre chose sous la main. »

SAINT FRIDOLIN, ABBÉ

APOTRE DE LA SUISSE

Fête le 6 mars.



Saint Fridolin ressuscite un mort et l'amène comme témoin devant ses juges.
(Gravure du *Calendrier bénédictin*, XVII[e] siècle.)

L'ILE DES SAINTS

L'Irlande venait à peine de secouer, à la voix de saint Patrick, le joug des idoles et des superstitions païennes, que déjà elle devenait « l'île des saints ; » des apôtres se levaient de cette terre longtemps stérile, la fécondaient de leurs sueurs, puis, comme si leur zèle insatiable se fût trouvé à l'étroit dans ses limites, accouraient sur le continent pour lui rendre la lumière qu'ils en avaient reçue.

Parmi les noms de ces apôtres de l'Evangile, enfants de l'Hibernie, les annales de la sainteté enregistrent celui de Fridolin. Né sur le déclin du VI[e] siècle, le futur missionnaire était d'un rang illustre. Ses nobles parents, à peine convertis à la religion chrétienne, s'empressèrent de confier leur fils à des maîtres vertueux et savants. L'enfant fit de rapides progrès dans les études, et on pouvait lui prédire déjà de brillantes destinées selon le monde.

Mais Fridolin écoutait docilement au fond de son cœur la voix du Maître par excellence, de l'Esprit-Saint, de qui dérive toute sagesse, et

cette voix intérieure lui disait : « Celui qui est l'ami du monde devient l'ennemi de Dieu. » Aussi le vit-on bientôt préférer aux richesses terrestres l'humble pauvreté de l'Evangile, et aux satisfactions humaines le bonheur de suivre Jésus-Christ. Il entra dans la cléricature.

LES PREMIERS EXPLOITS D'UN APOTRE

Promu à la dignité sacerdotale, il s'employa avec une ardeur infatigable au ministère de la parole. Quittant la maison paternelle, il parcourait les bourgades et les campagnes de l'Hibernie, prêchant les vérités de la foi chrétienne partout où il découvrait des restes de l'ancienne idolâtrie. De nombreuses conversions furent la récompense de son zèle, et bientôt le bruit des merveilles produites par sa parole apostolique se répandit jusque dans les parties les plus reculées du pays. On disait tout haut qu'un tel flambeau deviendrait plus brillant encore, s'il était placé sur les sommets de l'épiscopat.

C'en était assez pour effrayer l'humilité de Fridolin. Pour se soustraire aux honneurs que lui rendaient non seulement les gens du peuple, mais même les princes et les prélats, il résolut de quitter sa patrie et de se retirer dans une contrée où son nom serait inconnu. Il vendit donc tous ses biens, en distribua le prix aux pauvres, aux orphelins et aux monastères, et, s'arrachant aux larmes et à l'affection des siens, il s'embarqua sur un navire prêt à mettre à la voile.

IL EST NOMMÉ ABBÉ DE SAINT-HILAIRE DE POITIERS, ET RETROUVE LES RELIQUES DU GRAND DOCTEUR

Le vaisseau qui avait emporté Fridolin loin de sa patrie, vint aborder en Gaule. Le missionnaire reçut l'hospitalité chez un seigneur charitable, qui lui indiqua certaines régions du pays où l'idolâtrie régnait encore en maîtresse. Fridolin se hâta de porter la bonne nouvelle de la foi parmi ces peuples malheureux.

Après avoir évangélisé une portion considérable des Gaules, il arriva dans la ville de Poitiers. La grande mémoire de saint Hilaire l'avait surtout attiré vers son tombeau. « Mais il ne trouva dans cette cité autrefois si florissante que des ruines affligeantes. Les guerres successives qui avaient ravagé ce beau pays avaient laissé des traces profondes de cruelles dévastations, et les ariens, victorieux, avaient enseveli sous des décombres entassés avec fureur par leurs mains impies les restes précieux du vainqueur d'Arius. Telle avait été leur rage, que pour sauver ces reliques saintes, on avait dû s'exposer à perdre le souvenir du lieu précis où elles reposaient. Et, en effet, lorsque Fridolin arriva à Poitiers, la mémoire du grand docteur était encore vivante, mais celle de sa sépulture ne l'était plus.

« Fridolin se sentant appelé à la révéler au monde, s'établit à Poitiers, et bientôt il mérita par sa science, ses vertus et sa vie régulière, d'être nommé abbé du monastère de Saint-Hilaire. C'était à peu près vers le temps où les armées de Clovis, roi des Francs, et d'Alaric, roi des Visigoths, allaient se heurter l'une contre l'autre dans les plaines qui s'étendent près de Poitiers. La veille du jour de la bataille, un globe de feu s'éleva dans les airs, vers la direction de l'église de Saint-Hilaire, et à ce signe précurseur de la victoire, Clovis, la confiance dans le cœur, s'empressa de donner à ses Francs le signal du combat sanglant dans lequel Alaric tomba frappé par la vigoureuse main de son rival.

» Depuis de longs jours et de longues nuits, Fridolin mêlait à ses veilles et à ses jeûnes ses ardentes prières, et il suppliait le puissant protecteur qui avait donné au roi la victoire, de révéler enfin le lieu où reposait le précieux dépôt, désormais sûr d'un respect mérité (1). »

Sa prière fut exaucée. Une nuit, saint Hilaire lui apparut, revêtu de ses habits épiscopaux, et lui indiqua le lieu où ses reliques étaient cachées. « C'est Dieu qui t'a choisi, ajouta le saint évêque, pour rétablir ici son culte délaissé, et pour déposer sans retard dans un sanctuaire plus digne les membres de mon corps : telle est la récompense que Dieu t'a réservée. » Consolé par cette vision du ciel, le Saint passa en prières le reste de la nuit.

Le lendemain, il se hâta d'aller confier à l'évêque Adelphius le secret si cher à son cœur, et le prélat tressaillit de joie à la pensée que Poitiers avait retrouvé son trésor le plus précieux, les reliques de son illustre patron.

ENTREVUE DE SAINT FRIDOLIN ET DE CLOVIS

Il restait encore à saint Fridolin une importante mission à remplir. En lui confiant le soin de relever les ruines de son sanctuaire, saint Hilaire lui avait ordonné d'aller, en compagnie de l'évêque, trouver le roi Clovis, de qui il recevrait les ressources et le terrain nécessaires à la construction.

Fidèle à cet ordre, tous deux quittent la ville et se rendent au quartier des Francs. Le roi, prévenu de leur arrivée, les attendait avec impatience, car il connaissait de réputation la sainteté de Fridolin et il brûlait du désir de jouir de sa conversation. Il vint au-devant de ses hôtes, et accueillit favorablement leur demande. Lui-même se proclamait redevable à saint Hilaire de la victoire sur Alaric, et il saisit avec empressement l'occasion de lui témoigner sa reconnaissance. La reconstruction de la basilique fut immédiatement décidée.

Puis, le prince invita l'évêque et l'abbé à prendre place au festin qu'on avait préparé en leur honneur. Pendant le repas, on apporta au roi franc une coupe magnifique incrustée d'or et de pierres précieuses et remplie d'un vin généreux. Clovis, la prenant des mains de l'échanson, y posa le premier ses lèvres et la présenta, en signe d'honneur et d'affection, au saint abbé Fridolin. Celui-ci, étonné de cette marque d'estime dont il se croit indigne, veut la refuser, et, dans son trouble, la coupe, lui échappant des mains, tombe sur la table, et vient se briser devant le siège royal. Clovis, d'abord contristé de cet accident, se tourne vers Fridolin : « Dieu, lui dit-il en souriant, ne va-t-il pas tirer profit et gloire de la perte de cette coupe? Plusieurs de mes guerriers qui sont assis avec nous à cette table sont encore imbus des superstitions du paganisme. Ils reconnaîtront le vrai Dieu et l'adoreront si sa toute-puissance se manifeste à leurs yeux. »

Sur un signe, l'échanson recueille les différents débris et les présente au serviteur de Dieu. Celui-ci gémit intérieurement de sa faiblesse ; mais, animé d'une confiance sans bornes, il prend les morceaux, les adapte entre eux et les

(1) *Les vies des saints du Poitou*, par C. DE CHERGÉ, p. 106 et 107.

serre dans ses mains. Puis, le front penché vers la table, il adresse à Dieu une courte, mais ardente prière. O puissance de la foi ! les débris se sont rejoints, et Fridolin rend la coupe à Clovis qui la trouve parfaitement intacte et aussi belle qu'auparavant, sans aucune trace de fracture. Grande fut la joie des chrétiens et l'admiration des païens à la vue de ce miracle. Tous se levèrent pour rendre grâces à Dieu, et ceux qui n'avaient pas encore renoncé au culte des idoles se convertirent à la foi de Jésus-Christ et reçurent le baptême des mains de l'évêque.

Bientôt après s'élevait à Poitiers une somptueuse basilique, construite aux frais de Clovis, et la translation des reliques de saint Hilaire se fit avec grande pompe. L'évêque de Poitiers, après avoir célébré le Saint Sacrifice, montra ces restes précieux au peuple ivre de joie, et les confia, en présence de Fridolin, au lieu qui devait désormais en garder le dépôt.

SON APOSTOLAT EN SUISSE

Après l'heureuse issue de cette importante entreprise, le saint abbé crut avoir achevé la mission providentielle qui l'avait poussé à venir dans le Poitou, et songea à aller semer dans d'autres sillons la semence de la parole divine. Une nouvelle vision de saint Hilaire leva ses dernières hésitations : « Fridolin, mon frère, lui dit en songe l'illustre évêque, pourquoi tardes-tu d'accomplir les desseins de la divine Providence? Remets en d'autres mains le gouvernement de cette abbaye : pour toi, prends de mes reliques la part que tu as choisie, et dirige tes pas vers le Rhin. Tu trouveras au milieu de ce fleuve une île déserte, et c'est là que tu bâtiras un monastère avec une église en mon honneur. »

Non moins prompt à obéir que la première fois, le saint religieux fait ses adieux au peuple de Poitiers qui l'aime comme un père, guérit, en partant, l'évêque Adelphius d'une paralysie qui lui avait soudainement enlevé l'usage de ses membres, et se rend à la cour de Clovis, dont il obtient tous les pouvoirs nécessaires à son entreprise.

Mais comment trouver cette île où Dieu l'envoie? Le Rhin est très étendu. Fridolin se décide à en remonter les rives jusqu'à sa source en Suisse. Il parcourt avec le zèle d'un apôtre les riantes vallées de l'Alsace, semant sur ses pas, avec la parole de vérité, des églises et des monastères; puis il pénètre en Suisse, et, à travers mille obstacles, au prix de fatigues incroyables, arrive dans la ville de Coire, capitale de la Rhétie.

Là, on lui apprend l'existence de cette île tant cherchée, le but de ses courses et de ses fatigues, et, tout joyeux, il se hâte d'en prendre le chemin, laissant aux habitants de Coire le soin d'achever l'église qu'il a commencé de construire en l'honneur de saint Hilaire.

L'ILE DE SECKINGEN

Cette île était située aux environs du village actuel de Seckingen. C'était un lieu inculte et désert. La première sollicitude du Saint, tout exténué qu'il était, fut de parcourir son domaine à la recherche d'un emplacement favorable à la construction de la future église. Mais les allées et venues de cet étranger éveillèrent l'attention des riverains qui faisaient paître leurs troupeaux dans les maigres pâturages situés sur le bord du fleuve. Ils en conçurent des soupçons, le prirent pour un vagabond qui venait leur voler le bétail, et s'armant de fouets et de bâtons, ils se jetèrent sur lui, le maltraitèrent et le chassèrent honteusement de l'île.

Fridolin, certain de la volonté de Dieu, ne se laissa point rebuter par ces mauvais traitements : plusieurs fois chassé de l'île, il y revint autant de fois. Mais, à la fin, accablé de coups, il dut céder à l'orage et vint réclamer du roi Théodoric secours et protection. Ce prince l'accueillit avec bienveillance. Non content de lui donner l'île de Seckingen, il lui remit encore un diplôme, en vertu duquel quiconque l'inquiéterait dans la possession de ce domaine serait puni de mort.

PUISSANCE INVINCIBLE DE SA DOUCEUR

Le diplôme royal avait mis un terme aux violences, mais la douceur et la charité du Saint firent plus encore, elles lui concilièrent l'estime et l'amour du peuple. Comme l'île était encore très inhabitable, Fridolin demanda l'hospitalité pour lui et ses compagnons chez un riche seigneur du pays, nommé Wacher. Sa requête fut d'abord fort mal reçue par la femme de ce dernier : « Comment osez-vous nous imposer une telle charge en un temps de disette? lui dit-elle durement. D'ailleurs, vous voyez bien que notre maison n'est pas assez grande pour loger tant de monde. »

Par bonheur, le mari survint, et comme il connaissait de réputation la sainteté de l'homme de Dieu, il imposa silence à son épouse, et fit aux missionnaires étrangers l'accueil le plus cordial et le plus charitable. Quelque temps après, leur hôtesse étant devenue mère d'une fille, Wacher, malgré les protestations irritées de sa femme, pria Fridolin d'en être le parrain. Cependant, la douceur et la patience du Saint finirent par triompher de l'aversion et des emportements de l'hôtesse, qui alla jusqu'à prier elle-même Fridolin de diriger l'éducation et l'instruction de sa fille. Cette filleule du saint abbé devint plus tard supérieure du monastère qu'il fonda dans l'île pour les religieuses, et ses parents secondèrent, jusqu'à leur mort, toutes ses entreprises de leur influence et de leurs richesses.

Telle était la récompense de sa patience et de sa douceur. Quelquefois aussi, Dieu, pour lui concilier les cœurs, ajoutait à ces vertus le prestige des miracles. Un jour, passant sur le bord du fleuve, Fridolin aperçut un homme qui se baignait près de la rive et lui demanda une aumône nécessaire à la construction de son église. La prière fut accueillie par un refus, accompagné de paroles injurieuses, et cependant celui qui refusait ainsi de lui venir en aide était possesseur d'une grande fortune. Mais, lorsque vint le moment de sortir du bain, le seigneur eut beau se démener, une force irrésistible le retenait dans l'eau. Frappé de ce prodige, il fit aussitôt rappeler le serviteur de Dieu et mit à sa disposition toutes ses richesses : alors seulement il recouvra la liberté de ses membres et put regagner la rive.

SAINT FRIDOLIN CONSTRUIT L'ÉGLISE ET LE MONASTÈRE

Saint Fridolin cherchait un emplacement pour son église, quand la divine Providence lui vint en aide d'une manière toute spéciale.

Fatigué d'une longue course, il s'était reposé au pied d'un arbre pour reprendre quelques forces. Selon son habitude, il avait suspendu à l'une des branches la châsse qui contenait quelques reliques de saint Hilaire, et qu'il emportait toujours avec lui. Bientôt le sommeil vint clore ses paupières. A son réveil, quel ne fut pas son

étonnement de trouver les branches de l'arbre courbées vers la terre et s'allongeant en forme de dôme verdoyant au-dessus de la châsse! Plus de doute, Dieu manifestait ainsi sa volonté, et Fridolin, joyeux et confiant, fit commencer sans tarder la construction.

Lui-même présidait tous les travaux, défrichait la forêt, apportait des matériaux et stimulait, par son zèle et ses bonnes paroles, l'ardeur des ouvriers. Il annonçait en même temps l'Evangile aux païens, et au bout de quelques mois, le culte des idoles fut aboli dans la contrée.

Bientôt, au milieu de l'île, s'éleva une belle église à laquelle vinrent s'ajouter un couvent de religieuses et un monastère destiné à former des missionnaires. Fridolin était l'âme de ces deux communautés naissantes et, sous sa direction, les uns et les autres marchaient à grands pas dans les voies du salut et du ministère apostolique.

DIEU DÉFEND SON SERVITEUR

Cependant le roi qui lui avait cédé l'île mourut, et les ennemis de Fridolin relevèrent la tête dans l'espoir de réussir enfin à l'expulser de son domaine. Toutefois, pour se donner une apparence de justice, les réclamants portèrent le différend devant les juges du pays, qui paraissaient décidés à donner gain de cause à leurs compatriotes. Fridolin le comprit fort bien, mais il avait pour lui un avocat puissant qui ne fait jamais défaut à ceux qui l'implorent.

Les juges fixèrent le jour où ils devaient se réunir dans l'île pour prononcer le jugement. Or, la position de l'île était telle que, du côté droit, elle était baignée par le courant principal du fleuve, tandis que, du côté gauche, d'où les juges devaient venir, il n'y avait qu'un petit bras, qui, presque toujours à sec, ne se remplissait qu'à la fonte des neiges.

La veille du jugement, Fridolin fit jeter quelques sapins dans le grand courant et pendant toute la nuit supplia Dieu de le sauver par un miracle. Sa prière ne demeura point sans fruit; car le lendemain matin, lorsque les juges vinrent pour le condamner, le Rhin avait changé son cours et tous ses flots se pressaient entre eux et l'île, laissant le côté droit tout à fait à sec. A la vue de ce miracle, le peuple et les juges reconnurent leur faute et demandèrent humblement pardon à l'homme de Dieu d'avoir voulu le frustrer d'un bien qui lui appartenait à tant de titres. A dater de ce jour, on ne s'avisa plus de le troubler, car on savait par expérience que le Tout-Puissant était pour lui.

L'APÔTRE DE LA SUISSE

Au milieu de ses travaux, le Saint ne négligeait point le devoir sacré de l'apostolat. Il parcourait les provinces, prêchant partout Jésus-Christ. Bientôt, depuis les sources du Rhin jusqu'au lac de Constance, les idoles disparurent et les mœurs de ce peuple jadis si farouche s'adoucirent.

Son séjour favori fut le canton de Glarus, non loin des sources du Rhin. De là, il passa dans ces belles vallées que baignent les flots du gracieux lac de Waldstetten, où quelques siècles plus tard, les hommes d'Uri, de Schwytz et d'Unterwalden devaient secouer un esclavage tyrannique et former le noyau de la Suisse. Le pieux souvenir que garde encore aujourd'hui de son premier apôtre ce peuple, montre assez combien son ministère fut fécond dans ces trois cantons primitifs.

LES MORTS EUX-MÊMES SE LÈVENT POUR PLAIDER SA CAUSE

Un seigneur des plus puissants, nommé Urson, converti par le Saint, lui avait donné des terres considérables pour le soutien de son monastère. Mais, à la mort de ce généreux bienfaiteur, Landolphe, son frère, réclama ces biens comme son héritage et s'en empara. Fridolin, fort de son droit, protesta contre l'usurpateur et la cause fut portée devant les juges. Le Saint plaida longtemps contre ses adversaires, mais on lui fit entendre par dérision qu'il perdrait son procès, si le donateur ne venait en personne témoigner de son droit. Fridolin accepta contre toute attente cette singulière proposition et s'informa auprès du landgrave Baldeberch du jour fixé pour le jugement. Il revint alors dans la ville de Glaris et se rendit directement au lieu où, quelques semaines auparavant, le généreux Urson avait été inhumé.

Debout devant le sépulcre, armé de cette foi qui opère des prodiges, Fridolin fit une courte et fervente prière à Dieu, puis, élevant sa voix, il appela par son nom le mort, qui revint aussitôt à la vie, sortit de la tombe et se laissa conduire par le Saint jusqu'à Ranckweil, petit village situé à quelques lieues de distance. Le landgrave présidait déjà le tribunal, et Landolphe, attendait avec impatience l'heure de son triomphe. Tout à coup, la porte s'ouvre, et Fridolin apparaît suivi du mort ressuscité. Qu'on juge de la stupeur et de l'épouvante des juges et de Landolphe! Le défunt se tourna vers ce dernier :

« Mon frère, lui dit-il, pourquoi, poussé par une détestable cupidité, dépouillez-vous mon âme d'un bien que j'avais donné librement pour lui procurer le repos dans le sein de l'éternité? Pourquoi prolonger les souffrances que j'endure lorsque vous pourriez les faire cesser dès cet instant et donner la paix tant désirée à ma pauvre âme. » Landolphe, qui aimait tendrement son frère, fut profondément touché de ses justes plaintes, reconnut sa faute et lui promit, non seulement de restituer les biens qu'il avait usurpés, mais de les doubler encore en y ajoutant son propre héritage. Après ce résultat d'autant plus étonnant qu'il était moins attendu, Fridolin ramena le défunt au tombeau et lui permit d'y rentrer, ce qu'il fit aussitôt, pour s'endormir à jamais du sommeil des justes.

Le peuple, témoin de ce miracle, éleva, près du sépulcre, un monument destiné à en perpétuer le souvenir.

DERNIÈRES ANNÉES

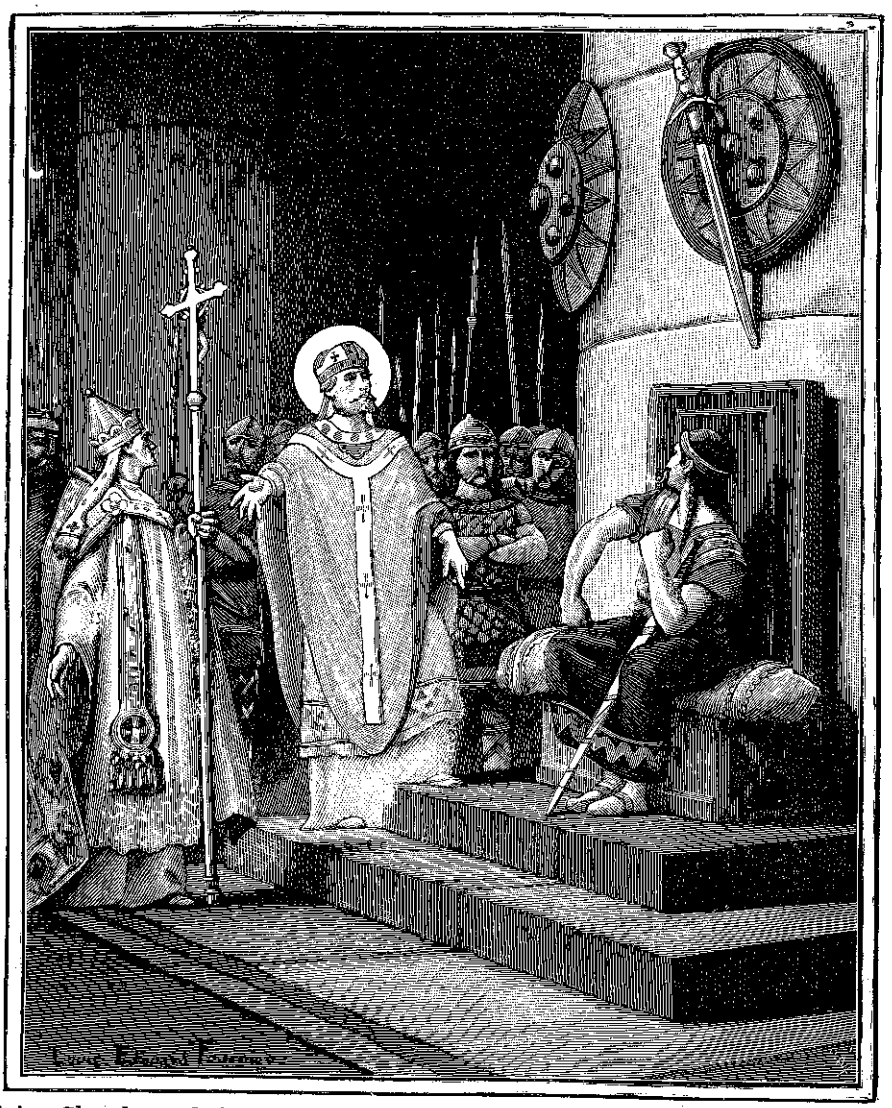
Peu de temps après, Fridolin retourna dans sa chère île pour y passer au milieu de ses enfants les dernières années de son laborieux apostolat. Un grand nombre de disciples vinrent l'y rejoindre, et autour d'eux se forma bientôt la petite ville de Seckingen, qui s'élève gracieuse sur les bords du Rhin.

Après une longue vie consacrée tout entière au service de Dieu, le ciel s'ouvrit enfin et l'âme du Bienheureux alla y recevoir sa récompense. C'était, selon les Bollandistes et d'autres biographes, en l'an 538 ou 540.

De nombreux miracles rendirent bientôt son tombeau glorieux. La Suisse tout entière, mais surtout le canton de Glarus, l'honore pour son patron. Ses reliques ont toujours été conservées avec soin à Seckingen, et la dernière ouverture de son tombeau se fit l'an 1637 : on trouva ses ossements enveloppés dans de riches étoffes.

SAINT CHRODEGAND, ÉVÊQUE DE METZ

Fête le 6 mars.



Saint Chrodegand décide Astolphe à laisser la liberté au pape Eugène III.

A LA COUR DE CHARLES MARTEL

Chrodegand, l'un des plus illustres évêques du VIIIe siècle, était issu d'une famille princière d'Austrasie, alliée dans la suite aux Carlovingiens. Il naquit dans le pays de Hasbain, en Brabant, vers l'an 712. Son père se nommait Sigramme et sa mère Landrade.

Il reçut dans le monastère de Saint-Tron une éducation soignée, y fit de rapides progrès en science et en piété, et, lorsqu'il fut en âge d'entrer dans le monde, il vint à la cour de Charles Martel, maire du palais.

Doué d'une remarquable distinction, bien fait de sa personne, parlant avec facilité le latin et le tudesque, l'aimable jeune seigneur eut bientôt gagné les bonnes grâces de tous. Charles Martel le prit en estime et affection. Il lui commit la charge de référendaire ou de chancelier, et, en 737, le nomma premier ministre.

Chrodegand se sentait peu d'attrait pour la vocation militaire. Forcé de séjourner à la cour, il y continuait la vie du cloître.

Ce jeune ministre, austère comme un anachorète, n'accordait à la nature que ce qu'il ne pouvait lui refuser; par des jeûnes et des veilles, il réduisait son corps en servitude, alors qu'il lui eût été facile de se plonger dans les délices. Sous

son habit, simple et commun, il portait un cilice.

Les grandeurs ne l'éblouissaient pas, et son humilité n'en souffrait aucune atteinte. Il ne se trouvait heureux de sa brillante situation et de ses richesses que parce qu'elles servaient à souhait sa charité sans bornes : il pourvoyait aux besoins d'innombrables indigents qui lui devaient l'existence. Les veuves trouvaient en lui un protecteur, les orphelins un père.

MINISTRE ET ÉVÊQUE

Le ministre du prince avait toutes les qualités d'un ministre de Dieu. Aussi ne tarda-t-on pas à le reconnaître digne du sacerdoce et de l'épiscopat.

En 742, le siège de Metz étant devenu vacant par la mort de saint Sigebald, le désir unanime du clergé et du peuple y porta, pour le remplacer, Chrodegand, qui avait montré tant de sagesse et d'équité dans le poste élevé qu'il occupait.

Mais Pépin le Bref, fils et successeur de Charles Martel, avait pour le premier ministre la même estime que son père : il ne voulut pas éloigner de la cour un auxiliaire si apprécié. Il consentit donc à son sacre, mais à la condition expresse que Chrodegand continuerait à exercer sa première charge et voudrait bien être à la fois évêque et ministre d'Etat. Le Saint accepta et sut concilier ces deux dignités.

Les préoccupations ou les honneurs ne lui enlevèrent rien de son humilité, de sa douceur, de son recueillement, ni de la simplicité qui régnait dans tout son extérieur. Il ne retrancha rien à ses mortifications habituelles et consacra de plus longues heures à l'oraison. Les soins donnés à l'Etat ne nuisaient point aux intérêts de l'Eglise, car saint Chrodegand trouvait du temps pour tout; après avoir consacré le jour aux affaires, il passait en prières une grande partie de la nuit, et son oraison était souvent accompagnée de faveurs célestes et de larmes abondantes.

IL EST CHARGÉ D'AMENER LE PAPE EN FRANCE

Pépin crut pouvoir confier à son ministre les missions les plus délicates.

A cette époque, le pape Etienne III, aux prises avec l'orgueilleux Astolphe, roi des Lombards, qui menaçait de porter le fer et le feu sur le territoire de Rome, tournait les yeux vers le peuple franc et en implorait un prompt secours.

Le roi Pépin y répondit par un premier message dans lequel il assurait le Pape de son absolu dévouement, et l'invitait à passer en France pour se soustraire à l'oppression des Lombards. En même temps, il lui députait deux ambassadeurs éminents, chargés de l'accompagner dans son long et périlleux voyage : c'étaient le duc Antchaire et saint Chrodegand.

L'évêque de Metz joignait à toutes ses autres qualités épiscopales un attachement sans bornes à la Chaire de Pierre. Il déploya dans cette mission un vrai courage et une haute prudence, pour garantir Etienne III de tous les dangers jusqu'à son arrivée au pied des Alpes.

Quand il entra à Rome, il trouva les Lombards déjà maîtres des forteresses voisines de la ville. Le Pape se disposait à partir pour Pavie, afin d'y implorer la pitié d'Astolphe; il s'adjoignit les deux députés de Pépin, et se mit en route le 14 octobre 753.

Arrivés à Pavie, les deux ambassadeurs francs demandèrent à Astolphe, au nom de leur maître, de ne pas empêcher le Pape de sortir d'Italie. Astolphe, surpris d'une proposition aussi inattendue, remit au lendemain sa réponse. Dans l'intervalle, il mit tout en œuvre pour entraver le projet. Il dut céder enfin devant l'énergique résolution du Pontife, puissamment appuyé par Antchaire et Chrodegand, et, grâce à leur influence, Etienne III put en liberté poursuivre son voyage.

Les Alpes traversées, le danger fit place au triomphe. Le fils du roi, Charles, alors âgé de douze ans, attendait le Saint-Père pour lui faire honneur. Le roi lui-même se rendit en personne jusqu'à Pont-sur-Yonne, en Champagne, suivi de la reine, de ses autres enfants et de nombreux seigneurs, sortit à une lieue de la ville au-devant du Pape, et, sitôt qu'il l'aperçut, descendit de cheval, se prosterna humblement avec ceux qui l'entouraient et marcha quelque temps à pied, en signe de respect.

On arriva ainsi au palais de Pépin, le jour de l'Epiphanie, 6 janvier 754; puis, le Pape se retira dans l'abbaye de Saint-Denys, où il passa l'hiver, en attendant la fin de ses tribulations et de son exil.

SECONDE MISSION AUPRÈS D'ASTOLPHE

Grâce au zèle de Chrodegand, la vie du Pape était sauve. Mais il souffrait loin de ses Etats, et la chrétienté en gémissait avec lui : il fallait à tout prix le rendre à l'Italie et apaiser Astolphe par des négociations ou le réduire par les armes.

Chrodegand fut encore en cette affaire le plus ferme appui du Souverain Pontife. En l'assemblée des seigneurs francs tenue à Quierzy-sur-Oise, il usa de toute son éloquence pour les déterminer à secourir leur hôte illustre, à entreprendre pour lui la guerre d'Italie, et lui faire rendre ainsi les possessions si injustement enlevées par les Lombards.

Il parla dans le même sens au roi Pépin, très disposé d'ailleurs à entrer dans son sentiment. Le roi fit sienne la cause du Pape, et, décidé à employer tous les moyens pour la faire triompher, députa de nouveau son habile ministre pour une suprême tentative sur l'esprit d'Astolphe.

L'évêque de Metz partit aussitôt.

Il était porteur d'une lettre du Pape au roi des Lombards, dans laquelle Etienne le priait, par les mystères sacrés et le redoutable jugement de Dieu, d'écouter enfin la voix de la religion et de la justice. Chrodegand lui-même, avec toute l'énergie que lui inspirait la grandeur de sa cause, conjura ce prince, au nom des saints Apôtres, de n'exercer aucune hostilité contre la ville de Rome, de rendre au Saint-Siège les places qu'il lui avait ravies, et de ne point assujettir les Romains à des superstitions incompatibles avec leurs lois.

Toutes ses instances furent inutiles auprès du barbare inflexible. Astolphe, dans son ambition sacrilège, ne voulait pas entendre parler de restitution, et l'ambassadeur de Pépin dut revenir auprès de son maître et du pape Etienne sans avoir rien obtenu. C'est alors que Pépin le Bref passa lui-même les Alpes, et conquit par la violence ce qu'on refusait d'accorder à la douceur de son envoyé.

LÉGITIME RÉCOMPENSE

Le Pape ne pouvait méconnaître des services aussi signalés. Avant de quitter la France, il

voulut témoigner à l'évêque de Metz la joie que lui avait procurée cet entier dévouement au Saint-Siège, le décora du *pallium*, et lui conféra le titre d'archevêque avec le pouvoir de consacrer des évêques dans toutes les Gaules.

C'était une sorte de prééminence qu'il lui accordait sur les pasteurs des diverses Eglises, et, à ce titre, Chrodegand dut, en 765, présider la célèbre assemblée d'Attigny-sur-Aisne, qui comptait 27 évêques et 17 abbés.

Le successeur d'Etienne III, Paul Ier, lui continua ces mêmes faveurs. Il concéda à Chrodegand les corps de saint Gorgon, officier du palais de Dioclétien, et des saints Nabor et Nazaire, officiers romains, martyrs. Chrodegand déposa les reliques de saint Gorgon dans l'abbaye de Gorze, et celles de saint Nabor dans le monastère d'Hilariacum, fondé dans le diocèse de Metz par saint Fridolin, en l'honneur de saint Hilaire. Il fit don du corps de saint Nazaire à l'abbaye de Lorsh, dans le diocèse de Mayence.

La translation de ces restes précieux attira un concours immense. Tous les notables de ces contrées tinrent à honneur de porter sur leurs épaules le corps des bienheureux martyrs que le Pape leur envoyait.

CHRODEGAND, INSTITUTEUR DES CHANOINES RÉGULIERS

Avec les reliques des Saints, l'évêque de Metz fit pénétrer dans son diocèse comme un souffle nouveau de sainteté.

Les charges importantes qu'il remplissait à la cour, les missions difficiles qui lui étaient confiées ne l'empêchèrent pas de travailler avec sollicitude au bien de ses ouailles et spécialement de son clergé.

Une profonde tristesse, comme il le dit lui-même dans la préface de sa règle, envahissait son âme à la vue des négligences, des fautes et du relâchement des clercs. C'est pour y porter remède et faire revivre la piété dans son diocèse qu'il y institua les *chanoines réguliers*.

Il rassembla en un seul corps tout le clergé de son église cathédrale, lui donna un cloître semblable à celui des monastères, où il pût mener la vie de communauté, le soumit à une règle, et, pour permettre à ses prêtres, débarrassés des affaires séculières et du souci des biens temporels, de s'appliquer uniquement au service de Dieu, il leur assigna des revenus suffisants pour leur subsistance.

Telle est l'origine des chapitres de chanoines, institution « si féconde en fruits de salut pour le peuple, et d'édification pour le clergé lui-même » (1).

L'idée de réunir ainsi en une communauté, dans un but de sanctification, les clercs d'une Eglise n'était pas nouvelle. Saint Augustin l'avait fait à Hippone et saint Eusèbe à Verceil. Mais, outre que ces saintes pratiques étaient depuis longtemps tombées en désuétude, saint Chrodegand, les ayant relevées, les fixa par une règle spéciale. Aussi peut-il être considéré à bon droit comme le restaurateur et le fondateur de la vie commune parmi les clercs, appelés dès lors *chanoines*, c'est-à-dire clercs réguliers ou canoniques.

RÈGLE DONNÉE PAR SAINT CHRODEGAND AUX PREMIERS CHANOINES

Le saint évêque donna à ses chanoires, en trente-quatre articles, une règle très sage. Elle est tirée presque entière de celle de saint Benoît. C'est donc une règle monastique, avec des adaptations et tempéraments en rapport avec les exigences du ministère extérieur.

Le premier article recommande l'humilité, vertu particulièrement pratique dans la vie de communauté.

Chrodegand n'engage pas ses clercs à une pauvreté absolue; mais il veut que quiconque entrera dans la communauté fasse donation solennelle de tous ses biens à l'église de Saint-Paul de Metz, permettant seulement de s'en réserver l'usufruit, lui laissant en outre la libre disposition des aumônes reçues pour les messes, les confessions et l'assistance des malades.

Les chanoines ont toute liberté de sortir le jour, mais, à l'entrée de la nuit, ils doivent se rendre à Saint-Etienne, qui est la cathédrale de Metz, pour chanter Complies, après lesquelles il n'est plus permis, jusqu'au lendemain matin à Prime, de rompre le silence. Ils logent la nuit dans un cloître exactement fermé, dont l'entrée est interdite aux femmes, et même aux autres laïques.

Le matin, vers 2 heures, ils se lèvent pour chanter l'office de Matines, et placent entre les Nocturnes un intervalle pendant lequel ils demeurent en oraison. Après le chant de Prime, ils se rendent tous au Chapitre : on y lit quelque article de la règle, un passage de l'Ecriture Sainte ou un extrait d'une homélie. Puis, l'évêque qui préside cet exercice y donne ses ordres, fait, s'il y a lieu, les corrections et les réprimandes. Chacun se retire alors et va à son travail.

D'autres dispositions de la règle de saint Chrodegand déterminent l'ordre des repas, le genre de nourriture, les jours de jeûne et d'abstinence; les clercs réguliers faisaient trois Carêmes et ne mangeaient pas de viande pendant une bonne partie de l'année. Leur boisson est réglée « trois coups au plus à dîné, deux à soupé. » Tous les chanoines ont à faire la cuisine chacun à son tour en esprit d'humilité et de charité, excepté le supérieur et quelques autres occupés plus utilement.

Il est ordonné aux clercs de se confesser deux fois l'an à leur évêque en dehors des confessions ordinaires pour lesquelles chacun a la faculté de s'adresser aux prêtres de son choix. Enfin, Chrodegand veut que tous reçoivent le Corps et le Sang de Notre-Seigneur les dimanches et les grandes fêtes, à moins qu'ils n'aient de graves raisons de s'en tenir éloignés.

INFLUENCE DE LA RÈGLE DE SAINT CHRODEGAND

« Cette règle, dit un historien, fut une digue puissante contre les désordres du siècle par la simplicité, la piété et la discipline austère de ses ordonnances. » Par cette vie de communauté se maintint, en effet, sous l'œil vigilant des supérieurs et grâce au stimulant du bon exemple, l'esprit de ferveur et de régularité parmi les chanoines.

Bientôt le clergé de Metz fut cité dans tout l'Occident comme un modèle de zèle, d'activité pieuse et de sainte ardeur.

L'institution des chanoines ou clercs réguliers fut adoptée par beaucoup d'Eglises de France, d'Allemagne et d'Italie, qui s'en servirent comme du moyen le plus efficace pour la réforme générale du clergé.

Charlemagne put constater les premiers effets bienfaisants de cette création, et, après avoir médité les deux règles de saint Benoît et de saint

(1) Dom Guéranger, *Institutions liturgiques*.

Chrodegand, il ordonna que tous les clercs de ses Etats fussent moines ou chanoines.

Louis le Débonnaire, poursuivant l'idée de son prédécesseur, reprit au Concile d'Aix-la-Chapelle, en 816, la règle de saint Chrodegand, y fit apporter par un liturgiste quelques légères modifications et la proposa au clergé des diverses cathédrales de son royaume, comme un moyen de faire refleurir partout la piété. Il obtint en partie ce qu'il désirait.

FONDATION DE TROIS MONASTÈRES

L'évêque de Metz n'eut pas un moindre zèle pour la régularité de ses moines que pour celle de ses chanoines.

Il fit bâtir trois monastères, le premier dans la paroisse de saint Etienne sur la Moselle, dédié en l'honneur de saint Pierre; le second à Gorze, dans les environs de Metz, en l'honneur des apôtres saint Pierre et saint Paul. Enfin, quatorze ans plus tard, il conduisit une colonie de ses religieux de Gorze à Lorsh ou Lauresheim, où, sur ses conseils, une de ses parentes avait fait édifier un monastère. Cette abbaye devint dans la suite une des plus célèbres de l'Allemagne.

Chrodegand lui donna, comme aux deux précédentes fondations, son patronage de prédilection, celui de saint Pierre, et mit à la tête comme premier abbé Gondebaud, son frère.

ATTACHEMENT SANS RÉSERVE A L'ÉGLISE ROMAINE

Chrodegand professa toute sa vie pour le siège de Rome un véritable culte. Non seulement il contribua plus qu'aucun autre évêque de nos temps au rétablissement de sa souveraineté temporelle, mais encore il s'attacha à faire pénétrer en France les idées, les usages et même la liturgie de Rome et à les faire aimer.

C'est après avoir été témoin de la vie exemplaire des divers collèges ecclésiastiques qui desservaient les basiliques romaines et spécialement celle de saint Jean de Latran, qu'il résolut d'établir en son diocèse une institution semblable. Pour unir davantage son clergé à celui de l'Eglise catholique, il s'empressa, à son retour d'Italie, d'introduire le chant et l'ordre des offices romains.

On sait que, à l'origine, une grande latitude était laissée aux Eglises dans la manière de célébrer les divines offices. Le fond de toutes les liturgies était le même, mais il y avait dans les détails de nombreuses divergences.

Les Papes travaillèrent avec persévérance à établir en Occident l'unité de liturgie et la conformité aux usages de l'Eglise de Rome. Le premier acte positif dans ce sens fut accompli par saint Chrodegand; l'exemple une fois donné, Etienne III put demander avec plus d'assurance au roi Pépin de faire adopter par tout son royaume les offices romains.

L'école de chant ecclésiastique, fondée par saint Chrodegand et exercée par des chantres de la chapelle papale, devint très florissante, grâce à la bonne discipline établie parmi les chanoines. Charlemagne ordonna que l'on tirât de l'école de Metz tous les maîtres de chant. De Metz, le chant romain se propagea tellement dans toutes les provinces que, au témoignage du moine de Saint-Gall, le chant ecclésiastique prit, même en Germanie, le nom de chant messin.

ÉPITAPHE

Après avoir glorieusement travaillé pour l'Eglise catholique et régi avec tant de sagesse pendant près de vingt-quatre ans le diocèse de Metz, Chrodegand s'endormit dans le Seigneur, comblé de mérites, le 6 mars 766, et fut inhumé dans le monastère de Gorze.

Théodulphe, évêque d'Orléans, composa en vers son épitaphe. Cet éloge résume la vie de notre Saint. La voici :

« Qui que tu sois, que tu viennes de l'Orient ou de l'Occident, apprends que cette urne renferme les cendres d'un homme pieux et pur, ayant joint l'éclat du mérite à la droiture que donne l'exercice des vertus. Ses actes étaient saints; la loi de Dieu faisait l'objet de ses méditations, et il n'a point chancelé dans la foi. Il rapporta du Siège de Pierre l'insigne du pallium, et, pasteur, il a exalté le Chef des pasteurs. Il donna à son clergé la règle d'une sainte vie. Lumière et gloire de l'Eglise par son exemple et ses paroles, il a envoyé ses ouailles au ciel, car il possédait à un haut degré la science de la direction des âmes. Plein d'amour pour la vertu et d'horreur pour le vice, il exerça avec vigueur sa charge d'évêque. Consolateur des veuves, bienfaiteur des malheureux, il se montra le père des orphelins. Aimé des rois, vénéré des peuples, sa vie pouvait servir de modèle à tous. Et, lorsque les ans eurent posé la limite de sa course, il rendit à la terre ce qui était à la terre. Son âme s'envola vers la région des cieux. »

SOURCES CONSULTÉES

Petits Bollandistes, au 6 mars. — *Les saints militaires*, par l'abbé PROFILLET. — Dictionnaire des *Ordres religieux*, collection de MIGNE. — *Supplément aux Petits Bollandistes*, par Dom PIOLIN. — *Histoire des Ordres religieux*, par HERMANT, Rouen, 1710. — *Culte des saints de France*, par les abbés C. FLAMENT et PAUL HAGUE. — *Institutions liturgiques* de Dom GUÉRANGER, t. I^er^. — *Histoires ecclésiastiques* de RORBACHER, DARRAS, JAGER, etc.

LE BIENHEUREUX HUMBERT III, COMTE DE SAVOIE

Fête le 6 mars.

Portrait et pierre sépulcrale du bienheureux Humbert III.
(D'après deux estampes de la Bibliothèque nationale.)

LA MAISON DE SAVOIE

L'antique maison de Savoie, féconde en héros, remonte, d'après quelques auteurs, à Witikind le Grand, duc de Westphalie, célèbre chef saxon, longtemps rival de Charlemagne, converti ensuite à la foi chrétienne, honoré même en quelques endroits d'un culte public.

Hélas! bien différents de leurs ancêtres qui marchèrent durant plus de huit siècles dans les voies de la religion et de l'honneur, les princes, régnant aujourd'hui sur le trône usurpé des Papes, se trouvent, depuis plus de trente ans, enserrés dans les griffes de la Révolution qui ne les défend pas toujours, on l'a vu naguère, contre les coups d'un assassin.

Les chefs de cette maison qui s'est faite persécutrice avaient reçu autrefois des Souverains Pontifes les glorieux titres d'*athlètes et de défenseurs de l'Eglise*.

A partir, en effet, de ce vaillant Humbert Ier, surnommé Humbert aux blanches mains, premier comte de Savoie et chef de la dynastie, cette famille produisit une série non inter-

rompue de princes aussi distingués par leurs vertus militaires et politiques que par leur dévouement au Chef suprême de la chrétienté. Pas un seul d'entre eux n'abandonna le Pontife romain, pas un ne recula devant le péril des croisades, tous se firent les champions de la cause catholique.

Avant de prendre le titre de rois d'Italie, ils se disaient, en souvenir des glorieux exploits de leurs ancêtres : rois de Sardaigne, de Chypre et de Jérusalem.

De nos jours, malgré les apostasies réclamées par les adeptes de la secte maçonnique, ils portent encore dans leurs armes, en mémoire des luttes pour la foi, la croix blanche sur fond d'écarlate, et la chevaleresque devise, souvenir des croisades : F. E. R. T. *Fortitudo ejus Rhodum tenuit.* Sa vaillance s'est emparée de Rhodes.

Ajoutons que cette famille fut une famille de Saints. On vénère publiquement sur les autels : le bienheureux Humbert III, le bienheureux Boniface, son petit-fils, archevêque de Cantorbéry, et le bienheureux Amédée IX, comte de Savoie. Il faut leur joindre : les bienheureuses Marguerite et Louise de Savoie, veuves; la première, du duc de Montferrat, la seconde, d'Hugues, marquis de Châtillon. La fille de Louis XI, sainte Jeanne de Valois, reine de France et fondatrice des Annonciades, avait pour mère Charlotte de Savoie. Un grand nombre d'autres princes et princesses sont demeurés célèbres par leurs vertus.

NAISSANCE DU BIENHEUREUX HUMBERT

Entre Suse et Turin, sur le versant d'une gracieuse colline, près des bords de la Doire et de deux charmants lacs, on voit les ruines d'un vieux château qui domine la petite ville d'Avigliana.

C'est là que, le 1er août 1136, naquit Humbert, troisième du nom, appelé le Saint.

Son père, Amé ou Amédée III, était comte de Piémont et de Maurienne, seigneur d'Aoste, du Chablais et du Bugey, vicaire général du Saint Empire.

Sa mère, Mathilde ou Mahaut d'Albon, était fille de Guignes, comte d'Albon, de Vienne et de Grésivaudan et d'Agnès de Barcelone.

La naissance du bienheureux Humbert était le fruit d'un vœu fait par son père, le comte Amédée III.

Resté longtemps sans héritier, Amédée voyait sa succession convoitée par sa sœur Alix, femme de Louis le Gros, roi de France.

Elle avait même décidé le roi son époux à envoyer des troupes pour s'assurer des places les plus importantes du Bugey et de la Savoie.

Amédée, prévoyant les malheurs qui allaient fondre sur lui et sur ses Etats, fit vœu de bâtir une abbaye s'il lui survenait un fils; ses désirs furent exaucés; telle fut l'origine de l'abbaye de Saint-Sulpice en Bugey. Alors Louis le Gros rappela ses soldats et cessa ses poursuites.

Aujourd'hui, les princes de la maison de Savoie ne fondent plus ni monastères ni abbayes, ils s'emparent des biens d'Eglise et les vendent, ce qui ne garantit pas toujours contre le déficit.

Les pieux parents d'Humbert prirent un soin particulier de son enfance et s'appliquèrent à lui inspirer cette crainte religieuse du Seigneur qui est le commencement de la sagesse.

HUMBERT, ÉLÈVE ET PUPILLE D'UN SAINT

Humbert fut ensuite confié à un illustre personnage de sa parenté maternelle, saint Amédée de Clermont-Hauterive, abbé d'Hautecombe, puis évêque de Lausanne.

Ce prélat, fils du bienheureux Amédée de Clermont, avait suivi son père dans la solitude de Bonnevaux, puis avait été placé dans l'abbaye de Cluny pour y apprendre les sciences sacrées et profanes. Plus tard, il fut envoyé en Allemagne auprès de l'empereur Henri V qui lui donna les maîtres les plus habiles; enfin, entraîné par l'exemple de son père, il quitta la cour et se mit à Clairvaux sous la direction de saint Bernard. C'est de là qu'il fut nommé abbé d'Hautecombe.

Sous ce maître aussi vertueux que savant, le jeune Humbert fit de rapides progrès dans tous les genres de sciences, mais surtout dans la science des Saints.

En 1147, le comte Amédée III partit pour la Terre Sainte avec son neveu Louis le Jeune, roi de France; c'était la seconde croisade, prêchée par saint Bernard, à Vézelay, en Bourgogne. Avant de quitter ses Etats de Savoie et de Piémont, il en remit le soin, ainsi que la garde de son fils Humbert, encore bien jeune, à la sagesse du saint évêque de Lausanne.

Amédée III mourut au retour de la croisade à Nicosie, dans l'île de Chypre, en 1149.

Les seigneurs de Savoie supplièrent alors l'évêque, précepteur du jeune Humbert, d'accepter la tutelle de son élève et l'administration de ses Etats.

HUMBERT VEUT SE FAIRE RELIGIEUX

A la mort de son père, Humbert n'avait que douze ans. Son attrait l'aurait porté plutôt à s'enfermer dans le cloître qu'à demeurer dans le monde. De saints conseillers lui représentèrent qu'appelé par sa naissance à gouverner, il devait sacrifier aux devoirs de sa vocation ses goûts pour la vie religieuse.

Dès qu'il eut pris en main les rênes de l'Etat, notre adolescent se montra constamment à la hauteur de sa position, et sut allier, d'une manière admirable, l'art de régner avec l'art de se sanctifier.

Dès son jeune âge, suivant l'usage du temps, Humbert avait été fiancé avec Faydide, de l'illustre maison des comtes de Toulouse. La mort prématurée de sa jeune compagne lui fit de nouveau désirer la solitude.

Il alla chercher dans l'abbaye d'Aulps les consolations dont son cœur avait besoin.

Volontiers, il eût goûté le reste de sa vie, au sein de cette retraite, les douceurs de la vie monastique, si ses vassaux n'étaient venus le conjurer, avec de vives instances, de ne pas les abandonner, et de prendre les moyens d'assurer la succession dans sa famille.

Il vint alors à la Grande-Chartreuse où il avait fondé une belle chapelle avec la maison de l'hospitalité pour les survenants, et où il aimait à se retirer.

C'est là que Dom Basile de Bourgogne, prieur général de la Chartreuse, lui fit comprendre qu'il était nécessaire au bonheur de son peuple.

Le saint religieux lui représenta sa jeunesse, l'état déplorable dans lequel se trouveraient, pendant la minorité de son frère, les provinces qui lui étaient soumises; une piété éclairée lui faisait un devoir de sacrifier son attrait pour la solitude aux intérêts publics du pays dont Dieu lui avait confié le gouvernement.

Cédant à ces puissantes considérations, Hum-

bert reprit les soins de sa souveraineté, et contracta un nouveau mariage.

HUMBERT DÉFEND SES ÉTATS

Pendant son règne, le bienheureux prince fut plusieurs fois obligé de repousser d'injustes agressions; il montra ainsi que la piété, loin d'affaiblir le courage, ne le rend que plus héroïque.

Son tuteur, saint Amédée de Lausanne, dut défendre les terres de son pupille contre les prétentions de Guignes V, leur commun parent, dauphin de Viennois.

Le dauphin avait à venger la défaite de son père Guignes IV, mort à la suite du siège de Montmélian, où le comte Amédée III de Savoie avait été victorieux.

Aussi, dès qu'il put tenir une épée, ce jeune prince se mit à ravager les terres du comte Humbert, mais il fut battu, et s'estima heureux de pouvoir faire la paix, grâce à l'entremise et aux sages conseils d'Hugues, archevêque de Vienne.

Ce prélat mit fin aux hostilités entre les deux voisins et leur fit conclure un traité d'amitié et d'alliance.

Plus tard, malgré cet accord, le bienheureux Humbert eut à soutenir une guerre contre Alphonse Taillefer qui gouvernait le Dauphiné au nom de son neveu Albéric, fils de Raymond V, comte de Toulouse; ce jeune prince avait été fiancé avec la dauphine Béatrix.

Saint Pierre, archevêque de Tarentaise, parvint à réconcilier les deux rivaux.

Ces querelles étaient occasionnées par les limites encore mal définies des Etats de Savoie et de Dauphiné.

Obligé de lutter contre ses ennemis, Humbert se montra toujours valeureux dans les combats, inébranlable dans les revers, juste et modéré dans la victoire, invinciblement attaché à la cause du droit et de la justice.

HUMBERT SE DÉCLARE POUR ALEXANDRE III PAPE LÉGITIME

L'empereur Frédéric Barberousse, à qui personne ne résistait, fut grandement irrité de voir le pape Alexandre III soutenir seul les droits et la liberté des peuples d'Italie sur lesquels l'autocrate allemand voulait exercer sa domination tyrannique. Il sentait que l'évêque de Rome était un puissant adversaire. Pour sauver les apparences et contrebalancer le pouvoir du pape légitime, il fit élire successivement trois antipapes, Octavien, Guy de Crème et Jean de Strum, sous les noms de Victor III, Pascal III et Calixte III.

Ce fut l'occasion d'un schisme qui désola l'Eglise. Il fallut un grand courage pour rester fidèle au Pape véritable; beaucoup de princes, craignant la colère de l'empereur, n'osèrent se prononcer contre l'antipape.

Le comte Humbert n'hésita pas un instant. Soutenu par saint Anthelme, évêque de Belley, et saint Pierre de Tarentaise, il affirma hautement son dévouement au vrai chef de l'Eglise.

Humbert alla jusqu'à refuser à Frédéric le passage sur ses Etats, lorsque, réduit à la dernière extrémité, l'empereur s'enfuyait ignominieusement, après le retentissant échec que ses troupes avaient éprouvé dans la Haute Italie, lors de son expédition de 1167.

A son retour, en 1174, Frédéric Barberousse se vengea cruellement des dispositions hostiles du prince Humbert en occupant une partie de ses Etats du côté de l'Italie. Il ravagea le Piémont, brûla la ville de Suse où étaient les archives de la maison de Savoie, et ruina toute la contrée.

Frédéric saisit une autre occasion d'humilier le comte; en 1175, il reconnut solennellement l'évêque de Belley vassal immédiat de l'empire, sans craindre le mécontentement qu'un tel acte ne pouvait manquer de causer au comte Humbert. Et pour que la vengeance fût complète, il fit accorder aux évêques de Saint-Jean de Maurienne, de Tarentaise et de Turin, des Bulles par lesquelles étaient concédés, à eux et à leurs Eglises, des privilèges qu'ils ne demandaient pas.

Mais l'épreuve n'a qu'un temps; vaincu encore, Frédéric tenta d'adoucir ses ennemis par des sentiments plus pacifiques à l'égard du Pape et finit par se réconcilier avec lui.

Le bienheureux Humbert, resté insensible aux offres avantageuses qu'on lui avait faites, aux montagnes d'or qu'on lui avait offertes pour le détacher du parti de l'Eglise, mérita ainsi par la droiture de ses intentions que la paix fût rendue à ses Etats. Une ère de prospérité allait commencer sous les auspices de cet excellent prince.

FAUTES D'HUMBERT III

Le comte Humbert, séduit par de funestes conseils, avait des prétentions sur quelques terres de l'Eglise qu'il disait appartenir à son domaine. Anthelme l'exhortait à s'en désister, mais le prince se maintint dans ce qu'il appelait son droit.

Il fit même saisir un prêtre du diocèse de Belley au mépris de la juridiction ecclésiastique. L'évêque protesta contre cet abus de pouvoir, et envoya Guillaume, évêque de Maurienne, réclamer le captif.

Le préposé du comte refuse: Anthelme le frappe de ses censures et arrache le prêtre à sa prison.

Malheureusement, la victime est poursuivie et son sang coule sous le glaive de quelques sicaires, croyant accomplir la volonté de leur seigneur.

Anthelme veut venger cette mort, et, à la stupéfaction de ceux qui l'entourent, il excommunie le comte, lui interdit les sacrements et l'assistance aux Saints Mystères jusqu'à ce que l'iniquité soit réparée.

Humbert s'était déclaré pour le Pape dans la lutte du schisme. Il se plaint donc à Alexandre en invoquant les témoignages de dévouement qu'il lui a donnés, et le Pape, qui aimait le comte de Savoie, charge quelques évêques voisins d'apaiser la colère d'Anthelme. Anthelme demeure inflexible: « Celui qui a été frappé justement, dit-il, ne doit pas être absous qu'il ne se soit repenti et n'ait donné satisfaction pour son offense. »

A la fin, les événements témoignèrent que l'évêque était bien conduit par l'esprit de Dieu, en persistant dans des rigueurs que traitaient d'opiniâtreté certains évêques d'alentour.

Cette excommunication, que le comte de Savoie ne supportait qu'en frémissant, devint pour lui le principe d'une bénédiction insigne et d'une conversion des plus généreuses et des plus sincères. Dieu tire ainsi le bien du mal et permet parfois dans la vie de ses serviteurs un égarement passager pour les porter ensuite à une plus éclatante sainteté.

QUELLE SERA LA SOLUTION DE CETTE LUTTE

Humbert, par son recours au Souverain Pontife, avait obtenu son absolution; Anthelme

s'enfuit alors à la Chartreuse, où son clergé et son peuple désolés viennent le redemander à grands cris. Sur l'ordre du Pape, l'évêque retourne à sa chère Eglise de Belley; le comte lui-même s'empresse d'accourir pour recevoir son pardon. Jusqu'alors, il n'avait point osé entrer dans l'église.

Anthelme lui pardonne; mais, ô fragilité! Humbert semble bientôt oublier ses promesses. Les portes de l'église restent donc fermées au coupable.

Mais voici, à quelque temps de là, que la scène change. Anthelme va mourir, et ses prêtres émus sont rangés autour de sa couche.

Tout à coup, un bruit de pas se fait entendre. C'est le comte Humbert qui entre dans la cellule du mourant. Il tombe à genoux, il confesse sa faute; les larmes qui coulent de ses yeux proclament la sincérité de son repentir; il accepte toutes les expiations nécessaires. Le saint évêque se dresse sur son lit et lève ses mains tremblantes : « Que le Dieu tout-puissant, dit-il, Père, Fils et Saint-Esprit, répande sur vous ses bénédictions et ses grâces! qu'il vous fasse croître et multiplier, vous et votre fils ! » On croit que le malade délire ; car Humbert n'avait qu'une fille; on l'avertit tout bas. Mais le pontife mourant répète avec plus de solennité les mêmes paroles: « Vous et votre fils! »

Comme le patriarche Jacob, il avait été illuminé, à l'heure de son agonie, d'un rayon prophétique. Sa bénédiction va devenir féconde. La gloire d'Humbert croîtra; revenu de ses erreurs, il sera placé sur les autels.

Ce n'est pas assez; Dieu donnera, dans l'année même, un fils au comte repentant, et ce fils ranimera, contre toute espérance, la souche presque éteinte de la maison de Savoie (1).

Puissent les descendants de cette noble race, plus coupables encore que leur ancêtre, imiter sa soumission et briser les chaînes du Vicaire de Jésus-Christ!

L'ABBAYE D'HAUTECOMBE — MORT DU BIENHEUREUX

A dater de ce jour, le prince Humbert ne nous apparaît plus que sous les traits d'un saint; de son vivant, on lui en donne le nom. Il dote sa sœur Julienne, abbesse de Saint-André-le-Haut, désigne au choix d'Henri II, roi d'Angleterre, pour la Chartreuse de Witham, Hugues, qui sera plus tard le saint évêque de Lincoln, et fait des donations à de nombreux monastères.

Il aimait tout spécialement la Grande Chartreuse qui, à cette époque, se trouvait dans ses domaines. La Chartreuse de Notre-Dame d'Aillon en Savoie fut fondée par lui pour le salut de son père, de sa mère et de ses autres parents.

La maison religieuse qu'il chérissait davantage était l'abbaye cistercienne d'Hautecombe, que son père Amédée avait fait bâtir sur les bords du lac du Bourget.

C'est là, qu'après avoir tout ordonné pour le bien de son peuple, Humbert se retira pour s'occuper uniquement du compte qu'il ne devait pas tarder à rendre au Juge suprême. On vit ce prince magnanime s'assujettir aux plus humbles pratiques et aux plus austères observances de la vie religieuse.

On admirait son assiduité à l'oraison, son exacte fidélité aux règles monastiques, son humilité, sa mortification, sa charité à l'égard de tous.

L'instant de sa mort lui fut révélé ; il fit alors profession religieuse, et, après avoir reçu les sacrements d'Eucharistie et d'Extrême-Onction, et les autres secours que l'Eglise accorde aux malades, à l'heure qu'il avait indiquée, il rendit sa belle âme à Dieu. C'était le 4 mars 1189, il avait cinquante-trois ans.

Il fut inhumé dans l'église de l'abbaye d'Hautecombe. Bientôt des miracles vinrent confirmer l'opinion que l'on avait de sa sainteté, et les honneurs du culte religieux lui furent décernés.

Le mausolée que la piété des princes de Savoie avait élevé à leur bienheureux ancêtre fut détruit par des mains sacrilèges pendant la Révolution française. L'antique abbaye d'Hautecombe, le Saint-Denis de la Savoie, était devenue une ruine; ses pieux gardiens en avaient été chassés; l'église, les tombes, le monastère, tout avait été mis à l'encan.

En 1814, Charles-Félix s'empressa de relever les tombeaux de ses pères et d'y replacer leurs cendres vénérées. L'abbaye fut rendue à son ancienne destination. Charles-Albert conçut et exécuta l'heureuse idée de faire revivre le culte presque oublié du bienheureux Humbert, en l'associant à celui de Boniface de Savoie, évêque de Belley, et plus tard de Cantorbéry.

Le culte immémorial de ces deux serviteurs de Dieu fut approuvé en 1838 par le pape Grégoire XVI. L'année suivante, les 28 et 30 juin, leur fête fut célébrée avec une solennité extraordinaire dans tous les Etats de Savoie.

(1) Le prince Thomas, lequel laissa neuf enfants mâles, dont trois régnèrent après lui.

SOURCES CONSULTÉES

Dom Piolin, 6 mars; et les *Petits Bollandistes*, qui reproduisent le mandement de Mgr Turinaz, évêque de Tarentaise, sur le culte du B. Humbert. — Guichenon, *Histoire de la maison de Savoie.* — Dom Boutrais, *La Chartreuse par un Chartreux.* — *Vies de saint Amédée, de saint Hugues de Lincoln, de saint Anthelme, de saint Pierre de Tarentaise.* — *Panégyrique de saint Anthelme*, par Mgr Paulinier. — *Saint Bruno et l'Ordre des Chartreux.* — Charvet, *Mémoires sur l'abbaye de Saint-André-le-Haut.* — Fleury, *Histoire de l'Eglise.* — Brossard, *Histoire du pays de Gex.* — Fournier, *Le royaume d'Arles et de Vienne*, etc.

E. V.

SAINTE COLETTE

VIERGE ET RÉFORMATRICE DE L'ORDRE DE SAINTE CLAIRE

13 janvier 1381 — 6 mars 1447. — Fête le 6 mars.

Sainte Colette en voyage.

NAISSANCE — ENFANCE MORTIFIÉE

Le dimanche 13 janvier de l'an 1381, Robert Boëllet, charpentier de l'abbaye de Corbie, et sa femme Marguerite Moyon, voyaient enfin comblés des vœux que leur âge semblait rendre insensés, et que leur foi seule avait fait adresser au ciel; dans leur maison de la rue de la Chaussée, à Corbie, en Picardie, il n'y avait place que pour la joie et la reconnaissance. Dieu leur avait donné une fille, et on la rapportait de l'église où elle venait de recevoir au saint baptême le nom de Colette, en reconnaissance de la protection de saint Nicolas, évêque de Myre, à la puissante intercession duquel ses parents avaient demandé la réalisation de leurs vœux.

Dès les premiers signes de sa petite intelligence, l'enfant leur donnait tous les motifs de la joie la plus pure. Ses premiers actes sont de prier et d'aimer le prochain. Sa mère la fait participer à sa pieuse coutume de méditer chaque jour la passion du Sauveur; son père lui inculque les habitudes charitables qui le rendent particulièrement recommandable. Et bientôt l'on voit que Dieu prépare cette enfant pour l'accomplissement de grandes choses : à sept ans, elle fait chaque jour au moins une heure d'oraison et ne manque jamais à la récitation quotidienne du Rosaire; son application à l'école, son amour des pauvres, son soin d'éviter toutes les occasions de dissipation sont restés légendaires. A neuf ans, elle reçoit de Dieu révélation pleine et entière de l'esprit de l'Ordre séraphique; dès lors, elle unit la plus délicieuse innocence à la plus dure pénitence :

elle se ceint les reins de cordes grossières, glisse en secret dans son lit des branches d'arbres, et même, si elle peut, dort sur le plancher.

GUÉRISON ET CROISSANCE MIRACULEUSES

Ne vous étonnez donc pas de voir dès lors apparaître à chaque pas le surnaturel dans la vie de cette enfant prédestinée.

Colette s'avisa un jour de toucher à la cognée paternelle. Mais ses petites mains laissent échapper le dangereux instrument qui lui fait à la jambe une plaie cruelle; Colette, calme, confiante en Dieu, bande sa plaie, demandant à la Providence d'éviter à ses parents le chagrin de la voir blessée; et le lendemain matin, une légère cicatrice indique seule l'endroit de la blessure.

Distribuer l'aumône aux pauvres, les accueillir, soigner les malades, voilà les grandes joies de cette enfant de neuf ans; avec cela, la contemplation, la prière devant le tabernacle, et surtout l'assistance à l'office canonial des Bénédictins : aller à l'office nocturne est une joie qu'elle ne peut avoir que rarement; mais son père comprend bien qu'il n'a point une enfant ordinaire et permet à sa fille, qui devait alors avoir quatorze ou quinze ans, de se rendre chaque nuit, à l'heure des matines, dans l'église de l'Abbaye.

Si la santé de Colette résistait à ses austérités, sa croissance semblait de son côté entravée; sa taille exiguë inquiétait son père, auquel les voisins reprochaient sans cesse de permettre à sa fille des fatigues corporelles qui la feraient certainement demeurer « naine ». Colette s'inquiète de ces propos; la voilà qui se rend à Notre-Dame de Brebières, à Albert (Somme) : peu lui importe d'être grande et belle aux yeux des hommes; mais elle craint d'être entravée dans ses pieuses habitudes, elle redoute aussi le chagrin de ses parents. Et Dieu accorde à sa prière une croissance miraculeuse, à tel point qu'un peu plus tard il est constaté, par les vêtements même de la Sainte qu'on a conservés, que sa taille était très au-dessus de la moyenne.

UNE VOCATION LONGTEMPS CHERCHÉE — LA RECLUSE

Colette avait à peine dix-huit ans que tout Corbie connaissait sa sagesse et sa piété; on s'empressait à la consulter et à l'entendre discuter des choses célestes. C'est alors que Dieu la rendit entièrement libre par une douloureuse épreuve, la mort de ses parents, tous deux âgés de quatre-vingts ans, qui se suivirent dans la tombe, à quelques mois d'intervalle, l'an 1399. L'orpheline et sa petite fortune étaient confiées à la tutelle de Dom Raoul de Roye, abbé de Corbie.

Le premier soin de la jeune fille fut de demander à son tuteur la permission d'entrer en religion. Dom Raoul, toutefois, ne voulut point accéder à cette demande, une décision aussi grave exigeant un temps de probation. C'est alors que Dieu envoya à Colette celui qui devait être son premier guide dans la vie religieuse : le P. Jean Bassaud, religieux Célestin du couvent d'Amiens. La sainteté de sa vie, plusieurs miracles, la conservation de son corps vénéré à Aquila, en Italie, le titre de Bienheureux dont l'a couronné l'Eglise, montrent bien à quelles mains surnaturellement préparées l'âme de Colette venait d'être confiée. Le P. Bassaud n'hésita pas sur la vocation de sa pénitente, mais, ne pouvant découvrir alors la famille religieuse dans laquelle Dieu la voulait, il lui recommanda la patience et la prière, et, en attendant, Colette fit, sur son conseil, le vœu de chasteté perpétuelle.

Bientôt dom Raoul ayant laissé toute liberté à Colette, celle-ci s'empressa de distribuer ses biens aux pauvres et d'entrer dans la communauté des Béguines. Ce monastère de pieuses femmes, qui ne faisaient point de vœux solennels et vivaient soumises à une clôture peu sévère et aux seules austérités prescrites à tous les chrétiens, ne pouvait plaire à ce cœur épris de pénitence et de renoncement. Elle le quitte donc bientôt, et, poussée par son amour des pauvres et des malades, elle entre chez les Bénédictines de l'hôpital de Corbie. Mais sans cesse elle soupirait après la pénitence et la pauvreté de l'Ordre séraphique; il lui sembla même recevoir d'en haut l'ordre de quitter cette seconde communauté. Elle n'hésita point, et se rendit au monastère de Pont-Saint-Maxence.

Ici encore, nouvelle déception : ce monastère pratiquait la règle de sainte Claire, mais avec les importants adoucissements de la règle dite des Urbanistes. Cette vie n'était point encore ce que voulait la postulante, et, brisée de tristesse, mais attendant toujours avec confiance la volonté de Dieu, elle rentra à Corbie.

Mal accueillie de Dom Raoul, qui est persuadé de la légèreté de sa vocation, tenue par le peuple pour une tête folle et une inconstante, sans ressources, privée de son directeur, le P. Bassaud, qui était passé en Italie, elle ne désespère point. La Providence eut pitié d'elle; elle permit qu'un pieux et zélé Franciscain, passionné pour le retour à la primitive observance, le P. Pinet, gardien du couvent d'Hesdin et custode de Picardie, passât à Corbie. Colette se confia à lui; mais le bon religieux ne vit point de couvent qui correspondit à son désir; il lui conseilla, dès lors, de vivre en recluse sous la règle du Tiers-Ordre de saint François. Ce genre de vie religieuse charma Colette; c'était en quelque sorte, sauf la solitude, la vie des premières filles de sainte Claire qu'elle allait renouveler.

Le *reclusage* fut élevé entre deux contreforts de l'église paroissiale de Saint-Etienne (alors Notre-Dame). Cette petite maison comprenait un vestibule très exigu, qui servait aussi de parloir; la porte sur la rue était fermée, une forte grille en treillis de fer séparait cette première pièce de la seconde, la cellule de la recluse, enfin de là on passait dans l'oratoire où une petite fenêtre, munie d'une grille sur l'église, permettait à la recluse de suivre les offices et de recevoir la Sainte Communion. Le 17 septembre 1402, Colette, le cœur débordant d'allégresse, entrait dans son reclusage.

VOCATION DÉFINITIVE — HÉSITATIONS DE LA SAINTE UN SIGNE DU CIEL

Cependant, à peine Colette a-t-elle pu goûter le bonheur de cette sainte clôture que Dieu lui manifeste enfin clairement sa volonté de la voir entreprendre la réforme des trois Ordres franciscains, dans lesquels s'était introduit un adoucissement considérable des observances primitives et de les ramener à la pauvreté et à la pénitence de Saint-François et de Sainte-Claire. Colette se crut le jouet d'une illusion diabolique, car depuis longtemps l'esprit de ténèbres la poursuivait de ses plus horribles persécutions; mais ici, contrairement à ce qui se passait d'ordinaire, l'ardente prière de Colette ne faisait que rendre plus pressante la pensée qu'elle considérait comme une

tentation. Privée de son guide spirituel, le P. Pinet, qui vient de mourir, elle consulte les prêtres du voisinage : tous croient à un appel divin; elle seule hésite encore. Mais, comme Zacharie incrédule à la parole de l'ange, elle est frappée de mutisme et de cécité; enfin, après trois jours d'angoisses, elle s'abandonne à la volonté de Dieu. Alors ses yeux voient à nouveau, et sa bouche laisse échapper un cri de surprise : le sol de la cellule est couvert d'arbrisseaux chargés de fleurs et de fruits du plus délicieux aspect. Colette les arrache, mais ils repoussent aussitôt et une voix lui annonce que l'arbre le plus gros la désigne elle-même, et que les arbrisseaux sont les figures des âmes rassemblées par elle. (On a des témoignages authentiques et contemporains de ce surnaturel événement.) Et alors Colette répète les paroles de la Vierge Marie : « Voici la servante du Seigneur. »

PREMIÈRE FONDATION DES CLARISSES RÉFORMÉES APPARITIONS CÉLESTES

Bien loin de Corbie, mais cependant aussi dans les Etats du duc Philippe le Bon, en Franche-Comté, vivait un religieux franciscain très zélé pour le retour à la primitive observance. Il commençait à cette intention un pèlerinage en Terre Sainte; mais, à Avignon, il fut avisé par une pieuse recluse, Marion Amente, de se rendre à Corbie, où il devait servir de guide à une autre recluse destinée à de grandes choses. Après avoir consulté des prêtres éclairés, le P. Henry de la Baume rebroussa chemin. C'était au mois de juin 1406. Colette, surnaturellement prévenue de la venue du directeur que la Providence lui envoyait, le reçut avec joie. Sur son conseil, elle demanda la permission de sortir de son reclusage, et, l'ayant obtenue du cardinal légat Jean de Challand, elle partit aussitôt pour Nice où se trouvait Benoit XIII.

Celui-ci accueillit avec faveur la réformatrice; il la reçut à la profession de la règle de sainte Claire, et lui conféra la dignité d'abbesse. Colette se rendit alors chez le frère du P. Henry au château de la Baume, à Fontenay, en Franche-Comté. Trois compagnes qu'elle amena, les deux filles aînées de son hôte, et, un peu plus tard, la troisième, sa future historiographe, Sœur Périne, formèrent le noyau de la communauté, grossi bientôt de novices des familles les plus distinguées du pays. Il fallut dès lors songer à établir le monastère en un lieu plus convenable que la maison d'un particulier. Ce fut d'abord le château de Fontenay, que possédait la comtesse de Genève, Blanche de Savoie, puis enfin, le couvent délaissé des Urbanistes de Besançon.

Colette fut triomphalement reçue dans cette ville le 14 mars 1410 et, cinq jours après, la Providence récompensait la piété des Bisontins en accordant à Colette le pouvoir de guérir miraculeusement une femme qui endurait des douleurs intolérables. Et pendant que Satan redoublait ses persécutions envers la sainte abbesse, le ciel la récréait de consolantes apparitions : Une fois, c'est un ange qui lui apporte la fameuse oraison « Que l'heure de la naissance d'un Dieu homme soit bénie », puis c'est sainte Anne; saint Jean l'Evangéliste qui lui apporte un anneau de fiançailles mystiques (anneau qui disparut en 1577, lorsque les huguenots saccagèrent la ville de Gand) et enfin un ange qui lui apporte une croix d'or, ornée de pierres précieuses et contenant un fragment de la vraie Croix.

La Sainte à cette époque ne portait qu'une pauvre robe tout usée et allait toujours nu-pieds; son lit était une botte de paille, avec un morceau de bois pour oreiller; sept fois par jour, elle se donnait la discipline et portait un rude cilice. Enfin, tous les vendredis, de midi à trois heures, elle endurait d'inexplicables douleurs qui lui faisaient ressentir les souffrances de la passion du Sauveur. Elle portait une ceinture de fer si serrée que la chair avait crû par-dessus.

Mais cet amour de la souffrance était visiblement béni de Dieu : deux ans après son arrivée à Besançon, Colette ressuscitait un enfant de quinze ans, Jean Boisot, d'une des premières familles de la cité.

LA RÉFORME DES FRÈRES MINEURS NOUVELLES FONDATIONS DE CLARISSES

Il y avait six ans que Colette avait commencé son œuvre pour le second Ordre franciscain; c'est alors qu'elle crut devoir l'entreprendre pour le premier, celui des Frères Mineurs. Le couvent de Besançon n'ayant point voulu accepter la réforme, celui de Dôle parut plus facile à décider, et le 25 septembre 1412, le pape Jean XXIII accordait une Bulle à cet effet. La réforme rencontrait cependant chez les Frères Mineurs ou Cordeliers de Dôle d'assez vives oppositions. Les exhortations de l'abbesse, une apparition de saint Jean l'Evangéliste, dont tous les religieux présents furent témoins, ne purent persuader trois Frères de suivre la règle sévère à laquelle ils n'étaient point habitués : ils se retirèrent bientôt. Enfin l'œuvre de Dieu triompha et le couvent de Dôle devint la souche de la réforme des Cordeliers Colettins qui s'étendit bientôt en Bourgogne, en Lorraine et en Champagne. Cette famille franciscaine fut unie à diverses autres par le Pape, en 1517, pour former avec elles « la Stricte Observance ».

Rentrée à Besançon, Colette résigne sa charge abbatiale à Mère de Toulongeon, et repart pour établir le second couvent de filles, celui d'Auxonne, construit dans les limites de la plus stricte pauvreté par la duchesse de Bourgogne, Marguerite de Bavière. Ce voyage est célèbre par l'extase en laquelle fut ravie la sainte abbesse, depuis sa sortie de Besançon jusqu'à son entrée à Dôle, et de Dôle à Auxonne.

La réforme des Clarisses s'étendait chaque jour davantage. Dès l'an 1415, la duchesse de Bourgogne fondait le couvent de Poligny qui devint la résidence ordinaire de la réformatrice, jusqu'en l'an 1422. C'est durant ce temps et lors d'un voyage à Auxonne qu'elle eut la consolation de recevoir la visite de saint Vincent Ferrier (Avril 1417). En juin suivant, après des missions en Lorraine, le grand apôtre Dominicain retrouvait Colette à Poligny et recevait de Dieu, conjointement avec l'abbesse, la révélation de la fin prochaine du grand schisme d'Occident. Les deux Saints écrivirent une lettre collective qui fut présentée aux Pères du Concile par l'archevêque de Besançon, et le 17 novembre de la même année, l'Eglise universelle accueillait avec allégresse l'élection de Martin V, qui mit fin au schisme. Le 4 juillet les deux Saints se retrouvent à Besançon; Vincent prêcha six fois dans l'église des Clarisses. C'est au cours de ce séjour que Colette eut la révélation que le saint missionnaire mourrait en France avant deux ans; l'événement justifia cette prophétie, car saint Vincent Ferrier mourut à Vannes le 5 avril 1419.

LA SOURCE MIRACULEUSE
RÉSURRECTION D'UNE RELIGIEUSE

Au mois d'octobre 1417, le couvent de Poligny est achevé; on s'aperçoit alors qu'il y manque de l'eau; le mercredi de la quatrième semaine du Carême 1418, l'abbesse fit miraculeusement jaillir une source qui existe encore aujourd'hui et sert à l'alimentation du couvent. Comme auprès de saint François, les animaux accouraient près de l'abbesse et vivaient avec elle; on cite en particulier diverses anecdotes relatives à une gentille alouette, et à un agneau blanc qui est resté le signe distinctif de sainte Colette dans l'iconographie.

Durant les sept années que la réformatrice passa à Poligny, Dieu se plut à multiplier les miracles par son intermédiaire : délivrances de prisonniers, guérisons de malades, vocations éclairées surnaturellement.

La grande dévotion de Colette était la récitation du bréviaire. Ses statuts nous montrent par leurs sévères prescriptions quel prix elle attachait au soin et à la piété dans son accomplissement. Chaque jour elle récitait aussi le chapelet, l'office des morts et quelques suffrages toujours tirés du bréviaire : exemple bien à recommander de nos jours où les fidèles, dans leurs prières, ne savent plus guère s'unir à la sublime prière qu'est l'office divin.

Colette jeûnait toute l'année, excepté les dimanches, et observait l'abstinence perpétuelle, comme ses filles en ont conservé l'usage; mais à ces pratiques de pénitence elle joignait encore d'autres mortifications, se contentant souvent pour repas d'un peu de pain, et annihilant par une grande quantité d'eau le goût du vin qu'on l'obligeait pour sa santé à accepter.

La sévérité de la clôture n'est pas moins grande. Les religieuses ne parlent aux gens du dehors qu'à travers une plaque de tôle percée de trous et munie de pointes de fer. Tout aussi sublime est l'amour de la pauvreté, qui paraît chez Colette aussi éclatant que chez le glorieux patriarche franciscain, et qui s'est conservé tel, après cinq siècles, chez les Coletines.

Parmi les miracles de la sainte abbesse, nous devons mentionner spécialement la résurrection d'une religieuse de Poligny qui, morte en état de péché mortel, se releva de son cercueil à la voix de l'abbesse, surnaturellement avertie et accourue de Besançon. Elle confessa sa faute, pria un instant devant l'autel, demanda les prières des assistants, et, se recouchant dans le cercueil, expira pour la seconde fois. Ce miracle, par les circonstances extérieures et les témoignages, est indiscutable et particulièrement célèbre. Il a souvent inspiré les artistes.

FONDATIONS EN FRANCE, EN SUISSE ET EN BELGIQUE

La mort tragique du duc Jean Sans-Peur, assassiné au pont de Montereau, le 10 septembre 1419, décida la duchesse Marguerite à accomplir la fondation d'un quatrième couvent, celui de Seurre. C'est en se rendant dans cette ville que, à l'admiration des habitants des villages voisins, Colette et ses compagnons traversèrent, en marchant sur les eaux, les flots débordés de la rivière du Doubs.

Le temps était venu où la réforme des Clarisses, florissante dans les Etats du duc de Bourgogne, allait pénétrer presque simultanément en France et en Suisse. Dès l'an 1422, Colette fonde les couvents de Moulins et de Decize; en 1423, celui d'Aigueperse; c'est là qu'elle reçut comme novice la fille du roi Jacques de Naples. Le couvent du Puy est établi en 1425. Colette passe alors en Suisse où elle fonde les monastères de Vevey et d'Orbe. En 1429, elle est de nouveau à Moulins, où elle rencontra, à ce qu'on croit, l'humble vierge que Dieu avait appelée comme elle à de grandes choses, Jehanne d'Arc.

C'est alors seulement que la réformatrice semble avoir écrit ses constitutions, que le ministre général des Frères Mineurs approuva en 1434. Le cardinal Cesarini, légat d'Eugène IV au Concile, et le Concile de Bâle les approuvaient de nouveau. Ce fut la dernière joie en ce monde du P. Henry de la Baume, qui mourut en odeur de sainteté à Besançon en 1439, et qui fut remplacé comme père spirituel de la réforme par le P. Pierre de Vaux, le futur biographe de la réformatrice. Les épreuves cependant n'étaient point finies. Saint Jean de Capistran vint en effet à Besançon pour réduire les familles franciscaines à une seule observance. Il fallut une révélation céleste pour le décider à laisser vivre l'œuvre déjà si bien établie. Il en devint d'ailleurs, dès lors, le protecteur zélé.

La réforme pénètre maintenant dans le nord de la France et en Flandre. En 1442, Colette fonde les couvents d'Hesdin et de Gand; en 1445, celui d'Amiens. Le 6 décembre 1446, la réformatrice est à Gand; elle annonce sa mort prochaine, et le lundi 6 mars 1447, elle s'éteint doucement de la mort des saints.

MORT DE SAINTE COLETTE — SON CULTE
CENTENAIRE DE SA CANONISATION

Aussitôt la vénération publique éclata, et, six ans après, on commençait les informations canoniques sur la sainteté de vie, les vertus et les miracles de la servante de Dieu. En 1472, la cause était présentée en cour de Rome; les guerres et les événements politiques la retardèrent d'une manière désespérante. Après la peste de 1469, l'affluence devint si grande auprès du tombeau de la réformatrice qu'il fallut y ériger une sorte d'abri, puis, en 1536, transférer le corps dans une chapelle de l'église du couvent. Mais c'est seulement en 1604 que les Coletines de Gand, puis tous les Franciscains de Belgique purent célébrer, le 6 mars, la fête de la sainte réformatrice; en 1722, cette permission fut étendue aux Clarisses de Besançon et de Poligny. Enfin, le 24 mai 1807, le pape Pie VII, procédait à la canonisation solennelle de celle qui dans son humilité s'était appelée « la petite ancelle (servante) du Seigneur ».

Cette année 1907 qui ramène le centenaire de la canonisation de sainte Colette, de grandes fêtes ont été célébrées, à Corbie, à Gand et dans tous les monastères des Clarisses.

BIBLIOGRAPHIE

R. P. Sellier, *Vie de sainte Colette*. Paris, 1861, 2 vol. — Abbé Douillet, *Sainte Colette, sa vie et ses œuvres*. Paris, 1884. — Abbé Bizouard, *Sainte Colette et les Clarisses en Franche-Comte et en Bourgogne*. 1888-1890, 2 vol. — Alphonse Germain. *Sainte Colette de Corbie*. Paris, Poussielgue, 1904. — A. Pidoux, *Sainte Colette*. Paris, Lecoffre, 1906.

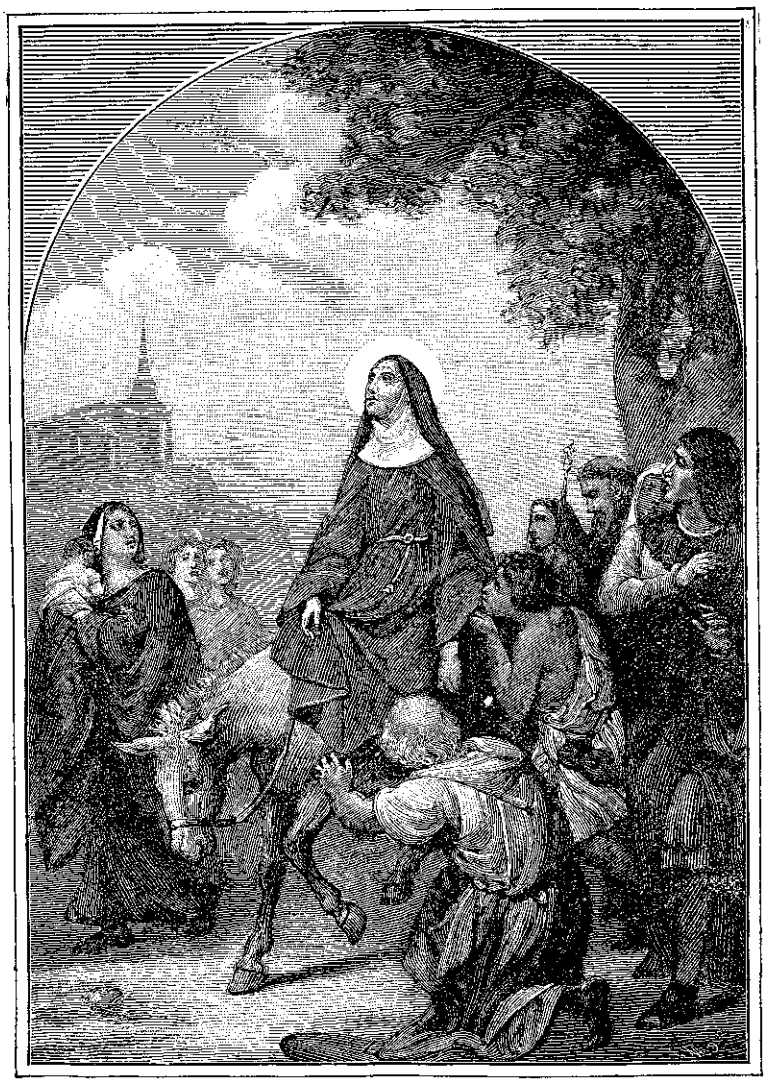
A. P.

SAINTE COLETTE

(1381-1447.)

SON INFLUENCE RELIGIEUSE (1)

Fête le 6 mars.



Sainte Colette quitte Besançon au milieu d'une grande foule.
(D'après un tableau de Ed. Baille.)

Un décret de la S. Congrégation des Rites (25 août 1909) prescrit la célébration de la fête de sainte Colette dans toute la France, la Belgique et leurs colonies. C'est dans ces deux pays, en effet, qu'elle travailla à la diffusion de sa réforme religieuse, mais son influence s'étendit bien au delà des frontières.

Non contente de ramener l'Ordre entier des Clarisses à l'observance primitive, elle travailla encore toute sa vie au bien général de l'Eglise. Pour comprendre son action bienfaisante au XV^e^ siècle, il importe de

(1) Voir *Vies des Saints* n^os^ 159 et 1432.

donner un résumé de l'état où se trouvait la papauté à cette époque.

LE GRAND SCHISME D'OCCIDENT

A la mort de Grégoire XI, septième Pape d'Avignon (1377), un Pape italien, Urbain VI, fut d'abord élu à Rome, quoique sur seize cardinaux qui composaient le Conclave onze fussent Français. Mais, quelque temps après l'élection, quinze des cardinaux déclarèrent que celle-ci était nulle, ayant été faite sous la pression violente du peuple, qui réclamait un Pape romain, ou au moins italien, et ils donnèrent la tiare à Robert de Genève, qui prit le nom de Clément VII (1378). Ainsi commença ce grand schisme qui devait durer un demi-siècle. Urbain resta à Rome et fut reconnu par l'empereur, la plus grande partie de l'Allemagne et de l'Italie, la Hongrie, l'Angleterre et les Etats scandinaves. Clément VII, établi à Avignon, eut pour lui la France et ses alliés, principalement l'Ecosse et la Castille. Ainsi la chrétienté était divisée en deux obédiences : celle du Pape romain et celle du Pape d'Avignon. Cette situation se prolongea durant trente-neuf ans.

Cependant, tout le monde chrétien, à l'instigation de l'Université de Paris, cherchait le moyen de mettre fin à cette triste situation. Un Concile s'ouvrit à Constance en 1415. L'élection de Martin V (1417), reconnu aussitôt par toute la chrétienté comme seul Pape légitime, mit fin à peu près au grand schisme.

ENTREVUE DE LA SAINTE AVEC VINCENT FERRIER

Sainte Colette travailla toute sa vie à l'extinction du schisme, soit par ses prières, soit par ses lettres, soit par des conversations avec les personnages éminents de l'Eglise. On raconte que saint Vincent Ferrier, un des plus ardents apôtres du temps, voulut la voir et s'entretenir avec elle « sur les affaires de l'Eglise, sur le schisme qui la désole, d'après l'ordre qu'il en a reçu d'en haut », comme il l'écrit lui-même.

C'était dans les premiers mois de 1417. Vincent était déjà avancé en âge ; mais ni les fatigues ni les années ne ralentissaient son zèle : il annonçait toujours avec la même rigueur les terribles jugements de Dieu, en même temps que, par ses prières et ses austérités, il arrêtait sa colère et intercédait pour la paix de l'Eglise.

Une vision lui fait comprendre qu'il n'est pas seul à travailler dans ce but. Un jour, dans un ravissement, il voit sainte Colette, dont la renommée est parvenue jusqu'à lui, prosternée devant le trône de Dieu, demandant pardon pour les pécheurs, suppliant le Très-Haut de mettre un terme aux maux qui désolent l'Eglise.

— Mais comment pardonner, dit une voix, quand le nombre des crimes va sans cesse en augmentant, quand les passions déshonorent même le sanctuaire ?

— Seigneur, s'il faut des victimes, prenez-moi ! Avec moi, je vous offre toutes les filles que vous m'avez données ; frappez-nous, mais pardonnez.

Et Vincent, dans son extase, voit le Seigneur qui vient consoler, encourager sa *petite Ancelle*. Il comprend le poids de ses prières et de ses pénitences ; il lui faut venir auprès d'elle, afin de réchauffer son zèle et de se fortifier pour de nouveaux combats.

LETTRE DE LA SAINTE AU CONCILE DE CONSTANCE

Les relations de sainte Colette avec le pape Benoît XIII, qui, avant le Concile de Pise, était regardé comme légitime par toute la France, avaient toujours été cordiales. A ses pieds, elle s'était consacrée à Dieu : de lui, elle avait reçu comme l'investiture de son extraordinaire mission. Saint Vincent Ferrier, de son côté, avait été quelque temps à la cour de ce Pontife qui, plus d'une fois, lui avait dévoilé, au tribunal sacré, les secrets les plus intimes de sa conscience.

Au moment du Concile de Constance, Colette avait rédigé, après ses entretiens avec saint Vincent Ferrier, et peut-être de concert avec lui, une lettre aux évêques qui y siégeaient, afin de leur conseiller de déposer le Pape d'Avignon.

Venant de personnages éminents, autrefois si attachés à Benoît XIII, et qui, maintenant, conseillaient de procéder contre lui, cette lettre ne pouvait que faire une grande impression sur les Pères du Concile. L'archevêque de Besançon, Thiébault de Rougement, avait voulu la leur présenter lui-même. Elle fut lue en assemblée plénière, et on ne peut exprimer, disait ensuite l'archevêque, « la joie que le Concile en éprouva, connaissant la sainteté de ces deux serviteurs de Dieu qui faisaient des miracles, ressuscitaient des morts et étaient devenus les oracles du monde chrétien ».

CONCILIABULE DE BALE

Cependant, les tribulations de l'Eglise n'étaient pas finies. En prononçant la clôture du Concile de Constance, le nouveau Pape, Martin V, en avait indiqué un autre, qui se réunit, en effet, à Bâle, en 1431. Dans l'intervalle, Eugène IV avait succédé à Martin V. Il confia au cardinal de Saint-Ange, Julien Cesarini, la mission de présider les assemblées. Mais bientôt l'esprit d'orgueil et d'insubordination, qui dominait dans la plupart des membres du Concile, rendirent très difficile la tâche de Julien. Il eut recours aux prières, aux conseils même de sainte Colette. Ses lettres, dont plusieurs sont heureusement parvenues jusqu'à nous, montrent la confiance qu'il a en elle. La suscription seule en est une preuve : *A vénérable et religieuse Sœur Colette, à Besançon, salut et honneur comme à une mère.*

Non content de recommander aux prières de la Sainte sa propre personne et l'assemblée qu'il préside, il a recours à son influence pour la mise à exécution d'un jugement rendu par le Concile.

Après mûre réflexion, le révérend seigneur Bernard a été reconnu légitime évêque d'Albi, mais, comme quelques-uns prétendent s'opposer à cette sentence solennelle, « Nous vous prions d'assister favorablement ledit évêque, en faisant observer, autant que vous pouvez, les ordonnances et sentences

du sacré Concile et, par vos persuasions et exhortations, induire le sérénissime roi Jacques, auprès duquel Nous savons que vous avez beaucoup de pouvoir et sur le domaine duquel est une grande partie dudit évêché, d'observer lesdites ordonnances et aider à favoriser ledit évêque ; et, ce faisant, le roi même arrivera plus facilement à la perfection qu'il a commencée par votre moyen... et fera aussi que son fils suive en une si sainte œuvre les vestiges de son père. » (1)

Cependant, le président du Concile se sentait impuissant. Voyant le parti pris du plus grand nombre des membres de l'assemblée, il se retira à Rome auprès d'Eugène IV. Le Concile de Bâle n'était plus désormais qu'un conciliabule dont tous les actes étaient d'avance frappés de nullité. En vain donc il lance contre Eugène IV une sentence de déposition ; en vain aussi il offre la tiare à Amédée VIII.

VISITES DE SAINT JEAN DE CAPISTRAN A SAINTE COLETTE

Plusieurs années auparavant, sainte Colette avait connu par révélation ces tentatives schismatiques et s'en était ouverte à saint Jean de Capistran.

Grand serviteur de Dieu lui aussi et fidèle disciple du séraphique Père, Jean vient en Bourgogne pour proposer à la sainte abbesse de fondre sa réforme avec celle que lui-même et son saint ami Bernardin de Sienne avaient réalisée au delà des Alpes.

En plus de ses vertus et de ses mérites personnels, Jean de Capistran était légat du Pape : sa proposition ne pouvait passer inaperçue aux yeux de Colette. Cependant, elle ne croyait pas que telle était la volonté de Dieu.

Sans opposer au projet de fusion un refus absolu, elle demanda du temps pour réfléchir. Pendant plusieurs jours elle multiplie, de concert avec ses filles, ses prières et ses pénitences, tellement et si bien que Dieu lui-même se charge de faire connaître à Capistran sa volonté. Le Saint revient à la grille du pauvre monastère, regrettant la démarche qu'il a faite et disant à haute voix :

— O Sœur Colette, je te crie mercy, je te dis ma coulpe de t'avoir empêchée et perturbée sans cause, et jamais de ceci ne te molesterai, car je connais que ta réforme est selon Dieu et saint François ; persévère comme tu as commencé, car Dieu est avec toi. »

Inutile de le faire remarquer : ces deux grandes âmes avaient, au fond, les mêmes pensées, les mêmes désirs : voir les disciples de saint François marcher fidèlement sur les traces de leur séraphique Père, voir l'Eglise vivre dans l'unité et la paix. Avant de se séparer, ils eurent sur ces grands sujets de longs entretiens, et Colette ne craignit pas de communiquer à son illustre serviteur ce que le Seigneur lui avait révélé quelque temps auparavant, pendant qu'elle se trouvait à Lézignan.

— L'esprit de division, disait-elle, n'est pas éteint ; un nouveau schisme ne tardera pas à éclater.

— Mais, en même temps, il m'a été dit, ajoutait la Sainte, que ce schisme durera peu, qu'il n'aboutira qu'à la confusion de ses auteurs et qu'il consolidera, au contraire, l'autorité du Vicaire de Jésus-Christ.

L'ANTIPAPE FÉLIX V

Ces paroles furent d'une grande consolation pour l'homme de Dieu. Rentré à Rome, il les rapporta fidèlement au Souverain Pontife, qui en fut lui-même réconforté dans ses épreuves et put regarder l'avenir avec confiance.

Il est donc hors de doute que Colette connut longtemps d'avance ce qui allait se passer. Il ne tint pas à elle qu'Amédée VIII, duc de Savoie, résistât aux propositions du conciliabule de Bâle ; elle l'avait averti de ce qui se préparait ; d'après quelques-uns, elle aurait même obtenu de lui la promesse de ne jamais se prêter à des projets si dangereux et si coupables. Le vieux duc accepta cependant le triste honneur qui lui était offert, mais, dès le moment qu'il fut devenu Félix V, Colette ne connut plus son ancien bienfaiteur.

Malgré tout ce que lui devaient les monastères d'Orbe et de Vevey, elle ne négligea rien pour les détourner de l'antipape ; dans une visite entreprise précisément à cette intention, elle leur défendit d'avoir avec lui aucune relation. Sans nul doute, une conduite si digne et si ferme contribua pour une bonne part à faire rentrer en lui-même le pauvre Amédée ; les supplications et les pénitences que ses anciennes protégées ne cessèrent pas d'offrir au ciel pour lui, firent le reste, et la démission de Félix V rendit enfin la paix à l'Eglise.

SAINTE COLETTE ET JACQUES DE BOURBON

Plus remarquable encore fut l'influence qu'exerça la sainte réformatrice sur le roi Jacques de Bourbon. On sait que ce prince avait éprouvé toutes les vicissitudes de la fortune. Fait prisonnier à la bataille de Nicopolis (1393), il n'échappe à la mort que comme par miracle.

Après la mort de sa première femme, Béatrix de Navarre (1414), il se tient pendant quelque temps à l'écart des affaires et des combats.

Il n'eut pas à se féliciter d'avoir donné sa main à Jeanne, reine de Naples, de Hongrie, de Jérusalem, etc. Après avoir essayé de mettre un peu d'ordre dans la vie et la cour de cette reine plus que légère, il fut obligé d'abandonner un royaume où sa vie même n'était pas en sûreté, et il se réfugia à Castres vers 1422. La grâce l'y attendait, et la Vierge de Corbie devait être l'instrument de sa conversion.

Quelque temps après, Jacques est à Vevey, pour y voir sainte Colette, ainsi que sa fille aînée qui venait de prendre le voile religieux dans ce monastère.

Il est tellement touché de ce qu'il voit, de ce qu'il entend, qu'il ne veut plus quitter cette solitude. Pour jouir, autant que la règle le lui permet de la pré-

(1) 25 février 1436.

sence de sa fille, pour entendre les pieuses exhortations du P. Henri et de sainte Colette, il confie à son gendre l'administration de ses Etats et se fixe à Vevey, où Marie, la troisième de ses filles, ne tarde pas à prendre le voile avec sa sœur.

Sur les conseils de la sainte abbesse, le roi se fit admettre au Tiers-Ordre franciscain, en attendant qu'il pût accomplir un sacrifice plus complet et prendre des engagements plus étroits. Il avait fait vœu, en effet, s'il survivait à sa femme, de revêtir l'habit de saint François, avec lequel, dit-il, « nous voulons finir nos jours ».

Il manifesta son attachement à l'égard de sainte Colette en mettant la clause suivante dans son testament : « Nous voulons et ordonnons notre corps être mis en sépulture ecclésiastique, laquelle, de notre science certaine et ferme propos, nous élisons au pied du monument de notre révérende et benoîte mère en Dieu, Sœur Colette....., en quelque lieu ou église que son corps reposera. »

LA RELIGIEUSE MORTE EN ÉTAT DE PÉCHÉ RÉSURRECTION ET RÉCONCILIATION AVEC DIEU

Une des raisons de la grande influence religieuse de sainte Colette, ce fut le don des miracles que Dieu lui avait accordé. Le fait que nous allons rapporter fit une grande impression sur ses contemporains.

Une religieuse de Poligny était décédée en l'absence de sainte Colette, qui était retournée à Besançon pour quelques affaires pressantes. La défunte lui apparut lorsqu'elle était en oraison et réclama sa médiation auprès du souverain Juge, parce que, malheureusement, elle était morte en mauvais état, pour n'avoir pas eu le courage de déclarer certaines fautes graves dont elle s'était rendue coupable. Elle dit en même temps que, en considération de la Mère Colette et grâce à l'intercession de la Sainte Vierge, la sentence de réprobation avait été suspendue ; qu'elle la suppliait, en conséquence, d'intercéder pour elle et d'user de son grand crédit auprès de Dieu pour qu'elle échappât au malheur éternel.

D'après cette triste révélation, la Sainte envoie un exprès à la supérieure de Poligny, et, sans s'expliquer davantage, elle ordonne de suspendre jusqu'à son retour l'enterrement de la religieuse dont elle a appris la mort à Besançon. Il y avait deux jours que la religieuse avait cessé de vivre quand l'exprès arriva à Poligny. Le corps, revêtu, selon l'usage, des habits religieux, avait été déposé dans une bière et transporté dans l'église. La Sainte se mit en route après le départ du messager, et, malgré la diligence qu'elle fit, elle n'arriva que le soir du troisième jour après la mort de cette religieuse.

Cependant, le bruit se répandit dans la ville que la Sainte avait écrit de suspendre les obsèques jusqu'à son retour et qu'elle avait recommandé expressément de ne rien faire avant son arrivée. C'en fut assez pour mettre tous les esprits en émoi et pour faire croire que la Sainte ne revenait que pour faire un miracle en faveur de la défunte. Cette attente se communiqua dans tous les hameaux voisins et se propagea le long de la route que la Bienheureuse avait à parcourir. Ce bruit attira après elle une foule qui grossissait à mesure qu'elle avançait vers la ville. Elle voyageait, selon sa coutume, montée sur un âne, et était tellement absorbée dans sa prière qu'elle ne voyait et n'entendait rien de tout ce qui se passait autour d'elle. Arrivée à la porte de la ville, où la foule était encore plus compacte, il lui fallut faire halte jusqu'à ce qu'on lui eût ouvert un passage, les rues étant presque toutes obstruées ; la marche fut si lente qu'elle ne fut introduite dans le couvent qu'au déclin du jour.

Il était trop tard pour que la cérémonie funèbre pût avoir lieu ce jour-là : on annonça donc à la foule qu'elle était remise au lendemain. Les assistants se retirèrent en grande partie, mais un bon nombre stationnèrent sur la place du couvent jusqu'au lendemain ; d'autres revinrent avant l'aube du jour. On avait eu soin de tenir fermée la porte de l'église ; cependant, il fallait l'ouvrir aux ecclésiastiques et aux personnes notables à mesure qu'elles se présentaient. Malgré la résistance de la garde, toutes les fois qu'on l'ouvrait, les plus hardis trouvaient moyen de pénétrer dans l'intérieur du temple ; ainsi, malgré toutes les mesures, l'église se trouva remplie.

A la vue de la Sainte, un grand silence s'était établi dans l'église. Colette s'approche de la balustrade et fait apporter le cercueil, que l'on place à côté d'elle ; puis d'une voix haute, qui fut entendue de tous les assistants, elle commande à la défunte, au nom de Jésus-Christ, de se lever.

Au même instant, la religieuse se met sur son séant ; la sainte abbesse lui donne la main et l'aide à sortir de sa bière, puis elle la conduit au pied de l'autel. A ce spectacle, les assistants sont saisis d'effroi : un cri de stupeur mêlé de larmes et de sanglots retentit dans toutes les parties de l'église et annonce le prodige qu'on attendait, à la multitude restée dehors ; il se fait un grand tumulte, chacun veut entrer, rien ne peut retenir la foule.

Pendant ce temps-là, la religieuse qui venait d'être rendue à la vie était aux pieds du confesseur du couvent ; elle lui faisait sa confession ; réconciliée avec Dieu, elle revint au pied de l'autel acquitter sa pénitence, laissant échapper des sanglots et des soupirs qui fendaient le cœur des assistants. Ensuite elle se lève, et, se tournant vers l'assemblée, elle déclare tout haut qu'elle doit à la sainte abbesse de n'avoir pas été précipitée dans les abîmes éternels, et avoue qu'elle a été défendue par un ange envoyé de la part de la Mère de Dieu contre les démons qui voulaient l'emporter en enfer. Elle ajoute :

— Je suis restée sous la protection de cet ange de Dieu jusqu'au moment où, par la toute-puissante intercession de Marie et les prières de notre vénérable abbesse, j'ai été rendue à la vie, afin de déclarer mon péché et d'en recevoir la rémission.

En finissant ces paroles, elle se jette aux pieds de la Sainte, qu'elle tient étroitement embrassée et dont elle ne se sépare qu'après avoir reçu d'elle une dernière bénédiction, pour venir se replacer dans sa bière, où elle expire de nouveau.

SAINT THOMAS D'AQUIN

surnommé le Docteur angélique.

Fête le 7 mars.

ORIGINE ET MERVEILLEUSE ENFANCE DE SAINT THOMAS

Le docteur angélique, saint Thomas d'Aquin, que le Souverain Pontife Léon XIII a solennellement proposé comme le maître, sur la terre et le patron dans le ciel, de toutes les écoles catholiques, descendait de la noble famille des comtes d'Aquin, près de Naples. Son père se nommait Landulphe, et sa mère, Théodora. Tandis qu'elle portait encore dans son sein ce fruit de tant de bénédictions, un ermite, nommé Bon, lui dit dans un esprit prophétique : « Réjouissez-vous, car vous mettrez au monde un fils qui sera célèbre par toute la terre à cause de l'excellence de sa vie et de sa doctrine. » La comtesse répondit : « Que la volonté de Dieu soit faite. »

Dès le berceau, l'enfant fit pressentir le saint et le docteur : son âme prédestinée ne s'ouvrit que du côté du ciel et semble n'avoir pas vécu un seul instant pour la terre.

Un jour que sa nourrice se disposait à le mettre au bain, elle aperçut dans sa main un papier qu'elle essaya de lui enlever; mais Thomas serra si fort ses petits doigts et poussa de tels cris qu'elle dut le lui laisser. La nourrice ayant raconté ce fait à la comtesse Théodora, celle-ci résolut de savoir à toute force ce qu'il y avait dans ce merveilleux billet. Elle fit lâcher prise à l'enfant et y trouva écrites les paroles de l'*Ave Maria*. Mais Thomas réclama son trésor avec tant d'emportement, que sa mère le lui rendit aussitôt. Il le porta alors à sa bouche, et, le mâchant peu à peu, il l'avala.

Quand il pleurait, comme font les enfants, il

n'y avait qu'un moyen de l'apaiser, c'était de lui donner quelque livre à feuilleter, et il se taisait incontinent.

Dès qu'il eut cinq ans, ses parents le placèrent au célèbre monastère du Mont Cassin, où les fils de saint Benoît élevaient dans la piété et les bonnes lettres un grand nombre d'enfants nobles. Dans un âge si tendre, Thomas étonnait ses maîtres par sa réflexion et la vivacité de son esprit. Souvent, il adressait aux moines cette question : « Qu'est-ce que Dieu ? » tout préoccupé déjà de ce qui devait être l'étude de sa vie. Et le petit théologien ne perdait pas un mot des réponses qu'on lui faisait.

Il fuyait le bruit des jeux, évitait les compagnons turbulents, et souvent, déjà, il passait des heures entières dans le silence et la contemplation.

A l'âge de dix ans, on l'envoya à Naples pour y suivre le cours des études, qui comprenait la grammaire, la dialectique, la rhétorique et la philosophie. Les matières les plus ardues, qui effrayent même des esprits robustes, ne furent qu'un jeu pour cet enfant. Sa jeune intelligence y respirait à l'aise comme dans son élément naturel. Il n'avançait pas moins en sainteté qu'en science. Ses récréations étaient d'aller prier dans les églises ou de faire du bien aux pauvres. Il était le modèle des écoles avant d'en devenir le maître.

C'est à Naples que Dieu lui fit trouver de bonne heure sa voie. Un couvent de Frères Prêcheurs s'y était établi depuis peu. Thomas fit la connaissance d'un saint et vénérable religieux nommé Jean de Saint-Julien, avec lequel il conversait fort souvent. C'est par son moyen qu'il entra dans l'Ordre, étant âgé seulement de quatorze ans.

RUDES ÉPREUVES DE LA VOCATION DE THOMAS ET GLORIEUX TRIOMPHE

Le démon ne pouvait manquer de traverser une vocation si menaçante pour lui, et qui devait faire resplendir de son plus glorieux éclat l'Ordre encore tout nouveau du patriarche saint Dominique. Il se servit d'un moyen qui l'a rendu souvent victorieux : la tendresse ennemie d'une mère.

Théodora se trouvait alors à son château de Rocca-Secca. Elle vint à Naples pour voir son fils, et tâcher de lui faire changer de résolution. Ses supérieurs, craignant cette entrevue, firent secrètement partir pour Rome le jeune religieux, et, ne l'y croyant pas encore en sûreté, ils le dirigèrent bientôt sur la France, où ce précieux trésor serait hors d'atteinte. La comtesse, en effet, se rendit à Rome pour le leur arracher; mais, apprenant qu'il était en route pour la France, elle écrivit à ses deux fils, Landulphe et Reynald, qui étaient de brillants capitaines de l'armée de Frédéric II, de saisir le Saint au passage des Alpes et de le lui ramener de force. Les deux frères envoyèrent donc des soldats dans toutes les directions pour s'emparer du voyageur. On mit la main sur lui au moment où, fatigué du chemin, il se reposait au bord d'un puits avec les religieux qui l'accompagnaient.

Grande fut la joie de Théodora quand elle revit son enfant. Elle l'entoura de caresses et de toutes les séductions qu'une mère peut inventer. Thomas, sans manquer un seul instant au respect et à l'amour qu'il lui devait, persista dans son dessein avec autant de force que de douceur, et rien ne put le faire résoudre à quitter son habit.

Voyant le peu de fruit de ses artifices, la mère lui fit livrer un assaut plus tenace encore par ses deux sœurs. Mais, loin de se laisser vaincre, Thomas leur prêcha avec tant de persuasion le mépris du monde, qu'une d'elles en demeura vaincue et se fit religieuse au couvent de Sainte-Marie de Capoue, où elle vécut saintement et devint par la suite abbesse.

Les choses en étaient à ce point quand Landulphe et Arnaud revinrent de la guerre. Trouvant leur mère tout affligée, ils résolurent, comme des soldats, de terminer l'affaire de vive force. Ils s'emparèrent de Thomas, le maltraitèrent horriblement, et, enfin, mirent en pièces son habit religieux, afin qu'au moins la honte l'obligeât d'en changer. Thomas s'accommoda comme il put avec les lambeaux et persista dans sa résolution.

Ses frères l'enfermèrent alors dans une tour du château de Rocca-Secca, et n'eurent pas honte de recourir contre lui à la ruse la plus infâme. Persuadés qu'ils auraient tout gagné s'ils parvenaient à faire succomber sa vertu, ils lui envoyèrent une misérable femme pour l'entraîner au mal. Cette effrontée s'approcha du saint jeune homme avec des manières lascives et des paroles empoisonnées. Thomas, tout troublé, s'écria : « O Seigneur Jésus, et vous, Vierge Marie, Très Sainte Mère du Christ, ne permettez pas que je me souille d'un tel forfait. » Puis, soudain, saisissant dans le foyer un tison enflammé, il en poursuivit la malheureuse, qui s'enfuit aussitôt.

Demeuré seul, tremblant et honteux, il traça avec le tison une croix sur la muraille, et se jetant à genoux, il pria longtemps avec une grande abondance de larmes, demandant et vouant à Dieu et à la Sainte Vierge une perpétuelle chasteté.

La nuit suivante, deux anges lui apparurent pendant son sommeil, et l'un d'eux lui ceignit les reins d'un cordon, avec une douleur si vive qu'il ne put s'empêcher de pousser un grand cri. En même temps, l'ange lui dit : « Au nom du Seigneur, nous te ceignons de la ceinture de la chasteté, qui ne sera jamais dénouée. » Depuis ce temps, il n'eut plus le moindre combat à soutenir contre la chair, et vécut comme un ange dans un corps immaculé. — C'est en mémoire de ce fait que les Dominicains confèrent le cordon de saint Thomas, insigne de la milice angélique, et précieuse sauvegarde de la chasteté, surtout dans les jeunes gens.

Thomas resta deux ans prisonnier dans la tour de Rocca-Secca. Pendant ce temps, les Dominicains parvenaient souvent à la dérobée jusqu'à lui, et lui apportaient des vêtements et des livres. Pour lui, il se recueillit dans la prière et dans l'étude, et cette solitude forcée tourna à l'avancement de son âme et de son esprit. — Enfin, Théodora, craignant d'attirer sur elle la colère divine, fit relâcher l'étroite surveillance dont on entourait son fils, et ses sœurs, qu'il avait converties par sa constance et par ses discours, le descendirent la nuit dans une corbeille, par la fenêtre de la tour. Les Frères dominicains, avertis à l'avance, l'attendaient. Ils le reçurent avec des transports de joie et l'emmenèrent avec eux.

SAINT THOMAS ET ALBERT-LE-GRAND

Quand Thomas eut terminé ce rude noviciat, ses supérieurs l'envoyèrent à Cologne pour suivre les leçons du maître le plus célèbre de l'Ordre, le bienheureux Albert-le-Grand. — Thomas avait souvent demandé à Dieu la grâce d'entendre ce

grand homme : sa joie fut donc bien vive à cette nouvelle.

Arrivé à cette illustre école, il ne s'y distingua d'abord que par son humilité et par un silence continuel. C'était l'effet des profondes méditations par lesquelles il se préparait à parler un jour avec tant de justesse et de lumière; mais ses condisciples crurent y voir la marque d'un esprit pesant et tardif. Ils l'appelaient par dérision : le bœuf muet de Sicile. Tandis qu'Albert expliquait le traité difficile des *noms divins* de saint Denis, un d'eux s'offrit par charité à répéter au Frère Thomas les leçons du maître, afin qu'il les pût mieux entendre. Le Saint accepta ce service avec une humble reconnaissance. Mais, un jour, le répétiteur s'embrouilla tellement dans une question compliquée, que Thomas ne put s'empêcher de dire avec modestie : « Il me semble que le maître ne l'a pas expliqué de la sorte. » Puis il se mit à exposer le passage avec plus de clarté et de profondeur qu'Albert lui-même. Son condisciple, comprenant sa témérité, se jeta à ses genoux, lui demanda pardon et voulut recevoir de lui, désormais, le service qu'il avait cru lui rendre. Saint Thomas ne fit pas d'humilité aux dépens de la charité, et il consentit volontiers à son désir.

Un autre jour, on apporta à Albert un papier sur lequel Thomas avait rédigé une des leçons du maître, et qu'il avait laissé échapper en sortant de sa cellule. Albert fut frappé de la profondeur et de la lucidité de cet exposé, et ordonna à Thomas d'expliquer la question devant ses condisciples. L'humble religieux, honteux de cette distinction, s'en défendit d'abord; mais il dut céder par obéissance. Quand il eut fini, Albert s'écria : « Vous appelez celui-ci un bœuf muet, et moi je vous dis que bientôt ses mugissements seront entendus de toute la terre. »

SAINT THOMAS DOCTEUR

Le cours de théologie terminé, on l'envoya avec Albert-le-Grand à Paris, où, à vingt-deux ans, il interpréta les livres d'Aristote et le maître des sentences. Il le fit avec tant d'éclat, qu'on l'obligea, étant âgé seulement de vingt-cinq ans à prendre le grade de docteur. Mais celui que tous les docteurs de la plus savante université du monde regardaient déjà comme leur maître, se croyait indigne d'être appelé docteur. Il ne céda que par obéissance et avec beaucoup de tristesse. Mais Dieu voulut consoler son humble serviteur.

Une nuit, un vénérable vieillard lui apparut, et lui demanda pourquoi il s'affligeait ainsi. Thomas répondit que ses supérieurs le forçaient à prendre le grade de docteur, et qu'il ne savait même pas quel sujet choisir pour sa thèse. Le vieillard le consola doucement, et, quant à sa thèse, il lui ordonna de traiter ce texte du psaume 103 : *Arrosant les montagnes de ses hautes nuées, la terre sera rassasiée du fruit de ses labeurs.* Thomas, tout consolé, remercia le Seigneur; il expliqua avec éclat le passage indiqué, et prophétisa lui-même sa propre gloire, en exposant des paroles que le Saint-Esprit semble avoir dictées tout exprès pour lui.

Saint Thomas enseigna longtemps à Paris, puis à Rome et à Naples, ne cessant de composer sur la philosophie, sur la théologie et sur l'Ecriture Sainte, des ouvrages, où toute la doctrine des philosophes et des Saints Pères se trouve expliquée avec une clarté, une force et une méthode incomparables. Il n'aborde pas une question sans lui donner toute la lumière dont elle est susceptible; et il n'attaque pas une erreur sans la détruire jusque dans ses plus profondes racines; et, ce qui est plus admirable, il n'y a pas une erreur contre la vérité catholique soutenue depuis son temps qu'il n'ait prévue comme par une sorte d'esprit prophétique, posée avec plus de force que les hérétiques mêmes et réfutée sans réplique. Le protestantisme était réfuté dans la *Somme théologique* longtemps avant qu'il ne parût. Et Léon XIII, voulant opposer une digue aux débordements des erreurs modernes et indiquer une lumière qui permettait de résoudre les problèmes si obscurs posés à l'esprit humain par un état social sans précédent dans l'histoire, n'a pas trouvé de moyen plus efficace qu'un retour sincère et complet à l'étude des écrits du docteur angélique. Il n'y a qu'un seul point sur lequel il se soit trouvé en défaut, entraîné par l'autorité de plusieurs graves docteurs qu'il n'a pas cru pouvoir contredire. Malgré son tendre amour pour la Sainte Vierge, il n'a point professé la doctrine, définie depuis, de l'Immaculée-Conception. Il semble que Dieu, en permettant cette erreur chez un homme destiné par lui à être le maître par excellence, ait voulu nous montrer qu'il n'y a qu'une autorité infaillible, celle de son Vicaire, ici-bas.

Beaucoup de docteurs d'un grand génie ont écrit et parlé depuis saint Thomas; mais tous lui ont dû ce qu'ils ont de bon, et quiconque a voulu s'écarter de lui s'est toujours fatalement égaré dans des routes sans issue. « Ceux qui suivent sa doctrine, dit le pape Innocent VI, ne se trouvent jamais éloignés du bon chemin : et quiconque l'attaque est toujours soupçonné d'erreur. » Cent autres témoignages semblables, rendus par les papes et les conciles nous permettent d'affirmer que l'Eglise le considère comme le docteur des docteurs et le maître des maîtres.

Or, en même temps qu'il était le plus docte, il était aussi le plus humble de tous. Jamais il ne hasarda aucune nouveauté, et n'a rien tant à cœur que de suivre en tout son enseignement l'autorité des saints. Et c'est ce qui rend ses livres si précieux pour nous, car, sans cesse occupé à compulser tout ce que les Pères ont dit, il en a composé un immense trésor où se trouve rangée par ordre toute la sagesse chrétienne.

Il avait aussi un extrême respect pour les docteurs en renom de son temps, et quand il avait à les contredire, c'était toujours avec une grande modestie et une grande charité; jamais il ne se préféra à personne ni ne prononça une parole injurieuse. Il ne connaissait d'autre arme que la simple vérité, mais, dans sa main, elle suffisait toujours à remporter la victoire.

Sa modestie, cependant, ne diminuait en rien sa vigueur contre les ennemis déclarés de la religion chrétienne. Quand il combat Averrhoès, le plus dangereux d'entre eux, il semble se rappeler qu'il descend d'une race de chevaliers, et il a, pour l'honneur de la vérité, la fierté d'un vainqueur sur un champ de bataille. Il termine en ces termes un opuscule contre le philosophe arabe : « Voilà ce que nous avons cru devoir dire pour réfuter son erreur. Et maintenant, si quelqu'un, se glorifiant d'une fausse science, veut dire quelque chose contre ce que nous avons écrit, qu'il n'aille point parler dans les coins, ni devant les enfants qui ne savent pas juger dans les questions ardues; mais qu'il écrive contre cet écrit, s'il l'ose; et il trouvera pour lui répondre, non pas seulement moi, qui suis le plus petit

de tous, mais beaucoup d'autres encore, qui aiment la vérité et qui sauront résister à son erreur ou pourvoir à son ignorance. » (Opusc. 17. *de Unitate intellectus.*)

L'HOMME ET LE SAINT

Il n'appartient pas à tous les chrétiens de sonder les inépuisables abîmes de la *Somme théologique* ou de la *Somme contre les Gentils.* Mais, comme il n'en est pas un seul qui n'ait à se mettre en communication avec la vérité divine, il est utile à tous de considérer comment saint Thomas a pu la contempler dans une si grande plénitude.

Il avait sans doute reçu du Créateur un génie naturel incomparable. Mais le secret de la science est bien plus encore dans les dons surnaturels qui firent de lui un si grand saint. Les deux vices qui empêchent l'homme de contempler la vérité sont le vice de la chair, qui souille les yeux de l'esprit, et l'orgueil qui ramène le regard sur soi-même et le détourne des horizons infinis où brille la vérité. Nous avons déjà vu que Dieu avait préservé le docteur angélique de toute atteinte de la concupiscence charnelle; et il est dit dans le bréviaire dominicain « qu'il ne ressentit jamais l'aiguillon empoisonné de l'orgueil ». En sorte que son intelligence, naturellement si sublime, fut un miroir très pur où la vérité naturelle et surnaturelle se réfléchit dans tout son éclat et répandit par lui ses rayons sur tout le monde.

Au reste, son application à l'étude était très assidue; mais son application à la prière ne l'était pas moins. « Il priait, dit Ribadeinira, comme s'il eût vécu d'oraison, et étudiait comme s'il n'eût fait autre chose. » Après les travaux de l'enseignement de la prédication, il passait de longues heures la nuit dans la contemplation. Il avait de fréquentes extases, où, plusieurs fois, on le vit soulevé de terre, entraîné corps et âme par l'attrait de la vérité divine. Il avoue à Réginald, son compagnon, qu'il avait plus appris aux pieds du crucifix que dans les livres. C'est là qu'il recourait dans les difficultés de ses études, et quand elles étaient excessives, il joignait à ce moyen les jeûnes et la discipline.

Tandis qu'il expliquait le prophète Isaïe, il rencontra un passage si obscur, qu'il ne pouvait en pénétrer le sens. Il jeûna et pria plusieurs jours. Enfin, une nuit, saint Pierre et saint Paul, qu'il avait plus particulièrement invoqués, lui apparurent au milieu de la nuit et lui exposèrent tout au long la solution de la difficulté. Thomas appela aussitôt Réginald et lui commanda d'écrire le commentaire céleste. Quand il eut achevé, Réginald se jeta à ses genoux et le supplia, au nom de Jésus-Christ, de lui dire avec qui il s'était entretenu si longuement. Thomas s'y refusa, sachant qu'il est bon de cacher le secret du roi. Mais, comme Réginald redoublait ses instances, il craignit de mépriser Jésus-Christ par le nom duquel on l'adjurait; il répondit donc : « Vous savez, mon fils Réginald, combien j'ai affligé mon corps, ces derniers jours, à cause de l'obscurité de cet endroit d'Isaïe; mais le Seigneur, plein de bonté, m'a envoyé ses apôtres saint Pierre et saint Paul, qui me l'ont expliqué clairement dans un suave entretien. Mais je vous défends, au nom du Dieu tout-puissant, d'en jamais rien dire à personne tant que je vivrai. »

Pour que l'étude ne desséchât point son âme, il avait coutume de réveiller chaque jour les affections spirituelles, en lisant quelques pages des conférences de Cassien. L'ardeur de sa charité se ranimait bien plus encore dans sa tendre dévotion pour l'Eucharistie. Devant le tabernacle, il était comme la lampe brûlante, et sa prière resplendissait alors de toutes les lumières acquises par ses longues études. Le matin, après avoir célébré la messe, il en servait ordinairement une autre, et on l'y voyait verser une grande abondance de larmes. Il a laissé l'empreinte de sa dévotion aussi tendre que lumineuse à l'Eucharistie dans l'office du Saint-Sacrement qu'il composa sur l'ordre du pape Urbain IV.

En sortant de ses saintes contemplations, il était pris pour l'apostolat non moins que pour l'enseignement. Selon sa vocation de Frère Prêcheur, il annonçait assidûment la parole de Dieu. Un jour de l'octave de Pâques, comme il descendait de chaire, une femme qui souffrait d'un flux de sang s'approcha de lui à travers la foule et, comme l'hémorroïsse de l'Evangile, elle fut guérie en touchant sa robe.

Au milieu de cette préoccupation incessante de la vérité éternelle qui subjuguait toutes ses puissances, saint Thomas semblait ne plus vivre de la vie de ce monde. On aurait dit que son âme avait oublié son corps. Aussi ses supérieurs placèrent-ils auprès de lui le frère Réginald, qui fut pendant de longues années son secrétaire, son confident, et il faut bien le dire, son gardien.

Une fois, étant à la table de saint Louis, qui l'affectionnait beaucoup, il se tenait silencieux et tout préoccupé, même devant le roi, de la réfutation du manichéisme, à laquelle il travaillait alors. Soudain, frappant sur la table, il s'écria : « C'est conclu contre les manichéens ! Levez-vous, frère Réginald, et écrivez. » Le prieur qui l'accompagnait, le rappela au monde réel : « Sire docteur, lui dit-il, vous êtes à la table du roi. » Saint Thomas, bien honteux de cette saillie, se contenta de dire : « Pardonnez-moi, seigneur roi, je croyais être dans ma cellule. » Mais saint Louis, plein d'admiration, fit venir un secrétaire et lui ordonna d'écrire aussitôt l'argument, de peur que Thomas ne l'oubliât.

SAINT THOMAS CESSE D'ÉCRIRE — SA MORT

A l'âge de quarante-neuf ans, le docteur angélique avait terminé la tâche immense que Dieu avait confiée à son génie et à son amour. Un jour, priant avec ardeur devant un crucifix, au couvent d'Orviéto, il entendit sortir ces paroles de la bouche du Sauveur : « Tu as bien écrit de moi, Thomas ; quelle récompense désires-tu recevoir ? » Et le Saint, pénétré d'amour, s'écria : « Point d'autre que vous, Seigneur ! »

Il fut appelé comme théologien par le pape Grégoire X, au concile de Lyon (1274). C'est en s'y rendant qu'il tomba malade au couvent des Cisterciens de Fosse-Neuve. En y entrant, il sut qu'il devait y finir ses jours : « Ce sera ici mon repos, dit-il, jusqu'aux siècles des siècles. » Les bons religieux l'entourèrent de soins. Thomas paya la dette de la reconnaissance en leur expliquant, sur son lit de mort, le Cantique des cantiques. Il reçut avec une grande dévotion les derniers sacrements. Ensuite, comme sa nièce, qui était présente, lui demandait s'il n'avait besoin de rien, il lui répondit : « Non, pas maintenant, mais j'aurai bientôt tout, sans qu'il me manque rien. »

C'est le 7 mars 1274, que l'âme du docteur angélique s'en alla contempler à découvert la vérité essentielle pour laquelle seule elle avait vécu sur la terre.

ENFANCE DE SAINT THOMAS D'AQUIN

DOCTEUR DE L'ÉGLISE

Fête le 7 mars.

I. Entre les merveilles de l'enfance de ce Saint, qui tirera sa science du Rosaire, on raconte que, peu de temps après sa naissance, comme sa nourrice le baignait, elle s'aperçut qu'il tenait, serrée en sa main, une petite bande de parchemin dont elle ne s'expliquait pas l'origine; elle essaye de l'enlever, mais il la retient en sa main avec une sorte de violence. La comtesse d'Aquin, instruite de cette circonstance, veut qu'on la lui arrache de force. C'est ce qu'on fait: le parchemin est déchiré, mais on est étonné d'y voir inscrit Ave Maria. On rend aussitôt ces mots bénis à l'enfant prédestiné, et il les porte à sa bouche pour les dévorer, comme s'il craignait qu'on ne lui enlève encore son trésor.

II. Le jeune comte d'Aquin, enfant, a été placé dans la célèbre abbaye du Mont Cassin, pour faire ses études ; il y a eu ses premiers succès, mais un incendie ayant détruit le couvent, il revint à Naples travailler chez lui avec un gouverneur.

L'écolier était le modèle de tous et il se distinguait par une grande dévotion envers la Sainte Vierge. Il venait souvent au couvent des Dominicains, et, après avoir étudié sa vocation, finit par demander de recevoir l'habit des religieux, accomplissant ainsi, sans le savoir, une prophétie faite avant sa naissance.

Les religieux, qui admiraient la pureté et le savoir de l'enfant, et les desseins du ciel, lui promirent de lui donner l'habit, malgré le déplaisir qu'en éprouvaient ses parents, aveuglés par la chair.

Thomas reçut donc l'habit au milieu d'un nombreux concours d'amis qui semblaient dire, comme les amis de Zacharie à la naissance de Jean-Baptiste : « Que sera donc cet enfant ? »

III. La famille de Thomas a bientôt regretté d'avoir permis à l'écolier de revêtir l'habit religieux et veut le détourner. Les supérieurs, pour préserver le Saint, se décident à l'envoyer étudier à l'Université de Paris, alors très renommée dans l'univers entier.

Mais la nouvelle de ce départ transpire, et la comtesse, sa mère, obtient des deux frères de Thomas, Landolfe et Raynald, qui servaient dans les armées impériales, de poursuivre leur frère.

Thomas, contraint par la fatigue de s'arrêter auprès d'une fontaine avec ses compagnons, est soudain enveloppé d'une troupe de gens armés qui se saisissent d'eux avec une brutalité inouïe.

Thomas demande qui a donné l'ordre d'une pareille agression, et alors son frère Raynald, qui se tenait caché, se montre tout furieux, et, de sa main sacrilège, veut dépouiller le Saint de la livrée de Marie, qu'il a revêtue il y a si peu de temps.

« C'est chose abominable, s'écrie saint Thomas, de vouloir reprendre au ciel ce qu'on lui a une fois donné. » Puis, sans plus résister, il se laisse entraîner au château d'Aquin, s'en remettant à Dieu de ses espérances.

IV. Ce n'était que le commencement des épreuves.

Arrivé au château, sa mère se révolte de voir son fils revêtu des livrées de la pauvreté et de l'humilité.

En vain il lui dit : « Ma mère, pour aimer Dieu davantage, vous aimerai-je moins ? »

Et en vain il cherche à lui faire comprendre les motifs divins de sa vocation.

Elle le fit conduire en une tour et devint acariâtre ; ses frères, irrités de sa résistance, lèvent la main sur lui, et le battent, et font voler ses vêtements de moine en lambeaux.

Mais le saint jeune homme reste sourd à toutes les séductions d'une tendresse aveugle, comme aux paroles emportées de la fureur. Dieu lui donne au cœur cette sénérité et ce calme, véritable cachet de la sainteté, et devant lequel, à la fin, tombe épuisée la colère la plus implacable.

Ces combats se renouvellent encore sans plus de succès. Thomas est alors relégué loin des siens ; ses deux sœurs ont, seules, le droit de le visiter.

Tout ce combat a lieu pour obliger celui dont l'Eglise fera l'un des plus grands hommes du monde à partager la gloire de ses frères qui sont sous-officiers dans l'armée de l'Empire.

ÉPREUVES DE SAINT THOMAS D'AQUIN

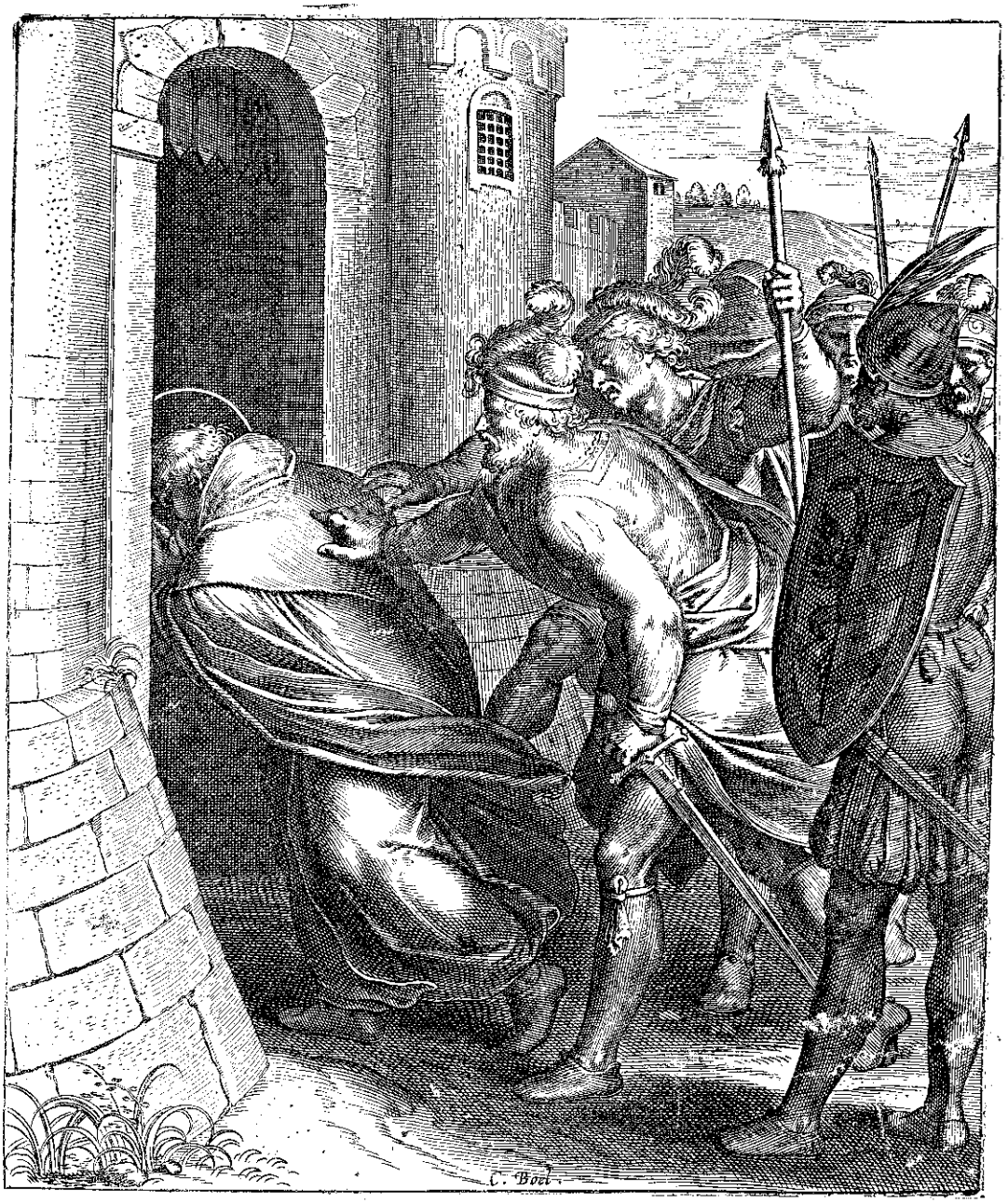
DOCTEUR DE L'ÉGLISE

Saint Thomas et ses sœurs.

La mère de saint Thomas, après avoir usé de violence pour essayer d'enlever à son fils l'habit de religieux qu'il avait revêtu, renonça à le tourmenter davantage, mais elle commanda à ses deux filles de poursuivre cette entreprise et de ne donner aucun repos à leur frère qu'il n'ait perdu sa vocation.

Les sœurs entreprirent d'obéir à ce mauvais commandement avec beaucoup plus d'ardeur qu'elles n'en avaient pour les intérêts de Dieu. Elles employèrent tous les faux arguments de la famille qu'on débite en pareille circonstance; elles déployèrent leur tendresse et firent des grimaces de toutes sortes.

Les combats furent violents, mais le cœur du saint jeune homme était plus ferme qu'un rocher, et sa sagesse brisait toutes les raisons de ces pauvres filles. Aussi, par un renversement de la grâce, les vit-on renoncer pour elles-mêmes aux fausses joies de la chair qu'elles prêchaient à leur frère; et l'aînée, enlevant ses parures, méprisa un parti avantageux qui se présentait et prit l'habit de religieuse au monastère Sainte-Marie de Capoue, où elle fut abbesse, et devint un modèle de sainteté. Cette épreuve du Saint ne fut donc pas inutile, même pour ses persécuteurs.



Saint Thomas en prison.

A cette nouvelle de la conversion de sa fille aînée, la comtesse, qui avait, néanmoins, de la religion, mais qu'une fausse affection pour ses enfants aveuglait complètement, entra en une grande colère et persuada à ses fils : les officiers Landolphe et Raynold, de saisir le jeune religieux et de le réduire, en le mettant dans une prison bien pénible, jusqu'à ce qu'il renonçât à ce qu'elle appelait sa folie.

Landolphe et Raynold, qui, par vocation, traitaient volontiers les choses par la force, pensèrent, par ce moyen, être vite victorieux de leur jeune frère, et ils le conduisirent dans leur château de Rocca-Sicca (Roche-Sèche), avec une escorte militaire, et, l'ayant fait entrer violemment, avec grossières injures, dans une tour, ils l'enfermèrent étroitement et ils le confièrent à une garde.

Le Saint supporta la faim, l'obscurité et tous les genres de persécution sans rien perdre de son calme et de la fermeté de ses résolutions. Il remercia Dieu de lui donner occasion de souffrir pour son nom et commença sa vie de grand théologien par la connaissance des secrets de Dieu, puisée dans de longues méditations.

Le combat.

Ses frères, voyant que toutes les rigueurs n'agissaient pas et que le temps s'écoulait (car Thomas passera deux années dans cette prison), ils furent excités par le démon à employer les moyens les plus sataniques.

Ils attirèrent donc une jeune femme, plus belle que vertueuse et plus habile que sage, et promirent de lui donner une récompense qui ferait sa fortune, si elle pouvait, par ses artifices, détruire les desseins angéliques de Thomas.

Quand le Saint reçut cette visite, il se recommanda par une fervente prière à Notre-Seigneur et à la Sainte Vierge, et, au lieu de raisonnement, il saisit un tison enflammé au feu de sa cheminée, et, avec cette arme, il ferma la bouche de la vilaine ambassadrice du diable, et la poursuivit sans merci.

La malheureuse, voyant cette étrange façon de lui brûler la politesse, et redoutant, pour sa beauté, les atteintes du feu matériel plus qu'elle n'avait redouté le feu d'enfer, s'enfuit merveilleusement.

La récompense.

Puis, prenant ce tison, Thomas trace avec le charbon même une croix sur le mur et tombe à genoux devant cette croix, rendant grâces à Dieu, et renouvelant avec une incomparable joie le vœu qu'il a fait de se consacrer entièrement au Seigneur.

Au milieu de cette prière, un sommeil extatique assoupit ses sens, et, pendant ce sommeil, qu'un pieux auteur compare à celui d'Adam au Paradis terrestre, il fut visité par les anges, qui ceignirent ses reins d'une ceinture de chasteté, en lui disant : « Nous venons à toi de la part de Dieu, te conférer le don de la virginité perpétuelle, dont il te fait, dès ce moment, le don irrévocable. »

Il éprouva un sentiment de douleur et il poussa un cri aigu; aussitôt, les gardes accoururent, en demandant ce qui arrivait.

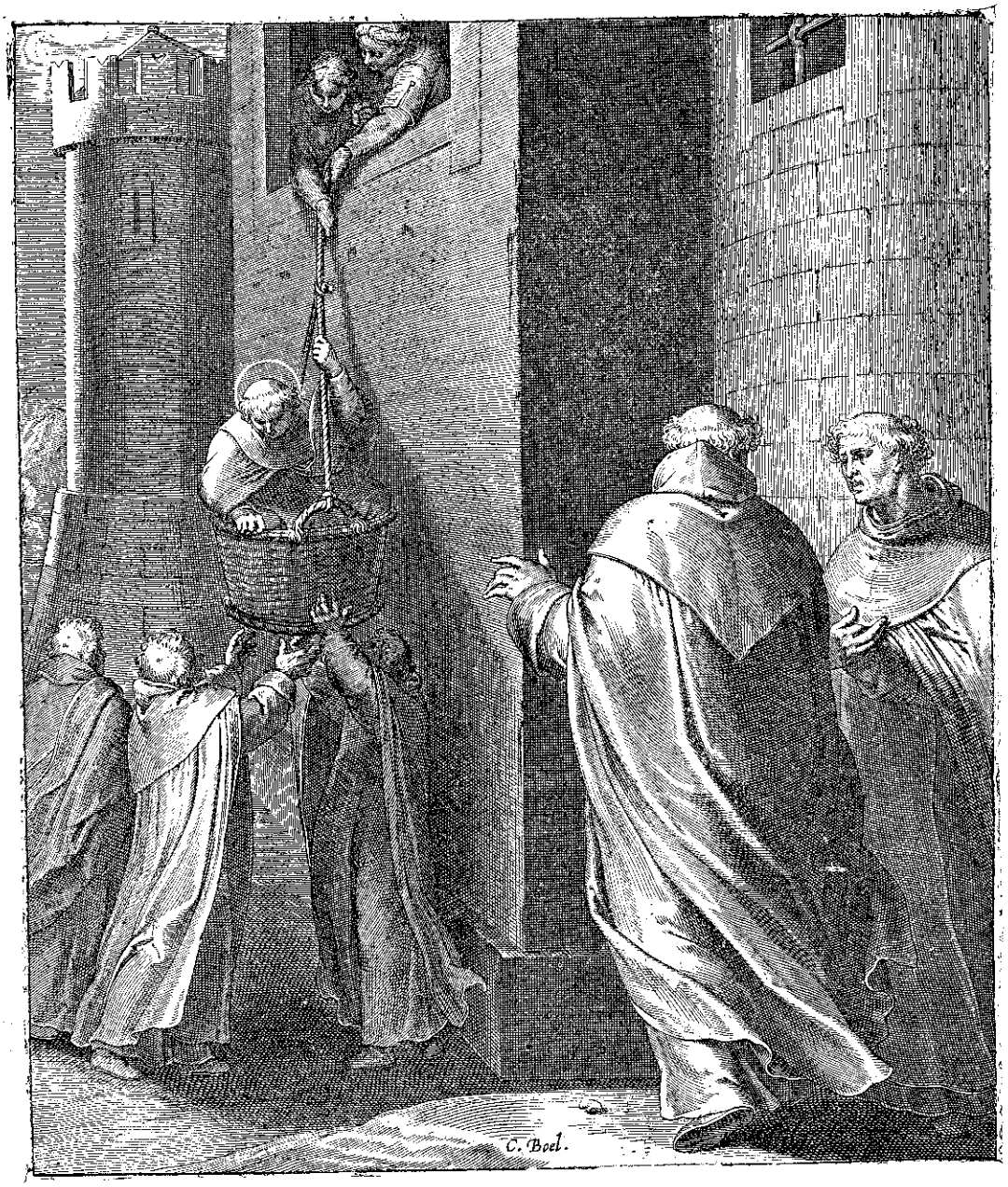
Il ne voulut point dire son secret, et il les renvoya fort étonnés.

Cette ceinture des anges, conservée après sa mort, a donné lieu à la dévotion du cordon de saint Thomas et à la fondation de la confrérie la Milice angélique, si répandue dans le monde.

SAINT THOMAS D'AQUIN

AUX UNIVERSITÉS

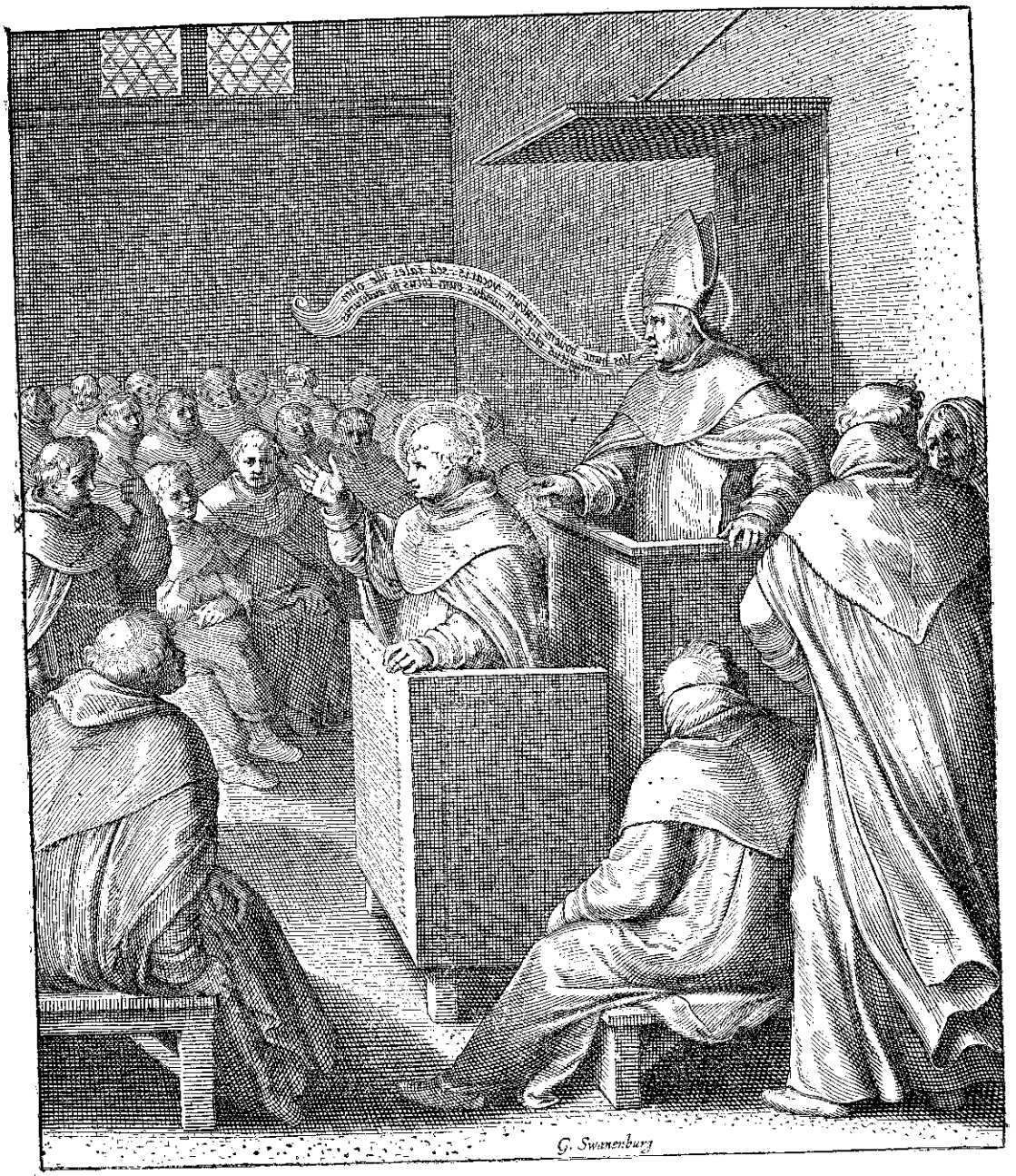
Fête le 7 mars.



La fuite.

Cependant, les sœurs du Saint, converties par lui, après avoir voulu l'entraîner dans le monde, ne cessaient de lui envoyer tout ce qui lui était nécessaire dans sa prison, et, deux années de captivité étant accomplies, elles lui apportèrent même la liberté. En effet, elles firent prier les Dominicains de Naples de se rendre la nuit au pied de la tour de Rocca-Secca, et, à l'heure convenue, le prisonnier, suspendu dans une corbeille, fut descendu jusque dans les bras de ses frères par les mains des deux faibles femmes.

Saint Thomas, délivré, après ce rude noviciat, de la prison, renouvela sa profession religieuse à Naples, et partit pour étudier à Cologne, puis à Paris.

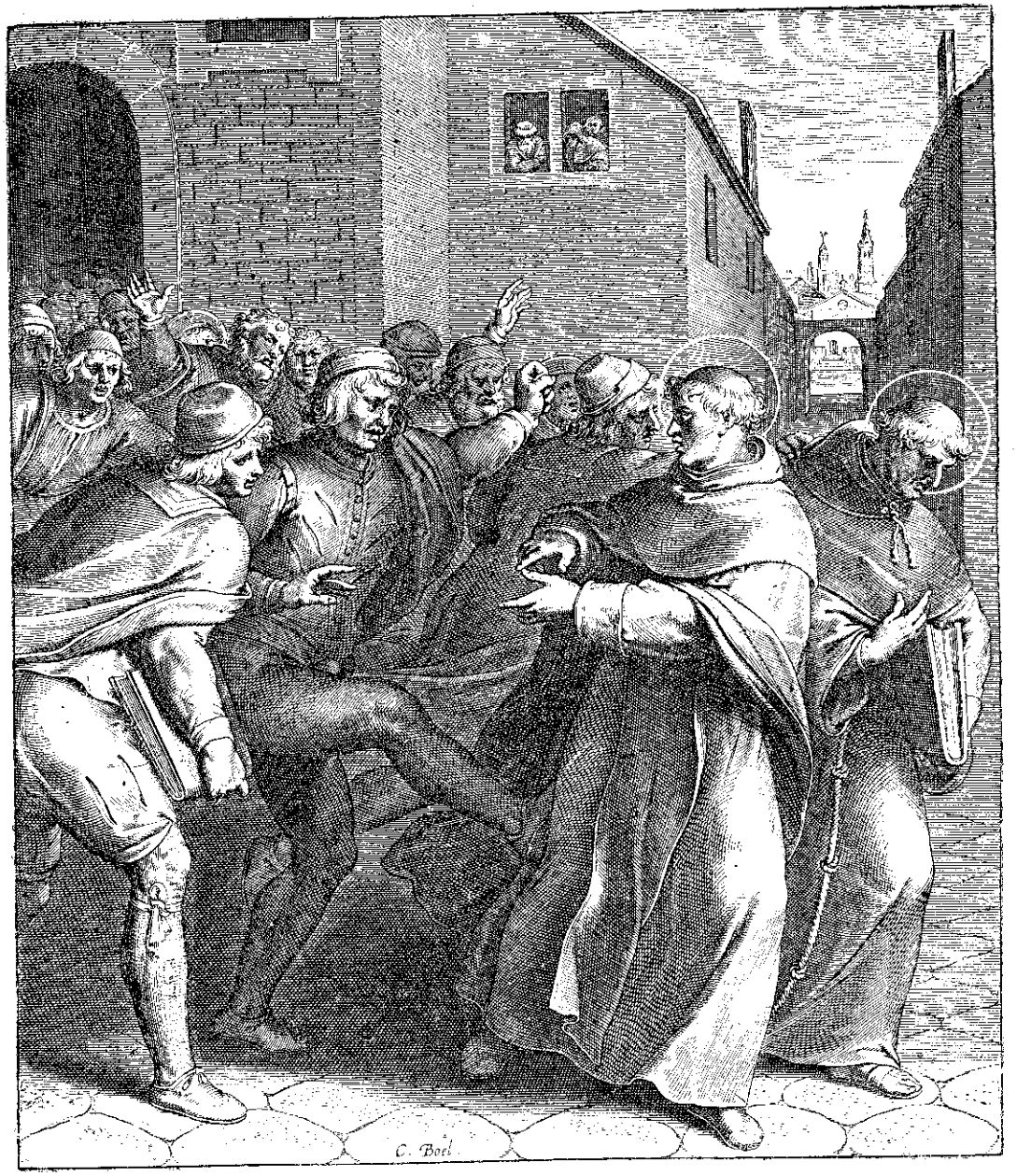


Le bœuf muet.

En ce temps, le P. Albert (Albert le Grand) enseignait la théologie à Cologne : le jeune religieux était, parmi les autres écoliers, tellement silencieux et réservé, que ses camarades le surnommèrent le *Bœuf muet.*

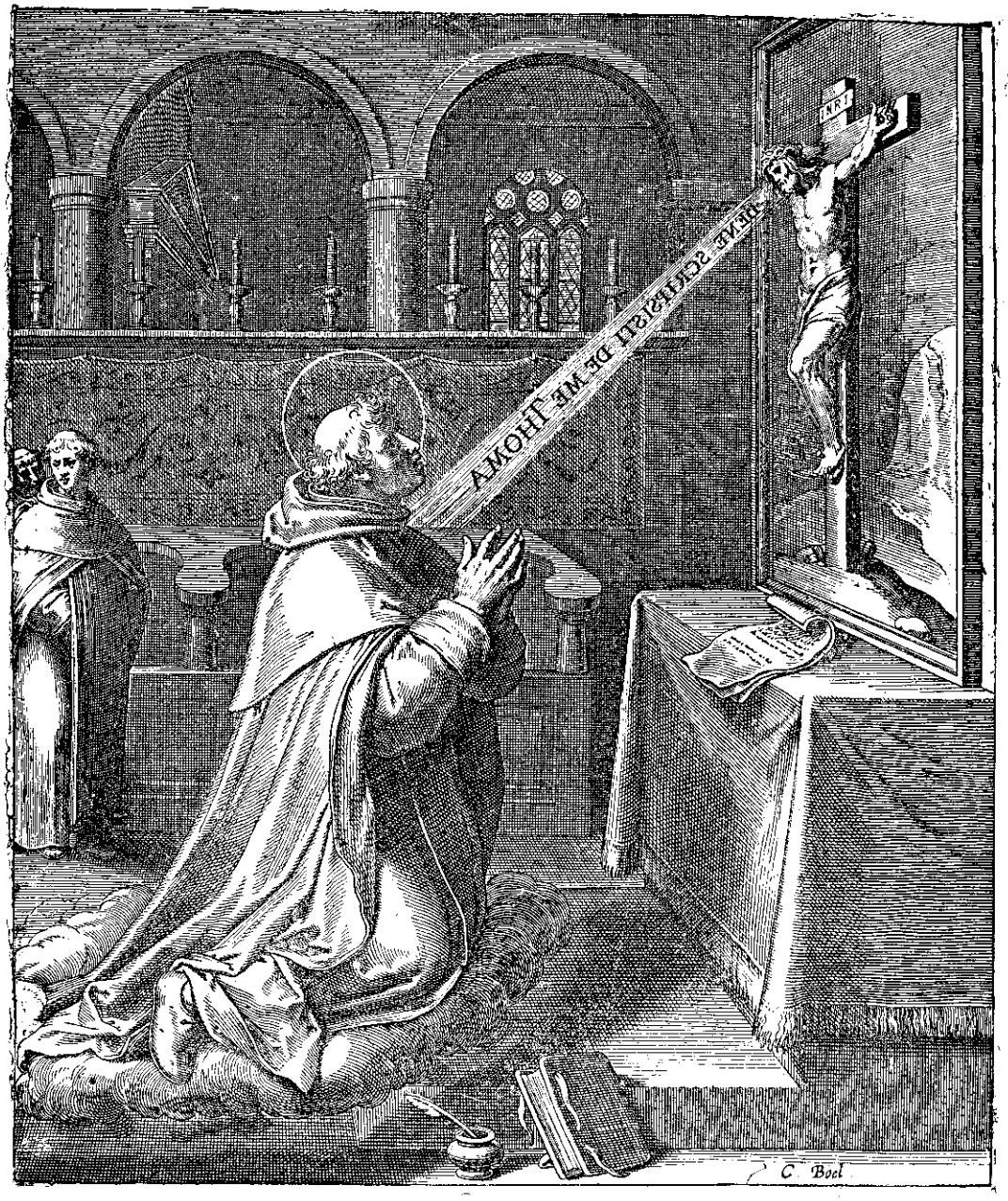
Cependant, en diverses occasions, Thomas, ayant révélé son savoir naissant pour aider un condisciple, Albert fut frappé de son intelligence, et, faisant violence à son humilité, lui ordonna de se tenir prêt à subir une thèse dès le lendemain, sur certaines questions épineuses et en présence de tous.

Thomas monta dans la chaire, en présence des maîtres et des écoliers, et là, soutint la thèse avec tant de force, malgré les objections les plus subtiles, qu'Albert le Grand, étonné, s'écria : « *Nous appelons celui-ci un bœuf muet : mais, en vérité, ses mugissements s'élèveront si haut, qu'ils retentiront dans tout l'univers.* »



Son calme.

Albert le Grand étant venu enseigner à Paris, on décida que Thomas le suivrait. Ils arrivèrent au couvent de Saint-Jacques, donné par Jean de Barastre (de Beauvais, par altération). Il y devint professeur illustre. La paix et la force de son âme se montrèrent notamment dans une querelle suscitée par l'Université de Paris. Les professeurs séculiers avaient fermé leurs cours pour faire pièce à la police, qui avait emprisonné des étudiants tapageurs, et les Dominicains avaient continué leurs cours et prédications. Or, le dimanche des Rameaux, on envahit l'église du couvent, et les étudiants étrangers interrompirent le discours de saint Thomas avec injures. mais lui se retourna et continua son enseignement sans aucun trouble, à l'étonnement de tous.



Le crucifix lui parle.

Des questions difficiles divisaient les théologiens au sujet des accidents eucharistiques que les uns disaient réels, les autres apparents, et, pour mettre un terme à ces discussions, on résolut de s'en rapporter à saint Thomas.

Saint Thomas prié, examine et rédige avec une grande lucidité la réponse.

Cependant, avant de porter cette réponse aux docteurs, il veut consulter Celui dont il vient de parler : il place donc son écrit sur l'autel, et s'écrie : « Seigneur, vous qui résidez en ce sacrement, si ce que j'ai écrit de vous est conforme à la vérité, donnez-moi de le faire connaître, autrement empêchez-moi de le produire. »

Mais, à ce moment, le Christ parut vivant sur l'autel, et des religieux qui entraient le virent qui disait au Saint : « *Thomas, tu as bien écrit de moi.* » Et le Saint, en oraison, était élevé en l'air à une coudée.

LES SAINTES PERPÉTUE ET FÉLICITÉ, MARTYRES

Fête le 7 mars.

Vivia Perpetua, dans sa prison, subit les assauts de la tendresse paternelle.

COMMENT LA FOI DU CHRIST RÉUNIT LA RICHE PERPÉTUE A L'HUMBLE ESCLAVE FÉLICITÉ

Vivia Perpétua était une des plus riches dames de Carthage. Jeune encore et mariée à un homme de haute condition, comblée de tous les avantages terrestres, elle avait eu le bonheur de connaître la religion chrétienne et se préparait à recevoir le baptême.

Sa famille la suivait dans cette voie, excepté son vieux père. Cette obstination du vieillard était son unique douleur en ce monde.

Vivia venait d'être mère quand sévirent, en Afrique, les édits cruels que l'empereur Sévère lançait contre les chrétiens. Grâce à son rang, elle fut arrêtée des premières. Révocat, Saturnin, Secundulus, Saturus et Félicité, jeune esclave, vinrent bientôt la rejoindre.

Dans la prison, elle écrivit elle-même le récit de sa captivité. Nous lui laissons la parole :

LA PRISON

« Quand nous étions encore avec nos persécuteurs, écrit-elle, mon père, dans son amour, s'efforçait de me pousser à l'idolâtrie : « Mon père, lui dis-je, vois-tu ce vase qui est là par terre ? — Oui, je le vois. — Peut-on lui donner un autre nom que celui qu'il a ? — Assurément non. — De même, je ne puis être autre chose que ce que je suis, c'est-à-dire chrétienne. »

» Ces paroles l'irritèrent tellement qu'il se jeta sur moi et m'accabla de coups; puis il se retira, confus de n'avoir pu me vaincre. Il resta ensuite quelques jours sans revenir, et j'en remercie Dieu, car je pus prendre ainsi du repos et me fortifier pour l'avenir.

» Ce fut pendant ce temps béni qu'on nous imposa le baptême. Pour moi, sur l'inspiration du Saint-Esprit, je ne demandai autre chose, au sortir de l'eau, que la patience dans les peines corporelles.

» Quand on nous jeta dans le cachot, j'en fus effrayée, car je n'avais jamais séjourné en de pareilles ténèbres. La rude journée! Une chaleur étouffante à cause de la foule; les soldats nous pressaient; je mourais d'inquiétude pour mon enfant. Alors, les bienheureux diacres Tertius et Pomponius, qui nous assistaient, obtinrent à prix d'argent qu'il nous fût permis de sortir et de passer quelques heures en un lieu plus commode que la prison.

» Nous profitâmes de cette faveur : j'allaitai mon enfant, je le recommandai à ma mère, je fortifiai mon frère, mais je séchais de douleur de voir celle que je leur causais à tous deux! Je passai plusieurs jours dans ces tourments.

» ..... Le bruit se répandit que nous devions être interrogés; mon père arriva de la ville à la prison, accablé de tristesse. Il me disait : « Ma fille, prends pitié de mes cheveux blancs, aie pitié de moi! Si je t'ai moi-même élevée jusqu'à cet âge, si je t'ai préférée à tes frères, ne me rends pas l'opprobre des hommes! Regarde ta mère! Vois ton fils qui ne pourra te survivre! Quitte cette obstination de peur de nous perdre tous! »

» Il parlait ainsi par tendresse pour moi, me baisant les mains, se jetant à mes pieds, pleurant, ne me nommant plus sa fille, mais « sa dame ». Je plaignais ce vieillard bien-aimé, voyant que, de toute ma famille, il serait le seul à ne pas se réjouir de notre martyre. Je lui dis, pour le consoler : « Devant le tribunal, il arrivera ce qu'il plaira à Dieu, car sachez que nous ne sommes point en notre puissance, mais en la sienne. » Il se retira contristé.

L'INTERROGATOIRE

» Le lendemain, comme nous dînions, on vint nous chercher pour nous interroger. La nouvelle s'en était déjà répandue dans les quartiers voisins et une foule de peuple s'assemblait près du tribunal.

» Mes compagnons subirent l'interrogatoire et confessèrent généreusement le nom de Jésus-Christ. Quand mon tour fut venu, mon père s'approcha de moi, tenant mon fils dans ses bras et me dit : « Ayez pitié de votre enfant. »

« Epargnez la vieillesse de votre père, épargnez l'enfance de votre fils, ajoutait de son côté le procureur Hilarianus; sacrifiez aux dieux pour la prospérité de l'empereur.

— Je n'en ferai rien, répondis-je, car je suis chrétienne. »

» Comme mon père s'efforçait de me tirer du tribunal, le juge ordonna de l'expulser et il reçut un coup de verge du licteur. Je le sentis comme si j'eusse été frappée moi-même, tant je souffrais de voir insulter à cause de moi les cheveux blancs de mon père. On lut alors notre sentence, et nous fûmes tous condamnés à être exposés aux bêtes. Nous retournâmes ensuite pleins de joie à la prison.

MERVEILLEUSES VISIONS

» Comme mon petit enfant y séjournait d'ordinaire avec moi et s'était habitué à y prendre le sein, je l'envoyai chercher par le diacre Pomponius. Mais mes parents ne voulurent point le donner. Or, il plut à Dieu de m'accorder une double grâce : la première que, dès ce moment, l'enfant se passa volontiers du lait de sa mère, et la seconde que moi-même je ne ressentis aucune incommodité d'un sevrage aussi prompt.

» Quelques jours après, comme nous étions en prière, une voix intérieure se fit tout à coup entendre à moi, et me fit venir sur les lèvres le nom de Dinocrate. C'était l'un de mes frères que nous avions perdu à l'âge de sept ans. Il avait succombé à un cancer qui lui rongeait la face et l'avait défiguré. Stupéfaite de prononcer un nom auquel je n'avais pas songé depuis longtemps, je versai des larmes au souvenir du malheureux qu'il me rappelait. Je compris toutefois que mon martyre, commencé, me donnait le droit tout spécial de prier pour cet être chéri. Je me mis donc à supplier le Seigneur et mes gémissements redoublèrent.

» La nuit suivante, Dinocrate m'apparut. Je le vis sortir d'un lieu de ténèbres, où j'aperçus une foule d'autres victimes. Il était hatetant et paraissait souffrir d'une chaleur et d'une soif intolérables; son visage était pâle et défait; son front conservait encore la plaie qui le couvrait au moment de sa mort. Dans ma vision, une telle distance nous séparait l'un de l'autre qu'il m'était impossible d'aller à lui. A ses côtés, j'apercevais une piscine pleine d'eau, mais le bord était plus haut que la taille de l'enfant. Dinocrate s'élevait sur la pointe des pieds et faisait, pour boire, d'inutiles efforts. Je m'affligeais de son impuissance, mes larmes coulèrent et je me réveillai, comprenant que mon frère était dans le *lieu des expiations* (Purgatoire). Mais j'avais confiance que mes prières pourraient finir ses tourments.

» Je les continuai donc sans relâche jusqu'au jour où nous fûmes transférés dans la geôle militaire, plus rapprochée que la prison civile du lieu de notre supplice; car nous étions destinés à

servir aux spectacles qui devaient se donner dans le camp au jour de la naissance du césar Géta. Je persévérai, en ce lieu, à prier et à pleurer pour l'âme de mon frère.

» Enfin, le jour où l'on nous mit dans les ceps, (entraves), j'eus une seconde vision. Le lieu sombre que j'avais vu la première fois m'apparut inondé de lumière. Dinocrate, revêtu d'une robe blanche, avait le visage radieux; une cicatrice remplaçait son horrible plaie. La margelle de la piscine s'était abaissée à la portée de l'enfant. Il y puisait l'eau avec une coupe d'or et buvait à longs traits. Après s'être désaltéré, je le vis s'éloigner plein d'allégresse, pour se livrer aux jeux de son âge. En ce moment, je m'éveillai et je compris que mon frère avait quitté le lieu de la purification.

» Quelques jours après, Pudens, commandant de la prison, touché de la grâce de Dieu, commença à nous traiter avec bienveillance. Il permit à un grand nombre de frères de nous visiter dans notre cachot. Ce fut pour eux et pour nous un grand sujet de consolations réciproques. L'époque de notre supplice, c'est-à-dire de notre récompense, approchait. Mon père vint à la prison, accablé sous le poids de sa douleur, il s'arrachait la barbe et se roulait à terre. Dans son désespoir, il maudissait les années de sa vieillesse et tirait de son cœur des plaintes capables d'émouvoir un rocher. Je fondis en larmes, et je plaignis moi-même sa vieillesse infortunée.

» La veille de notre martyre, j'eus une dernière vision. Je voyais accourir le diacre Pomponius; il frappait à la porte de notre cachot et j'allai lui ouvrir. Il était vêtu d'une robe blanche ornée d'un triple rang de grenades d'or. Il me dit : « Perpétue, nous vous attendons, venez. » Me prenant alors par la main, il me fit marcher par un sentier rocailleux et plein de détours. Enfin, nous arrivâmes, hors d'haleine, à l'amphithéâtre, et, m'introduisant au milieu de l'arène, il me dit : « Ne craignez point, je suis avec vous et je prends part à vos combats. » Il se retira ensuite, et, levant les yeux, j'aperçus une foule immense dont l'attitude marquait l'étonnement. Me rappelant que j'avais été condamnée aux bêtes, je ne comprenais point qu'on tardât si longtemps à les lâcher sur moi.

» Soudain, d'un des vomitoires de l'arène, sort un Egyptien noir et hideux qui s'avance avec ses auxiliaires, comme pour entamer avec moi la lutte au pugilat. En même temps, de beaux adolescents s'approchèrent de moi et me dépouillèrent de mes vêtements : je sentais une vigueur toute virile s'imprimer dans mes membres pendant qu'ils les frottaient d'huile, ainsi qu'on le fait pour les athlètes avant la lutte. L'Egyptien, au contraire, pour faire parade de sa supériorité, se roulait tout le corps dans la poussière de l'arène.

» Nous allions en venir aux mains, quand parut un homme d'une taille gigantesque : son front dépassait les premiers gradins de l'amphithéâtre; sa longue robe, d'une pourpre éclatante, était rattachée par deux agrafes sur la poitrine, et brodée d'une multitude de grenades d'argent et d'or. Il tenait d'une main une baguette semblable à celle des intendants des jeux, et de l'autre, un rameau vert chargé de fruits d'or.

» Ayant imposé silence à la foule, il dit d'une voix vibrante : « Si l'Egyptien est vainqueur de cette femme, il la tuera de son glaive : si la femme est victorieuse, elle recevra ce rameau vert. »

» Après avoir prononcé ces paroles, il s'éloigna. La lutte s'engagea alors entre l'Egyptien et moi, au pugilat. Il cherchait à me prendre par le pied ; mais, au moment où il croyait le saisir, je lui meurtris la face de mes talons. Je me sentais élevée en l'air par une force surnaturelle, et de mes deux pieds, je foulais la tête de l'ennemi. Cependant, la lutte se prolongeait. Enlaçant alors mes deux mains l'une dans l'autre, je les fis retomber comme une massue sur le front de l'Egyptien. Il fut renversé la face contre terre et je continuais à le fouler aux pieds. Le peuple poussa des cris de triomphe : mes auxiliaires firent entendre un chant de victoire. J'allai me présenter à l'intendant des jeux, et je reçus de sa main le rameau vert. Il me donna le baiser des saints en disant : « La paix soit avec toi, ma fille! » Je sortis avec gloire de l'amphithéâtre par la porte *sana vivaria*.

» En ce moment, je m'éveillai et je compris que j'aurais à combattre, non les bêtes, mais les démons; seulement, j'avais la certitude de remporter la victoire.

» Je clos ce récit la veille du martyre. Quelque autre écrira, s'il le veut, la relation de notre dernier combat. »

LA VISION DE SATURUS

Saturus eut aussi une vision et il l'a racontée en ces termes : « Nous avions déjà souffert; nous sortîmes de nos corps et nous nous sentîmes portés vers l'Orient par quatre anges qui nous enlevaient sans nous toucher. Nous n'étions pas renversés le visage en haut, mais nous montions une douce pente. Lorsque nous fûmes un peu éloignés de la terre, nous vîmes d'abord une lumière immense. Je dis alors à Perpétue, qui était près de moi : « Ma sœur, voici ce que le Seigneur nous avait promis, nous l'obtenons aujourd'hui. » Les quatre anges nous portant toujours, nous nous trouvions dans un jardin, rempli de rosiers et de toutes sortes de fleurs. Les arbres étaient hauts comme des cyprès, et leurs feuilles tombaient incessamment. Quatre anges, plus brillants que les premiers, nous abordèrent avec respect, et dirent à nos conducteurs avec un accent d'admiration : « Ce sont eux! ce sont eux! »

» Nous fîmes ensuite à pied un stade de chemin par une large allée, et nous rencontrâmes Secundulus, Saturnin et Artacius qui, tous trois, avaient été brûlés vifs pour la foi dans la même persécution, et Quintus, qui était mort en prison pour la même cause. Comme nous nous informions où étaient les autres martyrs de notre connaissance, les anges prirent la parole et dirent : « Venez d'abord : entrez et saluez le Seigneur. » Nous approchons d'un lieu dont les murailles étaient comme bâties de lumière. Dans le vestibule, on nous revêt de robes blanches et nous entrons. Nous entendons alors des voix qui chantaient d'accord et sans jamais s'arrêter : « Saint! Saint! Saint! » Et nous voyons, au milieu, un homme assis, ayant les cheveux blancs comme la neige et un visage de jeune homme. Il avait à sa droite et à sa gauche vingt-quatre vieillards et derrière eux plusieurs personnes debout. Saisis d'admiration, nous nous tenions devant le trône.

» Les quatre anges nous soulevèrent doucement, et nous allâmes embrasser celui qui était assis. Et il nous posa sa main sur le visage. Les vieillards nous dirent de demeurer et nous donnèrent le baiser de paix. Ensuite, ils ajoutèrent : « Allez

vous réjouir. » Je dis alors à Perpétue : « Tu as maintenant ce que tu désirais. » Elle me répondit : « Dieu soit loué ; j'ai plus de joie ici que je n'en ai jamais eu lorsque j'étais dans mon corps. »

Telles sont les principales visions qu'ont laissées par écrit les bienheureux martyrs Saturus et Perpétue.

LE COMBAT ET LA VICTOIRE

Une autre plume, et l'on croit que ce fut celle de Tertullien, continua en ces termes les actes de ces généreux chrétiens :

« Secundulus mourut dans la prison militaire. L'heure du combat et de la victoire approchait pour les autres. Félicité se désolait, car un mois devait s'écouler encore avant la naissance de l'enfant qu'elle attendait, et la loi romaine ordonnait de l'épargner jusqu'à ce moment ; elle ne pourrait donc suivre les autres martyrs. Ceux-ci prièrent pour elle, et Félicité donna le jour à une fille qu'une pieuse dame adopta comme son enfant.

» La veille du combat, les gardiens de la prison donnèrent aux confesseurs de la foi, suivant la coutume, le dernier repas que l'on nommait repas libre, et qui se faisait en public.

» Les chrétiens obtinrent, à cette occasion, la permission d'entrer dans la prison dont le geôlier était déjà converti. Les martyrs changèrent leur dernier festin en une agape. Ils disaient au peuple qui les entourait : « Remarquez bien nos visages, afin de nous reconnaître au jour du jugement. »

» Le lendemain, ils sortirent de leur cachot pour aller à l'amphithéâtre, comme s'ils se fussent acheminés vers le ciel. Leur visage était rayonnant d'une joie ineffable. Arrivés à la porte, on voulut les obliger, suivant la coutume, à prendre les ornements de ceux qui paraissaient à ce spectacle. C'était pour les hommes un manteau rouge, habit des prêtres de Saturne ; pour les femmes une bandelette autour de la tête, symbole des prêtresses de Cérès. Les martyrs refusèrent ces livrées du paganisme. « Nous ne sommes ici que pour conserver notre liberté, dirent-ils, nous avons sacrifié notre vie pour ne rien faire de semblable ; nous en sommes convenus avec vous. »

» Cette fois, l'injustice reconnut le bon droit et le respecta. Le tribun consentit à ce qu'ils entrassent simplement comme ils étaient. Perpétue chantait comme foulant déjà la tête de l'Egyptien. Révocatus, Saturnin et Saturus menaçaient le peuple. Lorsqu'ils furent vis-à-vis du balcon du préfet, ils lui crièrent : « Tu nous a jugés, mais Dieu te jugera à ton tour. » Le peuple, irrité de cette généreuse hardiesse, demanda qu'ils fussent fouettés en passant entre les rangs des bestiaires. Les martyrs se réjouirent de participer ainsi à l'un des tourments de la Passion du Sauveur.

» Saturnin et Révocatus furent ensuite abandonnés à la fureur d'un léopard et d'un ours qui les traînèrent pendant quelques instants sans les mettre à mort.

» Saturus était au milieu de l'amphithéâtre quand on lança contre lui un sanglier. La bête féroce, se retournant contre le piqueur qui la conduisait, lui fit une blessure mortelle ; puis elle courut à Saturus, mais se contenta de le traîner un moment sur le sable.

» C'était le tour de Perpétue et de Félicité : le démon, furieux de se voir vaincu par deux femmes, les réservait à la rage d'une vache sauvage.

» A la vue des deux victimes, exposées dans un filet aux coups de l'animal, le peuple s'attendrit et on leur permit de reprendre les habits qu'on leur avait ôtés.

» Perpétue s'avance alors intrépidement dans l'arène. La vache sauvage fond sur elle, la renverse, l'enlève sur ses cornes, la jette en l'air et la laisse retomber sur les reins.

» La jeune martyre, revenue à elle, et s'apercevant que sa robe était déchirée, la rejoignit promptement, moins occupée de ses douleurs que de la modestie qui pouvait être blessée. On la ramena pour recevoir un nouveau choc ; elle renoua ses cheveux qui s'étaient détachés, car il ne convenait pas qu'une martyre montrât un pareil signe de deuil dans un moment si glorieux. Quand elle fut relevée, ayant aperçu Félicité étendue, toute brisée sur le sol, elle alla vers elle et, lui donnant la main, l'aida à se relever.

» Elles se présentèrent ensuite pour soutenir une nouvelle attaque : mais le peuple, se lassant d'être cruel, ne voulut plus qu'on les exposât une seconde fois.

» On les reconduisit vers la porte *sana vivaria*, où le diacre Rusticus leur prodigua ses soins.

» Saturus venait d'être présenté à un léopard, qui, d'un seul coup de dent, l'étendit baigné dans son sang.

« Voilà un baptême qui le sauvera ! » s'écria le peuple, par une allusion ironique au sacrement des chrétiens.

» Cependant, le martyr, se tournant vers le geôlier militaire Pudens, dont il avait entrepris la conversion : « Adieu, lui dit-il, souvenez-vous de ma foi : que ma mort vous confirme dans la fidélité à Jésus-Christ ! »

» Il lui demanda ensuite l'anneau qu'il avait au doigt, le trempa dans sa blessure et le lui rendit, comme un gage héréditaire de son amitié et un souvenir de son sang. Enfin, il tomba mort, au lieu où l'on avait coutume d'égorger ceux que les bêtes n'avaient pas achevés.

» Le peuple demanda qu'on ramenât les autres confesseurs au milieu de l'amphithéâtre pour avoir le plaisir de leur voir donner le coup de la mort, et associer ses yeux à l'homicide. Ils s'y rendirent d'eux-mêmes, après s'être donné le saint baiser, afin de consommer le martyre par la solennité de la paix.

» Saturnin, Révocatus et Félicité reçurent le dernier coup, immobiles et en silence.

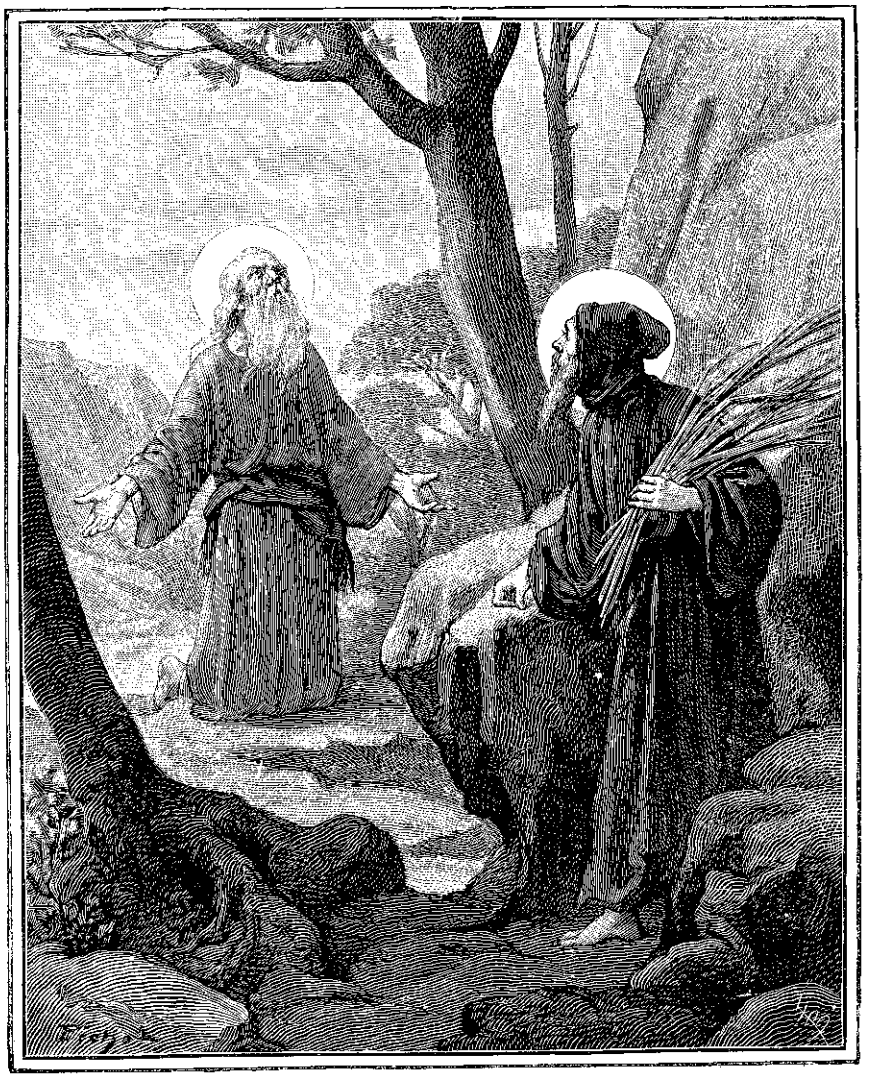
» Quant à Perpétue, afin qu'elle eût du moins quelque chose à souffrir, Dieu permit qu'elle échût à un gladiateur maladroit, qui la frappa entre les côtes. Elle poussa un cri et conduisit elle-même à sa gorge la main tremblante de cet apprenti.

» Cette femme sublime ne pouvait mourir autrement. L'esprit immonde, qui la redoutait, n'eût osé attenter à sa vie si elle-même n'y eût consenti. »

SAINT PAUL LE SIMPLE

ANACHORÈTE EN THÉBAIDE

Fête le 7 mars.



Saint Antoine s'assure de la fidélité de son disciple Paul le Simple à la recommandation qu'il lui a faite de demeurer en prière.

UNE ENTRÉE EN CELLULE

Le patriarche de la vie monastique, saint Antoine, retiré sur le mont Colzim, à trois journées de marche environ de la mer Rouge, dans une solitude sauvage et presque inaccessible, vit un jour arriver à lui un homme d'une soixantaine d'années qui lui demanda la faveur de devenir son disciple. Il avait fait huit jours de marche pour le trouver.

Le nouveau venu ne se fit pas prier pour raconter son histoire. Il disait se nommer Paul. Jusque-là, il avait vécu paisiblement dans un village de la Thébaïde, exerçant l'humble profession de laboureur. Il avait eu femme et enfants. Son épouse, hélas! plus belle que vertueuse, l'avait abandonné pour suivre follement d'autres partis; il avait compris, dans l'amertume de son épreuve, tout le néant d'une existence frivole et dissipée, et il venait consacrer au service de Dieu, sous la con-

duite d'Antoine, dont la réputation était arrivée jusqu'à lui, le reste de ses jours.

Le vénérable ascète ne s'était enfoncé si avant dans le désert que pour couper court aux incessantes visites qu'il recevait autrefois, et vivre seul et ignoré. Voici que Dieu lui adressait un premier disciple. Allait-il le rebuter?

Son œil, surnaturellement exercé, découvrit de suite, sous l'écorce un peu rude de ce vieillard, dépourvu de formes et d'instruction, une âme droite, l'innocence et la candeur d'un enfant. Il voulut l'éprouver :

— Que veux-tu? lui demanda-t-il.

— Je veux être moine.

— Un vieillard de soixante ans ne peut pas être moine. Va plutôt dans un village gagner ta vie en rendant grâces à Dieu. Tu ne pourras jamais supporter les ennuis de la solitude.

— Je ferai tout ce que tu me conseilleras.

— Je t'ai dit que tu étais trop vieux. Tu ne peux pas être moine, éloigne-toi. Si tu veux à tout prix être moine, va dans un monastère où tu auras des frères pour soutenir ta vieillesse. Ici je jeûne durant cinq jours, puis je mange, mais sans satisfaire mon appétit.

Sur ces paroles peu encourageantes, l'ascète ferma la porte de sa cellule et retourna à ses oraisons. Trois jours durant, il demeura enfermé, évitant d'adresser la parole à l'étranger. Au quatrième jour, il jeta un regard au dehors. Paul était toujours là, persistant à demander son admission et protestant qu'il voulait mourir en ce lieu.

Antoine lui dit encore :

— Pourquoi me causer tant d'ennuis? Tu ne peux pas rester ici.

— Il m'est impossible de mourir ailleurs, répliqua Paul sans se troubler.

Devant cette persévérance, l'austère anachorète se sentit ému de compassion. Il se reprocha sa dureté.

— Il n'est pas habitué à ces jeûnes rigoureux, se dit-il. S'il venait à mourir, je serais responsable de sa mort.

Alors, il l'introduisit dans sa cellule, en disant :

— Tu peux faire ton salut, si tu accomplis tout ce que je te demanderai.

— Je ferai tout ce que tu me diras, repartit Paul.

Ces détails et ceux qui vont suivre sont empruntés à l'historien Pallade, qui dit les tenir lui-même d'Hierax et de Cronos, disciples eux aussi de saint Antoine et témoins oculaires de la sainte vie de Paul, surnommé *le Simple*. Dans sa naïveté, son récit nous fait voir, d'une part, l'énergie peu commune des Antoine, des Pacôme, des Hilarion, de ces premiers maîtres de la vie religieuse; d'autre part, il met en relief l'obéissance étonnante de leurs disciples : ici et là, il y a lieu d'admirer, de goûter et de s'édifier.

SÉRIE D'ÉPREUVES

Le prudent saint Antoine n'admettait encore son postulant qu'à l'essai. Il comptait sur le temps pour éprouver la solidité de sa vocation : mais sans attendre davantage, il le soumit à une série d'exercices, tous plus mortifiants les uns que les autres.

La première preuve de soumission qu'il lui demanda fut de demeurer en prière hors de la cellule jusqu'à ce qu'il lui apportât de quoi travailler. De temps à autre, de sa fenêtre ouverte, il examinait la conduite de son disciple. Celui-ci était d'une passivité qui tenait du prodige. Il resta immobile, exposé tantôt aux ardeurs du soleil, tantôt à la fraîcheur de la nuit, sans essayer de changer de situation, sans se détourner de sa prière.

Après quelque temps, le maître vint lui apporter des branches de palmier, et il lui dit : « Fais ce que tu me verras faire. » L'obéissant vieillard, péniblement, parce qu'il n'en avait pas l'habitude, s'efforça d'imiter le travail qu'on lui montrait. Il se fatigua ainsi jusqu'à l'heure de None, c'est-à-dire jusque vers les 3 heures de l'après-midi. Alors le maître jeta les yeux sur son ouvrage et dit, d'un ton de mécontentement : « Ce travail est mal fait. Il faut le recommencer. » Sans mot dire, Paul se remit à l'œuvre, défit et refit la pauvre natte qu'il avait entreprise. Ce fut long et plus pénible encore que la première fois : il s'y dévoua néanmoins pour l'amour de Dieu, sans donner le moindre signe d'impatience.

Au soir de ce même jour, Antoine commanda à son disciple de dresser la table. Ce fut vite prêt, nos deux saints ne vivant que de pain et d'eau : quatre pains de six onces, tout le menu du repas, étaient déjà disposés, et le maître suivait attentivement les mouvements de son novice, croyant peut-être qu'après son jeûne prolongé, il se précipiterait avidement sur la nourriture, et tout prêt à le reprendre de cet empressement. Il n'en fut rien. Paul attendit patiemment que son maître eût récité douze psaumes et douze oraisons et il s'unit à sa prière. Saint Antoine, habitué à ne faire qu'un repas tous les deux jours, voulut que son émule essayât de ce régime, et, au lieu de lui permettre de manger, il lui dit qu'il se contentât d'avoir vu la table mise, et lui ordonna de s'aller coucher sans avoir pris aucune réfection. Bien plus, il l'éveilla à minuit pour prier, et il recula leur repas jusque vers les 3 heures de l'après-midi. Alors seulement ils mangèrent, sans omettre auparavant la récitation de douze psaumes et de douze oraisons. Encore, se bornèrent-ils à prendre chacun un petit pain de six onces trempé dans l'eau, afin de ne pas se rassasier entièrement.

Le saint anachorète pouvait, ce semble, se déclarer satisfait de la soumission de son disciple Paul.

Sans se répandre en éloges indiscrets sur sa ferveur, il l'encouragea par ces simples paroles :

— Mon frère, si vous pouvez mener tous les jours le genre de vie que vous avez suivi jusqu'ici, je consens à ce que vous demeuriez avec moi.

— Je ne sais si vous avez quelque chose de plus difficile à me prescrire, répondit Paul, mais je ne me sens pas de peine à pratiquer ce que je vous ai vu faire jusqu'à présent.

Antoine, assuré désormais de la constance de sa vocation, prononça sur le postulant cette solennelle formule qui l'introduisait dans la famille

des anachorètes : « Mon frère, vous voilà devenu moine au nom de Notre-Seigneur. »

FORMATION

Le pauvre laboureur égyptien, voué sur le déclin de ses jours au service du Seigneur, avait eu une inspiration heureuse en se choisissant pour maître de vie religieuse saint Antoine.

Il trouva véritablement en lui, selon qu'il l'avait espéré, un guide et un père. Antoine prit en affection le vieillard, son disciple, et ne cessa de lui donner les avis les plus salutaires pour embrasser toute la perfection de son nouvel état.

Ainsi, il lui apprenait, entre autres choses, à occuper par le travail des mains les loisirs de la solitude et à en écarter les dangers ; il lui recommandait d'élever souvent son âme vers Dieu, dans le temps que ses doigts s'employaient à des ouvrages manuels ; de ne manger que le soir, et jamais jusqu'à entier rassasiement ; d'en agir de même à l'égard de la boisson, quand même ce n'eût été que de l'eau.

Un habile directeur s'applique à conduire les âmes selon leurs tendances diverses et l'attrait particulier de la grâce, inspirant aux unes l'amour de la prière, aux autres celui de la mortification.

Le naturel simple et droit de Paul, que les écrivains grecs ont surnommé *Acace*, c'est-à-dire « sans malice », se prêtait plus que tout autre aux exercices d'une obéissance aveugle et d'un renoncement absolu. Le patriarche des moines ne manquera aucune occasion de lui en faire pratiquer les actes, n'hésitant pas même à lui donner parfois des ordres étranges, heurtant le sens commun, afin de voir s'il serait capable d'imposer silence à son propre jugement.

Son attente ne fut point déçue. Un jour, par exemple, il lui commanda de tirer pendant plusieurs heures de l'eau d'un puits et de la répandre ensuite par terre ; d'autres fois, il lui faisait découdre son habit, dans le seul dessein de le lui faire recoudre ; ou encore, il lui ordonnait de briser contre terre un pot de miel et d'en ramasser ensuite le contenu avec tant de soin qu'il n'y parût pas une ordure.

Le disciple portait si loin la simplicité qu'il lui arriva d'outrepasser les intentions de saint Antoine et de se mortifier lui-même plus que son maître ne l'avait voulu, prenant au pied de la lettre, comme des ordres du ciel, les moindres paroles de celui-ci.

Des solitaires renommés étaient venus visiter saint Antoine, alors à la tête d'un groupe de disciples, et ils s'entretenaient avec lui sur les matières les plus relevées de la vie spirituelle. Saint Paul le Simple les écoutait avec un religieux respect. On se mit à parler de Jésus-Christ et des Prophètes. Le pauvre Frère, qui n'avait guère étudié que le grand livre de la nature, en poussant autrefois sa charrue, et n'avait jamais fouillé les Saintes Lettres, hasarda une question qui fit monter la rougeur au front d'Antoine et lui parut à tout le moins indiscrète :

« Les Prophètes étaient-ils avant Jésus-Christ, ou Jésus-Christ avant les Prophètes ? » dit Paul avec candeur.

Doucement, selon son habitude, le maître le reprit, lui fit signe de se taire et de se retirer pour ne plus troubler la conversation par des interrogations aussi peu sensées. Le vieillard, comme toujours, obéit humblement.

Au bout de quelque temps, saint Antoine apprit qu'il se tenait à l'écart de la société des Frères et qu'il ne parlait plus. Il l'appela et lui dit :

— Qu'avez-vous ? D'où vient que vous ne parlez plus ?

— Ne m'avez-vous pas ordonné de me retirer et de me taire ? répondit Paul.

Le saint admira cette ponctualité à exécuter des ordres auxquels il n'avait pas prétendu donner une telle portée, et il fit cette remarque aux disciples qui l'entouraient :

— En vérité, celui-ci nous condamne tous. Nous, nous négligeons d'écouter Dieu qui nous parle du haut du ciel ; voyez au contraire comme celui-ci observe la moindre recommandation sortie de ma bouche.

SEUL AU DÉSERT

Après tant de gages de sa fidélité, Antoine crut que son disciple pourrait affronter les épreuves d'une solitude complète, laisser la compagnie des hommes pour celle des anges, et il voulut le pousser à une contemplation plus élevée ; d'ascète, il lui permit de devenir ermite.

Comme l'illustre saint Paul, le fondateur de la vie érémitique, Antoine avait savouré les charmes du désert et il était tout heureux de rencontrer une âme disposée à les goûter comme lui. Sur un signe d'Antoine, Paul le Simple n'hésita pas à se séparer de celui près duquel il avait coulé des jours si sereins et à aller habiter une solitude située à une lieue de là. Le voilà livré à lui-même : c'est le moment pour lui de mettre en pratique les leçons et les exemples de son maître vénéré.

Vêtu d'une tunique en peau de chèvre, continuant à ne se nourrir que de pain et d'eau, il passait ses jours et ses veilles dans une oraison assidue. Le temps qu'il n'employait pas à la prière, il le consacrait au travail des mains ; il tressait des nattes et fabriquait des corbeilles de jonc. Il savait, suivant l'adage courant des moines d'Egypte, que, sur un démon qui tente le solitaire occupé, il y en a des légions pour s'attaquer au religieux oisif.

Des pauvres venaient recueillir, pour le vendre à leur profit, le fruit de son travail, et ils procuraient en retour à l'ermite la modique portion de nourriture indispensable à sa subsistance.

De temps à autre, saint Antoine, qui était loin d'avoir oublié son fils spirituel, lui rendait une courte visite, et avait la consolation de le voir exécuter toujours aussi fidèlement ce qui lui avait été prescrit.

CÉLÉBRITÉ

Comme la lumière sur le chandelier, l'éminente sainteté de l'ermite obéissant et simple ne pu[t]

rester longtemps cachée. Celui qui exalte les humbles se plut à le combler, et les contemporains affirment que Paul eut le don des miracles à l'égal de son bienheureux maître, et même que celui-ci lui envoyait les malades et les possédés dont il ne pouvait venir à bout.

On avait amené à saint Antoine un démoniaque considéré comme irréductible : « Ce n'est pas à moi, mais à Paul le Simple qu'a été donnée la grâce de chasser ce genre de démons, » dit-il. Et il le lui conduisit.

Le vieillard accueillit son ancien maître avec sa déférence accoutumée, et, ayant répandu ses prières devant Dieu, il se mit en devoir de chasser le démon du corps du possédé. Celui-ci ne répondit aux premières objurgations que par des moqueries. « De par le bienheureux Antoine, mon père, je t'adjure de sortir, » s'écria Paul. Le démon résista. « De par Jésus-Christ..... », continua le saint.

Orgueilleux et opiniâtre, l'esprit infernal continua de tourmenter sa victime, et se répandit en injures. Ce que voyant, le Saint s'éloigna à la distance d'un jet de pierre et alla se mettre en oraison sur la crête d'un rocher exposé aux ardeurs du soleil. Il y demeura immobile, résolu d'y griller et d'y mourir plutôt que d'en descendre sans avoir obtenu la grâce qu'il implorait. Simple vis-à-vis de Dieu comme à l'égard des hommes, il fit à Jésus cette protestation : « En vérité, je ne mangerai point que vous ne m'ayez exaucé, » semblable, dit le biographe, à un de ces enfants qui se mettent à bouder, si on ne les satisfait. Et aussitôt, comme si Dieu eût craint de déplaire à une âme qui l'invoquait avec tant d'abandon, le possédé se sentit délivré. Le diable prit, en le quittant, la forme d'un long serpent qui alla se précipiter dans la mer Rouge.

Au bruit de ces merveilles, les visiteurs de plus en plus nombreux prenaient le chemin de l'ermitage, et saint Antoine, craignant à juste titre que leur affluence n'importunât le serviteur de Dieu et ne le contraignit à s'enfoncer plus avant dans son désert, s'offrit à recevoir lui-même et à entretenir tous ceux qu'il verrait monter vers la retraite de Paul. S'il pouvait leur donner satisfaction lui-même, il le ferait; sinon, il les enverrait à son disciple : la proposition plut à saint Paul et il put, grâce à cette combinaison charitable, vaquer plus librement aux exercices de la prière.

PÉNÉTRATION DU SECRET DES COEURS

Dieu avait aussi accordé au pieux ermite le privilège insigne de lire comme à livre ouvert au fond des cœurs. Le trait suivant en fait foi :

Paul le Simple était venu à un monastère dont les Frères s'étaient rassemblés pour une conférence spirituelle. La messe précéda cet exercice. Placé près de la porte de l'église, Paul considérait un à un ceux qui entraient : tous lui parurent souriants, le cœur joyeux, l'âme en paix, et leur bon ange se tenait heureux à leur côté. Un seul faisait exception : il semblait morne et abattu; de noirs démons le tiraillaient en tout sens; son ange le suivait, mais de loin et comme à regret.

Le déplorable état de ce malheureux, qui était souillé de péché mortel, fit oublier à Paul la vertu des autres : il se mit à répandre des larmes et à se frapper la poitrine.

Pendant tout le temps que dura le Saint-Sacrifice, il demeura prosterné à la porte, demandant à Dieu pitié et miséricorde pour ce pécheur. Sa prière fut entendue, et il eut, la messe finie, la consolation de voir ce même pécheur, touché de la grâce et converti dans l'intervalle, sortir radieux, soutenu par son bon ange, tandis que le démon n'osait plus s'approcher de lui.

Le vieillard, impuissant à contenir les élans de sa joie, pria les moines de s'arrêter pour ouïr de sa bouche le récit des miséricordes du Seigneur. Le converti n'eut pas de peine à avouer qu'il avait vécu longtemps dans l'habitude du péché, mais qu'ayant entendu lire au chœur ces paroles inspirées du prophète Isaïe : « Lavez-vous et soyez purs; éloignez le mal de vos cœurs; apprenez à faire le bien et recherchez la justice, » il en avait été profondément remué et avait adressé à Dieu cette prière : « Vous êtes venu, Seigneur, pour sauver le monde, accomplissez en ma faveur ce que vient de dire votre prophète. Je vous promets de ne plus faire le mal à l'avenir. Telles sont mes dispositions actuelles. » Avec l'ermite, tous les moines se mirent à louer à ce récit le Seigneur.

Ce fut encore à Paul et non à Antoine que Dieu révéla le pardon accordé à la courtisane Thaïs et sa gloire future. Tout le désert s'était intéressé à cette conversion et avait prié pour la trop fameuse pénitente.

* * *

Tels sont les récits qui avaient cours, à la fin du IVe siècle, parmi les Pères de la Thébaïde, sur la vie admirable de saint Paul dit le Simple, premier disciple de saint Antoine.

De sa naissance et de sa mort, l'histoire n'a pas conservé les dates précises : on présume qu'il vivait encore en l'an 338, au moment où l'empereur Constance vint pour la première fois à Constantinople, puisque notre Saint aurait détourné son maître d'aller saluer l'empereur.

Ce qui demeurait surtout dans la mémoire des anciens Pères, c'était le souvenir toujours vivant de la docilité incomparable du serviteur de Dieu vis-à-vis des ordres de l'obéissance.

SOURCES CONSULTÉES

Vies des Pères des déserts d'Orient, d'après MICHEL-ANGE MARIN, avec notes et éclaircissements historiques, par EUGÈNE VEUILLOT. — *Vies des Saints,* d'ADRIEN BAILLET. — *Les moines d'Orient avant le Concile de Chalcédoine,* par DOM BESSE, O. S. B.

LA VÉNÉRABLE MARIE-CLOTILDE DE FRANCE

REINE DE SARDAIGNE

23 septembre 1759 — 7 mars 1802.

La vénérable Marie-Clotilde de France.

L'ÉDUCATION D'UNE PRINCESSE ROYALE

On a beaucoup décrit le faste et les molles splendeurs de la cour de Louis XV : on connait moins les fleurs de sainteté qui y germèrent et s'y épanouirent comme des lis au milieu des épines. En ce palais de Versailles où tout inclinait au plaisir et à la vanité grandirent dans la plus austère vertu deux saintes : la vénérable Louise de France, fille de Louis XV, et la vénérable Marie-Clotilde, sa petite-fille et la sœur de nos rois Louis XVI, Louis XVIII et Charles X.

Marie-Clotilde-Adélaïde-Xavier de France vint au monde le 23 septembre 1759. Elle eut pour père le dauphin Louis, fils de Louis XV, héritier présomptif du trône, et pour mère Marie-Joséphine de Saxe. Dans le court espace d'un an et quelques mois, l'enfant eut le malheur de perdre son père et sa mère et elle demeura confiée aux soins d'une gouvernante, Mme de Rohan-Guéméné, comtesse de Lorraine-Marsan. Elle lui dut non seulement l'éducation distinguée qui convenait à son rang, mais surtout la conservation d'une parfaite innocence et l'éclosion de toutes les vertus.

A la douceur et à la simplicité de l'enfance, Marie-Clotilde parut joindre dès ses jeunes années la retenue et le bon sens d'une grande personne. Elle goûtait peu les amusements qui font la joie des autres enfants. Au dire des courtisans, elle était née avec le jugement et la raison, elle savait lire à trois ans, et à six ans elle était capable de passer sans s'ennuyer plusieurs heures de suite à l'étude ou à la lecture.

Faisons, si l'on veut, la part de la flatterie : toujours est-il qu'elle possédait un discernement au-dessus de son âge et qu'à sept ans on la crut assez raisonnable pour l'admettre au sacrement de confirmation en même temps que son frère, le futur Charles X, son aîné de deux ans. Le double deuil qui survint ensuite acheva de la mûrir : on la vit plus soumise que jamais à la pieuse gouvernante dont elle prévenait les désirs. Mme de Rohan avait pour elle la tendresse d'une mère, mais elle se gardait bien de flatter son amour-propre et d'avoir pour son rang de funestes condescendances. Une fille de roi, disait-elle, doit être surtout préparée aux tribulations qui l'attendent sur les marches du trône. Aussi s'appliquait-elle à réprimer les saillies d'un tempérament très vif, à faire aimer les pratiques d'une piété solide et les occupations sérieuses.

Lorsque Marie-Elisabeth, sa jeune sœur, tomba gravement malade, Marie-Clotilde, qui n'avait encore que dix ans, voulut être son infirmière; elle s'installa à son chevet et on eut toutes les peines du monde, quand on sut que le mal était contagieux, à l'arracher à ce poste de dévouement.

LE MARIAGE

Marie-Clotilde fit sa Première Communion le 17 avril 1770. Suivant un usage de la cour, elle revêtit ce jour-là pour la première fois l'habit de son rang. De son propre aveu, cette nouveauté lui donna des distractions pendant toute la cérémonie : distractions involontaires qu'elle ne se pardonna jamais : rien ne révèle mieux la pureté et la candeur de son âme que ce trait relevé au procès de canonisation.

Bientôt, tout en se tenant éloignée des pompes bruyantes dont Versailles retentissait si souvent, il lui fallut assister, dans les appartements privés des princesses, à de petites représentations qui n'offraient assurément rien de bien dangereux. Cependant, prémunie par les sages avis de sa gouvernante et guidée par l'instinct de mortification qui déjà s'éveillait, elle s'appliquait alors à vaincre sa curiosité et détournait de la scène l'attention de son esprit.

Elle raconta plus tard à son royal époux que dans ces représentations elle ne vit et n'entendit rien que d'une manière confuse et, avouait-elle, cet effort sur elle-même lui avait causé une fatigue extrême. C'est bien la même Marie-Clotilde, qui, devenue reine et obligée par l'étiquette à se rendre quelquefois au théâtre, y allait comme à un supplice et récitait son rosaire durant toute la représentation. Son mari devina sa peine et finit par la dispenser tout à fait de cette obligation et d'assister aux fêtes mondaines.

La prière faisait ses délices. Les courtisans n'avaient à reprocher à la petite princesse qu'un excès de dévotion; mais sur leurs lèvres et dans un milieu aussi léger, ce blâme est un bel éloge.

Si Marie-Clotilde n'avait écouté que ses goûts, elle eût suivi sans hésiter au Carmel de Saint-Denis sa vénérable tante, Mme Louise de France, afin d'y prier, elle aussi, pour le salut des siens. Mais, dans son cœur, elle avait résolu d'obéir à son frère Louis, roi de France, comme à Dieu même; quand elle apprit que le chef de sa maison avait déjà offert sa main au prince royal de Piémont, héritier de la couronne de Sardaigne, elle se soumit sans aucune objection, se rassurant à la pensée que son fiancé était un prince foncièrement chrétien.

Le mariage eut lieu par procuration à Versailles le 17 août 1775 et se célébra avec toute la solennité requise, un mois plus tard, à Chambéry, capitale du duché de Savoie.

Dès sa première entrevue avec Charles-Emmanuel, son époux, à Pont-de-Beauvoisin, sur les confins de la France et de la Savoie, Marie-Clotilde conquit son cœur et l'affection de tous les gens de sa suite. L'âme encore toute déchirée de quitter sa patrie, ses frères, sa sœur Marie-Elisabeth qu'elle chérissait, sa dévouée gouvernante, elle sut néanmoins se montrer envers ceux qui venaient au-devant d'elle d'une parfaite affabilité. A Chambéry, présentée au roi Victor-Amédée et à la reine, elle se jeta à leurs genoux et leur baisa la main en signe de filial respect : elle le fit avec tant de bonne grâce que toute la cour en fut charmée.

En quelques mois elle avait appris l'italien et déjà elle le parlait avec correction. Sa modestie, sa piété, s'affirmèrent de plus en plus au milieu même des réjouissances qui, à la cour de Chambéry, célébrèrent pendant vingt jours cette heureuse union.

MARIE-CLOTILDE AU PALAIS DE TURIN SA PIÉTÉ — COSTUME DIT DE LA CONSOLATA

Les deux époux fixèrent leur résidence à Turin. Rendue à une vie plus paisible, la jeune princesse, sans rien négliger des devoirs de son état, se mit à consacrer à l'oraison une bonne part de ses journées. Levée chaque matin deux heures avant les autres, elle priait, soit dans ses appartements, soit dans la petite tribune qui ouvrait de son palais sur l'église métropolitaine, et, quand elle se croyait seule, elle le faisait souvent les bras en croix. A genoux sur le pavé nu, jamais elle ne cherchait de point d'appui. Elle entendait dans cette posture mortifiée deux et trois messes chaque jour. Puis elle rentrait, vaquait à des occupations manuelles, pourvoyait au bon ordre de sa maison, présidait aux réceptions, ne manquait à aucun des devoirs de bienséance; elle faisait consister sa vertu à servir en toute occasion le prince son époux. Le soir la retrouvait à genoux dans sa petite tribune, prosternée parfois quatre heures de suite devant le Saint-Sacrement, dans un maintien si recueilli, qu'il fallait, pour la tirer de cette sorte d'extase, l'appeler à haute voix ou toucher le bord de son vêtement.

En vain les femmes de service lui offraient-elles de placer un coussin sous ses genoux : elle le refusait en souriant. A la longue, une protubérance osseuse se forma au genou gauche, vingt ans environ avant sa mort, et la fit ensuite beaucoup souffrir sans pourtant la décider à prendre une attitude plus commode.

A ces stations prolongées à l'église, elle ajoutait souvent des veilles nocturnes. Thérèse Badia rapporte qu'à Moncalieri, villa peu éloignée de Turin, voisine d'un monastère de Carmélites, elle surprit plusieurs fois sa maîtresse à genoux et en oraison, tournée vers le monastère, aux heures où les religieuses se rendaient au chœur, en pleine nuit.

Marie-Clotilde, qui comprenait le latin et savait les rubriques, ne manqua jamais de dire l'Office

divin, hors le cas de grave indisposition. Encore demandait-elle à un prêtre de vouloir bien le réciter à haute voix près de son lit.

Sa piété était si discrète que personne autour d'elle ne songeait à s'en plaindre.

Elle était une parfaite maîtresse de maison et une épouse modèle. « Elle fut pour moi une fidèle compagne, une mère, une infirmière, un guide, un exemple et un refuge », a déposé au procès de canonisation son époux Charles-Emmanuel. Il put s'en convaincre surtout dans ses fréquentes infirmités. En 1778, il tomba gravement malade. Sa jeune femme — elle avait dix-neuf ans — le veilla et l'assista avec l'attention délicate et l'habileté du plus dévoué des infirmiers. Le prince royal était sujet à de terribles crises nerveuses au cours desquelles il lui arrivait de frapper sans s'en apercevoir ceux qui l'entouraient. Marie-Clotilde engageait alors les personnes de service à s'écarter et s'exposait seule aux coups, les recevant sans la moindre impatience.

Pour plaire à son époux, elle se prêtait au supplice de la toilette et se livrait aux mains des coiffeuses et des modistes. C'étaient là « ses heures de peine », avouait-elle. Elle trompait l'ennui de ces longues séances par la lecture des Vies des saints. Disons en passant qu'elle eut le talent de réformer la mode partout où elle passa, à Turin, à Naples, en Sardaigne. Sa mise était si simple et si modeste que pour lui être agréables les grandes dames ne se présentèrent plus devant elle qu'en manches longues et les épaules décemment couvertes.

Il lui en coûtait néanmoins de porter des robes de soie chargées de pierreries : un jour, elle demanda à son royal époux et au cardinal archevêque de Turin la permission de revêtir habituellement le costume de laine commune dit de la *Consolata*. Elle le fit, tout en se réservant de reprendre les vêtements de soie lorsque les convenances l'exigeraient. A certains jours, elle alla jusqu'à se couvrir du grossier habit de toile des Pénitents : on l'eût prise pour une femme du peuple plutôt que pour une princesse lorsqu'elle visitait à Turin la pieuse confrérie dite de *Notre-Dame de l'humilité*, association de dames nobles qui sacrifiaient au profit des pauvres leurs robes de prix.

BONNES ŒUVRES — VISITES AU MONASTÈRE

Marie-Clotilde était de toutes les bonnes œuvres de Turin.

Elle aida puissamment le Père Ricci, Capucin, à fonder une confrérie du Sacré-Cœur de Jésus, sur le modèle de l'Adoration perpétuelle du Très Saint Sacrement. Les associés se partageaient les heures de chaque jour, de façon que le Sacré-Cœur reçût toute l'année l'hommage ininterrompu de leurs adorations. Elle s'inscrivit en tête des membres de l'Association fondée à Turin en 1786 sous le patronage de saint Louis : l'objet de cette réunion de personnes pieuses et riches était de secourir à domicile les malades que leur situation empêchait d'entrer dans un hôpital.

Quand la Révolution eut chassé de France les religieux Trappistes, la servante de Dieu leur trouva un asile en Piémont; elle recueillit également les religieuses exilées, et comme, en plusieurs endroits, l'on avait été forcé de rassembler divers Ordres dans un même monastère, elle se préoccupait de distribuer de telle sorte leurs logements que chacune d'elles pût suivre la règle dont elle avait fait profession.

Sa charité revêtait toutes les formes : elle consacrait à l'ornementation des autels l'argent destiné à ses menus plaisirs; elle faisait des largesses aux églises les plus nécessiteuses, dotait les jeunes filles que leur indigence eût empêchées d'entrer au couvent, entretenait dans chaque orphelinat de la ville un ou plusieurs enfants, faisait des vêtements, des bas, pour les plus dénués d'entre ses serviteurs. En un mot, elle ne semblait avoir été placée par Dieu au sein de l'abondance que pour répandre autour d'elle des bienfaits.

Elle se fût faite garde-malade des pauvres, si on le lui eût permis. Mais comme son rang l'en empêchait, elle s'en dédommageait auprès des épouses du Christ, les religieuses. Combien elle s'estimait heureuse lorsque, se dérobant pour quelques heures à la servitude des cours, elle venait se recueillir dans un monastère, chez les Carmélites à Montcalieri, à Cagliari chez les Capucines, à Florence chez les religieuses de Sainte-Madeleine de Pazzi, à Naples chez les Vierges du Cœur de Jésus! Elle appelait ces visites *ses heures, ses jours de jouissance, ses parties de campagne*. Elle prenait part aux exercices de la communauté. On ne devait en ce cas rien changer à l'observance régulière ni accorder à la princesse aucune marque de distinction. Au chœur, au réfectoire, elle prenait place après la dernière Sœur converse : « Devant Dieu, répétait-elle souvent, une simple converse est en plus grande estime que les plus illustres reines. » S'il y avait une Sœur malade, elle s'empressait d'aller la voir : on lui dit un jour qu'une religieuse souffrante exigeait des soins capables de rebuter les infirmières les plus dévouées : « Je veux la voir, dit l'humble princesse. Peu m'importe — ce sont ses propres termes — qu'elle vomisse, dussent ses vomissements rejaillir sur mon visage! »

MALHEURS DE DEUX FAMILLES ROYALES

D'épouvantables malheurs assaillirent la famille de la vénérable Marie-Clotilde et lui firent endurer un véritable martyre qui dura dix années. Nous n'avons pas à retracer ici les tragiques circonstances de la mort de son frère Louis XVI, de la reine Marie-Antoinette, sa belle-sœur, de sa sœur Elisabeth, de son neveu Louis XVII. Plus qu'aucune autre, Marie-Clotilde ressentit le contre-coup de ces infortunes. A la nouvelle du régicide, elle éprouva un tel saisissement que l'on craignit un instant pour sa vie. Mais la mort de sa chère sœur Madame Elisabeth immolée sur l'échafaud, le 10 mai 1794, mit le comble à sa douleur. Le prince royal, informé le premier, se présenta à elle un crucifix à la main, et lui dit : « Madame, il faut faire à Dieu un grand sacrifice. » La Vénérable, comprenant à ces mots l'étendue de son malheur, s'écria : « Le sacrifice est fait », mais à peine eut-elle dit cette parole qu'elle tomba évanouie. Elle recouvra bientôt son courage et son calme habituels : on parlait de remettre à plus tard une procession de pénitence à laquelle la princesse s'était proposé d'assister ce jour-là, mais elle n'y consentit point et suivit toute la cérémonie sans verser une larme.

Etrangère à tout sentiment de haine, elle pardonnait de bon cœur à ceux qui la faisaient tant souffrir. Parlant un jour du bonheur du ciel, elle déclarait que sa plus douce jouissance serait, dans cet heureux séjour, de voir à ses côtés son plus implacable ennemi dont elle aurait obtenu le salut par ses prières.

Les occasions ne lui manquèrent pas de pratiquer une si héroïque charité. Les maux qui venaient d'atteindre la famille royale de France n'étaient que le prélude de ceux qui allaient fondre sur celle de Savoie et de Sardaigne; en 1796, un simple décret du gouvernement français annexait à la République la Savoie et le comté de Nice, et Victor-Amédée, trop faible pour résister par les armes à cette prétention arbitraire, dut s'incliner sans élever aucune protestation.

Charles IV, l'époux de Marie-Clotilde, devenu roi à son tour, vit Turin, sa capitale, envahie par les troupes françaises et fut contraint de prendre avec les siens le chemin de l'exil. Il nous reste à suivre la Vénérable dans ce long et douloureux chemin de croix.

SUR LE CHEMIN DE L'EXIL — MORT DE MARIE-CLOTILDE

Les illustres fugitifs avaient à se diriger vers l'île de Sardaigne qui leur était restée fidèle. Charles-Emmanuel, roi sans royaume, sans troupes, et sans argent, renié par la plupart de ses sujets, toujours souffrant, eût succombé sous le poids de tant d'infortune s'il n'avait eu près de lui son ange consolateur, Marie-Clotilde. Celle-ci, toujours égale à elle-même, tenait tête aux difficultés et rendait courage à son époux.

Le décret d'exil donnait quinze heures aux deux souverains pour effectuer leur départ. Ils quittèrent tristement le palais royal dans la nuit du 9 décembre 1798. Une neige abondante couvrait les chemins et le froid était excessif. Aux incommodités de la route s'adjoignirent bientôt pour eux les outrages et les humiliations de la part de gens qui leur prodiguaient jadis les vivats et les applaudissements. Il leur arriva d'avoir à attendre sur les places publiques, exposés à toutes les dérisions, qu'on daignât leur accorder le réduit souvent glacial où ils devaient passer la nuit. Un jour, leur voiture versa dans la neige et il leur fallut cheminer de longues heures à pied pour trouver enfin l'abri d'une pauvre cabane et un peu d'eau à boire. A Modène, l'évêque refusa de les accueillir ; ils ne rencontraient le plus souvent que défiance et mauvais vouloir.

Ils étaient depuis un mois à peine à Florence où le roi, tombé malade, comptait prendre un peu de repos après tant de fatigues, quand ils apprirent que l'armée française s'avançait, toujours victorieuse, contre les villes de Toscane. Il fallait fuir en toute hâte, le danger était imminent; quoi qu'il lui en coûtât, la reine dut user d'autorité pour contraindre son époux, brisé de fièvre, à se mettre en route vers Livourne où l'on devait s'embarquer. Sur mer, l'auguste malade se trouva de plus en plus affaibli, et la reine, qui se reprochait en quelque sorte la violence dont elle avait dû user envers lui pour l'arracher au péril, ne cessa pas un instant de l'entourer de ses tendres soins.

Une nuit, un corsaire tira sur le vaisseau deux coups de canon. L'équipage était effrayé : la reine ne montra aucun trouble et son calme rendit assurance à tous. « Nous étions persuadés, dit un témoin, qu'elle nous mériterait une spéciale protection de Dieu. »

A Cagliari, leur nouvelle capitale, rien n'était préparé pour les recevoir. Le palais qu'on leur offrait ressemblait plus à une caverne qu'à une demeure royale. Marie-Clotilde ne songea pas à s'en plaindre : « O mon Dieu! s'écria-t-elle, je suis contente de ce que vous me donnez, car tout cela ne me vient que de vous. »

Le voyage si pénible n'avait pourtant pas été sans consolation. A Bologne, les deux souverains avaient librement satisfait leur piété devant les tombeaux de saint Dominique et de sainte Catherine.

Ils avaient rencontré à Florence le pape Pie VI, exilé comme eux, et en avaient reçu les plus tendres bénédictions.

Cependant, Cagliari ne devait pas marquer encore la fin de leur commune épreuve. Un jour, on leur annonça que les Russes, sous la conduite du général Souvarow, s'avançaient vers Turin et qu'ils avaient décidé de rétablir sur son trône le prince Charles-Emmanuel IV. Celui-ci, tout à l'espérance, s'embarque aussitôt pour Livourne avec la reine; mais arrivé à Florence, il apprend que les Français sont vainqueurs à Marengo; il n'a plus qu'à rebrousser chemin.

Il revient vers Foligno où il trouve le pape Pie VII élu et arrivant du Conclave de Venise. Il lui fait escorte jusqu'à Rome, et désormais les derniers mois de vie de la servante de Dieu se partageront entre Rome et Naples, où les deux souverains de Sardaigne, toujours surveillés et poursuivis, chercheront tour à tour un refuge,

Assidue à visiter les sanctuaires de la Ville Eternelle, elle assiste pendant la Semaine-Sainte de l'année 1801 à une retraite prêchée par le vénérable Vincent Strambi, évêque de Macerata. Elle entre en relations, à Naples, avec le P. François-Joseph Bianchi, des Clercs Réguliers de Saint-Paul, aujourd'hui béatifié. Elle s'adonne plus que jamais à la prière, à la méditation, aux lectures saintes.

Le 1er mars 1802, une fièvre violente la saisit, accompagnée de cruels maux de tête. Il lui semblait qu'on la frappait à coups de marteau ou que des épines entraient dans son front. Sa résignation et sa patience furent inaltérables : « Notre-Seigneur, dit-elle, me permet de partager sa couronne d'épines, mais je goûte les douceurs de la paix. »

On dut faire part au roi de la gravité du mal. Tout d'abord il en fut atterré, puis, sachant que sa pleine résignation à la volonté de Dieu serait pour la reine la suprême consolation, il lui envoya dire qu'il était prêt au sacrifice que Dieu lui demandait. « Oh! quelle joie, s'écria la vénérable à cette nouvelle. Maintenant, je n'ai plus rien à désirer sinon le ciel. Au ciel! Au ciel! » Le 7 mars, elle reçut les derniers sacrements et expira au sein d'une agonie qui ressemblait à un paisible sommeil. Elle était âgée de quarante-deux ans.

Marie-Clotilde ne fut pas embaumée après sa mort. Son extrême modestie lui avait fait prévoir jusqu'à ce détail et elle avait prié son mari de ne pas permettre, si elle mourait avant lui, que l'on ouvrit son corps sous le prétexte de l'embaumer. On eut égard à ce désir. Des femmes la revêtirent avec respect de son habit de laine. Les restes mortels de la reine furent inhumés dans l'église du Tiers-Ordre de Saint-François d'Assise, des prodiges s'accomplirent à son tombeau.

Petite-fille de roi, sœur de roi, épouse de roi, Marie-Clotilde ne rechercha jamais les gloires d'ici-bas; elle aimait à être confondue parmi la foule. Elle ne se rappelait son rang que pour donner de plus saints exemples et secourir plus d'infortunes. Voilà pourquoi Dieu s'est plu à lui donner une si prompte exaltation. Pie VII, qui l'avait vue à Foligno et à Rome, la déclara Vénérable, par une Bulle du 10 avril 1808, et le roi Charles-Emmanuel eut la joie de déposer au procès pour la béatification de sa sainte épouse.

VÉNÉRABLE THÉRÈSE-MARGUERITE REDI DU CŒUR DE JÉSUS

religieuse Carmélite (1747-1770).

Portrait de la Vénérable.

CETTE jeune Carmélite, morte à l'âge de vingt-deux ans et quelques mois, après avoir pratiqué avec une simplicité admirable les vertus les plus héroïques, nous montre bien les merveilles que la grâce divine peut accomplir dans une âme qui se soumet à son influence dès la plus tendre enfance.

NOBLE ORIGINE — ÉDUCATION SOIGNÉE

Sœur Thérèse-Marguerite du Sacré-Cœur de Jésus naquit dans l'ancienne ville d'Arezzo, en Toscane, le 15 juillet 1747. Elle était de famille illustre et avait pour père le chevalier Ignace Redi, fils du célèbre poète du même nom, et pour mère Camille Ballati. On lui donna au saint baptême le nom d'Anne-Marie, qu'elle changera à son entrée en religion contre celui de Thérèse-Marguerite du Cœur de Jésus. Elle n'avait pas cinq ans qu'elle aimait déjà Dieu de tout son cœur; aussi, plus tard, pourra-t-elle dire : — Jésus sait bien que, dès ma plus tendre enfance, je n'ai jamais voulu autre chose que lui plaire et devenir sainte.

Elle ne se lassait jamais d'entendre parler de choses pieuses et allait à Dieu de toute son âme. Ses confesseurs ont assuré qu'elle avait gardé l'innocence baptismale et qu'il n'y avait jamais eu dans ses accusations matière à absolution.

La maison des Redi était remplie du parfum des vertus chrétiennes, mais les pieux parents estimèrent que leur fille devait être plus préservée encore du contact du monde et ils la mirent en pension au noble monastère de Sainte-Appolline, à Florence, Elle s'y appliqua à ne se faire jamais remarquer et à suivre en tout les exercices de la vie commune, mais sa piété, son obéissance et son humilité resplendissaient trop vivement pour ne pas faire l'admiration de tous. Elle avait à peine dix ans que son confesseur lui permit de faire sa première Communion.

LA JEUNE FILLE PREND CONSEIL DE SON PÈRE SA BONTÉ

La petite Anne-Marie continua toujours de suivre la voie qu'elle s'était tracée de ne se distinguer en rien de ses compagnes, aussi, ne voulant pas dépasser au confessionnal le temps ordinaire, et sentant le besoin de plus de conseils et de lumières, s'adressa-t-elle à son père pour lui soumettre tout ce qui se passait en elle.

Malheureusement, le chevalier de Redi, scrupuleux observateur des désirs de sa fille, brûla toutes ces lettres qui, aujourd'hui, nous seraient si précieuses pour pénétrer dans l'intérieur de cette âme virginale. Dans la déposition qu'il dut faire sur sa fille devant le tribunal ecclésiastique, il raconta combien ces lettres étaient remplies des sentiments les plus élevés sur Dieu et de la plus haute perfection chrétienne.

Comme toutes les âmes qui veulent avancer dans la perfection, Anne-Marie eut une dévotion très tendre envers la Très Sainte Vierge, qui se plut à l'en récompenser par des grâces de protection même corporelles. C'est ainsi qu'un jour, en descendant une échelle avec un brasero rempli de charbons ardents, elle fit une chute si malheureuse qu'elle eût pu se tuer, mais en tombant elle avait eu la présence d'esprit d'invoquer Marie, et elle se trouva debout sur le sol, sans le moindre mal.

L'APPEL DE SAINTE THÉRÈSE

La jeune fille n'avait pas encore seize ans que déjà elle était résolue à se consacrer au Seigneur, sans savoir pourtant dans quel Ordre. Or, un jour de septembre 1763, étant allée avec ses compagnes recevoir la visite d'adieu d'une personne de la noblesse, nommée Cécile Albergotti, qui se disposait à entrer au Carmel, elle entendit une voix qui lui disait :

— Je suis Thérèse de Jésus et je te veux parmi mes filles.

Transportée de joie, elle court immédiatement se prosterner devant le tabernacle et supplie Notre-Seigneur de lui renouveler cet appel s'il n'est pas une illusion. A cet instant, Dieu lui renouvelle les mêmes lumières et elle croit percevoir une voix qui lui dit encore plus clairement :

— Je suis Thérèse de Jésus et je te dis que tu seras bientôt dans mon monastère.

Elle fut aussitôt inondée d'une paix profonde, mais elle conserva jalousement son secret et n'en parla même pas à son père.

VIE RETIRÉE ET MORTIFIÉE

De retour dans sa famille, une fois son éducation terminée, Anne-Marie voulut faire une sorte de noviciat de la vie religieuse à laquelle elle était appelée. Elle passait une grande partie de la journée retirée dans sa chambre et s'appliquait à l'oraison, à la lecture spirituelle, au travail des mains, sans jamais oublier un instant la présence de Dieu. Si elle devait se mêler aux réunions ou aux conversations, soit dans le palais de ses parents, soit au dehors, elle le faisait en toute simplicité, sans manifester le moindre ennui, et ses parents, qui connaissaient ses goûts, lui laissaient pleine liberté. A l'exemple de saint Louis de Gonzague, envers qui elle nourrissait une tendre dévotion, elle partageait la semaine en préparation à la sainte Communion et en action de grâces.

Jamais elle ne demandait ni ne choisissait rien, même pour sa toilette, et se laissait vêtir au gré de ses parents. Elle s'habillait dès le matin et ne changeait de vêtements dans la journée, qu'obligée par les circonstances et jamais parce qu'ils étaient trop chauds ou trop légers. Sa modestie était telle qu'elle ne laissait pas errer ses regards autour d'elle, et cela si naturellement que nul ne le remarquait. Son père s'aperçut un jour, par hasard, qu'elle ne connaissait rien ni de la rue ni de l'église où elle se rendait continuellement pour ses dévotions.

Elle commença également à pratiquer des mortifications peu communes dans un âge si tendre, assaisonnant de cendres tout ce qu'elle mangeait, priant, lorsqu'elle se trouvait seule, le visage contre terre, les bras en croix ou agenouillée sur ses mains. Souvent, elle dormait sur une simple paillasse, mais avait soin de défaire son lit de manière à ce que la femme de chambre ne s'aperçût pas de ses mortifications ; d'autres fois, elle s'étendait sur le sol. Elle se donnait la discipline jusqu'au sang, portait des cordes à nœuds et des chaînes de fer aux pointes acérées.

L'ÉPREUVE DE LA SÉPARATION

Le directeur de la jeune fille, le P. Girolamo-Maria Cioni, de la Compagnie de Jésus, ayant reconnu que sa vocation à la vie religieuse venait de Dieu, lui conseilla de s'en ouvrir à ses parents, ce qu'elle fit le jour de ses dix-sept ans. Ce fut pour la pauvre mère un coup bien douloureux et une peine plus profonde encore pour le chevalier Redi, qui tremblait surtout à la pensée des austérités qui attendaient sa fille.

Persuadé néanmoins que Dieu donne toujours les grâces nécessaires à l'accomplissement de la vocation, il voulut qu'elle fût examinée par plusieurs ecclésiastiques pieux et savants : prudence chrétienne qui savait peser une âme au poids du sanctuaire et de l'éternité.

Il en confiait l'étude à de doctes prêtres avec le désir de ne suivre que la volonté de Dieu, bien différent en cela de tant de parents de nos jours qui, chrétiens de nom seulement, exposent la vocation et l'âme de leurs enfants à toutes les tentations, à tous les périls du monde et de la chair sous couleur de l'éprouver.

L'appel de Dieu fut reconnu sur cette âme privilégiée, et le chevalier Redi, soumis à la volonté du Seigneur, mais le cœur brisé par une immense douleur, permit à sa fille de solliciter son admission au noviciat des Carmélites. Le démon, ne trouvant pas d'alliés dans les parents de la Sainte, inspira à une femme de chambre et à un cousin de la détourner de son but ; ce fut en vain.

Un soir, néanmoins, le courage chrétien du chevalier l'abandonna un instant.

— Comment est-il possible, ma fille, lui dit-il, que vous vouliez m'abandonner ?

Alors, comme le chevalier le rapporta plus tard dans sa déposition, Anne-Marie resta quelques instants sans parole, puis se retira dans ses appartements.

De plus en plus convaincu de la solidité de cette vocation, son père disposa tout pour l'entrée au couvent et s'offrit à y conduire sa fille. Elle qui n'avait jamais rien demandé, désira, avant de franchir la grille du monastère, faire le pèlerinage de l'Alverne, où saint François d'Assise avait eu ses sublimes apparitions ; elle en revint plus décidée que jamais à se donner à Dieu.

AU CARMEL
COMMENT DIEU ÉPROUVE LA JEUNE NOVICE

Le 16 août 1764, Anne-Marie, le cœur déchiré, fit ses adieux à sa mère, qui se trouvait souffrante et alitée. Elle ne laissa rien paraître au dehors, ne pleura point, ne proféra aucune plainte ; seule une pâleur extrême dénotait sa profonde douleur.

Au noviciat, les vertus de la jeune fille grandissaient d'instant en instant ; on eût dit non une jeune postulante, mais une vieille religieuse. Mgr Albergotti dit qu'elle était « un ange et un vase d'élection ».

Après quatre mois d'épreuve, au moment où elle allait être reçue au noviciat, elle fut obligée de s'aliter par suite d'une énorme tumeur au genou droit. Elle souffrit beaucoup des opérations qu'il fallut pratiquer, mais tremblait bien davantage à la pensée que cette maladie la ferait peut-être renvoyer. Elle fut guérie pour le moment où elle devait formuler sa demande devant le Chapitre réuni. A sa grande joie, elle fut admise, et la cérémonie de prise d'habit eut lieu le 11 mars 1765, en présence d'une noble et nombreuse assistance. Elle prit le nom de Thérèse-Marguerite du Sacré-Cœur.

Au cours de cette année de noviciat, une tumeur semblable à celle dont nous avons déjà parlé parut au genou gauche. La jeune novice parvint à la dissimuler presque complètement à force de courage, et, comme elle craignait que cette infirmité ne retardât sa profession, elle obtint miraculeusement sa guérison de la Vierge Marie.

En effet, c'était pour elle une torture de penser, dans son humilité, qu'on allait la renvoyer dans le monde et qu'elle serait jugée indigne d'être Carmélite ; elle fut, au contraire, reçue à l'unanimité. Sa reconnaissance envers Dieu et les religieuses fut sans borne, et, se jugeant si misérable, elle supplia qu'on la prît comme Sœur converse pour servir les autres.

La profession solennelle eut lieu le 12 mars 1766. Sœur Thérèse était si enflammée de joie et d'amour que, pour cacher ses transports, elle demanda et obtint de passer toute cette journée dans la solitude.

SON ESPRIT DE FOI

Telle était la vivacité de la foi de la jeune religieuse qu'elle vivait continuellement dans la présence de Dieu et croyait tout le monde favorisé du même don. Souvent, elle répétait :

— Comment serait-il possible de ne pas croire en la présence de Dieu, puisque c'est en Lui que nous vivons, que nous nous mouvons, que nous existons.

Le célèbre Dom Ildefonse, son directeur, a déclaré que « l'oraison de Sœur Thérèse-Marguerite était parvenue à ce degré d'union de foi où il semble qu'on ne peut pas vivre longtemps ». Selon les voies ordinaires de la Providence, les âmes arrivées à ce point sont appelées de bonne heure à jouir, à découvert, de ce Seigneur qu'elles ont cherché avec tant de soin et d'ardeur parmi les ténèbres de cette misérable terre.

La Vénérable vivait pour ainsi dire de cette parole qu'elle avait toujours dans l'âme et bien souvent sur les lèvres : « Dieu est charité ! »

La méditation continuelle de la Passion la portait à souffrir courageusement toute espèce de croix.

— Il est juste, disait-elle, que je souffre un peu pour Dieu qui a tant souffert pour moi !

Thérèse-Marguerite percevait des parfums délicieux dans ceux qui revenaient de la Sainte Table et trouvait dans l'Eucharistie un goût suave rappelant l'odeur du narcisse.

Pénétrée de douleur à la vue de ses rares imperfections, qu'elle considérait comme de grandes fautes, elle disait :

— Mon Seigneur, Père très miséricordieux, j'ai fait mes œuvres, couvrez-les de votre grâce et triomphez de mon immense misère par l'infinie vertu de votre toute-puissance.

Dans ses peines d'esprit, elle répétait :

— Seigneur, je veux vivre de confiance en vous et j'espère me sauver.

Elle avait le don de calmer et de pacifier les âmes troublées. Dieu se plaisait à exaucer ses prières et elle avait coutume de dire :

— Laissons faire Dieu ! Soit à jamais béni le nom de notre Dieu, qui fait tout pour notre bien et pour notre mieux. Malheur à nous si Dieu nous accordait tout ce qu'on lui demande humainement.

SES MORTIFICATIONS

Elle se livrait avec bonheur à toutes les mortifications permises par l'obéissance. Jamais, par les jours les plus chauds de l'été, elle n'aurait pris une goutte d'eau, même tiède, pour apaiser sa soif, sinon par obéissance. Souvent, elle jeûnait au pain et à l'eau qu'elle saupoudrait de cendres. Délicate comme elle l'était, elle trouvait encore moyen d'augmenter la pénitence du costume des Carmélites et mettait dans ses sandales de petites pierres ; aussi ses pieds étaient-ils presque toujours en sang. Souvent, elle dormait à genoux, la tête appuyée sur une pierre. En hiver, elle ouvrait sa fenêtre toute grande pour mieux sentir le froid, et en été, elle s'exposait le plus possible à la chaleur.

Elle portait des chaînes de fer, se donnait la discipline deux fois par jour et pendant une demi-heure. Elle avait sur la poitrine une croix armée de longues pointes de fer et ne pouvait se rassasier de macérations.

Son humilité était grande ; elle se croyait sincèrement indigne de vivre au milieu des religieuses, ses compagnes. Lui faire un compliment était lui causer un véritable et profond chagrin.

DÉVOUEMENT POUR LES MALADES

Durant le noviciat, les Sœurs, tout occupées de leur formation religieuse, n'ont pas de charge, mais en 1767, une forte influenza ayant éclaté dans la communauté, Sœur Thérèse-Marguerite demanda d'aider l'infirmière dans le soin des malades. On eût dit qu'elle devinait ce que chacune désirait ; elle sut être à la fois toute à ses nouvelles fonctions et tout entière à la vie commune.

L'influenza terminée, la Vénérable continua à s'occuper beaucoup de deux vieilles religieuses infirmes, et, en 1768, elle obtint d'en avoir une troisième très absorbante, car elle ne pouvait faire seule le moindre mouvement. On lui avait également confié une excellente religieuse, mais qui, devenue folle, la tourmentait de toutes manières sans parvenir à altérer sa douceur ni sa paix. Non seulement jamais la Vénérable ne se plaignait de ce qu'elle avait à endurer, mais elle savait encore excuser toujours la pauvre démente. Un fait remarquable est que, dans sa charge d'infirmière, elle entendait toujours les plus faibles appels des malades, si éloignée qu'elle fût.

Au Carmel, toute marque d'amitié même innocente est interdite. Un jour, néanmoins, la Vénérable manqua par charité à cette règle. La Sœur Maria-Victor Martini souffrait cruellement d'une rage de dents ; prise de compassion, au cours du repas, Sœur Thérèse-Marguerite se lève, va baiser la joue malade et revient à sa place. Aussitôt, la Sœur Martini est soulagée et jamais plus cette dent ne la fera souffrir. Il arriva souvent à la Vénérable d'adoucir miraculeusement les souffrances des malades confiées à ses soins et d'en guérir plusieurs.

MALADIE — SAINTE MORT — PRODIGES

Sœur Thérèse-Marguerite avait vingt-deux ans. Depuis quatre ans, elle était professe, et son directeur, le P. Ildefonse, se prenait à craindre que Dieu, jaloux de sa petite épouse, ne vînt la ravir pour les noces éternelles.

Le dimanche 4 mars 1770, la Vénérable, quoique fort bien portante, demanda à son confesseur de l'écouter dans une confession plus longue et plus détaillée qu'à l'ordinaire et de lui permettre de faire le lendemain la sainte Communion comme si elle devait être la dernière de sa vie. On remarqua la joie de son visage au sortir du confessionnal et la ferveur de cette communion qui devait être la dernière de l'angélique créature.

Le 6, sa charge d'infirmière l'ayant retenue auprès d'une malade, elle ne descendit au réfectoire qu'après toute la communauté ; à peine y était-elle assise qu'elle fut prise d'affreuses douleurs d'entrailles. Elle eut une peine extrême à gagner sa chambre et n'eût pu y parvenir sans l'aide d'une Sœur qu'elle rencontra heureusement. On lui appliqua quelques gouttes de laudanum et elle ne consentit à être veillée que par une Sœur converse, ne voulant pas qu'une religieuse se dérangeât pour elle.

Les plus atroces douleurs ne lui arrachèrent pas une plainte ; elle ne songeait qu'à prier, et, au lendemain matin, ses premières paroles furent pour indiquer les soins qu'il fallait rendre aux malades de l'infirmerie.

Les souffrances augmentaient toujours, la gangrène se déclara, et l'Extrême-Onction lui fut administrée.

Peu d'instants après, au milieu du plus grand calme, son âme se détacha de son corps pour s'envoler dans le sein de Dieu.

C'était le 7 mars 1770. Sœur Marguerite-Thérèse avait vingt-deux ans sept mois dix-neuf jours et il y avait un peu plus de cinq ans qu'elle était au Carmel.

Aussitôt après le décès, le corps de la Vénérable prit la teinte cadavérique.

Lorsqu'elle fut transportée au caveau pour y être inhumée, on remarqua avec étonnement les plus fraîches couleurs sur le visage de Sœur Marguerite et on convint de surseoir à la sépulture.

Les 9 et 11 mars, elle fut visitée par le médecin de la communauté, qui constata avec stupeur que la figure avait le teint d'une personne vivante, qu'il n'y avait aucun symptôme de décomposition et qu'au contraire le souterrain était rempli des plus exquises senteurs.

Le 22 mars, l'archevêque vint lui-même considérer le prodige, et le corps fut renfermé dans la bière. Les fleurs qui l'avaient couvert opérèrent de nombreuses guérisons.

Le 21 juin 1805, une nouvelle reconnaissance du corps le montra dans une complète intégrité.

La cause de béatification a été introduite par la Congrégation des Rites le 25 juillet 1807, et le Décret d'approbation des vertus au degré héroïque a été rendu le 24 avril 1839.

Pratique. — Prenons pour devise ces paroles de confiance en Dieu que la Vénérable répétait souvent : « Laissons faire Dieu. Que le nom de Dieu qui fait tout pour notre bien soit à jamais béni! Malheur à nous si Dieu nous accordait tout ce que nous lui demandons humainement ! »

C. DE L.

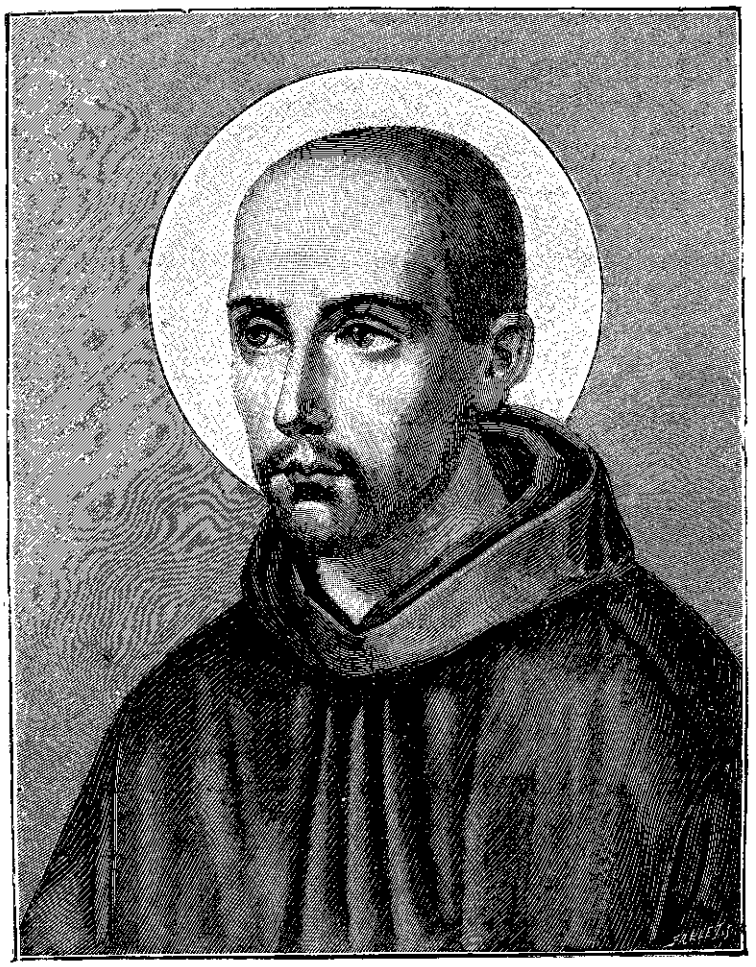
SOURCE

Breve Compendio della vita della serva di Dio, Suor Teresa Margarita Redi del Cuor di Gesù. Firenze, 1855.

SAINT JEAN DE DIEU

FONDATEUR DE L'ORDRE DE LA CHARITÉ

Fête le 8 mars.



Portrait authentique de saint Jean de Dieu.

NAISSANCE DE JEAN

Jean vint au monde le 8 mars 1495, à Monte-Major, petite ville du royaume de Portugal. Ses parents n'étaient pas des plus riches, mais ils considéraient leur fils unique comme un trésor inestimable.

Sa naissance, semblable à celle de saint Jean-Baptiste, fut pour un grand nombre un sujet de joie et d'allégresse, car elle fut accompagnée de circonstances miraculeuses. La mère venait de déposer le nouveau-né dans un berceau, quand, tout à coup, sa demeure resplendit d'une vive clarté, et les cloches de l'église se mirent en branle d'elles-mêmes, mues, sans doute, par l'ange gardien de Jean, qui annonçait l'arrivée du martyr de la charité.

IL SE FAIT BERGER

Jean grandit sous le regard maternel. Il fut élevé, dès ses plus tendres années, dans tous les exercices de piété dont son enfance était susceptible. Malheureusement, vers l'âge de huit ans, ayant entendu un voyageur faire une description enthousiaste des magnificences de la ville de Madrid, l'enfant fut pris d'un vif désir d'aller voir ces merveilles. Il céda à la tentation, et le lendemain, de grand matin, sans rien dire à ses parents, il partit à pied dans la direction de l'Espagne.

Ses parents le cherchèrent en vain ; sa mère en mourut de chagrin et son père, après avoir donné ses biens aux pauvres, se fit religieux franciscain.

Pendant ce temps, le jeune fugitif, sans autre nourriture que le peu de pain qu'il recevait en mendiant, continuait sa route. Un jour, harassé de fatigue, il s'était assis, pleurant, sur un rocher, près d'Oropeza, en Castille, lorsqu'un riche propriétaire eut pitié de lui et le prit à son service, en qualité de berger.

Jean grandit chez cet homme. Fidèle, cette fois, aux enseignements de sa mère, il se montrait pieux, vertueux, dévoué. Il avait environ vingt ans, quand son maître, content de son intelligence, lui confia la direction de sa ferme, et, deux ans après, lui offrit sa fille en mariage. Mais Jean, toujours repentant de sa première faute, crut que ce serait trop de biens pour lui, et il s'enfuit de nouveau.

SOLDAT

Il s'engagea alors dans l'armée espagnole, et combattit dans les troupes de Charles-Quint, d'abord à Fontarabie contre les Français, et ensuite contre les Turcs, en Hongrie (1522).

Sa vertu résista quelque temps aux mauvais exemples de ses camarades. Mais le respect humain et la négligence des exercices de piété affaiblirent peu à peu son courage, et il succomba aux tentations.

Un accident lui ouvrit les yeux. Un jour qu'il allait au fourrage, il tomba de cheval et se blessa grièvement ; ce qui le mit en danger d'être pris par les ennemis. Mais il eut recours à la Sainte Vierge, qui lui apparut aussitôt pour l'assister. « Jean, lui dit-elle, tu ne récites plus ton rosaire ; voilà pourquoi ce malheur t'est survenu. »

PÉNITENCE ET RÉPARATION

Jean, voyant à quels terribles ennemis était exposé son salut éternel, quitte sans délai le métier des armes, et revient en Portugal, dans l'intention d'y revoir ses parents. Mais ils n'étaient plus.

Alors, résolu de pleurer ses égarements, il abandonne son pays, passe en Andalousie, et se loue à une dame de la contrée en qualité de berger. Il avait 40 ans.

C'est dans la solitude que Dieu voulait le conduire et lui parler au cœur, comme s'exprime le prophète Osée. Tandis que son troupeau paissait tranquillement, Jean, les yeux pleins de larmes, réfléchissait sur sa vie passée. Les mille et mille soins de sa mère pour préserver son âme du souffle impur du monde ; les angoisses de son père quand il le cherchait ; tous les souvenirs de sa jeunesse venaient obséder son esprit et désoler son âme. Il aurait voulu, comme l'enfant prodigue, retourner vers son père et lui demander pardon ; mais son père avait cessé de vivre. Il crut qu'il ne pouvait rien faire de plus pour satisfaire la justice divine, que de se dévouer au service des malheureux. Alors, il se mit en route pour l'Afrique, dans le dessein de servir les esclaves chrétiens, et de les délivrer, s'il était possible.

Il ne perdit point de temps. Il se mit au service d'un gentilhomme portugais, tombé dans la disgrâce de son roi et condamné à l'exil. Il travailla pour lui, lui donna tout ce qu'il avait, et, quand il l'eut tiré de l'indigence, il ne voulut d'autre récompense que le mérite d'une bonne action.

Peu de temps après, il fut forcé de retourner en Espagne. Le navire qui le portait fut surpris par une si furieuse tempête, qu'on crut un moment qu'il allait sombrer. Jean, attribuant ce malheur à ses péchés, pria le pilote de le jeter à la mer, comme avait fait Jonas. C'en était fait de Jean, si Marie, qu'il avait invoquée comme l'étoile de la mer, n'était venue calmer les flots.

UN PRÉCIEUX FARDEAU — JEAN NE RECHERCHE PLUS LA GLOIRE, MAIS LE MÉPRIS

A peine débarqué, Jean songea à se procurer les moyens de subsister, car il était dépourvu de toute espèce de bien. Il se fit marchand d'images et de livres spirituels, surtout de catéchismes. A quiconque venait lui acheter cette pieuse marchandise, il donnait gratuitemnt une bonne parole.

Un jour qu'il allait vendre ses images, il rencontra un petit enfant qui marchait avec peine et dont les vêtements tombaient en lambeaux ; Jean, ému de compassion, le charge aussitôt sur ses épaules avec son ballot, ignorant qu'il portait celui qui porte le monde dans sa main. Notre Christophore chemina bien longtemps, ployant sous son précieux fardeau. Il arriva près d'une fontaine : sentant le besoin de se désaltérer, il pria aimablement l'enfant de descendre quelques instants. Jésus descendit et profita de l'occasion pour se faire connaître. Il lui montra une grenade ouverte, au milieu de laquelle était figurée la croix. « Vois, lui dit-il ; Grenade sera ta croix. » Et l'enfant disparut.

Jean se rendit ensuite à Grenade, loua une misérable masure, et continua à vendre des images, attendant de connaître la volonté de Dieu.

Un jour, assistant au sermon que faisait Jean d'Avila, en la fête de saint Sébastien, il fut touché de la parole de Dieu, qui lui perça le cœur aussi heureusement que les flèches des soldats avaient percé le corps du saint martyr. Il remplit l'église de ses lamentations. Pressé du regret de ses fautes passées, il quitte le lieu saint et se met à courir les rues en criant : « Miséricorde, Seigneur, miséricorde ! » Les enfants le poursuivent, lui jetant de la boue, et criant : « Au fou ! Au fou ! » Notre Saint de crier encore plus haut, et la populace de lui lancer des pierres avec des injures.

Puis, entrant chez lui, il distribue aux pauvres tout ce qu'il a, se réduit à une pauvreté absolue, et recommence sa course vagabonde. Il s'arrache la barbe, va jusqu'à se jeter dans la fange, implorant sans cesse la miséricorde divine. Il pénètre dans le lieu saint, et, quand il s'est jeté au pied de l'autel, le sage fou de crier : « Miséricorde, Seigneur, miséricorde ! »

A cette vue, quelques personnes dévotes le mirent, par compassion, à l'hôpital des aliénés. Jean ne cesse de contrefaire l'insensé ; des hommes barbares exercent contre lui des violences inouïes. On le fouette chaque jour jusqu'au sang et il reçoit ainsi plus de cinq cents coups. Etre méprisé et souffrir, c'est là tout ce que Jean désirait ; mais son confesseur jugea qu'il dépassait les limites d'une juste discrétion. Jean, obéissant à ses conseils, cessa de contrefaire l'insensé, laissant les gardiens tout surpris d'une guérison si soudaine.

LES FRÈRES DE LA CHARITÉ

Mis en liberté, Jean ne pensa plus qu'au moyen d'exécuter le dessein qu'il avait formé de soula-

ger les pauvres. Il se mit sous la protection de la Sainte Vierge, et, à cette occasion, il alla faire un pèlerinage à Notre-Dame de la Guadeloupe, en Estramadure.

De retour à Grenade, il vendit du bois au marché et distribua aux malheureux le gain qui lui en revenait. Puis il loua une maison pour les pauvres malades, pourvut à tous leurs besoins, et les soigna avec un zèle et une vigilance qui édifièrent toute la cité. C'était en 1540. Tel fut le début de l'Ordre de la Charité, dont les fondements, jetés au sein même de la pauvreté, subsistent encore de nos jours. La Providence a veillé sur son œuvre.

JEAN ET LES PAUVRES

Aussitôt que les pauvres venaient à l'hôpital, Jean leur lavait les pieds et les baisait; puis il les mettait lui-même au lit après avoir pansé leurs plaies.

Il allait chercher à la ville ce qui était nécessaire pour leur soulagement. Rien de plus admirable que de le voir traverser les rues de Grenade, tantôt un paquet de hardes sur les épaules, tantôt une corbeille remplie de pains sur les bras.

L'amour des pauvres le rendait ingénieux. Un jour, au milieu de la place publique, il se mit à crier avec autant de voix que la charité lui en donnait : « Faites-vous du bien à vous-mêmes, messieurs, faites-vous du bien à vous-mêmes! » Tout le monde le comprit et les aumônes furent abondantes.

Pour le pain quotidien de ses malades, il s'en remettait à la Providence, car il avait chargé le Seigneur du soin de leur vie, comme parle le Psalmiste, et c'est sur la charité qu'il avait assis son œuvre.

Sa générosité croissait avec le nombre de ses protégés. Non content de recevoir ceux qui se présentaient à lui, il allait jusqu'à chercher dans les maisons les pauvres retenus chez eux plutôt par une fausse honte que par leurs infirmités, et les portait lui-même sur son dos jusqu'à l'hôpital.

JEAN DANS UN INCENDIE

Mais sa tendresse pour les pauvres se déclara tout entière dans les circonstances suivantes : le feu s'était mis à l'hôpital; Jean, bravant la flamme excitée par un vent violent, avec une promptitude surhumaine, pénètre dans l'intérieur des salles, charge sur son dos les pauvres infirmes les uns après les autres, et les transporte en lieu sûr. Il affronte de nouveau la mort que les autres croient inévitable, et jette par les fenêtres les meubles et les lits. Soudain un tourbillon de flammes et de fumée l'enveloppe; c'en est fait : Jean est perdu. Déjà le bruit de sa mort se répand dans la ville. Mais, ô prodige! quelques instants après, on voit le Saint sortir de la flamme sans aucune lésion, ayant les sourcils un peu brûlés, en témoignage du miracle que Dieu venait d'opérer. Que pouvait la flamme qui tournoyait autour de lui contre le brasier ardent de la charité qui consumait son cœur?

SON AMOUR DES AMES

Sa charité ne se concentrait pas seulement dans l'enceinte de son hôpital; elle était trop active pour ne pas se produire au dehors.

Il entrait jusque dans les maisons des femmes débauchées pour les retirer des griffes du démon, et là, en présence de ces créatures dégradées, les larmes aux yeux, le crucifix à la main, il prêchait avec une telle onction que quelques unes revinrent à elles-mêmes.

Un jour, il en avait tiré quatre de ces vestibules de l'enfer; elles lui avaient promis de s'amender s'il voulait les conduire à Tolède. Le Saint accepte, et se met aussitôt en route. Chemin faisant, il eut de quoi exercer sa patience, grâce aux mille injures que lui donnèrent ceux qui le voyaient en cette compagnie. Il arriva que, passant par un village, trois d'entre elles s'évadèrent. Jean, ne perdant point courage, dit à son compagnon, qui l'injuriait : « Mon frère, ayez » patience; si vous aviez quatre charges de marée » et qu'il s'en fût gâté trois, vous ne rejetteriez » pas la quatrième restée bonne. » Il fut heureusement récompensé, car la femme qu'il accompagna jusqu'à Tolède mena depuis une vie exemplaire.

IL AIME LES INJURES ET LES HUMILIATIONS

Notre Saint était brûlé d'une ardente soif des humiliations; il les supportait avec joie, et les cherchait même avec empressement.

Un jour, un page le jeta malicieusement dans une auge pleine d'eau; Jean se releva aussitôt et n'en fit que rire.

Un autre jour, un seigneur lui déchargea un rude soufflet, parce que, passant près de lui, il avait fait tomber par mégarde son manteau. « Frappez encore, » lui dit le Saint; et il lui tendit l'autre joue, selon le conseil de Jésus-Christ. Le seigneur, tout confus, lui demanda pardon.

Dans une autre circonstance, une femme débauchée lui dit tout bas des injures, le qualifiant de bigot, d'hypocrite, etc. Jean lui présenta de l'argent : « Tenez, lui dit-il, allez crier sur la grande place de la ville les injures que vous me dites en particulier. » Ainsi, notre Saint faisait des humiliations ses plus chères délices, et, supérieur à tout comme l'Apôtre, il s'estimait heureux de souffrir des opprobres pour Jésus-Christ, père des pauvres. C'était bien Jean de Dieu, comme l'avait appelé l'évêque de Tuy.

UNE ÉPREUVE

A la patience inaltérable qu'il montrait dans ces sortes d'afflictions, Jean de Dieu joignait encore un grand désintéressement pour tout ce qui touchait les pauvres ou les infirmes. Il nous l'a montré plus d'une fois; ne citons qu'un exemple.

Il rencontra un jour le marquis de Tarisa, don Henriquez, qui jouait avec d'autres seigneurs. Ils lui donnèrent en aumône jusqu'à vingt-cinq ducats. Le soir, le marquis alla le trouver en habit déguisé, feignant d'être un gentilhomme tombé dans le malheur. « Mon père, dit-il, voyez mon » triste état; la fortune a changé tout à coup de » visage, et de grand seigneur me voilà grand » mendiant. Une petite obole, mon père, me ren» drait la vie. — Ne désespérez pas de celui » qui ne désespère personne, lui répondit le » Saint; voilà ce qu'on vient de me donner. » Et il lui remit les vingt-cinq ducats. Le marquis revint, tout édifié d'une pareille générosité, trouver les seigneurs, auxquels il raconta sa bonne aventure. Le lendemain, il alla reporter son aumône au pauvre de Dieu, et le secourut depuis dans toutes ses nécessités.

JEAN ET LE TENTATEUR

Après don Henriquez, le démon se mit en campagne pour éprouver la vertu de Jean de Dieu. Une nuit que le Saint était en prière, il lui apparut sous une figure horrible qui jetait le feu

par la bouche. Jean fut si cruellement maltraité par le monstre cruel, qu'il s'écriait en gémissant : « Jésus, secourez-moi! Jésus, venez à moi!..... »

Une autre fois, le tentateur se montra sous la figure d'une jeune fille. « Par où es-tu entré? » lui demanda le Saint. « Je n'ai que faire de porte, lui répondit Satan; j'entre par où je veux. » A quoi Jean répliqua : « Il n'est pas possible que tu puisses entrer si tu n'es quelque démon. » Et, tandis qu'il allait voir si sa porte était bien fermée, le fantôme s'évanouit.

A quelque temps de là, le démon prit l'apparence d'un pauvre et lui demanda l'aumône. Jean refusa de la lui donner, s'il ne la demandait au nom de Dieu. Alors, le diable lui déchargea un si rude coup dans la poitrine qu'il le fit reculer en arrière, mais il était encore vaincu.

APPARITION DE NOTRE-SEIGNEUR

Pour l'encourager dans les épreuves, Notre-Seigneur daigna se montrer plusieurs fois à son son serviteur.

Un jour qu'il priait devant un crucifix, il crut voir Jésus-Christ en compagnie de sa Très Sainte Mère. Marie tenait une couronne d'épines à la main, et la lui mettant avec force sur la tête : « Jean, dit-elle, c'est par les épines et les souf-» frances que tu dois mériter la couronne que » mon Fils te réserve dans le ciel. » En même temps, il sentit de très cuisantes douleurs, mais son amour lui fit répondre : « Ma Mère, vos » épines sont mes roses, et vos souffrances mon » paradis. »

Une autre fois, rencontrant un malade à toute extrémité, il le chargea sur ses épaules, le porta à l'hôpital, le mit dans un lit et lui lava les pieds. Mais, en voulant les baiser, il remarqua qu'ils étaient percés comme ceux du Sauveur, et, jetant les yeux sur le malade, il reconnut que c'était notre-Seigneur lui-même. « Jean, lui dit-il, » je prends sur moi tout ce que tu fais aux pau-» vres. Leurs plaies sont les miennes, et c'est à » moi-même que tu laves les pieds, quand tu pra-» tiques cet acte de charité envers les malades. » Aussitôt, la vision disparut. Jean se trouva alors environné d'une si grande clarté, que les malades s'écrièrent tout à coup : « Au feu! Au feu! L'hôpital brûle! L'hopital brûle! » Mais le Saint les assura que ce feu était plutôt pour embraser les cœurs que pour brûler la maison.

SA MALADIE

Il y avait dix ans que cet amoureux père des pauvres fatiguait son corps au service des membres souffrants de Jésus-Christ. Il dissimula tout d'abord le mauvais état de sa santé; mais, à la fin, sa maladie devint si dangereuse qu'il ne lui fut plus possible de la cacher. Le bruit s'en fut bientôt répandu dans la ville. Une dame vertueuse le vint voir. Elle le trouva dans un état pitoyable : couché avec ses habits, dans une étroite cellule, n'ayant d'autre couverture qu'un vieux manteau; il avait substitué seulement à la pierre qui lui servait d'oreiller le panier dans lequel il recueillait les aumônes.

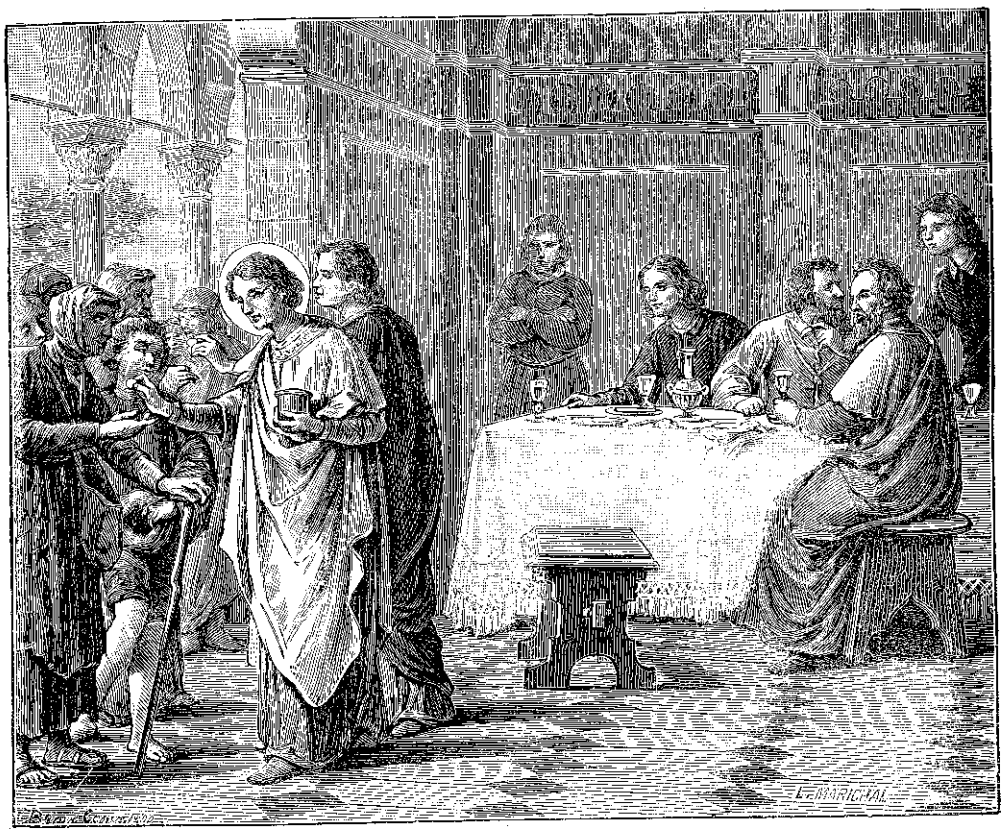
La dame obtint de l'archevêque la permission de le faire conduire en sa demeure, afin qu'il y fût traité avec plus de soin. Ce ne fut pas sans regrets que le Saint fut obligé d'acquiescer à ses désirs et de se laisser transporter hors de son hôpital, loin de ses chers malades.

SA MORT

L'heure suprême approchait, Jean de Dieu reçut les derniers sacrements de la main même de l'archevêque. Sentant de plus en plus que ses forces l'abandonnaient, il recommanda ses pauvres orphelins aux soins des personnes charitables. Puis, se levant du lit, il embrassa son crucifix ; après un court silence, il dit : « Jésus, Jésus, je remets mon âme entre vos mains! » Il s'endormit paisiblement en ce monde pour se réveiller dans le sein de Dieu. C'était le 8 mars 1550. Jean avait 55 ans.

SAINT ÉTIENNE D'OBAZINE

Fête le 8 mars.



Avant de se retirer dans la solitude, Etienne et Pierre donnent un petit repas à leurs parents et amis. Durant ces agapes d'adieu, ils distribuent aux pauvres les biens qui leur restent.

Etienne naquit vers l'an 1085, au village de Viel-Jo, paroisse de Bassignac-le-Haut, dans la Xaintrie (Corrèze).

Son père s'appelait Etienne et sa mère Gauberte. Ils jouissaient d'une modeste aisance, et comptaient dans leur famille une longue suite d'ancêtres très chrétiens. On dit que Gauberte, pendant qu'elle portait cet enfant dans son sein, eut un songe, dans lequel il lui sembla voir qu'elle avait donné le jour à un agneau, et que cet agneau grandi conduisait un nombreux troupeau de brebis, à la blanche toison. Frappée de ce songe, cette mère, au grand esprit de foi, raconta sa vision à un homme de Dieu, qui lui dit : « *Vous mettrez au monde un fils auquel Jésus-Christ confiera un grand nombre d'âmes, qu'il formera à la vertu, par ses enseignements célestes.* » Gauberte fut heureuse de cette réponse, qui était une véritable prophétie.

Et l'enfant parut à la vie. Convaincus de l'heureuse influence que l'éducation religieuse exerce, d'ordinaire, sur le cours d'une existence humaine, quand Etienne fut en âge de fréquenter l'école, ses parents le conduisirent à Pléaux, dans une maison dirigée par des clercs, afin que l'esprit de leur fils s'y nourrît, de bonne heure, des saintes Ecritures, et formât sa conduite sur les leçons de Dieu lui-même. Comme les familles chrétiennes devraient imiter cet exemple et avoir peur, pour leurs enfants, des écoles et de l'enseignement sans Dieu !

Etienne fit de rapides progrès, et acquit en peu de temps une connaissance approfondie des livres saints. Sa jeunesse se passa dans les exercices d'une piété et d'une charité continuelles. Il était doux, chaste, affable et généreux ; surtout, il était l'ami particulier des pauvres, l'hôte des voyageurs et le soutien des orphelins et des veuves. Aussi qui s'étonnera de voir ce saint jeune homme honoré du sacerdoce ? Et qui ne croira que ce prêtre ne fut un ange du saint autel ? Il se revêt d'un cilice ; il court après les âmes pour les gagner à Jésus-Christ. Son esprit de mortification frappe les foules ; sa voix subjugue tous les cœurs, parce qu'on sent bien qu'il recommande par ses actions ce qu'il enseigne au peuple ; d'ailleurs, le Seigneur l'avait doué d'un talent si merveilleux pour la parole, qu'on n'était jamais rassasié

de l'entendre. *Tanta docendi gratia ei a Domino data fuerat, ut audiendi verbum ex ore ejus nulla unquam satietas sequeretur.*

DIEU SE PRÉPARE UN APOTRE DANS LA SOLITUDE

Mais cette vie, toute apostolique qu'elle est, donne trop de satisfaction à la nature. Et sans cesse retentit aux oreilles du vaillant serviteur de Dieu cet enseignement du Sauveur : « Celui qui, par amour pour moi, abandonnera son pays, ses frères, ses sœurs, son père, sa mère et tous ses biens, recevra au centuple, et possèdera la vie éternelle. *Omnis qui reliquerit domum vel fratres, aut sorores, aut patrem, aut matrem, aut agros propter nomen meum, centuplum accipiet et vitam æternam possidebit.* (Matth., XIX, 29.) Etienne est brûlé du désir de suivre ce conseil évangélique, et de tout quitter, pour être tout entier à Jésus-Christ.

Toutefois, pour donner à son sacrifice le mérite de l'obéissance, le saint prêtre consulte Etienne de Mercœur, disciple de saint Robert, déjà célèbre dans toute la contrée, et le solitaire lui répond : « Gardez-vous, mon frère, de retarder la réalisa- » tion des désirs inspirés par le ciel. Faites au » plus tôt ce que votre esprit a conçu. Rejetez » loin de vous tous les soins de la terre ; suivez » avec joie et bonheur les pas de Jésus-Christ, » afin que beaucoup d'âmes soient amenées à » Dieu par votre exemple. »

Affermi dans sa résolution par ces sages paroles, le Saint de Viel-Jo s'en retourne joyeux. Il avait un ami digne de ses affections : il venait d'être ordonné prêtre, et méritait par l'ardeur de sa foi de porter le nom de Pierre.

Etienne lui fait part de sa résolution. Pierre la partage ; et bientôt les deux amis vont renoncer entièrement au monde, prendre l'habit religieux et marcher avec courage dans la voie de la perfection.

Le jeudi de la première semaine de Carême, ils donnent un petit repas à leurs parents et à leurs amis ; et après les agapes d'adieu, ils distribuent aux pauvres les biens qui leur restent ; et ils passent la nuit en prières, pour conjurer le ciel de bénir leur grave démarche. Le lendemain, à l'aurore, ils avaient quitté leur pays natal. Qu'il dut en coûter à Etienne, surtout, pour s'éloigner du lieu de sa naissance ! son père était mort ; sa mère et ses frères auraient été si heureux de sa présence et de ses conseils ! Et s'il est vrai, comme nous ne pouvons en douter, que la piété, loin de briser les affections légitimes, leur donne plus de vigueur et plus de délicatesse, bien des larmes durent marquer cette séparation.

Le nom d'un ermite, appelé Bertrand, était arrivé à leurs oreilles, nos deux amis de la solitude et du silence vont frapper à sa porte. Ils sont accueillis avec bonté, et reçus au nombre des disciples que ce serviteur de Dieu dirigeait dans le travail de l'étude et de la vertu. Etienne et ses compagnons restèrent dix mois sous la direction de Bertrand ; mais, aspirant à une vie plus parfaite, ils se mirent à la recherche d'une retraite, où ils pourraient, à l'aise, épancher leurs cœurs dans le sein de Dieu, et goûter les communications les plus intimes de la grâce. Etienne était comme enivré de cette mélodie divine : *Ducam eam in solitudinem et loquar ad cor ejus.* Je la conduirai au désert, et je lui parlerai au cœur, (Osée, II, 14). Il arrive, avec son compagnon, dans une gorge profonde, à moitié chemin entre Tulle et Brives. Il y avait là des bois épais, du nom primitif d'*Opacina*, et tout autour une ceinture de rochers. La Corrèze coule au pied de la montagne, dans une vallée agréable. Etienne et son confrère croient que c'est dans ces lieux sauvages qu'ils doivent fixer leur tente, et ils s'enfoncent dans les plis de la forêt. Or, dans ce désert affreux, les racines, les herbes, les jeunes pousses des arbres furent longtemps la nourriture exclusive des deux amis. Cependant, un jour, une femme de Pauliac, les ayant rencontrés par hasard, leur donna un vase de lait, et la moitié d'une tourte de pain.

Peu de temps après, un père de famille, qui portait quelques aliments à des pauvres du voisinage, se détourne sans s'en apercevoir et par la permission de Dieu du chemin qui conduisait à leurs chaumières ; soudain, il se trouve en face des deux nouveaux venus ; frappé de leur costume religieux et de leur complet dénûment, il leur donne le pain qu'il destinait à d'autres.

Mais, déjà, les bergers qui gardaient leurs troupeaux, sur la lisière de la forêt, avaient vu les deux ermites s'égarant dans cette solitude ombreuse, et le bruit de leurs voix, chantant les louanges du Seigneur, était arrivé jusqu'à eux. Ils annoncèrent, dans leurs hameaux et leurs villages, l'arrivée de ces hommes extraordinaires, et ils indiquèrent le lieu de leur retraite. Et bientôt, de tous les environs, on accourt pour les voir et les entendre, et en échange du pain de la parole sainte qu'ils reçoivent, les visiteurs prodiguent aux solitaires les aliments du corps.

Nos deux humbles prêtres s'étaient bâti une pauvre cabane, couverte en chaume et adossée à un grand arbre. Là, ils psalmodiaient ensemble les psaumes de David pendant le jour et une partie de la nuit ; ils couchaient sur la terre nue et ils étaient contents ! Comme il est vrai de dire que celui qui abandonne tout pour Dieu voit bientôt le bon Dieu lui tenir lieu de tout !

LE DÉSERT FLEURIT ET EMBAUME LA CONTRÉE DES PARFUMS DU CHRIST

Mais voici venir un autre affamé de la justice et de la solitude. Un des compatriotes d'Etienne, appelé Bernard, a découvert enfin le trésor qu'il cherchait ; les deux amis l'associent à leur vie austère et pénitente, il ne veut que le crucifiement !

Etienne pressent que d'autres disciples de la croix viendront à la suite de ce nouveau frère ; or, comme la véritable piété est la grande inspiratrice des convenances, le saint religieux ne croit pas pouvoir aller plus loin, sans avoir déposé aux pieds du chef spirituel du diocèse et ses projets et ses hommages respectueux.

Pierre et Bernard sont chargés de cette mission filiale. Ils partent pour Limoges. Et, dès qu'ils y sont arrivés, ils se présentent devant Eustorge, évêque de cette ville ; ils lui exposent humblement le but de leur voyage. L'évêque les écoute avec bienveillance, il souscrit à tous les désirs de leur supérieur, il l'autorise à bâtir un monastère dans la forêt d'Obazine, à y recevoir des disciples, et à y célébrer les saints mystères. Puis il bénit les deux envoyés et leur donne une croix pour Etienne. Quelle ne fut pas la joie du bon Père, quand ces deux fils de retour lui rapportèrent ces heureuses nouvelles, et lui remirent, comme gage de l'estime et de la confiance du Pontife, la croix dont il lui faisait présent. Bientôt de nouvelles recrues se présentèrent, il fallut se mettre à construire, pour leur donner asile. Et

cette construction devint insuffisante en peu de temps ; plusieurs fois il devint nécessaire d'agrandir et d'agrandir encore.

Toutefois Etienne, d'un caractère doux et poli, n'était pas moins sévère, quand il s'agissait de faire observer les règles religieuses à ceux qui venaient vivre sous la discipline.

La vie, dans cette âpre retraite, était celle des anges. On n'y laissait rien aux sens et à la nature, l'homme extérieur y était anéanti : contemplation des vérités divines, chants sacrés, travail des mains s'y partageaient les journées ; et partout la gravité, partout un rigoureux silence.

Il est vrai que le chef servait à tous d'excitation et de modèle, rachetant la petitesse de sa taille par la grandeur de ses vertus. Il ne se regardait pas comme supérieur aux autres, il se plaisait à porter l'eau, le bois, à faire la cuisine, et généralement à tout ce qu'il y avait de bas et de pénible.

Aussi, quand on demandait à ceux qui visitaient le monastère ce qu'ils y avaient vu, et quel était le genre de vie des religieux, ils répondaient : « Si la bouche de ces hommes est muette, leurs » œuvres parlent bien haut. Parmi eux, il en est » un qui commande aux autres. Les discours de » cet homme éminent sont pareils à un feu » ardent, ils embrasent leurs auditeurs, et les » remplissent d'un grand amour pour Dieu. Sa » tenue, sa démarche, toutes ses actions sont » une prédication vivante. »

Cependant, la bonne odeur de la vie des religieux d'Obazine se répandait au loin, et à la noble milice du Christ, qui y combattait l'esprit du monde, on voit s'ajouter un grand nombre d'hommes de distinction qui, après avoir dépouillé les vanités du siècle, sont fiers de se revêtir des livrées de la pauvreté du Sauveur.

Bâtir encore était devenu indispensable. Mais Etienne, redoutant la charge de supérieur dans une communauté trop nombreuse, n'aspirait qu'à se débarrasser de ce fardeau ; et, un jour, il proposa à Pierre, son ami, d'aller chez les Sarrasins pour les ramener à Dieu, ou y recevoir la couronne du martyre. Pierre le détourna de ce projet ; et Etienne, cédant aux conseils de son ami, chercha en quel endroit il pourrait asseoir un nouveau monastère. Or, il arriva sur une hauteur du côté de l'est, et y trouva un plateau qui répondait à ses désirs. Vite on se mit à l'œuvre.

Mais ce travail fut traversé par les entraves du démon. Cet esprit infernal ne cessa de tourmenter les ouvriers et le Saint qui les encourageait. Il craignait que l'exemple de ces serviteurs de Dieu ne remplît de moines ces lieux déserts, et ne lui arrachât bien des victimes.

Cependant les nouvelles constructions s'achevèrent. Etienne y conduisit ses disciples, et il décida que le monastère porterait le nom d'Obazine, *et locum ipsum Obasinam vocari decrevit.*

Et ce fut alors que l'humble religieux voulut que fût confiée à Pierre la direction de la communauté. Une admirable lutte de modestie sincère s'engagea entre les deux amis, et il ne fallut rien moins, pour l'apaiser, que l'autorité de l'évêque de Chartres, remplissant les fonctions de légat du Saint-Siège. Par ordre formel du vénéré prélat, au seigneur Etienne fut imposé l'office de prieur. Etienne obéit humblement et redoubla d'ardeur dans le service de Dieu et du prochain.

Ses nombreux fils spirituels s'efforçaient de marcher sur ses traces ; Obazine devenait un centre de prière, de vertu et d'édification pour toute la contrée.

Mais ce ne furent pas seulement les hommes, et les hommes du plus beau nom, comme le brillant chevalier de Scorailles, et tant d'autres, qui voulurent y arborer le drapeau de la pauvreté de Jésus-Christ ; des dames illustres, des demoiselles de condition ne voulurent pas laisser leurs maris et leurs frères aller seuls chercher la sanctification au milieu des moines ; elles accoururent travailler à leur salut sur la montagne. Quel étonnant spectacle que celui qu'offraient ces cent cinquante femmes, la plupart nobles et de familles illustres, se soumettant aux règles d'une existence pauvre et obscure ! Elles vivaient dans une telle séparation du monde et dans une telle simplicité qu'elles ne paraissaient plus tenir à la terre que par les liens qu'il ne leur était pas permis de rompre.

Etienne, qui ne leur avait donné qu'une habitation provisoire, songeait à leur faire construire un monastère, favorisant leur vie cachée, et suffisant à toutes les exigences de leur nouvelle condition. Mais où bâtir cette maison précieuse ? Un jour qu'Etienne, tout absorbé par cette préoccupation, parcourait la forêt, il arrive dans une vallée étroite formée par la jonction de deux montagnes : c'est un site sauvage d'où l'on ne voit que le ciel et les flancs abrupts des collines couvertes de bois épais ou de rochers inaccessibles. De l'une d'elles, descend un ruisseau écumeux, qui fait entendre un bruyant murmure, en se précipitant des hauteurs sur son lit de granit.

Ce lieu était situé à 555 mètres du monastère des hommes, il portait le nom de Coyroux. Notre Saint jugea cet endroit convenable. Et sans retard, les frères entreprennent ce travail et s'y appliquent avec tant d'ardeur qu'en moins de deux ans, ils eurent construit ce couvent et toutes ses dépendances.

Cependant, les religieux d'Obazine n'ont encore aucune règle écrite ; or Etienne, désirant qu'après sa mort ses disciples ne fussent pas sans guide, veut leur donner les statuts d'un Ordre approuvé par l'Eglise. Sur le conseil désintéressé du prieur des Chartreux, et encouragé par Aimeric, son ami, évêque de Clermont, notre Saint se décide à prendre la règle de Citeaux.

Il s'adresse à l'abbé du monastère de Dalon, il le prie de lui envoyer quelques religieux pour former ses fils à la vie monastique d'après les prescriptions de saint Benoît. Sa demande est favorablement accueillie. Et tous se préparent, au monastère d'Obazine, à recevoir dignement l'habit de moine.

C'était le dimanche des Rameaux de l'année 1142. Gérard, évêque de Limoges, était là ; il y avait aussi un grand nombre de religieux venus pour assister à cette cérémonie. Etienne fut fait moine par un abbé qui accompagnait l'évêque ; et le prélat l'éleva à son tour à la dignité d'abbé et le consacra comme tel. Ensuite, le nouvel abbé d'Obazine donna l'habit de religieux à ceux de ses disciples qui étaient clercs.

Après cette grande action, l'évêque, entouré des moines, et suivi d'une foule nombreuse, qui agitait avec joie des palmes bénites, conduisit à Coyroux la pieuse phalange des religieuses. Les voilà enfermées dans une clôture perpétuelle. Les deux mains de l'évêque se sont élevées sur leurs fronts, c'en est fait, le monde ne les reverra plus, elles ne reverront plus le monde.

Quelque temps après, le Pape Eugène III, qui était venu présider un concile à Reims fit une

visite aux moines de Citeaux, ses anciens frères. Etienne, ayant appris cette nouvelle, sentit le besoin d'aller voir et honorer le vicaire de Jésus-Christ. Il se rendit donc à Citeaux. Or, jugez de son bonheur quand il put baiser les pieds du Pontife suprême, et lui demander une large bénédiction pour lui et ses chères maisons d'Obazine. Il obtint du Pape l'union canonique de sa Congrégation avec le grand Ordre de Citeaux, et revint joyeux au milieu de ses enfants.

C'est alors que furent entrepris et conduits à bonne fin les travaux du grand monastère et de cette basilique qui excite l'admiration universelle, tant elle est parfaite dans toutes ses parties, et élégante pour la forme. En même temps qu'ils élèvent cette merveille, les moines d'Obazine défrichent le sol, plantent des arbres fruitiers, amènent de loin les eaux par un canal admirable, et transforment par la culture les collines et les vallons en une sorte de paradis terrestre. Ils envoient des colonies dans les diocèses de Saintes, d'Angoulême et de Cahors.

Dieu couronne leur saint Abbé de l'auréole des miracles. Ainsi, par un signe de croix, il rend la vue et la santé à une jeune religieuse de Coyroux devenue malade et aveugle. Un jour, le frère cellerier vient l'avertir en pleurant qu'il n'a plus rien pour le repas des Frères: « Préparez la table comme à l'ordinaire, dit Etienne. Le bon Dieu, dont nous sommes les serviteurs, ne nous laissera pas sans nourriture. » A l'heure du repas, deux bêtes de somme, chargées de provisions, arrivaient à la porte du couvent.

Cependant le serviteur, plein de joie et de mérites, avait atteint l'âge de soixante-quatorze ans. L'abbaye de Bonnaigue (paroisse de Saint-Fréjoux), manquait d'Abbé depuis longtemps. Le vénérable serviteur de Dieu s'y transporta, pour faire cesser le veuvage de ce monastère. Or la veille du jour marqué pour cette élection, il était allé par charité auprès d'un archiprêtre malade (celui de Saint-Exupéry, probablement,) qui l'avait fait prier de l'honorer de sa visite. Il prit un refroidissement, s'alita, comprit qu'il allait mourir et se fit donner les sacrements qui consolent et fortifient le chrétien et le prêtre, à l'heure suprême de la mort. Mais qui dira la désolation des fils d'Etienne à la nouvelle que la vie de leur bien-aimé père était en danger! Les larmes coulaient de tous les yeux, les sanglots éclataient de toutes les poitrines. Toutes les messes des moines attristés étaient dites pour obtenir du ciel la guérison du malade. Ceux qui l'entouraient lui disaient: « O père, pourquoi » nous quittez-vous? Après vous, à qui irons-» nous? à qui aurons-nous recours dans la tribu-» lation »? Et le bon père répondait: « Craignez » Dieu, et il vous délivrera de tous les maux! » gardez bien les statuts de votre Ordre: et priez » pour moi. J'ai la confiance, en m'appuyant sur » la miséricorde de Dieu, que si vous m'ouvrez » la porte du ciel par vos prières, j'obtiendrai » du Seigneur, à vous tous, mais surtout aux » religieux qui mourront dans le monastère » d'Obazine, le salut éternel. »

Dès que se manifestèrent les défaillances de la fin, tous les religieux l'entourèrent en versant d'abondantes larmes, et en récitant les litanies des saints. Le vieillard, comme les anciens patriarches, élève sa main tremblante pour bénir tous ses fils, et cette main retombe froide, et sa belle âme avait déjà quitté son corps, 8 mars 1159. Le vénéré défunt fut aussitôt, selon la coutume, revêtu des ornements sacerdotaux et porté à l'église. Tous les Frères et quelques abbés le gardèrent pendant la nuit. Le lendemain, après la messe, les disciples d'Etienne prennent sur leurs épaules la dépouille terrestre de leur bien-aimé père; et, en faisant retentir le chant des psaumes, ils cheminent vers Obazine; ils étaient suivis d'une foule nombreuse de personnes de tout rang, qui tenaient à honneur d'assister aux funérailles d'un grand ouvrier du bon Dieu. A ses obsèques assistèrent plusieurs milliers d'hommes. Merveilleuse puissance des saints qui, même après leur mort, attirent les peuples plus que les superbes conquérants durant leur vie.

Le corps du Saint fut enfermé dans un sarcophage de pierre et enseveli dans la salle capitulaire. Mais, au XIIIe siècle, il prit solennellement possession de la grande église abbatiale alors terminée. Il y fut placé sous un monument, dont M. Texier, admirateur enthousiaste mais compétent des œuvres antérieures à la Renaissance, a dit : « Vous avez sous les yeux un tombeau remarquable entre les plus merveilleux. »

Les monastères attiraient les populations par leurs bienfaits; autour de l'abbaye d'Obazine, se forma un village devenu aujourd'hui une paroisse.

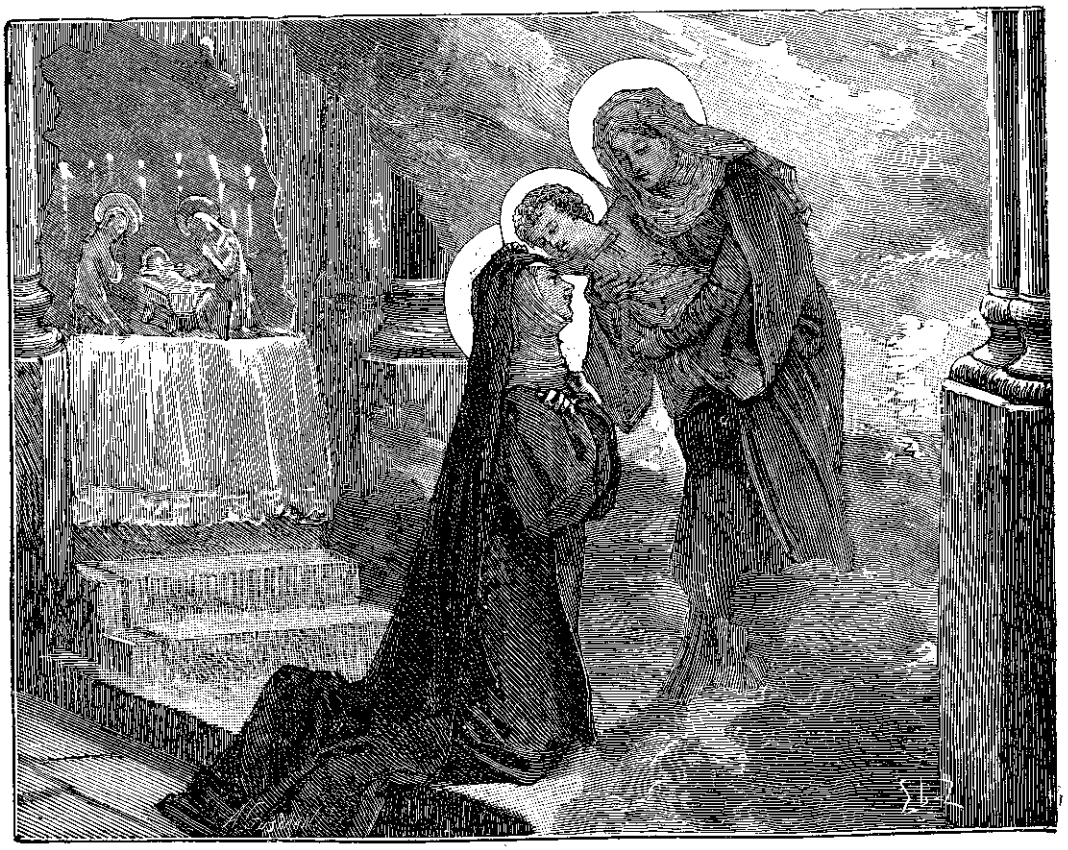
La Révolution, ennemie du christianisme, de la liberté et du progrès, a chassé de leurs couvents les disciples de saint Etienne et détruit une partie de leurs remarquables travaux; mais elle n'a pu leur enlever la demeure éternelle qu'ils se sont préparés dans les cieux. Elle n'a pu détruire non plus l'Eglise catholique et son esprit d'inépuisable charité, c'est ce que rappelle aux pèlerins l'orphelinat des Filles du Sacré-Cœur de Marie, qui veille aujourd'hui près du tombeau du patron d'Obazine.

***

Extrait de l'intéressante Vie de saint Etienne d'Obazine par M. le Curé de cette paroisse. (On la trouve chez l'auteur, M. le Curé d'Aubazine (Corrèze), et chez M. Mazeyrie, imprimeur à Tulle; elle se vend au profit de la restauration de la chapelle et du tombeau de saint Etienne.) Avec un zèle vraiment digne d'éloge, M. le curé s'efforce de rendre au culte de saint Etienne l'éclat des siècles passés, et le Saint continue à protéger Obazine.

SAINTE CATHERINE DE BOLOGNE, VIERGE

Fête le 9 mars.



Vision de sainte Catherine pendant une nuit de Noël.

COMMENT, A PEINE NÉE, SAINTE CATHERINE GARDE UN SILENCE PARFAIT ET PRATIQUE L'ABSTINENCE

Sainte Catherine vint au monde le jour de la Nativité de Notre-Dame de l'an 1413, à Bologne, en Italie. Son père, nommé Jean, de l'illustre famille des Vigri de Ferrare, en était alors absent et résidait à Padoue; or, une nuit, la Mère de Dieu, lui apparaissant, lui fit savoir que sa femme, la pieuse Bienvenue, allait mettre au monde une fille, dont la sainteté éclairerait toute l'Église.

L'enfant donna des présages de cette future perfection dès sa naissance, car, dit l'hagiographe, en naissant, elle ne poussa pas des cris, ne versa pas des pleurs comme font tous les autres enfants; et, trois jours entiers, refusa le sein de sa mère, et ne goûta d'aucune nourriture, gardant dès lors un parfait silence et une étroite abstinence; ce qu'elle devait observer tout le reste de sa vie.

CATHERINE ENTRE DANS UN COUVENT DE SAINTE CLAIRE — SON OBÉISSANCE

Dès qu'elle eut atteint sa onzième année, ses parents la mirent auprès de la princesse Marguerite, fille de Nicolas, prince d'Este et marquis de Ferrare. Mais son âme n'était pas faite pour les plaisirs et les richesses de ce monde, qu'elle méprisait. Renonçant aux splendeurs de la cour et aux vanités du siècle, elle se retira, âgée seulement de quatorze ans, dans un couvent des Sœurs de sainte Claire. Ce fut là que son âme trouva enfin le repos qu'elle désirait tant.

Elle était d'une mansuétude et d'une douceur si grandes, et montrait tant de respect et d'obéissance envers les religieuses, qu'elle se rendait aimable et agréable à toutes; aussi, quoique encore enfant, on ne pouvait se défendre de l'honorer.

En tout lieu, et avec qui que ce fût, elle parlait de Dieu ou avec Dieu; jamais une parole oiseuse ne sortait de sa bouche et encore moins une parole qui offensât le prochain, ou qui sentît la vanité.

Malgré les violentes tentations qu'elle eut à supporter de la part du démon, elle avait, partout et toujours, le visage gai et souriant. Elle demandait les charges les plus viles et les vêtements les plus grossiers; enfin, tout son désir était d'être méprisée pour son divin Maître.

Il naissait de cette très profonde humilité une obéissance si prompte, qu'elle était prête à obéir sans cesse à toutes les Sœurs. Un jour qu'elle allait obéir ainsi à une de ses compagnes : « Ne travaillez pas autant, lui dit une autre religieuse, et ne vous soumettez pas ainsi à toutes, comme si vous étiez leur servante.

— Eh quoi, ne suis-je pas la servante des dames, des maîtresses et des épouses de Jésus-Christ? répondit joyeusement la jeune sainte. C'est ma gloire et mon repos que de travailler pour toutes, de peur que je ne mange le pain de la douleur et que je ne boive le sang des pauvres, à mon grand dommage. »

SAINT THOMAS DE CANTORBÉRY VIENT INSTRUIRE SAINTE CATHERINE

Le démon, irrité de la sainteté de la servante de Dieu, commença à lui dresser des pièges. Il lui suggéra un profond dégoût du monastère et un désir extrême de s'enfoncer dans la solitude, lui persuadant qu'elle y pourrait beaucoup mieux, et autant qu'elle voudrait, vaquer à l'oraison. Après bien des luttes, elle se rendit au pied de l'autel et là : « Je ne sais, dit-elle, si ce conseil de quitter mes Sœurs pour mener la vie solitaire est utile au bien de mon âme et s'il vous est agréable, ô mon Sauveur. Faites-moi connaître votre sainte volonté. — Ma fille, lui dit son divin Epoux, chacun doit demeurer dans l'état où je l'ai appelé; demeure dans le monastère, car ce conseil est une ruse du démon. »

Au reste, elle s'adonnait dans le couvent si longuement à l'oraison, qu'un jour, brisée par le travail et accablée de sommeil, elle s'endormit. Or, le très glorieux martyr saint Thomas, archevêque de Cantorbéry, lui apparut, revêtu de ses ornements pontificaux. « La prière elle-même, lui dit-il, doit être réglée, il faut savoir se livrer au repos de temps en temps, afin, qu'ayant ainsi repris ses forces, on puisse y retourner avec plus de ferveur. » Ensuite, s'approchant d'elle, le saint martyr lui donna sa main à baiser. S'éveillant alors, Catherine la lui baisa avec beaucoup de dévotion et la vision disparut.

Après sa mort, on trouva, dans le bréviaire de la Sainte, ces mots écrits de sa main à la fête de saint Thomas : « Pour saint Thomas de Cantorbéry, martyr très glorieux et très bénin, qui m'a montré ses très saintes mains, je les ai baisées doucement en mon cœur et en mon corps; je l'ai écrit à la louange de Dieu et de lui, et j'ai parlé en toute vérité. »

LES SEPT ARMES SPIRITUELLES DE SAINTE CATHERINE

Voici les sept célèbres maximes qu'elle pratiquait et enseignait pour s'élever à une oraison parfaite :

I. Conserver la pureté du corps et de l'âme.

II. Avoir en tout une intention droite.

III. Oublier toutes les bonnes œuvres passées, pour se porter à de nouvelles, comme si on n'avait rien fait jusque-là.

IV. Brûler du désir de satisfaire non seulement pour ses propres péchés, mais encore pour ceux du prochain.

V. Ne pas se fier à sa propre opinion.

VI. Mettre toute son espérance en Dieu.

VII. Garder toujours la présence de Dieu.

CATHERINE ET L'ENFANT JÉSUS

La bienheureuse Catherine, pratiquant ces règles de perfection, se rendit bientôt digne des visions et des apparitions célestes.

Elle obtint de passer la nuit entière de Noël auprès du saint Tabernacle, et résolut, en l'honneur de la Très Sainte Vierge Marie, de dire mille fois l'*Ave Maria*. A quatre heures du matin, la Mère de Dieu se présenta à elle portant entre ses bras l'Enfant Jésus. La Sainte Vierge parla alors à Catherine fort longuement, dit l'historien, et lui offrit son Fils pour l'embrasser et le caresser. Et après l'avoir longtemps embrassé, joignant sa bouche à la sienne, ce trésor céleste s'évanouit. Mais auparavant, l'Enfant divin lui donna un dernier baiser. L'endroit que touchèrent les lèvres du saint Enfant garda durant toute sa vie, et même après sa mort, la marque d'une admirable blancheur.

INSTRUCTIONS REÇUES DE LA BOUCHE DE NOTRE-SEIGNEUR — VISITE DES ANGES ET DES SAINTS

Le démon, déjà tant de fois vaincu, ne désespérait pas de faire enfin tomber l'épouse du Christ. Tantôt il lui apparaissait sous une forme angélique, pour la tromper, tantôt il attaquait fortement sa foi et cherchait à l'ébranler, jusqu'à lui faire douter de la vérité des mystères de l'Incarnation, de la Trinité et de l'Eucharistie. Mais Dieu, qui la chérissait tant, daigna l'instruire lui-même. Ce divin Maître lui montra, par des comparaisons, et lui fit comprendre, autant que l'esprit humain en est capable, comment Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme, est contenu dans l'Hostie consacrée. Il l'instruisit également du mystère de la Sainte Trinité et de la manière dont Notre-Seigneur s'était incarné dans le sein de la bienheureuse Vierge.

Les anges venaient aussi parfois visiter celle qu'instruisait leur Maître; et Dieu permettait qu'elle jouît de leur harmonieux et céleste concert. Or, un jour qu'elle assistait au sacrifice de la messe, au moment où le prêtre vint à prononcer par trois fois : *Sanctus, Sanctus, Sanctus*, elle entendit le chant mélodieux des anges, répétant les mêmes paroles; et la douce harmonie de ce chant était si grande, dit l'hagiographe, qu'il s'en fallut peu que son âme ne s'envolât de son corps, quoique les anges laissassent cette parole à demi prononcée.

Aux anges venaient parfois se joindre les Saints. C'est ainsi que le bienheureux Père et séraphique saint François lui apparut deux fois, suivant ce qu'on peut lire encore dans son bréviaire : « Saint François, mon Père, je l'ai vu deux fois : Dieu sait que je ne mens point. »

PAR SES PRIÈRES ELLE OBTIENT QUE LA PRINCESSE MARGUERITE PUISSE CONSACRER SA VIDUITÉ AU SEIGNEUR

L'efficacité de ses prières était merveilleuse; un jour, elle obtint de Dieu que plusieurs âmes ne fussent pas précipitées dans les feux du Purgatoire, s'offrant à y demeurer elle-même jusqu'au jour du jugement universel. Par ses prières, elle ramena dans le droit chemin d'autres âmes qui, désespérant de la miséricorde divine, imploraient le secours des esprits infernaux. Elle arrêta aussi au bord de l'abîme une religieuse qui, tourmentée par le démon, voulait quitter le cloître. Elle vit bientôt l'esprit mauvais s'enfuir sous la forme d'une noire fumée.

Il n'était rien de si difficile qu'elle n'obtînt aisément de Notre-Seigneur par la force de son oraison. La princesse Marguerite, fille du prince de Ferrare, était devenue veuve du très vertueux seigneur Robert Maltête, et avait été fiancée à

un autre, contre sa volonté, car elle avait résolu de consacrer sa viduité au Seigneur. Elle eut recours aux prières de sainte Catherine, son amie d'enfance, qui obtint de Dieu l'accomplissement de ses désirs. En effet, le jour marqué pour les secondes noces, on apprit que son fiancé venait d'être frappé de mort subite. La nuit suivante, le prince Robert lui apparut et lui dit : « Sachez, Marguerite, que je suis votre époux, et que je ne veux pas que vous en épousiez d'autre. »

ELLE PRÉDIT LA PRISE DE CONSTANTINOPLE PAR LES TURCS

Dieu accorda aussi à notre Sainte l'esprit de prophétie. Elle prédit la victoire des Bolonais sur Philippe, duc de Milan, ainsi que la ruine de l'empire d'Orient et la prise de Constantinople.

Comme elle priait pour cette ville, afin que l'empire chrétien ne tombât point sous la puissance des Turcs, Notre-Seigneur lui apparut et lui dit : « Mets fin à ta prière, ne m'importune point, car ma volonté est de retrancher cet empire du corps de la chrétienté. Pour punir les Grecs de leur orgueil et de leur impiété, j'ai résolu de les abandonner à la barbarie des Musulmans. »

Catherine mérita aussi par ses prières de voir l'âme de sa sœur dans le paradis. Elle vit pareillement celle de Jean, évêque de Ferrare, s'envoler vers le ciel, au moment de sa mort. Appelant alors ses compagnes : « Voyez, dit-elle, l'âme de notre évêque monter au ciel comme un astre éclatant. »

Elle assista en esprit aux fêtes de la canonisation de saint Bernardin de Sienne, qui avait lieu à Rome, l'année du Jubilé 1430, et obtint de ce saint que son frère, qui s'était adonné aux voluptés du siècle, entrât dans le chemin de la vertu par une sincère pénitence.

COMMENT, MALGRÉ SES LARMES, ELLE FUT ÉLUE ABBESSE DU MONASTÈRE DE BOLOGNE

Tout le monde désirait la voir chargée de la conduite des autres, car son mérite était bien connu. Elle avait déjà réussi à éviter ce fardeau, quand, proposée pour être abbesse du couvent de Ferrare, elle pleura si abondamment et se plaignit d'une manière si émouvante, qu'elle fit pleurer toutes les religieuses et obtint de continuer à obéir.

Mais enfin, deux nouveaux monastères de son Ordre ayant été établis, l'un à Bologne, l'autre à Crémone, Catherine fut obligée, au nom de l'obéissance, de gouverner celui de Bologne. Elle ne pouvait se résoudre à commander, car elle avait toujours souverainement désiré d'obéir, mais Dieu lui enjoignit, dans une vision, de ne pas refuser cette charge et elle se soumit aussitôt.

Malgré une grave maladie qui faisait craindre pour ses jours, elle voulut, tant elle était obéissante, partir sur-le-champ pour Bologne. La voyant si faible, et craignant qu'elle ne pût atteindre le terme de son voyage, ses sœurs donnèrent un cierge bénit aux conducteurs, pour que Dieu protégeât celle qu'elles allaient quitter; mais à peine sainte Catherine fut-elle mise sur un brancard, qu'elle commença à se mieux porter, et qu'en peu de temps sa santé fut parfaitement rétablie.

COMMENT LE DÉMON COMMENÇA A CRAINDRE SAINTE CATHERINE, ET ELLE A LE MÉPRISER

La sainte abbesse arriva ainsi saine et sauve au monastère de Bologne, le 19 juillet 1430. La renommée de ses éminentes vertus l'avait précédée et, pendant les trois premiers jours de son arrivée, les Bolonais vinrent en foule admirer celle qui était, dit un vieil historien, la gloire de leur ville, par sa douce et grave familiarité, par la débonnaireté de ses mœurs, sa beauté et sa bonne grâce, par sa sagesse et sa sainteté, tant en ses discours qu'en ses actions ordinaires.

Le monastère de Bologne était fort petit et de peu d'importance quand la pieuse abbesse y arriva, mais elle fit, par ses prières, qu'en peu de temps il augmenta si fort, non seulement par le nombre des religieuses, mais encore par les constructions nécessaires pour les loger, qu'il ressemblait à une petite ville.

« Le démon, irrité, dit-elle elle-même, tenta souvent de le renverser de fond en comble, mais je lui résistai dans l'oraison, et ses efforts demeurèrent vains; aussi parfois je l'entendais hurler comme un loup et d'autres fois rugir comme un lion furieux. » De sorte, ajoute son historien, que le démon commença à la craindre, et notre Sainte à le mépriser.

DIEU MONTRE A SAINTE CATHERINE LE TRONE QUI L'ATTEND AU CIEL, ET LUI ANNONCE QU'IL VIENDRA LA CHERCHER DANS UN AN

Dieu voulut lui montrer, dès ici-bas, la gloire que ses mérites lui avait acquise et qui l'attendait au ciel. Un jour, tombant en extase, elle vit deux trônes magnifiquement parés; l'un, néanmoins, était plus grand et plus beau que l'autre. Or, comme elle les admirait avec une grande attention et demandait à qui ils étaient destinés, une voix du ciel se fit entendre et dit : « Le trône le plus beau et le plus richement orné est pour mon épouse bien-aimée, Catherine de Bologne.

Ses travaux, ses oraisons et ses veilles finirent par briser son corps déjà si faible, et elle tomba dans une grave maladie. Comme elle pensait que son dernier jour était enfin venu, elle assembla toutes ses religieuses et leur enseigna ce qui pourrait les rendre de plus en plus agréables à Dieu.

Mais voici que, tout à coup, elle fut ravie et portée en esprit dans un pré d'une beauté admirable, au milieu duquel était un grand prince, assis sur un trône royal. Au haut de ce trône, il y avait deux magnifiques fleurs épanouies; en l'une se voyait le glorieux saint Laurent, en l'autre, l'illustre martyr saint Vincent, tous deux environnés de tous côtés d'un nombre infini de bienheureux esprits. Et au côté droit du trône était la mère du prince; devant ce trône, vis-à-vis du prince, il y avait un ange qui chantait sur un instrument à cordes, ces paroles du Psalmiste : *Et sa gloire sera vue en toi.* Et on n'entendait d'autre chant qu'une répétition de ces mêmes paroles.

Le prince, étendant alors la main droite, étreignit Catherine et lui dit amoureusement : « Ma fille, écoute ce chant très attentivement et pense à ce que cela veut dire : Et sa gloire sera vue en toi. »

Elle, cependant, toute honteuse de la présence d'une majesté si grande, n'osait et ne savait que répondre. Mais le prince lui expliqua le texte, et lui déclara qu'elle guérirait de cette maladie : « Dans un an, seulement, ajouta-t-il, je viendrai te chercher. »

La vision disparut alors. Catherine, revenue à elle-même, sentit qu'elle se portait mieux, et elle recouvra merveilleusement son ancienne vigueur.

COMMENT ELLE EXHALA SON AME BIENHEUREUSE ENTRE LES MAINS DE SON DIVIN ÉPOUX

Une année s'écoula. Sainte Catherine, sachant que sa fin approchait, voulut, avant qu'elle ne fût abattue par la maladie, assembler ses sœurs pour les consoler et leur annoncer sa mort prochaine. C'était le vendredi, 4 mars.

« Que la paix et la concorde règnent parmi vous, leur dit-elle; apprenez à supporter réciproquement vos défauts, à souffrir les traverses et les difficultés pour l'amour de votre Epoux, Jésus-Christ, et à persévérer dans le bien, malgré les attaques du démon. »

Comme toutes les religieuses fondaient en larmes: « Je vous promets, ajouta-t-elle pour les consoler, que je ne vous serai pas moins utile dans le ciel que je n'ai tâché de l'être sur la terre. Je vous recommande également de ne pas quitter ce monastère pour aller vivre dans un autre. Je vous défends de recevoir parmi vous les vierges qui auraient abandonné d'autres couvents. Je demande à Dieu de punir celle d'entre vous qui n'observerait pas ma dernière volonté. »

Le dimanche, elle soupa encore avec ses sœurs, puis se coucha. Elle ne devait plus se relever. La fièvre s'empara de son corps, et elle sentit que sa fin était proche. Le mardi, elle demanda son confesseur, et après l'avoir longtemps entretenu, elle leva les yeux au ciel et dit : « Vous pouviez, ô bon Jésus, ne m'envoyer cette maladie qu'après que j'eusse renoncé à ma prélature, et vu en ma place celle qui doit me succéder, afin qu'ainsi, sujette et soumise, je quittasse cette vie comme je le désirais. Mais, puisqu'il vous a plu ainsi, que votre volonté soit faite et non pas la mienne! »

Le jour suivant, qui fut le dernier de sa maladie, vers huit heures du matin, elle recommanda que l'on fît venir derechef son confesseur et que l'on préparât un autel pour poser le Corps sacré du Sauveur et les huiles saintes.

Pendant que l'on s'empressait ainsi autour d'elle, la pieuse abbesse faisait chanter souvent l'hymne qui commence ainsi : O âme aimée du Très-Haut Créateur, contemple et vois ton saint Dominateur, qui, attaché, t'attend, les bras ouverts..... Et, comme toutes les Sœurs étaient en pleurs, elle se tourna vers elles et leur dit : « Je vous en prie, mes filles, mettez fin à vos larmes, et soyez joyeuses de ce que je sois délivrée de cette misérable vie, pour aller jouir d'une si grande félicité. » Puis, s'adressant aux tourières: « Hâtez-vous d'aller ouvrir, leur dit-elle, car mon confesseur attend pour entrer. « Elles y allèrent et trouvèrent, en effet, le confesseur qui venait d'arriver.

Comme celui-ci voulait l'administrer et ne trouvant point promptement, dans son livre, les prières à réciter, la Sainte, instruite par Dieu, lui dit : « Cherchez, mon Père, au milieu du livre, en tel endroit, vous trouverez ce que vous désirez. » Ce qui fut ainsi.

Après que cette bienheureuse Mère eut reçut le Saint Viatique, se tournant vers ses filles éplorées : « Vous, mes Sœurs, dit-elle, je vous prie toutes de me pardonner si jamais, en aucune manière, je vous ai dit ou fait quelque chose qui vous ait offensées, et n'en priez pas moins Dieu pour moi. »

Alors, elle leur donna par trois fois sa bénédiction, au nom de la Très Sainte Trinité, puis, avec un visage qui marquait la joie dont son cœur surabondait, elle dit : « Jésus! Jésus! Jésus! » Et, soupirant doucement, elle exhala son âme bienheureuse entre les mains de son Epoux. C'était le 5 mars 1463. Elle était âgée de cinquante ans.

MIRACLES QUI SUIVENT SA MORT

Alors on n'entendit que pleurs et gémissements parmi la foule immense des vierges qu'elle laissait orphelines. Après avoir satisfait à leur douleur, elles portèrent le corps de leur sainte Mère dans l'église abbatiale, pour célébrer les obsèques.

Arrivées près de l'autel, plusieurs virent le visage de la Bienheureuse s'illuminer par intervalles d'une splendeur merveilleuse et montrer des signes d'une grande joie.

Dès qu'on l'eut déposée en terre, un parfum d'une admirable suavité, sortant du tombeau, se répandit dans tout le monastère, et on vit des rayons étincelants en sortir en abondance.

Les miracles, qui s'étaient multipliés sous la main de sainte Catherine durant sa vie, ne cessèrent point après sa mort. On portait en foule les malades à son tombeau, et aussitôt la santé leur était rendue.

COMMENT LE CORPS DE SAINTE CATHERINE VIENT DE LUI-MÊME SE PLACER SUR UN TRONE, ET COMMENT IL Y RESTE ENCORE

Ces miracles faisaient tellement éclater la sainteté de la pieuse abbesse, que, dix-neuf jours après sa sépulture, on voulut retirer le saint corps du simple tombeau où on l'avait placé, pour lui donner une sépulture plus digne. Mais, au moment même, les démons soulevèrent une si horrible tempête de pluie, de grêle, de tonnerre et de vent que l'on ne pouvait même pas trouver le lieu de la sépulture. On se mit en prière, et soudain le temps devint clair et serein.

Le corps fut trouvé aussi frais que celui d'une jeune fille, et si plein de chaleur qu'il échauffait les mains de ceux qui le touchaient. En même temps, une agréable odeur se répandit de nouveau dans toute l'abbaye et les maisons environnantes.

Les religieuses portèrent processionnellement les saintes reliques; or, au moment où l'on passait devant le tabernacle, le visage de la Bienheureuse parut de nouveau tout radieux, comme au moment de sa mort, et s'inclina doucement par trois fois pour saluer le Corps sacré de Jésus-Christ, son divin Epoux.

On l'exposa à la vénération des fidèles; de moment en moment, la Sainte se montrait plus belle et plus colorée, d'une rougeur mêlée de blanc, comme une personne vivante; il en sortait en même temps une sueur qui embaumait l'air et semblait parfois se changer en gouttes de sang.

Il en était ainsi quand, tout à coup, la Sainte se leva doucement et vint s'asseoir sur un trône qui se trouvait auprès.

On a pu constater depuis qu'elle n'était pas véritablement assise, mais qu'elle ne s'appuyait que sur le pied droit. Il y a aujourd'hui plus de quatre siècles que ce miracle dure encore. Le visage et les mains sont découverts, le reste du corps est recouvert de son voile et de ses habits religieux; les bras ont encore une flexibilité qui permet de les soulever; elle a une tache blanchâtre près du menton, c'est, comme nous l'avons dit, la marque du baiser qu'elle reçut de l'Enfant Jésus la nuit de Noël.

Chaque année, du 9 au 16 mars, les fidèles ont libre accès auprès du saint corps, et tous s'empressent de venir dévotement lui baiser le pied droit.

SAINTE FRANÇOISE ROMAINE

Fête le 9 mars.

Sainte Françoise, priant avec l'ange, reçoit la visite et les instructions de la Reine du ciel.

Françoise naquit à Rome, d'une famille illustre sous le pontificat d'Urbain VI, l'an de grâce 1384.

Dès sa plus tendre enfance, on remarqua en elle les indices de sa future sainteté. Elle avait appris dans les bras de sa mère le petit office de la Sainte Vierge, et depuis lors, elle le récita chaque jour.

Douce et humble de caractère, les choses nouvelles et curieuses n'avaient aucun attrait pour elle, tous ses goûts l'entraînaient vers la solitude, et elle expiait ses moindres fautes par de sévères pénitences.

Elle fréquentait assidûment l'église des Pères Olivétains, au forum.

Une enfance ainsi passée dans le recueillement, dans l'union avec Dieu, dans la pratique de la mortification chrétienne, l'avait disposée à se consacrer à Jésus-Christ et à n'avoir d'autre amour que le sien. Le père de Françoise contraignit la pauvre enfant à une union terrestre. La Sainte se soumit; mais, contrariée dans ses aspirations, blessée dans son amour envers le divin Epoux des âmes, le jour des noces fut pour elle un jour de deuil. Laurent Ponziani trouva, il est vrai, en elle une femme tendre, bonne et dévouée, mais c'est que l'amour de Dieu avait jeté dans le cœur de Françoise de trop profondes racines pour que le devoir ne fût pas la règle de toutes ses actions.

FRANÇOISE GUÉRIE PAR SAINT ALEXIS

Peu de temps après son mariage, Françoise tomba malade. Elle était depuis une année entière clouée sur son lit de douleur sans que sa patience

se fût démentie un instant, quand une nuit sa chambre se remplit d'une lumière extraordinaire : toutes les servantes dormaient et Françoise s'entretenait avec Dieu dans la prière ; un jeune homme d'une admirable beauté apparut ; son vêtement était celui d'un pèlerin, mais sa splendeur disait assez que ce pèlerin était un habitant des cieux.

— Je suis Alexis, dit-il ; Dieu m'envoie vers vous, fidèle servante du Christ, pour vous rendre la santé.

Et il étendit sur le lit de la malade une robe au tissu d'or et disparut...

Aussitôt Françoise se lève parfaitement guérie et court chez Vannozza, sa belle-sœur, la réveille en sursaut, et lui raconte le miracle : « Hâtons-nous, dit-elle, d'aller remercier le Saint. »

Vannozza se leva promptement et toutes deux se rendirent à l'église de Saint-Alexis où elles épanchèrent leurs âmes dans une fervente action de grâces.

A dater de ce moment, Françoise mena une vie plus sainte encore, et Vannozza devint la compagne de toutes ses œuvres de piété et de miséricorde. Les deux jeunes femmes se construisirent une retraite au fond du jardin. Là elles passaient tous les instants de liberté, que leur laissaient leurs devoirs d'état.

Un jour Cécile, leur belle-mère, avait organisé une joyeuse partie de campagne « pour passer le temps. » Or Françoise et Vannozza, trouvant le temps de la prière trop court, se cachèrent si bien au moment du départ qu'il fut impossible de les trouver.

Seules avec Dieu, elles donnèrent quelques heures à l'oraison, puis se récréèrent par de pieux colloques. Vannozza disait à Françoise : « Si Dieu » nous accorde la grâce d'être un jour ermites, » que ferons-nous, ma sœur? Où prendrons-nous » de quoi nous nourrir? » Françoise répondit :

« Lorsque nous serons au désert, nous irons » chercher des fruits et des racines, et Dieu nous » fera la grâce d'en trouver assez pour suffire à » nos besoins. »

A cet instant, deux grosses pommes tombèrent d'un arbre voisin : on était cependant au mois d'avril. Dieu leur montrait par là qu'il avait leur piété pour agréable, et aussi qu'il n'abandonne jamais ses serviteurs ; mais il ne les voulait pas ermites.

Cécile mourut, et Françoise, malgré son extrême jeunesse, se vit chargée du soin de la maison. Elle n'abandonna cependant aucune de ses pratiques de dévotion, mais elle veilla à ce qu'elles ne nuisissent en rien à ses devoirs de famille. Elle savait au besoin interrompre une prière pour aller où on l'appelait et revenir la reprendre ensuite. Jamais elle ne perdait un instant. Elle gardait la présence de Dieu et faisait toutes ses actions pour lui plaire.

FRANÇOISE MAITRESSE DE MAISON — SA CHARITÉ

Elle avait soin de ses serviteurs, les exhortant à vivre dans la crainte de Dieu, et sa parole portait des fruits dans leurs âmes. Du reste, elle traitait ses domestiques comme ses frères et ses sœurs, leur demandant pardon lorsqu'elle croyait les avoir offensés et ne sortant de la mansuétude de son caractère que pour réprimer parmi eux les sujets de contestation et de scandale. Alors elle s'animait d'un saint zèle et leur parlait avec une grande autorité.

Les intérêts de Dieu lui étaient trop chers pour que le sentiment du respect humain entrât dans son âme et mît des bornes à son zèle. Un jour, un ami de son mari lui ayant donné un livre défendu par l'Eglise (car en dépit des révoltes de notre siècle d'indépendance, l'Eglise, notre mère, a le droit d'interdire à ses enfants les lectures dangereuses), la Sainte arracha ce livre des mains de Laurent, et courut le jeter au feu. Laurent mécontent la reprit avec aigreur ; mais Françoise, pleine de zèle, lui enlevait pour les brûler tous les livres mauvais ; et plus d'une fois les domestiques entendirent le bruit que faisaient alors les démons irrités.

Vannozza étant tombée malade, Françoise la soigna avec toute la tendresse qui unissait ces âmes dont Dieu était le lien. Comme elle se désolait de ne pouvoir trouver un poisson que désirait sa sœur, ce poisson tomba soudain à ses pieds. Et Vannozza en ayant mangé recouvra la santé.

Les serviteurs de Françoise avaient ordre de ne jamais congédier soit un pauvre, soit un religieux sans lui être venu en aide, mais une année où la disette était extrême, Laurent craignit que la charité de sa femme ne le réduisît lui-même à la mendicité. Il lui enleva donc la clef du cellier, préleva la provision nécessaire à sa famille et vendit le reste.

Mais quelques jours après, il trouva dans ce même grenier quarante mesures d'un froment magnifique : il laissa dès lors toute liberté à Françoise de continuer ses largesses.

Françoise eut deux fils, Baptiste et Evangéliste, et une fille nommée Agnès.

Baptiste, l'aîné de ses fils, se maria et transmit à sa postérité l'honneur et la bénédiction d'une Sainte.

Evangéliste, le cadet, vécut comme un ange. Il était si fidèle à Dieu et si appliqué à l'oraison que, dès ses plus jeunes années, il obtint des faveurs exceptionnelles : entre autres le don de prophétie. Il ne pensait qu'au ciel et ne parlait que de Dieu. Ses désirs au reste furent promptement exaucés, car il mourut à l'âge de neuf ans.

Outre l'ange gardien que nous avons tous et que Dieu charge de nous diriger, Dieu avait donné à Françoise un ange chargé de la punir. Cet ange était sévère, car, à la moindre faute, il la frappait, même en public. L'ange restait invisible, mais les coups étaient entendus de tous.

Ainsi Françoise était avec ses amies. Quelques dames étrangères firent tomber la conversation sur des objets de vanité, Dieu inspira à la Sainte de les interrompre et, comme elle hésitait, elle reçut sur la joue un rude soufflet.

Que de soufflets, si toutes les chrétiennes avaient cet ange!

EN COMPAGNIE D'UN ARCHANGE

Une nuit, Agnès dormait profondément; sa mère vit voltiger au-dessus de la tête de l'enfant une colombe d'une blancheur éblouissante, qui, tenant un cierge allumé, l'approchait de tous les sens de l'enfant. Après quoi, l'oiseau disparut. La nuit suivante, une lumière éclatante remplit la chambre et le petit Evangéliste apparut à Françoise. Il avait les mêmes vêtements, la même taille, les mêmes allures que de son vivant, mais sa beauté était incomparable. Auprès de lui se tenait un jeune homme d'un aspect plus ravissant encore. La pauvre mère, ne se possédant plus de joie, voulut serrer son enfant

contre son cœur, mais il était impalpable et elle dut se contenter de le voir et d'entendre sa voix. « Notre unique occupation, disait le petit saint, » est de contempler l'abîme infini de la bonté de » Dieu, de louer et de bénir sa majesté... Nous » ne pouvons avoir aucune douleur; nous jouis- » sons d'une paix éternelle...

» Celui-ci, dit-il, en montrant le jeune homme » qui l'accompagnait, est un archange... Dieu » vous l'envoie pour être votre consolation pen- » dant le reste de votre pèlerinage; il ne vous » quittera ni jour ni nuit et vous aurez la conso- » lation de le voir constamment... Ma sœur Agnès » mourra bientôt, mais, consolez-vous, elle vien- » dra s'associer à moi dans la gloire. »

Françoise comprit la vision de la nuit précédente, elle s'efforça d'orner l'âme de sa fille de toutes les vertus. Agnès mourut peu après.

Depuis lors, sa sainte mère jouit constamment de la présence de son archange. Une lumière céleste l'environnait, lumière si resplendissante que les regards de Françoise en pouvaient à peine supporter l'éclat, excepté quand son âme, unie à Dieu par l'oraison, participait elle-même en quelque sorte à cette gloire céleste.

Si quelqu'un prononçait une parole mauvaise, l'archange cachait son visage dans ses mains.

Françoise, avant d'avoir complètement soumis sa volonté à celle de Dieu, témoignait parfois son ennui du travail, des soins domestiques ou des visites importunes. Mais, à la moindre impatience, l'archange s'éloignait. La sainte reconnaissait aussitôt sa faute, conjurant cet ami fidèle de la lui pardonner et l'archange se hâtait de revenir.

HUMILITÉ ET AUSTÉRITÉ

Laurent, témoin chaque jour des vertus de son épouse et des grâces extraordinaires dont elle était favorisée, voulut que cette femme privilégiée appartînt à Dieu seul. Il la considéra désormais comme sa sœur et lui demanda seulement de ne pas l'abandonner et de continuer à gouverner sa maison. Françoise, tout heureuse de renoncer entièrement au monde, se dépouilla de ses riches parures, les vendit et en employa le prix à secourir les indigents; puis elle se fit une robe d'une étoffe si grossière qu'à peine ses servantes eussent voulu en porter de semblables.

Quand elle parut ainsi en public, le blâme fut universel; mais, forte de l'approbation de son époux, heureuse de l'humiliation que ce costume lui procurait, elle ne fit aucun cas des jugements du monde; et afin de s'humilier davantage, elle sortait chaque matin, allait dans ses vignes hors de la ville, et là, ramassant des sarments de bois mort, elle en faisait un fagot qu'elle portait sur sa tête pour le donner à quelques pauvres de Rome.

Une année la disette sévit; Françoise s'adjoignit Vannozza, et ces deux saintes femmes allaient de porte en porte quêter pour les pauvres. On les recevait d'ordinaire assez mal, on leur disait des injures, on les frappait, mais elles étaient heureuses de souffrir pour Jésus-Christ.

Dieu récompensa leur courage. Une fois, elles entendent des cris déchirants. C'était une mère pleurant son enfant, mort sans baptême. Françoise pénètre dans la maison, reproche vivement à la mère sa coupable négligence, ressuscite l'enfant et se sauve pour échapper aux actions de grâces.

Le clergé de Rome se rendait, un jour de carême, à la basilique de Saint-Paul. Les fidèles suivaient en foule. Françoise vit à la porte de l'église, assis sur une longue poutre, des pauvres qui demandaient l'aumône. Elle prit place parmi eux, tendit la main comme eux et se sentit pleine de consolation en pensant qu'il y aurait certainement dans l'assistance beaucoup de personnes du grand monde romain, vis-à-vis desquelles elle braverait le respect humain.

A ces humiliations, Françoise joignait de nombreuses mortifications. Elle ne buvait pas de vin et faisait un seul repas. Jamais elle ne mangeait ni viande, ni œufs, ni laitage, ni poisson. Elle portait un cilice sur la chair nue. Un cercle de fer ceignait ses reins et lui faisait des blessures sanglantes. Sa discipline était armée de pointes aiguës, et elle s'en servait sans ménagement. Elle était couverte de plaies. Pour expier la moindre imperfection, elle se meurtrissait le corps, frappant sa bouche jusqu'au sang, quand elle avait proféré une parole inutile. Si rigoureuse envers elle-même, elle était pleine de douceur envers les autres, toujours sensible à leurs peines, toujours compatissante à leurs infirmités.

La Passion était le sujet constant de ses méditations et la source de son inconsolable douleur. Elle pleurait ses fautes et les fautes des pécheurs dans toute l'amertume de son âme, et Dieu, par une grâce particulière, l'associa tellement aux souffrances de la croix, qu'elle en éprouvait des douleurs physiques très violentes. Si elle contemplait les plaies des pieds du Sauveur Jésus, les siens pouvaient à peine la porter. Si elle élevait son regard vers la couronne d'épines elle sentait aussitôt sa tête percée de pointes aiguës. Il se fit même sur son cœur une plaie miraculeuse, dont il s'échappait une eau abondante.

Le roi de Naples ayant envahi Rome, Françoise vit son mari exilé et ses biens confisqués; sa patience fut héroïque. Enfin son mari revint et ses biens furent restitués.

Trente années de sa vie furent employées à servir les pauvres; elle pansait leurs plaies et lavait leurs ulcères, buvait l'eau qui les avait lavés; car elle voyait dans ces pauvres ulcérés son Seigneur Jésus, qui, par amour pour nous, s'était rendu lui-même comme un lépreux.

LES OBLATES DE SAINTE FRANÇOISE

Les Saints doivent être les coopérateurs de Jésus-Christ et leur vie surnaturelle doit s'épancher au dehors par le bien opéré dans les âmes. Françoise le comprit; elle apaisait les dissentiments, combattait la vanité des femmes, prêchait l'amour de Dieu et des pauvres, et, par sa parole persuasive, convertissait un nombre incroyable d'âmes.

Françoise, un jour, dit à quelques dames de la société romaine :

— Je crois, mesdames, que nous ferions une chose excellente et fort agréable à Dieu, si, nous consacrant toutes à sa Mère, nous formions une confrérie en son honneur.

Ces simples mots fructifièrent, et, sans que Françoise s'en doutât, furent l'origine de la congrégation des Oblates, ainsi nommées parce qu'elles font *oblation* ou *offrande* d'elles-mêmes à Dieu.

Ce n'était d'abord qu'une association de femmes dévouées au culte de la Sainte Vierge et travaillant à leur propre perfection, sous la conduite de notre Sainte. Mais, plus tard, Dieu donna à sa fidèle servante des lumières sur l'établissement d'une congrégation régulière.

La veille de Noël (1433), l'Enfant Jésus des-

cendit dans les bras de la Sainte et la caressa tendrement.

Puis saint Pierre apparut, lui donna la sainte communion de sa main, tandis que saint Paul et saint Benoît assistaient à l'autel le Prince des apôtres. Sainte Madeleine était présente.

Après la messe, saint Pierre reçut la consécration de Françoise et lui donna des instructions détaillées pour l'établissement de sa congrégation religieuse.

Un jour, Françoise vit la Reine céleste entourée d'une multitude d'anges. La Sainte s'approcha de Marie et lui dit :

« Soyez la bienvenue, mon Oblate, singulière-» ment aimée de moi et de mon Fils... »

Et Françoise vit ses filles spirituelles au pied du trône de Marie. Elle l'entendit leur dire :

« Ames bénies du Créateur, il vous a toutes » acceptées pour mes Oblates. Tenez-vous prêtes à » répondre à mon appel. Je vous attendrai le jour » de la fête de mon Annonciation. »

D'autres fois, alors qu'elle était à genoux devant une statue de la Vierge, son ange s'approchait, et lui présentant son livre d'oraisons, continuait la prière avec elle. C'est à ce moment que Marie apparaissait, assise sur un trône d'or, et lui donnait de touchants enseignements.

Ainsi surnaturellement instruite et guidée, Françoise, malgré tous les obstacles suscités par le démon, établit la congrégation des Oblates ; mais ce ne fut que trois ans après qu'elle vint demeurer avec ses filles, car Laurent, son mari, vivait encore.

Quand il mourut, Françoise avait cinquante-deux ans. Le jour de Saint Benoît, elle quitta sa maison, alla au monastère, et s'étant présentée pieds nus devant ses filles, elle se prosterna les bras étendus en croix et dit d'une voix entrecoupée de sanglots :

« Je vous supplie, mes sœurs, et vous conjure » de me recevoir comme une pécheresse misé-» rable, qui, après avoir donné au monde les plus » belles années de sa vie, vient en offrir à Dieu les » tristes restes. »

Les Oblates, toutes joyeuses, introduisirent leur mère dans le monastère, et la supérieure voulut aussitôt abdiquer toute autorité pour se soumettre à celle de la sainte fondatrice. Celle-ci n'étant venue que pour obéir, eut peine à condescendre aux vœux de ses filles et le gouvernement resta quelque temps encore aux mains de la première supérieure.

La pauvreté était extrême, car Françoise avait laissé toute sa fortune à son fils. Il arriva donc, un jour, que la Sœur chargée du réfectoire ne trouva du pain que pour trois, et elles étaient quinze à table. La Bienheureuse voulait aller mendier dans la ville, mais la supérieure lui en ayant refusé la permission, Françoise, toujours obéissante, se rendit au réfectoire et divisa le pain en quinze morceaux. Il plut à Dieu de renouveler le miracle de la multiplication des pains, car chez les Oblates comme dans l'Evangile, après que toutes se furent rassasiées, on recueillit les restes dans des corbeilles et elles s'en nourrirent le lendemain.

La soumission envers son confesseur décida Françoise à accepter la charge de supérieure, et Dieu bénit son sacrifice, car il lui donna pour compagnon un nouvel ange pris dans le chœur des *Puissances*, et dont la gloire était beaucoup plus éclatante encore que celle de l'archange. Sa protection contre les démons était aussi plus efficace, son seul regard les mettait en fuite. Il révélait à Françoise les choses présentes et à venir, de sorte que la direction de cette sainte femme était pleine de lumière et son zèle sans bornes. Elle se faisait la dernière de toutes, mais néanmoins elle n'oubliait pas que le principe de l'autorité est un principe établi par Dieu lui-même. Aussi l'autorité entre ses mains n'était pas un vain mot. Elle corrigeait les imperfections, reprenait les paroles oiseuses, punissait les moindres infractions à la règle.

Un jour, elle avait conduit ses filles dans les vignes pour y ramasser du bois sec. Une d'elles lui demanda la permission d'aller boire à une fontaine voisine :

« Un peu de patience, lui répondit la Sainte. » Et continuant son travail, elle s'éloigna.

Une de ses filles, Perna, la vit se mettre à genoux et l'entendit adresser cette prière à Notre-Seigneur :

« Mon Seigneur Jésus, vos servantes n'ont rien ni à manger ni à boire : veuillez les secourir. »

« Elle ferait mieux, se dit Perna, de nous reconduire au monastère. »

Françoise instruite intérieurement dit à Perna : « Levez les yeux, fille de peu de foi » et Perna vit des grappes de raisin fort mûres pendant à la vigne. Les sœurs accoururent et se rassasièrent. On était au mois de janvier.

COMBATS CONTRE SATAN

Tandis que Françoise découvrait à ses sœurs leurs tentations les plus secrètes et leur enseignait le moyen de combattre l'esprit du mal, elle-même subissait, de la rage des démons, de si cruels traitements qu'elle était pour toutes un sujet de compassion. Mais rien n'effrayait notre Sainte.

Un jour qu'elle était à genoux au pied du lit d'une de ses filles malades, le démon la jeta par terre avec grand bruit, et la traîna violemment jusqu'à la porte. Françoise se releva, et se mit aussitôt en oraison : « Ce n'est rien, dit-elle ; tenez-vous en repos, ma sœur, et priez ; le diable ne peut faire que ce que Dieu lui permet. »

Une nuit, Françoise était en oraison, le diable la prit par les cheveux et, la portant sur la terrasse, la suspendit au-dessus de la voie publique. Françoise se confia en la bonté de Dieu qui la remit en sûreté dans sa cellule.

Un jour, elle avait allumé un cierge bénit. Satan le prit, le jeta par terre et cracha dessus. La servante de Dieu lui ayant demandé dans quel but il profanait ainsi une chose sainte : « Parce que les bénédictions de l'Eglise me déplaisent souverainement, » répondit-il.

Pendant une extase, l'ange Raphaël la conduisit devant une porte sur laquelle étaient inscrits ces mots :

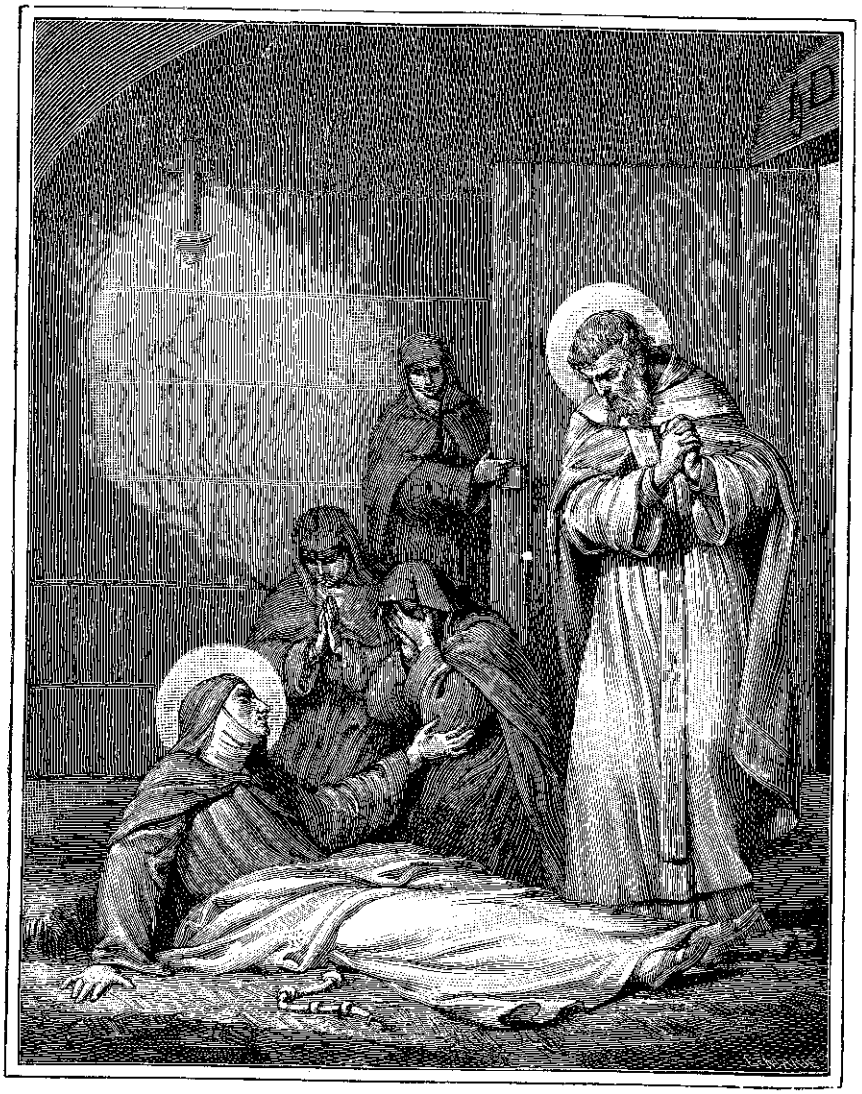
CE LIEU EST L'ENFER OU IL N'Y A NI REPOS, NI CONSOLATION, NI ESPÉRANCE

Elle fut témoin des horribles tourments des damnés. Elle visita ensuite les limbes, puis le ciel où les anges et les saints la conviaient à venir partager leur allégresse.

Ce jour heureux ne tarda pas, car peu après (le 9 mars 1440), Françoise s'envola vers les cieux. — Son corps repose dans l'église de Pères Olivétains, qui porte aujourd'hui son nom.

SAINT GRÉGOIRE DE NYSSE ET SA SŒUR SAINTE MACRINE LA JEUNE

Fêtes de saint Grégoire le 9 mars et le 14 octobre.
Fête de sainte Macrine, le 19 juillet.



Dernier entretien de saint Grégoire de Nysse avec sa sœur sainte Macrine.

LA FAMILLE DE SAINT BASILE

On trouve difficilement dans l'histoire de l'Eglise une famille aussi vénérable que celle de saint Basile, évêque de Césarée et docteur de l'Eglise.

En tête, brille la courageuse aïeule sainte Macrine l'ancienne, qui souffrit pour la foi durant les dernières persécutions païennes, vit ses biens confisqués et passa sept ans dans un exil volontaire, en compagnie de son mari, dans une forêt de la province du Pont. (Nous en avons parlé au jour de sa fête, 14 janvier.)

Le père, saint Basile l'ancien, orateur distingué et professeur d'éloquence, non moins remarquable par ses vertus que par ses talents, fut le premier maître de ses fils dans les belles lettres.

La mère, sainte Emmélie, fut également un modèle de l'épouse et de la mère chrétienne.

Dix enfants furent le fruit de leur union et la bénédiction de leur foyer domestique. Sur ce nombre, l'Eglise vénère quatre saints : trois évêques, saint Basile de Césarée, saint Grégoire de Nysse, saint Pierre de Sébaste, et une religieuse basilienne, sainte Macrine, surnommée la jeune pour la distinguer de son aïeule.

L'ÉLÈVE DE DEUX SAINTES
DEVENUE L'ÉDUCATRICE DE SES FRÈRES

Née vers l'an 330, Macrine était l'aînée de sa nombreuse famille. Sa vénérable aïeule, dont elle réjouit les dernières années, versa dans sa jeune âme son courageux esprit de foi. Sa mère, sainte Emmélie, se chargea elle-même de son éducation; des extraits de la Sainte Ecriture, sagement choisis, furent le manuel dont se servit la pieuse institutrice pour former le cœur et l'esprit de son élève.

Macrine profita admirablement d'une éducation si chrétienne; dès son enfance, on vit briller en elle les vertus d'une sainte. Bientôt elle put aider sagement sa mère à élever ses frères et ses sœurs, qui la vénérèrent toute leur vie comme une seconde mère.

Pour se débarrasser des nombreux prétendants qui s'empressaient de demander la main de sa fille, et mettre celle-ci à l'abri de leurs recherches importunes, son père, Basile, la fiança fort jeune encore à un chrétien digne de son choix. Mais Dieu avait d'autres desseins sur Macrine; le jeune homme mourut prématurément peu après. Macrine, qui souhaitait n'appartenir qu'à Jésus-Christ, profita de cet événement pour refuser toute autre alliance et persévéra dans la sainte virginité.

Sans cesse auprès de sa mère, veillant à tous ses besoins, partageant ses travaux et ses prières, elle lui était plus utile, dit saint Grégoire de Nysse, que plusieurs servantes.

Dieu, dont les desseins sont impénétrables, ayant ôté à cette famille son vertueux chef, peu après la naissance de Pierre son dernier fils, Macrine, plus dévouée que jamais à ses devoirs de fille et de sœur aînée, partagea avec sa mère le gouvernement et le soin de la maison.

Les biens, qui étaient considérables furent sagement administrés, les enfants bien élevés et plus tard établis, chacun selon ses désirs et sa vocation.

LE PREMIER COUVENT DES BASILIENNES

Alors Emmélie et Macrine, renonçant au monde, firent construire un monastère sur les bords de la rivière de l'Iris, dans la province du Pont, et s'y retirèrent, suivies de quelques-unes de leurs servantes, qui devinrent désormais leurs sœurs en Jésus-Christ. D'autres veuves ou filles vinrent bientôt augmenter la communauté. Toutes obéissaient à sainte Emmélie comme à leur mère.

Un jour, les deux saintes reçurent la visite de saint Basile, qui, désireux d'imiter sa mère et sa sœur, fonda, dans le même pays, de l'autre côté de la rivière, un couvent de religieux; ce fut le berceau de l'Ordre basilien. Pierre de Sébaste y rejoignit son frère et lui succéda dans le gouvernement du monastère.

Sainte Emmélie mourut, comblée de jours et de mérites, entre les bras de Macrine sa fille aînée et de Pierre son dernier fils.

C'était vers l'an 373. Depuis plusieurs années, saint Basile, devenu évêque de Césarée, était la lumière de toute l'Eglise d'Orient et soutenait vaillamment la lutte pour la vérité. Son frère, saint Grégoire, l'imitait.

SAINT GRÉGOIRE DE NYSSE

Troisième fils de sainte Emmélie, Grégoire avait, comme son père et son frère aîné, le don de l'éloquence. Après une éducation littéraire et chrétienne, il s'était d'abord décidé à s'établir dans le monde et s'était engagé dans les liens du mariage. Quelques-uns pensent que son épouse était cette vertueuse Théosébie dont parle saint Grégoire de Nazianze dans un de ses écrits. Quoi qu'il en soit, elle mourut jeune, et Grégoire entra dans l'état ecclésiastique.

Cette démarche ne fut pas cependant sans quelques hésitations; un moment même, Grégoire reprit sa chaire de professeur de belles lettres. Mais les exhortations de son ami saint Grégoire de Nazianze le décidèrent à ne pas se donner à Dieu à demi. Il rompit définitivement avec le monde pour ne plus s'occuper que des devoirs du saint ministère.

Promu au sacerdoce, il ne tarda pas à être demandé pour évêque par les habitants de la petite ville de Nysse en Cappadoce. Il fut sacré par le métropolitain de la province, qui était son frère saint Basile.

Les hérétiques ariens, ennemis de la divinité de Jésus-Christ, aidés par l'empereur Valens leur ami, dévastaient alors l'Eglise d'Orient. Ces hérétiques attaquèrent l'élection de Grégoire, dont ils redoutaient l'éloquence : « C'est son frère, disaient-ils, qui l'a sacré, l'ordination est simoniaque. » En outre, ils avaient suscité un calomniateur, nommé Philocharès, pour l'accuser de divers crimes.

Dans un conciliabule tenu à Ancyre, les hérétiques déclarèrent Grégoire indigne de l'épiscopat. Aussitôt, Démosthènes, gouverneur de la Cappadoce et ancien cuisinier de l'empereur, envoya une escouade de soldats pour conduire à Ancyre le saint évêque. A leur arrivée à Nysse, ils trouvèrent Grégoire malade et l'obligèrent néanmoins à les suivre. Mais bientôt, craignant de l'exposer à une mort prochaine, le chef de l'escouade permit à son prisonnier de s'aliter dans une bourgade peu éloignée de Nysse.

A la nouvelle de cet attentat, les évêques catholiques de la province se réunirent en Concile, déclarèrent que l'élection de Grégoire avait été faite selon le droit canonique et que les accusations de Philocharès ne reposaient sur aucun fondement. Peut-être que cette réclamation si légitime serait restée sans succès, mais l'ancien cuisinier impérial, se voyant de plus en plus impopulaire en Cappadoce, demanda son changement, et Grégoire put rentrer en paix dans sa ville épiscopale.

La mort de son illustre frère, saint Basile, alors la lumière de l'Eglise orientale, fut pour lui une immense douleur. C'était en 379. Ce deuil ne lui fit cependant pas négliger les intérêts de l'Eglise et, quelques mois après, il assistait au Concile d'Antioche où ses collègues dans l'épiscopat le chargèrent d'aller visiter les Eglises d'Arabie et d'y régler plusieurs affaires importantes pour le bien de ces chrétientés.

Avant de partir pour cette mission, Grégoire voulut aller rendre visite à sa sœur aînée, sainte Macrine, qu'il n'avait pas vue depuis huit ans, et se consoler un peu auprès d'elle de la mort de saint Basile.

Mais, hélas! il allait au-devant d'un nouveau deuil.

« Aussitôt le Concile terminé, dit-il, je pris la route de la province du Pont.

» J'avais déjà accompli un long trajet, et je n'étais plus séparé de Macrine que par une journée de marche, lorsqu'un songe prophétique m'annonça ce qui allait m'arriver. Il me semblait que je portais en mes mains le corps inanimé d'un martyr, d'où rayonnait une lumière si

éclatante que mes yeux n'en pouvaient soutenir l'éclat. Trois fois de suite j'eus le même songe, et, ne pouvant me l'expliquer, j'attendais l'avenir avec inquiétude.

» Le lendemain, je me mis en route. A quelque distance de l'Iris, je rencontrai un domestique du monastère et je lui demandai si mon frère s'y trouvait. « Il y a quatre jours qu'il est parti, répondit-il, mais il a pris une autre route; il allait vous annoncer que votre sœur est malade. » « A cette nouvelle, mon cœur fut inondé de tristesse et je hâtai ma course.

» Les religieux, prévenus de mon arrivée, vinrent au-devant de moi en procession. Je me rendis aussitôt au couvent des religieuses; celles-ci étaient toutes réunies dans l'église et y attendaient ma venue dans une grande modestie.

» J'entrai dans le sanctuaire, et après avoir prié devant l'autel, je me levai. Toutes les religieuses défilèrent alors successivement devant moi, s'arrêtant pour me baiser la main et recevoir à genoux ma bénédiction. Ensuite, elles se retirèrent en silence pour vaquer chacune à son office, et je demeurai seul dans l'église.

L'ÉVÊQUE ET SA SŒUR — DERNIERS ENTRETIENS

» Macrine, leur supérieure, n'avait point paru.

» On me conduisit alors à la modeste cellule qu'elle habitait. Je ne pus contenir mon émotion en la voyant dans une si grave maladie et une si grande pauvreté. Elle n'avait ni lit, ni matelas, mais se trouvait étendue par terre sur une planche, recouverte d'un cilice; une autre planche un peu plus élevée soutenait sa tête endolorie.

» Aussitôt qu'elle m'aperçut, elle essaya de se soulever, malgré sa faiblesse, en appuyant sa main à terre pour se soutenir. Elle indiquait ainsi qu'elle voulait me recevoir avec honneur. Je m'empressai de courir à elle pour l'aider à se replacer comme avant sur son pauvre lit.

» Alors elle leva les mains vers le ciel et dit : « Je vous rends grâces, mon Seigneur et mon » Dieu, d'avoir exaucé mes désirs en inspirant à » votre serviteur de venir visiter votre servante. »

» Elle tâchait de nous cacher la difficulté qu'elle éprouvait à respirer, afin de ne pas augmenter notre douleur. Elle nous montrait un visage gai et nous entretenait de choses qu'elle pensait nous être agréables. Mais la conversation ayant amené sur ses lèvres le nom de Basile, un torrent de larmes s'échappa de mes yeux.

» Macrine ne partageait point cette douleur tout humaine. Elle me laissa donner libre cours à mon émotion, puis, doucement, avec la prudence d'une véritable maîtresse des âmes, elle se mit à parler avec tant d'élévation de la conduite secrète de Dieu dans tout ce qui arrive sur la terre et dans les afflictions qu'il nous envoie, que, mon âme s'élevant au-dessus des sentiments de la nature, je me croyais transporté avec ma sœur dans les régions du ciel.

» J'étais dans l'admiration en voyant que, malgré la faiblesse extrême où l'avait jetée une fièvre dévorante et pendant que son corps était déjà tout couvert d'une sueur froide, annonce de sa mort prochaine, elle conservait toute la liberté de son esprit. Ainsi, comme nous l'apprend l'Ecriture, le patriarche Job, tout couvert et rongé d'ulcères, parlait avec abondance et sublimité de l'état de l'âme, du but de la vie présente, de la résurrection des corps et de la vie future.

» Quand Macrine eut achevé d'exposer ce magnifique sujet, elle me dit : « Mon frère, il est temps d'aller prendre la nourriture et le repos dont vous avez besoin après les fatigues d'un si long voyage. » Certes, le plus doux repos que je pouvais goûter était de l'entendre parler. Je lui obéis cependant, et je me rendis dans un jardin proche de la maison, et je m'arrêtai sous un pavillon fort agréable que l'on m'avait préparé à l'ombre des grands arbres.

» Mais rien n'était capable de me réjouir, tant j'avais le cœur serré par l'imminence du malheur que je redoutais. Je comprenais maintenant ce que signifiait la vision qui m'avait inquiété la nuit précédente, je devinais quelles reliques j'aurais à porter dans mes bras, et j'en parlais à l'un de ceux qui m'accompagnaient.

» Cependant Macrine, comme si elle avait deviné nos pensées, nous envoya dire de cesser de nous affliger, qu'elle se sentait mieux. Nous nous levons à cette nouvelle, pour aller la rejoindre. Alors, reprenant l'entretien interrompu, ma chère sœur se mit à nous raconter toute l'histoire de sa vie, avec une merveilleuse clarté de mémoire, détaillant tous les bienfaits dont Dieu avait favorisé mon père, ma mère et toute notre famille, pour lui en rendre de dignes actions de grâces.

» Durant cet entretien, il m'échappa de parler avec quelque amertume des périls et des persécutions que j'avais subis pour la foi au temps de l'empereur Valens. « Quoi! me dit-elle, appelez-vous cela des disgrâces? Ne devez-vous pas plutôt remercier Dieu de l'honneur qu'il vous a fait? Notre père avait reçu du Seigneur beaucoup de bienfaits; mais vous, mon frère, vous en avez reçu encore davantage, et voilà que les Eglises lointaines s'adressent à vous pour trouver le remède à leurs maux. Reconnaissez donc la protection de Dieu et l'effet des prières de nos parents. »

» En l'entendant parler ainsi, j'aurais voulu prolonger la durée du jour. Mais déjà les vierges commençaient le chant des Vêpres, et ma sœur m'avertit de me rendre à l'église.

DERNIER JOUR DE MACRINE

» Le lendemain, dès que le jour parut, je m'empressai d'accourir à la cellule de Macrine. La fièvre était devenue plus ardente, la respiration plus difficile; je compris que c'était le dernier jour. Mon cœur était partagé par deux sentiments différents : la douleur d'entendre les dernières paroles d'une personne si chère, l'admiration que me causaient sa sérénité en face de la mort et son désir d'être affranchie des liens du corps pour se réunir à l'Epoux céleste.

» La journée s'écoula sans qu'elle perdît rien de la lucidité de son esprit; mais elle cessa de nous adresser la parole pour ne plus s'entretenir qu'avec Dieu. Etendue sur son petit lit, qui était tourné vers l'Orient, les mains jointes, attentive à Dieu seul, elle priait à voix si basse, qu'à peine nous l'entendions:

« O mon Dieu, disait-elle, vous nous délivrez de la crainte de la mort. Vous faites que la fin de cette vie de la terre est le commencement de la vie véritable. Vous nous laissez dormir un certain temps et vous nous réveillerez par le son de la trompette à la fin des siècles. Vous confiez à la terre, comme un dépôt, la terre de notre corps que vous avez formée de vos mains, et vous le lui redemanderez en le revêtant d'immortalité et de gloire. Vous nous avez délivrés de la malédiction du péché, après avoir voulu en être chargé vous-même pour l'amour de nous. Vous avez brisé la tête du serpent qui avait rendu

l'homme esclave en le rendant désobéissant. Vous avez brisé les portes de l'enfer, vous avez ouvert le chemin de la résurrection en terrassant le maître de la mort. Vous avez donné à ceux qui vous craignent le signe de votre Croix sainte pour confondre cet ennemi irréconciliable et mettre notre vie en assurance.

» Dieu éternel, à qui j'ai appartenu dès le sein de ma mère, que j'ai toujours aimé de toute l'étendue de mon cœur, à qui j'ai consacré dès mon enfance mon corps et mon âme, donnez-moi, Seigneur, un ange de lumière qui me conduise avec les saints Pères dans le lieu de rafraîchissement et de repos.

» Vous, mon Dieu, qui avez pardonné à l'un des larrons crucifiés avec vous, dès qu'il a eu recours à votre miséricorde, souvenez-vous de moi, je vous en prie, dans votre royaume. J'ai crucifié ma chair avec vous, et mes clous ont été la crainte de vos jugements..... Que l'esprit envieux du bien des hommes ne m'empêche pas d'aller à vous..... Puisque vous avez la souveraine puissance de pardonner les péchés des hommes, pardonnez-moi ceux que l'infirmité de la nature m'a fait commettre dans mes pensées, mes paroles et mes actions. Ainsi puissé-je abandonner ce corps purifié de toutes mes taches, et que vous receviez mon âme entre vos mains comme un précieux parfum répandu en votre présence. »

» En terminant cet entretien plein d'amour avec Jésus-Christ, elle traça le signe de la Croix sur ses yeux, sa bouche et son cœur. Bientôt elle reprit sa prière, mais nous ne pouvions plus distinguer ses paroles. Le soir, elle ouvrit les yeux, demanda qu'on apportât de la lumière et témoigna le désir de réciter Vêpres. Mais la voix lui manquant, elle les récita au fond de son cœur, et nous ne pouvions voir qu'elle priait qu'aux mouvements de ses mains et de ses lèvres. Nous comprîmes qu'elle avait terminé, en lui voyant tracer sur son visage le signe de la Croix. Puis elle croisa les mains sur sa poitrine en poussant un grand soupir et expira, finissant sa vie avec sa prière.

» Les religieuses qui l'entouraient, et qui avaient jusque-là comprimé leur douleur, éclatèrent en sanglots. « Elle s'est éteinte, la lumière de nos yeux, disaient-elles. Nous avons perdu notre guide, notre appui, notre conseil. O maîtresse sainte, que deviendra notre faiblesse? Avec vous, les nuits les plus obscures nous paraissaient des jours; sans vous, les jours nous paraîtront des nuits. O mère, qui nous aviez arrachées à la mort du siècle pour nous enfanter à Jésus-Christ, vous nous laissez orphelines!.... »

Grégoire lui-même ne put contenir ses larmes, malgré la résolution qu'il avait prise de se montrer plus fort. Enfin, faisant effort sur lui-même, il éleva la voix et dit aux vierges : « N'oubliez pas les instructions qu'elle vous a données pour vous conduire à la vie parfaite. Elle vous a enseigné à réserver vos larmes pour le moment où vous allez répandre votre âme devant Dieu par la prière. Obéissez maintenant à ce conseil en allant réciter pour la défunte la divine psalmodie. »

LES FUNÉRAILLES

Vestiane et Lampadie restèrent auprès du corps. Vestiane, noble dame de Césarée, ayant perdu son mari, jeune encore, avait résolu de consacrer le reste de sa vie à Jésus-Christ. Mais ses richesses la firent bientôt rechercher en mariage par un des assesseurs du préfet, elle refusa constamment. Menacée d'être enlevée de force, elle se réfugia à l'église et s'avança jusqu'à l'entrée du sanctuaire, implorant la protection de l'évêque. Celui-ci était saint Basile. Il refusa de livrer la prisonnière à ses ennemis et fut lui-même arrêté, traîné au tribunal du préfet comme un malfaiteur et on allait le mettre à la torture, lorsque le peuple, indigné, le délivra. Vestiane se réfugia au couvent de l'Iris auprès de sainte Macrine.

Elle arrosait maintenant de ses larmes les restes inanimés de sa pieuse maîtresse. Grégoire lui demanda s'il ne conviendrait pas de parer d'ornements à sa mort celle qui les avait refusés durant sa vie. On interrogea Lampadie, qui connaissait mieux que personne les intentions de la vénérable défunte : « Macrine, répondit celle-ci en pleurant, n'a jamais voulu d'autres ornements pour se parer durant sa vie et pour orner ses funérailles que la pureté de ses actions. Au reste, nous n'avons rien ici de précieux. Voilà son manteau, son voile, ses souliers tout usés : ce sont là toutes ses richesses et tous ses meubles. Elle avait choisi le ciel pour y enfermer ses trésors en sûreté et n'en a rien laissé sur la terre.

— Mais, reprit l'évêque, il me sera du moins permis à moi de lui offrir ce qui m'appartient.

— Je crois que si elle vivait, dit Vestiane, elle ne le refuserait point, d'abord par respect pour la dignité épiscopale qu'elle avait en grande vénération, ensuite par affection fraternelle. » Grégoire envoya donc chercher un de ses manteaux de soie pour envelopper le corps de sa sœur.

Vestiane, procédant alors à la toilette funèbre, découvrit à moitié le cou de la sainte défunte et montra une petite cicatrice dont les bords semblaient rapprochés par une fine couture. « Macrine, dit-elle, fut autrefois atteinte en ce point d'un cancer, mais, par modestie, elle refusait de le montrer au médecin, malgré les instances de sa mère. Un matin, après avoir passé la nuit en prières, elle dit à sa mère sainte Emmélie : « Tracez vous-même le signe de la Croix sur la plaie. » Emmélie le fit et Macrine fut guérie.

Vestiane enleva ensuite du cou de la Sainte un cordon qui portait une croix et un anneau de fer. « Partageons ceci, dit l'évêque, vous aurez la croix et moi l'anneau.

— Vous avez bien choisi, répondit Vestiane, il y a dans cet anneau un petit morceau de la vraie Croix. »

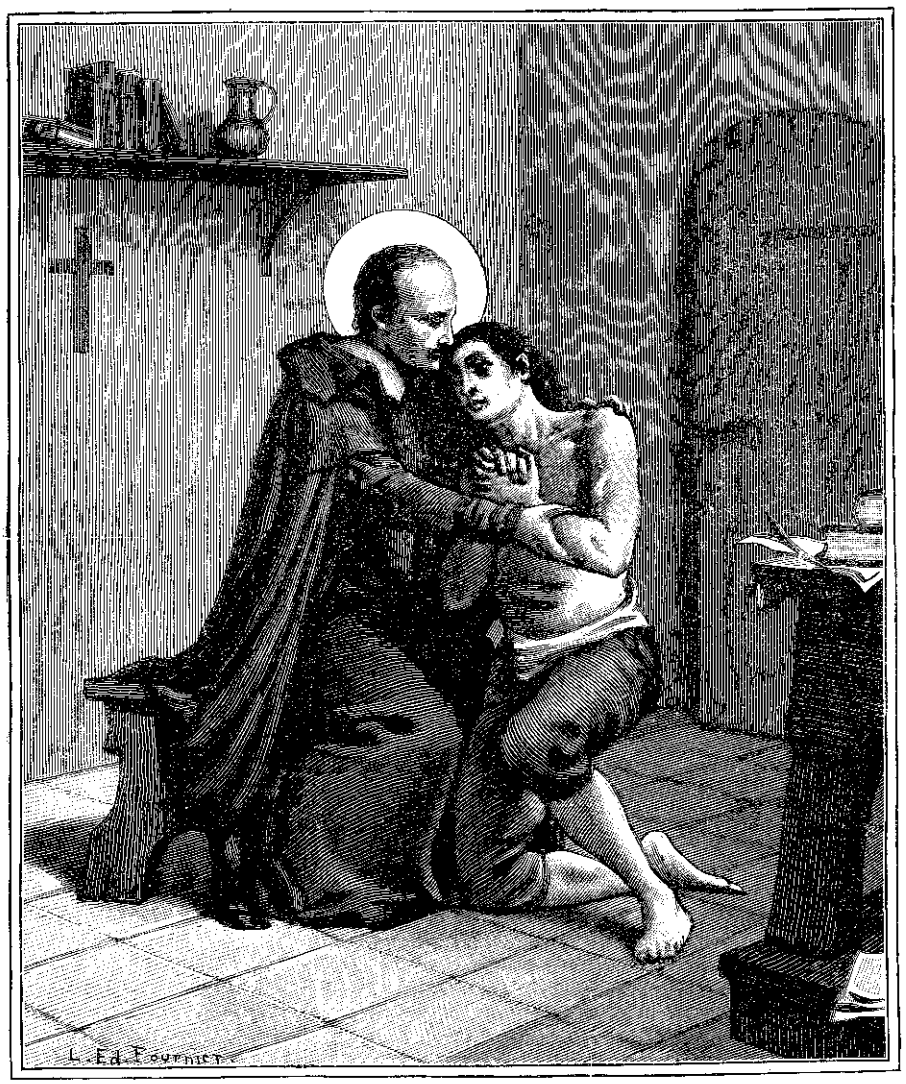
Un immense concours de fidèles se pressa le lendemain aux funérailles. Le corps de Macrine, accompagné des prières liturgiques, fut porté par Grégoire aidé de l'évêque du diocèse et des principaux du clergé jusqu'au sépulcre de sainte Emmélie, et l'on ensevelit la fille auprès de sa mère.

Saint Grégoire de Nysse, après avoir pacifié les Eglises d'Arabie, visité Jérusalem, assisté à des Conciles importants, écrit plusieurs ouvrages encore dignes d'être étudiés aujourd'hui, et rendu d'autres nombreux services à l'Eglise et aux âmes, s'endormit à son tour dans la paix du Seigneur, vers la fin du IVe siècle.

LE BIENHEUREUX JEAN D'AVILA,

APOTRE DE L'ANDALOUSIE

Fête le 9 mars.



Le B. Jean d'Avila devient le père spirituel de saint Jean de Dieu.

PÈLERINAGE HÉROÏQUE — CACHÉ DANS L'ÉGLISE UN ÉCHANGE

Dans une humble bourgade du diocèse de Tolède, à Almodovar, deux vertueux époux, Alfonse d'Avila et Catherine Chicona, suppliaient le ciel de daigner féconder leur union, contractée déjà depuis plusieurs années.

La pieuse mère, pour obtenir l'enfant tant désiré, n'hésita pas à accomplir, pieds nus, sous un grossier accoutrement, un pèlerinage de treize jours à travers les ravins de la Nouvelle Castille. C'est sainte Brigitte qu'elle allait invoquer à une pareille distance; elle fut bien récompensée de son acte héroïque, car, dès le retour, elle se trouva enceinte.

L'enfant naquit le 5 janvier 1500. On lui donna le nom de Jean. Ses parents découvrirent bientôt en lui les plus beaux germes de vertu. Dès l'âge le plus tendre, il fut un ange de piété. Il n'avait pas cinq ans, et déjà, il se glissait dans l'église à la tombée de la nuit, priait longtemps à genoux, parfois grelottant et transi; parfois aussi, la nature réclamant ses droits, il lui arrivait de s'endormir

au pied des autels, et les domestiques le retrouvaient étendu sur le pavé du sanctuaire.

Quand il tardait à revenir de l'école, ses parents n'en étaient nullement inquiets: ils savaient où trouver leur enfant : c'était dans quelque coin obscur de l'église qu'il s'était oublié, et là, seul à seul avec le Dieu du tabernacle, il l'adorait.

L'esprit d'humilité allait chez lui de pair avec la piété. Sa mère lui avait un jour donné un habit neuf, élégant, garni de velours; tout autre en eût conçu vanité. Jean trouva que cet habit était trop beau pour lui. Ayant rencontré un petit garçon de son âge, pauvre et mal vêtu, il l'entraîna à l'écart, l'obligea à changer avec lui de vêtement; puis il vint confesser ingénument sa faute à sa mère qui n'eut pas le courage de le gronder.

L'ÉTUDIANT EN DROIT — TROIS ANS DE SOLITUDE — A L'UNIVERSITÉ D'ALCALA

Quand il eut quatorze ans, son père le fit entrer à l'Université de Salamanque. Qui dira où s'arrêtaient les espérances et les visées paternelles? Il comptait faire de son fils un illustre avocat et, à cette fin, il le lança dans l'étude du droit. Mais Dieu avait sur son serviteur des desseins plus relevés encore : au lieu de briller au barreau, Jean d'Avila devait paraître comme un Docteur et comme un maître dans les chaires les plus célèbres de l'Espagne.

Aussi, le jeune étudiant se déprit-il bientôt des attraits du monde. Ses vues se modifièrent, si tant est qu'il ait quelque temps condescendu aux volontés et aux goûts paternels, et le service de Dieu devint le seul terme de ses aspirations. Pourtant, par obéissance, il continua ses études de droit, avec la conviction qu'il y perdait son temps. Enfin son père connut ses désirs intimes et, ne voulant nullement contrarier sa vocation, le retira de l'Université et le rappela chez lui.

Jean se choisit alors une cellule dans la partie la plus retirée de la maison. Là, il vécut presque en reclus pendant trois ans, sortant le moins possible, s'entretenant avec Dieu dans une perpétuelle oraison et se livrant aux pratiques d'une austère pénitence. Il couchait sur des fagots de sarments, portait le cilice et prenait souvent la discipline.

Il songeait à devenir un saint. Dieu se préoccupa pour lui de le rendre savant. Un religieux de l'Ordre de Saint-François, passant par Almodovar, voulut voir ce jeune homme dont on lui vantait la vertu. Ce qu'il découvrit l'édifia grandement et l'encouragea à signaler à Jean une lacune dans son genre de vie :

« Il ne vous est pas permis, lui dit-il, d'enfouir de la sorte le talent que Dieu vous a confié. Vous devez le faire fructifier et étudier les sciences qui vous permettront de servir un jour la Sainte Eglise. »

Jean d'Avila se rangea à ces sages avis, et, peu après, entreprit à Alcala des études de philosophie et de théologie, sous la conduite de l'illustre Dominicus Soto, de l'Ordre de Saint-Dominique. L'élève se montra digne d'un tel maître et devint un des hommes les plus savants de l'Espagne. Mais aussi, quel étudiant modèle! Il n'avait pas d'autre préoccupation que celle du travail et de l'oraison; il ne connaissait point d'autre chemin que celui de l'école ou de l'église. Longtemps après son départ, il était encore proposé à l'imitation des disciples qui lui succédèrent sur les bancs de l'Université.

TOUCHANTES PRÉMISSES — BEAUX RÊVES LA VOLONTÉ D'UN ARCHEVÊQUE

Jean devint prêtre. Il n'eut qu'un seul regret lorsqu'il monta pour la première fois à l'autel : celui de n'avoir plus auprès de lui ses bons parents ; ils avaient tous deux quitté cette terre.

Et comme c'était la coutume d'organiser, à l'occasion de la première messe, une fête de famille, Jean, ce jour-là, réunit ses meilleurs amis, douze pauvres de son village natal, commença par leur laver les pieds, les vêtit tout de neuf, à ses frais, et ensuite, leur servit de ses mains un joyeux festin. Jamais réjouissances de famille ne furent plus édifiantes ni plus douces.

Son ardent amour de Dieu lui suggéra les rêves que faisaient, presque à la même époque, sainte Thérèse enfant et son frère Rodrigue : Quitter l'Europe, voguer vers les pays lointains d'Afrique ou d'Amérique, évangéliser les nations barbares et, s'il se pouvait, cueillir la palme du martyre. Plus âgé et plus réfléchi que la jeune Thérèse, le nouveau prêtre décida qu'il irait porter le flambeau de la foi en Amérique. En conséquence, il vendit tout ce qui lui restait, distribua le prix aux pauvres, ne garda pour lui qu'une robe de bure, et, apprenant le départ d'un évêque pour le Mexique, il s'offrit à l'accompagner dans ce lointain voyage.

Il attendit à Séville le temps favorable pour s'embarquer. Dans l'intervalle, un prêtre vénérable se lia d'amitié avec lui; l'ayant vu célébrer la Sainte Messe, il fut saisi et touché de la profonde piété qu'il apportait à ces fonctions et se dit : « Quel trésor pour l'Espagne que ce prêtre! Quelle bonne fortune pour ce diocèse de Séville! » Quand il apprit que ce même prêtre devait partir pour les missions, il en conçut de vifs regrets, et résolut de tout tenter pour le retenir. Il était sans doute en cela l'instrument de la Providence qui voulait se contenter des saints désirs de Jean d'Avila. Celui-ci allégua qu'il avait donné sa parole à un évêque et résista à toutes les instances.

Sans s'avouer vaincu, son interlocuteur le conduisit devant Don Alfonse Manrique, archevêque de Séville, que le Pape Clément VII créa peu après cardinal.

L'archevêque eut vite apprécié les qualités du nouveau prêtre; il pensa lui aussi qu'un semblable trésor de science et de sainteté ne devait pas quitter l'Espagne pour profiter à des contrées inconnues et il conclut qu'il le garderait dans son diocèse.

« Je ne le puis, répondait Jean d'Avila, ma parole est engagée sur ce point avec l'évêque de Tlascala..... »

L'archevêque l'arrêta en disant : « Puisque mes instances ne suffisent pas, je crois devoir user d'autorité. En vertu de la sainte obéissance, croyez-moi, restez. C'est Dieu qui le veut.

— Si telle est la volonté de Dieu, repartit le Bienheureux, je n'ai qu'à m'incliner. Qu'elle s'accomplisse pleinement en moi. »

Il demeura à Séville, et l'archevêque n'eut qu'à s'en féliciter.

SECRET POUR BIEN PRÊCHER — UN AUTRE SAINT PAUL

Le bienheureux Jean d'Avila passe à bon droit pour avoir été l'un des premiers prédicateurs de l'Espagne à son époque. Il avait pour cela le talent et la science; mais sa piété surtout rendit son éloquence féconde.

Un jeune ecclésiastique lui demandait un jour les moyens de prêcher avec fruit: « Je n'en connais pas de meilleur, répondit le Bienheureux, que d'aimer beaucoup Jésus-Christ. »

Pour lui, avant chaque sermon, lorsqu'il avait consigné par écrit le point qu'il désirait développer, recueilli à son sujet les arguments de l'Écriture et des Saints Pères, il allait méditer deux heures au moins, à genoux devant un crucifix, quelquefois même, il passait ainsi la nuit entière, et ne sortait de son oraison que pour monter en chaire, quand la cloche annonçait l'heure de la prédication. Avec quels accents enflammés le nouveau Moïse descendant de la montagne sainte parlait alors des choses de Dieu!

« Chacun de ses sermons, dit un contemporain, était un coup de filet qui prenait une grande abondance de poissons. »

Son premier discours à Séville, le 22 juillet 1529, sur sainte Marie-Madeleine, dura deux heures (les coutumes locales permettaient cette exubérance) et changea les âmes de tous les auditeurs. On vit la foule se précipiter sur les pas du prédicateur descendu de chaire et assiéger son confessionnal avec plus d'empressement qu'elle ne l'eût fait en temps de mission.

L'apôtre saint Paul devint le modèle que Jean d'Avila se proposa spécialement d'imiter. Il lut, relut, médita ses épîtres jusqu'à les connaître par cœur; sa prédication en fut tout imprégnée. Un théologien dominicain l'ayant entendu commenter un des passages les plus obscurs des écrits de l'Apôtre en fut dans l'admiration: « Ce matin, dit-il, j'ai entendu saint Paul expliquant saint Paul. »

UNE MISSION A CORDOUE

La parole de Jean d'Avila produisit à Séville, à Cordoue, à Grenade et en beaucoup d'autres villes d'Espagne, les plus heureux fruits de conversion.

Voyons-le dans une de ses missions, à Cordoue, par exemple.

Il y est appelé par l'évêque, don Jean de Tolède, qui l'obtient à force d'instances.

Cordoue avait bien besoin d'être profondément remuée. La corruption avait gagné toutes les classes de la société: la jeunesse ignorante se livrait aux plaisirs, la noblesse étalait un luxe effréné, le peuple s'adonnait au jeu; le clergé lui-même donnait l'exemple d'une vie licencieuse. Le serviteur de Dieu arrive. Il commence par refuser le magnifique logement qu'on lui a préparé dans le palais épiscopal et se choisit dans l'hôpital de Saint-Barthélemy une humble chambre attenante à l'église et qui, par une fenêtre, avait vue sur le sanctuaire. Là, il se tenait habituellement en adoration devant le Très Saint Sacrement.

Dès qu'il se mit à prêcher, la ville changea tout à coup d'aspect; les maisons de jeu se fermèrent comme par enchantement, les haines invétérées s'assoupirent, les scandales cessèrent; Cordoue devint une autre Ninive pénitente. Sans être jamais fatigué, le missionnaire partageait sa journée entre le confessionnal et la chaire. Il avait coutume de battre, comme il disait, le fer quand il est chaud, de conclure ses discours par une véhémente exhortation à purifier son âme au tribunal de la pénitence; il recevait alors les fidèles nombreux qui se présentaient, et passait à les écouter le plus souvent cinq ou six heures consécutives.

Les âmes qu'il a gagnées à Dieu sont innombrables, et ses biographes s'accordent à dire que les conversions produites par sa prédication ne sont rien à côté de celles qu'il obtint au saint tribunal. On remarquait communément que ceux qui avaient passé par ses mains apostoliques changeaient de vie et persévéraient dans la vertu.

A Cordoue, il consolida son œuvre par l'établissement d'une école publique à laquelle il se chargeait de donner des maîtres capables. Enfin, il fut tout heureux d'y introduire les Pères de la Compagnie de Jésus, Société récemment fondée, et pour laquelle il professa toute sa vie une véritable vénération. Il avait désiré créer un Ordre de ce genre pour le relèvement de sa patrie, et quand il sut qu'Ignace de Loyola avait réalisé sa pensée, loin d'en être jaloux, il s'écria dans un transport de joie: « Tous mes vœux sont satisfaits. Ignace a exécuté le projet que j'avais conçu. Mais Ignace est un géant, et je ne suis qu'un enfant. Dieu soit éternellement béni! »

QUELQUES DISCIPLES DU BIENHEUREUX JEAN D'AVILA — SAINT FRANÇOIS BORGIA — SAINT JEAN DE DIEU — SAINTE THÉRÈSE

L'une des plus pures gloires de notre Bienheureux est la pléiade de saints formés ou dirigés par lui. Plusieurs d'entre eux l'ont même devancé sur les autels. Il servit de guide ou de conseiller à saint François Borgia, à saint Jean de Dieu, à saint Ignace, à saint Pierre d'Alcantara, à sainte Thérèse, et à d'autres, moins connus peut-être, mais cependant très recommandables par leur sainteté.

Jean d'Avila se trouvait à Grenade quand y arriva de la cour d'Espagne un jeune marquis, escortant la dépouille mortelle de la reine Isabelle: c'était le marquis de Lombai, plus connu sous le nom de François Borgia. On sait comment cette grande âme se trouva bouleversée lorsqu'on ouvrit, pour les constatations d'usage, le cercueil de l'impératrice. Le marquis l'avait connue dans l'éclat de sa rare beauté: il la revoyait maintenant le visage rongé par les vers. A ce spectacle, il résolut de ne plus réserver ses services aux grands d'ici-bas qui meurent, mais de se consacrer au service de Dieu qui est immortel. Sa conversion s'affermit lorsqu'il entendit, de la bouche de Jean d'Avila, l'éloge funèbre de la princesse. Il vint le trouver, lui ouvrit sa conscience, et en reçut les encouragements et la forte direction qui ont fait de lui un Saint.

Plus étonnante encore est la conversion de saint Jean de Dieu, et plus immédiate la part qu'y prit notre Bienheureux.

Tour à tour berger, soldat, journalier, marchand ambulant, ce Portugais avait mené jusqu'à quarante-deux ans une vie très mouvementée. En 1537, son métier ou plutôt la Providence l'amène à Grenade au pied de la chaire du bienheureux d'Avila. Jean prêchait sur l'obligation d'éviter le péché et de mourir plutôt que d'offenser Dieu. Sa parole eut une telle action sur le marchand ambulant que ne pouvant plus se contenir, celui-ci sortit de l'église en disant à haute voix: « Miséricorde! Miséricorde! » Et il s'arrachait la barbe et les cheveux. Les enfants le poursuivaient comme il arrive en pareil cas et criaient: « Le fou! Le fou! » Arrivé à sa boutique, il prend sa marchandise, des livres et des images, les distribue à qui les veut; son argent, il le donne aux pauvres; il va jusqu'à se dé-

pouiller de ses vêtements, répétant toujours : « Miséricorde, mon Dieu, miséricorde et pitié pour ce misérable pécheur! »

On l'amène à Jean d'Avila. Ils parlent seul à seul. Le Bienheureux, éclairé d'en haut, reconnaît les grâces extraordinaires dont cet homme est l'objet, approuve sa résolution de se faire passer pour fou afin de recevoir des injures et expier ainsi ses fautes, et lui promet ses conseils et sa direction.

Jean de Dieu, c'est le nom que prit alors le pénitent, simula si parfaitement la folie, qu'après avoir erré plusieurs jours, il fut recueilli et interné dans un hôpital d'aliénés, où il subit avec patience les rudes traitements, les coups mêmes qui ne lui furent pas épargnés.

Il était disposé à jouer ce rôle jusqu'à la mort. Le bienheureux d'Avila jugea que c'était assez d'humiliations, lui commanda de s'arrêter en cette voie, et de venir le trouver pour entreprendre des choses plus utiles à la gloire de Dieu. L'humble disciple obéit aussitôt, et commença sous la direction du Bienheureux les hautes œuvres de charité chrétienne qui l'ont rendu si agréable à Dieu et si utile au monde.

Jusqu'à la mort, ils entretinrent un saint commerce. Quand Jean de Dieu venait trouver son maître, il s'arrêtait à la porte de la ville et lui envoyait dire : « Mon maître et mon père, il y a ici Jean de Dieu, le grand pécheur, qui a besoin de vous parler. » Et il attendait humblement sa réponse.

Sainte Thérèse était persuadée que si ce prédicateur et ce théologien éclairé lisait le *Livre de sa vie* et en approuvait le contenu, elle pouvait être exempte de toute crainte. C'est pourquoi elle fut un jour si inquiète du sort de son manuscrit qu'elle avait remis à dona Louise de la Cerda pour le transmettre à l'homme de Dieu.

« Je ne puis comprendre, écrit-elle, pourquoi vous n'avez pas encore fait parvenir mon envoi au père maître Jean d'Avila. Pour l'amour de Notre-Seigneur, ne différez pas plus longtemps, expédiez un exprès. »

Le Bienheureux lut attentivement le livre, et en envoya à sainte Thérèse un jugement qui la remplit de consolation.

« Pour ce qui est du livre, dit-elle encore à sa compagne, vous avez négocié on ne peut mieux; aussi ai-je oublié sur-le-champ toutes les petites fâcheries que vos lenteurs m'avaient causées. Le père maître Jean d'Avila m'écrit au long; il est content de tout; seulement, il dit qu'il faut développer certaines choses et changer quelques expressions : cela est facile. Je suis enchantée de l'heureuse issue de cette affaire : elle était très importante. »

Les évêques, les princes d'Espagne, les théologiens du Concile de Trente imitaient l'exemple de Thérèse, demandaient au Bienheureux le secours de ses lumières et regardaient ses décisions comme autant d'oracles.

TRACASSERIES — GRANDES ŒUVRES SOUFFRANCES — MORT

Le démon, jaloux de voir les conversions se multiplier grâce au zèle du saint apôtre, ne s'y résigna pas toujours de bonne grâce. Il tourna contre lui l'arme de la calomnie. Vers l'an 1533, le Bienheureux fut dénoncé au tribunal de l'Inquisition. On l'accusait de doctrines trop sévères, on prétendait qu'il refusait aux riches l'entrée du ciel.

En attendant que sa cause eût été examinée, il fut mis en prison.

Sa sérénité n'en fut pas un instant troublée. « Dieu sait mon innocence et cela suffit, » dit-il simplement. Plusieurs mois se passèrent et l'accusé n'était point relâché. Son silence même fut interprété en mal par ses juges. Ils pensèrent qu'il était coupable, puisqu'il n'avançait rien pour sa défense.

Enfin, l'horrible trame ourdie contre lui par les calomniateurs fut découverte; sa réputation sortit intacte de ce procès, sa sainteté apparut plus éclatante, il remonta dans la chaire de Séville, et reprit le cours de ses prédications avec plus de fruit que jamais.

La renommée de son activité et de son savoir parvint jusqu'aux oreilles du pape Paul III.

Parmi les familiers de la cour pontificale se trouvait un gentilhomme de Baeza, ville où Jean d'Avila exerça quelque temps le saint ministère. Ce riche seigneur désirait depuis longtemps doter son lieu natal de plusieurs écoles, d'une maison de formation pour les jeunes aspirants au sacerdoce, et même d'une Université. Il attendait pour cela l'heure de la Providence. Il la crut venue quand il connut le saint prédicateur, parla de ses projets au Souverain Pontife, et en obtint un Bref qui chargeait notre Bienheureux de les réaliser, concédant à l'Université nouvelle d'insignes privilèges et toutes les facultés inhérentes à ces sortes d'institutions, en particulier la collation des grades.

Il n'entre pas dans notre cadre de décrire ici les efforts de Jean d'Avila pour se rendre aux désirs du Pape, ses labeurs, ses fatigues, ses sollicitudes pour cette œuvre, les heureux résultats qu'il obtint. Le seul fait d'avoir été choisi pour une pareille entreprise suffit à montrer la confiance que lui témoignaient les hommes les plus éminents de son temps.

Le Bienheureux passa les dix-sept dernières années de sa vie dans de continuelles souffrances. Vingt-cinq ans d'un rude apostolat avaient brisé son corps : douleurs d'estomac, fréquents accès de toux, inflammation si pernicieuse des yeux qu'il en perdit presque la vue, fièvres brûlantes, d'autres infirmités encore firent de ce vieillard un homme de douleurs.

On l'entendait répéter sans cesse cette prière : « Seigneur, augmentez mes souffrances, mais accordez-moi la patience. »

Il s'endormit dans le baiser du Seigneur, le 10 mai 1569.

L'un des derniers souhaits qu'il exprima fut d'être enterré dans l'église des Pères de la Compagnie de Jésus, avec lesquels il avait eu de si étroites relations. Son désir fut pieusement exaucé. On voit encore aujourd'hui à Montilla, dit le P. Bouix, dans l'ancienne église des Pères, la tombe de l'apôtre de l'Andalousie, avec l'inscription qui fut composée en son honneur.

Sa Sainteté Léon XIII l'a admis aux honneurs des autels, en le déclarant Bienheureux, le 15 avril 1894.

SOURCES CONSULTÉES

Vita del beato Giovanni d'Avila, detto l'apostolo dell' Andaluzia, par le P. Longaro degli Oddi, S. J., Rome, 1894. — *Notice sur le B. Jean d'Avila*, par le P. Marcel Bouix, S. J., dans la *Vie de sainte Thérèse écrite par elle-même*. — Rorhbacher, *Histoire universelle de l'Eglise*. — Petits Bollandistes, au 8 mars.

LES QUARANTE MARTYRS DE SÉBASTE

Fête le 10 mars.

La mère de Méliton, le plus jeune des quarante, s'écria : « Mon fils bien-aimé, bientôt la palme du martyre sera entre tes mains, et je serai la plus heureuse des mères! »

L'empereur Licinius, soldat parvenu, était un homme de basse origine, avare, cruel et si ignorant qu'à peine pouvait-il écrire son nom. Il n'y avait de vertueux à ses yeux que les imitateurs de ses débauches et de ses crimes. Il avait d'abord fait alliance avec Constantin le Grand, ce dont sa politique s'était bien trouvée. Mais ensuite, il crut plus conforme à ses goûts et à son ambition de s'appuyer sur le paganisme, et il donna libre cours à ses instincts un moment comprimés. Il publia un édit qui ordonnait aux chrétiens, sous peine de mort, de renoncer à la foi de Jésus-Christ.

Agricola, gouverneur de Cappadoce, était digne de son maître. Il aurait même figuré avec avantage dans le Conseil de Néron. Il résidait à Sébaste, où prenait alors ses quartiers d'hiver la fameuse *Légion fulminante*, si célèbre par la pluie

miraculeuse qu'elle obtint du ciel sous Marc-Aurèle. Il réunit donc la garnison de Sébaste pour lui donner lecture des édits de Licinius.

Après cette proclamation, quarante soldats de cette légion, tous de différents pays, mais tous jeunes, bien faits, braves et distingués par leur courage et leurs services, s'avancent vers le tribunal et disent l'un après l'autre, en faisant le salut militaire : *Je suis chrétien.*

Un mouvement de colère fit frémir le préfet; il le comprima cependant : « Abandonnez, leur dit-il, vaillants guerriers, cette folle résolution de quitter une vie agréable et glorieuse pour une mort prématurée! Est-il digne de soldats tels que vous de mourir comme la vile populace? » Puis, il leur proposa de l'argent, des honneurs et des dignités que l'empereur, en reconnaissance de leurs services, avait intention de leur donner.

Mais voyant qu'il ne gagnait rien par la douceur, il éclata en menaces et leur fit l'effroyable description des tourments et de la mort qu'il leur réservait s'ils persistaient à ne pas obéir à l'empereur.

Ce moyen ne lui réussit pas mieux que le premier. « Si, comme vous le dites, répondirent les héros chrétiens, nous avons si vaillamment combattu pour l'empereur de la terre, que pensez-vous que nous ferons maintenant qu'il est question de servir l'empereur du ciel? Croyez-vous que nous cesserons de nous comporter en braves? Des soldats persévèrent quand ils ont pris une noble résolution. »

Agricola, ne sachant par quels moyens les vaincre, leur dit avec une feinte bonté qu'ayant compassion de leur jeunesse, il leur laissait le temps de réfléchir, et il les envoya en prison.

UNE NUIT EN PRISON — CONSTANCE — UN BEAU DISCOURS

C'est là que ces généreux soldats firent à Dieu cette ardente prière : « Comme nous avons autrefois reçu de vous, Seigneur, la grâce d'être délivrés des dangers et de triompher dans les combats livrés pour des choses passagères, ainsi, maintenant que nous entrons dans le champ de bataille pour votre gloire, ne nous refusez point le secours dont nous avons besoin. » Ils passèrent la nuit en chantant le psaume : « Quiconque est aidé du Très-Haut, etc. *Qui habitat in adjutorio Altissimi.....* » et des hymnes en l'honneur de Notre-Seigneur. Le céleste Roi daigna se montrer à ses généreux soldats : « Vous avez bien commencé, leur dit-il, tâchez de bien achever; continuez jusqu'au bout; la couronne n'est donnée qu'à ceux qui persévèrent.

Cette vision les transporta de joie et d'ardeur.

Le lendemain, le gouverneur les fit comparaître devant lui, et, en présence de plusieurs légionnaires ses amis, après avoir exalté leur valeur, il les pria de condescendre à sa demande, afin qu'il eût le moyen de leur faire du bien et de les élever en dignités et en honneurs. Ses belles promesses n'eurent pas plus de succès que la veille. Nos quarante chrétiens avaient le cœur trop noble pour ne pas préférer leur devoir, les biens du ciel et l'amour de leur Dieu à tous les biens de la terre. Agricola fit un geste de fureur et ordonna de les ramener en prison.

Cependant l'un d'entre eux, nommé Cyrion, exhortait ainsi ses camarades : « Mes frères, il a plu à Dieu de nous unir dans une même société de foi et de combat, ne nous séparons point, ni à la vie, ni à la mort, et comme nous avons servi l'empereur, qui est un homme mortel, nous exposant à mille hasards en diverses entreprises, servons maintenant le Roi du ciel, et sacrifions notre vie pour son amour : il nous récompensera par la vie éternelle que Lycinius ne nous saurait donner. Combien de fois, étant aux prises avec les ennemis, avons-nous demandé secours à Dieu? Et il nous l'a donné. Quoi! penseriez-vous qu'il voulût maintenant nous le refuser en cette glorieuse guerre? Ayons recours à l'oraison, implorons la faveur du ciel! Dieu est fidèle, il est l'appui de ceux qui souffrent pour sa gloire. »

OBÉIR A DIEU PLUTOT QU'AUX HOMMES

Six ou sept jours après, Lysias, leur général, étant arrivé, ils furent conduits devant lui. Cyrion leur disait en chemin, avec une ardeur toute guerrière : « Nous avons trois ennemis : Satan, le gouverneur et notre général; ou pour mieux dire, nous n'en avons qu'un, invisible, qui se sert du ministère de ceux-ci pour nous faire la guerre. Mais quoi? un seul pourra-t-il terrasser quarante soldats de Jésus-Christ? Non, non, cela n'est pas possible? »

Le général perdit beaucoup de temps et de paroles pour leur persuader de quitter la foi chrétienne, mais ce fut en vain, car il les trouva de plus en plus invincibles.

Les juges commandèrent qu'on leur brisât les dents avec des pierres. Les bourreaux se mirent aussitôt à l'œuvre. Mais, par une permission de Dieu, la plupart se blessèrent eux-mêmes, et le sang leur sortait par la bouche, tandis que les soldats de Jésus-Christ demeuraient sains et saufs. Lysias attribua ce prodige à quelque opération de magie. Il saisit donc lui-même une pierre et la jeta avec force à l'un des saints, mais cette pierre, conduite par une main assurée, épargna le martyr, et alla droit frapper le gouverneur Agricola, qu'elle blessa grièvement à la bouche.

Cet incident mit fin à la séance et l'on renvoya les martyrs dans leur cachot, en attendant d'aviser à d'autres moyens. Nos héros changèrent ce lieu de tristesse en un temple glorieux, par des prières continuelles. Au milieu de leur oraison, Jésus-Christ leur apparut pour la seconde fois et leur dit : « Celui qui croit en moi, fût-il mort, vivra. Ayez confiance, et ne craignez point les tourments des hommes qui durent peu. Combattez vaillamment, et vous serez couronnés. »

Le lendemain matin, ils furent conduits devant le gouverneur pour y entendre la sentence de mort qu'il devait prononcer contre eux. On les soumit d'abord à une cruelle flagellation, après quoi Agricola leur fit déchirer le corps avec des ongles de fer. Les martyrs demeurèrent fermes. « Je vous ferai jeter dans les flammes d'un bûcher, leur dit-il. — Nous ne craignons d'autre feu que celui de l'enfer, » s'écrièrent les héros du Christ.

Cette réponse suggéra peut-être au féroce gouverneur l'idée d'un nouveau supplice inusité jusque-là. On était alors en hiver, saison très rude dans les régions montagneuses de l'Arménie. Il se trouvait près des murs de Sébaste un vaste étang couvert d'une glace si épaisse que les chariots pesamment chargés pouvaient le traverser impunément.

Agricola donna l'ordre d'y exposer les quarante martyrs dépouillés de leurs habits et de les y garder toute la nuit. Il fit préparer à quelque distance des baignoires remplies d'eau tiède, où ceux des confesseurs qui n'auraient pas la force de supporter cette torture et qui consentiraient

à apostasier devaient trouver un remède à leurs tourments.

UNE NUIT SUR UN ÉTANG GLACÉ

Les quarante soldats, se dépouillant eux-mêmes de leurs vêtements, coururent prendre place sur l'étang glacé. Ils disaient : « Il est bien difficile sans doute de supporter un froid si aigu, mais ce sera une douce chose d'aller en Paradis par ce chemin. Le tourment est de peu de temps et la gloire sera éternelle; cette mauvaise nuit nous vaudra une éternité de délices. Remercions donc Dieu de mourir pour la justice et pour la confession de la foi. » Puis, levant les yeux au ciel, ils firent cette prière : « Seigneur, nous sommes entrés quarante au combat, faites que nous soyons encore quarante pour la couronne. »

Cependant, leurs membres nus grelottaient sous l'âpreté du froid de la nuit; leurs pieds se figeaient sur la couche de glace, et les gardes, rangés autour d'eux, leur criaient : « Obéissez aux ordres de l'empereur. Venez vous réchauffer à la tiède atmosphère du bain. »

Un seul de l'héroïque phalange se laissa vaincre par la violence du froid. Renonçant à la gloire du martyre, il abandonna le poste d'honneur et vint se jeter dans l'eau chaude; mais il y expira à l'instant même, suffoqué sans doute par le brusque changement de température et perdit à la fois la vie de la terre et la vie du ciel pour toujours; fin doublement misérable, avertissement salutaire qui servit à confirmer les autres dans l'inébranlable résolution de résister jusqu'au bout.

En ce moment, l'un des gardiens, qui veillait sur l'étang glacé, vit un ange descendre du ciel, tenant à la main quarante couronnes, mais il ne trouvait à en distribuer que trente-neuf. Frappé de cette vision céleste, le garde appela le commandant du poste, se déclara chrétien, ôta ses vêtements et courut se joindre aux trente-neuf martyrs pour obtenir la quarantième couronne.

Le lendemain, Agricola fit retirer de l'étang les corps des martyrs et, pour pousser sa cruauté jusqu'au bout, leur fit briser les jambes à coups de bâton, pour achever ceux qui respiraient encore. Ils épuisèrent leur dernières forces en soupirant ces mots : « Notre âme, comme un passereau, a été retirée des pièges du chasseur. Le filet s'est rompu et nous avons été délivrés, parce que le nom du Seigneur est notre aide. »

MÉLITON ET SA MÈRE

On entassa leurs corps sur un chariot, pour les porter au bûcher. L'un d'eux cependant, le plus jeune, nommé Méliton, respirait encore. Les bourreaux le laissaient dans l'espérance qu'on pourrait le faire changer de résolution. Mais sa mère, femme héroïque, remplie de foi et aimant son fils non pour elle mais pour lui, l'aimant d'un amour véritable, était présente. Elle prend dans ses bras son cher fils tout transi de froid, tout ensanglanté et n'ayant plus qu'un souffle de vie, et lui adresse ces belles paroles dignes d'une mère vraiment chrétienne : « Mon fils bien-aimé, prends courage; ta gloire me consolera de ta perte. L'ange qui t'a apporté la couronne du ciel t'attend pour te mettre en possession de la béatitude éternelle. Souffre encore un instant, mon fils, et la palme du martyre sera entre tes mains, et alors je serai la plus heureuse et la plus contente des mères. »

Et, le plaçant elle-même sur la voiture, elle lui dit : « Va, achève avec tes compagnons cet heureux voyage. Il ne sera pas dit que tu te sois présenté à Dieu le dernier. » Le jeune homme entendit encore ce maternel adieu, et bientôt son âme s'envola au ciel, où il alla attendre sa mère. Celle-ci, toujours forte, accompagna le chariot jusqu'au bûcher sans répandre une larme.

Agricola ne se contenta pas d'avoir brûlé les corps de ces glorieux martyrs; de peur qu'ils ne fussent honorés par les chrétiens, il en fit jeter les cendres au vent et les ossements dans la rivière. Néanmoins, Dieu conserva ces saintes reliques au milieu des flots : de sorte qu'elles ne furent ni brisés, ni dispersées, mais restèrent réunies, et les ondes les reportèrent doucement sur le rivage où les chrétiens les recueillirent comme un précieux trésor.

« O chœur de saints, ô bataillon invincible, s'écrie un vieil historien, ô patrons bien-aimés, protecteurs du genre humain, fleurs des églises, la terre ne vous a point gardés prisonniers, mais le ciel vous a reçus, vous êtes nos ambassadeurs auprès de Dieu, et de votre séjour bienheureux vous exaucez nos prières. A la fleur de l'âge, ils ont méprisé la vie, ils ont aimé Dieu plus que leur famille de la terre, leur courageuse victoire, spectacle digne de l'admiration des anges et des hommes, a enflammé d'ardeur les bons et soutenu dans la foi les âmes incertaines, et maintenant ils jouissent ensemble de la couronne de justice, avec le Christ Jésus-Christ Notre-Seigneur à qui soit la gloire dans les siècles des siècles. Amen. »

LE CULTE DES QUARANTE MARTYRS

C'était la fin des grandes persécutions du paganisme romain. Lycinius, deux fois vaincu par le premier empereur chrétien, ne tarda pas à perdre le trône, et l'Eglise d'Orient jouit à son tour de la paix sous le sceptre de Constantin le Grand. Diverses villes ambitionnèrent alors l'honneur de posséder une partie des reliques des quarante martyrs et élevèrent des églises en leur honneur. Telles furent les villes de Césarée et de Nysse, en Cappadoce; Constantinople, la nouvelle capitale de l'Orient; Rome et Brescia en Occident.

L'historien Sozomène, qui vivait un siècle et demi plus tard, raconte la façon assez curieuse dont quelques-unes de ces reliques furent découvertes de son temps à Constantinople.

Une femme de cette ville, nommée Eusébie, appartenant à la secte des Macédoniens (hérétiques qui niaient la divinité de l'Esprit-Saint), avait eu la bonne fortune d'entrer en possession de plusieurs ossements des saints héros de Sébaste. Se sentant près de mourir, elle les remit à des moines, ses coreligionnaires, qu'elle chargeait en même temps de sa sépulture. Elle leur fit jurer de les enfermer secrètement, avec le cassette qui les contenait, dans son tombeau; elle voulait dormir près des martyrs et ressusciter au dernier jour en leur compagnie.

Les moines tinrent parole, ils enterrèrent la défunte dans une petite crypte sous leur oratoire, avec le reliquaire, sans en rien dire à personne. Seulement, ils allaient y prier de temps en temps. Quelques années après, on enterra près d'Eusébie une autre dame qui avait été son amie intime et appartenait à la même secte.

Or, cette dernière dame avait été la femme d'un certain Césaire, homme d'une haute position sociale, qui avait été consul et préfet d'Orient. Il voulut acheter cet emplacement pour y bâtir une belle église et s'y ménager un tombeau près

de sa femme. Les moines hérétiques durent céder, vendre le terrain, et aller ailleurs.

L'église fut bâtie; le tombeau d'Eusébie disparut sous le pavé, et resta désormais inconnu. De longues années se passèrent. Puis vint le règne de Théodose le Jeune dont la sœur, sainte Pulchérie, édifiait Constantinople par ses vertus. Alors, le martyr saint Thyrsus, sous l'invocation duquel avait été bâtie l'église dont nous venons de parler, apparut jusqu'à trois fois à la pieuse princesse lui demandant que les reliques des autres saints qui étaient cachées sans honneur dans cette église fussent placées près des siennes et associées au même respect et au même culte. Les quarante martyrs, vêtus de la chamyde militaire, se présentèrent à leur tour aux regards étonnés de Pulchérie.

La princesse se hâta de donner des ordres pour faire rendre aux martyrs de Sébaste un honneur si légitime. Grand étonnement des membres du clergé qui desservaient l'église de Saint-Thyrsus : nul d'entre eux n'avait jamais entendu parler de reliques des quarante martyrs conservées dans leur église.

En désespoir de cause, un vieux prêtre, nommé Polycrone, se souvenant que ce lieu avait jadis été occupé par des moines macédoniens, alla demander aux clercs de cette secte ce qu'ils étaient devenus. « Ils sont tous morts, » lui dit-on. Il finit cependant par en découvrir un, fort âgé, dernier survivant de sa communauté. Il lui demanda ce qu'ils avaient fait des reliques des quarante martyrs. Le vieillard n'en voulut d'abord rien dire pour ne pas manquer à la parole donnée à Eusébie. Mais quand il apprit les visions de la princesse et les ordres donnés par elle, il eut peur. Il raconta donc comment, dans sa jeunesse, il avait vu les moines ses frères ensevelir des reliques de ces héros chrétiens dans le tombeau d'une dame nommée Eusébie, mais, depuis que leur maison avait fait place à une église, il ignorait où était l'endroit de cette sépulture; tout ce qu'il savait, c'est que la femme de Césaire avait jadis été enterrée près du même tombeau.

Justement, Polycrone avait autrefois assisté à l'enterrement de l'épouse de Césaire; sa mémoire lui fournit des indications assez exactes; on fit des fouilles, et bientôt l'on mit à découvert un cercueil, c'était celui d'Eusébie. On l'ouvrit avec soin. Près de la tête du squelette on trouva une boîte soigneusement fermée avec des lames de fer soudées avec du plomb. On brisa les fermetures et on trouva dans la châsse deux reliquaires d'argent contenant les précieux restes des martyrs. Une odeur suave s'échappant des reliquaires ouverts embauma l'église.

Sainte Pulchérie, au comble de la joie, fit rendre à Dieu de solennelles actions de grâces, et la translation de ces reliques près des restes de saint Thyrsus donna lieu à une belle fête, à laquelle assistait l'historien Sozomène, qui nous a conservé ces détails.

On voit combien le culte des quarante martyrs était populaire en Orient. Nos pères ne les aimèrent pas moins, surtout au moyen âge, époque à laquelle des croisés rapportèrent de leurs reliques dans nos contrées.

Sébaste est tombée depuis sous la domination des Turcs; au lieu où furent immolés les quarante soldats chrétiens, on voit encore les restes d'une église ruinée, et une fontaine où les musulmans eux-mêmes boivent avec respect et obtiennent la guérison de diverses maladies.

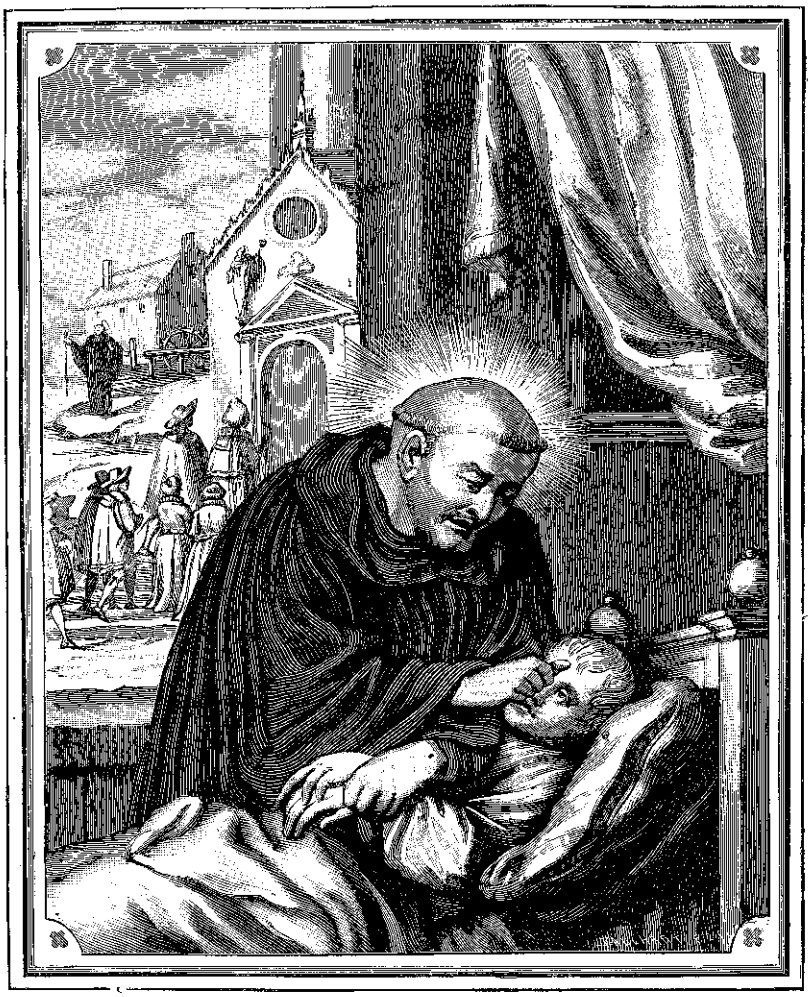
NOMS GLORIEUX

Voici les noms de ces héros; l'antiquité chrétienne nous les a heureusement conservés : Cyrion, Candide, Domnus, Méliton, Domitien, Eunoïcus, Sisinnius, Héraclius, Alexandre, Jean, Claude, Athanase, Valens, Elien, Ecditius, Acacius, Vibianus, Elie, Théodule, Cyrille, Flavius, Sévérien, Valérius, Chudio, Sacerdos, Ariscus, Eutychius, Smaragdus, Philotio, Actius, Nicolas, Lysimaque, Théophile, Xanthéas, Aggias, Léonce, Hésychius, Gaius et Gorgonius.

SAINT ATTALE

MOINE DE LUXEUIL ET DEUXIÈME ABBÉ DE BOBBIO

Fête le 10 mars.



Attale guérit un enfant par le signe de la Croix.
(Gravure du *Calendrier bénédictin*, XVIIe siècle.)

NAISSANCE — PREMIÈRES ÉTUDES

Saint Attale naquit en Bourgogne, vers la fin du VIe siècle. On ignore le nom de ses parents, on sait seulement que Dieu les avait comblés des biens de la fortune, et qu'ils gardaient au milieu de la richesse des sentiments de piété et de foi.

Dès sa plus tendre jeunesse, Attale fit preuve d'une intelligence précoce et d'une modestie angélique qui ravissait tous ceux qui avaient le bonheur de l'approcher. Désireux de cultiver ces heureuses dispositions pour créer à son fils une belle carrière, son père le confia à Arigius, évêque de Gap, pour qu'il l'instruisît à la fois dans la science et dans la vertu. La réputation de ce prélat était grande, on le vénérait partout comme un saint, et saint Columban lui-même l'appela en présence de ses moines : notre saint frère Arige. Il fut un de ceux qui souscrivirent les actes du Concile de Mâcon, tenu en 585, et obtint du pape saint Grégoire le Grand la permission de porter les dalmatiques.

Confié aux soins d'un pontife si vertueux et si éclairé, Attale allait devenir, en peu de temps, un homme instruit, capable des plus hautes fonctions administratives et en même temps un chrétien ferme et convaincu : c'était du moins le rêve

de son père. Mais Dieu destinait à une toute autre gloire celui qu'il avait doué des plus belles qualités et dont il avait orné l'âme de vertus si suaves.

Attale fit de rapides progrès dans les études; mais, loin de s'enorgueillir de ses succès, il en découvrit bientôt toute la vanité, et résolut dès lors de se consacrer au service de Dieu. Après avoir mûri sérieusement ce projet, il partit en cachette, accompagné de deux serviteurs.

LÉRINS — LUXEUIL

Ayant entendu parler du monastère de Lérins et de saint Honorat qui l'avait fondé deux siècles auparavant, il alla demander à l'abbé Conon, qui dirigeait alors cette abbaye, de vouloir bien l'admettre parmi ses moines. Il fut reçu avec empressement, et lui-même, tout heureux d'être délivré du monde et des entraînements de la vaine gloire, ne cessait de rendre à Dieu de ferventes actions de grâces. On ignore combien de temps il passa dans cette abbaye; le texte de l'historien Jonas, qui nous raconte sa vie, laisse supposer que ce furent de longues années. Il y pratiqua l'humilité qui deviendra la caractéristique de sa vie; mais, voyant que les moines s'étaient relâchés de leur première ferveur et ne pouvant servir Dieu avec toute la générosité qu'il aurait voulu, il quitta Lérins pour diriger ses pas vers un monastère où sa piété n'aurait plus à craindre la tiédeur des autres.

Saint Columban était alors devenu célèbre, et l'abbaye de Luxeuil, qu'il avait fondée, passait aux yeux de tous pour un modèle de ferveur : Attale s'y sentit attiré. L'illustre moine qui gouvernait alors l'abbaye le reçut avec la joie d'un père qui reçoit un fils bien-aimé. Dieu, en effet, avait éclairé son esprit et lui avait montré tout ce que le cœur d'Attale renfermait d'humilité, de charité, d'obéissance. Son attente ne fut point trompée, le nouveau disciple embrassa la vie religieuse avec d'autant plus de ferveur qu'il l'avait plus longtemps désirée et, en très peu de temps, il put être cité comme un modèle à des moines qui avaient passé de longues années dans le cloître. Son obéissance, que rien ne pouvait ébranler, sa paix et sa douceur inaltérables, son humilité surtout, qui lui faisait rechercher les fonctions les plus viles et les plus pénibles, remplissaient de joie saint Columban, qui prévoyait déjà les grandes choses que Dieu opérerait par lui.

Attale vivait depuis un certain temps à Luxeuil quand soudain un orage éclata sur cette abbaye; ce fut une occasion pour saint Columban de montrer qu'Attale avait une vertu peu commune et qu'il était au-dessus de ses frères par son mérite. Thierry, excité contre saint Columban par Brunehaut, dont la conduite criminelle redoutait les anathèmes, força le Saint à retourner dans sa patrie. Columban quitta le couvent au milieu des larmes de ses religieux; mais, arrivé à Nantes, il leur écrivit pour désigner son successeur : cet élu fut Attale. Il lui recommandait, dans sa lettre, d'exclure tous ceux qui ne voudraient point lui obéir, de maintenir la paix et la concorde, et le laissait libre de gouverner le monastère ou de le suivre, selon que le bien des âmes et la gloire de Dieu le demanderaient.

Mis en demeure de choisir, redoutant du reste un fardeau qui, en effrayant son humilité, lui paraissait très lourd pour ses épaules, Attale préféra suivre le maître à qui il avait voué une affection d'autant plus grande que l'âme de Columban était plus sainte. Il voulut, du reste, demeurer auprès de lui au milieu des angoisses et des tribulations pour consoler celui qui avait dirigé dans les sentiers de la vertu ses premiers pas.

Saint Columban avait ajouté dans sa lettre que si Attale jugeait bon de partir, la garde du monastère serait confiée à Waldolène. Le patriarche professait une grande estime pour ce disciple; notre Saint, lui aussi, qui s'était pendant de longues années édifié de ses vertus austères et de son zèle apostolique, fut tout heureux de se décharger sur lui d'un poids qu'il se croyait incapable de porter. Waldolène récusa la charge et l'honneur, soit que son humilité l'en empêchât, soit que son goût pour la prédication et et l'apostolat l'aient poussé à refuser une charge qui n'était guère compatible avec l'ardeur d'évangéliser qui le dévorait. Saint Eustaise fut mis alors à la tête du monastère; les exemples d'humilité que venaient de lui donner les deux saints lui apprirent que les saints, pour plaire à Dieu, savent fuir les honneurs et que celui qui est placé à la tête de ses frères doit trembler devant la responsabilité qui lui incombe.

FONDATION D'UN MONASTÈRE — ATTALE SUCCÈDE A SAINT COLUMBAN

Après avoir parcouru successivement les cités de la Gaule, la Suisse et le nord de l'Italie, saint Columban, proscrit par Thierry, que Brunehaut entretenait dans ses sentiments pervers, arriva chez Agilulfe, roi des Lombards. Ce prince, dont la piété et le zèle étaient connus, combattait, avec le secours de son épouse Théodelinde, l'arianisme qui infestait alors ses Etats. Il reçut le nouveau venu avec joie et le combla de soins et d'honneurs : Columban, de son côté, lutta contre l'hérésie, et le monarque se réjouissait des fruits de ses prédications. Cependant, Columban soupirait toujours après la solitude : un soir, on vint lui annoncer qu'il y avait dans le royaume une retraite où l'on pourrait construire un monastère. Située sur les bords de la Trébia, célèbre dans les annales de l'histoire par la défaite des Romains, retirée complètement du monde et des villes dont des forêts épaisses et des montagnes pittoresques la séparaient, cette retraite était favorable à la prière contemplative; saint Columban résolut de s'y fixer. Il emmena avec lui les quelques disciples qui partageaient son exil; parmi eux se trouvait saint Attale. Le monastère fut fondé avec le secours d'Agilulfe, et bientôt les disciples, attirés par la renommée et les vertus du fondateur, y affluèrent. Deux ans après, saint Columban mourait, plein d'années et de mérites, et il désignait saint Attale pour lui succéder. C'était une manifestation de la volonté de Dieu : le disciple dut se soumettre et accepter à Bobbio l'honneur qu'il avait voulu fuir en quittant Luxeuil.

L'ABBÉ DE BOBBIO — DES MOINES SE RÉVOLTENT CONTRE LUI

Attale s'était proposé, en acceptant le joug pénible qu'on lui imposait, de devenir en tout le serviteur de ses Frères. Il les dirigeait avec simplicité : affable envers tous, d'une bonté inaltérable, mais sévère pour ceux qui, négligeant les prescriptions de la règle, s'éloignaient des sentiers du devoir. Plein d'amour et de vénération pour son père saint Columban, il s'appliqua à acquérir ses vertus et à marcher sur ses traces. L'esprit du mal vit d'un mauvais œil la vertu du nouvel abbé et il jeta un ferment de discorde parmi les religieux de son monastère. Mécontents

de la direction qu'ils recevaient, jaloux de l'honneur qui avait été déféré aux mérites d'Attale, ils murmurèrent contre lui et contre la règle qu'ils déclaraient impossible à pratiquer. Le saint abbé essaya de les ramener par la douceur, il leur représenta les souffrances de Jésus-Christ, leur mit sous les yeux l'exemple des Pères qui se sont sanctifiés par la mortification et la pénitence, les supplia de ne pas affliger le Sauveur qu'ils avaient résolu de suivre, tout fut inutile. Les rebelles ne voulurent pas se soumettre et bientôt ils abandonnèrent l'abbaye qui était devenue pour eux le lieu de leur supplice au lieu d'être la maison de leur sanctification. Trois d'entre eux, Rocoline, Théodemond et Theutaire, paraissaient les chefs de la rébellion et maintenaient les autres dans leurs mauvaises pensées. Ils se construisirent des demeures agréables sur les montagnes voisines; ils y vivaient dans l'indolence et le repos et, quand ils descendaient dans les villes et les bourgades, ils parlaient sans cesse d'Attale et de l'abbaye de Bobbio, qu'ils noircissaient de leurs mensonges effrontés. La justice de Dieu ne se fit pas longtemps attendre : un jour, Rocoline est saisi subitement d'une fièvre violente; se voyant près de mourir, il demande à grands cris qu'on le conduise vers Attale, mais à peine était-on en chemin qu'il expire au milieu d'atroces souffrances, en poussant des cris de désespoir. Cet événement désilla les yeux de la plupart des rebelles qui, touchés de repentir, vinrent solliciter leur pardon; l'abbé les reçut avec toute la joie d'un père qui voit revenir son enfant prodigue, et il leur témoigna la même bonté que par le passé. Mais Théodemond et Theutaire s'étaient obstinés dans leur révolte; ils ne tardèrent pas à recevoir le châtiment de leurs crimes, le premier fut tué d'un coup de hache, le second se noya dans la mer. Ainsi Dieu voulait-il manifester l'excellence de la règle de saint Columban et les mérites de son serviteur Attale, en permettant que les religieux relâchés et jaloux subissent une punition terrible.

DIVERS PRODIGES

Après avoir permis la révolte des moines, pour éprouver son serviteur, Dieu manifesta sa sainteté par des prodiges. Un jour, le torrent du Bobbio, ayant grossi à la suite de pluies torrentielles, menaçait de tout détruire; déjà même le moulin du monastère était sur le point de céder à sa violence. Le diacre Sinoald accourt annoncer cette nouvelle au saint abbé; ce dernier, sans s'émouvoir, lui remet un bâton et lui dit : « Prenez mon bâton et allez-vous-en, mon fils, sur les bords du Bobbio; et, après avoir fait le signe de la Croix, défendez à l'eau d'être assez hardie pour ronger la rive qui nous appartient; au nom du Seigneur, prescrivez-lui de se jeter de l'autre côté. » Le disciple accomplit fidèlement l'ordre du maître et, soudain, le torrent, poussé comme par une force irrésistible, laisse son lit à sec. Stupéfait, Arnould court annoncer le miracle à saint Attale, mais ce dernier, loin de s'enorgueillir, ordonna au disciple de n'en parler qu'après sa mort. Un autre jour, on vint lui dire qu'un de ses moines, en réparant une charrue, s'était coupé le pouce. Il commande aussitôt qu'on lui amène le religieux, prend le doigt coupé, le mouille de sa salive et le remet en place. Ces faits ne se produisaient pas seulement à l'intérieur du monastère; dans les voyages que le saint abbé faisait, bien souvent le miracle répondait à ses ferventes prières. Un jour, comme il passait dans la ville de Milan, un père de famille, qui avait entendu parler de lui et de sa grande puissance, vint le supplier de recommander à Dieu son fils agonisant. Attale, qui ne redoutait rien tant que le poison de la vanité, refuse d'abord, puis, sur les instances réitérées des membres de la famille, acquiesce à leur demande. Il parcourt alors les principales basiliques de la ville, y répand de ferventes prières, puis, se rendant à la maison où était l'agonisant, il le touche de sa main et le rend aussitôt complètement guéri à son père.

CONTRE L'ARIANISME

Nous avons vu plus haut que saint Columban avait combattu, lors de son entrée en Italie, la plaie qui la dévorait, c'est-à-dire l'arianisme. A l'exemple de son père, saint Attale lutta de toutes ses forces contre l'hérésie dévastatrice et quoi que nous ayons peu de détails sur cette partie de sa vie, nous savons néanmoins qu'il déploya contre l'erreur une vigueur et une activité qui ne furent point sans résultat. A cette époque, Ariowald, le roi de la Lombardie, était arien, et il mettait toute son autorité et tout son pouvoir à combattre l'élan généreux des moines qui s'ébranlaient du fond de leurs solitudes pour opposer à l'erreur une digue infranchissable. Furieux surtout de voir l'heureux résultat des prédications de saint Attale et de ses religieux, il cherchait une occasion de se venger. Un jour, un moine de Bobbio nommé Blidulphe, se rendant dans un village voisin pour prêcher, rencontra le roi, et, conformément au précepte de l'apôtre saint Jean qui défend de saluer l'excommunié, il ne le salua point. Irrité de ce manque de respect, Ariowald s'écrie : « N'y aura-t-il point parmi vous un homme qui puisse attendre ce moine au retour, et le tuer pendant la nuit? » Un courtisan se présenta, et le soir, quand Blidulphe fut de retour, il se jeta sur lui et le laissa mort sur le chemin. Or, quelques instants après, un prêtre, qui attendait le moine, ne le voyant pas revenir, se mit à sa recherche et le trouva étendu par terre. Croyant qu'il dormait, il le touche pour le réveiller, et soudain, Blidulfe se relève complètement guéri. Pendant ce temps-là, le meurtrier était saisi du démon qui lui faisait subir d'atroces souffrances. A la vue de ce double miracle, Ariowald, effrayé, envoya le possédé vers Attale en le suppliant de le guérir, et le saint abbé de Bobbio, oubliant le mal qu'on lui avait fait, opéra un nouveau prodige et délivra le malheureux. Plus tard, méprisant la miséricorde de Dieu, ce même courtisan dit qu'il était prêt à recommencer ce qu'il avait fait, et aussitôt il fut saisi de douleurs intolérables qui occasionnèrent sa mort.

DERNIÈRE EXTASE — MORT DE SAINT ATTALE

Une sainte amitié unissait saint Attale avec saint Eustasie, qui gouvernait alors l'abbaye de Luxeuil. L'abbé de Bobbio voulut revoir, avant de mourir, les lieux où il s'était exercé pendant longtemps à la pratique des vertus religieuses : il fit donc un voyage à Luxeuil et, quand il fut de retour, il se fit entre les deux monastères un échange réciproque de moines. Notre Saint voulait montrer par là que les deux couvents, fondés par le même père et gouvernés tous deux par des abbés, qui étaient unis par les liens de l'affection la plus étroite, devaient ne faire qu'un et suivre les mêmes coutumes et les mêmes traditions. Saint Attale gouverna pendant douze ans l'abbaye de Bobbio, depuis l'an 615, date de

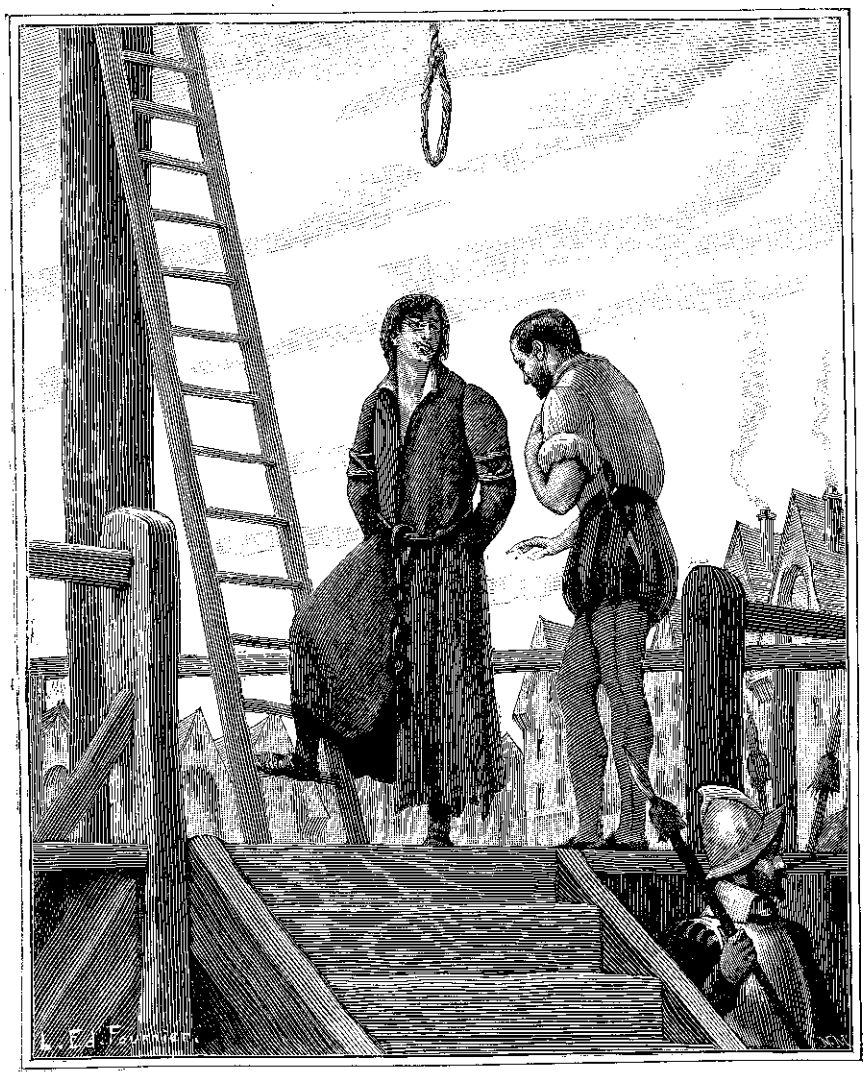
la mort de saint Columban, jusqu'en 627. Durant ces douze années, il montra une humilité profonde et une sagesse remarquable. Bon envers tous, il savait se soumettre aux observations de ses frères, même des plus humbles, quand elles étaient compatibles avec les devoirs de sa charge et l'autorité dont il avait besoin. Petit avec les petits, sage avec les sages, il savait se proportionner aux besoins de ceux avec qui il était en rapport. Il avait le don de gagner les cœurs et de se les attacher par une affection invincible. Sa seule vue chassait la tristesse et réprimait les rires immodérés.

Mais le moment était venu où Dieu allait enfin récompenser les mérites de son serviteur. Cinquante jours avant sa mort, une révélation lui apprit le moment où il rendrait le dernier soupir. Alors, il fit mettre tout en bon état dans le monastère, fit réparer les vêtements et les chaussures des religieux, les clôtures du monastère, les livres et les objets de travail ; il annonça en même temps à ses moines que, devant bientôt partir pour un long voyage, il voulait que le couvent se trouvât en bon état. Il redoubla ses veilles, ses jeûnes et ses pénitences, et quelques jours après, une fièvre violente l'obligeait à s'aliter. Il se fit porter hors de sa cellule, devant une croix de bois, qu'il avait fait planter et, quand les religieux se furent retirés, il s'écriat: « Je vous salue, ô Croix auguste, qui avez porté la rançon du monde. Vous avez été arrosée du sang de celui qui, pour sauver le genre humain, est descendu du ciel dans cette vallée de larmes, et, nouvel Adam, a lavé dans ce bain salutaire la double prévarication de nos premiers parents. » Le moribond tourna alors son regard vers le ciel et demeura ainsi plusieurs heures, ravi en extase : les soupirs oppressés et les gémissements plaintifs qui s'échappaient de sa poitrine indiquaient l'excès de bonheur dont son âme était inondée. Revenu à lui, il se fit reporter dans sa cellule où, après avoir réuni ses religieux et leur avoir donné des conseils pleins de bonté et de sagesse, il rendit paisiblement le dernier soupir, au milieu des larmes de ses enfants.

C'était le 10 mars 627. Saint Bertulfe, qui lui succéda, le fit enterrer dans le monastère de Bobbio, près du corps de saint Columban. Saint Attale, qui avait été si étroitement lié au fondateur de Luxeuil et de Bobbio, ne fut point séparé de lui dans la mort. Il partage avec lui la gloire d'avoir soutenu le bon combat et d'avoir dirigé les moines dans les sentiers de la vertu.

LE VÉNÉRABLE JEAN OGILVIE, JÉSUITE ÉCOSSAIS,

MIS A MORT POUR LA FOI LE 10 MARS 1615



Avant d'accomplir son œuvre, le bourreau du Vénérable P. Ogilvie fait des excuses au martyr.

ENFANCE ET ADOLESCENCE

Jean Ogilvie naquit à Drumnakeith, au nord de l'Ecosse, en 1579.

Sa patrie traversait alors une des crises les plus douloureuses qui se puisse imaginer. Une poignée de calvinistes gouvernait le pays et l'Eglise catholique semblait comme anéantie sous leur domination.

Depuis vingt ans environ, une loi interdisait la célébration de la messe sur le territoire écossais. Quiconque y contrevenait une première fois était passible de l'exil, une seconde fois, de la confiscation de ses biens, une troisième fois, de la mort. Plus d'évêques catholiques : ils avaient tous péri, ou émigré, ou apostasié. Les fidèles en étaient réduits à refouler dans le plus profond secret tout ce qui aurait pu paraître une attache à l'ancien culte. Quelques rares prêtres, déguisés et cachés dans des retraites amies, en sortaient la nuit seulement pour voler au secours des âmes et accomplir les Saints Mystères au péril de leur vie.

Le district qui vit naître notre martyr n'eut même pas l'avantage de recéler un de ces apôtres, et l'enfant grandit, selon toute vraisemblance, dans une ignorance presque absolue des vérités religieuses. L'on croit cependant que

plusieurs membres de sa famille, et sa noble mère, lady Mary Douglas de Lochleven, étaient catholiques, et c'est ce qui lui valut sans doute d'être envoyé, dès l'âge de quatorze ans, près des Pères Jésuites, au collège écossais de Douai.

Il n'y demeura pas longtemps, car, un an après, la guerre forçait maîtres et élèves à se transporter à Louvain. Là, le jeune Ogilvie, encore catéchumène, eut pour le préparer au baptême le célèbre Cornélius a Lapide qui, plus tard, dans son commentaire sur Isaïe, rappellera avec complaisance l'honneur qu'il eut d'avoir compté parmi ses disciples ce futur martyr.

A vingt ans, Jean Ogilvie entrait au noviciat des Jésuites. Il habita successivement Brünn, tout embaumé encore du souvenir du bienheureux Edmond Campion, qui y avait reçu de la Sainte Vierge l'assurance de son prochain martyre; Gratz, où il prononça ses premiers vœux en 1601; enfin Olmütz, où il professa quelque temps.

Mais sa vraie vocation était de missionner en Ecosse, de donner à son malheureux pays son ministère, ses fatigues et même son sang.

APOSTOLAT SECRET

Jean Ogilvie ne put voir aussitôt se réaliser son désir. Parti d'Olmütz en 1610, nous le retrouvons à Paris où il reçoit l'onction sacerdotale entre 1611 et 1613, et c'est à cette dernière date seulement qu'il arrive en Ecosse.

Dès l'abord, il prend un nom de guerre, Watson (fils de Walter), et se déguise, car le pays fourmille d'espions, et la présence connue d'un nouveau prêtre catholique mettrait en émoi tout le clan protestant. Il élit pied à terre chez son frère, calviniste, il est vrai, mais qu'il espérait ramener à la vérité. Il comprit bientôt que cette retraite était peu sûre, car ses démarches étaient épiées, ses actes surveillés. Aussi, pendant les seize mois qui s'écouleront encore avant son martyre, le verrons-nous errer de demeure en demeure, séjourner quelque temps à Edimbourg, chez William Sinclair, avocat au Parlement, venir à la Cour de Londres pour une affaire importante dont aucun document ne nous livre le secret, se rendre même à Paris, auprès du P. James Gordon, supérieur de la mission d'Ecosse, regagner enfin son poste périlleux.

Ce qu'il y fit, l'un de ses hôtes en témoigne comme il suit dans les actes pour la béatification. « Raffermir les catholiques, convertir les hérétiques, profiter de tout pour propager la vraie foi, c'était là toute sa vie. » Le même témoin affirme que le P. Ogilvie eut la joie de ramener bon nombre d'hérétiques et parmi eux plusieurs membres de la noblesse. Il se faisait aimer de tous et était très populaire.

Il exerçait son ministère à la dérobée, prenait sur la nuit pour réciter l'office divin, célébrait de grand matin la Sainte Messe, longtemps avant l'aurore, pour n'être point surpris, et passait le jour à visiter, sous un déguisement ou sous un autre, ses malades et ses néophytes.

L'extrême discrétion qui devait nécessairement accompagner toute sa conduite fait que les détails n'abondent pas sur cette période de sa vie, et que son apostolat, pourtant très fécond, nous est, hélas! trop peu connu. Mais voici le moment où les notes écrites du fond de son cachot par le P. Ogilvie lui-même vont nous révéler, dans sa virile beauté, sa grande âme.

ARRESTATION

En octobre 1614, Jean Ogilvie se transporta à Glascow, où l'attiraient son zèle et aussi les desseins cachés de la Providence.

Pour sa perte, il se lia d'amitié avec un homme de la noblesse, Adam Boyd, qu'il tenta, mais en vain, de convertir. Celui-ci se constitua son dénonciateur et ne recula pas devant une trahison à prix d'argent.

Il y avait à Glascow un pseudo-archevêque protestant, nommé Spottiswood, homme sans mœurs et sans scrupule, qui n'avait d'autres visées que celles de se mettre en faveur auprès du roi Jacques VI, le fils de Marie Stuart, et d'en obtenir de l'avancement.

En vertu de certaines coutumes féodales, il se trouvait que ce personnage était investi d'une sorte d'omnipotence sur ses subordonnés, et cumulait les fonctions épiscopales et celles de gouverneur temporel. Hérétique acharné, il était sans cesse aux aguets pour découvrir et étouffer en son germe toute trace de catholicisme, et, qui plus est, il avait l'oreille du roi Jacques, qui accueillait avec une extrême complaisance toute délation contre les catholiques, et laissait aux autorités locales pleine liberté de les persécuter.

Or, c'est à Spottiswood, le tyran de Glascow, que l'homme de Dieu fut dénoncé, vendu et livré. Il tomba entre ses mains, au jour fixé d'avance par ses deux persécuteurs, le 14 octobre.

Le récit de l'arrestation et les interrogatoires nous ont été laissés par le martyr lui-même. Nous nous reprocherions de ne point les citer, aussi nous permettra-t-on, dans la suite de cette monographie, de larges emprunts au journal du vénérable captif.

« Il y a six mois, écrit-il, je vins à Glascow pour recevoir l'abjuration de cinq personnes. Le lendemain de mon arrivée, je célébrai le Saint Sacrifice et, peu après, je fus trahi par un de ceux que je devais réconcilier avec l'Eglise. » En effet, il fut bientôt, sous de vains prétextes, arrêté et conduit à Spottiswood: « M'apercevant entre le mur et la table, ajoute Ogilvie, il me fait signe de venir à lui. J'obéis, mais lui me frappe à la joue en me disant: « C'était par trop » d'audace à vous de venir dire vos messes dans » une ville réformée. » Je lui réponds : « En me » frappant, vous agissez non comme un évêque, » mais comme un bourreau. » Il semble que l'on n'attende que ce signal : c'est alors un déluge de soufflets qui s'abat sur moi; on m'arrache la barbe, on me déchire la figure à coups d'ongle jusqu'à ce que l'un des assistants, saisi d'horreur, mette un terme à ces violences. »

Il fut enfermé provisoirement dans la prison de la ville, tandis que l'archevêque, ayant pu découvrir l'auberge où il était descendu, y faisait main basse sur tout le bagage du missionnaire, sur son cheval, ses ornements sacerdotaux et ses papiers.

En même temps, quatorze personnes soupçonnées d'avoir accueilli le papiste ou d'avoir entendu sa messe furent arrêtées.

RAPPORT ENVOYÉ AU ROI

Le lendemain, le P. Ogilvie changea de prison. Spottiswood voulut l'avoir près de lui, dans son palais archiépiscopal. Il eut ainsi toute aisance pour l'examiner.

Les premières questions posées furent celles-ci : « Avez-vous dit la messe sur les terres du roi?..... Etes-vous prêtre ? »

Le pseudo-archevêque, si soucieux d'interroger son prisonnier, était moins préoccupé de lui donner à manger; il le laissa vingt-six heures sans aucune nourriture.

« Au bout de deux jours, écrit encore Ogilvie, on me donne une chambre, mais on me fait payer cher cet adoucissement, car bientôt on me lie par deux anneaux à une énorme barre de fer pesant 200 livres, de sorte que je suis obligé de rester constamment assis ou couché. »

Après maint interrogatoire, Spottiswood envoie au roi un rapport sur son prisonnier. Il s'y révèle tout entier tel qu'il est, cupide, rampant devant le pouvoir, hypocrite, haineux.

« Très sacré et précieux souverain, dit-il, il a plu à Dieu de faire tomber entre mes mains un Jésuite, qui dit se nommer Ogilvie. Il est venu dans cette ville et y a célébré quelques messes. Huit de nos concitoyens sont poursuivis pour y avoir assisté. Il était en train d'en pervertir nombre d'autres.....

» Je prie Votre Majesté de me pardonner si je me permets de lui donner un conseil sur la punition à infliger à ces malfaiteurs et sur le procès du Jésuite. Considérant qu'un châtiment exemplaire est indispensable, et qu'aux termes de la loi, leur vie et leurs biens sont entièrement à la discrétion de Votre Majesté, que les coupables sont de conditions fort différentes, Votre Majesté consentirait-elle à renvoyer toute cette affaire par-devant une Commission, composée du lord trésorier, de lord Kilsyth et de moi, et qui agirait aux nom et place de Votre Majesté ?

» On nommerait ensuite des commissaires royaux pour prononcer la sentence, et le Conseil privé d'Ecosse recevrait l'ordre de députer une des personnes désignées par moi pour faire le procès au coupable et pour le convaincre selon la loi.....

» Quant à l'amende, Votre Majesté voudrait bien ordonner au trésorier de la partager avec moi, vu que tous les incriminés sont citoyens de ma ville épiscopale, et qu'en vertu des privilèges accordés à ce siège par vos illustres prédécesseurs, les amendes et l'argent confisqué aux malfaiteurs reviennent à l'évêque ; j'en ai besoin pour récompenser celui qui m'a livré Ogilvie et tous ceux qui m'ont aidé dans cette affaire. Je me suis engagé vis-à-vis d'eux.....

» Le secrétaire d'Etat, le trésorier, lord Kilsyth et moi, qui ai tous les papiers entre les mains, semblent être les personnes les plus capables de mener l'affaire à bon terme..... »

Il est aisé de saisir le sens de ces derniers mots. Pour Spottiswood, *mener l'affaire à bon terme*, c'est s'enrichir des dépouilles des prisonniers et de l'amende qui leur sera infligée. C'est surtout satisfaire sa haine contre la religion en faisant torturer et exécuter le missionnaire, passer pour zélé défenseur de la Réforme et du roi, et se frayer ainsi un chemin vers de plus hautes dignités.

LA TORTURE

Dans son rapport au roi, l'archevêque demande encore la permission d'appliquer au prévenu *les bottes* ou d'autres tortures, s'il refuse de parler.

Le supplice des bottes, employé en Ecosse pour arracher des aveux aux coupables, consistait à enserrer la jambe du patient dans une sorte d'appareil formé de quatre parois reliées entre elles, assez semblable à ce qu'on met autour d'un jeune arbre pour le protéger. Entre la paroi et la jambe, l'on introduisait de force à l'aide d'un marteau un coin de fer qui allait jusqu'à casser le tibia et à en faire jaillir la moelle.

Le P. Ogilvie n'eut très probablement qu'un avant-goût de ces souffrances, puisque ses juges se font plus tard un mérite auprès de lui de ce qu'ils les lui ont épargnées. Un jour, on lui prend violemment la jambe et l'on semblait se disposer à la torturer. Le P. Ogilvie dit aux bourreaux qu'il était prêt à tout. On se contenta de cette démonstration et l'on retira l'instrument du supplice.

Toujours fixé au sol par ses deux anneaux de fer et constamment obligé de se tenir couché ou assis, le Vénérable subissait sans se plaindre cette situation intolérable. Il conservait malgré tout son humeur joyeuse, et, maître de lui-même, il déconcerta jusqu'au bout ses bourreaux par son énergie et sa douceur.

Tous les jours, on lui montrait les instruments de torture, et il entendait proférer contre lui les plus terribles menaces, s'il ne se décidait à livrer les noms de tous ses complices. Spottiswood en avait besoin pour extorquer plus d'argent, car il avait reconnu à sa grande déception que les quatorze catholiques arrêtés n'étaient pas riches et qu'il n'avait pas grand'chose à en attendre.

Enfin, des menaces, le persécuteur en vint aux effets, et, à la suite d'un long interrogatoire, dans lequel il avait eu le dessous, il imagina d'infliger au prisonnier une veille forcée, qui le priverait en partie de ses sens et lui arracherait enfin quelque dénonciation. Laissons parler ici le P. Ogilvie :

« Pendant huit jours et neuf nuits, sans interruption, on me tint éveillé en me piquant avec des stylets, en me pinçant, en m'enfonçant dans les chairs des épingles et des aiguilles, en me fatiguant par des menaces de tortures inouïes et par les promesses les plus séduisantes. »

Des historiens du temps, très bien informés, ajoutent que pendant cette longue et horrible insomnie, la victime était gardée à vue par une troupe de bourreaux ou plutôt de bêtes féroces, qui se relayaient pour la tourmenter; on lui enfonçait sous les ongles des aiguilles, on le frappait à coups de poignard, on lui criait dans l'oreille, on lui tordait les bras et les jambes, on le jetait à terre et on le frappait à coups redoublés.

Ce supplice ne prit fin que quand un médecin, consulté sur l'état du patient, déclara qu'il n'avait plus que quelques heures à vivre. Il importait de ne pas le laisser mourir sans l'avoir fait parler.

Après lui avoir accordé quelques heures de sommeil, on le traîna donc épuisé devant ses juges. « J'étais si affaibli, dit le Père, par cette veille prolongée, qu'à plusieurs reprises, je savais à peine ce que je disais, ce que je faisais, en quel endroit, en quelle ville j'étais. »

C'était l'état dans lequel on le voulait pour surprendre sur ses lèvres un aveu, une parole qui le compromît. Mais on ne put rien en tirer.

L'archevêque gardait son prisonnier avec un soin jaloux, et comme le geôlier semblait témoigner à ce dernier quelques égards, il le remplaça

par son intendant, homme dur et cruel qui trouva moyen de rendre plus pénible le sort de sa victime.

La femme du pseudo-archevêque avait quelque compassion pour le prisonnier, surtout, disent les compagnons du P. Ogilvie, « quand elle était dans cet état vaporeux que donnent les petits verres. Elle avait l'ivresse douce et compatissante ». L'archevêque le sut, se fâcha très fort, et ordonna de traiter le captif avec plus de rigueur encore.

FIN DU PROCÈS

Il fallait pourtant inventer quelque chose pour le condamner. Les interrogatoires, les discussions avec les ministres tournaient, grâce aux reparties pleines de sens et de finesse de l'accusé, à la confusion de ses juges.

Sans doute sur les instances de Spottiswood, le roi rédigea de sa main cinq questions qui devaient terminer le débat et décider de la peine à infliger au P. Ogilvie. L'archevêque suivit ce questionnaire et demanda au prévenu :

1° Le Pape est-il juge, et a-t-il, au spirituel, autorité sur le roi ?

— Oui, répondit Ogilvie, si le roi est chrétien et baptisé.

2° Le Pape peut-il excommunier le roi ?

— Oui, il le peut. Et si vous m'objectez que le roi hérétique ne fait pas partie de l'Eglise, je réponds qu'il reste soumis aux peines, et que tous ceux qui sont baptisés sont sous la juridiction du Pape.

3° Le Pape peut-il déposer les rois excommuniés par lui ?

— Je réponds : Beaucoup de docteurs le pensent et c'est une opinion très soutenable. Quand la chose sera définie comme de foi, je donnerai ma vie pour la défendre. Mais tant que rien ne sera décidé, je ne suis pas forcé de dire ce que je pense, à moins que je ne sois juridiquement interrogé par celui à qui il appartient de décider les questions controversées.

4° Serait-ce un meurtre de tuer le roi ainsi excommunié et déposé par le Pape ?

5° Le Pape a-t-il le pouvoir de délier les sujets du serment d'obéissance envers le roi ?

A la quatrième et à la cinquième question qui ne mettaient en cause aucune question de foi, il déclara qu'il n'était pas tenu de répondre, car, en le faisant, il eût semblé reconnaître au roi une sorte de juridiction spirituelle.

Ces réponses, signées par le missionnaire et certifiées authentiques par des témoins, furent envoyées au roi. Le P. Ogilvie n'avait à attendre en retour que son arrêt de mort. Il le savait et s'y préparait dans une prière incessante : « J'attends encore deux tortures et puis la mort », écrit-il le 22 février 1615 au P. Ferdinand Alberi, vicaire général de la Compagnie.

JUGEMENT ET MARTYRE

Le 10 mars eurent lieu successivement, à quelques heures seulement d'intervalle, le jugement définitif et l'exécution du vénérable Jean Ogilvie. L'archevêque Spottiswood ne cachait pas son jeu infâme; sans attendre la sentence des juges, il avait fait dresser la veille la potence sur la place publique, dite *la croix de Glascow*.

C'était dire assez clairement que le jugement n'était qu'une formalité.

A peine vêtu, car on lui avait volé son manteau et on ne lui avait laissé qu'un habit tout déchiré, le P. Ogilvie parut au tribunal. La foule qui l'entourait lui était sympathique : on savait maintenant sa conduite héroïque au milieu des tourments; les hérétiques eux-mêmes, émus de compassion, faisaient des vœux pour lui.

Seuls les juges, l'archevêque à leur tête, étaient impitoyables. Ils tentèrent même d'arracher à leur victime le titre de martyr, en proclamant bien haut qu'ils le condamnaient, non pour avoir dit la messe et converti des protestants, mais comme un malfaiteur vulgaire, pour un crime politique, pour avoir refusé de reconnaître la juridiction spirituelle du roi et de répondre à ses questions.

L'histoire et l'Eglise ont fait justice de ces malignes inventions et de ces considérants iniques.

Comme on devait s'y attendre, le Vénérable fut condamné. La sentence portait « qu'il serait conduit à la potence érigée sur la place publique, qu'après avoir été pendu, il aurait la tête coupée et que son corps, fendu en quatre, serait exposé à la vue du peuple ».

Le martyr remercia Dieu et embrassa le greffier qui lui notifia son arrêt de mort. Il tendit même la main à l'archevêque et à ses assesseurs en leur disant qu'il leur pardonnait comme il désirait que Dieu lui pardonnât à lui-même.

Arrivé sur la plate-forme de l'échafaud, il se mit à genoux et baisa le gibet.

Au moment d'avoir les mains liées, il jeta son chapelet dans la foule. Cette relique vint frapper en pleine poitrine un jeune seigneur hongrois calviniste, personnage considérable, qui ne tarda pas à se convertir et attribua cette grâce insigne au chapelet du martyr.

« Ce chapelet m'avait laissé, dit-il, une blessure au cœur. Cette pensée me revenait sans cesse : pourquoi le chapelet du martyr est-il tombé sur moi et non sur un autre ? Pendant plusieurs années, cette question se dressait devant moi et me suivait partout. Enfin, la conscience triompha. Je devins catholique et j'abjurai le calvinisme. »

Le bourreau, après s'être excusé auprès du martyr, passa la corde au cou de sa victime, retira l'échelle et lança le corps en l'air. Un long murmure de désapprobation s'éleva alors des rangs de la foule, l'indignation fut si manifeste que l'on n'osa pas exécuter jusqu'au bout la sentence, et qu'au lieu de mutiler le cadavre et de l'exposer à tous les regards, on le mit précipitamment en bière et on l'enterra dans le cimetière des criminels.

Tandis que son saint corps était ainsi profané, voué à un humiliant oubli, l'âme du martyr montait radieuse et triomphante aux cieux. Dans ce duel de cinq mois entre l'archevêque de Glascow et sa victime, le vaincu était bien Spottiswood. Le reconnut-il à temps, quand vingt-deux ans plus tard, visiblement frappé par la vengeance divine, il mourut comme Antiochus, rongé vivant par les vers et répandant une odeur effroyable ?

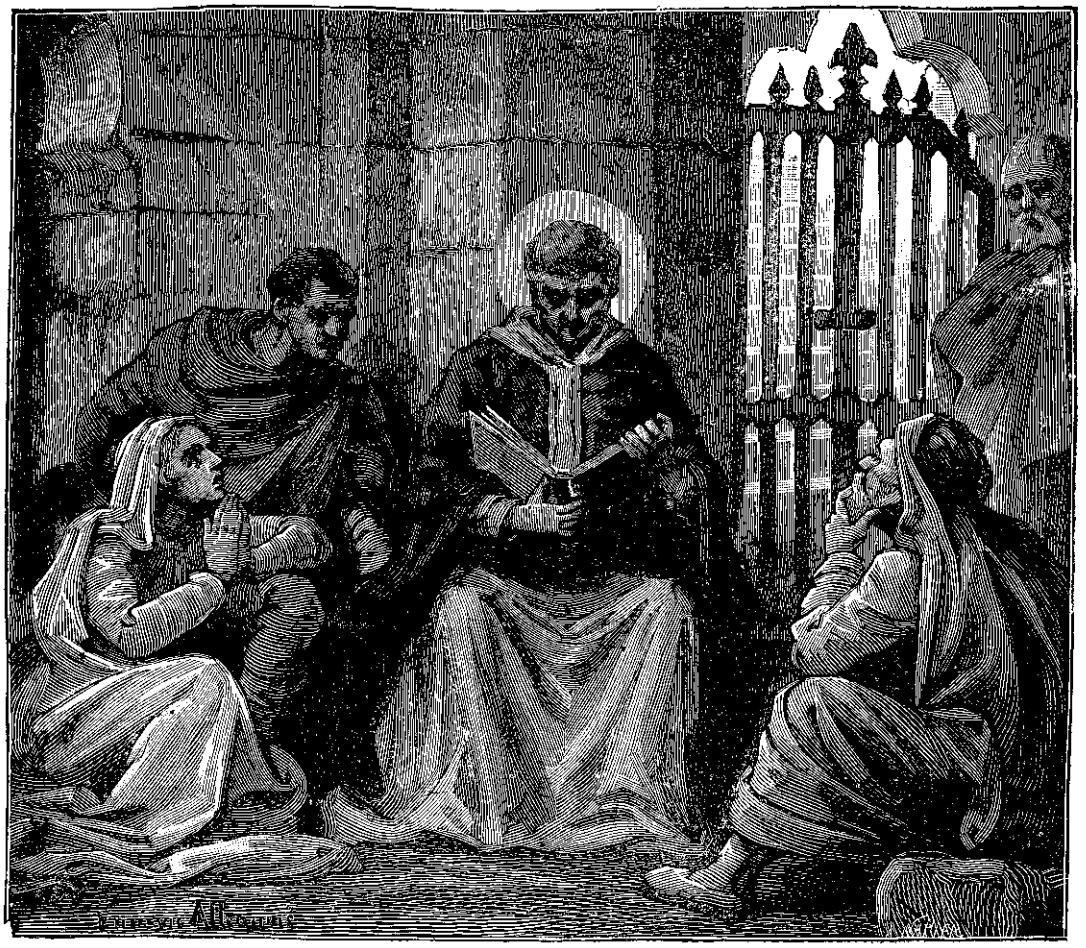
Notre-Seigneur avait donc bien sujet de dire dans son saint Evangile : « Ne craignez pas ceux qui tuent le corps, ils ne peuvent pas tuer l'âme », et encore : « Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, parce que le royaume des cieux est à eux. »

***

D'après la *Vie de Jean Ogilvie, écossais, Jésuite*, par James Forbes, S. J. Leroux, 1901, Paris.

SAINT EULOGE. PRÊTRE DE CORDOUE, MARTYR

Fête le 11 mars.



Jeté en prison avec d'autres chrétiens par les musulmans de Cordoue, le saint prêtre Euloge lisait l'Ecriture Sainte à ses compagnons de captivité et la leur expliquait. Il soutenait leur constance et leur courage.

LES MUSULMANS EN ESPAGNE

Vers le commencement du VIII^e^ siècle, les mahométans d'Afrique ou Maures avaient envahi l'Espagne, après avoir renversé l'empire des Visigoths, autrefois barbares, puis hérétiques ariens, mais convertis ensuite au catholicisme par saint Léandre, évêque de Séville. Amollis par un long repos, par les habitudes de l'arianisme et par le gouvernement d'une dynastie corrompue, ils n'avaient opposé qu'une faible résistance aux envahisseurs; un certain nombre s'étaient retirés sous la protection de la Sainte Vierge au milieu des montagnes des Asturies, d'autres étaient restés mêlés à la population victorieuse et pratiquaient leur religion plus ou moins ouvertement : car, jusqu'au milieu du IX^e^ siècle, on avait encore souffert l'exercice public de la religion dans les églises et les monastères, à la charge pour tout chrétien de payer un tribut déterminé au commencement de chaque lune.

En 821, Abdérame III, prince des musulmans d'Afrique, commença à persécuter les chrétiens; excité par un misérable apostat, nommé Bodon, qui, de chrétien, s'était fait juif, il voulut obliger tous les chrétiens d'Espagne, sous peine de mort, à se faire juifs ou musulmans.

En 847, Abdérame envoya des ambassadeurs pour demander la paix au roi de France Charles le Chauve; en même temps, tous les chrétiens d'Espagne adressaient à ce roi une demande de protection, mais cette protection ne put empêcher la persécution qui, en 850, devint presque générale. Alors souffrirent pour la foi un prêtre nommé Parfait, de Cordoue, le moine Isaac, du monastère de Tabannes près de Cordoue; un autre moine nommé Isaac, et une foule d'autres

parmi lesquels deux vierges, nommées Flore et Marie, dont nous aurons à parler dans le courant de cette vie de saint Euloge.

SAINT EULOGE, MOINE ET PRÊTRE DE CORDOUE

Euloge était né à Cordoue, qui était alors la capitale de l'empire des Maures. Sa famille était une des plus illustres de la ville; il fut élevé dès sa jeunesse parmi le clergé de saint Zoile; il s'y appliqua à la piété et aux sciences, surtout à l'étude de l'Ecriture Sainte. Voulant se perfectionner encore dans toutes ses connaissances, il alla se mettre sous la discipline de l'abbé Sperain-Deo, qui était alors à la tête du monastère de Cute-Clar, au nord-ouest de Cordoue. Il rencontra là, parmi ses condisciples, un ecclésiastique nommé Alvar, avec lequel il se lia d'une étroite et sincère amitié, le même qui écrivit sa vie.

Euloge revint ensuite à Cordoue, et il y enseigna pendant quelque temps les lettres, donnant à ceux qui le connaissaient l'exemple de toutes les vertus, en même temps qu'il les remplissait d'admiration par l'étendue de ses connaissances. Puis il fut ordonné diacre, et peu après élevé au sacerdoce et chargé d'enseigner les vérités saintes aux fidèles de l'Eglise de Cordoue.

Dès lors, il voulut mener une vie toute de sacrifice et de mortification, en s'appliquant continuellement à l'étude, surtout de l'Ecriture Sainte; il macérait son corps par les jeûnes et les pénitences de toutes sortes. Il visitait souvent les hôpitaux et les monastères, et recueillait de tous côtés ce qu'il trouvait de meilleur dans les règles et constitutions, comme une abeille qui choisit dans le suc de chaque fleur ce qu'il y a de plus suave pour en composer, par son travail, un miel délicieux. Dans ses visites aux monas tères, il se comportait comme le plus parfait de tous les moines, et, revenant ensuite à Cordoue, vivait dans le clergé comme un religieux, dressant des règles pour tous ceux qui servaient Dieu dans les communautés et les couvents, et composant pour eux le miel de la perfection, à l'aide des fleurs de doctrine et de bons exemples qu'il avait recueillis de divers côtés.

Après avoir visité les monastères qui étaient dans le voisinage de Cordoue, il prit occasion d'un voyage qu'il fut obligé de faire en France, en 844, pour visiter ceux qui étaient aux environs de Pampelune; il en rapporta un certain nombre d'ouvrages littéraires, jusque-là peu connus à Cordoue, entre autres, l'*Enéide* de Virgile, la *Cité de Dieu* de saint Augustin et plusieurs hymnes chrétiennes.

PERSÉCUTION MUSULMANE

Cependant la persécution éclata de nouveau en 850, la vingt-neuvième année du règne d'Abdérame III. Un évêque nommé Récarède, métropolitain de la province, au lieu de se dévouer pour ses brebis jusqu'à donner sa vie pour elles, à l'exemple du Bon Pasteur, ne craignit pas d'introduire le loup dans la bergerie. Sur sa dénonciation, on mit en prison l'évêque de Cordoue avec plusieurs prêtres de la ville, parmi lesquels fut saint Euloge, accusé surtout d'encourager les martyrs par ses instructions. Le Saint n'en continua pas moins, et dans la prison même, il employa tout son temps à prier, à lire l'Ecriture Sainte à ses compagnons de captivité, à les encourager dans la fidélité à Dieu.

Ce fut alors aussi qu'il écrivit l'*Exhortation au martyre*, adressée aux vierges Flore et Marie. Il leur disait : « On vous menace de vous vendre publiquement et de vous déshonorer; mais sachez que l'on ne peut nuire à la pureté de votre âme, quelque infamie qu'on vous fasse souffrir malgré vous. » Ensuite il décrit ainsi la persécution : « Le fond de la prison est rempli de clercs qui y chantent les louanges de Dieu, tandis que les églises sont en silence, désertes et pleines d'araignées. On n'y offre plus d'encens, on n'y fait aucun service; de lâches chrétiens pour vous ébranler, vous représentent cette solitude des églises, et l'attribuent à votre opiniâtreté; ils disent que, si vous voulez céder pour un temps, vous recouvrerez le libre exercice de votre religion. Mais sachez que, pour vous, le sacrifice le plus agréable à Dieu est la contrition du cœur, et que vous ne pouvez plus reculer ni renoncer à la vérité que vous avez confessée. »

Ainsi encouragées et fortifiées, ces deux vierges fortes et sages se présentèrent sans crainte devant le juge, et se laissèrent immoler en l'honneur de Jésus-Christ. Ayant reçu la nouvelle de leur mort, saint Euloge et les autres chrétiens prisonniers en rendirent grâce à Dieu dans leur prison, et célébrèrent en l'honneur des martyres les Vêpres, les Matines et la Messe, en se recommandant à leurs prières. Six jours après, ils furent délivrés de leur captivité. Avant leur mort, Flore et Marie avaient dit à quelques-unes de leurs amies qu'aussitôt qu'elles seraient en présence de Jésus-Christ, elles le prieraient pour la liberté de leurs frères : elles accomplissaient ainsi leur promesse.

Saint Euloge composa l'histoire de ce glorieux martyre, pour encourager les autres chrétiens à recevoir aussi la même couronne, si Dieu les appelait aux mêmes combats. Il n'usa de sa liberté que pour instruire et confirmer ses frères dans la foi, soit par ses paroles, soit par ses écrits; grâce à ses exhortations, beaucoup, plutôt que de se faire mahométans, subirent les plus cruels supplices avec tant de constance, que les infidèles eux-mêmes en étaient touchés.

CEUX QUI AVAIENT PEUR

Les musulmans, étonnés de voir tant de chrétiens courir d'eux-mêmes au martyre, craignaient une révolte. Le roi Abdérame prit les mesures les plus sévères contre les chrétiens, ordonna même de condamner à mort et d'exécuter sur-le-champ tous ceux qui oseraient parler de Mahomet avec mépris. Alors, les chrétiens se cachèrent, la plupart se déguisèrent et s'enfuirent la nuit, changeant souvent de résidence, pour n'être point surpris. Plusieurs, ne voulant point s'enfuir ou n'osant pas affronter les supplices, renoncèrent à Jésus-Christ et cherchèrent à en pervertir d'autres. Des prêtres et des laïques, même de ceux qui avaient autrefois loué le courage et la constance des martyrs, changèrent d'avis et les traitèrent d'indiscrets. Ils prétendaient qu'il fallait céder aux circonstances, courber la tête pour le moment et ne pas augmenter la colère des persécuteurs en refusant de leur obéir; ils allèguèrent même des textes de l'Ecriture pour donner tort aux chrétiens courageux. Ceux qui dès le commencement avaient blâmé le zèle des martyrs s'élevèrent alors de toutes leurs forces contre saint Euloge et les autres prêtres, qui, à leur avis, avaient causé la persécution par leurs exhortations au martyre.

Le roi fit assembler à Cordoue un Concile composé des métropolitains des diverses provinces, pour chercher un moyen d'apaiser un

peu l'irritation de la population musulmane. Dans ce Concile, un greffier, qui était très riche, et qui probablement craignait de perdre sa place, s'emporta hautement contre saint Euloge. Il avait toujours blâmé les martyrs, et il pressa les évêques de prononcer anathème contre quiconque voudrait les imiter. Enfin, le Concile fit un décret qui défendait de s'offrir désormais au martyre; mais ce décret était exprimé en termes ambigus et allégoriques, suivant le style du temps, de sorte qu'il paraissait devoir contenter le roi et le peuple musulman, sans toutefois blâmer les martyrs, quand on pénétrait bien le sens des paroles. Saint Euloge ne put cacher combien il désapprouvait cette dissimulation, qu'il trouvait contraire à l'esprit de vérité et de franche liberté qui doit caractériser les véritables enfants de Dieu.

La persécution durait encore ; l'évêque de Cordoue avait été mis pour la seconde fois en prison : les tergiversations et les réticences n'avaient pu calmer la fureur des musulmans; au contraire, leur rage avait grandi encore contre ces chrétiens, dont ils avaient paru craindre un moment l'influence et qu'ils voyaient maintenant trembler devant eux et chercher à gagner du temps.

NOUVEAUX MARTYRS — SAINT EULOGE ÉCRIVAIN

Un jour, le roi Abdérame, étant monté sur une terrasse de son palais, aperçut les corps des martyrs attachés encore à des pieux et, ne pouvant soutenir cette vue qui lui reprochait sa cruauté, il ordonna de les jeter sur un bûcher et de les brûler. Aussitôt, il perdit la parole, on le porta sur son lit, et la nuit suivante, les bûchers des martyrs n'étant pas encore éteints, il expira.

Son fils Mohammed lui succéda. Le nouveau roi était aussi ennemi des chrétiens que son père, et dès le commencement de son règne, il chassa de son palais tous ceux qui professaient la religion catholique et qui occupaient encore quelque charge. Il leur imposa un grand tribut, chassa de l'armée tous les officiers chrétiens, et fit punir sévèrement tous ceuxqui parlaient mal du prophète.

Quelques-uns, aimant mieux être parjures à leur Dieu que renoncer à leurs charges et à leurs revenus, apostasièrent et furent comblés d'honneurs : on espérait en pervertir un bon nombre d'autres. Mais dans ce nouveau danger, le zèle de saint Euloge fit encore des merveilles : il empêcha qu'une infinité de chrétiens, faibles ou trop attachés aux biens de la terre, ne renonçassent à Jésus-Christ, et l'on vit une nouvelle et magnifique floraison de victimes immolées pour la foi, fleurs parfumées qui embaumèrent le jardin de l'Eglise, et furent plus tard pour l'Espagne la source de grandes bénédictions. En ce temps-là, souffrirent avec courage un jeune moine nommé Fandila, Anastase et Félix, tous deux prêtres et moines, les saintes Digne et Colombe, du monastère de Tabannes, une autre religieuse, sainte Pompose et quantité d'autres de toutes conditions : ecclésiastiques, religieux et personnes mariées.

Saint Euloge prit grand soin de recueillir lui-même les actes de tous ces martyrs : il nous a laissé leur histoire en trois livres, sous le titre de Mémorial. Mais il prit soin aussi de les défendre contre les reproches de ceux qui ne voulaient pas les reconnaître comme martyrs. On prenait pour cela divers prétextes : qu'ils ne faisaient point de miracles comme les autres martyrs, qu'ils n'avaient pas eu à souffrir divers tourments, mais qu'ils avaient été mis à mort tout d'un coup, que ceux qui les faisaient mourir étaient non point des idolâtres, mais des musulmans qui adoraient le même Dieu et détestaient l'idolâtrie, enfin, qu'ils étaient allés au-devant de la mort sans l'attendre. A toutes ces objections, saint Euloge répondit dans son apologétique que les miracles n'étaient point des marques infaillibles de sainteté, et qu'ils n'étaient point nécessaires en tous temps, comme ils l'avaient été dans les premiers siècles de l'Eglise; que les tourments de diverses sortes n'étaient point nécessaires aux martyrs, qu'il ne fallait point regarder la longueur ni la forme du combat, mais la persévérance et la victoire; que les musulmans persécutaient les chrétiens en haine de la religion et de Jésus-Christ, dont ils niaient la divinité. Quant à la dernière objection qui leur donnait tort de s'être présentés eux-mêmes au supplice, il la détruisait par l'exemple de beaucoup d'autres plus anciens, qui s'étaient aussi présentés d'eux-mêmes, et que l'Eglise honore pourtant comme des saints et de véritables martyrs. C'est ainsi que le portier de la prison de Sébaste, voyant l'un des quarante qui étaient alors martyrisés, perdre courage, s'était mis en sa place sans que personne l'y contraignît et avait mérité la couronne du triomphe.

Bien des martyrs firent de même et se présentèrent au supplice, quoiqu'ils pussent l'éviter sans commettre le moindre péché, « et ce fut chez eux, dira plus tard saint François de Sales, un acte héroïque de la force et de la constance qu'un saint excès d'amour leur donna. »

Saint Euloge, en justifiant les martyrs contre toutes les accusations qu'on portait contre un zèle qu'on jugeait inopportun, se justifiait lui-même, puisqu'il avait, par ses exhortations, excité les uns à souffrir, et approuvé le courage des autres. Il allait bientôt d'ailleurs aller augmenter lui-même le nombre de ces glorieux athlètes qu'il avait si bien soutenus et défendus.

DERNIERS COMBATS — LA VICTOIRE ET LA COURONNE

L'archevêque de Tolède étant mort, le clergé et le peuple de cette ville assemblèrent pour régler sa succession tous les évêques de la province et du voisinage; et d'un commun accord, ils jetèrent les yeux sur le saint prêtre Euloge, qu'ils regardaient comme le plus bel ornement de l'Eglise d'Espagne, tant à cause de sa science et de ses vertus, qu'à cause du courageux témoignage qu'il avait rendu à la foi de Jésus-Christ, pendant sa captivité et pendant toute la persécution. Mais Dieu voulut lui accorder la couronne de gloire, même avant qu'il fût sacré.

Il y avait alors, à Cordoue, une vierge nommée Léocritie ou Lucrèce, issue d'une noble famille de musulmans; elle avait été, dès son enfance, élevée dans la religion chrétienne par une de ses parentes, qui l'avait même fait baptiser. Son père et sa mère l'ayant appris usèrent de toutes sortes de mauvais traitements pour la contraindre à revenir à la religion de Mahomet; mais elle s'enfuit et vint demander asile à saint Euloge, qui la prit sous sa protection et la confia à sa sœur Annulon, jusqu'à ce qu'elle fût parfaitement instruite de tous ses devoirs et confirmée dans ses saintes et généreuses résolutions.

Pendant ce temps, le père et la mère remuaient ciel et terre pour retrouver celle dont la disparition les mettait au désespoir : ils se plaignirent au gouverneur de la ville qui fit emprisonner et

fouetter plusieurs chrétiens, même des religieuses et des prêtres. Saint Euloge, sans s'émouvoir, veillait sans cesse sur Léocritie, la faisant passer continuellement d'une maison à une autre, chez des amis dévoués, pour conserver sa foi et avoir plus de loisir de la préparer au martyre. Il consacrait toutes ses nuits à la prière, prosterné dans l'église de Saint-Zoïle; elle, de son côté, veillait, jeûnait, couchait sur la cendre en se couvrant d'un cilice.

Une nuit, étant venue voir le Saint pour recevoir ses encouragements et ses instructions, elle fut dénoncée. Aussitôt le gouverneur fit cerner la maison par des soldats qui emmenèrent Euloge et Léocritie et les jetèrent en prison.

Bientôt Euloge comparaissait devant le tribunal des musulmans; le juge lui demanda pourquoi il avait donné asile à cette jeune fille. Le Saint lui répondit que les prêtres ne pouvaient refuser l'instruction à ceux qui la leur demandaient; il lui fit voir qu'il avait eu raison de lui faire préférer Dieu à ses parents, et cela d'après les principes de ceux mêmes qui persécutaient les chrétiens. Il lui offrit en même temps de lui enseigner le vrai chemin du ciel, comme il avait fait pour Léocritie, et se mit à exposer avec vigueur les impostures et les erreurs du faux prophète Mahomet, à montrer la divinité de Jésus-Christ et à prouver que la religion du Sauveur était la seule voie du salut.

Le juge, furieux d'une si sainte audace, ordonne de le frapper à coups de fouet jusqu'à ce qu'il expire. « Vous auriez plus vite fait, répondit le disciple de Jésus-Christ, de me condamner à mourir tout d'un coup par le glaive; je suis prêt à donner plusieurs vies, si je les avais, pour la défense de la vérité. » Alors le juge le fit conduire au palais du roi.

Un des conseillers, qui le connaissait particulièrement, le prit à part et lui dit : « Si des ignorants se précipitent malheureusement à la mort, un homme savant et vertueux comme toi ne doit pas imiter leur folie. Crois-moi, je te prie, dis seulement un mot à présent, puisqu'il le faut; tu reprendras ensuite ta religion, et nous promettons de ne point te rechercher. »

Saint Euloge lui dit en souriant : « Ah! si tu pouvais connaître les récompenses qui attendent ceux qui connaissent notre foi, tu renoncerais à ta dignité temporelle. »

Et quand il fut devant le Conseil royal, le saint prêtre se mit à prêcher hardiment l'Évangile; il proposa à ces musulmans les vérités de la foi avec une telle force que, pour ne point l'écouter davantage, ils le condamnèrent aussitôt à avoir la tête tranchée.

Comme on le conduisait au supplice, un des eunuques du roi lui donna un soufflet; alors le Saint, se souvenant des enseignements du divin Maître, tendit patiemment l'autre joue, au lieu de se plaindre, et l'infidèle eut l'insolence de le frapper de nouveau.

Lorsque le Saint, tout heureux de souffrir en union avec Notre-Seigneur, fut arrivé au lieu du supplice, il pria à genoux, étendit les mains au ciel, fit le signe de la Croix sur tout son corps, pour le rendre invincible par ce divin bouclier du salut et unir ses souffrances et son martyre aux souffrances et à la mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ sur la croix; puis, avec une fermeté et une patience admirables, il tendit la tête au bourreau et consomma ainsi son glorieux martyre. C'était le samedi 11 mars de l'année 859.

Après la mort de saint Euloge, on essaya de faire renoncer Léocritie à la foi : on lui représenta les honneurs, les richesses, les joies qui l'attendaient dans sa famille, mais tout fut inutile. Celui qui l'avait si bien instruite et encouragée sur la terre veillait sur elle du haut du ciel et elle fut inébranlable. Ni les larmes de ses parents, ni les promesses du juge, ni ses menaces ne purent la faire revenir sur la foi qu'elle avait jurée au céleste Epoux : elle fut décapitée le mercredi suivant, et son corps fut jeté dans le fleuve Bétis, (le Guadalquivir), mais les chrétiens le recueillirent et l'enterrèrent dans l'église du martyr saint Genès.

Les fidèles rachetèrent du bourreau la tête de saint Euloge et l'enterrèrent honorablement avec son corps dans l'église de Saint-Zoïle. Le premier juin de l'année suivante, on fit une première translation de ses reliques. Puis ses restes furent transportés à Oviedo, sur les terres des chrétiens, avec le corps de sainte Lucrèce, le 19 janvier 883, et l'on en fit une troisième translation en l'an 1300, à Camarasanta.

Saint Euloge est représenté debout, le crâne fendu par un glaive, le cœur percé d'une épée; il tient un livre et une palme; à terre, un Turc renversé. Tous ces détails s'expliquent par la vie et le martyre du Saint. On lui donne encore comme attribut le fouet, parce qu'il fut cruellement flagellé avant sa décollation. On le réunit quelquefois à sainte Lucrèce, parce que leurs corps furent transportés en même temps à Oviedo, le 19 janvier 883.

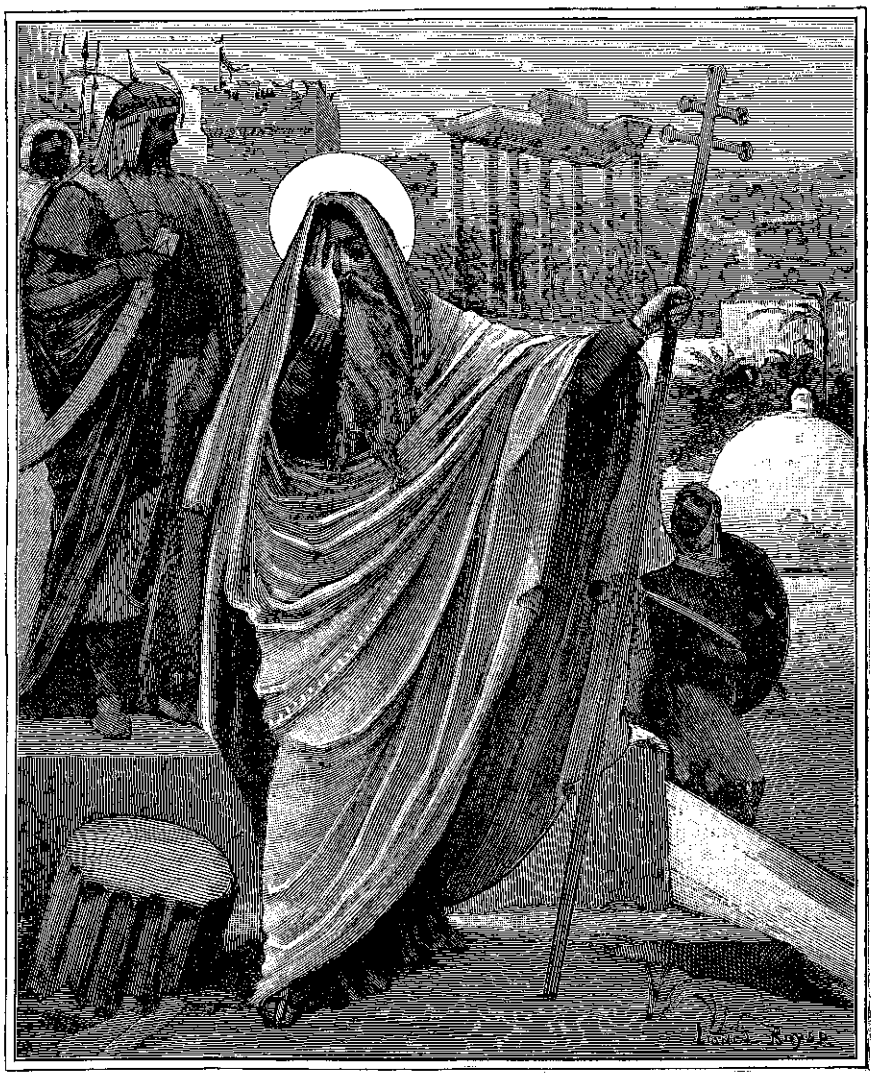
On l'invoque à Cordoue, à Elne et à Oviedo. Les charpentiers d'Espagne l'ont pris pour patron, on ne sait trop pourquoi.

La vie de saint Euloge a été écrite par Alvar, son ami, texte d'autant plus précieux qu'il reste peu de monuments concernant l'histoire de l'Eglise d'Espagne sous la domination et les persécutions des musulmans.

Puissent ce grand Saint et les héroïques imitateurs de son courage, qui illustrèrent alors l'Espagne, protéger leurs compatriotes contre les ennemis de la foi et de la vérité chrétienne.

SAINT SOPHRONE, PATRIARCHE DE JÉRUSALEM

Fête le 11 mars.



Saint Sophrone pleure à la vue d'Omar prenant possession de Jérusalem.

BRILLANTES ÉTUDES

Damas, l'antique capitale de la Célésyrie, donna naissance, vers l'an 565 de l'ère chrétienne, à Sophrone, fils de Plynthas et de Myrô. Quelques éloges recueillis dans les prières de la liturgie grecque, quelques mots échappés à saint Sophrone lui-même, résument tout ce que nous connaissons de ses vingt premières années.

Son éducation fut soignée et brillante. Les pieux parents étaient remplis envers leur enfant d'une tendre sollicitude; en même temps qu'ils formaient son âme à la vertu, ils procuraient à son intelligence précoce tous les moyens de se développer; ses progrès rapides dans les sciences humaines lui valurent le titre de *sophiste*, maître dans l'art de raisonner, savant par excellence. Ce titre, on le sait, n'avait pas alors le sens défavorable qu'on lui prête de nos jours. Les écrits du *sophiste* syrien parvenus jusqu'à nous, justifient encore sa réputation de science et les éloges de ses contemporains.

A fin de ses études littéraires, probablement à l'occasion de la mort de Plynthas et de Myrô, saint Sophrone quitta sa ville natale.

SOPHRONE SE REND EN [illegible]STINE — SÉJOUR AU COUVENT DE [illegible]-THÉODOSE

Sans vouloir engager son avenir par une décision solennelle, sans désir arrêté d'embrasser la

vie monastique, il se dirigea vers les établissements religieux de la Palestine.

Les laures étaient en pleine floraison, les monastères se remplissaient d'illustres cénobites. Le sophiste de Damas, plus désireux de devenir un saint que d'accroître sa renommée de savant, vint s'y édifier à la vue des beaux exemples des moines. Il en connut un grand nombre dont il admira la ferveur, mais il s'attacha particulièrement à Jean Mosch, cénobite du couvent de Saint-Théodose.

Ce lieu de retraite, dans lequel Sophrone fit un très long séjour auprès de son ami, était le plus grand monastère de toute la Palestine, et l'un des plus illustres de l'Asie. Situé sur le sommet d'une colline, il comprenait quatre églises et de grandes dépendances resserrées dans une redoutable enceinte; là se réunissaient pour vaquer plus librement à l'oraison, au travail et à la pénitence, ceux qui voulaient renoncer au siècle, sans que leur profession les obligeât cependant à une perpétuelle résidence.

Les religieux passaient souvent du couvent de saint Théodose à la laure de Saint-Sabas, ou dans les déserts du Jourdain et de la mer Morte, quelquefois même jusque dans les solitudes du Sinaï. Le bienheureux Jean Mosch, avide de connaître les exemples édifiants des anciens Pères, profita de cette liberté pour faire au loin de longs et fructueux pèlerinages. Sophrone se fit son compagnon de route.

SOPHRONE DEVIENT MOINE EN ÉGYPTE — CE QUE PEUT UNE AMITIÉ SAINTE

Les deux pèlerins se rendirent d'abord aux monastères du Jourdain, visitèrent la laure construite par saint Sabas et ses disciples, ce monastère célèbre, encore debout aujourd'hui, adossé au roc le plus sauvage et le plus abrupt qui se puisse imaginer. Puis, à la nouvelle de la terrible invasion des Perses en Palestine, ils abandonnèrent la vallée du Jourdain, prirent la route de l'Egypte et se fixèrent à Alexandrie. Dans toutes ces courses, Sophrone, quoique encore en habit séculier, ne quittait pas celui qu'il appelait son « Père spirituel ». Le bienheureux Jean, plus âgé que son jeune ami d'environ trente ans, méritait bien, par l'autorité de ses sages conseils et sa paternelle sollicitude envers Sophrone, cette respectueuse appellation.

La sainte amitié qui les unissait eut pour la vocation de Sophrone la plus décisive influence.

Jusqu'à son arrivée en Egypte, le brillant jeune homme avait hésité. « C'était, dit un de ses biographes, par les rudes sentiers de l'hésitation et de l'incertitude que Sophrone devait s'acheminer vers le repos du monastère. Peut-être hésitait-il encore entre la gloire mondaine et l'obscurité qui charme les saints. » Un long commerce avec son vertueux et austère ami, les sublimes exemples des solitaires d'Egypte amenèrent enfin sa détermination : il se fit moine et se donna tout à Dieu dans un engagement solennel. Son seul désir était désormais de servir le divin Maître dans la solitude, et de tendre par ce moyen à la plus haute perfection. Dieu cependant se réservait de l'y faire parvenir par d'autres voies.

COADJUTEURS DU PATRIARCHE D'ALEXANDRIE

Les deux Saints commencèrent par rendre au patriarche d'Alexandrie, Jean l'Aumônier, d'éminents services.

Le bienheureux Jean Mosch était prêtre depuis longtemps. Sophrone, à peine entré dans la vie religieuse, ne tarda pas à le devenir : sa science et sa piété le désignaient tout naturellement pour les honneurs du sacerdoce.

Saint Jean l'Aumônier avait en eux deux apôtres tout préparés pour seconder son zèle. Il se réjouissait de les posséder et ne craignit pas de les employer dans les luttes qu'il avait entreprises contre l'hérésie. Malgré les soins de saint Eulogе d'Alexandrie et les travaux des autres prélats orthodoxes, l'erreur d'Eutychès n'admettant qu'une nature en Jésus-Christ, s'était implantée dans le pays et y avait jeté de profondes racines.

Les deux auxiliaires du patriarche se mirent à l'œuvre avec ardeur, et comme ils étaient très doctes, ils combattaient victorieusement les hérétiques. Dieu bénit leurs travaux : ils opérèrent de nombreuses conversions et ramenèrent à la vérité grand nombre de bourgades, d'églises et de monastères.

Saint Jean l'Aumônier ne savait comment leur témoigner son admiration : ce grand patriarche les appelait ses pères, leur donnait de nombreuses marques de respect, leur obéissait sans réserve. C'est ainsi que savent s'humilier les saints.

Ces services importants des deux apôtres coadjuteurs les rendirent l'un et l'autre encore plus chers au patriarche : il les reçut au nombre des officiers et des ministres de son Eglise. Il voulut même qu'ils logeassent dans sa maison et fissent partie du Conseil épiscopal.

En un mot, il les regarda comme des envoyés de Dieu et profita le plus possible, pour le bien de son troupeau, de leurs travaux et de leurs avis.

Durant son séjour à Alexandrie, Sophrone fut atteint d'un mal d'yeux, que les médecins, après avoir épuisé les ressources de leur art, déclaraient incurable. Le malade, confiant en la puissance de Dieu, demanda sa guérison aux martyrs saint Cyr et saint Jean, dont les reliques avaient été transférées par saint Cyrille d'Alexandrie dans une église sur le bord de la mer. Il fut pleinement exaucé et écrivit en reconnaissance la vie de ces deux saints, ainsi que la relation de soixante-dix miracles dus à leur intercession.

NOTES DE VOYAGE — LE « PRÉ SPIRITUEL »

Vers l'an 615, les deux amis vinrent à Rome. A cette époque, les Perses, après avoir envahi la Palestine, incendié les monastères profané les Lieux Saints, saccagé Jérusalem, menaçaient aussi l'Egypte. Quand la nouvelle en arriva à Alexandrie, la frayeur des habitants fut à son comble ; Jean et Sophrone, épouvantés comme les autres, profitèrent de la mort du patriarche Jean l'Aumônier pour satisfaire le désir qu'ils nourrissaient de passer en Italie.

Ils eurent ainsi l'avantage de pouvoir visiter les monastères d'Occident.

Sur leur route, ils abordèrent à l'île de Chypre et à celle de Samos. Partout où ils s'arrêtaient, ils allaient voir les solitaires, conversaient avec eux, recueillaient ici et là de beaux traits de sainteté. Ce sont ces notes de voyage, ces récits de miracles, ces anecdotes édifiantes sur la vie des moines de Palestine, d'Egypte et d'Occident qui composent le « Pré spirituel » de Jean Mosch, livre tout émaillé de fleurs de sainteté écrit par le Bienheureux à son arrivée à Rome, vers l'an 615. Le maître le dédia à son disciple Sophrone, comme à son fils le plus

aimé; il est à présumer, d'ailleurs, que celui-ci avait eu la plus grande part à la composition du livre.

SOPHRONE RAMÈNE EN PALESTINE LE CORPS DE SON MAITRE

Le temps était venu pour Sophrone de se séparer de son « Père spirituel ». Trois ans environ après son arrivée à Rome, le bienheureux Jean Mosch rendait son âme à Dieu, recommandant à son ami et fidèle disciple de porter sa dépouille mortelle au mont Sinaï où il reposerait au milieu des saints moines habitants de cette solitude, ou bien, si les incursions des barbares rendaient ce projet irréalisable, il demandait à être déposé au couvent de Saint-Théodose.

Sophrone quitta la ville de Rome pour obéir aux dernières volontés de son maître : avec les autres disciples de Jean, il accompagna les précieux restes jusqu'au monastère béni où avait pris naissance l'indissoluble amitié de ces deux Saints : le Sinaï, par suite des incursions sarrasines, était alors inaccessible.

Le disciple avait appris à l'école du maître les qualités qui font l'apôtre; désormais plus encore que par le passé, il profitera de ses enseignements et de ses exemples.

Revenu de Rome, il fixe sa résidence au monastère de Saint-Théodose auquel il s'était attaché tout d'abord en entrant dans la Ville Sainte de Jérusalem. Là, il se prépare dans la prière à combattre les bons combats du Seigneur. Le recueillement et le silence du cloître lui permettent de studieux travaux; il compose sur d'anciens documents la vie de sainte Marie l'Egyptienne, morte pénitente sur les rives du Jourdain; des hymnes élégantes sur de pieux sujets naissent sous sa plume inspirée, et célèbrent les principaux faits de l'Evangile, le retour de la vraie Croix, la cité de Jérusalem et les Saints Lieux; il déplore dans des odes grecques au rythme entraînant les ravages des Perses et augure le relèvement de la Cité sainte; il réunit en un recueil pour les religieux ses frères toutes les traditions monastiques, les règles liturgiques suivies dans les couvents, la liste des fêtes, le détail des offices célébrés chaque année par les monastères de Palestine. Ce livre précieux, revu par saint Jean Damascène, nous a été conservé.

SOPHRONE ET LES MONOTHÉLITES

Sophrone ne jouit pas longtemps des délices de la retraite. Il apprit soudain que Cyrus, patriarche d'Alexandrie et deuxième successeur de saint Jean l'Aumônier, soulevait, avec Sergius, patriarche de Constantinople, une hérésie nouvelle et s'apprêtait à déchirer ainsi le sein de l'Eglise catholique.

Cette hérésie s'appelait le monothélisme.

Elle consistait à soutenir qu'il n'y avait en Jésus-Christ qu'une seule volonté : ce qui est contraire à la foi de l'Eglise. L'Eglise enseigne qu'en Jésus-Christ il y a deux natures, la nature divine et la nature humaine, que chacune de ces deux natures a sa volonté et son opération distincte; et que, dès lors, il y a en Jésus-Christ deux volontés, comme il y a deux natures. Telle était la doctrine catholique, solennellement affirmée par le Concile de Chalcédoine.

Sophrone voit de suite le danger de ces théories erronées. Il accourt à Alexandrie où l'on se souvenait encore de sa haute science, se jette aux eds d u patriarche, le supplie d'effacer dans sa profession de foi une distinction qui ressuscite l'hérésie d'Eutychès et sépare Alexandrie de la véritable Eglise.

Vains efforts! L'évêque persiste dans son erreur. Sophrone part à l'instant pour Constantinople, conjure le patriarche Sergius de protester de toute son autorité contre les faiblesses de l'évêque d'Alexandrie, mais Sergius, secret adepte des mêmes faussetés, blâme Sophrone de ses menées audacieuses, et l'accuse de chercher à troubler la Sainte Eglise. Le moine zélé se voyait vaincu.

C'est sur ces entrefaites qu'il est élu, malgré lui, patriarche de Jérusalem, en l'an 633.

UN PATRIARCHE MILITANT

Le nouveau patriarche assemble aussitôt en Concile les évêques de Palestine, leur dénonce le péril, leur fait condamner l'erreur de Cyrus et de Sergius, et, dans une lettre admirable de logique, où il expose la vraie doctrine, apprend aux novateurs la sentence des évêques.

Une épreuve, bien pénible pour le cœur de ce fils aimant de l'Eglise catholique, mais incapable de rebuter son zèle, fut de voir le pape Honorius, indignement trompé par les lettres menteuses de Sergius, combler d'éloges le patriarche de Constantinople et blamer la résistance de Sophrone. Il continua le combat avec un égal courage; mis au défi par Sergius de produire en sa faveur aucun texte ecclésiastique, il recueillit en deux volumes six cents passages des Pères pour convaincre les monothélites et tenter de les ramener.

Sous l'action de Cyrus d'Alexandrie et de Sergius de Constantinople, le mal augmentait en Orient. Le Pape, tenu dans l'ignorance ou mal informé de ce qui se passait au loin, ne pouvait y porter remède. Il était temps d'opposer une digue au flot envahisseur; Sophrone se résolut d'envoyer à Rome même un de ses suffragants. Choisissant le premier d'entre eux, Etienne, évêque de Dore, il le conduisit sur le mont du Calvaire et lui dit :

« Vous rendrez compte au Dieu, qui, en ce lieu saint, a été volontairement crucifié pour nous, vous lui rendrez compte, lorsqu'il viendra juger les vivants et les morts, si vous négligez le péril que court la foi. Faites donc ce que je ne puis faire en personne à cause de l'incursion des Sarrasins. Allez promptement vous présenter au trône apostolique, où sont les fondements de la saine doctrine. Faites connaître, non pas une fois ou deux, mais plusieurs fois, aux saints personnages qui y sont tout ce qui se passe ici, et ne cessez point de les prier, jusqu'à ce que, dans leur apostolique sagesse, ils prononcent un jugement victorieux, et que, suivant les canons, ils détruisent complètement les nouveaux dogmes, de peur que, comme dit l'Apôtre, ils ne gagnent comme la gangrène et ne perdent de plus en plus les âmes des simples. »

Etienne obéit aux désirs de son métropolitain. Les monothélites, à la nouvelle de ce voyage, cherchèrent bien à l'entraver de toute manière : le fidèle messager ne se laissa pas arrêter par les difficultés et il arriva sain et sauf à Rome. Le Pape fut instruit de tout. Cet acte énergique de Sophrone témoigne de son amour profond pour le Saint-Siège, de son zèle éclairé, de la droiture de cette âme qui n'eut jamais en vue dans cette lutte à outrance que la gloire de Dieu et les vrais intérêts de l'Eglise catholique.

Sophrone n'eut cependant pas la consolation

de voir l'heureuse issue de ses démarches. Etienne, toujours fidèle aux ordres de son patriarche qui l'avait envoyé à Rome, poursuivit sans relâche la réalisation de son dessein. A la mort du pape Théodore, il agit avec tant de persévérance auprès des Pontifes successifs, que l'hérésie fut enfin condamnée dans le Concile de Latran, tenu par le pape saint Martin en 649. Sophrone avait reçu depuis cinq ans la couronne conquise au prix de tant d'efforts et de sainte énergie.

SOPHRONE ET LES SARRASINS

D'autres adversaires redoutables surgissent, contre lesquels il faut armer Jérusalem : ce sont les Sarrasins. Le patriarche est obligé de prendre en main la défense de la cité : les Arabes approchent, leurs rangs se grossissent : c'est une invasion régulière et organisée de brigands qui joignent l'habileté à la férocité, excités et soutenus par le fanatisme particulier à la religion de Mahomet. Ils marchent sur Jérusalem. Sophrone fait réparer les murailles et place des gardes sur les tours.

Il arme le peuple, les pèlerins et les moines ; il rappelle, pour soutenir les efforts des habitants, les fuyards et les paysans sauvages de la Judée.

Les musulmans apparaissent bientôt; ils campent aux portes de Jérusalem, sur les ruines de la basilique Saint-Etienne : les hordes de ces barbares sont innombrables.

Le siège dura près d'une année. Le saint patriarche, pendant ce temps, fut admirable d'énergie et de dévouement : il soutenait les défenseurs, encourageait les guerriers, consolait les vieillards sans défense et les femmes affligées, était pour tous un pasteur et un père.

La Ville Sainte attendait d'Héraclius un suprême secours ; mais l'empereur, plongé, dit un historien, dans les subtilités hérétiques du monothéisme, songeait plus à résister au Pape qu'à lutter contre les Arabes. Le secours ne vint que cinq cents ans plus tard, avec Pierre l'Ermite et Godefroy de Bouillon.

Jérusalem dut enfin céder; elle tomba aux mains des infidèles, l'an 639.

Si le patriarche ne put écarter ce malheur, il s'efforça du moins d'en amoindrir les conséquences funestes. Il exigea la présence du calife et obtint grâce à son énergie et au prestige de son nom, des conditions exceptionnelles.

Ces conditions posées, Omar entra dans la ville, dans le simple accoutrement du bédouin.

Il parut, sur un chameau, chargé de deux sacs de provisions, d'une outre de cuir pour contenir l'eau à boire et d'un grand plat de bois. Vêtu d'un manteau usé et affectant une hypocrisie satanique, il demanda, comme un dévot pèlerin, à visiter les sanctuaires, s'agenouilla sur le seuil du Saint-Sépulcre. Il exigea du patriarche un terrain libre pour construire une mosquée. Sophrone le conduisit sur les ruines du temple de Salomon : quelques restes de murs y subsistaient, à demi ensevelis sous les décombres et les immondices. On dit qu'en voyant l'Arabe debout sur les tristes débris du temple, le patriarche détourna ses regards et répéta en pleurant les paroles désolées du prophète Daniel : « L'abomination et la désolation ont envahi le lieu saint. »

Le calife commença de ses propres mains à déblayer le sol sur lequel il voulait établir sa mosquée. Son armée l'imita. L'édifice commençait à s'élever quand soudain, tout vint à s'écrouler.

Les juifs, plus ennemis du christianisme que les musulmans mêmes, persuadèrent à Omar que la mosquée ne pourrait subsister, tant qu'il y aurait une croix élevée sur le mont des Oliviers. Le calife fit abattre cette croix, et, à son exemple, ses fanatiques sujets renversèrent une multitude d'autres croix.

Cependant, l'emplacement du Temple se couvrait d'édifices païens; l'entrée en fut interdite aux chrétiens. Aujourd'hui encore ces grands et sombres monuments se dressent hostiles et à peu près inaccessibles au pèlerin attristé.

Omar gouvernait en maître. Les habitants de toute la Palestine devaient lui payer double taxe, personnelle et foncière.

Le pays de Jérusalem était donc réduit en province musulmane.

AMERTUMES DES DERNIERS JOURS DE SOPHRONE

Le patriarche ne pouvait survivre à tant de douleurs. Chaque outrage infligé à ses enfants était une épine profondément enfoncée dans son cœur. Il reconnaissait que tel devait être le sort de Jérusalem, parce qu'elle avait méconnu le temps où Dieu la visitait.

Tout en se soumettant aux desseins impénétrables du Seigneur, il souffrait cruellement des malheurs de son troupeau : ses derniers jours furent envahis par la tristesse. On peut dire qu'il mourut de douleur, quelques années après la prise de Jérusalem, le 11 mars 644.

La souffrance était le digne couronnement de cette vie. La jeunesse en avait été si brillante, l'âge mûr en avait été illustré par tant d'utiles travaux et de si glorieux combats, il ne manquait à ce saint qu'une auréole, celle de l'épreuve. Ce fut le lot de sa vieillesse.

Un éloge du célèbre cardinal Baronius résume les traits caractéristiques de cette vie :

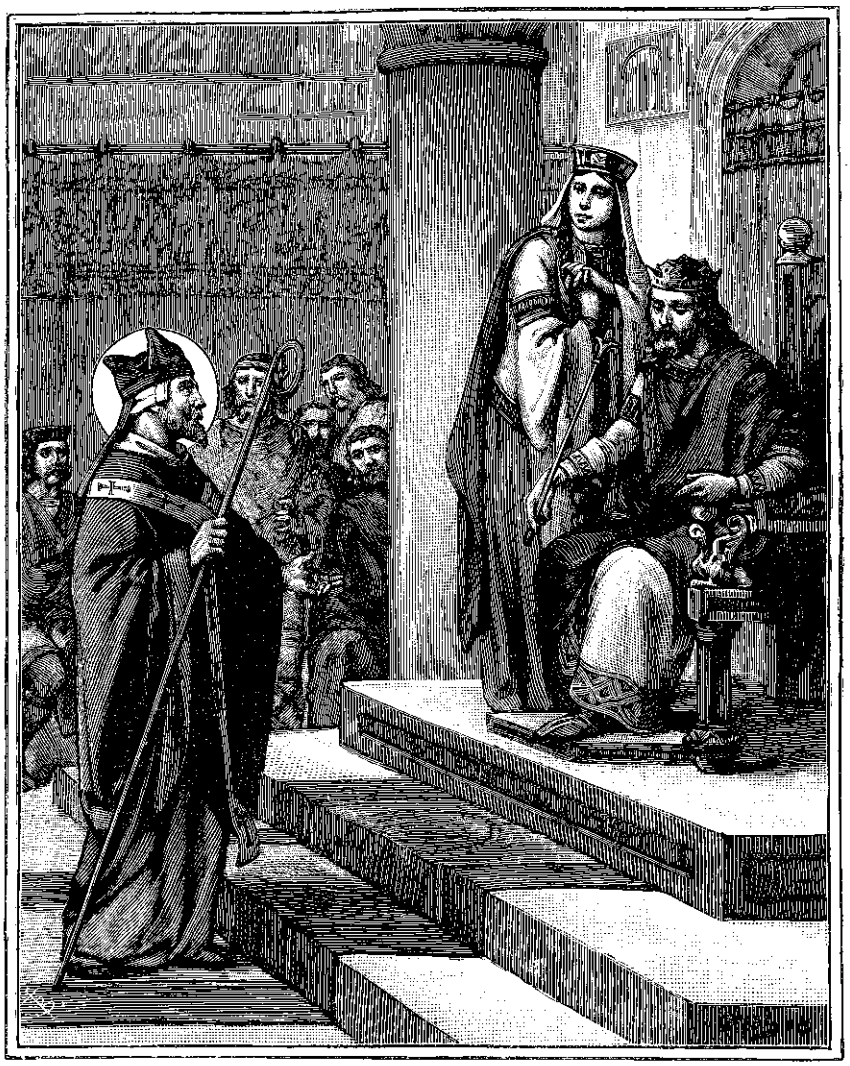
« La mort de saint Sophrone, dit-il, fut une très grande perte pour l'Eglise ; outre qu'il la défendit avec une fermeté inébranlable contre les erreurs des monothélites, et l'édifia par sa sainteté, on peut dire, si l'on juge de la profondeur de sa doctrine par le peu qui nous reste de ses écrits, qu'il mérite d'être considéré comme une des plus éclatantes lumières de l'Orient, et tient un rang distingué entre les évêques les plus respectés de l'antiquité. »

SOURCES CONSULTÉES

Grands Bollandistes. *Acta sanctorum. Mart.* t. II. — *La Palestine sous les empereurs grecs*, par ALPHONSE COURET. — *Grande vie des Saints*, par COLLIN DE PLANCY. — *Histoire universelle de l'Eglise catholique*, par ROHRBACHER. — *Etudes préparatoires au Congrès Eucharistique*, articles du P. EDMOND BOUVY.

SAINT VINDICIEN, ÉVÊQUE DE CAMBRAI ET D'ARRAS

Fête le 11 mars.



Saint Vindicien reproche au roi Thierry sa participation au meurtre de saint Léger.

PIÉTÉ DU JEUNE VINDICIEN

Déjà illustré par l'épiscopat de saint Vaast, de saint Géry et de saint Aubert, le diocèse de Cambrai et d'Arras le fut encore, vers la fin du VII^e^ siècle et au début du VIII^e^, par saint Vindicien.

Le futur évêque naquit vers l'an 620, au village de Bullecourt ou Beaulaincourt, près de Bapaume, d'une noble famille. Son père, au dire de quelques-uns, était même le seigneur et le premier magistrat du lieu.

Vindicien se fit remarquer de bonne heure par sa piété. Souvent, il quittait seul le château paternel et se dirigeait, guidé par son bon ange, vers l'église de Notre-Dame, à Arras, afin d'y prier la Sainte Vierge et d'y assister au sermon

On montre toujours, aux environs d'Arras, le chemin que suivait le saint jeune homme : il s'appelle aujourd'hui encore le *Chemin de Vindicien.*

Il se donnait volontiers aux quelques fonctions sacrées qu'on lui confiait, telles que celle de servir à l'autel : il était aisé de voir, à ses dispositions, que cet enfant, prévenu de la grâce, était destiné au sacerdoce. Sa vertu craignait l'ombre même du péché : une prière assidue le mettait à l'abri des assauts du démon.

Il y avait au village de Saint-Aubin, près d'Anzin,

à quelque distance d'Arras, une métairie ou une maison de campagne appartenant aux parents de Vindicien, charmante solitude que celui-ci visitait souvent et où il aimait à se retirer. Il s'y était constitué à l'écart un oratoire où rien ne venait troubler ses entretiens avec Dieu, et là, dans le silence, « il repassait en sa mémoire, dit son biographe (1), les paroles sacrées qu'il avait entendues, lisait avec attention les écrits des Saints Pères, et, par les jeûnes, les veilles et les prières, réprimait les saillies des passions. Au milieu de ces exercices le fervent anachorète trouvait encore des heures pour les œuvres de charité. Il avançait à grands pas dans la pratique de toutes les vertus. »

RAPPORTS DE VINDICIEN AVEC SAINT ÉLOI ET SAINT AUBERT

Non loin de Saint-Aubin, sur une colline appelée depuis *Mont Saint-Eloi*, Vindicien se rencontra plusieurs fois avec saint Eloi, l'évêque de Tournai et Noyon. L'ancien ministre de Dagobert, en effet, aimait à faire trêve aux soucis d'une lourde administration pour venir de temps en temps, loin de toute préoccupation et de tout bruit, prier et méditer à loisir, se retremper, dirions-nous aujourd'hui, dans les exercices d'une retraite.

Une dizaine d'ermitages couronnaient la colline solitaire et donnaient asile aux dix religieux qui devaient constituer bientôt l'abbaye de Saint-Eloi. Vindicien, encore jeune, s'en vint les visiter, en compagnie du grand évêque. Il fut touché des exemples de ces anachorètes voués à la pénitence et à la prière, et, dès ce jour, sa sympathie leur fut acquise.

On ne peut douter qu'il ne fût présent à la magnifique démonstration de piété qui eut lieu à Péronne, lorsqu'on y transféra les restes de saint Fursy. Les vénérables pontifes Eloi et Aubert y assistaient, et avec eux une pléiade d'hommes pieux et saints.

A cette date (vers 655), Vindicien n'était pas un inconnu pour l'évêque de Cambrai et d'Arras, saint Aubert : la noblesse de sa naissance, la proximité de leurs demeures, le renom de ses vertus, les rapports qu'il entretenait avec l'illustre saint Eloi, n'avaient pas manqué de signaler le jeune ermite de Saint-Aubin à l'attention du vieux pontife. On peut croire, malgré le silence de l'historien, que Vindicien reçut de lui la tonsure et les Ordres qui mènent à la prêtrise. Ce qui le donne à penser, c'est que saint Aubert, près d'atteindre le terme de sa carrière, chercha celui sur lequel il pourrait en toute confiance se reposer du soin de son troupeau, et il choisit saint Vindicien, qu'il créa son archidiacre et son vicaire pour l'église des Atrébates.

Bien souvent, en pareil cas, le coadjuteur était comme naturellement appelé à devenir le successeur à la mort de l'évêque : ce qui arriva vers l'an 670 pour saint Vindicien. Le clergé et le peuple, qui l'avaient vu à l'œuvre, demandèrent d'une voix unanime qu'il remplaçât à leur tête leur pasteur si regretté, saint Aubert.

EFFLORESCENCE DE L'INSTITUTION MONASTIQUE AU VII^e^ SIÈCLE

Ce que nous connaissons des actes de saint Vindicien évêque pourrait presque se ramener à des érections de monastères, des consécrations d'églises et des translations de reliques. Est-ce là l'œuvre unique de ses trente-six années d'épiscopat? Assurément non, et l'on doit regretter que son biographe, écrivant à dix siècles de là, n'ait eu à rappeler que le souvenir de quelques événements isolés et incomplets.

Heureusement, dans ces faits qui nous paraîtraient aujourd'hui de peu d'importance, on retrouve comme en abrégé tout le VII^e^ siècle religieux.

Il n'en était pas alors comme de nos jours : aujourd'hui, la vie monastique est décriée, vilipendée, persécutée de toute façon. Au VII^e^ siècle, depuis le roi jusqu'au dernier de ses sujets, c'était à qui procurerait aux moines le vivre et l'abri, à qui leur rendrait le plus de services.

Dagobert et ses successeurs croient expier dignement leurs péchés en dotant les abbayes. Le même roi a toutes les peines du monde à retenir à sa cour ses plus chers conseillers, parce que, avides de goûter les douceurs de la solitude, ils veulent tous déserter le palais pour se renfermer dans les cloîtres.

Les grands seigneurs, saint Waneng, par exemple consacrent à fonder des monastères le plus clair de leurs revenus et finissent quelquefois par se faire moines.

Aussi, cette sainte institution, qui d'ailleurs rendait d'inappréciables services, offrant à tous l'exemple des plus sublimes vertus, formant des essaims d'apôtres, transcrivant des manuscrits, défrichant la terre et desséchant les marais, donnant à des populations guerrières et farouches le goût d'une vie plus calme, plus laborieuse et partant plus honnête, prit-elle à cette époque un essor inouï.

Dans la seule Gaule-Belgique, saint Amand parvint à établir plus de trente de ces monastères.

Dès lors, que pouvait faire de mieux un pieux évêque comme saint Vindicien, lorsqu'il avait annoncé à ses ouailles la parole de Dieu et distribué aux pauvres les ressources dont il pouvait disposer, que de visiter, conseiller et aider ses cénobites, l'élite de son troupeau, ses plus précieux et ses plus puissants auxiliaires? Voyons notre Saint à l'œuvre.

VINDICIEN ET L'ABBAYE DE SAINT VAAST

Son premier soin est d'achever le monastère d'Arras (depuis appelé Saint-Vaast) auquel saint Aubert, à son grand regret, n'avait pu mettre la dernière main. Dans ce dessein, Vindicien n'épargna nuls sacrifices, nulles dépenses, et il a été regardé à juste titre comme le fondateur de cette célèbre abbaye.

A en croire certains auteurs, Vindicien n'aurait pas reculé devant les fatigues et les périls d'un voyage à Rome pour obtenir du Saint-Siège confirmation des donations et privilèges concédés à Saint-Vaast.

En tout cas, il fut, durant de longues années, un véritable père pour les moines de cette abbaye, pourvut aux besoins de la communauté dont les ressources étaient très précaires aux débuts, et enfin, vers l'an 685, mit à sa tête un abbé de son choix, l'un des disciples de saint Amand, le bienheureux Hatta, de l'abbaye de Blandenberg, près de Gand.

Il assura encore à ce même monastère les faveurs du roi de Neustrie, Thierry III. Voici par quel concours de circonstances.

VINDICIEN DEVANT THIERRY III

On sait comment mourut saint Léger, l'évêque d'Autun. Victime des fureurs d'Ebroïn, il avait eu

(1) François Doresmieux, abbé du Mont Saint-Eloi, de 1625 à 1639.

les yeux crevés, les lèvres mutilées, et après deux ans de souffrance, était tombé frappé à coups de hache, dans la forêt de Sarcing en Artois (677). Sa mort fit d'autant plus impression qu'elle fut aussitôt suivie de miracles. Ebroïn était l'auteur du crime, mais le faible roi Thierry qui, d'un mot, aurait pu arrêter le bras meurtrier, s'était fait complice par son lâche silence.

Pareil scandale chez un roi chrétien exigeait une solennelle réparation. On était à une époque où des évêques pouvaient se dresser en face des souverains et les avertir de leurs désordres. — (Saint Eloi ne craignait pas de dire à Dagobert toutes ses vérités, et n'est-ce pas au fond ce que prétend exprimer, sur un thème différent, populaire et risible, une chanson trop connue pour que nous ayons à la rappeler ici?). — La haute assemblée convint donc d'une voix unanime qu'on présenterait au roi des observations respectueuses sur sa participation au crime d'Ebroïn. En même temps, elle déférait ce dangereux honneur à saint Vindicien, le plus désigné, semblait-il, par sa vertu et son autorité, pour mener à bien une entreprise aussi délicate.

L'évêque de Cambrai et d'Arras n'hésita pas, quelles que dussent être pour lui les conséquences d'une telle démarche. D'autres, avant lui, avaient payé de l'exil ou de la prison un acte de ce genre. Que lui importait? Il s'agissait ici d'une âme à ramener au bien et d'une leçon salutaire à donner à tout le royaume. Il parut donc devant le souverain.

Thierry siégeait sur son trône, environné de l'éclat de sa cour. Il n'était pas habitué à éconduire les évêques : il reçut avec courtoisie celui qui se présentait et écouta, dans une attitude respectueuse, ce discours que le biographe prête à saint Vindicien.

« Prince, c'est un devoir pour l'évêque de reprendre celui qui a failli, de peur qu'il ne meure dans son péché, et que l'évêque ne soit puni avec lui.

» Vous devez donc écouter avec soumission ces quelques paroles de reproche au sujet du meurtre de saint Léger, commis à votre connaissance. Ce crime est si grand que des évêques réunis en conseil ne savaient presque quel remède ordonner pour une semblable blessure. Vous devez donc vous réconcilier avec Dieu en toute humilité, reconnaître votre faute et redire ces paroles du juste Job qui, lui aussi, était puissant dans son pays : *Je n'ai point caché mon péché, mais je l'ai confessé en présence de tout le peuple.....* Imitez pareillement le roi David, et prosternez-vous devant le Seigneur pour pleurer votre faute..... »

Ce discours produisit dans l'âme du roi une profonde impression. Il reconnut son crime et protesta en présence de son entourage qu'il s'emploierait de tout son pouvoir à le réparer.

Ce ne fut point là une vaine promesse. Thierry III, à la fin de son règne, multiplia ses bonnes œuvres, et comme saint Léger avait été martyrisé au pays de Saint-Vaast, le monastère de Saint-Vaast d'Arras fut le premier à bénéficier du repentir généreux du roi.

Après l'avoir comblé de bienfaits, Thierry voulut y être enseveli avec son épouse.

DIFFÉREND RÉGLÉ A L'AMIABLE

L'assemblée d'évêques dont nous avons parlé plus haut vit surgir en son sein une discussion brûlante. Il s'agissait de savoir à qui seraient concédés les restes mortels du martyr saint Léger.

Trois prélats faisaient valoir les droits qu'ils avaient à le posséder, et leurs réclamations à tous semblaient si justes qu'il était comme impossible de décider. On ne pouvait pourtant pas diviser en trois tronçons ce saint corps : c'eût été comme renouveler le sacrilège perpétré par la hache des bourreaux.

Ansoald, évêque de Poitiers, représentait que saint Léger, outre qu'il était son parent, avait gouverné le diocèse en qualité d'archidiacre, et dirigé pendant six ans le monastère de Saint-Maixent situé non loin de sa ville épiscopale. De son côté, Hermenaire d'Autun, le successeur de saint Léger, demandait qu'on rendît à son peuple celui qui avait été son pasteur et son père.

L'assemblée était déjà émue de ce débat, lorsque saint Vindicien, prenant la parole, réclama les restes sanglants et mutilés du martyr que la Providence avait amené au milieu de son troupeau pour lui donner sa couronne : « Vénérables pon» tifes, leur dit-il, si vous pesez tout avec justice, » aucun de vous deux ne réclamera le corps du saint » martyr; car si vos églises l'ont eu, l'une pour » archidiacre, l'autre comme évêque, la nôtre l'a » comme martyr..... A quoi bon ces délibérations? » Léodegar lui-même n'a-t-il pas manifesté sa » volonté? S'il avait voulu reposer chez vous, il » n'eût jamais illustré notre diocèse par tant de » miracles. »

Ainsi parla saint Vindicien. Les Pères réunis décidèrent qu'il fallait consulter par le sort la volonté du Seigneur, et leur foi, aussi naïve que sincère, termina ainsi ce pieux différend. Le corps saint échut à Ansoald, évêque de Poitiers. Vindicien en reçut quelques parcelles qu'il déposa dans son abbaye de Saint-Vaast (1).

CONSÉCRATIONS
TRANSLATION MOUVEMENTÉE DE RELIQUES

Citons pour mémoire les divers monastères inaugurés par saint Vindicien dans son diocèse : celui de Honnecourt, fondé par un seigneur du pays, nommé Amalfroi, et son épouse Childeberthe en faveur de leur fille Auriana : l'évêque de Cambrai présidait à la dédicace de l'église avec saint Lambert de Maëstricht qui mourut peu après martyr; — celui d'Elnon, à la consécration duquel saint Vindicien avait été invité par saint Amand. Il y eut à cette fête un vrai Synode. Outre Vindicien et Amand, l'on y voyait rassemblés saint Réole, métropolitain de la province de Reims; saint Mommelin, évêque de Tournai et Noyon; saint Bertin, abbé de Sithiu, et plusieurs autres personnages illustres. Tous apposèrent leur nom au bas du testament que saint Amand avait rédigé et qu'il lut en leur présence. L'évêque de Cambrai y écrivit ces humbles mots : « Au nom du Christ, moi Vindicien, pécheur, j'ai souscrit » (17 avril de l'an 679); — deux autres monastères entre Elnon et Marchiennes, et dont les deux églises furent placées sous le vocable des saints apôtres Pierre et Paul. Enfin, il présida à la consécration de la nouvelle église du monastère d'Hamage, et il y fit transférer les corps de sainte Eusébie et de sainte Gérétrude, aïeule de sainte Gertrude, alors abbesse en ce même couvent.

Avant toutes ces dédicaces, il avait établi à Caudry une communauté de vierges, chargée de veiller sur le corps de sainte Maxellende que par ses soins, on venait d'y transférer en grande pompe.

(1) Récit du chanoine Destombes : *Vies des Saints des diocèses de Cambrai et d'Arras*, au 11 mars.

Sainte Maxellende vivait à Caudry sous l'épiscopat de saint Aubert. C'était une vierge qui, éprise des chastes beautés de l'Epoux divin, avait renoncé à toute alliance terrestre. Le seigneur qui sollicitait sa main en fut si vivement irrité qu'il saisit son glaive et en frappa mortellement la jeune fille. A peine la victime était-elle tombée, baignée dans son sang, que par un châtiment du ciel, Harduin — c'était le nom du meurtrier — perdit soudain la vue.

Deux jours après son trépas, le corps de la vierge fut porté au chant des hymnes et des cantiques en l'église des saints Pierre et Paul, au hameau de Pommereul. Là, une pieuse veuve, tandis qu'elle priait auprès du saint tombeau, crut entendre une voix lui enjoignant d'aller trouver le pontife Vindicien et de le déterminer à ensevelir les restes de Maxellende au lieu même de son martyre, à Caudry. Là, disait la voix, elle serait plus dignement honorée et même opérerait des prodiges.

Saint Vindicien écouta d'une oreille favorable le récit de la pieuse veuve, et lui ayant posé les interrogations que lui dictait la prudence, il reconnut une manifestation de la volonté du ciel, et ordonna tous les préparatifs de la cérémonie.

Ce fut un jour d'allégresse que celui de cette translation. L'incident le plus émouvant eut lieu sur le parcours de la sainte relique : Harduin, le meurtrier de la Sainte, apprit de quels honneurs l'entouraient le clergé et les fidèles. Mû par le remords et par un secret espoir de guérison, il demanda à se mêler au triomphal cortège, se jeta à genoux près du brancard sur lequel reposait le corps de la vierge martyrisée et demanda son pardon. Vindicien n'eut pas le courage de le repousser ni de lui rappeler son crime. Soudain, Harduin se relève en répandant des larmes de joie et publiant les miséricordes du Seigneur : il était guéri, il voyait.

« Mes frères, s'écria devant ce miracle le saint évêque, vous êtes tous témoins de l'œuvre que Dieu vient d'accomplir en votre présence. Rendons-lui grâce de ce qu'il daigne ainsi glorifier la vierge Maxellende. Point de doute que ce que nous faisons ici ne soit sa volonté. Poursuivons donc cette sainte cérémonie avec respect et dévotion. »

La procession s'acheva au milieu des actions de grâces et des transports de joie.

VINDICIEN MEURT A BRUXELLES
COMMENT SES RESTES ÉCHAPPENT AUX RAVAGES DE LA GRANDE RÉVOLUTION

L'historien de saint Vindicien conclut par ce bref mais substantiel éloge : « Sa vie durant, Vindicien ne refusa aucun secours, ne recula devant aucune fatigue pour combler de biens spirituels et temporels les églises et monastères de son diocèse et gagner des âmes à Jésus-Christ. Il apportait un soin extrême aux devoirs de sa charge. Il distribuait largement aux pauvres les revenus de son patrimoine et, conformément à l'oracle de l'Evangile, se préparait dans le ciel un trésor qui ne peut périr. »

La récompense était prête. Vers l'an 706, étant venu à Bruxelles pour des affaires relatives sans doute au bien de son diocèse, il fut saisi de la fièvre et conduit en peu de jours aux portes du tombeau. Son dernier désir fut que son corps fût ramené à l'abbaye du Mont Saint-Eloi.

Les restes vénérables de saint Vindicien séjournèrent longtemps sur cette sainte colline. Puis, pour satisfaire les désirs des fidèles ou pour échapper aux profanations des Normands, ils errèrent tour à tour en Artois, en Flandre ou dans le Hainant, portés processionnellement à Cambrai pour la dédicace de l'église Notre-Dame, en l'an 1030, puis gardés à Douai, ramenés à l'église Notre-Dame, à Arras, rendus enfin à l'abbaye du Mont Saint-Eloi.

Lors de la grande Révolution, un religieux de ce monastère, prieur de Gouy, sachant que l'abbé se faisait illusion sur la durée de la tourmente et sur ses périls, eut l'heureuse inspiration de dérober à son insu les reliques de saint Vindicien, avec les lames de plomb et autres authentiques, de les déposer dans un coffre et de les cacher dans la terre, au milieu d'un jardin de son prieuré, à un endroit connu de lui et de plusieurs personnes sur la foi desquelles on pouvait compter.

L'abbé dut être le premier à louer son inférieur d'avoir agi avec tant de circonspection, lorsque l'orage révolutionnaire étant apaisé, il retrouva intact son trésor, tandis que l'abbaye du Mont-Saint-Eloi était rasée, ses religieux dispersés et ses tombes profanées.

Les reliques insignes de saint Vindicien furent cédées à l'église Notre-Dame d'Arras, et, le 12 juillet 1860, trois jours avant les grandes fêtes célébrées en l'honneur de Benoit-Joseph Labre que Pie IX venait de béatifier, elles furent déposées dans la belle châsse où on les vénère aujourd'hui.

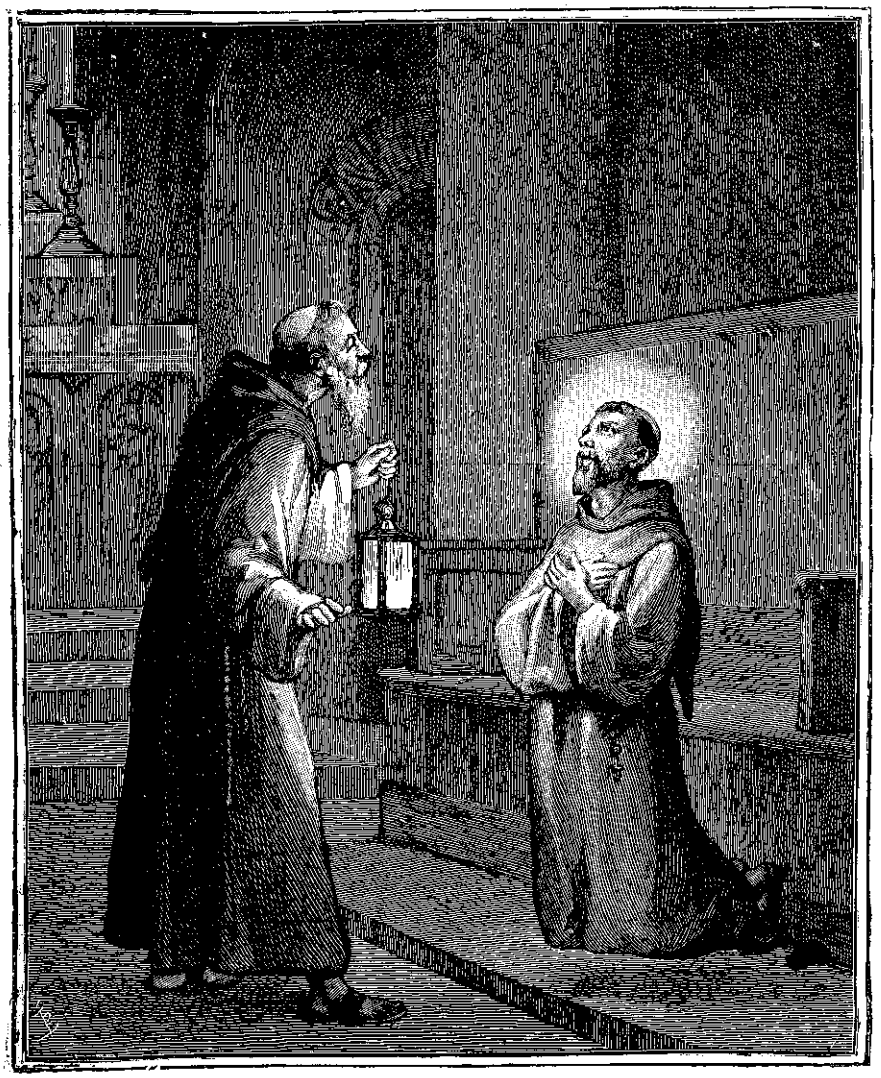
SOURCES CONSULTÉES

Acta sanctorum Belgii, t. V, dissertation du P. Ghesquière sur la vie de saint Vindicien. — *Vies des Saints des diocèses de Cambrai et d'Arras*, par M. le chanoine Destombes. — *Trésor sacré de la cathédrale d'Arras*, par M. l'abbé E. Van Drival, etc.

LE BIENHEUREUX JEAN RIGHI,

FRÈRE MINEUR (1469-1539)

Fête le 11 mars.



Un matin, le frère sacristain surprend le bienheureux Righi en extase après une nuit de prière.

LA PROVINCE ÉTOILÉE

De toutes les provinces de l'Italie, celle que saint François d'Assise parcourut le plus souvent, sa province préférée, celle qui lui donna les plus fervents de ses disciples, ce fut la Marche d'Ancône, appelée parfois, par les auteurs franciscains, la province étoilée. Cette appellation lui est déja donnée par l'auteur des Fioretti : « Pareille au ciel constellé d'étoiles, la province de la Marche d'Ancône fut jadis constellée de saints et de religieux exemplaires, lesquels, de même que les astres illuminent le ciel, ont illuminé et embelli l'Ordre de Saint-François par leurs exemples et leurs enseignements. » (*Fioretti*, c. 442.)

Le bienheureux Jean Righi est un de ces astres éclatants. Il naquit à Fabriano, la ville des saints, vers l'année 1469. Il descendait d'une famille noble, originaire, croit-on, du sud de l'Allemagne. Son père s'appelait Nicolas et sa mère Catherine. Les biographes du Bienheureux sont unanimes à louer leur vertu.

Nous ne savons rien des premières années de Jean Righi, sinon que ses pieux parents s'occu-

pèrent plus de former son âme que de lui enseigner l'art de paraître et de briller dans le monde. Cette éducation porta ses fruits : à peine âgé de quinze ans, le noble fils des Righi, fidèle à l'appel de Dieu, renonçait aux plus belles espérances de ce monde et revêtait l'humble habit des fils de saint François.

Le couvent de Forano, où il fit son noviciat, était l'un des plus anciens et des plus fervents de la province. En 1215, pendant une de ses courses apostoliques, saint François, traversant la forêt de Forano, avait rencontré les ruines d'un couvent, au milieu desquelles se dressait encore une chapelle dédiée au mystère de l'Annonciation. Sur la demande du Saint, les propriétaires de la forêt s'en dessaisirent en sa faveur, afin qu'il y fondât un couvent de Frères Mineurs.

L'église de l'Annonciation fut restaurée avec le plus grand soin. Quant au couvent, il consistait en pauvres cabanes formées de roseaux et de boue. Les religieux de Forano n'eurent pas d'autres cellules jusqu'en l'année 1791.

Lorsque le bienheureux Righi vint habiter en ce lieu, on y vénérait déjà une pieuse image de la Madone, devant laquelle il dut maintes fois se répandre en effusion d'amour. Elle représentait une de ces scènes gracieuses dont est pleine la vie de saint François et de ses premiers disciples, une apparition de la Très Sainte Vierge au bienheureux Conrad d'Offida, que l'auteur des *Fioretti* raconte ainsi dans son style poétique :

« Le bienheureux Conrad s'était retiré dans l'épaisseur du bois pour prier Notre-Dame, dans la nuit qui précède la Purification, quand, soudain, la Reine du ciel lui apparut tenant dans ses bras son Divin Enfant, au milieu d'une brillante clarté. S'approchant de Fr. Conrad, elle déposa dans ses bras cet Enfant béni. Le Frère le reçut très dévotement, tandis que son cœur se fondait de tendresse et d'amour divin. »

Que de fois le bienheureux Righi dut, lui aussi, s'attendrir en pensant à l'amour de sa Mère du ciel, lorsqu'il venait s'agenouiller devant son image et qu'il se rappelait ces touchants souvenirs!

VIE DE PRIÈRE

Les biographes du Bienheureux nous apprennent qu'il passa la plus grande partie de sa vie au couvent de Cupramontana, sur le territoire de Massacio. Mais à quelle époque quitta-t-il Forano? Quand reçut-il l'onction sacerdotale? Autant de questions que nous devons laisser sans réponse. Nous savons seulement, d'une manière certaine, qu'il était à Cupramontana dès l'année 1511.

Il avait fait ses premiers pas dans la vie religieuse sous le regard maternel de la Madone de Forano. A Cupramontana, il trouva le crucifix miraculeux de saint Jacques de la Marche. Cette précieuse relique était l'objet d'une pieuse vénération dans l'église du couvent. Nul doute que le Bienheureux ne se soit prosterné souvent devant la sainte image, et même, si l'on en croit la tradition populaire, qu'il ait entendu, plus d'une fois le divin Crucifié lui adresser la parole du haut de cette croix.

Mais il ne lui suffisait pas de prier en un lieu où tous pouvaient le surprendre au milieu de son oraison. Il avait trouvé un endroit solitaire, loin du regard des hommes, où il lui était permis de se livrer tout entier aux élans de son cœur. C'était une petite grotte située dans la forêt, à quelque distance du couvent. Les religieux ne tardèrent pas à découvrir sa retraite. Bien souvent, des regards indiscrets vinrent, à son insu, l'observer pendant sa méditation solitaire, et on le surprit parfois, ravi en extase et élevé au-dessus du sol.

Les biographes nous disent que le bienheureux Righi eut à soutenir, à cette époque, divers assauts du démon et qu'il en triompha par la prière. Cette prière était presque continuelle :

« Quand les autres Frères reposaient, lui restait à l'église, tout entier à la contemplation des choses divines. Après le chant de Matines, il ne quittait pas le chœur et restait en prière, s'abandonnant à l'action du Saint-Esprit, le cœur enflammé d'amour par les hymnes, les cantiques spirituels et les louanges divines qu'il venait d'entendre au saint office. Un matin que le Frère sacristain s'approchait de l'autel pour allumer les cierges avant l'arrivée des autres religieux, il se sentit tout à coup enveloppé d'un parfum suave et pénétrant. Tout étonné de cette merveille, il se mit à chercher quelle pouvait en être la cause et il ne tarda pas à découvrir le serviteur de Dieu ravi en extase. »

L'ERMITE DE CUPRAMONTANA

Le nom que le bienheureux Righi a conservé dans la tradition populaire est celui d'Ermite de Cupramontana. Ce nom est assez conforme à la vérité, le couvent de Cupramontana n'étant composé à l'origine que de cellules séparées où les religieux vivaient isolément.

Notre Bienheureux voulut imiter dans le désert l'austérité de son saint patron, le précurseur Jean-Baptiste. Il voulut aussi prendre un modèle parmi les anciens Pères du désert et il arrêta son choix sur saint Jean Climaque, l'un des plus mortifiés de ces moines d'Orient dont les pénitences effroyables paraissent au-dessus des forces de la nature. Il lisait sa vie écrite par Daniel, le disciple du saint solitaire, et, nous dit-on, cette lecture était un festin pour son âme.

Comment imitait-il l'exemple de ses modèles? Ici encore les biographes sont sobres de détails :

« Sa nourriture consistait en une écuelle pleine de pain dur et d'eau. »

Ils ajoutent :

« Il ne mangea jamais de viande. »

On sait que les Frères Mineurs ont deux jeûnes de règle et un troisième de dévotion qu'on appelle le Carême de la Toussaint. Ce dernier n'est pas obligatoire, mais saint François ayant promis de grandes faveurs à ceux qui le pratiqueraient, les plus fervents de ses disciples ne manquent pas de l'observer. Notre Bienheureux n'omit jamais le Carême de la Toussaint. Sur sa manière de jeûner, nous n'avons que ces brèves indications:

« Pendant le grand Carême, c'est-à-dire celui qui commence au dimanche des Trois Rois, il ne mangeait que deux fois la semaine, à savoir le

dimanche et le jeudi. En dehors de ce temps, bien des fois il restait des semaines entières sans manger, sauf le dimanche. Pendant la Semaine Sainte, en particulier, il ne prenait aucune nourriture. »

Nous savons, d'autre part, que le serviteur de Dieu était petit et d'une complexion frêle. C'était donc par un miracle continuel de la Providence qu'il pouvait résister à ces grandes mortifications. Cette merveille, Dieu l'opère souvent en faveur de ses serviteurs, en prolongeant une vie qu'ils semblent vouloir détruire tous les jours. Les jeûnes extraordinaires, les cilices, les disciplines sanglantes paraissent une folie aux sages de notre temps, et ils accusent l'Eglise de favoriser de telles exagérations. « Dieu, disent-ils, ne nous demande pas de détruire notre santé pour lui plaire. N'est-ce pas un crime que de s'exposer à perdre la vie par des pénitences immodérées? »

Ce raisonnement trouve sa réfutation dans l'histoire des saints : la plupart des grands pénitents ont vécu jusque dans un âge avancé.

Nous voudrions dire un mot de la charité et de l'obéissance du bienheureux Righi. Il n'est point douteux qu'il ait pratiqué ces vertus avec la perfection qu'il mettait en toutes choses. Nous traduisons simplement ce que nous disent les biographes à ce sujet :

« Lorsqu'il voyait un Frère infirme qui manquait de quelque chose, il en éprouvait un grand déplaisir et il n'avait pas de repos qu'il ne lui eût procuré ce dont il avait besoin, et cela au prix de mille fatigues. Pour établir plus solidement en lui les vertus chrétiennes, il avait demandé la charge de veiller au soin des malades, et il s'en acquittait avec tant de soin et de bonté, que tous l'admiraient, le désiraient, l'aimaient.

Dans sa pratique de l'obéissance, il n'était pas moins admirable :

« Il obéissait promptement à toutes les volontés de ses supérieurs. Quand on lui avait donné un ordre, il quittait aussitôt toute autre occupation pour accomplir ce qu'on venait de lui commander. »

Nous serions heureux de pouvoir citer ici quelques-unes de ces anecdotes qui font le charme de la vie des saints, en même temps qu'elles nous excitent d'une manière plus touchante à les imiter. Sans aucun doute, s'il nous était possible de retrouver dans leurs détails quotidiens les actes d'obéissance de notre Bienheureux, nous trouverions qu'il a réalisé dans sa conduite le précepte du séraphique Père :

« Si un homme lié par un vœu d'obéissance était admis à s'entretenir avec les anges et qu'au milieu de ce céleste colloque il fût soudain appelé par la voix de son supérieur, il devrait aussitôt laisser la compagnie des anges et se mettre en devoir d'aller recevoir les ordres de son supérieur. »

L'APÔTRE

Lorsque l'amour divin arrive à un certain degré, bientôt il ne se contente plus de brûler dans la solitude comme la lampe devant le tabernacle, il éprouve le besoin de communiquer aux autres ses propres ardeurs. L'amour est ce feu que Jésus est venu apporter au monde; et que désire-t-il, sinon que le monde en soit embrasé?

L'heure vint pour le pieux ermite où il ne put résister aux élans de son cœur qui le portaient à faire connaître et aimer Jésus. On le vit donc paraître dans le monde et jusque dans les palais des grands seigneurs, semant partout la parole d'amour et prêchant l'Evangile de la paix de son père, saint François.

Ni sa faiblesse ni ses infirmités ne l'arrêtaient :

« Bien qu'il fût petit de taille et très délicat de santé, néanmoins, il se mettait volontiers en marche avec une grande allégresse de cœur. »

Pour se conformer au précepte du divin Maître, il ne se préoccupait pas d'emporter avec lui de quoi subvenir aux besoins du voyage. Il s'en remettait simplement à la divine Providence, qui revêt les lis des champs et nourrit les petits oiseaux.

Plus d'une fois, Dieu se plut à récompenser cette filiale confiance de son serviteur :

« Le Bienheureux voyageait un jour avec un compagnon dans un lieu fort désert. Son compagnon, harassé de fatigue et mourant de faim, ne pouvait plus avancer. Or, il n'avait rien pour réparer ses forces. Le Seigneur Dieu, qui ne manque jamais à qui se confie en lui, y pourvut miraculeusement.

— O Père, dit le compagnon, je suis bien fatigué, je ne puis plus avancer.

— Ayez foi en Dieu, mon fils, lui dit le Bienheureux, et recommandons-nous à lui par la prière.

Au bout d'un moment, il dit à son compagnon d'aller à quelques pas de là. Celui-ci obéit et trouva du pain, du vin et des cerises, bien qu'on fût au milieu de l'hiver. Il put ainsi réparer ses forces, et tous les deux poursuivirent leur route, en remerciant Dieu d'une si belle faveur. »

Une autre fois, ayant à traverser un fleuve grossi par les pluies et ne pouvant le faire qu'au péril de sa vie, il se recommanda à Dieu et se trouva miraculeusement transporté sur l'autre rive.

Par condescendance pour les nobles parents du Bienheureux qui réclamaient sa visite, ses supérieurs l'envoyaient souvent à Fabriano, son pays natal. L'humble religieux se rendait aussitôt aux désirs de l'obéissance. On le voyait venir, lui, l'héritier des Righi, pieds nus, couvert d'une pauvre robe de bure, les reins ceints d'une corde grossière. Le chevalier du Christ était fier de son armure. Elle lui seyait d'ailleurs à merveille : sa modestie, la beauté rayonnante de son visage, la dignité de son maintien, le douceur de sa parole semblaient embellir ces pauvres vêtements de la pauvreté et leur donnaient un prix que n'ont pas les vaines parures du monde.

S'il consentait à reparaître au milieu des siens, ce n'était point pour aller goûter au milieu d'eux les douces joies de la famille. Tout entier à Jésus, son amour envers eux avait pour objet la sanctification de leurs âmes.

Sa manière de parler des choses du ciel était si touchante qu'on accourait en foule pour l'entendre. A une époque où les troubles politiques et religieux ainsi que les enthousiasmes inconsidérés de la Renaissance égaraient les cœurs et les esprits, l'humble fils de saint François se présentait comme

un messager de paix et de lumière. A ces hommes épris de luttes et d'idéal, il faisait aimer les combats de la vertu et les attraits infinis de l'unique Beauté.

Un grand nombre s'attachaient à ses pas et s'enrôlaient dans la milice de la pauvreté. Quant aux autres, ils ne manquaient pas de se convertir et de faire pénitence de leurs fautes.

LA MORT

Le Bienheureux était arrivé à l'âge de soixante-dix ans, sans s'être jamais relâché de ses prières, mortifications, œuvres de charité, lorsqu'il s'endormit doucement dans la paix du Seigneur. De graves infirmités l'avaient pourtant atteint pendant les dernières années de sa vie; mais nul ne s'en était inquiété : « Il semblait à tous qu'il ne devait pas mourir. »

Un jour de Carême, le 11 mars 1539, tandis que les religieux vaquaient à leurs divers offices, les cloches du couvent se mirent tout à coup en branle. D'ordinaire, on ne les sonnait que pour annoncer les exercices de communauté; mais en ce moment, on ne pouvait s'expliquer ce signal imprévu. Que se passait-il? Des hommes d'armes ou des brigands faisaient-ils irruption dans le monastère? Annonçait-on l'arrivée d'un grand personnage? Quelque sinistre venait-il d'éclater dans les environs du couvent?

L'incertitude fut de courte durée. Le sacristain, s'étant aperçu que les cloches sonnaient d'elles-mêmes, eut aussitôt le soupçon de ce qui venait de se passer. Il courut à la cellule du Bienheureux avec d'autres religieux, et ils le trouvèrent privé de vie, entouré d'une lumière extraordinaire. Ce qui les frappa surtout d'étonnement, ce fut de voir quatre flambeaux allumés aux quatre coins de la pauvre cellule. A ces signes manifestes de l'intervention des anges, on ne pouvait douter de la sainteté du Fr. Jean.

Les cloches continuant à sonner, on vit accourir, non seulement les religieux, mais encore tous les habitants du voisinage, désolés de perdre celui qui les avait comblés de toutes les manières, mais heureux en même temps d'avoir un protecteur aussi puissant auprès de Dieu.

Le Bienheureux fut enseveli dans l'église du couvent; ses funérailles furent un véritable triomphe. Tous ceux qu'il avait délivrés de leurs infirmités physiques ou morales, et ils étaient nombreux, étaient venus faire cortège à leur vénéré bienfaiteur.

Ce serait une liste fastidieuse que celle des miracles accomplis sur la tombe du Bienheureux, d'autant plus que les documents qui les relatent sont rédigés dans un style d'inventaire dénué de tout agrément. La dévotion des fidèles n'a point diminué. De toutes les villes, de tous les villages de la Marche d'Ancône, c'est un continuel pèlerinage à l'église du couvent de Cupramontana. C'est le rendez-vous de toutes les infirmités : tous espèrent trouver au saint tombeau la guérison de l'âme et du corps. On y voit surtout de pauvres mères, venues de loin, malgré les rigueurs de l'hiver ou les chaleurs accablantes de l'été, serrant dans leurs bras quelque petit moribond qu'elles vont présenter au prêtre pour qu'il lise sur leur enfant l'Evangile du Bienheureux et leur fasse toucher son habit. Ce qu'elles appellent naïvement un Evangile n'est autre que l'Oraison *pro infirmis*.

A l'origine, les religieux de Cupramontana, sans s'opposer à ces témoignages spontanés de la dévotion populaire, ne firent rien pour la favoriser; mais la Providence se chargea elle-même d'intervenir. A diverses reprises, les Frères aperçurent des lumières extraordinaires au-dessus du tombeau. On reconnut là un signe évident de la volonté de Dieu; c'est pourquoi les supérieurs firent exhumer le corps du Bienheureux et n'hésitèrent pas à l'exposer à la vénération des fidèles. On le trouva à genoux, dans un état d'intégrité parfaite, exhalant un parfum suave. Il fut déposé dans un riche reliquaire sous le maître autel de la chapelle du Crucifix.

Lorsque parut le décret d'Urbain VIII, défendant de rendre des honneurs publics aux personnages non béatifiés officiellement par l'Eglise, le nom de bienheureux appartenait déjà au bienheureux Righi par droit de prescription et son culte rentrait dans les exceptions prévues par le décret.

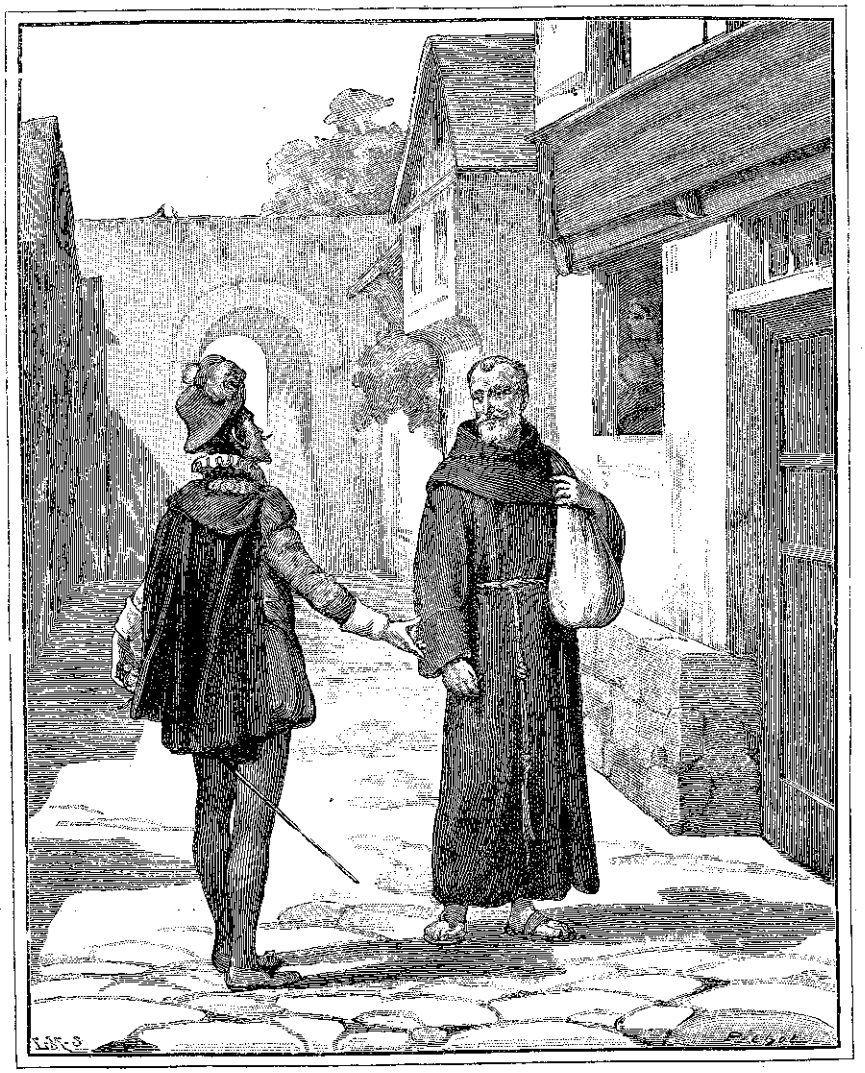
Un procès en règle de reconnaissance de ce culte fut commencé en 1876 et, le 1er septembre 1903, le nouveau Pontife Pie X lui confirma solennellement ce titre de bienheureux que lui avait octroyé, de temps immémorial, la piété des fidèles.

SOURCES CONSULTÉES

Vita e culto del B. Giovanni Righi da Fabriano dal P. Ciro postulatore generale, O. F. M. Rome 1904.

LE VÉNÉRABLE FRANÇOIS DE GONZAGUE

Franciscain, évêque de Mantoue (1546-1620).



Le duc de Mantoue, frère du Vénérable, l'ayant rencontré avec une besace de mendiant, lui adresse de vifs reproches.

PREMIÈRES ANNÉES

La maison de Gonzague fut, au moyen âge, une des plus riches et des plus considérables du nord de l'Italie ; cependant elle ne commença à exercer le pouvoir souverain qu'en 1328. A cet époque, en effet, Louis de Gonzague fut proclamé seigneur de Mantoue et devint ainsi le fondateur de la puissance de sa famille.

Environ un siècle plus tard, l'empereur Sigismond éleva cette principauté en marquisat.

François de Gonzague, qui devait illustrer l'Ordre de Saint-François et devenir aussi une des plus pures gloires de sa famile et de son pays, naquit à Gazzolo en 1546 : son père était seigneur de cette ville en même temps que prince du Saint-Empire.

A peine âgé de neuf ans, l'enfant était orphelin, mais Dieu ne l'abandonna pas et mit à ses côtés, pour veiller sur son innocence et son éducation, des âmes dignes de remplir cette tâche délicate. Tels furent en particulier, sans parler de sa pieuse mère, le cardinal Hercule de Gonzague, frère du duc de Mantoue, et Paule de Gonzague, sa sœur, religieuse au monastère de Sainte-Claire, dans la même ville.

Pendant que le cardinal, une des gloires

du Sacré-Collège au XVI[e] siècle, ne négligeait rien pour que son petit cousin reçût une éducation digne de son rang, et lui faisait apprendre le latin, la musique, l'équitation, les armes, la Clarisse, de son côté, secondait les goûts de l'enfant pour la piété et l'excitait à l'amour de Dieu et du prochain.

Annibal de Gonzague — c'était le nom qu'il avait reçu sur les fonts baptismaux — correspondait fidèlement à ses soins. Son intelligence se développait rapidement, mais il n'avait garde de laisser de côté la pratique des vertus. Pendant que ses frères, Pyrrhus et Scipion (qui devint cardinal), étaient occupés à leurs jeux, il visitait les églises ou se retirait dans sa chambre, pour vaquer à la prière et à de pieuses lectures. Quoi d'étonnant que la sainte religieuse qui s'intéressait à lui autant qu'elle lui était unie par les liens du sang, ait prédit dès lors qu'Annibal rendrait à l'Eglise des services signalés ?

Il n'avait que onze ans lorsqu'il fut envoyé à la cour des Pays-Bas avec le jeune Alexandre Farnèse, fils du duc de Parme. Le roi Philippe II fut si avantageusement frappé de leurs manières qu'il voulut les amener en Espagne et en faire les compagnons de son fils, l'infant don Carlos.

Loin de se laisser corrompre par l'air contagieux de la cour, Annibal se montra ce qu'il avait été dans son pays natal, un jeune homme sérieux et par-dessus tout chrétien. Son amour pour l'étude, sa modestie, ses vertus précoces firent l'admiration de tous. Quand le devoir lui en faisait une loi, il était avec les autres jeunes princes élevés à la cour, mais, dans ce milieu plutôt léger, il se faisait remarquer par la gravité de sa conduite : il suffisait qu'on le vît paraître pour que toute conversation tant soit peu libre fût interrompue aussitôt. Du reste, il préférait de beaucoup la solitude aux réunions mondaines; il consacrait de longues heures à la prière et s'appliquait à reproduire, par des austérités de toute nature, la vie pénitente des saints dont il lisait la vie.

A l'âge de quinze ans, il termina ses études avec les plus grands succès, à la célèbre Université d'Alcala.

Durant le séjour qu'il fit en cette ville, il visitait souvent la chapelle des Franciscains et se recommandait avec instance à un humble Frère convers, mort depuis un siècle, dans ce même couvent d'Alcala. C'était le bienheureux Didace, qui avait opéré, pendant sa vie, d'innombrables miracles, et dont le Seigneur glorifiait la tombe par des prodiges non moins extraordinaires.

Parmi les lectures pieuses qui faisaient la nourriture habituelle de son esprit et de son cœur, Annibal avait mis en première ligne les *Chroniques* de l'Ordre de Saint-François. Non content d'admirer ce qu'il lisait, il en vint bientôt à se poser la question de saint Augustin : « Ce qu'ils ont fait, pourquoi ne le ferais-je pas à mon tour ? » Et sa résolution fut bientôt prise de dire au monde un adieu éternel pour se consacrer à Dieu à la suite du pauvre d'Assise. C'était une résolution d'autant plus méritoire qu'un avenir mondain plus séduisant s'ouvrait à ses regards.

Les œuvres de Dieu sont en butte à la contradiction. C'est une parole que l'on dit souvent et dont l'expérience de tous les jours prouve la vérité.

Quand on eut connaissance de la vocation d'Annibal de Gonzague, il s'éleva un *tolle* général contre lui.

Le prince de Parme, à la tête de ses autres amis et compagnons, l'infant don Carlos lui-même, qui avait pour le jeune homme une affection particulière, mirent tout en œuvre pour le détourner de ce projet. Ne pouvant ébranler sa résolution, ils firent intervenir l'autorité même du souverain : le roi fit aux Franciscains une défense formelle de recevoir le jeune prince sans sa permission.

Cependant Philippe II avait pour confesseur un religieux de Saint-François, le P. Bernard Feresneda, alors évêque de Cuença. Soit pour ne pas charger sa conscience en s'opposant à la légère aux desseins de Dieu, soit pour arriver plus sûrement à ses fins, le monarque pria le prélat franciscain d'examiner Annibal de Gonzague.

Le P. Bernard accepta la mission qui lui était confiée, mais, homme de Dieu avant tout, il donna sans hésiter une réponse toute différente de celle qu'on aurait désirée : d'après lui, la vocation du jeune homme était certaine ; s'y opposer serait aller contre la volonté formelle de Dieu.

Le roi Philippe chargea alors son confesseur, l'évêque de Cuença, d'écrire au cardinal Henri de Gonzague, tuteur du jeune prince, et qui présidait le Concile de Trente, le priant de donner son consentement à l'entrée de son pupille en religion.

C'est ce qui advint en réalité. Le jour de la Pentecôte 1562, en présence d'un grand nombre de princes et de seigneurs, le P. Bernard Feresneda donna le saint habit à son illustre protégé, qui ne sera plus désormais connu que sous le nom de François.

Durant son année de probation, il eut à subir de nouveaux assauts contre sa vocation. Son frère aîné, Pyrrhus, sa mère elle-même, mirent tout en œuvre pour le faire regarder en arrière, mais rien ne fut capable de l'ébranler.

Quelquefois, l'infant don Carlos ou d'autres seigneurs, jadis ses compagnons, venaient lui rendre visite. Sans manquer aux règles de la bienséance, Fr. François abrégeait le plus possible ces entrevues, faisant ainsi voir clairement qu'il n'avait pas voulu quitter le monde à demi.

Un jour, Vespasien de Gonzague, son cousin, vice-roi de Valence, par son chargé d'affaires à la cour de Madrid, s'offrit à lui procurer tout ce dont il pourrait avoir besoin. Le jeune religieux pria l'envoyé de remercier celui qui l'avait mandé auprès de lui, « mais, ajouta-t-il, un Frère Mineur attaché à sa règle peut compter sur la Providence, qui ne lui fera jamais défaut ».

Dès qu'il eut prononcé ses vœux avec un cœur débordant de joie, François de Gonzague s'adonna aux études de philosophie et de théologie. Il eut pour professeur dans les sciences sacrées le P. Didace de Zuniga, religieux aussi distingué par sa sainteté et son savoir que par l'éclat de sa naissance ; le

maître et le disciple étaient dignes l'un de l'autre.

HUMILITÉ DU VÉNÉRABLE

Quand il eut reçu l'onction sacerdotale, il fut rappelé en Italie par le Ministre général de l'Ordre, et incorporé à la province de Saint-Antoine, qui renfermait le duché de Mantoue et les autres domaines de sa famille. Pour un religieux ordinaire, il y aurait eu là un danger ; notre Saint n'y trouva qu'une occasion de pratiquer sa règle d'une manière plus parfaite. Un trait entre mille nous en donnera la preuve.

Pyrrhus, son frère, avait offert aux disciples de saint François un terrain pour bâtir un couvent dans la ville de San-Martino, dépendant de ses Etats : le P. François, alors provincial, se rendit sur les lieux pour diriger les constructions et veiller à ce qu'elles fussent conformes à la sainte pauvreté. Non content de surveiller les travaux, il mettait lui-même la main à l'œuvre, portant du sable, des pierres ou d'autres matériaux. Plus souvent encore il prenait la besace et s'en allait de porte en porte, mendier le pain de la communauté.

Un jour, son frère le rencontre remplissant cet humble office de quêteur et lui en témoigne un vif mécontentement, faisant observer qu'il aurait dû au moins lui épargner cet affront dans ses propres Etats. François répond en souriant :

— Vous qui êtes soldat de l'empereur, ne vous tiendrait-on pas pour un lâche si vous alliez sans armes dans les lieux où il vous envoie? Eh bien, moi, comme supérieur, je dois être le serviteur de mes frères, ainsi que le prescrit la règle. Je dois, comme eux, imiter saint François. Pourquoi rougirais-je de prendre les armes qu'il a si souvent portées, et qu'il a ordonné à ses disciples de porter sans rougir ?

Le prince fut si touché de ces réflexions que, dans la suite, il se plaisait à accompagner le P. François, son frère, devenu mendiant pour l'amour de Dieu ; chemin faisant, ils s'entretenaient de diverses questions spirituelles qui pouvaient avoir quelque rapport à l'avancement de l'âme dans la vertu ou au bien moral du peuple.

GÉNÉRAL DE L'ORDRE

Cependant, le Chapitre général des Franciscains se réunissait à Paris en 1579. François de Gonzague assistait à cette assemblée comme provincial de Venise.

Quels ne furent pas son étonnement et sa douleur lorsque, à l'unanimité des voix, on le proclama Général de l'Ordre ? Il se jeta aux pieds du Nonce apostolique, Anselme Dandini, qui présidait le Chapitre au nom du Pape, et le supplia avec larmes de ne pas lui imposer cette charge « qui réclamait un homme mûri par l'âge, remarquable par la prudence et par l'habileté dans les affaires, tandis qu'il avait à peine trente ans, qu'il était entré dans l'Ordre seulement de la veille, qu'il ne connaissait rien en fait d'administration ».

Ces humbles paroles ne pouvaient que toucher les membres du Chapitre, mais elles ne firent que les confirmer dans le choix qu'ils avaient fait, et la suite montra bien qu'ils ne s'étaient pas trompés.

Le nouveau Général se montra, en effet, le digne successeur de saint François, autant par l'éclat de ses vertus que par son zèle à maintenir l'intégrité de la règle franciscaine, spécialement sur le point de la sainte pauvreté.

Il visita personnellement un grand nombre de provinces de l'Ordre, en Italie, en France, en Espagne, en Belgique, en Allemagne. Il faisait ses voyages à pied, quelle que fût la rigueur de la saison ; les fatigues de la route ne l'empêchaient pas de porter le cilice et de pratiquer ses austérités ordinaires ; dès son arrivée dans un couvent, il assistait à tous les exercices de la communauté, et ne souffrait pas qu'on lui présentât d'autres aliments que ceux de la table commune.

Un jour qu'il se rendait au couvent de Greccio pour y faire la visite canonique, saint François, apparaissant sous la forme d'un religieux, prévint lui-même le Père gardien de l'arrivée du Général, remplit l'office de maître des cérémonies pour la réception, et disparut ensuite.

Comptant bien que tous ses efforts seraient vains si Dieu ne les fécondait par ses bénédictions, il avait une dévotion spéciale à la Très Sainte Vierge. Il fit un pèlerinage à Notre-Dame de Lorette dans le but de consacrer à Marie l'Ordre entier, et il prescrivit à toutes les communautés de chanter, le samedi soir, les litanies de la Vierge, avec l'antienne et l'oraison de l'Immaculée Conception. On garde religieusement, à la cathédrale de Mantoue, une petite statue de la Sainte Vierge qui a appartenu au vénérable François de Gonzague ; cette sainte image, qu'il avait rapportée de sa légation en France, est regardée comme miraculeuse. Dans les calamités publiques, on la porte en procession sous un riche baldaquin, et on l'expose sur le maître-autel à la vénération des fidèles.

ZÈLE DE FRANÇOIS POUR LA RÉGULARITÉ RELIGIEUSE

Dans la seconde moitié du XVI^e^ siècle, l'Ordre de Saint-François avait traversé en France (comme aussi en Angleterre, en Allemagne et dans les Pays-Bas) une terrible persécution. Dans leur rage contre le catholicisme, les calvinistes s'étaient acharnés contre les institutions religieuses qui sont un de ses plus fermes appuis ; ils avaient saccagé et livré aux flammes la plupart des couvents franciscains, mettant cruellement à mort un grand nombre de religieux et dispersant les autres. C'est une des pages les plus glorieuses de l'histoire de l'Ordre, dans ces contrées, page écrite avec le sang des martyrs de Jésus-Christ.

Cependant, la vie religieuse n'avait pas été sans perdre quelque chose de sa régularité au milieu de toutes ces persécutions : François de Gonzague, dans la visite des Provinces de France, consola les religieux qui avaient survécu, les encouragea à reprendre la vie commune, mit tout en œuvre pour les ramener à la régularité d'autrefois. En même temps il recueillait des notes abon-

dantes sur les événements qui s'étaient passés, si bien que, dès 1587, il dédiait au pape Sixte-Quint et publiait un ouvrage très important et très documenté sur « les commencements et les développements de la religion séraphique. »

Pendant qu'il était en Espagne pour la visite des Provinces de cette contrée, Ferdinand de Gonzague, marquis de Châtillon, le pria d'examiner et d'éprouver la vocation de son fils Louis, qui était alors à la cour de Madrid, et qui manifestait l'intention d'entrer dans la Compagnie de Jésus. Le pieux Général, se rappelant ce qu'il avait eu à souffrir en pareille occasion, mit de côté tout sentiment humain, toute considération naturelle ; après mûre réflexion, il proclama que les désirs du jeune marquis de Châtillon, son petit cousin, venaient de Dieu, qu'il était bien appelé à la vie religieuse. Il le ramena avec lui en Italie, contribua à vaincre toutes les oppositions qu'il rencontra dans sa famille, et ne cessa de l'encourager dans sa vocation et dans son désir sincère d'arriver à la perfection.

On sait que Louis de Gonzague mourut jeune, ayant, en peu de temps, accompli une longue course. Celui qui l'avait tant aidé vivait encore quand il fut placé sur les autels : François de Gonzague, évêque de Mantoue, fit célébrer en grande pompe la fête du bienheureux Louis de Gonzague ; par un décret solennel, il le proclama patron de la ville de Mantoue et prescrivit qu'il fût honoré en conséquence.

L'ÉVÊQUE

En se rendant en France pour le Chapitre général qui devait l'élever à la première dignité de l'Ordre, François de Gonzague s'était arrêté à Milan pour s'entretenir avec son parent, Charles Borromée. A la mort du saint cardinal (1584), le pape Grégoire XIII jugea que nul n'était plus digne de lui succéder que le Général des Franciscains. Son frère, Scipion de Gonzague, alors patriarche de Jérusalem; son cousin, le cardinal Vincent de Gonzague, et le comte d'Olivarez au nom du roi d'Espagne, appuyaient fortement ce choix. Mais le serviteur de Dieu fit de si vives instances pour décliner cette dignité que le Pape ne crut pas devoir la lui imposer.

Il ne portait pas seulement l'habit de saint François, il en avait les vertus, spécialement l'humilité ; il le fit bien voir en plusieurs autres occasions, priant le Souverain Pontife de poser sur une tête plus digne le chapeau de cardinal qu'il lui offrait et refusant également diverses dignités ecclésiastiques.

Quand le Chapitre général des Franciscains, tenu au couvent d'Ara Cœli, au mois de mai 1587, lui eut donné un successeur dans le gouvernement de l'Ordre, François de Gonzague se retira dans sa province, au couvent de San-Martino ; il espérait y finir sa vie comme un simple religieux, lorsque le pape Sixte-Quint le nomma à l'évêché de Céfalu, en Sicile. Cette fois il dut s'incliner et il fut sacré évêque dans l'église des Franciscains de Mantoue, le 15 novembre 1587. Il ne resta que peu de temps sur le siège de Céfalu et fut transféré à Mantoue.

SAINTETÉ ET AUSTÉRITÉ

Pendant près de trente ans il gouverna cette église avec une prudence et un zèle vraiment apostoliques ; un mot du cardinal Farnèse en dira plus long que tout un discours. Dans sa vieillesse, il aimait à répéter qu'il avait connu trois saints prélats : un Pape, Pie V ; un cardinal, Charles Borromée; un évêque, François de Gonzague.

Du reste, évêque, marquis, prince du Saint-Empire, notre Saint était toujours le religieux humble et mortifié, le véritable disciple de saint François. Il ne quitta jamais la robe de bure qu'il avait reçue avec tant de joie dans sa jeunesse.

— J'en fais plus de cas, disait-il, que de ma mitre, et si je ne craignais pas d'aller contre la volonté de Dieu, je retournerais dans ma cellule qui a toujours été pour moi un paradis.

Ses austérités étaient plutôt exagérées. On en avertit le pape Paul V, qui lui ordonna d'en mitiger la rigueur.

Pendant sa longue carrière épiscopale, l'évêque de Mantoue remplit plusieurs légations. Clément VIII l'envoya notamment à Paris, avec le cardinal de Médicis, pour négocier la paix entre la France et l'Espagne. Henri IV, qui eut ainsi occasion de le connaître, ne l'appelait plus que le *saint évêque* et lui attribuait la principale part dans la conclusion du traité de Vervins.

Le même prince lui disait un jour en riant :

— Si vous restiez toujours ici, vous finiriez par faire de moi un saint, car vous me suggérez toujours quelque nouvelle bonne œuvre.

François de Gonzague termina sa vie à Mantoue, le 11 mars 1620, à l'âge de soixante-quatorze ans. Après sa mort on le revêtit, selon le désir qu'il avait exprimé, de l'habit religieux sous ses vêtements pontificaux ; son visage parut comme transfiguré ; son corps, qui conserva jusqu'à la sépulture la flexibilité et la chaleur naturelle, exhala un parfum suave.

En apprenant son trépas, Paul V s'écria :

— C'était un grand serviteur de Dieu, le vrai miroir et l'éclatant modèle des prélats de la sainte Eglise.

Aussitôt après sa mort, on commença les procès canoniques en vue de sa canonisation. Dans ces dernières années, à la demande du Saint-Père lui-même, la cause a été reprise.

Dieu veuille que S. S. Pie X ait bientôt la consolation de proclamer bienheureux son illustre prédécesseur sur le siège épiscopal de Mantoue !

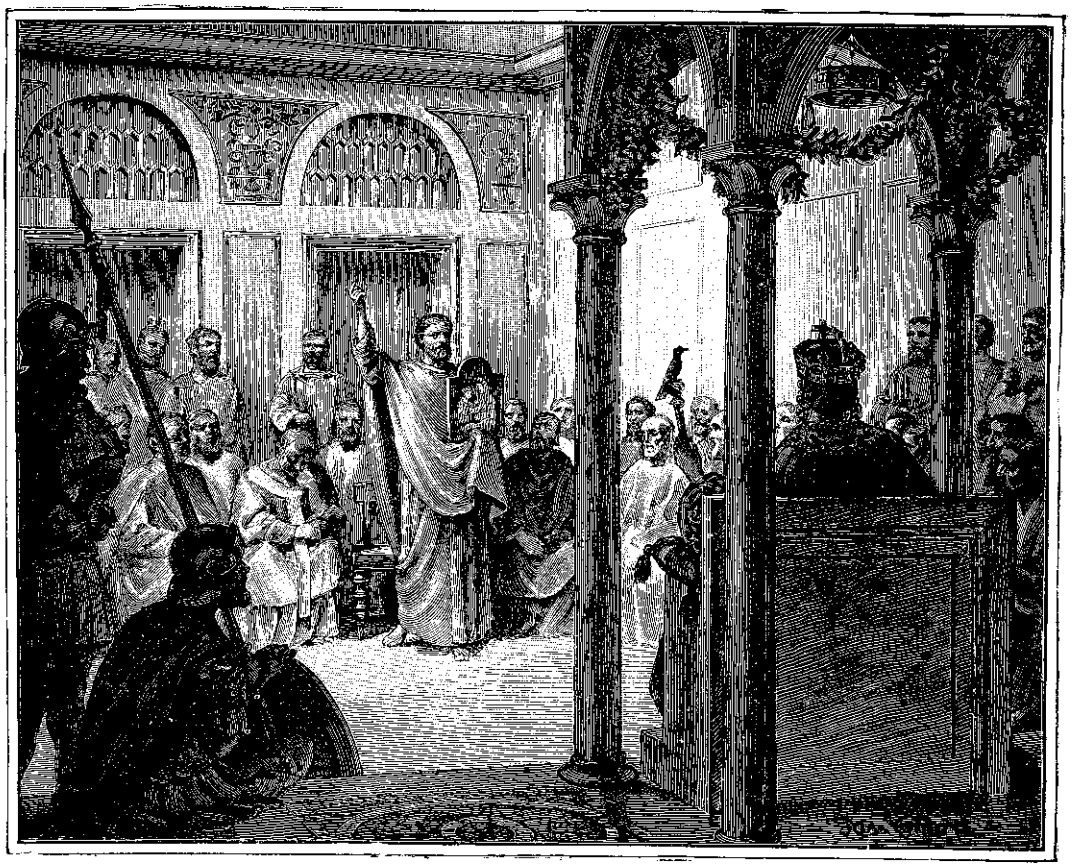
SOURCES CONSULTÉES

Auréole séraphique, R. P. Léon. — *Annales Minorum*, etc.

SAINT EUTHYME,

évêque de Sardes et martyr († 824).

Fête le 11 mars.



Dans une réunion d'évêques et d'abbés présidée par l'empereur, saint Euthyme prend la défense du culte des saintes images.

PREMIÈRES ANNÉES — LE SACERDOCE

EUTHYME naquit en Asie Mineure, dans le district d'Ouzara, près de la frontière de la Lycaonie, qui avait alors Iconium pour métropole. Nous ignorons la date exacte de sa naissance, bien que celle-ci puisse être fixée vers le milieu du VIII[e] siècle ; de même, nous ne savons pas le nom de ses parents, qui étaient fort religieux et très préoccupés de la formation intellectuelle et morale de leurs enfants.

Ainsi qu'on le faisait à cette époque, il apprit à lire le grec, sa langue maternelle, dans la Bible et dans les livres d'Eglise ; puis, comme sa province ne possédait pas d'écoles supérieures pour la jeunesse, il alla achever ses études à Alexandrie. S'agit-il vraiment de la grande métropole égyptienne, qui, depuis plus d'un siècle, avait dû accepter la domination arabe et où l'influence hellénique s'est toujours maintenue florissante ? Peut-être ; comme il se peut aussi que ce soit une des nombreuses villes nommées Alexandrie qui s'élevaient encore sur le territoire byzantin.

De retour au pays natal, Euthyme entra dans un monastère. C'était là que se formait alors presque tout le clergé de l'Eglise orientale. La piété et l'intelligence du jeune homme lui valurent d'être bientôt distingué. Après avoir prononcé ses vœux, il fut élevé au diaconat, puis au sacerdoce. Il remplit modestement ces fonctions sacrées, dans la paix du cloître et le silence de sa cellule, soucieux uniquement de sa sanctification. Il y aurait passé toute son existence si Dieu, qui connaissait ses mérites cachés, ne l'avait appelé sur un plus grand théâtre, afin qu'il pût donner toute sa valeur.

MÉTROPOLITAIN DE SARDES

Les chrétiens de Sardes, sachant quel précieux trésor était enfoui dans le monastère d'Ouzara, ne tardèrent pas, lors de la vacance du siège, à réclamer Euthyme pour leur évêque. Ce choix fut approuvé par le clergé de la ville et par l'épiscopat de la province. La nomination et le sacre du nouveau pasteur eurent lieu peu avant l'année 787.

C'était une ville puissante, riche et magnifique, que la capitale de la Lydie. Située non loin du mont Tmolus, dans une vaste plaine sans ondulations, elle voyait la fécondité s'étaler à ses pieds et l'opulence dans tous ses monuments. Le Pactole roulait toujours des paillettes d'or à travers sa place publique, et, si elle avait perdu le palais et les trésors du roi Crésus, la ville pouvait montrer avec orgueil les restes grandioses du temple de Cybèle, le théâtre qui contenait plus de dix mille spectateurs, le stade pour les courses de chevaux, de vastes et belles églises au nombre presque incalculable.

Sardes se glorifiait surtout de ses origines chrétiennes, qui remontaient à l'apôtre saint Jean, de ses martyrs saint Thérapon et saint Apollonius, de son évêque saint Méliton, le célèbre apologiste du IIe siècle. Sans avoir conservé la splendeur et l'éclat qui en avaient fait la reine de l'Asie au temps de ses rois, elle était restée pourtant la métropole d'une grande province.

Au point de vue ecclésiastique spécialement, Sardes occupait un rang très élevé ; son métropolitain avait la sixième place dans la hiérarchie groupée autour du patriarche de Constantinople, et il ne comptait sous sa juridiction pas moins de vingt-sept évêques suffragants, de quoi réunir deux fois par an un Concile provincial assez considérable.

Aujourd'hui, que reste-t-il de tant de gloire ? Un voyageur moderne en a retracé le tableau en termes qu'il est opportun de reproduire :

« Lorsque nous descendions les pentes du Tmolus, éclairées par un resplendissant soleil d'automne, nous avions devant les yeux une plaine vaste et nue, sans ondulations, sans la moindre culture, et, de loin en loin, quelque pan de mur, quelque monceau de ruines venait seul rompre la stérile uniformité du sol. C'était l'emplacement de la ville de Sardes. Aucune ville, à l'exception de Babylone, ne peut offrir un plus triste tableau de l'anéantissement de toute puissance humaine. On a peine à comprendre que, de tant d'édifices somptueux, de tant de murailles amoncelées pour défendre cette ville qui passait pour la reine de l'Asie, il ne reste que quelques pierres. Les différentes dominations qui ont succédé aux Lydiens n'ont pas laissé plus de vestiges : on se reporte involontairement aux menaces faites par l'ange des chrétiens aux habitants de la ville de Sardes, et l'on est forcé de se dire que jamais prophétie ne fut mieux accomplie. » (TEXIER.)

AU CONCILE DE NICÉE
MISSIONS DIPLOMATIQUES

Peu après la consécration épiscopale de saint Euthyme, l'Eglise grecque officielle se réconciliait avec l'Eglise catholique, et, de concert avec la cour, elle mettait fin à la première phase de la guerre contre les saintes images. Dans ce but, un Concile œcuménique avait été convoqué à Constantinople, où il fut ouvert le 17 août 786, dans l'église des Saints-Apôtres ; mais, par suite des violences exercées par la soldatesque contre les membres du Concile, la première session ne put même pas être terminée, et les empereurs, pour parer à de plus graves désordres, en ordonnèrent la clôture immédiate.

Le Concile n'était, du reste, que retardé. Lorsqu'on eut pris toutes les précautions indispensables, il s'ouvrit à nouveau, non plus à Constantinople toujours suspecte de favoriser l'hérésie, mais à Nicée, en Bithynie, où s'était déjà tenu en l'année 325 le premier Concile œcuménique. Euthyme y assista du 24 septembre au 23 octobre 787. Il fut un des 367 évêques présents qui lancèrent l'anathème aux briseurs d'images.

Les actes de l'assemblée nous ont conservé plusieurs phrases prononcées par lui avant de donner sa signature. Toutes attestent, avec un zèle ardent et des connaissances théologiques développées, le plus grand respect pour la tradition chrétienne et un attachement sans bornes à l'Eglise catholique. Le 13 octobre, à la fin de la septième session, il signa immédiatement après les métropolitains de Césarée, d'Ephèse, de Chypre, d'Héraclée, d'Ancyre et de Cyzique, c'est-à-dire à une des toutes premières places.

Le rôle joué au Concile par le métropolitain de Sardes attira si fort l'attention sur lui que l'impératrice Irène et son fils Constantin VI résolurent de l'employer comme ambassadeur et lui confièrent coup sur coup diverses missions diplomatiques. Ces missions terminées, Euthyme s'empressa de quitter la cour pour se donner tout entier aux âmes de son diocèse.

DÉFENSE DE LA LIBERTÉ RELIGIEUSE
PREMIER EXIL

En répudiant sa femme légitime, l'impératrice Marie, pour en épouser une autre (795), Constantin VI n'avait pas seulement violé la sainteté du mariage, tel que Dieu l'avait établi dans le paradis terrestre et tel que Jésus-Christ l'avait confirmé en l'élevant au rang de sacrement, il avait encore lâché la bride aux plus viles passions et donné le plus mauvais exemple qui puisse venir d'un souverain. Par malheur, il fut imité. Dans la capitale comme en province, les fonctionnaires civils ou militaires se crurent autorisés à tout oser.

A Sardes, un puissant fonctionnaire, désireux de contracter mariage, avait fixé son choix sur une jeune fille sans famille et sans protection qui ne voulait pas de lui. Pieuse, elle avait résolu depuis longtemps de consacrer sa virginité au Christ. Comme elle n'était pas à même, en restant dans le monde, de résister seule aux importunités et même aux violences d'un personnage aussi haut placé, elle courut un jour auprès de son évêque et le supplia d'avoir pitié d'elle. Euthyme accomplit son devoir. Il avait tous les renseignements désirables et n'hésita pas un moment à jeter sur la tête de la jeune fille

le voile des vierges et à l'introduire dans un couvent. Il avait ainsi sauvegardé la liberté humaine, menacée par ce fonctionnaire qui avait la charge de la protéger.

Celui-ci, à cette nouvelle, entra dans une colère effroyable. Il envoya à la cour un rapport tendancieux, présentant les faits sous un jour tout à fait faux, et en obtint une sentence d'exil contre l'évêque coupable de s'être montré juste et courageux. C'était dans les premières années du IXe siècle, probablement en l'année 805.

A la suite de la haute intervention du fonctionnaire et de l'empereur Nicéphore, Euthyme dut être déposé canoniquement de sa dignité de métropolitain. On l'exila aux extrémités occidentales de l'empire grec, dans l'île Patalarœa, aujourd'hui Pantellaria, île italienne située à mi-chemin entre la Sicile et la Tunisie. Il y resta de longues années, peut-être jusqu'à la mort de l'empereur, survenue en l'année 811.

C'est là que saint Théodore Studite, victime lui aussi de son zèle à défendre la sainteté du mariage, lui écrivit sa première lettre, une lettre de félicitations et de consolation, le comparant à saint Athanase d'Alexandrie qui avait également souffert pour la foi dans son exil de Trèves en Occident.

LE DIOCÈSE DE SARDES GOUVERNÉ PAR UN AMI D'EUTHYME

Bien qu'il fût délivré de son exil vers l'année 811, saint Euthyme ne reprit pas le gouvernement de son diocèse. La sentence canonique qui l'avait frappé, tout en étant injuste, ne fut pas revisée, parce que, sans doute, elle avait été motivée, non pour cause d'hérésie, mais pour une simple querelle personnelle entre lui et un haut fonctionnaire impérial qui était peut-être toujours en charge, et parce que son successeur présentait toutes les garanties au point de vue de l'orthodoxie. Jean — c'était son nom — conserva donc la métropole de Sardes quand Euthyme fut rappelé de l'île Pantellaria à Constantinople ; et c'est ainsi que deux titulaires de Sardes, l'un dans la retraite et l'autre en fonctions, se dressèrent ensemble dans le même camp lors de la reprise de l'iconoclasme.

La bonne entente était parfaite entre les deux métropolitains, au dire de saint Théodore Studite, leur ami commun. On ne pouvait attendre, en effet, aucun sentiment de haine ou de jalousie de la part de ces deux hommes de Dieu, uniquement préoccupés de la gloire de l'Eglise et du bien des âmes. Jean, comme Euthyme, souffrit en 815 l'outrage et les mauvais traitements pour la bonne cause; comme lui, il fut exilé au loin et interné dans un fort, et il semble bien que, comme lui, il endura le martyre.

Dans une de ses lettres, saint Théodore Studite, relatant un bruit parvenu jusqu'à lui dans son lointain exil, s'écrie : « L'évêque de Sardes, m'a-t-on dit, sans spécifier lequel, a eu la tête tranchée. » Si le fait est vrai, il ne peut être question que de Jean, car Euthyme succomba, mais beaucoup plus tard, des suites d'une flagellation.

De 811 à 815, Euthyme demeura donc libre, mais sans emploi, dépossédé de son ancienne métropole et n'étant pourvu d'aucune autre. Il dut probablement vivre à Constantinople, dans quelque monastère, où il reprit avec joie les exercices de la vie religieuse.

REPRISE DE LA PERSÉCUTION ICONOCLASTE

Depuis les décisions dogmatiques du second Concile œcuménique de Nicée en 787, le parti opposé au culte des images était vaincu mais non désarmé. Les défaites essuyées par les faibles empereurs grecs qui se succédèrent sur le trône de Byzance de 787 à 813 furent un prétexte à recommencer la lutte, l'élément militaire qui représentait l'opposition ayant enfin triomphé avec l'avènement d'un général, Léon V l'Arménien.

Dès le jour de son couronnement, 10 juillet 813, celui-ci ne cacha pas ses vrais sentiments, puisqu'il éluda la profession de foi requise en pareille circonstance et qui mentionnait expressément les définitions du Concile de Nicée. L'année d'après, un pas de plus fut fait dans la voie de l'hérésie. En décembre 814, dans une conversation qu'il échangea avec le patriarche saint Nicéphore, l'empereur demanda que l'on enlevât des églises les images placées trop bas, à portée des baisers des fidèles. Le patriarche se refusa à cette première concession, sachant fort bien qu'elle en entraînerait d'autres, car, depuis plusieurs mois, l'on voyait circuler un peu partout des recueils de passages de l'Ecriture Sainte et des Pères, mis en ordre par les théologiens officiels et qu'ils prétendaient contraires au culte des saintes images.

L'empereur convoqua alors chez lui les membres les plus influents de l'épiscopat et du monachisme de Constantinople, pour leur exposer ses vues et s'efforcer de les amener à partager ses fins. La discussion fut très orageuse. Parmi les opposants, avec le patriarche et avec saint Théodore Studite, se distingua notre saint Euthyme, dont tous les contemporains nous ont retracé l'ardeur intraitable à maintenir la tradition catholique et les décisions du Concile de Nicée. Furieux de cet échec, Léon V congédia tous ces ecclésiastiques, sans avoir pris de mesure contre eux, mais en leur laissant entrevoir de promptes mesures de rigueur.

Saint Nicéphore riposta par une réunion à Sainte-Sophie, à laquelle prirent part deux cent soixante-dix évêques ou abbés, et qui renouvela la condamnation portée par le Concile de 787 contre les briseurs d'images. Il va de soi que notre Saint assista encore à cette assemblée et qu'il fut un des plus ardents à prêcher la résistance. L'empereur parut alors céder et, le jour de Noël, il baisa une image sainte ; mais le jour de l'Epiphanie il refusa d'en faire autant et, dès lors, manifesta ouvertement ses projets.

La persécution déclarée ne commença pourtant que quelques mois plus tard, avec l'éloignement du patriarche saint Nicéphore, la nomination de son successeur, un ancien fonctionnaire tout dévoué à la cour, et la tenue, au cours de cette même année 815, d'un conciliabule qui annula la définition du septième Concile œcuménique.

SECOND EXIL D'EUTHYME

Euthyme ne pouvait naturellement pas échapper à l'attention des hérétiques ; il y gagna une seconde condamnation à l'exil. Ce fut, cette fois, assez près de Constantinople qu'on l'interna. Sa notice, d'accord avec d'autres documents, lui donne comme lieu de bannissement la ville d'Assos, aujourd'hui Baïram-Keuï, dans le golfe d'Atramyttion, en Mysie ; par contre, d'autres pièces à peu près contemporaines indiquent l'île de Thassos, dans la mer Egée.

Au début de l'année 816, saint Théodore Studite, également exilé, voulut entrer en relations avec son compagnon de lutte. Deux moines portèrent donc sa lettre à Euthyme et partirent malgré l'hiver et le mauvais temps; mais ils périrent dans un naufrage avant d'être parvenus à destination.

Entre temps, le supérieur de Stude, qui pleura vivement la perte de ses messagers, reçut quelques mots de notre Saint ; il lui adressa donc durant l'été de 816 une réponse qui nous a été conservée et dans laquelle, après lui avoir transmis ses plus vives félicitations, il s'informe de sa santé, lui donne quelques nouvelles d'amis communs et cherche à se concerter avec lui pour adopter une ligne de conduite unique. La mesure n'était pas inutile, quand on sait que plusieurs confesseurs, après avoir montré au début un réel courage, finirent par se lasser de leur résistance et se laisser prendre aux pièges de la cour.

LE MARTYRE

Pareille faiblesse n'était pas à craindre avec saint Euthyme ; il resta exilé jusqu'au mois de janvier 821. Léon V, le souverain persécuteur, avait été assassiné pendant la nuit de Noël 820 ; deux jours après, son successeur, Michel le Bègue, sur une supplique du patriarche, rappela par décret auprès de lui toutes les victimes de la persécution. Il entra même un instant en pourparlers avec les principaux des évêques et des supérieurs monastiques, mais il ne leur permit pas de relever les images saintes dans la ville de Constantinople.

Dans ces conférences de 821, le métropolitain de Sardes se montra ce qu'il avait toujours été : un orthodoxe convaincu, un fougueux partisan des images et des traditions ecclésiastiques. Son zèle, que l'empereur trouva exagéré, lui valut d'être envoyé sans retard au cap Acritas, aujourd'hui presqu'île de Touzla, sur la côte Nord du golfe de Nicomédie, à mi-chemin de cette ville et de Chalcédoine. C'est sur ce promontoire, dans les monastères assez nombreux qu'on y avait élevés, que vivaient dans une demi-liberté les partisans fermes de l'orthodoxie.

Pour un homme ardent comme Euthyme, dont le prosélytisme ne pouvait être contenu par les murs d'un couvent, il fallait une vraie prison ; aussi fut-il enfermé dans un cachot obscur et empesté, cause pour lui et pour ceux qui le visitaient d'indicibles souffrances et d'atroces douleurs. Son séjour au cap Acritas fut pourtant interrompu par une longue incarcération dans les murs de Constantinople, lors de la révolte du général Thomas (octobre 823), entre les mains duquel l'empereur ne voulut pas laisser un pareil captif. Mais le général vaincu et tué, le cachot du promontoire Acritas se trouva de nouveau tout désigné pour recevoir son hôte.

Saint Euthyme ne devait en sortir que pour retourner à Constantinople et périr sous les coups de fouet. Ce fut sous le règne de Michel le Bègue, mais par ordre de son fils, le prince héritier Théophile, que l'évêque de Sardes subit ce cruel martyre. Il succomba le 26 décembre 824, le lendemain de la naissance du Sauveur, à qui il offrit sa vie en présent, pour parler comme un historien de son temps, et c'est encore ce jour-là que l'Eglise grecque vénère sa mémoire. Il y avait au moins quarante ans qu'Euthyme était évêque.

PRATIQUE. — A l'exemple de saint Euthyme, tenons ferme à la doctrine de l'Eglise et ne nous laissons abattre par aucune menace ; si nos persécuteurs s'élèvent contre nous, Dieu saura nous accorder les grâces nécessaires pour leur résister et rester jusqu'à notre mort des fils dévoués et aimants de la sainte Eglise.

SOURCES CONSULTÉES

Acta sanctorum, t. II, *martii*, p. 72-74. — R. P. PARGOIRE, *Saint Euthyme et Jean de Sardes*, dans les *Echos d'Orient*, t. V, p. 157-161.

SAINT GRÉGOIRE LE GRAND

PAPE ET DOCTEUR DE L'ÉGLISE

Fête le 12 mars.

PARENTS DE GRÉGOIRE — SON ENTRÉE EN RELIGION

Saint Grégoire, appelé à si juste titre le Grand, naquit à Rome, vers l'an 540. Son père, Gordien, était sénateur, mais il se voua dans la suite au service des pauvres. Sa mère, Sylvie, consacra aussi la fin de sa vie à la contemplation dans un petit oratoire, où elle s'était retirée.

Son aïeul, le patricien Félix, était devenu prêtre et ensuite pape sous le nom de Félix III. Sa tante, la vierge Tarsille, mérita d'entendre à l'heure de sa mort les concerts des anges, et de voir Jésus-Christ venir au-devant de son âme bienheureuse.

Grégoire apprit avec facilité les lettres divines et humaines ; pendant la vie de son père, il prit

part au gouvernement de l'Etat, mais il aspirait à se retirer dans la solitude et à mener une vie toute de prière.

Quand Gordgien fut mort, Grégoire put enfin exécuter son vœu le plus cher. Il fonda d'abord six monastères en Sicile, et un autre à Rome, dans sa maison paternelle, sous la règle de saint Benoît. C'est dans ce dernier qu'il prit l'habit religieux, à l'âge de trente et un ans, après avoir distribué aux pauvres ce qui lui restait de son patrimoine.

L'ÉCUELLE D'ARGENT ET LE MENDIANT

Grégoire n'avait conservé de tous ses biens qu'une écuelle d'argent, dans laquelle sa mère lui envoyait chaque jour des légumes cuits à l'eau pour sa nourriture.

Or, il arriva qu'un marchand vint trouver le Saint : il lui raconta qu'il avait fait naufrage et perdu toute sa fortune. Grégoire, aussitôt, donna l'ordre de lui compter six pièces de monnaie. Mais le pauvre mendiant fit observer que cela était bien peu de chose, vu sa détresse. Grégoire fit aussitôt doubler la somme.

Deux jours après, le même marchand se présenta de nouveau au Saint, le priant d'avoir pitié de son extrême pauvreté. Mais il ne restait plus d'argent au religieux. Toutefois, ne voulant pas renvoyer le pauvre mendiant les mains vides, il lui donna son écuelle d'argent.

A la suite de cette action, il fit un grand nombre de miracles. Car le marchand naufragé était un ange envoyé du ciel pour éprouver la charité du Saint comme nous le verrons tout à l'heure.

SON ZÈLE POUR LA CONVERSION DES ANGLAIS

Passant un jour par un marché, saint Grégoire vit de jeunes enfants qu'on exposait en vente. Touché de leur beauté et de leur jeunesse, il s'informa s'ils étaient chrétiens.

Quand on lui eut répondu que non, il s'écria : « Hélas! pourquoi faut-il que le démon possède de si beaux corps, et que la grâce de Dieu n'habite pas sous des fronts si gracieux! » Il demanda ensuite quelle était leur patrie : « Ce sont des Angles, lui dit le marchand. — Dites plutôt des anges, repartit Grégoire, car leurs visages sont vraiment angéliques, et il faut qu'ils deviennent les concitoyens des anges. » Il voulut encore savoir le nom de leur roi : « Il s'appelle Aellé, répondit le marchand. — Qu'il soit le bien-nommé, reprit encore Grégoire en jouant sur le nom; car on chantera dans son pays l'*Alleluia* à la louange du Créateur. »

Puis il alla demander au pape Benoît Ier la permission d'aller prêcher l'Evangile en Angleterre. Le pape accéda à sa demande; mais, à peine Grégoire fut-il sorti de la ville, que tous les Romains réclamèrent à grands cris son rappel, en disant : « Saint-Père, vous avez gravement offensé saint Pierre; vous avez perdu Rome en permettant que Grégoire en sortît. »

Benoît fut obligé de rappeler le Saint et de le faire revenir en son monastère.

SAINT GRÉGOIRE EST ÉLU PAPE — LA PESTE

Peu de temps après, Grégoire fut nommé cardinal diacre et envoyé comme nonce à Constantinople.

Il accomplit sa mission avec succès, et revint à Rome où l'attendaient les honneurs les plus grands. En effet, le pape étant venu à mourir, la voix unanime du peuple, du clergé et du Sénat, demanda que le diacre Grégoire lui succédât. Mais le Saint ne voulut pas accepter l'élection.

Sur ces entrefaites, la peste éclata. Saint Grégoire se dévoua pour soulager les infortunes et combattre le fléau; il prescrivit des processions expiatoires pendant trois jours consécutifs; mais le premier jour, quatre-vingts personnes moururent en une heure avant d'arriver à Sainte-Marie-Majeure. Alors, le Saint prit dans ses mains l'image miraculeuse de la Mère de Dieu peinte par saint Luc, et, nu-pieds, les épaules couvertes d'un sac de pénitent, il traversa toute la ville pour se rendre à la basilique de Saint-Pierre. La foule éplorée le suivit.

En arrivant sur le pont qui faisait face au mausolée d'Adrien, on entendit dans les airs des chœurs angéliques, chantant ces paroles :

« *Regina cœli lætare.* Réjouissez-vous, ô Reine du ciel, *alleluia!* parce que celui que vous avez mérité de porter, *alleluia!* est ressuscité, comme il l'a prédit, *alleluia!* »

Pénétré d'allégresse et de reconnaissance, le peuple s'agenouilla, et Grégoire, les yeux fixés au ciel, s'écria :

« *Ora pro nobis Deum*, priez Dieu pour nous, *alleluia!* »

En ce moment, un ange parut sur la cime du mausolée; il tenait à la main un glaive qu'il rentrait dans le fourreau. Dès lors, la peste ne fit plus une seule victime.

SAINT GRÉGOIRE EST SACRÉ PAPE

Cet événement miraculeux grandit beaucoup le prestige de saint Grégoire. Mais celui-ci, craignant de voir son élection ratifiée par l'empereur d'Orient, parvint à sortir de Rome sous un déguisement.

On s'aperçut bientôt de sa disparition, et ce fut un deuil public. Durant trois jours, tous les habitants jeûnèrent et remplirent les églises pour obtenir de Dieu la grâce de retrouver leur pasteur bien-aimé.

Les lettres de ratification venaient précisément d'arriver de Constantinople. Le soir, toute la population se répandit dans la campagne, cherchant le fugitif. Celui-ci s'était caché dans une caverne. Mais Dieu le fit découvrir au moyen d'une colonne de lumière qui paraissait au-dessus de lui et l'accompagnait partout où il allait.

Saint Grégoire fut ramené en triomphe à la basilique vaticane, et, le lendemain, il fut couronné pape, au milieu des larmes de joie des Romains.

IL ENVOIE DES MISSIONNAIRES EN ANGLETERRE

Le saint pape n'avait pas oublié sa chère Angleterre qu'autrefois il avait désiré d'évangéliser. Il envoya dans ce pays un religieux nommé Augustin, prieur du monastère de Saint-André de Rome, accompagné de quarante de ses Frères.

Mais le démon prévit la perte qu'il allait faire. Il leur mit dans l'esprit des difficultés qui leur parurent insurmontables.

Ils s'arrêtèrent à moitié chemin et envoyèrent dire au saint pape qu'il leur était impossible d'aller plus loin.

Saint Grégoire, loin de condescendre à leur faiblesse, et d'écouter les raisons que la pusillanimité leur avait suggérées, leur écrivit une lettre où il leur représentait fortement la volonté du Seigneur et les encourageait à la persévérance. Il les recommanda aussi à la protection des rois de France, dont il estimait la foi.

Les religieux reprirent courage et abordèrent heureusement en Angleterre. Ils y furent très

bien reçus, et firent connaître Jésus-Christ à Ethelbert, roi de Cantorbéry, et à une grande partie de ses sujets.

Dieu bénit tellement leur zèle, qu'ils demandèrent de nouveaux ouvriers évangéliques, afin de faire une moisson plus abondante.

Le Saint en ressentit une grande joie, et envoya d'autres missionnaires; il nomma Augustin archevêque de l'île, et ordonna douze évêques suffragants de Cantorbéry. Il recommanda surtout à ses moines la douceur en tout ce qu'ils faisaient pour la conversion des Anglais et mérita ainsi le titre glorieux d'apôtre de l'Angleterre.

LITURGIE ET PLAIN CHANT

L'action incessante que le bienheureux pontife exerçait sur les empires et les royaumes n'absorbait pas tout son temps; il lui restait encore des loisirs pour réformer la liturgie, perfectionner le chant ecclésiastique et composer des ouvrages qui lui ont valu justement le titre de docteur.

« Il porta, dit Dom Guéranger, ses soins éclairés sur la liturgie de Rome, et par les perfectionnements qu'il y introduisit, prépara d'une manière sûre, pour un temps plus ou moins éloigné, son introduction dans toutes les provinces de l'immense patriarcat d'Occident. »

Nous lui devons l'usage de chanter le *Kyrie eleison* pendant la messe et celui de dire l'*Alleluia* aux offices même en dehors du temps pascal. Il ne se borna pas à sanctifier les formules liturgiques et à les compléter; il s'attacha aussi à donner aux cérémonies du culte une pompe extérieure qui les rendît plus efficaces encore pour l'instruction et l'édification du peuple.

Le *Sacramentaire* de saint Grégoire avait réglé l'ensemble de l'office divin et doté la liturgie de plusieurs admirables prières qui en font encore l'ornement; mais là ne s'arrêta point l'œuvre du saint pontife, il voulut ordonner avec les paroles le chant qui est destiné à en compléter la signification. Il considérait que la musique sacrée n'est pas seulement un accessoire appelé à relever la splendeur du culte; mais qu'elle en fait partie intégrante; qu'elle doit s'unir aux paroles pour constituer avec elles une expression plus complète et plus forte de la prière. D'autres pontifes, comme saint Damase et saint Gélase, animés des mêmes sentiments, avaient fait pour cette partie de la liturgie des travaux considérables; saint Grégoire devait perfectionner leur œuvre. Il publia dans ce but son *Antiphonaire* où il a rassemblé les mélodies admirables, composées par ses devanciers, et que les docteurs ne craignent pas de dire inspirées de Dieu; lui-même en a ajouté un grand nombre de manière à compléter le cycle liturgique, et il a livré ce travail à la tradition qui l'a longtemps gardé avec le respect dû à un pareil compositeur.

Ce sont ces mélodies qui ont fait l'admiration du moyen âge, et qui ravissaient plus tard nos grands maîtres de musique, tels que Palestrina, Baini et d'autres. Ce dernier déclare qu'elles sont inimitables et que le saint pontife a dû être inspiré de Dieu dans leur composition.

Une vieille légende nous rapporte, en effet, que saint Grégoire eut un jour une vision. L'Eglise lui apparut sous la forme d'une vierge magnifiquement parée, qui écrivait des chants, et rassemblait en même temps une foule d'anges sous les plis de son manteau.

Sur ce manteau était représenté tout l'art musical avec toutes les formes des tons, des notes, des nuances, des mètres et des figures diverses. Grégoire pria Dieu de lui donner la faculté de se rappeler tout ce qu'il voyait; et après son réveil, une blanche colombe vint se poser sur son épaule et lui dicta à l'oreille les merveilleuses compositions dont le saint pontife a enrichi l'Eglise.

Pour conserver le chant qu'il avait si bien organisé, le grand pape établit à Rome, près de Saint-Jean de Latran, une école où les enfants destinés au chœur étaient soigneusement formés au chant sacré. Saint Grégoire présidait lui-même à leur éducation, et son zèle était si ardent que, même au milieu des grandes douleurs que lui faisait éprouver la goutte, il se faisait transporter près de ses jeunes élèves. Couché sur un lit, il donnait sa leçon, et il tenait à la main une baguette pour reprendre ceux qui manquaient. C'est de cette école que sortirent plus tard les chantres qui, sous Charlemagne, vinrent enseigner aux clercs gaulois les célestes mélodies de saint Grégoire.

SAINT GRÉGOIRE DOCTEUR

La science et les nombreux écrits de Grégoire et son zèle ardent à défendre la doctrine catholique justifient pleinement le titre de quatrième docteur de l'Eglise, universellement attribué au grand pape.

N'étant encore que diacre, il combattit les erreurs du patriarche de Constantinople Eutychius, touchant la résurrection des corps. Il eut à ce sujet une conférence avec lui en présence de l'empereur, et celui-ci, convaincu par les arguments de Grégoire, condamna au feu un opuscule que le patriarche avait composé sur la matière controversée. Eutychius tomba malade à quelque temps de là. Sur son lit d'agonie, il disait aux assistants, en leur montrant sa main amaigrie : « Je confesse que nous ressusciterons dans cette chair. » Ce fut dans ces sentiments qu'il mourut, complètement revenu à la foi orthodoxe.

Devenu pape, saint Grégoire ramena de l'arianisme à la saine doctrine une multitude de Lombards, encouragea les Wisigoths d'Espagne dans leur retour à la foi catholique. Il rétablit la juridiction dans l'Eglise d'Afrique, et y porta le dernier coup aux donatistes. Il convertit les schismatiques de l'Istrie; enfin, il ranima les arts et les sciences, et les tourna à la gloire de l'Eglise de Jésus-Christ.

Saint Grégoire prêchait lui-même à son peuple, et lorsque les maladies lui ôtaient cette consolation, il composait des sermons et des homélies, et les faisait prononcer en public par quelque autre. Enfin, il était si vigilant et si infatigable à s'acquitter de sa charge de bon pasteur, qu'il semble presque impossible qu'un seul homme ait pu faire tant de choses à la fois : procurer la paix par sa médiation, traiter avec Dieu par l'oraison et avec les hommes par la conversation, s'appliquer au gouvernement spirituel et temporel de l'Eglise, prêcher si souvent, dicter des lettres si admirables à tant de personnes de diverses conditions, composer les beaux ouvrages qui nous restent de lui.

Pour suffire à tant de travaux, il fallait une activité prodigieuse et un courage surnaturel.

Parmi les ouvrages de ce saint pontife, il faut surtout remarquer des commentaires sur le livre de Job, sur le Cantique des cantiques, sur le prophète Ezéchiel et sur les Evangiles; un Pastoral, adressé aux prêtres qui ont à diriger les

âmes; un *Sacramentaire*, et quatre livres de *Dialogues*, où le Saint rapporte les miracles arrivés de son temps.

APPARITION DE JÉSUS-CHRIST ET D'UN ANGE

La charité de saint Grégoire pour les pauvres fut récompensée par plusieurs miracles.

Un jour, il voulut laver les pieds d'un pauvre pèlerin. Mais, pendant qu'il prenait l'aiguière et le bassin, le pauvre disparut, et la nuit suivante Notre-Seigneur apparut au Saint : « Vous me recevez ordinairement en mes membres, dit-il, mais hier c'est moi-même que vous avez reçu. »

Une autre fois, il ordonna à son aumônier d'inviter douze pauvres à dîner. Or, il s'en trouva treize à table. Le saint pontife demanda pourquoi on avait dépassé le nombre qu'il avait fixé.

L'aumônier, tout confus, regarde les pauvres et, les comptant, n'en trouve que douze : le Saint était seul à voir le treizième. Soupçonnant quelque mystère en cela, il considérait attentivement ses convives : or, il en remarqua un qui paraissait tantôt sous la figure d'un jeune homme, tantôt sous celle d'un vieillard.

Quand le repas fut terminé, il permit aux douze autres de partir, et, prenant le treizième par la main, il le conduisit dans sa chambre. Là, il le supplia de lui dire qui il était : « Pourquoi, répondit le mystérieux personnage, voulez-vous savoir mon nom, qui est admirable ? Rappelez-vous ce marchand infortuné à qui vous fîtes autrefois donner douze écus et l'écuelle d'argent que vous possédiez. Croyez bien que c'est pour cette bonne œuvre que Dieu a voulu que vous fussiez successeur de saint Pierre, dont vous êtes le fidèle imitateur, par votre charité à l'égard des pauvres.

— Comment savez-vous cela, dit saint Grégoire ?

— Parce que je suis l'ange même que Dieu avait envoyé pour vous éprouver. Mais, ne craignez point, je veille sur vous et Dieu m'a envoyé pour vous protéger jusqu'à la fin et vous accorder tout ce que vous demanderez. »

Et la vision disparut, laissant le Saint pénétré d'un profond respect et d'une grande reconnaissance.

JÉSUS-CHRIST VISIBLE DANS L'EUCHARISTIE

Un jour, saint Grégoire célébrait la messe dans l'église de Saint-Pierre : il distribuait la communion aux assistants, lorsqu'une femme s'approcha pour communier avec les autres. Mais, lorsque saint Grégoire proféra ces paroles : « Que le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ garde votre âme pour la vie éternelle », cette femme se mit à rire avec un air d'incrédulité.

Grégoire lui retira le pain eucharistique et le remit au diacre pour le reporter sur l'autel et l'y garder jusqu'à ce que la communion des fidèles fût achevée.

Après quoi, le pontife, s'adressant à cette femme :

« Dites-moi, je vous prie, lui demanda-t-il, pourquoi avez-vous ri lorsque vous étiez sur le point de communier ? »

Elle répondit que c'était parce que le pain eucharistique qu'on lui avait présenté était celui qu'elle avait pétri elle-même et apporté à l'oblation.

Le saint pontife, se tournant alors vers le peuple, lui demanda d'unir ses prières à celles du clergé pour conjurer le Seigneur de dissiper l'incrédulité de cette femme, puis il revint à l'autel.

En ce moment, l'hostie se transfigura, tous les assistants purent contempler le corps radieux de Jésus-Christ, et la femme revint de son incrédulité, à la vue de ce prodige.

Puis, le Saint, ayant fait une seconde prière, l'hostie reprit la forme du pain.

COMMENT DIEU SAUVA SAINT GRÉGOIRE D'UN ACCIDENT

La fermeté de saint Grégoire à défendre la pureté des mœurs mit souvent sa vie en danger.

Un jour, il excommunia un chevalier romain qui, étant tombé en adultère, avait répudié sa femme légitime.

Ce misérable, voulant se venger, eut recours aux magiciens. Ceux-ci lui promirent qu'un jour que le Saint irait par la ville, ils feraient entrer un esprit malin dans le corps de son cheval, afin que celui-ci, l'ayant jeté par terre, lui marchât sur le corps et le fît périr.

Ce détestable dessein fut exécuté comme il avait été projeté. Un démon se saisit du cheval, et lui fit faire des bonds si étranges qu'il ne put être arrêté par aucune des personnes qui étaient auprès du saint pontife.

Mais Grégoire, découvrant, par une inspiration divine, d'où venait le mal, fit le signe de la Croix et chassa le démon du corps de son cheval.

Les magiciens, en punition de leur malice, perdirent la vue corporelle ; mais cet accident leur ouvrit les yeux de l'âme, et, leur faisant connaître la grandeur de leur crime, ils renoncèrent à tout commerce avec le démon et demandèrent le baptême.

Le saint pontife le leur donna, sans néanmoins leur rendre la vue, de crainte qu'ils ne retournassent à leurs maléfices et à la lecture des livres d'enchantement et de magie ; aimant mieux les faire entretenir aux dépens de l'Eglise que de leur donner un sujet de se perdre.

DERNIÈRES ANNÉES ET MORT DE SAINT GRÉGOIRE

Il se montra à la fin de ses jours et dans sa vieillesse ce qu'il avait été le reste de sa vie, plein de zèle dans l'exercice du ministère pontifical et rempli de charité envers les pauvres.

Ayant un jour appris qu'on avait trouvé un malheureux mort de misère dans un village écarté de Rome, il en ressentit une douleur très grande et, craignant que cet homme ne fût mort de faim, tandis que lui pouvait le soulager, il s'abstint pendant plusieurs jours de dire la messe.

Durant les dernières années de sa vie, Grégoire fut accablé de souffrances corporelles ; les mortifications qu'il s'imposait encore l'avaient exténué.

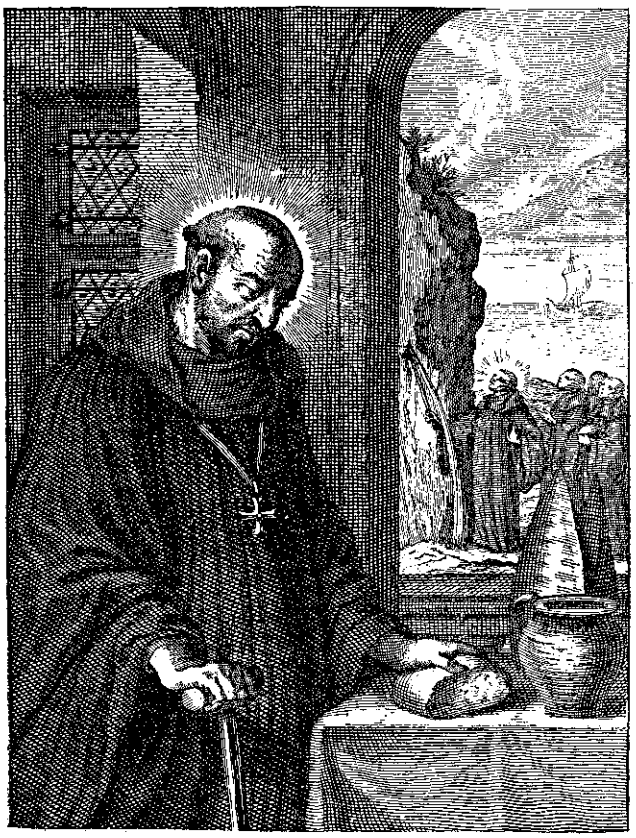
Rien n'était capable de le consoler que le désir et l'espérance d'entrer bientôt dans une vie meilleure.

Notre-Seigneur, après avoir purifié le saint pontife par tant d'angoisses et d'afflictions, accomplit enfin les désirs de son serviteur et le délivra de la prison du corps, pour lui donner la couronne de gloire, qu'il avait si bien méritée par ses vertus héroïques. Saint Grégoire mourut le 12 mars l'an 604, après avoir siégé sur la Chaire de Saint-Pierre treize ans, six mois et neuf jours.

SAINT POL DE LÉON

APOTRE DE LA BRETAGNE

Fête le 12 mars



Saint Pol de Léon multiplie le pain et fait jaillir une source miraculeuse.
(Gravure du *Calendrier bénédictin.*)

SES PREMIÈRES ANNÉES

Paul ou Pol, surnommé Aurélien, naquit vers l'an 490. Son père, le C^te^ Perphie ou Porsius, régnait sur cette partie de l'Angleterre qu'on nommait alors Pen-ohen, ce qui signifie *tête de bœuf.* du nom d'une idole qu'on y vénérait. Pol, l'aîné d'une nombreuse famille, était le modèle de ses huit frères et de ses trois sœurs. Sous le souffle de l'Esprit-Saint, l'enfant supplia son père de le faire instruire. Le comte, qui fondait sur ce fils de grandes espérances, s'y refusa longtemps. Mais les larmes de l'enfant, les instances de quelques amis que Pol avait intéressés à sa cause, triomphèrent des résistances paternelles.

CE QU'ÉTAIENT ILTUT ET SES DISCIPL ES

Dans le voisinage, vivait un homme saint et savant, nommé Iltut, disciple de saint Germain d'Auxerre. Sa réputation lui attirait de nombreux disciples venus de tous les points de la Bretagne. Parmi eux, quatre surtout parvinrent à une grande célébrité. Ce sont d'abord notre Pol, puis David ou Davy, Samson, évêque de Dol, et le pieux et savant Gildar. Sous un tel maître, de tels disciples firent de rapides progrès dans les sciences, mais surtout dans la sainteté. S'étant un jour concertés, ils vinrent trouver saint Iltut et lui dirent : « Maître, vous qui êtes si puissant près de Dieu, ne pourriez-vous pas obtenir que la mer, qui ronge sans cesse les bords de notre petit monastère, nous laissât, en se retirant, quelque peu de terrain que l'on pût cultiver? » Iltut, humilié de la haute estime que ses enfants avaient de lui, mais ravi de leur confiance dans la puissance de la prière, leur répondit : « Que chacun de vous prie séparément, je vais aussi supplier notre Dieu. » Le lendemain, avec ses quatre disciples préférés, il se rendit sur la plage à l'heure où la marée descendante laissait à nu un espace

d'environ mille pas. Iltut traça sur le sable un petit sillon, et, de la part du Dieu tout-puissant, ordonna à la mer de ne plus franchir cette limite, ce qu'elle a fidèlement observé, ajoute le pieux auteur.

COMMENT LE JEUNE POL PRENAIT LES OISEAUX

Tel était le maître dont Pol admirait chaque jour la vertu, et qu'il devait bientôt dépasser lui-même. Dans les champs fertiles qu'avaient obtenus la prière d'Iltut, grandissaient de superbes moissons; mais sitôt que les épis commençaient à mûrir, d'innombrables oiseaux de mer s'y abattaient et dévastaient la récolte. Iltut était obligé de la faire garder alternativement par ses disciples. Un jour que c'était le tour de Pol, soit par son inadvertance, soit que Dieu voulût par là montrer sa sainteté précoce, les oiseaux vinrent si nombreux que, sur un long espace, ils ne laissèrent des épis que la paille. Le pauvre enfant, effrayé, et craignant quelque sévère réprimande, n'osa point reparaître de toute la journée, et, le soir étant venu, il se mit en prière et passa toute la nuit, caché dans un coin du champ. Dès l'aube, il aperçoit cette même récolte qu'il avait si mal gardée la veille, déjà toute couverte d'oiseaux, d'espèces diverses, mais d'égal appétit. Aussitôt, il court vers ses compagnons d'études : « Venez, leur dit-il, et implorons ensemble celui qui a déclaré que tout ce que nous demanderions en son nom nous serait accordé. Demandons-lui que les méchants oiseaux qui ont dévasté la moisson de notre cher maître soient punis comme ils le méritent! » Les écoliers, qui connaissaient et admiraient la sainteté de Pol, le suivirent aussitôt. A leur approche, les oiseaux, loin de s'enfuir, se réunirent comme un troupeau, et, tels que des agneaux dociles, se laissèrent conduire où le jeune Saint voulut. Aidé de ses compagnons, il dirigea leur bande vers la porte du monastère. Quand Iltut entendit les cris divers et les cris plaintifs des prisonniers, il descendit en toute hâte : « Qu'est ceci? » dit-il, ne pouvant contenir son étonnement. Pol, alors confus et tombant à genoux, lui dit : « Maître, pardonnez-moi; hier, par ma négligence, ces oiseaux ont ravagé la moisson, mais, sur la prière de mes compagnons, Dieu vous les livre aujourd'hui, afin que vous leur fassiez, à votre bon plaisir, payer tous leurs méfaits. »

Le vieillard, ému d'un tel prodige, se prosternant à terre avec tous les témoins, rendit hommage à cet enfant dans lequel Dieu faisait briller une si grande puissance.

Cependant, Pol souffrait des hommages qui lui étaient rendus. « Laissez, mon fils, reprit Iltut, laissez fructifier le talent que Dieu vous a donné. Bien que vous soyez le plus jeune parmi vos frères, il a plu à ce divin Maître de faire éclater en vous sa puissance; méritez par une sainte vie de les édifier toujours et de leur être utile en les aimant! Vous m'avez demandé la liberté de ces petits prisonniers, je vous l'accorde volontiers, mais je vous offre en même temps et à perpétuité ce monastère où, si jeune encore, vous avez appris une si grande sagesse et un tel amour de Dieu. »

Pol, à son tour, tomba à genoux et dit à son maître : « Le Seigneur tout-puissant a daigné me montrer sa tendresse; à lui seul toutes mes louanges! J'accepte avec reconnaissance la liberté que vous voulez bien rendre à ces petits captifs, mais, pour notre monastère, gardez-le toujours. J'ai renoncé aux espérances du siècle, à l'héritage de mon père, et c'est dans le ciel que j'ai placé mon trésor. » Puis, d'un signe et par l'ordre de son maître, il congédia les oiseaux qui s'envolèrent en chantant.

A L'AGE DE SEIZE ANS POL SE FAIT ERMITE

Une nuit que l'enfant était en prière, selon son habitude Dieu, qui le destinait à être le père d'une grande partie de la Bretagne, en agit envers lui comme autrefois envers Abraham. Dans une merveilleuse vision, il l'invita à quitter sa famille, pour le suivre plus entièrement dans la solitude. Dès le lendemain matin, l'enfant, autant par humilité que par prudence, alla trouver Iltut et lui exposa la résolution qu'il avait formée.

Le saint vieillard se recueillit un moment et lui dit : « Mon très cher fils, nos pensées peuvent avoir pour auteur Dieu, le démon ou nous-même; la vôtre est une de celles que Dieu envoie, car elle vous invite à la vie parfaite; allez, mon fils, ce n'est pas sans un grand chagrin que je vous vois partir, mais suivez l'appel que vous avez entendu. Allez! je vous bénis! »

Pol, soutenu par cette assurance, quitta son maître en pleurant et se retira dans un lieu inhabité, voisin des terres de sa famille. Il n'avait encore que seize ans. Il s'y bâtit un petit oratoire et une modeste cellule.

Plusieurs années s'écoulèrent dans cette vie solitaire et contemplative. Mais bientôt la sainteté du pieux ermite révéla sa retraite. Quelques jeunes gens vinrent se mettre sous sa conduite; des prêtres mêmes, au nombre de douze, le choisirent pour leur maître dans la voie des parfaits; et l'évêque de Winchester l'éleva bientôt à la dignité du sacerdoce. Sa vie, dès lors, devint encore plus mortifiée : ses jeûnes se prolongeaient souvent au delà de deux et de trois jours; jamais il ne mangeait de viande. Un peu de pain, de l'eau et du sel, aux jours de fêtes, quelques petits poissons, composaient toute sa nourriture. Hors le Saint Sacrifice, il ne goûta jamais de vin.

SES RAPPORTS AVEC LE ROI MARC

Le bruit de sa sainteté s'étendit au loin. Le roi Marc, ou Conomon, dont la puissance s'étendait sur quatre peuples, de langues différentes, avait été récemment converti à la foi. Afin de mieux s'y instruire ainsi que son peuple, il manda près de lui le saint homme. Craignant quelque résistance, il lui envoya des députés avec charge de l'inviter et au besoin de l'amener de force.

Pol refusa d'abord par humilité, mais voyant que toute résistance serait vaine, il partit, accompagné de ses douze prêtres, comme autrefois le Sauveur. Il se rendit donc au lieu que l'on appelle Caer-Banhed, où reposent aujourd'hui les restes du roi Marc. Celui-ci, témoin des vertus de Pol et heureux du bien qu'il faisait à ses peuples, voulut le faire élever à l'épiscopat. A cette proposition, le Saint fut pris d'une telle terreur, qu'il résolut d'échapper par la fuite. Il fut encouragé dans ce dessein par un avertissement du ciel qui mit fin à toutes ses hésitations. Il fit demander au roi la permission de partir; mais Marc refusa d'abord et ne se rendit que devant la certitude qu'en prolongeant son opposition, il s'opposait à la volonté de Dieu.

Avant de partir, rapporte l'auteur que nous suivons, il demanda au roi comme un souvenir de lui une des sept clochettes dont on se servait pour appeler les conviés à la table royale. Mais le prince n'y voulut pas consentir.

Pol quitta donc la cour du roi. Il avait reçu

d'en haut l'ordre de franchir le détroit et de venir en Armorique, aujourd'hui la Bretagne. Mais avant que tout fût prêt sur le navire qui devait le transporter, il se rendit chez une de ses sœurs qui avait voué à Dieu sa virginité et vivait au bord de la mer. Cette sœur voyait avec peine s'approcher le jour de la séparation; sous prétexte que tout n'était pas prêt sur le navire, elle le suppliait de rester encore une semaine près d'elle : « Non, ma sœur, lui dit-il, laisse-moi aux œuvres de mon Père, et s'il faut encore deux ou trois jours pour tout aménager, je ne prolongerai pas mon séjour au delà. »

IL QUITTE L'ANGLETERRE ET VIENT EN BRETAGNE

Le Saint quitta donc sa patrie. Il vint avec ses douze prêtres et douze laïques, presque tous ses neveux ou ses cousins. Ils traversèrent heureusement la mer, et leur vaisseau aborda dans l'île d'Ossam, aujourd'hui Ouessant, éloignée d'environ seize mille, du rivage de l'Armorique. Ils descendirent à terre dans un petit port, à l'extrémité de l'île, appelé Port-des-Bœufs et maintenant Porz-Pol. Pénétrant dans l'intérieur des terres, nos saints voyageurs s'arrêtèrent dans un lieu agréable, arrosé par une fontaine. Leur premier soin fut d'y élever un oratoire et de petites habitations.

SES DIVERSES STATIONS

Le Saint quitta bientôt l'île d'Ouessant et se remit en son navire : « Que fais-tu dans cet étroit espace, lui avait dit l'ange du Seigneur, tandis que tout un peuple t'attend? » Poussé par un vent favorable, le vaisseau s'arrêta près d'un rocher qu'on appelle Amachdu, aujourd'hui Karrar-ar-mach, *Rocher du cheval noir*, qui se dresse dans l'île de Melon, petite île entre Ouessant et la terre ferme. Mais là n'était pas encore le but de leur voyage. Ils s'avancent donc et jettent l'ancre dans un petit port tranquille nommé Lan-Iltut ou Lampaul-Plouarzel. Puis, s'avançant dans le pays, Pol vint d'abord à une petite bourgade appelée Telmedovie, puis à la ville de Pierre, aujourd'hui Lamper-en-Ploumoguer. Il n'y séjourna que peu de temps.

Ce fut alors qu'un de ses disciples, nommé Vivihen (1), trouvant un lieu isolé, arrosé par une fontaine, y fixa sa demeure et y bâtit une petite hutte en branchages. Mais un taureau demi-sauvage, qui avait coutume de venir se désaltérer à cette source et qui habitait un bois voisin, renversa jusqu'à trois fois la cabane que Vivihen relevait toujours. Celui-ci vint un jour s'en plaindre à Pol, qui, s'étant rendu sur les lieux, le trouva si fort à son goût, à cause du silence qui y régnait, qu'il dit à Vivihen : « Frère, s'il vous plaît ainsi, nous ferons entre nous cet échange : je resterai ici et vous irez à ma résidence. »

Comme ils parlaient encore, voici que le taureau se précipite vers eux, mais voyant l'homme de Dieu, qui semblait avoir reçu une si grande puissance sur la nature, l'animal s'arrêta, et le chroniqueur ajoute qu'il fléchit le genou devant le Saint, comme pour implorer sa clémence : « Je te pardonne, dit Pol, mais à l'avenir ne fais plus de mal à personne! »

Ce fut dans ce même lieu que le Saint bâtit un petit monastère qui porta le nom de Lampaul-Ploudalmezeau. Et ce nom indique qu'il y eut là, plus tard, une léproserie.

(1) D'où Plouvien, *plebs Wihenni*, près Lesneven.

Désireux de trouver une solitude plus profonde, ou plutôt toujours avide de répandre la grâce de Jésus-Christ, le Bienheureux, accompagné de ses disciples, vint dans un village que l'on appelait Ancinim, aujourd'hui Grouanec, puis à Plouguerneau, où il séjourna quelque peu. Dans ce dernier endroit, il fit jaillir une fontaine à la prière de ses disciples, dévorés de la soif.

IL VA TROUVER LE ROI WITHUR

Un jour, dans ce lieu, Pol vit venir à lui un jeune homme qui gardait les pourceaux, et il lui demanda de qui dépendait la terre sur laquelle ils étaient? « Celui qui nous gouverne, dit le pâtre, est Withur, prince d'une grande piété. Si vous le dsirez, homme de Dieu, je vous conduirai volontiers vers lui. — Je le veux bien, » dit Pol, et ils se mirent en chemin.

Ils arrivèrent bientôt à une ville qui se nommait alors Oximors, et qui prit plus tard le nom du Saint, Saint-Pol-de-Léon. Cette ville était alors entourée de murs de terre assez élevés. Ses habitants connurent aussitôt la sainteté de l'inconnu par la cessation des fléaux que leur causaient divers animaux malfaisants. Pol les adoucit et les mit en fuite. Cependant, le roi n'était pas alors dans sa petite capitale. Il l'avait quittée, quelques jours auparavant pour aller pacifier l'île de Batha (Batz) où s'était produite une légère révolte des habitants, et aussi pour y vaquer, dans la solitude, à la prière qu'il aimait beaucoup.

NOMBREUX MIRACLES

Pol rencontra, en arrivant, trois aveugles que conduisait un enfant, puis deux muets, et un peu plus loin quatre paralytiques portés sur leurs grabats. Comme autrefois faisaient Pierre et Paul, il les renvoya guéris. Le bruit de ces prodiges le précédant, il arriva devant le roi Withur. Celui-ci, qui était son parent, le reçut avec respect et ils s'embrassèrent tendrement.

Pol raconta comment il avait été amené à quitter le roi Marc et comment celui-ci, mécontent de le voir partir, lui avait refusé un léger présent, consistant dans une clochette qu'il avait demandée. Comme ils s'entretenaient de ces choses, le gardien du vivier royal rapporte à Withur un saumon d'une grandeur merveilleuse, tel qu'on n'en avait jamais pêché dans cet endroit, et en même temps une clochette qu'il avait aussi trouvée dans son filet. Pol se mit à rire : « Pourquoi riez-vous, dit le roi? — C'est, répondit le Saint, que j'admire la bonté de Dieu qui m'envoie aujourd'hui cette clochette, que j'avais demandée à Marc, et dont nous parlions tout à l'heure (1). »

IL DÉLIVRE L'ILE DE BATZ D'UN IMMENSE SERPENT QUI LA DÉSOLAIT

Withur lui raconta alors les ravages que causait dans l'est de l'île un serpent monstrueux, sorte de crocodile, qui avait déjà dévoré un grand nombre de bœufs et avait même tué des hommes. « Longtemps, lui dit-il, j'ai douté de la vérité des récits que l'on m'en faisait, mais, hélas! j'ai pu me convaincre moi-même; plusieurs fois, je je suis venu avec mes troupes pour attaquer et détruire l'horrible animal, mais les traits

(1) Cette clochette se conserve encore aujourd'hui à la cathédrale de Saint-Pol-de-Léon. Elle n'a pas été coulée, mais martelée; elle n'est pas ronde, mais presque carrée.

s'émoussent sur ses écailles, et toujours nos tentatives ont été vaines et ont abouti à la mort de quelqu'un des miens. L'habitation du monstre est une caverne. — Conduisez-moi, dit Pol, et marchons au nom du Seigneur. — N'y allez pas, reprit Withur, vous courriez à une mort certaine! — Je fais vœu au Seigneur, repartit le Saint, de ne goûter ni eau ni pain, que je n'aie délivré le pays de cette bête! J'irai au nom de Dieu! »

Dès le lendemain, après avoir célébré les Saints Mystères, il se mit en marche, suivi de tout le peuple. Quand l'animal entendit le bruit des pas, il releva la tête lentement et se mit en défense; ouvrant sa gueule énorme et l'appuyant, selon son habitude, sur une large pierre, il regardait venir l'ennemi. Le Saint, de son côté, s'était armé du signe de la Croix, et se rappelant le texte sacré : « Vous foulerez aux pieds les serpents et les scorpions, » il s'adresse au monstre, comme s'il eût été le démon lui-même : « Que fais-tu là, bête venimeuse, toi qui fus précipité des hauteurs du ciel? Jadis, tu pus tromper Ève, notre mère et, par elle, notre père Adam; mais nous, nous sommes les fils du second Adam qui t'a vaincu. Dépose ici ta fureur et reconnais, encore une fois, la puissance du Christ! » En disant ces mots, il lance sur l'animal l'étole qu'il portait, et qui, s'enroulant autour de la tête du monstre, fut le lien dont le Saint se servit pour le faire traîner juqsu'au bord de la mer, malgré ses résistances.

Avant de le précipiter dans le gouffre, Pol lui dit : « Laisse-moi reprendre mon vêtement (1), et maintenant, maudit, va dans les déserts de l'océan immense, expie à jamais les crimes que tu as commis dans cette île! »

RECONNAISSANCE DU PEUPLE

Les témoins de cette scène étrange étaient saisis d'une admiration qu'ils ne savaient comment exprimer. Le roi Withur, se faisant l'interprète de la gratitude publique, s'avança vers le Saint et lui dit : « Je vous offre cette île entière et la ville où je réside; je vous les donne par acte solennel, et je veux joindre à ce don l'offrande d'un évangile que j'ai écrit moi-même, et enfin la clochette qui a été retrouvée devant nous! » Cette parole reçut son plein effet, et Withur, se retirant d'Oxismor, alla se fixer dans une autre partie de ses Etats.

POL REFUSE L'ÉPISCOPAT

Ce dernier miracle porta au loin la réputation de Pol. Quand l'évêque vint à mourir sur ces entrefaites, les Léonais, d'une seule voix, le demandèrent pour successeur, mais tout fut inutile : « Je reprendrai le bâton de pèlerin, disait-il, plutôt que d'accepter la houlette pastorale ». Withur, voyant bien qu'il ne parviendrait pas à vaincre ses résistances, imagina un stratagème et dit à Pol : « Il y a longtemps que notre suzerain, Childebert, roi des Francs, n'est pas venu dans nos quartiers, et j'ai à lui communiquer une chose de conséquence; je vous prie d'aller le trouver. Cette lettre, scellée de mon anneau, vous accréditera près de lui. »

Or, la lettre que portait le Saint disait : « Seigneur, sachez que l'envoyé qui vous remettra cette missive est un homme de Dieu, du nom de Pol; nous avons voulu le faire élever à l'épiscopat, mais il refuse obstinément. Nous attendons de votre bonté que vous fassiez instance et que vous le décidiez à accepter une charge dont personne n'est plus digne que lui. »

POL A LA COUR DE CHILDEBERT Ier

Après un long et périlleux voyage à travers la France, Pol arriva à Paris et fut présenté au roi. Celui-ci, après avoir pris connaissance du message, dit au Saint : « Est-il permis de fuir une charge et un joug que le Seigneur veut nous imposer? et pensez-vous que Dieu ne demandera pas un compte sévère à ceux qui n'auront pas fait fructifier le talent qu'ils avaient reçu pour le bien de leurs frères? » Pol fut troublé par ces paroles et, sans trop comprendre ce que le roi voulait dire, répondit : « Sire, je veux obéir à Dieu en toutes choses! — Eh bien! reprit Childebert, recevez l'épiscopat qui vous a été si souvent offert. Vous pourrez dans cette charge faire beaucoup de bien à vos frères. »

Pol était vaincu. Il consentit à ce qu'il voyait être la volonté de Dieu, et reçut à Paris l'onction épiscopale. On devine quelle fut la joie des Bretons, quand il revint à eux revêtu du caractère des pontifes. Il vécut plus saintement que jamais, restaurant les églises et veillant avec soin sur son clergé. Un indicible attrait le portait cependant vers la solitude; se sentant affaibli par l'âge, il choisit son neveu, saint Joavan, pour l'aider dans sa charge et le fit sacrer évêque. Celui-ci étant mort un an après, le Saint le remplaça par saint Tugdual ou Tiernomaël, qui mourut aussi l'année suivante. Privé successivement de ses deux coadjuteurs, Pol en choisit un troisième appelé Citomérin ou saint Corantin.

Le roi Judual, oncle de saint Judicaël, vint voir le Saint dont on racontait tant de merveilles, et comme il arrivait, un aveugle se présenta, disant : « Pol, ayez pitié de moi! » le Saint le guérit soudain, et Judual, témoin du miracle, lui donna le territoire qu'on nomme aujourd'hui Mespol ou Lampol.

POL SE RETIRE A BATZ — SA MORT

Heureux de pouvoir se reposer sur un autre de la charge de son troupeau, Pol se retira dans la solitude de l'île de Batz, où il vécut en religieux jusqu'à la plus extrême vieillesse. Il y fut favorisé du don de prophétie; il annonça les invasions des Normands dans son diocèse et dans tant d'autres lieux. Il fut miraculeusement averti de l'heure de sa mort, qu'il prédit à ses disciples, en leur recommandant de porter sa dépouille dans sa ville épiscopale. Puis, fortifié par la réception du corps et du sang de Jésus-Christ, en présence de ses fils, il dit : « Mes petits enfants, que la bénédiction de Dieu le Père, le Fils et le Saint-Esprit descende sur vous! — Amen! » répondirent-ils. Et alors, sans secousse, il rendit sa belle âme à Dieu. C'était le 12 de mars, l'an 600 : il était dans sa cent dixième année.

(1) Cette même étole existait encore au XVIe siècle. Les protestants la brûlèrent.

LA BIENHEUREUSE FINE, VIERGE

Fête le 12 mars.

Retenue immobile durant cinq ans, sur un dur grabat, par une douloureuse maladie, Fine s'unissait aux souffrances de Jésus crucifié.

La vie de la bienheureuse Fine a été écrite, d'après des témoignages très dignes de foi, par son compatriote, le Dominicain Jean de Saint-Géminien. Ce récit, d'un auteur presque contemporain, nous servira de guide dans cette notice.

Depuis que Jésus-Christ, le divin Soleil de Justice, est venu éclairer le monde, dit notre auteur, la nature humaine, auparavant semblable à une terre stérile et desséchée, maintenant vivifiée par la rosée de la grâce, a produit des fleurs admirables, qui sont : les martyrs, les confesseurs et les vierges.

Parmi ces dernières, la bienheureuse Fine brille comme une rose aux parfums les plus suaves.

Cette servante de Dieu naquit au bourg de San-Géminiano, en Toscane, dans la première moitié du XIII[e] siècle. Son père, nommé Cambio, était pauvre. On dit cependant qu'il descendait d'une famille noble. Sa mère s'appelait Impériera. Les deux époux eurent un fils, connu sous le nom de Ciardo.

Dieu leur donna aussi une fille; ils l'appelèrent Fine, dit naïvement notre bon chroniqueur, parce qu'on a coutume d'appeler *fine* une chose de qualité supérieure. Mais les *Bollandistes* remarquent, avec raison, que ce nom de Fine n'est sans doute qu'une abréviation populaire de *Séraphine* ou de *Rufine*. Ces sortes d'abréviations étaient très usitées en ce temps-là.

La jeune fille grandit dans une grande innocence. Non contente d'éviter le monde et ses vains plaisirs, elle fuyait encore celles de ses compagnes dont le langage était léger ou la tenue répréhensible.

Quand elle était obligée de sortir de la maison paternelle, Fine allait droit son chemin, les yeux modestement baissés, évitant toute curiosité vaine et dangereuse. De saintes pensées occupaient son esprit.

Son visage ne manquait point de charmes; mais elle l'ignorait, uniquement préoccupée qu'elle était de plaire à Jésus-Christ. Toutefois, elle était fille d'Adam et d'Eve et, par suite, sujette aux tentations. Il fallait donc s'armer pour la lutte : Fine le devinait et, comme sainte Cécile, elle portait un cilice.

Ce n'était pas la seule austérité sous laquelle elle tînt son corps en servitude. Elle évitait surtout avec soin l'oisiveté et s'efforçait de gagner sa vie par le travail de ses mains. Mais voici que Jésus crucifié allait l'appeler à partager ses souffrances d'une manière héroïque.

CINQ ANS SUR LA CROIX

Au moment où elle semblait le plus vigoureuse et le plus robuste, Fine fut atteinte presque subitement par une grave maladie. Une sorte de rétrécissement ou de contraction des nerfs la rendit immobile sur son lit. La tête seule fut épargnée par le mal; Dieu lui accordant cette faveur, afin qu'elle pût s'unir à Lui dans la prière et le sacrifice.

Son lit était une espèce de planche sur laquelle elle restait jour et nuit, couchée sur le côté, toujours dans la même position, car l'autre côté était trop douloureux pour lui permettre de s'y reposer.

Cependant, à la longue, une vaste plaie se forma du côté qui touchait la planche; les vers s'y mirent; et parfois, quand elle était seule, les rats venaient la ronger sans qu'elle pût faire un mouvement pour les chasser.

Cet affreux martyre dura cinq ans, sans que Fine laissât échapper une parole de plainte.

Collée sur la planche par ses plaies, elle était la vivante image du Christ cloué sur la croix.

Avant la maladie, son travail était son unique ressource ; il suffisait alors à son entretien; mais depuis qu'elle ne pouvait plus rien faire, sa pauvreté était extrême. Elle acceptait volontiers cette dure nécessité. Songeant aux immortelles richesses du ciel, elle n'aspirait point aux biens périssables de la terre.

Cependant, des personnes miséricordieuses, touchées de sa misère et de ses souffrances, lui apportaient de temps en temps des aumônes. Moins elles étaient considérables, plus elle les recevait avec joie. Au reste, elle ne gardait que le peu qui était nécessaire à son entretien du jour, le reste elle l'envoyait à d'autres indigents, comptant sur la Providence pour le lendemain.

MORT SUBITE DE SA MÈRE

Durant le cours de cette maladie, une bien rude épreuve vint encore l'affliger, par la malice du démon.

Un jour, sa mère, rentrant à la maison, venait d'en franchir le seuil lorsqu'elle tomba lourdement, comme si quelqu'un l'eût précipitée contre terre. Fine, qui se trouvait à l'étage supérieur, dans une espèce de galetas, entendit le bruit, et appela son amie Bonaventure. C'était une pieuse et bonne fille, qui venait souvent par charité se mettre au service de la pauvre malade et, au besoin, allait demander l'aumône pour elle.

« Ma sœur, lui dit Fine, descends vite pour voir ce qui est arrivé à ma mère. »

Bonaventure descend et trouve la pauvre femme sans mouvement et sans vie. « Hélas! pauvre Fine, s'écrie-t-elle en pleurant, qu'allez-vous devenir? Votre mère est là, morte, étendue par terre! »

A ces mots, la pauvre malade lève les yeux au ciel pour offrir à Dieu ce terrible sacrifice ; mais son regard est effrayé par la vue d'un gros serpent qui rampait le long d'une poutre. « Bonaventure, s'écrie-t-elle, viens voir la vilaine bête qui a tué ma mère. » Puis, se reprenant : « Va vite, ajoute-t-elle, va vite appeler maître Guineldo, afin qu'il tue cet affreux serpent; c'est sans doute lui qui a mordu et fait mourir ma mère. »

Maître Guineldo arriva bientôt, accompagné de Bonaventure, et monta auprès de la malade. « Où est-il ce serpent? demanda-t-il — Là, dit l'infirme, voyez-le là à cet endroit, sur cette poutre. »

Mais le brave homme ne voyait rien à cette place. Fine comprit alors qu'elle avait en face d'elle le vieux serpent infernal, l'ennemi du genre humain: elle fit le signe de la croix et le serpent disparut.

L'HIVER EST PASSÉ

Cependant l'exil de Fine ne devait plus durer longtemps; encore un peu et sa couronne sera complète. Elle avait une grande dévotion à saint Grégoire, pape. Ce bienheureux pontife lui apparut et lui dit : « Ma fille, tiens-toi prête; au jour de ma fête, tu viendras avec nous. L'Epoux céleste t'attend dans la gloire. »

Fine, remplie de joie à une si belle invitation, inclina doucement la tête en signe d'assentiment et la vision disparut.

A partir de ce jour, son corps alla s'affaiblissant davantage et sa tête fut prise de vives douleurs. Une de ces amies charitables qui la soignaient, nommée Beldie, soutint si longtemps sur son bras la tête endolorie de la malade, que ce bras en resta enflé et à demi paralysé.

On le voit, malade et infirmières luttaient de patience; mais cela ne devait plus être pour longtemps. Fine, en remerciant ses amies, leur fit la confidence de l'invitation qu'elle avait reçue.

A l'approche de la fête de saint Grégoire, elle se préparait comme une fiancée se prépare aux jours des noces; elle fit avec une grande humi-

lité une confession générale de toute sa vie; elle reçut le sacrement de l'Eucharistie et l'Extrême-Onction, et ne s'entretint plus qu'avec Dieu, dans une prière continuelle.

Au milieu de cette prière, elle rendit doucement son âme à son Sauveur, le 12 mars 1353.

Aussitôt un grand orage éclata dans les airs, dit le chroniqueur, comme si les démons eussent été furieux de voir une si belle âme leur échapper sans retour.

Quand on voulut relever le corps de la planche qui lui avait servi de lit pendant cinq ans, de larges morceaux de chair restèrent collés au bois à demi pourri.

Mais, ô merveille! un parfum céleste s'exhala de ces ulcères; cette planche se couvrit de bourgeons, qui s'épanouirent en fleurs blanches et suaves. Ainsi, dit notre historien, Dieu glorifiait la virginité de son héroïque servante.

Un peu avant l'heure des funérailles, les cloches des diverses églises sonnèrent d'elles-mêmes, mues par la main invisible des anges. La population accourut nombreuse à ce signal; le corps de la défunte fut porté à la grande église.

Après les prières d'usage, le clergé voulait lui donner la sépulture, mais le peuple s'y opposa. Il fallut le satisfaire; pendant trois jours, le corps resta exposé dans le chœur de l'église.

Entre autres merveilles qui se passèrent alors, on raconte que Beldie, la charitable infirmière et amie de la défunte, s'étant approchée du corps, Fine étendit la main, prit celle de Beldie et la serra trois fois; aussitôt le bras de celle-ci fut guéri du mal qu'elle avait contracté en servant la Bienheureuse.

Méline, fille de Guidialdi, fut guérie d'une grosse tumeur au genou qui l'empêchait de marcher.

Enfin, on ensevelit la précieuse dépouille dans l'église, en présence de tout le peuple. Ce tombeau devint dès lors un centre de pèlerinages pour toute la contrée; un grand nombre de guérisons s'y opéraient.

Une femme de Monte-Vultrano, percluse des pieds et des mains, fut portée sur un âne au tombeau de la Bienheureuse, et y recouvra une santé parfaite.

Un homme, nommé Bertin, fut guéri de la morsure d'une bête venimeuse. Un muet, un paralytique, plusieurs possédés du démon furent également délivrés.

On invoquait la bienheureuse Fine dans les périls sur mer et sur terre, dans les incendies, et plus d'une faveur miraculeuse fut le fruit de cette confiance.

Un homme de San-Géminiano, ayant débarqué au port de San-Vito di Puligniano, en Apulie, vint à l'abbaye de San-Vito. On y conduisait en ce moment une jeune femme, possédée du démon. A cette vue, le compatriote de la bienheureuse Fine se met à interpeller le démon: « Je t'ordonne, dit-il, au nom de Dieu et de sainte Fine, la vierge de San-Géminiano, de quitter cette créature. — Et le démon de répondre en ricanant, par la bouche de la possédée: « Est-ce que, par hasard, tu te crois capable de me chasser d'ici?..... Je n'en sortirai que par force. »

Mais le voyageur reprit qu'il ne commandait pas au nom de sa propre puissance, mais au nom de Dieu invoqué par la bienheureuse Fine. Alors le démon déclara qu'il allait partir, et, comme preuve de sa sortie, briser une des lampes de l'église.

Il sortit, en effet, et aussitôt une des lampes de l'église se détacha et fut projetée avec une extrême violence sur le pavé où elle se brisa en mille pièces. La jeune femme, délivrée du démon, se mit à remercier la bienheureuse Fine.

A la vue de ce miracle, l'Abbé du monastère fit placer dans l'église l'image de la Bienheureuse, et on commença à la vénérer dans tout ce pays.

Un enfant, nommé Bernardin, fils de Bernardin Menardi, avait les deux jambes complètement desséchées. Pour le transporter plus facilement, on rattachait ses jambes à une lanière d'étoffe suspendue à son cou. Ce qui fait dire à l'historien que ce pauvre infirme portait ce qui aurait dû le porter. Il était bien à charge à sa sœur, obligée de le soigner et de gagner sa vie. Bernardin s'en attristait: « Je ne suis pas digne d'une telle faveur, dit-il un jour; mais, vous, ô bienheureuse Fine, priez pour moi, afin que, désormais, je ne sois plus à charge à personne. » Aussitôt, la bande d'étoffe qui retenait ses jambes se brisa, il sentit le sang circuler jusque dans ses pieds et les nerfs reprendre leur force. Il se leva, se tint debout, il était guéri.

Au comble de la joie, il allume deux cierges devant une image de la Sainte Vierge, qui était dans la chambre, puis il court à travers les rues, appelant les passants à venir remercier avec lui la bienheureuse Fine à l'église.

Plus tard, il devint prêtre et consacra sa vie au service de Dieu.

L'an 1631, la peste ravageait San-Géminiano. On fit une procession solennelle, dans laquelle on porta les reliques de la bienheureuse Fine; c'était le premier dimanche d'août. A partir de ce jour, personne ne fut plus atteint du fléau. Puisse cette servante de Dieu nous protéger aussi contre la peste des mauvais exemples et du péché!

LA BIENHEUREUSE JUSTINE

RELIGIEUSE A AREZZO, EN TOSCANE

Fête le 12 mars.

Voici l'histoire abrégée d'une autre chrétienne, qui s'est aussi sanctifiée dans l'humilité, les épreuves et l'éloignement du monde. Peu connue durant sa vie, glorifiée par Dieu après sa mort, elle est entrée dans le ciel, à cette même date du 12 mars, l'an 1319.

Justine, jeune fille de la ville d'Arezzo, en Italie, quitta le monde à l'âge de treize ans, pour se consacrer à Jésus-Christ et assurer le salut de son âme.

Au moment où elle entrait au monastère de Saint-Marc, une colombe se reposa sur sa tête, au grand étonnement des assistants.

La nouvelle religieuse vécut quatre ans dans ce monastère, et s'y forma, dans l'humilité et l'obéissance, à toutes les vertus de son état. L'Italie, à cette époque, était désolée par les guerres civiles. Des bandes de brigands rançonnaient les campagnes et, parfois, surprenaient les petites villes. Le couvent de Saint-Marc était fréquemment victime de leurs déprédations. Les religieuses résolurent de le quitter pour se retirer au monastère de Tous-les-Saints.

A cette occasion, Justine, désireuse de mener une vie plus austère, obtint la permission de se retirer auprès d'une solitaire, nommée Lucie, qui habitait une petite cellule non loin de Civitella.

Cette cellule était si basse, qu'on ne pouvait s'y tenir debout. Mais, ajoute l'historien inconnu qui nous a transmis ce récit, les deux solitaires passaient une partie de leur temps à genoux, à prier. Leur vie était des plus pénitentes et des plus austères.

Lucie étant tombée gravement malade, Justine la soigna avec un dévouement infatigable; mais, au bout d'un an de souffrances, Lucie mourut.

Justine, restée seule, continua à servir Dieu comme auparavant. Sa solitude était troublée par les loups, qui venaient rôder la nuit autour de sa cabane et montaient jusque sur le toit. Justine, croyant voir en eux des diables, était très effrayée. Mais un jour, un inconnu passa, habillé en pèlerin, et lui dit: « Justine, ne crains rien; le secours de Dieu sera toujours avec toi. »

Encouragée par ces paroles, la solitaire reprit sa vie pénitente, ses prières et ses jeûnes avec une nouvelle ferveur.

Mais, au bout de quelque temps, se sentant atteinte d'une maladie des yeux, elle alla demander conseil à une religieuse cloîtrée du couvent de Saint-Antoine. Celle-ci lui offrit de la recevoir dans le couvent. Justine accepta avec reconnaissance, et vint continuer au milieu des Sœurs sa vie de pénitence et de prière.

Hélas! le calme de ce nouveau séjour ne devait pas durer. Les guerres civiles renaissaient sans cesse, et le couvent de Saint-Antoine, exposé aux ravages des bandes armées, dut être aussi abandonné par les pacifiques religieuses. Un charitable médecin, nommé Bencasa, offrit un asile aux fugitives, dans une petite maison qu'il avait fait construire.

Au milieu de ces changements, Justine ne perdait rien de sa ferveur et augmentait ses pénitences. Elle s'entoura le corps d'une grosse chaîne de fer, étroitement serrée.

Au lieu de demander à Dieu la guérison de ses yeux malades, elle le pria de la rendre tout à fait aveugle et fut exaucée. De toutes les privations qu'elle s'imposa, celle-ci fut peut-être la plus héroïque.

Elle se levait à minuit pour commencer ses prières et ne s'interrompait pas jusqu'à midi. Une nuit, une des Sœurs la vit toute resplendissante de lumière.

Cependant, la pauvreté régnait dans la maison. Justine entendit un jour ses compagnes se plaindre avec une certaine amertume qu'elles n'avaient pas de pain pour le repas de ce jour-là. La servante de Dieu leur répondit doucement: « Ayez confiance, mes Sœurs, Dieu aura soin de nous. »

Un moment après, quelqu'un frappait à la fenêtre: une Sœur ouvrit et un inconnu lui tendit une corbeille de pains blancs et frais.

Notre Bienheureuse exhortait souvent ses Sœurs par son exemple et par ses paroles à la confiance en Dieu et à la persévérance dans la prière.

La fille d'un habitant d'Arezzo fut atteinte d'une grave maladie des yeux; une plaie purulente s'y forma que les médecins ne pouvaient guérir; les vers s'y mirent et l'enfant souffrait d'affreuses douleurs. Son père la conduisit à Sœur Justine qui la guérit en lui touchant les yeux avec son chapelet.

Les dernières années de sa vie, la servante de Dieu eut à souffrir de plusieurs longues et douloureuses maladies, qu'elle endura sans jamais se plaindre; bénissant Dieu dans les épreuves comme dans les joies.

Enfin, elle expira saintement en prononçant ces paroles : « Seigneur, recevez mon âme. » Il y avait vingt ans qu'elle était aveugle, et quarante-neuf qu'elle était entrée dans la vie religieuse.

La réputation de sainteté qu'elle laissa en quittant ce monde engagea beaucoup d'âmes à recourir à son intercession. De grandes grâces furent ainsi obtenues: plusieurs infirmités graves, entre autres certaines maladies des yeux, furent miraculeusement guéries. Un fou, conduit au tombeau de la Bienheureuse, retrouva la raison, une muette la parole, un paralytique l'usage de ses membres.

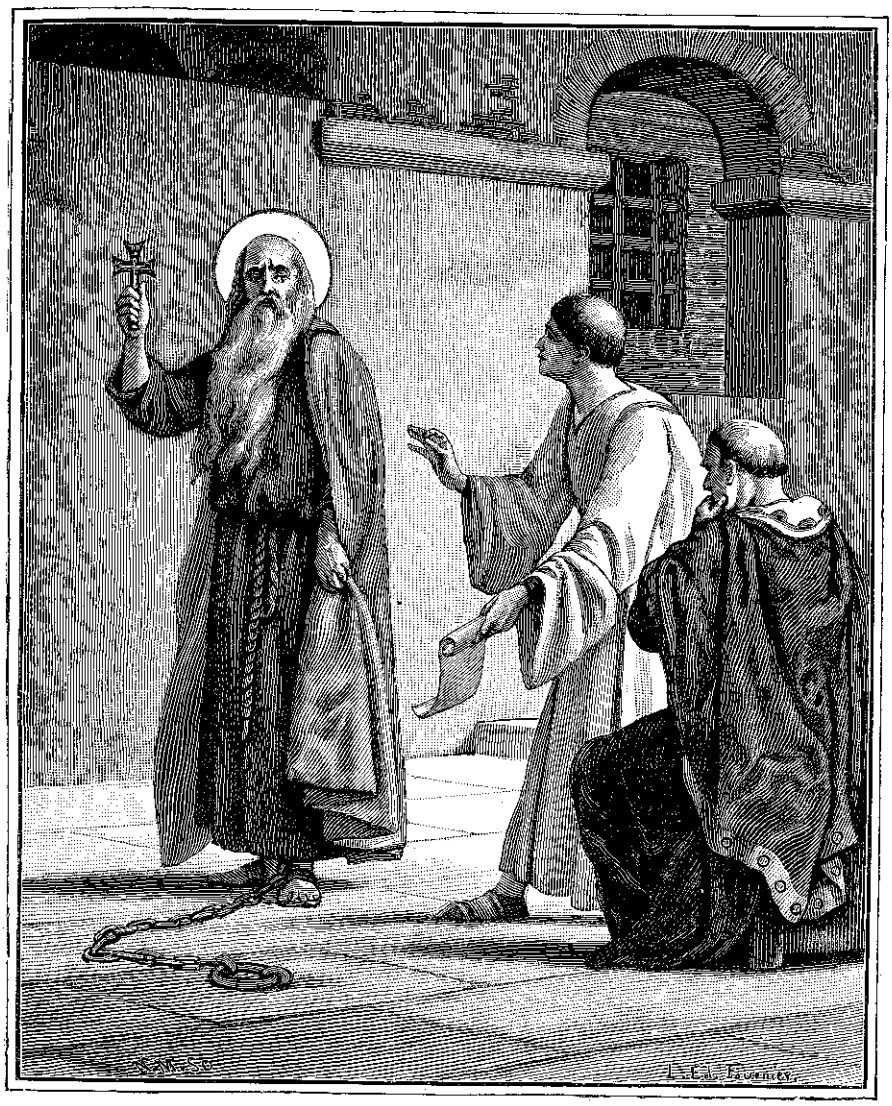
Une femme d'Arezzo, nommée Françoise, atteinte de la terrible maladie du charbon, allait mourir, quand elle fut sauvée en invoquant la bienheureuse Justine.

Jean de Planettulo, en pèlerinage à Rome, se trouvait dans Saint-Pierre pour l'exposition du voile de Véronique, quand il fut renversé par la foule qui se pressait et eut la jambe cassée. Il pria sa sainte compatriote, et, rendu à la santé, put revenir heureusement dans sa patrie, en bénissant Dieu, qui est admirable dans ses Saints, maintenant et dans l'éternité.

SAINT THÉOPHANE DE GRAND-CHAMP

Chroniqueur et martyr (760-818).

Fête le 12 mars.



Un moine imposteur, nommé Jean, tente d'amener à l'iconoclasme le Saint retenu en prison par l'empereur.

PREMIÈRES ANNÉES — IL PERD SES PARENTS

Le saint dont nous entreprenons de résumer l'histoire a brillé également comme écrivain et comme confesseur de la foi ; mais c'est plutôt comme chroniqueur que comme martyr qu'il est connu. On parle même si souvent de Théophane le Chronographe ou le Chroniqueur, sans faire précéder son nom du titre de saint, que les érudits catholiques en viennent à ignorer que Théophane a joui et jouit encore d'un culte public dans l'Eglise, après avoir souffert et après être mort pour la défense de la foi.

Théophane vit le jour à Constantinople, en l'année 760, dans une de ces familles de hauts fonctionnaires qui participaient à la

vie de la cour et formaient l'aristocratie byzantine. Son père, nommé Isaac, était stratège ou gouverneur du thème, c'est-à-dire de la province de la mer Egée ; il mourut trois ans après la naissance de son fils. Sa mère, du nom de Théodote, appartenait aussi à une famille du plus haut rang.

Lors de la mort d'Isaac, le prince impérial Léon, qui, sans doute, était fort lié avec lui, voulut que Théophane prît le nom de son père. Désormais, en effet, celui-ci s'appellera Isaac tant qu'il restera dans le monde ; c'est dans le cloître seulement que le nom de Théophane reprendra le dessus, et encore sans jamais faire oublier le précédent.

De son enfance nous ne connaissons qu'un détail, qu'il nous a rapporté lui-même dans sa *Chronique*, c'est que, vers 766, l'hiver ayant été d'une rigueur extrême et la Marmara ainsi que le Bosphore ayant gelé, Théophane, avec ses camarades, s'amusait à glisser sur la glace et à se rendre de la pointe du Vieux Sérail jusqu'à Scutari.

MARIAGE FORCÉ — VOEU DE CONTINENCE

« Théophane, enfant de dix ans, avait été lié par des fiançailles solennelles à la petite Mégalo, qui en avait huit. Grandis, les deux fiancés furent contraints de s'épouser. Ils le firent en 778, le père de la jeune fille l'exigeant et Léon IV aussi, mais ce fut pour vivre dans le mariage comme frère et sœur et conserver d'un commun accord leur virginité.

» Le cloître les attirait irrésistiblement; l'empereur et le père de Mégalo seuls leur en fermaient les portes. Eux disparus, ils vendirent leurs biens au profit des pauvres et se retirèrent chacun de son côté. Quand ceci eut lieu, Théophane avait terminé ses vingt ans. C'était donc à la fin de 780 ou au commencement de 781. »

Théophane avait conduit lui-même sa femme au couvent ; elle devait prendre le voile et le nom d'Irène dans un monastère de Prinkipo, la principale île du gracieux et verdoyant archipel qui émerge du sein des flots, à l'entrée du golfe de Nicomédie et face à la ville de Chalcédoine. Sur le seuil du cloître, les deux époux avaient convenu de ne plus se revoir qu'au ciel. De fait, leur adieu fut éternel, bien qu'ils vécussent tous les deux sur les bords de la mer de Marmara, à une faible distance l'un de l'autre.

Durant les deux années que Théophane passa dans les liens du mariage, il avait été comblé de distinctions et de charges par l'empereur. Dès la mort de sa mère, lorsqu'il n'avait encore que dix-huit ans, il obtenait de Léon IV le rang de strator qui faisait de lui un fonctionnaire et, quelque temps après, le souverain lui confiait le soin de mener à bien certaines constructions dans la ville de Cyzique. La confiance du souverain, les titres honorifiques, les biens immenses qu'il possédait, le brillant avenir qui s'ouvrait devant lui, rien n'avait pu retenir Théophane dans le siècle ; il avait tout sacrifié à son amour de la perfection.

THÉOPHANE EMBRASSE LA VIE RELIGIEUSE

Lorsqu'il était fonctionnaire à Cyzique, le jeune Théophane s'était lié d'amitié avec le vieil ermite Grégoire, qui vivait à Sigriane, une montagne de la région. Cet homme de Dieu lui avait prédit que tous les obstacles à sa vocation et à celle de sa femme ne tarderaient pas à disparaître. La mort de l'empereur et celle du père de Mégalo ayant réalisé la prophétie, Théophane résolut d'aller vivre non loin de son ami. Il se retira donc sur une de ses terres, au couvent de Polikhnion, qui lui appartenait.

Là, il se plaça humblement sous la conduite de l'abbé Stratège, auquel il avait confié précédemment la direction du monastère. Puis, mécontent sans doute des honneurs que l'on rendait malgré tout au propriétaire, il abandonna Polikhnion, laissant Stratège le gouverner comme bon lui semblerait, et s'en alla fonder une maison religieuse sur une autre de ses propriétés, dans l'île de Calonymos.

Cette île, appelée de nos jours Emir Ali Adassi, est située dans la mer de Marmara, en face de l'embouchure du Sousourlou-Tchaï, l'ancien Rhyndacos. Un monastère s'y voit encore et porte toujours le nom de Saint-Théophane.

A Calonymos, pour peupler sa maison, il dut emprunter des moines à un autre couvent, plaça le plus fervent d'entre eux à sa tête et se contenta pour lui du rang de simple frère. Comme, à la mort du supérieur, la communauté ne voulait pas d'autre que lui pour le remplacer, Théophane s'y refusa obstinément, et, retiré dans sa cellule, possédait une belle écriture et le métier de calligraphe lui tenait beaucoup à cœur.

LE MONASTÈRE DE GRAND-CHAMP

Le séjour de notre Saint dans l'île de Calonymos dura environ six ans, après lesquels, amoureux de solitude et cherchant l'oubli, il revint vivre sur la montagne de Sigriane, dans le monastère qu'avait fondé un certain Christophore. Bien que situé dans la même contrée que celui de Polikhnion, il ne doit pas se confondre avec lui, car le premier appartenait à Théophane par droit d'héritage, tandis qu'il fut contraint d'acheter le second.

Ce couvent se trouvait au pied du mont de Sigriane, entre le rivage de la mer et les premiers escarpements de la montagne. C'est là, au pied du Kara-Dagh ou Montagne Noire, près du village de Kourchounlou, que, selon toute vraisemblance, se voit l'emplacement du monastère disparu ; il y a encore quelques pans de mur debout, des mosaïques et des croix qui jonchent le sol.

La vie d'un moine, même byzantin, ne présente pas une grande variété d'événements. Une fois qu'on a parlé de l'assistance à l'office, de la prière et de la méditation continuées en cellule, des mortifications de règle auxquelles les âmes d'élite comme Théophane savent toujours ajouter quelque rigueur, du travail intellectuel qui consistait surtout alors dans la transcription des manuscrits, enfin du travail manuel, on a indiqué sobrement de quoi se composait la journée d'un religieux et, en somme, toute son existence. Ajoutez-y quelques relations écrites ou orales, surtout pour les personnes d'un certain rang qui avaient exercé

dans le monde des charges importantes, et quelques menus faits qui se présentent au cours de la vie dans toute société, même monastique.

Pour suppléer à cette monotonie, quelques biographes du Saint l'envoient assister, avec son supérieur, au VII[e] Concile œcuménique, qui se tint à Nicée en 787. Par malheur, dans la longue liste des signatures monastiques, ne figure ni celle de Christophore ni celle de Théophane ; il est donc fort douteux que le Saint s'y soit rendu et qu'il ait, à cause de sa pauvreté, reçu les témoignages d'estime dont parle l'hagiographe.

CONTROVERSE SOULEVÉE PAR L'UNION ILLÉGITIME DE L'EMPEREUR

Au mois de janvier de l'année 795, l'empereur Constantin VI forçait sa femme à entrer dans un couvent, tandis qu'il épousait au mois de septembre Théodote, une cousine de saint Théodore Studite. Le mariage se fit en présence et avec les bénédictions du prêtre Joseph, économe de Sainte-Sophie, et malgré le patriarche saint Taraise. Celui-ci pourtant, qui avait décliné tout ministère personnel, ne crut pas devoir aller plus loin ni pousser les choses à l'extrême ; il refusa d'excommunier le souverain et même de déposer le prêtre qui avait béni cette union illégitime.

Cette condescendance, que nous jugerions aujourd'hui avec sévérité, mais qui était inspirée avant tout par la prudence — car l'empereur, jeune et fougueux, aurait pu déchaîner à nouveau, comme son père et son grand-père, la lutte contre les images, — ne fut pas du goût de tout le monde. Saint Théodore Studite et son oncle, saint Platon, en particulier, la blâmèrent hautement et ils finirent même par rejeter la communion du patriarche. Il s'ensuivit la prison, la flagellation et l'exil pour eux et pour ceux qui les suivirent. La querelle, bientôt apaisée par l'éloignement de l'économe Joseph, reprit de plus belle quand le patriarche saint Nicéphore, successeur de Taraise, s'avisa de rétablir l'économe dans son ancienne charge.

Saint Théophane, loin d'approuver le mariage de Constantin VI, le déclare illégitime dans sa *Chronique* et ailleurs ; mais là semble s'être bornée son action en cette affaire. Il ne rejeta ni la communion de saint Taraise ni celle de saint Nicéphore ; bien plus, çà et là, en racontant les mesures de persécution et les divisions qui troublèrent à ce propos l'Eglise byzantine, il n'est pas tendre pour les Studites, dont il reprend visiblement les actes et les écrits. Evidemment, il n'approuve pas leur conduite, qu'il trouve exagérée et même inconsidérée.

Cela n'autorisait pas cependant saint Théodore Studite à ranger notre Saint parmi les partisans de l'adultère du souverain ; accusation qui tombe à faux et qui est une exagération évidente. La faute de Théophane, s'il y eut faute, ne fut pas bien grande. Lui, qui n'était alors que simple religieux ou tout au plus supérieur d'un couvent situé à plus de 100 kilomètres de Constantinople et séparé de la capitale par un bras de mer, n'avait pas de raison de s'engager dans cette lutte et de lever l'étendard de la révolte contre le patriarche.

La résistance des Studites, au contraire, se conçoit aisément. La nouvelle impératrice était leur parente. En gardant le silence sur un pareil adultère, ils auraient amené l'opinion publique à croire qu'ils l'approuvaient et peut-être même qu'ils songeaient à en tirer profit. De là leurs cris et leurs réclamations, justifiés en principe et qui empruntaient à leur situation une force particulière. Tous, en somme, firent leur devoir ; ils eurent seulement tort de s'accuser mutuellement et de se jeter les uns aux autres des paroles de blâme qui n'étaient pas motivées.

Le désaccord, du reste, ne fut que momentané. Trop de liens de charité et trop de vertus rattachaient entre elles ces âmes d'élite pour que la brouille persistât. Théophane avait été le parrain de vie religieuse de saint Théodore ; le Studite n'oublia jamais qu'il avait contracté vis-à-vis de lui une parenté spirituelle très étroite. Ainsi s'explique que, malgré leur éloignement et malgré la parité d'âge, il lui donne toujours le nom de père et se présente constamment comme son propre fils.

THÉOPHANE ÉCRIT SA CHRONIQUE UNIVERSELLE

Pendant cette longue querelle, à un moment qu'il est impossible de mieux préciser, Théophane avait reçu le sacerdoce et il était devenu supérieur du monastère de Grand-Champ, à la place de Christophore, décédé.

Un autre de ses amis, le moine historien Georges le Syncelle, mourut en 810 ou 811, en lui léguant avec ses notes le soin de poursuivre l'œuvre qu'il avait entreprise. De 806 à sa mort, Georges avait réuni les matériaux d'une chronique universelle et rédigé la période comprise entre Adam et l'empereur Dioclétien. De 811 à son emprisonnement survenu en 815 ou 816, saint Théophane rédigea les annales des cinq siècles suivants, en s'aidant des papiers de son ami.

Sa chronique, encore conservée et éditée plusieurs fois, lui a valu une belle place parmi les historiens de l'Eglise. Détail bon à noter, il composa cet ouvrage dans un état de santé des plus précaires, en proie à la maladie de la pierre, qui l'avait terrassé dès 810, dans la cinquantième année de son âge, et lui avait, au dire de tous ses contemporains, donné l'aspect d'un vieillard. Epuisé par le travail accompli et par les progrès du terrible mal, il en était réduit à traîner ses jours sur un lit de douleur.

LA PERSÉCUTION ICONOCLASTE PREMIÈRE PRISON

La lutte contre le culte des images se rouvrit en décembre 814. Toutefois, ce n'est pas avant le mois de janvier ou même de février 816 que saint Théophane reçut l'ordre de quitter son monastère de Bithynie pour se rendre à Constantinople. Ses biographes sont unanimes à déclarer que l'empereur l'y manda soi-disant pour attirer les bénédictions du ciel sur l'armée byzantine qui allait entrer en campagne. Incapable de faire un pas, le supérieur de Sigriane se fit porter

jusqu'au rivage et déposer dans une embarcation, qui mit aussitôt le cap sur la capitale.

Là, il ne fut jamais admis à voir le souverain, qui, depuis qu'on avait rétorqué ses arguments, se refusait à toute discussion théologique ; mais il eut tout d'abord huit à dix semaines de relâche, pendant lesquelles il put, avec ses compagnons, terminer l'hiver, passer le Carême et célébrer la fête de Pâques, qui tombait le 20 avril cette année-là. Après quoi, ayant répondu victorieusement aux questions et aux objections des officiers de la cour et refusant toujours d'entrer en communion avec Théodote Cassitéras, le patriarche intrus imposé par l'empereur, il fut emprisonné dans le monastère des Saints-Serge et Bacchus.

Le trop fameux Jean Lécanomante, surnommé Iannis le Sorcier, supérieur de ce couvent et tout à la dévotion du souverain, était chargé par lui d'amener par la douceur et même par la menace les autres supérieurs encore récalcitrants à une honorable capitulation. Il perdit son temps et sa peine avec le doux Théophane, qui restait intraitable quand la religion catholique était en jeu. C'est pendant qu'il était entre les mains de Iannis que notre Saint reçut une lettre d'encouragement de saint Théodore Studite, alors exilé au fond de l'Asie Mineure. En voici un extrait :

« J'ai appris tardivement, mais enfin j'ai appris que vous avez été empoigné par ces judaïsants et pseudo-chrétiens, ô père très illustre. Comment n'ont-ils pas rougi de porter la main sur un homme de Dieu, sur un personnage vénérable, sur un corps brisé par une vie religieuse de tant d'années et par une maladie excessivement douloureuse! Ayant porté la main sur le Christ, ayant outragé et persécuté le Christ lui-même, ils ne reculent plus devant aucun forfait. »

THÉOPHANE EST ENFERMÉ DANS LA PRISON D'ÉLEUTHÈRE

Le sorcier Iannis ne pouvant rien obtenir de son prisonnier fit part de l'inutilité de ses efforts à son maître et souverain, Léon V. La réponse était connue d'avance. Quiconque ne se soumettait pas était exilé dans une forteresse lointaine ou enfermé dans une dure prison. Théophane, lui, fut jeté dans un obscur réduit au-dessous du palais d'Eleuthère, qui s'élevait au sud-est de Constantinople, sur la côte de Marmara. Il y resta près de deux ans.

C'est pendant qu'il croupissait dans ce trou hideux qu'il reçut une seconde lettre de son ami, saint Théodore.

« C'est un plaisir pour le fils, dit celui-ci, de parler à son père, comme aussi pour le père de parler à son fils : d'où cette nouvelle lettre. Car je suis votre enfant dans le Seigneur, mais, hélas ! pourquoi faut-il que je sois si au-dessous des vertus paternelles. Il n'empêche que les souffrances de votre martyre font ma gloire. Souffrir dans la vieillesse, avec les affreuses douleurs d'un mal qui vous cloue au lit et dont les atroces tortures sont toujours sur le point de vous tuer, souffrir ainsi, être arraché de son vénérable monastère, être séparé de sa sainte communauté, être enfermé en prison, être privé de tous les soins nécessaires et ne fléchir devant aucune de ces souffrances par amour du Christ, mais résister, mais confesser sa foi, mais répondre vaillamment à toutes les questions, cela c'est avoir la couronne du martyre, ô bienheureux père. Quelle immensité de gloire pour vous ! que de victoires pour vos combats ! Car Dieu et les gens de bien vous comptent comme volontaires, à cause du témoignage que vous rendez au Christ, même les souffrances involontaires infligées par votre infirmité. »

THÉOPHANE MEURT DANS L'ÎLE DE SAMOTHRACE

L'heure approchait où le supérieur de Grand-Champ allait consommer son martyre.

Un ordre de l'empereur reléguait bientôt Théophane dans l'île de Samothrace. Si le souverain prenait une pareille mesure au cœur de l'hiver, ce n'est pas uniquement par cruauté, mais sachant combien était compromise la santé de sa victime, il préférait le voir mourir sans bruit dans une île abandonnée qu'aux portes mêmes de Byzance.

A Samothrace, le martyr reçut l'hospitalité qu'il avait prédite, et, vingt-trois jours après son arrivée dans l'île, le 12 mars 818, il rendit joyeusement son âme à Dieu.

A la première nouvelle de ce trépas glorieux, saint Théodore Studite envoya cette lettre enthousiaste à Mégalo, la femme de son ami:

« Votre lettre est précieuse et votre salutation bien avisée ; mais la nouvelle que vous m'annoncez, comment l'appellerai-je? triste ou joyeuse ?

» Il s'en est allé, mon père, ce confesseur du Christ, cet autre Job, cet honneur des moines, cet ouvrier de l'amour, cet homme chéri de tous, cet homme de Dieu....., lui que l'amour de Dieu captiva et que saisit la haine du monde, lui qui sacrifia gaiement au Christ toute son immense fortune, qui se détacha d'une femme illustre, de ses parents, de ses amis, de ses familiers, qui abandonna ses dignités terrestres, sa maison, sa cité, sa patrie, et cela dans la fleur de ses années, beau de visage, haut de taille, robuste de corps, distingué de manières.....

» Quant à vous, je vous en supplie, ne trahissez point la foi. Vivez saintement, puisque toutes deux, quoique à un titre différent, vous appartenez à ce Saint, vous, sa femme, et vous, la parente de sa femme. Vivez saintement et parvenez ainsi à jouir de la gloire éternelle avec lui. »

La persécution finie, le corps de Théophane fut enlevé de Samothrace par ses disciples et déposé, d'abord dans une église dédiée à saint Procope, à douze milles du monastère de Grand-Champ, ensuite dans le tombeau que le Saint lui-même s'était préparé au côté droit de l'église de son couvent.

SOURCES CONSULTÉES

Acta Sanctorum, t. II, mars, p. 210-225 ; le travail du P. Pargoire *Saint Théophane le Chronographe et ses rapports avec saint Théodore Studite*, dans les *Vyzantiiski Vremennik* de Saint-Pétersbourg, t. IX (1902).

SAINTE EUPHRASIE, VIERGE

Ve siècle. — Fête le 13 mars.

Sainte Euphrasie consacrée à Dieu par sa mère. — Elle chasse le démon du corps d'une possédée.

NAISSANCE DE LA SAINTE

Sous le règne de l'empereur Théodose le Jeune, on remarquait, à la cour de Constantinople, un sénateur de haute naissance nommé Antigone, connu de tous par sa bonté et sa libéralité envers les pauvres. Son épouse, Euphrasie, comme lui de sang royal, se distinguait par une piété, une douceur et une simplicité bien rares chez les grands. Tous deux se rendirent agréables à Dieu par leurs bonnes œuvres, et, pour prix de leur fidélité, le ciel leur accorda une fille qui devint la Sainte dont nous rapportons ici la vie.

Quelques jours après la naissance de l'enfant, les deux époux, cédant aux sollicitations de la grâce, résolurent de fuir les plaisirs du monde et de vivre de la vie des anges. Mais, après une année passée dans la continence, Antigone mourut. L'empereur pleura un parent et un ami dévoué, la cour un conseiller fidèle et les pauvres un père véritable.

PREMIÈRES ANNÉES D'EUPHRASIE

L'étroite affection de l'empereur pour Antigone se reporta sur sa veuve, qui fut entourée d'honneurs, et sur sa fille, qu'il fiança dès l'âge

de cinq ans à un jeune sénateur. Ce dernier, toutefois, jetant les yeux sur la mère, conçut un vif désir de l'épouser. Il fit part de son projet à l'Impératrice qui se chargea de le réaliser; mais la veuve d'Antigone, fidèle à son vœu, refusa énergiquement la main qui lui était offerte, et, pour couper court à tout embarras, elle se retira en Egypte avec sa fille, dans les domaines de son mari.

Durant son voyage, elle fit d'abondantes aumônes aux monastères pauvres et aux indigents, et demandait en retour des prières pour l'âme de son mari et pour sa fille.

Or, il arriva que, dans une ville de Thébaïde, Euphrasie rencontra un monastère de femmes, alors très en renom. Les religieuses y étaient au nombre de cent trente environ. Leur nourriture se composait de légumes cuits à l'eau; elles ne faisaient jamais usage de vin, ni d'huile, ni de fruits. Leur jeûne était continuel, elles ne faisaient qu'un repas, après le coucher du soleil, quelques-unes même jeûnaient deux ou trois jours entiers. L'abbesse, pour vaincre de terribles tentations, était restée une fois durant l'espace de quarante jours sans prendre aucune nourriture, miraculeusement soutenue par Dieu.

Un tel centre de piété fit les délices de la fervente Euphrasie, qui fixa sa demeure à peu de distance de là. Ses visites y étaient fréquentes; elles aimait à s'y entretenir des douceurs de la vie contemplative et s'appliquait surtout à faire profiter sa fille de ces pieux entretiens pour mieux former son cœur à la pratique et à l'amour de la vertu.

Un jour, l'abbesse du couvent eut avec la jeune Euphrasie une curieuse conversation :

« Euphrasie, aimez-vous ce couvent et aimez-vous les religieuses?

— Certainement, madame, je les aime de tout mon cœur.

— Si vous nous aimez, il faut demeurer avec nous et revêtir notre habit.

— Si je ne craignais point de contrarier ma bonne mère, répondit l'enfant, je ne sortirais jamais de ce lieu.

— Nous aimez-vous plus que l'époux qui vous est destiné?

— Je ne le connais point, cet époux, répondit naïvement Euphrasie, mais vous, je vous connais et je vous aime. Et vous, m'aimez-vous aussi?

— Nous vous aimons tendrement, mon enfant, et nous aimons aussi Jésus-Christ.

— Je vous aime beaucoup, et aussi Jésus-Christ de tout mon cœur. »

La mère écoutait en silence ce singulier entretien, elle remerciait Dieu, à l'intérieur de son cœur, d'avoir placé de telles paroles sur les lèvres de son enfant; puis, comme le jour commençait à baisser, elle interrompit l'entretien en disant :

« Retirons-nous, mon enfant, car il est tard.

— Ma mère, je veux rester ici, répondit vivement Euphrasie.

— Cela est impossible, lui dit alors l'abbesse, car personne ne peut rester ici sans se consacrer entièrement au service de Jésus-Christ!

— Où est Jésus-Christ? »

L'abbesse lui mit alors entre les mains l'image du divin Crucifié, et l'enfant, la baisant avec transport, s'écria d'une voix ferme : « Je me consacre entièrement à Jésus-Christ et je veux tout quitter pour le suivre. »

La nuit commençait à venir, la mère insistait toujours, mais ni ses paroles ni celles de l'abbesse ne purent la fléchir.

« Vous ne pouvez rester ici aujourd'hui, lui dit alors gravement l'abbesse, car il n'y a point de place pour vous recevoir.

— Où vous resterez, répondit doucement l'enfant, je resterai aussi. »

Rien ne put ébranler cette volonté affermie en un instant par la grâce de Jésus-Christ, et la mère dut s'éloigner seule.

Plusieurs jours s'écoulèrent ainsi, Euphrasie persistait dans son pieux dessein.

« Si vous voulez devenir religieuse, lui dit une dernière fois l'abbesse devant sa mère, qui la venait visiter chaque jour, vous devez étudier, travailler, apprendre de mémoire tout le psautier et jeûner tous les jours.

— Rien de tout cela ne m'effraye; je ne vous demande qu'une faveur, celle de m'admettre au milieu de vous. »

Reconnaissant alors que sa fille obéissait à l'appel de Dieu, la mère la conduisit devant l'image de Jésus crucifié et, d'une voix entrecoupée de sanglots, elle s'écria : « Seigneur Jésus! recevez vous-même cette enfant! elle ne désire que vous, elle ne cherche que vous, soyez donc son unique récompense. Et toi, ma fille, que celui qui a créé les montagnes inébranlables sur leur base te confirme dans la crainte de son nom! »

Puis, remettant sa fille aux mains de l'abbesse, la pieuse mère se retira en versant des larmes, mais le cœur inondé de la joie que Jésus-Christ se plaît à répandre dans les âmes de ceux qui savent s'imposer de généreux sacrifices. Elle fit de grandes aumônes aux pauvres pour attirer les bénédictions du ciel sur les résolutions de sa fille. Peu de jours après, la jeune postulante recevait, des mains de l'abbesse, la robe grossière de religieuse.

VERTUS RELIGIEUSES DE SAINTE EUPHRASIE SES COMBATS

Un coup bien sensible allait l'éprouver : sa mère quitta cette terre et Euphrasie resta orpheline à douze ans. Malgré son jeune âge, elle supporta avec une résignation parfaite cette nouvelle épreuve, ne soupirant désormais plus qu'après l'heureux moment où elle pourrait rejoindre sa mère. Mais, dès que Théodose apprit la mort de l'épouse d'Antigone, il envoya des lettres à la jeune Euphrasie pour la prier de venir à la cour épouser le sénateur, son fiancé. La jeune vierge lui fit cette belle réponse : « Vous ne me persuaderez pas, ô empereur, de répudier le Christ, Dieu éternel, pour m'attacher à un époux mortel dont le corps doit, dans peu d'années, devenir la nourriture des vers. Ce qui est plein de beauté aujourd'hui ne sera que cendre demain. N'insistez pas, ô empereur, ma résolution est inébranlable, distribuez mes biens aux pauvres et souvenez-vous devant Dieu d'Antigone, de son épouse et de sa fille. »

Dès lors, Euphrasie embrassa avec ardeur la vie religieuse. Malgré son jeune âge et sa faible complexion, on la voyait toujours la première aux travaux matériels, et elle choisissait de préférence ceux qui paraissaient l'humilier davantage. Pleine de zèle pour l'observance de la règle, elle devint, en peu de temps, un modèle de régularité et un sujet d'édification pour tout le couvent. Le jeûne, qui effraye tant d'âmes dans le monde, n'était rien pour elle; souvent, elle demeurait deux et trois jours sans manger et sans cesser de remplir tous ses emplois, ni d'as-

sister au chant de l'office. Elle domptait ainsi son corps, pour dégager davantage l'esprit et lui permettre de s'élever dans les hauteurs de la contemplation.

Le démon, qui ne pouvait souffrir tant de piété, ne tarda pas à livrer à la jeune religieuse de redoutables assauts. Mais la vertu était si grande dans cette âme d'élite et son obéissance si parfaite que l'esprit malin ne put rien contre elle. Euphrasie révéla tout à l'abbesse, et l'esprit de ténèbres, qui ne redoute rien tant que l'aveu sincère des tentations à une personne éclairée, se retira honteusement. Néanmoins, pour mieux en triompher à l'avenir, la Sainte ajouta un jour de jeûne aux trois qu'elle pratiquait déjà.

Pour éprouver son obéissance, l'abbesse commanda un jour à Euphrasie de transporter d'un endroit du jardin à l'autre d'énormes pierres que deux Sœurs ensemble pouvaient à peine mouvoir. Toute autre aurait hésité devant un ordre aussi étrange, mais Euphrasie obéit sur-le-champ. L'abbesse a parlé, c'est assez; elle saisit les pierres les unes après les autres et les transporte sans difficulté au lieu indiqué.

Le lendemain, elle dut les reporter à leur première place. Pendant trente jours, on l'employa au même travail sans qu'on pût apercevoir sur son visage une seule marque de mécontentement ou d'impatience.

Elle était unie à Dieu par une oraison continuelle, et le démon, ne pouvant triompher d'elle pendant le jour, résolut de l'attaquer pendant son sommeil. Il lui apparut sous la figure du sénateur qu'elle devait épouser, à la tête de nombreux soldats qui venaient l'arracher à sa retraite. Elle poussa un cri, s'éveilla au même instant, et commença aussitôt à faire oraison jusqu'au matin. L'esprit malin revint à plusieurs reprises, mais la jeune vierge usa du remède si puissant et si commun de tout avouer à l'abbesse, qui l'encouragea par des conseils salutaires et lui permit, sur sa demande, de jeûner huit jours entiers.

La courageuse vierge observa fidèlement ce jeûne rigoureux sans rien omettre de ses emplois journaliers. Les religieuses n'avaient que des paroles d'admiration pour la plus jeune de leurs Sœurs; son existence était un miracle perpétuel, car, malgré son austérité et ses nombreuses charges, elle n'était jamais malade; son teint ne perdit pas de sa beauté ni de sa fraîcheur, quoique, pendant un an, au dire de quelques religieuses qui assurèrent l'avoir rigoureusement observée, elle ne se fût jamais assise, pas même pour prendre ses repas, et qu'elle n'ait jamais goûté d'autre repos que les courtes heures qu'elle passait la nuit, couchée sur la terre.

Néanmoins, le démon ne se lassait point de la tourmenter. Il vint troubler de nouveau son sommeil en lui représentant les vanités et les plaisirs du siècle. Mais Jésus-Christ veillait sur son épouse fidèle. Euphrasie, quittant aussitôt sa couche, sort du couvent, va faire son oraison en plein air, malgré le froid de la nuit, et, levant les mains vers le ciel, elle implore avec larmes le secours du Tout-Puissant. Depuis dix jours déjà, elle était plongée dans la prière quand les Sœurs, touchées de compassion, demandèrent à l'abbesse de l'en retirer, mais celle-ci défendit de la déranger. Trente jours s'écoulèrent ainsi, et la courageuse vierge poursuivait sa prière sans prendre ni nourriture ni repos. Enfin, le quarante-cinquième jour, épuisée de fatigue, elle tombe sur le sol, privée de connaissance. On la porte au couvent, mais, à ses membres raidis, on aurait cru porter un cadavre. L'abbesse se présenta à elle et, faisant le signe de la croix, elle lui dit en lui donnant un peu de bouillon chaud :

« Au nom de Jésus-Christ, Euphrasie, prenez cette nourriture. »

Euphrasie, reprenant aussitôt connaissance, but ce qu'on lui offrit et ne tarda pas à recouvrer toutes ses forces.

SATAN VEUT LUI OTER LA VIE

De plus en plus irrité, Satan essaya de lui ôter la vie. Un jour que la Sainte puisait de l'eau pour les besoins de la cuisine, et que, selon sa coutume, elle priait tout en travaillant, l'esprit malin la saisit avec violence et la précipita au fond du puits, la tête en bas. Dès qu'elle se sentit tomber, la servante du Christ s'écria : « O Christ, venez à mon aide! » A ce cri, les religieuses accoururent en toute hâte et la retirèrent à grand'peine du gouffre.

Sitôt qu'elle fut hors de danger, la Sainte fit le signe de la Croix : « Vive Jésus-Christ! s'écria-t-elle toute joyeuse, tu ne me vaincras pas, Satan, et je ne céderai point. » Et, sans perdre un instant, elle saisit ses deux vases pleins d'eau et les porta tranquillement à la cuisine.

Une autre fois, le démon la jeta du haut d'une tour très élevée, mais la Sainte ne se fit aucun mal. Dès qu'elle fut à terre, elle courut au-devant des Sœurs qui pensaient ne relever que son cadavre, et déclara à l'abbesse qu'elle ne s'était pas aperçue qu'elle tombait. Celle-ci, considérant de quelle hauteur Euphrasie était tombée, regarda ce prodige comme la plus grande marque de la protection de Dieu sur la Sainte, et ordonna de suite des prières en actions de grâces.

Vaincu tant de fois, Satan essaya une dernière tentative. Euphrasie faisait cuire des légumes pour le repas des Sœurs. L'esprit du mal profita du moment où elle transportait une marmite pleine d'eau bouillante pour la faire tomber et lui renverser ainsi une grande quantité d'eau sur le visage. Les Sœurs, témoins du malheur, ne purent retenir un cri d'effroi et se regardèrent consternées; mais quelle ne fut pas leur surprise, quand elles virent Euphrasie se relever en sursaut, et la face radieuse. Euphrasie, voyant leur étonnement, leur dit : « Pourquoi, mes Sœurs, êtes-vous ainsi troublées? » Celles-ci ne surent que répondre, mais, regardant une seconde fois l'eau contenue dans la marmite et voyant que le peu qu'elle contenait bouillait encore, elles s'écrièrent avec admiration : « Dieu protège Euphrasie, que son nom soit béni! » La Sainte leur dit alors qu'elle n'avait pas senti autre chose que de l'eau froide qui lui tombait sur le visage.

Cet échec vint terminer la longue série de ceux que le prince des ténèbres avait subis dans ses luttes contre la Sainte. Dieu avait éprouvé sa servante et il témoigna qu'elle était agréable à son cœur en accomplissant par elle plusieurs prodiges éclatants.

MIRACLES DE LA SAINTE — UN ENFANT GUÉRI LE DÉMON CHASSÉ

C'était la coutume, dans la contrée, de porter au monastère tous les enfants malades ou infirmes pour obtenir leur guérison. Les religieuses les portaient à l'oratoire et adressaient pour eux de ferventes prières qui, souvent, leur procuraient la santé. On apporta un jour un petit enfant, à la fois sourd-muet et paralytique. L'abbesse commanda à Euphrasie d'aller le recevoir des mains

de la mère. La Sainte obéit aussitôt; mais, dès qu'elle vit dans ses bras une créature si chétive, elle fut touchée de compassion et, lui faisant le signe de la croix sur le front, elle dit : « Que celui qui t'a créé te guérisse. » Et elle le porta à l'abbesse. Durant le trajet, l'enfant poussa quelques cris, puis se débattit si fort que la Sainte dut le mettre à terre; mais, à peine fut-il en liberté, qu'il partit en courant rejoindre sa mère. On avertit l'abbesse qui, faisant appeler la mère :

« Pourquoi, ma sœur, lui dit-elle, avez-vous voulu nous tenter?

— Par Jésus-Christ, répondit cette femme, je n'ai jamais eu pareille intention, et je vous jure que jamais mon enfant n'a parlé, ni entendu, ni marché. »

L'abbesse connut alors que Dieu glorifiait son humble servante. La mère se retira joyeuse en remerciant Dieu, et Euphrasie retourna humblement à ses occupations.

Or, il y avait dans le couvent une femme possédée du démon dès son enfance. Ses parents, ne sachant qu'en faire, la confièrent aux religieuses, qui étaient obligées de la tenir constamment enchaînée. A certains moments, elle grinçait des dents, écumait de la bouche et poussait des hurlements affreux. On lui donnait à manger au moyen d'un bâton au bout duquel était placé un pot contenant sa nourriture. Longtemps, on avait prié pour sa délivrance sans jamais rien obtenir. Connaissant la sainteté d'Euphrasie, l'abbesse lui confie le soin de cette malheureuse, et la prie un jour de porter à manger à cette femme, si, toutefois, elle ne la craignait point. « Je ne crains rien, dit la Sainte, puisque vous me le commandez. » Et, prenant aussitôt quelques légumes, elle se présenta devant la possédée qui cria, grinça des dents, et, s'élançant sur la Sainte, voulut briser le vase qu'elle portait; mais Euphrasie, lui prenant aussitôt les mains, lui dit d'une voix ferme : « Vivent Dieu et ses anges; si tu te révoltes, je t'étends à terre et je te flagelle durement. » Le démon s'apaisa : « Asseyez-vous, ma sœur, dit alors la Sainte, ne vous tourmentez point et mangez. »

Dès ce jour, la possédée fut plus douce, et si parfois le démon reprenait son empire, la seule présence d'Euphrasie suffisait à le mettre en fuite.

La Sainte pria beaucoup pour cette malheureuse créature, et l'abbesse, voyant quel était son empire sur le démon, et avec quelle charité elle s'acquittait de sa pénible fonction, après avoir consulté les religieuses les plus expérimentées du couvent, commanda à Euphrasie de chasser l'esprit infernal.

« Je sais, lui dit l'abbesse, que le Christ vous a donné ce pouvoir, ne vous effrayez donc point et marchez sans crainte contre le démon.

— Quoi, répondit humblement la Sainte qui ne revenait point de sa surprise, vos prières ont été impuissantes jusqu'ici, et vous voulez que je fasse cela! »

Cependant, toujours obéissante, elle se retire sur-le-champ à l'oratoire, et, se prosternant devant l'autel le front contre terre, elle implore avec larmes le secours du ciel pour accomplir la mission qui lui était confiée. Elle se relève toute réconfortée et, sur un signe de l'abbesse, elle va droit au démon. Elle trace le signe de la croix sur le front de la malheureuse en disant : « Que Jésus-Christ Notre-Seigneur, qui t'a créée, te guérisse.

— Quelle folie et quelle audace, ricana le démon; depuis si longtemps que je suis dans ce lieu, personne n'a pu m'en chasser et c'est une fille perdue qui veut le faire aujourd'hui!

— Ce n'est point moi qui te chasse, mais c'est le Christ, ton Dieu!

— Tu n'as point le pouvoir de me chasser, je ne partirai point.

— Obéis au Christ! dit avec fermeté la Sainte en levant une verge sur la tête de la possédée, ou je te flagelle violemment!

— Si je m'en vais, où irai-je?

— Au feu éternel préparé à ton père Satan et à ceux qui l'écoutent! »

Le démon commença à se débattre violemment, les cris recommencèrent et la malheureuse se tordit en écumant. Les Sœurs priaient avec ferveur. Euphrasie, levant les mains au ciel, s'écria : « Seigneur Jésus, n'humiliez point votre servante à cette heure, et terrassez l'ennemi du genre humain! » Jésus entendit cette prière, et le démon, infligeant les dernières tortures à la malheureuse, la traîne à terre et s'enfuit en faisant un bruit infernal. On se rendit de suite à l'oratoire pour remercier Dieu d'un aussi grand bienfait. Quant à Euphrasie, elle augmenta ses jeûnes et ses mortifications pour se rendre digne de la faveur que Dieu lui avait accordée.

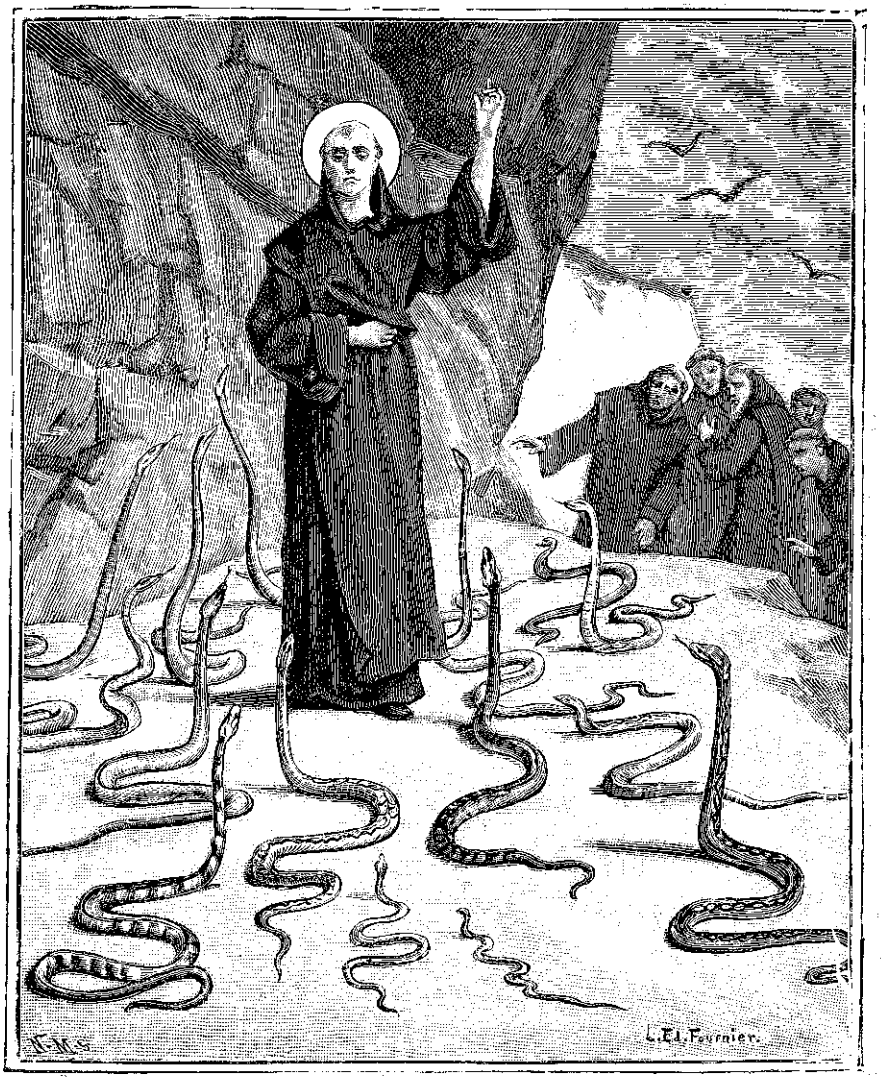
MORT DE LA SAINTE

Quelques années après ces événements, l'abbesse connut par une vision le jour de la mort d'Euphrasie et la gloire que Jésus lui réservait dans l'éternité. Elle en avertit la Sainte, qui fondit en larmes en apprenant que son jugement était si proche et supplia l'abbesse de demander à Dieu de lui accorder encore un an de vie pour faire pénitence de ses fautes. Mais ce fruit était mûr pour le ciel et Jésus voulait couronner son épouse. Elle fut tout à coup saisie d'une fièvre violente et, en peu de temps, on vit qu'il n'y avait plus d'espoir.

Les Sœurs entourent son lit en pleurant; celle qui avait été délivrée du démon veut lui embrasser les mains, et une Sœur, qui avait toujours été sa compagne et son amie, lui demanda à ce moment suprême de ne la point laisser longtemps séparée d'elle. (Elle la suivit, en effet, au ciel trois jours après.) La Sainte recouvra sa connaissance pour demander pardon aux Sœurs des peines qu'elle avait pu leur causer, se recommanda encore à leurs prières, puis son âme alla recevoir dans le ciel la récompense qu'elle avait méritée. C'était en l'an 412, sous le pontificat de saint Innocent I^er^.

SAINT HELDRAD, ABBÉ DE LA NOVALÈSE

(Fête le 13 mars.)



Heldrad rassemble les serpents de la vallée de Briançon et les confine dans un ravin

NAISSANCE ET PREMIÈRES ANNÉES

Lambesc s'élève sur le penchant d'une colline, l'une des dernières ramifications des Alpes. Fondé au VIe siècle par des Grecs qui avaient établi en ce lieu un de leurs comptoirs, le petit bourg des Bouches-du-Rhône grandit vite en importance et son autorité s'étendit bientôt sur la rive gauche de la Durance. Un roi carlovingien le céda avec tout son territoire à l'un de ses plus fidèles leudes.

C'était là que, suivant une tradition très vivante, naquit vers la fin du VIIIe siècle saint Heldrad.

Cependant les Hautes-Alpes et l'Isère réclament cette gloire en faveur d'Ambel, commune du canton de Corps (1). Il faut bien reconnaître que la position d'Ambel, dominé par la Salette, le Valgodemar et le Dévoluy, répond mieux que le site de Lambesc à la description que les auteurs nous font du pays où naquit notre Saint.

Quoi qu'il en soit, saint Heldrad est Français et Provençal. Fils unique de riches et puissants seigneurs, notre héros reçut de ses parents, avec la noblesse du sang, ce qui vaut mieux : la noblesse

(1) Abbé GUILLAUME : *Les Alpes et la Novalèse.*

des sentiments chrétiens, un ardent amour du bien et de la vertu.

A peine sorti de l'enfance, Heldrad perdit son père et sa mère. Ces deuils le mettaient en possession d'une grande fortune et d'un pouvoir étendu. Mais il sait, malgré sa jeunesse, gérer ses biens avec sagesse. Il gouverne, d'une main à la fois douce et ferme, les populations dont il a la garde, et son cœur compatissant lui gagne l'affection de tous.

Au milieu des préoccupations journalières, le jeune gentilhomme sent grandir en lui le désir de consacrer ses biens et sa vie elle-même au soulagement du prochain. Aussi les richesses qu'il possède ne sauraient attacher son cœur. Chaque jour il retranche quelque chose au luxe de sa vie de grand seigneur. Par contre, s'il devient plus dur pour lui-même, sa main s'ouvre plus large aux infortunés. On le voit parcourir le pays dans le plus modeste équipage, s'arrêter au seuil des chaumières, consoler les affligés, distribuer des secours aux malades. Aux largesses matérielles il ajoute les bienfaits spirituels. Il se fait l'éducateur des pauvres, les instruit des vérités de la religion, rappelle à chacun ses devoirs, mêle au besoin le conseil à la réprimande, et il le fait avec tant de douceur que chacun le bénit.

Le soin des particuliers ne lui fait pas négliger le bien général. Dans une localité fréquentée par des marchands, il n'y avait pas d'église, Heldrad en fait construire une et la dédie à saint Pierre. Il soutient de ses deniers les ministres du culte qui doivent la desservir. Dans ses courses il a vu des étrangers errer sans asile, des malades délaissés faute de pouvoir payer le médecin. Il veut remédier à ces infortunes. Non loin de l'église de Saint-Pierre, il fait bâtir un xenodochium ou maison hospitalière. Les étrangers y seront reçus sans bourse délier et les malades y recevront tous les soins que réclame leur état. Ces deux fondations seraient l'origine du village de Monêtier d'Ambel, commune voisine d'Ambel (1).

A LA POURSUITE D'UN IDÉAL

La principauté de Lambesc ne devait pas jouir longtemps du trésor que le ciel lui envoyait en la personne de son seigneur. Quelque chose, en effet, manquait au bonheur de notre Saint. L'idéal de vie qu'il avait conçu n'était pas atteint. Il avait jusqu'à ce jour consacré son temps et sa fortune au prochain, il restait de se consacrer lui-même à Dieu dans un cloître, où il pût mener de front sa sanctification et le dévouement à ses frères malheureux. Heldrad tente la réalisation de son rêve. Il se défait de tous ses biens, pourvoit à l'entretien des maisons hospitalières et des monastères de la région et en fonde d'autres. Puis, disant adieu au sol natal, il s'en va, caché sous de grossiers vêtements et le bâton de pèlerin à la main, à la recherche du cloître idéal qu'il a rêvé.

On le voit s'arrêter aux sanctuaires qu'il rencontre sur sa route. Il frappe à la porte de tous les couvents. Il franchit les Pyrénées, parcourt l'Espagne sans trouver ce qu'il cherche. Il revient à Lambesc, mais son passage est de courte durée. Il se remet bientôt en route. Cette fois, il traverse la Provence et gagne l'Italie. Rome l'attire. Il y trouvera ce qu'il désire. Il y court, mais ni la vie toute de recueillement des moines de la Ville Eternelle ni le dévouement des religieux se consacrant par le ministère et la prédication au salut des âmes ne le satisfont, et il reprend, un peu triste et l'âme inquiète, le chemin de la France. Déjà il a longé les Alpes Cottiennes et se dispose à franchir quelqu'un des cols qui relient l'Italie à la France, quand un pèlerin lui fait l'éloge de l'abbaye de la Novalèse.

L'ABBAYE DE LA NOVALÈSE

La Novalèse est une humble vallée du Piémont située au pied des Alpes. Une formidable paroi de roches à pic enserre ses grasses prairies et ses bois verdoyants. Une blanche couronne de glaciers ceint le front des monts géants qui la couvrent de leur ombre. Quelques sentiers de chèvre du fond de la vallée mènent au col du Mont Cenis. On peut les voir de loin serpenter à travers les rochers et côtoyer des abîmes où, de cascades en cascades, roulent des torrents aux ondes écumantes.

C'est dans ce cadre imposant et grandiose que les disciples de saint Benoît avaient construit une abbaye. Au moment où Heldrad y arrive on y pratiquait dans toute sa rigueur la règle du saint patriarche. La vie des religieux était partagée entre la prière, l'étude et les œuvres de bienfaisance. La Novalèse était un foyer de charité. Voyageurs vaquant à leurs affaires ou pèlerins que leur dévotion promenait de sanctuaire en sanctuaire étaient sûrs d'y trouver un gîte pour la nuit et des secours pour achever leur route. Et ils étaient nombreux, ceux qui, avant de gravir la montagne pour passer en France, faisaient une halte à l'abbaye.

L'HOSPICE DU MONT CENIS

Les religieux leur indiquaient le chemin et au besoin leur fournissaient un guide qui les accompagnait jusqu'au sommet du col. Là on trouvait un hospice où l'on pouvait se reposer des fatigues de la route et recevoir les soins que nécessitait parfois un accident survenu en route. Cette institution remontait aux archevêques de Lyon. Les premiers, ils avaient conçu et exécuté le dessein de bâtir au sommet des différents passages donnant accès en Italie des maisons de secours. Ils confièrent aux Bénédictins de la Novalèse le service de l'aumônerie établie au Mont Cenis. La tâche était pénible. L'air trop vif qui souffle en ces parages rend dangereux un séjour prolongé à l'hospice. Avec l'hiver, c'est une sorte de séquestration qui commence. Les chemins disparaissent sous des monceaux de neige. A peine de loin en loin un poteau indique-t-il au voyageur la direction à suivre. Encore souvent est-il emporté par quelque avalanche. Aussi, il n'est pas rare que l'audacieux qui s'engage à travers la montagne paye de sa vie sa folle témérité.

Les Bénédictins se donnèrent la mission de secourir les voyageurs égarés dans la montagne. Au milieu de la tourmente, au risque d'être engloutis par la neige, ils vont à la recherche des passants égarés, puis il les recueillent à l'hospice, leur prodiguent tous les soins et ne les laissent reprendre leur chemin que lorsque l'orage est passé.

Le pèlerin qu'Heldrad venait de rencontrer sur sa route lui avait conté d'une voix émue les bienfaits que lui-même avait reçus des charitables religieux. Son récit toucha le seigneur de Lambesc, et il alla frapper à la porte de l'abbaye. Le moine qui le reçut n'était autre que l'abbé Ambulfe lui-même. Originaire de la Provence, l'abbé n'eût cependant jamais reconnu le seigneur de Lambesc sous les haillons du pèlerin, si une inspiration céleste ne le lui avait révélé. Il l'accueillit comme

(1) Abbé Guillaume : *Les Alpes et la Novalèse.*

un frère. Dès les premiers épanchements, Heldrad lui dévoila le dessein qui l'amenait dans cette solitude. Ambulfe l'encouragea à persévérer dans sa pieuse résolution et lui fit commencer son noviciat.

LA PROFESSION — LE SACERDOCE

Le saint abbé pressentait les glorieuses destinées de son disciple. Durant le temps de l'épreuve, Heldrad ne démentit pas un instant les espérances qu'on avait fondées sur lui. Modèle des religieux, il accomplissait avec zèle les charges les plus humbles. Les pénibles travaux des champs auxquels on l'appliqua ne le rebutaient point : il semblait même prendre plaisir à cultiver les vignes du monastère. Cette ardeur ne se ralentit pas lorsqu'il eut prononcé ses vœux de religion. Toutefois, son amour du travail manuel ne l'empêchait pas de s'adonner à l'étude de ses devoirs religieux. Il profita si bien des leçons de ses maîtres qu'il pouvait être cité comme un exemple de charité, d'obéissance et de douceur. Ambulfe voyait avec bonheur cette âme s'épanouir au souffle de la grâce et exhaler les plus doux parfums de vertu. Une science profonde rehaussait encore l'éclat de ces dons surnaturels. C'en était assez pour décider l'abbé à appeler le jeune profès au sacerdoce.

La confiance qu'on lui témoigne est pour Heldrad un nouveau stimulant à la vertu. Pour s'en montrer digne, il redouble de ferveur et de dévouement. Bientôt on l'envoie à l'hospice du Mont Cenis. Ce poste difficile lui sourit. Il s'y livre à toute l'ardeur de son amour du prochain. Les voyageurs qu'il recueille sont l'objet des soins les plus affectueux; chacun d'eux emporte dans sa patrie le souvenir de l'ange terrestre qui, au sommet des monts, a veillé sur lui, a soulagé ses souffrances et a guidé ses pas sur un chemin bordé de précipices.

L'ÉDUCATEUR DES MOINES — LE SAVANT

Le séjour du Saint au Mont Cenis est de courte durée. Quand il revient à la Novalèse, c'est pour se voir imposer l'une des charges les plus délicates. L'abbé Ambulfe lui confie l'éducation d'un certain nombre de religieux. Les soucis de ces fonctions ne l'absorbent pas tout entier. Il passe de longues heures dans la riche bibliothèque du couvent à poursuivre des études personnelles. Son renom de science a bien vite franchi l'enceinte du cloître. Heldrad est en relation avec les plus savants personnages de l'époque. Il entretient une correspondance suivie avec le diacre Florus, de Lyon. Il y traite les plus graves questions touchant les affaires de l'Eglise. Les rois eux-mêmes l'appellent à leurs Conseils, et, en 825, nous le voyons à Cluny, parmi les gens de la suite de Louis le Pieux. Le monarque l'a fait venir près de lui pour s'éclairer de ses lumières et prendre ses avis sur le règlement des affaires importantes.

Mais c'est toujours avec regret que le pieux Bénédictin quitte sa cellule. Il y revient bientôt s'y livrer à ses chères études et reprendre sa vie de prière et de charité.

SAINT HELDRAD ADMINISTRATEUR DE LA NOVALÈSE

La mort de l'abbé de la Novalèse, survenue en 837, vint arracher notre Saint à sa vie paisible. Les moines donnèrent pour successeur à Ambulfe le frère même de Louis le Pieux, Hugues. Le nouvel abbé était déjà à la tête de plusieurs abbayes. Aussi ne pouvait-il s'occuper d'une façon suivie de la Novalèse. Il choisit, pour le suppléer durant ses absences prolongées, Heldrad. Celui-ci fit preuve dans l'administration du monastère de si heureuses qualités, qu'à la mort de Hugues, en 844, les religieux furent unanimes à le proclamer abbé de la Novalèse.

GOUVERNEMENT DE SAINT HELDRAD

Le nouvel élu avait vainement tenté d'écarter de ses épaules le fardeau que dans son humilité il jugeait trop lourd pour lui. Il eut beau supplier qu'on eût pitié de son âge et qu'on le laissât achever dans la paix une vie qui semblait toucher à son terme, il dut se résigner. Sentant alors toute l'étendue et toute la gravité de ses nouveaux devoirs, il se mit à l'œuvre, s'efforçant d'imprimer à ses religieux un nouvel élan de ferveur. Le chant incessant des louanges de Dieu alla de pair avec les œuvres de charité. Son dévouement envers les voyageurs redoubla de tendresse. Heldrad donnait l'exemple : il pouvait, pour l'avoir senti lui-même, parler aux siens de la beauté du sacrifice et du bonheur intime qu'on éprouve à se donner. Il nous semble trouver un écho de ses enseignements dans cet éloge que saint François fait de l'hospitalité : « L'hospitalité dans le cas de nécessité est conseillé aux fidèles comme une bonne action; recevoir l'étranger en est le premier degré; mais se placer à l'entrée du chemin pour l'inviter à entrer, comme faisait Abraham, est plus digne et plus élevé. Et encore plus que cela : aller s'établir dans les lieux dangereux pour recueillir les étrangers, les aider, les soulager et les servir..... c'est plus qu'on ne peut demander au cœur humain. »

C'était pourtant ce don de soi poussé jusqu'à l'héroïsme que saint Heldrad s'imposait à lui-même et demandait à ses religieux. Pour leur rendre la tâche plus facile il faisait entrevoir à leurs yeux la récompense du ciel. « Je vous affirme, leur disait-il souvent, que nous n'avons rien à attendre dans une autre vie, si ce n'est la juste proportion de ce que nous aurons fait pour le prochain. »

Un pareil dévouement devait avoir sa récompense ici-bas. Les dons affluèrent à l'abbaye et à l'hospice du Mont Cenis. L'empereur Lothaire unit à la Novalèse l'opulente abbaye de Saint-Pierre, fondée près de la ville de Saluces par le roi des Lombards, Astulfe. L'exemple de la libéralité venue de si haut trouva des imitateurs, et les offrandes des humbles de la terre vinrent se joindre à celles des grands.

Ces dons formaient le patrimoine des pauvres et des voyageurs. Le saint abbé prit un soin jaloux à l'agrandir et, au besoin, il savait le défendre contre ceux qui tentaient d'y porter atteinte. Il put ainsi restaurer l'abbaye et agrandir l'hospice du Mont Cenis.

L'HOSPICE DU LAUTARET

L'activité d'Heldrad ne se confine point dans les étroites limites de la Novalèse. Sa charité rayonne au loin, et, sous son action bienfaisante, on voit éclore de nouvelles œuvres. C'est ainsi que le Dauphiné lui doit l'hospice du Lautaret.

Ce passage des Alpes Cottiennes était très fréquenté par les voyageurs qui se rendaient en Italie. Heldrad y envoie quelques-uns de ses religieux pour y fonder une maison de secours. Ils choisissent dans la vallée de Briançon un territoire fertile où abondaient le gibier et le poisson, et les murailles du nouveau monastère s'élèvent rapidement.

Mais cette région était infestée d'une si grande

quantité de serpents que le séjour en devint impossible et les moines renoncèrent à mener l'entreprise à bonne fin. Ils retournent à la Novalèse, et font part à l'abbé de leur mécompte. Heldrad les reprend doucement de leur manque de confiance, et, après quelques jours de repos, il les renvoie au nouveau monastère, leur promettant d'aller bientôt les visiter. Il vint, en effet, et telle est la puissance de sa prière que les serpents obéissent à son appel; il les réunit sous son bâton et les conduit dans un ravin, où il leur commande de faire leur demeure sans en jamais sortir. « Ils ont obéi jusqu'aujourd'hui, dit la *Chronique de la Novalèse*, et si, pendant l'été, échauffés par le soleil, ils parcourent le bourg et pénètrent dans les maisons, jamais ils ne font aucun mal à personne. » L'hospice put alors être achevé. Les moines bâtirent des oratoires et des cellules; et c'est aujourd'hui le Monêtier de Briançon.

MERVEILLES OPÉRÉES PAR LE SAINT

Ce pouvoir merveilleux que saint Heldrad avait sur la nature se manifesta en bien d'autres circonstances. Les chroniques du temps nous rapportent que, plus d'une fois, sa prière fut un rempart assez puissant pour arrêter aux confins de la Novalèse le fléau des maladies contagieuses.

Un muet lui dut l'usage de la parole; un lépreux se vit par lui purifié de ses plaies horribles.

Un jour que le Saint se trouvait dans la ville d'Asti, il entendit parler d'une pauvre femme qui gisait, abandonnée, sur son lit de souffrances. Une horrible maladie avait fait le vide autour d'elle. Les personnes chargées de la soigner l'avaient quittée tour à tour. Le Saint, ému d'un tel délaissement, se rend auprès de la malade et obtient du ciel sa complète guérison.

Quelque étonnants que nous paraissent ces prodiges, Heldrad en accomplissait d'autres d'un ordre plus intime, mais non moins éclatants. Il possédait à un haut degré le don de discernement. Son regard plongeait dans les replis les plus secrets des cœurs, et les fautes les plus intimes lui étaient dévoilées. Ce fut pour le Saint un puissant moyen de ramener à Dieu nombre de pécheurs.

MORT DE SAINT HELDRAD

La carrière si longue de saint Heldrad touchait à sa fin. Son âme, purifiée par une longue vie de travaux et de bienfaits, était mûre pour le ciel. Un ange vint avertir le Bienheureux quatre jours avant sa mort que l'heure de la délivrance allait sonner. Le saint abbé songea alors à ceux que son départ allait laisser orphelins, à ses religieux qu'il avait durant de si longues années guidés dans les sentiers de la perfection et aux pauvres dont il avait été la Providence. Il réunit ses moines autour de sa couche et leur fit ses suprêmes recommandations; il les exhorta à vivre toujours dans l'union et la concorde, à observer fidèlement la règle, à ne pas oublier surtout son œuvre de prédilection : l'hospitalité donnée aux voyageurs.

Son souvenir allait ainsi à cette heure dernière à l'hospice du Mont Cenis, où il avait, dans l'union de la vie contemplative à la vie active, réalisé son rêve de jeunesse. Puis, oubliant la terre, il se prépara au suprême voyage. Il reçut une dernière fois la visite de son Dieu, et, dans une extase d'adoration et d'amour, son âme prit son essor vers les cieux. C'était le 13 mars 875. Heldrad avait quatre-vingt-quatorze ans.

RELIQUES ET CULTE DU SAINT

Le corps du Bienheureux fut déposé dans un tombeau à l'entrée de la chapelle de Saint-Nicolas. De ce point le plus élevé de la clôture de la Novalèse, il semblait veiller encore sur ses enfants. Son souvenir resta profondément gravé dans tous les cœurs. Peu d'années après sa mort, les fidèles obtinrent pour lui les honneurs que l'Eglise réserve à ses saints. Ses restes furent placés sur l'autel de cette même chapelle de Saint-Nicolas, qui fut appelée depuis chapelle de Saint-Heldrad.

L'invasion des Sarrasins en 906 contraignit les religieux à cacher le corps du Bienheureux. Mais eux-mêmes furent emportés par cette avalanche de hordes féroces et l'abbaye resta longtemps déserte.

On put croire les précieuses reliques à jamais perdues quand, en 1021, un berger sans doute les découvrit dans une caverne de la montagne. Le culte du Saint prit alors un nouvel éclat. Les pèlerins affluèrent à son tombeau; et, pour satisfaire la piété des populations, on transporta ses reliques à travers la Savoie et la Bourgogne. On les vit même à Beauvais en l'année 1114, époque où un Concile se tint en cette ville.

Le corps de saint Heldrad repose encore à la Novalèse. Les Bénédictins ne vivent plus auprès de leur illustre devancier : un décret injuste les a chassés de leur abbaye. Mais les habitants de la vallée gardent pieusement les saintes reliques. Chaque année, au 13 mars, ils célèbrent avec la plus grande solennité la fête de leur saint patron.

Sur la demande de Mgr Henri, évêque de Grenoble, S. S. le Pape Pie X reconnut et confirma, par le décret du 1er décembre 1903, le culte rendu depuis des siècles à l'illustre abbé de la Novalèse.

SOURCES CONSULTÉES

Les Petits Bollandistes, t. III. — *Les Alpes de la Novalèse*, par l'abbé GUILLAUME. — *Almanach des Saints de Provence pour l'année 1900.*

SAINT NICÉPHORE,

PATRIARCHE DE CONSTANTINOPLE (758-828)

Fête le 13 mars.

Un messager de l'empereur signifie à saint Nicéphore sa condamnation à l'exil.

ENFANCE — LE SECRÉTAIRE DE L'EMPEREUR LE SOLITAIRE

Parmi les grands pontifes dont peut s'honorer l'Eglise byzantine pendant la période de l'iconoclasme, saint Nicéphore occupe avec saint Germain, saint Taraise et saint Méthode, une place de choix. S'il ne cueillit point la palme du martyre, il eut la gloire de mourir exilé pour sa foi ; tandis qu'autour de lui rayonnait une brillante pléiade de confesseurs, Joseph de Thessalonique, Théophile d'Ephèse, Euthyme de Sardes, Michel de Synnades, Emilien de Cyrique et Théophylacte de Nicomédie.

Saint Nicéphore fait bonne figure sur le trône patriarcal de Byzance par son caractère, sa noblesse d'âme, son désintéressement, sa réaction contre les tendances byzantines qui voulaient de plus en plus courber l'autorité spirituelle sous le joug des empereurs théologiens. Au milieu des ténèbres de l'hérésie, il est, pour parler comme

saint Théodore Studite, « le grand soleil de la saine doctrine qui illumine le monde entier de ses rayons étincelants ».

D'une famille aristocratique, Nicéphore eut pour père Théodore, secrétaire à la cour de l'empereur Constantin Copronyme. Persécuté pour sa foi par cet iconoclaste acharné, Théodore se voit dépouillé de sa fortune, et envoyé en exil. Rappelé par son persécuteur il expie son invincible constance par de terribles supplices et un nouvel exil à Nicée, qui devient le lieu de sa mort. Sa femme Eudoxie, fidèle dans le malheur comme dans la prospérité, l'accompagne partout, partage son exil et ses souffrances et, après la mort de son courageux époux, forme le cœur du jeune Nicéphore en lui inculquant une piété solide et livre son esprit à des maîtres savants qui gravent en lui l'amour et la connaissance des belles-lettres. Ses devoirs de mère accomplis, la pieuse veuve entra dans un monastère pour y terminer saintement sa vie.

Les vertus, la science et les talents de Nicéphore, devenu scribe habile, attirèrent sur lui l'attention de Constantin VI et de sa mère Irène. Le trouvant zélé pour le culte des images, ils lui rendent la charge de secrétaire occupée par son père sous Constantin Copronyme. Nicéphore met alors à profit son éloquence et ses vastes connaissances pour gagner des âmes à l'orthodoxie, et, en qualité de commissaire de l'empereur, il assiste au septième Concile général où il lit, aux applaudissements des Pères, la proclamation impériale.

Mais il était d'âme trop noble pour se laisser enchaîner par les grandeurs périssables. Amoureux de solitude et de vie pénitente, le jeune homme emploie sa fortune à fonder sur la rive asiatique du Bosphore, près de Chrysopolis, un premier monastère appelé le couvent « du Bon », en un lieu aride et désert.

Pour éviter le tumulte des affaires et s'exercer à la pratique des vertus, il s'y retire, mais sans cependant embrasser la vie monastique.

Son biographe nous parle avec admiration de sa douceur et de son affabilité, de son mépris des richesses, de sa profonde humilité, et nous le peint comme un littérateur remarquable, un grammairien distingué, un éloquent orateur et un philosophe émérite. Tant de qualités ne peuvent rester cachées. Elles le font nommer par l'empereur et l'impératrice directeur du grand hôpital de Constantinople. Elles devaient lui en faire occuper le trône patriarcal.

Il était retourné à sa solitude, quand, à la mort de saint Taraise, premier pasteur de Byzance, l'empereur lui offrit la dignité de patriarche.

LE PATRIARCHE — SAINT NICÉPHORE ET LES MOINES

Ce ne fut pas sans une vive répugnance que Nicéphore accepta la lourde charge qu'on lui proposait. Avant son ordination, il voulut recevoir l'habit religieux. Staurace, fils de l'empereur, coupa de sa propre main les cheveux au nouvel élu qui reçut tous les Ordres par degrés et enfin le sacerdoce.

Nicéphore fut sacré patriarche de Constantinople à Pâques le 12 avril 806. Le jour de son sacre, pour montrer la pureté de sa foi, il tint à la main durant toute la cérémonie un écrit qu'il avait composé pour la défense de la tradition de l'Église et le déposa ensuite derrière l'autel comme gage de la fermeté qu'il voulait garder jusqu'à la mort en combattant pour les saintes images.

De cette énergie, il n'allait pas tarder à en avoir besoin. Bien que Nicéphore fût orthodoxe, savant, et de mœurs irréprochables, le parti plus rigide des moines et des prêtres lui fit opposition pour plusieurs motifs.

Saint Taraise, patriarche de Constantinople, étant mort le 5 février 806, saint Platon, qui vivait en reclus dans le monastère de son neveu Théodore, fut consulté par la cour sur le choix du successeur à lui donner.

Il désigna le sujet qui lui parut le plus digne et fit même en sa faveur une démarche nocturne. Ce fut un autre, le fonctionnaire Nicéphore, que l'empereur nomma. A la suite de cette élection, l'higoumène et le reclus studites s'empressèrent de rappeler qu'il existait des Canons interdisant aux laïques l'accès à l'épiscopat. L'empereur en éprouva une violente colère. Il voulut d'abord disperser les sept cents moines de Stoudion, puis, à la réflexion, ne voulant pas inaugurer par de telles représailles le règne de son patriarche, il se contenta de faire subir à saint Platon quarante jours de prison. Cependant pour le fait que les suprêmes dignités de l'Église avaient trouvé Nicéphore dans l'état laïque, Théodore n'aurait point rejeté la communion patriarcale. Il fallait que se rouvrit l'affaire du « mariage illégitime » ou « du prêtre Joseph ».

On sait que ce dernier avait été déposé par saint Taraise pour avoir béni le mariage illégitime de Constantin VI avec Théodote. Sous la pression de l'empereur, à qui Joseph venait de rendre un grand service politique, Nicéphore, encore peu dégagé du servilisme accoutumé des fonctionnaires d'État, réunit (806 ou 807) un synode d'environ quinze évêques où, par condescendance ou par dispense, il rétablit Joseph dans ses fonctions de prêtre. Les moines se séparèrent alors secrètement de la communion du patriarche. Leur attitude, qui ne fut connue du public que deux ans plus tard, produisit une vive émotion. Théodore exposa dans plusieurs lettres les motifs de sa conduite. Alors l'empereur Constantin VI résolut de prendre contre les moines récalcitrants des mesures de rigueur. Il ordonna au patriarche Nicéphore (janvier 809) de réunir une assemblée. Platon et les autres moines y comparurent. D'après les lettres de Théodore, ce Concile aurait déclaré (peut-être d'une manière indirecte seulement) entre autres choses que le mariage de Constantin VI avec Théodote devait être considéré comme légitime parce qu'il y avait eu dispense, et que les évêques ayant autorité sur les Canons ont aussi le droit d'en dispenser. A la suite de cette réunion, les moines, cruellement persécutés et jetés en exil, en appelèrent à Rome en chargeant peut-être un peu la peinture qu'ils firent « du Concile des adultères ». Le Pape, mal informé, eut la prudence de ne pas se prononcer. La lutte cessa sous Michel II. Il réconcilia les studites avec le patriarche qui consentit à déposer de nouveau le prêtre Joseph, retira ses précédents décrets, donna pleine satisfaction aux moines et déclara que c'était uniquement par crainte de plus grands maux qu'il avait pris les mesures désapprouvées par eux.

LA PAIX AVEC LES MOINES — RÉFORMES UTILES

Le pape saint Léon favorisa cette heureuse entente.

L'empereur écrivit au Pape à propos des discordes passées, et le patriarche envoya à Rome sa lettre synodale en justifiant ce long retard de cinq ans par la tyrannie du précédent empereur. Dans cette lettre, il racontait avec humilité l'histoire de sa vie, son emploi à la cour, sa retraite

et son ordination forcée. Il y faisait une confession de foi ample et théologique et souscrivait à la doctrine de l'Eglise touchant le culte des Saints, la vénération de leurs reliques et de leurs images.

L'union du patriarche et de l'higoumène Théodore ne fera que s'accentuer, surtout sous Léon V en face de l'iconoclasme, mais la plupart de ceux qui avaient blâmé l'intransigeance de Théodore passeront à l'hérésie et Joseph lui-même se signalera sinistrement à côté du grand persécuteur Lécanomante. De là, chez les studites cette opinion que saint Nicéphore avait failli en usant vis-à-vis du prêtre mœchien d'une trop grande indulgence.

Saint Nicéphore profita de cette paix pour réformer d'abord par l'exemple, les mœurs de son diocèse, puis, avec un zèle plein de douceur et de patience, il réprima les abus introduits dans les mœurs monastiques.

Mais c'est surtout la belle attitude de Nicéphore, sous Léon V, qui valut au patriarche une grande renommée au sein de l'Eglise grecque et le mit au niveau du célèbre Théodore.

RÉAPPARITION DE L'ICONOCLASME
TENTATIVES DE PERVERSION — UN EMPEREUR DÉÇU

Proclamé empereur par une révolte militaire, l'Arménien Léon Bardas remit en honneur une hérésie chère aux soldats qui avaient trouvé dans les malheurs politiques essuyés sous Nicéphore et Michel un prétexte de crier contre « l'iconolâtrie ».

Au jour de son couronnement, 10 juillet 813, Léon V élude la profession de foi requise en cette circonstance et, vers la Pentecôte de l'an 814, fait recruter en secret des affidés et composer un recueil de textes iconoclastes. L'auteur en fut un moine hypocrite et ironique, abbé du monastère des Saints-Serge et Bacchus, attaché au palais, et qui prétendait découvrir les secrets du passé et de l'avenir par le moyen d'un bassin d'airain d'où son nom de Lécanomante.

En décembre, l'empereur essaye de faire entrer le patriarche dans ses projets en alléguant les maux que le culte des images avait causés à l'empire, l'opinion du peuple, le silence de la Bible sur les images. Nicéphore répondit : « Nous ne pouvons toucher aux anciennes traditions. Nous révérons les images comme la croix et l'Evangile, quoiqu'il n'y ait rien d'écrit », et il fit une courte apologie de la foi catholique en lui prouvant que c'est à Dieu que se rapporte le culte rendu aux saints et à leurs images.

Après cette première tentative, le prince mande les évêques et les higoumènes iconophiles pour les gagner à sa cause. Mais, avant leur arrivée à Constantinople, il les fait tous arrêter pour les empêcher de descendre, suivant l'usage, chez le patriarche, les soumet en prison aux tortures de la faim et ne laisse en liberté que ceux qui paraissent disposés à seconder son impériale volonté.

Le patriarche Nicéphore, comprenant alors que la guerre aux icônes allait se rallumer, redouble ses ferventes prières, adresse des lettres pressantes à l'empereur et à l'impératrice, au ministre des finances et au directeur de la chancellerie, afin de les intéresser au maintien de la paix religieuse et des pratiques iconophiles. Il rassemble ensuite chez lui tous les moines et tous les évêques qu'il peut trouver, leur fait signer une promesse de fidélité et passe avec eux toute la nuit en prières dans la grande église.

L'empereur, averti de cette réunion, et craignant qu'on ne prît contre lui quelque résolution, envoie au chant du coq un messager au patriarche qu'il accuse d'avoir fomenté une sédition et lui enjoint l'ordre de venir avec tous les siens le trouver au palais, dès le point du jour.

UNE SÉANCE ORAGEUSE

Réconfortés par la prière, et bien résolus de défendre l'orthodoxie, les partisans iconophiles se rendent au palais. A l'arrivée du patriarche, l'empereur ne lui tend pas la main et ne l'embrasse pas comme à l'ordinaire, mais le fait asseoir près de lui et essaye dans une conversation particulière de l'amener à ses sentiments.

— Nous ne cherchons, lui dit-il, qu'à connaître la vérité et à rétablir la paix. Ne savez-vous pas quelle est la multitude de ceux qui sont choqués du culte rendu aux images? On ne peut les ramener qu'en répondant aux passages des Ecritures allégués par eux. Je veux donc que sans différer vous entriez en conférence avec eux. Si vous vous y refusez, on verra clairement la faiblesse de votre cause.

A quoi le patriarche répondit :

— Nous n'avons eu aucun dessein d'exciter des troubles contre votre autorité, mais nous avons seulement prié pour vous, ainsi que l'ordonne l'Ecriture. Personne n'aime la paix plus que nous; c'est vous qui la troublez; car toutes les Eglises sont d'accord. Rome consent-elle à l'abolition des images? ou Alexandrie? ou Antioche? ou Jérusalem? Ne prêtez pas la main, seigneur, à une hérésie abattue et condamnée. Que si quelqu'un a ébranlé votre foi, nous voulons bien vous satisfaire et nous le devons, mais ne pouvons disputer avec des hérétiques déjà convaincus et anathématisés.

Et, comme le prince objectait la défense de Moïse au sujet des images sculptées, Nicéphore lui répondit que l'erreur des Egyptiens sur la divinité avait été la cause de cette prohibition, et, puisqu'il était bien permis de respecter les statues et les images des empereurs, on devait de même avoir le droit de vénérer celles des saints; que d'ailleurs cette défense de Moïse avait reçu de nombreuses exceptions comme le prouvaient l'existence du temple de Salomon, les lions d'or de son trône, les chérubins de l'arche d'alliance et le serpent d'airain, qui était la figure même de Jésus-Christ sur la croix.

Alors on fit entrer d'une part les évêques et les abbés catholiques, et de l'autre les chefs des iconoclastes qui logeaient dans le palais. L'empereur, pour intimider les catholiques, fit également venir toute sa cour et plusieurs de ses officiers l'épée à la main. Quand l'assistance fut complète, saint Nicéphore prit la parole.

— Dites-moi, de grâce, ce qui ne subsiste point peut-il tomber?

Et comme ses ennemis se regardaient, n'entendant pas ce qu'il voulait dire :

— Les images, ajouta-t-il, ne tombèrent-elles pas sous Léon l'Isaurien et son fils Constantin?

Ils en convinrent.

— Elles subsistaient donc auparavant, conclut le patriarche.

Après lui, l'empereur parla.

— Sachez, mes frères, que je suis de votre sentiment (et tirant un reliquaire orné de figures il le baisa), mais comme il y en a qui sont d'un autre avis et que la question a été portée devant moi, je ne puis m'empêcher de la faire examiner.

Il proposa ensuite un colloque entre les deux partis. Les catholiques, connaissant ses intentions perverses, refusèrent d'y prendre part, et l'empereur furieux les chassa brutalement du palais.

LA PERSÉCUTION — LE CONCILIABULE SCHISMATIQUE L'ENLÈVEMENT DU PATRIARCHE TENTATIVE D'ASSASSINAT

La persécution allait éclater dans toute sa violence. Mais, avant de se déclarer nettement persécuteur, l'empereur usa d'un stratagème. Il envoya des soldats insulter à l'image du Christ qui était à la porte d'airain, la même qui, abattue par Léon l'Isaurien, avait été rétablie par Irène. Les soldats la profanèrent avec ignominie. L'empereur feignit d'en être fâché et dit au peuple : « Otons de là cette image de peur qu'elle ne soit davantage profanée par les soldats. »

La nouvelle de ces excès, précurseurs de maux plus graves, affligea profondément le patriarche, qui, en 815, tomba gravement malade.

L'empereur, qui avait encore baisé une image à Noël, refusa d'agir de même à l'Epiphanie et déclara ouvertement ses projets. Il défendit au patriarche de prêcher, de célébrer en public et lui enleva la garde de son église. Escomptant la mort prochaine de Nicéphore, Léon ne poussa pas plus loin, et la plupart des évêques, tournant le dos au palais patriarcal, s'en allèrent attendre dans les antichambres du palais impérial que la maladie enlevât le défenseur de la vraie foi. Seulement celui-ci s'avisa de ne pas mourir.

L'empereur, apprenant qu'il se portait mieux, lui envoya Théophane, le père de l'impératrice, pour l'inviter de nouveau à une conférence avec les évêques. Le patriarche refusa de s'y rendre et exigea, comme condition d'un consentement ultérieur, qu'on lui rendit auparavant le gouvernement libre de son troupeau. Il demanda de même la délivrance des évêques catholiques prisonniers, l'éloignement de tous ceux dont les ordinations étaient irrégulières et la tenue de l'assemblée dans l'église.

Sur ces entrefaites, des évêques complaisants tiennent un conciliabule et intiment à Nicéphore l'ordre d'y comparaître. Le patriarche refuse énergiquement. Un complot est alors tramé contre sa vie. Averti par un clerc catholique, le saint prélat se tient sur ses gardes et écrit à l'empereur : « Jusqu'ici, j'ai combattu pour la vérité selon mon pouvoir; j'ai souffert toutes sortes de mauvais traitements, les affronts, la prison, la confiscation de mes biens, la perte de mes domestiques. Enfin, des gens qui se disaient évêques sont venus m'insulter avec une populace armée d'épées et de bâtons, et cela au plus fort de ma maladie. Ensuite, j'ai appris que les ennemis de la vérité voulaient ou me déposer ou m'ôter la vie. Pour éviter un crime dont la responsabilité retomberait sur Votre Majesté, je cède malgré moi à la nécessité de quitter mon siège et je recevrai avec action de grâces ce que Dieu permettra qu'il m'arrive. »

Au reçu de cette lettre, l'empereur sourit méchamment et donna l'ordre d'enlever en secret le patriarche. La nuit venue, les soldats interprétant mal leur mission enfoncèrent à grand bruit les portes du palais patriarcal. Le peuple accourut de toutes parts pour défendre son pasteur et un combat meurtrier aurait eu lieu si le patrice Thomas, protecteur de Sainte-Sophie, ne fût arrivé en diligence. Il fit sortir les soldats déjà parvenus dans la cour du palais, en ferma la porte et apaisa le peuple en l'assurant que l'empereur n'avait point ordonné cette violence.

Il se rendit ensuite chez ce dernier pour l'informer de ce tumulte. Feignant l'étonnement, Léon de répondre que ce sont apparemment les ennemis de la superstition qui, révoltés de l'obstination du patriarche, se sont portés d'eux-mêmes à cette entreprise. Thomas, bien instruit de sa fourberie, lui représenta alors que deux hommes suffisaient pour signifier à Nicéphore l'ordre de l'empereur et pour le soutenir en chemin lors de son départ. Ces conseils furent mis à exécution.

La nuit suivante, comme les soldats faisaient invasion chez le patriarche, celui-ci demande de la lumière, se lève aussitôt, s'appuie sur le bras d'un domestique, prend à la main un encensoir, et, dans cette église de Sainte-Sophie où il avait accoutumé de passer des nuits en prière, il encense une dernière fois les saintes images, puis se livre à ses bourreaux.

Les soldats l'emportent dans une chaise à porteurs. Tout à coup, devant une citadelle la troupe s'arrête. Là, à la faveur de l'obscurité, des sicaires devaient fondre sur lui et le massacrer. La nuit était profonde, le silence planait sur toute la ville. Une demi-heure se passe..... Rien n'apparaît.

Enfin, de guerre lasse, les soldats reprennent leur victime, atteignent le rivage, et jettent le patriarche dans une barque qui le transporte sur la rive asiatique, à Chrysopolis.

L'EXIL ET LA MORT

Saint Nicéphore était exilé. C'était le 13 mars 815. On l'enferma d'abord dans le monastère « du Bon », sur les rives du Bosphore, dont il était le fondateur, puis on le transféra un peu plus loin au monastère de saint Théodore martyr, qu'il avait aussi fondé on ne sait à quelle époque. Il devait y mourir après ses quatorze ans d'exil qu'il employa à combattre l'hérésie par de nombreux écrits. Là le trouvèrent en 821 les exilés de Léon l'Arménien, rappelés par Michel II le Bègue. Saint Théodore Studite, l'un de ces visiteurs, de concert avec lui, essaya mais en vain de glisser des idées orthodoxes dans l'esprit du monarque. Celui-ci ne cessa de leur répéter : « Je laisse les choses dans l'état où je les ai trouvées. Il n'y avait point d'image à Constantinople lors de mon avénement, il n'y en aura pas davantage sous mon règne. »

Saint Nicéphore mourut le 2 juin 828, à l'âge de soixante-dix ans. Son corps, retrouvé longtemps après sa mort dans un état parfait de conservation, fut transporté solennellement à Constantinople le 13 mars 846. Sur le parcours du cortège, des possédés furent guéris. Les reliques du saint patriarche furent déposées par saint Méthode dans l'église des Saints-Apôtres, en un sépulcre nouvellement construit.

Saint Nicéphore est regardé comme l'archevêque de Constantinople le plus éloquent et le plus docte après saint Jean Chrysostome. Ses œuvres sont surtout des œuvres de polémique. Elles lui ont mérité une place distinguée parmi les Pères de l'Eglise. Elles font preuve en même temps de sa foi dans la suprématie de l'Eglise de Pierre qu'il appelle « le très divin Pierre, le chef des disciples du Sauveur, le sommet de la théologie, la base et le soutien de l'Eglise ».

SOURCES CONSULTÉES

Acta Sanctorum, avril. — *Vita sancti Nicephori*, t. II, p. 290-312. — *Vita sancti Nicephori*, t. I[1], p. 313-346.

SAINTE MATHILDE, IMPÉRATRICE D'ALLEMAGNE

Fête le 14 mars.

Sainte Mathilde distribuant l'aumône.

NAISSANCE

LE CHEMIN DU TRONE PAR LE DEUIL ET LE COUVENT

Le valeureux comte Thierry descendait en droite ligne de ce fameux Vitikind, chef des Saxons, dont les fréquentes incursions en France inquiétèrent si longtemps Charlemagne. Sa femme, la noble comtesse Reinhilde, était fille d'un puissant prince danois : la religion du Christ avait fait de cette fille des barbares une des femmes les plus accomplies de son temps.

Elle pratiquait en secret de grands actes de vertu; et c'est sans doute pour l'en récompenser que Dieu lui accorda cet ange de douceur qu'on appela Mathilde ou Mahault, dont la vie devait ajouter une page glorieuse à l'histoire des saints.

Reinhilde se livrait tout entière aux joies de cette naissance, lorsque la Providence, qui frappe ceux qu'elle aime, lui enleva le comte Thierry. La comtesse pleura longtemps son époux bien-aimé; puis, quand ses yeux n'eurent plus de larmes, elle dit adieu au monde, et alla dans le monastère d'Erfort consacrer pour toujours à Dieu sa chasteté. Elle emmenait sa jeune Mathilde, pour l'élever dans le silence du cloître jusqu'au moment où Dieu manifesterait sa volonté sur elle.

Reinhilde devint abbesse, mais ses nombreuses

occupations ne l'empêchèrent point de veiller toujours avec la plus grande sollicitude à l'instruction religieuse et à la formation de son enfant.

Mathilde, docile aux conseils maternels, devint une jeune fille parfaite : ses traits, d'une beauté angélique, reflétaient le calme et la paix dont son âme jouissait déjà malgré le feu de la jeunesse. Son intelligence était très vive et sa mémoire bien cultivée; elle excellait dans tous les travaux propres aux personnes de son sexe. Tant de qualités, que sa grande humilité faisait ressortir davantage, la firent connaître et estimer d'une grande partie de l'Allemagne.

MATHILDE EST MARIÉE AU DUC DE SAXE

Or, il advint que le puissant duc de Saxe, Othon, entendant louer partout la jeune vierge d'Erfort, pensa à la donner pour femme à son fils Henri, qui devait être son successeur. « Le fils d'Othon, dit un historien, était un prince doué de toutes les perfections de l'esprit et du corps. » Il se rendit lui-même, sur l'ordre de son père, au monastère de l'abbesse Reinhilde pour connaître celle qu'on lui destinait. La vertu de Mathilde le charma, et il fit des propositions de mariage que les deux familles adoptèrent, après avoir fait des accords mutuels.

La nouvelle fiancée dit adieu en pleurant à sa sainte mère qui ne devait pas survivre longtemps à cette séparation, et quitta, pour le palais d'Othon, la paisible retraite où elle avait grandi. Henri, à la tête des troupes qu'il commandait alors, la conduisit en Saxe et on célébra les noces en la ville de Waldhausen, avec toute la pompe que l'on pouvait souhaiter et l'applaudissement des peuples, qui conçurent une joie extrême de voir une si belle alliance.

Le duc Othon aima Mathilde comme sa fille et l'honora comme une sainte. Mais il ne jouit pas longtemps du spectacle consolant de ses vertus, et mourut bientôt en remerciant Dieu d'avoir donné à son fils une telle épouse.

MATHILDE IMPÉRATRICE — SES ENFANTS — FONDATIONS

Henri, devenu duc de Saxe, se fit chérir de ses sujets par la sagesse et la bonté de son caractère, tandis que notre Sainte profitait de sa nouvelle position pour faire aux pauvres de plus abondantes aumônes. Tous les cœurs leur étaient déjà gagnés, lorsque mourut l'empereur d'Allemagne Conrad; aussi le peuple et les seigneurs s'écrièrent-ils d'une seule voix : « Que le duc Henri soit empereur. » Dès lors, Mathilde était impératrice.

Elle n'en continua pas moins à servir les pauvres et son affabilité envers eux ne diminua jamais le respect que les peuples avaient pour sa dignité.

Ses occupations ne l'empêchaient pas de rester de longues heures prosternée devant le tabernacle dans la chapelle du palais; la nuit, elle quittait secrètement le lit nuptial pour aller écouter les suaves conversations de l'Epoux de son âme.

Cet amour de Dieu causait en elle l'amour du prochain. Souvent des prisonniers lui durent la liberté et même la vie; et jamais l'empereur Henri ne s'impatienta, malgré les nombreuses grâces qu'elle lui demandait, car Mathilde savait faire miséricorde sans blesser la justice.

Dieu se plut à bénir cette sainte union; trois enfants en naquirent, c'étaient : Othon, plus tard empereur et surnommé le Grand; puis Henri, qui devint duc de Bavière et que sa mère chérissait le plus; enfin, Brunon, qui fut archevêque de Cologne, et que l'Eglise a mis au rang des saints. Ajoutons deux filles dont l'une, Gerberga, fut reine de France. Tels étaient les précieux joyaux de Mathilde; et certes, elle et son époux les avaient bien mérités. « Ils n'avaient, en effet, tous deux, dit un historien, qu'une volonté, et tous les désirs de l'un étaient les désirs de l'autre. L'amour de Dieu était le lien principal qui les unissait; ils tendaient à une même fin, qui était de conquérir le ciel et vaincre leurs passions, plutôt que de soumettre des villes et des provinces. Dieu, néanmoins, leur en fit subjuguer un grand nombre pour leur donner lieu d'y faire régner l'Evangile. »

Sous leur action bienfaisante, une foule de monastères et d'hôpitaux surgissaient comme par enchantement sur tous les points de l'empire. Les moines et les clercs, doucement enchaînés par la reconnaissance, priaient sans interruption pour la famille impériale, et, par leurs prières, écartaient de l'Etat tous les périls qui le menaçaient, en même temps qu'ils préparaient le règne glorieux qui allait commencer : celui d'Othon le Grand.

SAINTE MATHILDE PERD SON MARI — DERNIÈRE MAIN AUX AFFAIRES DU SIÈCLE — VIE CACHÉE

C'est au milieu des plus belles espérances que la mort vint frapper à la porte de ce palais royal, où le bonheur semblait être entré avec la sainteté. Atteint d'une maladie mortelle, le pieux souverain de la Germanie s'éteignait peu à peu, malgré les soins dévoués de ses plus fidèles serviteurs.

Mathilde était continuellement au chevet de son cher malade; elle se faisait grande violence pour ne point pleurer en sa présence, de peur de l'attrister; souvent, ils eurent ensemble de longs entretiens sur la vie éternelle, les joies du Paradis et la vanité des choses terrestres. L'auguste mourant remerciait son épouse des conseils qu'elle lui avait donnés, surtout dans les affaires de haute justice, où il était exposé à jouer avec la vie de ses semblables; puis, se tournant vers les assistants, lorsqu'elle s'était retirée, il leur parlait d'elle avec admiration et leur racontait beaucoup d'actes de vertu dont il avait été le seul témoin.

C'est aux pieds du Christ expirant que Mathilde, déjà épuisée par sa douleur intérieure, trop longtemps contenue, apprit la mort de son époux bien-aimé. Elle se prosterna par terre et, par un effort héroïque qui la brisa, fit un acte de soumission parfaite à la volonté de Dieu. Ses sanglots éclatèrent alors avec une telle violence qu'à chaque moment elle était près d'étouffer. Elle resta longtemps prosternée sur le pavé, comme privée de sentiment. Quand elle eut la force de se relever, elle alla prendre ses trois fils par la main et, les conduisant auprès du lit de leur père, leur parla vivement de la vanité et des grandeurs de la terre. « Mon fils, dit-elle en regardant Othon, l'aîné, si vous montez sur le trône de votre père, souvenez-vous que vous descendrez un jour dans son tombeau. » Puis elle s'informa s'il y avait encore un prêtre à jeun; en ayant trouvé un, elle le pria d'offrir aussitôt le Saint Sacrifice pour l'âme de son mari et lui fit une riche aumône.

Quand les restes du roi Henri eurent été portés en terre, l'Allemagne s'assembla pour lui donner un successeur. Tous les regards se portèrent sur Othon. Le jeune prince fut élu. Puis on donna à

son frère Henri le duché de Bavière. Quant à Brunon, il choisit la meilleure part : après avoir quitté le monde, il se fit clerc et devint archevêque de Cologne.

Désormais rassurée sur le sort de ses enfants, la Sainte ne s'occupa plus que d'atteindre Dieu. L'oraison, le jeûne, l'aumône, la mortification des sens, devinrent ses occupations ordinaires; et comme les jours n'étaient point assez longs, au gré de son ardeur, elle passait les nuits en colloques amoureux avec l'Epoux de son âme. Elle avait coutume de réciter tout le psautier avant le premier chant du coq. Les pauvres avaient ses premières et dernières visites. Son cœur tressaillait de joie à leur vue, car elle les considérait comme ses enfants; aussi, la plus douce intimité existait-elle entre eux; sa seule présence faisait disparaître toutes les tristesses et gagnait tous les cœurs.

A QUOI ABOUTIT SA GÉNÉROSITÉ ENVERS LES PAUVRES PERSÉCUTION ET EXIL — DIEU LA VENGE

Mais tous les saints ont eu leurs ennemis. Sainte Mathilde, elle aussi, eut les siens.

On persuada à Othon le Grand que sa mère cachait de grands trésors et confisquait les revenus de la couronne pour les distribuer indiscrètement à une foule de vagabonds et d'inconnus.

C'en fut assez pour que l'empereur la fît appeler, afin de rendre compte des deniers royaux qu'elle avaient maniés. Il la priva de ses propres revenus, s'informa des dons qu'on lui faisait, la fit indignement espionner et plaça même des gardes dans les quartiers qu'elle fréquentait.

Henri, duc de Bavière, celui de ses enfants qu'elle chérissait le plus, se joignit à son frère pour la chasser de la cour.

A tout cela, elle n'opposa pas la moindre résistance, et comme quelqu'un commençait un jour à lui mal parler de ses deux chers persécuteurs, elle l'arrêta et lui dit : « C'est pour moi un grand sujet de consolation de voir que mes fils, auparavant en désaccord perpétuel, commencent à bien s'entendre en me persécutant. Oui, disait-elle : plût à Dieu qu'ils pussent, sans pécher, continuer à le faire; j'aurais, du moins, la joie de les voir unis. »

En quittant la cour pour s'exiler à Engern, elle donna à Othon même les biens que le feu roi son mari lui avait laissés.

Dieu, cependant, prit en main sa cause; Henri fut frappé d'une maladie très dangereuse, où chacun vit une punition de son ingratitude; en même temps, ses Etats et ceux de son frère étaient déchirés par des guerres intestines et ravagés par divers fléaux. Le doigt de Dieu était là; tout le monde le comprit. Les grands, alors, s'adressèrent à l'impératrice Edith pour qu'elle obtînt d'Othon la réparation de sa faute et le rappel de sainte Mathilde. Elle le fit : l'empereur reconnut ses torts et envoya à sa mère les premiers seigneurs de la cour pour lui exprimer son repentir et la supplier de revenir auprès de lui. Il lui écrivait en même temps une lettre fort respectueuse où il lui demandait plus humblement encore le pardon de sa faute.

La Sainte était, certes, bien incapable du moindre ressentiment. Elle se rendit aussitôt au désir de son fils et reparut à la cour. Elle pardonna avec la même facilité au duc Henri, qui, lui aussi, se repentit. Ce prince étant mort, elle le pleura longtemps et, depuis ce temps, on ne la vit plus jouer à quelque jeu que ce fût. Elle se contenta aussi, dès lors, de lire simplemen les psaumes au lieu d'aller les entendre chanter magnifiquement dans les églises.

A son retour de l'exil, elle avait retrouvé ses chers pauvres de Cologne qui l'attendaient depuis longtemps et la reçurent en pleurant de joie. Elle les servit avec encore plus de tendresse qu'auparavant. Une religieuse la suivait partout pour distribuer ses aumônes. Elle faisait, pendant l'hiver, allumer de grands feux sur les places publiques, pour que ceux qui souffraient du froid vinssent s'y chauffer, et cela, dans toutes les villes et villages où elle le pouvait.

LE COUVENT DE NORDHAUSEN — MATHILDE SE FAIT RELIGIEUSE

Othon fit un voyage à Rome, où le Souverain Pontife l'appelait pour le couronner empereur. Pendant son absence, sa sainte mère redoubla ses prières et ses aumônes. De plus, elle faisait dire tous les jours des messes pour l'heureux retour de son fils. Enfin ,elle fit, avec l'aide de son petit-fils Othon, bâtir à Nordhausen un immense monastère, l'un des plus beaux qui soient au monde. Trois mille vierges vinrent y habiter pour y louer Dieu à toutes les heures du jour. Afin qu'elles pussent vivre sans inquiétude du lendemain, elle donna à leur couvent des revenus considérables.

L'empereur, lorsqu'il revint d'Italie après son couronnement, retrouva sa sainte mère à Cologne. Il l'embrassa avec de grands sentiments de tendresse et de respect, puis ils remercièrent Dieu ensemble des bienfaits dont il les avait comblés. Othon voulut enfin voir le monastère de Nordhausen. Il y alla avec la cour, et fut frappé d'admiration à la vue de l'ordre merveilleux qui régnait partout : car la sagesse de Mathilde avait réglé jusqu'aux moindres détails.

La sainte fondatrice sentait cependant que son heure était proche et elle ne voulait point être seule à ne pas profiter de l'œuvre de ses mains. Elle parla donc à l'empereur de son dessein de se retirer au couvent pour s'y préparer à la mort. Celui-ci fit d'abord beaucoup de difficultés, et finit enfin par consentir à cette séparation. Elle se rendit aussitôt à Nordhausen et demanda en grâce qu'on la mît au rang des plus humbles religieuses. Sa régularité et surtout sa charité firent bientôt l'admiration des Sœurs qui n'en pouvaient croire leurs yeux en voyant la mère du plus grand des empereurs remplir avec tant de joie les offices les plus vils.

RETOUR FORCÉ DANS LE MONDE — LA SAINTE, TOMBÉE MALADE, SE CONFESSE A SON PETIT-FILS QUI MEURT AVANT ELLE

Elle ne jouit cependant pas longtemps des douceurs de la contemplation et du silence; d'importantes affaires de famille la forcèrent de quitter pour un temps Nordhausen et de se rendre à Quedlimbourg.

« Déjà atteinte de la maladie qui devait bientôt l'enlever de ce monde dont elle faisait les délices, dit son biographe, elle comptait pour rien les fatigues, tant qu'il lui restait une bonne œuvre à faire. Dans les premiers jours de janvier 968, elle arriva à Quedlimbourg. Ses douleurs redoublèrent et elle comprit qu'elle allait bientôt mourir. Elle distribua aussitôt ses richesses aux évêques, aux prêtres et aux monastères. Son petit-fils Wilhelm, archevêque de Mayence, accourut près d'elle. A sa vue, elle sourit d'un air angélique. « C'est la volonté de Dieu qui vous amène près de moi, lui

dit-elle. Aucun ministère ne saurait m'être plus agréable que le vôtre, puisqu'il a plu au Seigneur de me faire survivre à mon fils bien-aimé, Brunon, archevêque de Cologne. Vous allez donc d'abord m'entendre en confession, afin de m'absoudre de mes péchés, en vertu du pouvoir que vous tenez de Dieu et de saint Pierre. Ensuite, vous irez à l'église célébrer la messe pour la rémission de mes fautes, pour le repos de l'âme du roi Henri, mon défunt époux et seigneur, et pour les fidèles du Christ vivants et morts. » Quand tout fut accompli selon son désir, Wilhelm revint près de sa sainte aïeule, lui donna de nouveau l'absolution, lui administra l'onction sainte et la Communion.

» Il resta les quatre jours suivants près d'elle, puis, comme le danger n'était pas imminent, bien que les souffrances fussent très vives, il lui demanda, en pleurant beaucoup, la permission de s'absenter quelques jours pour les besoins de son ministère épiscopal. Leur entretien se prolongea avec une touchante effusion de part et d'autre.

» Cependant, la pieuse reine fit appeler Richburga, l'abbesse de Quedlimbourg et lui demanda s'il restait encore dans les coffres quelque présent qu'elle pût offrir à l'archevêque. « Dame très chère à Dieu, répondit l'abbesse, tout a été, selon vos ordres, distribué aux pauvres.

— Cherchez alors les palliums que j'ai fait réserver pour ma sépulture. Je veux les offrir à mon petit-fils comme un dernier gage de tendresse. Il en aura besoin pour le difficile voyage qu'il entreprend. Après ma mort, il en sera de moi selon le proverbe populaire : « Les parents donnent toujours un habit de noces et un linceul d'enterrement. »

» L'abbesse apporta donc les palliums et la reine les présenta à Wilhelm, en disant : « Acceptez-les comme ma dernière offrande et comme suprême avertissement. »

» L'archevêque lui rendit grâce de cette touchante marque d'affection, lui donna en pleurant sa bénédiction et prit congé d'elle.

» En s'éloignant, il dit à voix basse aux personnes qui entouraient l'auguste malade : « Je suis forcé de me rendre à Radulveroth, mais je laisse ici un de mes clercs chargé de m'avertir si le danger était plus pressant, afin que je puisse hâter mon retour. » Ces paroles avaient été prononcées de telle façon qu'il semblait impossible que la reine eût pu les entendre. Celle-ci pourtant releva la tête et dit à l'archevêque : « Il est inutile de laisser ici ce clerc, vous en aurez besoin dans votre voyage. Allez, dans la paix du Christ, là où sa volonté vous appelle. »

» Wilhelm partit donc et se rendit à Radulveroth; mais, quelques jours après son arrivée, comme il prenait une potion médicinale, il tomba frappé de mort. Des messagers accoururent à Quedlimbourg, porteurs de cette funeste nouvelle. On n'osa point l'annoncer à la reine, dans la crainte de lui causer un saisissement mortel. Mais la vénérable servante du Christ, illuminée par l'esprit de prophétie, souriant à travers ses larmes, dit : « Pourquoi me dissimuler la triste nouvelle? Je sais que l'archevêque Wilhelm a émigré de ce monde. Faites sonner les cloches de l'église, rassemblez les pauvres et distribuez-leur des aumônes, afin qu'ils prient pour l'âme du défunt. »

DERNIERS ENTRETIENS — MORT SUR LA CENDRE LES PALLIUMS DE LA REINE GERBERGA

» Elle survécut encore douze jours à cette épreuve si cruelle pour son cœur. Le Samedi-Saint (14 mars 968) dès l'aube, la servante de Dieu fit appeler près de son lit de mort les prêtres et les religieuses. Une grande multitude de peuple se joignit à eux et elle eut encore la force de leur donner de sages conseils. Elle parla aussi confidentiellement à sa petite-fille, l'abbesse Mathilde, et lui remit un nécrologe dans lequel étaient inscrits, par ordre de date, les noms de ses parents défunts, lui recommandant surtout de prier pour l'âme du feu roi Henri et pour la sienne propre.

» En ce moment, l'abbesse Richburga, les yeux pleins de larmes, vint s'agenouiller aux pieds de l'auguste reine et les baisant avec vénération : « Dame très chérie, dit-elle d'une voix entrecoupée de sanglots, à qui laissez-vous le soin de cette Congrégation désolée dont, malgré mon indignité, vous m'avez constituée abbesse? Qu'allons-nous devenir sans vous!..... »

» Sainte Mathilde lui dit tendrement qu'elle lui laissait l'empereur pour protecteur et la consola autant qu'elle put.

» Puis, faisant rentrer les prêtres et les religieuses, elle fit sa confession publique, et ayant reçu l'absolution, entendit une messe à laquelle on la communia.

Ensuite, elle resta en silence, les yeux et les mains levés au ciel, jusqu'à trois heures de l'après-midi. Elle se fit alors reposer sur un cilice recouvert de cendres : « C'est ainsi, dit-elle, qu'une chrétienne doit mourir; et, faisant le signe de la Croix, elle expira.

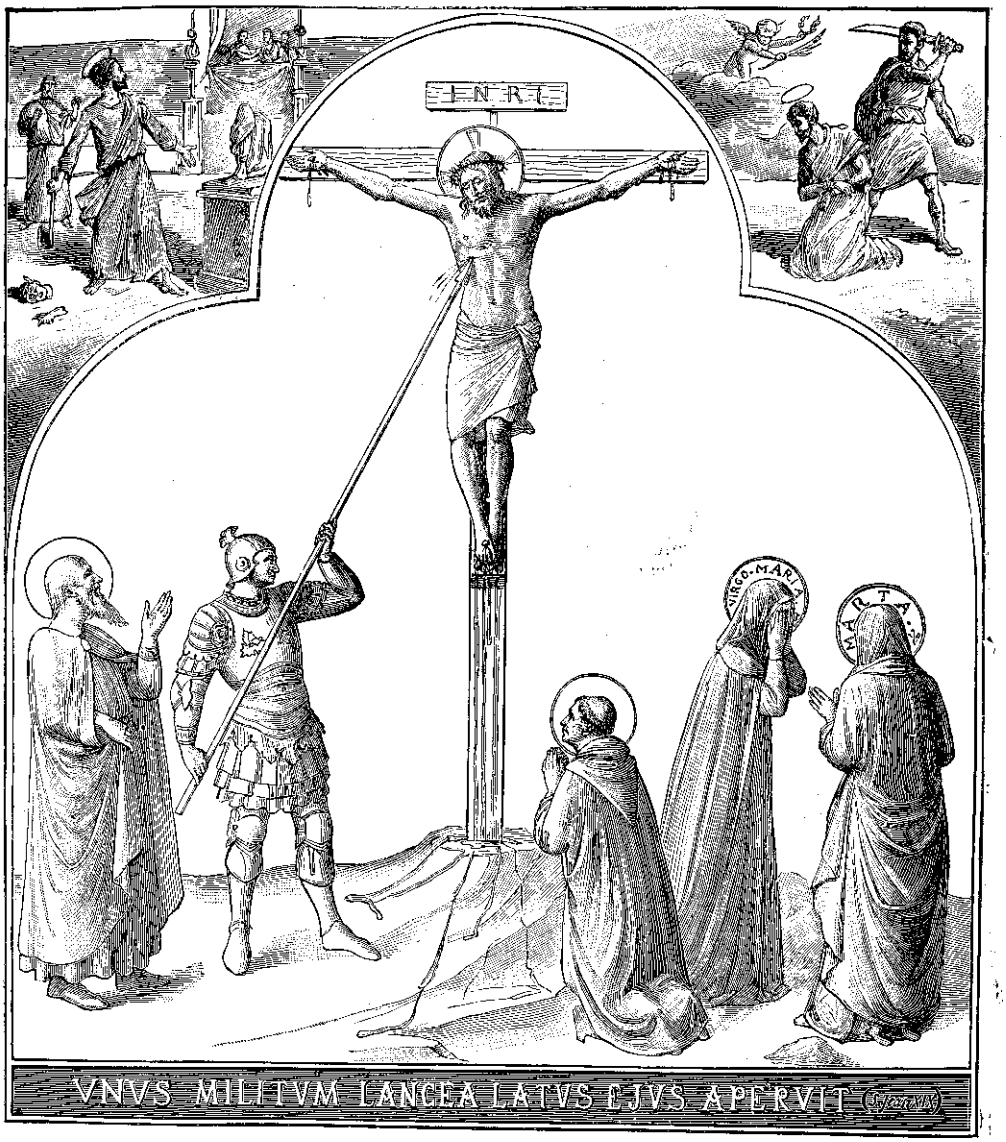
» Les religieuses de Quedlimbourg lavèrent pieusement son corps et le déposèrent dans le cercueil. Au moment où on le portait à l'église, des courriers expédiés en toute hâte par la reine de France, Gerberga, fille de la très sainte Mathilde, apportaient un pallium tissu d'or, pour cette auguste sépulture.

» Ainsi s'accomplissait la prophétie faite par la servante de Dieu, relativement aux palliums donnés à l'archevêque Wilhelm et au linceul dans lequel elle devait être elle-même ensevelie.

» Son corps fut déposé dans le tombeau du roi Henri, son époux, ainsi qu'elle l'avait demandé elle-même, voulant reposer là jusqu'au jour du jugement et de la résurrection bienheureuse. »

SAINT LONGIN, CENTURION

Premier siècle. — Fête le 15 mars.



Le soldat romain Longin perce le côté de Jésus et ouvre la source de vie. Saint Joseph d'Arimathie assiste à ce dernier outrage et se prépare à aller réclamer auprès de Pilate le droit d'ensevelir le corps de la Victime du salut. La Très Sainte Vierge, assistée par sainte Marthe, se détourne et cache son visage dans ses mains.

Ayant reçu du gouverneur la hache qui servait à immoler les victimes, Longin en frappa l'idole qui fut réduite en morceaux.

Martyre de saint Longin.

Au pied de la croix, Fra Angelico, écoutant plus les inspirations de son cœur que les données de l'histoire, a représenté saint Dominique en prières.

SAINT LONGIN AU CALVAIRE

Originaire de Sardial, petit village de Cappadoce, Longin était centurion de soldats romains au moment de la Passion. La tradition nous le montre comme le chef de ces infâmes soldats qui insultèrent le divin Maître durant toute une nuit et qui le conduisirent au milieu des plus cruels outrages d'Anne à Caïphe et de Caïphe à Pilate. Témoin de la bonté et de la patience du Sauveur, Longin devait bientôt sentir son cœur transformé : le lion devait se changer en agneau.

La sentence de mort venait d'être portée contre le Fils de Dieu; les juifs, avides de sang, s'empressèrent de charger la divine Victime du bois de son sacrifice et de lui faire gravir sous ce pesant fardeau la montagne du Calvaire. Longin et ses soldats marchaient en tête du terrible cortège, écartant la foule accourue pour assister au déicide. On atteignit ainsi le sommet du Golgotha. Longin, avec les siens, fut préposé à la garde du Sauveur. Là encore, il fut témoin de la patience du Rédempteur, il entendit cette prière de pardon sortir de sa bouche divine : « Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. »

Descendu du Calvaire quand la foule se fut écoulée, Longin dut bientôt y retourner, sur l'ordre de Pilate, pour constater la mort des trois crucifiés. Arrivés au haut de la montagne, les soldats rompirent d'abord les jambes des deux larrons encore vivants. Jésus était déjà mort, ils ne lui rompirent donc pas les jambes, car la prophétie devait s'accomplir : « Vous ne briserez pas un de ses os. » Mais Longin, saisissant sa lance, en perça le côté du Sauveur; c'était l'accomplissement d'une autre parole du Prophète : « Ils verront en Celui qu'ils ont transpercé. »

Du côté percé du Sauveur endormi du sommeil de la mort sortit aussitôt du sang et de l'eau. Avec ce sang et cette eau venait de naître l'Eglise, l'épouse de Jésus-Christ, figurée autrefois par Eve sortant du côté d'Adam pendant son sommeil mystérieux. Or, depuis de longues années, sans avoir perdu complètement la vue, Longin l'avait faible et peu distincte; au moment où il perça le côté du Seigneur, quelques gouttes de sang, qui tombèrent sur ses yeux, lui rendirent aussitôt la vue, et plus perçante qu'il ne l'avait jamais eue même au temps de sa jeunesse.

Avec la lumière du corps, Longin reçut la lumière de l'âme; la prière du Sauveur : « Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font », sembla résonner de nouveau à l'oreille du centurion romain. Il comprit que cette parole de pardon venait de recevoir en lui son premier accomplissement.

LONGIN A LA RÉSURRECTION

Après que le corps du Sauveur eut été enseveli, Longin fut chargé avec sa troupe de garder le sépulcre. Au troisième jour, le miracle de la Résurrection, qui plongea les soldats dans une si grande épouvante, le confirma davantage dans la vraie foi.

Plein d'amour pour le Sauveur, il ne cessa dès cet instant de raconter les miracles que le Fils de Dieu avait opérés et de répéter ce que lui et ses soldats avaient vu. Son zèle pour la vérité lui attira la haine des prêtres juifs et des pharisiens, qui avaient cherché d'abord à le corrompre par des présents et des promesses, lui voulant faire dire que, tandis que les gardes dormaient, les disciples de Jésus étaient venus dérober son corps. Mais Longin, en dépit de leur haine et de leur colère, ne cessait de publier la vérité.

A la vue de sa constance, les juifs résolurent de se venger de lui. Longin ne tarda pas à en être averti; la nuit suivante, accompagné de deux soldats comme lui convertis à la foi, il se retira chez les chrétiens de Jérusalem, quittant ainsi la milice du siècle pour ne plus combattre désormais que dans les rangs des serviteurs du Christ. Instruit et baptisé par les apôtres, il reçut, nous dit saint Isidore, avec l'imposition des mains, la charge de l'épiscopat.

SAINT LONGIN ÉVÊQUE DE CÉSARÉE, EN CAPPADOCE

Le soldat du Christ, ainsi prêt pour le combat, s'élança dans la lice. Suivi de ses deux compagnons, il quitta Jérusalem et se rendit à Césarée, en Cappadoce. Dans cette ville, il trouva déjà quelques chrétiens convertis par le premier discours de saint Pierre après la Pentecôte.

Il mena avec ses compagnons la vie monastique, habitant une humble maison hors de la ville; ils ne dédaignaient pas de travailler la terre de leurs mains; mais, pleins de zèle pour le salut des âmes, ils s'occupaient surtout d'augmenter le faible troupeau du Christ. Le Seigneur bénit les travaux de ces moines-apôtres et l'Eglise de Césarée devint bientôt florissante.

SAINT LONGIN DEVANT LE GOUVERNEUR DE CÉSARÉE

Le démon ne pouvait voir sans colère les travaux des serviteurs du Christ; il chercha à les arrêter en suscitant contre les chrétiens une violente persécution. Par ordre du gouverneur de la ville, Longin fut traîné au prétoire. Le gouverneur lui ordonna de sacrifier aux idoles; puis, sur le refus du saint évêque, il commanda qu'on lui brisât les dents et qu'on lui arrachât la langue. Les bourreaux exécutèrent sur-le-champ cette atroce sentence; mais, par un miracle éclatant, saint Longin ne perdit point l'usage de la parole.

Malgré ce prodige, le gouverneur ordonna de nouveau à l'évêque de sacrifier aux idoles et lui fit mettre entre les mains la hache qui servait à immoler les victimes. Longin prit la hache; mais, au lieu de frapper la victime, il se retourna vers les idoles et les réduisit en morceaux en s'écriant : « Si ce sont des dieux, nous le verrons. »

Les démons, quittant alors les idoles où ils avaient établi leurs sièges, entrèrent dans le corps du gouverneur et de tous les juges, qui commencèrent à aboyer comme des animaux, et roulèrent dans la poussière jusqu'aux pieds du confesseur.

Longin dit alors aux démons :

« Pourquoi habitez-vous dans des idoles?

— Nous habitons, répondirent les esprits infernaux, là où le nom du Christ n'est pas invoqué et où le signe de la Croix ne brille pas. »

Cependant, le gouverneur était devenu aveugle et demeurait toujours plongé dans le délire; Longin, le prenant en pitié, lui dit alors :

« Sache que tu ne pourras être guéri qu'après ma mort, je prierai alors pour toi auprès de Dieu et tu recouvreras la santé du corps et de l'âme. »

Ce qui arriva, en effet, après le martyre du Saint.

MARTYRE DE SAINT LONGIN

Le démon avait échoué une première fois dans son entreprise; plus furieux encore qu'aupa-

ravant, il suscita bientôt contre le Saint une seconde persécution.

Saint Longin s'était remis au travail de l'apostolat avec plus de zèle et d'ardeur que jamais; la foi du Christ croissait et florissait tous les jours davantage; la Cappadoce, presque entière, avait entendu la bonne nouvelle. La haine des juifs poussés par Satan s'alluma à cette vue; la nouvelle des nombreuses conversions parvint bientôt jusqu'aux pharisiens et aux princes des prêtres. Ils se rendent aussitôt auprès du lâche Pilate; ils lui font peur, le corrompent par des présents et lui persuadent enfin d'écrire à l'empereur que Longin, déserteur des armées impériales, prêche partout un nouveau roi, appelé Jésus, et range des foules entières sous son commandement. La lettre fut portée à Rome, et les juifs revinrent avec une réponse de César, condamnant Longin à la peine de mort.

Dès qu'il reçut la lettre, Pilate envoya des soldats en Cappadoce pour se saisir de Longin et le faire mourir comme traître et rebelle. Arrivés à Césarée, les soldats demandèrent la demeure de Longin, on la leur indiqua; en arrivant, ils virent auprès d'une humble maison un vénérable vieillard occupé à travailler la terre, c'était le saint évêque; ils l'abordèrent sans savoir qui il était.

« Ne connaîtriez-vous pas, lui dirent-ils, un ancien soldat nommé Longin, serviteur du Christ et ennemi des dieux? N'habite-t-il pas en ces lieux? Craignant qu'il ne nous échappe encore comme à Jérusalem, nous voudrions le surprendre.

— Suivez-moi, répondit l'évêque d'une voix douce, et je vous montrerai celui que vous cherchez. »

A ces mots, les soldats s'avancèrent, précédés du saint confesseur qui, plein de joie à la vue de la palme du martyre qui l'attendait, laissait échapper de son cœur ces paroles : « Bientôt, je verrai les cieux ouverts; bientôt, je contemplerai la gloire du Père; bientôt, je pourrai répéter les paroles que j'ai entendues sortir de la bouche d'Etienne, le premier martyr : « Seigneur Jésus, recevez mon âme. » Bientôt, au milieu des saints cantiques et du triomphe de la victoire, je monterai vers la Jérusalem céleste, patrie des anges et des saints. Je vais enfin quitter cette chair mortelle, je vais quitter cette prison, cette terre corrompue pour revêtir l'incorruptibilité. Je vais abandonner ce monde misérable, où tout est tempête et naufrage, et atteindre enfin le port véritable, où il n'y a plus de tristesse, mais rien qu'une joie éternelle! »

Cependant, on était arrivé dans l'humble maison. Longin fit asseoir les soldats et leur servit un festin abondant.

« Pourquoi donc, leur dit-il après le repas, recherchez-vous Longin avec tant de soin?

— Ceci est un secret, mais si vous nous promettez de n'en rien dire et de ne pas en avertir Longin, nous vous le découvrirons. »

Le saint évêque le leur promit et les soldats lui racontèrent comment Pilate avait écrit à l'empereur et ce que celui-ci avait répondu : « Enfin, dirent-ils, nous venons pour mettre à mort Longin et ses deux compagnons, déserteurs des armées impériales comme lui et ennemis des dieux. »

En apprenant que ses deux compagnons devaient aussi mourir pour la foi, Longin envoya aussitôt ses serviteurs leur porter cette heureuse nouvelle et presser leur retour. Les généreux chrétiens étaient alors loin de Césarée, occupés à prêcher Jésus-Christ aux habitants de la Cappadoce, aussi ne furent-ils de retour qu'après trois jours.

Pendant ce temps, Longin, toujours inconnu, traita généreusement ses hôtes; en apprenant enfin que ses deux compagnons étaient près d'arriver, il dit aux soldats :

« Venez, voici que je vais vous montrer Longin. »

Les soldats le suivent; à peine sont-ils hors de la maison que le Saint, se tournant vers eux, leur dit en souriant :

« Eh bien! c'est moi qui suis Longin, je suis celui que vous cherchez. »

Les soldats, remplis d'étonnement, ne pouvaient en croire leurs oreilles.

« Pourquoi parler ainsi? lui dirent-ils, nous vous voyons sourire, nous savons bien que vous n'êtes pas ce Longin que nous devons mettre à mort.

— Oui, oui, je suis Longin, l'ancien centurion; si je souris, c'est que, déjà, je vois les cieux ouverts. Je suis celui que vous cherchez, me voilà entre vos mains. »

En entendant ces mots, les soldats se regardent en silence, tandis que l'évêque, les yeux et les bras élevés vers le ciel, offre son âme à Dieu. Puis les soldats éclatent tout à coup en gémissements :

« O triste repas, s'écrient-ils, ô hospitalité qu'il nous faut payer par un crime! Comment, ô cher Longin, avez-vous pu recevoir et traiter si bien chez vous ceux qui étaient venus pour vous donner la mort? Les bourreaux entrent dans votre demeure et vous-même vous vous offrez en victime! Nous avons reçu chez vous un accueil favorable, nous sommes maintenant plus criminels que des voleurs. Qu'avez-vous fait! Prenez la fuite. Pour vous récompenser de votre hospitalité, nous voulons vous sauver la vie. Comment pourrions-nous, en effet, porter le glaive contre vous? nous avons mis la main dans le plat, cette main se refuse maintenant à vous donner la mort. Nous préférons encourir la colère de Pilate plutôt que de blesser notre conscience; nous sommes prêts à tout souffrir plutôt que de vous remercier par une telle récompense!

— Non, non, répond Longin, vous ne me rendrez pas malheureux en me donnant la mort. Frappez, faites ce qui vous a été ordonné. Pourquoi ne pas vouloir me mettre en possession des biens éternels qui m'attendent? Pourquoi pleurer ainsi ma mort? Ce n'est pas la mort que vous allez me donner, mais vous allez m'ouvrir les portes de la vie éternelle. Je préfère la mort à cette vie de la terre, car, ici-bas, je suis éloigné de mon Dieu, je ne jouis pas de sa vue bienheureuse. Bientôt, ô mes amis, vous serez consolés, quand vous saurez que je jouis du bonheur céleste; que cette seule pensée fasse votre joie et votre consolation. Ne pleurez pas celui qui va quitter la terre, mais félicitez celui qui va recevoir la récompense des élus. Permettez-moi de rendre témoignage par mon sang à celui que j'ai vu mourir pour nous sur une Croix. Je craindrais d'être accusé par la nature entière si je ne rendais pas témoignage à celui dont la mort a plongé le soleil dans le deuil et ébranlé la terre. Je veux verser mon sang pour celui dont j'ai percé le Cœur sacré! »

Longin parlait encore quand ses deux compagnons arrivèrent enfin auprès de lui. A leur vue, plein de joie, il s'écria en se jetant à leur

cou : « Salut, guerriers du Christ; salut, héritiers du royaume céleste. La porte en est déjà ouverte; les anges sont là, prêts à recevoir nos âmes pour les offrir au Fils de Dieu. Je vois des lumières étincelantes; les palmes et les couronnes sont déjà préparées. »

Puis, se tournant vers les bourreaux :

« Faites donc, je vous en prie, ce qui vous a été ordonné. »

Enfin, s'adressant à son serviteur : « Allez, dit-il, me chercher une robe blanche, afin que j'entre ainsi vêtu dans la salle du festin nuptial. »

Longin embrassa alors de nouveau ses deux compagnons, puis ses bourreaux, et leur indiqua le lieu où il désirait être enseveli. Les trois serviteurs du Christ, tombant à genoux, présentèrent leur cou aux soldats et eurent la tête tranchée.

MIRACLES DE SAINT LONGIN

Pour obéir à l'ordre de Pilate, les bourreaux prirent alors la tête du saint évêque; arrivés à Jérusalem, le gouverneur fit placer cette tête vénérable sur une des portes de la ville. Mais Dieu glorifia encore son serviteur; cette tête brillait pendant la nuit comme un astre étincelant et éclairait tous les alentours. Furieux de ce nouveau miracle, les juifs jetèrent à la voirie la précieuse relique. Les anges veillèrent sur elle en attendant le jour où Dieu l'en fit retirer d'une manière miraculeuse.

Une femme de Cappadoce, pauvre et aveugle, n'ayant, pour consoler son veuvage, qu'un fils, qui la menait par la main, entreprit le voyage de Jérusalem pour y prier Notre-Seigneur de la délivrer des maux dont elle était accablée. Mais à peine fut-elle arrivée que son fils, sa dernière espérance et son unique soutien, mourut entre ses bras.

La malheureuse veuve éclata aussitôt en plaintes et en gémissements; accablée enfin par la fatigue et la douleur, elle s'endormit profondément. Pendant son sommeil, saint Longin lui apparut, la consola en lui montrant que les peines que Jésus-Christ avait souffertes étaient incomparablement plus grandes que les siennes; puis il lui raconta son martyre et finit en lui disant :

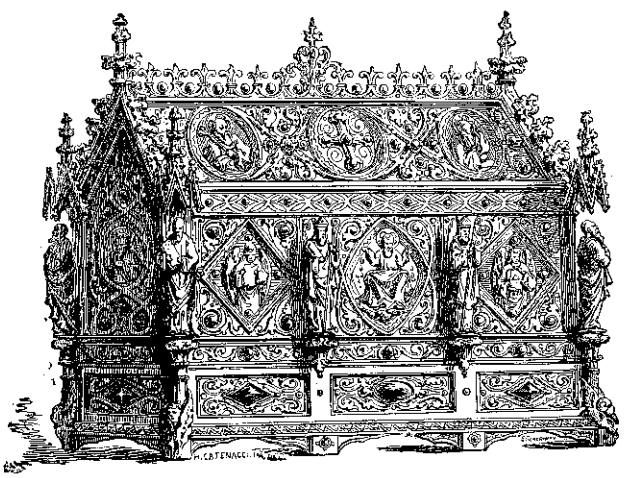
« Allez chercher ma tête cachée sous le fumier; dès que vous l'aurez touchée, vous serez guérie. Puis, bientôt, je vous montrerai votre enfant, afin de vous consoler. »

A son réveil, la femme, encouragée par ces paroles, se fit conduire à l'endroit qui lui était marqué; elle creusa la terre avec ses mains, et, au contact de la précieuse relique, recouvra la vue.

La nuit suivante, saint Longin lui apparut de nouveau, et lui présenta son fils revêtu d'une robe éclatante : « Voilà, ô femme, lui dit-il, celui que vous pleurez, consolez-vous en voyant sa gloire et son bonheur; le Seigneur l'a commis à ma garde, et il a été reçu dans les rangs des saints. Prenez ma tête et ensevelissez-la avec le corps de votre fils. »

A ces mots, la pieuse femme se leva, prit la relique et l'ensevelit honorablement avec le corps de son fils. Son cœur plein de joie débordait en paroles de reconnaissance : « Je sais maintenant, disait-elle, que Dieu n'abandonne pas ceux qui l'aiment. Je suis venue pour demander la vue du corps et j'ai recouvré en même temps la lumière de l'âme. La mort de mon fils causait ma douleur et voilà que, maintenant, il est ma joie, il prie pour moi auprès du trône de Dieu, au milieu des prophètes et des martyrs. »

☞ Saint Longin, qui recouvra la vue miraculeusement, est surtout invoqué pour les maux d'yeux.



LA VÉNÉRABLE LOUISE DE MARILLAC

FONDATRICE, AVEC SAINT VINCENT DE PAUL, DES FILLES DE LA CHARITÉ

15 mars 1660.

Elle donne ses enseignements aux premières Sœurs de Charité. Leur recommandant la dévotion à la Très Sainte Vierge : « Voilà, leur dit-elle, votre unique Mère. »

SON ENFANCE — SAINT VINCENT DE PAUL LUI PRÉDIT SA MISSION PROVIDENTIELLE

Louise de Marillac était née à Paris, le 12 du mois d'août 1591. Toute jeune encore, elle eut la douleur de perdre sa mère. Son père, Louis de Marillac, seigneur de Ferrières, lui fit donner une éducation très soignée et très chrétienne qui la prépara à sa mission providentielle.

Elle s'était déjà vouée à la pratique d'une vie toute charitable, lorsqu'un jour saint Vincent de Paul, apprenant qu'elle avait visité, à Paris, un malade atteint de la peste, lui écrivit : « Ne craignez point, Mademoiselle; Dieu veut se servir de vous pour quelque chose qui regarde sa gloire, et j'estime qu'il vous conservera pour cela. »

Ces paroles prophétiques eurent leur visible réalisation lorsque, quelques années après, Louise de Marillac, de concert avec saint Vincent de Paul et sous sa conduite, fonda la Compagnie des Filles de la Charité, aujourd'hui répandue dans tout l'univers, comme un peu auparavant sainte Jeanne de Chantal avait, sous la conduite de saint François de Sales, établi l'Ordre de la Visitation.

SON MARIAGE — PRÉMICES DE LA VIE DE CHARITÉ SON VEUVAGE

Louise de Marillac avait reçu la brillante et forte instruction qu'on donnait au XVII^e^ siècle. Son père lui apprit le latin et la philosophie. Elle cultivait les arts, et l'on conserve quelques tableaux de piété peints de sa main : « Elle n'eût su en faire d'autres, » écrit son historien

Le ciel, qui la destinait pour l'assistance des pauvres, l'unit à une famille qui faisait une profession particulière d'exercer la charité. Il lui donna pour époux Antoine Le Gras, né à Montferrand en Auvergne. Il était secrétaire des commandements de la reine Marie de Médicis; sa famille s'était signalée par l'amour des malheureux, et avait fondé un hôpital dans la ville du Puy. Louise de Marillac avait alors vingt-deux ans, et c'est dans l'église de Saint-Germain, à Paris, qu'elle reçut la bénédiction nuptiale, au mois de février 1613.

Ce fut sous la conduite du P. Honoré de Champigny, Capucin, puis sous celle de Mgr Camus, l'illustre évêque de Belley, l'intime ami de saint François de Sales, qu'elle se forma à la pratique des exercices spirituels dont elle faisait ses délices.

« Je suis consolé, lui écrivait l'évêque de Belley, que les exercices du recueillement et les retraites spirituelles vous soient si utiles et si savoureuses. » Dieu, sans doute, la préparait par là au rôle qui lui était destiné; plus tard, en effet, on vit les plus grandes dames de Paris venir à la maison des Filles de la Charité, y faire auprès d'elle leur retraite spirituelle et s'aider de ses conseils et de son expérience.

Dieu la rendit mère d'un fils qui, plus tard, fut pourvu d'un emploi à la Cour des monnaies, et qui pratiqua toujours les vertus d'une vie très chrétienne. Son mari fut emporté par la mort après quelques années de leur mariage, au mois de décembre 1625. Modèle de la femme forte, Louise de Marillac ne chercha alors d'appui qu'en Dieu; en cette circonstance, elle se confessa et communia, non seulement pour se fortifier par la présence de Notre-Seigneur, mais pour se consacrer à lui comme à son unique Epoux.

C'est alors que son directeur, l'évêque de Belley, qui la voyait dans le dessein de se donner tout entière aux œuvres de piété, ne pensa qu'à l'y affermir. Ne pouvant lui-même faire de longs séjours à Paris, il crut ne la pouvoir confier à un guide plus sage que Vincent de Paul, dont saint François de Sales, son ami, lui avait donné la plus haute et la plus juste idée.

OVATIONS A BEAUVAIS — ÉPREUVES A CHALONS LES CONFRÉRIES DE CHARITÉ

Saint Vincent de Paul établissait par lui-même ou par ses missionnaires des confréries de charité dans les paroisses où se donnaient les missions. C'étaient de pieuses associations de femmes chrétiennes qui se dévouaient pour visiter et soigner les malades de la paroisse. Il fallait entretenir leur zèle, parfois le ressusciter; Vincent de Paul chargea de cette mission Louise de Marillac. Elle s'y livra avec un dévouement sans bornes, elle profitait souvent de cette visite pour créer, à côté de la confrérie, une autre œuvre importante, celle des petites écoles pour les enfants du peuple.

De nombreuses paroisses des environs de Paris, puis les diocèses voisins, furent ainsi visités par Louise de Marillac. A son arrivée à Beauvais, elle reçut une sorte d'ovation, mais elle n'en usa que pour la gloire de Dieu. C'est dans cette occasion que son sage directeur, saint Vincent, qui la soutenait dans ses consolations comme dans ses épreuves, lui écrivit : « Il faut faire comme l'abeille qui compose son miel aussi bien de la rosée qui tombe sur l'absinthe que de celle qui tombe sur la rose. » Les hommes voulaient assister aux entretiens de cette femme forte; comme on leur dit que les femmes seules y étaient admises, ils se cachèrent dans la chambre où elle parlait, afin de pouvoir l'entendre. La confrérie fut établie dans les dix-huit paroisses de Beauvais.

Au moment du départ de Louise de Marillac, on voulut lui faire cortège, et la population l'accompagna sur la route de ses bénédictions et de ses hommages. Un enfant tomba sous la roue d'une voiture; au milieu de l'anxiété générale, la servante de Dieu fit quelques prières et l'on vit aussitôt cet enfant se lever sans aucune blessure, et marcher avec une entière liberté.

En d'autres endroits, elle trouvait des contradictions ; l'évêque de Châlons, entendant parler pour la première fois de ces innovations charitables, s'en émut et laissa savoir ses impressions défavorables. « Dites-lui simplement ce que vous faites, écrivit alors saint Vincent à sa fille spirituelle : offrez de retrancher de votre procédé ce qui lui déplaira et de tout quitter, s'il le juge à propos. C'est là l'esprit de Dieu, je ne trouve de bénédiction qu'en cela. » Ce fut ce dernier cas qui se réalisa; Louise de Marillac renonça à ses saintes entreprises plutôt que de contrister le prélat.

Un autre jour, le curé de Villepreux s'étant opposé, lui aussi, à l'établissement que Louise de Marillac voulait faire en cette paroisse. « Cédez, lui écrivit Vincent de Paul, un seul acte de soumission est comme un beau diamant qui vaut mieux qu'une montagne de pierres, c'est-à-dire d'actes faits par votre propre volonté. » Bientôt le curé revint à d'autres sentiments et lui laissa toute liberté d'organiser la confrérie de la charité et les écoles.

FONDATION DES FILLES DE LA CHARITÉ

Louise de Marillac était mêlée à toutes les œuvres charitables qu'entreprenait Vincent de Paul. Les plus grandes dames de Paris s'étaient unies en associations pour visiter les malades des hôpitaux et les pauvres de la ville; mais c'était une tâche considérable, et l'on remarquait bien des inégalités dans leur assiduité. Il fallait des filles dévouées qui, par amour de Dieu, voulussent se consacrer entièrement à ce ministère. Vincent de Paul trouva une de ces âmes d'élite dans une de ses missions à Villepreux. Il mit cette première Fille de la Charité sous la conduite de Louise de Marillac, « qui n'était jamais lasse de bien faire, » comme il s'exprime lui-même : après celle-là il lui en confia deux, puis un grand nombre, pour qu'elle les formât au soin des malades et à la vie spirituelle : c'était vers 1633. Louise de Marillac donnait elle-même l'exemple. Le 25 mars 1634, elle prononça la formule de sa consécration. Depuis lors, c'est à cette date, en la fête de l'Annonciation de la Très Sainte Vierge, que les Filles de la Charité, en souvenir de l'institution de leur pieuse fondatrice, renouvellent chaque année les vœux qui les lient à Dieu et au service des pauvres. Vincent de Paul leur traça des règles où, avec une confiance que la suite n'a pas démentie, il plaça toutes les autres vertus sous la garde de la

charité. Il donnait à ses filles « pour monastère la maison des malades, pour cloître les rues de la ville, pour clôture l'obéissance, pour grille la crainte de Dieu, pour voile la sainte modestie. » Cette parole de l'Apôtre : « La charité de Jésus-Christ nous presse, » fut leur devise; leurs œuvres prirent bientôt une admirable extension.

Dispersée un instant par l'orage de la Révolution, leur communauté s'est réformée en ce siècle, elle est plus florissante encore qu'auparavant.

TRAVAUX INCESSANTS — ELLE NE VIT QUE PAR MIRACLE

Avec une santé délicate, Louise de Marillac suffisait à des œuvres sans nombre. Par sa vie de labeur sans trève, elle était vraiment, comme s'exprimait saint Vincent de Paul, « meurtrière d'elle-même. » Lorsqu'elle succomba, le Saint dit aux Filles de la Charité, qu'il y avait vingt ans qu'elle ne vivait que par miracle.

« La charité de Jésus-Christ qui les pressait » poussait ses filles partout où il y avait des misères à soulager : elle-même les y conduisait ou allait les visiter. Angers fut la première maison qu'elles acceptèrent hors de Paris.

Peu après, elle alla les installer à Nantes, où elles provoquèrent immédiatement l'admiration. Elle écrivait à cette occasion : « Toutes les dames de la ville prirent la peine de venir nous visiter. Dès le lendemain de notre arrivée, nos Sœurs se mirent à travailler avec un grand zèle, et, en peu de jours, il se trouva un tel changement à l'hôpital que le monde prenait plaisir à y venir. Il y avait aux repas des pauvres une telle affluence qu'on ne pouvait presque approcher des tables ni des lits des malades. »

A Paris, le rapprochement des armées amena l'accroissement de la misère, en 1652. Louise de Marillac pourvut au soulagement de 14000 personnes pendant six mois : chaque jour, dans les divers quartiers de la ville, ses filles distribuaient à ces pauvres de quoi entretenir leur vie. Aux environs de la ville, elle les envoyait panser les pestiférés. Calais était assiégé, elle y envoya des Sœurs pour soigner les soldats : les deux premières succombèrent peu de jours après leur arrivée; aussitôt vingt autres se présentèrent pour les remplacer.

Les Filles de la Charité, appelées dès lors par Marie de Gonzague, reine de Pologne, avaient pénétré dans ce pays, après avoir soigné les blessés dans les camps et les pestiférés à Varsovie. Elles ouvrirent dans cette dernière ville une maison pour recueillir les orphelins et abriter les gens sans asile. Rien n'effrayait Louise de Marillac pour ses filles; ayant à en envoyer quelques-unes pour le soin des galériens, après leur avoir recommandé la modestie et la douceur parmi les malheureux habitants des bagnes, elle leur disait de ne pas craindre, et que Dieu les garderait comme il fit des trois enfants dans la fournaise ardente, puisque c'était par charité et par obéissance qu'elles entreprenaient cet emploi. C'était là sa grande théorie.

AMOUR DE L'ÉGLISE
LE PAPE, LIEUTENANT DE JÉSUS-CHRIST

Louise de Marillac aimait Jésus-Christ dans les pauvres, elle l'aimait aussi dans l'Eglise, où il vit dans l'autorité de saint Pierre et de ses successeurs et dans la puissance surnaturelle des prêtres. Pleine d'amour pour le Souverain Pontife qu'elle appelait « le Père saint des chrétiens et le vrai lieutenant de Jésus-Christ, » elle faisait souvent solliciter sa bénédiction.

La foi de Pierre était sa foi. Elle rompit ses rapports avec son amie, la Dsse de Liancourt, parce que celle-ci s'était laissée attirer vers l'hérésie janséniste et ne s'en voulait pas déprendre. Une autre fois, elle retira les Sœurs d'un établissement — c'était à Chars — parce que le curé était imbu des doctrines de la secte janséniste et qu'elle craignait que ces idées ne vinssent à déteindre sur ses filles.

Sa piété allait s'alimenter aux pèlerinages, notamment à Montmartre, afin d'honorer saint Denis, pour qui elle avait une spéciale dévotion. Dans une de ses méditations pour la fête de ce grand Saint, elle a écrit ces paroles : « Obtenez pour ce peuple, que votre sang acquit à Jésus-Christ, que cette montagne, encore fumante, attire la flamme de l'amour sacré; embrasez les cœurs; » comme si elle eût prophétisé l'œuvre de zèle et d'amour qui devait rayonner au sommet de Montmartre au XIXe siècle.

LES PAUVRES, « NOS SEIGNEURS ET NOS MAITRES »

Bossuet écrivit un de ses plus beaux discours sur l'éminente dignité des pauvres dans l'Eglise de Dieu. Inspirée par sa charité comme Bossuet l'était par son génie, Louise de Marillac exposait la même doctrine aux Filles de la Charité qu'elle formait. L'ancien coutumier de la communauté dit : « Mademoiselle — c'est le titre qu'on lui avait gardé parmi ses filles — avait tant de respect et de dévotion pour les pauvres que, dès le commencement de l'établissement de la Charité, elle a recommandé à ses filles de les servir avec une grande charité et humilité, les regardant comme leurs seigneurs et leurs maîtres; pour cet effet, elle voulait qu'on leur destinât le premier morceau de pain que l'on coupait pour le déjeuner et le premier potage que l'on servait pour le dîner. » Elle les soignait de ses mains, comme elle fit un jour en particulier pour un pestiféré, œuvre dont saint Vincent la félicita. Elle lavait les pieds des pauvres prisonniers. Visitant les villages, elle y faisait l'école, pour dresser à cet emploi les maîtresses qu'elle y laissait. Dans ces rencontres, elle vivait souvent très pauvrement, jusqu'à coucher par terre, sur un peu de paille, avec la Sœur qui l'accompagnait. Plus d'une fois, elle tomba malade de privations et de fatigues.

LOUISE DE MARILLAC RENONCE A LA SUPÉRIORITÉ MAIS ELLE EST ÉTABLIE PAR SAINT VINCENT SUPÉRIEURE A VIE

Le 30 mai 1656, Vincent de Paul promulgua les statuts de la Compagnie des Filles de la Charité, en présence des Sœurs réunies pour une de leurs conférences habituelles.

« Le premier article de vos statuts, dit-il, établit donc que la Compagnie sera composée de veuves et de filles qui éliront l'une d'entre elles pour être leur supérieure pendant trois ans; que cette même supérieure pourra encore être continuée pendant trois autres années consécutives, mais non plus. Ceci bien entendu, ajouta le Saint, n'aura lieu qu'après le décès de Mademoiselle. » A ces mots, Louise de Marillac se jeta à genoux et supplia saint Vincent de ne pas suspendre l'application de la règle et de la décharger d'un emploi dont elle s'estimait indigne. Mais le Saint s'empressa de la faire rasseoir et, se refusant absolument d'entrer dans ses sentiments, il exprima le désir que Dieu la laissât à ses filles encore de longues années. « Il conserve ordinairement, ajouta-t-il, par des moyens extraordinaires

ceux qui sont nécessaires à l'accomplissement de ses œuvres, et si vous y prenez bien garde, Mademoiselle, il y a plus de dix ans que vous ne vivez plus, au moins de la manière ordinaire. » Il dit en une autre circonstance que la servante de Dieu « ne vivait plus que par miracle. »

LA MORT — NOUS NOUS RETROUVERONS AU CIEL

Au mois de mars 1660, Louise de Marillac sentait que son exil ici-bas allait finir. La suprême consolation qu'elle avait demandée à Dieu depuis un grand nombre d'années était d'être assistée à ce dernier moment par le père et le guide de son âme, Vincent de Paul. Dieu l'en priva. Vincent de Paul était âgé de quatre-vingt-cinq ans; il allait succomber lui-même, quelques mois plus tard, et il dut se contenter d'envoyer à sa fille mourante sa bénédiction. Il lui fit dire ces paroles de rendez-vous, sublimes dans leur simplicité : « Mademoiselle, vous allez devant; j'ai l'espoir, avant peu, de vous revoir au ciel. »

Elle communia des mains du curé de Saint-Laurent qui l'assistait. Celui-ci l'engagea à donner encore une fois sa bénédiction à ses filles. Elle y consentit : « Mes chères Sœurs, leur dit-elle, résumant en cet instant solennel ce qui avait été la passion de toute sa vie et le vœu suprême de son cœur, je continue de demander à Dieu pour vous sa bénédiction et je le prie de vous faire la grâce de persévérer en votre vocation pour le servir de la manière qu'il demande de vous; ayez bien soin du service des pauvres et surtout vivez bien ensemble dans une grande union et cordialité, vous aimant les unes les autres, pour imiter l'union et la vie de Notre-Seigneur, et priez bien la Sainte Vierge qu'elle soit votre unique Mère. » Elle ajouta qu'elle mourait dans une haute estime de leur vocation, et que vécût-elle cent ans, elle ne saurait leur demander autre chose que d'y être fidèles.

Un prêtre de la Mission tenait à son chevet la place de Vincent de Paul et ne la quittait pas. Il lui appliqua l'indulgence de la bonne mort. Vers les 11 heures, elle fit baisser les rideaux comme pour se recueillir et depuis lors ne parla plus. Un demi-quart d'heure après, elle rendait doucement son âme à Dieu. On était au lundi 15 mars 1660. Le curé de Saint-Laurent, sa paroisse, auquel elle avait fait une confession générale, était présent. Il ne put s'empêcher de s'écrier dans son admiration : « O la belle âme qui emporte avec elle la grâce de son baptême! »

FUNÉRAILLES — MERVEILLEUX PARFUMS

Les funérailles furent très simples. C'était pour se conformer à la volonté exprimée par la pieuse fondatrice qu'on ne fit pas plus pour elle que pour ses Sœurs. « Agir autrement, avait-elle dit, ce serait me déclarer indigne de paraître mourir en vraie Sœur de Charité, quoique je n'estimasse rien de plus glorieux que cette qualité. » Elle fut inhumée en l'église de Saint-Laurent, dans la chapelle de la Visitation. Ses restes ont été transférés, et ils reposent aujourd'hui dans la chapelle de la maison-mère des Filles de la Charité, 140, rue du Bac, à Paris. C'est la chapelle honorée, en 1830, de l'apparition de la Très Sainte Vierge et de la manifestation de la médaille miraculeuse.

L'ancien auteur de la vie de Louise de Marillac (Gobillon) termine ainsi son ouvrage : « Il semble que Dieu ne se contente pas d'avoir fait connaître le mérite de cette servante fidèle, par tant de biens qu'il a opérés par son ministère; mais qu'il a même dessein de se déclarer, par des preuves sensibles, sur le jugement qu'il a prononcé à sa mort, et qu'il veut découvrir sa gloire par des effets extraordinaires qu'il fait paraître à son tombeau. Il en sort de temps en temps comme une douce vapeur qui répand une odeur semblable à celle de la violette et de l'iris dont il y a un grand nombre de personnes qui peuvent rendre témoignage; et ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que les Filles de la Charité qui viennent faire leurs prières sur son tombeau s'en retournent quelquefois si parfumées de cette odeur qu'elles la portent avec elles aux Sœurs malades dans l'infirmerie de la maison. J'y pourrais ajouter le témoignage de l'expérience que j'en ai faite plusieurs fois. Je pourrais dire, qu'après avoir pris toutes les précautions possibles pour examiner si ce n'est point un effet de quelque cause naturelle, je n'en ai pu découvrir aucune à laquelle on le puisse attribuer. Mais de quelque qualité que soit l'odeur qui s'élève du sépulcre de cette servante des pauvres, il en sort une toute spirituelle des exemples de sa vie, plus précieuse que tous les parfums, qui est un ouvrage miraculeux de la grâce et la marque la plus glorieuse de sa sainteté et qui s'est répandue dans toute l'Eglise de Dieu. »

LOUÉE PAR LA BOUCHE DES SAINTS

La plus précieuse déposition au procès de béatification de Louise de Marillac sera toujours l'éloge de saint Vincent, prononcé dans deux conférences qu'il tint à Saint-Lazare pour les Filles de la Charité, quelques jours après la mort de leur Mère et qu'il présida malgré ses infirmités.

Chacune des Sœurs fut invitée à rappeler ses souvenirs et à dire ses pensées sur la pieuse fondatrice.

La première Sœur interrogée ne put parler. La douleur et les larmes étouffèrent sa voix; elle ne put se souvenir de sa bonne Mère sans se rappeler qu'elle l'avait perdue, et il fallut attendre que d'autres eussent parlé pour qu'elle prît la parole plus tard. Dans ces conférences où Vincent de Paul parlait au cours de l'entretien ou bien le concluait, suivant l'occasion, et qui rappellent les conférences naïves et sublimes des Pères du désert, le Saint loua particulièrement la prudence hors ligne de Louise de Marillac, sa charité, sa pureté. Il dit entre autres choses : « Je pensais tantôt devant Dieu et disais : Seigneur, vous voulez que nous parlions de votre servante, car c'est l'ouvrage de vos mains; et je me demandais : Qu'as-tu vu depuis trente-huit ans que tu la connais? Qu'as-tu vu en elle? Il m'est venu quelque petit moucheron d'imperfection; mais de péché mortel, oh! jamais! jamais!

» C'était une âme pure en toute chose, pure en sa jeunesse, pure en son mariage, pure en son veuvage. Vous aviez sous les yeux, mes filles, un beau modèle : il est maintenant là-haut. Votre bonne Mère, qui est maintenant au ciel, n'aura pas moins de bonté pour vous qu'elle en avait sur la terre. Et quoique l'on ne doive pas prier en public les morts qui ne sont pas canonisés, on le peut en particulier; vous pouvez donc demander des grâces à Dieu par elle. »

La cause de béatification de la vénérable Louise de Marillac a été introduite par un décret de la Sacrée Congrégation des Rites, sanctionné par le Souverain Pontife Léon XIII, le 10 juin 1895.

Bien des grâces sont attribuées déjà à son intercession.

LA VÉNÉRABLE LOUISE DE MARILLAC

ET LE SOIN DES MALADES

La Vénérable Louise de Marillac.

MISSION DE LOUISE DE MARILLAC

En ces tristes jours où l'Hôtel des Invalides, les Quinze-Vingts, le Val-de-Grâce, les hôpitaux militaires sont laïcisés, où les blanches cornettes, symboles du dévouement le plus pur et le plus absolu qui existe, chassées ou sur le point de l'être, désertent nos hospices, c'est pour nous comme un besoin de rappeler le souvenir de la vénérabe Louise de Marillac (Mlle Le Gras), fondatrice des Filles de la Charité. Nous ne referons pas sa biographie, donnée ailleurs (1), mais nous examinerons plus en détail un côté de son œuvre : le soin des malades.

Le lecteur pourra, s'il le veut, établir lui-même la comparaison avec la conduite actuelle de nombre d'infirmiers et d'infirmières à gages, d'esprit et de mœurs ultra-laïques, imposés ici et là à la place des Sœurs.

Nièce du maréchal de Marillac, garde des Sceaux sous Louis XIII, Louise avait reçu une éducation digne de sa naissance.

Mariée à vingt-deux ans à M. Le Gras, secrétaire des commandements de Marie de Médicis, elle fit, vers l'année 1614, ses premiers essais de charité à Paris, sur la paroisse Saint-Sauveur. On en a ce témoignage écrit d'une de ses servante

(1) *La vénérable Louise de Marillac*, n° 837 de la collection des *Vies des Saints*.

qui l'avait vue à l'œuvre : « Elle avait alors, dit-elle, une grande dévotion à servir les pauvres. Elle leur portait des douceurs et des confitures, du biscuit ou autres bonnes choses. Elle les peignait, elle nettoyait la gale et la vermine..... »

Déjà, l'œuvre préférée de Louise était la visite des malades.

La Providence disposa les événements de façon à la donner bientôt toute à eux. Dès 1625, Louise de Marillac perdait prématurément son mari, elle faisait vœu de garder fidèlement le veuvage et de se consacrer au Seigneur, et surtout elle avait l'heureuse fortune de trouver pour directeur de son âme saint Vincent de Paul, le père des pauvres et l'apôtre de la charité.

Ces deux âmes étaient bien faites pour se comprendre.

M. Vincent, comme on l'appelait, venait précisément d'établir dans sa paroisse de Châtillon-les-Dombes, puis en divers autres lieux, des confréries de femmes pieuses pour la visite des malades : il leur avait donné le titre de *Servantes des pauvres*, et les associations elles-mêmes portaient le beau nom de *Charités*.

Dès qu'il connut Mlle Le Gras et qu'il eut accepté de la diriger, il n'eut pas de peine à l'intéresser à une œuvre si en rapport avec ses généreuses aspirations.

Ces groupements de femmes chrétiennes, il fallait les maintenir dans la ferveur et l'esprit primitifs, il fallait stimuler leur zèle, resserrer leurs liens, et pour cela, les visiter sans relâche. Seule, une femme pouvait remplir convenablement ce rôle. Louise de Marillac s'en chargea « au nom de Dieu », sur le désir de son saint directeur, et, non contente des quelques Charités déjà existantes, elle se mit à en fonder une multitude d'autres, à la ville ou en province, à Paris et dans les diocèses voisins, ne s'appartenant plus, faisant deux parts de son année, visitant l'été les confréries de la campagne, l'hiver celles des villes, sans jamais connaître le découragement ni la fatigue.

De la sorte, comme parle l'historien de Vincent de Paul, « ce que les plus riches n'eussent osé tenter, je dis la fondation non pas d'un hôpital, ni de dix, mais de cent et encore davantage, un pauvre prêtre et — peut-on ajouter — une pauvre veuve l'ont opéré, non, à la vérité, en édifiant des maisons pour y recevoir les pauvres malades, mais en procurant l'établissement des confréries de la Charité », qui soignent les malheureux à domicile.

Et l'on sait, remarque avec raison le même auteur, si les malades ainsi assistés préfèrent leur pauvre chambre à tous les Hôtels-Dieu du monde!

Voyons à l'œuvre la pieuse visitatrice des *Charités*.

UNE VISITE AUX CONFRÉRIES

Le matin de son départ, Louise de Marillac communie; après quoi, elle prend le coche ou un cheval, et affronte les distances, les mauvaises routes, les pauvres gites, les fâcheuses rencontres, pour se rendre au lieu que lui a montré l'obéissance. Elle accepte volontiers toutes les incommodités, « afin de prendre plus de part aux misères des pauvres », dit son premier biographe.

Son premier soin est de se présenter au curé, munie de lettres de recommandations, et de se faire autoriser dans la paroisse. Si, par hasard, elle n'est point agréée, elle passe outre, car M. Vincent lui a appris qu'un acte de soumission en pareil cas vaut mieux que tout le bien qu'elle pourrait faire.

Presque toujours, M. le Curé l'accueille avec grande joie et les membres de la confrérie se rassemblent bientôt autour d'elle.

Louise, après s'être enquise du bien accompli jusqu'ici, relit et commente le règlement de la *Charité*, l'adaptant aux circonstances et aux lieux.

Voici un échantillon de ce qu'elle enseignait, autant en exemple qu'en paroles, au cours de ces visites.

« Ce pauvre malade abandonné, disait-elle, on l'ira voir incontinent, on le rafraîchira d'une chemise blanche, s'il en a besoin. On lui portera un crucifix qu'on attachera au lieu où il le puisse voir; on lui portera les meubles qui lui sont nécessaires, comme une serviette, une tablette, une gondole (vase à boire), une écuelle, un petit plat, une cuillère. On le fera se confesser pour communier le lendemain, et l'on parera à cette fin la maison du malade. »

Puis elle entre dans les plus menus détails : Chaque *Sœur* — ainsi se nommaient déjà entre elles les servantes des pauvres, — à son jour, apprêtera à manger et servira ses malades : « Elle les abordera et saluera gaiement et charitablement, accommodant la tablette sur le lit, mettant une serviette dessus, une assiette, une cuillère et du pain, lavant les mains du malade, disant le *Benedicite*, trempant le potage dans l'écuelle, mettant la viande dans un plat, puis conviant le malade à manger, pour l'amour de Jésus et de sa sainte Mère, le tout avec amour, comme si elle avait affaire à son fils, ou plutôt à Dieu qui impute fait à lui-même le bien fait à ce pauvre. La chrétienne Sœur lui dira quelque petit mot de Notre-Seigneur en ce sentiment, tâchera de le réjouir s'il est désolé..... »

Tous ces soins, toutes ces attentions avaient un but plus élevé que la santé du corps. D'après Louise de Marillac, l'assistance spirituelle était le premier devoir des Sœurs : « Elles disposeront à mieux vivre ceux qui guérissent et à bien mourir ceux qui tendront à la mort. Pour ceux-ci, elles avertiront leur sieur curé de leur administrer l'Extrême-Onction, les induiront à avoir entière confiance en Dieu, à penser à la mort et Passion de Jésus, les recommanderont à la Sainte Vierge, aux anges et saints patrons, et feront le tout avec un grand zèle de coopérer au salut des âmes et de les mener à Dieu comme par la main. »

C'est tout un programme dicté par la foi. Mlle de Marillac l'exposait avec amour et zèle. Des Dames accouraient de plus en plus nombreuses pour l'entendre.

Louise ne se contentait pas de discours. Elle avait le génie de l'organisation et ne quittait une localité qu'après y avoir solidement affermi l'œuvre, ce qu'elle fit, par exemple, dans chacune des dix-huit paroisses de Beauvais.

Elle choisissait les officières, constituait les listes des Sœurs, faisait des quêtes à l'église ou dans les maisons, assurait le bon fonctionnement du service des malades et terminait par une leçon de catéchisme aux enfants.

LES FILLES DE LA CHARITÉ

Les confréries des villes avaient moins de chance de durée que celles de la campagne. Si quelques bonnes villageoises habituées au travail suffisaient aisément au service des quelques malades de leur localité, il n'en allait pas de même dans les grands centres : « Les malades de ces paroisses étaient

mal servis, dira plus tard M. Vincent, à cause de leur nombre, et parce que les dames ne pouvaient s'assujettir à les aller servir, ne leur étant pas loisible, à cause de leurs maris et de leurs ménages..... Enfin, cela n'allait pas bien, parce que Dieu voulait qu'il y eût une compagnie de filles destinées uniquement au service des pauvres malades, sous les Dames de la Charité. »

Ces auxiliaires, ces servantes des servantes des pauvres, furent les Filles de la Charité. La fille des Marillac les recruta surtout parmi celles que Vincent de Paul appelait « les bonnes filles de village », laborieuses, humbles, modestes et obéissantes.

Les débuts de l'Institut furent des plus humbles, et la fondatrice ne se faisait pas faute de le rappeler : « Quel a été, mes Sœurs, le commencement de votre établissement : quelques filles de village, employées à porter des marmites et des remèdes, qu'on assembla en communauté sans rien changer, ni dans la vie, ni dans les habits, de la simplicité et de la grossièreté de la campagne, voilà tout. »

Mais, avec ces faibles éléments, Dieu accomplit de grandes œuvres. Les Filles de la Charité s'employaient à aider les dames des confréries. Elles sortaient deux à deux pour visiter les malades, allaient quérir les ordonnances chez le médecin, avertissaient la dame de service, des aliments, des remèdes qu'elle aurait à apprêter le lendemain pour les porter à ses protégés. Revenues dans leur communauté, elles s'adonnaient aux exercices de la vie religieuse, à la prière et à la lecture, elles étudiaient le catéchisme pour être à même de l'enseigner ensuite aux enfants et aux malades.

Les Sœurs devaient voir dans celui qu'elles soignaient la personne sacrée de Notre-Seigneur.

« Servez les pauvres malades comme vos seigneurs, puisque Notre-Seigneur est en eux et eux en Notre-Seigneur », leur disait Louise de Marillac.

Sur un signe de leur sainte fondatrice, elles volaient à toutes les immolations, exposant leur vie au chevet des pestiférés, assistant les forçats dans leurs prisons, servant de mères aux enfants trouvés, soignant les blessés sur les champs de bataille de la Picardie et de la Champagne, alors désolés par la guerre. Durant les misères de la Fronde, l'espace de dix années, « il n'y eut point de service, quelque pénible qu'il pût être, que les Sœurs ne rendissent généreusement. Mais de tous les secours qu'elles procurèrent alors, il n'y en eut pas de plus salutaire que celui des potages qu'elles distribuèrent, sauvant la vie du corps à un nombre infini de pauvres languissants ».

Beaucoup de miséreux se réfugiaient à Paris, où ils aboutissaient de toutes les provinces ravagées. Ils étaient assistés par les Filles de Louise de Marillac. « Nos Sœurs de Saint-Paul donnent tous les jours des potages à près de *huit mille* pauvres, sans comprendre soixante ou quatre-vingts malades qu'elles ont sur les bras », écrit Vincent de Paul en 1652.

La visite des malades à domicile resta dans l'esprit de saint Vincent et de la vénérable Louise le ministère propre de leurs Filles. « Avant vous, mes Sœurs, leur disait le saint prêtre, on avait des religieux et des religieuses qui s'étaient donnés à Dieu pour le service des hôpitaux. Mais, jusqu'à vous, il ne s'était pas trouvé de communauté qui se fût dédiée pour aller servir les malades dans leurs chambres. »

Il faut néanmoins, pour achever le tableau de l'ingénieuse charité de notre Vénérable envers les membres souffrants du Christ, la montrer entourée de son cortège de Sœurs et de Dames servantes, à l'Hôtel-Dieu et dans les autres hôpitaux.

LES DAMES SERVANTES

L'Hôtel-Dieu de Paris remontait à saint Louis et plus haut encore. Enrichi par la munificence des rois de France, ce vaste hôpital n'avait fait que s'agrandir : sous Louis XIII, il logeait d'ordinaire mille ou douze cents malades à la fois. Depuis, leur nombre s'éleva parfois à deux mille

La vénérable Louise de Marillac, dès avant son veuvage, s'était fait un devoir d'aller souvent offrir aux malades qui s'y entassaient ses soins et ses paroles réconfortantes.

Il y avait là, dit Abelly, grande moisson d'âmes à recueillir. En outre, tout était loin d'y être parfait, même au point de vue des soins matériels. L'hygiène et la propreté laissaient trop à désirer. Qu'on se figure certaines salles contenant jusqu'à deux cent soixante douze personnes couchées, quelquefois six dans le même lit, trois dans un sens, trois dans l'autre. D'autres réformes semblaient non moins urgentes à une personne aussi entendue en la matière et aussi inspirée de délicate charité que l'était Louise de Marillac.

Avec une veuve de ses amies, assidue comme elle à ces visites de l'Hôtel-Dieu, elle conçut le projet d'une association de Dames faisant pour les malades rassemblés en un même lieu ce que les confréries des paroisses faisaient pour leurs clients à domicile.

M. Vincent, consulté, ne se montra pas enthousiaste. L'Hôtel-Dieu avait ses administrateurs que l'homme de Dieu réputait « personnes très sages » ; il possédait depuis vingt ans pour présider au service une communauté de Sœurs Augustines, qui déjà avaient amélioré notablement la couche et la nourriture et organisé la bonne préparation et distribution des remèdes.

Convenait-il de porter, comme on dit, la faux en la moisson d'autrui?

La Vénérable et son amie, dont le tact et la discrétion étaient trop connus de Vincent de Paul pour qu'il maintînt longtemps ses objections, pour peu qu'elles insistassent, finirent pas emporter son assentiment, et l'œuvre des visites régulières à l'Hôtel-Dieu commença.

Les Dames firent si bien, prévinrent de tant de délicatesses les Sœurs Augustines, leur rendirent tant de services, qu'elles eurent bientôt gagné leur affection. « Ainsi, raconte Abelly, eurent-elles toute liberté d'aller de salle en salle et de lit en lit consoler les pauvres malades, leur parler de Dieu et les porter à faire un bon usage de leurs infirmités. »

L'organisation de l'œuvre des visites fut complète lorsque les Filles de la Charité, auxiliaires modestes, dont le dévouement était d'autant plus réel qu'il était plus effacé, furent adjointes aux nobles dames servantes.

UNE COLLATION A L'HÔTEL-DIEU

Au bout d'un an, la confrérie avait enrôlé cent à cent vingt dames de haute condition.

Le premier soulagement corporel qu'elles s'offrirent à procurer aux malades fut celui d'une collation entre dîner et souper et de la distribution de quelques douceurs pendant la matinée, car elles avaient remarqué que l'administration, surchargée, ne donnait rien aux malades pendant les longs intervalles des repas, ce qui, pour beaucoup, était une cause de réelle souffrance.

Rien de plus édifiant que la manière dont s'effectuaient ces distributions. Les Dames avaient loué une chambre près de l'Hôtel-Dieu pour y préparer et garder les linges, confitures, fruits, bassins et autres ustensiles convenables; les Filles de la Charité avaient acheté et apprêté tout ce qui était nécessaire à la collation.

« Les Dames, rapportent les premiers biographes, arrivaient à l'Hôtel-Dieu à une heure de l'après-midi et y restaient jusqu'à quatre heures. Après une visite au Saint Sacrement, elles revêtaient un tablier blanc, puis, par groupes de quatre ou cinq, elles se partageaient les diverses salles où elles passaient d'un lit à l'autre pour présenter aux malades du bouillon, du lait, du pain blanc, du biscuit, des confitures, des poires cuites, des rôties, du sucre, ou des fruits, cerises ou raisin, selon la saison. Le présent était accompagné de paroles obligeantes et douces, religieuses surtout, comme il convenait envers les membres souffrants de Jésus-Christ. Les Filles de la Charité suivaient les Dames, portant les bassins et les plats, et aidant celles-ci dans les distributions. Quand le tour était achevé, toutes allaient déposer leurs tabliers et faire à la chapelle une visite d'actions de grâces pour l'honneur que Notre-Seigneur venait de leur faire en les agréant à son service. » (1)

Les âmes n'étaient pas moins entourées que les corps, dans ces tête-à-tête de chaque jour entre les hospitalisés de l'Hôtel-Dieu et des Dames du grand monde. Celles-ci enseignaient familièrement, par manière de causerie, les femmes et les filles qu'elles trouvaient suffisamment instruites des choses du salut Elles les disposaient ainsi peu à peu à faire de bonnes confessions générales, si elles croyaient qu'elles en eussent besoin.

M. Vincent leur avait rendu facile cet exercice de charité, en composant pour elles, à l'instigation de Louise de Marillac, un petit livret qui contenait les principaux points de l'instruction à donner aux malades.

Six prêtres de la Mission, donnés à l'Hôtel-Dieu par Vincent de Paul et entretenus aux frais des Dames, se chargeaient de l'instruction des hommes et entendaient les confessions.

Tel fut le succès de cette œuvre, visiblement bénie, que, dès la première année, au dire d'Abelly, « sept cent soixante personnes dévoyées de la vraie foi, tant Luthériens, Calvinistes que Turcs, dont plusieurs avaient été blessés et pris sur mer, se convertirent et embrassèrent la religion catholique ».

Il en fut de même chacune des années suivantes.

CE QUE FONT LES SŒURS DE CHARITÉ

Point n'est besoin de dire que Louise de Marillac, qui avait été, avec Mme Goussault, l'inspiratrice et la cheville ouvrière de l'œuvre, resta toujours au premier rang des charitables visiteuses.

Son zèle se déversa bientôt de Paris sur la province et elle entreprit un pénible voyage de quatorze jours pour installer une colonie de ses Filles à l'hôpital d'Angers, où elles étaient désirées depuis longtemps.

Un extrait du règlement des Sœurs de la Charité en cet hôpital, type de tous ceux qu'établit dans la suite l'Institut, donnera une faible idée de la vie d'abnégation à laquelle, par amour pour Dieu, se vouent les saintes Filles poursuivies de nos jours comme des malfaiteurs publics.

« Les Sœurs seront levées à 4 heures. A 6 heures, elles pourront prendre un peu de pain avec un doigt de vin, et les jours de communion l'odeur d'un peu de vinaigre, puis elles se rendront auprès de leurs malades, qu'elles considéreront comme leurs Seigneurs, feront leurs lits, remettront l'ordre dans les salles, leur présenteront les médicaments et leur donneront à déjeuner.

» Dans la journée, poursuit l'historien de la vénérable Louise (1), vigilance continuelle et attentive aux malades, la nourriture aux heures fixées, les potions quand ils auront soif, avec quelques pastilles à la bouche, le soin religieux de les instruire doucement des vérités chrétiennes, de leur faire recevoir la grâce des sacrements, de consoler les mourants, de fortifier les convalescents dans leurs résolutions. Le soir, à 7 heures, coucher de tous les malades, précautionnés d'un peu de vin et de quelques douceurs pour les besoins de la nuit. Avant de les quitter, examen de conscience, récitation des litanies, eau bénite présentée par la supérieure aux malades et aux Sœurs. A partir de 8 heures, veille de la Sœur de garde dans chacune des salles, y faisant oraison, mais toujours prête à l'interrompre pour le service des malades..... »

Qui n'a deviné dans ce règlement la main et le cœur de Louise de Marillac? Qui n'a reconnu à ce tableau la Fille de la Charité, aujourd'hui, comme au XVIIe siècle, le second ange gardien du malade?

La peste infestait l'hôpital d'Angers au moment de sa fondation. Le fléau n'avait pas arrêté la Vénérable : elle choisissait de préférence pour elle et ses filles les postes périlleux qu'elles gardèrent souvent impunément. Mais, à Angers, Dieu demandait une victime pour mieux asseoir son œuvre : l'une des Sœurs mourut par suite de la contagion, un mois seulement après le départ de la fondatrice.

La création de l'Hôtel-Dieu de St-Denis suivit de près celle d'Angers. Les Sœurs, peu nombreuses, étaient débordées, si l'on en juge par cette lettre de la Supérieure à Vincent de Paul :

« Monsieur, nous succomberons au travail, si nous ne sommes secourues. Je suis contrainte de vous tracer ce peu de lignes la nuit, en veillant nos malades, n'ayant aucune relâche le jour; et, en vous écrivant, il faut que j'exhorte des moribonds. Je vais tantôt à l'un, lui dire : *Mon ami, élevez votre cœur à Dieu, demandez-lui miséricorde!* Cela fait, je reviens écrire une ou deux lignes, et puis je cours à l'autre lui crier : *Jésus, Marie! Mon Dieu, j'espère en vous!* Puis je retourne à ma lettre; et ainsi je vais et viens, et je vous écris à diverses reprises, ayant l'esprit tout divisé. C'est pour vous supplier très humblement de nous envoyer encore une Sœur. »

Pas plus que leur mère, les filles de Mlle Le Gras ne comptaient avec leurs forces ni avec leur santé ni avec leur vie. Ces héroïnes du dévouement sont aujourd'hui vingt mille, répandues par tout l'univers. Les malheureux confiés à leurs soins sont légion. Quelle magnifique descendance pour la noble fille des Marillac et quels accroissements de gloire lui vaut au ciel cette incessante moisson de bonnes œuvres préparée par ses mains!

D'après la vénérable *Louise de Marillac*, par Mgr Baunard, recteur de l'Université catholique de Lille, Poussielgue, 1898.

(1) *La vénérable Louise de Marillac*, par Mgr Baunard, p. 158-9.

(1) Mgr Baunard.

SAINT ZACHARIE, PAPE (741)

(*Fête le 15 mars.*)

S. Zacharie, avec son clergé, se rend au devant du Luitprand pour l'arrêter dans ses conquêtes.

L'histoire du pape saint Zacharie, qui gouverna l'Eglise au VIIIe siècle et régna dix ans, trois mois et quelques jours, se confond avec l'histoire de l'Eglise à cette époque. Elle nous donnera une idée de l'influence bienfaisante de la papauté dans le monde il y a douze siècles, influence qui n'a cessé de grandir jusqu'à nos jours.

ÉNERGIE DE CE PONTIFE

Zacharie était né, dit-on, à San-Severino, en Calabre, appelée alors la Grande-Grèce. Doué des plus rares qualités de l'esprit et du cœur, il fut élevé avec grand soin dans la piété et les sciences. Désireux de travailler à sa perfection, il entra dans un couvent bénédictin. Grégoire III, appréciant ses qualités éminentes, le créa cardinal-prêtre de la Sainte Eglise romaine.

A la mort de ce Pontife (741), il fut choisi par le clergé de Rome pour occuper la Chaire de saint Pierre et marqua le début de son règne par un acte d'énergie.

En effet, l'importance croissante du siège de Rome avait porté l'autorité séculière à s'immiscer

dans les élections des Papes. Les empereurs byzantins faisaient dépendre de leur *placet* et d'une rétribution pécunière la validité de toute élection papale. Zacharie s'affranchit avec courage de cet abus.

A son avènement, ce Pontife trouvait l'Italie dans une grande détresse. Les empereurs de Constantinople, souverains de nom seulement, traitaient ce peuple en pays conquis, l'écrasaient d'impôts et le soumettaient à toutes les vexations d'une administration tracassière, capricieuse et cupide. Dans ces conjonctures difficiles, les Papes suivaient, vis-à-vis de ces provinces, une ligne de conduite tout opposée. Pères du peuple, dévoués à ses intérêts, l'Italie les regardait comme les seuls capables de défendre sa liberté et sa foi. On voit donc que la souveraineté temporelle remonte au delà de Charlemagne, et que ce prince n'a fait que sanctionner et étendre ce qui existait déjà.

ENTREVUE AVEC LE ROI DES LOMBARDS

A l'époque où Zacharie monta sur le trône, Charles Martel venait de mourir, et sa disparition avait rallumé dans le cœur de Luitprand, roi des Lombards qui occupaient tout le nord de l'Italie, l'ambitieuse prétention d'envahir la péninsule. Il s'empara du duché de Bénévent et s'avança, avec une nombreuse armée, jusque devant Spolète. Enhardi par ces premiers succès, il poussa vigoureusement sa marche en avant, et bientôt le bruit des armes lombardes retentit aux portes de Rome. Le saint Pontife se préoccupa d'abord de sauver Rome de l'invasion qui la menaçait. Obéissant à des vues surnaturelles et animé d'un courage surhumain, il dédaigna de recourir à une protection étrangère et pourvut lui-même au salut de son peuple. Il envoya une légation au roi Luitprand et lui fit promettre la reddition des quatre villes prises, deux ans auparavant, sur le duché de Rome.

Mais celui-ci différait de rendre les quatre places. « En vrai pasteur de son peuple, lisons-nous dans Rohrbacher, ce Pontife sortit de Rome avec des évêques et des clercs et alla hardiment trouver le roi à Terni, à douze milles de Spolète. A cette nouvelle, le roi lombard alla lui-même à la rencontre du Pape. Ils se saluèrent l'un l'autre affectueusement. » Un chroniqueur rapporte que le roi conduisit le cheval du Pontife par la bride. Ce serait le premier des hommages de ce genre rendus, maintes fois, par les princes temporels au Chef de la religion chrétienne. Le lendemain, le Pape, avec une grâce merveilleuse, exhorta Luitprand à cesser la guerre. Le roi, touché de ces pieuses remontrances et plein d'admiration pour le courage du Pontife, lui accorda tout ce qu'il demandait. Il restitua les quatre villes et signa un traité de paix de vingt ans avec le duché de Rome. Il rendit, de plus, sous forme de donation, à Saint-Pierre, le patrimoine de la Sabine, enlevé trente ans auparavant au Saint-Siège, ainsi que ceux de Narni, d'Ancône et plusieurs autres. Tous les prisonniers des provinces romaines, parmi lesquels quatre « consuls » de Ravenne, durent également leur liberté à l'auguste négociateur.

Le dimanche qui suivit la conclusion du traité, le Pape, à la prière du roi, consacra, dans l'église de Saint-Valentin, le successeur de l'évêque de Narni récemment décédé. Il accompagna cette cérémonie d'une telle piété que plusieurs des Lombards qui y assistaient avec le roi, en furent touchés jusqu'aux larmes. Le lendemain, le Pape et le roi des Lombards prirent congé l'un de l'autre. Zacharie revint à Rome victorieux, assembla le peuple et rendit grâces à Dieu par une procession générale de Sainte-Marie Majeure à Saint-Pierre.

Après avoir remis l'ordre dans la politique, Zacharie s'adonna tout entier aux affaires spirituelles qui ne réclamaient pas moins impérieusement le secours de son zèle. Mais Dieu ne tarda pas à l'arracher à ce pacifique apostolat pour le replacer sur de nouveaux champs de bataille.

MISSION PACIFIQUE DE ZACHARIE

Le 18 juin 741, Constantin Copronyme avait succédé à son père, Léon l'Isaurien, sur le trône de Constantinople. Comme lui, âme vulgaire, impudique et sanguinaire, il livra une guerre acharnée au culte des images et jeta l'empire d'Orient dans un affreux désordre. Profitant de ces troubles, les Lombards, avec Luitprand, tentèrent de nouvelles conquêtes. La province de Ravenne n'étant pas comprise dans le traité qu'il avait signé avec le Pape, le roi lombard se mit en mesure de s'en rendre maître. Dans cette extrémité, l'exarque Eutychius, l'archevêque Jean, les peuples de Ravenne, de la Pentapole et de l'Emilie implorèrent par écrit l'assistance du Pape.

Zacharie, vivement touché de leurs alarmes, tenta d'abord de désarmer Luitprand par ses députés qu'il chargea de présents et de prières. N'ayant pas réussi par cette voie, il résolut d'aller lui-même trouver le roi à Pavie.

Ayant donc laissé le gouvernement de Rome au patrice Etienne, il courut, comme le bon Pasteur, racheter celles de ses brebis qui allaient périr. C'était au fort de l'été. « L'on observa que de Rome à Ravenne, une nuée le garantissait des ardeurs du soleil pendant le jour, et que, de Ravenne à Pavie, cette nuée paraissait précédée de bataillons armés. » L'exarque vint au-devant du saint Pontife jusqu'à dix-sept lieues de Ravenne où il le conduisit. Tout le peuple, hommes, femmes, enfants, alla à sa rencontre et le reçut au milieu des larmes et des actions de grâces, en criant : « Béni soit notre pasteur qui a laissé ses ouailles pour venir nous délivrer! »

De Ravenne, le Pape envoya deux députés à Luitprand pour lui annoncer son arrivée prochaine. Mais le roi, indigné « qu'un prêtre l'arrêtât dans ses conquêtes », renvoya les légats sans même leur donner audience. L'homme de Dieu, loin de se décourager, s'avança jusqu'à Imola, d'où il envoya au roi de nouveaux ambassadeurs qui ne furent pas mieux reçus que les premiers. Il alla alors jusque sur les bords du Pô.

Luitprand envoya ses grands pour le recevoir

et l'amener à Pavie. Comme c'était la veille de Saint-Pierre, le Pape alla à l'église de ce Saint, située en dehors de la ville; le lendemain, il y pontifia solennellement, et, au sortir de la cérémonie, s'aboucha avec le roi. Celui-ci cédant, non sans regret, aux prières de Zacharie, consentit au rétablissement des premières limites de Ravenne et rendit les deux tiers du territoire de Césène, ne gardant pour lui que l'autre tiers jusqu'au retour de ses ambassadeurs de Constantinople. Au départ du Pape, le roi l'accompagna jusqu'au Pô, avec les marques de la plus haute estime.

ZÈLE DU PONTIFE POUR LA DISCIPLINE ECCLÉSIASTIQUE

La grande plaie de l'Eglise a toujours été l'intrusion des princes séculiers dans la nomination aux charges et dignités ecclésiastiques. Charles Martel avait distribué à ses guerriers une partie des biens du sanctuaire, afin de les récompenser de leurs services. On voyait ainsi des Barbares à peine croyants, sans science ni mœurs, se frayer la voie aux évêchés et aux abbayes.

Il y avait de ces évêques qui ne reçurent jamais les Ordres sacrés; plusieurs n'étaient même pas tonsurés. Ces prélats, à l'esprit tout séculier, allaient à la chasse, s'entouraient de piqueurs, de chiens, de dresseurs de faucons, prenaient les armes en temps de guerre et commandaient les armées.

Zacharie voulut remédier à des désordres aussi déplorables, et chargea saint Boniface, l'apôtre de la Germanie, de réunir un Concile en Gaule et de le présider en son nom. Il eut lieu à Lestines, au pays de Cambrai.

Quand les travaux du Concile furent terminés, Boniface en envoya une relation au Souverain Pontife; celui-ci, satisfait de ces heureux commencements de réforme, écrivit une lettre adressée à tous les évêques, à tous les prêtres et diacres, aux abbés, aux ducs et aux comtes dans l'étendue des Gaules et des autres provinces de la domination des Francs. « Jusqu'à présent, leur dit-il, vous avez eu, en punition de vos péchés, de faux et de mauvais prêtres. Est-il surprenant que les nations païennes aient prévalu contre vous, puisqu'il n'y avait point de différence entre les laïques et les ministres du Seigneur?..... Si, au contraire, le clergé de votre royaume se rend recommandable par sa régularité et sa chasteté, aucune nation ne pourra tenir devant vous. » Il termine en recommandant aux Francs de tenir chaque année un Concile pour remédier aux abus et aux erreurs qui pourraient déshonorer la sainteté de l'Eglise de Dieu ou en diviser l'unité.

CÉLÈBRES CONVERSIONS

Entre les circonstances les plus éclatantes du règne de Zacharie, nous devons mentionner deux conversions célèbres.

La première fut celle de Carloman, fils de Charles-Martel et frère aîné de Pépin le Bref. Après avoir assuré, sur les instances de Zacharie et de Boniface, la réforme morale de ses sujets, Carloman venait expier ses propres fautes au pied du trône pontifical. Ce prince, déchiré de remords pour le massacre des Allemands rebelles en 746 et ne pouvant plus hésiter entre les devoirs de la religion et la vie politique de cette époque, prit le chemin de Rome où il demanda l'habit monastique au Souverain Pontife. Il se retira ensuite sur le mont Soracte où il éleva un monastère en l'honneur de saint Benoît. Mais, distrait de la solitude par les fréquentes visites des pèlerins français qui se rendaient aux tombeaux des apôtres, il se transporta au Mont-Cassin. On raconte que le prince Franc ne se fit pas connaître, et ne chercha à se distinguer que par sa ferveur et son humilité.

Un jour, son tour était venu de servir à la cuisine, selon la règle; il s'acquitta avec plaisir de cet humble emploi, mais, paraît-il, fort mal. Le cuisinier lui voyant gâter les mets qu'il préparait s'emporta contre lui jusqu'à lui donner un soufflet, à quoi il répondit seulement : « Que le Seigneur et Carloman vous le pardonnent. »

Un deuxième soufflet fut suivi de la même réponse. Mais, au troisième, le compagnon de Carloman, qui l'avait accompagné au monastère, saisit un pilon et en déchargea un grand coup sur les épaules du cuisinier en disant : « Méchant serviteur, que ni le Seigneur ni Carloman ne te le pardonnent! »

Forcé de s'expliquer, il répondit en montrant son maître : « Celui que vous voyez, c'est Carloman, autrefois prince des Francs, que l'amour de Jésus-Christ a fait renoncer à la gloire et au royaume du monde. »

Aux excuses empressées des moines, Carloman ne répondit qu'en s'accusant lui-même d'être un grand pécheur et un homicide; mais les artifices de son humilité donnèrent un nouvel éclat à sa vertu.

La famille religieuse qui venait d'accueillir Carloman fut, à cette occasion, l'objet d'attentions spéciales de la part du Pape. Zacharie, ancien moine Bénédictin, après avoir relevé la basilique du Mont-Cassin tombée sous les coups des barbares, alla lui-même la consacrer. Et pour assurer la prospérité de l'Ordre du grand saint Benoît, il fit don à ses religieux de nouveaux revenus et enrichit généreusement leur bibliothèque.

La seconde conversion que fit Zacharie fut celle de Ratchis, roi des Lombards et successeur de Luitprand.

En 749, ce prince rompant la trêve qu'il avait lui-même confirmée pour vingt ans, marcha contre les villes de la Pentapole et assiégea vigoureusement Pérouse. Aussitôt, le saint pape Zacharie sortit de Rome avec les principaux du clergé et du peuple, et alla trouver le roi dans son camp. Ses présents et ses prières furent si efficaces qu'il persuada au roi lombard de lever le siège. C'était la quatrième fois qu'il faisait remettre l'épée au fourreau à deux rois lombards belliqueux. Le Pape inspira tellement à Ratchis l'amour des choses spirituelles que celui-ci, peu de jours après, renonça à la dignité royale qu'il avait portée cinq ans et demi depuis la mort de Luitprand.

Il vint à Rome, à l'exemple de l'illustre Car-

loman, reçut l'habit monastique des mains du pape Zacharie, et se retira au Mont-Cassin où il finit ses jours.

Sa femme Tasia et sa fille Ratrude, s'étant retirées avec lui, bâtirent dans le voisinage, au lieu nommé Plombarioles, un monastère de filles qu'elles dotèrent de grands biens et où elles passèrent le reste de leur vie dans une régularité parfaite.

VERTUS DE CE SAINT

Ce Pontife n'était pas moins remarquable dans sa vie privée que dans ses relations extérieures comme chef de l'Eglise. Il était pieux sans affectation et passait de longues heures en prière. On a vu plus haut à quel point les Lombards avaient été touchés de sa ferveur. Quand il célébrait les Saints Mystères, il paraissait être plutôt un ange qu'un homme mortel, tant il apportait à cette action, de gravité, d'onction surnaturelle et de majesté.

Anastase le Bibliothécaire vante également son affabilité, sa modération, sa science et son esprit de compassion et de pardon. L'innocence de sa vie et l'intégrité de ses mœurs étaient, en effet, accompagnées d'une bonté et d'une douceur qui charmaient tout le monde. Jamais on ne l'avait surpris dans le moindre emportement; toujours plein de charité, on l'avait vu disposé à rendre le bien pour le mal en toute rencontre.

Saint Zacharie.

Il avait pris généreusement à cœur la réforme du clergé en Gaule, en Germanie et en Italie, pensant avec raison que la ferveur des prêtres est le meilleur gage de la moralité des fidèles. Dans le Concile tenu à Rome en 745, et où quarante évêques se trouvaient assemblés, on ne craignit pas, sur le désir du Pape, d'entrer dans des détails qui semblent, à première vue, plutôt secondaires.

Le Concile décida que les ecclésiastiques devaient porter la *simarre* ou longue soutane, comme on en porte encore de nos jours. Il défendait également au prêtre qui célèbre la Saint Sacrifice, de le faire appuyé sur un bâton ou la tête couverte, par respect pour Notre-Seigneur.

Saint Zacharie couvrit également de sa protection les esclaves que l'Eglise n'avait pu libérer encore, mais dont elle cherchait à adoucir le sort. En effet, au moyen âge, il était défendu de les vendre surtout aux Juifs et aux infidèles; de même ceux qui se réfugiaient dans le lieu saint pour fuir la colère de leur maître étaient déclarés inviolables; le maître qui en tuait un ou plusieurs encourait *ipso facto* l'excommunication.

Saint Zacharie, ayant appris que des marchands vénitiens allaient conduire de nombreux esclaves en Afrique pour les vendre aux païens usa de son autorité pour empêcher ce honteux commerce.

Ce vertueux Pontife eut à cœur également de fonder des églises, des prébendes pour le soutien des ministres du culte, d'établir des asiles de piété pour les indigents, les pèlerins et les malades. Il embellit la basilique du Prince des apôtres en assignant un fonds spécial pour les lampes de ce vénérable sanctuaire. Il reconstruisit l'église de Saint-Georges du Vélabre et y plaça avec honneur la tête de ce Saint qu'on avait retrouvé dans le palais patriarcal.

SAGE RÉPONSE DE ZACHARIE — SA MORT

En France, Pépin détenait seul le pouvoir suprême avec le titre de maire du palais; il ne lui manquait plus que celui de roi. Sûr de l'opinion de ses sujets, il demanda aux Francs la dignité royale dans une assemblée générale réunie à cet effet. Tous donnèrent leur consentement. Mais une difficulté restait à vaincre; Childéric, dernier prince de la dynastie mérovingienne, vivait encore; n'avait-il pas autant de droit que Pépin à la dignité royale? Pour résoudre la question, saint Boniface, légat du Saint-Siège, députa auprès du pape Zacharie, Burchard, premier évêque de Witzbourg, et Fulrad, abbé de Saint-Denys et grand chapelain du palais. Ces deux illustres envoyés consultèrent le Souverain Pontife en ces termes : « A qui est-il plus juste de donner le titre de roi, à celui qui n'a plus rien de la puissance royale ou à celui qui se trouve aux honneurs et dans l'exercice du souverain pouvoir? » Le Pape, sans nommer ni Childéric ni Pépin, répondit : « Il est juste et raisonnable de donner le titre de roi à celui qui a toute la puissance royale. »

On voit par là combien grande était déjà au VIIIe siècle l'autorité du Pape, puisqu'on demandait son avis et son approbation dans une circonstance aussi importante.

Conformément à cette réponse pleine de sagesse, Pépin fut déclaré roi par les Francs et intronisé à Soissons, selon les anciennes coutumes, le 1er mars 752. Le légat du Saint-Siège, dit Eginhard, le couronna et le consacra lui-même pour le rendre encore plus respectable aux yeux de son peuple. Ce devait être un des derniers actes de ce Pape.

Après avoir rempli avec un zèle infatigable les devoirs du bon pasteur vis-à-vis du monde chrétien pendant plus de dix ans, Zacharie s'endormit saintement dans le Seigneur, le 14 mars 752, et fut enseveli le lendemain dans l'église de Saint-Pierre. Son corps repose encore dans les cryptes de cette basilique.

SOURCES CONSULTÉES

Di San Zaccaria papa e degli anni del suo pontificato. Ratisbonne, 1879. — ROHRBACHER, *Histoire universelle* (l. LII). — ARTAUD DE MONTOR, *Storia dei sommi Pontifici VIII.* — HERGENROETHER, *Histoire de l'Eglise*, t. II. — Dom CELLIER, *Histoire des auteurs sacrés et ecclésiastiques*, t. XII. — *Acta Sanctorum Boll.* 14 mars.

SAINT CLÉMENT-MARIE HOFBAUER, RÉDEMPTORISTE

(1751-1820)

Fête le 15 mars.

Saint Clément-Marie aimait, tout jeune enfant, à distribuer des provisions aux enfants plus pauvres.

NAISSANCE — L'ENFANT DU CRUCIFIX

Ce vaillant défenseur de l'Eglise, que le pape Pie X vient de placer solennellement sur les autels, naquit le 26 décembre 1751 à Taswitz, en Moravie, et reçut au baptême le nom de Jean-Marie, qu'il échangea plus tard contre celui de Clément-Marie.

Il n'avait que six ans lorsqu'il perdit son père; sa mère, Marie Stéer, montrant à Clément un crucifix, lui dit : « Vois, mon enfant, c'est celui-là qui te servira de père, tâche de marcher toujours dans la voie qui lui plaira. » L'enfant se mit à genoux, joignit les mains et leva amoureusement les yeux vers le Christ comme pour acquiescer aux désirs de sa mère.

Il aimait, dès lors, à fréquenter les églises et à pratiquer la charité. Son plus grand plaisir était de distribuer aux enfants plus pauvres des provisions et les menues pièces de monnaie qu'il pouvait se procurer.

Le feu de l'amour divin, qui dévorait déjà sa jeune âme, peut seul exprimer la sagesse de quelques-unes de ses réponses. Un jour que le jeune Jean-Marie, âgé de huit ans, était sorti avec sa mère, ils rencontrèrent des parents : « Que faites-vous? leur demanda celle-ci. — Nous tuons le temps ! » répondirent-ils. L'enfant n'avait jamais entendu cette expression ; il demanda à sa mère ce qu'elle signifiait. Dès qu'il l'eut comprise : « Est-ce possible! dit-il, mais s'ils n'ont rien à faire, pourquoi n'emploient-ils pas leur temps à prier ? » C'était une réponse d'apôtre et de saint.

LE BOULANGER LATINISTE

De bonne heure, Dieu mit dans ce cœur si généreux le plus ardent désir d'être prêtre. Mais, hélas! sa famille était pauvre, et il dut se résigner à apprendre un état. Il se fit boulanger.

Pendant trois années, il édifia ses patrons et leur clientèle; puis il entra au service de l'abbaye des Prémontrés de Bruck. Le jeune boulanger eut bientôt l'occasion d'y manifester son dévouement. La famine régnait en Moravie et en Bohême; de toutes parts, les malheureux, comptant sur la charité des religieux, accouraient à la porte de l'abbaye pour demander des vivres. Jean-Marie travailla jour et nuit. Il poussait l'héroïsme de sa charité jusqu'à donner aux affamés sa nourriture, s'astreignant lui-même, malgré un labeur décuplé, aux plus dures privations, afin d'accroître la part des pauvres.

Mgr Georges Lambeck, abbé du monastère, ne tarda pas à découvrir la vertu et les secrets désirs de son ouvrier; il le fit étudier, et tout en continuant son métier Jean-Marie put, en quatre ans, de 1772 à 1775, achever ses études de latin.

VOCATION PROVIDENTIELLE — VOYAGES A ROME

A cette époque, la mort de Mgr Lambeck le priva de son bienfaiteur, et, désespérant de pouvoir continuer ses études, Jean-Marie résolut de suivre son attrait pour la solitude.

Il alla se fixer dans une grotte, près du sanctuaire de Mulfrauen, où l'on vénérait une image de la Flagellation; mais, au bout de peu de temps, l'empereur Joseph II, de tyrannique mémoire, abolit tous les ermitages. Jean-Marie dut reprendre son état, à Vienne, à la boulangerie de la *Poire de fer*.

Ce fut à cette époque qu'il fit deux fois, avec un pieux ami, le pèlerinage de Rome. A la fin du second voyage, vers l'automne de 1782, les deux compagnons vinrent à Tivoli, où ils sollicitèrent de l'évêque Barnabé Chiaramonti, qui devait être plus tard le pape Pie VII, l'autorisation de mener la vie érémitique dans son diocèse. Après examen, l'évêque leur donna l'habit des solitaires; c'est à cette occasion que le serviteur de Dieu reçut le nom de Clément.

Cependant la vocation de Clément au sacerdoce devenait irrésistible; Dieu le voulait apôtre et non ermite. Cette pensée le poursuivant, il reprit, après quelques mois, le chemin de Vienne, où la Providence lui ménagea les moyens de faire ses études théologiques à l'Université de cette ville.

Mais il souffrait dans cette école; il s'aperçut vite que la doctrine des professeurs était entachée des erreurs de Luther: « Monsieur, dit-il un jour à l'un d'eux, ce que vous enseignez là n'est pas « catholique ». Et il quitta la salle pour n'y plus rentrer.

Rome devint encore son objectif. Il en reprit le chemin pour la troisième fois avec un de ses condisciples. Au soir de leur arrivée dans la Ville Eternelle, ils logèrent près de Sainte-Marie-Majeure et convinrent de se rendre le lendemain à l'église dont la cloche retentirait la première à leurs oreilles.

Dès l'aurore, la petite cloche de l'église Saint-Julien leur envoya avant toutes les autres le son de sa voix argentine. Ils se rendirent aussitôt dans ce sanctuaire. Quand ils entrèrent, les religieux faisaient en commun la méditation; leur attitude recueillie causa à Clément-Marie une émotion inexprimable. En sortant, il demanda à un enfant quels étaient ces religieux: « Ce sont, dit-il, des prêtres du Très-Saint-Rédempteur, et vous, ajouta-t-il, vous serez avec eux. »

Ces paroles impressionnèrent vivement notre pèlerin. Sans hésiter, il se rend auprès du supérieur et l'interroge respectueusement sur la règle et le but de cette Congrégation.

Poussé par une inspiration divine, le supérieur lui offre de le recevoir. Clément-Marie avait trouvé sa voie; la volonté de Dieu était manifeste; il accepte avec reconnaissance; il était âgé de trente-trois ans.

L'illustre fondateur de cet apostolique Institut, saint Alphonse de Liguori, vivait encore; en apprenant l'admission de Clément, il manifesta une grande joie et prédit que, par son ministère, « Dieu ne manquerait pas de faire éclater sa gloire dans les pays du Nord ».

NOVICIAT — SACERDOCE — MISSIONS

Clément devint bientôt le modèle du noviciat; cependant son estomac allemand souffrait beaucoup de la frugalité italienne.

Il prit l'habit religieux le 24 octobre 1784; l'année suivante, en la fête de saint Joseph, il fut admis aux vœux.

Cette faveur fut suivie d'une autre, à laquelle il aspirait depuis longtemps: le 29 du même mois, il fut ordonné prêtre.

Peu après, en 1785, ses supérieurs l'envoyèrent avec quelques compagnons à Varsovie, où, recommandé du nonce, il fut très bien accueilli par le roi Stanislas Poniatowski. Malheureusement, la Pologne était dans un état social et religieux épouvantable; les protestants y jouissaient d'une foule de privilèges, que Catherine II, impératrice de Russie, avait su leur obtenir; les bonnes mœurs avaient disparu avec la foi; la corruption était à son comble. « Je crains bien que Dieu ne frappe un coup, disait le Père, dont l'âme était navrée de ce spectacle; prions pour que ce malheur n'arrive pas. » Ces paroles prophétiques eurent leur accomplissement dès l'année suivante, qui vit la destruction de cette nation.

Cependant, malgré tous les obstacles, le missionnaire ne perdit pas courage, certain qu'il était d'accomplir dans ce ministère la volonté de Dieu; « Dieu le veut! » dit-il, et il se mit à l'œuvre, plein de confiance en celui qui peut tout.

Un jour que sa pauvre communauté manquait de pain, le P. Hofbauer courut à l'église et pria longtemps; tout à coup, montant doucement au tabernacle, il frappa à la porte en disant: « Seigneur, aidez-nous, s'il vous plaît, il est temps! » Presque aussitôt un inconnu apporta des secours.

Plusieurs fois Dieu lui vint ainsi miraculeusement en aide ; il en profita pour étendre ses œuvres.

SON ZÈLE — SA CHARITÉ — SES ÉCOLES

Son zèle était sans bornes. Les pauvres y avaient part les premiers. Après la dévastation des faubourgs de Varsovie par les Russes, une foule d'enfants, dont les parents avaient été massacrés, se trouvaient sans asile et sans pain. Clément créa pour les petites filles abandonnées des établissements qu'il confia à des vierges chrétiennes; il se chargea lui-même des petits garçons, qu'il soignait comme une mère.

Il quêta pour eux au prix de toutes les humiliations.

Rencontrant un jour des joueurs, il leur demanda l'aumône. L'un d'eux entra en fureur et lui cracha au visage. Le serviteur de Dieu s'essuya, puis, s'adressant avec calme à son insulteur : « Cela, dit-il, était pour moi; mais, maintenant, s'il vous plait, quelque chose pour mes pauvres orphelins. » Cette douceur et cette humilité désarmèrent le furieux, qui lui fit une large aumône, se convertit et publia partout l'héroïque patience du Saint.

Mais le pain corporel ne suffit pas aux enfants. Le bon prêtre établit pour ses orphelins des écoles confiées à des maitres habiles et pieux, formés sous sa surveillance.

Toutes ces œuvres nécessitaient de grands frais; l'économe s'en plaignait souvent, mais le Saint répondait en souriant : « Donnez, et il vous sera donné ; n'ayez point de sollicitude pour le lendemain. » Cette confiance en Dieu ne fut jamais trompée.

L'église de Saint-Benon, desservie par les Rédemptoristes, offrait l'aspect d'une mission perpétuelle. Le zèle du Père animait tout de sa flamme. On distribuait par an plus de 100000 communions. Chaque groupe de fidèles était réuni en confrérie; l'une d'elles était chargée de la diffusion des bons livres et combattait ainsi la propagande janséniste, protestante et franc-maçonne.

Clément-Marie envoya des Rédemptoristes dans la Courlande, dans le diocèse de Constance, dans celui d'Augsbourg.

VIE INTÉRIEURE DE CLÉMENT-MARIE

La vie intime du religieux n'était pas moins admirable que la vie de l'apôtre. C'est au pied du Saint Sacrement qu'il puisait sa force et son égalité d'âme. Il offrait le Saint Sacrifice avec un amour de séraphin : il pratiquait les vœux de religion avec la perfection et l'entrain des âmes d'élite. Toujours très austère pour lui-même, il ne se plaignait jamais. « Voyez-vous, disait-il un jour à un de ses confrères, pour supporter la fatigue, un missionnaire doit être mortifié. Je suis arrivé jusqu'à quarante ans sans avoir jamais bu de vin. »

Il ne négligeait pas davantage la mortification intérieure : « Les pénitences corporelles, disait-il quelquefois, ne sont ni absolument nécessaires ni fort difficiles; mais le renoncement à notre volonté propre et la répression de nos instincts d'orgueil sont d'une nécessité absolue pour acquérir les vertus chrétiennes, et c'est là un combat beaucoup plus difficile. »

Une âme ainsi trempée atteignit rapidement les plus hauts degrés de la perfection. Nouveau François de Sales, il avait dompté par une lutte de chaque instant la vivacité naturelle de son caractère. Les plus affreuses injures ne pouvaient troubler son calme ni altérer sur son visage l'expression de paix profonde qui y régnait habituellement.

Une telle âme était bien apte à porter la croix à la suite du divin Maitre; aussi le Sauveur ne la lui ménagea pas, purifiant ainsi de plus en plus son serviteur.

LES RÉDEMPTORISTES EXPULSÉS DE POLOGNE

Jaloux de l'immense influence des Rédemptoristes à Varsovie, les sectaires hérétiques et révolutionnaires mirent tout en œuvre pour la détruire; ils surent si bien manœuvrer leur arme favorite, la calomnie, qu'ils obtinrent enfin contre eux, à la suite d'un incident voulu et cherché, un décret d'expulsion non seulement de Varsovie, mais encore de toute la Pologne.

Frédéric-Auguste, roi de Saxe, avait signé en pleurant cet acte, sur l'ordre de Napoléon, dont les troupes occupaient le pays. On était au 20 juin 1808. L'expulsion se fit selon la forme et l'arbitraire usités déjà alors et imités naguère contre les religieux français : agents nombreux, scellés sur la chapelle, la sacristie, la bibliothèque et les cellules, service religieux interrompu brusquement, sommation de sortir, calme absolu chez les victimes, embarras et honte chez les valets du despotisme et de la tyrannie.

L'exilé resta quelques semaines détenu avec ses frères dans la forteresse de Custrin, petite ville du Brandebourg. Vers la fin de 1808, il dut partir pour Vienne.

Dans cette ville, il rencontra d'abord la contradiction, fut arrêté comme conspirateur et jeté en prison. Loin d'abattre l'innocent persécuté, ces rigueurs rallumaient sa joie, car il entrevoyait de prochaines consolations. En effet, son innocence fut reconnue, il put paraitre au grand jour, se remettre au ministère dans l'église des Italiens, où bientôt s'établit un courant extraordinaire de piété. Il groupa autour de lui des jeunes gens accourus de toutes les classes de la société. Le prince archevêque de Vienne le nomma confesseur des Ursulines.

Ce fut dans ce nouveau genre d'apostolat qu'il passa les sept dernières années de sa vie.

L'APÔTRE DE VIENNE

Bien rares étaient à cette triste époque les chrétiens assez vaillants pour faire hautement profession d'attachement aux pures doctrines catholiques et au Saint-Siège. Ce courage, qui manquait à tant d'autres, Clément-Marie l'avait à un

degré héroïque; sans souci de l'opinion, il se posa au sein de la capitale de l'Autriche en prêtre absolument catholique, et se montra tel dans ses enseignements et ses actes. Un si noble exemple fit sensation; peu à peu, le P. Hofbauer, toujours très humble, devint comme un centre lumineux autour duquel vinrent se grouper tous les vrais enfants de l'Eglise.

Vingt ans avant, qui aurait pu prédire que le pauvre boulanger de la *Poire de fer* deviendrait l'apôtre de la ville où il avait exercé son métier et sauvegarderait la foi catholique dans la capitale de l'Autriche!

C'est que lui-même vivait de la foi. « Un homme sans foi, disait-il, me fait l'effet d'un poisson qui sort hors de l'eau..... Je me fierais moins à mes yeux, que je me fie aux enseignements de la sainte Eglise, car, en matière de foi, elle ne peut se tromper, tandis que nos sens sont exposés à de nombreuses illusions. »

SES ŒUVRES DE CHARITÉ

Une foi si ardente était chez le P. Hofbauer la source de ses nombreuses œuvres de charité. La tendresse d'un père pour ses enfants égale à peine celle de cet apôtre pour les pauvres: il donnait tout ce qu'il avait. Il voyait les déshérités de la terre chaque jour; il les écoutait, les encourageait, se mettait à leur disposition pour les confessions. Les pauvres honteux étaient de sa part l'objet d'une charité toute spéciale; il savait les découvrir et les secourait avec une extrême délicatesse. C'est ainsi que, pour aider un pauvre artiste, il lui commanda plusieurs tableaux, donnant par là à son aumône l'apparence d'un salaire.

Il serait difficile de dépeindre sa charité et sa sollicitude à procurer aux membres souffrants de Jésus-Christ les secours et les consolations de son ministère. Il ne refusait jamais de se rendre près des malades; malgré la nuit, le vent, la neige, la distance, il se mettait en route sans retard. Le malade était-il pauvre? il lui portait des secours; n'y avait-il auprès de lui personne pour le soigner? il se faisait infirmier et garde-malade. Son dévouement, son aménité, sa douce familiarité lui conciliaient bien vite la confiance et l'affection de ses frères souffrants, et lui préparaient ces consolantes victoires par lesquelles il arrachait à l'enfer tant d'âmes que la mort allait y précipiter.

Un jour, on vint le prier de rendre visite à un homme gravement malade qui ne s'était pas approché des sacrements depuis plus de vingt ans et qui refusait de voir le prêtre, tout en proférant d'horribles blasphèmes. Sa vieille mère et son épouse reçurent le Saint en pleurant, et l'introduisirent dans la chambre du moribond. A sa vue, celui-ci entra en fureur et vomit un torrent d'injures. « Ecoutez, Monsieur, lui dit le Bienheureux, quand on entreprend un grand voyage, on se munit d'un bon viatique; n'y pensez-vous pas, vous qui allez en faire un si long? Allons, ne refusez pas le viatique que vous offre l'Eglise pour rendre votre voyage heureux! » Le malheureux ne voulut rien entendre. « Va-t'en! Va-t'en! » lui cria-t-il. Le Saint feignit alors de partir, mais il s'arrêta au seuil de la porte. Le mourant s'en aperçut, et, recueillant ce qui lui restait de forces, il s'écria: « Va-t'en! Laisse-moi la paix! » Le Saint, alors, se tourne vers lui et, d'un ton résolu et sévère, il lui dit: « Non! je ne partirai pas, vous allez mourir et je veux voir comment meurt un damné! » A ces paroles qui semblaient inspirées du ciel, le mourant éclata en sanglots, consentit à se réconcilier avec Dieu et expira comme un prédestiné entre les bras du saint missionnaire.

Fidèle disciple de celui qui a dit: « Laissez venir à moi les petits enfants », le P. Hofbauer entreprit pour eux tout ce que le zèle le plus éclairé peut suggérer: écoles, catéchismes, conférences, etc. L'ascendant qu'il exerçait sur eux était admirable; quand il allait par les rues, les petits garçons couraient vers lui et l'accompagnaient par bandes dans ses courses de charité; il en profitait pour leur inculquer la pratique de toutes les vertus.

LA MORT — LE TRIOMPHE

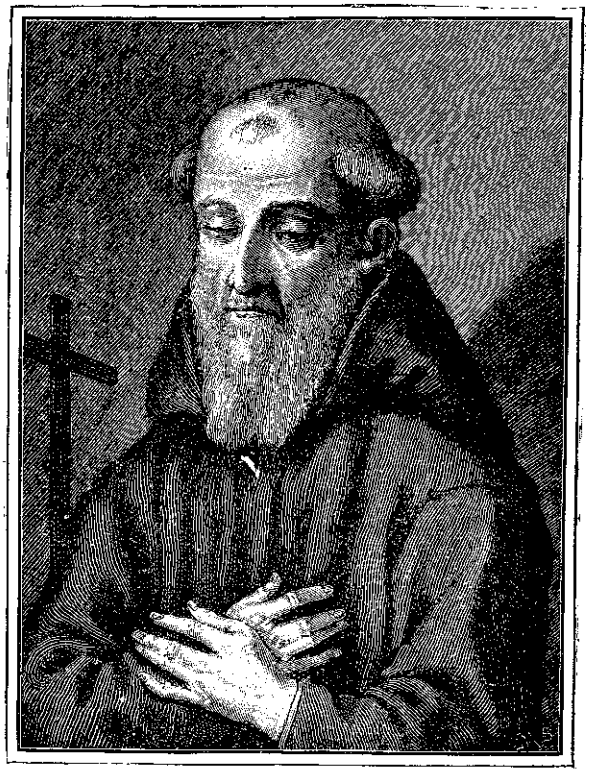
Tant de travaux avaient peu à peu ruiné la vigoureuse santé du P. Hofbauer, ses forces étaient épuisées; pourtant il continuait son ministère au milieu de cruelles souffrances. Comme on se lamentait autour de lui, il dit: « Ne vous désolez pas, le péché seul est un malheur. » Et encore: « Ce que Dieu veut, comme Dieu le veut, quand Dieu le veut. »

Enfin, le 15 mars 1820, sur l'heure de midi, au moment où l'on récitait l'*Angelus*, il rendit sa belle âme à Dieu. Il était âgé de soixante-neuf ans. Ses funérailles furent un véritable triomphe.

Aussitôt après, des prodiges commencèrent à son tombeau; un grand nombre de grâces spirituelles et temporelles furent obtenues par son intercession. Il apparut à plusieurs personnes. Les faits miraculeux étaient si nombreux, que les fidèles demandèrent l'introduction de sa cause. Il fut déclaré bienheureux par Léon XIII le 23 janvier 1888, et sa canonisation solennelle a eu lieu en même temps que celle de saint Joseph Oriol, le 20 mai 1909, à la joie de l'Eglise universelle.

LE VÉNÉRABLE JEAN DE MAURIENNE,

Frère Mineur Capucin († 1614).



Portrait du vénérable Jean de Maurienne.
(Cliché du R. P. Edouard d'Alençon.)

ÉTABLISSEMENT DES CAPUCINS EN FRANCHE-COMTÉ PAR LE VÉNÉRABLE

Les Capucins, introduits en Franche-Comté, alors que ce pays était déjà comme la terre classique des Ordres monastiques, trouvèrent cependant le secret de se rendre chers aux populations par-dessus toutes les autres familles religieuses ; c'est qu'ils s'identifièrent par leur énergie et leur vaillance au caractère de ce peuple durant l'épopée des guerres de son indépendance, au XVII[e] siècle. On vit, dans les villes comme sur les champs de bataille, les Capucins au premier rang des défenseurs du pays. On les vit se multiplier au secours des pestiférés ; le peuple, réduit à la misère par la peste, la guerre et la famine, trouva un écho dans le cœur de ces pauvres volontaires, qui partageaient avec bonne humeur ses souffrances et ses malheurs.

Et puis, il faut bien le dire, les Capucins comtois surent enthousiasmer le peuple par leurs saintes vertus. Chacun de leurs couvents put compter plusieurs de ces religieux, dont la vénération populaire s'arracha après leur mort les vêtements comme des reliques. Plusieurs fois il fallut employer la ruse pour soustraire leurs vénérables dépouilles à une piété irréfléchie. Et aux jours sombres de la Révolution, les Capucins marchèrent encore au premier rang des apôtres et des martyrs.

L'admirable succès de cet Ordre en Franche-Comté serait pour surprendre, si on ne connaissait celui qui fut le véritable introducteur des Capucins dans cette province, celui qui, maître des novices pendant de longues années, forma les générations saintes dont l'Ordre a le droit d'être fier. La sainteté des Capucins en Franche-Comté, elle est avant tout l'œuvre du vénérable P. Jean de Maurienne.

Ce religieux se nommait, de son nom de famille, Pierre Bizel ; il était originaire d'Albiez-le-Vieux, en Savoie. C'était un homme austère et affable, doux et ferme, connaissant à fond le cœur humain et ses faiblesses, sachant tirer parti des caractères les plus rebelles et des natures les plus ingrates.

SÉJOUR A LYON — DIFFICULTÉS AVEC HENRI IV

La divine Providence, qui a ses vues impénétrables, amena par un concours extraordinaire de circonstances les supérieurs à attacher le P. Jean de Maurienne à la fondation

des couvents comtois. Henri IV venait de monter sur le trône de France, et la Ligue défendait avec ardeur le catholicisme du royaume.

Ce n'est pas ici le lieu de raconter cette lutte épique. Le roi, excommunié et déclaré fauteur d'hérésie, luttait pied à pied pour conquérir ce royaume, contre lequel ses victoires demeuraient impuissantes et que son abjuration devait lui acquérir en un instant.

Lyon était déjà soumis à sa loi. Il fallait y paraître, sinon en catholique, au moins en ami ; le premier soin du souverain, dès son arrivée dans la ville, fut de faire convoquer par le chancelier, M. de Bellièvre, les supérieurs de toutes les communautés religieuses. Après les avoir convoqués, il leur intima, de la part du roi, l'ordre de faire des prières publiques pour le triomphe de sa cause.

La situation était délicate. Parmi ces religieux, quelques-uns se souvenaient des horreurs dont les hérétiques s'étaient rendus coupables, lorsqu'ils s'étaient emparés de la ville, en 1562. On craignait, par un refus déclaré, de provoquer le retour de semblables scènes, auxquelles la présence du monarque assurerait peut-être une complète impunité.

Plusieurs se disposaient donc à céder, lorsque le gardien des Capucins, déjà connu par sa sainte vie et son talent de prédicateur, prit la parole. Notre Vénérable, car c'était lui, déclara, avec une liberté tout apostolique, que les prières publiques de l'Eglise ne peuvent être faites ni pour les hérétiques ni pour les excommuniés ; que si, à la vérité, on prie dans les sublimes oraisons de l'office du Vendredi-Saint pour les hérétiques, ce n'est point pour leur victoire, mais bien pour leur conversion. Il ajouta que ni lui ni ses religieux ne voulaient désobéir à une prescription canonique si formelle et transgresser une tradition qui remontait aux premiers âges de l'Eglise, et qu'ils étaient prêts à tout plutôt que de se soumettre à une demande si expressément contraire à leur devoir.

Un tel langage déjoua toutes les combinaisons ; le parti des conciliants ne sut que répondre, et le chancelier, désappointé, leva brusquement la séance.

MENACE D'EXIL — TRAIT DE COURAGE

Le vénérable Jean était à peine rentré dans son couvent que le haut magistrat venait l'y solliciter. Il espérait gagner davantage dans un entretien particulier ; mais ce fut en vain qu'il employa les prières et les menaces.

— Plutôt que de violer la loi de l'Eglise, lui répondit l'intraitable religieux, nous souffririons la mort. C'est donc volontiers que nous quitterons la ville et même le royaume.

En effet, exaspéré du refus persistant du Père gardien, et croyant par cet exemple frapper un grand coup, le magistrat lui avait donné ordre d'évacuer dès le lendemain, avec tous ses religieux, le monastère et même de quitter la ville.

La soirée était avancée, mais des Capucins ont bientôt fait leurs bagages. Sur l'ordre du Père gardien, chacun d'eux prit une besace, y mit ses vêtements, quelques livres ; d'autres prirent les reliques, et de grand matin, précédée de la croix, la procession se mit en marche, au chant du psaume CXIII : *In exitu Israël de Egypto.*

Le cortège s'avance au milieu de la stupéfaction générale. Il est à peine jour ; mais les Lyonnais, réveillés par la majestueuse et grave psalmodie des moines, se mettent aux fenêtres et se demandent ce qui se passe. Partout on apprend que les Capucins s'en vont pour obéir aux ordres du roi et ne pas désobéir à Dieu. Cependant, continuant leur marche, les Capucins arrivent jusqu'à la rue où se trouvait la demeure du roi et sur laquelle s'ouvraient les fenêtres de sa chambre.

Réveillé comme les autres, et d'assez méchante humeur, le roi appela son intendant et lui demanda de quoi il s'agissait.

— Sire, répondit ce gentilhomme, ce sont les Capucins qui s'en vont comme vous l'avez ordonné, et qui chantent l'*In exitu Israël.*

Une telle fermeté frappa le roi autant d'admiration que de surprise. Il comprit l'inutilité de toute tentative sur de tels hommes, et ce fut sans doute un des faits auxquels il connut le mieux la supériorité de la foi catholique, à laquelle il devait se rallier bientôt.

Si on ne pouvait avoir leurs prières, il ne fallait pas du moins se faire devant Dieu les Capucins pour ennemis. Henri IV était trop habile pour ne pas le saisir ; et puis, cet exode sensationnel ferait-il bonne impression sur le peuple, déjà assez porté à admettre les dires des prédicateurs de la Ligue et à regarder le roi comme le sergent du diable et un antéchrist vivant ? Aussi n'hésita-t-il pas et fit-il aussitôt crier par la fenêtre aux Capucins de rentrer chez eux en paix et de ne plus troubler son repos.

On dit que dans la suite il citait volontiers le Père gardien de Lyon comme le modèle des vrais religieux.

Mais ce succès et même l'admiration du roi ne pouvaient pour l'instant être qu'une protection précaire vis-à-vis des courtisans, tous désireux de se faire des avantages en persécutant l'auteur de l'affront soi-disant fait à leur maître. L'influence du P. Jean à Lyon, nécessaire à un supérieur de communauté, surtout d'une communauté de religieux mendiants et prédicateurs, eût désormais rencontré trop d'obstacles. Il fallut pour un temps lui trouver un emploi hors du royaume, et la fondation des couvents de Franche-Comté se trouva là tout admirablement à point pour donner carrière au saint zèle et à la dévorante activité du P. Jean.

DIVERSES FONDATIONS EN FRANCHE-COMTÉ

La Franche-Comté, alors terre d'empire et sujette du roi Philippe II d'Espagne, avait déjà depuis quelques années admis les Capucins. Leur premier couvent avait été celui de Salins, fondé dès 1582. Par une délibération du 19 juillet 1583, le Conseil de ville, qui avait fait toutes instances pour obtenir leur envoi, « leur marqua un singulier contentement et leur promit de les assister de tout son pouvoir ». Ce couvent devint le noyau de la province de Saint-André, dans laquelle l'Ordre réunit plus tard tous les couvents de la Franche-Comté et de la Bourgogne.

Deux ans plus tard, le cardinal de Grandville, réalisant le désir de son prédécesseur, le cardinal de la Baume, prenait des mesures

pour l'installation des Capucins à Besançon, mais la guerre et la peste retardèrent le projet, contrarié déjà par la mort du cardinal.

Il n'en fut pas de même à Dôle, où le Conseil fit toutes diligences pour avoir les Capucins et où de généreuses donations permirent de fonder le couvent sans retard. Le 7 septembre 1589, les religieux y étaient installés et y commençaient l'office. L'année suivante vit la fondation du couvent de Gray. L'invasion d'Henri IV allait sceller de suite les liens qui unissaient les Capucins au peuple comtois.

C'est vers ce temps que le vénérable P. Jean de Maurienne dut quitter Lyon et fut envoyé dans la province de Saint-André. Une des premières difficultés qu'il y rencontra fut la diversité d'origine des religieux. On avait bien donné, lors des fondations, quelques religieux comtois, mais il avait fallu compléter leur nombre par des étrangers, et, pour un peuple jaloux de son indépendance comme l'était le peuple comtois, étranger voulait presque toujours dire ennemi. Il suffira de rappeler les obstacles rencontrés dans sa mission surnaturelle par la vénérable Mère Anne de Xainctonge, fondatrice des Ursulines non cloîtrées, parce que Française ; ou bien de rappeler encore les avanies sans exemple qui accueillirent les Hospitalières envoyées de Beaune à Besançon pour la même raison.

Heureusement pour le succès de l'œuvre, les Capucins étrangers envoyés en Comté étaient tous Savoyards ou Italiens ; cela rendait la tâche plus aisée.

Un noviciat avait été dès le début établi à Salins. Le vénérable P. Jean lui consacra les plus tendres soins, et bientôt la province put se suffire à elle-même. Le noviciat ne tarda pas à être fixé au couvent de Dôle. La présence d'une Université célèbre rendait cette situation plus avantageuse, et dès lors le Vénérable, soit comme maître des novices, soit comme gardien, partagea son zèle entre les deux couvents qui lui tenaient tant à cœur.

MISÈRES DE LA GUERRE

Ce n'était d'ailleurs point une petite affaire que de gouverner des maisons religieuses, surtout nouvellement fondées et à une époque semblable, lorsqu'il fallait ménager les susceptibilités des Ordres plus anciennement établis et pourvoir aux besoins de la communauté dans des villes où l'on comptait les maisons religieuses par douzaines.

La piété populaire eût rendu la chose facile en temps ordinaire ; mais l'implacable guerre s'abattait avec son cortège ordinaire de malheurs, la peste et la famine. Voici l'armée de Tremblecourt, au service de Henri IV, qui est entrée en Comté à l'improviste. L'ennemi donne sa première attaque à Salins, et les Capucins, dont le couvent est dans le faubourg, sont les premiers atteints. Après avoir perdu trois des leurs, ils se retirent en ville avec quelques soldats, sous la conduite du P. Félix. Les ennemis approchent de la porte ; mais le religieux dirige la défense avec tant d'ardeur qu'ils se retirent, effrayés.

On reconnaît là les élèves du Père gardien de Lyon ; comme on les reconnaîtra dans le P. Barnabé qui, repris par ordre du cardinal de Richelieu, dont il combattait les armes en 1636, lui répondra sans peur de garder les conseils pour lui, qui s'allie aux ennemis de la foi, tandis que ses religieux et lui-même combattent pour leur religion et pour défendre leur patrie injustement attaquée.

GRANDES MANIFESTATIONS CATHOLIQUES

Le P. Jean suffit à tout, et pendant plus de vingt ans il est l'âme des couvents de Dôle et de Salins. Ce n'est pas tout. Les Capucins se répandent dans le pays et sont partout où l'hérésie lève la tête. On les voit aussi dès qu'une épidémie s'abat sur un village, comme à Choye, où, distribuant l'image du Saint Nom de Jésus, ils délivrent ou préservent de l'épidémie pestilentielle tous ceux qui parent la porte de leur demeure de ce signe vénéré, popularisé par saint Bernardin de Sienne.

Les Capucins sont dans les montagnes du Jura, défendant pied à pied le terrain à l'hérésie, encourageant les fidèles et organisant ces splendides manifestations qui conduisirent au jubilé de Thonon, à travers les pays protestants de Vaud et de Genève, d'innombrables processions de Comtois, bannières en tête. Il y eut à Thonon, en deux mois, 162 000 communions dans une seule église, et 160 processions s'y rendirent dans le même temps. Ainsi la catholique Franche-Comté récompensait la Savoie angoissée du bien qu'elle lui avait fait en lui prêtant le vénérable P. Jean de Maurienne.

Enfin, pour peindre d'un seul fait l'admirable régularité des couvents comtois, pourrait-on omettre de dire que c'est dans ce petit couvent de Dôle, l'œuvre par excellence du P. Jean, qu'un étudiant allemand de l'Université de Dôle dut connaître et admirer la vie séraphique. Cet étudiant devait un jour être orné des palmes du martyre et de l'auréole des saints ; c'est saint Fidèle de Sigmaringen.

VERTUS ET ZÈLE DU VÉNÉRABLE

Les annales du temps nous ont conservé le tableau des vertus du P. Jean. Entre toutes il faut placer son enjouement. « Un saint triste est un triste saint », disait saint François de Sales, son contemporain. A coup sûr, cela ne s'appliquait pas au P. Jean.

Vieux et débile, le Vénérable arrive de bon matin chez des hôtes charitables ; on s'inquiète comment il a passé la nuit. « Chez un de Grange », répond-il. En vain on cherche le gentilhomme de ce nom, et ce ne fut que longtemps après qu'on comprit sa réponse. Le Père avait voulu cacher la mortification qu'il avait dû subir ; il avait couché comme un vagabond dans une grange.

Les populations de Dôle et de Salins ne tardèrent pas à connaître et à apprécier le vénérable P. Jean. Ces mêmes magistrats qui, aux mois de juin et de juillet 1602, contraignirent l'humilité de saint Laurent de Brindes, visitant les couvents, à accepter les hommages de leur filiale vénération ; ce même peuple qui garda le saint prisonnier jusqu'à ce que, faisant céder son humilité, il eût consenti à bénir la ville ; ces Dôlois et

ces Salinois entourèrent le P. Jean de telles marques de respect qu'il en vint à ne plus oser sortir, sinon dans la campagne et secrètement.

Dans ces deux villes, la situation du monastère, à l'extrémité des faubourgs, lui permettait encore de prendre secrètement un peu d'exercice, sans exposer sa modestie à si rude tourment ; mais, lorsque ses supérieurs le rappelèrent en Savoie, il souffrit grandement de cette vénération persécutrice, si j'ose dire. D'ailleurs, Dieu se plaisait à manifester la sainteté de son serviteur par des dons surnaturels. On lui attribuait des guérisons nettement miraculeuses ; on citait de lui des révélations prophétiques qui avaient reçu leur merveilleux accomplissement ; on disait qu'il avait le don de lire dans les cœurs.

RETOUR EN SAVOIE — LA MORT

Le Vénérable resta plus de vingt ans à partager sa sainte carrière entre les couvents de Dôle et de Salins, et ce n'est que dans les dernières années de sa vie, alors qu'il atteignait l'extrême vieillesse, que la Savoie, sa patrie, le reprit à la Franche-Comté.

En ce temps-là, Dôle recevait la sainte hostie miraculeuse de Faverney et l'accueillait par une pompe vraiment royale ; l'un des jeunes seigneurs allemands qui portaient aux angles du dais des vases précieux où brûlaient des parfums de grand prix était la future gloire de l'Ordre des Capucins, saint Fidèle de Sigmaringen.

L'essor des fondations avait repris avec la paix sous le règne chéri de la servante de Dieu Isabelle-Claire-Eugénie, et aux couvents de Vesoul et de Besançon, enfin achevés, n'allait pas tarder à se joindre celui de Lons-le-Saulnier (1612).

C'est au couvent de Chambéry que le vénérable P. Jean de Maurienne passa ses dernières années. Il y mourut le 15 mars 1614. Son culte commença avec ses funérailles. On courut de toutes parts s'arracher des parcelles de ses vêtements, et il fallut faire violence à la foule pour pouvoir lui donner la sépulture.

CULTE DU VÉNÉRABLE

De son vivant, au dire du *Martyrologium franciscanum*, « il guérit miraculeusement des malades incurables » ; après sa mort, selon le même témoignage, des miracles s'obtinrent encore par son intercession. Bien plus, son suaire et tout ce qui a touché son corps possédait par ce contact béni la même vertu miraculeuse, et son corps, vingt-cinq ans après sa mort, était conservé exempt de toute corruption.

Partout où il avait passé, la mémoire du P. Jean était demeurée en bénédiction ; à Gray même, où il avait probablement paru pour la fondation du couvent ou quelque prédication, on l'invoquait. Un miracle éclatant, obtenu dans cette ville en 1630, décida la poursuite de sa béatification.

La procédure marchait avec sa lenteur accoutumée, lorsque le peuple de Chambéry, menacé du grave péril d'une inondation, songea à recourir à la protection du Vénérable. Forçant les portes du couvent, il s'empara du corps et organisa une procession, durant laquelle il le porta pieusement. Les eaux se retirèrent.

Malheureusement, ces événements étaient contemporains du pape Urbain VIII ; on ne pouvait tolérer une pareille infraction aux règles nouvelles que les besoins du temps avaient dictées à ce Pape pour les causes de canonisation des saints. Le miracle était évident, mais il y avait culte public irrégulier.

Passer outre eût été ouvrir une brèche dans la barrière que ce Pape venait d'élever contre les abus. Ordre fut donc donné, de Rome, de suspendre toute la procédure. Les choses en sont demeurées là depuis deux cent soixante-dix ans. Le corps du Vénérable et les archives relatives à sa cause sont pieusement conservés dans la sacristie du couvent des Capucins de Chambéry.

Est-ce à dire que l'obstacle élevé au temps d'Urbain VIII soit infranchissable ; il ne le semble pas. La réforme est maintenant assez incontestée et établie pour qu'une irrégularité aussi grave, mais que Dieu a pour ainsi dire sanctionnée par un miracle, puisse sans inconvénient recevoir une dispense.

On espère donc voir reprendre un jour cette belle cause, et le vénérable P. Jean rejoindre sur les autels son Général, qu'il recevait à Dôle en 1602, saint Laurent de Brindes, et le jeune étudiant allemand, que ses exemples initiaient un peu plus tard aux splendeurs de l'Ordre séraphique, saint Fidèle de Sigmaringen.

A. P.

SOURCES CONSULTÉES

Abbé MOREZ, *les Capucins en Franche-Comté*. — Chanoine TRUCHET, *Vie du vénérable P. Jean de Maurienne*, etc.

SAINT ABRAHAM, ERMITE

Fête le 16 mars.

Saint Abraham, ayant brisé les idoles, est assailli à coups de pierres par les païens.

Credidit Abraham Deo, et reputatum est illi ad justitiam.
Abraham crut à Dieu et sa foi lui fut imputée à justice.

Voici, presque sur la terre du Père des croyants, une âme généreuse du IVe siècle, qui porte son nom et se montre, dans sa vie, le fidèle imitateur de sa foi. Abraham était de Childane, en Mésopotamie, non loin de la ville d'Edesse. Issu d'une noble et opulente famille, l'espoir et l'idole de ses parents, il voit bientôt arriver le moment de contracter une alliance digne de sa fortune et de son nom. Ses parents, plus que lui-même, avaient fait le choix d'une personne recommandable par son rang et ses richesses. A leurs prières, à leurs larmes, il se résigne au mariage et les noces se célèbrent avec magnificence durant six jours. Cependant le cœur de l'époux semblait épris d'un tout autre sentiment que de la joie bruyante de ceux qui l'entourent : le divin Epoux de nos âmes lui avait révélé des noces plus chastes, et, lui faisant entrevoir des joies plus pures, il l'invite à le suivre dans des sentiers moins charnels. Docile à cet avis, le jeune homme, que n'avait pu charmer le brillant repas du septième jour, se dérobe secrètement de sa maison, abandonne parents, amis, épouse même, et se retire sous l'œil de Dieu seul, dans une chaumière isolée, à deux milles de la cité, pour y vivre dans la solitude.

Cependant, son départ, bientôt remarqué, laisse ses parents dans l'anxiété la plus vive : ils se rappellent avec douleur la violence qu'ils ont exercée sur la détermination de leur fils, et dans leur désespoir, ils font toute diligence pour le retrouver. Théâtre, forum, solitudes, montagnes, habitations des moines, tout est visité : ce n'est que le dix-septième jour qu'on peut le découvrir avec une stupeur mêlée de joie et de tristesse, car à ses amis qui le pressent de les suivre et sont heureux de le revoir : « Rendez, s'écrie-t-il, rendez plutôt grâces à Dieu et à son ineffable clémence de m'avoir, par un heureux privilège, séparé de la malice du siècle : demandez-lui pour moi la grâce de porter son joug jusqu'au dernier de mes jours. » Il demande alors qu'on veuille

bien le laisser seul, de peur qu'en troublant son silence, on entrave ses progrès dans les voies de Dieu. Il profita des premiers moments de son isolement pour murer la porte de sa cellule, n'y laissant qu'une ouverture bien étroite par laquelle on lui passait le pain et l'eau dont il voulut faire son unique nourriture. Bientôt ce nouveau genre de vie répandit au loin sa réputation et lui attira grand nombre de visiteurs désireux d'obtenir de lui quelques faveurs.

UN USAGE DES RICHESSES

Dix ans s'écoulèrent de la sorte et ses parents vinrent à mourir, le laissant héritier de leurs immenses possessions. Ayant depuis longtemps renoncé à de tels soucis, il remet la gestion de ses affaires à l'un de ses amis, avec la recommandation de consacrer la plus grande partie de ses biens au soulagement des pauvres. Pour vaquer plus librement aux choses du ciel, il ne garde près de lui que l'indispensable, un manteau, un cilice, une paillasse et le vaisseau de terre qui lui sert de coupe. Pauvre des biens du corps, il abonde des trésors de l'âme; l'humilité, la charité brillent en lui du plus vif éclat. Quel puissant attrait dans les douces paroles qui tombent de ses lèvres! Quelles paternelles exhortations! quelle constance et quelle force dans cette âme virile! Durant les cinquante années qu'il mena ce genre de vie, jamais il ne se relâcha de son amour pour le travail et pour la mortification. Il abordait le combat, le sacrifice, avec la ferveur du novice qui commence, et chaque jour ajoute à son ardeur. Aussi, Dieu ne laissa-t-il pas sous le boisseau cette vertu solide: cité radieuse, placée sur la montagne, elle devait illuminer les régions d'alentour.

LE SOLITAIRE DEVENU APOTRE

Près de là se trouvait un bourg assez considérable, du nom de Tœnia; sa population, encore païenne, était restée rebelle aux prédications et au zèle des prêtres et des diacres envoyés pour sa conversion. Plusieurs d'entre eux s'y étaient fixés, et, loin de gagner quelques âmes, ils n'avaient moissonné que les souffrances et les mauvais traitements. L'évêque du diocèse, ne sachant plus quel moyen employer pour tirer ce peuple de l'idolâtrie, confiait ses embarras aux prêtres de sa maison, lorsque le nom d'Abraham lui vint à la pensée, et, sans attendre la réponse des siens: « Croyez-moi, très chers fils, leur dit-il; de ma vie je n'ai vu semblable vertu. Abraham est l'homme qu'il nous faut. » Et comme tous appuyaient unanimement cet avis: « Voici, reprend-il, l'idée qui m'est venue à son sujet: c'est Dieu qui me l'envoie. Je veux lui donner l'onction sacerdotale et lui confier cette population. Peut-être, avec la grâce de Dieu, ramènera-t-il quelques âmes à la connaissance de la vérité. » Il dit, se lève, et, entouré de son clergé, il vient trouver le Bienheureux. L'ayant salué dans le Christ, il l'embrasse, lui parle de ce peuple et le conjure de vouloir bien s'en charger. Lui, tout d'abord offensé de voir un évêque s'adresser à un homme aussi indigne de toute considération: « Eh! qui suis-je, mon seigneur, pour porter la dignité du sacerdoce et me voir confier le salut de ce peuple? Au nom du Christ, laissez-moi pleurer mes fautes dans l'amertume de mon âme. » Mais l'évêque: « Je sais, mon fils, et tous savent comme moi, que la grâce qui est en vous est puissante en paroles et en œuvres. N'hésitez donc pas à prendre ce fardeau: Dieu vous rendra en bénédictions ce que vous ferez pour les âmes. » Et comme le solitaire se récriait: « Celui-là, dit le Pontife, qui vit pour lui seul, travaille à son seul avantage; mais corriger les autres, avoir le souci des âmes qui nous sont confiées, quelle source de mérites, et quel témoignage de charité aux yeux de Dieu! Je n'en veux pour preuve que ce mot du Maître: « Si tu m'aimes, ô Pierre, pais mes brebis. » Persuadé par ce langage, Abraham suit l'évêque jusqu'à la ville, se laisse ordonner prêtre, et, répandant ses larmes et ses prières, il s'achemine où Dieu l'envoie.

CE QUE COUTENT LES AMES

Arrivé au milieu de cette population assise à l'ombre de la mort, il adresse à Dieu cette supplication: « Seigneur bon et clément, qui avez formé l'homme, et qui sondez ses pensées et les replis de son cœur, ne méprisez pas l'œuvre de vos mains; mais délivrez-la de la tyrannie de son ennemi en l'amenant à la connaissance de la vérité. Car vous savez que ce n'est pas la gloire qui vient des hommes, mais bien le salut des âmes qui m'amène au milieu de ce troupeau. » A ces mots, il se relève, se met à construire un oratoire avec les ressources que son ami avait réservées: bientôt il y offre le Saint Sacrifice au Dieu vivant et véritable, le conjurant d'amener dans son temple ces brebis infidèles. « N'êtes-vous pas le Dieu des miséricordes? Vous ne voulez point la mort du pécheur, mais sa conversion et sa vie. » Et son cœur s'affermit, son zèle s'enflamme; il va droit aux statues des idoles, les renverse, les brise et en disperse les lambeaux. Quelques infidèles, venant sacrifier à leur dieux, les trouvent en pièces, et, sans chercher longtemps le coupable, ils s'arment de bâtons et de pierres, fondent sur lui, l'accablent de coups et se retirent en lui laissant à peine un souffle de vie. Cependant, au milieu de la nuit, l'apôtre, revenu à lui-même et recueillant ses forces, se relève avec peine et gagne la maison de son Dieu. Là, étendu la face contre terre, il verse d'abondantes larmes et prie pour la lumière et le salut de ces pauvres païens. Le lendemain, ceux-ci, le trouvant en prières, ne songent qu'à satisfaire de nouveau leur rage: ils l'enchaînent, le traînent jusqu'au milieu du bourg, font pleuvoir sur lui une grêle de pierres et le laissent à demi mort. S'étant soulevé au milieu des ténèbres: « Seigneur, dit-il, m'oublierez-vous jusqu'à la fin? Pourquoi détourner votre face et mépriser ceux qui périssent? » A peine a-t-il parlé qu'il se sent raffermi: comme oublieux de ses blessures, il revient à son sanctuaire. Ses bourreaux de la veille se reprochent leur modération, lui portent des coups plus cruels et l'entraînent loin de leurs habitations. Durant trois années, sans se démentir, ce prêtre infatigable séjourna au milieu d'eux avec la même constance et la même générosité, répondant par la bienveillance à la haine, à la colère par la douceur, bénissant ceux qui le maudissaient, avertissant, exhortant les jeunes gens, comme ses enfants, les vieillards, comme ses pères, et toujours attaché aux préceptes du Seigneur, en dépit des souffrances et des afflictions

LA SOUFFRANCE AMÈNE SES JOIES

L'heure de la grâce approchait, et la sanctification allait produire ses fruits. Car ce peuple

s'étant réuni et ayant agité diverses questions, le nom d'Abraham leur vient à l'esprit : on se raconte ses paroles, on en vient à l'admiration. « Voyez, se disent-ils, quels maux nous avons fait peser sur la tête de cet homme! Avec quelle patience il les a supportés! Si son Dieu n'avait de quoi le récompenser, eût-il montré un tel courage? Tous nos dieux, il les a renversés avec une extrême facilité, et cependant, aucun d'eux n'a vengé sur lui cette injure! A ces réflexions et à d'autres du même genre, leur cœur s'échauffe, la grâce, sans doute, les travaille; un même cri se fait entendre : « Allons tous, tant que nous sommes, nous jeter aux genoux de cet homme généreux, et soumettons-nous au Dieu qu'il annonce. » Et tous d'accourir au temple, s'exclamant d'une même voix : « Gloire à toi, Dieu du ciel, qui nous a envoyé ton serviteur Abraham, pour nous arracher au culte des idoles! » Notre Bienheureux, tout stupéfait d'un retour qui le surprend, et rempli d'une joie ineffable : « Mes pères, s'écrie-t-il, mes fils et mes frères dans le Seigneur, rendons gloire au Dieu qui vient d'ouvrir vos esprits et vos cœurs : approchez de lui et vous serez éclairés. » Et il leur enseigna, dans la joie de son âme, la doctrine de vérité, les établit dans la foi, et, par le baptême, les rend enfants de l'adoption. Ils étaient au nombre de mille. Chaque jour, il multiplie les instructions, les avis; et cette terre nouvelle, arrosée des eaux de la grâce, donne des fruits sans nombre. Une année s'écoule dans ce doux travail.

LE DEVOIR ACCOMPLI

Mais, voyant son troupeau fidèle à la voix du Seigneur, et redoutant quelque relâchement dans ses austérités passées, l'apôtre se détermine à reprendre la vie solitaire. Dieu seul est le confident de sa résolution, et, la nuit venue, il recommande son peuple à la protection divine, conjure le Seigneur de ne pas lui imputer un départ où il ne cherche que sa plus grande gloire; puis, faisant le signe de la croix pour bénir son troupeau, il se retire en secret dans sa solitude.

Au point du jour, les brebis fidèles accourent au temple du vrai Dieu, mais n'y trouvent pas leur pasteur; la confusion, l'anxiété, le chagrin les aigrit, ils cherchent même bien au loin, et toujours inutilement. Bientôt, ils sont aux pieds de leur évêque, réclamant leur Père dans la foi. Le Pontife, ému de leur douleur, ordonne des recherches qui demeurent infructueuses, car Abraham se tenait soigneusement caché. Prenant alors une partie de son clergé, le Pontife vient au bourg, console ses habitants de la perte qu'ils ont faite, puis, choisissant parmi eux les plus remarquables par leurs vertus, ils les ordonne prêtres ou diacres, en constitue d'autres dans des Ordres divers; enfin, leur ayant donné une règle de vie, il se retire après leur avoir souhaité la paix.

Abraham apprend ce qui vient de se passer, et obtient de son évêque l'affranchissement du lien qui l'attachait à ce peuple. Aussitôt, il se met à l'œuvre : il bâtit une nouvelle cellule à côté de celle qu'il avait longtemps occupée, en fait murer l'entrée, et se plonge de nouveau dans la plus entière solitude.

ÉPREUVES DE LA SAINTETÉ

Cependant, l'ennemi, jaloux de sa vertu, devait lui tendre bien des pièges, et souvent, durant ses nuits, le prince des ténèbres se transforma en ange de lumière, et, lui apparaissant au milieu d'une auréole de splendeur : « Bienheureux es-tu, lui disait-il, Abraham, d'être arrivé à tant de perfection. — Garde le silence, lui répondait le serviteur de Dieu, c'est le Christ qui te le commande; retire-toi de moi, qui ne suis que cendre et poussière. » Et l'illusion se dissipe en vaine fumée. Peu de temps après, apparaît un homme qui, une hache à la main, frappe à coups redoublés la poutre sur laquelle repose le toit de la cellule; il appelle à son aide ses nombreux compagnons, comme pour épouvanter le solitaire. Mais lui, sans s'effrayer : « Les nations m'ont environné, et le nom du Seigneur m'a délivré de leurs coups. » Une autre fois, son lit paraît s'enflammer : aussitôt de s'écrier avec le Psalmiste : « Tu marcheras sur l'aspic et le basilic, et tu fouleras aux pieds le lion et le dragon. » (*Ps.* 90.) Au moment de prendre son repas, un élégant serviteur lui présente un peu d'eau seulement, ou saisissant une lumière : « Bienheureux ceux qui sont sans tache devant vous, et qui marchent dans la loi du Seigneur. » Mais notre Saint : « S'ils sont heureux, ceux qui servent le Seigneur, pourquoi donc ne cesses-tu de les tourmenter? » Mais, laissons ces combats, où toujours son humilité et sa foi lui assurent le triomphe, pour arriver à un témoignage insigne de sa charité et de son zèle apostolique.

COMMENT TOMBE UNE AME

Il avait laissé dans le monde un frère qui venait de mourir; sa fille, encore enfant, lui avait survécu. Seule, privée de tous parents, car déjà elle avait perdu sa mère, elle est amenée à son oncle qui la recueille et la place dans la cellule contiguë à la sienne. Par la fenêtre de sa cellule, il lui enseigne les lettres, la sainte doctrine, et la forme aux exercices spirituels. L'enfant croissait chaque jour dans la pratique de la vertu, à la grande joie de son oncle, qui faisait des vœux pour sa plus grande perfection. Mais le génie du mal convoitait cette proie délicate : il lui tend des embûches, allume dans sa jeune âme une passion charnelle, et lui inspire l'amour du monde.

Au lieu de prier, au lieu de demander conseil à son saint directeur, elle s'enfuit dans la cité d'Aesus, éloignée de deux jours de marche. Là, s'étant revêtue d'un habit séculier, elle se livra au désordre.

Pendant ce temps, Abraham voyait en songe un énorme dragon qui s'avançait des profondeurs de sa retraite vers sa cellule, dévorait une colombe, puis regagnait sa retraite en toute hâte.

Une fois éveillé, l'homme de Dieu, avec tristesse et inquiétude, soupçonne pour l'Eglise quelque nouvelle attaque ou persécution qui la menace. Il prie Dieu de l'éclairer davantage. Le troisième jour, le dragon s'avance jusqu'à ses pieds et dépose la colombe qu'il avait engloutie. Aussitôt, il comprend qu'il s'agit de la chute de quelque âme, et ayant jeté les yeux par la fenêtre : « Marie, s'écrie-t-il, pourquoi donc ce silence dans la prière et la louange de Dieu? Qu'est devenue cette avidité des divins enseignements? » Un silence de mort fut sa réponse. Alors la douleur la plus amère s'empara de son cœur, il poussa de profonds soupirs, demandant à Dieu le prompt retour de cette âme égarée.

LA FOI N'HÉSITE PAS

Cependant, un ami vient trouver le Saint, lui révèle la triste conduite de sa nièce et le lieu où

elle s'est retirée. Aussitôt l'apôtre de se lever, de quitter ses vêtements de moine, de revêtir l'habit de soldat : où va-t-il? Quelle conquête a-t-il rêvée? Il lui faut enlever au dragon la colombe qu'il a ravie : suivez-le, il monte à cheval et se met à la recherche de la brebis perdue. Le patriarche autrefois n'avait-il pas volé au secours de Loth, captif des cinq rois, ses ennemis?

Étant arrivé à l'hôtellerie où se trouvait sa nièce, il se fait renseigner sur son genre de vie et cherche à la rencontrer. Avec la faveur du maître de la maison, il obtient d'être admis à la table de celle qu'il veut arracher au monde. L'heure du repas annoncée, on voit entrer dans la salle du festin une jeune fille molle et dissolue, vêtue avec luxe. A cet aspect, le vieillard peut à peine retenir ses larmes : son cœur se sent brisé. Cependant, il échange quelques paroles aimables et celui qui vivait de pain et d'eau ne craint pas ce jour-là de toucher aux viandes et de boire du vin. Les convives rassasiés se retirèrent dans une pièce à part pour se livrer au plaisir de la conversation. Elle languissait un peu, car la courtisane était triste. Abraham s'assura de la porte, et, croyant le moment arrivé, il découvre sa tête, et poussant un soupir : « Marie, dit-il gravement, sais-tu qui je suis? Reconnais-tu ton oncle? Dis-moi donc, mon enfant, ce qui a pu te conduire à ta perte? Qu'est devenu cet amour de la vertu? Pourquoi t'éloigner de moi? Pourquoi m'avoir ainsi oublié comme si j'étais mort dans ton cœur? Que ne me révélais-tu tes combats, je t'aurais aidée à vaincre l'ennemi, et surtout à te racheter par la pénitence. Je t'en conjure, par mes cheveux blancs, par les peines cruelles que tu m'as causées, par cette confusion où ton départ m'a plongé, reviens, mon enfant, reviens au Dieu qui pardonne. Procure-lui cette joie, donne-moi cette satisfaction, afin que je n'emporte pas ma douleur dans la tombe. »

La courtisane était restée debout, gardant le silence; son visage, incliné vers la terre, son regard fixe indiquaient la réflexion et l'anxiété. Et son oncle de reprendre avec douceur : « Ma fille tu ne me réponds pas? Ignores-tu que c'est pour toi seule que je suis venu ici, que j'ai quitté ma solitude et revêtu ces livrées? Ignores-tu qu'il n'est pas de blessures que le céleste médecin ne puisse guérir ! Rejette sur moi ton péché, j'en rendrai compte à Jésus-Christ. Viens seulement avec moi, et retournons ensemble à la solitude. »

Alors la pécheresse d'un ton de voix timide et embarrassé : « Père vénérable, si la honte m'empêche de lever les yeux sur vous, comment pourrai-je approcher de Dieu avec les ulcères de mes iniquités ? — Tes iniquités, ma fille, je les prends sur moi, retournons seulement à notre première demeure. » La jeune fille, le cœur brisé, tombe aux pieds du vieux prêtre et verse des larmes amères et abondantes.

COMMENT ON SE RELÈVE

Voulant se mettre en devoir de le suivre, elle ne sait que faire de ses vêtements somptueux; elle les abandonne, suivant l'avis du saint vieillard, pour revêtir une simple parure, et voler aux richesses de l'impérissable vie. Tous deux sortent secrètement de l'hôtellerie. L'oncle conduit à pied sa monture sur laquelle il a placé sa nièce. Arrivés à la montagne, ils échangent leurs cellules dont ils murent soigneusement les portes. Dès lors, la pécheresse connaît toutes les rigueurs de la pénitence; prières, jeûnes, larmes, rien n'est épargné pour effacer les souillures de la vie. Dieu lui donna l'assurance de son pardon et opéra par elle de nombreux miracles.

Le cœur d'Abraham rendait grâces à Dieu qui n'avait point trompé son espoir, mais avait béni ses travaux par des fruits aussi doux qu'abondants. Parvenu enfin à une extrême vieillesse, il passe de cette vie aux tabernacles éternels. La multitude accourt à sa cellule et se dispute, comme des trésors, les lambeaux de ses vêtements et de son cilice, où elle trouve des remèdes efficaces à ses maux. Cinq ans après mourait la pénitente, gardant, au sein du trépas, cette fraîcheur angélique, reflet de la grâce divine et symbole d'une vertu recouvrée et rajeunie dans le sang de l'Agneau.

Quelles sont belles les œuvres de la foi ! Que doux et suaves sont les fruits de la charité !

SAINTE EUSÉBIE D'HAMAGE

Fête le 16 mars.

LA GRAND'MÈRE DE SAINTE EUSÉBIE, SAINTE GERTRUDE

FONDATRICE DE L'ABBAYE D'HAMAGE

Fête le 6 décembre.

Sainte Eusébie, au milieu de la nuit, se rend de l'abbaye de Marchiennes à l'abbaye d'Hamage, pour sonner Matines, présider à la prière et instruire les Religieuses.

Fille de Théobald, seigneur de Douai, et parente des premiers rois mérovingiens, Gertrude épousa un prince appelé Rigomer. Les historiens signalent comme issus de ce mariage Erchinoald, Sigebert et Adalbaud. Le premier remplit à la cour la charge de maire du palais (premier ministre), sous la grande reine sainte Bathilde. Sigebert s'unit à sainte Berthe, qui, devenue veuve, fonda le monastère de Blangy en Artois. Adalbaud fut le père de notre sainte Eusébie.

Quand elle eut perdu son mari et établi ses enfants, — c'était vers l'an 630, — Gertrude voyant que tout se brise et nous fuit ici-bas, que Dieu seul n'échappe point et qu'en lui on retrouve tout, exposa

à saint Amand, qui à cette époque évangélisait le pays, son dessein d'être à jamais toute à Jésus-Christ. Le grand évêque fut heureux de cette détermination, et il lui indiqua l'abbaye d'Hamage à fonder. L'œuvre présentait bien des difficultés; mais la vaillance de Gertrude était à la hauteur de tous les travaux. L'idée que Dieu l'aiderait de son secours, le souvenir des saintes veuves de l'Ancien et du Nouveau Testament et sa grande énergie la firent triompher de tous les obstacles. Bientôt on fut persuadé que Gertrude, en consacrant toutes ses journées au culte de Dieu et au soulagement de ses frères, était entrée humblement, sincèrement, généreusement, dans ce deuil d'état que saint Paul dit convenir aux veuves, et qu'à sa suite on arriverait vite aux plus hauts sommets de la perfection. Beaucoup de personnes vinrent se ranger sous son commandement et partager sa vie austère.

En sorte que, quelques années après, Hamage faisait l'admiration du ciel et de la terre, tant la ferveur, l'esprit d'union, le sacrifice y étaient en honneur. Gertrude aimait surtout la Sainte Ecriture.

C'est là qu'elle trouvait la raison de chaque chose, le sens du devoir, la mesure exacte du bien. Aussi n'était-il pas étonnant que ses filles l'approchassent avec joie, et l'interrogeassent toujours avec confiance. En toutes circonstances, elle avait à leur donner. Son trésor était Jésus, et quel trésor comparable à ce divin Maître, lorsqu'il a grandi dans une âme en la purifiant par les épreuves, et en la mûrissant au soleil de son amour!

SAINT ADALBAUD ET SA FAMILLE. — LA JEUNE EUSÉBIE

C'était un beau foyer que celui du duc Adalbaud de Douai, le troisième fils de sainte Gertrude d'Hamage. Sur les conseils de saint Amand, il avait épousé Rictrude, princesse originaire du Périgord, dont les historiens disent qu'elle était parmi ses compagnes comme une rose qui s'élance au milieu d'un buisson. Un fils leur naquit d'abord; on lui donna le nom de Mauront, et il fut baptisé par saint Riquier, évêque des Morins. Puis trois filles, qui furent trois saintes, vinrent successivement ajouter à la joie des nobles époux. Elles s'appelaient Eusébie, Clotsende et Adelsende.

Eusébie, la plus âgée des trois, était également le modèle de ses sœurs. C'était une enfant accomplie. Cultivée avec soin par ses parents, elle n'avait cessé de croître en sagesse et en grâce. A l'âge des jeux et des rires, elle aimait à converser avec Dieu et oubliait facilement, en sa chère présence, la légèreté de l'enfance. L'oraison lui était devenue familière. Aimable aux pauvres, elle les guettait pour leur faire avec ce qu'on lui donnait pour ses plaisirs de larges offrandes. Son cœur était plein de douceur, de tendresse et de paix, son caractère plein de fermeté et de décision.

Elle joignait à ces dons embellis par la grâce de Dieu un esprit sûr, élevé, profond, pénétrant, capable des plus grands desseins. Puis sur tant de charmes était jetée, comme un voile, la modestie de la vierge chrétienne, ennemie des parfums, des joyaux et des vains ornements dont les filles d'alors aimaient à se parer.

Clotsende et Adelsende s'efforçaient de marcher sur les traces de leur aînée, et suivaient avec docilité les bons conseils de leur mère.

De telles vertus caractérisent la famille chrétienne et font entrevoir que ce foyer domestique était un sanctuaire, un temple. L'ombre de Dieu y planait. Personnes et choses, tout était là en ordre. On n'y avait que de pieux et utiles entretiens, on n'y faisait que des actions saintes; les pensées élevées y remplissaient les esprits, la prière et le travail y remplissaient les heures. Pour se sanctifier, les enfants n'avaient qu'à regarder leurs parents qui étaient véritablement pour eux, le livre où ils lisaient la vertu. — Beau modèle pour les familles de notre époque où les défaillances, les condescendances coupables, l'indifférence surtout, ont amené l'abaissement du sens chrétien, et dès lors du sens moral. Ah! qu'elles reviennent enfin à l'unique nécessaire, d'où sort toujours le surcroît, aux principes chrétiens, sans lesquels rien ne s'établit. Qu'elles comprennent désormais qu'il n'y a qu'une sagesse, celle du ciel... car qu'est-ce qu'une âme sans vérité? qu'est-ce que notre vie si Jésus-Christ ne l'inspire et ne la dirige? *A quoi sert à l'homme de gagner le monde entier, s'il vient à perdre son âme?*

SAINTE EUSÉBIE AUPRÈS DE SON AIEULE SAINTE GERTRUDE

La pieuse fondatrice de l'abbaye d'Hamage, sainte Gertrude, témoigna le désir d'avoir auprès d'elle, Eusèbie, sa vertueuse petite-fille, pour faire fructifier en elle les dons de Dieu. L'enfant accepta, et vint se mettre sous la direction de son aïeule. A l'ombre bienfaisante du cloître, les vertus de la jeune fille prirent un accroissement nouveau.

Elle édifiait les sœurs par son oraison continuelle, sa régularité, sa charité toujours prévenante et délicate.

Gertrude avait fait d'Eusébie sa confidente; elle n'avait pas de plus grand bonheur que de l'instruire, de la former et de la sanctifier. Eusébie rendait du reste, à sa vénérable aïeule, tout ce qu'elle en recevait. Elle s'était attachée à sainte Gertrude comme la jeune vigne, à mesure qu'elle grandit, s'attache à l'ormeau qui lui sert d'appui.

Si douce, si pure, si ferme, Eusébie était digne de succéder à la sainte abbesse. Gertrude comprit en effet qu'elle continuerait parfaitement son œuvre. Elle en parla à ses sœurs qui entrèrent toutes dans ses vues, et lui promirent de se mettre sous la direction d'Eusébie, quand Dieu les priverait de leur vénérée fondatrice.

ÉPREUVES ET DOULEURS

Pendant ce temps, tout continuait à être plein de l'esprit de Dieu dans la maison bénite de saint Adalbaud et de Sainte Rictrude. On s'y aimait avec dévouement, indulgence, patience. Les visites et les discours de saint Amand entretenaient la ferveur pour le service de Dieu. Les brillantes qualités du jeune Mauront avaient attiré sur lui l'attention de Clovis II qui le nomma intendant général des forêts royales.

Mais il faut que la perfection du chrétien soit marquée comme celle de son Sauveur du signe de l'épreuve et de la croix. — Dans une expédition militaire en Gascogne, Adalbaud fut cruellement massacré, le 2 février 646, par des parents de sainte Rictrude qui avaient toujours vu de mauvais œil son mariage, et qui avaient promis de se venger. On pense même que la religion d'Adalbaud n'était pas étrangère à cette haine.

Ce meurtre excita à la cour une douleur profonde et d'unanimes regrets. Ce coup inattendu fut surtout terrible pour Rictrude. Rien n'y manquait de ce qui pouvait le rendre déchirant. Elle avait pour Adalbaud une tendresse d'autant plus profonde qu'elle était plus pure, et au moment des adieux, elle avait eu comme un pressentiment de ce qui allait arriver. Il mourait à la fleur de l'âge, alors que sa jeune famille rendait complète la joie du foyer domestique.

Rictrude fut d'abord attérée et sans force contre cette douleur. Quel changement! quel vide! Mais saint Amand était là : il avait consacré l'union, il prit sous sa protection la veuve et ses orphelins. A la chaleur et à l'onction de sa parole, Rictrude comprit les vues de Dieu sur elle.

En vain le roi Clovis II, bienfaiteur de son fils, voulut la remarier à un seigneur de Neustrie. Elle l'invita avec toute sa suite à un grand festin, au terme duquel, au grand désappointement de tous, elle tira de son sein et mit sur sa tête un voile qu'Amand, son père spirituel, lui avait béni, signe de sa consécration définitive à Jésus-Christ.

Quelques années auparavant, en 643, de concert avec son mari, elle avait fondé à Marchiennes une abbaye de moines, que dirigeait alors avec une grande sagesse le saint abbé Jonas. Elle possédait encore des terres en ce lieu; elle résolut d'y bâtir un couvent de religieuses. La proximité du monastère des Bénédictins leur permettait d'y trouver facilement un aumônier. Dès qu'elle le put, elle alla s'enfermer dans le nouveau cloître avec ses filles Clotsende et Adalsende. D'autres compagnes les y rejoignirent.

HAMAGE ET MARCHIENNES

La vénérable fondatrice d'Hamage ne survécut que trois ans et quelques mois à la mort tragique de son fils Adalbaud. Sentant approcher sa dernière heure, elle réunit autour de son lit de souffrance ses chères compagnes, les exhorta à la concorde, à la pratique de l'humilité et à l'obéissance, et les bénit tendrement. Puis son âme, délivrée des liens du corps, s'éleva toute radieuse vers Dieu et entra dans sa gloire, le 6 décembre 649. Gertrude avait quatre-vingts ans.

Toutes les sœurs s'empressèrent de choisir pour supérieure Eusébie, en qui revivaient les vertus de la mère qu'elles venaient de perdre.

Mais Rictrude, jugeant sans doute que sa fille était encore trop jeune pour ces délicates et importantes fonctions, ne souscrivit pas aux dernières volontés de sainte Gertrude, ni au vœu des religieuses d'Hamage. Elle appela Eusébie auprès d'elle, en son couvent de Marchiennes, où l'on suivait du reste comme à Hamage, la règle bénédictine. Elle craignait que le démon, habile à jeter dans l'illusion des personnes même d'un âge mûr, ne trompât sa chère Eusébie et n'étouffât à jamais dans son cœur les semences de vertu qu'elle y voyait germer. Après quelques retards motivés sans doute par le tendre attachement à cette maison où s'était écoulée son enfance, et où l'Epoux céleste lui avait si souvent révélé ses désirs, Eusébie obéit. La communauté de Marchiennes vint à sa rencontre avec des cierges allumés, et des encensoirs fumants, car la sainte abbesse ramenait avec elle toutes les reliques que possédait l'abbaye d'Hamage, et les restes de son aïeule.

Cependant, la pensée de ses sœurs et des dernières recommandations de sainte Gertrude se représentait sans cesse à l'esprit d'Eusébie. Il lui semblait qu'elle trahisait la volonté de Dieu en ne continuant pas, comme elle l'avait promis, l'œuvre commencée. Bientôt même, elle ne fut plus capable de maîtriser sa volonté.

Hamage n'est pas fort loin de Marchiennes; profitant du calme et de l'obscurité de la nuit, elle se rendait en toute hâte à Hamage, sonnait la cloche du monastère, (en mémoire de ce fait, les anciennes images représentent Eusébie une cloche à la main,) donnait ses avis à ses compagnes, et récitait avec elles l'office divin. Les sandales qu'elle laissait au pied de son lit trompaient la vigilance maternelle.

Animée d'un courage surhumain, Eusébie bravait, dans ces périlleux voyages, le froid, la fatigue et les mille obstacles que faisaient naître le mauvais état des routes, ou les accidents du terrain. Dieu se plut à montrer combien lui était agréable la généreuse conduite de sa fidèle servante, car chaque fois il accomplit un éclatant prodige en sa faveur. Lorsqu'Eusébie se mettait en route pour Hamage, il ouvrait sous ses pas les eaux de la Scarpe, qui semblait opposer à son passage une barrière infranchissable, et la vierge passait le fleuve a pied sec.

Cependant, ses courses furent enfin connues. Croyant de son devoir d'exiger une obéissance aveugle et absolue de la part de sa fille, Rictrude fut saisie d'une sainte indignation à cette nouvelle. Elle lui dit avec vivacité la peine qu'elle en éprouvait. Elle lui fit faire des représentations par son frère Mauront, qui alla même jusqu'à la frapper, mais Dieu montra par un prodige qu'il avait inspiré la résolution d'Eusébie; en effet, la verge que son frère avait en main se brisa, et les Bollandistes rapportent qu'elle prit racine et fleurit comme autrefois la verge d'Aaron.

SAINTE EUSÉBIE ABBESSE D'HAMAGE

Cette persistance d'Eusébie, le nouveau miracle que Dieu venait d'accomplir en sa faveur, et aussi l'obéissance complète qu'elle accordait à Rictrude en toute autre chose, déterminèrent la sainte abbesse à consulter à cet égard son confident, le grand évêque Amand. Amand fut d'avis qu'il fallait laisser à Eusébie la faculté de retourner au monastère d'Hamage pour y continuer la vie édifiante qu'elle y menait auparavant.

Eusébie ayant donc reçu la bénédiction de sa mère, reprit ses saintes reliques et le corps de sainte Gertrude, retourna pleine de joie en son ancienne demeure. Ses filles ressentirent également une vive allégresse en possédant, d'une manière maintenant définitive, l'abbesse qu'elles aimaient tant. Et comme on pense bien, ce fut pour la gloire de Dieu et l'affermissement de l'observance religieuse. La prudence d'Eusébie dans ses paroles et ses actes, la droiture de son jugement, sa condescendance, sa force dans les épreuves, étaient pour toutes un exemple et aidaient les élans de perfection. Elle se réservait pour elle-même les offices les plus pénibles. Dieu la consolait du reste et lui donnait le secret de monter et de faire monter les autres vers lui. Si grandes étaient ses délices dans la prière qu'elles l'empêchaient de souhaiter quoi que ce fût sur la terre hors ce que Dieu y a mis de lui. Cette pluie du ciel tombait parfois à torrents, et son jardin intérieur, divinement fertilisé, se couvrait vite et magnifiquement des fruits des vertus,

Ainsi qu'à beaucoup de saints, le Seigneur révéla à sa fidèle servante le jour et l'heure de son trépas. Ce fut pour Eusébie un motif de redoubler de zèle afin d'établir solidement le règne de Dieu dans son abbaye. Plus que jamais, elle devint pour ses sœurs une mère incomparable, toujours prête à tout dévouement, toujours prompte à toute indulgence, quoique visant en tout à leur sainteté, et les y poussant à l'occasion par les moyens les plus énergiques; ses aumônes devinrent aussi plus abondantes, et sa compassion pour les malheureux plus tendre et plus expansive. Un mot peut tout résumer : A l'exemple de l'Epouse des cantiques elle « languissait », pressée par l'amour de Dieu et du prochain. La vie du dedans dévorait celle du dehors, et le corps fléchissait sous

l'âme, comme l'âme fléchissait sous le poids de la divine charité.

Ce jour de la mort arriva le 16 mars 670. Eusébie rasssembla une dernière fois sa communauté. Elle recommanda à ses sœurs en larmes la vertu d'obéissance qui est la force de la vie religieuse, l'union qui en fait le charme, et l'esprit d'abnégation qui lui donne son mérite devant Dieu. Puis, comme son départ pour le ciel pouvait laisser dans les esprits des inquiétudes sur l'avenir d'une maison qui devait tout à ses libéralités et à celles de sa famille, elle engagea ses filles à mettre leur confiance en Celui qui n'abandonne jamais les âmes qui espèrent en ses promesses.

Et, tandis que la malade achevait ces paroles, une grande lumière se répandit dans le cloître et en même temps son âme s'envola dans le sein de Dieu. « Ainsi, dit un de ses biographes, Martin l'Hermite, s'achemina aux noces de l'Agneau la glorieuse Eusébie, fille d'admiration, comme le bel arc-en-ciel qui, riche des couleurs de la livrée divine et ne touchant la terre que par ses extrémités, entre à cœur ouvert dans les atours de la gloire. Vierge sage et prudente, noble lampe des cloîtres, consumée lentement par la plus vive flamme d'un parfait holocauste, douce exhalaison qui parfume le paradis, elle n'avait que trente-trois ans. »

RÉUNION DE TOUTE LA FAMILLE DANS LE CIEL

Quand sainte Eusébie quitta cette terre, en 670, elle alla rejoindre au ciel sa plus jeune sœur, sainte Adalsende, morte deux ans auparavant au couvent de Marchiennes, dans la fleur de son innocence et de sa jeunesse, le jour de Noël 668. Le roi des anges l'avait appelée la première aux joies éternelles.

Les miracles qui s'accomplissaient sur le tombeau de saint Adalbaud leur père, attestaient clairement à Rictrude que son époux tant pleuré régnait au ciel avec sa mère sainte Gertrude et ses deux filles. Pendant dix-sept années encore, sainte Rictrude gouverna avec sagesse l'abbaye de Marchiennes qu'elle avait fondée. Enfin, riche de mérites, elle s'endormit dans la paix du Seigneur, le 12 mai 687, à l'âge de 74 ans, après quarante années de vie religieuse. Sa fille Clotsende lui succéda dans la charge de supérieure.

A cette époque, son fils Mauront s'était fait moine à son tour. Il n'avait pas tardé à comprendre la vanité des choses de la terre, et jeune encore, sur les conseils de saint Amand, il avait dit adieu à la cour et aux grandeurs mondaines. Il reçut la tonsure et l'habit clérical, fonda l'abbaye de Bruel dans une terre qui lui appartenait, et y embrassa la vie religieuse ; il mourut en odeur de sainteté le 5 mai 701, à Marchiennes, où il s'était rendu à la prière de sa sœur, l'abbesse sainte Clotsende. Plus tard, à l'époque des invasions normandes, ses reliques furent portées à Douai; cette ville l'a choisi pour patron et a reçu, en différentes circonstances, des marques signalées de sa protection.

Sainte Clotsende avait soixante-six ans quand elle eut la douleur de perdre son frère. Plus détachée que jamais des choses de ce monde, elle achevait de se sanctifier et de donner à ses filles spirituelles l'exemple de toutes les vertus. Enfin elle quitta à son tour cette terre d'exil l'année 714, à l'âge de 79 ans. Ainsi toute cette admirable famille se trouva heureusement réunie dans le ciel, où elle règne avec Jésus-Christ dans les siècles des siècles. Amen.

HAMAGE ET LES RELIQUES DE SAINTE EUSÉBIE

Les reliques de sainte Eusébie, instruments de nombreux miracles, furent réclamées par les religieuses de Marchiennes et vinrent reposer auprès des restes de ses sœurs; mais chaque année, le 17 novembre, fête de la dédicace de l'église abbatiale d'Hamage, les religieux bénédictins de Marchiennes portaient en procession les reliques de sainte Eusébie à l'église d'Hamage et on y célébrait, avec pompe, l'office divin au milieu d'un grand concours de peuple.

Détruits par les Normands au x^e^ siècle, le couvent et l'église d'Hamage furent rebâtis en 1120 par les Bénédictins de Marchiennes qui en firent un lieu de retraite pour leurs frères âgés et malades. Telle fut la destination d'Hamage jusqu'en 1793, époque à laquelle la révolution recommença les ravages des Normands barbares : c'est ainsi qu'elle pratiquait la fraternité et la liberté. La magnifique châsse de sainte Eusébie fut envoyée à la Monnaie. L'archevêché de Paris, possesseur de quelques reliques de la sainte, échappées aux révolutions de 1793 et de 1830, a partagé son trésor avec Wandignies-Hamage, en 1887.

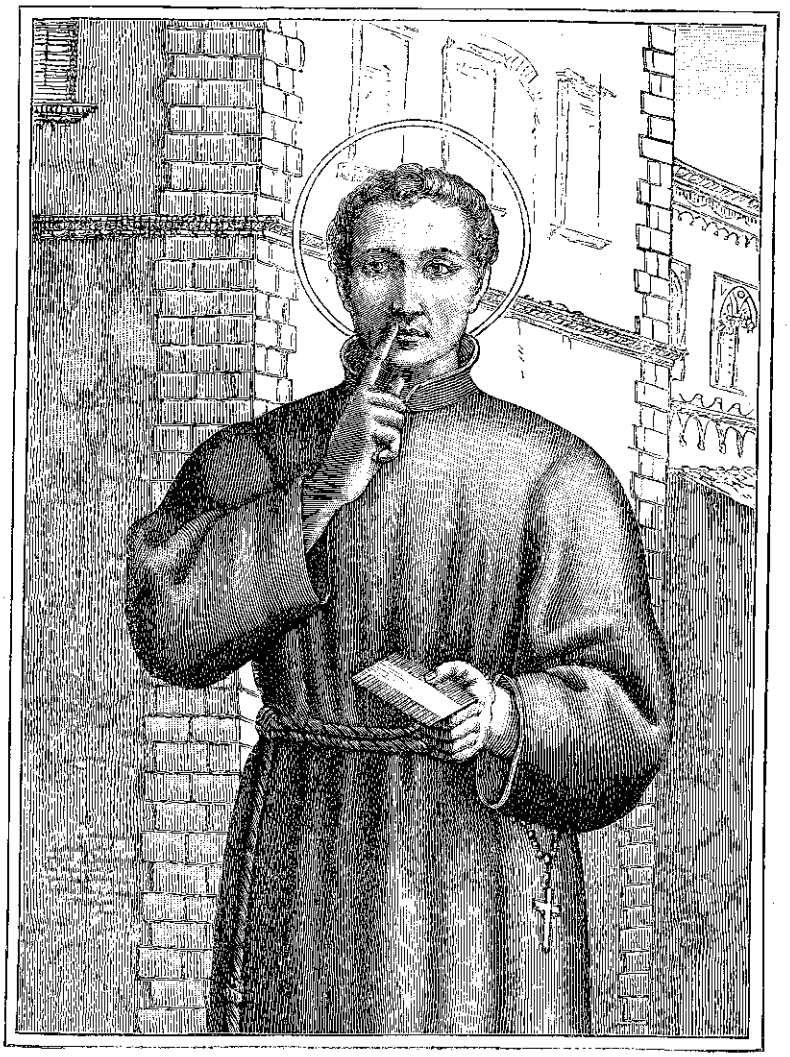
Grâce au zèle de M. l'abbé Tréca, curé, de M. l'abbé Delobelle, curé de Dompierre, prédicateur, de MM. Mottez, industriels, et des habitants, cet heureux événement fut pour la religieuse population de cette paroisse une fête magnifique dont elle gardera longtemps le souvenir. Sainte Eusébie saura, comme autrefois, obtenir de nombreuses grâces à ceux qui l'invoquent.

(Extraits et résumé d'une *notice sur les Saintes d'Hamage*, par M. l'abbé Delobelle, curé de Dompierre. Chez Casterman, à Tournai).

LE BIENHEUREUX PIERRE TÉCELAN DE SIENNE, ARTISAN

TERTIAIRE DE SAINT-FRANÇOIS

Fête le 16 mars.



Portrait traditionnel du bienheureux Pierre Técelan.
(Il tient à la main un peigne qui rappelle son métier et symbolise son patronage.)

PIERRE LE PEIGNIER

Pierre Técelan, élevé par l'Eglise sur les saints autels, ne fut, aux yeux de ses contemporains, qu'un modeste fabricant de peignes pour les peigneurs et les tisserands. Le surnom de *Peignier* lui est même resté, en souvenir de son humble profession.

Il naquit à Campi, dans la vallée de Chianti, à 7 milles de Sienne, au commencement du XIII^e^ siècle. Jeune encore, il sut se mettre en garde contre les défauts de son âge par la pratique constante des exercices religieux, la fidélité aux prières du matin et du soir, l'examen de conscience quotidien, la confession fréquente. Ses parents, de basse condition, mais aussi pieux que pauvres, surent de bonne heure lui inspirer, avec l'amour du travail, les sentiments surnaturels capables de le sanctifier.

Dès qu'il fut en âge d'apprendre un métier, ils l'envoyèrent à Sienne. A dater de ce moment jusqu'à sa vieillesse, Pierre fabriqua et vendit des peignes pour gagner le pain de chaque jour. Mais, plus soucieux des biens éternels que des besoins terrestres, il s'appliqua surtout à la pratique des vertus.

Cet artisan faisait de son laborieux travail une sorte de prière. Il ne cessait de méditer. Souvent, il se disait avec bonheur que le Fils de Dieu, fait homme par amour pour nous, avait voulu être en ce monde le fils d'un ouvrier et vivre trente années de sa vie dans une boutique de charpentier. Le souvenir des fatigues endurées par Jésus dans l'atelier de Nazareth lui rendaient douces ses propres fatigues, qu'il supportait avec joie, presque avec orgueil.

Il apportait dans les affaires de son commerce une probité et une délicatesse incomparables; il craignait par-dessus tout de tromper ses clients, et quoique son travail fût exécuté avec un soin poussé jusqu'au scrupule, il s'attachait plutôt à en montrer les défauts qu'à en faire ressortir les qualités. Tout Sienne le savait, tous connaissaient cette loyauté peu commune, et l'on venait de préférence acheter chez Pierre Técelan, dont les prix n'étaient jamais discutés.

Il se choisit pour épouse une femme que sa piété et sa charité rendaient digne de lui, et vécut avec elle dans une parfaite union. « Plein de respect et d'égards pour elle, disent les chroniqueurs, il l'aimait comme sa dame et sa mère. » Tous deux se livrèrent avec une sainte émulation aux œuvres de miséricorde.

CHARITÉ DE PIERRE TÉCELAN

Pierre perdit de bonne heure sa fidèle épouse, qui ne lui laissa pas d'enfants. Loin de se laisser abattre par cette cruelle épreuve, il y reconnut l'invitation de la Providence à une vie plus parfaite et suivit, plus librement encore que par le passé, les attraits de sa charité.

Ouvrier pauvre, il ne tarde pas à découvrir des pauvres plus malheureux que lui. Dès lors, ne se réservant pour lui-même que la part strictement nécessaire à sa subsistance, il leur consacre toutes ses ressources; il vend tout ce qu'il possède et leur en donne le prix; la dot de sa femme leur est distribuée; même les profits de son modeste négoce deviennent le partage des indigents. Il pense à eux avant de s'assurer pour lui-même le pain du lendemain.

C'est ainsi qu'il devient dans le pays comme une petite Providence, attentif à soulager toutes les misères, à consoler toutes les afflictions.

Un de ses plus doux passe-temps entre ses heures de travail, est d'aller visiter les malades. Tous les jours, il se rendait au célèbre hôpital de Notre-Dame de la Scala, situé non loin de sa demeure, et là, offrait ses humbles services aux membres souffrants du Sauveur, lavait les plaies des infirmes, leur prodiguait des soins presque maternels. Pour subvenir à leurs besoins et aider à leur entretien, il s'imposait de rudes privations et souvent tendait la main dans les rues de Sienne, demandant de porte en porte, pain, viande et vin pour ses chers malades.

L'exercice des œuvres de miséricorde, joint à l'esprit de prière très développé chez cet homme du peuple simple et droit, le fit marcher à grands pas vers la perfection.

Il s'éprit d'un amour de plus en plus ardent pour celui qu'il servait dans la personne des pauvres, et bientôt, le nom seul de Dieu prononcé devant lui le faisait tomber en extase, le rendait immobile et tout hors de lui-même, absorbé dans une haute contemplation.

Saint François venait à cette époque de fonder son Tiers-Ordre. L'enthousiasme excité par l'institution du premier et du second Ordre était tel que tout le monde voulait se faire religieux sous la règle du Pauvre d'Assise; les époux parlaient de quitter leurs épouses pour revêtir ses rudes livrées. Inspiré par l'Esprit-Saint, François établit un troisième Ordre religieux pour ceux qui vivaient dans le monde et leur donna une règle spéciale, depuis lors approuvée par les Papes, et qui a fait croître, dans le jardin de l'Eglise, les plus belles fleurs de sainteté.

L'un des premiers et des plus fervents Tertiaires fut Pierre de Sienne. Après la mort de sa femme, d'autres disent même de son vivant et avec son consentement, il embrassa la règle du Tiers-Ordre, et s'engagea résolument dans la voie de la pauvreté volontaire et de l'humilité. Il aimait son habit de bure grossière, et, lorsque par suite d'un long usage ce misérable vêtement s'en allait en lambeaux, il le rapiéçait lui-même avec des morceaux de diverses couleurs, pour être plus conforme au séraphique Patriarche et mieux témoigner son mépris pour les vanités du monde.

Comme tous les saints, le serviteur de Dieu était avide de mortifications et d'austérités.

Cependant, son labeur incessant et pénible les lui rendait impossibles. Le travailleur a besoin de ses forces : Dieu ne lui demande pas de s'épuiser en macérations, et de faire couler les flots de sang sous les coups de la discipline.

Pierre Técelan suppléa très ingénieusement aux pénitences corporelles qu'il ne pouvait faire : il résolut de mettre à profit toutes les fatigues, les peines, les contrariétés, les humiliations de chaque jour, de les accepter avec joie pour l'amour de Dieu, et de les offrir en expiation de ses péchés.

C'est là un genre de mortification assez imitable. Et qui dira les trésors de mérites amassés par ceux qui le pratiquent d'une manière constante, tous les jours de leur vie et à tous les instants?

SON ESPRIT D'ORAISON — THÉORIE ET PRATIQUE

La prière soutenait l'humble ouvrier dans ses efforts vers la perfection : elle explique la marche ascendante de cette âme vers la sainteté. Pierre Técelan était bien convaincu de l'efficacité de ce moyen. Fr. Hugolin de Querceto lui demandait par quelle vertu on arrivait plus sûrement et en moins de temps à Dieu. « A mon humble avis, dit Pierre, celui-là est assuré de son salut qui s'applique à la prière avec dévotion et soin. »

A un autre religieux qui le suppliait de lui dire ce qu'il devait faire dans les sécheresses et aridités spirituelles : « Persévérer dans la prière, répondait le Saint. Le Seigneur diffère souvent d'accorder ses consolations, attendant un moment plus opportun, le temps où l'âme sera mieux disposée à les bien recevoir. Sache encore, mon cher frère, que, dans ces moments de sécheresse, la prière est plus profitable à l'âme. »

D'autres lui avouaient leur tiédeur dans la récitation de l'office. Pierre leur recommandait de faire des efforts continus pour bien s'acquitter de ce devoir. « L'ennui que vous pourrez y éprouver, ajoutait-il, loin de vous être nuisible, tournera à votre profit. »

Sa piété ne se bornait pas à donner des conseils

sur l'oraison. Une partie de ses nuits était consacrée à la prière. Il avait pour la Sainte Vierge une dévotion particulière, et, après avoir reposé quelques heures sur un lit très dur, il se dirigeait vers l'église Notre-Dame, voisine de sa demeure. Chaque fois les portes s'ouvraient d'elles-mêmes miraculeusement devant lui, à son entrée et à sa sortie : le fait fut observé à plusieurs reprises par les prêtres et desservants de cette paroisse qui regardèrent dès lors le bienheureux Pierre comme un Saint.

Plus souvent, il allait à minuit entendre l'office de Matines dans l'église des Dominicains, et, arrivé le premier, longtemps avant l'heure, il priait seul dans un coin du sanctuaire.

Plusieurs lieux de pèlerinage avaient ses prédilections. Il ne manquait jamais d'aller à Assise au commencement d'août, pour gagner l'indulgence de la Portioncule à Notre-Dame des Anges; il se rendait à Pistoie pour la fête de saint Jacques; enfin, le mont Alverne le revoyait chaque année, en septembre, à la fête des stigmates du glorieux saint François.

RÉCIT D'UNE VISION — ENTRETIENS CÉLESTES

Ces ferventes oraisons furent récompensées par des faveurs célestes. Une nuit, tandis que Pierre était prosterné dans l'église de la Vierge, il plut à Dieu de lui révéler la grande sainteté de François d'Assise et de le consoler par une vision. La voici, d'après une vieille chronique :

« Des anges couvrirent le pavé de l'église d'une cendre bien fine; ils élevèrent ensuite deux trônes éblouissants de lumière devant l'autel de la Sainte Vierge. La grande porte s'ouvrit, et aussitôt apparut aux regards du Bienheureux Notre-Seigneur couvert des haillons de la pauvreté. Les pieds nus, il s'avançait, laissant sur la cendre la trace de ses pas. Dès que sa divine majesté fut arrivée auprès des trônes préparés par les anges, elle s'assit au milieu d'eux.

» La glorieuse Mère de Dieu s'avança ensuite, environnée d'un nombreux cortège d'âmes fidèles, et, posant exactement ses pieds sur l'empreinte des pieds de son Fils, elle alla s'asseoir sur le second trône.

» A sa suite vinrent les apôtres, un à un, plaçant exactement les pieds sur les traces du Sauveur, et s'avançant vers le trône de la divine Majesté, qui les reçut avec un visage gracieux et plein de bonté.

» Après les apôtres, parut une multitude de personnes de divers états. Chacune d'elles s'efforçait de poser exactement le pied sur les vestiges sacrés du Rédempteur, mais toutes ne réussissaient pas également; les unes allaient trop en avant; d'autres se tenaient trop en arrière, si bien que l'empreinte des pas du Sauveur semblait en partie effacée. Tous, néanmoins, faisaient de généreux efforts pour arriver au trône de Notre-Seigneur, qui leur donnait un accueil plus ou moins favorable, selon leur exactitude plus ou moins grande à marcher sur ses traces.

» Survint enfin un homme déchaux, à l'extérieur vil et abject; il était vêtu en Frère Mineur et suivi d'une foule innombrable. Il semblait profondément attristé de ne pouvoir assez distinctement reconnaître l'empreinte des pas de Jésus-Christ; pour parvenir à les retrouver, il balayait avec son habit la poussière dont étaient recouvertes les saintes traces, la soufflait avec sa bouche, et dès qu'il en avait fait ressortir quelqu'une, il y adaptait exactement le pied : il les découvrit ainsi une à une, et arriva enfin avec toute sa chère compagnie au trône de Notre-Seigneur, qui l'accueillit avec une ineffable bonté et le fit asseoir à sa droite. Puis la vision disparut. »

Pierre de Sienne apprit ainsi comment saint François avait été un parfait imitateur de Jésus-Christ. Sa dévotion envers le fondateur du Tiers-Ordre s'en accrut beaucoup; et, non content de porter l'habit de Tertiaire, il conçut un vif désir d'habiter le couvent des Frères Mineurs de Sienne.

Sur ses instances, les religieux qui appréciaient sa vertu lui accordèrent une cellule du couvent, voisine de l'infirmerie. Il y vécut jusqu'à sa mort, tout en continuant son travail et son négoce.

Ses entretiens avec le ciel y étaient fréquents : le Fils de Dieu, la Sainte Vierge, les apôtres, saint François ou d'autres saints le visitaient, et, bien des fois, ses frères le surprirent à parler tout haut avec des personnages visibles pour lui seul. Ses relations avec Marie étaient particulièrement intimes, et quand elle semblait vouloir s'éloigner, le Bienheureux la suppliait humblement de rester encore.

Au cours de sa méditation, il était parfois élevé sans aucun appui au-dessus du sol : il jouissait d'illuminations divines qui non seulement inondaient son âme de lumière, mais faisaient resplendir son corps et rayonner ses traits.

HUMILITÉ DU BIENHEUREUX — QUATORZE ANS D'EFFORTS POUR VAINCRE SA LANGUE

Les faveurs extraordinaires n'enorgueillissaient pas le peignier de Sienne. Il en était confus et s'appelait humblement le *vil pécheur*.

« Comment pourrai-je obtenir la grâce de l'humilité? lui demanda-t-on un jour? — Méprise-toi toi-même avec tout ce que tu possèdes et ne méprise personne; regarde comme très grave toute offense envers Dieu, et comme de peu de valeur tes bonnes actions et actes de vertu; estime comme de grandes fautes les torts que tu infliges au prochain et comme minimes les services que tu lui rends. Ainsi tu seras vraiment humble. »

Telle fut la réponse du Saint. Ici encore sa conduite était en parfaite conformité avec les conseils donnés.

Recevait-il des injures, il les accueillait avec joie, pardonnait de grand cœur et priait pour les insulteurs.

Louait-on devant lui la sainteté de sa vie, il fuyait comme devant un ennemi.

En esprit d'humilité, Pierre se confessait tous les jours. Il lui vint un jour à la pensée d'écrire sur une feuille de papier tous les péchés commis depuis son enfance, afin de se remplir de confusion, et de lire à haute voix dans l'église cette confession générale de sa vie.

Arrivé au couvent des Frères Mineurs, dit de l'Alberino, fondé par saint François, hors des murs de Sienne, il déplia son papier, et commença à le lire avec une si grande abondance de larmes et une telle contrition, qu'il mérita de voir ces lignes tracées par lui miraculeusement effacées; le papier redevint blanc comme la neige, et un ange l'assura du pardon de ses fautes. Son âme était sans tache aux yeux de Dieu.

Le saint ouvrier travaillait en silence. De cette façon, il restait uni à Dieu et réalisait la parole de l'Ecriture : « Celui qui ne pèche pas par la langue est un homme parfait. »

Pour en arriver là, il lutta longtemps : la vertu du silence ne s'acquiert pas en un jour; lui-même avoue qu'il lui fallut quatorze années d'efforts

pour se vaincre entièrement sur ce point, et arriver à ne dire que les paroles nécessaires.

Il se taisait sur tout ce qui était à sa louange, à moins d'y être contraint pour le bien du prochain. Jamais, en présence des vieillards, des prêtres et des religieux, il ne se permettait de formuler son opinion, si on ne l'y forçait. Lorsqu'il vendait ses peignes, il se bornait à en indiquer le prix d'un seul mot, et ne répondait ensuite que par signes aux observations qu'on pouvait lui adresser. Souvent, il tenait pendant un assez long espace de temps le doigt sur la bouche pour ne pas oublier sa résolution de ne proférer aucune parole inutile.

Un tel recueillement lui donnait une connaissance vraiment extraordinaire des moindres mouvements de son âme, rendait continuels ses entretiens avec le ciel et lui faisait éviter même les fautes légères.

LE BON CITOYEN

Le citoyen, chez Pierre Técelan, était, on peut le dire, à la hauteur du chrétien. Il n'entendait pas jouir d'exemptions ou de privilèges dont il ne se jugeait pas digne.

En ces temps de troubles où Sienne était livrée aux factions de divers partis, un édit, promulgué dans la ville, obligeait tout citoyen, resté dans les rues après les trois coups de cloche qui annonçaient le couvre-feu, à aller se dénoncer lui-même au magistrat.

Une nuit, Pierre de Sienne se rendant à l'église Notre-Dame passa au milieu des gardes : ceux-ci le voyant s'avancer, précédé de deux cierges qui ne paraissaient portés par personne, le saluèrent avec respect et le laissèrent passer.

Peu après, Pierre se ressouvint de l'édit et de la peine qu'il infligeait. Il voulut s'y soumettre, et, le jour suivant, alla trouver le magistrat et offrit de payer l'amende dont son infraction le rendait passible. Le magistrat lui rendit l'argent, ajoutant que ses sorties nocturnes lui étaient parfaitement connues, qu'elles ne portaient ombrage à personne. Tout le monde, au contraire, se réjouissait de ses prières : « Vous avez donc, conclut-il, toute permission de sortir à votre gré, d'aller où vous voulez, et de plus, nous vous affranchissons des charges publiques et de l'observance des lois de la cité. »

Le Bienheureux accepta avec reconnaissance la liberté qu'on lui laissait pour la visite des sanctuaires pendant la nuit, mais refusa toute autre exemption.

En une autre circonstance, comme on levait un impôt extraordinaire pour les frais d'une guerre contre un ennemi des Siennois, Pierre, à qui l'on ne demandait rien, fit lui-même l'inventaire de ses biens, se taxa à une somme proportionnée à leur valeur et la porta au trésorier de la ville.

Tant de qualités réunies lui valurent l'estime et l'affection de ses concitoyens. Plusieurs des plus illustres s'éclairaient des conseils de ce pauvre artisan dans des affaires publiques très importantes; beaucoup se recommandaient à ses prières. Le bienheureux Ambroise de Sienne, de l'Ordre de Saint Dominique, s'honorait de son amitié. Il n'était pas jusqu'aux théologiens qui n'eussent recours à ses lumières surnaturelles. Un religieux lui demanda un jour quelles pénitences il devait imposer pour certaines fautes plus graves : « Mon Père, reprit le Bienheureux, le Sauveur s'est montré bien indulgent et bien miséricordieux envers les pécheurs. Vous n'êtes que son représentant, pouvez-vous être difficile et sévère? N'oubliez jamais qu'il a toujours été plus enclin à la miséricorde qu'à la justice? »

MIRACLES

Des faits merveilleux témoignèrent pendant sa vie de la puissance surnaturelle du Bienheureux : Un habitant de Sienne, Maffei, souffrait d'une douleur de tête qui ne lui laissait pas un moment de repos. Pierre l'en délivra par un simple signe de croix.

Le fils d'un riche bourgeois de la même ville fit une chute qui lui broya tous les membres. On s'attendait à chaque instant à le voir périr au milieu de souffrances atroces. Le malheureux père, au désespoir, s'en vient trouver Pierre Técelan; celui-ci le console de son mieux, court à l'église voisine et se met aussitôt en prières. Soudain, le blessé se sent guéri, se lève de lui-même, sans le secours de personne :

« Ne me remerciez pas, s'écriait ensuite le bon Frère, tandis qu'on le félicitait du succès de ses prières. Ce n'est pas moi, c'est Dieu qui a accompli la guérison. C'est à lui que reviennent nos actions de grâces. »

Les guérisons miraculeuses dues à son intercession sont presque innombrables.

PRÉDICTIONS — MORT DU BIENHEUREUX

Le saint ouvrier de Sienne parvint à un âge avancé. La maladie qui devait lui ouvrir les portes du ciel fut très douloureuse. Pierre la supporta avec une joie indicible; il achevait de purifier sa belle âme et de la préparer à l'éternelle félicité. Avant de rendre le dernier soupir, il annonça les malheurs qui devaient fondre sur trois villes de Toscane : « Malheur à Pistoie! s'écria-t-il. Malheur à Florence! Malheur à Sienne. » La prédiction du mourant fut vite vérifiée. Pistoie fut presque détruite de fond en comble, pendant les guerres qu'elle eut à soutenir. Florence, déchirée par les factions, subit plusieurs défaites. Sienne, affligée de plusieurs fléaux, fut comme ruinée par les discordes civiles.

Quelques instants après, Pierre, avant reçu les derniers sacrements, entouré d'un grand nombre de Frères Mineurs, expira, la joie empreinte sur les traits, en rendant grâces à Dieu des bienfaits qu'il en avait reçus. C'était le 5 décembre 1286.

Sienne tint à honneur de faire au pauvre peignier qui devenait une de ses gloires de magnifiques funérailles. Son corps, placé dans un sépulcre de marbre sculpté, fut déposé dans l'église des Franciscains, non loin de la petite cellule, témoin de ses prières, de son travail et de sa vie toute céleste.

ORAISON

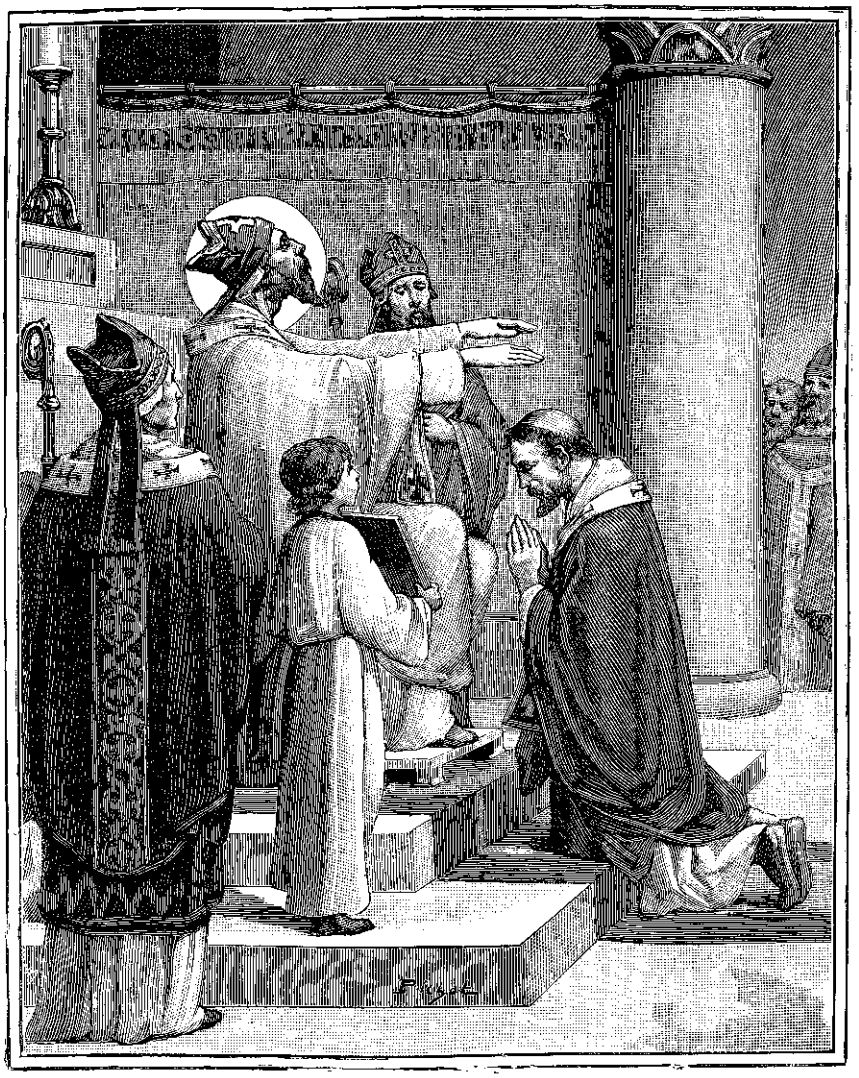
« Daignez, Seigneur, abaisser notre orgueil par l'esprit de sainte humilité; nous vous en supplions, ô vous qui avez glorifié par des visions célestes l'humilité du bienheureux Pierre, votre serviteur. Ainsi soit-il. »

SOURCES CONSULTÉES

L'auréole séraphique, par le T. R. P. Léon, ex-provincial des Franciscains de l'Observance. — *Le Palmier séraphique* ou vie des saints des trois Ordres de Saint-François. — *Annales franciscaines*, années 63-65. — *Saint François d'Assise et son influence*, par le P Giuseppe Orlando, S. J.

SAINT ISICE Ier, ARCHEVÊQUE DE VIENNE

Fête le 16 mars.



Saint Isice sacre évêque son fils Apollinaire.

ILLUSTRE ORIGINE

Isice appartenait à l'illustre famille des Avitus, et, s'il faut en croire quelques écrivains, il aurait porté dans ses veines le même sang qui devait plus tard donner à la France ses rois de la deuxième et de la troisième race.

Des liens d'étroite parenté l'unissaient avec Mœcilius Avitus, salué Auguste à Toulouse, en 455, mais qui, bientôt après, trahi et dépouillé de la pourpre impériale par le général Ricimer, fut sacré évêque de Plaisance. Cet empereur avait eu deux enfants: Papianille, qui fut l'épouse de saint Sidoine, plus tard évêque de Clermont, et le patrice Edicius, qui fut père ou beau-père de notre saint Isice.

UNION FÉCONDE EN SAINTS

Isice habitait Vienne avec son épouse Audentia, noble Gallo-Romaine. Leur union fut bénie de Dieu par la naissance de quatre enfants.

A cette époque, cette famille, si distinguée selon le monde, n'avait encore que deux quartiers de noblesse sacerdotale, l'aïeul Avitus et le trisaïeul dont le nom ne nous est point parvenu, lorsque, abandonnant le titre de sénateur, Isice s'engagea dans les Ordres sacrés.

On le sait, il n'était pas rare de voir des époux chrétiens s'obliger d'un commun accord à une continence perpétuelle, et le mari s'incorporer dans les rangs du sacerdoce.

La compagne d'Isice, Audentia, nous apparaît comme un modèle de tendresse et de sollicitude. Digne épouse d'un saint, on trouvait en elle l'heureux assemblage de toutes les qualités que l'on peut souhaiter dans une mère chrétienne.

L'aîné des fils, Apollinaire, jeta un vif éclat de sainteté sur le siège épiscopal de Valence; le second fut le célèbre Avit, le marteau de l'arianisme dans les Gaules.

Des deux filles, l'une mourut en bas âge; l'autre, Fuscine, la plus jeune de la famille, consacrée à Dieu en naissant, fit, à douze ans, vœu de virginité; elle suivait l'exemple de Sévérienne, fille de Sidoine, d'Aspide, d'Euphrosyne et d'une autre Fuscine, ses parentes.

Saint Avit, dans une composition pleine de fraîcheur, nous a laissé une peinture de cette vie de famille, si douce et si remplie de charmes : « A ta naissance, ô ma sœur, dernier fruit d'une union déjà bénie trois fois par Dieu, notre mère, Audentia, fit vœu de vivre désormais dans la continence. Et toi, cause bénie de cette promesse sacrée, tu fus offerte au Seigneur. Le Christ te reçut, alors que tes lèvres à peine écloses étaient humides encore du lait maternel. »

SAINT APOLLINAIRE, PREMIER FILS DE SAINT ISICE

Isice nous apparaît sous un austère aspect, mais aussi avec l'affection d'un père et la prévoyance d'un Saint.

Son fils aîné, Apollinaire, né à Vienne, en 453, fut guidé par les exemples paternels dans la voie de la piété. Docile aux exhortations de ses parents, il grandit sous leurs yeux, comme sous les ailes de deux anges terrestres.

Mais l'heure était venue où ces pieux époux devaient être déchargés d'un soin si cher à leur tendresse.

Audentia, enrichie déjà des plus rares mérites, avait couronné sa bienheureuse vie par une sainte mort. Isice, appelé par ses vertus au sacerdoce, ne trouvait plus au milieu de ses fonctions le temps nécessaire à l'éducation de son fils. Il confia ce précieux dépôt à saint Mamert, archevêque de Vienne, l'ami de sa famille; et ce fut sous la direction de cet illustre prélat qu'Apollinaire s'affermit dans la piété et la science.

Bientôt, renonçant au monde et aux avantages brillants de la dignité sénatoriale, il se prépara à recevoir, comme son père, les Ordres sacrés.

SAINT AVIT

Le second fils d'Isice, Alcime Ecdicius Avit, était destiné, par suite de la vocation de son frère, à rester dans le siècle et à continuer la lignée; aussi portait-il les noms de ses ancêtres les plus illustres.

Ce fut l'archevêque saint Mamert qui le régénéra dans les eaux du baptême. Le rhéteur Sapaude tenait alors à Vienne école de beau langage; déjà une poésie nouvelle naissait à l'ombre des abbayes et des cathédrales; le génie païen disparaissait, le génie chrétien allait avoir un de ses maîtres dans la personne d'Avit.

Isice fit donner à ce second fils une instruction solide, plus brillante encore que celle qu'Apollinaire avait reçue.

Plus tard, son père lui ménagea une riche alliance et lui laissa le titre de sénateur romain; cette union fut bénie par la naissance de nombreux enfants. La perte de l'un d'eux, la mort d'une épouse chérie, la sainte contagion des exemples de sa famille lui firent choisir le Christ pour son partage. Jeune encore, Avit se dépouilla du laticlave et laissa les faisceaux consulaires pour revêtir les humbles livrées du sacerdoce catholique.

LA VIERGE FUSCINE

Dernière enfant de cette famille bénie, Fuscine a mérité de justes éloges par son innocence et par son amour de la virginité.

Placée par Isice dans un des monastères de Vienne, elle fut, pour ses deux frères, l'objet d'une tendre sollicitude; ils l'exhortaient souvent à poursuivre avec amour la route sainte où elle était entrée, et saint Avit lui rappelait en ces termes les grands exemples de sa famille :

« Ainsi donc, ô ma sœur, tandis que le siècle est en proie à ses pénibles soins, continue à garder la part que tu as choisie.

» Toute ta parenté a le bonheur de t'avoir pour première patronne; voilà que nous te suivons, et que les *Stemmates* (1) de tes proches viennent bien volontiers après toi, qui portes l'étendard du Christ. Quoique le monde les ait entourés d'un antique honneur, et que, dès leur noble origine, ils aient été chargés de titres glorieux, cependant de plus grandes dignités leur étaient réservées, quand, par leur propre mérite, ils furent placés sur la chaire épiscopale.

» Je ne te rappellerai point nos derniers aïeux qui s'illustrèrent par une sainte vie; regarde ton père, élevé au ministère sublime de pasteur; vois ton oncle (saint Sidoine), après avoir porté les faisceaux, prendre la conduite des peuples; regarde encore tes frères, qui se joignent à leurs ancêtres, et que l'Église a unis par un même emploi. Ne cesse point de rendre pour eux, au Christ, de vives actions de grâces ou de répandre des pleurs, afin que nul de tes frères ne te manque lorsque, mère de tes proches, tu recevras la triomphale couronne de la virginité. »

ÉPISCOPAT DE SAINT ISICE
IL SACRE ÉVÊQUE DE VALENCE SON FILS APOLLINAIRE

Après saint Mamert, Isice était l'homme le plus en vue dans la ville de Vienne; aussi, à la mort de ce grand évêque, en 475, le peuple le choisit par acclamation pour lui succéder.

Il n'y avait que saint Isice, ami et confident du défunt, qui pût consoler les Viennois de la perte de leur saint pasteur. C'était, du reste, un homme de grand savoir et d'une admirable sainteté, capable de gouverner avec prudence et sagesse.

Sans doute, l'épiscopat d'Isice, placé entre ceux de saint Mamert et de saint Avit, les deux plus illustres évêques de Vienne, n'offre pas un grand éclat. Néanmoins, digne successeur du premier, Isice contribua, par d'incessants labeurs, à la fécondité de l'épiscopat du second.

Déjà son fils Apollinaire avait fait les premiers pas dans la cléricature.

Il touchait, lors de l'élection de son père, à sa

---

(1) Stemmates : titres de noblesse, quartiers, parchemins.

vingt-cinquième année, et se préparait à la réception des saints Ordres. Isice le jugea bientôt digne d'être élevé au sacerdoce et de partager avec lui la sollicitude pastorale. Il l'appliqua aux diverses fonctions du ministère ecclésiastique, et eut le bonheur de le voir s'en acquitter avec zèle et dévouement.

A cette époque, l'Eglise de Valence appelait de tous ses vœux un pasteur capable de la consoler de l'apostasie de l'évêque Maxime.

Les évêques de la province avaient souvent tenté, mais en vain, de relever de son abjection cette Eglise humiliée. Dans un Concile, les prélats, d'un commun accord, jetèrent les yeux sur Apollinaire pour le donner comme évêque à la ville de Valence.

Saint Isice dut, en qualité de métropolitain, consentir à l'élection de son fils, se privant, en vue du bien général, du secours qu'Apollinaire lui prêtait pour l'administration de son Eglise.

Ce fut un beau spectacle, dans la vieille cité, que celui d'un fils recevant de son père l'onction épiscopale!

Valence avait enfin un pasteur selon le cœur de Dieu.

LES ROIS BURGONDES — SAINTE CLOTILDE (1)

Les vertus de saint Isice furent la consolation de son troupeau pendant les troubles qui agitèrent le royaume naissant des Burgondes.

Gondioc, leur premier roi, était mort à Vienne en 474, après avoir formé un Etat considérable qu'il transmit à ses enfants. Il avait épousé Carétène dont il eut quatre fils: Gondebaud, Godegésille, Chilpéric et Godemar, qui partagèrent entre eux la succession paternelle.

La province viennoise échut à Chilpéric. Ce prince, seul des rois burgondes, professait l'orthodoxie catholique; les autres suivaient l'arianisme. Son épouse était fille de Ricimer; on la nomme Agrippine. Elle aussi était catholique, ainsi que sa belle-mère Carétène.

La paix ne subsista pas longtemps entre les fils de Gondioc : Chilpéric et Godemar, mécontents du partage, se liguèrent contre Gondebaud, et le défirent près d'Autun, dans une grande bataille. Gondebaud ne dut son salut qu'à la fuite; le bruit de sa mort se répandit, et les vainqueurs, ne craignant plus d'être inquiétés, vinrent ensuite à Vienne pour partager le royaume.

Mais le vaincu était doué d'une persévérance que les revers ne pouvaient ébranler; profitant de la sécurité dans laquelle se reposaient ses frères, il parut aux portes de Vienne avec les débris de ses troupes et s'en empara presque sans coup férir.

Maître de la ville, le vainqueur se livra à un acte de sauvage répression.

Gondebaud fit décapiter Chilpéric et jeter la reine sa femme dans le Rhône, une pierre attachée au cou. Les deux fils de Chilpéric subirent le même sort que leur père. Restaient deux filles : l'aînée, nommée Chrône, se fit religieuse; la seconde, Clotilde, fut confiée par son oncle à Carétène, sa grand'mère; plus tard, elle devint l'épouse de Clovis, roi des Francs.

Après cette tragédie sanglante, Isice put exercer en liberté sa sollicitude pastorale et entreprendre la conversion des Burgondes à la vraie foi, sans rien avoir à craindre de Gondebaud.

Touché par la jeunesse et les grâces de sa nièce Clotilde — elle n'avait que cinq ans à la mort de son père, — ce prince la faisait élever, loin de Vienne, dans une espèce d'exil. Lorsqu'elle fut devenue plus grande, il la fit revenir à sa cour, et la vit sans peine se fortifier dans la doctrine catholique, qu'il approuvait intérieurement, mais qu'il n'avait pas le courage de professer.

Ici, nous devons admirer ce que peut la charité chrétienne : dans ces temps barbares, où la piété était inconnue et où la cruauté était parfois en honneur, on vit l'homme de Dieu, le saint pontife Isice, oublier la trahison dont Ricimer s'était jadis rendu coupable à l'égard d'Avitus, son ancêtre. On vit le ministre du Christ se pencher sur les restes malheureux de cette famille infortunée, consoler l'aïeule, et élever dans la foi catholique, Chrône, Clotilde, et les enfants même de Gondebaud.

Saint Avit achèvera plus tard l'œuvre commencée par Isice, en convertissant le roi Sigismond et son fils Sigéric.

SAINTE MORT ET SÉPULTURE

Saint Isice mourut en 490; il y avait quinze ans qu'il occupait le siège de Vienne : son fils, l'illustre Avit, fut choisi pour lui succéder.

La fête de saint Isice était célébrée le 16 mars. Le martyrologe viennois accorde de grandes louanges à sa science, à la pureté de sa foi et à sa vertu qui se manifesta par divers miracles. Il fut inhumé dans l'église des Saints-Apôtres.

En 1249, on releva un grand nombre de corps saints qui reposaient dans cette basilique. Innocent IV en fit faire une reconnaissance solennelle. Parmi ces reliques se trouvaient celles de saint Isice.

Par Bulle, datée de Lyon, la septième année de son pontificat, Innocent IV accordait une indulgence de quarante jours à ceux qui visiteraient le tombeau du Saint.

Les reliques de saint Isice furent dispersées par les huguenots en 1562, et, depuis cette époque, on en a perdu la trace.

E. V.

SOURCES CONSULTÉES

Acta Sanctorum : 6 février, 16 et 28 mars. — Les auteurs viennois Le Lièvre, Maupertuy, Charvet, Chorier, Mermet. — *Œuvres de saint Avit*, par Ulysse Chevalier. — Mansi, *Conciles.* — *Saint Avit*, par de Lagrevol. — Gorini, *Défense de l'Eglise.* — De Terrebasse, *Inscriptions de Vienne.* — *Histoire hagiologique de Valence*, etc.

(1) Dans l'église primatiale Saint-Maurice de Vienne, une fresque représentait Clovis et Clotilde, avec cette inscription : Origine du christianisme en France, par Clotilde, princesse viennoise.

SAINT ISICE II, ARCHEVÊQUE DE VIENNE

Fête le 12 novembre.

Saint Isice, deuxième du nom, succéda vers 541 à saint Pantagathe, sur le siège métropolitain de Vienne. Il portait le même nom que le père de saint Avit et fut enseveli à côté du tombeau de ce dernier.

Aussi, a-t-on pensé qu'il appartenait à la famille des Avitus.

L'épitaphe que sa sœur Marcella fit graver sur sa tombe, en témoignage de ses regrets, nous apprend à peu près tout ce que nous savons de ce pontife. Il avait passé par les honneurs et les dignités du siècle, exercé la charge de questeur, pris part au gouvernement de l'Etat et rempli auprès des rois les mêmes fonctions que ses prédécesseurs, avant de se consacrer au service des autels. Puis il avait quitté les faisceaux consulaires pour le bâton pastoral. Isice sut, durant son épiscopat, rétablir la concorde parmi les citoyens de Vienne qu'agitaient des différends dont la cause nous est inconnue.

Habile dans les calculs et les supputations chronologiques, le docte prélat s'était occupé à dresser des computs et des canons pour son Eglise. N'oubliant point la rapidité du temps, le saint évêque sut trouver dans cette pensée salutaire un motif constant de se dévouer tout entier à l'enseignement des fidèles.

CONCILES D'ORLÉANS, DE CLERMONT ET DE PARIS

Saint Isice fut présent, en 549, au V^e^ Concile d'Orléans. 50 évêques s'y trouvaient, et 21 y envoyèrent leurs députés.

Cette assemblée confirma de son auguste approbation la pensée que le roi Childebert et la reine Ultrogothe, de concert avec saint Sacerdos, avaient eue de fonder à Lyon un hôpital pour loger les étrangers et soigner les pauvres malades.

Les canons du Concile d'Orléans furent approuvés dans celui de Clermont, tenu peu après, et que présida saint Isice.

Il assista également, en 555, au second Concile de Paris, où furent présents 27 évêques, dont 6 métropolitains.

On ne peut douter que saint Isice, l'un des membres les plus éminents de ces Conciles, n'ait eu la plus grande part aux décisions qui y furent prises, grâce à sa profonde connaissance des affaires ecclésiastiques et à son ancienneté dans l'épiscopat.

FONDATION DE SAINT-JEAN-DE-MAURIENNE — RELIQUES DU PRÉCURSEUR — SAINT ISICE CONSACRE FELMASE PREMIER ÉVÊQUE DE CETTE VILLE

Ce fut en ce temps que prit naissance l'Eglise de Saint-Jean-de-Maurienne, et que celle de Vienne vit augmenter le nombre de ses suffragants, par l'attribution qui lui fut faite de ce nouvel évêché.

Une sainte fille, riche et de naissance illustre, nommée Tigris, demeurait dans un village de la Tarentaise. Elle s'était associée, pour ses actions pieuses et charitables, une de ses sœurs qui était veuve et qui se nommait Piménie. Ces deux saintes femmes passaient leur vie au milieu des exercices de la pénitence; les jeûnes, les veilles, les pèlerinages, l'oraison se succédaient chez elles tour à tour.

Or, il arriva que des moines, qui retournaient de Jérusalem en Ecosse, passèrent par ce village. Tigris les reçut chez elle; durant les trois jours qu'ils y prirent du repos, ils s'entretinrent des choses du ciel, sans rien mêler de profane à leurs conversations. La pieuse hôtesse se faisait surtout raconter par ces dévots pèlerins les particularités de leur voyage. Ils lui apprirent que les reliques de saint Jean-Baptiste, après avoir été quelque temps à Samarie, qu'on nommait alors Sébaste, avaient été partagées; que le corps avait été porté à Alexandrie, et le chef à Phénice, petite île de l'Archipel. Il n'en fallut pas davantage pour allumer dans Tigris un ardent désir d'avoir quelque portion des reliques du saint Précurseur. Elle fit vœu, si elle parvenait à en obtenir, de faire construire une église qui lui serait dédiée. Elle n'épargna rien pour contenter sa pieuse envie; elle envoya sur les lieux des personnes sûres et de probité, et Dieu, exauçant ses prières, les fit réussir dans leur entreprise. Ils lui rapportèrent quelques ossements du Saint, et aussitôt, elle se disposa à s'acquitter de sa promesse.

Le fils de Clotaire I^er^, le saint roi Gontran, qui avait dans son partage les pays qui composaient l'ancien royaume de Bourgogne, voulut être lui-même le fondateur de cette Eglise dont il fit un siège épiscopal.

Lorsqu'elle fut achevée, le roi assembla les comtes et les évêques pour assister à la dédicace qui en fut faite par saint Isice, sous le titre de Saint-Jean-de-Maurienne (1). Dans un Concile qui se tint peu après à Chalon-sur-Saône, saint Isice, en qualité de métropolitain, sacra saint Felmase premier évêque de cette nouvelle Eglise.

MORT DE SAINT ISICE

Saint Isice mourut en 565, le 12 novembre, après un épiscopat de près de vingt-quatre ans; il était dans sa soixante-dixième année. On l'inhuma dans la basilique de Saint-Pierre, auprès du tombeau de saint Avit. Depuis longtemps, l'inscription qu'avait fait graver sa sœur Marcella et les reliques du Saint ont disparu de cette église odieusement profanée. La mémoire de saint Isice a été célébrée dans le diocèse de Vienne jusqu'en 1783, où fut établie une fête générale en l'honneur de tous les saints évêques de la province.

E. V.

(1) On vénère, à Saint-Jean-de-Maurienne, trois doigts de cette main qui a montré le Christ quand le Précurseur disait : « Voilà l'Agneau de Dieu, voilà Celui qui efface les péchés du monde! »

SAINT PATRICE, APOTRE D'IRLANDE

Fête le 17 mars.

Au moment où l'ancienne île des Saints est si cruellement éprouvée, nous voudrions exciter dans le cœur des Français qui nous liront quelque sympathie pour ce pays, où Dieu semble avoir voulu conserver une foi d'autant plus inébranlable qu'elle a été plus horriblement persécutée.

Saint Patrice fut l'apôtre de la verte Erin, et les prodigieux et presque innombrables miracles qui furent les grands arguments de sa prédication soulèvent d'étranges scandales parmi les descendants des réformés. On a cherché des raisonnements explicatifs du fait. On a dit : Les bardes furent les premiers historiens de saint Patrice et ils ont créé des légendes. Oui, les bardes ont beaucoup parlé de saint Patrice, mais pour l'attaquer, le persifler, l'accuser, bouleverser son autorité ; les récentes publications des admirateurs d'Ossian sont là pour le constater. On a dit encore, et des évêques anglicans surtout, que saint Patrice a été le précurseur de la réforme. Singulier précurseur que celui qui prêche le contraire de ce que la réforme affirme. Patrice affirme, la réforme nie, donc Patrice a préparé la réforme. Admirable logique du protestantisme troublé par les miracles du propagateur de la foi au milieu d'un peuple païen et qui s'est fait catholique pour être plus prêt à devenir protestant !

Cela dit, nous acceptons franchement les miracles de saint Patrice racontés par ses contemporains ou ses successeurs immédiats, et nous ne pouvons nous expliquer l'action de ce gardeur de moutons si Dieu ne lui a donné le pouvoir de prouver ses paroles par des actes divins. Mais les actes divins, c'est ce dont ne veut pas la science moderne, et c'est pourquoi il faut les lui jeter à la face malgré toutes ses dénégations. Si Voltaire disait : *Mentez, mentez, il en reste toujours quelque chose*, nous ne craindrons pas de dire : il restera toujours quelque chose de la vérité annoncée. Nous l'annoncerons donc toujours, même quand il s'agira de miracles.

Quant à notre Saint, il en eut le don dès ses premières années. Né de parents nobles et probablement romains, il pouvait se glorifier d'être neveu de saint Martin de Tours par sa mère. Il guérit, tout enfant, une de ses sœurs d'une blessure très grave qu'elle s'était faite en tombant. Il ressuscita un oncle qui l'avait conduit à une assemblée publique et qui tomba mort subitement. A seize ans, il est emmené captif des côtes de la Bretagne française en Irlande ; c'était vers l'an

Vision du maître de saint Patrice.

Bénigne enfant, futur successeur de saint Patrice.

390. Le maître à qui il fut vendu était dur et l'envoyait passer les jours et les nuits à garder les troupeaux dans les bois et sur les collines. Patrice en profitait pour faire de plus grands progrès dans la prière et apprendre la langue du pays. Son maître le vit en songe s'approcher de lui tout entouré de flammes ; celui-ci les repoussait, mais elles consumèrent ses deux jeunes filles endormies dans un même berceau. Leurs cendres se répandirent au loin, et les flammes, portées par les vents, atteignirent l'extrémité de l'île. A son réveil, Milcho (c'était le nom du maître) demanda à son esclave l'interprétation d'un songe si bizarre. Patrice répondit que la flamme était la vraie foi dont son intelligence et son cœur étaient embrasés, que ses deux filles se feraient chrétiennes et que leurs reliques, portées au loin, aideraient à l'expansion de la vérité ; que, du reste, l'Irlande l'accepterait dans toute l'étendue de son territoire.

Après six ans, Patrice, averti par une voix

céleste, prit la fuite, et, conduit d'une façon prodigieuse, demanda place sur un vaisseau qui mettait à la voile. D'abord repoussé, il fut, sans qu'il insistât, invité à monter à bord. Il débarqua sur les côtes de l'Armorique, fut une seconde fois fait prisonnier, mais sa captivité fut courte; rendu à la liberté, il se prépara au sacerdoce, moine pendant quelque temps à l'abbaye de Marmoutiers. Saint Martin lui avait même conféré la tonsure. A partir de ce moment, il prit la résolution de ne plus manger de viande, et il y fut fidèle. Déjà des signes surnaturels l'avertissaient de sa mission. Ainsi il vit un étranger apporter des lettres sans nombre. Le messager en prit une qu'il lui remit et ses premiers mots étaient ceux-ci : *Les voix de l'Irlande.* Lorsque saint Célestin envoya saint Germain d'Auxerre combattre le pélagianisme en Angleterre et que les évêques des Gaules lui adjoignirent saint Loup de Troyes, Patrice fut leur compagnon. On raconte que les deux évêques, ayant prêché sans succès dans une ville, tinrent conseil avec leurs auxiliaires. Quand vint le tour de Patrice de donner son avis, il proposa un jeûne de trois jours, après lequel on verrait ce qu'il était opportun de faire. Au bout de trois jours, la ville se convertit.

Saint Patrice lutte avec l'ange.

Désireux de se préparer par l'étude de la science ecclésiastique à son attrait pour l'évangélisation de l'Irlande, il se mit à l'école, célèbre alors, des moines de Lérins, ce séminaire des saints évêques de l'époque. Une certaine incertitude plane sur la date où il reçut l'onction épiscopale. On peut croire qu'il fit deux fois le voyage de Rome, reçut la bénédiction du pape Célestin Ier, fut consacré dans la petite ville d'Yvrée au pied des Alpes, et partit pour l'Irlande à l'âge de 55 ou 60 ans.

Il paraît que saint Patrice a eu des relations avec saint Grégoire le Grand; ce qui est certain, c'est que son apostolat coïncide avec l'époque où le grand pontife occupa la chaire de saint Pierre.

Jamais, excepté sous l'occupation de la Bretagne par Agricola, Rome n'avait songé à envahir l'Irlande. L'Irlande, au contraire, envahissait l'Angleterre par ses colonies, qui, d'Écosse, pénétraient jusqu'aux environs de Londres. Plus tard, ces colonies furent repoussées, mais la terreur des Irlandais effraya longtemps les Bretons. L'Irlande alors était soumise à trois classes supérieures : les druides, les juges et les bardes. Les druides avaient longtemps à l'avance annoncé l'arrivée de saint Patrice, ils en avaient dépeint le costume, la tonsure, les mœurs. Aussi, quand il débarqua vers 432 à l'embouchure de la rivière appelée Vartry, il fut repoussé par les mêmes hommes qui avaient refusé d'écouter la prédication de saint Palladius. Il dut songer à aborder du côté de Méath aux lieux où s'était écoulée la captivité de son enfance. C'est au commencement de ses travaux qu'il faut placer l'histoire de Bénigne, un enfant qui, voyant le Saint endormi au bord d'une rivière, alla cueillir les plus belles fleurs qu'il trouva et, malgré les compagnons de Patrice qui craignaient de le réveiller, les plaça dans son sein. Et lui, se réveillant, prédit la future grandeur de l'enfant et dit : « Voilà l'héritier de mon royaume. » Un autre historien ajoute que Patrice, ayant passé la nuit dans la maison des parents de Bénigne, l'enfant voulut rester tout le temps à ses pieds. Le matin, quand le Saint dut partir, Bénigne le conjura avec de telles instances de lui permettre de l'accompagner que Patrice le permit, et à partir de ce moment, Bénigne ne le quitta plus et fut son successeur sur le siège d'Armagh.

Patrice eût voulu convertir son ancien maître Milcho. Il lui envoya de l'or, mais le vieil avare, rendu furieux par l'approche de son ancien esclave, ramassa autour de lui ses richesses et se brûla avec elles, en mettant le feu à sa maison.

S'éloignant de Méath, Patrice arriva à Stranzford, où il séjourna.

La contrée était gouvernée par Dichu, vassal de Laeghaire, roi de Tara. Les druides, qui se doutaient de l'arrivée de l'apôtre, mirent tout en œuvre pour le faire repousser. Ici commencent les prodiges de Patrice. On était aux fêtes de Pâques; défense fut faite aux païens d'allumer du feu avant l'apparition du feu royal. Patrice ne tint aucun compte de la défense et alluma le sien. Le roi, informé, envoya des soldats tuer Patrice; il voulut lui-même lever son épée sur sa tête. Vains efforts! la main était paralysée. On envoya des émissaires pour l'assassiner dans les chemins où il devait passer. Patrice bénit ses huit compagnons et le petit Bénigne; lui-même se rendit invisible, et les gardes ne virent passer que huit daims et un faon. Le lendemain, le roi donnait un festin; les portes fermées, Patrice entra tout de même. On lui présente une coupe empoisonnée; Patrice fait le signe de la Croix, il renverse la coupe et le poison seul en tombe. Un druide veut entrer en lutte avec lui : ce druide fait tomber de la neige et couvre le pays de ténèbres; mais, quand il veut dissiper les ténèbres et faire fondre la neige, impossible; la lumière ne revint pas, et la neige ne fondit qu'aux prières de Patrice. Beaucoup d'autres prodiges dont un coûta la vie au druide furent opérés. La reine se convertit, mais Laeghaire non. Plusieurs chrétiens, pourtant, reçurent le baptême; Laeghaire le refusa absolument, probablement par politique. Patrice lui annonça que ses fils mourraient sans régner, excepté le plus jeune, parce qu'il se ferait chrétien; l'événement justifia la prophétie.

A partir du drame de Tara, Patrice semble s'être posé en vainqueur qui a conquis le pays en une seule victoire. Il le parcourt de l'Orient à

l'Occident en triomphateur. Il rencontre les deux filles du roi Laeghaire, et, après un dialogue dont nous voudrions reproduire la naïveté, il les baptise, leur donne le voile des vierges, les fait participer aux saints mystères, et elles, dans leur ardent désir de contempler Dieu face à face, s'endorment du sommeil de l'extase, pour se réveiller au pied du trône éternel. Mais un plus grand combat attendait Patrice. Parvenu à la montagne qui porte son nom, il entre en lutte avec Dieu : il lui faut des âmes, il en fixe le nombre à l'ange envoyé par le Tout-Puissant, et chaque fois il devient plus exigeant. Dieu semble refuser d'abord, puis il accorde tout ce qui lui a été demandé. Qu'est-ce que Dieu pouvait refuser à un pareil serviteur !

Il serait impossible de suivre l'apôtre dans ses pérégrinations, qui n'avaient rien de régulier. Il avait demandé à un roi nommé Daire la permission de bâtir une église sur une colline. Celui-ci refuse et bientôt tombe malade. Patrice prend de l'eau, la bénit, l'envoie à Daire qui sur-le-champ guérit. Ravi de se voir sur pied, il prend un chaudron de cuivre, l'envoie à Patrice. Patrice répond seulement : *Deo gratias*. Ce remerciement déplaît à Daire, qui envoie reprendre son chaudron. « Qu'a dit Patrice? demande Daire à son messager. — *Deo gratias*, » répond l'autre. Ce calme touche le roi, qui va reporter lui-même le chaudron, en compagnie de la reine, et accorde la colline refusée d'abord. Patrice y monte avec ses compagnons et trouve un faon avec une biche. Ses compagnons voulaient tuer le faon, Patrice s'y oppose et porte sur ses épaules le faon suivi de sa mère, représentation touchante du bon Pasteur.

Mort et résurrection du compagnon de Mac Kile.

La construction de l'église semble le point culminant de la vie de saint Patrice. Elle fut mêlée à des tristesses. Un païen, dont Patrice avait renversé l'idole, avait juré de se venger. Il alla attendre le voyageur apostolique, mais frappa son compagnon; c'est le seul martyr qu'ait eu l'Irlande pendant ce merveilleux épiscopat.

Un roi nommé Corotic ou Caradoc avait fait massacrer ou emmener en esclavage du côté de l'Ecosse ou du pays de Galles un certain nombre de chrétiens récemment baptisés. Patrice lui adressa une lettre touchante, mais elle resta sans résultat. Patrice n'en avait pas moins témoigné la plus paternelle tendresse pour les âmes que le Christ lui avait confiées.

Cependant, la foi se répandait dans la future île des Saints. Patrice en était à peu près l'unique propagateur; il baptisait les convertis, guérissait les malades, prêchait sans cesse, visitait les rois pour s'en faire aider dans l'œuvre de la conversion des peuples, ne reculant devant aucune fatigue ni aucun péril, et répandant des flots d'amour avec les flots de la lumière évangélique.

Ce qu'il y a, ce semble, de plus admirable dans saint Patrice, c'est sa foi. Pour elle, il subit six ans d'esclavage afin d'apprendre la langue des peuples qu'il devait convertir; pour elle, il se soumit à la vie monastique; pour elle, il se prépara, à Lérins et ailleurs, à la science sacrée dont il devait répandre les bienfaits; pour elle, il soutint en Irlande les plus rudes travaux et surtout ce fameux combat contre Dieu, dans lequel, comme Jacob, il finit par demeurer vainqueur. Elle lui avait mérité d'entendre dans sa jeunesse « les voix des Irlandais ». Elle lui avait donné la confiance qu'il pouvait tout en celui qui le fortifiait. Elle lui faisait tourner à l'épanouissement de la foi ce qui semblait devoir la détruire. Un chef de brigands nommé Mac Kile faisait la désolation de la province de l'Ulster; ses compagnons de pillage et d'assassinat étaient redoutés au loin. Mac Kile apprend que Patrice arrive dans les parages infestés par lui. Un premier mouvement le pousse à fuir; il revient par je ne sais quel sentiment chevaleresque à l'idée de combattre l'influence de l'apôtre. Il ordonne à l'un des siens de se coucher dans un cercueil; ses compagnons doivent le porter auprès de Patrice pour implorer un miracle inutile et couvrir le Saint de confusion. Mais une lumière divine a tout révélé à saint Patrice, et le secours d'en haut ne lui fait pas défaut, car lorsque les brigands veulent découvrir la figure de leur camarade, ils le trouvent bien mort. La désolation fut grande, on tomba aux genoux de Patrice qui, touché de leur douleur, ressuscita le malheureux. Mac Kile en fut si ému qu'il fit d'effrayantes austérités et devint l'un des plus illustres saints d'Irlande.

Un autre pénitent merveilleux fut Assicus. Il était évêque d'Elphin et eut le malheur de mentir. Revenu à lui, sa douleur fut si grande qu'il alla se cacher dans une caverne au fond d'une vallée ignorée. Pourtant, on l'y découvrit. Ses moines (les évêques alors vivaient entourés de moines) vinrent le chercher, jamais il ne consentit à quitter sa solitude et à cesser sa pénitence. Ses moines vinrent résider auprès de lui et, après sa mort, ils entourèrent son tombeau d'un monastère.

La charité de Patrice n'avait pas de bornes. Voyageant un jour le long d'un bois, il rencontra des bûcherons dont les mains étaient en sang; il leur en demanda la cause. « Nous sommes, répondirent-ils, esclaves de Trion, il est si cruel qu'il ne nous permet pas d'aiguiser nos haches pour nous rendre le travail plus pénible. » Patrice bénit les haches avec lesquelles le travail n'eut plus de difficultés. Puis il se rendit chez Trion pour implorer sa miséricorde. Tout fut inutile, même un long jeûne. Patrice se retira en lui prédisant une mort qui le châtierait de sa dureté. Trion reprit ses mauvais traitements, mais un

jour, voyageant le long d'un lac, son cheval l'y précipita, et depuis le lac a porté son nom.

Les visions de Patrice étaient incessantes, surtout quand il célébrait la messe ou qu'il lisait l'Apocalypse. L'ange Victor le visitait souvent. Dans la première partie de la nuit, il récitait cent psaumes, il faisait en même temps deux cents génuflexions. Dans la seconde partie de la nuit, il se plongeait dans l'eau glacée, le cœur, les yeux, les mains tournés vers le ciel, jusqu'à ce qu'il eût fini les derniers cinquante psaumes. Enfin il donnait au sommeil un temps très court, étendu sur un roc avec une pierre pour oreiller

La prière de saint Patrice dans l'eau glacée.

et couvert d'un cilice pour macérer son corps, même en dormant. Est-il étonnant qu'à une pareille austérité Dieu accorde des dons surnaturels, qu'au nom de la Sainte Trinité il ait ressuscité trente-trois morts, et que sa prédication, enflammée par sa prière, ait produit de si merveilleux effets?

Ainsi que saint Elphin, Patrice renonça à l'épiscopat, mais il avait consacré plus de trois cents évêques. On explique ce nombre par la quantité de pontifes qui renoncèrent à leur siège.

Après avoir eu la révélation de l'avenir de l'Irlande, Patrice fut averti que l'heure de sa fin était proche. Un jour que l'homme de Dieu était assis avec quelques-uns de ses compagnons, à un certain endroit près de la ville de Down, il se mit à parler de la gloire des saints. Pendant qu'il discourait, une grande lumière brilla sur un point dans le cimetière voisin. Ses compagnons lui firent remarquer le prodige et il chargea sainte Brigid de l'expliquer. La vierge répondit que c'était la place où reposerait quelque grand serviteur de Dieu. Sainte Ethumbria, la première vierge consacrée à Dieu, demanda à sainte Brigid de lui dire le nom de ce grand serviteur. Elle lui répondit que c'était le père et l'apôtre de l'Irlande.

Saint Patrice se dirigea alors vers le monastère de Saul et aussitôt se mit au lit, sachant que la fin de sa vie approchait. De son côté, sainte Brigid, arrivée à son monastère de Curragh, prit le suaire qu'elle avait depuis longtemps préparé pour Patrice, et avec quatre de ses Sœurs, retourna à Saul; mais à jeun et écrasées de fatigue, ni elle ni ses compagnes ne purent poursuivre leur route. Leur détresse fut révélée

Le tombeau de saint Patrice.

au Saint sur son lit de mort; il envoya cinq chariots à leur rencontre et elles purent arriver à temps pour présenter leur offrande. Elles baisèrent ses pieds et ses mains et reçurent une dernière fois sa bénédiction. L'heure de sa mort approchait. Il reçut le corps de Notre-Seigneur des mains de l'évêque de Tassach. D'après l'avertissement de l'ange Victor, il rendit le dernier soupir dans la cent vingtième année de son âge.

On l'enveloppa dans le linceul préparé par sainte Brigid. Les miracles éclatèrent à ses funérailles, ses chairs exhalaient une odeur suave. Les habitants d'Armagh prétendaient avoir droit à ses reliques. Les Ulidiens les réclamaient. Le corps fut posé sur un char funèbre, traîné par deux bœufs. Les hommes d'Armagh le suivaient à ce qu'il leur semblait, marchant du côté de leur ville, quand ils s'aperçurent qu'ils avaient été victimes d'une illusion et qu'ils n'avaient suivi qu'un fantôme; tandis que les Ulidiens, maîtres du précieux dépôt, le portèrent chez eux et l'enterrèrent comme il avait été prédit parmi les enfants de Dichu à Down-Patrick.

E. D'ALZON.

SAINTE GERTRUDE DE NIVELLE, VIERGE

Fête le 17 mars.

LE BIENHEUREUX PÉPIN DE LANDEN PÈRE DE SAINTE GERTRUDE

Le bienheureux Pépin, de la noble race des Francs, était fils de Carloman, maire du palais d'Austrasie et de la princesse Emegarde. L'auteur anonyme, qui a écrit sa vie, nous donne peu de détails; mais ce qu'il dit suffit pour montrer que ce fut un de ces hommes dans lesquels la grâce corrigea la nature barbare, et qui firent de la France, le royaume très chrétien, le protecteur né des intérêts de Dieu et de son Eglise.

La jeunesse de Pépin fut tout entière passée à la cour de Clotaire. Il sut s'y conserver chaste au milieu des délices et des séductions de tout genre. Il montra en même temps un esprit si propre à la conduite des peuples et au maniement des affaires que, à la mort de son père, Clotaire le fit maire du palais, malgré son âge encore peu avancé.

Il porta cette charge, peu différente de la dignité royale, avec honneur, et la grande prudence qu'il déploya dans les affaires les plus difficiles lui valurent l'admiration et l'estime de tous.

Fidèle à son roi, plein d'amour pour le peuple, il sut concilier les droits de l'un et de l'autre et ne permit jamais que, sous prétexte de favoriser le peuple, on fît tort au roi ni qu'on causât de dommage au peuple pour servir les intérêts particuliers du roi.

MARIAGE DE PÉPIN — COMMENT IL EST LA SOUCHE DE LA SECONDE RACE DES ROIS DE FRANCE

Ayant résolu de se marier, il choisit pour épouse Iderburge, sœur de saint Médoald, évêque de Trèves, femme distinguée par ses vertus, qui mérita comme son frère et son époux d'être placée dans le catalogue des saints. (Sainte Iderburge, par abréviation, sainte Itte.)

Dieu, qui voulait faire de grandes choses par Pépin, bénit ce mariage. Il leur donna trois enfants; Grimoald, qui succéda à son père dans la charge de maire du palais; Gertrude, qui fut la fondatrice des Chanoinesses de Nivelle et dont nous allons écrire la vie; enfin, Begga, la troisième fille de Pépin, épousa Ainségise, fils de saint Arnoul qui renonça au siècle et fut depuis évêque de Metz. De cette union naquit Pépin d'Héristal, le père de Charles Martel, aïeul, par conséquent, de Pépin le Bref et du plus illustre roi de France, Charlemagne.

Dieu voulait ainsi récompenser, par une grande et magnifique postérité, les vertus du père et de la mère. Nous apprenons de Baronius que son esprit de pénitence et de piété était si grand qu'il se déchaussait pour aller se confesser et ne se présentait au saint tribunal que nu-pieds. Exemple d'autant plus admirable que plus grande était la dignité de celui qui le donnait.

CONSEIL DE PÉPIN IL GOUVERNE L'AUSTRASIE SOUS DAGOBERT

Pour si sage que fût Pépin, il ne crut cependant pas pouvoir bien gouverner les peuples d'Austrasie sans l'aide d'hommes savants et saints. Il choisit d'abord pour conseiller saint Arnoul, évêque de Metz, qu'il connaissait comme très rempli de la crainte et de l'amour de Dieu; et quand celui-ci eut quitté la terre, il le remplaça, dans son conseil par un autre saint évêque, Cunibert de Cologne.

Aussi les terres sur lesquelles s'étendait son pouvoir prospéraient-elles si bien que Clotaire, voulant associer son jeune fils Dagobert au trône, lui donna l'Austrasie comme étant la meilleure portion de ses Etats et choisit parmi tous les grands du royaume le bienheureux Pépin pour lui confier entièrement la conduite du jeune prince qui ne devait rien faire que d'après l'avis d'un si sage conseiller.

Cette charge fut aussi dignement remplie que toutes les autres. « Le trône d'un roi qui rend justice aux pauvres, répétait-il souvent à Dagobert, ne sera jamais ébranlé. » Dagobert profita de ces leçons et de celles de saint Arnoul, et l'on admire sa justice et sa bravoure.

Pépin reçut avec un grand respect saint Wison, venu d'Ecosse pour prêcher l'Evangile aux païens de Germanie; il lui céda un terrain pour la construction d'un monastère et prit l'homme de Dieu pour directeur de sa conscience.

Cependant Dagobert, emporté par ses passions, s'étant laissé entraîner dans les désordres de la volupté, eut recours à des moyens injustes pour couvrir ses folles dépenses. Le bienheureux Pépin en eut le cœur percé de douleur et il n'oublia aucune remontrance pour faire rentrer le prince dans le devoir. Ses avis furent d'abord mal accueillis, et Dagobert, poussé par ses courtisans, songeait déjà à faire périr son sage conseiller.

Il aurait poussé l'ingratitude jusqu'au comble, car Pépin, aussi valeureux dans le combat que sage dans la paix, venait de dissiper la faction de Caribert qui voulait s'emparer de l'Austrasie et était alors occupé à refouler victorieusement les barbares qui allaient l'envahir.

Dieu, cependant, qui veille sur ses saints, changea les dispositions de Dagobert. Il écouta les remontrances de Pépin et, comprenant leur justesse, il eut désormais, jusqu'à sa mort, la plus grande vénération pour le saint duc; il ne crut pouvoir confier à de meilleures mains la tutelle de son jeune fils Sigebert II, qu'il donna pour roi aux Austrasiens. Sigebert devint un saint et mourut pleuré de ses peuples.

DEUIL DE L'AUSTRASIE

Dagobert étant mort, Sigebert II conserva la dignité de maire du palais à Pépin qui gouverna aussi la France successivement sous trois rois.

L'heure était venue où ce saint duc, suivant les paroles de son biographe, l'honneur et la gloire des Germains, miroir et règle des Brabançons, après avoir gouverné la maison royale et toute l'Austrasie confiée à ses soins, avec prudence et intrépidité, devait passer dans la patrie éternelle.

Il mourut le 21 janvier de l'an 640, dans son château de Landes en Brabant. Son décès frappa l'Austrasie d'une si grande douleur qu'on peut l'assimiler à celle que peut causer la mort du meilleur des rois.

VŒU DE VIRGINITÉ

La sagesse de l'enfant est l'honneur et la joie des parents. Aussi, parmi les titres de gloire du bienheureux Pépin de Landen et de sainte Iderburge ou Itte son épouse, le plus beau assurément est d'avoir donné le jour à la grande Sainte dont nous allons raconter la vie, sainte Gertrude, fondatrice des Chanoinesses de Nivelle.

A peine sortie de l'enfance, la petite Gertrude apprit de sa mère, qu'elle ne quittait presque pas un moment, la sagesse chrétienne dont elle fit admirablement son profit durant toute sa vie.

Admirée des hommes pour sa grande beauté et les belles qualités par lesquelles elle surpassait toutes les jeunes filles de son âge, elle était

encore plus chérie de Dieu. Elle le servait, en effet, avec une grande fidélité et avec une réflexion et une prudence admirables, lui avait fait, dès qu'elle avait pu en connaître le prix, la promesse de ne pas prendre d'époux sur la terre pour avoir le bonheur de lui appartenir tout entière.

Voici, rapportée par un témoin oculaire, la circonstance dans laquelle elle fit connaître cette promesse à son père.

LE FESTIN ROYAL

Le bienheureux Pépin ayant invité le roi Dagobert à un grand festin qu'il voulait faire dans son palais, il se trouva aussi parmi les invités le fils d'un grand seigneur d'Austrasie, jeune, bien fait et doué de toutes les perfections requises en une personne de qualité.

Ce jeune seigneur, connaissant par ce qu'il en avait entendu dire les belles vertus qui faisaient de Gertrude comme un beau diamant parmi toutes les dames de la noblesse, la voulut avoir pour femme.

Se levant au milieu du repas, il va donc droit au roi et, lui avouant son attrait pour Gertrude, le prie de vouloir appuyer sa demande auprès du père. Dagobert, joyeux de cette nouvelle, en avertit aussitôt Pépin et commanda qu'Itte amenât sa fille dans la salle du festin.

Gertrude vint donc avec sa mère et se présenta au roi sans savoir le motif qui la faisait appeler.

Celui-ci, après avoir fait l'éloge du jeune seigneur, demanda à la jeune fille si elle ne serait pas bien aise de l'épouser.

Gertrude, avec gravité, fit à Dagobert cette belle réponse : « Sire, je ne méprise pas les recherches d'un parti si honorable et enrichi de toutes les qualités; il ne saurait m'obliger davantage. Mais, je vous prie de savoir que j'ai voué mon cœur et mes affections à Jésus-Christ, et que je le lui ai promis sous le sceau du serment; je ne violerai jamais ma foi, fût-ce au péril de ma vie. »

SAINT AMAND ET L'ABBAYE DE NIVELLE

Cette réponse, dans la bouche d'une personne si jeune, frappa tous les assistants d'étonnement; mais ce fut un grand sujet de tristesse et de colère pour le jeune seigneur qui la recherchait; il quitta le festin et s'en alla.

Pour le roi, on remarqua que, dès ce jour, il considéra Gertrude comme une sainte et une fidèle épouse du Christ.

Depuis ce temps, le feu de l'amour divin embrassa de telle sorte le cœur de Gertrude que pendant quatre ans, d'autres disent quatorze, elle resta toujours retirée auprès de sa sainte mère, ne sortant du palais que pour aller à l'église ou visiter les pauvres.

Saint Pépin étant mort, Gertrude persuada à sa pieuse mère de renoncer complètement à ce monde qui passe, et de se donner tout entière au service du Dieu infiniment bon qui récompense éternellement ceux qui l'aiment.

Le grand missionnaire de ce temps-là, saint Amand, évêque de Maëstricht, favorisa ce dessein, et, d'après son conseil, Iderburge fonda et dota de bons revenus le monastère de Nivelle où elle s'enferma avec sa fille.

Elles furent bientôt suivies dans une si sainte entreprise d'un bon nombre de nobles demoiselles qui, ayant pris le voile, formèrent la congrégation des Chanoinesses de Nivelle.

PERSÉCUTIONS — GERTRUDE ÉLUE ABBESSE

L'ennemi du repos et du salut des hommes ne les laissa pas longtemps sans trouble. Il suscita contre elles de jeunes débauchés qui, par leurs injures, les mauvais traitements — car ils allèrent jusqu'à ravir à la communauté naissante ce qui leur était nécessaire pour leur entretien, — faillit faire tomber cette sainte entreprise.

Gertrude cependant resta ferme, et sa constance dissipa les calomnies; les mauvais traitements cessèrent et Iderburge consacra complètement sa fille au Seigneur en lui coupant les cheveux en forme de couronne.

Il n'y avait pas encore de supérieure canoniquement élue. Toutes les voix se portèrent sur Gertrude et ainsi on vit un exemple d'humilité qui sera à jamais l'admiration des siècles. On vit, pendant douze ans, la mère obéir à la fille, la fille commander à sa mère, jusqu'à ce que Itte mourût fort saintement en l'an 652.

Se voyant seule chargée de l'administration du monastère de Nivelle, qui devenait de jour en jour plus célèbre, l'abbesse s'adonna avec plus de ferveur à la contemplation des choses divines, et afin d'y pouvoir vaquer plus librement, elle disposa comme il suit du gouvernement du monastère. Les affaires du dehors furent confiées à des Frères religieux; pour ce qui concernait le dedans, elle le recommanda à des Sœurs zélées et prudentes et ne retint pour elle que la direction spirituelle de ses filles. Afin de pouvoir s'acquitter plus dignement et avec fruit de ce dernier emploi, elle s'appliqua avec ardeur et assiduité à l'étude des Saintes Ecritures.

LE GLOBE DE FEU

Elle y réussit si bien qu'elle les sut bientôt toutes par cœur et, ce qui est bien plus admirable, elle en pénétrait les sens les plus cachés pour les expliquer à ses filles. Ceci n'est pas étonnant, car le Saint-Esprit lui-même lui révélait ces secrets dans ses oraisons, comme le prouve la merveille qu'on va voir.

Un jour qu'elle était devant l'autel de saint Sixte martyr pour y faire oraison, on vit descendre sur elle un globe enflammé dont la brillante clarté illumina tout à coup l'église tout entière. Ce prodige se répéta plusieurs fois à la vue de toutes les Sœurs, et le globe lumineux restait chaque fois environ l'espace d'une demi-heure, après quoi il disparaissait. Ce qui signifiait, dit l'historien de sa vie, les lumières de l'Esprit-Saint dont son âme était remplie. Elle en était, en effet, tellement remplie qu'elle ne respirait qu'amour pour Dieu et pour le prochain. Tous ses actes respiraient le premier; le second, aussi recommandé que le premier par Notre-Seigneur, parut principalement par le soin qu'elle avait de faire bâtir et de doter des hôpitaux pour y retirer les pauvres, les pèlerins, les veuves et les orphelins.

Parmi ces œuvres si excellentes, il en est une bien digne de remarque. Entre tous ces hôpitaux, elle en avait doté un spécialement pour les pauvres prêtres que les malheurs des temps laissaient sans ressources et forçaient à mendier à la grande honte des chrétiens qui, ne voyant pas assez en eux la personne de Notre-Seigneur, ne leur fournissaient pas le nécessaire.

AUSTÉRITÉS DE LA SAINTE ABBESSE

Si elle prenait grand soin des membres du Christ dans la personne des pauvres, les traitements qu'elle faisait subir à son pauvre corps montraient quel peu de cas elle en faisait.

Elle poussa si loin la rigueur de ses jeûnes et

de ses veilles qu'elle s'attira d'abord une grande langueur et enfin une fièvre très aiguë qui, suivant la révélation que lui en donna son Epoux, devait la mettre en possession du ciel.

La violence du mal fut telle qu'elle résolut de se démettre de la charge d'abbesse afin de vaquer uniquement à la prière pour se préparer aux noces éternelles. Elle le fit, en effet, en faveur de Wilfetrude, sa nièce, alors âgée de vingt ans.

De très noble et illustre maison, Wilfetrude avait été nourrie et élevée dès son bas âge par sa tante. Fort belle, nous dit le chroniqueur, aimée des religieuses, débonnaire aux Sœurs soumises, sévère aux orgueilleuses, douce en ses paroles, aimant avec grande ferveur Dieu et le prochain, chaste de corps et de pensée, elle avait eu, à cause de ses belles qualités, beaucoup à souffrir de son père qui voulait à toute force la retirer du monastère.

Elle résista avec le secours de Dieu; et la tempête s'étant apaisée, elle gouverna en paix le monastère pendant onze ans et rendit pleine de joie son âme à Dieu, le vingt-troisième jour de novembre, et fut ensevelie dans un riche tombeau de marbre en l'église Saint-Pierre, à Nivelle.

GERTRUDE ET LE SOLITAIRE ULTAN

Gertrude n'ayant plus rien qui la détournât de ses occupations ordinaires, s'y livra avec une nouvelle ardeur, malgré la faiblesse de son corps. Ses austérités redoublèrent aussi; elle portait en secret un rude cilice couvert de vieux drap et ne se servait que d'un pauvre voile que lui avait donné autrefois par aumône une religieuse de passage dans l'abbaye.

C'est même avec ces vêtements qu'elle voulut être ensevelie, disant que les choses superflues ne conviennent ni aux morts ni aux vivants.

Cependant, sentant défaillir de plus en plus son corps, elle envoya à un solitaire saint Ultan, frère de saint Fursy et de saint Foillan, un message pour lui demander en quel jour elle partirait du monde. Le messager remplit fidèlement sa mission et reçut du serviteur de Dieu cette réponse : « Demain, pendant la célébration du Saint Sacrifice, la vierge du Christ, Gertrude, sortira de cette vie.

» Dites-lui de ne pas craindre, mais de partir joyeuse vers son Epoux, car le bienheureux évêque Patrice, accompagné des saints anges, viendra recevoir son âme pour la mettre en possession de la gloire. »

LA PROPHÉTIE RÉALISÉE
APPARITION A L'ABBESSE DE TRÈVES

La réponse de saint Ultan remplit Gertrude d'une grande joie et, rendant grâce au ciel, elle se prépara à la venue de l'Epoux. Le lendemain, second dimanche de Carême, dès que l'aurore parut, elle se fit apporter le Saint Viatique et l'Extrême-Onction. Le prêtre achevait la Secrète de la messe quand, suivant la prophétie de saint Ultan, elle rendit son âme à Dieu, le dix-septième jour de mars de l'an de Notre-Seigneur 664.

Le jour même de sa mort, elle apparut dans la ville de Trèves à une sainte abbesse nommée Modeste qui lui avait été très unie pendant sa vie. Voici comment Modeste en fit elle-même le récit à saint Cloud, évêque de Metz.

« Pendant que devant l'autel de la Très Sainte Vierge Marie, j'étais prosternée et faisais oraison, j'aperçus au côté droit du tabernacle sainte Gertrude, revêtue des habits ordinaires qu'elle portait durant sa vie.

» J'en fus saisie d'étonnement et ne pouvais croire à la réalité de ma vision, quoique je visse bien à son visage et à son habit que c'était elle.

» Elle me tira de mon doute : Ma Sœur Modeste, ne doutez plus, me dit-elle, je suis Gertrude à qui vous avez porté tant d'affection; sachez qu'aujourd'hui, à l'heure même où je vous parle, Dieu m'a appelée de ce monde-ci en l'autre. Après quoi, elle disparut, me laissant comblée de joie de ce qu'elle jouissait déjà du bonheur éternel.»

DEUX GRANDS MIRACLES

Dix ans après la mort de la sainte abbesse, le feu prit au monastère de Nivelle avec une si grande violence qu'il menaçait de ruiner non seulement tous les bâtiments dans lesquels se trouvaient les Sœurs, mais les maisons qui étaient auprès. Tout le monde désespérait de pouvoir arrêter l'incendie quand celui qui avait la charge du couvent vit sur le réfectoire la Bienheureuse qui, avec son manteau, éteignait le feu. L'incendie, en effet, cessa à l'instant ses ravages au grand étonnement et à la grande joie de tous ceux qui étaient accourus.

Une autre année, en la fête de sainte Gertrude, une pieuse dame vint visiter les religieuses de Nivelle. Elle eut quelques doutes sur la réalité des vertus et des miracles qu'on lui racontait. Mais Dieu sut bien les faire disparaître.

Elle avait amené avec elle son plus jeune enfant. Pendant que la mère dînait avec les Sœurs au réfectoire, l'enfant alla jouer dans le cloître et tomba dans le puits où il resta pendant tout le temps du repas. Une des Sœurs étant allée tirer de l'eau, s'aperçut du malheur et courut avertir la mère de l'enfant et toutes les religieuses.

L'enfant fut retiré mort du puits au grand désespoir de la dame. Alors, une des religieuses qui avait soutenu le pouvoir de la Sainte contre les doutes de la malheureuse mère, s'écria « O grande sainte! ce sont là de vos coups parce qu'on doutait de votre puissance, mais je vous prie que, par votre faveur, Dieu redonne la vie à cet enfant. » Là-dessus, on le porta sur le lit où sainte Gertrude était morte, et l'enfant revint aussitôt à la vie.

Les miracles opérés par cette sainte abbesse sont innombrables et l'on a obtenu par son intercession toutes sortes de grâces spirituelles et temporelles. Nos pères l'invoquaient surtout contre les souris, les rats des champs et contre la fièvre.

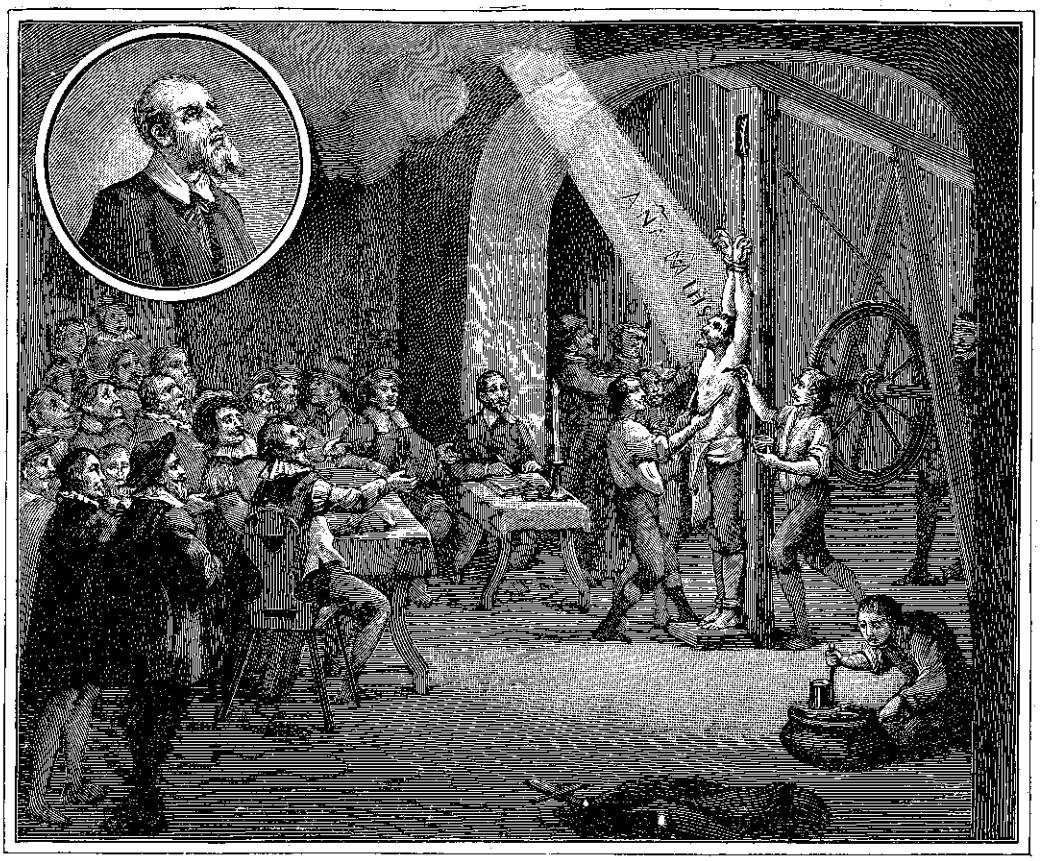
Explication de la gravure. — Les trois médaillons du haut représentent sainte Gertrude faisant l'aumône aux pauvres et leur donnant même les riches parures dont son père lui avait fait présent.

Au milieu, d'un côté, la Sainte fait ses adieux à sa famille et entre au monastère de Nivelle. De l'autre côté, un chevalier se donne au diable pour recouvrer ses richesses dissipées; il signe une cédule par laquelle il lui promet de se trouver à sa disposition au bout de sept ans.

En bas. — Le terme fatal arrivé, il se dispose à partir pour le lieu désigné, se croyant perdu à tout jamais. Auparavant, selon une ancienne coutume d'Allemagne, il prend un trait de vin en l'honneur de la Sainte. Pour le récompenser de sa dévotion, elle le protège contre le démon, et arrache à ce dernier la cédule maudite. — Sainte Gertrude est la patronne des *voyageurs*.

LE BIENHEUREUX JEAN SARCANDER

Curé et martyr (1576-1620).



Martyre du Bienheureux.

(D'après une gravure du XVIIIe siècle.)

Le bienheureux Jean Sarcander, après avoir été soumis au supplice de l'estrapade au moyen d'une poulie pour lui disloquer les os, est enduit, à l'aide d'un pinceau, d'huile, de suif et de goudron, et on enflamme cette mixture pour en faire une sorte de flambeau vivant.

UN SECRET BIEN GARDÉ

Le secret de la confession a eu ses nombreux martyrs, et le bienheureux Jean Sarcander doit être mis au nombre de ces généreux confesseurs de la foi qui ont préféré mourir plutôt que de révéler, même indirectement, une parcelle des secrets qui avaient pu être déposés dans leur cœur au saint Tribunal. Le décret de béatification dit que sa fermeté sur ce point fut une des causes de son martyre.

NAISSANCE — CURÉ MODÈLE LUTTE CONTRE LES HÉRÉTIQUES

Jean Sarcander vint au monde à Skotschau, dans la Silésie supérieure, le 20 décembre 1576. Son père étant mort alors qu'il avait à peine dix ans, ce fut sa mère qui prit soin de son éducation. Elle s'en acquitta avec tant de zèle qu'elle ne craignit pas de parcourir la Silésie et la Moravie pour lui trouver des maîtres capables de former chrétiennement son intelligence et son cœur. Après avoir achevé ses humanités à Olmütz, Jean passa à Prague au Séminaire Saint-Wenceslas pour s'y livrer à l'étude de la philosophie, et il y conquit, l'année suivante, le grade de docteur. Depuis longtemps l'état ecclésiastique exerçant sur lui un grand attrait, il résolut d'entrer dans les Ordres, ce qui permit à l'évêque d'Olmütz de lui confier successivement plusieurs paroisses et, en dernier lieu, celle de Holleschau. Dans tous ces postes, il fit preuve d'une vertu et d'un zèle extraordinaires. Quand on allait lui rendre visite, disent ses contemporains, on le trouvait toujours à genoux et faisant oraison.

La Moravie était gangrenée par l'hérésie luthérienne. Jean employait tout son zèle à préserver ses fidèles de l'erreur. Avec les hérétiques, il avait de fréquents entretiens pour les ramener à la vérité catholique; souvent il organisait des réunions publiques durant lesquelles il confondait par sa science les plus habiles luthériens.

Aussi ces derniers conçurent-ils à son endroit une haine implacable, jurant de se débarrasser de lui à tout prix.

On était alors aux plus mauvais jours de la guerre de Trente-Ans. Les hussites alliés aux luthériens s'étaient révoltés contre l'empereur. Après la mort de Mathias, en 1619, Ferdinand II n'apercevait que des ennemis, et la maison d'Autriche semblait sur le penchant de sa ruine. Le comte de Thurn, protestant, envahit et souleva la Moravie, menaçant même Vienne qui ne fut sauvée (28 août 1619) que par l'énergie de Ferdinand II et les cuirassiers de Dampierre arrivés comme par miracle.

Ce succès n'empêcha pas les protestants de Bohême, de Silésie, de Moravie et de Lusace de se confédérer à Prague pour le maintien de leurs privilèges et de déclarer Ferdinand II déchu du trône. Un moment, ils pensèrent à se constituer en république, mais la nécessité de se faire des alliés les rattacha à la monarchie. La pluralité des suffrages tomba sur un prince calviniste, l'électeur palatin Frédéric V. La Silésie et la Moravie, à l'exemple de la Bohême, prêtèrent serment au nouvel empereur. La lutte allait continuer plus terrible entre catholiques et protestants, partisans de Frédéric V et de Ferdinand II.

Ces détails historiques étaient indispensables pour comprendre l'arrestation de Jean Sarcander et l'inique procès par lequel, en prétendant le convaincre de trahison, on aboutit à faire de lui un martyr.

JEAN S'ÉLOIGNE DE SA PAROISSE
PROCESSION ÉMOUVANTE

La prudence conseillait au saint curé de s'éloigner provisoirement de son troupeau, pour laisser aux haines soulevées contre lui le temps de se calmer. Il partit et profita de son absence pour faire un pèlerinage à Notre-Dame de Czenstochau, célèbre sanctuaire situé sur la Wartha, affluent de l'Oder. Puis il attendit en Pologne l'heure de la paix désirée. Mais la pensée de rester éloigné de son peuple lui était insupportable, à tel point qu'il fit au baron de Lobkowitz, de qui dépendait sa paroisse, la demande d'en être déchargé. Ce dernier, dont il était le confesseur et l'ami, n'ayant pas accédé à sa requête, Jean résolut de rejoindre son poste malgré tous les dangers.

Cependant, les hérétiques n'avaient pas déposé leur vieille rancune contre le saint prêtre, et au commencement de février 1620 une occasion imprévue s'offrit à eux d'y donner satisfaction.

La nouvelle venait d'arriver à Holleschau que les Polonais et les Cosaques envahissaient la Moravie. Pour préserver sa paroisse du pillage, Jean assemble aussitôt ses fidèles, prend avec lui le Saint-Sacrement et s'avance au-devant des ennemis. A la vue de leur Dieu, les Polonais descendent de cheval, se prosternent à terre et adorent Jésus-Christ. Le prêtre entonne alors le verset du psaume « Sauvez, Seigneur, votre peuple » ; les ennemis le répètent après lui, reçoivent la bénédiction, remontent à cheval et s'engagent à ne pas entrer dans la ville.

Cette circonstance hâta la perte de Jean, car les cités et châteaux voisins ayant été mis au pillage, les hérétiques l'accusèrent d'intelligences secrètes avec les Polonais et même de trahison. Le Sénat d'Olmütz le fit aussitôt arrêter et mettre en accusation.

Le vaillant serviteur de Dieu allait marcher d'épreuve en épreuve jusqu'au martyre.

DANS UN CACHOT
COMPARUTION DEVANT LES HÉRÉTIQUES

Quand on apprit à Olmütz que Jean Sarcander devait y être amené prisonnier, plusieurs milliers d'hérétiques accoururent pour jouir du spectacle et lancer au captif leurs injures habituelles. Les catholiques, eux, cédèrent à la crainte et n'osèrent lui manifester publiquement leur sympathie.

Jean s'avançait, toujours revêtu du costume ecclésiastique, sans proférer une parole et priant pour ceux qui l'insultaient. A mesure qu'il pénétrait dans la ville, le tumulte augmentait, les outrages se faisaient plus grossiers, et la foule déchaînée lui prodiguait impunément les noms de papiste, de rebelle et de traître.

Conduit chez le capitaine luthérien de Lumpenbourg à l'heure même où celui-ci banquetait avec ses amis, ordre fut donné de lui mettre les fers aux pieds et de le jeter dans le cachot le plus obscur et le plus fétide des prisons publiques.

La première comparution devant le tribunal eut lieu le 13 février 1620, en présence du gouverneur de Moravie et d'un grand nombre de chevaliers et sénateurs luthériens. Ils firent siéger parmi eux, pour couvrir leur forfait et sauver les apparences, un catholique respectable, le juge Jean Scintilla. C'est grâce à lui que nous possédons les actes de la passion de ce confesseur de la foi, car il les envoya plus tard au cardinal Dittrichstein.

Lumpenbourg, en interrogeant son prisonnier, prit d'abord un air doux, puis, trouvant que l'accusé ne répondait pas suivant son désir, il en vint à un langage plus sévère.

« Tu vas nous conter, dit-il, de bon gré, comment les Polonais et les Cosaques ont été introduits en Moravie. — Messieurs, répondit Jean, j'ignore entièrement les faits sur lesquels on m'interroge. — Tu ne peux nier ces choses, repartit le gouverneur, car elles sont connues de tous les illustres personnages qui m'entourent; ne mens donc pas avec cette audace. » Jean reprit simplement : « Je vous déclare en toute franchise que je ne sais rien de ce dont on m'accuse. »

A ces mots, tous les assistants se mirent à crier que lui et son ami le seigneur catholique de Lobkowitz (ce dernier était resté fidèle à l'empereur Ferdinand) avaient trahi leur patrie et que tous deux se couvraient du manteau de l'hypocrisie.

« Tu n'as pas pu, continuèrent-ils, ignorer les machinations de ton seigneur, puisque tu étais son confesseur et conseiller, tenant ainsi les clés de sa conscience. Parmi tant de forfaits dont il s'est rendu coupable, il a bien dû te confesser celui-ci qui a fait couler des flots de sang et de larmes. Avoue ton crime, car tu ne peux espérer aucun appui, puisque ton distributeur de prébendes et de tonsures (il s'agissait, sans doute, du cardinal Dittrichstein) n'a plus aucune autorité ici. »

Le saint prêtre continua d'affirmer qu'il ne savait rien au sujet de l'invasion polonaise. « Il est vrai que je me suis rendu en Pologne, mais c'était avec l'intention d'accomplir un vœu à l'image miraculeuse de Czenstochau. En revenant, j'appris que les routes n'étaient pas sûres et que mon église était occupée par un ministre protestant. Je retournai donc à Cracovie, dans l'espoir d'y rester jusqu'à ce que la paix fût revenue en Moravie..... Si j'étais coupable, serais-je rentré dans ma paroisse? »

On l'accusa alors d'une façon générale d'avoir troublé la tranquillité publique par ses paroles et par ses écrits et d'être un fauteur de désordre.

Jean répondit avec douceur et fermeté tout ensemble : « C'est là une calomnie, car s'il est vrai que j'ai soutenu la vraie doctrine et détesté l'iniquité, il est avéré aussi que j'ai toujours recommandé la paix et la patience aux fidèles; si des discussions ont eu lieu entre catholiques et hérétiques, j'ai tout fait pour ne pas les provoquer. »

Pour conclure cette audience, le gouverneur lui dit : « Ecoute, prêtre, tu ne veux pas dire la vérité de bon gré, mais on saura te l'arracher par la torture. Tu n'y échapperas pas, si tu continues à te moquer de nous par tes mensonges. Nous te donnons jusqu'à demain pour réfléchir. »

Jean fut donc reconduit dans son cachot, heureux et souriant d'être jugé digne de souffrir pour le nom de Jésus-Christ. Les geôliers le virent prosterné à terre, priant avec ferveur toute la nuit.

NOUVEL INTERROGATOIRE — NOBLE ATTITUDE

Le juge Jean Scintilla, révolté de la conduite infâme des chefs luthériens, aurait voulu se soustraire au rôle odieux qu'on lui faisait jouer; il alla même jusqu'à se cacher, mais ce gouvernement de factieux lui laissa entendre qu'il se rendait complice en ne s'associant pas à la comédie qui se jouait, et, semblable à une foule d'hommes publics de notre temps, il céda à la peur. Néanmoins, il employa tout son crédit, sans succès du reste, pour détourner les supplices qui menaçaient le généreux confesseur.

Au second interrogatoire, le tribunal d'iniquité se réunit dans une salle de la prison à 6 heures du soir. On adressa les mêmes questions que la veille, et comme le saint prêtre répondait avec la même énergie et la même simplicité, le gouverneur ordonna au bourreau de le mettre à la torture.

En voyant que l'heure des supplices était arrivée, Jean prononça ces paroles dignes des premiers martyrs: « Messieurs, je rends grâces à Dieu de ce qui m'arrive et je le prie de ne pas vous imputer l'injustice que vous allez commettre contre moi, mais je lui demande de nous pardonner nos péchés à tous. Néanmoins, je veux protester encore de mon innocence. Si je tenais un langage différent de celui que vous avez entendu, je trahirais ma conscience. Je vous en prie donc, cessez cet injuste procès, épargnez ma dignité de prêtre, épargnez vos âmes et votre nom qui resteraient souillés par le crime que vous vous apprêtez à commettre. »

Le président ne se laissa émouvoir ni par cette noble déclaration ni par les larmes des assistants même hérétiques qui étaient venus là par curiosité. Il condamna le Bienheureux à l'estrapade, supplice qui consiste à suspendre le condamné à une potence et, au moyen d'une corde enroulée sur une poulie, à lui disloquer les membres par de violentes secousses. Déjà le bourreau s'apprêtait à le dépouiller de la soutane, lorsque Jean se mit à genoux et pria : « Seigneur miséricordieux, dit-il, mes péchés me rendent digne de tous les tourments, et c'est pourquoi je m'offre de tout cœur pour apaiser votre justice; néanmoins, je déclare devant vous que je ne suis pas coupable du crime dont on m'accuse; assistez-moi, ô mon Dieu, dans mes souffrances; je vous les offre en union avec celles du divin Crucifié..... »

L'ESTRAPADE — CONSTANCE — BELLES PAROLES

Le prêtre est grand, sans doute, lorsqu'il exerce sur les âmes la puissante action de son ministère, mais il l'est plus encore quand, à l'exemple de Jésus-Christ, il sait ne pas se laisser abattre par la souffrance et boire sans se plaindre le calice de l'abjection. Jean Sarcander ne l'oubliait pas. Sa prière achevée, on le fit approcher de la potence. Elle se composait d'un gros madrier fixé dans une pierre, à sa partie inférieure on avait assujetti les pieds du martyr et à son extrémité supérieure était attachée une poulie sur laquelle s'enroulait une corde qui retenait solidement les poignets. Chaque fois que le bourreau tirait violemment la corde, on entendait un lugubre craquement d'os. Le Bienheureux ne poussait aucun cri, mais ses lèvres, sous la véhémence de la douleur, exhalaient un long et plaintif soupir. De temps en temps, on l'entendait murmurer quelques versets des psaumes. Pendant ce temps, ses ennemis poussaient des cris de haine et l'injuriaient de la façon la plus ignoble. Après une heure de torture et lorsque les bourreaux étaient eux-mêmes las, on délivra le saint prêtre; mais, avant de le renvoyer en prison, les hérétiques lui firent de nouvelles menaces. « Nous te forcerons à avouer tes crimes par le fer et le feu. — Quoi que le Seigneur puisse permettre à mon égard, répondit Jean, que son saint nom soit béni, car il sait que je suis innocent..... Je me confie entièrement en lui et je prierai toujours pour vous, afin que ce que vous me faites endurer ne vous soit pas imputé à péché..... »

NOUVEAUX TOURMENTS — TORCHES ENFLAMMÉES

Sur ces entrefaites, les seigneurs luthériens qui avaient présidé au procès de Jean durent prendre les armes pour lutter contre les Polonais et les Cosaques. On n'oubliait pas cependant le saint martyr et les premiers juges furent remplacés par un luthérien encore plus féroce, du nom de Ziernowsky. Celui-ci se rendit à la prison le 17 février avec un cortège imposant de satellites. Il fit au saint prêtre les mêmes reproches que ses prédécesseurs et ajouta : « Si tu t'obstines, je n'aurai aucun égard pour toi; dans le cas contraire, je serai sensible à la pitié. » Jean répéta les fières déclarations qu'il avait faites auparavant. Alors le juge le fit mettre à la potence, mais pour aggraver le supplice, le bourreau reçut l'ordre de promener sur tout son corps des torches enflammées; cette torture dura au moins deux heures. Le martyr semblait absorbé dans la contemplation et prononçait de temps en temps les doux noms de Jésus, Marie, Anne. Cependant, le séjour de la prison étant devenu insupportable à cause de l'odeur de chair grillée, il fallut cesser le supplice.

TROISIÈME JOUR DE TOURMENTS — BEAU TÉMOIGNAGE EN FAVEUR DU SECRET SACRAMENTEL

Le lendemain 18 février, juges et bourreaux, rendus comme fous furieux par la boisson et le désir de vengeance, revinrent trouver leur victime. Jean était dans un grand état de faiblesse et ressemblait à un cadavre. Ziernowsky l'interrogea de nouveau. « Tu dois être au courant de la trahison du seigneur de Lobkowitz, car il a dû te manifester ses desseins en confession. » Le prêtre alors, domptant sa faiblesse, se redressa fièrement : « Je ne sais rien, et rien ne m'a été communiqué; d'ailleurs, tout ce qui aurait pu m'être confié au tribunal de la Pénitence est enseveli dans l'oubli. Et quand même je saurais que pour punir mon refus de parler vous voulez

m'éprouver par le fer et le feu, me couper en morceaux, me déchirer, me réduire en cendres, je supporterais tout avec la grâce de Dieu, plutôt que de violer, même un instant, le secret sacramentel. »

Devant cette noble déclaration, les assistants restèrent un moment stupéfaits. Le juge, se ressaisissant, donne alors au bourreau l'ordre d'étendre le martyr sur le gibet et de le brûler à petit feu. On allume aussitôt des torches faites de soufre, de bitume et de résine, et on les promène lentement sur le corps du martyr; sous l'action simultanée du feu et de la poulie, les membres se détendent si violemment que le lien qui enserre les pieds se brise ; les muscles apparaissent convulsés, la chaleur fait éclater les côtes et calcine les os. Alors les lamentations des femmes et des fidèles présents couvrent les craquements de la potence et les grésillements des chairs brûlées, pendant que le Bienheureux exhale à peine un soupir ou murmure avec amour les noms bénis de Jésus, Marie et Anne. Pourtant, la fureur des hérétiques n'est pas encore satisfaite; ils font dissoudre ensemble de l'huile, du suif, du goudron et, à l'aide d'un pinceau, ils enduisent de cette mixture le corps du patient auquel ils mettent le feu. Une grande flamme alors l'enveloppe tout entier et en fait une sorte de flambeau vivant.

A cette vue, beaucoup de fidèles s'évanouissent; mais les luthériens constatent que Jean triomphe de leurs supplices, et, attribuant sa force d'âme à quelque art magique, lui font prendre un breuvage ou on a mêlé de ses cendres. Ils espèrent ainsi faire cesser l'enchantement. Le Bienheureux, lui, se souvient du fiel présenté à Notre-Seigneur et avale cette boisson en souriant.

Après trois heures de ces cruels tourments, les bourreaux le détachent de la potence. La violence de la douleur et une faiblesse extrême l'empêchent de se tenir debout; il tombe contre la muraille et perd connaissance. Un moment, on le crut mort, mais après un long temps il donna quelque signe de vie et on l'emporta sur un dur grabat. Quelques hérétiques émus de pitié obtinrent de le voir, de panser ses horribles brûlures et de lui donner quelques rafraîchissements.

Le croirait-on? Les chefs luthériens n'étant pas encore satisfaits revinrent à la prison peu après afin de le remettre à la torture, mais les bourreaux, plus humains, refusèrent de continuer cette horrible tragédie.

UN LONG MOIS D'AGONIE — MORT

Le saint martyr resta dans cet état pendant un mois. Ses haineux persécuteurs, sachant qu'il ne pouvait survivre, n'eurent pas l'humanité de le sortir de prison et d'adoucir ses derniers moments. Plusieurs catholiques avaient demandé de le recevoir dans leur demeure, même à prix d'argent, mais sans succès. Le geôlier lui pansait sommairement les plaies avec un peu de papier ou de linge trempé dans l'huile de lin. S'il fallait le changer de position, il le poussait rudement du pied, et en prononçant des jurons et des blasphèmes. L'odeur qui s'échappait des chairs en décomposition était si forte qu'on pouvait à peine rester près de lui. Néanmoins, quelques chevaliers et quelques dames pieuses obtinrent de lui donner des soins, de panser ses ulcères et de lui apporter un peu de nourriture.

Jean était admirable de patience et d'humilité, sa prière était continuelle. Dans cet état lamentable, il trouvait le moyen de réciter son bréviaire, et comme ses mains lui refusaient leur office, il se faisait tourner les feuillets par un nommé Mandel ou sa petite fille âgée de 7 ans. A défaut d'assistance, il remplissait cet office avec sa langue. Les prisonniers qui étaient là et les personnes qui le venaient visiter l'exhortaient à ne pas se fatiguer, lui représentant qu'il n'était pas tenu dans son état de fièvre et d'impuissance à un effort aussi héroïque, mais il répondait par ces mots de la Sainte Ecriture : « Je reciterai des psaumes à mon Dieu aussi longtemps que je vivrai. »

Dans ses derniers instants, il fut réconforté par les sacrements de la sainte Eglise, car deux prêtres et les Pères Chartreux venaient le visiter souvent. Il rendit enfin doucement sa belle âme à Dieu entre 10 et 11 heures de la nuit le 17 mars 1620.

Chose singulière, le corps du bienheureux Jean Sarcander, qui n'avait plus de son vivant aucune forme humaine, reprit aussitôt après sa mort un air de vie et une teinte vermeille qui frappa tous ceux qui le virent. En même temps, il s'en dégageait une odeur si suave que tous les assistants en furent émerveillés; un grand nombre de témoins l'ont attesté au procès de béatification; de ce nombre, on peut citer le peintre qui resta de longues heures près du corps, afin de fixer les traits sur la toile.

Le lendemain, les catholiques, aidés du juge Scintilla, revêtirent le corps de la dalmatique rouge, lui mirent entre les mains un calice en cire et le portèrent dans une maison particulière où il resta trois jours exposé à la dévotion des fidèles.

Au moment où l'on commençait les obsèques, un cavalier accourut, défendant de rendre les honneurs à un prisonnier d'Etat avant que les représentants du pays, réunis à Brünn, n'eussent statué à ce sujet. Sept jours plus tard, les catholiques reçurent l'autorisation de l'ensevelir, mais sans aucune pompe. On le déposa dans l'église de Saint-Laurent, à Olmütz. Son sépulcre devint glorieux par les miracles qui s'y opérèrent. La caverne où il avait été martyrisé fut transformée en oratoire. On montre encore de nos jours une source qui a jailli à l'endroit même que vint frapper sa tête lorsqu'on l'eût détaché du gibet et qu'il tomba de faiblesse.

Jean Sarcander a été béatifié solennellement par le pape Pie IX le 6 mai de l'année 1860.

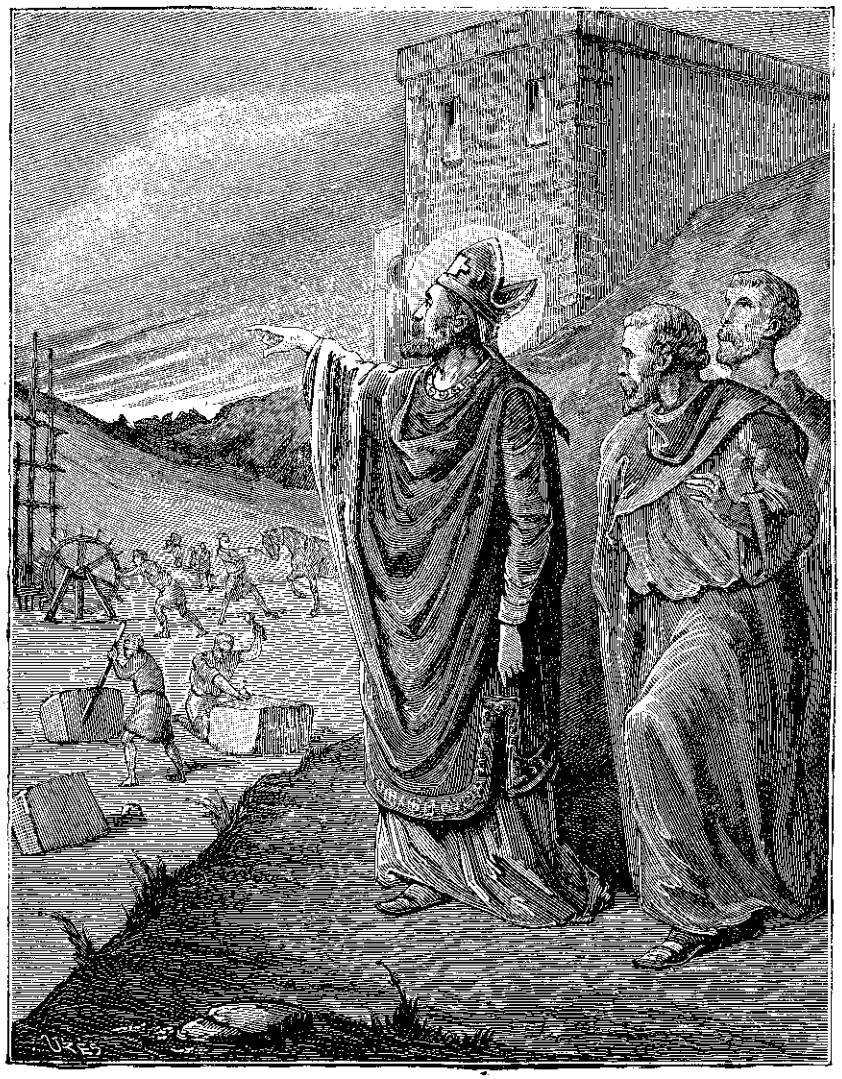
SOURCES CONSULTÉES

Les documents du procès de béatification.

SAINT CYRILLE

ÉVÈQUE DE JERUSALEM

Fête le 18 mars.



SaintCyrille annonce que la tentative sacrilège de Julien l'Apostat pour reconstruire le temple de Jérusalem tournera à la gloire de l'Evangile.

ÉTUDES DE SAINT CYRILLE

C'est dans la Ville Sainte entre toutes, à Jérusalem, que naquit Cyrille vers l'an 315. Nourri dès sa plus tendre enfance des enseignements de la piété par ses parents chrétiens, il y fit des progrès rapides. Lorsqu'il fut plus avancé en âge, il professa pour l'état monastique une admiration dont on rencontre maintes fois l'expression sous sa plume. On croit même qu'il fut du nombre de ces religieux qui, tout en vivant au sein de leurs familles, pratiquaient une continence perpétuelle, se livraient aux œuvres de la pénitence et, dans les assemblées des fidèles, occupaient un lieu séparé.

Quoi qu'il en soit, il s'adonna de bonne heure à l'étude des Ecritures : il parcourait, les Saints Livres à la main, le théâtre où se déroula l'histoire de Dieu, où s'écoula la vie mortelle de Notre-Seigneur, et son âme se répandait en

longues effusions d'amour et de reconnaissance sur ces lieux vénérés, témoins de tant de prodiges.

Il mit une telle ardeur à ce travail que, plus tard, ses discours ne furent qu'un tissu composé des textes de l'Ecriture auxquels il faisait allusion ou qu'il citait entièrement. Mais ce n'était pas assez pour son activité insatiable : il étudia les ouvrages des commentateurs qui avaient paru jusque-là et les écrits des Pères qui avaient défendu la foi catholique; il apprit même, afin d'être plus en état de combattre les ennemis de l'Eglise, la grammaire, la rhétorique, la dialectique, la physique, la médecine, car la science profane était une arme qu'il voulait mettre au service de la vérité.

LE SACERDOCE

Cyrille reçut l'onction sacerdotale vers l'an 345, des mains de saint Maxime, évêque de Jérusalem. Dès lors il se dévoua tout entier, corps et âme, à la conversion des païens et à l'instruction des catéchumènes. Son ardeur était sans bornes. Tous les dimanches, il annonçait la parole de Dieu. L'évêque de Jérusalem, reconnaissant les vertus et les mérites de Cyrille, le mit bientôt à la tête de ses prêtres et le constitua comme son vicaire général. Une autre fonction bien importante à cette époque était celle d'instruire les catéchumènes; notre Saint en fut également investi.

On accourait à ses catéchismes de Jérusalem, des bourgs voisins et même des autres villes épiscopales. Cyrille examinait tous ceux qui se présentaient, les inscrivait et recevait leurs confessions. Chaque semaine, outre ses discours du dimanche, il réunissait trois ou quatre fois les néophytes pour leur enseigner les vérités de la foi; et il arriva bien souvent qu'emporté par l'ardeur de son zèle, il prolongeait ses instructions bien avant dans la nuit.

Cyrille, avons-nous dit, se dévoua principalement à l'enseignement des catéchumènes. Ceux-ci, n'ayant pas encore été régénérés par le sacrement du baptême, ne pouvaient entrer dans l'église même, ils devaient se tenir sous les portiques extérieurs, et c'est là que le jeune prêtre les initiait aux mystères de la foi. Il nous reste de lui vingt-trois catéchèses ou instructions orales et familières sur l'ensemble des vertus chrétiennes, le symbole de la foi et les sacrements.

Nous y voyons que l'usage de faire le signe de la Croix était pratiqué par les chrétiens des premiers siècles. « Ne rougissez pas, dit-il à ses auditeurs, de la croix de Jésus-Christ. Imprimez-la sur votre front, afin que les démons, apercevant l'étendard du roi, s'enfuient en tremblant. Faites ce signe, et quand vous mangez, et quand vous buvez, et quand vous êtes assis ou debout, et quand vous vous couchez ou que vous vous levez, et quand vous marchez. Pour tout dire, en un mot, faites-le dans toutes vos actions. »

Les fidèles, à cette époque, recevaient le corps du Seigneur dans le creux de leur main droite et se communiaient eux-mêmes ensuite. Voici comment Cyrille leur apprenait à s'acquitter de ce devoir sublime : « Quand vous approchez pour communier, il ne faut pas venir les mains étendues ni les doigts ouverts; mais soutenant de la main gauche comme d'un trône votre main droite o doit reposer un si grand Roi, vous recevrez le corps de Jésus-Christ dans le creux de cette main en disant : *Amen.* »

Mais les catéchèses de Cyrille n'ont pas comme principal mérite de nous faire connaître les usages de l'Eglise primitive, elles brillent surtout par la clarté et l'éloquence avec lesquelles les dogmes catholiques y sont exposés. Aussi, les protestants se sont-ils acharnés à vouloir élever des doutes contre leur authenticité : leurs attaques sont demeurées vaines. Les catéchèses de Cyrille sont une de ses gloires les plus pures, car elles sont un arsenal où les défenseurs de la foi trouvent à toutes les époques des armes préparées.

CYRILLE ET LES ARIENS

Cependant, la Sainte Église était déchirée par les luttes des ariens, hérétiques astucieux qui niaient la divinité de Jésus-Christ. Le monde était partagé en deux camps qui comptaient l'un et l'autre des évêques : Arius était le chef des révoltés, Athanase le chef des fidèles. Cyrille, n'étant pas au courant des événements qui se passaient sur un théâtre assez éloigné, ne prit d'abord parti ni pour Athanase ni pour Arius. Il se contentait de gémir sur ces discordes intestines, qui lui semblaient allumées par l'amour-propre, et de mettre les fidèles en garde contre le scandale que la vue de ces luttes religieuses pouvait produire : « Si vous apprenez, leur disait-il avec larmes, que les évêques se sont levés contre les évêques, les clercs contre les clercs, les peuples contre les peuples, ne vous en troublez point; ces choses n'ont-elles pas été prédites? Et si moi, qui vous instruis, ajoutait-il, je venais à périr, ne périssez pas avec moi, car il est permis au disciple d'être meilleur que son maître. »

Mais la lumière ne tarda pas à se faire dans l'esprit de Cyrille. Athanase, le défenseur de la vérité, revenant des Gaules où il avait été exilé par l'empereur, traversa la Palestine pour se rendre à son église d'Alexandrie. Lors de son passage à Jérusalem, un Concile se réunit et, après un mûr examen des faits, proclama d'une part l'innocence d'Athanase, l'intégrité de sa foi, et de l'autre, la perversité d'Arius et de ses complices. Dès ce jour, Cyrille s'attacha au saint patriarche d'Alexandrie et combattit à ses côtés pour la même cause.

L'ÉPISCOPAT — CROIX LUMINEUSES — COMBATS

Vers la fin de l'année 350, saint Maxime mourut. Cyrille fut élu canoniquement par les évêques de la province pour lui succéder sur le siège épiscopal de Jérusalem. Cette dignité ne fit qu'augmenter sa charité dont les flammes étaient déjà si vives, et l'on vit la sainteté germer et grandir sous son influence paternelle.

Un événement miraculeux qui survint alors donna plus d'autorité à sa parole et de fécondité à son ministère. En 351, aux environs de la Pentecôte, une croix immense apparut à 9 heures du matin dans le ciel : elle était lumineuse et s'étendait du Calvaire au Mont des Oliviers. Son resplendissement surpassait celui du soleil dont l'éclat est si vif en Orient pendant une matinée d'été.

A cette vue, tous les habitants de Jérusalem, hommes, femmes, enfants, chrétiens, païens, accoururent à l'église pour rendre grâce au Seigneur. Tous louaient d'une commune voix Jésus-Christ, Fils de Dieu, auteur de ce prodige; tous confessaient que les dogmes du christianisme appuyés, non sur les raisonnements de la sagesse humaine, mais sur les manifestations d'une pareille puissance, étaient vrais et indéniables.

Cyrille, témoin oculaire du prodige, remercia ardemment le ciel, car son cœur apostolique tressaillait en voyant les dispositions dont son

peuple était animé. Il s'empressa de le raconter à l'empereur Constance, pour l'engager à mettre sa confiance dans la croix au milieu des batailles et à protéger une religion dont la véracité recevait un semblable témoignage. Or, Constance était hérétique. Cyrille rappelait donc au prince d'une manière ingénieuse les devoirs de son état et la divinité de la foi catholique.

A peine monté sur le siège épiscopal, Cyrille entra dans la lice; Acace, archevêque de Césarée, homme ambitieux et de plus hérétique, fut le premier adversaire qu'il eut à combattre.

L'Eglise de Jérusalem avait un droit de prééminence sur toutes les autres Eglises de Palestine, en raison des souvenirs précieux dont elle était remplie. Ce droit, en quelque sorte naturel, lui avait d'ailleurs été confirmé par un canon du Concile de Nicée, qui l'avait soustraite à la juridiction du métropolitain de Césarée. L'orgueilleux Acace résolut d'en contester la légitimité et de reconquérir la part d'autorité qu'on lui avait enlevée. Mais Cyrille se leva aussitôt pour défendre les droits de l'Eglise de Jérusalem, son épouse, à laquelle il avait juré, lors de son élection, une inviolable fidélité.

Acace poussa plus loin l'impudence et l'audace : il accusa le saint évêque d'avoir corrompu la sainte doctrine de la foi sur la génération du Verbe divin, en prêchant la consubstantialité du Fils avec le Père dans le mystère de la Sainte Trinité. Lequel de Cyrille ou d'Acace était l'hérétique en cette circonstance? Le Concile de Nicée avait, à l'avance, répondu à cette question, en condamnant Arius, qui niait précisément que le Fils fût consubstantiel au Père.

Durant deux années entières, Acace, s'arrogeant un pouvoir qu'il ne tenait de personne, appela Cyrille devant son tribunal; mais Cyrille refusa constamment de comparaître à la barre de l'hérétique. Celui-ci, furieux, convoqua les évêques, ses partisans, à un Concile provincial : c'est devant ce tribunal, où l'injustice siégeait à côté de la faiblesse, que fut introduite la cause du saint pasteur de Jérusalem.

L'EXIL

Outre les accusations que nous avons rapportées plus haut, les hérétiques forgèrent, pour donner un semblant d'équité à leur injuste condamnation, une nouvelle calomnie digne de la malice de Satan qui les inspirait.

L'empereur Constantin avait donné jadis à Macaire, évêque de Jérusalem, un ornement précieux dont l'or seul formait le tissu; on ne devait s'en servir que pour conférer le baptême aux solennités de Pâques et de la Pentecôte. Les partisans d'Acace accusèrent Cyrille d'avoir vendu ce vêtement sacré à un comédien. « Dieu, disaient-ils, avait immédiatement puni ce commerce sacrilège, car le comédien avait été frappé de mort subite sur la scène où il dansait. »

Cette imputation calomnieuse avait une apparence de vérité. Cyrille, en effet, n'avait pas craint de vendre une partie de ses meubles et des ornements de son église. Une famine désolait la contrée et surtout la ville de Jérusalem; la misère était au comble, les pauvres mouraient de faim. Ce spectacle émut l'âme de Cyrille, qui regardait les fidèles de son diocèse comme ses enfants. Il dépouilla donc de ses ornements le temple de pierre pour faire subsister les temples spirituels et vivants qui sont les chrétiens. Rien de plus saint et de plus louable que cette conduite, mais les hérétiques ne comprennent point les excès de charité auxquels s'adonne un cœur vraiment épiscopal.

Cyrille, par conséquent, fut condamné, déposé de son siège et chassé par la force de Jérusalem. Il se retira d'abord à Antioche, ensuite à Tarse. Saint Sylvain, évêque de cette ville, le reçut comme un confesseur de la foi et lui donna, malgré les menaces des ariens, une généreuse hospitalité.

Cyrille aurait pu jouir paisiblement du repos que les hérétiques lui avaient procuré, mais, pour les saints, le repos n'est pas de la terre. Il se mit donc à prêcher au peuple de Tarse les vérités de la foi avec un zèle infatigable, et sa parole doctrinale et vivante produisit de nouveaux fruits de salut pour la vie éternelle.

LE RETOUR

Cyrille, injustement condamné, en avait appelé au jugement d'un tribunal supérieur. L'heure de la justice allait en effet sonner. Un Concile se réunissait à Séleucie; Cyrille s'y rendit. Acace y vint également de son côté, mais, à la vue du vénérable évêque de Jérusalem, sa fureur se ralluma et il déclara que lui et les siens n'assisteraient pas à une assemblée qui admettait à ses délibérations un évêque déposé.

« Il est vrai, lui répondit énergiquement Cyrille, que vous m'avez condamné et expulsé de ma ville épiscopale, mais je vous accuse à mon tour, et d'autres évêques ont comme moi des griefs à porter contre vous. Nos droits, par conséquent, sont égaux : ou bien assistons tous les deux au Concile, ou bien retirons-nous tous les deux. »

Acace n'avait rien à répliquer, il se rendit; mais le cinquième jour, il refusa, avec ses partisans, sous un prétexte quelconque, de paraître aux réunions. Les autres Pères n'en poursuivirent pas moins l'œuvre commencée; ils examinèrent la cause de Cyrille, et, après avoir reconnu son innocence, le rendirent à son troupeau, tandis qu'ils dépouillèrent Acace de la dignité épiscopale dont il était indigne.

NOUVEL EXIL

Dieu réservait encore d'autres combats et d'autres épreuves à son valeureux soldat. Les ariens, qui possédaient la faveur de l'empereur Constance, réunirent un nouveau conciliabule, où ils prononcèrent la déchéance du saint évêque qui avait l'unique tort de leur déplaire parce qu'il aimait trop la vérité et la justice. Avec l'appui de Constance, ils l'exilèrent une seconde fois; mais son bannissement ne dura point longtemps, car le successeur de Constance sur le trône impérial, Julien, qui mérita plus tard le surnom d'Apostat, permit à tous les évêques exilés, soit hérétiques, soit orthodoxes, de remonter sur leurs sièges.

Cyrille reprit donc en main le gouvernail de son Eglise pour la conduire à travers une mer semée d'écueils et troublée par des tempêtes continuelles. Mais il fut délivré des poursuites d'Acace, qui lui avait voué une haine implacable, car cet hérétique obstiné mourut vers ce temps-là, et rendit compte à Dieu de tous les malheurs dont son ambition avait été la source pour l'Eglise.

LE TEMPLE DE JÉRUSALEM

Notre-Seigneur avait annoncé que le temple de Jérusalem serait détruit et qu'il n'y resterait plus pierre sur pierre. Longtemps avant lui, les prophètes avaient dit que cette dernière désola-

tion serait sans remède. Pour démentir le Christ et les prophètes, et ruiner ainsi le christianisme, Julien l'Apostat entreprit de relever le temple de Jérusalem et d'y établir le culte judaïque.

Les juifs accoururent de toutes parts à cette nouvelle. Déjà ils se croyaient les maîtres du monde et menaçaient les chrétiens de les passer au fil de l'épée. Qu'on se figure la position difficile de l'évêque de Jérusalem placé entre les insultes des infidèles et les alarmes des chrétiens trop faibles dans leur foi. Pour lui, plein de confiance en la parole de Dieu, il soutint toujours qu'elle s'accomplirait. Il dit même que les juifs, non seulement le prouveraient par l'insuccès de leur entreprise, faite pourtant dans les conditions humainement les meilleures, mais qu'ils aideraient encore à l'entier accomplissement de la prophétie, parce que, pour asseoir les fondements de leur nouveau temple, ils allaient d'abord ôter celles de l'ancien et en faire disparaître les moindres vestiges.

Cependant, toutes les apparences étaient contre lui; jamais travail n'avait marché avec une rapidité si prodigieuse; on ne l'interrompit ni la nuit ni le jour. Quelques juifs fanatiques se servaient de pelles et hottes d'argent pour marquer leur joie. Les femmes les plus délicates n'épargnaient pas leurs mains; elles transportaient des décombres dans leurs robes les plus précieuses; elles avaient donné leurs bijoux, leurs pierreries, pour contribuer aux frais de l'entreprise.

Bientôt on se prépara à placer les nouveaux fondements. C'était là que Dieu attendait ses ennemis pour les confondre. Un jour, d'effroyables tourbillons de flammes s'élancèrent du sol, brûlèrent les ouvriers et rendirent la place inaccessible. Ceux qui voulurent prendre la fuite furent atteints, mutilés ou consumés par le feu vengeur. En même temps, la foudre tombait, des croix s'imprimaient sur les habits des assistants, la terre tremblait, une lumière apparaissait dans le ciel sous la forme de l'instrument de notre salut.

Ces châtiments terribles recommencèrent toutes les fois qu'on voulut renouveler l'entreprise. Julien lui-même fut obligé d'ordonner qu'on abandonnât entièrement les travaux, mais il se promettait de tirer une vengeance complète de saint Cyrille à qui il attribuait ces désastres. Il n'en eut point le temps, car la mort l'enleva à tous ses projets criminels.

TROISIÈME EXIL

Peu après, en 367, l'empereur Valens publia un édit, par lequel il ordonnait d'expulser tous les évêques qui, chassés une première fois par Constance, avaient été réintégrés ensuite par Julien l'Apostat. Cyrille ne fut pas épargné, et, pour la troisième fois, il dut s'arracher à ses fidèles et reprendre le chemin de l'exil. L'histoire ne nous dit pas en quelle région il fut relégué; elle nous apprend seulement qu'il passa dix ans loin de son troupeau.

Durant cet intervalle, l'Eglise de Jérusalem, livrée à des intrus, tombait dans un état lamentable. La foi s'en allait des âmes, emmenant avec elle la pureté des mœurs; l'adultère et l'inceste étaient à l'ordre du jour, les hérétiques enseignaient publiquement leurs erreurs, les fidèles s'étaient divisés en plusieurs factions ennemies.

Lorsqu'en 378, Cyrille put rentrer dans son Eglise, il y trouva la désolation. Le Concile d'Antioche, informé de ce triste état et des rivalités locales qui menaçaient de paralyser le zèle de Cyrille, envoya Grégoire de Nysse pour l'aider à pacifier les esprits et à réprimer l'immoralité; mais ses efforts n'eurent aucun succès. Cependant, le saint patriarche de Jérusalem ne désespéra pas un seul instant ni de la grâce de Dieu, ni de ses travaux, ni même des dispositions de ses diocésains. A force de patience, d'énergie et de douceur, il parvint à relever les ruines morales de son Eglise en rattachant les esprits rebelles à la saine doctrine, en ramenant les cœurs à la pureté. Ce travail absorba ses soins et son temps jusqu'à sa mort, qui arriva le 18 mars de l'an 386.

L'Orient célébrait depuis longtemps la fête du saint patriarche; le pape Léon XIII vient de l'étendre à toute l'Eglise catholique en décernant à Cyrille le titre glorieux de docteur.

L'ARCHANGE SAINT GABRIEL

MESSAGER DE L'INCARNATION

Fête le 18 mars.

Je vous salue, Marie, pleine de grâce.

Fresque de Pinturicchio dans l'église de Maria Maggiore à Spello

Gabriel est l'un des princes les plus élevés et les plus éclatants de la milice céleste. Il est un des sept archanges qui sont toujours debout devant le trône de Dieu, ainsi que lui-même l'a dit à Zacharie. Son nom signifie *Force de Dieu ;* à lui sont confiées par le Seigneur les missions qui concernent plus directement le salut des hommes par l'incarnation du Verbe. En nul autre ouvrage, en effet, ne brillent d'une manière plus admirable la puissance et la force de Dieu que dans l'œuvre de la rédemption des hommes par Jésus-Christ.

C'est Gabriel qui révèle au prophète Daniel ses plus célèbres prophéties, qui lui apprend la succession des quatre royaumes qui devaient précéder la venue du Messie et les soixante-dix semaines d'années qui devaient encore s'écouler avant sa naissance.

Après ce temps, Gabriel apparaît à Zacharie dans le temple pour lui annoncer la naissance de saint Jean-Baptiste, précurseur de Jésus-Christ. L'ange du Seigneur apparut debout, à droite de l'autel de l'encens, dit l'évangéliste saint Luc. A sa vue, Zacharie fut troublé et saisi de crainte. Mais l'ange lui dit : « Ne crains point Zacharie, parce que ta prière a été exaucée ; Elisabeth, ta femme, enfantera un fils et tu lui donneras le nom de Jean. Il sera pour toi un sujet de joie et d'allégresse, et, à sa naissance, beaucoup se réjouiront. Car il sera grand devant le Seigneur. » Et l'ange explique les vertus et la mission sublimes du saint Précurseur.

Zacharie dit à l'ange : « Comment connaîtrai-je cela ? car je suis vieux et ma femme est avancée en âge. » Et l'ange répondant lui dit : « Je suis Gabriel qui me tiens devant Dieu, et j'ai été envoyé pour te parler et t'annoncer cette heureuse nouvelle. Et voilà que tu seras muet, et ne pourras parler, jusqu'au jour où ces choses arriveront, car tu n'as pas cru à mes paroles qui s'accompliront en leur temps. » (*Saint Luc, ch. I.*)

Six mois après, le glorieux archange apparaissait plein de respect, à Nazareth, devant l'incomparable Vierge Marie et lui adressait une salutation que jamais ange n'avait encore prononcée aux oreilles d'une créature humaine : « *Je vous salue, pleine de grâce ; le Seigneur est avec vous : vous êtes bénie entre toutes les femmes.* »

Lorsque Marie l'eut entendu, elle fut troublée de ses paroles, et elle pensait quelle pouvait être cette salutation. Mais l'ange lui dit : « Ne craignez point, Marie, vous avez trouvé grâce devant Dieu. »

Le lecteur sait en quels termes consolants et magnifiques il lui annonça que, sans cesser d'être vierge, elle serait la Mère du Roi immortel, du Messie promis, du Rédempteur attendu, de Jésus, Fils de Dieu. Et il ne quitta Marie qu'en emportant le plein consentement de son humilité, de son obéissance et de sa foi : « Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole. » Le mystère de l'Incarnation était accompli.

Le Sauveur naît à Bethléem dans l'humilité et la pauvreté ; « toutefois, dit dom Guéranger (1) le ciel ne veut pas que l'Enfant de la crèche reste sans adorateurs, un ange apparaît aux bergers des campagnes de Bethléem, et les convoque à l'humble berceau du nouveau-né. Il est accompagné d'un nombre immense d'esprits célestes qui font entendre les plus ravissants concerts et chantent : « Gloire à Dieu et paix aux hommes ! » Quel est cet ange supérieur qui parle seul aux bergers, et dont les autres anges forment la cour ? De graves docteurs catholiques nous enseignent que c'est l'ange Gabriel, qui continue son ministère de messager de la *bonne nouvelle*.

» Enfin lorsque Jésus, dans le jardin de Gethsémani, à l'heure qui précède sa Passion, éprouve dans son humanité les terreurs du fatal calice, un ange paraît auprès de lui, non seulement comme témoin de sa cruelle agonie, mais pour fortifier son courage. Quel est cet ange que le saint Evangile ne nomme pas ? De pieux et savants hommes reconnaissent encore en lui « Gabriel, » qui justifie une fois de plus son beau nom de *Force de Dieu*.

» Le genre humain tout entier vous est redevable, ô Gabriel ! et nous acquittons aujourd'hui sa dette de reconnaissance envers vous. Du haut du ciel, vous considériez avec une sainte compassion nos malheurs ; car toute chair avait corrompu sa voie, et l'oubli de Dieu devenait de plus en plus universel sur la terre. C'est alors que vous recevez du Très-Haut la mission d'apporter la bonne nouvelle à ce monde qui allait périr. Qu'ils sont beaux vos pas, ô Prince céleste, lorsque vous vous élancez du séjour de la gloire vers notre humble demeure ! Qu'il est tendre et fraternel, votre amour pour l'homme, dont la nature si inférieure à la vôtre va être élevée à l'honneur sublime de l'union avec Dieu même ! Avec quel respect vous approchez de la Vierge qui surpasse en sainteté toutes les hiérarchies angéliques !...

» C'est vous, ô Gabriel ! qui nous avez enseigné la salutation que nous devons adresser à « Marie pleine de grâce ». C'est du ciel que vous avez apporté ces sublimes paroles ; le premier vous les avez prononcées ; les enfants de l'Eglise qui les ont apprises de vous les répètent par toute la terre le jour et la nuit. Obtenez que notre grande Reine les agrée toujours de notre bouche.

» Aidez-nous à rendre grâce à la Trinité sainte pour l'incomparable bienfait de l'incarnation du Rédempteur, faites-nous comprendre tout ce que nous devons à Dieu après ce mystère, dont vous fûtes le premier témoin. Et puisque le Seigneur vous appelle quand il veut manifester la *force* de son bras, défendez-nous contre les puissances de l'enfer, secourez notre faiblesse et relevez notre courage, afin qu'un jour nous puissions chanter avec vous dans l'éternel royaume de Jésus-Christ : « Gloire à Dieu ! paix aux hommes ! »

SAINT EDOUARD II, LE MARTYR, ROI D'ANGLETERRE

Fête le 18 mars.

Edouard, illustre par son origine, puisqu'il naissait héritier de la couronne d'Angleterre, devait l'être plus encore par la sainteté dont il allait rehausser l'éclat de son trône. Baptisé par un saint, Dunstan, archevêque de Cantorbéry, il entrait lui-même de bonne heure dans la voie de la perfection chrétienne, où l'entraînait d'ailleurs l'exemple de ses bons et vertueux parents.

Son père, le roi Edgar, devenu par de légitimes conquêtes seul souverain d'une multitude de petites monarchies, y avait restauré ou créé, sur les conseils de Dunstan et d'autres saints évêques, un grand nombre de monastères d'hommes et de femmes dont il assura l'avenir par des dotations avantageuses. Il ne dédaignait pas de visiter en personne et d'encourager les moines ses protégés ; la reine, son épouse, en faisait autant dans les monastères de femmes. Edouard malheureusement perdait cette bonne mère en bas âge. Son père épousait alors Elfride, fille d'Ordgar, roi de Cornouailles et veuve d'Elwolde, chef des Angles orientaux, dont il eut un fils du nom d'Ethelred. Mais Edgar n'en diminua rien de l'estime ni de l'affection qu'il portait à son fils aîné : il aimait à le voir se conserver pur d'esprit et de corps au milieu des séductions de la cour, sans rien perdre des charmes d'une affabilité exquise, d'une charité pleine de délicatesse envers tous.

(1) Dom Guéranger : *Année liturgique*, chez Oudin. Poitiers.

Austère et réservé autant qu'il le fallait, prévenant et bon comme il le devait être, il inspirait l'admiration par ces qualités précieuses, et pour ainsi dire contradictoires, qu'on trouve difficilement dans un même sujet, surtout quand il s'agit d'un jeune prince. Sa prudence était peu commune, son habileté pleine de tact dans la gestion des affaires. Aussi Edgar voulut-il lui assurer de son vivant la succession au trône.

Edouard en prit possession le jour de la mort de son père qui arriva le 8 juillet 972. Ce ne fut pas sans orage, et l'orage fut soulevé par Elfride, sa belle-mère, dont la marche soudaine des événements avait brisé les espérances ambitieuses. Ethelred n'avait alors que sept ans et c'est pour lui qu'elle avait rêvé le trône; fille de roi, son fils, pensait-elle, devait avoir le pas sur celui d'une simple princesse. La nation jugea autrement; les archevêques, évêques, ducs, seigneurs et grands du royaume, réunis d'urgence en assemblée délibérante, tranchèrent la difficulté en faveur d'Edouard. Saint Dunstan, assisté des évêques présents, s'empressa de lui conférer le sacre, malgré les clameurs des ambitions frustrées, et l'élévation d'Edouard au trône fut un fait accompli, fait appuyé du reste sur la justice et le droit.

Dunstan continua de veiller paternellement sur son auguste et royal pupille. Edouard répondit à ses soins et son règne fut surtout celui de Jésus-Christ, dont il se nommait l'indigne représentant et aux humiliations volontaires duquel il ne craignit pas d'abaisser sa majesté royale : moyen de lui donner un éclat d'autant plus stable et d'autant plus pur. Quoique jeune, ou plutôt à cause de cela, ce ne fut point de jeunes seigneurs qu'il voulut s'entourer, mais de conseillers sages et mûrs, désignés à son choix par le saint évêque de Cantorbéry. Les avis du sage prélat étaient toujours le mieux écoutés, qu'il s'agit d'un jugement à porter ou d'une décision à prendre.

Suivant les glorieuses traces de son père, il maintint avec un égal succès l'honneur de ses armes au dehors, l'ordre et la paix au dedans. S'inspirant aux bonnes sources d'une politique trop méconnue hélas! aujourd'hui de la plupart des gouvernants, il s'appliqua à favoriser de tout son pouvoir le développement et l'influence civilisatrice de l'Eglise. Il savait que la vérité catholique est le plus ferme soutien des nations comme des dynasties, car elle prêche la justice aux gouvernants et la soumission aux gouvernés, vertus sociales au premier chef en dehors desquelles il n'y a plus place que pour la tyrannie ou la révolte. Protecteur officiel des bons citoyens, il était la terreur des mauvais, qu'il appelait les ennemis du dedans et jugeait plus dangereux que les ennemis du dehors.

Ami des petits et des faibles, son bonheur était de déverser ses trésors au sein de l'indigence ou de la misère.

Aussi l'Angleterre, heureuse et prospère, riche et puissante, était justement fière de son jeune et saint roi, sur la tête duquel elle aimait à faire reposer des espérances d'avenir plus brillantes encore. Hélas! la noire envie en desséchait dans l'ombre et déjà ourdissait secrètement ses complots.

Elfride, belle-mère d'Edouard, jalousait cette gloire dont elle aurait eu sa part si son fils Ethelred eût été roi. Ame basse et cruelle, elle s'entoure de conseillers à son niveau et médite avec eux les plus sinistres projets : « Après tout, se dit-on, la situation est-elle irréparable? n'est-il pas encore temps? » Chacun émet son avis, propose sa ruse de guerre : finalement on décide de se défaire du roi à tout prix et par n'importe quel moyen. Elfride embrasse sans frémir cette résolution extrême, elle est à la hauteur de tous les crimes.

Edouard régnait depuis six ans. Il part un jour pour la chasse escorté de ses piqueurs et suivi de ses meutes, dans une forêt attenante au château d'Elfride. Ethelred était avec sa mère. Le roi l'aimait beaucoup et saisit avec empressement cette occasion de lui rendre visite. Il laisse là ses gens, dispersés du reste à travers la forêt, et prend seul le chemin du château. Il va sans défiance (1) : que peut-il craindre? lui qui n'a jamais voulu que le bien, même de ses pires ennemis.

Il arrive aux abords du palais; on l'annonce à la reine; un éclair de joie satanique illumine soudain la face de cette mégère. « C'est le moment, se dit-elle » et sans retard elle donne ses instructions.

Un satellite va au devant du roi, l'embrasse et avec toutes sortes de compliments, l'invite à mettre pied à terre au château. Edouard refuse poliment : « Il ne veut, dit-il, que saluer en passant son cher frère Ethelred. — Du moins, sire, reprend l'affidé, à défaut de l'hospitalité de la reine, veuillez accepter un rafraîchissement qu'elle est toute heureuse de vous offrir. »

Edouard accepte.

On apporte la coupe, il la porte à ses lèvres; soudain le Judas qui vient de l'embrasser, tire un poignard de dessous ses vêtements et le lui plonge dans le sein. Le roi ne tombe point sur le coup, il a encore la force de piquer son cheval pour rejoindre les siens; mais le sang coule abondamment de sa plaie béante; au bout de quelques pas il tombe inanimé; c'était le 18 mars 978, pendant le carême : nul doute que les pénitences et les macérations par lesquelles il l'avait commencé ne lui aient mérité de l'achever au ciel.

Cependant Elfride, aux aguets, a suivi toutes les phases de cette sanglante tragédie. Dès qu'elle apprend que le roi blessé a rendu le dernier soupir, elle envoie chercher le cadavre de sa victime et le fait traîner, par les pieds, en une chaumière voisine, comme on jette aux ordures un objet de rebut. Elle se trompait; et ce qu'elle ne croyait qu'un cadavre, Dieu allait en faire contre elle une relique, et une relique accusatrice et vengeresse.

Dans la chaumière vivait une femme aveugle qu'Elfride y nourrissait; or, la nuit même, l'infirme ayant heurté par mégarde le corps du saint martyr, recouvre subitement la vue et reste comme éblouie de l'éclatante lumière qui s'en échappe par torrents. Les catholiques, dit Surius, ont élevé un sanctuaire au lieu même du miracle pour en perpétuer le souvenir.

Au point du jour, Elfride a tout appris : elle tremble alors, non du remords de son crime, mais de le voir bientôt divulgué. Que faire? Elle ordonne de jeter le corps, séance tenante, au fond d'un marécage; peut-être espère-t-elle y enfouir son remords en même temps; elle essaiera du moins de détourner les soupçons, et dans ce but, elle change à l'instant de résidence.

Mais la crainte l'accompagne et augmente à mesure qu'elle fuit. Dans son affolement, elle en vient jusqu'à défendre de pleurer le roi disparu ou même d'en parler. Ayant surpris dans les larmes son jeune fils Ethelred, elle le frappe violemment et l'oblige à étouffer ses sanglots. Vaines précautions, inutiles fureurs; c'est Dieu qui veut glorifier son serviteur. Elfride lui veut ôter l'hommage des

(1). Il soupçonnait, disent quelques-uns, les projets de sa marâtre; mais en chrétien généreux qui sait pardonner d'avance, il ne crut pas qu'un simple soupçon pût lui faire différer une visite d'amitié fraternelle.

larmes de douleur de ses sujets, Dieu lui donnera celui de leurs larmes de joie, mêlées aux transports unanimes acclamant sa sainteté.

Une année s'était écoulée; de pieux chrétiens l'avaient passée tout entière en recherches infructueuses et ne savaient plus où diriger leurs investigations Dieu leur vint en aide : comme ils cherchaient, ils aperçoivent tout à coup dans le lointain une colonne de feu qui paraît et réapparaît à diverses reprises; elle fut aperçue dans tout le voisinage; elle brillait précisément au-dessus du marais et à l'endroit même où gisait le corps du saint martyr. On creuse à tout hasard et on trouve la précieuse relique; heureux, les chrétiens la transportèrent provisoirement en un lieu convenable; elle y devint bien vite l'objet de la vénération universelle. Les foules se succédaient devant celui qu'elles nommaient en pleurant leur *saint roi*, leur *tendre père ;* et le vœu unanime fut qu'on donnât à sa dépouille un tombeau plus digne d'elle. Le choix tomba sur un sanctuaire dédié à Marie, l'église de Wareham. La translation fut solennelle et les larmes coulant de tous les yeux, malgré les interdictions d'Elfride, en furent le plus bel ornement. Cette première translation eut lieu le 18 février 979; le corps fut placé au nord de l'autel principal; bientôt une fontaine jaillissait tout près, qui devint une source de guérisons miraculeuses et de grâces extraordinaires; on l'a nommée depuis *la fontaine de saint Edouard.*

Cependant le bruit de la découverte miraculeuse s'est répandu dans tout le royaume; chacun a sur les lèvres le nom d'Edouard pour le bénir et celui d'Elfride pour le maudire, retour inévitable de la justice humaine qui finit toujours par arriver, si tardive soit-elle.

Alfer, prince des Merciens, exulte particulièrement et veut rendre du moins à son souverain défunt les honneurs qu'il n'a pu lui décerner vivant; il décrète la translation solennelle de sa dépouille au célèbre monastère de Shaftesbury, bâti précisément par le bisaïeul d'Edouard, à l'occasion de l'entrée en religion de sa fille Hélène. Le Saint, du reste, dans une apparition miraculeuse à l'abbesse avait manifesté ce désir, en témoignage duquel on vit son tombeau à Wareham s'élever peu à peu de terre. Le prince des Merciens fait appel, pour la circonstance, au zèle empressé des évêques, abbés et grands du royaume; il invite en particulier Wilfride, abbesse du monastère de Winchester, avec toutes ces vierges, dont l'une nommée Edithe est sœur du saint martyr. Au jour marqué, le cortège se rend en grande pompe au sanctuaire de Wareham : on ouvre le cercueil; ô merveille ! depuis douze ans le mort est au tombeau, on ne le dirait enseveli que d'hier! A cette vue éclatent des cris d'enthousiasme et de reconnaissance : « Gloire à Dieu pour le soin qu'il prend de la gloire de ses saints ! » Edithe se jette sur le corps sacré, l'étreint amoureusement, le couvre de baisers et de larmes, et ne peut s'en détacher tant sa joie est immense. Enfin, le cortège s'ébranle, des cantiques s'élèvent de tous les rangs du clergé et du peuple, et accompagnent le Saint durant tout le parcours de son ancienne à sa nouvelle demeure.

On rapporte que deux mendiants estropiés, dans un élan de foi, se traînèrent pour aller l'attendre au passage, au risque de se faire écraser sous les pieds d'une foule compacte; ils parviennent à toucher la châsse au prix de mille efforts; à l'instant, devant ces milliers de témoins, ils recouvrent l'usage de leurs jambes, et tout triomphants vont grossir le cortège.

De son côté, la misérable Elfride a tout appris. Repentante alors, elle désire son pardon, et c'est par sa victime qu'elle le veut obtenir. Elle selle son cheval et se dispose à prendre la route de Shaftesbury; mais l'animal, très docile d'ordinaire, refuse absolument d'avancer dans cette direction. Elle reconnaît le doigt de Dieu : c'est à pied, pense-t-elle et dans l'attitude d'une pèlerine pénitente qu'elle doit implorer son pardon.

Elle descend donc de cheval et se met seule en marche; mais une force invisible la retient.

La malheureuse n'a plus qu'à se courber sous la vengeance divine qui va commencer, d'autant plus rigoureuse qu'elle s'est plus fait attendre; mais vengeance terrestre et par conséquent toujours pleine de miséricorde car elle doit, dans l'intention de Dieu, servir à la conversion du coupable et le préserver ainsi des châtiments éternels.

Elfride le reconnaît et veut essayer d'apaiser cette justice irritée en mettant dans le plateau de la balance divine quelques œuvres satisfactoires.

Elle fonde deux monastères de religieuses à Whervel et à Ambresbury.

Elle mourut dans le premier, repentante et purifiée, il faut le croire. Toutefois la malédiction divine parut la poursuivre jusque dans ce fils, objet de l'amour excessif qui avait été l'occasion de son crime. Les crimes des rois participent de la nature des crimes des nations et Dieu les punit ici-bas « jusqu'à la troisième et à la quatrième génération » comme dit l'Ecriture.

Ethelred régna misérablement, détesté de ses sujets pour les calamités qu'il leur attira, et méprisé de ses ennemis du dehors, pour sa lâcheté dont ils savaient n'avoir rien à redouter. C'est sous son règne qu'une armée de Danois fit invasion en Grande Bretagne.

C'est ainsi que Dieu punissait le coupable en même temps qu'il exaltait l'innocent. Ethelred devenu roi par un crime se dégrade sur ce trône où sa mère avait cru l'élever, et Edouard qui a perdu avec la vie sa couronne terrestre en obtient une autre inaccessible aux coups de la trahison les mieux concertés, il devient participant de cette royauté divine dont le trône est éternel et le règne sans fin.

Plusieurs églises se sont partagé dans la suite les reliques de saint Edouard; on l'a surnommé le *martyr*, à cause de sa mort violente, pour le distinguer de saint Edouard le confesseur, bien qu'il n'ait pas été mis à mort pour la foi.

L'Angleterre catholique célébra jusqu'au schisme trois fêtes du saint martyr : celle du jour de sa mort, le 18 mars, la seconde de sa translation au sanctuaire de Wareham le 18 février, enfin la troisième de sa translation au couvent de Shaftesbury, le 20 juin : l'Angleterre devenue protestante et schismatique a néanmoins conservé la première; tel est le prestige des saints, qu'il force le suffrage de l'erreur. Puisse saint Edouard rendre la vérité à cette grande nation jadis si féconde en saints.

Edouard est représenté sur son cheval, la coupe en main, au moment où l'assassin lui enfonce le poignard dans le flanc.

SAINT ANSELME DE LUCQUES

Fête le 18 mars.

Du haut d'une tour, saint Anselme bénit la petite, mais vaillante armée, de la comtesse Mathilde, qui va chasser d'Italie les soldats de l'empereur allemand.

ENFANCE ET VOCATION

Les hagiographes anciens nous ont conservé peu de détails sur la famille et l'enfance de saint Anselme. Ils nous apprennent seulement qu'il naquit à Mantoue, ville célèbre de Lombardie, dans la seconde moitié du XI^e^ siècle. Ses parents lui conseillèrent d'embrasser la carrière ecclésiastique. Le jeune Anselme, qui ne demandait pas mieux, se livra avec ardeur, malgré son jeune âge, à l'étude des lettres sacrées et profanes sous la direction de son oncle Badage, évêque de Lucques.

Ses progrès rapides, dus au développement précoce de son intelligence et à son travail; la piété et la gravité qui le distinguaient ne tardèrent pas à lui gagner l'admiration et l'estime des Lucaniens. Aussi, à peine l'oncle d'Anselme eut-il quitté l'évêché de Lucques pour monter sur la chaire de Pierre sous le nom d'Alexandre II, que les fidèles de cette cité réclamèrent avec instance son neveu pour premier pasteur. Anselme venait seulement de recevoir la prêtrise. La charge

lourde et pénible qu'on voulait poser sur ses jeunes épaules le jeta dans la consternation. Les responsabilités de l'épiscopat, effrayantes en tout temps, étaient rendues plus terribles encore par les luttes dont souffrait alors l'Eglise. Que faire? Fuir lui était impossible. Il résista du moins de toutes ses forces. Ce fut en vain. Il fallut accepter le fardeau; il se résigna, mais bien résolu à ne pas transiger avec sa conscience et à remplir ses devoirs dans toute leur étendue.

ANSELME ÉVÊQUE DE LUCQUES

Alexandre II, qui connaissait mieux que personne les brillantes qualités de son neveu, se hâta d'approuver le choix de ses anciens diocésains.

Le saint prélat, convaincu que le salut des fidèles dépend en grande partie du zèle et de la vertu des prêtres qui en ont la charge, s'appliqua tout d'abord à la réforme de son clergé. Les guerres et les invasions barbares qui avaient suivi le démembrement de l'empire de Charlemagne, les tyrannies du pouvoir civil dans le choix des évêques et des abbés monastiques, avaient eu une funeste influence sur le clergé; il se ressentait trop des défauts communs aux populations de cette époque.

Depuis les apôtres, l'Eglise a toujours conseillé aux prêtres chargés du soin des âmes, d'unir à l'apostolat la pratique des conseils évangéliques. C'est ainsi qu'on avait vu dans les siècles précédents beaucoup de prêtres vivre en communauté, dans la pauvreté et l'obéissance aussi bien que dans la chasteté. Mais la plupart de ces communautés s'étaient alors sécularisées sans autorisation. Les papes pensaient avec raison que rien ne contribuerait plus efficacement au relèvement intellectuel et moral du clergé que le rétablissement de ces communautés (collégiales ou chapitres de chanoines réguliers) dans leur règle ancienne. Aussi le saint pape Léon IX avait-il rendu un décret pour obliger les chanoines à vivre en communauté avec leur évêque, et à n'avoir pas de biens propres.

Saint Anselme connaissait le caractère impétueux de son siècle. Il applaudissait de tout cœur aux mesures rigoureuses prises par les « seigneurs apostoliques », mais il n'ignorait pas les difficultés sans nombre contre lesquelles il lui faudrait lutter. Son courage ne redoutait pas l'épreuve. Il se mit donc à l'œuvre, tout en s'efforçant de ne pas trop brusquer les clercs dans ses avertissements paternels. Aux simples prêtres, il recommandait la gravité; aux chanoines, il conseillait une obéissance pleine et entière au pape. Petit à petit, il insinua à ces derniers la nécessité de reprendre la vie de communauté et la pauvreté religieuse. Les chanoines écoutaient volontiers ses avis, mais ne se sentaient pas le courage de les mettre en pratique. Anselme prenait patience, et ne discontinuait pas ses exhortations. Hélas! c'était peine perdue. Si ce n'eût été le décret de Léon IX, pour la réforme des clercs, il se serait peut-être découragé, mais il se sentait obligé le premier à donner l'exemple de l'obéissance. Voyant ses efforts inutiles, il réunit un synode devant lequel il fit comparaître les chanoines. L'assemblée vénérable les condamna. Les coupables refusant de se soumettre, notre Saint prononça contre eux la sentence d'excommunication. La justice le voulait, et s'il était doux et condescendant par nature, il était aussi ferme et énergique quand les circonstances le réclamaient.

HENRI IV ET L'ANTIPAPE GUIBERT JETTENT LE TROUBLE DANS LA VILLE DE LUCQUES — ANSELME EST DÉPOSÉ DANS UN CONCILIABULE

L'empereur Henri IV d'Allemagne, tyran odieux à ses propres sujets, se mit à persécuter l'Eglise qu'il voulait asservir au despotisme de son pouvoir laïc. Il vendait les dignités ecclésiastiques et les jetait à des ambitieux indignes et corrompus, malgré les lois et les réclamations de l'Eglise. Le pape saint Grégoire VII interdit alors formellement aux princes de conférer l'investiture des dignités ecclésiastiques.

Pour favoriser la concorde de l'Eglise et de l'Etat, l'Eglise avait toléré une intervention plus ou moins directe des princes dans le choix des évêques. Mais les princes avaient fini par abuser de cette concession d'une manière tyrannique et odieuse.

Le décret si légitime de saint Grégoire VII irrita vivement l'empereur d'Allemagne. Il était en outre obligé de comparaître devant le pape, car les Saxons tyrannisés en avaient appelé au jugement du Souverain Pontife contre ses excès et ses cruautés. Au lieu de se soumettre comme l'exigeaient les lois de l'Eglise et les constitutions de l'empire d'Allemagne, le prince réunit un conciliabule à Worms et déposa le pape. Il lui donna pour prétendu successeur Guibert, archevêque de Ravenne.

Le parti de cet antipape fit de rapides progrès en Allemagne et en Italie, grâce aux promesses du tyran. Les sectaires volaient partout où ils soupçonnaient le moindre mécontentement. A la nouvelle de l'excommunication lancée par saint Anselme contre son chapitre rebelle, ils accoururent à Lucques, gagnent les chanoines ainsi qu'une partie du peuple, et réunissent un conciliabule. Ils déposent l'évêque légitime, auquel ils substituent un personnage indigne.

Ce dernier rassemble aussitôt une armée composée de parjures, de voleurs, de pillards, en un mot une horde de scélérats. Il envahit les domaines de l'Eglise; il met tout à feu et à sang. Le vénérable évêque, sur les instances de ses amis, s'était enfermé dans un château fort, situé non loin de la ville. Il espérait que la bourrasque durerait peu de temps. L'intrus l'attaqua dans cette retraite. Ne pouvant s'emparer du château, il livra les alentours au pillage, en sorte que le saint prélat fut partout environné de ruines. L'homme de Dieu gémissait à la vue des désastres que la foi subissait dans son diocèse. Il voulut sortir pour porter secours à ses ouailles en danger. Ses amis lui montrèrent que c'était s'exposer à une mort certaine; ils le conjuraient de se conserver à l'affection de ses enfants spirituels, en attendant des temps plus heureux. Rien ne put ébranler le Saint, il essaya de partir, mais on le retint de vive force. Il se résigna donc, mais non sans peine, à rester enfermé. Il se mit du moins à prier avec ferveur pour la conversion des misérables que le monstre impérial avait séduits et lancés à la destruction de l'Eglise. De temps à autre, le vénéré pasteur se rendait sur les remparts du château fort, et de là, bénissant son peuple, il adressait à Dieu cette prière: « *Soyez vous-même, Seigneur, le bouclier de mes enfants et que leur foi reste à l'abri de tout péril.* »

SAINT ANSELME VIENT EN AIDE A LA COMTESSE MATHILDE DANS SA LUTTE CONTRE LES REBELLES

Cependant, le schisme de Guibert gagnait partout du terrrain. L'Italie était divisée en deux

camps. Le parti de Satan croissait de jour en jour en nombre et en influence. Parmi ceux qui passaient dans les rangs des schismatiques, on comptait des gens de toutes les classes de la société, même des personnes consacrées à Dieu. La victoire semblait réservée dans un avenir prochain aux partisans de Guibert. Mais Dieu veille sur les siens. Au milieu des plus grands désastres il jette des regards de complaisance sur quelques âmes vaillantes et fidèles, et par elles, il opère le salut de son peuple. Ces âmes, à l'époque où nous parlons, étaient, surtout en Italie, celles d'Anselme et de Mathilde.

Mathilde, comtesse de Toscane, était une femme d'une foi vive, ardente, armée d'un courage surhumain. Elle seule défendait le pape, saint Grégoire VII, contre les sectaires allemands et les renégats italiens. Son armée était peu nombreuse, et les désertions y faisaient autant de ravages que le glaive de l'ennemi. Mais en face de ces désastres, Mathilde redoublait de foi et de zèle sous l'impulsion sage du bienheureux Anselme.

« Grâce à la sagesse et au génie du saint » évêque, Mathilde souffrit peu des attaques de » ses ennemis, dit l'historien. Elle déployait dans » la lutte tout son courage et toute sa sollicitude. » Anselme prenait sur lui les soucis du gouver- » nement. Mathilde exerçait l'autorité et sou- » mettait tous ses actes au contrôle du saint » évêque. »

Cette surveillance, loin d'être simplement tolérée, était au contraire recherchée et sollicitée par Mathilde et par les sujets de la comtesse. L'évêque n'était ni roi, ni général d'armées; mais sa sagesse naturelle, augmentée par l'étude, illuminée par les lumières de la foi et de la prière, était précieuse à la comtesse et à ses officiers. Que d'autres souverains ont dû une partie des gloires de leur règne au soin qu'ils avaient de consulter les évêques!

L'ARMÉE DES SCHISMATIQUES EST TAILLÉE EN PIÈCES MISSION DE SAINT ANSELME EN LOMBARDIE

Non content de vexer, en Allemagne et en Italie, les catholiques qui ne voulaient pas embrasser son parti, l'empereur Henri IV résolut de chasser le pape de la Ville éternelle. Rome fut prise et saccagée. Grégoire VII, réfugié dans le château Saint-Ange, comme dans un dernier asile, y fut assiégé pendant plusieurs mois. Il allait tomber entre les mains de ses ennemis, lorsque du fond de la Sicile, Robert Guiscard accourut à son secours, à la tête de ses braves Normands.

A l'approche du guerrier redoutable, l'Allemand s'empressa de fuir vers le Nord de l'Italie. Toutefois, dépité de sa défaite, il s'en prit à l'armée de la comtesse Mathilde. Comme nous l'avons dit, cette armée comptait peu de soldats, mais elle était décuplée par la foi et le courage de ses guerriers, et avait à sa tête deux héros, et deux saints: l'évêque de Lucques et la comtesse de Toscane. Avant la bataille, saint Anselme bénit les soldats: « Mes fils, leur dit-il, l'ennemi » veut nous ravir notre foi. Luttons contre lui » de toutes nos forces, comme les braves Maccha- » bées; et si la victoire nous trahit, imitons ces » héros prêts à se laisser égorger plutôt que » de souiller leur conscience par l'apostasie. » Mathilde, leur souveraine, leur donna de son côté de suprêmes encouragements.

Le combat s'engage, ils luttent comme des géants, l'armée ennemie est mise en déroute; on la poursuit jusque vers les frontières de l'Allemagne. Le pays était pour longtemps délivré des barbares tudesques.

Saint Grégoire VII apprit avec joie le nouvel échec de l'ennemi de l'Eglise et son départ forcé de la péninsule. Sans perdre un instant, il songe à réparer les ruines morales semées par les bandits dans tout le nord de l'Italie. Il chargea l'évêque Anselme de parcourir la Lombardie pour y rétablir l'unité romaine. Le Saint se mit courageusement à l'œuvre, il visita tout le pays, portant des paroles de paix et de réconciliation. De grandes difficultés s'opposèrent à sa mission, il les surmonta par sa persévérance et sa patience inépuisables, non moins que par sa douceur et sa modération; il rétablit l'ordre et la paix.

Ces événements l'avaient rendu l'arbitre de vastes diocèses. Aussi, son biographe fait-il remarquer avec plaisir que pour un diocèse enlevé d'abord à son action bienfaisante, Dieu lui en donnait sept ou huit en compensation.

Le Saint rendit compte du succès de sa mission au Souverain Pontife, et celui-ci se hâta de rétablir en Lombardie la hiérarchie catholique un instant interrompue par les schismatiques.

VERTUS DE SAINT ANSELME

Saint Anselme de Lucques restera, à côté de saint Grégoire VII, la gloire de l'Eglise au XI[e] siècle; il se distingua par quatre vertus principales : le *zèle apostolique*, la *fermeté*, l'*intégrité dans la doctrine* et la *mortification*, toutes vertus contraires aux tendances relâchées de son époque et, hélas ! aussi de la nôtre.

Le zèle. Certains ministres du sanctuaire subissaient trop volontiers l'influence peu chrétienne de princes despotes et corrompus, témoin le fameux schisme de Guibert, auquel une partie du clergé donna son adhésion. Anselme frémissait à la vue de l'inertie des uns et de cette lâcheté des autres : « Le Christ, disait le saint » prélat, est venu apporter le feu sur la terre; » qui le conservera allumé, qui le propagera, si » le prêtre le laisse éteindre dans son cœur ? Le » prêtre doit toujours veiller, et nous dénoncer » le loup qui entre dans la bergerie. Arrière les » lâches ! Ils s'endorment et laissent dévorer les » brebis du Seigneur. »

La Fermeté. Cette vertu était l'appui de la précédente. Rien ne pouvait l'arrêter, quand il s'agissait de maintenir ou de rétablir les droits de l'Eglise et la discipline ecclésiastique.

Mais la fermeté ne serait que de l'entêtement si elle était au service du caprice et non de la vérité et de la justice : homme de foi et de doctrine, Anselme s'oubliait lui-même pour ne chercher que les justes et vrais intérêts de Dieu et des âmes, tels que Jésus-Christ nous les a enseignés.

Telles étaient aussi les vertus de saint Grégoire VII.

Anselme, au dire des contemporains, était comme un second Grégoire, accordé par Dieu à l'Eglise, pour la défendre et la sanctifier.

Mais d'où venait à l'illustre évêque cette énergie dans la pratique de la vertu et la défense de la vérité? De l'habitude qu'il avait de se vaincre lui-même et de réduire son corps à l'obéissance par la *mortification*. Aussi, quand il fallait pour accomplir son devoir, affronter un sacrifice et une souffrance ou se priver de quelque plaisir, il

était toujours prêt. C'est qu'il était vraiment le disciple et l'ami de Jésus crucifié.

Ce nom de *mortification* fait frissonner beaucoup de nos modernes chrétiens, tout entiers plongés dans la jouissance du bien-être. La pénitence est cependant la condition nécessaire de toute sainteté. Comment, sans efforts pénibles, pourra-t-on remonter la pente au bas de laquelle nous sommes tombés par le péché originel et nos propres péchés? Il faut que l'âme spirituelle se dégage des liens trop exigeants de ce corps matériel, et retrouve sa liberté d'action.

Notre Saint combattit donc avec courage, l'*autre*, suivant l'expression de Xavier de Maistre. Il le privait souvent de boire, de manger et de sommeil; il l'exténuait par de longues marches à pied, dans ses visites pastorales; enfin, et surtout, il lui imposait la peine du travail, donnant de longues heures à l'étude approfondie des Pères et des lois de l'Eglise.

LA SAINTETÉ D'ANSELME ATTESTÉE PAR DES MERVEILLES SA MORT

Très humble, comme tous les saints, Anselme évitait avec soin, même dans sa piété, ce qui était de nature à attirer sur lui l'attention du public; ce qui ne veut pas dire assurément qu'il se crût dispensé de donner le bon exemple autour de lui, ni que le respect humain pût jamais lui faire manquer à son devoir; seulement, il redoutait que l'orgueil ou le moindre sentiment d'amour-propre lui dérobât quelque chose de ses trésors surnaturels.

Mais Dieu le jugea assez affermi dans l'humilité pour le glorifier du don des miracles, sans péril pour sa vertu. Un jour qu'Anselme entrait à l'église, au moment où les clercs chantaient ces paroles de l'office: *Accourant au-devant de son Dieu,* Jésus-Christ lui apparut, venant au devant de lui et le salua. Le peuple émerveillé conçut dès lors pour son évêque un respect mêlé d'amour et de crainte filiale.

Une autre fois, comme il entonnait un psaume qui commence par ces mots: *Inclinez, Seigneur, votre oreille vers votre serviteur,* il vit Jésus-Christ s'incliner vers lui en signe d'assentiment.

La Sainte Vierge daigna aussi rendre plusieurs visites à cet excellent et pieux serviteur, une fois entre autres pendant qu'il consacrait un autel en son honneur.

Dieu semblait parfois le revêtir, pour ainsi dire, d'un rayon de sa puissance divine: il suffisait, pour en éprouver l'effet, de toucher sa personne ou quelque objet lui ayant servi. Il eut le don de lire au fond des cœurs, et, un jour, il étonna vivement un prêtre en lui découvrant qu'à tel moment de la messe il avait eu telles tentations.

Enfin, averti par une révélation divine de l'heure de sa mort, Anselme, après quelques jours de maladie, appela autour de son lit les membres de son clergé et leur adressa ses suprêmes adieux. Il leur recommanda surtout une fidélité inébranlable à la doctrine de saint Grégoire VII.

Son âme s'envola ensuite vers son Créateur. L'hagiographe remarque qu'il ne songea même pas à son testament, pour une bonne raison: c'est qu'il ne lui restait pas une obole à léguer à ses héritiers.

La mort de saint Anselme arriva en l'an 1086, sept mois après celle de saint Grégoire.

MIRACLES DE SAINT ANSELME APRÈS SA MORT

Saint Anselme de Lucques est, au dire des historiens, l'un des Saints qui ont opéré après leur mort, le plus de miracles.

Un pauvre infirme avait les membres tout contractés, les jambes repliées et collées sur elles-mêmes, enfin il ressemblait plutôt à un monstre qu'à un homme. Toutefois, si en lui le corps était laid, défectueux, l'âme par contre était belle et sans défauts. Patient dans son humiliation et sa faiblesse, il était content de son sort et ne demandait pas à guérir. Cependant, sur les instances réitérées de ses parents, il se décida à solliciter cette faveur de saint Anselme. A peine avait-il invoqué le nom du Bienheureux que, ô merveille! le malade change de couleur, ses membres s'étendent, ses jambes s'allongent, et tout cela en un clin d'œil. Il court aussitôt à l'église pour y rendre grâces à Dieu et à saint Anselme du bienfait qui vient de lui être accordé. Le peuple stupéfait le suit en foule. Tout le monde s'associe à son bonheur.

Une malheureuse, affligée d'une répugnante maladie de la peau que les remèdes ne pouvaient soulager, fut guérie en passant un instant à son doigt l'anneau pastoral du *saint évêque.*

Un soldat tomba dans une maladie nerveuse si violente que six hommes suffisaient à peine pour le tenir continuellement. La mort ne devait pas tarder à succéder à cette crise extraordinaire. Les personnes qui soignaient l'infortuné eurent la pensée de recourir à l'intercession du bienheureux Anselme. Elle envoyèrent demander à la comtesse Mathilde l'anneau pastoral du Saint. Elles le plongèrent dans un vase d'eau, et firent boire de cette eau au malade. Le moribond recouvra subitement une santé parfaite.

D'autres malades, hydropiques, aveugles, paralytiques n'avaient qu'à toucher les vêtements de l'illustre défunt pour se voir guéris aussitôt.

Ces récits paraîtront peu croyables à certaines gens: Voilà bien, diront-ils, de ces contes inventés par la naïveté de nos aïeux. Or voici qu'en notre siècle, des milliers de personnes sont témoins, chaque année, à Lourdes, de merveilles semblables, obtenues par l'intercession de la Sainte Vierge.

Dieu n'est-il pas le Maître de la nature et n'a-t-il pas le droit de glorifier ses Saints?

Un homme qu'on n'accusera pas de naïveté, mais d'orgueil, ne voulait pas croire, dit l'historien, aux miracles opérés par saint Anselme, qu'il affectait de mépriser. Un jour, il voulut s'approcher du tombeau, au moment où un aveugle venait d'y être guéri. Il se trouva tout à coup dans l'impossibilité de faire un pas en avant ou en arrière. Il comprit la leçon que Dieu voulait lui infliger. Il demanda pardon au Saint. Immédiatement le mouvement lui fut rendu. Il put alors s'approcher du tombeau, et voir l'aveugle guéri qui rendait grâces à Dieu et à saint Anselme.

Mantoue, ville natale de saint Anselme, l'a choisi pour un de ses patrons célestes.

LE BIENHEUREUX SALVADOR D'ORTA

FRÈRE CONVERS DE L'ORDRE DE SAINT-FRANÇOIS

Fête le 18 mars.

Le bienheureux Salvador guérit une enfant en la bénissant avec son chapelet. — Il montre au Père gardien du pain apporté par les anges. — Il apparaît dans une nuée à la foule qui le cherche.

La *Vie des Saints* nous montre souvent combien la simplicité et l'humilité sont des vertus agréables à Dieu. Les âmes qui en sont plus spécialement ornées sont l'objet de faveurs nombreuses et, si l'on peut dire ainsi, d'une familiarité plus grande de la part de Notre-Seigneur.

SALVADORITO OU L'ENFANT DE L'HOSPICE

Au commencement du XVI^e^ siècle vivaient, dans le village de Brunola, au diocèse de Girone, en Catalogne, deux jeunes époux, propriétaires d'une ferme nommée Masdavall, assez riches et chrétiens. L'avenir s'annonçait pour eux paisible et plein d'espérances; mais rien n'est fragile comme les biens de ce monde. Par suite de circonstances que nous ignorons, les deux époux furent complètement ruinés, et bientôt, malades et sans ressources, ils furent reçus par charité à l'hospice de la petite ville de Sainte-Colombe, près de Girone.

Mais, dit l'apôtre saint Paul, *tout tourne à bien à ceux qui aiment Dieu;* les épreuves chrétien-

nement supportées deviennent la source de richesses éternelles pour le ciel. Elles peuvent même, selon ce qu'il plaît à Dieu, attirer des bénédictions pour cette terre.

Les deux malades, étant revenus à la santé, prièrent les autorités de Sainte-Colombe de les employer au service de l'hospice. On leur accorda cette faveur, et ils s'y adonnèrent avec joie et avec une charité toute chrétienne, au service des pauvres et des malades. C'est alors, vers l'an 1520, que Dieu leur donna cet enfant de bénédiction, qu'ils nommèrent Salvador, et qui devait opérer un jour tant de miracles.

Ils prirent soin de l'élever très chrétiennement. Dès son enfance, il se montra un modèle d'obéissance et de piété simple et naïve. Dans la petite ville, on ne l'appelait que le *petit Salvador* de l'hospice, *Salvadorito del Hospicio*.

On raconte que, à l'âge de six ans, il conduisait un jour au bord de la rivière, pour les abreuver, quelques moutons dont on lui avait confié la garde. Il glissa, tomba à l'eau, et le courant l'emporta dans le canal qui allait fournir l'eau au moulin voisin. Les témoins de l'accident accourent croyant trouver l'enfant broyé contre la roue du moulin : à leur grande surprise, ils le voient qui se soutient de ses petites mains sur l'eau du canal, et le retirent en bénissant Dieu d'une protection si manifeste.

L'APPRENTI CORDONNIER — VOCATION UN OUBLI GRAVE

Parvenu à l'âge de l'adolescence, Salvador fut envoyé à Barcelone avec sa sœur Blasie, et mis au service d'un patron. Blasie épousa ensuite un marchand de fer, nommé Antoine Traver. Elle fut toute sa vie une bonne chrétienne et mourut sans postérité.

Pendant ce temps, son jeune frère apprenait le métier de cordonnier; nous ignorons s'il y devint habile, mais, sentant au fond de son cœur l'appel de Dieu qui lui inspirait le désir de quitter le monde, il alla supplier les Franciscains du couvent de Sainte-Marie de Barcelone de le recevoir dans leur communauté, en qualité de Frère convers.

A sa grande joie, il fut reçu et revêtu de l'habit de saint François. On le donna pour aide au Frère cuisinier, religieux de beaucoup de vertu, qui fut chargé de former le nouveau venu aux exercices de l'obéissance. Sa tâche fut facile. Avec une docilité qui ne se lassait jamais, Fr. Salvador se livrait aux plus humbles fonctions, allumait le feu, lavait la vaisselle, nettoyait les casseroles et faisait tout ce qu'ordonnait le Frère cuisinier. Ami du silence, il ne laissait guère échapper de ses lèvres d'autres paroles que les doux noms de Jésus et Marie, qu'il invoquait tout en travaillant.

Les Pères Franciscains, en voyant les vertus de cet humble Frère encore novice, disaient qu'il serait sans doute plus tard, par sa sainteté, une des gloires de leur Ordre.

Un jour, pourtant, il se trouva en défaut, mais bien malgré lui. Ce fut à l'occasion d'une des fêtes patronales du couvent. Le chancelier du royaume, excellent chrétien et très dévoué aux Franciscains, leur avait annoncé qu'il viendrait dîner avec eux, en compagnie de plusieurs autres nobles personnages de ses amis. Tout le monde sait que les fils de saint François vivent d'aumônes; aussi, l'intelligent chancelier avait-il eu soin de se faire précéder au couvent par des provisions abondantes : le Frère cuisinier n'avait plus qu'à préparer le festin.

Malheureusement, durant la nuit, ce bon Frère fut pris d'un accès de fièvre. Fr. Salvador fut chargé de prévenir le Père gardien; mais, après sa communion, il resta absorbé dans une longue action de grâces, comme dans une extase de plusieurs heures.

Cependant, le moment du dîner approchait, le Père gardien se dirigea vers la cuisine, afin de voir si tout avait été préparé suivant ses ordres. Quelle surprise! la porte n'était même pas ouverte. Il envoie en toute hâte chercher le Frère cuisinier, qu'on trouve malade dans son lit; le pauvre Frère s'excuse en disant que, dès l'office de minuit, il a chargé le Fr. Salvador de prévenir le Père gardien et de lui remettre les clés.

Le Père, indigné, court à l'église, en tire Salvador et l'accable des plus humiliants reproches; il déclare qu'un pareil affront fait à toute la communauté et à ses nobles hôtes mérite qu'on renvoie le coupable. Et, lui arrachant les clés, il va lui-même ouvrir la cuisine. A peine est-il entré, qu'un étonnant spectacle frappe ses yeux : tout ce qu'il avait commandé la veille se trouvait exactement préparé, et on ne pouvait rien désirer de mieux. Pourtant, personne n'avait pu entrer à la cuisine. Dieu avait voulu révéler la sainteté de son jeune serviteur, et, en se le réservant pour lui-même toute cette matinée, il avait suppléé à son absence par ses anges ou autrement.

Fr. Salvador ne fut donc pas chassé du couvent. Il en profita pour continuer à s'exercer à l'obéissance et à l'humilité. Son année de noviciat terminée, il fut admis à prononcer ses vœux perpétuels.

PORTIER ET FRÈRE QUÊTEUR A TORTOSA

Le Père provincial l'envoya à Tortosa, au couvent de Sainte-Marie de Jésus, dont les religieux étaient renommés pour leur régularité et leur austérité. Fr. Salvador y continua cette vie de prière, de pénitence et d'humilité qu'il avait commencée à Barcelone. Chaque nuit, il flagellait cruellement son corps déjà brisé par le jeûne. Chaque matin, il se confessait et communiait.

Tour à tour portier et quêteur, ses vertus brillèrent aux yeux des habitants de Tortosa, qui commencèrent à le vénérer comme un saint et à se recommander à ses prières. Pendant qu'il exerçait la charge de portier, il avait à recevoir les pauvres qui se présentaient et à leur donner l'aumône. Sa charité était si généreuse que la communauté s'en effraya, et le Père gardien adressa des reproches au bon Frère. « Mon Père, répondit celui-ci, ne faut-il pas que les aumônes aillent à ceux qui n'ont rien? Pour nous, nous n'avons pas encore manqué du nécessaire. »

Pourtant, c'est à Tortosa qu'il faut placer, semble-t-il, le trait suivant : Salvador vit un jour le Père gardien tout triste : il n'y avait plus de pain pour la communauté. Le Frère s'approche, et dit au gardien, avec sa simplicité habituelle : « Mon Père, vous n'avez pas assez de foi. Confiez-vous en Dieu, et il saura bien nous fournir le nécessaire. » A ce moment, on frappe à la porte; le Frère va ouvrir et trouve quatre corbeilles remplies de pain. Personne n'était là, et on ne sut jamais qui les avait apportées.

Un des principaux habitants de la ville avait un enfant gravement malade. Voyant passer le

Fr. Salvador, qui allait à la quête, il vient se jeter à ses pieds et le supplie de demander à Dieu la guérison de son fils. Emu de ses larmes, le bon Frère entre dans la maison, bénit l'enfant, récite sur lui un *Ave Maria* et se retire. Avant la fin du jour, on constata que l'enfant était guéri.

Au village de Galéra, non loin de Tortosa, il guérit une petite fille atteinte de la fièvre quarte, en la touchant avec son chapelet et en récitant un *Ave Maria*.

La renommée de la sainteté de Fr. Salvador et des grâces qu'on obtenait par ses prières attira bientôt à la porte du couvent des Franciscains un si grand nombre de personnes, qui voulaient le voir et se recommander à lui, que les Pères virent dans cette affluence continuelle un danger pour la paix du cloître et pour le Frère lui-même. Ils prièrent le Père provincial d'envoyer Fr. Salvador ailleurs.

LE SAINT HOMME D'ORTA

A environ six milles au Nord de Tortosa se trouvait, perdu dans les montagnes, un petit hameau, pauvre et solitaire, nommé Orta. Jadis les Templiers, maîtres du lieu, y avaient bâti une chapelle en l'honneur de la Sainte Vierge. Cette chapelle avait été donnée plus tard aux Frères Mineurs, et quelques-uns vivaient là, dans un petit couvent, comme dans un ermitage. Ce lieu paraissait une retraite très sûre pour conserver Fr. Salvador dans la solitude et l'obscurité. Sur l'ordre du Père Provincial, le Frère quitta donc la ville de Tortosa et alla se cacher à Orta. C'était l'an 1559.

Mais Dieu, qui aime à se servir d'humbles instruments pour faire resplendir sa gloire, n'en fera pas moins briller la sainteté de son serviteur, même aux yeux des hommes, et ce village d'Orta, naguère obscur et inconnu, deviendra bientôt célèbre dans toute l'Espagne.

Un jour, les chefs du village eurent la pensée de demander à l'humble Frère de prier pour eux et pour leurs concitoyens. Salvador, poussé par une inspiration divine, leur répondit : « Préparez une grande hôtellerie, avec beaucoup de logements et des vivres en abondance, car Dieu veut glorifier sa Mère qu'on invoque ici, et opérer des merveilles par son intercession. L'affluence du peuple sera très grande. »

Les bons Catalans se retirèrent, fort indécis sur ce qu'ils avaient à faire, les uns ajoutant foi à la prophétie, les autres refusant d'y croire. Finalement, ils ne firent rien préparer. Quelque temps après, on vit arriver une foule d'environ deux mille personnes, parmi lesquelles beaucoup de boiteux, de sourds, de bossus, de paralytiques et autres malades qu'on apportait malgré les difficultés de la route. « Où est, demandaient-ils, le saint homme qui opérait tant de miracles à Tortosa ? »

Les habitants leur montrèrent le couvent de Sainte-Marie, et les pèlerins allèrent frapper à la porte, réclamant à grands cris Fr. Salvador. Il y aurait eu péril à le refuser. Fr. Salvador vint donc se présenter à la foule. Il dit aux pèlerins de se confesser, de communier et d'invoquer la Sainte Vierge. Quand cette prescription eut été remplie, le Frère parut de nouveau, bénit la foule au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, et tous les malades se trouvèrent guéris, sauf un paralytique.

« N'oubliez pas, ajouta Salvador en congédiant la foule, n'oubliez pas de vous montrer reconnaissants envers Dieu des faveurs qu'il vient de vous accorder par l'intercession de sa Sainte Mère. — Et moi, demanda le paralytique, pourquoi n'ai-je pas été guéri comme les autres? — Parce que, répondit Salvador, tu ne t'es pas confessé et tu n'avais pas confiance comme les autres. — Je veux me confesser maintenant, dit le malade avec humilité, et je demande pardon à Dieu de tous mes péchés. — S'il en est ainsi, reprit le Franciscain, lève-toi et va te confesser. » Le malade obéit, il se lève et marche tout seul vers le confessionnal : il était guéri.

Les pèlerins s'en retournèrent chez eux, publiant partout les merveilles dont ils avaient été témoins. Dès lors, pendant plusieurs années, il ne se passa point de jour qu'on ne vît arriver à Orta des centaines ou des milliers de personnes. Leur nombre augmentait la Semaine Sainte et aux fêtes de la Sainte Vierge; une année, pour la fête de l'Annonciation, il y avait environ six mille pèlerins. La bourgade ne pouvant suffire à loger tant d'étrangers, beaucoup campaient sous les arbres ou sous des tentes. Par une providence visible, jamais les vivres ne manquèrent à ces multitudes; les habitants de la contrée apportaient de tous côtés des provisions en temps utile et les vendaient aux pèlerins.

Chaque jour, le saint religieux obtenait de la Sainte Vierge la guérison d'un grand nombre de malades de toute espèce. Les âmes y gagnaient plus encore, puisque le Bienheureux commençait par demander aux pèlerins la confession et la communion.

L'INQUISITEUR D'ARAGON — UNE DAME QUI JOUAIT

Un des principaux membres de l'Inquisition royale d'Espagne, l'inquisiteur d'Aragon, se trouvant au bourg d'Alcaniza, avait vu des malades partir pour Orta, et il fut tout étonné de les voir revenir guéris. Au nom de sa charge, il résolut une enquête. Réunissant les miraculés, il leur fit prêter serment de dire la vérité, et leur ordonna de déclarer comment ils avaient été guéris. Ils répondirent : « Le saint Frère d'Orta nous a commandé de purifier notre âme de ses péchés par la confession et de recevoir ensuite le Corps de Jésus-Christ, puis il est venu nous bénir et nous avons été guéris. »

Sur cette déclaration, l'inquisiteur se décida à partir lui-même pour Orta, afin de voir ce qui s'y passait. Il partit secrètement, déguisé en pauvre curé de campagne. A son arrivée, il aperçoit une foule de pèlerins qui couvrent la montagne et dont le nombre lui paraît bien s'élever à deux mille. Il se mêle à cette multitude, observant toutes choses d'un œil attentif; il pénètre ainsi jusqu'à l'église du couvent, et s'y cache dans un coin, derrière la foule, en attendant l'entrée du « faiseur de miracles. »

Enfin, le Frère paraît, et aussitôt le peuple s'agenouille pour recevoir sa bénédiction. Mais Salvador, au lieu de bénir les pèlerins comme à l'ordinaire, leur dit : « Levez-vous et laissez-moi passer. » On s'écarte, le Frère va droit au coin de l'église où se cachait l'inquisiteur, le salue, et lui baise la main en fléchissant le genou : « Monseigneur, lui dit-il, vous venez voir les miracles que Dieu fait ici par le moyen de la Sainte Vierge? — Vous vous méprenez, mon Frère, en me donnant ce titre et ces honneurs, répond l'étranger; ne voyez-vous pas que je ne suis qu'un pauvre curé? — Je ne me méprends pas du tout, poursuit Salvador, vous

êtes l'inquisiteur d'Aragon, venu ici pour observer ce qui s'y passe et examiner les miracles que la Sainte Vierge y opère. Vous avez droit à une place plus honorable. » Et il le conduisit dans le sanctuaire, près du maître-autel. Se retournant ensuite vers le peuple, il dit comme à l'ordinaire : « Mes Frères, repentez-vous de vos péchés et demandez pardon à Dieu; » puis il bénit les assistants, et tous ceux qui étaient malades furent guéris. L'inquisiteur était dans l'admiration; il resta plusieurs jours au couvent des Franciscains.

Parmi les pèlerins, le bon Frère aperçut une fois des habitants de son village natal, Sainte-Colombe; il alla vers eux et leur dit, avec la joie d'un enfant : « Je suis *Salvadorito*, l'enfant de votre hospice. »

L'épouse de Senor Rubios, professeur de droit à Lérida, vint aussi se recommander aux prières du Bienheureux parce qu'elle était stérile. « Dieu ne vous accordera pas votre demande, dit Salvador; vous perdez votre temps au jeu. » C'était malheureusement la vérité. « Si je suis exaucée, reprit vivement la dame, je promets de ne plus jamais jouer. — Eh bien! retournez chez vous, répondit Salvador, Dieu vous donnera une fille; mais n'oubliez pas votre promesse, car sachez que la vie de votre fille en dépend. » Un an plus tard, la dame, joyeuse, montrait à ses amies sa jolie petite fille au berceau : elle ne touchait plus aux cartes. Pendant cinq ans, elle fut fidèle à sa promesse, mais alors elle se laissa entraîner par ses amies à une partie de jeu. Aussitôt, sa fille fut prise d'une forte fièvre, dont elle mourut.

LE SERVITEUR DE MARIE — HUMILIATION

Un jour, les pèlerins, au nombre d'environ deux mille, réclamaient en vain au couvent le saint Frère convers : il s'était enfui sur une montagne élevée du voisinage, afin d'y prier à son aise, loin de la foule.

« Sainte Vierge Marie, notre Souveraine et notre Patronne, répétaient les pèlerins, faites-nous retrouver votre serviteur! »

Tout à coup, on voit un nuage épais, mais d'une grande blancheur, descendre la montagne. Arrivée à Orta, la nuée se dissipe et laisse apercevoir Fr. Salvador. Celui-ci donne sa bénédiction et les malades sont guéris.

Il était parfois difficile au bon Frère de se mettre à l'abri de l'enthousiasme indiscret de la foule; on lui arrachait des lambeaux de ses habits pour en faire des reliques, et, une fois, si les Pères n'étaient pas accourus à temps à son secours, on l'aurait complètement dépouillé.

Il délivra plusieurs possédés du démon, entre autres une jeune fille qu'on lui amena toute emprisonnée dans des cordes et des chaînes. Ceux qui la conduisaient, ne pouvant réussir à la faire entrer dans l'église, envoyèrent prier le Saint de venir vers elle; aussitôt la possédée, furieuse, brisa toutes ses chaînes et échappa à ses gardiens qui ne surent plus où elle était. « Allez à tel endroit, leur dit Salvador, vous la trouverez sous une pile de bois. » On la trouva en effet sous une pile de bois et de madriers, et on se demanda comment elle n'était pas morte sous un tel poids. « Esprits immondes, dit alors le Bienheureux, sortez de cette créature, je vous l'ordonne au nom de la Sainte Trinité, du Père et du Fils et du Saint-Esprit. — Nous ne sortirons pas, répondirent les démons. » Le Frère répéta son ordre, et Dieu força les démons à obéir. Ils laissèrent la jeune fille.

« Vous voilà guérie, ma fille, lui dit Salvador. Voyez comment vous devez désormais servir Dieu; ayez grand soin d'éviter le péché, si vous ne voulez pas que vos ennemis reprennent leur empire sur vous. »

Au bout de quelques années, les Pères du couvent d'Orta, comme ceux de Lérida, finirent par se lasser de ce concours incessant des populations. Le Père provincial, au cours de sa visite, partagea leur avis; en outre, il voulait s'assurer si la sainteté de Fr. Salvador était bien véritable, en la soumettant à une pierre de touche qui ne trompe pas : celle de l'obéissance et de l'humilité. Ayant donc réuni la communauté en Chapitre, le Père s'exprima en ces termes : « J'espérais trouver dans ce couvent la régularité, le silence et la paix; mais qu'est-ce que je rencontre? un mauvais religieux, qui attire ici les gens du monde et jette le désordre et le trouble partout. C'est de vous que je parle, Fr. Salvador. D'où vous est venue cette idée de faire des choses si étranges et si peu conformes à l'humilité d'un Frère convers? Et, vous sachant si mauvais religieux, comment pouvez-vous souffrir que le peuple vous appelle le *saint d'Orta?* Il faut que désormais l'on n'entende même plus votre nom: je le change dès cette heure en celui de Fr. Alphonse; comme pénitence, vous recevrez la discipline, et, au milieu de la nuit prochaine, vous partirez très secrètement pour le couvent de Réus. »

Le bon Frère se soumit à tout sans répliquer, aux reproches, à la pénitence et au départ. Le couvent de Réus était bien loin de là, à trois lieues de Tarragone.

MIRACLE AU LOIN — VOYAGES — MORT EN SARDAIGNE

Les jours suivants, grande fut la douleur des pèlerins, qui ne trouvèrent plus Salvador. Un paralytique, qui se faisait transporter à grand peine depuis la Castille, apprit, en arrivant à Fuentès, ville d'Aragon, qu'il était inutile d'aller plus loin, car le saint religieux avait quitté Orta. Désolé, il demande d'être porté à l'église du lieu, et il priait ainsi : « O saint homme, Fr. Salvador, où que vous soyez en ce moment, ayez pitié de moi, et priez la Sainte Vierge de me guérir. » Là-dessus, il s'endort, et, à son réveil, il se trouve guéri.

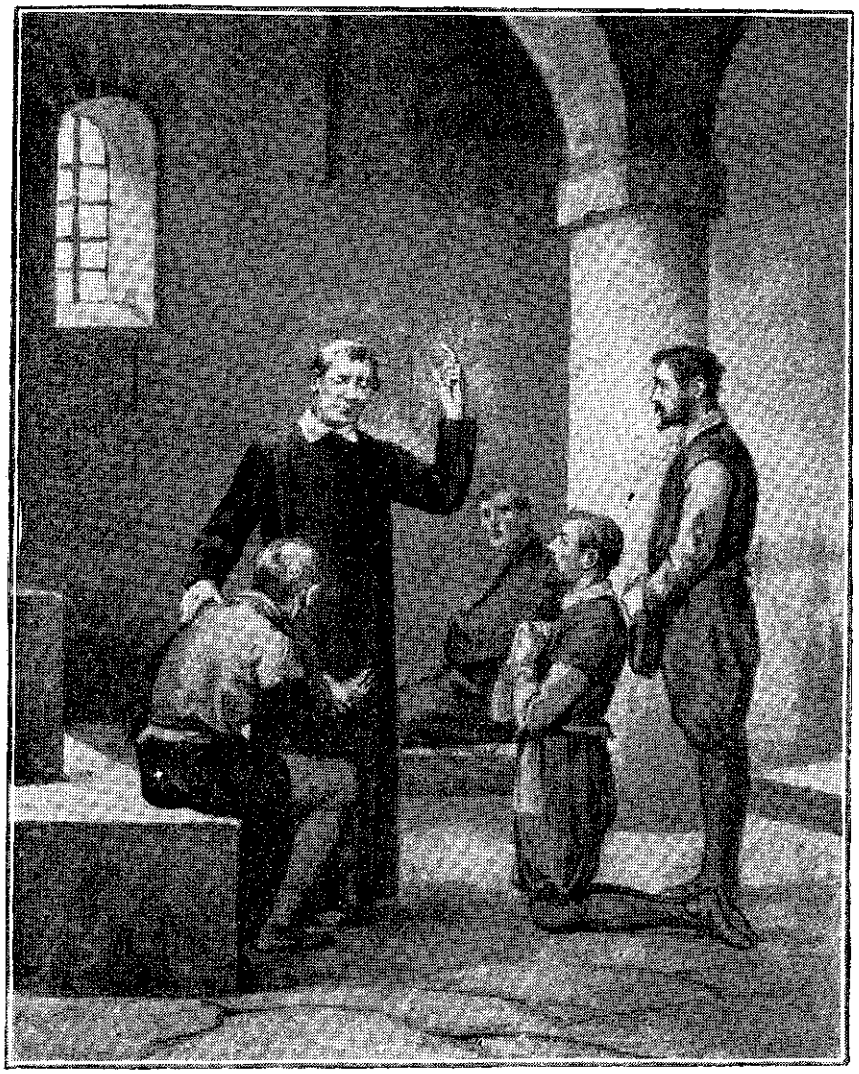
A Réus, les merveilles d'Orta recommencèrent, et les pèlerins, heureux d'avoir retrouvé la résidence du « saint homme, » se remirent en route de tous les points de l'Espagne. Salvador dut aller à Barcelone, comparaître devant les juges de l'Inquisition : son voyage fut parsemé de miracles, et la simplicité du bon Frère acheva de gagner les juges, qui se recommandèrent à ses prières.

Enfin, le commissaire général de l'Ordre Franciscain en Espagne résolut d'éloigner Fr. Salvador de ce royaume et l'emmena avec lui dans l'île de Sardaigne, à Cagliari. Les deux années que le Bienheureux y vécut furent une bénédiction pour cette ville. Il y mourut l'an 1567. Les miracles continuèrent à son tombeau, et lorsque, trente-trois ans après, on ouvrit son sépulcre pour les enquêtes du procès de béatification, son corps fut retrouvé sans corruption.

Bienheureux Salvador, demandez pour nous au ciel cette simplicité, cette humilité et cette confiance qui obtiennent tout de Dieu.

LE VÉNÉRABLE JOHN THULES

martyr anglais (1568-1616).



En prison, le Vénérable rencontra quatre malfaiteurs qu'il ramena à la vraie foi.

UNE FAMILLE DE HÉROS

A quatre milles environ, à l'ouest de Wigan, on rencontre le joli village d'Upholland, où se trouve de nos jours le Séminaire de Liverpool. John Thules y naquit en 1568, la onzième année du règne d'Elisabeth, année mémorable pour l'Eglise catholique d'Angleterre, car elle vit la fondation du collège de Douai.

Malgré toutes les difficultés et les persécutions, la famille Thules était restée fidèle à l'Eglise catholique. Le 23 juin 1559, la messe avait été dite dans leur paroisse pour la dernière fois ; ils vivaient depuis lors sous les lois sévères qui ordonnaient l'assistance au culte réformé sous peine d'amende et d'emprisonnement. Ils avaient vu bien des prêtres arrachés au sanctuaire et d'autres, hélas ! qui, soit par crainte, soit par ambition, s'étaient soumis au nouveau régime. Les Thules, témoins attristés de ces défections, ne s'en étaient que plus indissolublement attachés à l'Eglise romaine.

Leur fils aîné, Christophe, devint prêtre et fut incarcéré pour la foi à la prison de Gatehouse, à Westminster. Le second fut le vénérable John. Peut-être furent-ils

aussi les parents d'un certain prêtre, Robert Thules, élève des collèges anglais de Séville et de Valladolid, qui mourut en Angleterre en 1602.

UNE FAMILLE QUI PEUT SERVIR DE MODÈLE AUX PARENTS CATHOLIQUES

La position des Thules devait être aisée ; nous ne pouvons qu'admirer l'éducation qu'ils surent donner à leurs enfants à un moment où aucune école catholique n'était tolérée en Angleterre. Ne pouvant procurer à leurs enfants une éducation conforme à leur foi, ils résolurent de s'en séparer et de les envoyer en France, courant ainsi le risque de subir l'amende et l'emprisonnement décrétés par le gouvernement d'Elisabeth contre les familles qui envoyaient leurs enfants étudier à l'étranger.

Honneur aux Thules et à ceux qui, comme eux, ont su sacrifier généreusement tout avenir humain pour sauver l'âme de leurs enfants et pour préparer à leurs compatriotes des prêtres selon le cœur de Dieu ! Jésus les reconnaîtra pour siens aux assises suprêmes, car ils ont tout bravé pour le faire connaître, et ils seront jugés dignes de lui.

John n'avait que neuf ans quand Christophe partit pour Douai, où il arriva le 1er juin 1577. L'année suivante, le collège est transféré à Reims, et, le 16 février 1579, le jeune homme part pour Rome avec six compagnons « autant par dévotion que pour y terminer leurs études ». A cette époque, il n'y avait pas de service de poste établi ; il était très difficile de recevoir des nouvelles, et ce n'est qu'à de très rares intervalles que des amis, allant en France ou en revenant, pouvaient porter des lettres.

Le souvenir de Christophe resta vivant au foyer domestique ; on parlait de lui, de ses études, de son avenir tout de labeur, de dévouement, et John sentait s'éveiller dans son cœur le désir de suivre et d'imiter son aîné. Ses parents, loin de le dissuader, l'encourageaient dans son admirable vocation.

AU LOIN

John avait déjà une certaine connaissance du latin quand, en 1583, il quitta sa famille; c'était un garçon intelligent, courageux, vif et très ardent : le départ fut tenu secret comme une fuite, car il ne devait pas être soupçonné par les ennemis de la religion.

Le 28 mai 1583, John arrive à Reims avec six autres compagnons qui moururent presque tous martyrs plus tard.

Il fut paternellement reçu au collège par le recteur et fondateur, le docteur Allen. Ce dernier, originaire de Lancashire, ne pouvait qu'accueillir avec joie et bonheur ceux de ses compatriotes qui, se destinant aux saints Ordres, venaient en quelque sorte s'armer pour le martyre. On peut dire que son pays lui est, en grande partie, redevable de sa piété et de sa constance dans la foi.

Pour leur ténacité et la brusquerie de leurs manières, les jeunes gens du Lancashire portaient au Séminaire le surnom de « hobnails », mot anglais qui veut dire à la fois paysan et clou à grosse tête. On raconte qu'un d'entre eux s'étant distingué dans un examen par la netteté et la précision de ses réponses fut ainsi félicité par son examinateur :

— Vous avez pénétré bien profondément cette question pour un « hobnail ».

Et lui de répondre :

— C'était facile dans un bois aussi vermoulu !

UN VAILLANT APÔTRE SITUATION DES CATHOLIQUES SOUS ÉLISABETH

Le docteur Allen, âgé alors de trente et un ans, admiré et aimé passionnément par les catholiques, était haï par Elisabeth et son gouvernement comme le plus grand obstacle à l'extirpation de la vraie foi dans le royaume. John Pits, qui avait étudié à Douai et à Reims, nous le dépeint ainsi : « De belle prestance, d'une démarche digne, il était invariablement d'une grande courtoisie. Au point de vue moral et intellectuel, il était pieux, instruit, discret et avait une grande autorité. Humble, modeste, doux et d'un caractère pacifique, il était orné de toutes les vertus. » En 1583, le collège était très florissant ; il avait près de deux cents élèves.

On aura une idée exacte de la situation du catholicisme en Angleterre en lisant ici quelques passages d'une lettre écrite au P. Agazzari, recteur du collège anglais à Rome, par le P. Allen après l'arrivée à Reims de son frère Gabriel, qui était parvenu à sortir d'Angleterre.

Quand je l'entends parler des luttes, des emprisonnements et des spoliations des catholiques dans l'île et aussi des consolations et de la dévotion des persécutés, je me sens agité d'émotions différentes, car, d'une part, quelle joie de voir le Christ ainsi confessé, et, d'autre part, quelle peine de voir les fidèles tant souffrir ! Quel bonheur d'entendre mon frère me dire qu'au cours des trois années qu'il a passées là-bas, il n'a jamais manqué d'entendre la sainte messe, car souvent chez notre sœur, Mme Elisabeth Allen, il y a trois ou quatre messes le même jour et, chaque année, on en dit douze au jour anniversaire de la mort de son mari. Dans de telles maisons, soupçonnées d'être catholiques, des espions sont envoyés ; ils viennent plutôt pour enlever les calices que pour s'emparer des personnes, et, généralement, on peut les acheter..... Malgré tout, le nombre augmente de jour en jour de ceux qui professent ouvertement la vraie foi. Pendant le mois que mon frère a passé à Londres en attendant une occasion pour traverser le détroit, il a visité les prisons et tous les confesseurs de la foi, excepté ceux de la Tour, dont il n'a pas osé approcher. A la prison de Marshalsea, il y a, outre les catholiques laïques, vingt-quatre prêtres qui vivent ensemble dans la paix du Seigneur. Chaque jour, dans cette prison comme dans les autres de la ville, on dit plusieurs messes, et les geôliers, gagnés avec de l'argent ou bien disposés pour la religion, donnent leur consentement ou ferment les yeux. Souvent des personnes de l'extérieur sont admises auprès des prêtres pour leur parler, se confesser ou recevoir la sainte Communion. Chose plus étrange, à condition qu'ils rentrent le soir, on laisse les prêtres sortir chaque jour et se rendre dans les divers quartiers de la ville pour vaquer aux besoins des catholiques. De la

sorte, le salut des âmes est aussi facile que si les prêtres étaient libres. Nous ne devons pas attendre que les temps deviennent meilleurs, mais, avec la grâce de Dieu, bon et puissant, nous devons nous appliquer à les rendre meilleurs par notre zèle, notre travail et surtout par les souffrances et le sang de nos prêtres.

SÉJOUR A REIMS ET A ROME

En 1585, le recteur Allen quitta le collège pour aller prendre les eaux à Spa ; appelé à Rome pour traiter des affaires urgentes, il y fut retenu, reçut le chapeau de cardinal et ne revint plus au collège.

En 1583, John Thules avait reçu la tonsure à Reims, dans l'église de Saint-Remi, des mains du cardinal de Guise. En 1585, les lois de persécution deviennent encore plus sévères en Angleterre : tout prêtre instruit à l'étranger, est accusé de haute trahison. Ces ordonnances ont sur les âmes des effets contraires à ceux qu'en attendait Elisabeth ; en effet, à peine sont-elles connues à Reims que les jeunes prêtres demandent en grâce de retourner dans leur pays ; ils disent que ce jour était appelé de tous leurs vœux ; la soif du martyre s'empare de leur cœur et, la semaine suivante, dix-neuf séminaristes sont ordonnés.

Après sept ans de séjour à Reims, le 27 mars 1690, John Thules est envoyé à Rome avec Edward Tempect pour y finir ses études de théologie au collège anglais. Le 8 mai, ils arrivent dans la Ville Eternelle et, le 20 mars 1591, le Vénérable prête le serment. Pendant les deux années qu'il passe à Rome, il voit cinq Papes se succéder sur le siège de Pierre.

Quelques mois après son arrivée, le 27 août 1590, après un règne de cinq ans, mourait l'indomptable Sixte-Quint, des Frères Mineurs. De très humble origine, il avait succédé à Grégoire XIII et avait vigoureusement réprimé les désordres et les brigandages qui désolaient les Etats pontificaux. On lui doit beaucoup d'embellissements et l'érection, sur la place Saint-Pierre, de l'obélisque égyptien, qui gisait à moitié enseveli sous les décombres. Son successeur, Urbain VII, régna seulement treize jours. Grégoire XIV, Innocent IX disparurent rapidement et, le 30 juin 1592, Clément VIII ceignait la tiare.

N'étant encore que cardinal Aldobrandini, il avait été vice-recteur du collège anglais qu'il aimait beaucoup. Le journal du collège rapporte qu'en 1586, il y assistait avec sept autres cardinaux à la fête de saint Thomas de Canterbury. Il donna aux élèves la sainte Communion, écouta avec un profond intérêt le panégyrique du Saint, prononcé par un étudiant, et dîna avec la communauté. Devenu Pape, il continua à s'intéresser au pieux établissement et entretint souvent le cardinal Allen des affaires d'Angleterre.

Pendant les études de Thules, les cardinaux Bellarmin et Baronius venaient souvent au collège, et saint Philippe de Néri salua un jour les élèves par ces mots gracieux et héroïques : « *Salvete, flores Martyrum!* Salut, fleurs des martyrs. »

Le P. Joseph Creswell dirigea le collège de 1589 à 1592. En août 1591, un espion du nom de John Gale y reçut durant huit jours l'hospitalité, puis demeura pendant sept jours chez le cardinal Allen qu'il quitta subitement pour se rendre à Lorette. Les papiers d'Etat d'Angleterre contiennent des dénonciations faites par lui.

A Rome aussi, Thules se trouvait avec plusieurs étudiants du Lancashire, car ce comté était celui qui fournissait le plus de vocations, nous en relevons le nom de plus de deux cents dans le journal du collège. Quelques-uns avaient déjà été les collègues du Vénérable à Reims, entre autres Richard Bronghton, dont la vie calme et paisible contraste étrangement avec les persécutions de l'époque. Après un séjour à Oxford, celui-ci devint archiprêtre, chanoine, vicaire général, et mourut paisiblement en 1634.

Ce ne fut pas le sort de deux autres compagnons de Thules: Joseph Lampton, dévoré de zèle pour les âmes, demanda après son ordination la mission d'Angleterre et y rentra en même temps que le Vénérable. Il avait à peine commencé son ministère quand il fut saisi, emprisonné et condamné, du seul fait d'être prêtre, à mourir de la mort des traîtres. Il fut déchiré de son vivant ; le bourreau, un catholique apostat, qui avait accepté cette charge pour sauver sa vie, commença à le démembrer, mais ne put résister à ce spectacle et refusa de continuer, ce qui lui valut sa propre condamnation. Au milieu du supplice, on alla quérir un autre bourreau ; un boucher vint enfin qui ouvrit entièrement le corps du martyr ; celui-ci n'avait pas trente ans : c'était le 27 juillet 1593.

Henri Righ mourut à Rome, à vingt-six ans, des suites de la torture qu'il avait subie six ans auparavant.

Le séjour de Thules à Rome fut enchanteur, parfumé des plus grandes joies spirituelles et intellectuelles possibles. A vingt-quatre ans ,il quitta la Ville Eternelle avec sept autres prêtres ; ce fut Clément VIII qui subvint aux frais du voyage.

ÉPREUVES ET PEINES DE TOUTES SORTES

Le Vénérable débarqua en Angleterre au milieu de 1592.

Quelle transition après l'intense vie catholique de Rome, de se trouver dans un pays où il faut dissimuler sentiments, habitudes pieuses, caractère ecclésiastique !

Lui ou ses compagnons furent-ils imprudents, nous l'ignorons, mais John ne tarda pas à être emprisonné à Wisbech avec d'autres prêtres. Il y reste plusieurs années, puis se sauve ou est relâché, faute de preuves et se rend au Lancashire.

Sa vie, écrite en latin et publiée l'année qui suivit sa mort, dit : « Dieu tout-puissant préparait son serviteur à la couronne du martyre par beaucoup d'épreuves et de croix qu'il supportait avec un admirable courage et grande tranquillité d'esprit. » Il n'avait pas de demeure fixe et, pendant les vingt années qui lui restent à vivre, il lui faudra demander l'hospitalité aux étrangers qui ne peuvent la lui donner qu'en risquant de perdre leurs propriétés et leur vie. Tout

le long de son existence, il verra ses compagnons et ses amis cueillir la palme du martyre.

La plus grande amertume de ceux qui souffrirent alors fut de voir l'infâme conduite du prêtre apostat Dingley ; il dénonça toutes les pieuses familles qui l'avaient reçu et tous ceux qui avaient assisté à sa messe. Sa trahison fut d'autant plus triste qu'elle tendait à diminuer la confiance que les prêtres avaient entre eux, car qui pouvait dire si le malheureux n'avait pas d'imitateurs ?

La plus grande épreuve de Thules fut certainement de voir apostasier tant de familles catholiques.

Le Vénérable, qui menait une vie très mortifiée, eut à souffrir de nombreuses maladies occasionnées, pour la plupart, par sa longue incarcération de Wisbech. Maintes fois, il se trouva aux portes du tombeau, et, un jour qu'il se disposait à mourir pieusement après avoir été muni de tous les secours de la religion, il fut surnaturellement averti qu'il allait guérir et qu'il serait martyrisé. A partir de ce moment, il ne pense plus qu'à sa fin, et sa vie entière est une préparation au martyre.

ARRESTATION DU VÉNÉRABLE
REFUS DU SERMENT

Le P. Thules fut arrêté sur l'ordre de William, sixième comte de Derby. Il fut incarcéré à Lancaster pour comparaître aux assises de Carême de 1616. Il eut pour compagnon de prison un certain Roger Wrenno où Worren, pieux et zélé tisserand dont l'unique crime était d'avoir assisté des prêtres.

On rapporte qu'ils auraient fait ensemble une tentative de fuite après laquelle ils furent encore plus étroitement surveillés qu'auparavant.

Le Vénérable rencontra quatre malfaiteurs pour lesquels il fut très bon ; il se fit des amis de ces prisonniers, les instruisit, les ramena à la vraie foi et les réconcilia avec Dieu.

Thules comparut sous l'inculpation d'être prêtre et d'avoir exercé le saint ministère. Son attitude était calme, paisible ; ses réponses justes et dignes provoquèrent l'admiration de la cour. Un de ses juges en fut tellement impressionné qu'il déclara plus tard n'avoir que très rarement rencontré un homme d'aussi haute valeur.

Thules et Wrenno, condamnés à mort, se virent offrir la vie sauve s'ils voulaient prêter le serment de fidélité à la reine, et tous deux le refusèrent comme contraire à leur conscience.

M. Ashton de Lever, filleul du Vénérable et qui était devenu conformiste, pressa son vieil ami d'acquiescer au serment et lui promit une rente annuelle de vingt livres sterling s'il y consentait. Le Vénérable dut être bien touché de cette démarche, beaucoup plus que de la sévérité et des menaces de ses juges, mais il savait qu'il vaut mieux plaire à Dieu qu'aux hommes, et il resta inébranlable.

Le supplice fut fixé au 18 mars 1616.

SUR UNE CLAIE — LE MARTYRE
LE COMPAGNON DE JOHN EST PENDU DEUX FOIS

Tous les prêtres, ses compagnons de captivité, se réunirent pour lui faire leurs adieux et lui ne pensait qu'à leurs souffrances, à leurs épreuves, sans songer au martyre qui l'attendait. Il les encouragea à persévérer courageusement dans la foi et à se montrer de fidèles disciples du Seigneur.

A la porte de la prison, on l'attacha sur une claie, il fut ainsi traîné par les rues de la ville vers le lieu de l'exécution.

Arrivé au pied du gibet, le martyr distribua le peu d'argent qui lui restait aux plus pauvres des spectateurs qui se pressaient autour de la potence, puis il se prépara à mourir. Pour diminuer le courage des martyrs, on pendit d'abord trois félons, mais leur fermeté n'en fut nullement ébranlée.

Au moment où le Vénérable gravissait l'échelle, on lui conseilla encore de sauver sa vie en prêtant le serment ; il refusa en disant :

— Présentez-moi une formule de serment qui ne contienne qu'une promesse de fidélité civile et je le prêterai.

On lui répondit qu'on ne lui donnerait pas d'autre texte que celui ordonné par le Parlement, et il répliqua :

— En conscience, je ne le puis prêter, car il contient plusieurs choses contraires à la foi catholique.

L'échelle fut retirée, la corde coupée, et le corps du martyr fut partagé en quatre parties que l'on envoya aux villes de Lancaster, Wigan, Warrington et Preston, qui les exposèrent sur leurs murailles ; à Preston, le sanglant trophée fut attaché au clocher.

La tête fut placée sur les murs du château de Lancaster.

John Thules avait quarante-huit ans.

Quant au tisserand Wrenno qui lui succéda sur le gibet, comme il était très fort la corde se rompit et il tomba sur le sol. Il s'y agenouilla ; on vint encore le presser de prêter le serment et il répondit :

— Je suis le même homme que tout à l'heure, usez-en envers moi à votre guise.

Puis il gravit l'échelle avec une rapidité telle que personne ne comprenait cette hâte de mourir. Le shériff, se faisant l'interprète de tous, s'écria :

— Mais qu'a donc cet homme pour se presser ainsi ?

Et le serviteur de Dieu de répondre :

— Si vous aviez vu ce que je viens de considérer, vous seriez aussi désireux de mourir que moi !

Une corde plus forte fut alors apportée ; on retira l'échelle et le pauvre tisserand alla rejoindre le Vénérable dans la splendeur des cieux.

C. DE L.

SOURCES

Vénérable John Thules, the Upholland martyr, par le T. R. Mgr GRADWELL, Londres. Catholic Truth Society, 69, Southwark Bridge Road, S. E.

LA BIENHEUREUSE SYBILLINE DE PAVIE

PAUVRE AVEUGLE DU XIVe SIÈCLE ET RELIGIEUSE DU TIERS-ORDRE DE SAINT-DOMINIQUE

Fête le 19 mars.

L'Enfant Jésus apparaît à la bienheureuse Sybilline, et par ses charmes divins remplit son âme de joies ineffables.

Un auteur a dit : Pour que le pin produise bien sa résine, il faut le blesser. De même, quand Dieu envoie une affliction à une âme, c'est pour son plus grand bien, car c'est alors qu'elle peut davantage augmenter l'immortel trésor de ses mérites, et donner à Dieu des preuves d'une fidélité courageuse et d'un amour véritable. La Bienheureuse dont nous allons résumer la vie en est un éclatant témoignage.

NAISSANCE DE SYBILLINE
PAIX ET JOIES DE SES PREMIÈRES ANNÉES

Sybilline naquit à Pavie, ville d'Italie, en l'an 1287. Son père s'appelait Humbert Biscossi et sa mère Honorée de Vezzi. Ils étaient pauvres, et cependant ils étaient plus riches, en un sens, que bien des riches, parce que leur cœur ne désirait, sur cette terre, que le bon plaisir de Dieu en toutes choses. Aussi, vivaient

ils plus heureux dans leur pauvreté que bien des grands du siècle au milieu des honneurs et des avantages de leur rang.

Ce bien qu'ils possédaient, c'est-à-dire ce bien de la paix et du bonheur d'une bonne conscience, ils souhaitaient le laisser en héritage à la seule enfant que Dieu leur avait donnée. Ils ne négligèrent rien pour l'élever dans la piété chrétienne. Sybilline répondait aux soins de ses pieux parents et leur donnait l'espérance de voir briller encore davantage en elle l'éclat de leurs grandes vertus.

En ce siècle de foi, les bons exemples et les salutaires enseignements étaient fréquents. Une pieuse dame, ayant appris à l'enfant à réciter un certain nombre de *Notre Père* pour chaque *Heure* de l'Office divin, Sybilline ne manquait jamais de réciter ce petit *bréviaire* chaque jour.

ORPHELINE ET AVEUGLE A DOUZE ANS

Jusqu'ici, tout avait souri à la jeune enfant; elle grandissait comme une gracieuse fleur qui n'a pas encore été battue par l'orage.

L'orage viendra bientôt, mais il la trouvera si forte, si bien enracinée, qu'il ne fera que la fortifier et répandre au loin son parfum.

Elle n'avait encore que douze ans quand elle perdit son père et sa mère.

Ce premier et immense malheur la laissait sans appui, pauvre et abandonnée. Elle pleura longtemps la perte qu'elle venait d'éprouver; toutefois, songeant que la mort n'est pas, pour les vrais chrétiens, une séparation définitive, elle trouva quelques consolations dans l'espoir de retrouver un jour au ciel ses chers parents, et se soumit avec résignation au sacrifice que Dieu lui demandait. Cette victoire sur elle-même dut sans doute être très méritoire devant le Seigneur.

Cependant, que va-t-elle devenir maintenant, pauvre orpheline? Elle a déjà appris à travailler quelque peu et met avec confiance la faiblesse de son âge et de son sexe sous la garde de Dieu.

Mais pour gagner ainsi sa vie par son travail, il fallait entrer en relation avec le monde et lancer sa barque sur cet océan inconnu d'elle, où l'on peut rencontrer tant de tempêtes, de périls et de naufrages.

Dieu, qui avait des desseins tout particuliers sur cette enfant allait la préserver de ces dangers, mais par des moyens dont elle ne se doutait guère. Prise d'une maladie des yeux, elle sentit peu à peu sa vue baisser, bientôt elle ne fut plus capable de filer; et enfin elle devint aveugle. Aveugle à douze ans! quelle épreuve pour une orpheline sans ressources!

Elle était obligée de recourir à la charité des fidèles et de mendier son pain de porte en porte. Elle eut à subir de grandes humiliations. Cependant elle ne se découragea pas, et plus tard elle en bénira le Seigneur, quand elle comprendra mieux la parole du Sauveur: *Bienheureux les pauvres.*

SYBILLINE DANS LE TIERS-ORDRE DE SAINT DOMINIQUE

Dieu prit en pitié sa fidèle servante. Il y avait alors à Pavie de pieuses dames qui suivaient la règle du Tiers-Ordre de Saint Dominique, sous la direction des Frères Prêcheurs. On les appelait les *Sœurs de la Pénitence*. Leur vie était exemplaire. Elles fréquentaient assidûment l'église des Dominicains, assistant aux instructions et aux offices et vacant avec une constante fidélité à la salutaire pratique de l'oraison. Dieu leur inspira la bonne pensée de se charger de la jeune orpheline. Elles la prirent chez elles, l'agrégèrent à leur association, lui prodiguèrent leurs soins, tant spirituels que temporels, s'appliquant surtout à la faire avancer dans la vertu, afin de lui rendre son existence plus douce et plus consolante, en même temps que plus méritoire au milieu de ses épreuves si cruelles.

Sybilline était fort intelligente, et savait profiter de leurs bonnes exhortations.

Elle assistait à tous leurs exercices de piété, et aux sermons des Pères Dominicains, elle s'efforçait de se rendre familières les paroles du saint Evangile qu'elle entendait fréquemment; elle aimait à entendre lire les *Méditations* de saint Bernard, les *Méditations* et les *Soliloques* de saint Augustin, si propres à détacher l'âme des biens périssables de ce monde pour l'élever et l'unir à Dieu, principe et fin de toutes choses.

La sainte éducation qu'elle recevait ainsi de ces bonnes dames, venant compléter les excellents principes que sa défunte mère avait posés dans son cœur, dès sa plus tendre enfance, la conduisait avec rapidité dans le chemin de la perfection.

Cependant, elle déplorait toujours son malheur, non pas tant à cause des désavantages naturels que lui apportait la cécité, qu'à cause de l'embarras qu'elle occasionnait à ses sœurs, sans jamais pouvoir leur rendre service. Elle se mit donc à supplier le Seigneur, par les mérites de son glorieux serviteur saint Dominique, de lui rendre la vue. Il y avait des jours et des mois qu'elle multipliait ses instances quand vint la fête du bienheureux Patriarche. Elle avait l'assurance d'être exaucée par l'intercession de celui qu'elle aimait tant à appeler son Père.

Elle se prépara à la fête en redoublant ses mortifications et ses prières. Avec quelle ferveur elle assista à l'office de nuit; elle s'attendait à recevoir dès ce moment la grâce tant désirée. Les *Matines* et les *Laudes* se terminèrent sans qu'elle parût exaucée. « Ce sera pour l'office du matin », disait-elle. La messe et les autres exercices du matin s'achevèrent pieusement et solennellement; la jeune aveugle essayait d'ouvrir ses yeux à la lumière, mais le beau soleil d'août brillait en vain pour elle sous le ciel serein de l'Italie. « Je n'ai point encore assez prié, pensa-t-elle. Je ne serai exaucée qu'au soir de la fête. » Sans se décourager, elle continuait ses supplications. Après none, elle compta sur vêpres, ensuite sur complies, mais inutilement; le jour se passa sans que ses yeux en vissent la splendeur.

Alors elle eut une grande tentation de tristesse; avec sa naïve simplicité d'enfant, elle se plaignit amoureusement à saint Dominique: « O bienheureux Père, pourquoi avez-vous trompé mon espérance? J'avais mis toute ma confiance en vous; je ne doutais pas d'être exaucée en ce jour qui vous est consacré, et vous ne vous êtes pas occupé de moi! A quoi m'ont servi mes pénitences, mes prières et tout ce que j'ai fait en votre honneur? »

C'était considérer les choses d'une manière trop humaine. Sybilline n'aurait pas parlé ainsi quelques années plus tard. Une bonne prière n'est jamais perdue; mais Dieu sait mieux que nous ce qu'il nous faut, et de quelle manière il convient de nous exaucer. La jeune aveugle n'avait pas reçu la lumière corporelle, mais Dieu lui réservait de magnifiques illuminations intérieures de l'âme, qui, en la rendant plus sainte sur la terre, devaient la mettre à même de jouir à jamais d'une manière plus parfaite des incomparables splendeurs et des immortelles beautés du ciel.

Saint Dominique voulut bien lui apprendre comment elle était exaucée mieux qu'elle n'avait pu espérer. Il lui apparut, et il lui sembla qu'il l'élevait un instant à sa suite dans les airs : alors il déroula

devant ses yeux un panorama de choses si horribles et si ténébreuses que, saisie d'effroi et de dégoût, elle regardait la cécité comme désirable. Elle pria donc le Saint de faire cesser cette vision. Ensuite il la conduisit dans un lieu d'une beauté si admirable et d'une splendeur si ravissante, qu'elle ne pouvait se rassasier de le contempler.

Quand la vision disparut, elle comprit ce que le Seigneur voulait d'elle, c'est-à-dire la patience et la résignation. Elle comprit que la grande affaire de la vie, c'est d'éviter le gouffre ténébreux de l'enfer et de mériter les joies illuminées de l'éternelle patrie. Désormais, ne faisant plus de cas de toutes les vanités de ce monde, elle se félicita de ce que leur vue ne pouvait plus la distraire de Dieu; et, loin de s'affliger de sa cécité, elle en bénit le Seigneur, comme d'une grâce qu'il lui avait accordée pour son plus grand bien.

Elle s'appliqua donc avec une ardeur nouvelle à l'oraison. Un des plus grands services que lui avaient rendus les Sœurs de la Pénitence était de lui avoir appris à méditer. Le sujet de méditation dont elle retirait le plus de fruit, c'était la Passion de Notre-Seigneur. Elle en repassait dans son esprit toutes les phases, s'arrêtant à tous les détails, à tous les points dont les Evangélistes et la tradition nous ont conservé le souvenir. Avec quelle effusion elle livrait son cœur à tous les sentiments de compassion, de repentir, de reconnaissance et d'amour que ce spectacle attendrissant excitait en son âme!

SYBILLINE VEUT ÊTRE RECLUSE

Il y avait trois ans que Sybilline avait été reçue au nombre des Sœurs du Tiers Ordre de Saint-Dominique, et elle avait réalisé de grands progrès dans la science spirituelle, quand elle sollicita et obtint la faveur de se séparer complètement du monde pour être toute à Dieu. Elle se fit *recluse*.

La recluse se constituait une solitude au sein des pays habités. Elle s'enfermait dans une cellule, généralement attenante à quelque église dont elle pût suivre les offices; la porte était murée ou du moins mise sous les scellés par l'autorité ecclésiastique du lieu; et la recluse ne sortait jamais ou presque jamais de son saint asile. Les personnes qui demandaient à mener ce genre de vie étaient assez nombreuses en ce temps.

Sybilline, suivie d'une compagne désireuse de la servir et de partager son genre de vie, s'enferma dans une cellule pauvre et étroite. La porte, une fois close selon l'usage, il ne restait qu'une petite fenêtre communiquant à l'église des Dominicains, ce qui permettait à notre Bienheureuse de recevoir les choses nécessaires à la vie et de participer aux saints mystères sans être obligée de sortir de l'espèce de tombeau où elle s'était renfermée de son vivant.

Elle en sortit deux fois cependant, rapportent les Bollandistes, une fois pour visiter une religieuse du couvent de Josaphat, et une autre fois, par exception, pour faire la sainte communion.

Son directeur spirituel, qui nous a laissé un court, mais fidèle récit de la vie de la bienheureuse Sybilline, nous dit qu'elle se livrait à des mortifications extraordinaires, à des pénitences plus admirables qu'imitables.

Sa pieuse amie voulut partager toutes ses austérités et ses longues oraisons; mais, soit que, n'ayant pas pour cela les mêmes secours de Dieu, elle ait manqué de discrétion et de mesure, soit que Dieu l'ait voulu appeler plus tôt à la récompense, elle mourut au bout de trois ans.

Sybilline, restée seule, n'en continua pas moins avec courage son genre de vie; elle paraît même en avoir augmenté la rigueur.

Chaque soir, pour prendre une part plus large à la Passion du Sauveur, elle se déchirait par de cruelles disciplines qui arrosaient de sang les murs et le pavé de sa cellule.

Elle ne cessait de se frapper que lorsque la fatigue venait lui en enlever les forces. Elle demeurait ensuite à genoux sur le sol pendant la plus grande partie de la nuit, et souvent jusqu'au matin.

Après ses longues oraisons mêlées de larmes, lorsqu'enfin il lui fallait prendre un peu de repos, une planche nue lui servait de lit, et encore son sommeil était très court. Jamais elle ne se servait de feu, et son pauvre vêtement était le même hiver comme été. Aussi eut-elle beaucoup à souffrir des rigueurs du froid, surtout aux mains qui s'enflaient affreusement, et se couvraient d'engelures, de gerçures et de plaies si douloureuses, que lorsqu'elle rompait le pain dur dont elle se nourrissait, elle le maculait de sang corrompu.

Au bout de sept ans d'une pareille vie, son corps tombait en défaillance, et son directeur l'obligea à tempérer un peu ses pénitences. Mais si elle affligea un peu moins son corps, elle s'appliqua davantage à la mortification de l'esprit par l'obéissance, la douceur, l'humilité, le renoncement à sa volonté propre. Reconnaissant par sa propre expérience la sagesse de ce procédé, elle recommandait elle-même aux Sœurs qui venaient la visiter, d'user de la discrétion convenable dans les austérités corporelles, de ne jamais les négliger si elles voulaient avancer véritablement dans la vertu, mais cependant de s'appliquer encore davantage à la mortification de l'esprit, « ce qui est à la fois, disait-elle, et plus important et plus difficile. »

SES CONSOLATIONS SPIRITUELLES

Il plut à Dieu de rendre très douces les plus cruelles austérités de sa servante par les consolations spirituelles qu'il daigna lui envoyer et dont nous citerons seulement quelques-unes.

Un jour, Notre-Seigneur lui apparut sous la forme d'un petit enfant très beau et tout resplendissant de lumière. Sybilline cherchait à le saisir pour l'embrasser, et le divin Enfant se retirait d'un autre côté, comme s'il eût voulu s'amuser avec elle. Cette fête divine remplit l'âme de la sainte solitaire d'une allégresse si merveilleuse et si durable, que pendant le reste de sa vie, il lui suffisait d'y penser pour en renouveler toute la joie, tant ce souvenir était resté profondément gravé dans son cœur.

A l'approche des fêtes de la Pentecôte, Sybilline avait coutume de se préparer par d'ardentes prières à recevoir l'Esprit de consolation et de paix. Depuis de longues années, cette fête ne se passait jamais sans qu'elle fût visitée de Dieu d'une manière très sensible. Une fois cependant, malgré son attente, elle ne sentit en elle rien d'extraordinaire. Elle se trouvait plutôt dans la sécheresse et la désolation. Elle s'assit sur un petit banc auprès de sa fenêtre, lorsque tout à coup, vers les trois heures de l'après-midi, il lui sembla que quelqu'un, passant auprès d'elle, frappait à la fenêtre, et une voix se fit entendre : « Que ce feu vous embrase, ce même feu qui descendit en ce jour sur les Apôtres réunis. » Aussitôt son âme se trouva toute remplie du Saint-Esprit qui la consumait de ses douces flammes et la pénétrait d'un immense amour de Dieu. Ce même fait se renouvela encore d'autres années, et presque dans les mêmes circonstances, le jour de l'Octave de la Pentecôte.

Sybilline, par un don spécial de Dieu, reconnaissait la présence réelle de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans le Très Saint-Sacrement de l'autel. Comme nous l'avons déjà dit, la situation de sa cellule lui permettait d'assister à la messe sans être obligée d'aller à l'église. Au moment de l'élévation, une grande douceur spirituelle s'emparait de son âme et lui faisait reconnaître la présence de son Sauveur sous les saintes espèces, qu'elle ne pouvait même pas voir, puisqu'elle était aveugle.

Il arriva qu'un jour on vint chercher un curé pour porter le saint viatique à un moribond de sa paroisse. Or, ce prêtre négligent n'avait pas conservé des hosties consacrées. Une faute conduit souvent à une autre : il ne trouva rien de mieux pour cacher sa négligence, que de prendre une hostie non consacrée et de la porter au malade. Chemin faisant, il passa devant la cellule de Sybilline. Celle-ci, au son de la petite clochette, se prosterna comme d'habitude pour adorer dévotement, pensait-elle, son Dieu et son Sauveur. Mais cette fois, au lieu de la suavité spirituelle dont elle était comblée en pareille occasion, comme au moment de l'élévation, elle fut accablée d'une profonde tristesse. Surprise d'un pareil changement, elle envoie dire à ce prêtre d'avoir la bonté de se rendre auprès d'elle, qu'elle avait quelque chose de la plus haute importance à lui communiquer.

A son arrivée, Sybilline, toute tremblante, lui demande avec beaucoup d'humilité si vraiment il portait le Corps de Notre-Seigneur. A ces mots, le prêtre demeure stupéfait sans pouvoir proférer une parole. Puis revenu à lui, il avoua son crime, en reconnut l'énormité et en fit pénitence.

Un autre secret du même genre lui fut encore divinement révélé. Quelqu'un venait de lui donner une parcelle de la vraie Croix. Avant de vénérer cette précieuse relique, elle la posa sur son cœur, en demandant à Dieu de lui donner une marque à laquelle elle en reconnaîtrait l'authenticité.

Aussitôt son cœur commença à battre d'une manière si forte, et elle se sentit embrasée de tels élans d'amour qu'elle ne put plus douter un seul instant de la réalité du trésor : c'était bien un fragment de ce bois sur lequel le divin Sauveur mourut pour l'amour de nous, qu'elle pressait sur sa poitrine.

Voici un trait moins sérieux. Une pieuse dame de ses amies avait coutume d'interrompre son repos de la nuit pour prier. Or, comme il arrive souvent, dit l'hagiographe, elle était très craintive au milieu des ténèbres.

Une nuit, pendant qu'elle priait sur son lit, quelqu'un passa dans le voisinage, et cette dame eut si peur qu'elle n'osa continuer sa prière et se cacha dans son lit. Le lendemain, quand elle vint rendre visite à son amie, Sybilline lui dit en riant dès qu'elle l'aperçut : « Vous avez donc eu bien peur cette nuit ? » Puisque Dieu lui révélait de si petites choses, ajoute naïvement l'historien, je n'ai plus de peine à croire qu'il lui en manifestait de grandes.

La femme de Jean de Pepoli, ambassadeur du duc de Milan auprès du pape Urbain V, à Avignon, venait de recommander son mari aux prières de la Bienheureuse Sybilline. « Votre mari aura de grandes difficultés dans son voyage, répondit la solitaire, mais son retour sera heureux. » Tout se vérifia à la lettre : tombé gravement malade en chemin, il fut guéri, s'acquitta glorieusement de sa mission et revint sain et sauf auprès des siens.

Eclairée de la même lumière divine, Sybilline fit dire aux religieux Ermites de Saint-Augustin de Pavie qu'ils pouvaient célébrer le service funèbre du Père Denys de Modène, supérieur général de leur Ordre. Peu de jours après, ils apprenaient en effet la nouvelle qu'il était mort à Cologne, au jour et à l'heure que la Bienheureuse leur avait dit.

Elle avertit plusieurs de se bien préparer à paraître devant Dieu, en leur indiquant qu'ils n'avaient plus que peu de temps à vivre.

Le grand zèle qu'elle avait pour son propre salut, elle l'étendait au prochain ; elle offrait à Dieu la plupart de ses pénitences pour la conversion des pécheurs. Entendait-elle parler d'un pécheur public, qui ne se confessait pas ou retombait toujours dans ses fautes, elle usait de tous les moyens pour se le faire amener devant sa cellule. Elle l'exhortait alors avec tant de chaleur et d'onction, que ses paroles, toutes pleines de l'Esprit divin, pénétraient les cœurs, les touchaient et les convertissaient.

Ceci nous amène à dire un mot de ses conversations. Elle avait en horreur les conversations oiseuses et inutiles, mais elle éprouvait une joie inexprimable à entendre parler ou à parler elle-même de Dieu. Il fallait que toute conversation avec elle fût assaisonnée de quelques paroles d'édification, et même autant que possible, elle ne sortait point des sujets de piété.

Un jour (c'était durant les trois premières années de sa réclusion), un religieux vint la voir : Sybilline était très souffrante ; sa compagne, sœur Béatrice, recommanda au visiteur d'être court et de la faire peu parler. Le religieux, après quelques mots de civilité, allait se retirer sans ajouter autre chose, quand la malade prit elle-même la parole et développa abondamment plusieurs excellentes vérités de l'ordre spirituel. Sœur Béatrice exprima son étonnement ; et Sybilline de répondre : « Je préfère le bien de mon âme à celui de mon corps. »

Enfin, parvenue à l'âge de près de quatre-vingts ans, après plus de soixante-trois ans de vie religieuse, riche de mérites et fortifiée par les sacrements de l'Eglise, elle quitta ce monde, et les yeux de son âme s'ouvrirent à l'éternelle lumière, le vendredi 19 mars 1367.

Les populations qui l'estimaient comme une sainte, accoururent en foule à ses obsèques ; et Dominique Cazata, prévôt de l'église de Saint-Michel, à Pavie, fut guéri d'une maladie incurable en touchant son cercueil.

SAINT JOSEPH

ÉPOUX DE MARIE, DE QUI EST NÉ JÉSUS

Saint Joseph, époux de la Sainte Vierge, père adoptif de l'Enfant Jésus, tient une place essentielle dans le plan de la Rédemption. Le dernier des patriarches de l'ancienne Loi et le premier de la Loi nouvelle, sa pensée remplit l'histoire du monde depuis le commencement jusqu'à la fin des siècles.

Abraham, père des croyants, le figurait, lorsque, venant en Egypte, il disait prophétiquement de Sara, l'épouse belle entre toutes, qu'elle était sa sœur.

Abraham, qui conversait avec les anges, figurait Joseph lorsqu'il devenait père d'Isaac, la plus parfaite des figures de Jésus et qu'il chargeait ce fils aimé du fardeau de bois.

L'ancien Joseph, fils de Jacob, exilé en Egypte par la fureur de ses frères, figurait le nouveau Joseph fuyant la fureur d'Hérode. Ces deux Joseph portent le même titre d'*intendants de la maison du Roi*, et, pour l'un comme pour l'autre, la cause de l'élévation est la pureté conservée.

Sous l'ancienne Loi, les biens de la terre étaient promis aux serviteurs de Dieu, et l'ancien Joseph, exilé en Egypte, y puisait le froment pour les peuples affamés. Sous la Loi nouvelle, aux générations qui vivent de Jésus, le nouveau Joseph ramène d'Egypte, le pays du péché, un froment plus merveilleux.

Citons encore, parmi tant de saints personnages, par lesquels l'Esprit-Saint a figuré Joseph, le sage Mardochée, gardien et protecteur d'Esther, la reine qui sauve son peuple. Mardochée « devint l'intendant de son palais » et le ministre du roi. Saint Joseph est l'intendant de la maison de Marie où règne Jésus.

Les prophètes annonçaient que le Messie devait appartenir à la race de David, et c'était le père du Messie, quoique père adoptif, qui devait lui donner sa généalogie légale, comme c'était la Mère toujours Vierge qui devait lui donner sa descendance selon le sang. Il fallait donc que Joseph et Marie descendissent chacun de David.

L'Evangile conserve les deux généalogies. « Joseph, dit le texte sacré, descend de David par Salomon, Roboam, Abias, Asa, Josaphat, Joram, Osias, Joathan, Achaz, Ezéchias, Manassès, Amon, Josias, Jéchonias, Salathiel, Zorobabel, Abiud, Eliacin, Azor, Sadoc, Achim, Eliud, Eléazar, Mathan et Jacob, qui l'engendra (1).

(1) Cette généalogie est donnée par saint Matthieu, celle de Marie est donnée par saint Luc.

Après la naissance du Sauveur, la distinction des familles est tombée dans une entière confusion ; cette distinction n'avait sans doute pour objet que de marquer les généalogies de Marie et de Joseph.

SAINT JOSEPH VIENT AU MONDE — SON ÉTAT

L'opinion de beaucoup de théologiens, devenue l'opinion commune, est que saint Joseph eut le privilège, ainsi que Jérémie et saint Jean-Baptiste, d'être sanctifié avant sa naissance. Lorsqu'il vint au monde, son père, Jacob, le nomma au jour de sa circoncision du nom mystérieux de JOSEPH, qui signifie *accroissement* et qui renferme l'idée de la grandeur par excellence. « Vous pouvez conjecturer, dit saint Bernard, quel personnage fut saint Joseph, d'après la seule interprétation de son nom qui veut dire *augmentation.* »

Comblé de grâces dès les premiers moments de sa vie, il était préparé au sublime ministère qu'il devait exercer auprès de Jésus, de Marie et de l'Eglise. Ce trésor de grâces est décrit, en un mot, dans l'Ecriture, lorsqu'elle dit : « Il était juste », c'est-à-dire qu'il avait, selon la définition de saint Thomas, « cette rectitude générale de l'âme, consistant dans la réunion de toutes les vertus ». Il est convenable de penser, dit Suarez, que saint Joseph a tenu le premier rang dans l'état de grâce entre tous les Saints.

Mais si Joseph était comblé de richesses spirituelles, les autres richesses lui manquaient ; car, en Judée, l'abondance des moissons et la fécondité des troupeaux étaient l'élément de la considération et de la fortune, tandis que l'industrie et le commerce, alors peu estimés, étaient le partage des petits ; or, Joseph était artisan.

Son père l'éleva dans les travaux modestes du bois et du fer, faisant tout ce qui convenait à son état de constructeur de maisons (S. Augustin) ; Joseph tailla avec Jésus des jougs pour les bœufs (S. Justin,) et il excellait dans d'autres travaux ; mais la tradition universelle est qu'il a été surtout l'ouvrier en bois et que Jésus s'exerça par ses leçons à travailler le bois, Lui qui devait consommer notre salut sur le bois (S. J. Chrysostome).

LE MARIAGE DE SAINT JOSEPH

On croit généralement que Joseph était âgé de cinquante ans et avait gardé une parfaite continence lorsque Dieu le récompensa en l'arrachant à sa retraite et en lui confiant la Vierge Marie retirée au temple. (Voir le *Mariage de la Sainte Vierge*, sous la date du 23 janvier.

L'anneau nuptial de Joseph et de Marie est à Pérouse, c'est un cercle en améthystes sur lequel on voit gravé deux fleurs à demi épanouies.

Ce mariage fut accompli au milieu des manifestations directes de la volonté de Dieu, et chaque conjoint y garda précieusement les secrets du Roi de gloire, qui avait accueilli leurs promesses de virginité. Cette union, belle devant les anges, devait, dit saint Jérôme, sauvegarder l'honneur de Marie devant les hommes et cacher l'enfantement virginal aux démons. Au-dessus de tous les autres mariages, ce mariage fut le type de l'union mystérieuse de Jésus-Christ avec l'Eglise (S. Ambroise) et en ce jour, saint Joseph prenait déjà possession du titre de Patron de l'Eglise.

SAINT JOSEPH ET L'INCARNATION

Saint Joseph attendait le Messie, il n'ignorait pas les prédictions, il savait que c'était dans sa famille que ce Messie naîtrait ; mais son humilité ne pouvait pas lui laisser soupçonner que sa pauvre maison verrait le Sauveur attendu.

Or, un jour où il travaillait en un atelier séparé de l'habitation, l'ange Gabriel salua la Vierge pleine de grâces, et le Saint-Esprit descendit en ce sanctuaire devenu le plus auguste de l'univers et qu'on vénère depuis à Lorette, en Italie, où les anges l'ont transporté. Cette maison de Joseph, bâtie sans doute par lui, le constructeur de maisons, est le symbole de l'Eglise ; c'est un des monuments principaux de la gloire du saint Patriarche ; mais alors, par la permission de Dieu, il ignora les mystères accomplis.

Cependant la Sainte Vierge voulait voir sa cousine Elisabeth, dont l'ange lui avait dit qu'elle avait conçu en sa vieillesse, et Joseph, gardien de Marie, l'accompagna aussitôt sans murmurer. Cette course de 25 lieues était alors fort pénible.

Selon la coutume d'Orient, saint Joseph saluait Zacharie, lorsque la Sainte Vierge fut reçue par sainte Elisabeth dans la partie de la maison réservée aux personnes de son sexe, et il n'assista pas au *Magnificat* et aux épanchements de ces deux mères bénies de Dieu ; leurs paroles lui eussent révélé de suite le mystère qu'il devait encore ignorer.

Au retour de cet heureux voyage, la Sainte Vierge étant au troisième mois de l'Annonciation, saint Joseph tomba en un trouble violent, qui fut l'épreuve la plus cruelle de sa vie. Il ne succomba point, et ne pouvant rien expliquer, il ne voulut point douter de Marie, mais résolut de la quitter secrètement ; c'est alors que le Seigneur eut pitié de ses angoisses plus cruelles que ne fut le bûcher d'Isaac pour Abraham, et un ange lui apparut dans le sommeil et lui dit : « Joseph, fils de David, ne faites pas de difficulté de garder Marie, votre épouse, car ce qui est né d'elle est l'œuvre du Saint-Esprit. » (Math., I, 20.)

Cette parole devait suffire ; mais l'ange, continuant sa mission, apporta en ce sommeil de Joseph la récompense de sa foi, et poursuivit : « Elle enfantera un fils et vous le nommerez Jésus (c'est-à-dire Sauveur) ; celui-ci, en effet, sauvera son peuple en le délivrant de ses péchés. »

Au réveil, un calme suave avait succédé aux tempêtes dans l'âme de Joseph.

Il savait que Marie avait pénétré ses angoisses, et il lui fit part de la communication céleste ; et il y eut alors quelque chose de consolant et de joyeux comme à la Visitation.

A la Visitation, Marie n'avait pas dit le secret du Seigneur à sa cousine, mais alors le Seigneur daigna par un prodige le révéler, et Elisabeth fut la première à en parler ; de même ici, Marie garda le secret, l'Ange le révéla et Joseph commença à parler ; il y eut là un second *Magnificat* dont le ciel a gardé le texte. Heureuses les âmes qui laissent à Notre-Seigneur le soin de manifester leur gloire ! La période du bonheur de la Sainte Famille, écoulée dans l'attente du S uveur, ne fut pas de longue durée.

BETHLÉEM — LA NAISSANCE DE L'ENFANT

Un édit du César de cette Rome dont Jésus devait faire le centre de son empire ordonnait le recensement du monde. Joseph, modèle d'obéissance, se soumit de suite aux prescriptions impériales, et partit pour Bethléem, d'où David était originaire, avec Marie qui allait enfanter. La Vierge était portée par l'âne, Joseph conduisait le bœuf.

Rien n'était plus humble que cette caravane

et rien de plus grand. L'âne qui portait la Mère et l'Enfant figurait le peuple juif, et le bœuf la gentilité; ce bœuf, selon la parole d'Isaïe, allait reconnaître son maître, *bos cognovit possessorem suum*.

Il n'y eut point de place dans les hôtelleries de Bethléem, « les siens ne le reconnurent pas ». Donc, après avoir rempli les prescriptions du recensement qui se faisait dans la maison même de la famille de David, ils marchèrent à l'aventure, vers la campagne. Dieu veillait cependant sur son fils, comme il veille sur chacun de nous. A deux cents pas de la ville, à l'Orient, ils remarquèrent une grotte sous les rochers qui supportent les murs d'enceinte, c'était une de ces cavernes, nombreuses en Judée, où les bergers se réfugient dans les nuits d'hiver, le petit berger David y avait sans doute reposé autrefois, lorsqu'il gardait les troupeaux de son père et qu'on ne le jugeait pas digne d'être mis sur les rangs avec ses frères pour régner.

C'était un samedi, 24 décembre, Joseph s'endormit à l'entrée; Marie, au fond de la grotte profonde, attendait dans l'extase les événements que Dieu préparait. Les bergers, appelés par les anges, accoururent auprès du Bon Pasteur. Joseph les accueillit, les conduisit à Marie, et leur présenta l'Enfant couché sur une mangeoire comme un épi mûr sur la pbille. Behléem veut dire maison du pain.

JOSEPH NOMME JÉSUS

Cependant, les huit jours accomplis, Jésus fut circoncis. Joseph, selon les privilèges du père, fut le sacrificateur qui versa les prémices du sang divin (S. Ephrem), et puis, élevant la voix, il eut l'insigne honneur de donner à l'Enfant le nom de Jésus qu'avait révélé l'ange. Depuis, ce nom, à la fois doux et terrible, fait fléchir les genoux au ciel, sur la terre, aux enfers.

LES ROIS MAGES — PRÉSENTATION AU TEMPLE

Dans le courant de janvier, une étoile s'arrêta au-dessus de l'étable et trois rois mages descendants de Sem, Cham et Japhet, demandèrent à Joseph à adorer l'Enfant. Ce qu'ils racontèrent excita l'admiration de la Sainte Famille; ils laissèrent des présents que Joseph emporta en Egypte ou qu'il distribua aux pauvres. Dans tous les cas, lorsque le quarantième jour fut arrivé, la Sainte Famille se présenta au temple afin d'accomplir la loi de purification, et, pour racheter le Maître du monde, elle n'offrit que les tourterelles des pauvres et non l'agneau des riches.

Joseph fut témoin au temple du *Nunc dimittis* du vieillard Siméon; il entendit les prophéties, mais son cœur ne devait pas être percé du glaive comme celui de Marie.

LA FUITE EN ÉGYPTE

Après la Purification (2 février), la Sainte Famille revint à Nazareth (S. Luc), et elle croyait jouir en paix de son trésor et de tous les dons de Dieu, lorsque la nuit même, l'ange parla de nouveau à Joseph en son sommeil : « Lève-toi, prends l'Enfant et sa Mère, fuis en Egypte, et reste en ce pays jusqu'à ce que je te parle, car Hérode cherchera l'Enfant pour le faire mourir. »

Joseph réveilla Marie et ils partirent aussitôt. En effet, le bruit des événements de la Purifications et le départ des Mages par un autre chemin avait excité les soupçons d'Hérode, et il allait donner l'ordre affreux de tuer tous les enfants mâles de Bethléem. Saint Joseph apprit, sur le chemin de l'exil, le massacre des enfants accompli à cause de Jésus, et il pressa le Sauveur avec plus d'amour en ses bras.

Le voyage d'Egypte a donné lieu à de nombreuses légendes où la poésie se mêle à l'histoire; les anges servaient la Sainte Famille, le blé poussait en une heure pour dissimuler sa fuite, les arbres s'inclinaient pour leur donner des fruits et grandissaient tout à coup pour l'ombrager, les sources jaillissaient, les idoles croulaient, et enfin, au fils d'un brigand qui le protégea, Jésus donna, avec la santé, des grâces de repentir qui le transformèrent plus tard en *bon larron*, sur le Calvaire.

Nous ne savons d'authentique sur ce voyage que la longueur du séjour près d'Héliopolis, la ville du soleil, où l'on voit encore l'arbre de Jésus et de Marie; il s'écoula deux ou trois ans (d'autres disent sept ans) avant que l'ange ne dise à Joseph : « Lève-toi, prends l'Enfant et sa Mère, et retourne dans la terre d'Israël, car ils sont morts ceux qui recherchaient la vie de l'Enfant. »

LE RETOUR

Il se leva et partit. Sans doute, en ce long séjour, l'artisan Joseph, actif et prudent, avait créé des ressources, organisé sa maison; il quitta tout aussitôt, accomplissant l'antique prophétie d'Osée : « J'ai rappelé mon fils de l'Egypte. »

Joseph apprit qu'Archélaüs, héritier de la cruauté d'Hérode, accomplissait des massacres, et l'ange l'avertit de ne pas aller à Jérusalem, mais de retourner à Nazareth en Galilée. Il y retrouva sa maison.

C'est là que Celui qui devait être appelé le *Nazaréen* voulut passer sa vie cachée à l'école de saint Joseph. On a bâti depuis une église, autrefois somptueuse, sur l'atelier distinct de la maison d'habitation où Joseph fit travailler Jésus.

Nous ne redirons pas non plus ici les légendes poétiques tissées sur la vie de l'Apprenti de saint Joseph, et comment il faisait envoler les oiseaux que sa main divine avait façonnés avec de la terre.

L'ENFANT ET LA MÈRE CONDUITS A JÉRUSALEM

L'Evangile nous rapporte seulement que lorsque Jésus eut douze ans, Joseph, qui venait seul à Jérusalem aux trois grandes fêtes, y conduisit pour la première fois, suivant l'usage des Juifs, l'Enfant et sa Mère, et ils assistèrent pendant huit jours près du Calvaire aux cérémonies pascales qui figuraient la Passion.

La semaine achevée, les pèlerins de Jérusalem quittèrent la ville sainte par groupes, et, comme toujours en Judée, les femmes ensemble et les hommes de leur côté. Les adolescents accompagnaient ou leur père, ou leur mère (Vén. Bède), en sorte que Marie croyait que Jésus était avec Joseph, tandis que Joseph croyait qu'il était avec Marie et le groupe des femmes.

Au repos de la première nuit, lorsque Joseph eut rejoint Marie, la douleur fut grande; Jésus était perdu; il n'y avait point d'angoisses par lesquelles peuvent passer les parents de la terre, dont la Sainte Famille ne dût être abreuvée.

Ils demandent à tous, retournent à Jérusalem et entrent au Temple implorer le secours de Dieu; c'est là qu'ils retrouvent, le troisième jour, Celui qui devait ressusciter du tombeau le troisième jour. Il était au milieu des docteurs assis et écoutant; mais Docteur lui-même, enseignant et interrogeant. Cette apparition avait été ménagée à saint Joseph qui ne devait pas voir la vie publique du Sauveur. « Mon fils, dit Marie,

surmontant la première son étonnement, pourquoi avez-vous agi ainsi? voilà que votre père et moi nous vous cherchions fort en peine.

— Pourquoi me cherchiez-vous? ne saviez-vous pas qu'il faut que je sois aux affaires de mon Père? »

VIE DE JOSEPH UNIE A LA VIE CACHÉE DE JÉSUS

Cette parole devait être méditée par Joseph et Marie pendant bien des années. L'Enfant grandissait en science et en sagesse, et il leur était soumis à l'un et à l'autre, *et erat subditus illis*. C'est tout ce qu'on sait des dix-huit ans qui suivirent, car cette partie de la vie de saint Joseph, dont la gloire ne nous sera révélée qu'au ciel, mérita d'être unie à l'obscurité de la vie de Jésus, et demeura cachée aux hommes avec elle.

SAINT JOSEPH DEVIENT PATRON DE LA BONNE MORT

Lorsqu'il fut comblé de jours, vers l'âge de quatre-vingts ans, alors que son fils le nourrissait de son travail, Joseph, venu encore une fois en pèlerinage à Jérusalem pour les Pâques, tomba malade et s'endormit entre les bras de Jésus et de Marie. C'est le 19 mars que Joseph devint ainsi le patron de la bonne mort; il fut enseveli dans la vallée de Josaphat.

SAINT JOSEPH PATRON DE L'ÉGLISE

Trois ans après, au grand cri du Christ sur la croix, lorsque plusieurs morts sortirent du tombeau, il fut le premier ressuscité; il vit de ses yeux Jésus en croix et monta au ciel en corps et en âme, le jour de l'Ascension avec Jésus.

Et tandis que, seule sur la terre, Marie formait l'Eglise, Joseph, lui, la précéda au ciel, en devint le protecteur auprès du Fils qui avait voulu lui obéir et qui daignait lui appliquer la parole qu'il nous avait léguée sur la terre en parlant de son Père céleste :

Tout ce que vous demanderez à mon père en mon nom vous sera accordé.

SAINT JOSEPH ET SON CULTE

Fête de saint Joseph : le 19 mars.

Mariage de la Sainte Vierge et de saint Joseph.
(Tableau de VAN LOO.)

Saint Joseph a déjà été présenté aux lecteurs des *Vies des Saints*. On trouvera au numéro 889 de notre *collection* le récit de sa vie, d'après l'écriture et la tradition. Ailleurs, nous avons exposé les divers patronages de ce grand Saint.

Ici, l'on a réuni, pour lui rendre un nouvel

hommage, et sa vie en plusieurs tableaux et un abrégé de l'histoire de son culte. Notes et gravures prennent une même voix, redisent cette même invitation : « Ame chrétienne, allez à Joseph; il est le *juste* par excellence, l'époux virginal de Marie, le père adoptif de Jésus. Allez à Joseph; il est tout-puissant sur le cœur de Dieu! »

* * *

Le culte de saint Joseph ne s'est développé que lentement; il a même apparu assez tard dans l'Eglise : « C'était, dit Mgr Guérin, un de ces dons que le père de famille, comme un prudent économe, s'était proposé de tirer plus tardivement de son trésor. C'était une de ces réserves, et, si l'on peut dire ainsi, une de ces surprises que le suprême ordonnateur du festin des âmes avait ménagée pour la fin du banquet. »

On se tromperait néanmoins si l'on estimait que nos pères sont restés indifférents au souvenir du grand patriarche. Certaines fresques des catacombes, témoins vénérables des croyances et des préoccupations des premiers chrétiens, reproduisent plus d'une fois la Sainte Famille, et ne manquent pas de placer, à côté de l'Enfant divin et de sa Mère, un homme dans la maturité de l'âge, dans l'attitude de la contemplation, et qui n'est autre que saint Joseph.

Les docteurs et les Pères de l'Eglise n'ont eu garde de l'oublier dans leurs homélies, et l'on pourrait, en réveillant l'écho de leurs voix, prouver que chaque siècle a fourni sa part de louanges au père nourricier de Jésus.

Les Orientaux furent les premiers à lui offrir l'hommage d'une fête liturgique. Le dimanche qui précède Noël, l'église grecque célébrait la fête des ancêtres de Jésus-Christ et des justes de l'ancienne loi. Entre les uns et les autres, Joseph, « le nourricier du Sauveur », occupe la place principale.

De plus, les Grecs lui avaient consacré, ainsi qu'à la Sainte Vierge, au roi David et à Saint Jacques de Jérusalem, le dimanche dans l'octave de la Nativité.

Les Latins n'inscrivirent le nom de saint Joseph au 19 mars, dans leurs martyrologes, qu'au IXe siècle, et jusqu'alors la dévotion au glorieux patriarche demeura purement individuelle.

Mais, avec les Croisades, cette précieuse fleur de piété éclose sous le ciel d'Orient fut implantée sur notre sol et ne tarda pas à s'y épanouir. Ce furent, dit-on, les religieux du Mont Carmel ramenés en France par saint Louis qui dotèrent notre pays de ce mystique trésor. En 1259, ils fondaient à Paris leur premier couvent, essaimaient de là pour se fixer sur divers points de la France ou de l'Allemagne, et, partout où ils allaient, ils répandaient comme une féconde semence le culte de saint Joseph.

A son tour, l'Ordre franciscain né vers le même temps se fit l'ardent propagateur de cette dévotion; puis l'Ordre de saint Dominique y contribua puissamment par la composition d'un office plein d'onction et de piété; enfin, à une date plus rapprochée de nous, les fils de saint Ignace.

* * *

Mais rien n'entraina la dévotion populaire et n'amena le monde aux pieds de saint Joseph comme les exemples et les écrits de quelques saints personnages. Citons, en Italie, saint Bernardin de Sienne; en France, Gerson et saint François de Sales; en Espagne, sainte Thérèse.

Gerson, chancelier de l'Université de Paris, déploie un zèle admirable : il exhorte partout le clergé à célébrer avec éclat la fête de saint Joseph solennisée seulement dans quelques cloîtres, et, dans ce but, il compose une messe, des hymnes et des panégyriques du Saint qui sont encore ce qu'il y a de plus solide sur le sujet. Envoyé au Concile de Constance comme représentant de l'Université de Paris, il propose hardiment la célébration universelle de la fête de saint Joseph, et, au témoignage d'un contemporain, « son discours fut accueilli avec une extrême faveur par toute l'Eglise assemblée conciliairement ».

Saint François de Sales n'avait dans son bréviaire qu'une seule image; c'était celle de saint Joseph qu'il baisait fréquemment avec une respectueuse tendresse.

Après la Vierge Marie qu'il honorait d'un culte tout spécial, il n'honorait nul saint à l'égal de son époux Joseph.

Il le proposait toujours comme modèle à ses religieuses et aux personnes pieuses qu'il dirigeait. C'est à lui qu'il a dédié, comme à son plus aimé protecteur, son *Traité de l'Amour de Dieu,* fruit de vingt années de travail, et chef-d'œuvre de théologie mystique.

Il ne savait rien refuser de ce qu'on lui demandait en son nom. A Lyon, il fut invité à prêcher deux fois le jour de sa fête. Il répondit avec sa grâce ordinaire : « J'ai eu rarement à me féliciter d'avoir donné deux sermons dans le même jour, néanmoins, pour l'amour de saint Joseph, je consens à prêcher aujourd'hui une seconde fois. » Et il entretint son auditoire, une heure et demie durant, des vertus du glorieux patriarche.

« Oh! grand Dieu! que ce Saint avait un bon cœur! dit-il encore dans une lettre à sainte Chantal. Prions saint Joseph qui a si souvent caressé et servi notre Sauveur, qu'il nous fasse part de ses caresses, qui sont si propres à faire croître l'amour que nous avons pour ce Sauveur. »

La première église qu'il fit bâtir à Annecy, il la mit sous son patronage.

Ainsi en agissait sur la terre d'Espagne sainte Thérèse, l'illustre réformatrice du Carmel. Presque toutes ses fondations, et Dieu sait si elles furent nombreuses, étaient sous la tutelle et l'invocation de saint Joseph. Elle avait en ce Saint une confiance illimitée et ne demandait aucune grâce à Jésus sans recourir à l'intercession de son père putatif.

Quand elle bâtissait un monastère, elle avait soin de placer à l'entrée une image de la Sainte Vierge et de son chaste Epoux. Et en même temps, elle s'efforçait de graver en traits de feu son amour dans le cœur de ses filles.

On sait en quels termes éloquents elle recommandait autour d'elle sa chère dévotion : « Je ne me souviens pas, disait-elle, d'avoir jamais rien demandé jusqu'à ce jour à saint Joseph qu'il ne me l'ait accordé.

L'ange apparaît en songe à Joseph et lui dit :
« Lève-toi, prends l'Enfant et sa Mère et fuis en Égypte. »
(Schnorr, Schulgen, Paris.)

« Le Très-Haut donne seulement grâce aux autres saints pour nous secourir dans tel ou tel besoin; mais le glorieux saint Joseph, je le sais par expérience, étend son pouvoir à tous..... »

Et ailleurs elle ajoute : « Jusqu'ici, j'ai toujours vu les personnes qui ont pour lui une dévotion vraie et soutenue par les œuvres faire des progrès dans la vertu.....

» Depuis plusieurs années, je lui demande une grâce particulière au jour de sa fête et toujours je me vois exaucée. »

Elle établit saint Joseph le céleste pourvoyeur de toutes ses maisons, et ses témoignages formels et réitérés montrent qu'elle n'eut jamais à s'en repentir.

Par ces multiples manifestations de sa confiance filiale envers ce grand Saint, Thérèse a beaucoup contribué à établir autour d'elle sa dévotion favorite. Religieux de sa réforme et religieuses de son Carmel continuèrent son œuvre. Monastères, églises, confréries, nombreux écrits sont dus à sa féconde initiative.

C'est par elle surtout que depuis plus de trois siècles montent, du monde et du cloître, vers le saint Epoux de Marie, tant de prières et que tant de bénédictions en descendent.

L'Eglise, stimulée pour ainsi dire par les écrits des docteurs, les exemples des saints et les désirs fréquemment exprimés des peuples et des princes, sanctionna de sa voix toute-puissante le culte accordé dans les siècles passés à saint Joseph, et s'employa à l'étendre de jour en jour. Nous ne pouvons qu'énumérer ici quelques-uns de ces actes importants du Saint-Siège.

Sixte IV établit vers la fin du xve siècle une fête de saint Joseph, du rite simple, et seulement facultative.

Grégoire XV et Urbain VIII la rendent obligatoire à Rome. Innocent XI permet à Charles VI, roi des Espagnes, d'établir le bienheureux Patriarche patron de ses royaumes.

Au xviiie siècle, le savant pape Clément XI préside lui-même à la composition des hymnes et de l'office propre de la fête. Ce même pape ajoute l'invocation de saint Joseph aux litanies des Saints.

Pie IX, de sainte mémoire, élève cette solennité au rite double de première classe, et le 8 décembre 1870, proclame saint Joseph le patron de l'Eglise universelle. « Il est raisonnable, déclare-t-il, de placer le corps mystique du Sauveur sous la tutelle puissante de celui qui a veillé sur Jesus et sur Marie. »

La fuite en Égypte.
(Schnorr, Schulgen, Paris.)

Que pouvait-on faire de plus pour la glorification temporelle de saint Joseph? Léon XIII, dans sa piété, trouve de nouveaux moyens. Il demande à tous les prêtres d'invoquer publiquement le nom de saint Joseph chaque jour, après la célébration des saints Mystères; il favorise de tout son pouvoir la dévotion du mois de saint Joseph et engage fortement à se préparer par une neuvaine ou du moins par un triduum à la fête du 19 mars; il veut qu'on unisse une prière spéciale à saint Joseph aux supplications annuelles faites à Notre-Dame du Rosaire pendant le mois d'octobre.

Voici, d'après l'Encyclique du 15 août 1889, les motifs que les fidèles de toute classe ont de recourir à la puissante intercession de l'Epoux de Marie : « Les pères de famille, dit Léon XIII, trouvent en Joseph la plus belle personnification de la vigilance et de la sollicitude paternelles; les époux, un parfait exemple d'accord et de fidélité conjugale; les vierges ont en lui, en même temps que le modèle, le protecteur de l'intégrité virginale. Que les nobles de naissance apprennent de Joseph à garder, même dans l'infortune, leur dignité; que les riches comprennent par ses leçons quels sont les biens qu'il faut le plus désirer et acquérir au prix de tous les efforts.

» Quant aux prolétaires, aux ouvriers, aux personnes de condition médiocre, ils ont comme un droit spécial à recourir à Joseph et à se proposer de l'imiter. Joseph, en effet, de race royale, uni par le mariage à la plus grande et la plus sainte des femmes, regardé comme le père du Fils de Dieu, passe néanmoins sa vie à travailler et demande à son labeur d'artisan tout ce qui est nécessaire à l'entretien de sa famille. »

Dieu, parlant par la bouche de ses pontifes, ne peut dire plus clairement à chacun de nous : « Allez à Joseph, et tout ce qu'il vous dira, faites-le. »

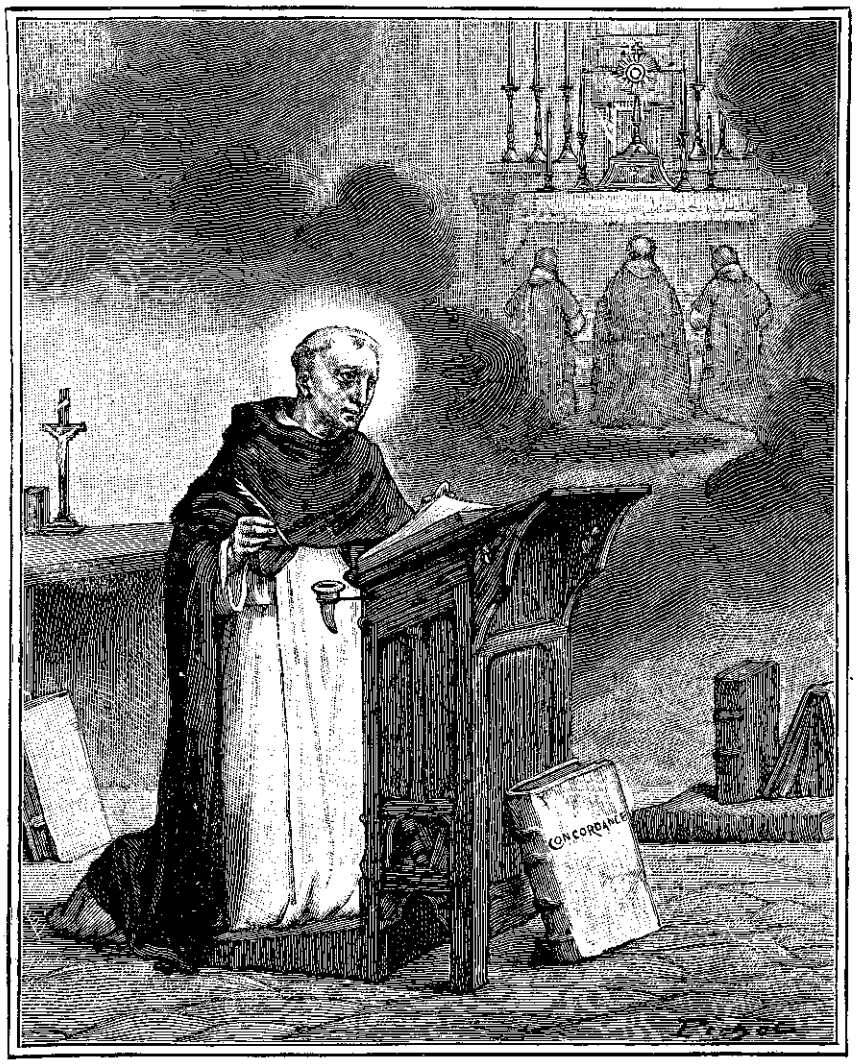
* *

Nous n'avons fait pour cet exposé du culte de saint Joseph qu'abréger un chapitre du beau livre de Mgr Paul Guérin et de M. l'abbé Courat intitulé : *Histoire de saint Joseph.* — Saint-Amand, imprimerie catholique Saint-Joseph, 1893.

LE BIENHEUREUX HUGUES DE SAINT-CHER, DOMINICAIN

CARDINAL DE SAINTE-SABINE

Fête le 19 mars.



Entre autres œuvres, le bienheureux Hugues de Saint-Cher travaille à la « Concordance » de l'Écriture sainte et à l'institution de la fête du Saint Sacrement.

PREMIÈRES ANNÉES

Hugues naquit à Saint-Cher (1), dans le diocèse de Vienne en Dauphiné, vers la fin du XIIe siècle, d'une famille connue sous le nom de *Célidorio*, et qui était originaire de Bourgoin, petite ville voisine. Doué d'un excellent naturel, d'un esprit solide, juste et élevé, Hugues fut envoyé de bonne heure aux écoles publiques de Paris.

Après avoir achevé dans l'Université ses cours de philosophie et de théologie, et obtenu le grade

(1) Saint-Chef, canton de Bourgoin, arrondissement de la Tour-du-Pin (Isère), où se trouve une ancienne église abbatiale dont l'origine remonte à saint Theudère. Saint-Chef n'est qu'une transformation de Saint-Theudarius, devenu successivement : Teudier, Tuier, Tier, Tchier, Chier, Cher (Hugues est ordinairement appelé de *Saint-Cher*) Cherf et Chef.

de bachelier en cette dernière Faculté, le jeune Célidorio s'appliqua, avec non moins d'ardeur que de succès, à l'étude du droit civil et du droit canonique. Au reste, ses talents ne faisaient que mettre en lumière des vertus auxquelles chacun aimait à rendre hommage, et quand il ouvrit un cours de droit, l'affluence de ses auditeurs et leur attachement lui prouvèrent l'estime que l'on avait de sa personne et de son savoir.

En même temps, il recevait une marque de haute confiance, capable de retenir dans le monde une âme plus facile à séduire : le prince Guillaume de Savoie, fils de Thomas Ier, le chargeait de ses affaires à Paris.

VOCATION

Cependant, ni les préoccupations de l'étude, ni l'admiration de ses élèves, ni la perspective d'un brillant avenir ne parvenaient à captiver son cœur. Il était secrètement tourmenté d'un vif désir de se consacrer à Dieu d'une manière plus absolue.

Il était tout entier à la méditation de ce projet, quand il vit venir, pour lui ouvrir son cœur sur un dessein analogue, un jeune homme qu'il avait remarqué parmi ses élèves. C'était Humbert de Romans, issu d'une riche famille, né, lui aussi, dans le diocèse de Vienne. Et, comme Humbert hésitait entre l'Ordre de saint Bruno, dont tout enfant il avait connu les religieux, et celui de saint Dominique, Hugues lui conseilla de revêtir la blanche livrée des Frères Prêcheurs.

« Moi-même, lui dit-il, j'éprouve un semblable attrait, et j'ai conçu un projet pareil au vôtre; bientôt, débarrassé de mes affaires et de celles du prince de Savoie, j'irai vous rejoindre. »

Le disciple prit l'habit religieux à Paris, au couvent de Saint-Jacques, le 30 novembre 1224, et le maître, fidèle à sa promesse, entra dans le même Ordre, le 22 février de l'année suivante.

C'étaient deux insignes recrues pour l'Ordre de Saint-Dominique, dont ils furent, l'un comme l'autre, l'édification et l'honneur. Ainsi voué au service des autels, selon ses désirs, Hugues continuait à orner son esprit de toutes sortes de connaissances, s'appliquant avant tout à sanctifier son travail par les exercices de la vie monastique.

LE RELIGIEUX — LE SAVANT — MISSION QUI ÉCHOUE

En 1227, deux ans après son entrée dans l'Ordre, Hugues se vit appeler à la direction de la province de France.

Après quatre ans de provincialat, il fut relevé de sa charge pour être promu aux grades supérieurs de l'Université; il reprit ses leçons publiques sous Fr. Roland de Crémone, le premier Dominicain qui ait reçu le grade de maître en théologie dans l'Université de Paris.

Ce fut sous cet illustre docteur qu'Hugues de Saint-Cher expliqua en 1230 les livres des *Sentences*.

Lui-même obtint bientôt le titre si considéré de maître, et fut le second de l'Ordre de Saint-Dominique à qui les docteurs le conférèrent.

Hugues était prieur du couvent de Saint-Jacques à Paris, quand le pape Grégoire IX l'envoya en Orient pour travailler comme nonce apostolique à la réunion de l'Eglise grecque et de l'Eglise latine.

Avec lui se trouvaient un autre Frère Prêcheur nommé Pierre, et deux Frères Mineurs, Aymon et Raoul, tous instruits dans la langue grecque et versés dans l'étude des Pères orientaux.

L'empereur Jean Vatace et le patriarche de Constantinople reçurent avec le plus grand respect les envoyés du Souverain Pontife.

Hélas! cette importante et délicate mission ne réussit pas au gré de leurs désirs. D'incroyables discussions, des chicanes incessantes, des reproches sur les usages les plus anciens de l'Eglise latine, auxquels les nonces répondirent avec tant d'éloquence et d'à-propos que l'empereur ne put s'empêcher de manifester son admiration, remplirent des journées et des semaines entières.

Il en fut de même au Concile de Nymphée, 10 mai 1234, où, malgré leurs efforts, ils furent obligés de se retirer, laissant dans son obstination schismatique le clergé byzantin dont l'entêtement sur la question du Saint-Esprit procédant du Père et du Fils et sur celle du pain azyme fit échouer encore cette fois les paternelles avances que le Pape avait entreprises pour le rappel au bercail de ces âmes égarées.

LA « CONCORDANCE »

Rendu à lui-même et à ses livres, Hugues revint à Paris, où nous le retrouvons en 1236, ne cherchant le repos que dans un nouveau travail. Il avait formé le dessein de la « concordance » de la Bible. Ce projet consistait à distribuer tous les mots des Saints Livres par ordre alphabétique et à les ranger de telle sorte qu'on pût en un instant retrouver le passage entier lorsque déjà une seule expression, un seul terme de ce passage, revenait à la mémoire.

Encouragé par le bienheureux Jourdain de Saxe, Supérieur général de l'Ordre, Hugues se livra avec le plus grand zèle à cet étonnant labeur. On assure que cinq cents religieux dominicains travaillèrent en même temps, sous sa direction, pour mener à bonne fin une œuvre qui, en facilitant les recherches et les rapprochements, devait rendre de si importants services.

Aussi, la concordance de la Bible suffirait seule à immortaliser sa mémoire. Ces tables immenses nécessitèrent la division de l'Ecriture Sainte en chapitres; la division par versets se fit plus tard.

Les hommes studieux en ont tellement senti l'utilité, qu'il en a été rédigé de semblables pour un grand nombre de livres; à mesure qu'elles se sont multipliées, les documents de tout genre sont devenus plus accessibles et les citations plus exactes. La grammaire, l'histoire, la philologie y ont beaucoup gagné.

Rendu célèbre par ces travaux, Hugues de Saint-Cher est appelé une seconde fois à gouverner la province de France, et pendant ce second provincialat, il contribue à la fondation de plusieurs couvents de Dominicains, à Dijon, à Auxerre, à Toul, à Bourges, à Tours, à Coutances et à Amiens.

ÉLECTION D'UN SUPÉRIEUR GÉNÉRAL

Jourdain de Saxe, le premier successeur de saint Dominique, vint à mourir en 1237. Au Chapitre général convoqué à Bologne pour élire un nouveau supérieur, on vit plusieurs hommes éminents : Albert le Grand, connu et révéré du monde entier ; Hugues de Saint-Cher ou de Saint-Theudère, alors provincial de France, plus tard cardinal de Sainte-Sabine, et Yves, provincial de Terre Sainte.

Au jour fixé, tous les Frères se rassemblèrent dans le cloître pour l'élection, mais le scrutin se trouva balancé entre deux partis. Les uns tenaient pour Albert le Grand, c'étaient ceux de Germanie ; d'autres, ceux de France, avaient opté pour Hugues de Saint-Chef, tandis que le reste des Frères s'était partagé entre les deux candidats. Aux deuxième et troisième tours de scrutin, le résultat fut semblable.

Les religieux, attristés de ce que les électeurs ne pouvaient tomber d'accord, appréhendant même qu'ils ne rentrassent dans leurs provinces réciproques sans avoir donné un chef à l'Ordre, se mirent en prière devant le corps vénéré de leur patriarche saint Dominique.

Pendant leur oraison, s'il faut en croire les chroniques des premiers temps de l'Ordre, un religieux eut une extase durant laquelle il vit tous les électeurs s'unir pour élever dans le temple une colonne rougie de gouttes de sang et qui atteignait le faite de l'édifice.

Comme ce Frère se réjouissait de cette vision, on donna le signal d'un nouveau scrutin ; à l'unanimité des suffrages, Raymond de Pegnafort fut élu.

Personne n'avait songé à ce vénérable religieux qui se trouvait alors en Espagne ; lui-même n'ambitionnait que de consacrer le reste de sa vie à la prière et à l'étude, loin des charges. Pour vaincre les résistances que l'on prévoyait, on envoya vers lui une députation à la tête de laquelle était Hugues de Saint-Cher. Le Seigneur bénit cette démarche ; et Raymond se soumit, malgré ses répugnances, à ce qui paraissait visiblement être la volonté de Dieu. Mais au bout de deux ans, il réussit à faire accepter sa démission et vécut encore 35 ans au couvent de Barcelone. Années fécondes, offrant d'un bout à l'autre un double contraste, celui d'un zèle infatigable dans un corps brisé, et celui d'une renommée aussi éclatante qu'étendue, jointe au culte de la vie cachée.

HUGUES ET LA FÊTE DU TRÈS SAINT SACREMENT

En 1240, Hugues faisait la visite du couvent de Liège en qualité de provincial. Une grave question divisait alors le clergé de cette ville. L'éminent théologien ne pouvait manquer d'être consulté sur le fond du débat, et son sentiment, en préparant la décision du Saint-Siège, allait doter l'Eglise d'une de ses fêtes les plus gracieuses et les plus populaires.

Vers la fin du XIIe siècle, on avait fondé près de Liège, au pied du mont Cornillon, un monastère de filles pieuses destinées à soigner les malades. Parmi elles se trouvait une âme particulièrement favorisée de Dieu. Lorsque Julienne s'approchait de la Sainte Table, elle était touchée d'un indicible sentiment de ferveur et de piété. Et cette humble fille allait être l'instrument dont Dieu se servirait pour l'extension du culte envers la Sainte Eucharistie.

« Comment l'Eglise, dans l'excès de son amour, se disait-elle, n'a-t-elle point songé encore à établir une fête en l'honneur de l'auguste Sacrement ! »

Elue supérieure en 1230, elle crut le moment favorable pour s'occuper de ce religieux projet ; les ouvertures qu'elle fit causèrent quelque agitation dans la ville. Son dessein rencontrait des adversaires nombreux et difficiles à se laisser convaincre.

L'entrevue entre Hugues et la bienheureuse Julienne fit tomber tous les obstacles qui s'opposaient à l'institution d'une fête tant désirée par les âmes saintes. Les hésitations cessèrent, et l'évêque de Liège, Robert de Torote, ordonna de célébrer dans tout son diocèse la fête du Saint Sacrement.

Onze ans plus tard, Hugues reparaissait dans la ville de Liège, en qualité de légat du pape Innocent IV. Il eut la pensée de célébrer cette fête et d'inaugurer un office spécial qu'on venait de soumettre à son approbation.

La nouvelle que le légat présiderait lui-même cette solennité de l'Eucharistie attira à l'église de Saint-Martin-du-Mont une affluence considérable.

Le fervent Dominicain prêcha sur l'amour que Jésus nous témoigne dans son Sacrement, et sur le devoir qui en résulte pour tous de le payer de retour. Puis, voulant sanctionner comme légat ce qu'il avait commencé d'établir n'étant encore que provincial, il adressa aux évêques, abbés, supérieurs et à tous les fidèles, dans l'étendue de sa légation, une lettre pour ordonner que la fête du Saint Sacrement fût à l'avenir célébrée tous les ans, le jeudi après l'octave de la Pentecôte. Il exhortait le peuple à s'y disposer par la pénitence et la pratique des bonnes œuvres.

Peu d'années après, le pape Urbain IV étendit cette solennité à toute l'Eglise, la fixant au même jour que le légat avait désigné. Il se servit, en recommandant cette fête, des mêmes considérations que Hugues de Saint-Cher avait développées pour inviter tous les chrétiens à manifester leur reconnaissance envers Jésus-Christ dans le Sacrement de son amour.

LE CARDINAL DE SAINTE-SABINE

Le 28 mai 1244, Innocent IV, qui avait employé Hugues de Saint-Cher à plusieurs missions difficiles, éleva l'humble Dominicain, le premier de son Ordre, à la dignité de cardinal-prêtre, avec le titre de Sainte-Sabine. Au mois de novembre de la même année, le nouveau cardinal vint recevoir à Suze le Souverain Pontife se rendant en France pour présider le Concile de Lyon.

Dans ce Concile, il fut statué que les cardinaux

porteraient la couleur rouge « afin de leur rappeler qu'ils devaient toujours être prêts à verser leur sang pour Jésus-Christ ».

Il fallut un ordre formel du Pape pour décider l'humble religieux à accepter le chapeau, insigne de cette haute dignité.

« J'aurais préféré, disait-il, être lépreux toute ma vie, dans un couvent de notre Ordre, plutôt que d'avoir ce chapeau sur la tête. »

Hugues eut une grande part à tout ce qui fut réglé à ce Concile de Lyon, où l'empereur Frédéric fut frappé d'excommunication.

Pendant le séjour d'Innocent IV dans cette ville, les Carmes le prièrent de donner à leurs Constitutions une forme plus précise et plus parfaite. Hugues fut chargé de cette révision, ce qu'il fit avec diligence et succès. Longtemps après, sainte Thérèse écrivait : « Nous observons la règle de Notre-Dame du Mont-Carmel, sans aucune mitigation, telle que le religieux Hugues, cardinal de Sainte-Sabine, l'a ordonnée, et qu'elle a été confirmée en l'an 1248, par le pape Innocent IV, la cinquième année de son pontificat. »

Cette même année, Hugues présida avec Pierre, cardinal-évêque d'Albano, au Concile de Valence en Dauphiné, où assistèrent quatre archevêques et quinze évêques.

A Vienne, il est présent à la consécration de l'église Saint-Maurice par Innocent IV, et, au nom du Pape, il expose à la vénération de nombreux corps saints, d'évêques et d'abbés de cette ville, qu'on venait de découvrir dans l'antique basilique de Saint-Pierre-hors-les-murs.

Comme cardinal, Hugues participe à l'élection d'Alexandre IV et à celle d'Urbain IV, ancien archidiacre de Liège, qui devait étendre la fête du Saint Sacrement à toute la chrétienté.

Faisant partie de la cour pontificale, Hugues paraît dans toutes les pérégrinations des Souverains Pontifes, à Milan, à Viterbe, à Rome, à Naples. Il est chargé, à Anagni, de censurer un ouvrage fameux en ce temps-là, le livre de Guillaume de Saint-Amour intitulé *les Périls des derniers temps*.

Ce livre, dirigé contre les religieux, principalement contre les Dominicains et les Franciscains, avait causé de grands troubles dans l'Université de Paris, à ce point que l'illustre Thomas d'Aquin fut obligé d'attendre deux ans avant d'être promu au doctorat. L'ouvrage fut condamné et brûlé devant le Pape.

MORT DE HUGUES DE SAINT-CHER

La mort du saint et savant Dominicain survint à Orviéto, le 19 mars 1263; le pape Urbain IV et tous les cardinaux présents honorèrent les funérailles de l'illustre défunt. Un an après, ses dépouilles mortelles, trouvées entières encore, et sans aucune marque de corruption, furent transportées à Lyon, pour être inhumées dans l'église de Saint-Dominique ou des Jacobins.

Cette église a été profanée pendant la Révolution, et depuis complètement rasée.

Sur le tombeau de ce prince de l'Eglise, à la suite de son nom et de ses titres, on lisait ces mots : « La sagesse, à sa mort, a subi une éclipse. »

Les ossements de Hugues de Saint-Cher ont été dispersés; sa pierre tombale elle-même était, il y a cinquante ans, aux mains d'un brocanteur.

Il ne reste de lui que ses ouvrages; on y trouve une prophétie qui est d'une actualité frappante : « Il y aura, dans l'Eglise de Dieu, quatre genres de persécutions; la première, des tyrans contre les martyrs; la seconde, des hérétiques contre les docteurs; la troisième, des légistes contre les gens simples; la quatrième, de l'antéchrist contre tous. »

Hélas! le temps présent n'est-il pas celui de la troisième épreuve!

Il y a deux ans, au dernier Congrès eucharistique de Liège, on a proposé le vœu de poursuivre la cause de béatification ou la confirmation du culte immémorial rendu à Hugues de Saint-Cher.

A Grenoble, au-dessus du maître-autel de l'église des Dominicains, un tableau de J.-B. de Champaigne représentait le serviteur de Dieu parmi les saints de l'Ordre de Saint-Dominique, avec saint Thomas d'Aquin, sainte Catherine de Sienne, sainte Rose de Lima. Ce tableau est aujourd'hui au Musée. Le bienheureux Angelico met le portrait du bienheureux Hugues avec l'auréole dans un des médaillons qui encadrent la grande fresque du crucifiement, dans la salle du Chapitre de Saint-Marc de Florence.

OUVRAGES CONSULTÉS

FLEURY, *Histoire de l'Eglise*. — COLLOMBET, *Histoire de l'Eglise de Vienne*. — ROCHAS, *Biographies du Dauphiné*. — BOLLANDISTES, *S. Raymundi de Pennafort*. — DAUNOU, *Histoire littéraire de la France*, t. XIX. — *Vie de sainte Thérèse par elle-même*. — VARNET, *Saint Theudère et l'abbaye de S.-Cher*. — THÉOPHILE RAYNAUD, *Indiculus Sanctorum Lugdunen sium*, etc.

LE BIENHEUREUX MARC DE MONTEGALLO

DES FRÈRES MINEURS DE L'OBSERVANCE

Fête le 19 mars.

« Allez, frère Marc, allez prêcher aux hommes la charité. »

ÉTUDIANT — MÉDECIN — FRANCISCAIN

Le bienheureux Marc appartient à l'illustre pléiade des Frères Mineurs réformés, qui, sous le titre d'*Observants*, fit revivre, au XVe siècle, les premiers temps de l'Ordre séraphique. Il a sa place à la suite des Bernardin de Sienne, des Jean de Capistran, des Albert de Sarzane et des Jacques de la Marche. Ceux-ci furent les quatre colonnes de l'Observance; d'autres, moins connus sans doute, n'en ont pas moins été, par leurs apostoliques travaux, l'ornement et la gloire : tel notre Bienheureux.

Il vit le jour en 1425, à Monte-Gallo, ou Sainte-Marie in Gallo, à vingt kilomètres environ au sud d'Ascoli, dans la Marche d'Ancône. Il naissait sur une terre bénie, tout embaumée des pieux parfums de Lorette et d'Assise, toute pénétrée encore des souvenirs et de l'esprit du séraphique patriarche, qui, deux siècles auparavant, l'avait parcourue

en tous sens pour la sanctifier. Marc était de famille noble; ses parents, après avoir exercé quelque temps les premières magistratures à Ascoli, le chef-lieu de la province, étaient revenus, vers l'an 1400, se fixer au bourg de Monte-Gallo, où ils étaient comme les seigneurs du lieu.

Nous ne savons que peu de chose de l'enfance du petit Marc. A treize ans, on le mit aux écoles d'Ascoli, pour lui faire étudier la grammaire et les belles-lettres sous la direction d'Enoc, célèbre humaniste qui occupa plus tard une chaire de philologie à l'Université de Pérouse et professa à Rome même, sur l'invitation du pape Nicolas V.

Marc, son élève, le suivit à Pérouse; de là, il vint à Bologne, la plus renommée des Universités d'Italie; il y acheva, avec plein succès, ses cours de philosophie, de théologie, de droit, et y conquit ses grades en médecine.

La théologie, on le voit, était encore si en honneur à cette époque qu'elle entrait dans le programme même des séculiers. En s'initiant à ses secrets, Marc se préparait sans le savoir à sa future vocation. Il ne songeait pas alors à devenir prêtre, et, ses études terminées, il se voua à la médecine.

Le désir de son père, beaucoup plus que ses inclinations personnelles, le détermina à accepter pour épouse la pieuse Claire de Tibaldeschi, fille d'une des premières familles d'Ascoli. Tous deux n'avaient en vue, dans cette union, que leur plus grande sanctification. Ils convinrent bientôt, à l'exemple de plusieurs saints, de garder la virginité dans le mariage; puis, environ une année après, le père de Marc étant venu à mourir, les deux époux se séparèrent, d'un commun consentement, pour entreprendre une vie plus parfaite : Claire, chez les Clarisses d'Ascoli; Marc, dans le couvent de l'Observance franciscaine de l'Ermite, près de Fabriano.

PRÉDICATEUR POPULAIRE

L'Observance était au temps de sa pleine ferveur. Le bienheureux Marc, dès le début de sa vie religieuse, se signala parmi les plus zélés; il était surtout très adonné à l'oraison et à la mortification. La science théologique que nous lui connaissons lui permit de gravir rapidement les degrés de l'autel : son expérience et sa vertu le désignèrent à l'attention de ses supérieurs qui le nommèrent gardien du petit monastère de San-Severino.

Ce ne fut que pour peu de temps. Tous ses biographes rapportent à son séjour de San-Severino le prodige suivant : Marc était en prière quand il fut favorisé d'une apparition soudaine de Marie, et, ravi en extase, il entendit comme une voix céleste qui lui disait : « Allez, frère Marc, allez prêcher aux hommes la charité. »

Revenu à lui, il se sentit un grand désir d'évangéliser les peuples. Il brûlait même de suivre les traces des missionnaires et d'aller au loin chercher le martyre. Mais sa vocation la plus indiquée parut être, aux yeux de ses supérieurs, celle de prêcher dans les villes et les bourgades de l'Italie, comme venaient de le faire, avec un succès inouï, saint Bernardin de Sienne et saint Jean de Capistran, comme le faisaient encore des prédicateurs en renom, tels que saint Jacques de la Marche et Robert de Lecce.

Sans retard, il se mit en route. Agé de trente et un ans seulement quand il commença ses missions, il était robuste et paraissait insensible à la fatigue. Toujours à pied, chaussé de misérables sandales, tête nue, il parcourut dès lors et pendant près de quarante années le Picénum et les autres provinces du nord et du centre de l'Italie, se portant là où les besoins des âmes lui semblaient le plus pressants, où il y avait des désordres à réprimer, là surtout où l'appelait la voix de ses supérieurs.

On se fera une idée de ce que devait être sa prédication si l'on sait que les prêcheurs franciscains de cette seconde moitié du xve siècle étaient tous, plus ou moins, des imitateurs de saint Bernardin de Sienne, s'attachant à reproduire jusqu'à « sa méthode et son style », attaquant de front les mêmes désordres, division des factions, jeux de hasard, vanités féminines, usures, fraudes dans le commerce et les autres défaillances qui caractérisent cette époque.

« Les Franciscains, écrit Thureau-Dangin, parlaient volontiers le langage du peuple, abordant tous les sujets avec une familiarité hardie, prompts à prendre en main la cause des petits et des opprimés, ne se gênant guère pour attaquer les puissants de l'Etat et même de l'Eglise. Des sanctuaires, ce prêche démocratique débordait sur la place publique, où il se trouvait plus à l'aise. Des chaires improvisées se dressaient en plein air, autour desquelles certains orateurs attiraient des multitudes de vingt, quarante et jusqu'à soixante mille auditeurs. »

Au dire de ses biographes, Marc de Monte-Gallo, émule de saint Jacques de la Marche, connut quelque chose de ces magnifiques élans populaires. Sa parole, tout enflammée de l'amour de Dieu qui le consumait, portait des fruits abondants de salut, pacifiait, consolait et convertissait.

LA PESTE A CAMERINO

Son zèle le faisait se précipiter partout où il y avait quelque péril à affronter. C'est ainsi que, en 1468, il apprend que la peste désole la ville de Camerino; il y court, et, médecin des âmes et des corps, il se dévoue également au soin des malades et à l'assistance des mourants. Comme le fléau persistait, il monte en chaire et se met à prêcher la conversion et la pénitence, alléguant que le péché était seul la cause de tous ces maux et qu'ils prendraient fin, par la miséricorde de Dieu, si les habitants rentraient en eux-mêmes et se repentaient. Sa chaude parole fut écoutée. L'on vint en foule aux processions qu'il se mit à organiser. Pendant cinq jours consécutifs, il célébra la messe dite *pro peste*, approuvée par le pape Innocent III au siècle précédent, alors qu'une contagion sans exemple dans l'histoire ravagea l'Europe entière, et, dans l'espace de quelques années, fit périr le tiers de la population. Tout le peuple se mit à réciter avec foi les litanies spéciales de la Sainte Vierge que le Bienheureux lui-même composa

pour la circonstance, et comme si le ciel n'eût attendu que cette supplication, tout à coup le fléau cessa.

Avant de se retirer, le bienheureux Marc voulut composer un opuscule sur les remèdes et les préservatifs contre la peste. Il s'y souvient de l'art qu'il a exercé dans le siècle et, après le chapitre des prières à faire, il consacre un dernier et long paragraphe aux recettes que lui suggère son expérience de médecin. Par modestie, il s'excuse de ce que, n'ayant pratiqué que rarement, il est peu compétent dans la matière, mais les remèdes qu'il conseille, il les propose sur l'autorité des hommes les plus versés dans la science médicale et les présente comme souverains.

Nous regrettons de ne pouvoir, pour l'utilité de nos lecteurs, livrer ces intéressantes recettes d'un médecin du XVe siècle. Le biographe italien que nous suivons, et qui semble avoir eu sous les yeux l'écrit du Bienheureux, parle seulement de « certaines herbes » et se garde de préciser.

MONTS DE PIÉTÉ

Un autre objet de la charité de Marc de Monte-Gallo fut la défense des pauvres, oppressés au delà de toute mesure par l'usurier juif. L'usure était un des fléaux de ce siècle, et presque aussi terrible que la peste. La race juive se trouvait, alors comme aujourd'hui, reine de la finance et maîtresse de toutes les banques; elle en avait jusqu'à vingt-deux dans la seule ville de Pérouse. Ceux qui avaient besoin d'argent ne trouvaient à emprunter nulle part ailleurs, et force leur était de se présenter aux comptoirs israëlites, de subir leurs taux surélevés. Rarement, les Juifs prêtaient à moins de 30 %, souvent même ils exigeaient 60, 70 et jusqu'à 80 %. Les législateurs, tenus eux-mêmes en laisse par ces inexorables accapareurs, s'avouaient impuissants à réprimer de tels excès : s'ils élevaient une protestation, l'usurier leur opposait des privilèges anciens et continuait à voler effrontément, sous les dehors de la légalité.

D'humbles moines franciscains trouvèrent, dans leur ingénieuse charité, le remède à ces maux et ils fondèrent ce qu'on appela les *Monti di pietà*, ce qui veut dire : « Banques de charité ».

Le bienheureux Marc de Monte-Gallo en établit pour sa part un bon nombre, mais ne fut pourtant pas l'initiateur de cette salutaire entreprise. L'honneur en revient à un Mineur Observantin nommé Barnabé de Terni, qui, prêchant à Pérouse, en 1462, fonda, avec le produit d'une quête, une de ces banques où les pauvres, moyennant une redevance insignifiante (1 ou 2 %) trouveraient à emprunter sur gage de petites sommes.

Marc fut des premiers à imiter cet exemple; lui aussi s'élevait avec force contre ces *vendeurs de larmes, contre les juifs, qui par leur usure beuvoient le sang des pauvres chrestiens et s'engraissoient de leur substance*, comme parle saint Bernardin de Feltre. A son tour, il usa bientôt du seul remède jugé alors efficace et créa, en 1470, le mont de piété de Fabriano, en 1471, celui de Fano, en 1486, celui de Vicence, et d'autres encore dans l'intervalle.

Lui-même fixa, en trente-cinq articles, le code de ces divers bureaux de bienfaisance. Pour jouir des avantages qu'ils présentaient, il fallait être de la ville, se trouver dans une réelle nécessité, n'emprunter à la fois que trois florins et pour six mois seulement, et laisser en gage quelque objet de valeur supérieure à la somme prêtée. Si, au bout de six mois, le prêt n'était pas remboursé, l'objet engagé, après un délai de faveur, était vendu aux enchères et l'excédent du produit de la vente remis à l'emprunteur ou à ses héritiers.

Telle est encore, dans ses grandes lignes, la réglementation actuelle des monts de piété laïcisés. Nos économistes n'ont pas trouvé mieux que les fils de saint François. Comme le dit avec raison un moderne publiciste : « C'est une des prétentions sottes de notre temps que de croire qu'il a inventé l'économie politique. Ceux qui s'occupaient autrefois de ces questions n'étaient point, sans doute, comme aujourd'hui, des membres de l'Institut, des orateurs publics irrités du spectacle de la misère et préoccupés de s'attirer les applaudissements de la foule en flattant ses passions. C'étaient les saints eux-mêmes qui cherchaient à mettre l'harmonie sur la terre.....

» Les disciples de saint François d'Assise, le sublime mendiant qui aima tant les pauvres qu'il voulut être encore plus pauvre qu'eux, eurent, avec le sûr instinct que donne l'amour, la compréhension très nette de ces problèmes ». (1)

Dès ses débuts, cette institution eut de terribles adversaires. Quelques théologiens rigoristes ne craignirent pas, à propos de la minime redevance exigée des emprunteurs, et nécessitée par les frais d'installation, de bureau, de garde des dépôts, d'appeler ces monts de piété *monts d'impiété*. Le dernier Concile de Latran, après mûr examen, déclara que cette légère rétribution n'était nullement usuraire et Léon X fulmina l'anathème contre ceux qui blâmeraient désormais une œuvre aussi utile.

La cause des monts de piété triomphait. Ses initiateurs pouvaient être regardés comme des bienfaiteurs publics et c'est à bon droit que Vicence, par exemple, garde encore cette inscription lapidaire, gravée sur le tombeau de notre Bienheureux : « Ici est renfermé le corps du bienheureux Marc de Monte-Gallo, le premier fondateur du mont de piété de cette ville. » Il l'avait créé en recueillant, dans un seul sermon de charité, deux mille ducats, somme considérable pour l'époque.

LES FRUITS D'UN SERMON

Vers 1481, le bienheureux Marc fut nommé Provincial des Marches et eut sous sa juridiction le couvent des Clarisses de Camerino que venait de fonder le prince Jules-César Varani, avec, pour abbesse, sa propre fille, la future bienheureuse Marie-Baptista Varani.

Celle-ci n'hésita point à confier au nouveau Provincial les secrets de son âme et quand plus tard, déchargé de ses fonctions et ayant repris ses courses apostoliques, il lui arrivait de revenir

(1) Edouard Drumont, *La France juive*. Introduction

à Camerino, c'était pour la bienheureuse Baptista le sujet d'une grande joie.

Pour mieux éclairer son guide spirituel, elle eut l'idée de lui adresser l'histoire écrite de sa vie intérieure, et un *Traité des douleurs mentales de Notre-Seigneur*, « deux joyaux de littérature mystique et ascétique », écrit un auteur.

Ecoutons cette amante de Jésus crucifié raconter à son directeur quel avait été, environ vingt-cinq ans auparavant, le point de départ de sa vie de sainteté. « C'est vous, mon Père, c'est votre parole qui a décidé de ma vie d'oraison. La chose vous paraîtra peut-être invraisemblable. Je le révèle aujourd'hui pour la première fois. Vous souvenez-vous de la station que vous prêchâtes autrefois à Camerino? Je n'avais alors, si j'ai bonne mémoire, que huit à dix ans. Vous pouvez vous rappeler mieux que moi la date précise. Le Vendredi-Saint, je voulus aller vous entendre. Prédication sainte et à jamais bénie! Non seulement, par la grâce de l'Esprit-Saint, j'y fus attentive, mais je fus comme ravie hors de moi.

» A la fin de votre exhortation, vous demandâtes aux assistants d'avoir au moins chaque vendredi un souvenir, une larme pour la Passion de Notre-Seigneur. Je puis le dire, je n'y ai jamais manqué depuis; j'ai fait le vœu de méditer chaque vendredi les douleurs du Christ. De là est née la dévotion de toute ma vie. C'est à vous, après Dieu, que je la dois. »

On sait que la note dominante de la sainteté de la bienheureuse Varani, dont le culte a été confirmé par le Saint-Siège en 1843, a été une ardente dévotion à la Passion : il n'est pas sans intérêt de l'entendre attribuer elle-même cette grâce signalée, dont elle ressentit les fruits jusqu'à un âge avancé, à un sermon du bienheureux Marc de Monte-Gallo.

Celui-ci demeura son confident et son meilleur appui durant les six ou sept années d'aridité spirituelle de la Bienheureuse, qui furent, à l'entendre, les plus terribles épreuves de sa vie. Elle lui écrit encore : « J'ai mis ma confiance en vous comme en Dieu même : ma tribulation a cessé et j'ai été intérieurement éclairée. Quand je vous ai eu exposé mes misères, je vous le dis non par flatterie, mais en toute vérité, j'ai été si pleinement rassérénée que je ne voudrais jamais me confier à d'autre en ce monde qu'à votre Paternité.

» Mon très cher Père, j'abandonne mon âme entre vos mains pleines de charité : vous êtes, après Dieu, ma seule espérance de salut. »

Camerino, 13 mars 1491.

Ces délicates paroles ne sont-elles pas le meilleur éloge du directeur et de sa pénitente?

STATION DE CARÊME INTERROMPUE

En l'année 1496, Marc de Monte-Gallo prêchait pour la seconde fois le Carême à Vicence, dans l'église des Servites. Il avait pris pour thème de ses sermons les dix commandements de Dieu, et il en exposa les obligations pendant quinze jours consécutifs avec une telle force de parole, dit un historien de Vicence, que beaucoup, éclairés sur leurs devoirs, se mirent à les pratiquer fidèlement.

Le soir du jeudi de la seconde semaine, encore en pleine santé, il rentra dans l'humble cellule qu'il occupait à l'hospice de Saint-Marcel, tenu par les Conventuels. Il se mit à ramasser dans sa besace ses papiers, ses livres et les objets à son usage, comme s'il eût dû partir le lendemain. Comme on s'en étonnait, il prédit que le terme de sa vie approchait, qu'il laisserait son corps à Vicence, et même que le samedi suivant, jour de saint Joseph, à quatre heures du soir, il entrerait dans sa bienheureuse éternité.

Une terrible angine se déclara quelques heures après et l'on put craindre que les prévisions du Bienheureux ne dussent se réaliser de point en point. Le mal s'aggravant rapidement, le bienheureux Marc reçut avec une grande piété les derniers sacrements, exprima le désir d'avoir pour lieu de son repos le cimetière du monastère observantin de Saint-Blaise-le-Vieux, situé à quelque distance de la ville, et pria ceux qui l'assistaient de lui suggérer jusqu'à la fin l'invocation du doux Nom de Jésus.

Puis, il se fit lire le récit de la Passion selon saint Jean; il en suivit tous les détails avec une religieuse attention, les yeux levés vers le ciel. A ces paroles : « Ayant incliné la tête, il rendit son âme », le moribond, penchant lui-même la tête, exhala son dernier soupir au jour et à l'heure qu'il avait prédits.

A la première nouvelle de son trépas, le peuple se porta en foule à l'hospice des Conventuels et se livra, sans contrainte, à toutes les démonstrations de la plus vive piété envers le serviteur de Dieu. Toutes les lèvres l'appelaient le *Saint*, le *Bienheureux*. On se disputait les objets à son usage et les morceaux de son vêtement. Son corps fut porté comme en triomphe au couvent de Saint-Blaise-le-Vieux, chez les Observants ses frères, escorté par les magistrats, la noblesse et toute la population de Vicence.

Au tombeau du serviteur de Dieu, une femme du bourg Saint-Félix, qui avait la main desséchée, fut guérie par simple contact avec la froide pierre. Ce miracle et d'autres faveurs extraordinaires accrurent de jour en jour la confiance des fidèles. En 1530, quand il fallut transporter la dépouille mortelle du bienheureux Marc de l'église de Saint-Blaise-le-Vieux, vouée à une prochaine destruction, dans celle de Saint-Blaise-le-Neuf, à l'intérieur de la ville, on lui dédia une magnifique chapelle.

Le culte rendu de temps immémorial au bienheureux Marc de Monte-Gallo a été approuvé par le pape Grégoire XVI en 1839, et les diocèses d'Ascoli et de Vicence ont fêté en 1896 le quatrième centenaire de sa mort.

SOURCES CONSULTÉES

Il beato Marco da Monte-Gallo, Francescano Min. Oss., par le P. Candido Mariotti, 1896. — *L'auréole séraphique*, par le P. Léon, O. M. — *Saint Bernardin de Sienne*, par Thureau-Dangin. — *Acta Sanctorum*, au 19 mars. — *Vies de saint Jacques de la Marche, de saint Bernardin de Feltre, de la bienheureuse Baptista Varani*, etc.

SAINT CUTHBERT, ÉVÊQUE

Fête le 20 mars.

Saint Cuthbert, pâtre, voit pendant la nuit l'âme de l'évêque saint Aïdan monter au ciel sous forme de flamme, et prend la résolution de se faire moine.

Saint Cuthbert est né en Angleterre, au VII^e^ siècle.

A l'âge de huit ans, il se divertissait avec les objets futiles qui réjouissent les petits, lorsqu'un bel enfant de trois ans s'approcha, l'exhorta à quitter le jeu et l'oisiveté et à se sanctifier. Cuthbert, trop occupé de ses jouets, n'écouta pas ce langage sérieux et courut vers ses compagnons de plaisir. Alors, l'enfant mystérieux, se couchant sur la terre, pleura si amèrement que Cuthbert et les autres enfants s'empressèrent de le consoler. Le petit inconnu, se relevant, dit à Cuthbert, d'une voix douce et forte, ces paroles qui prophétisaient sa vie: « Très saint prêtre et prélat, pourquoi faites-vous ce qui ne sied pas à votre dignité ? Pourquoi jouer avec des enfants, vous que Dieu réserve à enseigner des vieillards. »

IL SE FAIT PATRE

A la suite de cette apparition, Cuthbert devint sérieux et réfléchi, comme un homme sage, et comprit que Dieu l'appelait à une nouvelle vie. Quittant à huit ans la maison paternelle, il s'enfuit sur la montagne où il se loua comme petit pâtre. Il n'avait plus de famille, mais son père du ciel veillait sur lui; un abcès lui étant survenu au genou, il ne pouvait plus du tout marcher: un ange, sous forme humaine, s'approcha du pâtre, toucha la plaie et il fut guéri. Cependant, Cuthbert n'était point parvenu encore où Dieu daignait l'appeler. Il priait, cherchant la divine volonté; sa prière du soir durait presque jusqu'à l'aurore, et, dans une nuit, il vit comme une flamme qui s'élevait vers le ciel; il eut révélation que c'était l'âme de l'évêque de Durham, Aïdan. Ce saint évêque quittait le monde à cette heure même pour recevoir sa récompense. Cuthbert réveilla ses compagnons, les engagea à louer Dieu avec lui et, dès le matin, épris d'un plus grand désir du ciel, il remettait ses troupeaux à son maître et se dirigeait vers le monastère de Mailros pour demander l'habit.

Le monastère de Mailros avait pour abbé saint Eate et pour prieur saint Boisil. Saint Boisil, voyant venir ce jeune homme de loin, dit à ceux qui l'entouraient, comme Notre-Seigneur

de Nathanaël : Voilà un véritable israélite dans lequel il n'y a pas de malice.

C'était, en effet, un novice plein de bonté ; il surpassa vite tous ses compagnons dans l'étude, les prières, les abstinences. Le prieur, qui avait l'esprit prophétique, lui découvrit un jour ce que Dieu voulait faire de lui dans l'apostolat, et lui annonça qu'il serait évêque. Cuthbert repoussa cette pensée et, à quelque temps de là, le roi Alcfrid, ayant fondé le monastère de Rippon, il y fut envoyé.

LES TROIS PAINS

Son amabilité l'avait fait choisir pour prendre soin des hôtes. Un jour, il reçut un étranger qui, après avoir exercé merveilleusement sa charité, le récompensa en laissant sur la table trois pains d'une admirable blancheur et d'un goût extraordinaire, et disparut. Ces pains révélèrent à tous que le Saint venait d'être honoré de la visite d'un ange. Ceux qui exercent la charité reçoivent toujours la visite d'un ange, car Dieu enrichit toujours ceux qui donnent.

Ces pains étaient au nombre de *trois*, chiffre mystérieux, qui rappelait la Sainte Trinité.

Saint Boisil étant décédé, Cuthbert revint à Mailros en qualité de prieur. La peste ravageait l'Angleterre, elle l'atteignit, et il allait mourir; mais les religieux prièrent avec tant de ferveur qu'il leur fut conservé ; cependant, il lui demeura des infirmités qui enrichirent de mérites le reste de sa vie.

APOTRE

Cuthbert, épris du zèle apostolique, se mit à évangéliser les peuples les plus délaissés, détruisant le culte des démons par ses miracles et obligeant, par la persuasion de sa parole, les pécheurs les plus endurcis à venir se jeter à ses pieds. Pourquoi ne pas espérer qu'en notre civilisation, en proie aux démons, un saint puisse renouveler les prodiges de conversion opérés par le moine de Mailros? Demandons à Dieu qu'il nous envoie des saints. Et pourquoi chacun de nous ne serait-il pas un saint?

Le démon, une fois, alluma un feu imaginaire en l'air pour détourner les auditeurs de Cuthbert; le Saint l'éteignit d'un signe de croix; le mauvais esprit s'empara d'une sainte femme: d'un signe, Cuthbert le chassa. A son passage, les malades, les pestiférés étaient guéris avec de l'eau, de l'huile, du pain bénit, la tempête s'apaisait, l'incendie s'éteignait, il changeait l'eau en vin, vérifiant la parole du Maître : « Vous ferez les mêmes miracles que moi et de plus grands. »

L'abbé du monastère de Mailros, saint Eate, ayant été nommé évêque de Lindisfarne, voulut l'avoir pour gouverner le monastère de sa cathédrale, monastère qui était en même temps son Chapitre; car, depuis que le moine saint Augustin avait conquis l'Angleterre, il n'y avait encore que des religieux pour la conduite de l'Eglise dans tout le pays.

Dans ce ministère qui préparait, sans qu'il le sût, son élévation au siège épiscopal, il se montra l'homme très patient pour les défauts des autres, qui abondent toujours, comme l'on sait; les événements les plus fâcheux ne parvenaient point à rompre son égalité d'humeur, car il avait le plus grand mépris des choses d'ici-bas.

Saint Cuthbert était tellement occupé des autres, qu'il passa souvent deux ou trois jours sans prendre un morceau de pain, parce qu'il n'en trouvait pas le loisir; il ne trouvait pas non plus le temps d'une heure de repos, afin de prêcher, travailler et prier davantage; aussi, quand un religieux se plaignait qu'on l'eût réveillé mal à propos, il ne pouvait comprendre cette réclamation : « Ce n'est pas lui faire tort de l'éveiller, disait-il, car, en rompant le sommeil de quelqu'un, on lui donne le moyen de faire quelque chose de bien, ou d'y penser. »

Il versait tant de larmes à sa messe que ce spectacle devenait une prédication: il avait un sentiment profond de la justice qui l'indignait la vue des vices; mais il pleurait le premier avec tant de douleur les péchés qu'on lui accusait, que les pécheurs étaient épris d'une merveilleuse contrition. »

L'ILOT DE FARNE

Après avoir gouverné plusieurs années le monastère de la cathédrale de Lindisfarne, loin de songer aux dignités qui l'attendaient, il supplia l'évêque de le laisser se retirer dans la solitude pour se sanctifier. L'évêque, qui était un saint ne put résister à une prière qui était surnaturelle, et Cuthbert se retira dans une île de l'Océan, affreusement sauvage, où nul n'avait pu habiter, parce que les démons en faisaient leur retraite et effrayaient les voyageurs par les spectres et les fantômes. L'homme de Dieu savait qu'en éloignant les démons de la contrée, il servirait les âmes encore plus que par la parole. Il réussit, et les pèlerins accoururent nombreux. Alors, pour retrouver la solitude, il éleva près du roc deux murailles qui enfermaient son oratoire et sa cellule de façon à ne voir que le ciel, ne communiquant plus avec les hommes que par une petite fenêtre, qu'il finit par boucher, afin de ne plus converser qu'avec Dieu le jour et la nuit.

Cependant, il serait mort de faim et de soif sur ce rocher, si Dieu ne tenait toujours la promesse de nourrir ceux qui cessent tout travail pour le contempler. Des corbeaux lui apportèrent le pain nécessaire comme au prophète Elie; déjà il avait fait jaillir une fontaine d'eau douce précédemment quand il accueillait les pèlerins.

Les vagues de la mer firent, un jour de tempête, une brèche à la muraille de sa cellule; mais les flots, dociles, amenèrent aussitôt une pièce de bois de douze pieds et telle qu'il la désirait pour réparer leur dégât.

Plus il éloignait les pèlerins, plus ils accouraient. Il ne pouvait s'empêcher de les guérir à travers sa muraille quand ils exposaient leur maladie, et l'on venait encore plus nombreux. Toutefois, ce sont surtout les maladies de l'âme qu'il guérissait; il consolait ceux qui sont tentés en racontant les horribles tentations que l'esprit du mal lui faisait subir ; cette guerre était si violente qu'il s'était vu, disait-il, sur le point de se précipiter de son rocher dans la mer ou d'abandonner sa solitude: car, ajoutait-il, les religieux qui vivent dans l'obéissance ont une voie beaucoup moins difficile et plus sûre que ceux qui affrontent la vie érémitique.

SAINTE ELFLÈDE

Sainte Elflède, sœur du pieux roi Egfrid abbesse d'un nombreux monastère, demandait souvent le secours de ses conseils et de ses prières. Elle tomba gravement malade et, à la

suite de cette maladie, elle eut une cruelle contraction de nerfs. Saint Cuthbert lui envoya sa ceinture, et l'abbesse fut guérie aussitôt, mais elle conserva la ceinture, qui servit depuis à une multitude d'autres guérisons.

Avec cette Sainte, il parlait des choses de Dieu ouvertement; il lui dit que son frère, le roi Egfrid, mourrait deux ans après, mais que ce prince lui imposerait auparavant l'évêché qu'il avait espéré fuir en venant dans cette île déserte.

En effet, à la mort de l'évêque de Lindisfarne, un concile provincial ayant été assemblé en présence du très pieux roi, on décida de choisir pour évêque l'ermite de l'île de Farne.

ÉVÊQUE

Afin de l'obliger à accepter, le roi s'embarqua avec les prélats, et ils vinrent tous ensemble frapper à la porte de l'ermitage. Cuthbert, instruit de leur arrivée, comprit qu'il ne pouvait plus fuir davantage un fardeau que Dieu voulait lui imposer ; il cessa ses résistances et fut sacré.

Le zèle pour le salut des âmes prévalut chez le vieillard sur la faiblesse de l'âge, et on le vit, pendant deux années, renouveler les merveilles de son premier apostolat.

Il parcourait les villages, s'arrêtant chez les pauvres; un jour, il demandait au prêtre qui l'accompagnait s'il n'y avait pas encore en ce lieu quelque personne affligée qu'il n'eût pas consolée, et il vit aussitôt une pauvre femme qui embrassait son enfant sur le point d'expirer; elle avait perdu l'aîné de la peste. Il fut touché, baisa cet enfant, le bénit et le rendit guéri à sa mère.

IL EST NOURRI MIRACULEUSEMENT

Il exerça son zèle bien au delà des bornes de son diocèse, dédiant des églises, visitant des monastères.

Une fois, sur la mer, la tempête ayant éloigné le vaisseau qui portait les vivres, l'évêque et ses compagnons n'avaient rien à manger. Alors, une vague, obéissante, apporta à la surface des eaux trois gros morceaux de chair de dauphin, qui servirent à le nourrir avec sa suite durant trois jours, après lesquels ils abordèrent. Un autre jour, voyageant, guidé par un enfant, dans une longue mission à travers un pays inconnu, il s'égara, et lui et son petit guide succombaient de faim et de fatigue : l'enfant pleurait, l'évêque le rassura.

« Vois-tu cet aigle tout là-bas? si Dieu veut, il peut nous faire apporter par lui des aliments. »

Et l'enfant tomba à genoux en apercevant l'aigle voler rapidement vers eux et laisser tomber sur l'herbe un poisson merveilleux, enlevé aux flots écumants.

On sait le symbolisme du poisson, qui représente le Christ et les âmes sauvées.

Saint Cuthbert apprit par révélation la mort du roi Egfrid, tué dans une bataille contre les Pictes (Écossais), il en donna avis à la reine et pria pour lui.

CUTHBERT SE PRÉPARE DANS LA SOLITUDE A PARAITRE DEVANT DIEU

Une autre vision lui annonça que sa propre mort était prochaine. Il résolut donc de retourner dans la petite île de Farne, afin de se préparer à paraître devant le Juge Suprême. Le jour de Noël, après avoir célébré solennellement les mystères de la naissance du Sauveur, il s'embarqua.

Un des anciens religieux lui demanda, les larmes aux yeux:

« Quand reviendrez-vous?

— Lorsque vous rapporterez mon corps en ce pays. »

En effet, il ne devait plus quitter son rocher. Il se livra à des austérités extrêmes, qui amenèrent, au bout de deux mois, une grave maladie; même à cette extrémité, il ne voulut permettre à aucun religieux de passer la nuit dans l'île, où les démons lui livraient, comme il arrive à la mort, de cruels et terribles assauts, sur ce roc même qu'il leur avait disputé. Ce furent les plus redoutables tentations de sa vie, dit-il au religieux qui l'assista à la fin.

La mer étant devenue mauvaise, on ne put aborder durant cinq jours; on le retrouva encore vivant; mais la mort approchait, il se fit étendre en son oratoire, reçut les derniers sacrements et, comme il allait mourir, il guérit un des religieux qui le servaient et qui était atteint d'une grave dysenterie.

C'était le 20 mars, son âme monta au ciel, brillante de charité comme l'âme de ce saint évêque qu'il avait vu monter sous la forme d'une flamme et qui lui avait marqué le chemin de la vie parfaite.

Que ceux qui auront lu cette vie de Cuthbert soient épris du désir de le suivre.

L'attribut ordinaire de saint Cuthbert est un cygne ou un oiseau aquatique, à cause de son séjour prolongé au milieu des eaux et à cause aussi de la familiarité qu'on lui attribue pendant son séjour sur l'îlot de Farne avec des oiseaux au duvet moelleux qui pullulaient sur ce rocher. On les appelait « les oiseaux de saint Cuthbert »; aujourd'hui, ils sont presque détruits.

Dans une course lointaine, Cuthbert, évêque, conduit par un enfant, s'est égaré; un aigle vient à leur secours.
(Tableau de M. Ernest Duez, au musée du Luxembourg.)

SAINT WULFRAN, ARCHEVÊQUE DE SENS

APOTRE DES FRISONS ET PATRON D'ABBEVILLE

Fête le 20 mars et le 15 octobre.

Saint Wulfran sauve la vie à deux petits enfants que les païens voulaient noyer dans la mer en l'honneur de leurs idoles.

LE FILS D'UN SEIGNEUR NEUSTRIEN

Ulfran ou Wulfran naquit vers l'an 650, à Milly, dans le Gâtinais, ancienne localité située à trois lieues de Fontainebleau. Son père, nommé Vilbert ou Fulbert, occupait un rang distingué parmi les seigneurs de la cour de Neustrie. Le roi Dagobert 1er l'avait tenu en grande estime à cause de son courage et lui avait confié plusieurs missions importantes. Et lorsque Dieu mit le comble à ses vœux en lui donnant un fils, héritier de son nom, Fulbert continuait de donner à Clovis II, fils et successeur de Dagobert, l'appui de sa valeur et de son expérience.

Ses emplois à la cour ne purent l'empêcher de remplir à l'égard de son fils les devoirs d'un père chrétien ; il prit d'autant plus de soin de son éducation qu'il avait remarqué dans le jeune enfant de riches dons et de précieuses qualités.

Il le confia à des personnes doctes et vertueuses. Sous la bienfaisante influence de leurs exemples, aussi bien que de leurs enseignements, le naturel heureux du jeune élève ne fit que se fortifier et s'embellir à mesure qu'il avançait en âge. En même temps qu'il enrichissait son esprit de connaissances utiles et variées, il ornait son cœur des fleurs les plus suaves de la vertu. Sa tendre piété rendait sa science plus utile et plus solide et le préservait de la vanité.

DE LA COUR A L'ÉVÊCHÉ

Ses études achevées, Wulfran, qui entrait alors dans la fleur de l'âge, vint, sur l'appel du roi, rejoindre son père à la cour de Paris. Il sut y servir d'autant mieux son prince, qu'il se montrait plus fidèle à servir son Dieu et à éviter toutes les occasions de péché.

Quelques auteurs assurent même qu'il renonça dès lors aux carrières mondaines pour recevoir le sacerdoce et prendre rang parmi les prêtres de la chapelle palatine. D'autres disent, au contraire, qu'il resta tout simplement parmi ces jeunes seigneurs que les rois, à cette époque, attiraient en grand nombre au palais, près d'eux, pour compléter leur éducation, les former à la guerre et aux diverses charges de la cour du royaume, et se les attacher d'une manière plus étroite.

Il est certain du moins que les vertus du saint jeune homme jetèrent un vif éclat à la cour, où vivait alors sainte Bathilde et que fréquentaient plusieurs saints évêques. Elles lui concilièrent l'estime et l'amour de tous, mais en particulier des princes Clotaire III et Thierry III.

Aussi lorsqu'en 692 Lambert, archevêque de Sens, mourut, Wulfran fut désigné pour lui succéder. Tout le peuple et le clergé de Sens applaudirent à ce choix, car ils connaissaient le mérite et la vertu du nouvel élu. L'entrée du nouveau pontife dans sa ville épiscopale fut saluée par la joie universelle de son peuple. Wulfran seul était effrayé en songeant à la pesanteur du fardeau qu'on venait de mettre sur ses épaules. Il avait conscience de la responsabilité des âmes, et il savait quel compte terrible Dieu réclame de ceux qu'il met à la tête des peuples et auxquels il confie le salut de ses enfants. Rempli du sentiment de son indignité et de sa faiblesse, il demandait à Dieu le secours de ses lumières et de sa grâce.

Ce secours ne lui manqua point.

Durant tout le temps qu'il exerça ses fonctions, Wulfran se montra le modèle accompli de toutes les vertus. Il sut continuer les belles traditions du siège métropolitain qu'il occupait et qui avait compté presque autant de saints que d'évêques. Il prodiguait à son peuple des enseignements pleins de sagesse et de piété. Mais, sachant aussi quelle influence exercent sur les fidèles la vie et les vertus de leurs pasteurs, il joignit toujours à la prédication de la parole celle de l'exemple. La prière fut le soutien de toutes ses œuvres ; il y joignait le jeûne et la pénitence pour la rendre efficace. Doux, patient, affable, il se conquit le respect et l'affection de tous, n'usant de cette salutaire influence que pour conduire les âmes à Jésus-Christ par les voies de la douceur et de la persuasion.

SAINT WULFRAN RENONCE A SON ÉVÊCHÉ POUR ALLER ÉVANGÉLISER LES INFIDÈLES

Déjà plus de sept années s'étaient écoulées dans l'exercice de ces fonctions épiscopales, lorsque Dieu appela son serviteur à un apostolat plus périlleux. Il l'avertit d'aller prêcher l'évangile aux Frisons (Hollandais).

Cachée au nord-ouest de la Germanie sur les rivages de la mer, cette nation vivait encore dans les ténèbres de l'ignorance et de la barbarie, et ses incursions troublaient souvent les frontières de la France. Charles-Martel avait plus d'une fois déjà porté jusque chez elle ses armes victorieuses, mais sans pouvoir la dompter entièrement. Cette victoire était réservée aux pacifiques conquérants de l'Evangile. La France assura le succès des missionnaires en les protégeant contre la violence des Barbares.

La Frise était alors gouvernée par le duc Radbode qui tenait de ses aïeux, par héritage, sa puissance et son autorité.

Wulfran se démit de sa charge et quitta son évêché. Mais, avant de partir pour la contrée dont Dieu lui avait confié l'évangélisation, il alla faire une retraite à l'abbaye de Fontenelle, près de Rouen.

Ce monastère, auquel le saint évêque avait légué sa terre patrimoniale de Milly, était alors gouverné par saint Hibert successeur de saint Ausbert. Wulfran lui demanda quelques-uns de ses religieux les plus fervents pour l'accompagner dans sa mission, si importante pour la gloire de Dieu et le salut des âmes.

Ils s'embarquèrent sur la Seine pour gagner la mer et se rendre de là jusque sur les côtes de la Frise.

Durant le voyage, Wulfran célébrait le Saint Sacrifice toutes les fois que le temps le permettait. Un jour il fait jeter l'ancre dans ce dessein, et le navire s'arrête en face de Thérouanne. Wulfran, déjà revêtu des ornements sacrés, allait commencer la messe, quand le clerc chargé de porter la patène, la laisse tomber à l'eau. Il se jette aux pieds du Saint, tout confus de sa maladresse et lui en demande pardon. Celui-ci le réprimande sévèrement, puis se met à genoux et a recours à Dieu. On voit aussitôt la patène qui a coulé au fond de la mer, revenir miraculeusement sur les eaux où il est facile de la reprendre. Dieu manifesta ainsi la grande sainteté de son serviteur. Le reste du voyage s'effectua très heureusement et nos missionnaires purent bientôt débarquer sur les côtes de Frise. C'était en l'an 700.

ARRIVÉE EN FRISE — PRÉDICATION DEVANT RADBODE

A peine descendu à terre, Wulfran se rendit auprès du duc de la contrée. Il était païen comme tout son peuple. L'évêque missionnaire s'efforça d'éclairer son âme. « Prince, dit-il, vous vous abusez en adorant les idoles. Quelle force, en effet, quelle puissance peuvent résider dans des statues inanimées faites par la main d'un homme et que le feu réduit en cendres. Croyez-moi, le Dieu véritable, celui qu'adorent les chrétiens, n'est pas un dieu de bois ou de métal, mais un Dieu invisible et éternel, un Dieu tout-puissant qui a créé le ciel, la terre, la mer et l'homme lui-même, qui les gouverne et les dirige par sa

toute-puissance, et qui viendra juger le genre humain tout entier. »

Le prince païen s'étonna en entendant un langage si nouveau pour lui; il fut frappé de la différence qui existait entre sa propre religion et celle dont il venait d'entendre exposer quelques points, différence qui était toute à l'avantage de la religion chrétienne. Aussi, bien que lui-même n'osât pas encore se convertir il permit à Wulfran et à ses compagnons de prêcher la doctrine du Christ dans toute l'étendue de ses Etats.

Wulfran se mit aussitôt à l'œuvre. Un des premiers fruits de son apostolat fut la conversion du fils de Radbode qui reçut le baptême et qui mourut quelque temps après.

SACRIFICES HOMICIDES EN L'HONNEUR DES DÉMONS WULFRAN RESSUSCITE UN ENFANT IMMOLÉ

A l'exemple de leur duc, les habitants de la Frise firent aux missionnaires un accueil bienveillant.

Mais beaucoup s'en tinrent là, et sauf quelques-uns qui se convertirent et voulurent être baptisés, la plupart restaient obstinément attachés à leurs vieilles superstitions criminelles et sanguinaires. Les démons avaient tellement enraciné ces abominables usages dans les mœurs de ces populations grossières, que la vue même des miracles opérés par le messager du vrai Dieu n'en touchait qu'un petit nombre.

Une pratique de ces barbares était d'offrir à leurs prétendus dieux des sacrifices humains. Le démon aime l'homicide. Les victimes, plus particulièrement choisies parmi les enfants, étaient désignées par le sort.

Or, un jour que le Saint prêchait au peuple, il vit un de ces enfants conduit par une bande de fanatiques pour être immolé devant une idole.

Radbode lui-même se trouvait à la tête de ceux qui venaient assister au sacrifice.

Saint Wulfran court vers lui, il le supplie d'épargner la vie d'un innocent, et de ne pas immoler aux démons une créature faite à l'image de Dieu. Mais le duc s'excuse sur la loi de son pays et sur l'exemple de ses prédécesseurs. Cependant, vaincu par les instances du zélé missionnaire, il va céder. A cette vue, la foule se récrie contre la faiblesse de son chef. Le missionnaire essaye de la calmer et fait entendre les accents de la douceur et de la raison. La foule lui répond : « Si le Christ que tu nous prêches est assez puissant pour arracher cet enfant à la mort, tu pourras le prendre et en faire un de ses serviteurs; pour nous, nous voulons l'immoler. »

Impuissant devant l'obstination de ces furieux, Wulfran se contente de dire : « Que la volonté de Dieu et non celle des hommes s'accomplisse. » Et il tourne ses regards vers le ciel dans une ardente prière.

Cependant, on attache le malheureux enfant à la potence, et on l'étrangle en présence de la foule.

Deux heures après l'exécution, Wulfran peut enfin s'approcher du cadavre encore suspendu au fatal poteau. Il se jette à genoux en demandant à Dieu la résurrection de l'enfant et le salut de ce peuple obstiné.

Sa prière n'est pas encore achevée que les liens qui retiennent le corps se rompent et l'enfant tombe à terre en s'agitant. Wulfran le prend par la main et le relève plein de vie et de santé.

A la vue de ce prodige, plusieurs se convertissent et demandent le baptême.

Quant au jeune enfant, arraché ainsi à la mort corporelle et à la mort spirituelle, il fut depuis conduit au monastère de Fontenelle, où il devint un fervent religieux et un saint prêtre. Il se nommait Ovon, et excella dans l'art de transcrire les livres.

SAINT WULFRAN MARCHE SUR LES EAUX ET SAUVE LA VIE A DEUX ENFANTS

Wulfran sauva encore deux de ces malheureux enfants dans une circonstance semblable. Désignés par le sort pour être sacrifiés aux idoles, on les avait brutalement arrachés des mains de leur pauvre mère qui ne possédait que ce trésor au monde. Les Frisons avaient plusieurs sortes de supplices pour faire mourir les victimes qu'ils immolaient à leurs dieux. Aux unes, ils tranchaient la tête; aux autres, ils perçaient le cœur; ils brûlaient celles-ci dans les flammes d'un bûcher, en noyaient d'autres dans les flots de la mer. Ainsi ils employaient tour à tour le fer, la flamme et l'eau en l'honneur de leurs dieux qui n'étaient, au fond, que des démons; ils souillaient les éléments créés par Dieu pour notre utilité et notre avantage, par des pratiques horribles et détestables.

Les deux enfants, dont nous avons parlé, devaient périr par l'eau. Le peuple, toujours conduit par l'obstiné Radbode, se rendit, au milieu de danses et de divertissements impies, près du rivage de la mer. Le saint apôtre qui avait tout tenté, mais en vain, afin d'empêcher cet acte abominable, suivait en gémissant cette foule cruelle; il suppliait Dieu de l'éclairer et de la toucher.

Les deux enfants furent déposés dans un endroit que les flots atteignaient au moment du flux afin d'être emportés par les vagues lorsqu'elles se retireraient. Le peuple se mit à quelque distance en arrière pour assister à leur mort.

Il y avait parmi les idolâtres quelques chrétiens qui joignaient leurs prières à celles de leur Père afin que Dieu manifestât sa puissance aux yeux de tous.

Quel ne fut pas l'étonnement général, lorsqu'au moment du flux, on vit les flots monter rapidement comme à l'ordinaire, puis se séparer tout à coup et continuer leur marche, en laissant à sec l'endroit où se trouvaient les deux enfants, tout tremblants de frayeur. Ils étaient comme dans un îlot, plus bas que le niveau des eaux.

L'admiration fut à son comble quand le saint missionnaire, rempli d'une foi pleine d'assurance, se leva et marchant sur les eaux, alla droit vers les deux enfants, les prit par la main et les ramena sains et saufs jusqu'à terre, en continuant à marcher sur les ondes.

Devant un tel miracle, la plus grande partie des païens présents à cette scène se convertit et demanda le baptême.

Wulfran commença par les instruire des mystères de la religion chrétienne, puis il leur administra ce sacrement de régénération et de salut.

ORGUEIL DE RADBODE

Radbode lui-même avait fini par se rendre, et avait voulu être baptisé. Mais, au moment d'entrer dans le baptistère, il s'avisa de demander à Wulfran dans quel lieu se trouvaient en plus grand nombre les ducs ses prédécesseurs et les nobles de son pays, si c'était au ciel qu'on lui pro-

mettait au nom de Jésus-Christ par la grâce du baptême, ou dans les enfers.

« Il est certain, répondit le saint missionnaire, que personne ne peut entrer dans la bienheureuse patrie du ciel, s'il n'a été régénéré par la grâce de Jésus-Christ que vous allez recevoir dans le baptême.

— S'il en est ainsi, repartit le vieux guerrier, j'aime mieux aller en enfer retrouver mes nobles ancêtres que d'aller au ciel avec une poignée de gens de rien. » Et il se retira.

Orgueil insensé, qui lui faisait préférer ses sauvages ancêtres à la très noble compagnie des saints.

La grâce du baptême qu'il avait si follement refusée ce jour-là ne lui fut pas rendue. Plusieurs fois, dans la suite, il eut des velléités de conversion ; elles n'aboutirent pas et il finit par mourir sans baptême. Tant il est vrai qu'il faut être fidèle à la grâce quand elle nous appelle.

WULFRAN REVIENT EN GAULE — IL SE FAIT MOINE

Wulfran continua ses prédications et ses courses apostoliques chez les Frisons.

Dieu ayant enfin amolli ces cœurs farouches et barbares à cause des prières de leur apôtre, la foi ne rencontra plus d'aussi grands obstacles et les conversions se multiplièrent.

SAINT VILLIBRORD, APÔTRE ET CIVILISATEUR DES HOLLANDAIS

Toutefois, comme les Frisons étaient souvent en guerre avec les Francs, les missionnaires français étaient reçus avec beaucoup moins de sympathie que les missionnaires anglais. La Providence y pourvut en envoyant à ce peuple un saint religieux anglais, saint Villibrord, suivi de douze compagnons.

Villibrord fut sacré évêque à Rome, sous le nom de Clément, par le Souverain Pontife, et devint l'apôtre et le civilisateur de la Frise (Hollande), grâce à la protection des princes français.

L'ÉVÊQUE DEVENU MOINE — DERNIERS JOURS DE SAINT WULFRAN

Pendant qu'un moine devenait ainsi évêque de la Frise, l'ancien archevêque de Sens devenait moine. Wulfran, après avoir longtemps semé la sainte parole et cultivé le champ du Père céleste en Frise, revint à l'abbaye Fontenelle, se reposer de ses labeurs apostoliques dans les austérités de la vie claustrale et se préparer à la mort. C'était d'ailleurs continuer son œuvre, mais par d'autres moyens : ceux de l'humilité, de la prière et de l'immolation, qui attirent les grâces de Dieu.

Il prit l'habit religieux âgé de soixante-dix ans, et malgré cet âge avancé, se mit à observer la règle avec une ferveur incomparable, donnant l'exemple à tous. Il châtiait son corps d'une manière très dure, par des jeûnes, des veilles prolongées et d'autres pénitences semblables, couchant souvent sur la dure et passant, durant la nuit, de longues heures en prières.

Sa réputation de sainteté attira près de lui un grand concours de visiteurs, et on voyait souvent des personnes d'une classe très élevée, des nobles, des seigneurs, des princes et même des rois venir frapper à la porte de son humble cellule et solliciter de lui un entretien.

Egalement bon pour tous, il les recevait, leur donnait des conseils et même ne craignait pas de leur reprocher au besoin leurs torts et leurs péchés, les engageant fortement à se repentir et à demander pardon à Dieu.

Il arrivait fréquemment qu'on lui faisait des dons et des présents très riches, mais l'évêque moine s'empressait de les distribuer aux pauvres.

Il y avait dans son couvent un religieux nommé Bertgaud, affligé de paralysie. Wulfran se rendait très souvent auprès du pauvre infirme pour le consoler et le servir. Un jour, il ne trouva rien de mieux, dans son ingénieuse charité, que de le frotter avec de l'huile qu'il avait auparavant bénite. Aussitôt, le malade, qui ne pouvait plus se remuer depuis longtemps, se leva plein de santé.

Cette guérison miraculeuse augmenta encore le respect et la vénération dont on entourait le serviteur de Dieu,

Il fut averti par une vision céleste de sa fin prochaine et mourut chargé d'ans et de bénédictions, vers l'an 726. On l'enterra dans l'église du couvent dédiée à saint Paul.

Neuf ans après, son corps fut trouvé intact ainsi que ceux de saint Vandrille et de saint Ausbert, ensevelis quelques années auparavant près du tombeau où il avait été déposé. On le transféra dans l'église de Saint-Pierre.

L'an 1027, les reliques de saint Wulfran furent données à l'église de Notre-Dame d'Abbeville, qui fut dès lors appelée église de Saint-Wulfran. Depuis cette translation, ce grand Saint a toujours été très honoré en Picardie et de nombreuses faveurs ont été obtenues de Dieu par son intercession.

En 1685, M^lle^ de Mouchy, fille de M. de Mouchy, baron de Vismes, se trouvant en pension au couvent de Berteaucourt, tomba en paralysie, et le mal devint tel qu'elle pouvait à peine remuer et parler. Ce triste état durait depuis plusieurs mois, lorsqu'elle se fit porter devant les reliques de saint Wulfran, pour se recommander à ses prières. Elle fut exaucée sur le champ, elle se leva pleine de santé et s'en retourna au monastère, bénissant Dieu. Elle embrassa la vie religieuse dans ce même couvent, et elle y vivait encore, jouissant d'une bonne santé, quand le P. Giry, à qui nous devons ces détails, écrivit le récit de cette guérison miraculeuse.

Puisse saint Wulfran aider toutes les âmes lentes et tièdes à marcher d'un pas ferme et rapide dans le chemin des vertus chrétiennes.

L'HÉMORROÏSSE, LA CHANANÉENNE, LA SAMARITAINE

SAINTES FEMMES DE L'ÉVANGILE

Fête de sainte Photine (la Samaritaine), le 20 mars.

La Chananéenne insiste auprès du Sauveur pour obtenir la guérison de sa fille.

L'Evangile nous donne très peu de détails sur les femmes qui accompagnèrent le Sauveur pendant sa vie mortelle. Pour certaines même, il se contente d'indiquer leur nationalité sans donner leur nom. Mais la tradition a complété l'Evangile et nous a laissé de précieux détails sur leur origine, l'histoire de leur vie et le récit de leur martyre. C'est cette tradition dont l'autorité est si grande dans l'Eglise que nous nous proposons de suivre dans ces quelques biographies : elle suffira pour nourrir la piété des âmes chrétiennes préoccupées avant tout de l'amour et de la gloire de Dieu.

L'HÉMORROISSE

« Comme Jésus venait d'aborder au rivage et était encore près de la mer, nous dit l'évangéliste, une foule nombreuse s'assembla autour de lui, et il vint alors un chef de la Synagogue, nommé Jaïre, qui, ayant aperçu Jésus, se jeta à

ses pieds, et le supplia, disant : « Ma fille est à la dernière extrémité, venez, imposez vos mains sur elle, afin qu'elle soit guérie et qu'elle vive. » Jésus suivit cet homme, et la foule allait avec Jésus et se pressait autour de lui. Et voilà qu'une femme, malade d'une perte de sang depuis douze ans, qui avait beaucoup souffert de la part de plusieurs médecins et avait dépensé sa fortune en remèdes qui n'avaient servi qu'à augmenter son mal, s'approcha de Jésus, par derrière, et toucha la frange de son vêtement, car elle disait : « Si je touche seulement son vêtement je serai guérie. » Et aussitôt la source de sang tarit et cette femme sentit en elle-même qu'elle était guérie. Mais Jésus, connaissant intérieurement la vertu qui s'était échappée de lui-même, se tourna vers la foule qui le suivait et demanda : « Qui a touché mes vêtements? » Et ses disciples lui répondaient : « Vous voyez la multitude qui vous

Guérison de l'hémorroïsse.

presse de toutes parts et vous dites : « Qui m'a touché ? » Et Jésus cherchait à voir autour de lui celle qui avait fait cela. Mais cette femme, qui savait bien ce qui venait de se passer en elle, saisie aussitôt d'une grande crainte, vint auprès de Jésus, se jeta à ses pieds et lui déclara toute la vérité. Le Sauveur lui dit alors : « Ma fille, votre foi vous a sauvée ; allez en paix, et soyez guérie de votre mal (1). »

Tels sont les termes dans lesquels saint Marc nous raconte la guérison merveilleuse de l'hémorroïsse. Mais d'où était cette femme et que fit-elle après sa guérison? La tradition va nous répondre. Dans la Phénicie, aux pieds du Mont Liban, existe une ville anciennement appelée Laïs. Elle fut détruite lors de la conquête de la Terre Promise par Josué, puis rebâtie par les guerriers de la tribu de Dan, qui lui donnèrent le nom de leur chef. Plus tard, les marchands ou voyageurs païens qui venaient souvent en Phénicie lui donnèrent le nom de leur Dieu Pan et l'appelèrent Panéade. Après la mort d'Hérode, persécuteur des Innocents, Philippe, son fils, eut en partage cette ville qu'il agrandit et dont il changea le nom en celui de Césarée de Philippe. C'est de là qu'était originaire cette femme que Jésus délivra de sa cruelle infirmité.

*
* *

Elle n'eut garde d'oublier un tel bienfait. Elle fit couler en bronze la statue du Sauveur et la sienne, et plaça ce groupe devant la porte de sa maison. Notre-Seigneur était debout, vêtu d'une longue robe, dans une attitude calme et majestueuse ; il présentait la main à l'infirme, à genoux devant lui, les mains élevées dans l'attitude de la prière. Aux pieds de l'image du Sauveur croissait une plante miraculeuse qui avait le pouvoir de guérir toutes les maladies. L'existence de ce bronze ainsi que de la plante miraculeuse nous est attestée par les Pères de l'Eglise et les Conciles. Saint Germain, archevêque de Constantinople, écrivait à Léon l'Isaurien : « Notre-Seigneur était à peine monté au ciel que la femme guérie par lui d'un flux de sang lui dressa une statue en témoignage public de sa reconnaissance. » Après lui, le pape Grégoire II atteste le même fait : « La preuve de la légitimité du culte des saintes images est dans la statue que l'hémorroïsse fit élever à Notre-Seigneur, dans la ville de Panéade, en mémoire de sa guérison miraculeuse, et dans l'herbe propre à guérir toutes les maladies qui croît aux pieds de cette statue. »

Ce précieux monument de filiale reconnaissance, objet de la vénération des chrétiens, fut placé dans un des beaux quartiers de Césarée, où il demeura jusqu'au règne de Julien l'Apostat. Ce prince persécuteur la fit enlever et donna l'ordre de mettre la sienne à sa place. Les païens traînèrent l'image du Sauveur à travers la ville et la brisèrent.

Quant à l'hémorroïsse, nous n'avons pas de détails sur la fin de sa vie. Nous pouvons croire cependant que cette femme, si reconnaissante envers le Sauveur, fit une mort digne des grâces dont elle avait été comblée.

LA CHANANÉENNE

« Jésus, s'étant éloigné des Pharisiens, se retira sur les frontières de Tyr et de Sidon. Et voilà qu'une femme chananéenne, originaire de cette contrée, cria, disant à Jésus : « Ayez pitié de moi, Seigneur, Fils de David, ma fille est cruellement torturée par le démon ! » Jésus ne lui répondit point. Ses disciples, s'étant donc approchés de lui, le priaient, disant : « Renvoyez-la, parce qu'elle pousse des cris derrière nous. » Mais il répondit : « Je ne suis envoyé qu'aux brebis qui ont péri de la maison d'Israël. » Cependant la Chananéenne vint et adora Jésus, disant : « Seigneur, aidez-moi ! » Jésus répondit : « Il n'est pas bon de prendre le pain destiné aux enfants et de le jeter aux chiens. » Mais elle dit : « Il est vrai, Seigneur ; mais les petits chiens mangent les miettes qui tombent de la table de leurs maîtres. » « O femme, lui dit alors Jésus, votre foi est grande ! Qu'il vous soit fait selon que vous le désirez ! » Et à cette heure même sa fille fut guérie (1).

*
* *

La Chananéenne, si pleine de foi et d'humilité, est une figure trop admirable pour que nous la laissions dans l'oubli. La tradition cependant garde sur elle le même silence que l'Evangile. Seule, une humble religieuse, allemande de nation, Catherine Emmerich, nous a laissé sur elle des détails qu'elle avait appris par révélation. Nous suivrons son récit plein de vraisemblance et digne de foi. La Chananéenne était une riche dame, originaire de la ville d'Ornithopolis que Straton et Pline placent entre Tyr et Sidon.

(1) Marc., v, 21-34.

(1) Matth., xv, 21 et s.

Engagée dans le paganisme, elle en suivait peu les rites, et, naturellement vertueuse, distribuait des aumônes aux juifs de la cité : sa fille, d'une beauté remarquable, fut possédée d'un esprit impur : elle-même était courbée d'un côté : quand elle apprit que Jésus passait dans les environs d'Ornitopholis, elle alla demander la guérison de sa fille. Après la scène que nous venons de raconter, Jésus la guérit elle-même de son infirmité. A la vue de ces deux guérisons miraculeuses, un parent de cette femme, qui était paralysé d'un bras, et, de plus, sourd-muet, vint trouver Jésus; il en reçut la santé et s'empressa aussitôt d'aller publier par la ville les merveilles opérées par le Sauveur. Quelque temps après, ce dernier se rendit à Ornithopolis où la femme qui venait de recevoir des faveurs si grandes de Jésus lui prépara un somptueux festin. Les païens de cette ville, venus pour entendre la parole du Maître, furent ravis et consolés de sa doctrine. Quant à la Chananéenne, reconnaissante envers son bienfaiteur, elle fit élever une synagogue pour les juifs de la ville et résolut d'embrasser le judaïsme pour s'adonner au culte du vrai Dieu.

LA SAMARITAINE

Combien le récit de saint Jean sur la Samaritaine est plein de grandeur, de poésie et d'enseignements pour nous! On y voit d'un côté le Pasteur divin qui va chercher la brebis égarée et l'amène avec douceur et mansuétude au bercail, et de l'autre, la brebis rebelle qui fait des efforts pour se soustraire aux volontés du Pasteur, et qui, cédant enfin, devient dans la suite une des meilleures du bercail.

La Samaritaine était de la ville de Sichem, aujourd'hui Naplouse. Elle passait sa vie dans le désordre, lorsque Jésus lui apporta la grâce de la conversion. Le divin Maître venait d'apprendre qu'à la suite des dépositions calomnieuses des Pharisiens jaloux de sa gloire, saint Jean avait été mis en prison par Hérode. De peur qu'on n'attentât à sa vie avant l'heure marquée par son Père, il quitta la Judée et s'en vint en Galilée. Pour y arriver, il lui fallait traverser la Samarie.

Jésus alla donc auprès d'une ville nommée Sichar, et s'arrêta au puits de Jacob : il était environ midi. Le Sauveur, fatigué de la longue route qu'il venait de faire, s'était assis sur le bord du puits pendant que ses disciples étaient allés acheter dans la ville voisine les provisions nécessaires pour le repas.

Une femme samaritaine, nous dit saint Jean, vint sur ces entrefaites pour puiser de l'eau. Jésus lui dit : « Donnez-moi à boire. » A cette demande la femme répondit : « Comment donc, vous qui êtes juif, me demandez-vous à boire, à moi qui suis Samaritaine, car les juifs ne communiquent point avec les Samaritains? » Jésus lui dit : « Si vous saviez le don de Dieu et qui est celui qui vous a dit : Donnez-moi à boire, vous-même peut-être lui auriez demandé, et il vous aurait donné une eau vive. » Cette femme lui dit : « Maître, vous n'avez rien pour puiser, et le puits est profond; comment donc avez-vous une eau vive? Seriez-vous plus grand que notre père Jacob qui nous a donné ce puits où il se désaltéra ainsi que ses enfants et ses troupeaux? » Jésus répondit et lui dit : « Quiconque boit de cette eau aura de nouveau soif, mais celui qui boira de l'eau que je lui donnerai n'aura point soif pour l'éternité; au contraire, l'eau que je lui donnerai deviendra en lui une source jaillissant jusqu'à la vie éternelle. « La Samaritaine dit à Jésus : « Seigneur, donnez-moi de cette eau afin que je n'aie plus soif et que je ne vienne plus puiser en ce lieu. » Jésus lui dit : « Allez, appelez votre mari, et venez ici. » Cette femme répondit : « Je n'ai point de mari. » Jésus lui dit : « Vous avez bien dit : Je n'ai point de mari, car vous en avez eu cinq et celui que vous avez maintenant n'est point le vôtre. En cela vous avez dit la vérité. » Cette femme lui dit : « Seigneur, je vois que vous êtes un prophète. Nos pères ont adoré sur cette montagne (le mont Garizim), et vous dites que Jérusalem est le lieu où il faut adorer. » Jésus lui dit : « Femme, croyez-moi, l'heure vient où vous n'adorerez le Père ni à Jérusalem, ni sur cette montagne. Vous adorez ce que vous ne savez pas; nous autres, nous adorons ce que nous savons, parce que le salut vient des Juifs. Mais l'heure vient et elle est déjà venue, où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité. Car le Père veut que ses adorateurs l'adorent ainsi. Dieu est esprit, et ceux qui l'adorent doivent le faire en esprit et en vérité. » Cette femme lui dit : « Je sais que le Messie doit venir; lorsqu'il sera venu il nous annoncera toutes choses. » Jésus lui dit : « Je le suis moi qui vous parle. » Et voilà que les disciples de Jésus arrivèrent et furent très étonnés de voir que leur Maître parlait avec une femme; aucun d'entre eux cependant, n'osa lui demander : « Que voulez-vous, » ou bien : « Pourquoi vous entretenez-vous avec elle (1)? »

Tout hors d'elle-même, transportée d'enthousiasme d'avoir trouvé le Messie, la Samaritaine, oubliant l'objet de son voyage, laisse sa cruche au bord du puits et court à la ville annoncer la grande nouvelle : « Venez voir, disait-elle partout, un homme qui m'a raconté tout ce que j'avais fait. » A sa parole, les habitants de Sichem vinrent auprès de Jésus et le prièrent de demeurer dans leur ville. Il y demeura deux jours, pendant lesquels, par ses prodiges et sa doctrine, il convertit un grand nombre de Samaritains.

*
* *

Quant à la femme qui venait d'avoir un si sublime entretien avec le divin Maître, chrétienne, d'un dévouement sans mesure et d'une foi inébranlable, elle exerça un véritable apostolat sur sa famille tout entière, et eut le bonheur de confesser la foi du divin Pasteur qui l'avait ramenée au bercail.

La tradition unanime de l'Orient et de l'Occident nous a révélé son nom. Elle s'appelait Photina. Sa fête est célébrée le 20 mars. Voici en quels termes l'annonce le martyrologe romain : « Le même jour (20 mars), les saints : Photina la Samaritaine, Joseph et Victor, ses fils; et en même temps, Sébastien, général; Anatolius, Photius, ainsi que Photidis, Parascérès et Cyriaque, ses sœurs, qui, tous, ayant confessé le Christ, obtinrent la palme du martyre. »

Les ménologes de l'Eglise grecque donnent encore plus de détails sur la Samaritaine. Après avoir donné les noms que nous avons cités plus haut, ils ajoutent : « Au temps de Néron, et après la mort de saint Pierre, Photina vint à Carthage où elle prêcha Jésus-Christ. »

Son fils, Victor, ayant obtenu le commandement de l'armée, reçut l'ordre d'aller en Gaule

(1) JOAN., IV.

Entretien de Notre-Seigneur avec la Samaritaine au puits de Jacob.
(Tableau du Guide.)

et d'y massacrer les chrétiens. Il n'obéit pas à l'empereur, encouragea les fidèles et convertit un de ses collègues, Sébastien, général comme lui.

Quand il apprit cela, Néron le rappela à Rome, où il fit venir aussi sa mère et son frère. Là, il leur fit subir d'affreux supplices; aux uns, il arrachait les yeux, il exposait les autres aux morsures des bêtes venimeuses, ou bien les suspendait au-dessus d'un foyer brûlant, tandis que les bourreaux leur déchiraient la peau avec des ongles de fer. Après avoir écorché sainte Photidis, sœur de Photina, on l'attacha à deux arbres pliés l'un contre l'autre qui, en se séparant, la partagèrent en deux.

Quant à la Samaritaine, elle resta longtemps dans la prison où elle s'endormit dans le Seigneur.

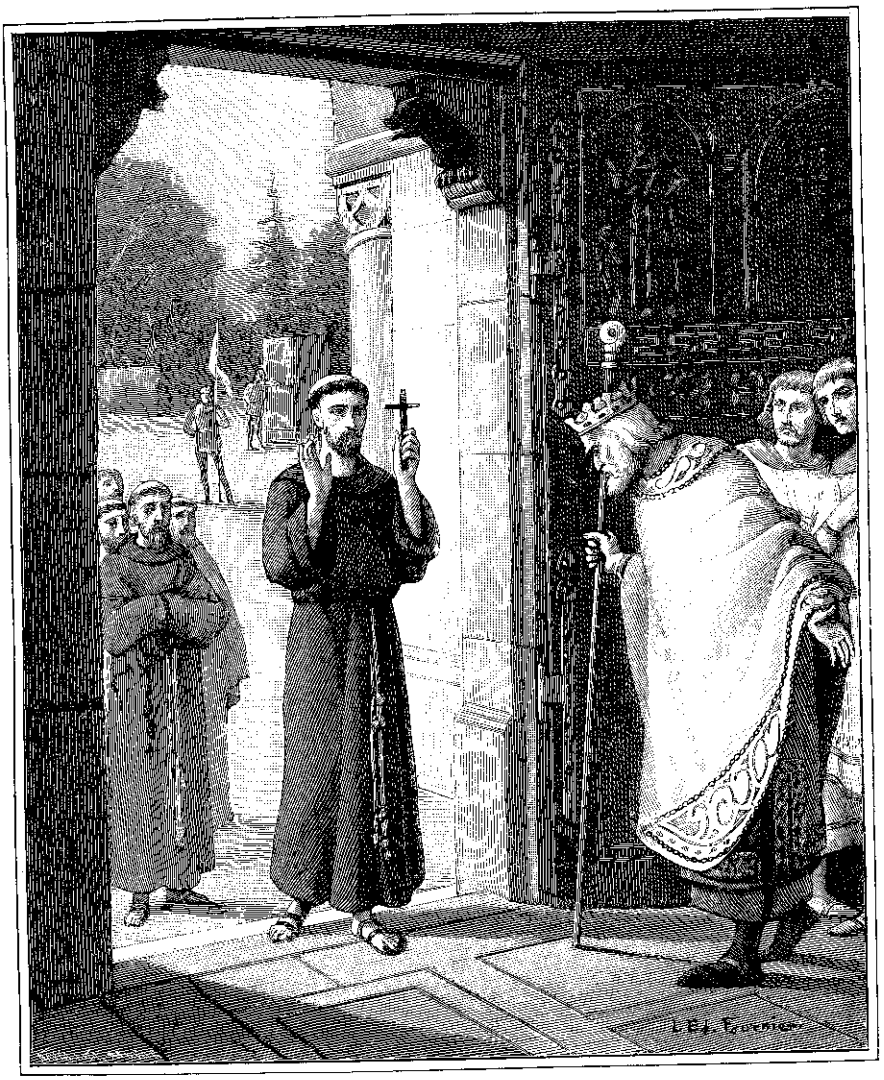
Quelques-unes de ses reliques, précieusement recueillies et mises, dans la suite, en possession de l'empereur Rodolphe II, furent données, par ce dernier, à saint François de Borgia, en 1587. Elles furent ensuite confiées à la maison professe des Jésuites de Lisbonne. La tête de sainte Photina est à Rome. « La tête de la Samaritaine, dit Baronius, est gardée à Rome, dans la basilique de saint Paul, par les religieux du Mont Cassin. »

« Cette sainte femme, dit encore Cornélius à Lapide, brûlant d'amour pour son Sauveur, appela ses compatriotes à reconnaître le Messie qu'elle-même avait reconnu. C'est pourquoi sa tête est religieusement conservée à Rome, à la basilique de saint Paul, où elle m'a été montrée parmi d'autres saintes reliques. »

LE BIENHEUREUX JEAN DE PARME

SEPTIÈME GÉNÉRAL DE L'ORDRE DES FRÈRES MINEURS

Fête le 20 mars.



Saint Louis reçu par le bienheureux Jean de Parme au couvent franciscain de Sens.

DÉBUTS DE JEAN DANS L'ORDRE DES FRÈRES MINEURS

En 1208, en l'année même où François d'Assise, laissant le monde, embrassait la sainte pauvreté et jetait les fondements de son Ordre, naissait à Parme, dans la Haute-Italie, une autre gloire des Frères Mineurs, Jean Buralli, plus connu dans la suite sous le nom de Fr. Jean de Parme.

Sa première éducation fut faite par son oncle, curé de l'église Saint-Lazare et aumônier d'un hôpital pour les lépreux.

A douze ans, à l'âge des premières et fortes impressions, l'enfant eut la bonne fortune de voir de ses yeux le grand saint François, alors dans tout l'éclat de la renommée que lui attiraient son genre de vie, ses travaux apostoliques et ses miracles. A Parme comme ailleurs, le *poverello* prêcha, le plus souvent en plein air, au coin des rues, monté sur une borne — aujourd'hui

encore, dans l'église des Saints-Cosme-et-Damien, une pierre, munie de son inscription, revendique l'honneur de lui avoir ainsi servi de piédestal; — il convertit et il guérit, et, de plus, en souvenir de son passage, il fonda un monastère.

Le petit Jean n'oublia point ce qu'il avait vu et entendu. Quand vint le moment de se choisir une carrière, il se joignit aux fils de saint François et entra tout d'abord au couvent de Parme.

Après sa profession, on le mit aux études. Ce n'est point qu'il ne fût déjà très instruit; il avait reçu les fortes leçons de son oncle et longtemps fréquenté ces célèbres écoles de Parme, d'où était sorti avant lui saint Pierre Damien. Il avait même enseigné quelque temps la logique, et ses élèves dans le siècle l'appelaient communément *maestro Giovannino*, « maître Petit Jean ».

Il est probable qu'on l'envoya, comme on faisait alors pour les meilleurs sujets de l'Ordre, achever ses études à l'Université de Paris.

Ordonné prêtre et employé au ministère de la prédication, il y acquit un renom qu'il ne cherchait pas, son zèle n'ayant en vue que le bien des âmes, et, dans les villes où il passait, à Rome même, des prélats et des cardinaux lui faisaient l'honneur d'aller l'entendre.

Son succès ne fut pas moins réel dans l'enseignement. Dans les diverses écoles, on vantait la science du théologien de Parme. La célèbre Université de la Sorbonne le réclama bientôt pour expliquer le *livre des Sentences*, et il fut le premier Italien qui occupa à Paris une chaire publique; enfin, le Concile général, réuni à Lyon en 1245 par le pape Innocent IV, l'accueillit comme un de ses plus utiles auxiliaires.

En cette assemblée, Jean de Parme était l'unique représentant de l'Ordre des Frères Mineurs, et il y tenait la place du Maître général, Crescent de Jesi, que son grand âge et ses infirmités rendaient incapable d'y prendre part.

Ce choix montre bien l'estime dont jouissait alors le bienheureux Jean, et tout faisait pressentir qu'il serait, dans un prochain avenir, appelé à porter à son tour le poids du généralat.

IL EST ÉLU GÉNÉRAL DE L'ORDRE

Quand fut déposé Crescent de Jesi, vingt ans seulement après la mort du patriarche d'Assise, l'Ordre franciscain était dans le désarroi. Deux partis le divisaient déjà : celui des tièdes et celui des fervents. Le premier s'était constitué sous le gouvernement du fameux Fr. Elie, le successeur immédiat de saint François, qui, infidèle à sa mission, avait laissé le relâchement s'introduire, et apporté à la règle du fondateur des adoucissements qui tendaient à en détruire l'esprit.

Plusieurs Maîtres généraux s'étaient efforcés, il est vrai, de remédier au mal, mais leur passage avait été trop rapide, ou encore, comme Crescent de Jesi, ils manquaient de l'énergie suffisante pour opérer une salutaire réforme.

Aussi les bons religieux applaudirent-ils d'une commune voix au choix qui fut fait en 1247, par le Pape lui-même, de Jean de Parme pour le gouvernement général de l'Ordre. « Qu'il soit le bienvenu, quoiqu'il vienne un peu tard, » dit à cette nouvelle le bienheureux Egidius, l'un des premiers compagnons de saint François, affligé des désordres dont il était le témoin.

TRAITS D'HUMILITÉ — LE LIT PAPAL VISITES RÉGULIÈRES

Nous avons un témoin fidèle de la vie de notre Bienheureux dans le Fr. Salimbene de Parme, son compatriote, son parent et son ami, et l'auteur d'une précieuse chronique, longtemps oubliée parmi les manuscrits de la bibliothèque vaticane, et mise au jour pour la première fois en 1857.

Voici, d'après cet intéressant document, comment s'y prit Jean de Parme pour réformer son Ordre.

C'est tout d'abord en donnant l'exemple de la plus parfaite humilité : telle était son abnégation, qu'oubliant son rang élevé, lorsque l'heure était venue pour les Frères d'éplucher les légumes à la cuisine, il se rendait lui-même à cet exercice et travaillait comme le dernier Frère convers. « J'atteste ce fait que j'ai vu plusieurs fois de mes yeux, dit le chroniqueur.

» Un jour que le Bienheureux visitait le couvent de Tarascon, son secrétaire vint le trouver le soir comme il achevait son oraison, et, le conduisant à sa chambre à coucher où il y avait plusieurs lits, lui dit : « Mon Père, voilà » le lit qui vous a été préparé. — Mon fils, c'est » un lit de Pape, répondit le Général. Jamais Jean » de Parme ne reposera sur ce lit. » Et il choisit, poursuit Salimbene, celui qui m'avait été destiné. Comme je le lui faisais remarquer : « Mon » fils, me dit-il, je vous laisse le lit papal. » Je résistai d'abord, mais le Général insista et je dus obéir. »

A l'influence de l'exemple, Jean de Parme joignit celle des conseils, des exhortations et des actes d'autorité. Il fut le premier parmi les Généraux qui visita l'Ordre entier et en parcourut toutes les provinces. On peut dire qu'il était infatigable : douze compagnons avaient pour mission de l'accompagner, non tous ensemble, car ils n'eussent pu suffire à tant de courses et de travaux, mais à tour de rôle. Le Maître général marchait toujours à pied, vêtu d'un habit pauvre et grossier et suivi d'un ou deux de ses religieux.

Si accablé qu'il fût à son arrivée dans l'un de ses couvents, il récitait néanmoins toujours l'Office divin à genoux ou debout, tête découverte, dans le plus grand recueillement. En cela, il était parfait imitateur de saint François, qui ne voulut jamais, lorsqu'il disait l'office, s'appuyer contre la muraille ou contre un pilier, et qui, en voyage, s'arrêtait pour le réciter plus posément, disant que si le corps s'asseyait pour prendre sa nourriture, à plus forte raison l'âme avait besoin de calme et de tranquillité pour prendre sa réfection céleste.

Il se présentait ordinairement dans les maisons de son Ordre comme un religieux étranger, sans décliner tout d'abord ses titres de Maître général et de visiteur, afin de mieux observer toutes choses. Puis, se faisant connaître, il encourageait le bien et exhortait avec douceur à réformer tel ou tel point, moins conforme à l'esprit et aux règles de l'Ordre.

Ses biographes le représentent comme un homme gracieux, toujours souriant, de manières avenantes, d'un caractère doux et patient. Ce qui ne l'empêchait pas d'user souvent de fermeté. Il tenait à agir par lui-même et à habituer ses Frères à une parfaite obéissance.

L'année de son élection, étant venu à Sens où il avait convoqué un Chapitre provincial, le ministre de la province de France lui dit : « Mon Père, nous avons examiné et approuvé quarante religieux qui étaient venus au Chapitre pour obtenir l'office de la prédication. Nous leur avons accordé cette permission, puis

nous les avons renvoyés dans leurs couvents afin de ne pas grever la maison du Chapitre par la présence d'un trop grand nombre de religieux.

— Le pouvoir que vous avez accordé, répondit sévèrement Jean de Parme, n'appartient au ministre provincial et aux définiteurs qu'en l'absence du Maître général. Je ratifie l'examen fait par vous, mais je veux que tous ces religieux que vous avez renvoyés soient rappelés pour recevoir de moi leur obédience, selon ce qui est prescrit dans la règle. »

Ainsi fut fait; les quarante religieux revinrent, reçurent régulièrement leurs pouvoirs, et, loin de scandaliser ou de susciter des murmures, cet acte d'autorité rappela seulement les supérieurs et les inférieurs à la stricte observance des règles.

SYMPATHIE DE DEUX ROIS
SAINT LOUIS DANS UN COUVENT FRANCISCAIN

Le Bienheureux parcourut pendant les trois premières années de sa charge l'Angleterre, la France et la Bourgogne.

En Angleterre, le roi Henri III lui témoigna beaucoup d'égards; il se leva de table dès qu'il apprit sa venue et sortit en toute hâte pour aller au-devant de lui. Ses courtisans lui reprochaient cette condescendance envers un pauvre religieux, mais le roi leur fit cette réponse pleine de foi : « On ne s'humilie jamais lorsqu'on honore les saints. »

En France, les sympathies du roi saint Louis furent acquises à Jean de Parme dans une visite que ce prince fit au couvent franciscain de Sens vers la Pentecôte de l'année 1248, au moment de la tenue du Chapitre provincial. Ici, nous ne pouvons nous empêcher de citer le chroniqueur contemporain présent à cette scène, ne voulant rien enlever à l'intérêt de sa narration :

« Dès qu'on fut informé de l'approche du roi de France, les Frères Mineurs vinrent à sa rencontre. Fr. Eudes Rigauld, docteur de l'Université de Paris et archevêque de Rouen, revêtit ses habits pontificaux pour aller au-devant du roi. Je marchais à ses côtés : il était troublé et se hâtait fort, parce que ses préparatifs l'avaient retardé.....

» Le roi me parut grêle et délicat, d'une taille moyenne, ayant une figure angélique et un abord gracieux. Il venait à l'église des Frères Mineurs, non avec une pompe royale, mais en habit de pèlerin, ayant en main le bourdon et portant une pèlerine qui ornait très bien les épaules royales. Il venait, non point à cheval, mais à pied. Et les trois comtes, ses frères, le suivaient avec un vêtement semblable et une égale humilité. Le roi faisait plus de cas des prières et des suffrages des pauvres que du cortège des grands; aussi, son esprit de dévotion et son maintien recueilli lui donnaient plutôt l'air d'un religieux que d'un homme de guerre.

» Entré dans l'église des Frères Mineurs, il fit très dévotement la génuflexion et se mit en prières devant l'autel. Comme il sortait de l'église, je me trouvais sur le seuil auprès de lui.....

» Dès que nous fûmes réunis dans la salle du Chapitre, le roi prit la parole pour nous recommander sa personne et ses frères, la reine sa mère, et tous ceux qui l'accompagnaient; puis, se mettant dévotement à genoux, il sollicita les prières et les suffrages des Pères du Chapitre. Quelques-uns des religieux français qui étaient à mes côtés furent si émus en l'entendant qu'ils pleuraient avec abondance de larmes.

» Fr. Jean de Parme, à qui il appartenait de répondre au roi, s'exprima en ces termes: — Notre roi et seigneur, notre bienfaiteur et notre père veut bien se mêler à l'assemblée des pauvres ; il vient avec humilité et bonté, non pour nous demander de l'or ou de l'argent — ses trésors, grâce à Dieu, en sont suffisamment pourvus, — mais pour solliciter nos prières et nos suffrages auxquels il a droit à tant de titres; vous le voyez, mes Frères, entreprendre un pèlerinage et une croisade qui doivent procurer l'honneur de Notre-Seigneur Jésus-Christ.....

» Comme le seigneur roi a toujours été le principal bienfaiteur et défenseur de notre Ordre, tant à Paris que dans tout son royaume, il est juste et convenable que nous répondions à son désir. Je ne prescrirai aux religieux français aucune obligation à cet égard, je sais qu'ils sont disposés à faire beaucoup plus que je ne saurais leur imposer. Mais, comme je dois visiter les couvents de l'Ordre entier, j'ai résolu de prescrire à chaque prêtre la célébration de quatre messes, en l'honneur du Saint-Esprit, de la Croix, de la Bienheureuse Vierge Marie, et de la Très Sainte Trinité. Et s'il arrivait que le roi fût rappelé de ce monde, on y joindrait de nouveaux suffrages. Si cela ne répond pas entièrement à son désir, que le seigneur roi daigne prescrire lui-même ce qu'il lui plaît, car nous sommes tous prêts à lui obéir.

» Le roi remercia Fr. Jean de Parme et eut sa réponse pour si agréable qu'il désira en avoir la confirmation par lettres munies du sceau du Général. Et il en fut fait ainsi. Or, ce jour-là, le roi prit son repas avec la communauté et en fit tous les frais. Invité à prendre place à côté du roi, le Général déclina cet honneur en présence de la noble et digne société qui entourait le prince; cet incident fut pour tous le sujet d'une grande édification..... Le jour suivant, le roi poursuivait sa route (1). »

L'exemple donné par le pieux roi serait à comparer avec la conduite de ceux qui sont les successeurs de saint Louis à la tête de la France, de nos gouvernants actuels, soucieux avant tout d'expulser les religieux et de traduire devant les tribunaux les religieuses.

LE FRÈRE CHARITABLE — UN EXAMEN RIGOUREUX

De France, le zélé visiteur passe en Bourgogne, puis en Provence. A Tarascon, il vénère les reliques de sainte Marthe, dont les chanoines lui présentent à baiser un bras.

Fr. Salimbene a encore, relativement au séjour du Bienheureux en cette ville, un trait à raconter :

« Le soir, nous dit-il, je récitai Complies avec le Général, puis, bien que les lits fussent déjà préparés pour lui et pour les religieux qui l'accompagnaient, il se retira dans le cloître pour faire oraison. Ses compagnons n'osaient point aller prendre leur repos avant le Général, et moi, voyant la peine qu'ils en éprouvaient, j'allai auprès de lui (car il était très familier avec moi, étant de la même ville et allié à ma famille) et le trouvant en prière dans le cloître, je lui dis : « Mon Père, ces Frères sont très fatigués du » voyage; ils voudraient dormir, mais ils n'osent » aller prendre leur repos si vous ne venez » aussi. » Alors il me dit : « Allez, et dites-leur

(1) *Chronique du Fr. Salimbene de Parme*, traduite par le R. P. Léon, O. M., dans l'*Auréole séraphique*.

» de ma part qu'ils aillent prendre leur repos » avec la bénédiction de Dieu. »

A Arles, le Bienheureux témoigna, par sa sévérité, de l'importance qu'il attachait à l'office de la prédication.

Deux de ses fils viennent le trouver : c'étaient le Fr. Salimbene et un de ses compagnons, nommé Johannin, tous deux de Parme, qui demandaient à être admis comme prédicateurs.

Escomptaient-ils sa bienveillance spéciale à titre de compatriotes? Peut-être. En tout cas, le Maître général ne fit à cette circonstance aucune attention. Il leur dit :

— En vérité, seriez-vous l'un et l'autre mes frères selon le sang, vous n'obtiendriez de moi cet office qu'après avoir passé par le glaive de l'examen.

Fr. Johannin ne perdit point contenance.

— S'il est nécessaire de subir un examen, répondit-il, daignez permettre que Fr. Hugues de Digne nous interroge.

— Je ne le veux pas, dit le Général, parce que le Fr. Hugues de Digne — (c'était l'un des plus saints et des plus savants personnages de son temps) — est votre ami et qu'il vous épargnerait. Appelez-moi le lecteur et le répétiteur de cette maison; je vous ferai examiner séparément par chacun d'eux et ils me diront si l'on vous juge dignes à remplir cet office.

Hélas! à ce terrible tribunal, l'un des deux fut déclaré insuffisant. C'était le Fr. Johannin. Le Maître général s'employa à le remettre et lui dit pour le consoler :

— Ce qui est retardé n'est pas refusé pour toujours. Appliquez-vous encore à l'étude, mon fils, et vous réjouirez mon cœur.

LÉGATION EN ORIENT

Le bienheureux Jean de Parme se disposait à aller en Espagne; le Souverain Pontife, Innocent IV, l'arrêta et l'investit d'une délicate mission auprès des Grecs (1249).

On espérait à ce moment une réconciliation entre les deux Eglises: des négociations près de l'empereur Jean Vatace et du patriarche Manuel semblaient sur le point d'aboutir; il s'agissait de rallier à la cause de l'union les principaux membres du clergé grec et les autres grands personnages de l'empire. Jean de Parme se rendit en qualité de légat, muni de pleins pouvoirs, à Nicée, où résidait l'empereur.

Il était précédé de lettres de Rome, qui l'annonçaient comme *l'ange de la paix*. Pendant deux ans, il eut à cœur de dissiper les préjugés, de démêler les innombrables subtilités dans lesquelles les Grecs s'efforcèrent constamment de l'envelopper; en même temps, il offrait à tous l'édification d'une vie mortifiée; le Fr. Gérard, l'un de ses compagnons de voyage, rapporte aussi qu'un jour où il prêchait au peuple sur la principale place de Constantinople, il s'arrêta tout à coup et annonça à ses auditeurs que le roi de France, saint Louis, venait de tomber, lui et son armée, au pouvoir des Sarrasins. On remarqua le jour et l'heure où le Bienheureux faisait cette prédiction et l'on put se convaincre bientôt qu'il n'avait dit que trop vrai.

Mais, ni sa science, ni sa sainteté, ni même l'extase et le don de prophétie dont il aurait joui, n'émurent les Grecs au point de les convertir à l'union avec Rome, et l'histoire est là pour témoigner que Jean de Parme échoua en Orient comme tant d'autres. Ses discussions et ses exhortations demeurant sans effet devant la mauvaise foi des orthodoxes, il prit le parti de revenir à Lyon, aux pieds d'Innocent IV, pour lui rendre compte de sa mission (1251).

L'empereur Jean, qui l'avait en haute estime, voulait le charger de présents. Le Bienheureux les refusa comme saint François avait jadis refusé ceux du sultan d'Egypte.

RETRAITE DE TRENTE-DEUX ANS — SAINTE MORT

Après dix années fructueuses consacrées presque entières à la restauration de la parfaite observance, le Général demanda au Chapitre, réuni à Rome le jour de la Purification de l'an 1257, à déposer le fardeau qui chargeait depuis si longtemps ses épaules. Ministres provinciaux et custodes se récrièrent devant cette proposition inattendue; ils restèrent même un jour sans procéder aux affaires du Chapitre, espérant ainsi triompher des résistances de l'humble Maître général. Ce fut en vain; il exposa si fortement les motifs de sa renonciation que l'assemblée lui dit enfin, quoique à regret : « Père, vous avez visité l'Ordre, et vous connaissez le mérite de chaque religieux; nommez-nous donc celui que vous estimez le plus digne de vous succéder. »

Le bienheureux Jean de Parme se connaissait en hommes; celui qu'il désigna comme le plus saint et le plus capable était le P. Bonaventure, qu'on a regardé à bon droit comme le second fondateur de l'Ordre franciscain.

Pour lui, heureux de se voir déchargé, il se retira à Grecio, dans ce poétique ermitage où l'on dit que saint François dressa à Noël la première crèche représentant celle de Bethléem.

Il y vécut encore trente-deux ans, favorisé de dons célestes. Il manquait un jour de servant de messe. Un religieux inconnu, d'aspect angélique, se présenta pour répondre aux prières. Sur ces entrefaites, le Frère convers chargé de servir, voyant sa place prise, s'étonne et se retire. Pendant la journée, le Bienheureux lui dit : « Soyez béni, mon fils, aujourd'hui vous m'avez servi la messe avec beaucoup de révérence, et, à cause de vous, je le pense, le bon Dieu m'a accordé de grandes consolations pendant le Saint Sacrifice.

— Ce n'est pas moi qui vous ai assisté ce matin, mais un étranger d'aspect admirable. »

On ne put savoir quel avait été ce servant de messe improvisé. Sans chercher davantage à éclaircir le mystère, Fr. Salimbene atteste, dans sa Chronique, qu'il fut témoin de bien d'autres merveilles. « Mais il faut les taire, dit-il naïvement, car l'Ecriture ne veut point qu'on loue un homme avant sa mort. Or, Fr. Jean de Parme est encore vivant, car Dieu a daigné prolonger ses jours, et nous écrivons ceci en l'an du Seigneur 1284, la quatrième année du pontificat de Martin IV..... »

Avant de mourir, le Bienheureux eût voulu retourner en Orient, lorsqu'il apprit que les Grecs, naguère réconciliés avec l'Eglise au Concile de Lyon, venaient de repasser au schisme. Mais Dieu prévint ses désirs et l'appela à lui, le 20 mars 1289. Le corps du bienheureux Jean de Parme est conservé à Camerino.

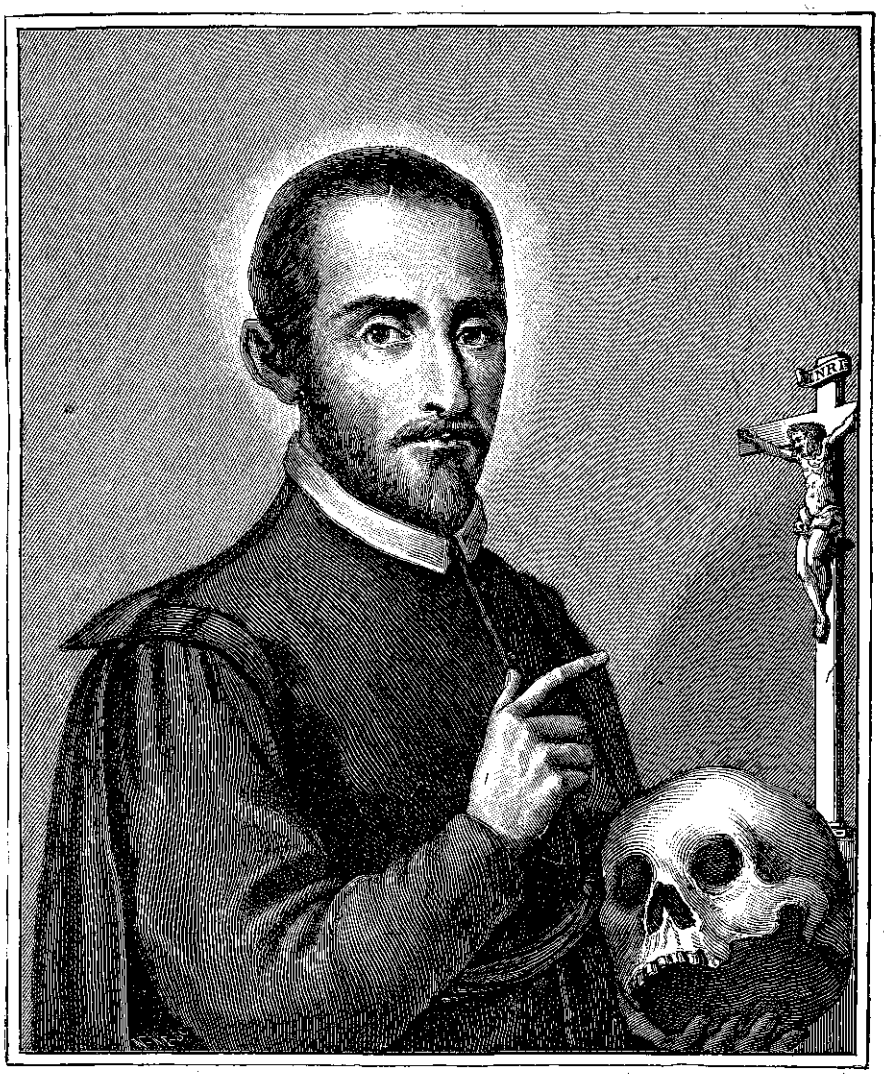
*
* *

(D'après la vie du Bienheureux Jean de Parme, dans l'*Auréole séraphique*, du R. P. Léon, O. M., et la *Vita del Beato Giovanni da Parma*, par le Fr. Louis de Parme, Quaracchi, 1900.)

LE BIENHEUREUX HIPPOLYTE GALANTINI

FONDATEUR DE LA CONFRÉRIE DE LA DOCTRINE CHRÉTIENNE, EN ITALIE

Fête le 20 mars.



Le bienheureux Hippolyte Galantini.

ADMIRABLE PRÉCOCITÉ

Hippolyte Galantini, l' « apôtre de Florence », était fils d'un pauvre tisserand en soie. Il naquit prématurément, deux mois avant terme, le 14 octobre 1565, et faillit mourir en naissant. Baptisé en toute hâte, il triompha de cette première crise, mais son tempérament demeura toujours frêle et délicat.

Son intelligence s'ouvrit, elle aussi, avant le temps, et à cinq ans, prédicateur en herbe, on le voyait monter sur une borne pour répéter à ses petits compagnons les vérités qu'il avait entendues au sermon. Peu d'années après, les Pères Jésuites, frappés de ces dispositions précoces, le chargèrent d'apprendre le catéchisme à d'autres enfants des écoles : il y réussit au gré de tous, malgré son jeune âge. Pourtant, il n'avait guère eu le loisir d'étudier les lettres humaines, car son père, chargé d'une nombreuse famille et n'ayant d'autre ressource que son métier de tisserand, l'avait obligé de bonne heure à travailler auprès de lui.

Hippolyte n'avait que neuf ans quand on le jugea digne de faire sa Première Communion. Dès ce moment, il consacra chaque jour plusieurs heures à la prière, et tandis que ses doigts lançaient la

navette, son cœur s'élevait vers Dieu, ses lèvres récitaient d'heure en heure l'*Ave Maria;* il faisait régulièrement son examen de conscience, et s'efforçait de correspondre aux moindres grâces. D'ordinaire, il ouvrait devant lui, sur son métier, une vie de saint ou quelque ouvrage spirituel sur lequel il jetait de temps en temps les yeux pour y puiser une bonne pensée.

Il eut beaucoup à souffrir du mauvais vouloir de son père, excellent homme d'ailleurs, mais peu à même de comprendre les attraits surnaturels de son fils, et plus ami de l'ouvrage fait que des longues oraisons. Pour détourner Hippolyte de ses pieuses pratiques, Filippo Galantini s'avisa de lui fixer une somme de travail qui lui enlèverait, pensait-il, tout loisir : vingt-quatre brasses de soie à fournir chaque semaine. Le samedi venu, le jeune homme avait rempli sa tâche et se trouvait n'avoir omis aucun de ses exercices. Le père n'en devint que plus exigeant et accrut la dose : grâce à une activité qui tenait du prodige, Hippolyte put faire face à tout. Ce que voyant, Filippo se relâcha enfin de ses rigueurs et laissa son fils agir au gré de ses saintes inspirations.

Pressé du désir d'une vie plus parfaite, le pieux jeune homme sollicita l'habit des Capucins : on trouva le postulant trop jeune, trop dépourvu de santé, et toutes ses démarches en ce sens échouèrent. Il comprit alors que Dieu le voulait dans le siècle, et se mit résolument à pratiquer dans la maison paternelle les vertus d'un religieux.

FONDATION DE LA DOCTRINE CHRÉTIENNE

Les Pères de la Compagnie de Jésus continuaient de lui demander chaque dimanche des répétitions de catéchisme : c'était merveille de voir cet enfant de douze ans, la croix dans une main, de l'autre agitant une clochette, parcourir les rues et les places de Florence, rassembler les enfants et, les conduisant à l'oratoire qui leur était réservé, se mettre à les instruire des mystères de la foi, les interroger, stimuler leur zèle par l'appât de certaines récompenses, leur adresser d'efficaces exhortations. Tout son petit monde l'écoutait et lui obéissait admirablement.

Le bienheureux Hippolyte se préparait par ce ministère à la grande œuvre de sa vie, la fondation de la Doctrine chrétienne.

Il y avait à Florence une confrérie vouée au soulagement des pauvres et des malades, à l'entretien des églises, et dont les membres s'engageaient à escorter le Très Saint Sacrement dans les processions. Hippolyte ne pouvait pas ne pas en faire partie.

Ses qualités le signalèrent bientôt à l'attention des confrères qui l'élurent, âgé seulement de dix-sept ans, pour leur président.

Le Bienheureux avait le don d'attirer les âmes pour les porter à Dieu : il était doux, modeste, affable; l'ardeur de ses convictions communiquait à sa parole une force et une éloquence surprenantes, surtout chez un homme de sa condition. Il joignait à cela un zèle infatigable.

Sous son impulsion, la confrérie changea de face. Il institua les réunions régulières du dimanche et du vendredi. Les dimanches et jours de fête, avant l'aube, les confrères s'assemblaient dans l'oratoire de Sainte-Lucie, pour réciter l'office divin et se préparer ainsi à la messe et à la communion. On les surnomma les *veilleurs de Sainte-Lucie.* Dans la journée, nouvelle séance, dans laquelle je Bienheureux leur communiquait peu à peu ses vues sur l'instruction des enfants pauvres. Le vendredi soir, la cloche réunissait encore les confrères pour une méditation sur la Passion, suivie de la discipline prise en commun.

On reconnut sans retard l'excellence de cette institution. Au lieu de courir à des amusements frivoles et dangereux, beaucoup des jeunes gens de Florence s'adonnèrent à la prière et aux œuvres de charité. Par toute la ville, on put les voir s'employer, avec un zèle discret, à instruire des vérités de la religion et à former à la vertu les enfants, ou les adultes qui avaient grandi dans l'ignorance et l'oubli de leurs devoirs.

L'œuvre éprouva, surtout à ses débuts, bien des vicissitudes. Un jour, la discorde s'éleva parmi les frères. Cinq seulement restèrent fidèles au Bienheureux, tandis que les autres se détachèrent pour instituer ailleurs une confraternité de leur goût. Hippolyte ne se laissa pas abattre par cet épreuve, mais continua, avec les quelques débris de sa confrérie, les réunions du vendredi, tandis qu'il était appelé à présider, le dimanche, celles des confréries établies à l'église Saint-Sauveur, puis à Saint-Dominique.

Enfin, après de grandes souffrances, il obtint de la bienveillance du cardinal-archevêque, Alexandre de Médicis, qui fut plus tard le pape Léon XI, la chapelle de Saint-Sébastien. Une si haute protection gagna à la confrérie de nouveaux et nombreux adhérents. L'oratoire, si vaste qu'il fût, se trouva bientôt insuffisant pour contenir la foule des confrères, et beaucoup durent se contenter d'assister du dehors aux instructions.

En vain, quelques esprits prévenus tentèrent de jeter le discrédit sur cette fondation. Un prédicateur alla jusqu'à dire en chaire que le bienheureux Hippolyte n'était qu'un hypocrite et un aventurier. Un autre prétendit que sa confrérie était une Congrégation de joueurs et qu'elle profanait les choses saintes parce que, dans l'après-midi des dimanches, le Bienheureux menait ses jeunes disciples se récréer au jeu de balle et qu'il faisait réciter, à ceux qui perdaient, un *Ave Maria* au profit des âmes du Purgatoire. Ces imputations plutôt naïves n'entravèrent point la marche de l'œuvre. D'ailleurs, les détracteurs eux-mêmes confessèrent qu'ils s'étaient mépris et firent au Bienheureux des excuses publiques.

AUX BAINS DE PISE

Les ardeurs de l'apostolat ne faisaient pas oublier au jeune tisserand son métier et la nécessité où il se trouvait de subvenir aux besoins des siens. Les jours ordinaires, il travaillait du matin au soir et, pour accomplir en outre ses exercices de prière, ses lectures pieuses, ses mortifications de règle, il prenait sur le temps du sommeil, se contentant de reposer trois ou quatre heures sur la planche nue. Il se donnait la discipline chaque nuit. Il observait scrupuleusement les jeûnes de l'Eglise. Tant d'austérités jointes à un travail acharné compromirent plusieurs fois sa frêle santé.

Il fut affligé par tout le corps d'inflammations et de plaies suppurantes au point que les médecins ne virent pour lui d'autre remède que de faire une saison d'eaux à Pise. Il y alla par obéissance; mais comme il n'avait pas de quoi payer le prix d'une cabine privée, il dut prendre ses bains à la piscine commune. Sa réserve et la retenue de ses regards furent d'un éloquent exemple en ces lieux où la modestie peut subir de plus faciles atteintes, et qui, précisément alors, étaient fréquentés par une jeunesse de mœurs légères.

Frappé de son air de sainteté, l'un des baigneurs vint un jour lui demander de leur dire quelques mots d'édification. Le Bienheureux objecta que ce n'était guère le lieu ni le moment. Il commença néanmoins et parla d'un accent si convaincu de la nécessité de sauver son âme que ses auditeurs en furent profondément remués, et se décidèrent sur-le-champ à mener désormais une vie plus vertueuse et plus chrétienne. Le bienheureux Hippolyte obtint de couronner par de sages règlements son œuvre de conversion.

Le changement subit opéré parmi les habitués de l'établissement fut si sensible qu'on en parla au dehors: les habitants de Pise voulurent entendre l'orateur, et lui offrirent pour cela l'église voisine. Au jour fixé, à peine l'édifice était-il suffisant à contenir la multitude. Le pauvre tisserand ignorant et illettré y vint, prit la parole, et, chose merveilleuse, il provoqua beaucoup de retours à Dieu.

INSTALLATION ET DIRECTION DE LA CONFRÉRIE

Cependant, à Florence, la confrérie de la Doctrine chrétienne continuait de se développer. Certaines des réunions que présidait le Bienheureux comptaient jusqu'à quatre-vingt-dix-huit frères, tous dévoués à l'instruction des enfants.

Un oratoire plus vaste que la chapelle de Saint-Sébastien s'imposait : des personnes pieuses et riches offrirent alors, attenant au jardin des Franciscains, un terrain sur lequel le fondateur pourrait bâtir, dans les proportions que rêvait son zèle, chapelle et écoles. Le projet fut mis à exécution en 1602, à la grande joie des confrères. Un an après, les locaux étant aménagés, ils s'y installèrent en la fête de saint François d'Assise.

La confrérie, dès ce jour, fut nommée « confrérie de la Doctrine chrétienne de saint François », sur un désir exprimé par le pape Clément VIII. Notre Bienheureux avait d'abord pensé la placer sous le patronage de sainte Lucie qui lui rappelait les débuts de sa fondation, mais, déjà affilié comme Tertiaire à l'Ordre de saint François, il se soumit très volontiers au vœu du Souverain Pontife, et sainte Lucie passa au second rang, vénérée et fêtée toutefois presque à l'égal du patriarche d'Assise. On dit que Benoit XIV, par égard pour la dévotion spéciale du serviteur de Dieu, voulut retarder de trois mois la publication du décret sur l'héroïcité de ses vertus, afin de ne le signer que le jour de sainte Lucie. Dans l'intervalle, le Pape tomba gravement malade, et l'on put craindre que la cause n'en fût notablement retardée. Mais, le 13 décembre, le Pape se ressouvint, et, de sa main mourante, il signa le décret.

Le bienheureux Hippolyte se préoccupa de procurer aux maîtres et aux disciples une règle précise, qu'il fit approuver. Ceux qui voulaient entrer dans la confrérie devaient tout d'abord purifier leur conscience par une confession générale; ils s'engageaient en outre à fréquenter les sacrements et à mener une vie édifiante. Chaque année, une petite retraite donnée par quelque prédicateur zélé venait retremper leur ferveur. En outre, du mois de janvier au mois d'avril, pour stimuler leur ardeur et mieux les préparer à la communion pascale, on leur lisait à chaque réunion quelques traits de la vie des saints.

Mais rien n'égalait le bien produit par les instructions du Bienheureux. Tous les dimanches, il adressait la parole à ses disciples, commentant l'évangile du jour, sans grand étalage de mots ni de figures, avec son éloquence à lui, pleine de feu, toute ardente de la charité qui le dévorait. Il ne préparait qu'aux pieds du crucifix ses petites exhortations. « Je ne sais jamais ce que sera mon sermon, avait-il coutume de dire; mais ce que je sais, c'est que je désire glorifier Dieu parmi les hommes. »

Des prédicateurs renommés voulurent l'entendre : ils s'en retournèrent édifiés, avouant que le Bienheureux, sans avoir étudié, possédait une science immense des choses du ciel. Des princes le firent prêcher dans la chapelle de leur palais. Le grand-duc Côme II, en 1617, ayant joui de son sermon du Jeudi-Saint, le pria de revenir une seconde fois et l'écouta avec plus de plaisir et de fruit encore que la première. Il s'avisa de lui demander ensuite son manuscrit : le Bienheureux n'avait tracé sur le papier que ces simples mots tirés de l'Evangile : « Quand tu prêcheras devant les rois et les princes de la terre, ne t'inquiète pas de ce que tu auras à dire : ce n'est pas toi qui parleras; c'est l'Esprit du Père céleste qui parlera par ta bouche. »

CONVERSIONS — VERTUS DU BIENHEUREUX

Le nombre des âmes arrachées au péché par la parole de cet humble tisserand, à Florence et aux environs, est incalculable.

Un soldat de mœurs licencieuses, venu pour se moquer à un de ses discours, fut tout surpris d'entendre le Fr. Hippolyte, sans avoir l'air d'y prendre garde, réciter tout au long la liste de ses péchés. Furieux, le soldat s'en prend à ses amis qu'il accuse d'avoir raconté son histoire au prédicateur; mais bientôt, touché de la grâce, il confesse ses fautes, fait pénitence et meurt trois mois après en prédestiné. Les jeunes égarés, les femmes de mauvaise vie, les pécheurs de toute nuance ne résistaient pas à son éloquence, et l'on disait que là où avait passé Hippolyte, il ne restait plus un pécheur.

C'est que tout prêchait en lui, et ses exemples en disaient plus long que ses paroles. La légende de son office affirme qu'il garda intact le lis de sa pureté : il était d'une extrême vigilance à fuir les moindres occasions de péché, et malgré le contact perpétuel qu'il dut avoir avec les personnes du monde, jamais ses adversaires eux-mêmes ne trouvèrent à redire à sa vertu.

Son humilité ne se démentait pas, même dans le succès. Il ne pouvait souffrir qu'on lui donnât le titre de fondateur ni qu'on appelât sa confrérie la Congrégation d'Hippolyte. Il fallait dire : « La confrérie de Saint-François. » Il se regardait comme le plus grand pécheur du monde, ne disait de mal de personne, s'estimant plus imparfait que qui que ce fût; il se recommandait aux prières de tous et recevait comme des ordres du ciel les moindres avis de ses directeurs. Il communiait chaque jour, et l'on rapporte que plusieurs fois la sainte Hostie s'échappa des mains du prêtre pour aller se poser d'elle-même sur les lèvres du serviteur de Dieu.

Sa charité, qui atteignait tous les malheureux, indigents, malades, orphelins, prisonniers, se manifesta plusieurs fois d'une manière éclatante. En 1590, la disette fit descendre des montagnes voisines de Florence une foule d'affamés, à qui les autorités interdirent l'accès de la ville et qui campèrent longtemps le long des murs extérieurs, attendant du secours. Hippolyte, avec ses confrères, phalange tout organisée de la charité, se constitua la providence visible de ces infortunés. Il quêta pour eux, donna à ses fils spirituels

l'exemple d'un dépouillement absolu et décida les gentilshommes du plus haut rang à venir servir de leurs propres mains les pauvres de Jésus-Christ.

Au siège de la confrérie, il y avait toujours table ouverte pour les indigents : des cardinaux, des évêques, des légats, des princes y vinrent tour à tour aider de leurs aumônes ou même de leurs humbles services le Bienheureux. Celui-ci, à force de se dépouiller, se vit souvent réduit à une extrême pauvreté, au point de n'avoir ni huile pour s'éclairer ni chemise de rechange : il avait tout donné; il ne lui restait plus à sa mort que quelques vieux livres usés et un habit tout rapiécé, quoique très propre.

Ce dernier détail est caractéristique dans la vie du Bienheureux. Il avait coutume de dire que Notre-Seigneur avait prêché la « pauvreté, non la malpropreté ».

ZÈLE CALOMNIÉ

Le zèle du bienheureux Hippolyte suscita des imitateurs en diverses villes d'Italie. Volterra, Pistoie, Lucques, Modène, Parme se disputèrent l'honneur de posséder quelques jours le serviteur de Dieu, afin d'établir en leur sein des confréries semblables à celle de Florence.

« Je veux bien vous le prêter pour huit jours », écrivait le grand-duc de Florence à celui de Modène. Pressé d'instances, il finit par consentir à une absence de plus d'un mois, pendant laquelle Hippolyte prêcha jusqu'à trois fois le jour devant Son Altesse, l'évêque et les nobles. Le succès fut tel que les prêtres ne suffisaient plus à entendre les confessions générales. Le carnaval fut supprimé à Modène cette année-là; la confrérie se trouva définitivement assise, toutes les bonnes œuvres ranimées.

Parmi les inventions du zèle d'Hippolyte Galantini, il faut mentionner la *milice céleste*, sorte d'élite de la confrérie. Ceux qui y étaient admis promettaient de faire chaque semaine, sous le contrôle de leur directeur spirituel, une ou plusieurs œuvres saintes, utiles à la gloire de Dieu ou au salut des âmes. Le dimanche suivant, dans le cercle restreint des initiés, chacun devait raconter simplement ce qu'il avait fait, non pour s'en glorifier, mais de manière à exciter l'émulation de tous. Cette pratique eut ses admirateurs et ses détracteurs : soumise à de graves théologiens, elle ne put qu'être approuvée et encouragée.

Le Bienheureux fut souvent aux prises avec la calomnie. On l'attaqua sur sa doctrine. On prétendit que sa prédication n'était pas conforme au dogme et qu'il parlait comme un ministre hérétique. Le cardinal archevêque de Florence nomma plusieurs fois des inquisiteurs, qui, sans découvrir leur qualité, assistèrent aux sermons d'Hippolyte. Ils constatèrent la parfaite orthodoxie du serviteur de Dieu, et ainsi l'accusation fut réduite à néant.

Le Bienheureux triomphait de ses ennemis par la douceur et l'humilité. Bien des fois, accusé par des faux frères, jalousé par des ambitieux, traité d'ignorant et d'incapable, il offrait, sans se troubler aucunement, sa démission de président de la confrérie, ajoutant que nul n'était plus indigne que lui de cet honneur; l'autorité ecclésiastique se gardait bien d'accepter. Les calomniateurs finissaient toujours par reconnaître leurs torts vis-à-vis d'Hippolyte et par en faire réparation éclatante.

PÈLERINAGES — SAINTE MORT

Le Bienheureux Hippolyte ne voulait point mourir sans avoir vu Lorette. Il déclara ensuite qu'il serait mort de joie dans la Sainte Maison, si Dieu ne l'avait soutenu. De là, il se rendit à Foligno pour saluer un serviteur de Dieu, le vénérable Jean-Baptiste Vitelli, fondateur de l'Oratoire du Bon Jésus, qui le reçut comme un frère. Celui-ci avait en si haute estime le Bienheureux, qu'il baisait les traces de ses pas, et on le vit plus tard, à l'âge de soixante-quinze ans, se rendre à pied de Foligno à Florence, disant qu'il avait vu dans sa vie beaucoup de reliques de saints morts, qu'il désirait maintenant vénérer les reliques d'un saint vivant.

Hippolyte Galantini désira voir également la grotte du mont Alverne où le patriarche d'Assise avait reçu les sacrés stigmates : il y passa en prières une journée presque entière ; il fallut pour ainsi dire l'en arracher de force; il paraissait inanimé et dans l'attitude de l'extase. Après quelque temps passé chez les Camaldules, aux lieux où vécut saint Romuald, il regagna Florence à pied, catéchisant sur sa route les petits ou les ignorants qu'il rencontrait.

De cruelles infirmités l'avertirent longtemps à l'avance de la fin de son pèlerinage ici-bas. Pendant quinze ans, il souffrit sans se plaindre d'une plaie cancéreuse qu'il avait à la poitrine, et, ô merveille de mortification ! il réussit à garder le secret de son mal.

Une longue séance chez le grand-duc de Florence, qui, désireux de jouir de sa conversation et de prendre ses conseils, l'avait retenu bien avant dans la nuit, détermina une crise d'asthme qui acheva d'épuiser les forces du Bienheureux. Dès ce moment, il abandonna son corps, « son âne » comme il l'appelait, aux médecins « pour être écorché s'il le fallait ». Une saignée pratiquée mal à propos aggrava encore son état. L'hydropisie vint s'ajouter à tous ses maux. Pour lui, il attendait sa fin avec joie. Il y avait vingt-huit ans qu'il s'y préparait, communiant et jeûnant chaque samedi pour obtenir la grâce d'une sainte mort. Il avait coutume aussi, à la fin de chaque réunion de Congrégation, de faire réciter aux confrères une prière pour le premier d'entre eux qui mourrait.

Fortifié par la réception du Saint Viatique et de l'Extrême-Onction, il rendit paisiblement son âme à Dieu, le Vendredi-Saint de l'année 1619, à l'heure même où notre Sauveur expira sur la croix.

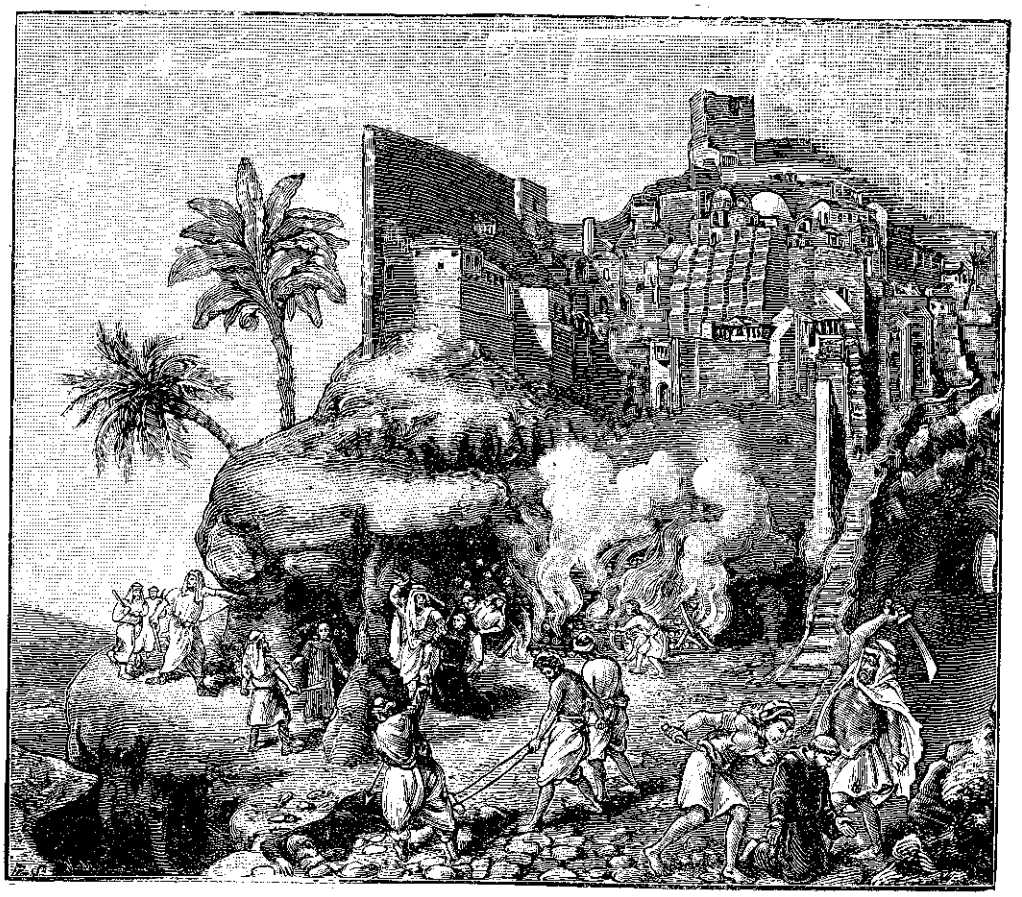
Son corps, bien que prédisposé par l'hydropisie à une prompte corruption, n'en laissa paraître aucune trace durant les six jours où il resta exposé à la vénération des fidèles. Son tombeau devint un lieu de pèlerinage où s'accomplirent beaucoup de miracles. Hippolyte Galantini a été béatifié en 1825 par le pape Léon XII.

SOURCES CONSULTÉES

Compendio della vita di Ippolito Galantini, Roma, 1757. — *Vita del Beato Ippolito Galantini*, par Fabio Sorgenti, Rome, 1825. — *Auréole séraphique*, *Palmier séraphique*, au 20 mars.

LES MARTYRS DE SAINT-SABAS

Fête le 20 mars.



Le monastère de Saint-Sabas. — Les moines martyrs des Sarrasins.

LE MONASTÈRE DE MAR-SABA — UN ASILE DE SAINTETÉ

A trois heures environ de Jérusalem, dans la gorge aride et brûlée du Cédron, se dressent encore les hautes murailles du monastère que saint Sabas bâtit vers la fin du ve siècle. C'est un amas confus de coupoles blanches, de terrasses éblouissantes, de tuiles écarlates, de sombres escaliers et de maisonnettes aveuglantes de blancheur, groupées et tassées dans un enchevêtrement inextricable.

Aucune verdure au fond de la vallée; aucun arbre ne mêle une note gaie à ce panorama lapidaire. Seul, un palmier, retenu par une lourde chaine sur la pente de l'abime, balance à la brise ses rameaux qui bruissent comme des éventails. Dans cet asile de la désolation et de la mort, où vivotent péniblement quelques moines schismatiques, ont vécu jadis et se sont sanctifiés nombre de religieux que l'Eglise a placés sur ses autels.

Comment oublier le glorieux fondateur saint Sabas, que les chrétiens d'Orient vénèrent à l'égal de saint Paul et de saint Antoine? Et saint Jean le Silentiaire, cet évêque devenu ermite, dont les lèvres éternellement closes ne s'ouvraient que pour parler à Dieu et à ses anges? Et saint Jean Damascène, le théologien éminent, dont les écrits respirent une piété si tendre et si filiale envers la Sainte Vierge? Et son frère adoptif saint Cosmas, le chantre inspiré de la Vierge et des saints? Et saint Etienne le Thaumaturge, qui semait à pleines mains les miracles sur ses pas, comme le laboureur sème le blé dans les sillons? Et saint Etienne le Mélode, et saint Michel le Syncelle, et les deux frères Graptos, saint Théodore et saint Théophane Et tant d'autres dont il serait trop long d'énumérer encore les noms. Oh! comme l'on oublie la tristesse du présent, lorsque les souvenirs du passé se présentent à la mémoire et peuplent à nouveau le monastère! Et l'on s'agenouille près des cellules, en se rappelant que la laure est un vaste reliquaire où l'air est embaumé de sainteté et le sol empourpré du sang des martyrs.

Le voisinage du désert où campent les Arabes fanatiques et pillards, attira de bonne heure aux religieux de Saint-Sabas toutes sortes de persécutions. La haine du nom chrétien, les prétendues richesses des moines suscitèrent des attaques nombreuses et causèrent souvent des morts violentes.

Au mois de mai 614, à la faveur de la prise de Jérusalem par les Perses, les tribus sarrasines envahissaient le couvent et infligeaient aux religieux qu'ils rencontraient les supplices les plus atroces. Quarante-quatre furent hachés sur une pierre unique, et leurs membres broyés, amoncelés pêle-mêle en un tas hideux, demeurèrent de longs jours sans sépulture.

D'autres attaques s'échelonnent ainsi sur le cours des siècles toujours suivies de morts aussi odieuses. Il nous est donné de parler longuement de l'une d'elles, qui amena le martyre de vingt religieux, grâce au récit d'un témoin oculaire, échappé lui-même au trépas on ne sait comment.

C'était au mois de mars 796. Une guerre civile avait éclaté entre les diverses tribus arabes. Ces terribles enfants du désert mettaient tout à feu et à sang, ravageaient les campagnes et saccageaient les villes populeuses. Les habitants d'Eleuthéropolis furent amenés en captivité et la cité resta déserte. D'Ascalon, de Gaza, de Sariphée, ils firent un lugubre monceau de ruines.

Une de leurs bandes attaqua Jérusalem, mais fut repoussée. Pour se dédommager, elle s'en va assaillir le monastère de Saint-Chariton, y massacre quelques moines, brûle un bon nombre de cellules et s'installe dans les autres.

Dans toute la région dévastée, le monastère de Saint-Sabas restait seul debout. « C'était, dit le chroniqueur, une grappe de raisin oubliée sur le pampre après la vendange. » Elle excita bientôt la convoitise des nomades.

Cependant les moines prévenus repoussèrent divers assauts, malgré le renfort apporté aux Arabes par les tribus du voisinage. D'autres attaques mal combinées n'eurent pas meilleur succès et les religieux auraient pu facilement tromper la vigilance de leurs geôliers découragés, et se réfugier en lieu sûr. Mais l'amour fraternel qui les unissait tendrement, le désir d'être fidèles au Christ et à leur vocation, la crainte de voir leurs églises et les tombeaux de leurs saints livrés au pillage des ennemis du nom chrétien les retinrent ensemble à Saint-Sabas. Après plusieurs fausses alertes et la nouvelle de la dispersion des troupes ennemies, ils se crurent en pleine sécurité et se départirent de leur vigilance première.

Hélas, la dispersion n'était qu'une feinte. Le mercredi de la Passion, 13 mars 796, à l'heure où l'on s'y attendait le moins, une soixantaine de Bédouins, armés d'arcs et de lances, surprennent les religieux et pénètrent dans le couvent. Cette fois, c'en était fait des Sabaïtes et de leur monastère; déjà les Arabes avaient réuni des fagots pour incendier l'église et soixante religieux gisaient à terre percés de flèches, quand l'approche du parti adverse fut signalé. Audacieux seulement devant la faiblesse, les assassins prirent la fuite en emportant les dépouilles.

Pieusement, les moines indemnes ensevelirent les victimes de cette attaque sauvage et donnèrent leurs soins aux blessés. Ils résolurent alors de rester en communauté pour échapper plus facilement aux supplices qui les auraient atteints dans leurs cellules respectives.

En effet, tout danger n'était pas dissipé. Le samedi soir, les Sabaïtes virent arriver deux moines robustes du monastère de Saint-Chariton. Ils annoncèrent que les Arabes, dont le nombre s'était accru, méditaient une seconde attaque pour la nuit suivante. A cette nouvelle, la stupeur se répandit parmi les moines. Les moins preux quittèrent précipitamment l'office commencé et allèrent se réfugier dans une forteresse des environs.

De nouveaux messages augmentèrent encore la terreur. Deux religieux du couvent voisin de Saint-Euthyme leur apportèrent une lettre. Elle fut lue au clair de lune et présageait de nouveaux périls. Diverses tribus arabes avaient opéré leur jonction, dans l'intention de massacrer tous les moines de Saint-Sabas et de raser le monastère.

Comment s'accomplit la sinistre prévision, l'assaut des Bédouins et la prise de la laure? Il nous est impossible de le savoir. Plusieurs feuillets du manuscrit manquent à cet endroit. Le récit reprend avec le massacre individuel des moines auxquels on avait confié la garde des églises, des reliques et des tombeaux des saints.

MARTYRE DE JEAN, LE PÈRE HÔTELIER

Comme des loups qui s'élancent sur un troupeau de brebis, les Arabes s'étaient jetés sur les religieux. « Ils les frappent, dit le chroniqueur, à coups redoublés, tels des bûcherons dans une forêt, tel le forgeron battant le fer. » Puis, poussant des cris sauvages, ils font pleuvoir sur eux une grêle de pierres et les chassent vers l'intérieur de l'église.

Plusieurs moines essayèrent de se dissimuler dans les grottes ou les fentes des rochers. Parmi eux se trouvait Jean, l'hôtelier, homme doux, de mœurs régulières et saintes. Il est découvert, les bandits le rouent de coups, l'écrasent sous les pierres, puis, comme il était rompu et à demi-mort, sans lui permettre de se redresser pour pénétrer dans l'église, ils le tirent par les pieds à travers les rochers aigus et les buissons, depuis le haut de la montagne jusqu'en bas où se trouvait la grande église du monastère. Le corps du pauvre Jean laissait après lui une traînée sanglante, et le malheureux n'avait plus qu'un souffle de vie quand ces bandits le déposèrent dans l'atrium de l'église en attendant de l'asphyxier avec ses compagnons.

MARTYRE DU MOINE SERGIUS

Bon nombre d'Arabes postés en sentinelles au sommet des collines exploraient les environs et surveillaient les moines qui tenteraient de prendre la fuite. Des cris convenus entre eux devaient en avertir les nomades qui opéraient dans le couvent.

Or, un jeune moine, originaire de Damas et nommé Sergius, très impressionné par les traitements barbares que les Sarrasins infligeaient aux religieux, craignit de révéler par faiblesse au milieu des tourments le lieu où étaient cachés les vases sacrés, les reliquaires et les ornements liturgiques convoités par les barbares. Il tenta de s'enfuir. Par malheur, au moment où le jeune homme franchit l'enceinte du monastère, il est aperçu des sentinelles. Ils le saisissent et, le piquant de leurs épées, ils veulent lui faire rebrousser chemin vers la laure. Sergius, de timide qu'il était, soudain transformé en héros, répond avec la plus entière assurance. « Je ne reviendrai pas sur mes pas, car ce n'est pas pour vaquer à la prière ou aux exercices divins que vous nous forcez d'entrer dans l'église. » Surpris d'une pareille audace, les Arabes redoublent de menaces et d'insultes. Ils l'écrasent sous une grêle de pierres.

Peine perdue, Sergius reste insensible aux coups comme il l'avait été aux menaces.

Les Bédouins dépouillèrent alors le jeune moine de ses vêtements et lui déclarèrent, au milieu d'ignobles blasphèmes, qu'ils allaient lui trancher la tête. Aussitôt, le glorieux martyr de leur répondre fièrement : « Si c'est ma tête qu'il vous faut, la voici, mais rebrousser chemin, jamais. » Et, ce disant, il leur tendit le cou. Furieux de cette résistance, un des barbares s'élance sur le martyr, et, d'un seul coup, lui tranche la tête. Mais sa rage n'était pas assouvie; la tête tombée, il se rue sur le corps, le crible de coups d'épée et, aidé de ses complices, il écrase le cadavre sous d'énormes pierres.

DÉVOUEMENT HÉROÏQUE DU JEUNE PATRICE

« Au point où nous en sommes du récit, remarque l'historien, il est de notre devoir de faire connaître à quel degré de charité héroïque s'éleva un des religieux. Ce serait un crime de ne pas décerner les louanges qu'il mérite à ce parfait imitateur du Christ son maître. »

Plusieurs religieux trompant la vigilance des sentinelles avaient réussi à pénétrer dans une caverne profonde. Ils n'échappèrent pas longtemps aux regards scrutateurs des gardes qui veillaient de l'autre côté du torrent. Bientôt un Bédouin paraissait à l'ouverture de la grotte. L'épée à la main, il somma les malheureux réfugiés de sortir au plus vite. Ils étaient sept en tout, cachés dans tous les recoins de la caverne, et la pensée d'être traînés à une mort affreuse les glaçait d'effroi. C'en était fait d'eux, si le plus jeune, nommé Patrice, ne s'était sacrifié pour tous.

— Confiance, murmura-t-il à ses compagnons, je vais subir la mort pour vous sauver la vie, mais gardez le silence de peur de vous trahir, et n'abandonnez la caverne sous aucun prétexte.

Il sortit résolument de sa cachette.

— Eh bien, dit-il à l'Arabe, allons où tu voudras.

— Auparavant, répliqua le nomade, tu amèneras au dehors tous ceux qui sont cachés avec toi dans cette caverne.

Mais la charité est ingénieuse et fertile en ruses saintes. Patrice parvient à détourner de ses frères l'attention du Bédouin; il court devant son bourreau, feint de s'évader, et l'attire comme malgré lui hors de la portée de ses compagnons.

Devant un sacrifice si généreux et si héroïque, puisqu'il coûta la vie au vaillant jeune homme, l'historien ne peut contenir son admiration : « O âme forte! s'écrie-t-il. O charité admirable et divine, qui, atteignant le faîte de la perfection, s'est avancée jusqu'aux limites extrêmes de l'amour, telles que les avait définies notre divin Sauveur. « C'est en cela, avait-il dit, que l'on vous reconnaîtra pour mes disciples, si vous vous aimez les uns les autres. » Et, donnant la mesure de cette dilection, il ajoutait : « La charité parfaite consiste à donner sa vie pour ses amis. » Et voilà ce qu'a fait notre excellent Patrice! »

LE JUGEMENT — CONDAMNATION A MORT

Cependant les Arabes avaient réuni les autres victimes, partie dans l'église, partie dans l'hôtellerie. Ils mirent à part les moines qui leur parurent les plus intelligents et leur firent la sommation suivante :

— Rachetez-nous vos personnes et votre église quatre mille pièces d'or; sinon, nous brûlons celle-ci et nous vous tranchons la tête.

Les religieux répondirent avec douceur :

— Amis, ayez pitié de nous pour l'amour de Dieu; ne répandez pas notre sang sans raison. Cette somme d'or que vous nous réclamez nous ne la possédons point, et nous ne l'avons jamais possédée. Nous vous abandonnerons, si vous le voulez, jusqu'aux vêtements que nous portons sur nous. Nous ferons davantage : nous vous conduirons dans nos cellules et, sans rien cacher de ce qui s'y trouve, nous vous livrerons tout sur-le-champ.

Ne croirait-on pas assister à une scène de notre histoire? Les Bédouins ont trouvé en France de nombreux imitateurs. Ils fouillent les monastères, font l'inventaire des Fabriques, réclament les prétendues richesses des Congrégations et vont jusqu'à porter une main sacrilège sur les vases sacrés et les objets saints de nos églises! S'ils observent un peu plus de mesure dans l'exécution, le résultat n'est guère différent. Ils ne tranchent pas la tête, ne broient pas encore les membres à coups de pierre, ne brûlent pas les corps à petit feu, mais ils insultent, ils outragent; ils expulsent des couvents et des églises, ils dépouillent de leurs biens les légitimes propriétaires et les envoient mourir de faim dans un lointain exil. « Rien n'est nouveau sous le soleil », a dit l'Ecclésiaste, et la trame de l'histoire, sans cesse défaite, sans cesse recommence. Saint Laurent fut rôti sur un gril au IIIe siècle pour n'avoir pas voulu livrer les soi-disant trésors de l'Eglise; au VIIIe siècle, les moines de Saint-Sabas subirent la mort pour les mêmes motifs. C'est le tour à présent des catholiques de France.

Cependant, ne pouvant rien obtenir des moines, les Arabes traînèrent leurs victimes dans la cour de l'hospice et les livrèrent à une bande de nègres, leurs esclaves, avec ordre de décapiter immédiatement les religieux. Les Ethiopiens « aussi noirs d'âme que de corps », dit le biographe, s'emparent alors d'un moine qu'ils prennent pour l'économe; ils l'attachent à la muraille, bandent leur arc et le menacent de mort ainsi que tous ses compagnons s'ils n'indiquent de suite le lieu qui recèle les vases sacrés. Ils ne reçurent point de réponse.

— Désignez-nous au moins vos supérieurs, s'écrièrent-ils, ceux qui administrent les biens de l'église et du couvent, et nous vous relâcherons.

Pas un moine ne donna dans le piège et ne voulut sauver sa vie en trahissant ses supérieurs.

— L'abbé est absent, se contentèrent-ils de répondre, tous les religieux sont égaux en dignité.

— Indiquez-nous alors où se trouve Thomas, le médecin, répliquaient les nomades, espérant bien obtenir une forte rançon de ce moine, un des plus habiles patriciens de son époque.

Bien qu'il se trouvât au milieu des autres, pas une bouche ne s'ouvrit, pas une main ne se leva pour le désigner. Ce silence, ou mieux cette charité mutuelle exaspéra les bandits. Coups de fouets, piqûres de glaives ou de flèches, rien ne fut épargné pour obtenir des victimes une réponse satisfaisante. Elle était toujours la même :

— Nous sommes tous frères et pareils en dignité; le couvent n'a pas de richesses; quant à vous indiquer l'endroit où sont cachés les vases sacrés, ce serait une lâcheté sacrilège, nous ne le pouvons.

LE SUPPLICE DU FEU

Les Sarrasins résolurent d'en finir avec les moines obstinés. Ils les enferment dans une grotte profonde qui servait d'église. Une seule issue, située au fond de la caverne, permettait de rejoindre l'hospice par un canal souterrain, mais il avait été obstrué auparavant. Les bandits allument alors

à l'orifice un grand feu de branches et d'herbes vertes. D'énormes bouffées de fumée se dégagent aussitôt. Poussées par le vent, elles s'insinuent comme des reptiles dans les moindres fissures du rocher, se condensent faute d'issue et torturent les religieux au delà de toute expression. Au bout de quelques instants, les victimes à demi asphyxiées reçoivent de leurs bourreaux l'ordre de sortir. Pas une n'hésite à se jeter dans les flammes qui barrent le passage pour fuir cette atmosphère empoisonnée. A demi étouffées, les pieds, les cheveux, la barbe et les habits brûlés, elles tombent à terre comme des masses inertes, la bouche ouverte pour respirer un peu d'air pur.

A ces hommes presque inanimés, les Arabes renouvelèrent leurs propositions. Cette fois, ils croyaient triompher de leurs volontés impuissantes:

— Désignez-nous vos supérieurs, s'écrièrent-ils; révélez-nous l'endroit où vous avez caché les trésors de votre église, sinon vous périrez d'une façon plus misérable encore.

Les martyrs semblaient ne plus se préoccuper de leurs persécuteurs; ils priaient tout haut, les regards tournés vers le ciel qui s'était un instant entr'ouvert sur leurs têtes. « Seigneur, recevez mon esprit », disait l'un; « Seigneur souvenez-vous de moi quand vous aurez pris possession de votre royaume, murmurait un autre ». D'autres cependant, plus maîtres d'eux-mêmes, répondaient par un refus formel aux instances des Sarrasins.

— Si vous voulez ce que nous avons dans nos cellules, leur disaient-ils, prenez-le. Si vous avez l'intention de nous arracher la vie, faites-le au plus vite ; pour le reste, vous ne tirerez jamais de nous d'autres réponses que celles données précédemment.

Devant un pareil parti pris, toute insistance devenait inutile. Les Bédouins le comprirent et ils forcèrent l'héroïque phalange à repasser à travers les flammes pour se réfugier dans la grotte.

LES DERNIERS SUPPLICES — LE TRIOMPHE

Un second feu de fagots et d'herbes fut alors allumé à l'entrée de la caverne et produisit une fumée plus abondante que la première fois. Et lorsque les Arabes jugèrent que leurs victimes devaient être pour la plupart asphyxiées, ils les autorisèrent une dernière fois à sortir. Dix-huit n'en eurent plus la force. Les autres se précipitèrent une seconde fois dans les flammes et vinrent tomber aux pieds de leurs bourreaux.

Furieux de leur échec, ceux-ci les rouèrent de coups, bien qu'ils ne parussent plus avoir qu'un souffle de vie. Puis, ne sachant quels nouveaux supplices inventer, ils tentèrent d'achever les confesseurs en les étouffant sous leurs pieds.

Leur sinistre forfait accompli, les meurtriers se dispersèrent dans l'hôtellerie et les cellules des moines, en brisèrent les portes avec de grosses pierres, chargèrent les dépouilles sur les chameaux de la laure et se retirèrent à leur campement.

Au bout de quelques heures, les religieux fugitifs accoururent au secours des blessés et pansèrent leurs plaies. Ils essayèrent de les rappeler à la vie, leur servirent des boissons réconfortantes et versèrent de l'huile et du vin sur leurs douloureuses blessures. Le médecin Thomas, échappé comme providentiellement au massacre, put bientôt reprendre ses charitables services auprès des autres blessés! Comme il était un chirurgien expert, il n'hésita pas à recourir à certaines amputations de membres gangrenés. Sauf un vieillard qui refusa ses soins et mourut quelques jours après, tous les les blessés se remirent assez rapidement et purent ensuite reprendre la vie commune.

Vers le soir, quand la fumée fut à peu près dissipée, les religieux allumèrent des cierges et pénétrèrent dans la caverne. Ils y trouvèrent les dix-huit victimes étendues à terre dans les poses les plus tragiques et portant sur leurs traits la trace des efforts qu'ils avaient faits pour se dérober à l'envahissement de la fumée. Tous étaient morts.

On retira les cadavres de la grotte et on les transporta à l'église où reposait déjà la dépouille de Sergius, qui avait eu la tête tranchée. « C'était un horrible spectacle, remarque saint Etienne le Sabaïte, de contempler tant de blessés endormis, comme parle l'Ecriture, c'est-à-dire tant de morts gisant pêle-mêle et tout ensanglantés. Les frères versèrent un torrent de larmes, puis, quand l'office fut terminé, ils déposèrent dans un même sépulcre tous les cadavres. Ils n'avaient pas cru devoir les laver et les entourer de linceuls, comme on le fait pour les autres morts; il leur semblait préférable de les ensevelir dans leurs propres vêtements, comme dans l'ornement de leur triomphe. »

Sur l'ordre du supérieur, absent du monastère au moment où se produisit l'invasion, saint Etienne le Mélode composa la relation de ce martyre d'après ce qu'il avait vu et d'après les récits que lui en firent les moines survivants. Le 20 mars 797, premier anniversaire de la mort glorieuse des vingt héros de la foi, les Sabaïtes célébrèrent solennellement leur fête. Depuis, elle s'est étendue à toute l'église grecque qui chante encore, ce jour-là, l'office composé par saint Etienne.

En terminant son récit, celui-ci invoque un autre martyr du même monastère, saint Christophore, un musulman converti devenu chrétien et religieux. Il confessa généreusement la foi devant le chef des Arabes et eut la tête tranchée le 14 avril 787. Quant aux vingt martyrs de 796, les lacunes de l'unique manuscrit qui contient le récit de leurs souffrances ne nous permettent pas de rétablir tous les noms. Quatorze bienheureux nous restent inconnus. Les six autres sont les bienheureux Jean, Sergius et Patrice, dont nous avons rapporté les glorieux triomphes; Théoctiste, dont le nom nous est connu par un autre document contemporain; Cosmas et Anastase enfin, qui se trouvent mentionnés à la fin du récit de saint Etienne.

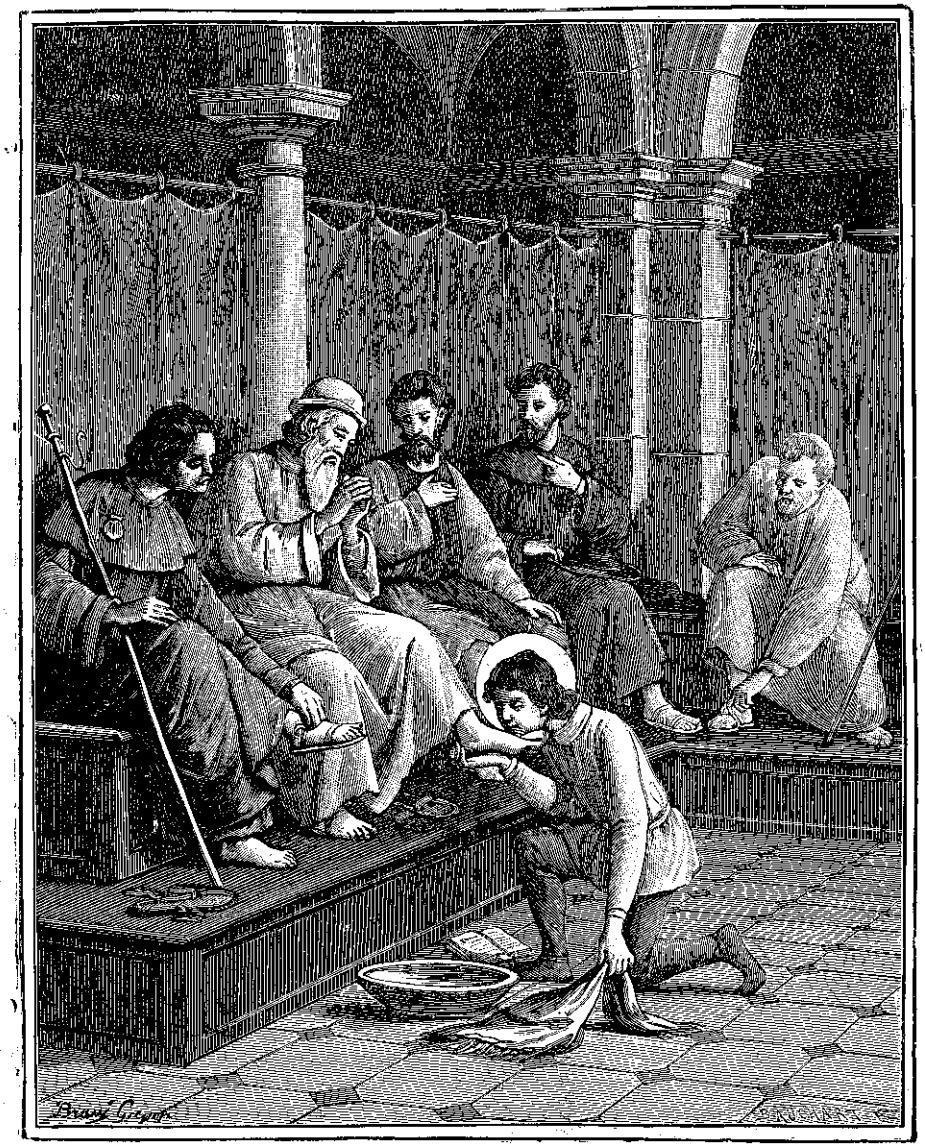
Dieu ne tarda pas à manifester la sainteté de ses serviteurs. Anastase et Cosmas apparurent à deux de leurs compagnons, les fronts nimbés de gloire et tout rayonnants d'une céleste béatitude. La nuit même qui suivit leur glorieux trépas, le ciel, jusque-là d'airain, se montra d'une clémence extrême pour la terre altérée. Une pluie abondante mit fin à la sécheresse qui ruinait tout le pays. Peu après, la peste se déclarait parmi les Arabes qui avaient envahi le monastère et maltraité si indignement les religieux. La plupart moururent dans d'atroces souffrances, tant il est vrai que, même sur la terre, Dieu laisse rarement impunis les outrages commis envers ses enfants.

D'après les *Acta Sanctorum*, t. III martii, p. 166-178.

LE BIENHEUREUX AMBROISE DE SIENNE

DE L'ORDRE DE SAINT-DOMINIQUE

Fête le 20 mars.



Chaque samedi, le jeune Ambroise, se rendant à la porte de la ville, y choisissait cinq pèlerins, leur offrait l'hospitalité, les conduisait à la maison de son père, et leur lavait les pieds, avant de leur servir à manger.

PETIT INFIRME ET ANGÉLIQUE ENFANT

Ambroise naquit à Sienne, de l'illustre famille des Sansedoni, le 16 avril 1220. Ses ancêtres s'étaient distingués dans la carrière des armes par de brillants exploits contre les Sarrasins.

Ambroise, lui aussi, devait avoir à se défendre contre un ennemi bien autrement terrible que le Sarrasin; néanmoins, nul à sa naissance n'aurait pu deviner l'énergie future de son âme et de son corps. Il vint au monde tout contrefait et tout difforme, les jambes repliées sur elles-mêmes et les bras collés contre la poitrine. Sa pieuse mère s'écria, dans une profonde affliction : « Ah ! mon Dieu, fallait-il ainsi changer la joie de cette naissance en une si amère tristesse ! cependant que votre volonté soit faite, donnez-moi patience et résignation, et que votre nom soit béni à jamais ! »

Elle confia le pauvre infirme à une nourrice

dévouée, et ne cessa pas de prier pour lui, espérant tout de la miséricorde du Seigneur.

Or, l'année suivante, la nourrice porta un jour l'enfant à l'église la plus voisine de sa maison, c'était l'église des Dominicains et elle était dédiée à sainte Marie-Madeleine. Pendant qu'elle priait devant la chapelle des reliques, l'enfant s'agita entre ses bras avec une vigueur inaccoutumée, dégagea ses mains des bandelettes qui emprisonnaient son faible corps, et les tendant vers le ciel, dit d'une voix distincte : « Jésus ! Jésus ! Jésus ! »

Les assistants étonnés s'empressent autour de l'enfant. Son infirmité avait disparu, ses membres avaient pris une forme régulière, son visage, jusqu'alors pâle et disproportionné, s'était coloré du plus beau teint, il était devenu aussi charmant qu'il avait été difforme. Ses parents, appelés en toute hâte, couvrirent de baisers l'angélique présent que le ciel leur donnait, et ne savaient comment remercier le Seigneur d'une faveur aussi grande et aussi soudaine.

L'âme du petit Ambroise semblait s'être réveillée avec son corps. De nombreuses personnes venaient visiter l'enfant pour constater de leurs yeux le miracle dont il avait été l'objet : quand c'étaient des religieux, il étendait ses petites mains, leur souriait gracieusement, et saluait en inclinant la tête. S'il pleurait, sa mère n'avait qu'à lui donner son livre d'Heures, et il semblait prendre un grand plaisir à en tourner soigneusement les pages.

Peu d'années après, la peste ayant éclaté à Sienne, sa famille se retira à la campagne : pendant que les autres enfants s'amusaient à construire de minuscules forteresses en terre, Ambroise élevait de petits autels et imitait les saintes cérémonies. Son père lui donna deux livres d'images : l'un représentait des gens de toute condition ; le second, des moines et des religieuses ; l'enfant dédaigna vite le premier, mais le second l'intéressait toujours. Il apprit rapidement à lire, et étonna son maître par ses progrès. Il aimait à se faire expliquer les psaumes. Il récitait chaque jour l'office de la Sainte Vierge, et il le sut bientôt tout entier par cœur. A l'âge de neuf ans, il commença à jeûner la vigile des grandes fêtes. Quelquefois, la nuit, il se levait pour prier. Sa mère le lui défendit. Il obéit, mais sa tristesse fut si grande qu'il ne pouvait s'endormir. Sa mère retira donc la défense, et voyant que sa santé n'en souffrait pas, elle lui permit de continuer à suivre sa dévotion.

Mais la vertu qui le rendit bientôt cher à toute la ville de Sienne, fut son admirable charité pour les pauvres. Son père était très riche et le saint jeune homme en profitait. Non content de secourir les misères qui s'offraient d'elles-mêmes à sa compassion, il allait visiter les pauvres dans leurs réduits, s'informait de ce qui leur manquait, venait plaider leur cause auprès de ses généreux parents et retournait porter lui-même ce qu'il avait obtenu. — Puisse-t-il protéger, du haut du ciel, ses jeunes imitateurs de nos modernes Sociétés de Saint-Vincent de Paul.

Non content de secourir les misères isolées, le vendredi il visitait les prisons, et avec la permission de ses parents, il portait aux détenus les aumônes dont ils avaient le plus besoin.

Le samedi dans l'après-midi, il se rendait à la porte de la ville, par où avaient coutume d'arriver les pèlerins qui venaient d'au-delà des monts vénérer les sanctuaires de Rome et de l'Italie. Il en choisissait cinq, leur offrait l'hospitalité, les conduisait à la maison de son père et leur lavait les pieds ; quelquefois il nettoyait lui-même leurs chaussures ; puis il leur servait à manger, et les invitait à prendre leur repos dans un dortoir préparé pour eux. Le lendemain, il les conduisait à la messe, leur faisait ensuite visiter les principales églises de Sienne, et après leur avoir servi à dîner, les congédiait avec une aumône. Dans cette même journée du dimanche, il visitait l'hôpital *delle Scale* et s'unissait aux infirmiers pour offrir la nourriture aux malades, auxquels il adressait des paroles de consolation et d'encouragement.

Sa piété, sa modestie, sa chasteté, la noblesse de ses manières achevaient de réaliser en lui un modèle accompli du jeune homme chrétien. Les meilleures familles de Sienne l'avaient en telle estime qu'elles conseillaient à leurs fils de fréquenter Ambroise, dans l'espoir que sa compagnie les rendrait meilleurs. Mais la société de ces jeunes gens, plus ou moins légers, n'était pas toujours sans ennui pour Ambroise. Que de fois ils le pressèrent de les accompagner aux danses, aux autres fêtes mondaines, et l'invitèrent aux noces de leurs parents ou de leurs amis ! Il s'excusait avec politesse, mais avec fermeté. Afin d'éviter ces rendez-vous, il prit l'habitude de s'absenter souvent, à ses heures de loisir, pour visiter quelque monastère, aux environs de la ville.

C'est ainsi qu'un jour de noces, auxquelles il ne voulait pas assister, il se rendit au couvent de Saint-Michel, de l'Ordre de Citeaux. Chemin faisant, il songeait à son avenir, et à l'excellence de la vocation religieuse. A peu de distance de la ville, il rencontre un vieillard à l'aspect vénérable, et revêtu de l'habit de Saint-Dominique, qui lui demande l'aumône. Le jeune Siennois, après lui avoir donné quelque chose, s'apprêtait à continuer sa route, lorsque l'inconnu lui dit : « Ambroise, ne sois pas étonné si je sais ton nom et tes desseins, mais reconnais à cette marque que mes paroles viennent de Dieu. Tu fuis aujourd'hui une réunion de famille et les divertissements d'une noce, c'est pour préserver ton innocence et fortifier ta vertu. Ton intention est louable, mon fils, mais ton moyen mal choisi. Le soldat qui fuit le champ de bataille n'est qu'un lâche. Si tu veux montrer la sincérité de la vertu, affronte résolument le danger, les fêtes, les chants, les plaisirs, les rendez-vous mondains ; autant de combats, autant d'occasions de victoires. D'ailleurs quel mal y avait-il dans les fêtes d'aujourd'hui ? Pourquoi te singulariser ainsi ? C'est de l'orgueil. Te crois-tu un personnage à part ? Non ; toi-même, tu ne resteras vertueux qu'en t'engageant dans le mariage. Crois-moi et va partager les joies de ta parenté. » Ambroise fut extrêmement surpris d'un pareil langage, car il savait bien que, pour protéger la plus délicate des vertus, la fuite des occasions dangereuses est l'arme la meilleure ; il fit sur son front le signe de la croix. A ce geste le prétendu moine disparut comme un éclair : c'était un démon venu pour le tenter.

Une autre fois, comme il se rendait au célèbre couvent des Ermites de Saint-Augustin à Ilicéto, l'ennemi des âmes lui tendit un piège plus dangereux encore, en lui apparaissant en chemin, sous les traits d'une orpheline, soi-disant abandonnée, qui implorait son assistance. Le charitable et prudent voyageur lui promit ses aumônes, mais refusa sa compagnie. Cette réserve le sauva.

Cependant son père et sa mère, qui fondaient

sur lui les espérances de leur famille, commencèrent à s'alarmer de son amour de la retraite et des couvents. Ils craignirent de le voir renoncer au monde, embrasser la vie religieuse, et ensevelir dans le cloître la gloire de leur nom.

Faux calcul, puisque la sainteté de ce fils sacrifié est aujourd'hui l'unique gloire de cette famille.

Aveuglés par leur intérêt et leur affection trop naturelle, ils commencèrent donc, sans s'en douter, à travailler avec Satan, pour ruiner la vocation naissante. Ils cherchèrent à imprimer à ses études une direction plus profane ; lui achetèrent des chevaux, des chiens, des oiseaux pour ses amusements, essayèrent de l'introduire dans le monde, et enfin voulurent le fiancer à une jeune et riche Siennoise, digne d'ailleurs de leur choix.

Les parents et les amis de la famille entrèrent avec empressement dans le complot.

Le résultat fut de hâter la détermination du jeune homme, qui, pour couper court à ces artifices dangereux pour sa vocation, déclara nettement à ses parents qu'il se croyait appelé à la vie religieuse et les supplia de ne pas s'opposer à la volonté de Dieu. Il s'exprima avec tant de fermeté et de décision que son père et sa mère comprirent leur devoir de chrétiens et lui accordèrent la permission qu'il demandait. C'était se sacrifier ainsi eux-mêmes avec désintéressement à la gloire de Dieu et au bien de leur fils.

Alors, Ambroise pria humblement son père de lui donner une partie de ses biens, à l'intention de ses chers pauvres et il s'empressa de distribuer cet héritage anticipé à diverses bonnes œuvres ; entre autres bienfaits, il dota plusieurs filles pauvres afin qu'elles pussent s'établir convenablement.

Ayant ainsi accompli le conseil du Sauveur, il se rendit sans retard au couvent des Dominicains de Sienne pour s'y consacrer lui-même à Dieu. Les Pères l'accueillirent les bras ouverts, en chantant: *Benedictus qui venit in nomine Domini: Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur.* Il passa d'abord huit jours dans une retraite austère et fervente, puis il se présenta à l'assemblée des religieux, leur baisa les pieds et sollicita humblement l'habit de Saint-Dominique. On l'en revêtit; il prit rang parmi les Frères et réalisa les espérances qu'on avait conçues de lui. C'était le 16 avril 1237; Ambroise avait dix-sept ans.

ÉTUDES A PARIS — PRÉDICATION
L'ANGE DE LA PAIX

Après son noviciat, il exprima le désir d'aller étudier la théologie à Paris, où enseignait alors l'illustre dominicain Albert le Grand. Ses supérieurs le lui accordèrent volontiers et il se mit en route avec plusieurs de ses Frères.

A Paris, au milieu de ses études, Frère Ambroise continua à mener cette vie d'humilité, de prière, d'abnégation et de recueillement qui avait tant édifié ses Frères de Sienne.

Son esprit pénétrant et précis se prêtait merveilleusement aux questions les plus ardues de la logique et de la philosophie. Les professeurs, ravis des progrès de leur disciple, voulurent au bout de deux ans lui conférer le grade de bachelier; l'humble élève refusa. Mais, sur l'ordre de ses supérieurs, il s'appliqua à la prédication, et enseigna ensuite la philosophie et la théologie à Cologne avec tant de succès que le Souverain Pontife, informé de sa capacité, le nomma son légat en Allemagne. Il allait de ville en ville, prêchant aux peuples, réconciliant les princes, réfutant les hérétiques.

Sur les instances de ses compatriotes, il est rappelé à Sienne, sa ville natale, où les principaux habitants viennent le supplier d'user de son crédit auprès du Pape, pour faire lever l'interdit qui pèse sur eux, à cause de leur adhésion à la politique criminelle de l'empereur Frédéric II contre l'Eglise et le Saint-Siège. L'illustre dominicain court se jeter aux pieds du successeur de saint Pierre et lui dit en pleurant : « Mon souverain Maître, au nom de Celui qui pardonna à ses bourreaux, je vous supplie de faire grâce aux Siennois repentants, en les relevant de l'interdit. » Et le pieux pontife, ému jusqu'aux larmes, se tourne vers les assistants et leur dit : « Ambroise est vraiment l'envoyé de Dieu. Oui, je pardonne à mes enfants de Sienne, et désormais je veux les accabler sous le poids des bienfaits. »

A son retour à Sienne le médiateur de la paix fut reçu au milieu des démonstrations de joie et de reconnaissance de toute la population.

Le Souverain Pontife, de plus en plus émerveillé de ses nobles qualités, lui offrit l'épiscopat; mais l'humble religieux le supplia de ne pas lui imposer une charge au-dessus de ses forces. Il continua donc à se livrer à la prédication, avec un grand zèle, couronné des plus éclatants résultats...

« Le Saint-Esprit parlait par la bouche d'Ambroise », affirment les chroniqueurs de ce temps. Calme et doux dans la vie privée, l'apôtre se montrait sévère et terrible pour stigmatiser le vice, et le flétrir aux yeux de tous. Guidé par l'esprit de Dieu, il faisait parfois certaines digressions pour pénétrer ses auditeurs de la crainte des jugements divins, ou les enflammer d'amour par l'exposé de ses miséricordes.

Un jour qu'on l'interrogeait sur ses disgressions pour en connaître le motif, il répondit: « Ne veuillez plus en rechercher la cause, parce que moi-même je ne saurais vous la dire. » Il est manifeste qu'elles étaient inspirées de Dieu lui-même.

Plus d'une fois, rapporte un de ses compagnons, je le vis s'élever dans les airs au milieu d'un sermon. Alors tout un peuple s'écriait dans l'enthousiasme : « Jésus ! Jésus ! Notre-Seigneur ! » Tandis que la foule applaudissait au miracle, lui-même après l'extase semblait ignorer la divine faveur dont il avait été l'objet. — Un autre jour, ses auditeurs virent une éclatante lumière jaillir au firmament, et venir se reposer sur la tête du saint moine.

Pour confirmer la prédication de son bien-aimé serviteur, Dieu semble mettre sa puissance entre ses mains : à la voix d'Ambroise, les aveugles voient, les sourds entendent, les boiteux marchent, les malades sont guéris, les morts ressuscitent.

Une noble dame de Sienne, avide d'entendre le saint prédicateur, s'était rendue à l'église où il devait prêcher, laissant à la maison son tout jeune enfant dans le berceau, la tête couverte d'un voile. A son retour, elle trouve l'enfant mort. La mère imprudente et infortunée, ne se possédant plus de douleur, prend le petit cadavre entre ses bras, court le porter aux pieds du Saint, et au milieu de ses larmes, le conjure de lui rendre son enfant. Ambroise a beau protester qu'il est un grand pécheur, la mère redouble ses instances et refuse de se retirer. Le Saint se met en prières, et se relevant, il dit à cette dame :

« Allez, et qu'il vous soit fait selon votre foi. » A peine avait-elle franchi le seuil de sa maison qu'elle entendait les vagissements de l'enfant : il était ressuscité.

Le thaumaturge de Sienne rendit la vie à plus de dix morts.

HUMILITÉ ET DOUCEUR — UN ENVAHISSEUR DE ROME

Au milieu de ces prodiges, son humilité restait profonde et continuait à lui attirer de nouvelles faveurs. Il attribuait tout à la miséricordieuse bonté de Dieu et se considérait lui-même comme le plus ingrat et le plus méprisable des pécheurs. Dans les couvents où il séjournait, il préférait la compagnie des Frères convers, simples et peu instruits, à celle des grands savants. Dans ses voyages, il allait toujours à pied.

Doux et charitable pour le prochain, il était d'une extrême sévérité pour lui-même. Le cilice et la discipline lui étaient d'un usage familier. Nouveau saint Bernard, il se rendait au réfectoire comme à un lieu de supplice : *ad mensam sicut ad crucem ;* mais par contre, il savourait avec délices les épreuves et les mortifications : *ad crucem sicut ad mensam.* Ses jeûnes et ses veilles étaient fréquents, et il fallait un vrai miracle du ciel pour qu'une vie aussi laborieuse et mortifiée pût se soutenir longtemps. Sa chasteté était parfaite.

Il avait pour la sainte Eucharistie la dévotion d'un séraphin. C'est là qu'il puisait la vie de son âme. Il célébrait généralement la messe de grand matin, avant le concours de la foule, pour être moins distrait dans sa ferveur.

Il était d'une extrême douceur dans les discussions théologiques les plus animées. S'il croyait avoir offensé quelqu'un, il venait lui demander pardon à genoux, et il n'aurait pas osé sans cela monter à l'autel pour offrir la divine Victime de la paix et de la charité. — Les louanges lui étaient toujours pénibles, mais les affronts et les mépris ne troublaient jamais l'admirable sérénité de son âme, car il les considérait comme le juste châtiment de ses péchés.

Un jour, Ambroise haranguait toute une foule en discorde et énumérait éloquemment les avantages de la paix : les esprits doucement ébranlés commençaient à s'apaiser... Soudain, l'un des plus exaltés s'avance vers l'apôtre, et lui crie d'une voix menaçante : « Vous n'êtes qu'un faux prophète, pétri d'orgueil et d'ambition, et digne de tous les supplices : si vous continuez, je me charge de votre récompense. »

Ambroise, sans se déconcerter, lui répondit humblement : « Oui, de moi-même, je suis un misérable, mais quand je vous prêche la douceur et la paix, je le fais au nom de mon Dieu... Et si je suis pour vous une occasion de péché, veuillez me le pardonner. » Le coupable, tout confus, demande pardon de son insolence, et l'orateur, le faisant approcher, le presse sur son cœur de père au milieu de l'émotion de toute l'assistance.

En 1317, le jeune Conradin, petit-fils de l'empereur Frédéric II, entrait dans Rome suivi d'une armée de gibelins, et dépouillait le Souverain Pontife d'une partie de ses Etats. Clément IV, indigné de cette injustice contraire aux droits du monde chrétien, lança les foudres de l'excommunication contre l'inique persécuteur. Conradin, enflé de ses quelques exploits, se moqua des censures du pape ; mais Dieu, comme il arrive souvent, se chargea de justifier son Vicaire. Peu de temps après, la puissante armée du prince allemand fut taillée en pièces par le roi de Sicile, Charles Ier, et lui-même fut fait prisonnier. L'adversité lui ouvrit les yeux, et le rendit plus sage. Plus faible d'ailleurs que méchant, il eut un cuisant remords d'avoir marché contre le Pape, et il ne songea plus qu'à se réconcilier avec lui : mais entre le coupable et la victime, il fallait un médiateur : Conradin crut l'avoir trouvé dans la personne du bienheureux Ambroise de Sienne.

A la prière du prince, le moine dominicain alla se jeter aux pieds du Souverain Pontife, et dit en rappelant le souvenir de l'enfant prodigue : « Conradin prosterné devant votre sainteté avoue sa faute. O mon Père, dit-il, j'ai péché contre le ciel et contre vous ; j'implore humblement de votre miséricorde le pardon de mes crimes. »

Clément IV, sensiblement touché, laissa échapper de son cœur de père le cri du pardon. Puis s'adressant à Ambroise : « Ce n'est pas vous, dit-il, qui me demandiez la grâce du prince, mais c'est bien le Saint-Esprit qui a parlé par votre bouche. » La nouvelle du pardon du pape consola l'âme du jeune prince, qu'elle trouva sur le point de paraître devant Dieu, car son vainqueur, Charles de Sicile, l'avait condamné à mort, et fit exécuter la sentence malgré l'intervention miséricordieuse du Souverain Pontife.

Le bienheureux Ambroise de Sienne fut appelé en France, pour prêcher la seconde croisade de saint Louis. Sa parole ébranla les peuples à la suite du saint roi. Il retourna ensuite en Italie.

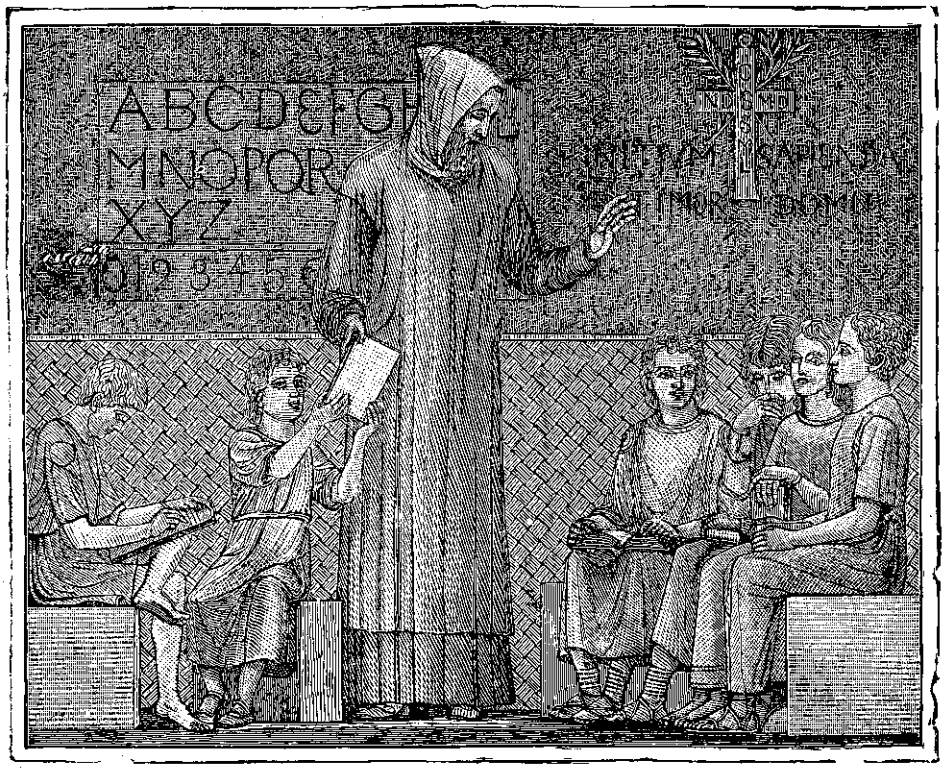
LE SOLDAT MOURANT SUR LA BRÈCHE

Pendant sa fructueuse carrière d'apôtre, le Bienheureux attira de nombreuses âmes de bonne volonté à la vie religieuse, et fonda plusieurs couvents de son Ordre. Il enrôla dans le Tiers-Ordre de Saint-Dominique un nombre considérable de personnes qu'il avait ramenées à une vie plus chrétienne, et il établit des confréries qui conservèrent longtemps les fruits de ses prédications.

Enfin, comme un vaillant soldat, il mourut sur la brèche, au milieu du combat. Au commencement du carême de l'an 1286, il prêchait à Sienne avec une véhémente indignation, contre l'avarice et l'usure ; au milieu de son discours, une veine se rompit dans sa poitrine, et il fut pris d'un vomissement de sang. Cet accident arracha des larmes au peuple, qui craignait de perdre cet admirable guide dans les voies du salut. Le lendemain, malgré les instances de ses amis, il voulut reparaître en chaire ; mais après son sermon, l'hémorrhagie reparut plus abondante et tout remède fut inutile. La mort était proche. Le saint religieux reçut les derniers sacrements, entouré de ses Frères en larmes ; puis il les fit appocher l'un après l'autre de son lit de douleur, les embrassa et les bénit. Peu après, il expira, âgé de soixante-six ans ; c'était le 20 mars 1286. Toute la ville de Sienne accourut à ses funérailles, et dès lors, une multitude de faveurs et de miracles attirèrent les fidèles à son tombeau. Plusieurs années après, on ouvrit son sépulcre ; son corps fut retrouvé intact et exhalant un parfum céleste ; alors les Siennois lui élevèrent un magnifique mausolée de marbre.

SAINT BENOIT

Né en 480. — Mort en 513. — Fête le 21 mars



Saint Benoît instruisant ses jeunes disciples.

LE JEUNE SOLITAIRE DE SUBIACO

A l'âge de 14 ans, Benoît, fils de la noble race des Anicius, était étudiant à Rome. Les débauches de ses compagnons l'effrayèrent, et, au lieu de s'abandonner aux passions naissantes, il s'enfuit de la grande ville.

En remontant le cours du Tibre et de l'Anio, il parvint au désert de Subiaco, à 40 milles de Rome, sans savoir comment il y subsisterait. Dieu y pourvut et envoya au-devant de l'enfant un religieux, nommé Romain, dont le monastère était voisin.

Le petit Benoît confia à ce moine ses désirs de perfection. Romain lui jura le secret et l'aida à trouver aux flancs abrupts du rocher une grotte inaccessible, du fond de laquelle on ne voyait que le ciel; chaque jour, ce moine lui descendait, du haut de l'escarpement, un pain avec une corde; une clochette permettait à Romain d'avertir Benoît de quitter l'oraison et de détacher la frugale provision.

Dans ce nid où il demeura trois ans (1), des bergers l'aperçurent, le prirent pour une bête sauvage et le poursuivirent; mais l'ayant reconnu pour un serviteur de Dieu, ils vinrent se suspendre aux broussailles et écouter ses instructions.

Satan voulut détruire ce sanctuaire naissant; il lança une grosse pierre sur la clochette et la brisa pour interrompre les communications avec Romain. Une autre fois, un affreux merle vint voltiger, lui rappeler le nom et le souvenir d'une femme du nom de Merula (merle) qu'il avait vue à Rome, et une tentation terrible l'obséda, à ce point qu'il voulait quitter sa solitude. Le jeune solitaire fit un signe de croix, et l'oiseau de Satan disparut aussitôt; mais, pour se châtier de son moment d'hésitation, Benoît sortit de la grotte, trouva au-dessous un buisson hérissé d'épines, quitta la robe de bure dont il était revêtu, et se roula longtemps sur les cruelles épines. Le sang qu'il versa blessa le corps et guérit l'âme pour toujours (1).

Le buisson, dit la tradition, se changea en rosier; il est encore abondant aujourd'hui sur les flancs de la montagne; ses roses portent un petit serpent et des taches de sang, et les nombreux pèlerins en emportent la poussière comme une arme, car saint Benoît est toujours un puissant défenseur contre les tentations du Mauvais.

(1) Alors qu'il fallait fuir le monde habité pour se sanctifier, la discipline de l'Eglise permettait de remplacer par la vie érémitique les diverses observances.

(1) Aujourd'hui, on célèbre la messe dans la grotte, et une plate-forme permet aux fidèles de l'entendre là où les bergers écoutaient Benoît; un peu plus loin, dans le rocher, un autre autel est dressé, là où Satan brisa la clochette et parut sous la forme d'un merle: on y a figuré la cloche brisée et l'oiseau.

C'est de cette grotte et de ce buisson qu'est sorti l'Ordre bénédictin qui a couvert le monde.

OU CONDUIT LA DÉSOBÉISSANCE

Des solitaires qui vivaient à quelques milles, dans les grottes de Vicovaro, situées comme les nids d'un pigeonnier, dans un rocher perpendiculaire au pied duquel coule l'Anio, vinrent le supplier de les diriger; Benoît assura qu'ils ne pourraient point s'entendre avec lui; ils insistèrent, et il vint.

Son gouvernement leur parut trop austère, et, pour se débarrasser du maître qu'ils s'étaient choisi, ils empoisonnèrent son vin; mais avant de le boire, le Saint bénit la coupe suivant sa coutume: à l'instant, le vase se brisa, et le crime fut reconnu.

« Que le Dieu tout-puissant vous pardonne ! » dit-il, et il retourna à sa chère grotte de Subiaco.

VRAIS MOINES

Cependant, beaucoup de moines vinrent vers lui; il leur distribua les solitudes du rocher, et fonda aux alentours douze monastères de douze religieux, ayant chacun un abbé. La place de chacune de ces maisons est marquée aujourd'hui par un oratoire.

Parmi ces couvents, il y en avait trois bâtis au sommet des rochers arides; les moines qui les habitaient étaient obligés de venir chercher l'eau dans le lac, au bas du ravin, en descendant une pente dangereuse. Au bout de quelque temps, ils se lassèrent de cette fatigue. « Père, vinrent-ils dire à Benoît, ne pourrions-nous pas construire notre maison dans un endroit plus commode ? là-haut, il est très onéreux de fournir de l'eau à la communauté. »

Benoît les consola paternellement et leur assura qu'il y penserait.

La nuit suivante, il prit avec lui Placide, un de ses plus jeunes disciples, et gravit silencieusement la montagne; il s'arrêta près des monastères élevés sur la cime, s'agenouilla sur le roc et pria longtemps; puis, ayant marqué cette place avec trois pierres, il redescendit à son monastère.

Le lendemain, les Frères viennent lui demander sa décision. « Remontez, leur dit-il, jusqu'à tel endroit, que vous verrez marqué par trois pierres posées l'une sur l'autre, là vous creuserez un peu; Dieu est assez puissant pour vous donner de l'eau en cet endroit et vous épargner désormais la peine de descendre au lac. » Pleins d'obéissance, les moines montèrent jusqu'au lieu indiqué et trouvèrent que le roc suintait déjà; ils taillèrent dans le rocher une petite fontaine qui se remplit rapidement, et la source devint assez abondante pour suffire désormais en tout temps aux besoins de la communauté.

L'Italie était alors au pouvoir des Goths qui l'avaient envahie. Un de ces barbares, homme grand et robuste, mais sans instruction, s'était converti; il vint solliciter l'honneur de servir Dieu parmi les moines. Saint Benoît l'accueillit avec une grande bonté et lui confia des occupations conformes à ses aptitudes.

Un jour, il lui avait mis entre les mains une hache et l'avait chargé de débarrasser, des buissons qui l'encombraient, un coin de terre situé sur les bords du lac et dont on voulait faire un jardin. Le Goth s'était mis à l'œuvre avec ardeur, et de ses bras vigoureux donnait de violents coups de hache, quand soudain le fer s'échappa du manche et vola dans le lac, dans un endroit où les eaux étaient si profondes qu'on ne pouvait songer à l'en retirer.

Le novice, tout attristé, vint annoncer sa mésaventure au jeune Fr. Maurus, en sollicitant une pénitence. Fr. Maurus avertit le bienheureux P. Benoît. Celui-ci se rendit sur le lieu de l'accident, prit le manche de la hache, en plongea l'extrémité dans les eaux du lac, aussitôt le fer remonta lui-même et revint s'adapter au manche comme auparavant.

Rendant alors au Goth son instrument, le Père lui dit : « Voilà, travaille et console-toi : *Ecce, labora, et noli contristari.* » Travailler pour l'amour de Jésus-Christ, dans la joie intérieure et la paix, voilà bien ce que les moines de cette époque devaient enseigner aux races barbares, qui venaient de conquérir l'empire romain, races inquiètes, ennemies du travail et ne respirant que batailles, carnages et rapines.

LES ENFANTS

En échange des vieux moines indociles de Vicovaro, le Seigneur envoya au solitaire, non seulement ces moines fidèles, mais en outre un gracieux essaim de jeunes enfants doués des plus aimables vertus; c'étaient les fils des nobles Romains. En effet, les pères, apprenant qu'un étudiant échappé de la corruption de la ville donnait de si beaux exemples à Subiaco, lui confiaient leurs enfants, car, à cette époque de troubles sociaux et de désordres effroyables, on comprenait qu'il n'y avait que le radicalisme du bien qui pût sauver la jeunesse.

Parmi ces enfants que nous représentons ici, il y avait Maur, dont Benoît fera son coadjuteur, et Placide, fils du seigneur du territoire de Subiaco. Nous écrirons leur vie, et cela complètera celle de saint Benoît. Chacun sait le miracle dont fut récompensée l'obéissance du jeune Maur, quand, sur l'ordre de Benoît, il marcha sur les eaux pour aller sauver Placide tombé dans le lac.

L'alumnat des jeunes néophytes de Subiaco fut imité depuis, et l'on en fonde aujourd'hui sur le même modèle dans le nord et dans le midi de la France.

On conçoit combien cette œuvre de l'étudiant de Rome excita la rage infernale, et l'on ose à peine raconter ce que tenta un suppôt de Satan, nommé Florent, qui habitait auprès. Il fit d'abord porter du pain empoisonné à Benoît, mais il fut découvert ; alors, ne pouvant tuer les corps, pour atteindre les âmes, il envoya près du jardin où jouaient les jeunes disciples sept misérables et malhonnêtes jeunes filles, exécuter des danses lascives.

Benoît comprit le danger que courait l'innocence de ses disciples, et comme certaines tentations ne se guérissent que par la fuite, il donna le signal du départ : laissant donc ses douze monastères, il partit, avec le premier alumnat, à la recherche d'une autre solitude.

Florent était sur sa terrasse, et il se réjouit de voir partir Benoît; mais soudain la maison fut ébranlée, croula et l'écrasa. Le jeune Maur, resté en arrière, courut en porter la nouvelle à Benoît. L'homme de Dieu s'affligea autant de la mort de son ennemi que de la joie de son disciple, à qui il imposa une forte pénitence pour s'être réjoui, et il continua son voyage. Il y avait trente-cinq ans qu'il était à Subiaco quand il le quitta; il avait quarante-neuf ans.

A deux heures de Subiaco, on montre la pierre où reposa le Saint à la première halte; la pierre

s'amollit au contact de son cœur brûlant d'amour, et quand il reprit le bâton de pèlerin, l'empreinte de son corps était restée gravée sur le rocher. A certaines époques, et ordinairement le 21 mars, depuis quatorze siècles, ce rocher laisse suinter de l'eau, et les religieux prient alors leur patron avec plus de ferveur.

LE MONT CASSIN

Benoît suivit les montagnes vers le Sud et arriva au Mont Cassin, dans les ruines d'une ville romaine, *Cassinum*, où étaient les restes d'un amphithéâtre et où l'on voyait un temple d'Apollon, encore debout, dans son bois sacré. Des multitudes de paysans venaient y sacrifier.

Benoît, ému, planta la croix en ce lieu et, au nom du Christ, persuada aux habitants de renverser l'idole et d'élever à la place des oratoires à saint Jean-Baptiste et à saint Martin de France.

Benoît demeurera quatorze ans au Mont Cassin et rendra ce lieu tellement illustre, qu'un pape, dans l'inscription gravée sur l'autel, voudra le comparer au Sinaï.

Saint Benoît fit construire le monastère par ses disciples, mais non sans rencontrer toujours l'opposition de l'ennemi du genre humain. On rapporte qu'un jour, les disciples ne pouvaient ébranler une pierre tellement inamovible qu'elle semblait tenir à la terre par de fortes racines. Benoît reconnut un artifice du démon, donna sa bénédiction, mit en fuite l'esprit malin, et la pierre fut levée si facilement qu'elle semblait n'avoir rien pesé.

Le démon était plein de rage contre le saint patriarche qui lui avait enlevé cette montagne, où cet esprit infernal avait régné jusque-là par l'idolâtrie, pour la damnation de beaucoup d'âmes ; il était furieux contre le pieux fondateur qui préparait dans ses moines une armée contre lui; parfois il lui apparaissait, en plein jour, sous des figures horribles, jetant des tourbillons de flammes par les yeux, la bouche et les narines, et il l'appelait par son nom : « Benoît ! Benoît ! » En latin *Benedicte ! Benedicte !* Or, ce nom veut dire *Béni ;* aussi le démon, se reprenant aussitôt avec rage, répétait: « Non, non, pas *Béni, Maudit ! Maudit !* Qu'es-tu venu faire en ce lieu? Qu'as-tu à démêler avec moi ? Pourquoi prends-tu plaisir à me persécuter? » Benoît le laissait crier et vaquait à ses occupations, sans faire attention à lui.

Le Saint s'efforçait de prémunir ses disciples contre les attaques de cet ennemi de tout bien qui, ordinairement, nous livre la guerre d'une manière invisible, afin de nous vaincre plus facilement.

Cédant aux suggestions cachées du tentateur, un religieux prit en dégoût sa sainte vocation, et demanda à l'abbé la permission de retourner dans le monde. Benoît essaya de lui faire comprendre la folie de son dessein, il lui rappela sa ferveur précédente, la sagesse de la résolution qu'il avait prise alors d'embrasser la vie religieuse, il parla du salut de son âme, de l'excellence incomparable du service et de l'amour de Dieu; il lui dit de prier et d'attendre avec patience la fin de cette tentation. Mais le religieux ne voulait rien entendre, déjà son imagination était dans le monde. Pour obtenir plus vite la triste permission que l'abbé différait de lui accorder, il se mit à troubler l'ordre de la communauté et à scandaliser les Frères, tellement que Benoît fut obligé de le chasser. Le malheureux partit content; mais à peine était-il sorti du monastère, qu'il vit accourir à lui un dragon furieux, la gueule béante, prêt à le dévorer. Il appela à grands cris les Frères au secours. Ceux-ci s'empressèrent de venir ; ils trouvèrent le fugitif en proie à l'épouvante et tremblant de tous ses membres; ils le ramenèrent au couvent. Il promit d'être désormais fidèle à sa vocation, et il tint parole, gardant pour le reste de sa vie une immense reconnaissance envers son saint abbé dont les prières lui avaient obtenu la grâce de voir le dragon infernal qui voulait le dévorer.

Un jour, Benoît sortit avec les Frères pour travailler aux champs ; un paysan vint au monastère, outré de douleur, portant entre les bras le corps de son fils et demandant le P. Benoît. Comme on lui dit qu'il était aux champs avec les Frères, il jette le corps de son enfant devant la porte, et court chercher le Saint. Il le rencontre qui revenait du travail.

« Père, rendez-moi mon fils !

— Est-ce moi qui vous l'ai enlevé ?

— Il est mort, venez le ressusciter.

— Retirez-vous, ce n'est pas notre affaire ; cela appartient aux saints apôtres. Que venez-vous nous imposer un fardeau insupportable ? »

Le père jure dans sa douleur qu'il ne partira pas avant que le Saint ait ressuscité l'enfant.

« Où est ce mort?

— Voilà son corps à la porte du monastère. »

Benoît, y étant arrivé, se mit en prière avec tous ses religieux, s'étendit sur le cadavre comme Elisée, et puis, élevant les bras au ciel, s'écria : « Seigneur, ne regardez pas mes péchés mais la foi de cet homme, et rendez à ce corps l'âme que vous en avez ôtée. »

A peine a-t-il achevé sa prière que tout le corps de l'enfant tremble à la vue des assistants. Benoît prend l'enfant par la main, et le rend à son père plein de vie et de santé. (S. Grégoire, *Dial.* L. II, c. 32.)

En temps de disette, le sous-diacre Agapit vint quêter au Mont Cassin et supplier afin d'obtenir un peu d'huile ; il en restait à peine au fond d'une bouteille pour assaisonner la nourriture : « Qu'on la donne, » dit Benoît. Le cellérier, vaincu par le démon de la défiance, hésita ; ce qu'apprenant le Saint, il fit jeter la bouteille au fond du précipice, et ce verre fragile ne se brisa point. Alors le cellérier, confus et grondé, exécuta l'ordre de son père. — Et Dieu renouvella miraculeusement la provision d'huile épuisée.

Le bienheureux Père écrivit pour ses religieux une *Règle*, toute remplie d'une admirable sagesse.

Au Mont Cassin, comme à Subiaco, on amenait de tous côtés la jeunesse à saint Benoît, et l'alumnat fondé par lui aura un jour pour disciple saint Thomas d'Aquin.

LE ROI TOTILA — LES BÉNÉDICTINS

Le roi Goth Totila, prince victorieux de l'empire romain, s'acheminait vers Naples et entendit parler de l'influence extraordinaire du prophète du Mont Cassin : il voulut savoir si Benoît avait vraiment l'esprit prophétique et fit revêtir les ornements royaux à son écuyer Riggo, puis l'envoya avec une suite de seigneurs au Mont Cassin comme s'il était le roi.

« Mon fils, lui cria aussitôt Benoît, quittez l'habit que vous portez, il n'est pas à vous. »

Riggo, épouvanté d'avoir voulu tromper un tel homme, se jeta à ses pieds et bientôt Totila vint lui-même et ne fut pas maître d'une terreur soudaine. Le serviteur de Dieu cria par trois fois à

Saint Benoît ressuscite un enfant.

ce prince terrible : « Levez-vous ! » et enfin il dut le relever lui-même.

« Vous avez fait beaucoup de mal, lui dit-il, vous en faites tous les jours ; il est temps de cesser vos iniquités. Vous entrerez à Rome, vous régnerez neuf années, et la dixième vous mourrez. »

Le roi, effrayé, se recommanda à ses prières ; à partir de ce moment, sa nature barbare fut transformée, il protégea les peuples contre ses propres soldats, au milieu même de la victoire, et les traita comme ses enfants.

L'année qui précéda sa mort, Benoît pleurait, on lui en demanda la cause. « Tout ce monastère, dit-il, que j'ai bâti, a été livré aux païens par un jugement du Dieu tout-puissant ; j'ai à peine obtenu la vie de mes frères. »

En effet, 40 ans après sa mort, les barbares détruisirent le Mont Cassin, mais il renaîtra de ses cendres, et le corps de l'homme de Dieu sera transporté au pays de France, où on le vénérera à Saint-Benoît-sur-Loire.

L'histoire des derniers moments de saint Benoît est liée à l'histoire de sa sœur sainte Scholastique, et nous en reportons le touchant récit à la vie de cette Sainte.

Du vivant même de saint Benoît, des couvents de son Ordre commencèrent à se fonder de divers côtés ; ils se multiplièrent ensuite par toute l'Europe. Le bienheureux patriarche a compté parmi ses innombrables enfants spirituels une multitude de saints, plusieurs papes, un nombre immense d'évêques. Les Bénédictins ont contribué pour une grande part à l'éducation et à la civilisation de l'Europe, et en particulier de la France. Après plus de treize siècles, cet Ordre, divisé en plusieurs branches, subsiste encore, et tout en étant moins nombreux qu'à d'autres époques, ses membres continuent à conserver dans le monde l'esprit de saint Benoît.

LA MÉDAILLE DE SAINT BENOIT

Nous avons dit comment saint Benoît triomphait du démon, et employait souvent l'arme victorieuse de la croix. Ce signe sacré et l'invocation de saint Benoît peuvent être en nos mains un puissant bouclier contre l'ennemi infernal. De là est venue la dévotion à la *médaille de saint Benoît*, dévotion approuvée et enrichie de nombreuses indulgences par le pape Benoît XIV.

Cette médaille représente d'un côté saint Benoît, de l'autre la croix du Sauveur, avec une série de lettres, dont voici l'explication. Dans les angles de la croix : C. S. P. B. : *Crux Sancti Patris Benedicti : Croix du Saint Père Benoît.* — Sur la ligne verticale de la croix : C. S. S. M. L. : *Crux Sancta Sit Mihi Lux : Que la sainte croix soit ma lumière.* — Sur la ligne horizontale : N. D. S. M. D. : *Non Draco Sit Mihi Dux : Que le dragon ne soit pas mon chef.* — Autour de la médaille, on voit d'abord le Saint Nom de Jésus, exprimé par le monogramme ordinaire IHS ; puis les lettres : V. R. S. N. S. M. V. S. M. Q. L. I. V. B. : *Vade Retro Satana, Noli Suadere Mihi Vana, Sunt Mala Quæ Libas, Ipse Venena Bibas.* Retire-toi Satan, ne viens pas me conseiller tes vanités. Ce breuvage que tu verses est le mal ; bois toi-même tes poisons.

Dom Guéranger a signalé dans une brochure (chez Oudin, libraire à Poitiers) une multitude de grâces spirituelles ou temporelles obtenues par cette dévotion.

LA MÉDAILLE DE SAINT BENOIT

11 JUILLET, TRANSLATION DES RELIQUES DE SAINT BENOIT EN FRANCE (655)

Saint Benoît chasse le démon par la vertu du signe de la croix. Sa médaille miraculeuse.

La médaille de saint Benoît se répand d'une manière prodigieuse et bien consolante.

Dans leur lutte contre le satanisme qui les menace de toutes parts, les vrais enfants de l'Eglise cherchent dans cette médaille un signe d'alliance avec le patriarche des moines.

Ils ont raison.

« Porte-drapeau du Christ, » selon l'expression de saint Pierre Damien, Benoît, par le signe sacré du salut, infligea aux puissances des ténèbres des défaites innombrables. Sa mort triomphante n'a fait qu'agrandir le champ de son action. Ce n'est plus Subiaco et le mont Cassin, c'est l'univers entier.

Or, tandis que les moines de France vont célébrer, le 11 de ce mois, la fête de la translation douze fois séculaire du corps de leur glorieux Père à Saint-Benoît-sur-Loire, mettons en lumière la bienfaisante médaille. Mieux connue, elle sera plus appréciée, et les bénédictions qu'elle nous procurera répondront pleinement à nos besoins spirituels et temporels.

I

IMPORTANCE DE LA MÉDAILLE DE SAINT BENOIT

La croix a été l'instrument de la rédemption du monde, et par conséquent elle est un objet de terreur pour l'enfer.

En faisant à saint Benoît l'honneur de figurer sur une médaille avec l'effigie de la croix, l'Eglise n'a eu d'autre but que de montrer l'efficacité que le signe sacré de notre salut a eu entre ses mains. Saint Grégoire le Grand, qui a écrit la vie du glorieux patriarche, prouve par des faits nombreux et détaillés les prodiges opérés par saint Benoît, au moyen du signe de la Croix.

Cependant, aucun des récits du grand Pape ne manifeste avec autant d'autorité la mystérieuse relation qui existe entre l'emploi du signe de la Croix et l'invocation de saint Benoît que les actes mêmes des deux premiers disciples du saint patriarche : saint Placide et saint Maur.

A Capoue, on demande à saint Placide la guérison du primicier de cette ville. Après de longues résistances de son humilité, il consent à imposer sa main sur la tête de ce prêtre atteint d'une maladie mortelle, et il le guérit instantanément en prononçant ces paroles : « Au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ qui, *par les prières et la vertu de notre maître saint Benoît*, m'a retiré sain et sauf du milieu des eaux, que Dieu récompense votre foi et vous rende votre première santé. »

Saint Maur, ayant quitté le grand patriarche pour établir sa règle dans les Gaules, devient à son tour un véritable thaumaturge par les grands et nombreux miracles qu'on lui demande d'opérer.

Or, tous ces miracles, il les fait par le signe de la Croix et par un appel direct aux mérites de saint Benoît.

Les fils connaissaient par expérience l'immense crédit de leur Père et la force mystérieuse du signe de la Croix entre ses mains.

En recourant avec foi à ces deux forces combinées, ils en venaient à surpasser les prodiges mêmes du saint patriarche.

Or, il y a là, croyons-nous, les éléments certains d'une vraie tradition, et on s'explique aisément comment, dans la suite des âges, la coutume introduisit de représenter sur une même médaille l'effigie de la sainte Croix et celle de saint Benoît.

II

ORIGINE DE LA MÉDAILLE DE SAINT BENOIT

Mais à quelle époque remonterait cet usage? C'est un point d'histoire difficile à établir.

Une guérison miraculeuse, opérée par saint Benoît en faveur de Brunon, qui fut depuis moine, puis pape sous le nom de Léon IX (1048), prouve clairement que saint Benoît, apparaissant à Brunon la croix à la main, fut reconnu du jeune homme parce qu'on était déjà dans la coutume de représenter le saint législateur portant ce signe du salut.

Cependant, ce n'est qu'à partir de 1647 qu'on a des notions très précises sur la médaille de saint Benoît et les lettres empreintes sur la croix de la médaille. A cette époque, des magiciennes de Nattremberg, en Bavière, emprisonnées pour cause de maléfices, déclarèrent devant les juges que leurs manœuvres superstitieuses étaient toujours restées sans résultat dans les lieux où l'image de la sainte Croix était suspendue ou cachée en terre. Elles ajoutèrent même qu'elles n'avaient jamais pu exercer leur pouvoir sur l'abbaye de Metten, et que cette impuissance leur avait fait comprendre que la croix protégeait ce monastère.

De fait, de nombreuses croix couvraient les murs de l'abbaye, et sur ces croix étaient peintes des lettres mystérieuses dont les moines, par le malheur des temps, avaient complètement perdu le sens.

Ils ne purent tout d'abord fournir aucune explication. Mais après bien des recherches, ils mirent la main sur un manuscrit de la bibliothèque de l'abbaye; c'était un évangéliaire remarquable contenant, à la suite des Evangiles, le traité de Rhaban-Maur sur la Croix, et, parmi de nombreux dessins, un saint Benoît revêtu de la coulle monastique et tenant dans la main droite un bâton terminé par une croix. Sur le bâton était écrit ce vers :

Crux sacra sit M lux N draco sit michi dux.

De la main gauche du saint patriarche sortait une banderolle portant ces deux autres vers :

Vade retro Sathana nuq suade M vana
Sunt mala quæ libas ipse venena bibas.

Ces vers donnaient, à n'en pas douter, la signification précise des lettres mystérieuses empreintes sur les croix de l'abbaye.

La piété catholique s'empara de cette précieuse découverte. Des médailles furent frappées, en Allemagne d'abord, puis dans toute l'Europe catholique.

Sur l'une des faces on grava l'effigie de saint Benoît tenant de la main droite le signe du salut, et de l'autre la Règle, puis, sur le revers de la médaille, une croix empreinte des caractères mystérieux dont il a été question et qui lui donnent, en réalité, sa valeur et son efficacité.

Saint Vincent de Paul, qui mourut en 1660, paraît avoir connu cette médaille, car toutes les Sœurs de Charité la portent à leur chapelet de temps immémorial, et, durant un long intervalle, elle ne fut plus guère frappée que pour leur usage.

III

EXPLICATION DES SIGNES EMPREINTS SUR LA CROIX OU MÉDAILLE DE SAINT BENOIT

Les lettres qu'il convient de lire tout d'abord, sur la croix de saint Benoît sont les quatre lettres placées entre les branches de la croix :

C S
P B

Elles signifient : *Crux Sancti Patris Benedicti.*
(Croix du saint Père Benoît.)

C'est donc bien de la croix de saint Benoît qu'il s'agit. Sur la ligne perpendiculaire de la croix on lit :

C
S
S
M
L

Ces paroles veulent dire :

Crux Sacra Sit Mihi Lux.

(Que la Croix sainte soit ma lumière.)

Sur la ligne horizontale de la même croix, on lit :

N D S M D

Ces paroles veulent dire :

Non Draco Sit Mihi Dux

(Que le Dragon ne soit pas mon Chef.)

Réunies aux précédentes, elles forment un vers latin. Le sens de ce vers est une protestation du chrétien exprimant sa confiance envers la sainte Croix et sa résistance au joug que le démon voudrait lui imposer.

Autour de la médaille se trouve une plus longue inscription qui présente d'abord, au-dessus de la croix, le monogramme du Christ Jésus : I H S, *Jesus Hominum Salvator, Jésus sauveur des hommes.*

La foi et l'expérience nous enseignent assez la toute-puissance de ce nom divin.

Viennent ensuite, en commençant à droite, les caractères suivants :

V. R. S. N. S. M. V. S. M. Q. L. I. V. B.

Ils représentent deux autres vers latins :

Vade Retro, Satana; Nunquam Suade Mihi Vana;
Sunt Mala Quæ Libas; Ipse Venena Bibas.

Retire-toi, Satan, ne me conseille jamais les vanités;
Le breuvage que tu verses est le mal; bois toi-même [tes poisons.

Ces paroles sont censées sortir de la bouche de saint Benoît; celles du premier vers, lors de la tentation qu'il éprouva et dont il triompha par le signe de la Croix; celles du second vers, au moment où ses ennemis lui présentèrent un breuvage de mort qu'il découvrit en produisant le signe de vie sur le vase qui le contenait.

Le chrétien peut s'approprier ces paroles, toutes les fois qu'il est en butte aux tentations et aux insultes de l'ennemi invisible du salut. Notre-Seigneur a lui-même sanctifié les premiers mots : *Vade retro Satana, retire-toi, Satan.* Leur valeur est donc éprouvée, en même temps qu'elle est garantie par l'Evangile lui-même.

Les *vanités* que le démon nous conseille sont les désobéissances à la loi de Dieu, les pompes et les fausses maximes du monde. Le *breuvage* que nous présente cet ange de ténèbres est le *péché* qui donne la mort à l'âme. Au lieu de l'accepter, nous devons le lui laisser, comme le partage qu'il s'est choisi lui-même.

IV

PUISSANTE EFFICACITÉ DE LA MÉDAILLE DE SAINT BENOIT

Des grâces presque infinies ont été et sont encore obtenues par les mérites de la croix et par l'effigie de saint Benoît dont la médaille attire la protection. La réunion de ces deux forces est vraiment un objet de terreur pour les démons. L'expérience le prouve surabondamment.

Les effets propres et plus directs de la médaille de saint Benoît sont :

De repousser les tentations impures;

De procurer le repos et la sécurité aux personnes troublées;

D'interdire aux gens malintentionnés l'accès du lieu où elle se trouve;

De jeter la confusion dans les réunions des francs-maçons et même de faire abandonner les Loges où elle a pu être déposée et fixée;

De dissoudre les assemblées de magie, de nécromancie ou de spiritisme, si dangereuses pour la foi;

De calmer les esprits dans les moments de troubles, de grèves ou de révoltes ouvertes des ouvriers contre les patrons;

De préserver du feu grisou, des explosions de chaudières ou d'éboulements dans les carrières;

D'éloigner ou d'empêcher l'effet des engins dangereux ou nuisibles;

D'empêcher les accidents de chemins de fer ou de voitures, et de faire éviter des malheurs certains dans ces sortes d'accidents;

De protéger contre la foudre, l'incendie, les tempêtes, les naufrages, les inondations, les avalanches et généralement toutes les circonstances où le démon a pouvoir et permission de se mêler;

De préserver des chutes, des morsures de serpents ou de chiens enragés, de la peste et autres épidémies;

De délivrer les corps humains des maléfices ou de toute autre opération diabolique;

D'arrêter l'effet du poison;

D'être un remède efficace contre la maladie de la pierre, les points de côté, le mal caduc, les pertes de sang et autres infirmités;

De procurer aux femmes enceintes une heureuse délivrance et une heureuse fécondité à celles qui ne l'auraient pas;

De rendre aux animaux empêchés par maléfice la fécondité et l'usage du lait;

De chasser les démons des substances corporelles où ils s'étaient réfugiés et réhabiliter celles-ci avec Dieu.

Ses autres effets sont encore, dans un ordre de choses plus élevé : de déjouer les obstacles se dressant soudain contre l'établissement des œuvres utiles au salut des âmes; de faire réussir des affaires ou des projets importants; d'amener des secours d'argent dans des moments critiques; de faire obtenir du succès dans les examens; de réconcilier les ennemis entre eux et de rétablir l'union et la concorde dans les familles.

Mais que dire de l'efficacité de la médaille de saint Benoît dans l'ordre purement spirituel? Peu de pécheurs résistent à ce moyen presque infaillible de conversion.

Un fait, parmi bien d'autres : il est de 1880.

Un franc-maçon, impie déclaré, tombait gravement malade. De faux amis l'entourent et font bonne garde pour empêcher le prêtre d'arriver jusqu'à lui. Je ne sais comment on parvint à lui faire remettre une médaille de saint Benoît; mais, la médaille reçue, cet impie tout changé demande les secours de la religion si haut et si ferme qu'on est obligé de laisser venir un prêtre qui le confesse et lui apporte solennellement le Saint Viatique.

Son entourage comptait bien se venger de cette déception sur sa dépouille mortelle, en lui faisant faire un enterrement civil. Mais les frères et amis furent déçus jusqu'au bout, saint Benoît ne pouvant permettre que le corps d'un chrétien réconcilié avec Dieu par son entremise servît à un scandale public.

M. X... fut accompagné à sa dernière demeure par les prières et les bénédictions de l'Eglise.

On pourrait multiplier à l'infini les traits ayant rapport à l'efficacité de la médaille de saint Benoît et justifier ainsi, par de nombreux exemples, chacune des assertions énoncées plus haut. On trouvera ces récits dans les opuscules de Dom Zelli et de Dom Guéranger sur la médaille de saint Benoît; dans les vies de M. Dupont et

de M. d'Avrainville, les deux grands propagateurs connus de la médaille de saint Benoît au XIXe siècle, et enfin dans les relations des missionnaires qui ne cessent d'obtenir par le moyen de la médaille des succès éclatants et extraordinaires.

V

OPPORTUNITÉ DE LA MÉDAILLE

Tous ces faits montrent jusqu'à la dernière évidence l'opportunité de cette médaille.

Le démon règne en maître dans le monde, et il y règne en maître parce que le surnaturel ne domine plus dans les âmes et que l'homme qui n'a plus la foi ou qu'une foi affaiblie se trouve nécessairement sans recours contre les ténèbres de son esprit et l'aveuglement de ses passions.

S'il n'y a presque plus aujourd'hui de vrais possédés, des hommes qui se déchirent, se jettent à terre, poussent des cris effrayants et donnent par leur attitude une image de l'enfer, en revanche, que de démons sous des dehors polis et cultivés!

Que d'hommes qui n'ont au cœur que la haine de Dieu, de la religion et des prêtres, et dans l'esprit qu'une préoccupation unique, la destruction de tout ce qu'il y a de plus sacré dans l'ordre religieux, moral et même politique, et l'avènement du règne de la raison pure, qui n'est autre que le règne de Satan. La société contemporaine n'est-elle pas, à l'heure qu'il est, au pouvoir de ces tristes victimes de la tyrannie du démon?

Et chez les hommes qui, sans avoir cette haine de Dieu, n'ont pas cependant dans la pratique le courage de leurs convictions religieuses, quel envahissement en eux de l'esprit du monde! Quelles erreurs d'appréciations et quels écarts de conduite! Quelle tendance à ne relever de personne, à se gouverner tout seuls et à secouer le joug de toute direction religieuse et morale! Le démon, s'il ne règne pas en maître dans ces chrétiens dégénérés, fait en eux et par eux des gains énormes. La force d'inertie qu'il leur communique ne fait qu'accroître l'audace des méchants et prépare, dans un avenir prochain les plus redoutables catastrophes.

Non, jamais la médaille de saint Benoît n'a été aussi opportune qu'à notre époque. Satan est partout, dans les âmes, hors des âmes, dans l'air, sur terre, dans la terre même, partout, appliqué qu'il est, lui et ses innombrables légions, à nous tendre des pièges, à nous nuire et au besoin à *nous dévorer*. Armons-nous donc du signe de la Croix, et puisque ce signe sacré a tant de pouvoir uni aux mérites de saint Benoît, ayons entre les mains la précieuse médaille du puissant patriarche et servons-nous en avec foi.

L'Eglise l'a authentiquement reconnue et enrichie de nombreuses et précieuses indulgences.

VI

INDULGENCES ATTACHÉES A LA MÉDAILLE DE SAINT BENOIT

Pour gagner les indulgences attachées à cette médaille, il suffit de la porter sur soi.

On ne peut se dessaisir en faveur d'une autre personne d'une médaille que l'on aurait en propre. Si on le faisait, la médaille ne perdrait pas sa valeur, mais perdrait ses indulgences.

Ces indulgences sont plénières ou partielles.

1° INDULGENCES PLÉNIÈRES

1° Les indulgences plénières se gagnent les jours suivants : Noël, l'Epiphanie, Pâques, l'Ascension, la Pentecôte, la Trinité, la Fête-Dieu, l'Immaculée Conception, la Natvité, la Purification, l'Annonciation, l'Assomption, la Toussaint et la fête de saint Benoît (21 mars). Les conditions de ces indulgences sont de réciter au moins une fois la semaine le chapelet, ou l'office divin, ou le petit office de la Sainte Vierge, ou celui des morts, ou les psaumes de la pénitence, ou encore d'avoir, une fois la semaine, fait le catéchisme, visité les malades, distribué l'aumône aux pauvres, entendu ou célébré la Sainte Messe.

2° Celui qui, étant à l'article de la mort, recommandera pieusement son âme à Dieu, obtiendra la rémission et l'indulgence plénière de tous ses péchés.

3° Celui qui se trouvera hors d'état d'accomplir les exercices requis pour gagner les susdites indulgences, pourra cependant en jouir, s'il récite en compensation trois *Pater* et *Ave* avec l'antienne *Salve Regina*, ajoutant à la fin ces paroles : *Bénie soit la Très Sainte Trinité, et loués soient le Très Saint-Sacrement et l'Immaculée Conception de la Bienheureuse Vierge Marie.*

2e INDULGENCES PARTIELLES

1° Sept ans et sept quarantaines à qui aura rempli une des œuvres marquées plus haut, les jours de fêtes de Notre-Seigneur, de la Très Sainte Vierge, de saint Joseph, des saints Apôtres, et des saints Maur, Placide, Scholastique et Gertrude.

2° Un an d'indulgence à celui qui, ayant examiné sa conscience et formé le ferme propos de s'amender de ses péchés et de s'en confesser, récitera cinq fois *Pater* et *Ave*. S'il se confesse et communie, il gagnera ce jour-là une indulgence de dix ans.

3° Vingt ans d'indulgence, une fois la semaine, à celui qui aura prié chaque jour pour l'extirpation des hérésies.

Toutes et chacune des susdites indulgences sont applicables aux âmes du Purgatoire.

La faveur des indulgences, surajoutée aux grâces dont la médaille est par elle-même l'instrument, demande, pour être appliquée, la bénédiction spéciale d'un prêtre autorisé à cet effet.

VII

MANIÈRE DE SE SERVIR DE LA MÉDAILLE DE SAINT BENOIT

On peut la porter suspendue au cou, ou attachée aux habits, scapulaires ou chapelets.

On peut encore la plonger dans un vase d'eau et faire boire ensuite de cette eau aux malades, en abreuver ou en laver les animaux.

On peut la fixer sur le seuil des portes, ou sur les murailles ou quelque autre part que ce soit, voire même l'enterrer dans un champ ensemencé, dans une vigne ou tout autre lieu.

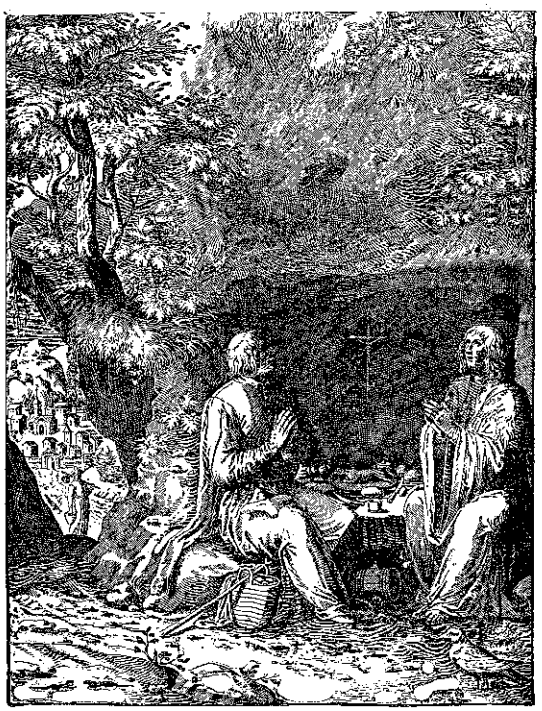
Quand on veut obtenir une grâce toute particulière, il est bon de réciter en pareil cas : 5 *Gloria Patri* en l'honneur de la Passion du Sauveur, 3 *Ave* à la Sainte Vierge et 3 *Gloria Patri* en l'honneur de saint Benoît. Dans les moments de tentations, la prière la plus conforme à l'esprit de la médaille serait peut-être encore celle de la médaille elle-même : *Vade retro, Satana*, etc.

SAINT BENOIT A SUBIACO

Fête le 21 mars.

1. — Saint Benoît, né à Norcia en 480, étudie à Rome. A l'âge de quatorze ans, il quitte le monde et sa famille, et s'enfonce dans les gorges abandonnées de Subiaco. Il y rencontre un moine, nommé Romain, qui lui donne un cilice et un habit monastique fait de peaux de bêtes.

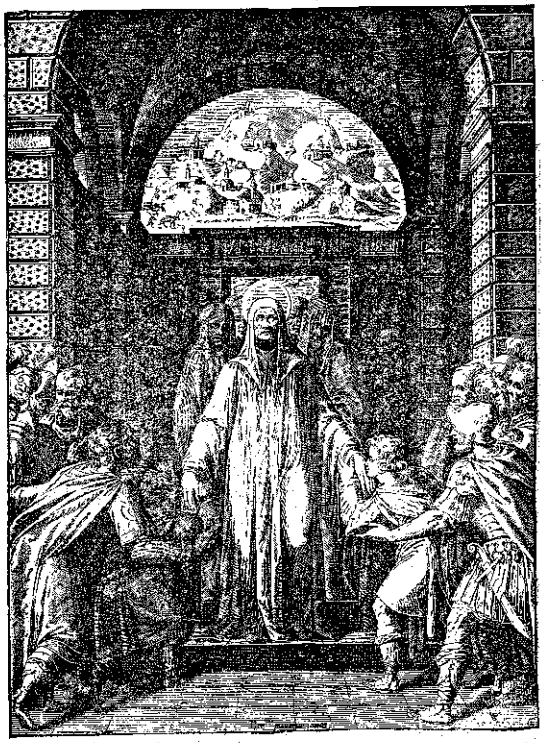
2. — Le jeune ermite choisit pour demeure une caverne sombre et étroite. Il y vit inconnu de tous, excepté du moine Romain qui lui descend chaque jour, au moyen d'une corde, un pain dans une corbeille; une clochette signale à Benoît la présence de son ami, mais le démon la brise un jour d'un coup de pierre.



3. — Un saint prêtre du voisinage, averti par une vision du dénuement de Benoît, lui apporte les mets de sa table. « Prenez lui dit-il, cette nourriture que le Seigneur vous envoie, car c'est aujourd'hui la fête de Pâques. »

4. — Benoît reste trois ans dans sa grotte. Des pâtres, errant dans la forêt, l'aperçoivent et le prennent d'abord pour une bête fauve; mais à la douceur et à la piété de ses discours, ils le reconnaissent pour un serviteur de Dieu.

5. — La renommée de Benoit s'étend. Les religieux d'un monastère voisin, le voulant pour supérieur, l'arrachent à sa solitude. Mais bientôt, effrayés par son austérité et mécontents de ses reproches, ils essayent de l'empoisonner. Benoit fait le signe de la croix, et le vase qui contient le poison se brise. Puis le Saint retourne dans sa caverne solitaire.

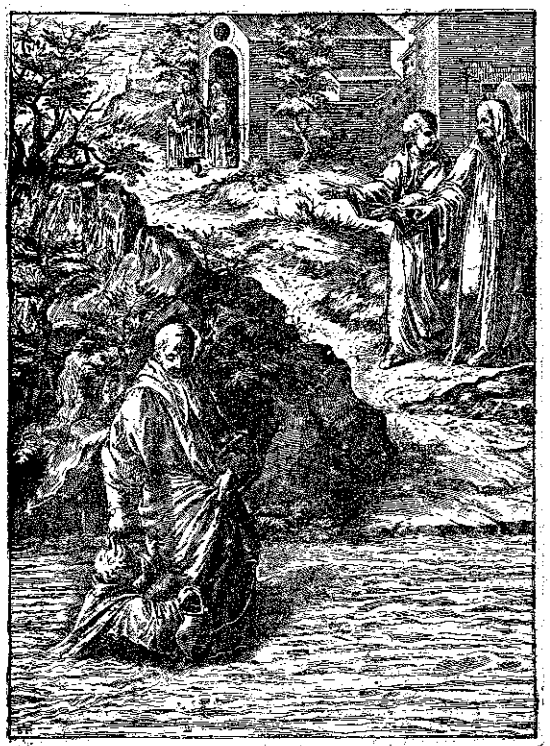


6 — Des disciples accourent nombreux se mettre sous sa direction. Benoit fonde dans le voisinage de sa retraite douze monastères, peuplés chacun de douze religieux. Il reçoit aussi comme oblats de jeunes patriciens de Rome, parmi lesquels Maur, fils d'Equitius, et Placide, fils du sénateur Tertullus.

7. — Un religieux ne pouvait s'astreindre à la prière. Malgré les avis du Saint, il fuyait toujours la communauté à l'heure de l'oraison. Un jour, Benoit montre à saint Maur le démon, qui, sous la forme d'un négrillon, tirait le religieux par sa robe. Le Saint frappe le délinquant avec une baguette et la tentation disparait.

8. — Trois monastères, établis sur les rochers, manquaient d'eau. Le Saint s'y rend avec Placide : il prie et place trois pierres sur ce sommet aride. Le matin, il ordonne aux religieux de creuser à l'endroit marqué. Ils obéissent, et aussitôt jaillit une source abondante.

9. — Un novice de la nation des Goths, courageux mais peu habile, travaillant près du lac, laisse tomber dans l'eau le fer de sa cognée. Benoît voit sa tristesse; il place le manche à la surface de l'eau, et le fer revient s'y adapter de lui-même. « Prends ton outil, dit le thaumaturge, prends, travaille et console-toi. »



10. — Placide venait puiser de l'eau dans le lac : un jour, entraîné par le poids de sa cruche, il tomba et allait se noyer. Saint Benoît ordonne à saint Maur de courir aussitôt au secours de son compagnon, et Maur, confiant dans la parole de son supérieur, marche sur les eaux avec autant de fermeté que sur la terre.

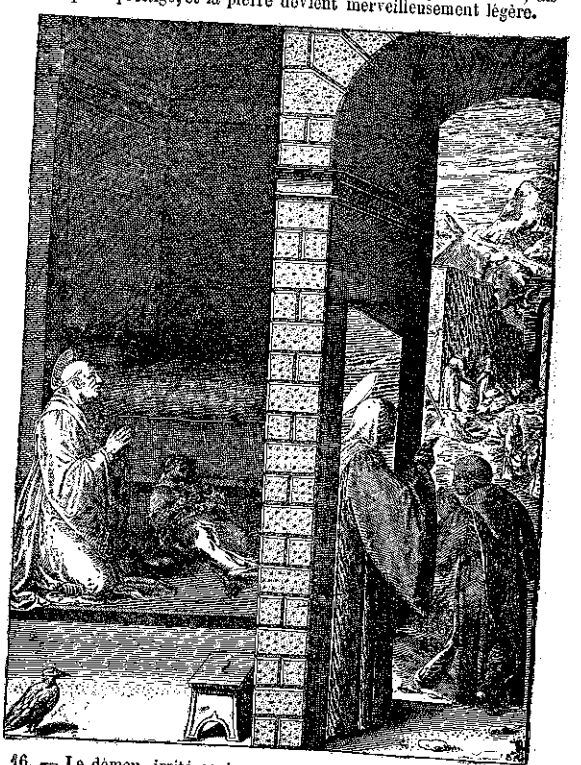
11. — Un envieux, nommé Florentius, après avoir vainement cherché à décrier le Saint, lui envoie un pain empoisonné. Benoît ordonne à un corbeau de prendre ce pain et de le déposer dans un lieu inconnu des hommes. L'oiseau obéit et revient aussitôt recevoir sa récompense.

12. — Florentius continue ses vexations, et le Saint se voit obligé de quitter Subiaco. Dieu venge son serviteur : la maison de son ennemi s'écroule, et le malheureux périt écrasé sous les ruines. Saint Maur annonce tout joyeux cette nouvelle à Benoît. Celui-ci le reprend sévèrement de cette joie et impose à son disciple une forte pénitence.

13. — Saint Benoît se retire avec quelques disciples sur le mont Cassin. Il y trouve un temple païen dédié à Apollon, et le renverse pour le remplacer par deux oratoires, l'un dédié à saint Jean-Baptiste, l'autre à saint Martin. Il convertit la population des alentours. Le démon, furieux, le poursuit de ses malédictions.

14. — Autour des oratoires, les religieux construisent des cellules. Le démon cherche à empêcher les travaux. Il se pose sur une pierre que les moines veulent employer, et la rend si pesante qu'on ne peut la soulever. Saint Benoît, d'un signe de croix, dissipe le prestige, et la pierre devient merveilleusement légère.

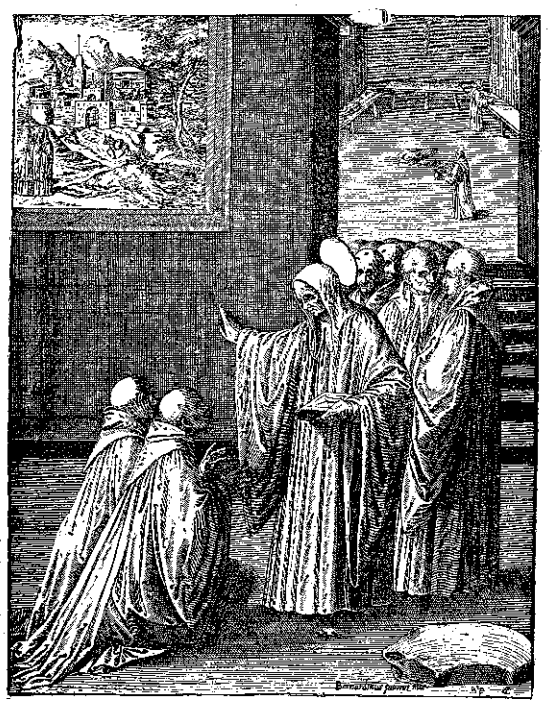
15. — Sous cette pierre, on trouve dans le sol une idole de cuivre. Les religieux la portent dans la cuisine, mais un immense incendie s'allume aussitôt. Chacun se met en devoir de l'éteindre en y jetant de l'eau. Benoît accourt attiré par le bruit; il montre à ses disciples que la flamme n'est qu'imaginaire et que le démon est l'auteur de cette fantasmagorie.



16. — Le démon, irrité contre son vainqueur, lui annonce qu'il se vengera sur ses moines. En effet, il renverse un pan de muraille et écrase sous ses ruines un jeune novice. Atterrés par ce coup imprévu, les religieux recueillent dans un sac les restes informes du malheureux enfant, et les portent dans la cellule du Saint. Benoît se met en prière, ressuscite le novice, et le renvoie sain et sauf à son travail.

SAINT BENOIT AU MONT-CASSIN

Fête le 21 mars.



1. — Saint Benoit avait reçu de Dieu le don de lire dans les consciences. Un jour deux religieux, envoyés hors du monastère, ont accepté quelque nourriture dans une maison hospitalière, ce qui est une violation de la règle. A leur retour, Benoit réprimande les coupables. Ils nient, mais le Saint parle de leur faute en termes si précis qu'ils se jettent à ses genoux pour implorer le pardon.

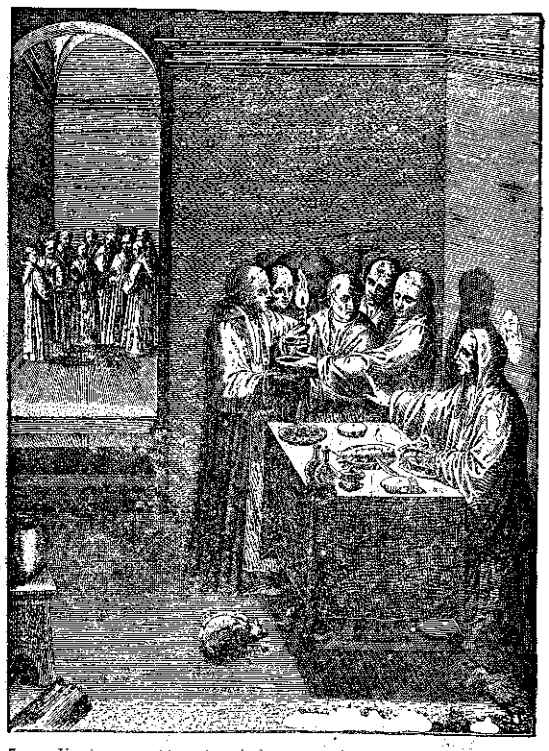
2. — Le roi Totila, maître de l'Italie, entend parler de saint Benoit. Il lui prend fantaisie d'éprouver l'esprit prophétique du saint patriarche. Il lui envoie avec sa propre escorte un de ses officiers revêtu des insignes royaux. « Quittez ces pompeux ornements, mon fils, dit Benoit, en apercevant le faux prince, ils ne vous appartiennent point. » L'officier se jeta à terre, épouvanté.

3. — Totila gravit lui-même la montagne monastique. Devant saint Benoit, le maître de l'Italie eut peur et se prosterna, n'osant se relever. Le saint blâma les crimes de sa vie passée et lui prédit son avenir. Le roi, profondément effrayé, se recommanda à ses prières; à partir de ce jour, sa nature de barbare fut transformée.

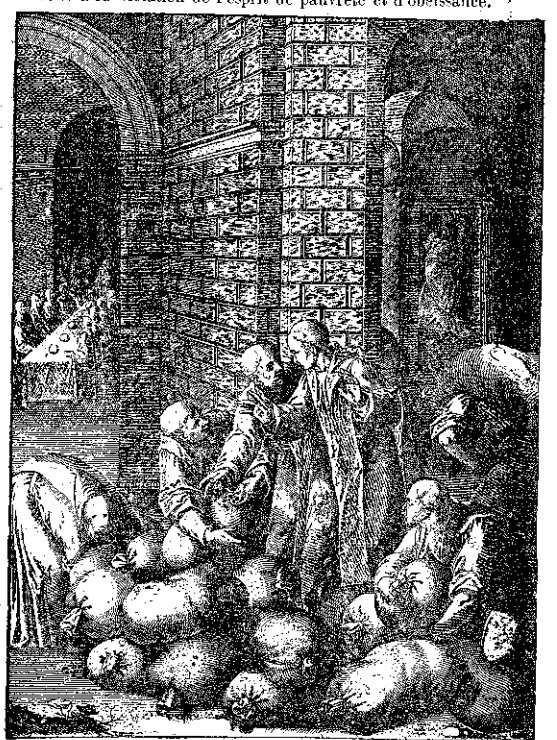
4. — L'armée des Goths marchait sur Rome. Un prélat fait part à Benoit des craintes que lui inspire pour la Ville Eternelle cette invasion redoutable. « Non, lui dit le Saint, Rome ne sera pas détruite par l'épée des barbares, mais le temps et les foudres du ciel renverseront ses superbes monuments. »

5. — Un noble Romain, entrant dans la cellule de Benoît, trouva le Saint tout en larmes. « Je pleure, lui dit le patriarche, parce que ce monastère que j'ai bâti a été, par un secret jugement de Dieu, livré aux païens. C'est à peine si j'ai pu obtenir grâce pour la vie des religieux. » Moins de quarante ans après, les Lombards, justifiant la prophétie, détruisaient le Mont-Cassin.

6. — Un religieux avait été envoyé faire une exhortation à une communauté de religieuses : ces saintes femmes le pressèrent d'accepter comme présent quelques mouchoirs, et il eut la faiblesse de céder. A son retour, Benoît le réprimanda sévèrement « Pourquoi avez-vous caché l'iniquité dans votre sein? » lui dit-il. Et il lui montra qu'il avait assisté par une présence surnaturelle à sa violation de l'esprit de pauvreté et d'obéissance.



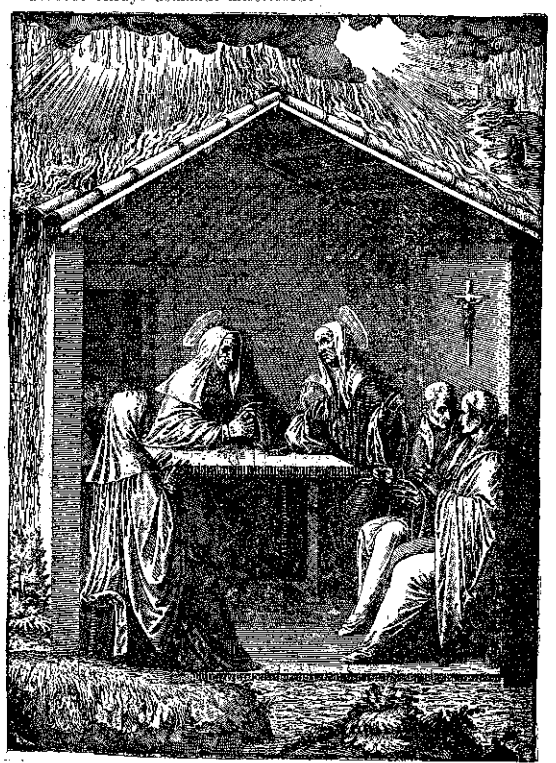
7. — Un jeune noble, chargé de porter à son tour un flambeau devant la table abbatiale, eut une pensée d'orgueil. « Suis-je un esclave, se dit-il, pour me tenir ainsi devant cet homme? » Le Saint, comme s'il l'avait entendu, lui reprocha vivement ce mouvement d'orgueil, fit prendre le candélabre par un autre, et renvoya dans sa cellule le coupable confus et repentant.



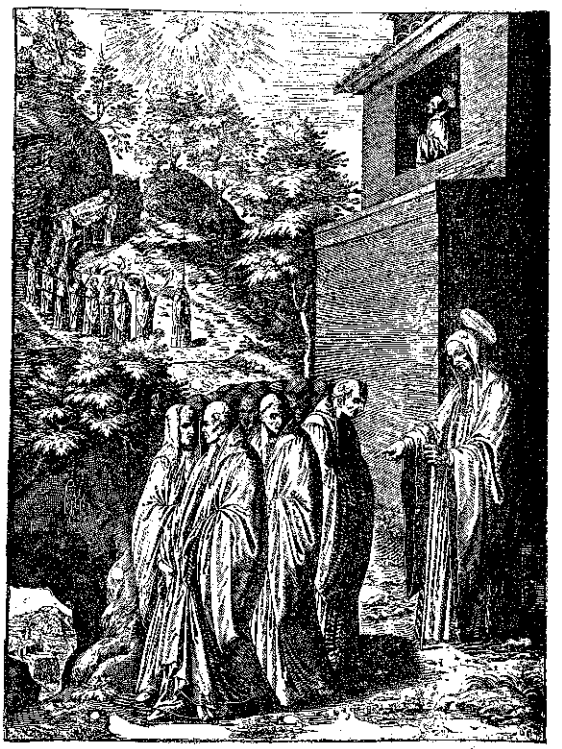
8. — En 539, la famine sévit au Mont-Cassin, et l'abbé ayant fait distribuer les provisions, il ne restait plus que cinq pains pour le repas du soir. « Pourquoi vous défier de la Providence, dit Benoît aux religieux inquiets? Demain matin vous aurez trop de vivres. » Le lendemain on trouva à la porte de l'abbaye 200 boisseaux de farine apportés par des mains inconnues.

9. — Un soldat goth et arien convoitait les biens d'un paysan que celui-ci déclara avoir confiés à saint Benoit. Le pillard, poussant devant son cheval sa victime enchaînée, vient réclamer avec menaces l'objet de sa convoitise. Benoit, sans s'émouvoir, lève son regard sur le paysan dont les liens se brisent aussitôt. Le barbare effrayé demande miséricorde.

10. — Un jour que Benoit travaillait avec ses religieux à la campagne, un paysan apporte au monastère son enfant mort et le dépose devant la porte. Le malheureux père court au-devant du Saint et le supplie de rendre la vie à son fils. L'homme de Dieu se prosterne, et, à sa prière, l'enfant ressuscite.



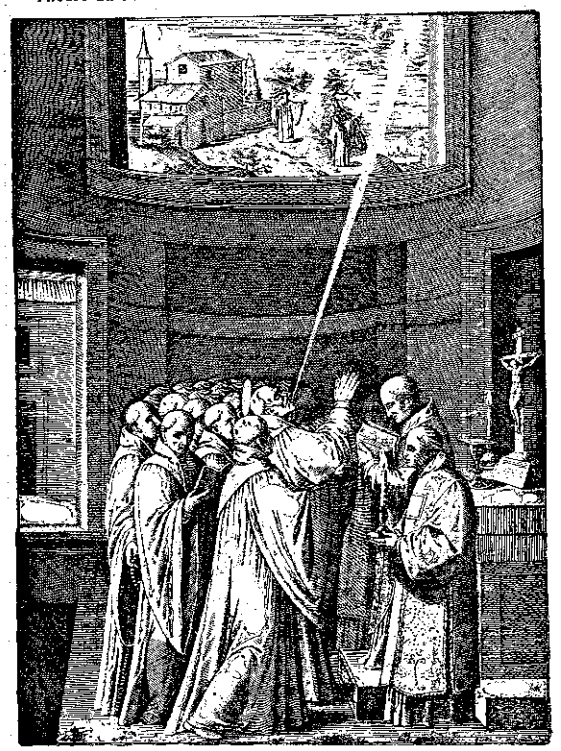
11. — La sœur de Benoit, sainte Scholastique, avait fondé un monastère de vierges non loin du Mont-Cassin. Les deux Saints se voyaient une fois par an dans un petit oratoire situé entre les deux couvents. Un jour, la Sainte voulant prolonger l'entretien tout céleste, prie Dieu, et aussitôt se déchaîna une effroyable tempête qui obligea le Saint de demeurer malgré lui jusqu'au matin.



12. — Trois jours après, Benoit était à la fenêtre de sa cellule : il vit l'âme de Scholastique monter au ciel sous la forme d'une colombe. Il annonça aux frères sa vision, et envoya chercher le corps de la Sainte qu'il déposa dans la sépulture qu'il avait fait creuser pour lui-même.

13. — Une nuit, Benoît veillait en oraison debout à sa fenêtre. Il vit tout à coup le monde rassemblé comme dans un éblouissant rayon de soleil, puis l'âme de saint Germain, évêque de Capoue, portée au ciel par les anges dans une sorte de sphère enflammée. On marqua l'heure de cette vision, et on put constater que c'était l'heure du décès de ce saint évêque.

14. — Saint Benoît donne à ses disciples son immortelle règle, écrite de sa main. Elle a civilisé l'Europe et enfanté des multitudes de saints. On ne compte plus les Pontifes, les rois, les princes et les grandes âmes qui se sont placés sous sa conduite au service du Roi des cieux.



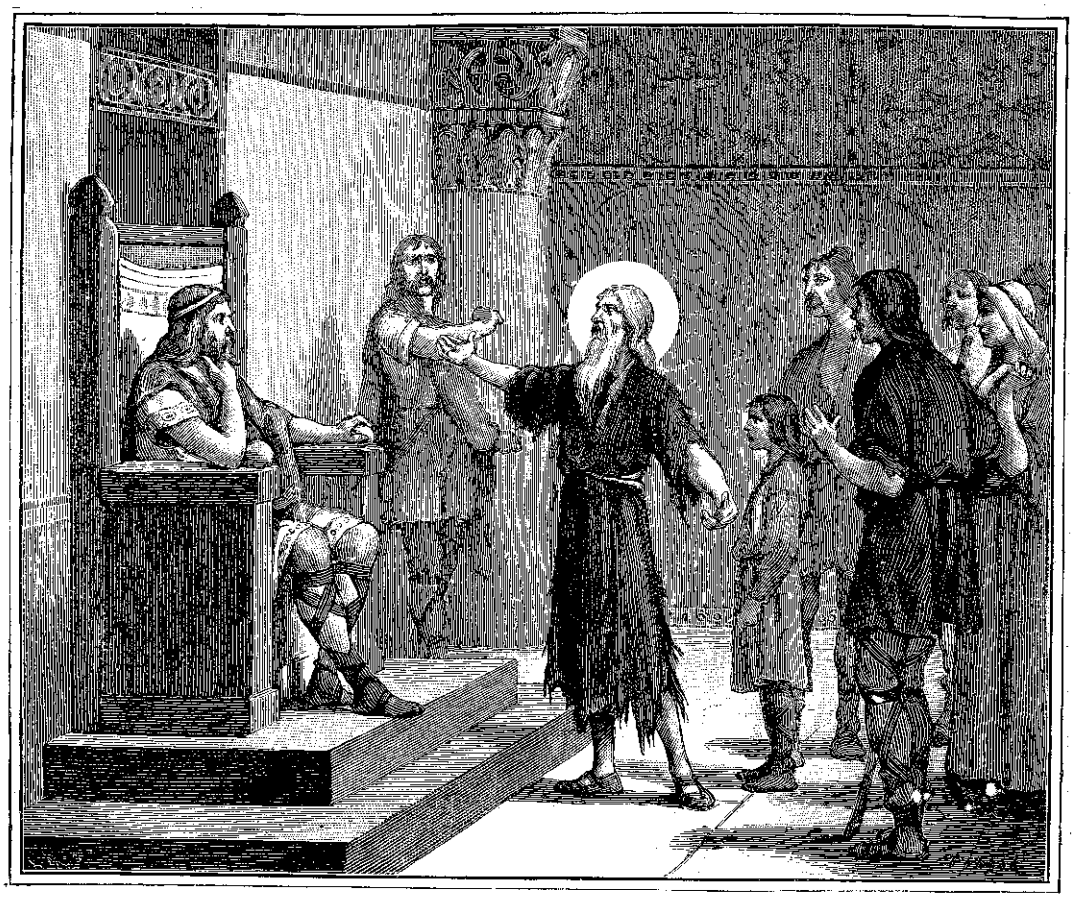
15. — Saint Benoît, debout devant l'autel au milieu de ses religieux, exhala son dernier souffle le 21 mars 547. Au même instant, saint Maur qui était en Gaule près d'Auxerre, vit un sillon de lumière allant du Mont-Cassin jusqu'au ciel vers l'Orient, et il entendit une voix qui disait : « Par ce chemin, le bienheureux Benoît vient de monter à Dieu. »

16. — La glorification de saint Benoît et de sainte Scholastique. Du haut du ciel, le frère et la sœur, jouissant de la vue de l'indivisible Trinité, protègent la double et glorieuse phalange de leurs nombreux disciples. Qu'ils nous obtiennent la grâce de partager un jour leur suprême béatitude !

SAINT LUPICIN

Abbé de Condat († vers l'an 480).

Fête le 21 mars.



Saint Lupicin plaide devant Chilpéric, roi des Burgondes, la cause des paysans opprimés par un officier du palais.

DÉBUTS D'UNE GRANDE ŒUVRE

Il y avait quelques années qu'un diacre d'Izernore, tourmenté du désir de la vie solitaire, s'était enfoncé dans les montagnes du Jura, et, établissant sa demeure sous un gigantesque sapin, avait mis en pratique dans ces régions sauvages les saints enseignements qu'il avait reçus à l'abbaye lyonnaise d'Ainay. Brûlant à son tour du même zèle, saint Lupicin, frère de saint Romain, venait de le rejoindre, dégagé des liens du mariage par la mort de son épouse.

Ce n'étaient encore que deux humbles cabanes, où les deux frères vivaient en ermites loin du monde, mais toutes les œuvres de Dieu ont des débuts fort modestes, et les difficultés comme les tracasseries ne leur font jamais défaut. Ainsi en fut-il de la nouvelle fondation.

A peine les deux frères s'agenouillaient-ils pour prier que des bruits étranges, des clameurs confuses de tempête troublaient leur pieuse quiétude ; ou bien une grêle de pierres, lancées par des mains invisibles, s'abattait sur eux. La violence de ces attaques devint telle que nos deux saints songèrent à quitter le désert et à rentrer dans le monde. Un jour même, ils s'étaient décidés à reprendre le chemin d'Izernore, quand une circonstance fortuite leur rendit courage durant le trajet ; ils revinrent donc sur leurs

pas et rentrèrent dans leur solitude de Condat, « invisiblement armés, dit Grégoire de Tours qui rapporte ce fait, contre les attaques de l'homme ennemi ».

Voilà donc les deux saints menant la vie érémitique dans ce pays inculte et désolé ; ils défrichent avec peine un sol trop ingrat pour suffire même à fournir la maigre subsistance à laquelle ils se condamnent. Ne vivent-ils pas, en effet, d'herbes et de racines ? Plus tard, lorsque des disciples seront venus les rejoindre, nous verrons que, bien loin de manger la viande des animaux, les supérieurs proscriront jusqu'au poisson de la rivière qui coule près de leur ermitage, et ne le toléreront qu'en cas de maladie.

Le climat de Condat est âpre et rude; n'importe. En été, les ermites se contenteront de l'abri d'un sapin, et, en hiver, lorsque l'abondance de neige leur rendra ce séjour absolument impossible, ils se résigneront à grand'peine à accepter l'abri d'une grotte ouverte à tous les vents.

FONDATION DE MONASTÈRES

Cependant, leur réputation s'étend. Des chasseurs qui parcourent hardiment la montagne ont découvert leur retraite ; bientôt les disciples accourent. On vient solliciter l'aide de leurs prières. Il faut bâtir des cabanes pour les nouveaux arrivants ; il faut régler la vie de tous ces solitaires.

Les deux frères, s'inspirant des exemples des Pères du désert, ordonnent des observances rudes et austères ; leur disciple, saint Oyend, codifiera ces pieux usages et laissera la règle qu'on appelle règle de Tarnate, un des noms de l'abbaye de Saint-Maurice de Valais, où elle fut aussi pratiquée. Cette règle n'était autre que la moelle des institutions de saint Cassien, avec des observances tirées des exemples des saints de la Thébaïde, appropriées cependant au tempérament des Gaulois, moins aptes, par suite du climat, que les Orientaux aux grandes austérités.

L'affluence des disciples fut bientôt si grande que la vallée de Condat ne put suffire à tous. D'ailleurs, un sol si ingrat n'eût pu produire les grains et les légumes nécessaires à l'entretien de tant de personnes ; il fallut songer à essaimer.

C'est alors que se fondèrent les deux monastères de Romain-Motier et de Lauconne. Il est assez vraisemblable que le premier fut surtout l'œuvre de celui des deux frères dont il garda le nom ; le second, au contraire, semble avoir eu les préférences de saint Lupicin, qui y mourut et dont le glorieux tombeau devait y attirer les foules ; d'où son nom actuel de Saint-Lupicin.

Non loin de là, un monastère fut établi pour leur sœur, sainte Iole. Cette abbaye disparut lors des invasions sarrasines ; un prieuré d'hommes en garda l'emplacement, sous le nom de Saint-Romain de Roche.

AUSTÉRITÉS DE SAINT LUPICIN

Si le trait dominant du caractère de saint Romain est la douceur indulgente, saint Lupicin est un prodige d'austérité. Son vêtement, à ce que nous rapportent les contemporains, était une rude tunique de peaux de bêtes, si usée qu'elle lui donnait « un aspect horrible et vil ». Sa coule (1), mince et usée, suffisait à peine à le préserver de la pluie. La chaussure de cuir était inconnue pour lui, sinon lorsqu'il dut se présenter, comme nous le verrons, chez quelque grand personnage. Autrement, il allait les pieds nus dans des sabots ; on comprendra la rigueur de ce traitement lorsqu'on saura combien l'hiver est rigoureux dans les montagnes du Jura.

Pendant la plus grande partie de sa vie, notre Saint ignora l'usage d'un lit. En été, il prenait son repos agenouillé dans l' « oratoire » commun, et « cueillait un léger sommeil » en appuyant la tête contre la muraille ou sur quelque siège. En hiver, le froid rigoureux eût pu transformer cette mortification en suicide. Admirez alors l'ingéniosité de notre Saint : il avait évidé un tronc de sapin taillé à sa mesure, et s'était fabriqué une sorte de niche, en la fermant d'une planche aux deux extrémités. L'approchant du feu de la cuisine, il adoucissait un peu la température de cette sorte de cercueil ; puis, l'emportant sous son bras à l'oratoire, il s'y enfermait, ne laissant que la tête dehors, et partageait sa nuit entre de saintes veilles et un court sommeil .

A Condat, on ne vivait que de légumes ; mais cette austérité ne suffisait point encore au zèle de notre Saint. Au témoignage de Grégoire de Tours, Lupicin ne faisait qu'un repas par jour ; souvent même il ne mangeait qu'une fois tous les deux jours.

A partir de sa profession monastique, il se priva de vin ; une seule fois il en but quelques gouttes et par charité. Dans ses dernières années, il en vint même à se priver d'eau et à s'abstenir complètement de boisson. Un peu de pain trempé dans l'eau suffisait alors à apaiser sa faim et sa soif. Et lorsqu'après une rude journée de labeur dans les champs il rentrait dévoré de soif, suprême industrie, il se bornait, pour satisfaire à ce désir impérieux de la nature, à plonger un instant ses mains dans l'eau.

Et encore l'historien n'a-t-il point osé tout rapporter, de peur « qu'en se lançant témérairement sur les pas d'un homme si sublime, on entreprît de faire à son imitation des pénitences extraordinaires auxquelles la divine Providence n'appelle pas indistinctement tout le monde, mais qu'elle réserve par un privilège particulier à quelques hommes spécialement favorisés ».

MORTIFICATIONS ET CHARITÉ

Ces austérités ne semblent point, d'ailleurs, avoir porté atteinte à la santé de notre Saint, dont la constitution, cependant, était assez délicate. Il était de taille petite et grêle, et la vie si rude qu'il mena ne l'empêcha pas d'accomplir cinquante-trois ans de vie monastique ; aussi, si on le suppose un peu plus jeune que son frère Romain, il aurait atteint l'âge respectable de quatre-vingt-huit ans environ.

(1) On nomme ainsi une sorte d'ample pèlerine que les moines mettent au chœur et hors du monastère.

Cet esprit d'austérité, Lupicin le considère comme inséparable de la vie monastique. Un jour, il arrive à l'improviste dans l'un de ses monastères, et entre aussitôt à la cuisine. Il y a là plusieurs marmites où cuisent divers légumes et du poisson. Une telle recherche indigne le saint homme ; il saisit les aliments, les jette pêle-mêle dans une marmite d'eau bouillante et fait servir aux religieux ce ragoût peu appétissant.

Une autre fois, afin de combattre la sensualité du goût, il ne permet pour tout repas qu'une bouillie faite avec de la farine d'orge et du son, accommodée à l'huile ; toutefois, il consent à ce que l'on y ajoute un peu de sel. Le lendemain, même régal, mais sans huile ni sel. Après une semaine de ce régime, la sensualité était définitivement vaincue dans le monastère.

Une anecdote nous révèle un autre aspect de l'âme de saint Lupicin. S'il est austère pour lui et rigide pour ses moines, cela n'exclut pas une tendre charité. Il y avait dans l'abbaye un saint religieux qui s'était astreint, par pénitence, à ne manger que les miettes qu'il pouvait recueillir après le repas des Frères. A ce régime excessif, il en vint à un tel état de faiblesse « qu'il paraissait en quelque sorte paralysé, ne pouvant ni se redresser, ni marcher, ni user même de ses bras. En sorte que, sans le faible souffle qui l'animait encore, on l'aurait pris pour un mort ».

Or, un jour de printemps, le saint abbé prend le pauvre moine sur ses épaules et le porte au jardin pour le faire bénéficier des rayons du soleil. Il l'étend sur le sol et frictionne doucement les membres paralysés ; paternellement, et en mangeant avec lui, il l'oblige à prendre un petit morceau de pain et à boire quelques gouttes de vin. Le lendemain, il le transporte de nouveau au jardin ; le troisième jour, le moine peut descendre, en s'appuyant sur le Saint. Déjà il a recouvré quelque force, et, jaloux de travailler, il s'occupe, étendu sur le sol, à arracher les mauvaises herbes. Au bout de quelques jours de ce traitement et de ce régime, il est complètement guéri. Le vieux moine survécut longtemps à saint Lupicin ; il mourut en réputation de sainteté, et des miracles s'accomplirent par son intercession.

LUPICIN PROTECTEUR DES OPPRIMÉS ET DES PAUVRES GENS

A cette époque, l'abbaye de Condat est déjà célèbre. Au témoignage de Sidoine Apollinaire, on y va faire des sortes de retraites spirituelles ; les malades viennent implorer des miracles, les opprimés demander des secours.

Ce n'est pas, en effet, un des aspects les moins intéressants de la figure de saint Lupicin que ce caractère de protecteur des humbles et des petits. Des habitants des pays voisins sont-ils molestés par quelque officier du prince ? Vite ils recourent à l'appui de l'abbé. Et Lupicin vient à leur aide. Il menace, il implore, il obtient justice.

Le voici à la cour de Chilpéric, roi des Burgondes. Il est venu porter les doléances de paysans rançonnés par un officier du palais. Avec une liberté tout apostolique, il parle au monarque, il réfute les calomnies de l'officier, et ne se retire qu'après avoir obtenu justice pour ses protégés.

Cet événement dut avoir lieu vers l'an 450. Nous savons, en effet, que, dix ans auparavant, le Saint avait prédit que de graves calamités allaient s'abattre sur le pays. Ces calamités, dans lesquelles il faut évidemment reconnaître les ravages d'Attila, qui saccagea en 451 toute la Séquanie et ruina Besançon, ne s'étaient point encore produites, puisque l'officier, furieux des accusations de l'abbé, le traita de faux prophète. Et comme il parlait avec orgueil, le Saint lui répondit :

— Oui, ton élévation, je dois la reconnaître, mais tu avoueras comme moi que c'est la grandeur d'un scélérat !

Heureux temps où les opprimés trouvaient des moines pour les défendre contre les exactions du fisc. De nos temps, on a perfectionné tout cela, on s'en garantit en expulsant les moines.

Si nous avons vu en saint Lupicin un des fondateurs de ces moines qui donnèrent à l'agriculture les vastes solitudes du Jura et le protecteur des opprimés, ne devons-nous pas encore reconnaître dans les saints Pères du Mont-Jura les fondateurs de cette industrie de la tournerie du buis et de l'os, qui fait encore la fortune de l'antique terre de Saint-Claude. L'origine en remonte, en effet, à la prévoyance des saints qui, dans un temps où presque tous les moines étaient des laïques et ne savaient pas lire, avaient établi l'obligation d'exécuter un travail peu absorbant (la taille de racines avec un couteau, pour en fabriquer les objets usuels), afin de combattre le sommeil et la paresse.

RELATIONS AVEC LE ROI DES BURGONDES

L'accès que notre Saint avait à la cour des Burgondes lui permit d'assurer à son monastère des ressources que le nombre croissant des moines et la pauvreté du sol rendaient indispensables. Un jour, Dieu lui avait, selon le témoignage de Grégoire de Tours, révélé un trésor caché, à l'aide duquel il avait pu parer aux nécessités urgentes de ses fils ; une autre fois, bénissant le peu de blé qui restait dans le grenier et qui aurait suffi à peine aux besoins de quinze jours, il l'avait multiplié au point de pouvoir attendre, trois mois encore, la moisson future.

Mais ces ressources extraordinaires ne pouvaient servir de base à une fondation. Le Saint le comprit ; aussi accepta-t-il une partie des dons que le roi Chilpéric voulut faire à son abbaye.

Un jour qu'il était allé solliciter sa générosité et qu'il arrivait à la porte du palais, à Genève, un violent tremblement de terre ébranla la demeure du monarque. Le roi ayant envoyé ses courtisans aux nouvelles, ils trouvèrent à la porte un petit vieillard misérablement vêtu de peaux de bêtes et l'introduisirent auprès du souverain. Chilpéric admira à tel point la vertu de notre Saint, qu'il lui offrit en abondance des vignes et des terres. Lupicin craignit que

cette violation de la pauvreté monastique entraînât plus tard le relâchement ; aussi ne voulut-il accepter qu'une rente annuelle de trois cents boisseaux de froment et cent pièces d'or. Cette rente se payait encore au temps de Grégoire de Tours.

DÉLIVRANCE D'UN PRISONNIER

Il nous reste à rapporter un dernier trait de la vie de saint Lupicin ; il nous expliquera pourquoi les victimes de la calomnie implorent sa protection.

Au temps de l'empereur Majorien, peu après la mort de saint Romain, un officier nommé Agrippin encourut la haine du maître de la milice, Egidius, qui le dénonça en secret à l'empereur comme ayant trahi l'empire au profit des barbares. Comme il réclamait sa confrontation avec l'accusateur, Egidius, qui feignait d'être son ami, le détourna de ce projet et le persuada de se rendre à Rome pour se justifier, en prenant leur ami commun, l'abbé Lupicin, pour caution de sa parole. A peine Aggrippin avait-il paru à Rome qu'il était saisi, jeté en prison et condamné à mort.

Le Saint connut ces événements ; son biographe rapporte qu'afin d'obtenir les secours du ciel il se réduisit à ne manger que des choux verts.

Et voilà que la nuit qui devait précéder son supplice, Lupicin apparut à Agrippin, prisonnier à Rome ; il enleva une pierre de son cachot, détacha ses liens, et le prisonnier, s'échappant, put gagner la basilique de Saint-Pierre, inviolable lieu d'asile. C'est là qu'il apprit le désespoir de l'empereur, la crainte éprouvée par tous qu'il ne fût allé porter aux barbares l'aide de son expérience et de sa valeur. Il se fit connaître, reçut justice et revint, comblé d'honneurs, dans les Gaules. Son premier soin fut d'aller remercier son saint ami et de publier les merveilles que Dieu avait accomplies en sa faveur.

MORT DU SAINT — SES RELIQUES

Lupicin, sentant faiblir ses forces, n'avait gardé que le gouvernement de Lauconne, et il avait confié l'abbaye de Condat à saint Minase.

Son dernier acte fut le couronnement de sa vie pénitente, car ses dernières paroles furent pour refuser un verre d'eau légèrement additionnée de miel que ses disciples lui présentaient pour éteindre l'ardeur de la fièvre. Il mourut le 21 mars, aux environs de l'an 480. Dans son humilité, il avait toujours refusé d'être élevé à la prêtrise, et il était demeuré diacre.

C'est à Lauconne que saint Lupicin fut inhumé, et les miracles rendirent bientôt son tombeau si glorieux que rien ne put en abolir la mémoire. Les Sarrasins passeront, semant les ruines et la mort ; l'illustre abbaye ne sera plus qu'un humble prieuré, mais après tant de désastres, le premier document qui fera mention de ce lieu bénit, le diplôme de 793, le désignera sous ce nom significatif, « la celle où est inhumé le corps du bienheureux Lupicin ».

En effet, le corps du Saint n'avait été qu'en partie transféré à Condat par l'abbé saint Injurieux. Un os du bras du Saint, enchâssé dans un reliquaire, était seul réservé et exposé à Lauconne.

Les reliques gardées à Saint-Claude, l'antique Condat, disparurent presque entièrement à l'occasion de l'incendie survenu en 1554 ; quelques parcelles à demi calcinées furent reconnues en 1699, et se vénèrent parmi les ossements des saints Pères du Mont-Jura.

Quant aux reliques cachées à Saint-Lupicin, elles ne furent retrouvées qu'en 1689. Le 5 juillet de cette année-là, des ouvriers travaillant dans l'antique église romane de ce lieu découvrirent sous l'autel un cercueil de pierre polie portant une antique inscription. On était en présence du corps de saint Lupicin. On put ainsi reconnaître l'authenticité du radius, de tout temps exposé dans cette église dans un reliquaire en forme de bras. Les reliques furent placées dans une châsse et reconnues, après une sérieuse enquête et l'avis même du savant Mabillon. Elles ont échappé à la Révolution, et l'église paroissiale de Saint-Lupicin se réjouit d'avoir su conserver son trésor.

Cette pieuse paroisse célèbre deux fois par an la fête de son patron : la solennité qui se célébrait autrefois le 4 mars a été reportée au 21 mai, où tout le diocèse de Saint-Claude célèbre la fête de saint Lupicin, sous le rite double majeur, avec messe et office propres, approuvés lors de la revision du propre diocésain, en 1897 ; la seconde fête, renvoyée du 5 juillet, se fait le premier dimanche de ce mois et commémore l'invention des reliques, en 1689.

Le diocèse de Besançon, qui célébrait séparément, de temps immémorial, la fête de saint Romain et celle de saint Lupicin, les a unies dans un même office, depuis la dernière revision de son propre diocésain.

On invoque le secours de saint Lupicin contre la calomnie, et il a été obtenu des grâces signalées par l'intercession de cet illustre abbé. La paroisse de Saint-Lupicin regarde le Saint dont elle porte le nom comme son patron et son protecteur signalé. Elle accompagne en grande solennité à Saint-Claude, le 6 juin, jour de la fête de ce Saint, la relique de son bras, qui est durant tout le jour exposée auprès de celles de saint Claude ; et il n'a fallu rien moins qu'une série de procès-verbaux à toute une paroisse pour que le sectarisme des maires de Saint-Claude puisse enlever l'éclat extérieur à ce pieux cortège.

A. P.

SOURCES CONSULTÉES

Dom BENOÎT, *Histoire de l'abbaye de Saint-Claude.* — A. PIDOUX, *Vie des Saints de Franche-Comté,* Lons-le-Saunier, 1908, t. II. — Divers ouvrages sur l'abbaye de Saint-Claude et sur le prieuré de Saint-Lupicin.

SAINTE CATHERINE DE SUÈDE

FILLE DE SAINTE BRIGITTE

Fête le 22 mars.

ENFANCE DE CATHERINE

Catherine naquit dans un palais, et sa naissance sembla la vouer d'avance à toutes les grandeurs de ce monde qui passe, mais la piété de ses parents, en préparant en elle une sainte, la rendirent, en outre, digne des grandeurs immortelles du ciel. Son père était Ulphon, prince de Suède, et sa mère la grande sainte Brigitte, si connue dans l'Église par les révélations dont Dieu la favorisa.

Encore au berceau, la fille de sainte Brigitte fit miraculeusement éclater les grâces de sainteté par lesquelles Dieu avait prévenu son âme; ainsi on la vit repousser de ses mains une nourrrice de vie coupable et ne point vouloir de son lait.

Le démon, furieux, s'acharna contre cette âme d'élite dès sa plus tendre enfance. Une nuit, l'abbesse du monastère à qui elle avait été confiée, entendit ses cris et ses soupirs. Elle se précipite. Que voit-elle? Le démon qui, sous la forme d'un taureau furieux, s'efforçait de transpercer de ses cornes le corps de la jeune enfant. L'abbesse se hâte de la délivrer, et le démon vaincu fit entendre ce cri de rage : « Que je l'eusse volontiers achevée, si Dieu me l'eût permis! »

Notre-Seigneur, qui la voulait toute à lui, ne laissa point cette âme déjà grande dès l'enfance, perdre son temps dans les plaisirs même innocents du jeune âge.

A sept ans, elle jouait un jour aux jonchets, mais la nuit suivante, les démons s'approchèrent de sa couche et, prenant les jonchets, ils ne firent de tout son corps qu'une plaie. La Sainte comprit l'avertissement et renonça pour toujours à ces récréations.

ELLE FAIT LE VŒU DE VIRGINITÉ DANS LE MARIAGE

Arrivée à l'âge nubile, Catherine, pour accéder au désir de son père, se maria avec un riche seigneur nommé Egard; c'est qu'elle avait, en effet, non sans raison, l'espérance de pouvoir amener son époux à faire avec elle le vœu de virginité. Elle ne fut point trompée dans son attente, et tous les deux, offrant à Dieu le lis de la chasteté, vécurent dans les liens du mariage comme deux anges et triomphèrent de la chair et du monde par les saintes austérités de la pénitence.

Ils avaient d'ailleurs sous les yeux un vivant modèle de perfection dans la personne de sainte Brigitte. Leurs prières ferventes se prolongeaient dans la nuit silencieuse, ils accoutumaient leurs sens à se priver de tout ce qui les flatte et à affronter les souffrances volontaires ou nécessaires avec une chrétienne énergie qui maintenait la chair dans l'obéissance à l'esprit. Ils savaient, en effet, que la chasteté est un lis qui s'épanouit et se conserve à l'abri des épines de la mortification.

SAINTE INFLUENCE QU'ELLE EXERCE SUR L'ÉPOUSE DE SON FRÈRE

Catherine avait un frère nommé Charles, dont la vie se consumait dans les plaisirs. Ce dernier, ne pouvant souffrir les vertueux exemples de sa sœur, qui condamnaient sa manière de vivre, se laissa aller contre elle aux reproches les plus amers et aux injures les plus sanglantes. Il lui reprochait entre autres choses, de vouloir déshonorer sa famille par les vêtements simples et pauvres dont elle aimait à se revêtir. A la vue du luxe effréné dont faisaient parade les personnes mondaines, Catherine s'était, en effet, dépouillée de ses parures de princesse, sans craindre de faire voir au monde que les vertus chrétiennes sont un plus bel ornement que tous les atours de la vanité. Plusieurs dames de distinction eurent le courage de l'imiter.

Un jour que sa belle-sœur se trouvait avec elle, dans une église, en prières devant une image de la Vierge, cette femme, encore amie du luxe, s'endormit et vit, pendant son sommeil, l'image de la Madone qui la regardait d'un visage sévère, tandis qu'elle souriait doucement à Catherine. Elle comprit, et désormais n'eut plus qu'un désir, suivre de près, dans la voie du renoncement, celle qui lui donnait de si touchants exemples de pauvreté. A cette vue, la colère de Charles ne connut plus de bornes, il accourt auprès de Catherine, lui prodigue les injures les plus grossières : « Voulez-vous donc, criait-il, faire de ma femme l'objet de la dérision publique? » Notre Sainte ne se trouble point, elle reçoit tout avec patience, heureuse, par la souffrance, de suivre de plus près celui qu'elle a choisi pour modèle.

DÉPART POUR ROME

Après la mort d'Ulphon, sainte Brigitte était allée demeurer auprès du tombeau des saints apôtres Pierre et Paul. Cinq ans s'étaient écoulés depuis son séjour à Rome lorsque, sous l'inspiration divine, Catherine fut éprise du désir d'aller rejoindre sa mère. Egard, son époux, résista d'abord, craignant pour elle les dangers physiques et moraux d'un si long voyage; il finit toutefois par donner son consentement.

Mais Charles fut d'un autre avis, et il écrivit à Egard des lettres pleines de menaces dans lesquelles il s'opposait énergiquement à ce qu'il permît à sa sœur de quitter la Suède.

Par une permission de Dieu, les lettres furent remises à Catherine qui, connaissant dès lors les projets de son frère, put leur échapper, et, favorisée par un oncle puissant, quitta la Suède sans obstacle et parvint heureusement à Rome et se jeta dans les bras de sa mère.

Avec quelle joie les deux Saintes visitaient les églises de Rome et les tombeaux des martyrs et s'adonnaient ensemble à tous leurs exercices de pénitence et de ferveur.

Le démon, jaloux des progrès de Catherine dans la voie de la perfection, voulut lui persuader de retourner dans sa patrie afin d'y vivre plus à son aise, mais, excitée par les exemples et les paroles de sa mère, elle fit le sacrifice complet de sa patrie et même de son époux qu'elle aimait si tendrement. En récompense de ce sacrifice, Dieu la fit participer aux lumières surnaturelles dont il éclairait l'intelligence de sainte Brigitte, de sorte qu'elle pouvait traiter les questions les plus difficiles de la Sainte Écriture. Le Souverain Pontife lui-même, Urbain VI, frappé de son éloquence, ne put s'empêcher de lui dire : « Ma fille, vous vous êtes vraiment nourrie du lait de votre mère. »

LE DÉMON TEND DES EMBUCHES A SA VIRGINITÉ

Après la mort d'Egard son mari, quelques seigneurs de Rome la recherchèrent en mariage, mais elle ne se laissa captiver par aucune de leurs promesses. N'avait-elle pas voué à Dieu sa virginité? Indignés de ses refus, ils résolurent de se venger et d'arracher de force ce qu'ils n'avaient pu obtenir par les voies de la douceur. Cela leur était d'autant plus facile que la cité des saints apôtres était alors privée de son pasteur légitime et il ne s'y trouvait personne pour maintenir l'ordre avec efficacité. Ils se mettent donc en embuscade sur le passage de notre Sainte, mais, ô prodige! un cerf se présente à leurs regards, ils le poursuivent avec empressement et pendant ce temps, Catherine passa sans obstacle.

Une autre fois, elle se rendait à l'église Saint-Laurent avec sa mère; un riche seigneur se précipite sur elle, mais il avait compté sans la puissance de Dieu; tout à coup, il se sent aveugle. Se jetant alors aux pieds de la Sainte pour lui demander pardon, il lui promet d'être désormais son défenseur. Catherine se met en prières et aussitôt la vue lui est rendue. Cette protection toute spéciale ne se manifesta pas d'une manière moins éclatante dans le pèlerinage qu'elle voulut faire avec sa mère et plusieurs dames romaines au tombeau du glorieux saint François d'Assise. En route, comme elles ne pouvaient trouver place au gîte qu'elles s'étaient fait préparer, elles entrèrent

dans une pauvre cabane pour être à couvert de la neige. Mais, tout à coup, au milieu de la nuit, elles sont surprises par une bande de voleurs; être dévalisées n'était que le moindre mal qu'elles pussent attendre de ces scélérats, et déjà, à la lueur des torches, la beauté de la princesse suédoise avait frappé leurs regards. Mais les saintes voyageuses priaient avec ardeur le Dieu protecteur des âmes saintes. Tout à coup, un vent violent mugit autour de la cabane, on entend un cliquetis d'armes comme le bruit d'une escouade de soldats, les malfaiteurs, effrayés, s'enfuient dans toutes les directions.

Bien résolus de ne pas laisser échapper leur proie, les brigands se placèrent le lendemain en embuscade sur le chemin par où devait passer Catherine, mais Dieu les frappa d'aveuglement; nos voyageuses passèrent devant eux sans être aperçues.

VERTUS DE SAINTE CATHERINE

A la vue de tant de prodiges opérés en sa faveur, Catherine s'efforçait de montrer sa reconnaissance en pratiquant toutes les vertus de la manière la plus parfaite.

L'humilité était comme le bien-aimé refuge de son cœur : grande était sa joie de paraître vile et méprisable aux yeux des hommes et d'être appelée pécheresse. Son esprit d'oraison n'était pas moins admirable. Chaque jour, pendant quatre heures de suite et à genoux, elle s'appliquait à la contemplation des souffrances de Notre-Seigneur. Éprise alors d'un extrême désir de souffrir, elle flagellait cruellement son corps afin de ressembler davantage à son divin Modèle. Quelle ne fut pas sa patience dans les hôpitaux, lorsqu'elle soignait les malades et pansait leurs plaies hideuses! En vain lui objectait-on les dangers auxquels elle s'exposait. Les paroles et les exemples de sa mère étaient profondément gravés au fond de son cœur. La terre nue et quelques pierres formaient la couche de sa mère; elle s'en approchait pendant la nuit et la faisait doucement reposer sur sa poitrine. Pour récompenser son amour de la pauvreté, Notre-Seigneur permit qu'en certaines occasions, elle parût richement vêtue et que le pauvre lit où elle reposait devînt brillant comme un lit de parade. Dans une promenade faite dans la campagne romaine, ses vêtements étincelèrent de pierres précieuses, au grand étonnement de ses compagnes ignorant les faveurs dont le ciel la favorisait. Elle supportait aussi les injures du prochain avec une merveilleuse mansuétude, rendant toujours le bien pour le mal, comme une fidèle épouse de Jésus-Christ.

MORT DE SAINTE BRIGITTE

Vingt-cinq ans s'étaient écoulés depuis le jour où, sous l'inspiration divine, Catherine était venue rejoindre sa mère à Rome, lorsque toutes les deux résolurent d'aller visiter les lieux témoins des souffrances de leur Dieu. Malgré tous les obstacles, elles eurent le bonheur d'accomplir leur dessein, mais le moment approchait où Brigitte allait recevoir la récompense de tous ses travaux. Surprise par la fièvre à Jérusalem, elle fut obligée de retourner à Rome où bientôt son âme quitta l'exil de cette vie.

Catherine fit transporter en Suède les restes mortels de sa mère. Une immense multitude se porta à la rencontre de ce corps vénéré, heureuse en même temps de pouvoir admirer de plus près les vertus de Catherine, vivante image de sa mère. A Lincopia surtout, le peuple, en la voyant, laissa éclater des transports d'allégresse. Les cloches annoncèrent partout sa présence. Les orgues firent entendre leurs sons harmonieux comme au jour des grandes solennités, et l'évêque lui-même ne voulut céder à personne l'honneur de la recevoir. Usant alors d'une sainte liberté, elle lui reprocha de négliger les devoirs de sa charge pastorale, en donnant trop de temps à l'oraison et en se livrant à des jeûnes trop rigoureux. Elle arriva enfin au monastère de Watzen qu'elle devait gouverner comme abbesse. Là, près du tombeau de sa mère, elle apprit à ses religieuses à pratiquer la règle qu'elle-même avait pratiquée si longtemps sous sa sainte direction.

RETOUR A ROME — MIRACLES

Les foules commencèrent bientôt à affluer au tombeau de sainte Brigitte, attirées par les miracles qui s'y opéraient. Le roi de Suède et tous les principaux du royaume s'en émurent et prièrent Catherine de retourner à Rome pour demander la canonisation de sa mère. Ses démarches ne purent réussir. La cité romaine était alors divisée par le schisme qui venait d'éclater à la mort de Grégoire XI : Urbain VI, son légitime successeur, ne pouvait librement exercer son autorité. Ce pontife avait pour Catherine une affection toute paternelle à cause des grands exemples de vertu qu'elle n'avait cessé de donner pendant son séjour à Rome; aussi lui donna-t-il des lettres apostoliques, pour qu'à son retour elle fût reçue avec honneur dans tous les lieux par où elle passerait, et il la fit accompagner par un seigneur de haute autorité jusqu'aux Alpes. En arrivant en Prusse, Dieu voulut montrer aux populations la sainteté de sa servante. Saisi par le sommeil, un de ses parents tombe du haut du char sous les pieds des chevaux; il est tellement meurtri par les roues, qu'on le croit mort. Catherine se jette aussitôt à genoux, elle invoque la Reine du ciel et aussitôt les blessures disparaissent sans laisser aucune trace.

Pendant son dernier séjour près du tombeau des apôtres, elle avait opéré plusieurs prodiges

qui firent resplendir d'un nouvel éclat sa sainteté.

Une dame romaine, très dangereusement malade, refusait tous les secours de la religion. Notre Sainte, désireuse de sauver cette âme, se mit en oraison et supplia Notre-Seigneur pour cette pécheresse dont la vie n'avait été qu'une suite de désordres. Elle achevait sa prière, lorsqu'il sortit du Tibre une vapeur noire et épaisse qui environna la maison de la malade, et en même temps un bruit épouvantable se fit entendre. La malade, épouvantée et hors d'elle-même, appela Catherine, lui promit de se réconcilier avec Dieu, et aussitôt le bruit cessa.

Pendant la mauvaise saison, le Tibre, grossi par les pluies torrentielles, déborda tellement qu'une grande partie de la ville était sur le point d'être submergée. Sainte Catherine se met en prières et supplie le Seigneur d'avoir pitié de son peuple. A cette prière, le fleuve rentre dans son cours naturel, les eaux s'écoulent vers la mer et la Ville Sainte est délivrée d'un péril imminent.

Le troisième miracle que nous allons rapporter eut lieu pendant le séjour de la Sainte à Naples. Une dame d'honneur lui dit que depuis longtemps un démon tourmentait chaque nuit sa fille déjà veuve. Heureuse de pouvoir contribuer au salut d'une âme, Catherine conseilla une confession générale, se livra elle-même à toutes les austérités de la pénitence et parvint à délivrer cette veuve de l'esprit mauvais et à rendre la paix à son âme.

DERNIÈRES ANNÉES ET MORT DE SAINTE CATHERINE

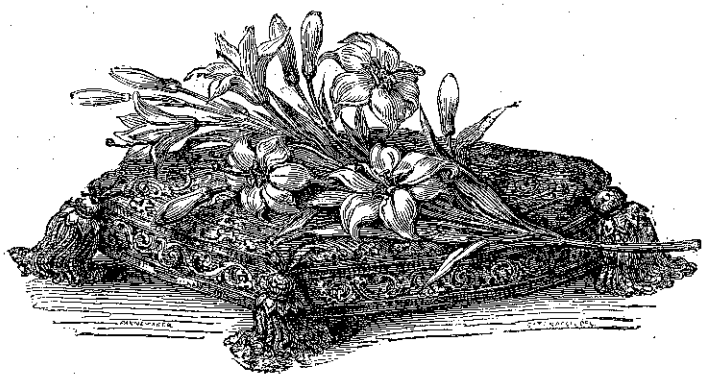
Depuis son départ de Rome et son arrivée au monastère de Watzen, la vie de notre Sainte ne fut plus qu'une suite de douleurs corporelles; mais sa joie était grande de pouvoir souffrir. Des soupirs ardents s'exhalaient de son âme à la pensée que bientôt elle serait délivrée des liens du corps pour vivre avec Jésus-Christ. Avant qu'elle rendît le dernier soupir, Dieu voulut manifester encore une fois son éminente sainteté.

L'un des ouvriers du monastère tomba du haut des échafaudages, d'une hauteur considérable, sur des pierres qui lui rompirent les os. Le malheureux ne donnait plus signe de vie. A la nouvelle de l'affreux accident, Catherine, malgré ses infirmités, se transporte près du blessé, touche ses membres meurtris, et aussitôt toute douleur disparaît, les plaies se cicatrisent et il peut se remettre au travail avec les autres. Des prières d'actions de grâces montèrent alors vers le ciel pour remercier Notre-Seigneur qui, par l'intercession de sainte Catherine, venait d'opérer un si grand prodige.

Cependant les forces corporelles de la pieuse abbesse diminuaient de jour en jour; l'heure vint enfin où Dieu voulait récompenser sa servante. Quand elle était avec sa mère, elle avait coutume tous les jours et bien souvent même deux ou trois fois par jour, de se purifier, par le sacrement de Pénitence, de ces fautes qui peuvent surprendre la fragilité humaine. Comme des douleurs d'estomac l'empêchaient de recevoir son Dieu, son unique bonheur était de le contempler sous les espèces sacramentelles.

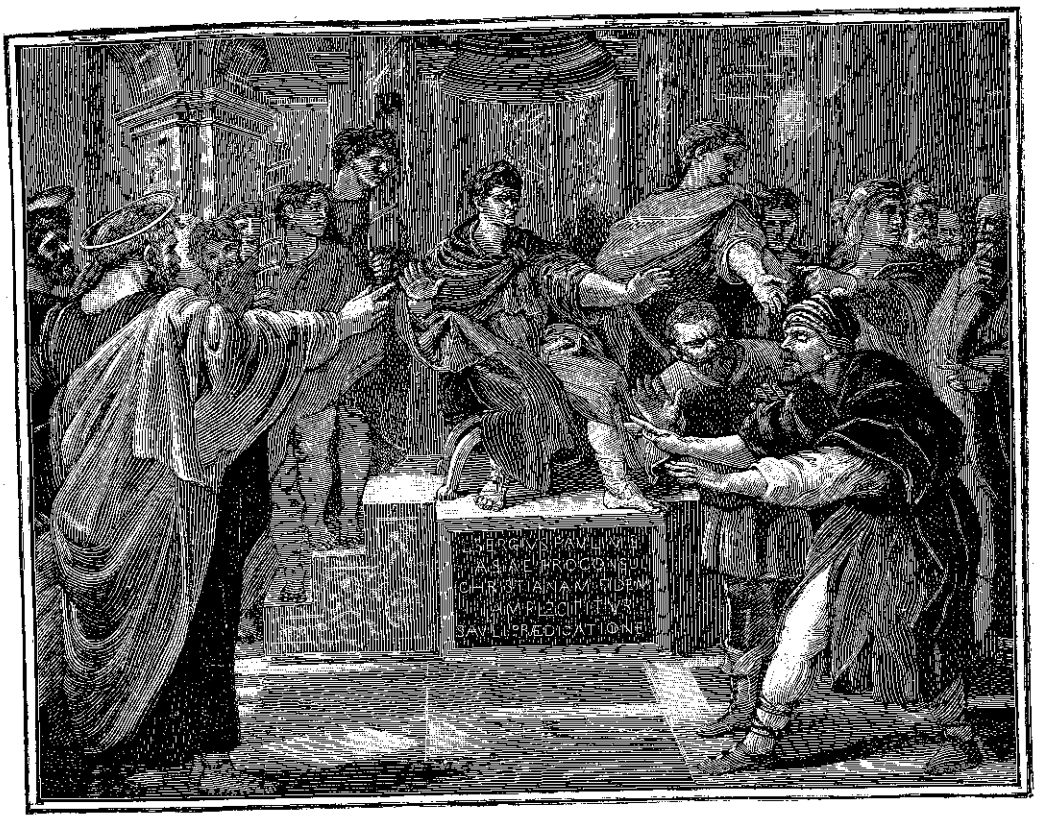
Ce fut dans un des transports d'amour de cette contemplation divine que son âme s'exhala vers le ciel. Au moment de cette mort, une étoile apparut au-dessus du monastère le jour et la nuit où son corps demeura exposé, l'accompagna jusqu'à l'église et ne disparut enfin que lorsque la cérémonie fut achevée.

Des archevêques, des évêques, des abbés, le fils du roi de Suède lui-même tinrent à témoigner par leur présence de leur vénération pour la servante de Dieu. Un grand concours de peuple se fit à son tombeau, et par son intercession, il s'y opéra de nombreux et éclatants miracles.



SAINT PAUL DE NARBONNE

Fêtes le 22 mars et le 11 décembre.



L'apôtre saint Paul annonce le vrai Dieu au proconsul Sergius Paulus, et frappe de cécité le magicien Elymas.

(Tableau de Raphaël, d'après une photographie de la maison Braun.)

LA TRADITION

Les anciennes traditions des Eglises de France, d'Italie et d'Espagne disent que saint Paul, premier évêque de Narbonne, est le même que le proconsul de Chypre, Sergius Paulus, converti par l'apôtre saint Paul. Plusieurs adversaires, depuis le XVIIe siècle, se sont élevés contre cette opinion. Cependant, comme ils n'ont pas encore apporté des raisons assez fortes pour dépouiller la tradition de ce qui lui appartient, nous continuerons à suivre dans cette notice les anciens récits.

CONVERSION DE SERGIUS PAULUS

La famille *Sergia*, surnommée ensuite *Paula*, était l'une des plus illustres de l'ancienne Rome.

L'un de ses représentants, Sergius Paulus, homme probe, intelligent et instruit, avait été envoyé dans l'île de Chypre, en qualité de proconsul; il gouvernait cette province quand l'apôtre des nations, saint Paul, et son compagnon, saint Barnabé, y arrivèrent pour y prêcher l'Evangile de Jésus-Christ.

Leur prédication avait pour soutien la sainteté de leur vie et les miracles que Dieu opérait par leurs mains. Le proconsul en entendit parler, et il voulut voir les maîtres d'une doctrine si nouvelle pour lui. Paul et Barnabé se présentèrent donc devant le gouverneur et lui parlèrent du seul vrai Dieu, Créateur du ciel et de la terre, et de son Fils Jésus-Christ, qu'il a envoyé pour nous instruire et nous racheter de nos péchés.

Mais il y avait auprès du proconsul un magicien juif, nommé Barjésu, et qui se faisait appeler Elymas, c'est-à-dire *le mage;* ce suppôt de Satan s'efforçait de contredire l'enseignement des deux apôtres et déployait tous ses artifices pour détourner le proconsul de la foi.

Alors, dit saint Luc dans les *Actes des Apôtres*, Paul, poussé par l'Esprit-Saint, jeta sur le magicien un regard sévère et lui dit :

« Homme de séduction et de monsonge, fils du diable, ne cesseras-tu donc jamais de traverser

les voies droites du Seigneur ? Voici que la main de Dieu va s'appesantir sur toi; tu seras aveugle et tu ne jouiras plus de la lumière du soleil, jusqu'au temps marqué par la justice divine. »

A l'instant, le magicien se trouva frappé de cécité, et il étendait la main, cherchant quelqu'un qui voulût bien diriger ses pas.

A la vue de ce prodige, le proconsul crut à la mission divine des deux apôtres, et il était, ajoute saint Luc, rempli d'admiration pour la doctrine évangélique.

Cet événement se passa dans la ville de Paphos.

Il fallait que le miracle fût bien évident pour qu'un homme aussi distingué que l'était Sergius Paulus, par ses fonctions et sa prudence, se crût obligé de renoncer à la religion qu'il avait professée jusqu'alors, pour embrasser la foi en Jésus crucifié, avec toutes les conséquences que cette démarche devait avoir pour lui. Il se mettait même dans la nécessité de renoncer bientôt à sa dignité de proconsul, car les magistrats se trouvaient alors obligés par leurs fonctions de présider une foule de cérémonies païennes incompatibles avec la foi d'un chrétien. Néanmoins, Sergius Paulus n'hésita pas, et, sacrifiant tout à son devoir et au salut de son âme, il se fit chrétien.

Combien, hélas! n'ont point ce courage, et n'osant rompre avec leurs passions ou avec le monde, traînent toujours comme des forçats le boulet du péché, malgré l'appel de Dieu et le cri de leur conscience. Esclaves en ce monde, ils se préparent un esclavage pire encore dans l'éternité.

Mais l'histoire du magicien juif Elymas nous apprend que nous avons encore d'autres ennemis que le monde et les passions à combattre : ce sont les démons. A l'époque de la prédication des apôtres, ils dominaient le monde par l'idolâtrie; pour empêcher les populations d'ouvrir les yeux aux vrais miracles des messagers du Christ, ils cherchaient à les tromper par les prestiges de leurs magiciens. Elymas était du nombre; mais l'histoire en cite un autre plus célèbre : c'est Simon le magicien, l'ennemi de saint Pierre. Quant à Elymas, plusieurs Pères de l'Eglise croient que le châtiment fut profitable à son âme, et que, plus tard, il se convertit. Les paroles de saint Paul semblent d'ailleurs indiquer que sa cécité ne devait pas durer toujours.

C'est à partir de la conversion de Sergius Paulus que saint Luc donne à l'Apôtre des nations le nom de *Paul*, au lieu de celui de *Saul* qu'il avait porté jusqu'alors. Le proconsul, sans doute, affilia son maître à sa propre famille et lui communiqua ainsi son nom. Le nom de Paul devait rappeler désormais à l'apôtre une de ses plus illustres conquêtes.

SERGIUS PAULUS DEVIENT APOTRE ET SOUFFRE POUR LA FOI

Saint Paul quitta ensuite l'île de Chypre pour aller porter la parole de vérité à travers l'Asie-Mineure, et saint Luc, en racontant la suite de ses travaux, ne parle malheureusement plus de son noble disciple de Paphos.

La tradition ne nous fournit pas non plus de renseignements certains sur ce que fit alors Sergius Paulus; quelques-uns cependant racontent que saint Paul l'aurait établi évêque de Chypre. C'est seulement plusieurs années plus tard que la tradition nous le montre à Rome, auprès des apôtres saint Pierre et saint Paul. Il a renoncé aux dignités de ce monde, il a renoncé même à la jouissance des richesses et des aises de la vie; il n'a plus qu'un désir : c'est de communiquer aux autres, avec le trésor de la vérité, les biens spirituels qu'il a reçus de Dieu, c'est de conquérir des âmes à Jésus-Christ, et, s'il le faut, de donner sa vie pour son Dieu.

Cet honneur de souffrir pour Jésus-Christ ne lui fut pas refusé. Son zèle à combattre l'idolâtrie et à propager la foi chrétienne suscita contre lui la haine des païens. Il fut arrêté et jeté en prison. Il y endura la faim et de nombreux supplices, mais rien ne put obscurcir sa foi, ni lasser son courage.

Enfin, il fut remis en liberté dans des circonstances que nous ignorons. Dieu, qui le destinait à être la lumière de beaucoup d'âmes, voulait qu'il pût continuer son apostolat.

SERGIUS PAULUS EN GAULE ET EN ESPAGNE L'ÉGLISE DE NARBONNE

Les Gaules, en communications continuelles avec Rome, n'avaient pas échappé à l'œil apostolique de saint Pierre; dès son arrivée en Occident, il s'était préoccupé de l'évangélisation de cette nation, qui devait être un jour la fille aînée de l'Eglise. C'est de lui que Toulouse croit avoir reçu son apôtre, saint Saturnin; Arles, son évêque, saint Trophime; Limoges, saint Martial et Narbonne, son premier évêque, saint Paul.

Peut-être que ce dernier accompagna son maître, l'Apôtre des nations, quand celui-ci, délivré de sa captivité à Rome, alla évangéliser l'Espagne, et, selon toute probabilité, suivit la voie romaine qui conduisait de Rome en Espagne, en passant par le midi de la Gaule. Saint Trophime d'Arles et saint Crescent de Vienne faisaient sans doute partie de cette sainte expédition.

Sergius Paulus s'arrêta d'abord à Béziers, où il eut le bonheur de convertir beaucoup d'âmes, et il établit plusieurs oratoires pour réunir les nouveaux baptisés. Les miracles accompagnaient sa prédication. On ne s'expliquerait pas d'ailleurs comment les messagers de l'Evangile auraient pu réussir à arracher tant de personnes aux vices et aux superstitions enracinés dans la société païenne, sans l'argument surhumain des miracles et la secrète puissance de la grâce de Dieu.

Un jour, le saint missionnaire reçut la visite de messagers, arrivés de Narbonne, qui le prièrent, au nom de leurs compatriotes, de venir les instruire.

Laissant donc l'Eglise naissante de Béziers aux soins de saint Aphrodise, saint Sergius Paulus alla vers les âmes de bonne volonté qui l'attendaient à Narbonne. Sans doute que la prédication de saint Paul y avait déjà formé un noyau de fidèles. Il est certain, du moins, qu'une chrétienté florissante se réunit peu à peu autour du nouveau Paul, malgré les difficultés que l'œuvre de Dieu rencontre partout en ce monde.

L'oratoire où s'assemblaient les fidèles fut dédié à la Sainte Vierge, et l'on pense que l'église actuelle de Saint-Paul en occupe l'emplacement.

Désireux d'offrir le salut à un plus grand nombre d'âmes, le zélé missionnaire porta la parole de Dieu à travers le Languedoc jusqu'à Toulouse, où son souvenir est resté cher à la piété des fidèles.

Il revint ensuite vers Narbonne, et, continuant sa marche dans la direction du Midi, il pénétra jusqu'en Espagne. Il y évangélisa plusieurs provinces. Aussi cette contrée, le diocèse de Barcelone en particulier, a-t-elle conservé un culte spécial pour saint Paul de Narbonne.

L'arrivée de missionnaires chrétiens en Espagne

dès le premier siècle est signalée même par des documents païens.

Les historiens s'accordent, en effet, à reconnaître qu'il s'agit des prédicateurs de l'Evangile dans cette inscription, gravée alors en l'honneur de Néron : « A Claudius Néron, César Auguste, souverain pontife, pour avoir purgé la province des brigands *et de ceux qui enseignaient aux hommes une nouvelle superstition.* »

Peut-être est-ce la persécution de Néron qui obligea saint Paul de Narbonne à quitter l'Espagne.

Il revint à Narbonne. Plusieurs auteurs racontent qu'au lieu de revenir directement dans les Gaules, il retourna dans l'île de Chypre et s'embarqua ensuite une seconde fois pour l'Italie.

Plusieurs miracles et de nombreuses conversions auraient illustré son voyage, notamment à Carrare et à Pavie, puis à Embrun et à Orange. Enfin, accompagné des diacres Etienne et Rufus, il revint heureusement au milieu des habitants de Narbonne, à qui Dieu l'avait spécialement destiné.

La mort de Néron lui permit de continuer son apostolat avec succès, en sorte qu'une grande partie des habitants furent baptisés, et les temples païens presque abandonnés.

LE PATRON DE NARBONNE

Enfin, l'heure du repos et de la récompense sonna pour le saint missionnaire. Trois fois, son maître, l'apôtre saint Paul, qui avait souffert le martyre sous Néron, lui apparut pour l'inviter à la patrie céleste. Le saint vieillard conféra la consécration épiscopale au diacre Etienne et au prêtre Rufus, destinés, le premier à lui succéder à Narbonne, le second à servir de pasteur à l'Eglise d'Avignon; puis il s'endormit saintement dans le Seigneur. Quelques auteurs ont écrit qu'il avait terminé sa vie par le martyre, mais cette opinion ne paraît avoir d'autre appui que les souffrances endurées à Rome par le serviteur de Dieu.

« Il fut inhumé dans l'église qu'il avait fait bâtir au delà du pont, dit le bréviaire de Carcassonne; ce lieu devint célèbre par les guérisons miraculeuses obtenues par son intercession et par le culte qu'on y rendait à ses précieux restes, soigneusement conservés à travers les siècles. »

On y venait en pèlerinage de divers diocèses de France et d'Espagne.

Malheureusement, à la fin du siècle dernier, la Révolution est passée là, comme ailleurs, avec sa haine dévastatrice.

Le 10 août 1794, arrivait à Narbonne un représentant du peuple, nommé Milhau, en mission à l'armée des Pyrénées, revêtu de pouvoirs illimités. Sectaire calviniste et révolutionnaire ardent, Milhau voulut profiter de son passage pour signaler sa rage contre ce qui restait encore du culte catholique, en particulier contre les reliques de saint Paul.

« Pour y mieux réussir, raconte un procès-verbal émané du clergé constitutionnel d'alors, Milhau ordonna, sous peine de mort, à tous les citoyens composant la garde nationale de cette ville de se rendre à deux heures du soir dans l'église des Saints Just et Pasteur, qu'on avait enlevée au culte catholique pour en faire un temple dit de la Raison, avec défense d'en sortir jusqu'à nouvel ordre, sous la même peine.

» Et, dès que la garde nationale fut rassemblée audit lieu, il envoya un détachement considérable de troupes qui investirent l'église Saint-Paul. Et le nommé Tarteron, autre calviniste, qui commandait lesdites troupes, entra dans l'église avec un nombre de soldats affidés, fit briser la châsse à coups de hache et enlever le corps du Saint pour le jeter dans les flammes.

» Mais les soldats catholiques qui s'y trouvèrent, les femmes et les enfants, s'empressèrent au premier bruit d'accourir, et enlevèrent, malgré tous les dangers, tout ce qu'ils purent. De là viennent les débris des ossements, habits pontificaux, bois de châsse et même les morceaux de marbre, qui ont été apportés, et que nous avons exposés aujourd'hui, 11 décembre 1795, à la vénération des fidèles. »

Les débris des reliques du saint patron de Narbonne, sauvés à cette époque, ont été placés plus tard dans une châsse semblable à l'ancienne et sont aujourd'hui exposés à la vénération des fidèles au-dessus du maître-autel de l'église de Saint-Paul.

Narbonne a consacré deux jours de fête au culte de son patron : le 22 mars, jour de son arrivée à Narbonne, et le 11 décembre, jour de son départ pour le ciel. Un grand concours de peuple se presse à cette occasion dans l'église qui lui est dédiée.

SAINT DÉOGRATIAS, ÉVÊQUE DE CARTHAGE

Fêtes le 22 mars et 29 octobre.

CARTHAGE

On sait comment la célèbre ville de Carthage, autrefois capitale d'une puissante république rivale de Rome, fut conquise ensuite par les Romains et devint, pendant quatre siècles, le chef-lieu de l'Afrique romaine.

C'était alors l'une des villes les plus riches et les plus populeuses du monde, et, hélas! aussi l'une des plus corrompues. En relation d'un côté avec Alexandrie et l'Orient, de l'autre avec Rome et l'Occident, elle était un grand centre commercial. Dès le premier siècle de l'Eglise, des messagers de l'Evangile étaient venus y glaner pour le Christ des âmes de bonne volonté.

Carthage avait eu ses saints et ses martyrs; qu'il nous suffise de citer les noms de saint Cyprien et de sainte Perpétue.

Enfin, le christianisme avait triomphé dans l'empire romain, et il était devenu la religion des empereurs; l'immense majorité du peuple de Carthage et de l'Afrique romaine (Algérie, Tunisie et une partie du Maroc), avait reçu le baptême. Mais, hélas! trop peu se convertirent à une vie vraiment digne de l'Evangile, et le démon continua à régner sur des multitudes, sinon toujours par l'incrédulité, du moins par le luxe et les voluptés coupables. Saint Augustin fut une dernière lumière, une dernière grâce donnée à l'Afrique, puis sonna l'heure du châtiment.

LES VANDALES

Un peuple barbare, sorti du fond de l'Allemagne, et dont le nom est resté le symbole de la destruction, les Vandales, après avoir traversé les Gaules et l'Espagne, franchit un jour le détroit de Gibraltar, et se jeta sur l'Afrique romaine où l'appelait la trahison d'un gouverneur.

Peu à peu, toute cette vaste et riche province fut conquise et ravagée par le fer et le feu. Carthage fut emportée d'assaut après un long siège, l'an 439.

Les Vandales avaient alors pour religion l'hérésie d'Arius, et persécutaient les catholiques. Le saint évêque de Carthage, nommé Quod-Vult-Deus (ce que Dieu veut), fut jeté avec presque tout son clergé sur un vaisseau à demi brisé et abandonné en mer.

Carthage resta quatorze ans sans pasteur.

Enfin, cédant aux instances diplomatiques de l'empereur Valentinien, le roi des Vandales, Genséric, laissa les catholiques choisir un nouvel évêque, qui fut le saint prêtre Déogratias. Il reçut le sacre des pontifes le 23 octobre, et s'appliqua aussitôt, avec un zèle admirable, au soin de son malheureux troupeau.

Il éclairait, soutenait et consolait, par ses exemples et ses discours, les catholiques de Carthage.

SAINT DÉOGRATIAS ET LES ROMAINS CAPTIFS

Il était évêque depuis deux ans, quand un nouveau champ fut ouvert à son activité, et les Vandales eux-mêmes purent alors constater qu'il n'y a de vertu véritable et de charité vraiment désintéressée que dans l'Eglise catholique.

Genséric, à la tête de ses bataillons vandales, augmentés de Maures ou Kabyles, s'était porté sur l'Italie et s'était avancé jusqu'à Rome qu'il avait livrée au pillage durant quinze jours.

L'armée victorieuse rentra en Afrique, ramenant parmi son butin des milliers de prisonniers destinés à l'esclavage. Vandales et Maures se partageaient ces malheureux captifs comme un vil bétail, séparant sans pitié les maris d'avec leurs femmes, les parents d'avec leurs enfants. On ne saurait dire tout ce qu'il y avait de désolations et de souffrances parmi ces victimes d'une guerre sauvage, naguère dans les joies de leur maison et de leur patrie, maintenant dans l'exil et l'esclavage!

Pour en racheter le plus possible, l'évêque Déogratias épuisa toutes ses ressources et vendit jusqu'aux vases sacrés des autels. Par ce moyen, il rendait les femmes à leurs maris, les enfants à leurs parents.

Mais ces pauvres gens, rendus à la liberté sur la terre étrangère, restaient sans abri et sans ressources. Le saint évêque, s'inspirant de la miséricorde de Jésus-Christ, convertit en hospice deux vastes églises, les fit remplir de lits et de paillasses et y installa ses protégés.

Chaque jour, il veillait à ce qu'on leur apportât ce qu'il fallait pour vivre.

Plusieurs avaient tant souffert dans le voyage, surtout sur mer, qu'ils étaient malades. L'évêque leur amenait des médecins et les soignait.

La nuit comme le jour, il visitait ces chers enfants que le malheur lui avait donnés, il allait d'un lit à l'autre, les interrogeait chacun en particulier, afin de connaître leurs besoins et de leur donner des paroles de consolation.

Tant de charité de la part d'un homme déjà brisé par la vieillesse honorait trop l'Eglise catholique pour ne pas susciter la jalousie des hérétiques vandales.

Plusieurs fois, ils lui tendirent des pièges pour l'assassiner secrètement; mais leurs tentatives échouèrent.

Dieu, toutefois, ne voulut pas tarder à couronner son serviteur: Déogratias mourut après un épiscopat de trois ans et quelques mois.

A cette nouvelle, la douleur et les larmes des Romains ses protégés furent telles qu'ils semblaient être retombés une seconde fois dans la captivité. Les fidèles de Carthage ne le vénéraient pas moins, et il fallut l'ensevelir secrètement pour empêcher que son corps ne fût mis en pièces par la foule désireuse d'avoir de ses reliques.

SAINT BASILE D'ANCYRE, PRÊTRE ET MARTYR

Fête le 22 mars.

Saint Basile tient tête à Julien l'Apostat.

FIDÉLITÉ CONSTANTE DE SAINT BASILE

Ancyre, l'ancienne métropole de la Galatie, est, encore aujourd'hui, sous le nom d'Angora, l'une des cités les plus importantes de l'Asie Mineure. Elle compte près de 40 000 habitants, chrétiens pour la plupart.

L'une de ses plus pures gloires est d'avoir porté dans son sein un intrépide défenseur de la religion chrétienne, Basile, prêtre et martyr, qu'il ne faut pas confondre avec l'un de ses contemporains et homonymes, Basile d'Ancyre, célèbre partisan du semi-arianisme, contre lequel nous verrons le saint prêtre combattre énergiquement.

Saint Basile ne nous est connu que dans ses luttes et dans son martyre. Ses actes ne nous disent rien de sa naissance et de la première partie de sa vie.

Il dut être témoin dans sa jeunesse des beaux exemples de son évêque, Marcel d'Ancyre, qui, en 336, fut exilé par l'empereur Constance, à cause de son attachement à la foi de Nicée.

Au milieu des défections nombreuses, multipliées autour de lui dans les rangs du clergé, en face de la lâcheté grandissante de fidèles découragés, ce prêtre mena toujours une vie sainte et irréprochable, se montrant digne des grands hommes qui l'avaient formé à la pratique des vertus chrétiennes. Il fut surtout assidu au ministère de la prédication, et sa parole apostolique produisit de merveilleux fruits dans l'Eglise d'Ancyre. Sans souci des troubles que l'hérésie sus-

citait autour de lui, ni des adversaires qui le surveillaient, prêts à l'accuser s'ils avaient pu découvrir en sa parole ou dans sa conduite quelque point faible, il se livrait tout entier à ses devoirs de prêtre avec un calme que rien n'altérait.

LA PERSÉCUTION ARIENNE

Basile vivait au temps où l'arianisme exerçait ses ravages et obtenait ses plus beaux triomphes. Jusqu'à sa mort, il fut aux prises avec les fauteurs de cette hérésie, particulièrement nombreux et puissants à Ancyre.

Quelques détails sur l'état de l'arianisme à cette époque nous initieront aux combats livrés par ce Saint et aux souffrances des chrétiens résolus à demeurer fidèles.

Constance, le troisième fils du grand Constantin, était alors au pouvoir. Oublieux des glorieux exemples laissés par son père, il fit cause commune avec les hérétiques, se constitua leur protecteur tout-puissant, fit condamner, par un Concile à Antioche, le grand saint Athanase, le champion acharné des doctrines catholiques contre les erreurs d'Arius, et, poursuivant violemment sa victoire, imposa au siège de Constantinople l'arien Macédon, malgré une émeute qui coûta la vie à 3 150 personnes.

Sous son égide protectrice, les ariens de toutes les villes d'Orient respirèrent à l'aise. La persécution s'ouvrit contre le noyau de chrétiens de chaque localité restés fidèles. Des scènes lamentables se produisirent sur plusieurs points; le sang fut versé; les partisans du Christ virent leurs églises renversées, leurs biens confisqués, et furent voués à l'exil ou aux supplices.

Plusieurs chrétiens d'Orient, et parmi eux quelques fidèles d'Ancyre, d'une nature conciliante et timide, voulurent, pour le rétablissement de la paix et la cessation de ces excès, faire quelques concessions à l'erreur. Ces ariens mitigés, qu'on appelait, à cause de leur doctrine flottante et incertaine, *semi-ariens*, sans nier, comme les hérétiques déclarés, la divinité de Jésus-Christ, n'osèrent cependant pas confesser avec l'Eglise catholique que Jésus-Christ est en tout égal à son Père.

Ils pensaient concilier tous les partis, satisfaire à la fois catholiques et ariens, Constance et Athanase, rendre la paix aux Eglises et mettre fin à la persécution par le changement d'un seul mot, l'insertion d'une seule lettre grecque, d'un iota dans le terme discuté.

De cette façon, au lieu de dire : Jésus-Christ est une *même substance* avec son Père, un même Dieu, les semi-ariens disaient : Jésus-Christ est d'une *substance semblable* à celle de son Père, expression adoucie qui devait, d'après eux, rassurer les consciences les plus troublées.

C'était une compromission faite avec l'ennemi, une conciliation fâcheuse à tous égards pour le catholicisme. Saint Basile d'Ancyre vit le piège qu'on tendait à son peuple; il ne mit pas moins de zèle à démasquer le semi-arianisme qu'il n'en avait apporté à combattre l'arianisme formel.

Un semi-arien, du même nom que lui, ayant voulu dogmatiser dans cette ville, il fit entendre sa voix avec le zèle et l'intrépidité d'un prophète; il ne cessait de recommander aux fidèles de rester inviolablement attachés à la doctrine catholique.

Les ariens, qui le regardaient comme le plus dangereux ennemi de leur secte, lui défendirent, en 360, de tenir des assemblées; mais, fort de l'appui des évêques de Palestine qui, toujours attachés à la vérité, le soutenaient de leurs exhortations, il n'eut aucun égard à cette injuste défense, et continua toujours de combattre l'erreur, même en présence de l'empereur Constance.

Il affermit ainsi les catholiques de sa ville contre toutes les séductions ariennes, et fit rentrer beaucoup d'hérétiques dans le sein de l'Eglise.

RENAISSANCE DU PAGANISME SOUS JULIEN L'APOSTAT

Julien, surnommé l'Apostat, succéda à Constance.

A son arrivée au trône impérial, le paganisme, humilié sous le gouvernement chrétien des deux précédents empereurs Constantin et Constant, releva fièrement la tête.

Quoi d'étonnant !

L'Apostat se proclamait adorateur du soleil; il ne dédaignait pas de descendre lui-même jusqu'aux fonctions les plus basses du culte païen. On le vit, revêtu des habits pontificaux, apporter lui-même le bois pour les sacrifices, souffler le feu, plonger ses mains dans le sang des victimes au risque de se couvrir de ridicule aux yeux mêmes des païens qui trouvaient ce zèle peu impérial.

Aussi, dès les premiers mois qui suivirent son entrée à Constantinople, le nouveau César fit rouvrir tous les temples païens et prescrivit le culte officiel des faux dieux. Lui-même, non content de passer pour le protecteur de l'idolâtrie, se donna pour le plus fervent de ses pontifes. Un temple s'éleva dans son palais et ses jardins furent consacrés à de vaines divinités.

A son exemple, les gouverneurs païens des provinces s'enhardirent à réparer ou réédifier les temples, à célébrer les antiques sacrifices, processions, fêtes ou mystères du paganisme. Beaucoup même dépassèrent les intentions du prince, et se livrèrent impunément aux plus odieux sacrilèges.

Dans la lutte contre la religion païenne comme dans les combats livrés à l'hérésie, saint Basile d'Ancyre se montre jusqu'au bout l'intrépide soldat du Christ.

UN PROCONSUL CONFONDU

A la vue des sacrilèges attentats des païens triomphants, le zèle indigné de Basile ne connaît plus de bornes. Il court par toute la ville, exhorte les fidèles à combattre courageusement pour la cause de Dieu et à ne point se souiller par les cérémonies abominables des idolâtres.

C'en est assez pour exciter la rage des ennemis.

Un jour qu'il gémissait tout haut de tant d'iniquités, et demandait à Notre-Seigneur de dissiper ses ennemis et d'anéantir l'empire du démon, un païen, nommé Macaire, le surprit dans sa prière et le dénonça au proconsul Saturnin.

Bientôt, l'accusé était cité devant le proconsul. « Voici, disaient les délateurs, celui qui renverse nos autels, excite tout haut les habitants à s'opposer au rétablissement des temples, et tient depuis longtemps des propos injurieux contre notre divin empereur et sa religion. »

Le prisonnier gardait devant les magistrats une attitude fière et provocante. Saturnin lui demanda s'il regardait comme véritable la religion établie par le prince.

« La croyez-vous telle vous-même? répliqua le Saint. Pouvez-vous sainement vous persuader que des statues muettes soient des dieux? »

Le proconsul prolongea son interrogatoire,

mais ne put obtenir de l'accusé que des réponses brèves, fermes, humiliantes pour lui :

« L'empereur que vous me vantez, disait Basile, est de terre : il tombera sans retard entre les mains du Roi suprême. Quant à l'impiété que vous avez établie, Dieu la détruira bientôt. »

Saturnin essaya par des promesses, puis par des menaces, d'ébranler la constance de Basile. Déconcerté dans toutes ses tentatives et vexé de voir ce faible prêtre lui résister en face, il l'envoya au chevalet, et, insultant aux tourments du martyr :

« Apprenez, lui dit-il, ce qu'il en coûte de désobéir à l'empereur. Encore une fois, obéissez au prince, sacrifiez aux dieux. »

Sur son refus persistant, Basile fut jeté en prison, et l'on informa l'empereur de tout ce qui s'était passé.

ÉMISSAIRES DE L'EMPEREUR HUMILIÉS

Julien envoya aussitôt de Constantinople, où il résidait, à Ancyre, deux officiers supérieurs de sa maison, tous deux apostats comme lui, Elpidius et Pégaze, récemment convertis au paganisme pour plaire à leur maître. Passant à Nicomédie, ils prirent avec eux Asclépius, prêtre d'Esculape, qui était d'ailleurs un fort méchant homme.

Pégaze seul alla trouver Basile dans sa prison. Celui-ci ne cessait d'y prier et d'y glorifier Dieu. L'émissaire de l'empereur apostat espérait le gagner par de séduisantes promesses. Il fut particulièrement maltraité et eut la confusion de s'entendre reprocher généreusement son apostasie. Basile ne daigna même pas répondre à son salut :

« Puis-je saluer celui qui a trahi son Dieu et sa foi? s'écria-t-il, celui qui autrefois puisait largement à la source d'eau vive qui estle Christ, et maintenant s'abreuve d'iniquités, qui autrefois participait à nos divins mystères et mange maintenant à la table de Satan ; autrefois guide des âmes vers la lumière, aujourd'hui cause de leur perte et marchant à leur tête vers les abîmes ténébreux de l'e rreur. Malheureux! qu'as-tu fait des trésors qui t'étaient départis? Que répondras-tu au Seigneur au jour de sa visite suprême? »

Pégaze, confus, ne savait que répondre. Il s'en revint honteusement près du proconsul et de ses deux collègues, auxquels il fit part de son échec. Ceux-ci, indignés, exigèrent que le Saint comparût devant eux et Saturnin le fit aussitôt amener.

On l'étendit de nouveau sur le chevalet et on l'y tourmenta plus cruellement encore que la première fois; il fut ensuite chargé de chaînes pesantes et reconduit en prison.

PARADE DE JULIEN L'APOSTAT EN ASIE MINEURE DE CONSTANTINOPLE A ANCYRE

Sur ces entrefaites, Julien partit de Constantinople pour aller à Antioche, dans le but de se préparer à la guerre de Perse. On était aux premiers jours de juin de l'année 362. Sa marche fut lente. Toutes les villes de quelque importance, où les temples païens avaient été réédifiés, arrêtaient l'empereur au passage pour lui demander de sacrifier. Les lettrés de l'endroit s'organisaient en corps pour offrir au prince savant, célèbre par de multiples écrits, très pénétré d'ailleurs de son mérite littéraire, les louanges officielles. L'empereur n'était pas fâché de leur répondre et de faire admirer son éloquence.

C'était donc, d'étape en étape, autant de scènes étudiées, autant de harangues académiques, un peu longues, il est vrai, au gré des courtisans, qui devaient subir debout, sous un soleil brûlant, les déclamations de leur impérial souverain. Mais la vanité de Julien y trouvait sa pleine satisfaction.

Il se dirigea ainsi vers Antioche, se détournant ici et là pour recevoir des hommages. Nicomédie, Pessinonte le virent succcesivement. En cette dernière ville, il sacrifia à Cybèle, qui y avait un temple fameux et fit décapiter un chrétien coupable de ne pas vouloir renoncer à sa religion.

Enfin, il arriva à Ancyre, métropole de la Galatie, où les prêtres païens vinrent à sa rencontre, avec l'idole d'Hécate portée sur un brancard : pieux empressement qui leur fut payé par de grandes largesses immédiates et la promesse de jeux publics pour le lendemain.

L'empereur fit aimable accueil à cette population sympathique. Son tribunal était ouvert à tous, et il prêtait aux plaintes, aux réclamations, aux demandes de toute nature une oreille attentive et bienveillante.

BASILE TIENT TÊTE A L'APOSTAT

Cette douceur calculée ne se démentait que quand, par hasard, une question se présentait qui avait trait à la religion.

Plusieurs fois, Julien avait brusquement interrompu son interrogatoire pour demander aux plaideurs ou aux accusés de quelle religion ils étaient, et, suivant la réponse, le visage impérial s'était assombri ou épanoui.

On lui présenta Basile, ce chrétien qui troublait tout le pays et avait été récemment mis dans les fers par le proconsul. Les deux officiers apostats, piqués au vif, avaient en effet ménagé à leur prisonnier les honneurs d'une audience particulière. Elle eut lieu dans le palais de l'empereur, en présence de prêtres et de philosophes qui sacrifiaient à Hécate.

Basile entra, le front levé, l'air impassible : « Qui êtes-vous, lui dit Julien, et quel est votre nom ?

— Le voici, dit Basile. Tout d'abord, je m'appelle *chrétien*, et c'est là un nom grand et plein de gloire, car le nom du Christ est éternel et ne périra point. Ensuite, je m'appelle aussi Basile, et c'est sous ce nom que je suis connu parmi les hommes. Mais, si je conserve le premier, j'aurai l'immortalité bienheureuse pour récompense. »

Julien, saisissant avec bonheur l'occasion d'entreprendre devant l'assemblée une discussion que la fierté de son interlocuteur promettait de rendre intéressante, affecta un air de compassion et dit doucement à Basile :

« Vous vous trompez, Basile. Vous savez que j'ai quelque connaissance de vos mystères. Je puis vous assurer que celui en qui vous mettez votre confiance est mort, et bien mort, au temps où Pilate était gouverneur de la Judée.

— Je ne me trompe pas, répond Basile. C'est vous, empereur, qui vous trompez. C'est vous qui avez renoncé Jésus-Christ, dans le temps même où il vous donnait l'empire, mais je vous avertis en son nom qu'il vous ôtera bientôt cet empire avec la vie, et vous connaîtrez, mais trop tard, quel est celui que vous abandonnez. Il renversera votre trône comme vous avez renversé ses autels. Vous avez pris plaisir à fouler aux pieds sa loi, cette loi que vous-même vous aviez si souvent

annoncée aux peuples ; votre corps sera de même foulé aux pieds, et votre cadavre restera sans sépulture, après que votre âme en aura été arrachée par les plus atroces douleurs. »

Toute l'assemblée frémit en entendant ces menaces proférées avec une assurance et une énergie surhumaines par l'accusé.

Plusieurs assistants pensaient déjà que le rétablissement de l'idolâtrie voulu par Julien était au fond une entreprise ridicule. Les prophétiques accents de Basile achevaient de les ébranler.

Ce n'était pas le compte de l'empereur : une brillante discussion dans laquelle il eût produit ses talents de rhéteur lui aurait convenu; l'anathème le mit en fureur :

« Je voulais vous sauver, dit-il avec une indignation encore contenue. Mais puisque vous rejetez mes conseils et que vous manquez de respect à mon rang, il faut bien que je venge la majesté de l'empire outragée. »

Il leva la séance, en ordonnant à Frumentin, capitaine de ses gardes, de châtier cet insolent et de lui appliquer des coups de fouet.

INJURE SANGLANTE FAITE A L'EMPEREUR

Le fouet dont se servit Frumentin était plus terrible peut être que Julien ne l'avait prévu. Néanmoins, celui-ci ne retira pas les ordres donnés. L'instrument de torture était tel que chaque coup enlevait une lanière de chair, de sorte que le patient ne pouvait, sans périr, en endurer plus de six ou sept par jour.

Basile supporta les premières incisions avec une patience admirable. Puis il demanda à parler à l'empereur. Frumentin, le bourreau commis à sa garde, ne douta point que son courage ne fût ébranlé, et, se flattant de le voir enfin se rendre et sacrifier, il informa lui-même l'empereur de la demande du Saint. On choisit donc le temple d'Esculape pour salle d'audience, afin que le nouvel apostat pût sacrifier avec l'empereur et les prêtres.

A peine entré : « Eh bien! dit Basile, vos devins vous ont-ils fait connaître d'avance ce que j'ai à vous dire?

— Je pense, dit Julien, que vous êtes devenu sage, que vous avez reconnu votre erreur, et que vous voilà prêt à sacrifier avec nous.

— N'y comptez pas. Je suis venu, au contraire, pour vous apprendre que vos prétendus dieux ne sont rien. Ce sont des statues de bois, ce sont des idoles sourdes et aveugles. »

Puis, ouvrant ses vêtements et déchirant ses plaies, il prend une des lanières de peau fumante que le fouet venait de détacher et la jette au visage de Julien :

« Tiens, Julien, dit-il, nourris-toi de mon sang, puisque tu en as soif; pour moi, je me nourris de Jésus-Christ. »

Le prince entra dans une fureur extraordinaire. On se jeta sur l'accusé et on l'entraîna, tandis que Julien, muet et pâle de colère, lançait des regards menaçants au courtisan maladroit qui l'avait exposé à cette humiliation en introduisant ce prisonnier audacieux dans le temple d'Esculape.

LE DERNIER SUPPLICE

Frumentin comprit qu'il n'avait qu'un moyen d'apaiser son maître irrité. Pour qu'on ne le rendît pas responsable de ce qui venait d'arriver, il résolut de venger d'une façon éclatante l'outrage fait à l'empereur. Dès le lendemain (sans qu'il soit fait mention d'aucun ordre de l'Apostat), Basile comparaissait encore devant son bourreau. Les tourments infligés redoublèrent de cruauté. On faisait au martyr des incisions si profondes qu'on lui voyait les entrailles. Plusieurs des spectateurs, émus de compassion, ne purent retenir leurs larmes. Les chrétiens, en apprenant son courage, le proclamaient déjà bienheureux.

Basile priait pendant ce temps et n'exhalait pas une plainte. On le renvoya en prison quand le soir fut arrivé.

Le lendemain, Julien quittait Ancyre, le cœur ulcéré de l'affront qu'il y avait subi, et partait pour Antioche sans consentir à voir Frumentin. Le capitaine des gardes craignit pour sa fortune s'il ne se hâtait; il fit encore d'inutiles efforts pour vaincre le martyr, renouvela le supplice du fouet pour assouvir sa fureur; il lui fut impossible de changer les dispositions du Saint.

Au moment où on lui enlevait ses vêtements pour le frapper du dernier coup, on crut remarquer que toutes les traces des blessures précédentes avaient miraculeusement disparu et que son corps se présentait au bourreau sain et pur comme son âme devant le Seigneur.

« Sachez, dit Basile, que Jésus-Christ m'a guéri cette nuit. Vous pouvez le mander à Julien, votre maître, afin qu'il apprenne quel est le pouvoir du Dieu qu'il a renié. Il a renversé les autels chrétiens sous lesquels il trouva la vie lorsque Constance le cherchait pour le mettre à mort. Mais Dieu m'a découvert que la tyrannie serait bientôt éteinte avec son auteur. »

Le bourreau, ne se contenant plus de rage, fait coucher sa victime sur le ventre, afin qu'on lui enfonçe dans le dos des pointes de fer rougies au feu. Basile, au milieu de ces horribles souffrances, rendait grâces à Dieu : l'amour qui consumait son cœur lui faisait supporter avec joie les brûlures corporelles qu'il souffrait pour le nom de Jésus-Christ. Il pensait à ces paroles du Roi Prophète : « Que désirè-je dans le ciel et sur la terre sinon vous, ô mon Dieu? Vous êtes mon partage pour l'éternité. »

C'est dans ces admirables sentiments qu'il expira, le vingt-neuvième jour de juin 362. Les Grecs et les Latins l'honorent le 22 mars.

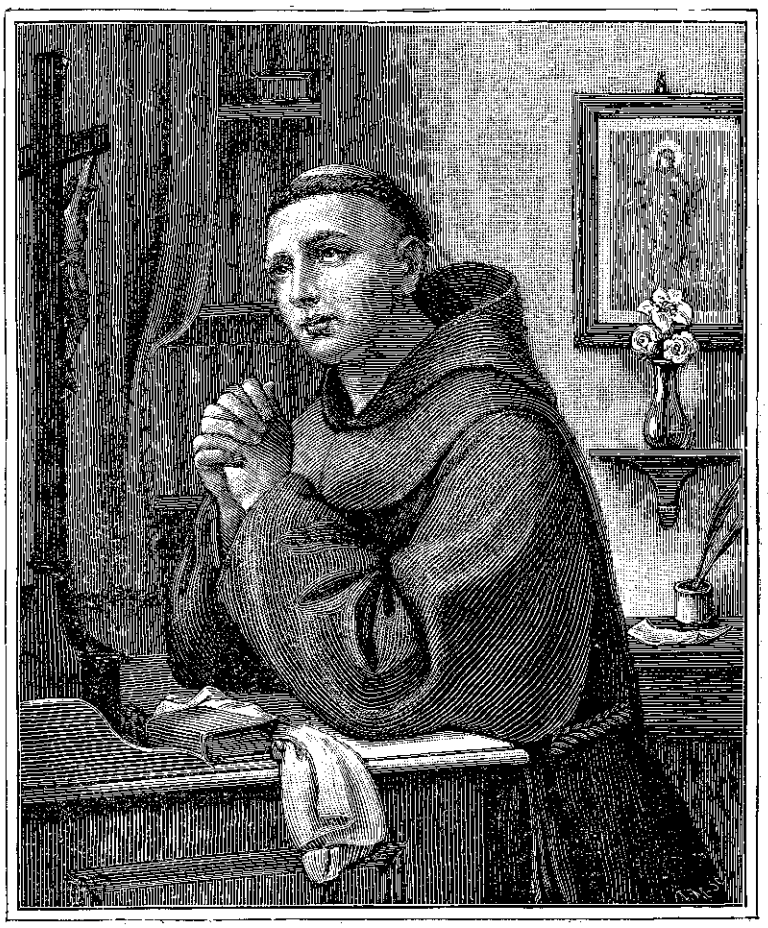
SOURCES CONSULTÉES

GRANDS BOLLANDISTES, au 22 mars. — *L'Eglise et l'empire romain au IVe siècle*, par M. ALBERT DE BROGLIE, de l'Académie française. — *Vies des Saints*, par une réunion d'ecclésiastiques et d'écrivains catholiques, édition Garnier. — *Ménologe* ou *Livre d'or* des curés et des prêtres séculiers, par l'abbé BAURENS DE MOLINIER. — *Les empereurs romains*, par ZELLER. — ROHRBACHER, *Histoire universelle de l'Eglise catholique.*

LE VENERABLE JEAN-BAPTISTE DE BOURGOGNE

FRÈRE MINEUR DE LA STRICTE OBSERVANCE

30 juillet 1700. — 22 mars 1726.



Le vénérable en prière devant son crucifix.

(D'après le portrait exécuté par le peintre André Viso, son contemporain.)

NAISSANCE — VERTUS PRÉCOCES

Le village de Billecul, où naquit cet aimable « Louis de Gonzague Franciscain », est situé dans la Franche-Comté ou Haute-Bourgogne; il fait partie du diocèse de Saint-Claude et de la paroisse de Nozeroy. Il était alors, comme presque tout le val de Mièges, dépendant de la même église Saint-Germain de Mièges, et c'est en cette vénérable église que le 30 juillet 1700, l'enfant d'Antoine du Tronchet et d'Etiennette Alpy, le jour même de sa naissance, reçut les noms de Claude-François qui semblaient présager sa future vocation religieuse et le mettaient déjà sous la protection du saint abbé du mont Jura et du Patriarche séraphique.

La famille du Tronchet était peu aisée, mais des plus honorables; on croit qu'Adat Tronchet en était issu, ce savant prélat qui avait été au xve siècle évêque auxiliaire de l'archevêque de Besançon. Elle est éteinte depuis longtemps déjà, mais la parenté tant paternelle que maternelle du vénérable P. Jean-Baptiste se conserve encore honorablement dans la région.

L'enfance de Claude-François fut attristée par la perte rapide de son père et de sa mère. Son grand-père maternel, en même temps son parrain, Claude Alpy, veilla sur l'orphelin. D'ailleurs, la tâche était facile : On n'avait pas besoin de le gronder ou de le corriger; il suffisait, pour l'encourager à bien faire, de lui promettre qu'on lui apprendrait quelque prière; entre celles-ci, la plus désirée et ensuite la plus aimée fut « O ma

Souveraine, Sainte Marie », plus connue sous sa forme latine *Obsecro te Domina*. Lorsque Claude Alpy fut, l'année même de la mort de son petit-fils, interrogé par le curé de Mièges, par Commission de l'Ordinaire diocésain, il avait encore présente à l'esprit l'insistance que l'enfant avait mise à désirer apprendre cette prière, comme aussi sa douleur et ses larmes lorsqu'un soir il avait trouvé vide le bénitier suspendu au-dessus de son petit lit.

A sept ans, Claude-François passa dans la maison de son oncle paternel, Abraham du Tronchet, qui habitait la ville de Nozeroy; dans la même enquête, la tante de cet enfant prédestiné, à qui dès lors elle servit de mère, déclara qu'il était déjà si mortifié que jamais elle ne lui avait vu faire « une gourmandise »; lorsqu'elle offrait à ses enfants, parmi lesquels elle comptait son neveu, quelques friandises ou quelques fruits, les enfants les prenaient avec avidité, mais leur cousin, sans se distraire de « son devoir », attendait qu'on les lui présentât, les recevait humblement « et encore ne sait-on s'il les mangeait ». Ses récréations étaient la visite des églises, la lecture des livres de piété.

C'est à ces pieux exercices qu'il consacrait ses jours de congé, et c'est ainsi qu'il se préparait à sa Première Communion.

Dieu, qui se le réservait dans la milice franciscaine, semblait le lui indiquer par les attaches qu'il créait entre cet Ordre et lui. Il avait reçu au baptême le nom du séraphique Père; c'est dans une église de son Ordre, celle des Cordeliers de Nozeroy, que des mains de Mgr Grammont, évêque d'Aréthuse et suffragant de Besançon, le futur Franciscain reçut le sacrement de Confirmation, le 22 juillet 1712.

On était encore tout proche de l'époque où la Franche-Comté conquise par Louis XIV avait perdu son indépendance. Un grand nombre de patriotes, vaincus mais non domptés, avaient quitté leur pays annexé et avaient cherché à se refaire une patrie là où tout exilé a la sienne, sous la bienveillante protection d'Innocent XI, qui avait donné comme centre à cette colonie la petite église de Saint-Claude, dite dès lors des Bourguignons. Les deux aînés des enfants d'Antoine du Tronchet étaient allés retrouver le groupe des Comtois irréductibles que les circonstances seules avaient sans doute empêché leur père de rejoindre. Pierre-Claude, qui était l'aîné, était camérier du pape Clément XI; il songea à attirer à Rome ce frère dont il entendait tant faire l'éloge par les compatriotes qui voyageaient entre l'ancienne et la nouvelle patrie; Hubert, le second, que sa piété devait plus tard amener à entrer chez les Capucins, où il devint le P. Paul de Bourgogne, voyait quels avantages spirituels une âme si pieuse tirerait d'un séjour à Rome et d'études faites dans la capitale du monde chrétien. Protecteurs naturels de leur jeune frère, Pierre-Claude et Hubert le mandèrent auprès d'eux. Clément XI avait promis sa protection à l'orphelin; un brave Comtois, Anatole Simon, qui avait déjà plusieurs fois fait le voyage de Rome, reçut d'Abraham du Tronchet le soin d'accompagner le pieux enfant, qui partit vers la fin de l'année 1712, muni d'une lettre testimoniale de son curé, que nous aimons à citer comme résumant ce qu'on peut dire de son enfance, « qui avait été une étude continuelle des vertus..... qu'il aimait à se retirer dans les églises, étudiait avec un soin particulier la doctrine chrétienne et s'approchait fréquemment des sacrements ».

CLAUDE-FRANÇOIS SE REND A ROME — SES ÉTUDES IL ENTRE CHEZ LES FRÈRES MINEURS

Le voyage à pied fut pénible; le passage du grand Saint-Bernard surtout, au cœur de l'hiver, occasionnait aux voyageurs de grandes souffrances. L'enfant allégeait les fatigues par la prière et par la joie avec laquelle il aidait ses compagnons à porter leur bagage. Deux fois il échappa miraculeusement à la mort, au témoignage d'Anatole Simon, ayant fait la première fois une chute terrible dans la montagne, et la seconde fois étant tombé dans un torrent de la Toscane, par la rupture de la planche qui servait de pont.

Fin mars 1713, Claude-François est installé à Rome, chez son frère Hubert, dans le quartier des Francs-Comtois; la maison d'Hubert était dans la via Condotti, en face de l'église de la Trinité des Espagnols. C'est là qu'il habita durant quatre ans; des témoignages nombreux et éclatants nous montrent l'adolescence d'une pureté angélique de cet enfant; sa joie de servir les Messes chaque matin à l'église de Saint-Ignace, sa régularité comme écolier, sa piété dans ses lectures, son soin de s'approcher chaque semaine des sacrements, son obéissance douce et absolue, la visite des sanctuaires, l'assistance des malades auxquels il s'empressait dans les hôpitaux de rendre les soins les plus rebutants et les plus pénibles. Désiré Vitlené termine son témoignage en ces termes : « Il m'a toujours paru un ange plutôt qu'un homme », et le P. Galuzzi, S. J., son directeur : « C'était un ange ressemblant en tout à saint Louis de Gonzague. »

Ses études furent en même temps des plus remarquables et l'ambition légitime que ses frères avaient mise sur cette jeune tête fut un peu rudement déçue lorsque, surnaturellement inspiré durant une visite au couvent de Saint-Bonaventure du Palatin, Claude-François leur déclara son intention d'entrer chez les Frères Mineurs de la Très-Stricte Observance, dits, du nom de leur saint fondateur, Alcantarins. Clément XI l'avait béni en lui disant : « Allez, mon fils, faites bien », et le jeune homme, au mois d'octobre 1718, entrait au noviciat de Sainte-Marie des Anges, à Ponticelli.

NOVICIAT — UNE CHUTE FUNESTE — GUÉRISON

Désormais, Claude-François du Tronchet devient, de son nom de profession joint à celui de son pays d'origine, Fr. Jean-Baptiste de Bourgogne. Les témoignages sont éloquents sur son humilité, son amour de la pauvreté, son zèle pour le culte divin, son mépris du monde, dont jamais on ne le surprit à demander des nouvelles. Un jour que, suivant sa coutume, il allait par un chemin d'accès difficile puiser de l'eau pour arroser les fleurs qui ornaient l'autel du Très Saint Sacrement, il tomba et sa poitrine frappa rudement contre le grand vase de terre qu'il portait. En vain il essaya de dompter la douleur; une fièvre violente se déclara, sa voix si sonore devint voilée, sa respiration haletante. Les médecins conclurent à un « anévrisme intérieur » et le déclarèrent incurable. Le gardien de Ponticelli résolut de l'envoyer à Rome où de meilleurs soins pourraient lui être donnés.

Il charma tellement le trajet de 30 milles qui sépare Ponticelli de Rome, en parlant avec tant de suavité, d'affection de la Très Sainte Vierge, que ses compagnons se trouvèrent rendus à Rome « sans s'en apercevoir ».

Les médecins de Rome déclarèrent que Fr. Jean-Baptiste devait quitter le cloître et rentrer dans le monde. A ses supplications et à ses larmes, le

Père gardien accorda un sursis de quelques jours. Mettant son temps à profit, Fr. Jean-Baptiste commence une neuvaine à l'Immaculée Conception. Dès les premiers jours, l'état s'améliore au point que les médecins jugent la guérison possible; au commencement de la deuxième neuvaine, entièrement guéri, Fr. Jean-Baptiste avait retrouvé sa voix sonore, ses couleurs vermeilles et une force que n'excédaient point les plus dures fatigues. Vers la fin de juillet 1719, il rentrait à Ponticelli, et le 25 novembre, il faisait sa profession solennelle dans l'Ordre séraphique.

LE P. JEAN-BAPTISTE AUX COUVENTS DE VICOVARO DE ROME, DE SANT-ANGELO ET DE VALCORSO

Dans les premiers jours de juin 1720, le P. Jean-Baptiste fut envoyé à Vicovaro, au couvent de Saint-Cosme, pour faire ses études de philosophie, puis à Saint-Bonaventure de Rome, pour achever ses études théologiques. Cependant, sa guérison n'avait été que suffisante pour lui permettre de prononcer ses vœux et de finir ses études. Bientôt après, le mal se fit de nouveau sentir. On l'envoya, espérant quelque bien du changement d'air, au couvent de Sant-Angelo, dans la Sabine, puis au couvent de Valcorso, sur le bord de la mer; son temps était partagé entre les heures consacrées à une contemplation voisine de l'extase, et celles destinées à accomplir les travaux les plus humbles de la maison et les récréations qu'il employait encore utilement à réparer les livres de la bibliothèque du couvent. Citons parmi ses exhortations ce bel acte de contrition, si touchant de la part d'une âme si pure: « Je me repens, ô Seigneur mon Dieu, de vous avoir offensé, parce que vous êtes souverainement bon et infiniment aimable. Je me repens comme se repentait David, le saint roi pénitent, avec cette douleur qui brisa le cœur de saint Pierre, de saint Paul, du publicain et de la Madeleine et de tous les autres pénitents; et dans ces sentiments de vraie contrition qui ont amené à vos pieds, pour recevoir leur pardon, tous les pécheurs convertis. »

Cependant, le P. Jean-Baptiste avait achevé ses études théologiques; la sainteté évidente et l'innocence de sa vie lui firent accorder une dispense d'âge de dix mois, et le samedi des Quatre-Temps de la Pentecôte, l'an 1725, il recevait l'onction sacerdotale. Le pape Benoît XIII, qui présidait la cérémonie, admit ensuite les ordinands au baisement du pied; frappé à la vue du jeune prêtre Franciscain, il le bénit en ces mots prophétiques: « Mon fils, faites vite un Saint. »

Le lendemain, 27 mai, en la fête de la Sainte Trinité, le P. Jean-Baptiste célébrait pour la première fois les Saints Mystères à l'autel majeur de Saint-Bonaventure.

LE VÉNÉRABLE P. JEAN-BAPTISTE A NAPLES SA DERNIÈRE MALADIE

L'affection dont le serviteur de Dieu était atteint s'aggrava bientôt au point qu'on résolut comme dernière ressource de l'envoyer au couvent de la Croix-du-Palais, à Naples, maison qui était comme l'infirmerie de tous les couvents de l'Observance, à raison de la douceur du climat. Averti de ce voyage, le P. Jean-Baptiste demande pour toute faveur à emporter sa chère petite croix de bois, qu'il s'est faite lui-même, et au revers de laquelle il a représenté l'Immaculée Conception. Ce sera son seul bagage. Et, ainsi armé, il voyagera plus paisiblement que les voyageurs les plus prudents; à sa prière, en effet, le vaisseau qui le porte échappe à une terrible tempête et gagne sans péril le port de Naples. Ici encore on apprendra bien vite à le connaître. « De tous les religieux étrangers qui ont passé par cette infirmerie, dit le P. Angelo de Procéda, je n'en ai vu aucun semblable à celui-ci, aussi dévot, aussi mortifié et exemplaire que lui. » Des faits extraordinaires et des actes de vertu héroïque furent bientôt remarqués. Ayant rencontré devant le palais du roi un Franc-Comtois nommé Vaudier, qu'il n'avait jamais vu, il lui prédit, ce que l'événement confirma, qu'il mourrait dans deux mois, et que lui-même irait le rejoindre en mars de l'année suivante. On ne put le décider à se servir d'une cuiller d'argent, ni dans un dîner chez d'illustres hôtes, à toucher aux plats somptueux qui lui furent servis. On le trouva souvent versant d'abondantes larmes : « Je brûle, disait-il, de me voir délivré des liens de ce corps, pour être avec le Christ. » Durant sa Messe, au moment de la Consécration, on le voit souvent ravi en extase et élevé au-dessus de terre. Les témoignages rapportent aussi plusieurs miracles et plusieurs prophéties du serviteur de Dieu durant ces derniers mois de 1725. Au début de l'année suivante, il cessa presque complètement de pouvoir quitter sa cellule. Tant qu'il put cependant se traîner, il ne laissa pas de célébrer les Saints Mystères et de réciter le bréviaire à genoux; bientôt il dut renoncer à cette consolation, mais chaque jour la sainte communion lui restait une source de joies que la plume ne saurait dépeindre. Le 5 février, le malade subit une crise si aiguë qu'on lui administra les derniers sacrements. Mais il avait prédit sa mort pour un vendredi de mars; et, en effet, c'est le vendredi 22 de ce mois que Dieu le rappela à lui.

MORT DU SERVITEUR DE DIEU

Sachant que ce jour-là il devait quitter ce monde, il resta, après la communion, l'espace d'une heure profondément recueilli, puis il contempla son crucifix, s'entretint des délices du paradis, demanda l'heure, et, ayant su qu'il était huit heures, déclara successivement à deux religieux « qu'il passerait dans une heure ». Le P. Jérôme de Naples voulut cependant, malgré le désir du malade, le quitter pour aller célébrer sa Messe; mais, rappelé surnaturellement, il rentre et donne au P. Jean-Baptiste, qui dans un suprême effort s'est dressé sur ses genoux, et, tout en larmes, récite le confiteor, une dernière absolution.

A peine les paroles sacramentelles furent-elles sorties des lèvres du P. Jérôme, que la mort parut toute proche; on se hâta de replacer le moribond sur son lit; le P. Vincent de Manfredonia survint alors et c'est soutenu par lui, que le mourant demanda une dernière fois pardon au père saint François de ses fautes contre la règle, et adressa un dernier au revoir à ses frères. Puis, ses forces défaillant, il laissa tomber sur sa poitrine le crucifix qu'il tenait dans ses mains et expira doucement. Il était exactement neuf heures du matin.

FUNÉRAILLES TRIOMPHALES PREMIÈRES ENQUÊTES CANONIQUES

A peine le serviteur de Dieu fut-il mort que sa chambre fut en quelque sorte pillée par la vénération de ses frères. Son visage, redevenu « comme vivant », avait perdu l'apparence de la souffrance; on revêtit le corps d'une autre robe, et, après l'avoir placé dans le cercueil, on le porta à l'église du couvent, dans la chapelle de « l'Annunziata ».

La foule s'empressait autour de cette vénérable dépouille. On cherchait à dérober des parcelles de ses vêtements, ou au moins à faire toucher à ses mains ou à son visage des linges et des objets de piété. Le lendemain, eut lieu le service funèbre, au milieu d'une assistance considérable, et le corps fut inhumé dans le cimetière du couvent,

Mais, dans la nuit, le P. Gaétan de Naples, qui, en l'absence du ministre provincial, avait prescrit l'inhumation, se sentit tourmenté à l'idée de n'avoir pas fait ensevelir à part un religieux que toute la ville vénérait déjà comme un saint, et comme plusieurs Frères, absents lors de sa mort, désiraient revoir encore une fois ce cher visage, le P. Gaétan ordonna, le dimanche matin, de procéder à l'exhumation. Le peintre André Viso et le médecin Joseph Capasso assistaient à la triste cérémonie. Le corps parut intact, sans odeur, blanc mais non livide, flexible et non rigide. Le corps ayant été ouvert, on trouva dans le poumon une plaie purulente, qui, contre toute règle, répandait une suave odeur; le cœur apparut, dans la partie contiguë au poumon, dépouillé du péricarde, et comme cette destruction n'avait pu être instantanée, on admira beaucoup que le serviteur de Dieu eût pu vivre privé d'un organe essentiel; ce qui ne peut être, conclut le Dr Capasso, que l'effet d'un miracle. Le sang sortit de la poitrine pur et vermeil, ce qui est encore plus étonnant si l'on considère que le Vénérable était mort phtisique.

Le cardinal Pignatelli, archevêque de Naples, fit examiner ces merveilles par des commissaires. Le sixième jour, ils trouvèrent le corps flexible, le visage vermeil, les lèvres rouges, les yeux ouverts et ayant l'aspect de la vie. Le lendemain, le médecin du cardinal vice-roi de Naples fit les mêmes constatations.

Cependant, on venait en foule présenter des linges à la poitrine du serviteur de Dieu, pour les imbiber du sang qui s'échappait de l'incision pratiquée par les médecins. Mais bientôt le sang ayant cessé de couler, le P. Gardien s'adressant au mort, lui dit: « Mon fils, Fr. Jean-Baptiste, comme vous m'avez toujours été obéissant dans la vie, soyez-le après la mort; donnez un peu de votre sang pour la consolation de ces fidèles qui en réclament. » Et le prodige s'accomplit de nouveau. Plusieurs faveurs signalées furent dans la suite obtenues par l'emploi des linges ainsi sanctifiés.

Le 5 avril, le corps était toujours dans le même état de conservation. Dans la soirée, il fut inhumé dans l'église du couvent, au fond de la chapelle du crucifix.

Le P. Anselme de Naples, supérieur du couvent de Saint-Bonaventure, avait été tenu au courant très exactement par son frère, le peintre André Viso. Il estima convenable de documenter son Ordre en vue d'un procès de béatification fort probable. A sa demande, dès le mois de septembre 1726, l'archevêque de Besançon fit faire une information canonique sur l'enfance du serviteur de Dieu, par M. Serretti recteur de l'église du Val de Mièges. En même temps, on interrogeait à Rome les frères, les compatriotes et les condisciples du P. Jean-Baptiste. Son ancien directeur, le P. Galuzzi, déposait « que non seulement il l'avait trouvé exempt de toute faute mortelle, mais que ce n'était qu'avec grand'peine qu'il parvenait à découvrir en lui matière à absolution, tant cet angélique jeune homme savait se tenir éloigné de tout ce qui présentait l'apparence du péché ». A ces dépositions, le P. Anselme joignit celles des supérieurs, maîtres et directeurs qui avaient eu le saint religieux sous leurs ordres durant ses sept années de vie monastique. André Viso, en même temps, gravait son portrait. Malgré le soin des religieux à éviter toute apparence du culte public, les *ex-voto* (que l'on enlevait, pour cette raison, aussitôt) s'accumulaient sur le tombeau du P. Jean-Baptiste.

Le P. Anselme obtint donc facilement du cardinal Pignatelli l'ouverture des informations de l'Ordinaire, qui eut lieu en janvier 1730. La mort du P. Anselme, les agitations politiques, la difficulté où se trouvaient, pour les démarches, les religieux de la Stricte Observance qui n'avaient point de couvent à Naples, retardèrent la cause.

On se montrait attentif cependant à conserver le souvenir du serviteur de Dieu, à répandre sa vie et ses images et à interroger ceux qui l'avaient connu.

Ce n'est qu'en 1856 que le R. P. Joseph de Rome, postulateur de la Stricte Observance, reprit l'étude du dossier.

Le corps du P. Jean-Baptiste n'était point resté en l'église de *Santa Croce;* celle-ci et son couvent ayant été démolis pour faire place à la monumentale église de Saint-François de Paule, le corps fut transporté en l'église de Sainte-Marie des Anges, qui appartenait aussi aux Pères de l'Observance. On le plaça honorablement dans la chapelle de la Crèche. Cette chapelle est devenue une sacristie; le corps y demeura comme oublié, malgré l'inscription tumulaire. En 1865, Pie IX, de glorieuse mémoire, ordonna l'exhumation; cette cérémonie eut lieu le 24 février.

Le 29 avril 1869, les travaux du P. Joseph aboutissaient à l'introduction de la cause; le P. Jean-Baptiste de Bourgogne était déclaré Vénérable.

Le corps du Vénérable repose à Rome dans l'église de Saint-Bonaventure, sur le Palatin. Il y fut transporté de Naples par ordre de Pie IX, le 20 mars 1865, placé à droite dans la nef et recouvert d'une simple dalle en marbre, au pied d'un pilier où l'on remarque le médaillon que nous reproduisons avec une longue inscription latine, dont nous ne transcrivons qu'une partie.

Ici repose dans le Christ,

JEAN-BAPTISTE DE BOURGOGNE

. . . . . .

Salut, fleur d'innocence,
Vivez en Dieu et souvenez-vous des vôtres.

Prions Dieu de donner bientôt à notre pays, déchiré par la persécution, cet angélique protecteur en permettant par l'octroi de faveurs miraculeuses son élévation sur les autels.

A. P.

BIBLIOGRAPHIE

Le chanoine Chère. *Le vénérable P. Jean-Baptiste de Bourgogne.* Lons-le-Saunier. — Le P. Giuseppe da Roma, *Vita del venerabile P. Giovani Battista di Borgogna.* Roma, 1870, in-8° de 820 pages. — Actes du procès canonique.

SAINT TURIBE

Fête le 23 mars.

Turibe, miraculeusement sauvé de la férocité de deux énormes caïmans, marche sur les eaux de la rivière de Chagra. — Il est arrêté au bord d'un affreux précipice par la main d'un ange vêtu en Indien.

SA NAISSANCE — SA JEUNESSE

Turibe naquit à Majorga, en Espagne, le 16 novembre 1538.

Malgré toutes les séductions du monde, il sut conserver sa vertu sans tache, car il mit sa confiance en Marie, évita le danger, aima la prière et l'étude, et châtia son corps par les veilles, les jeûnes et les flagellations sanglantes.

Toutes les aspirations de son enfance et de sa jeunesse le portaient vers le sacerdoce, mais son père étant mort et sa famille restant sans appui, il lui consacra cinq années et ne reprit le cours de ses études qu'après avoir établi ses sœurs et

assuré l'existence de sa mère, en lui abandonnant son propre patrimoine.

La réputation que Turibe s'était acquise par sa vertu et sa sagesse précoces le firent nommer inquisiteur à Grenade.

Il n'était encore que laïque; mais, consommé déjà dans la science des saints, il employa tout son zèle, toute sa douceur et toute sa docte persuasion à ramener les âmes à Dieu.

TURIBE EST NOMMÉ A L'ARCHEVÊCHÉ DE LIMA SON VOYAGE ET SON ARRIVÉE

Les qualités que Turibe déploya dans la charge d'inquisiteur firent jeter les yeux sur lui pour l'archevêché de Lima, capitale du Pérou.

Ce pays sauvage, couvert de forêts impénétrables, avec ses hautes et dangereuses montagnes, ses fleuves rapides et ses marais infranchissables, était une pâle image des difficultés spirituelles qui attendaient l'évêque missionnaire, car les Péruviens, depuis peu d'années dépossédés par les Espagnols de leur indépendance nationale, étaient encore de vrais barbares.

L'attrait des labeurs et des peines à souffrir pour l'amour de Jésus-Christ décida Turibe. Il dit adieu à sa vieille mère qu'il ne devait plus revoir, se prépara avec soin à la réception des saints Ordres et partit sans retard.

La flotte royale traversa l'Atlantique par un vent favorable et jeta l'ancre dans le port d'El nombre de Dios (le nom de Dieu).

On prit alors la route de terre. La distance est courte, mais le chemin difficile. Il faut gravir des montagnes escarpées et passer à gué des marais fangeux peuplés d'énormes caïmans.

Un jour, Turibe traversait la rivière de Chagra. Sa mule recula comme effrayée d'un danger que lui-même ne pouvait comprendre. Bientôt désarçonné, il tomba dans l'eau et, à l'instant, deux énormes caïmans se jetèrent sur lui, mais il implora le secours divin et aussitôt les monstres, retenus par une force invisible, s'arrêtèrent, tandis que l'archevêque, marchant sur les eaux, comme jadis le prince des Apôtres, regagnait le rivage sain et sauf.

Enfin, les voyageurs arrivèrent à Lima. Turibe y fut reçu avec enthousiasme : « Dieu soit béni, disait-on partout, nous allons avoir un saint pour archevêque. »

En effet, Turibe était un saint, il pratiquait la sainteté et la faisait pratiquer aux âmes commises à sa garde.

ÉTAT DU PÉROU — ZÈLE DÉPLOYÉ PAR TURIBE DANS L'ADMINISTRATION DE SON DIOCÈSE

Le Pérou est divisé en trois parties : la première est une succession de plaines sablonneuses où le voyageur, brûlé par un soleil ardent, avance à grand peine. Les routes y sont inconnues, de terribles tremblements de terre bouleversent le sol, et l'air est infesté par des myriades d'insectes.

La seconde partie est couverte de forêts habitées par des jaguars et des sauvages plus cruels que les bêtes féroces.

Quant à la troisième, elle est formée de montagnes volcaniques qu'on gravit en s'accrochant à des cordes et en se faisant hisser par les naturels du pays. Cette contrée est le repaire de serpents qui mesurent jusqu'à vingt-cinq pieds de longueur.

Malgré ces obstacles, Turibe, après avoir réprimé les abus et organisé la sage administration de Lima, commença ses courses évangéliques par la province de Gamalia, où les sauvages, quoique baptisés, vivaient cependant en guerre continuelle avec les chrétiens du voisinage. Turibe leur parla avec bonté. Ils déposèrent leurs arcs et leurs flèches en signe de respect et reçurent presque tous, avec le baptême, le sacrement de Confirmation.

L'apôtre s'engagea ensuite plus avant dans les terres.

Il ne reculait devant aucune fatigue. Quand les dangers lui paraissaient trop grands, il échappait à l'affectueuse surveillance de sa suite et partait seul, la nuit, récitant des prières sur sa mule sans se préoccuper des périls de la route.

Une fois, il cheminait ainsi, tout absorbé en Dieu. Sa monture quitte le bon chemin et gravit une roche terminée par un affreux précipice. Un pas de plus et Turibe roulait dans l'abîme, quand la bride de l'animal est saisie par un Indien qui le remit dans le bon chemin. Turibe veut remercier son bienfaiteur, mais il avait disparu.....

Dieu, qui lui avait envoyé son ange, le conduit sain et sauf auprès des pauvres Indiens. Il leur apporte des secours tant spirituels que temporels; car, pauvre et austère pour lui-même, Turibe répandait à profusion ses largesses.

Le zèle, la douceur, la charité inépuisables de l'apôtre étaient nécessaires pour vaincre les préjugés des sauvages contre les chrétiens. En effet, les Indiens, décimés par la guerre et refoulés par les progrès de la conquête espagnole, étaient exaspérés contre les colons. Forcés d'abandonner leurs terres et leurs villages, ils avaient aussi abandonné l'Evangile pour n'avoir rien de commun avec leurs persécuteurs, et, revenus aux pratiques de leurs anciennes superstitions, ils massacraient tous les Européens qui s'aventuraient jusqu'à eux. Excusables jusqu'à un certain point ! car ils ne connaissaient du christianisme que les chrétiens indignes qui, loin de regarder les sauvages comme leurs frères en Jésus-Christ, ne songeaient qu'à faire d'eux leurs esclaves, les accablant de travaux, de mauvais traitements, séparant les maris d'avec leurs femmes, les enfants d'avec leurs mères, en un mot, se servant d'eux comme on se sert d'animaux domestiques.

Turibe promulgua les peines ecclésiastiques les plus sévères, défendant absolument aux prêtres d'avoir des esclaves et menaçant d'excommunication les personnages les plus haut placés s'ils enfreignaient envers leurs esclaves les lois de l'humanité et de la famille. Quand les peines ecclésiastiques ne suffirent pas, il eut recours au bras séculier et usa de son influence auprès du gouvernement pour protéger cette partie si chère de son troupeau; mais il ne crut

avoir achevé l'œuvre de la réconciliation qu'après avoir développé parmi les peuplades indiennes les sentiments chrétiens. Aussi, ne négligea-t-il aucun moyen de persuasion. Voulant leur parler désormais sans interprète, il entreprit l'étude de leur langue. Dieu vint miraculeusement en aide à son zèle, car il parla aussitôt couramment les idiomes de toutes les différentes peuplades qui, à leur grand étonnement, le comprirent également quand il parlait soit latin, soit castillan.

Turibe, pour consolider l'œuvre de ses prédications, établit dans chaque bourgade un catéchisme pour les adultes, réunit les sorciers, magiciens et enchanteurs dans un village séparé des autres, les fit instruire et exigea des planteurs espagnols qu'ils assurassent, dans les fabriques de sucre et les manufactures de coton, le service religieux des pauvres esclaves.

MISSION DANS LES PROVINCES DE GUANACUMA ET DE CHINKAKOKA

Dès que les peuples idolâtres de Guanacuma eurent appris que Turibe voulait évangéliser leurs contrées, ils s'armèrent de lances et de flèches empoisonnées, résolus à défendre énergiquement l'entrée de leur pays. Turibe, montrant son crucifix à ceux qui essayaient de le retenir: « Là où est le Christ, là se trouve la paix, dit-il. La guerre cessera en sa présence. Marchons sans crainte. »

Et il traversa le fleuve.

Les sauvages se tenaient sur la rive, menaçants; mais à peine virent-ils venir à eux l'intrépide apôtre, que l'épouvante les saisit, et ils s'enfuirent en désordre comme si l'ange de Dieu les eût menacés de son épée flamboyante. Turibe se met à leur poursuite; les plus courageux tournent la tête, l'écoutent; les autres ralentissent le pas et enfin, séduits par la bonté de l'apôtre, consentent à le conduire dans leurs cavernes et leurs forêts où il fait un long séjour et ne les quitte qu'après avoir administré les sacrements à tous.

L'évangélisation des fiers habitants de Chinkakoka paraissait plus difficile encore; mais, contre l'attente de tous, ils envoyèrent eux-mêmes à Turibe une députation chargée de lui offrir des présents consistant en perroquets, pommes de pins et fruits de toute espèce. Ils le supplièrent humblement de les suivre. Turibe se fit attacher à des cordes et glisser le long des rochers, jusque dans les gorges profondes habitées par ces peuplades barbares, et bientôt plusieurs milliers d'infidèles coururent recevoir le baptême.

TURIBE RETROUVE DES TRACES D'ÉVANGÉLISATION

Au pied des Cordillères des Andes s'élevait le petit bourg d'Andomarca. Turibe y arrivait à peine quand soixante-douze vieillards, accompagnés de sept femmes et de deux enfants, se présentèrent à lui, disant qu'ils étaient des brebis errantes à la recherche de leur pasteur.

« Nous avons vu, ajoutèrent-ils, un beau jeune homme vêtu de blanc et d'une démarche toute céleste. Il nous a appris que l'archevêque de Lima s'était arrêté au pied de nos rochers et nous a commandé d'aller à sa rencontre et de lui apporter ces objets religieusement conservés dans nos familles. »

Et ils lui présentèrent un missel, un bréviaire et une aube.

Turibe recueillit précieusement ces reliques, indiquant que la foi avait pénétré jadis dans ces contrées et y fit fructifier la bonne semence.

MORTIFICATIONS DE TURIBE

Les fatigues de l'apostolat ne suffisaient pas au zèle de Turibe. Ses jeûnes étaient continuels, souvent il ne mangeait que du pain.

A côté du lit splendidement orné, selon l'usage du temps, il reposait tout habillé sur une planche étroite.

Pendant ses missions les plus fatigantes, il portait constamment une large ceinture garnie de pointes de fer; et quand il se donnait la discipline, les murs de sa chambre se couvraient de sang, car l'archevêque meurtrissait sa chair pendant plus de deux heures consécutives. Ses parents lui demandaient de mettre fin à tant de supplices; mais, dans leur cœur, ils remerciaient Dieu d'avoir mis un tel saint dans leur famille.

Le plus souvent, Turibe, pour cacher ces macérations, se retirait la nuit dans quelque lieu solitaire où le mugissement des torrents et le hurlement des bêtes féroces amortissaient le bruit de ses flagellations. Elles atteignirent un tel degré que ses épaules étaient couvertes de larges plaies; il fut obligé d'appeler confidentiellement un chirurgien qui tailla dans la chair vive, sans arracher un cri au généreux patient.

LA CHARITÉ DE TURIBE ENVERS LES PAUVRES

Turibe se regardait comme le trésorier des pauvres de son diocèse. Personne ne l'implorait en vain. Aux pauvres honteux il faisait apporter des secours, aux filles sans fortune il fournissait des dots, aux ecclésiastiques en détresse, il offrait, non plus seulement de son superflu, mais de son nécessaire.

Ce n'était pas assez pour le charitable prélat; quand il avait épuisé sa bourse, il donnait, un jour, les flambeaux de sa chambre, un autre jour les plats de sa table, tantôt sa soutane, tantôt ses chemises. Sa sœur, chargée de l'administration de la maison, lui en faisait d'amers reproches. Le Saint l'écoutait en silence, heureux d'ajouter au mérite de la charité celui de la douceur et de l'humilité.

DIEU MANIFESTE LA SAINTETÉ DE SON SERVITEUR MORT DE TURIBE

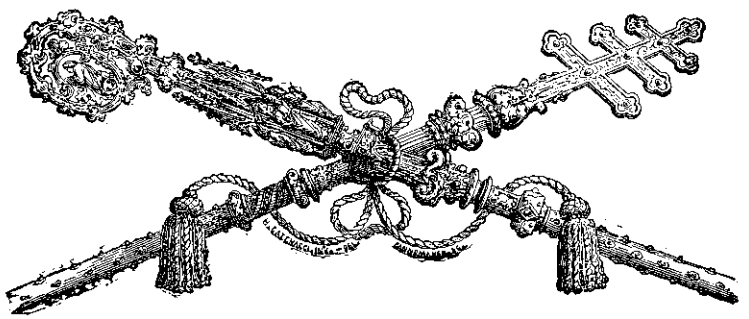
Comme la plupart des saints, l'apôtre du Pérou était favorisé de grâces extraordinaires. Il possédait à un haut degré le don de prophétie.

Dieu était prodigue envers lui, parce que lui-même ne refusait rien à Dieu.

Ses miracles rappelaient ceux des premiers apôtres de l'Evangile. Il guérissait les malades, ressuscitait les morts et, plus d'une fois, les éléments, dociles, obéirent à sa voix.

Il conversait habituellement avec les anges. On entendait leurs voix célestes psalmodier avec lui le bréviaire. Quand il priait, une lumière céleste l'environnait, et un jour, aux yeux des assistants étonnés, une étoile brilla au-dessus de son front humblement courbé devant Dieu.

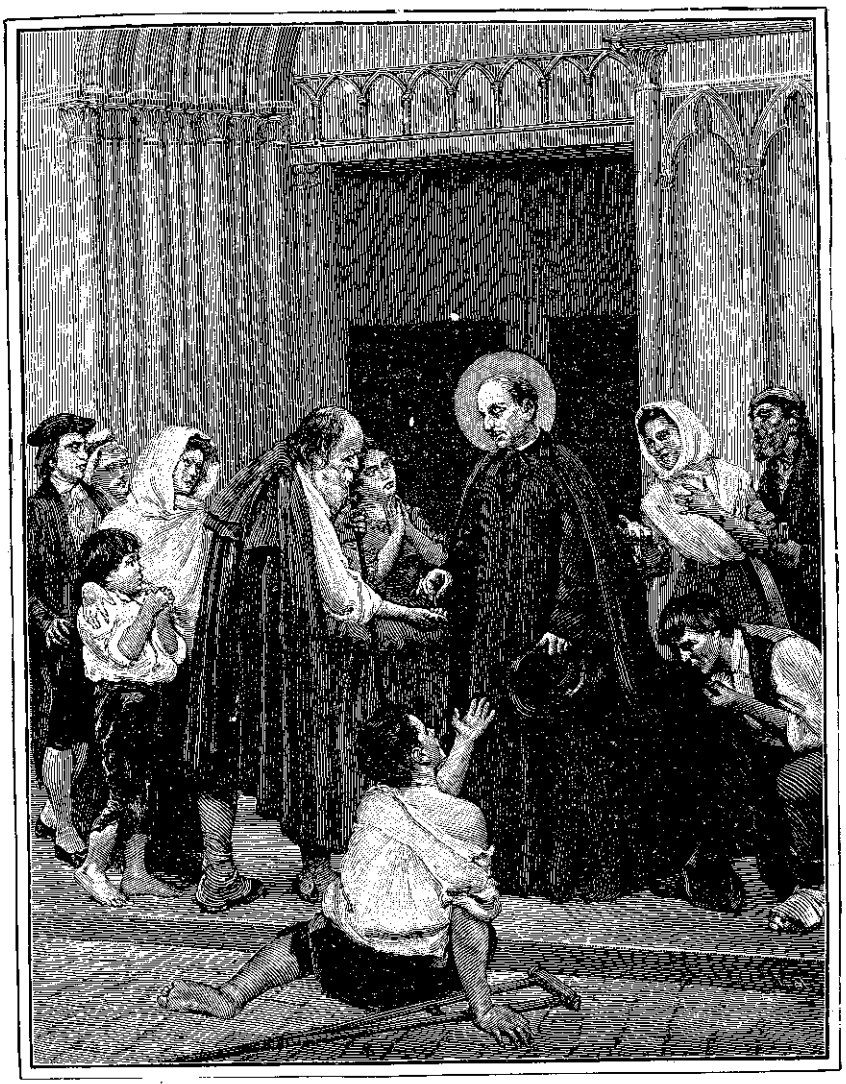
Aimé et vénéré de tous, il mourut le 23 mars 1606. Ce fut un deuil public tant pour les Indiens que pour les Espagnols. Les foules émues accoururent s'agenouiller devant son tombeau, et ne se relevaient pas sans y avoir recueilli des grâces nombreuses.



SAINT JOSEPH ORIOL (1650-1702)

Prêtre de Barcelone.

Fête le 23 mars.



Le Saint distribuait régulièrement chaque mois son traitement aux pauvres de Barcelone.
(*Photographie d'un des tableaux exposés à Saint-Pierre le jour de la canonisation.*)

NAISSANCE — L'ÉTUDIANT

Joseph Oriol, qui vient d'être solennellement canonisé par le pape Pie X, naquit le 23 novembre 1650 à Barcelone, capitale de la Catalogne, une des provinces de l'Espagne les plus intellectuelles, les plus riches et les plus industrielles.

Son père, Jean Oriol, simple ouvrier en soieries, et sa mère, Jeanne Buguña, étaient de bons chrétiens; aussi firent-ils baptiser leur enfant le jour même de sa naissance. Lorsqu'il fut en âge d'étudier, on le confia aux chapelains de l'église de Notre-Dame del *Mar;* déjà à cette époque il était si édifiant qu'on le surnommait « el santito, le petit saint ». A quatorze ans, on lui fit suivre les cours de l'Université de Barcelone. Cette Université, fondée en 1430, était alors une des plus célèbres de la péninsule et offrait un programme d'études complet, avec trente-trois chaires où l'on

enseignait toutes les branches de connaissances.

Joseph y fréquenta successivement les cours de grammaire, de philosophie et théologie avec tant de succès qu'en 1674 il conquérait le grade de docteur en théologie, avec la mention « bien méritant et très digne de cet honneur ».

Ses progrès dans la piété furent aussi remarquables que sa science. Son zèle pour le salut des âmes était déjà si grand qu'il saisissait toutes les occasions d'instruire les plus délaissés. C'est ainsi qu'il parcourait fréquemment les casernes de Barcelone, tâchant de s'attirer, par des dons en nature ou en argent, la bienveillance des soldats, leur enseignait le catéchisme et finissait par les faire approcher des sacrements.

Sa haute sainteté ne tarda pas à se manifester par des prodiges.

Il arriva qu'un jour Antoine, son père adoptif, conçut intérieurement, sur de futiles apparences, un soupçon contre sa vertu; Joseph en eut aussitôt la lumière : il posa la main sur les charbons ardents du foyer et la retira sans aucune brûlure, protestant de son innocence. Antoine, saisi, ne put proférer une parole, mais le soir il demandait pardon avec larmes à celui dont le ciel avait ainsi pris la défense.

Joseph se condamna à une solitude encore plus profonde et ne sortit plus de sa chambre que pour aller à l'église.

A vingt-trois ans, il fut ordonné prêtre et vint célébrer sa première messe chez ses bienfaiteurs, les chapelains de Notre-Dame *del Mar*.

LE PRÉCEPTEUR
DIEU L'APPELLE A DE GRANDES AUSTÉRITÉS

La pauvreté de sa mère l'obligea à entrer comme précepteur dans la maison de Don Thomas Gasnieri, maître des camps et armées du roi. Ce nouveau genre de vie eût pu le porter à se relâcher de ses austérités déjà si rigoureuses. Le Seigneur ne tarda pas à lui montrer ce qu'il attendait de sa générosité. Un jour qu'à la table de son maître il voulait se servir d'un mets plus délicat, il sentit une force irrésistible le repousser. Comprenant l'avertissement du ciel, il cessa de paraître à cette table trop somptueuse et se condamna à un jeûne perpétuel, ne prenant que du pain et de l'eau. En Carême, il prolongeait ce jeûne jusqu'au soir. Le pain dont il se nourrissait était toujours de la qualité la plus inférieure. Souvent il l'échangeait contre les morceaux durcis dont les pauvres ne voulaient plus.

Ces rigueurs excessives ne purent longtemps demeurer cachées. On commença à le railler, à l'injurier. Dans les rues, le peuple l'appelait par dérision le *Docteur au pain et à l'eau*. Il acceptait toutes les moqueries avec une joie paisible, heureux qu'il était de ressembler à Notre-Seigneur, humilié et bafoué dans sa Passion.

Il prenait souvent la discipline et se frappait avec tant de force qu'on entendait les coups dans la maison. Il lutta avec grande énergie pour abréger son sommeil. Il en vint à ne dormir que deux heures par nuit. Pour s'éveiller à temps, il attachait une bougie à l'une de ses mains; le feu atteignait et brûlait sa chair quand les deux heures étaient écoulées. Il ne se couchait d'ailleurs jamais dans un lit et se contentait de se jeter tout habillé sur une chaise.

Sa vie tout entière était absorbée dans la méditation de la vie et de la passion du Sauveur. Ayant pour unique pensée d'être une image vivante de Jésus-Christ, il prenait un soin jaloux de la pureté de sa conscience. Chaque jour, il se confessait et entrait dans les sentiments de la contrition la plus vive avant de monter à l'autel.

LE PÈRE DES PAUVRES

Sa mère mourut en 1686. N'ayant plus à lui venir en aide, il quitta la maison de Don Thomas et partit pour Rome, afin de solliciter un bénéfice suffisant pour décharger l'évêque du soin de lui servir une rente. Joseph fit ce long voyage par la voie de terre et à pied. Il n'arriva à Rome qu'après trois mois de pénibles fatigues et de grandes souffrances. Mais que de consolations pour son cœur de visiter les sanctuaires de la Ville Sainte! Ses démarches furent couronnées de succès. Le pape Innocent XI lui accorda, en 1687, un bénéfice dans l'église de Notre-Dame du Pin, à Barcelone.

Ses collègues de Notre-Dame, qui habitaient en commun, lui confièrent la charge d'infirmier de la maison. Joseph se relégua volontairement dans une mansarde étroite dont tout le mobilier se composait d'un crucifix, d'une table, d'une chaise, de quelques livres et d'une malle dans laquelle il mettait ses vêtements. Il y vivait dans la pauvreté la plus extrême, lavant lui-même ses habits et usant de tout ce dont il pouvait disposer en faveur des indigents.

A la fin de chaque mois, le jour où il recevait son traitement, il le distribuait aux pauvres; aussi cette date était-elle bien connue des mendiants, qui ne manquaient pas de venir à chaque échéance. Joseph leur donnait tout sans faire aucune réserve. Un soir, pourtant, il s'aperçut qu'il lui restait encore une pièce de menue monnaie. Il descendit en toute hâte pour la remettre au premier pauvre qu'il rencontra. Il n'aurait pu dormir en paix avant de se détacher de la dernière obole.

Le Seigneur, pour le récompenser, multiplia plus d'une fois son argent pour qu'il pût suffire à ses aumônes. A ceux qui lui reprochaient ses prodigalités excessives, il se contentait de répondre qu'il ne faisait que rendre aux malheureux ce qui leur appartenait, qu'il pouvait bien compter sur la Providence, car elle ne lui avait jamais manqué.

Sa charité ne s'arrêtait pas aux pauvres de la terre. Les âmes du Purgatoire avaient grande part à ses largesses. L'abandon auquel les condamne l'indifférence des hommes lui arrachait souvent des larmes. Avec les 300 écus qui lui revinrent de la succession de sa mère, il fonda des messes qui devaient être célébrées pour elles chaque mois, à Notre-Dame du Pin. De plus, il multipliait à leur intention les prières et les sacrifices de toute sorte.

L'APÔTRE — SON ZÈLE POUR LES AMES

Tout le temps qui n'était pas consacré à l'oraison ou à l'office du chœur était employé à l'apostolat. Très versé dans les voies spirituelles, il était devenu le confesseur d'un grand nombre de personnes. Plusieurs firent sous sa direction éclairée les plus admirables progrès. Mais le bien ne se fait jamais sans être accompagné d'épreuves. Les prudents selon le monde prétendirent que le serviteur de Dieu était un maître trop sévère, qu'il conseillait des austérités trop grandes et poussait les âmes à des excès inusités. On travailla à le discréditer auprès de l'évêque et on y réussit tellement que bientôt le prélat lui retira tout pouvoir et lui interdit le ministère de la confession. Joseph ne se troubla nullement. « Cela ne durera pas bien longtemps », dit-il à un ami qui le plaignait: et il prédit la mort prochaine du prélat, prédiction qui se réalisa exactement. Le successeur du pontife défunt rendit au Saint tous ses pouvoirs.

Au ministère de la confession, il joignit l'apostolat auprès des enfants, dont il s'occupait avec un zèle infatigable. Il allait par les rues et les places publiques, les réunissait en grand nombre et les conduisait à l'église; il leur faisait le catéchisme et leur adressait des instructions en rapport avec leur âge.

Tout cela ne pouvait suffire à l'ardeur dévorante qui consumait son cœur. Il eût voulu voir la terre entière aimer Dieu et le servir. Il songeait depuis longtemps aux infidèles et rêvait du martyre pour la rédemption des âmes. « Pourquoi, ô mon Dieu, disait-il à Notre-Seigneur, avez-vous tant fait pour moi, quand je n'ai rien fait pour vous? Vous êtes mort pour nous sauver, pourquoi ne mourrais-je pas pour vous glorifier!..... »

Ne pouvant plus résister, il part un jour sans prévenir personne, et marche à l'aventure, décidé à gagner les régions infidèles pour annoncer l'Evangile. Mais il fut arrêté par des prêtres de sa connaissance, qui, voyant son visage enflammé, lui demandèrent où il allait: « Je vais à Jérusalem, dit-il, pour convertir les infidèles. » Ils eurent beaucoup de peine à lui persuader qu'il ne pouvait partir ainsi sans une obole — il avait donné ce qui lui restait à la porte de la ville — et sans avoir mûri plus longuement un tel projet. Après de longues instances, ils le ramenèrent à Barcelone.

UN VOYAGE MERVEILLEUX

Lorsqu'on apprit à Barcelone qu'on avait failli le perdre, ce fut une désolation générale. On vint le supplier avec larmes de ne pas quitter une ville dans laquelle il faisait tant de bien. Mais le Bienheureux n'avait point renoncé à son dessein. Le 2 avril 1698, il dit adieu à Barcelone et partit pour Rome, afin de se mettre à la disposition de la Propagande pour les missions du Japon ou de toute autre contrée.

En sortant de la ville, il donna aux pauvres les quelques pièces de monnaie qui lui restaient. Grand fut l'embarras d'un jeune homme qui l'avait accompagné à quelques lieues de là. Pensant que le Bienheureux était en état de payer, il s'était fait servir à souper dans une auberge. Joseph vint à son secours quand il fallut payer. Il fabriqua avec son couteau des pièces de monnaie, qui se changèrent miraculeusement en des réaulx véritables.

Les prodiges d'ailleurs se multipliaient, on pourrait dire à l'infini, sur ses pas. Sur son chemin, à travers les montagnes, quand il lui fallait traverser des torrents, il se mettait en prières, et aussitôt il se trouvait sur l'autre rive.

Mais, à Marseille, Dieu permit qu'il tombât malade. Il était entré à l'hôpital pour se dévouer au soin des membres souffrants de Jésus-Christ. Lui-même fut réduit à l'état le plus extrême. On craignit pour ses jours. La Sainte Vierge lui apparut alors et, lui annonçant sa guérison prochaine, l'avertit de retourner à Barcelone. Cet appel de Dieu pour le martyre n'avait été qu'une épreuve, et, en retour de sa fidélité, Dieu lui accordait le don de guérir les malades, au soulagement desquels il devait dès lors se consacrer.

La vie de Joseph, revenu à la santé, ne sera plus qu'une suite d'extases, de guérisons et de prodiges de tous genres.

Vers la fin de mai 1698, le Saint prit passage sur une barque qui faisait voile pour Barcelone. Bientôt une grande tempête s'éleva. Le pilote et les matelots commençaient à désespérer: Joseph, comme son divin Maître, étendit la main sur les flots, et la tempête fut apaisée.

LE THAUMATURGE — LA GUÉRISON DES MALADES

Son arrivée à Barcelone fut une fête pour toute la ville. De tous côtés, on se reprit à venir à lui comme autrefois.

Parmi ses nombreux visiteurs, il vit un jour se présenter le patron de la barque. Gêné sans doute dans ses affaires, ce dernier venait réclamer le prix du passage. Joseph, alors chez un ami, pria celui-ci d'ouvrir un tiroir et d'y prendre une pièce d'or. L'ami se mit à rire, sachant bien qu'il n'y avait rien; mais Dieu venait encore une fois au secours de son serviteur. On ouvrit sur les instances de Joseph et on trouva la pièce d'or nécessaire.

Il devait surtout user de son merveilleux pouvoir en faveur des malades. Le bruit des miracles qu'il accomplissait en grand nombre se répandit bien au delà de l'enceinte de la cité. Aussi lui amenait-on les infirmes, non seulement de la ville, mais de toute la Catalogne et d'une grande partie de l'Espagne. L'église de Notre-Dame du Pin en était souvent remplie.

Tous les soirs, vers 3 heures, le Bienheureux se rendait en habit de chœur à la chapelle du Très Saint Sacrement. Après quelques instants d'oraison, il adressait aux malades une petite exhortation pour les engager à mettre en Dieu leur confiance. Il passait ensuite auprès des malades rangés à la table de communion, leur imposait les mains ou les marquait trois fois du signe de la croix en l'honneur de la Sainte Trinité,

en leur recommandant de dire chaque jour trois *Pater*, trois *Ave* et trois *Gloria*.

Si les malades étaient en état de péché mortel, il les invitait en secret à se réconcilier avec Dieu et à revenir un autre jour. Quand il avait ainsi procuré le bien spirituel et temporel des pauvres infirmes, il se retirait dans le chœur où il passait de longues heures dans la prière.

Il allait, parfois, visiter les malades en dehors de la ville. Dans un de ses voyages, il marcha sur les eaux pour traverser une rivière. Pendant qu'il passait, l'Angélus vint à sonner. Joseph se mit à genoux comme s'il eût été sur la terre ferme, à la grande admiration des témoins, et récita la prière.

Rencontré, un autre jour, par deux riches habitants de Barcelone, il fut invité à monter dans leur voiture, mais il refusa, continuant sa route à pied. Quelle ne fut pas la surprise des voyageurs qui, l'ayant laissé bien loin derrière eux, le retrouvèrent arrivé avant eux et récitant tranquillement son office, agenouillé au pied d'une croix. A leurs questions réitérées, il se contenta de répondre : « J'ai été tout doucement et me voici. »

Un miracle du même genre se renouvelait presque chaque jour. Il allait se confesser tous les matins au couvent de Notre-Dame des Grâces, hors de la ville, à une demi-heure de marche. Il lui arrivait de quitter son confesseur quelques minutes avant l'office, et, pourtant, il commençait la sainte messe à l'heure très exacte.

HUMILITÉ ET OBÉISSANCE

Le serviteur de Dieu ne s'enorgueillissait point des innombrables prodiges dont il était l'instrument. Il attribuait son pouvoir à son ordination sacerdotale et disait que tout prêtre pouvait faire comme lui. Et, pourtant, combien le Seigneur glorifiait sa sainteté ! Un jour, une femme s'écria en le voyant passer : « Bienheureuse la mère qui vous a enfanté ! » Un ouvrier, qui le prenait pour un imposteur, s'indigna de tant de louanges ; ses bras furent aussitôt paralysés. On courut après Oriol afin qu'il vint guérir ce malheureux. Le serviteur de Dieu accorda bien vite la grâce sollicitée.

L'obéissance est la pierre de touche de la véritable vertu. Le confesseur du bienheureux Oriol le mit un jour à une pénible épreuve dont il eut lieu bientôt de se repentir. Défense fut faite de guérir les malades, sous prétexte que leurs réunions occasionnaient du tumulte dans l'église. Joseph se soumit aussitôt et ne guérit plus personne. Mais le ciel permit que le confesseur se fracturât une jambe peu après. Il fut heureux de recourir à son pénitent pour être guéri, et la défense fut levée.

DON DE PROPHÉTIE — LES ATTAQUES DU DÉMON

Le démon ne pouvait voir sans jalousie tant d'héroïques vertus L'esprit malin ne cessa de tourmenter le serviteur de Dieu. Ayant perdu tout espoir de le vaincre dans son âme, il multiplia les attaques contre son corps. Il le frappait souvent cruellement.

Un jour, même, il le traina par les pieds dans un escalier, la tête battant contre les marches. Le Saint ne laissait échapper aucune plainte ; on devinait seulement à son visage meurtri et à ses traits altérés les vengeances de l'esprit de ténèbres.

Avec le don des miracles, Joseph Oriol reçut aussi le don de prophétie. Il avait annoncé les grandes persécutions que l'Eglise devait subir à la fin du XVIII[e] siècle. Il prédit également le jour et les circonstances de sa mort, et avec une telle précision de détails, que la veille où il tomba malade, son confesseur avertit une femme de se hâter si elle voulait être guérie par le saint prêtre.

MALADIE ET MORT

Quand ce jour vint, où la maladie dernière commença pour lui (8 mars 1702), Joseph assista encore une fois aux offices de Notre-Dame du Pin, puis il alla chez un de ses amis pour lui demander de lui préparer un lit. C'était un meuble dont il ne se servait plus depuis vingt-cinq ans.

Il était à peine entré que la maladie le saisit. A cette nouvelle, la ville entière fut dans la consternation. De tous côtés on venait s'informer de l'état du malade, on venait offrir de l'argent pour secourir son extrême dénuement ; mais lui refusait tout. Au procureur de l'église, qui lui apportait les revenus de sa prébende, il fit dire d'avoir à garder son argent, que pauvre il était, pauvre il voulait mourir.

Le 20 mars, on s'aperçut que sa fin approchait. Il consola ses amis avec un calme extraordinaire, leur promettant de les aider du haut du ciel. Il reçut la communion avec joie et, à partir de cet instant, refusa toute nourriture.

Le 22, on lui donna l'Extrême-Onction.

Sur le soir, pour s'unir aux sentiments de Marie au pied de la croix, le Bienheureux demanda qu'on lui chantât le *Stabat*. On fit venir les enfants de chœur de Notre-Dame, qui chantèrent à mi-voix près de son lit, accompagnés de la harpe. Le moribond les interrompait souvent par des exclamations toutes brûlantes d'amour qui arrachaient des larmes. Enfin, quand l'heure fut venue, il fixa une dernière fois les yeux sur le crucifix et il expira doucement, sans agonie. Son âme alla continuer au ciel ses élans de tendresse pour son Dieu. C'était le 22 mars 1702.

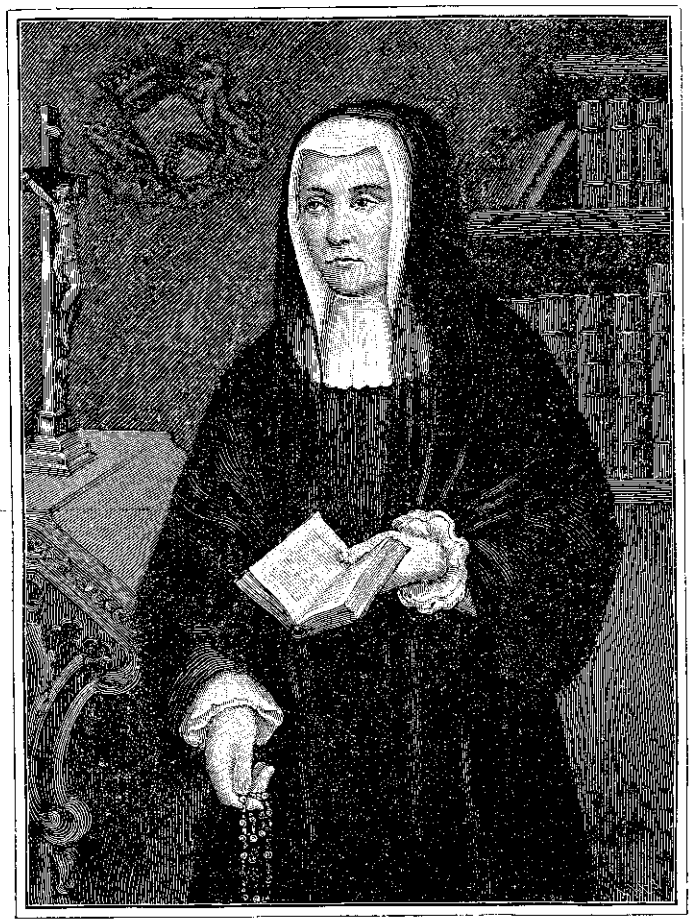
Le 24 eurent lieu les funérailles solennelles. Tout le clergé de la cité lui forma cortège au milieu d'une immense multitude.

Les malades vinrent en grand nombre à l'église. Ils se signaient avec l'eau bénite qui était aux pieds du corps, et ils recouvraient la santé.

Joseph fut inhumé à Notre-Dame du Pin, où des prodiges continuèrent à se multiplier sur sa tombe. Il fut béatifié par Pie VII le 15 mai 1806, et canonisé solennellement en même temps que saint Clément Hofbauer, le 20 mai 1909, jour de l'Ascension.

VÉNÉRABLE CATHERINE DE FRANCHEVILLE

fondatrice des Filles de la Sainte Vierge de la Retraite de Vannes (1620-1689).



Portrait de la Vénérable.

NAISSANCE — L'ESPRIT D'UNE PETITE FILLE — LE COUP DE LA GRACE

Catherine de Francheville naquit le 21 septembre 1620, au château de Truscat, situé dans la presqu'île de Ruys, en Bretagne. Elle eut pour père Daniel de Francheville et pour mère Julienne de Cillart, tous deux de famille distinguée. Douée d'un naturel heureux et facile, l'enfant écoutait avec attention et retenait sans peine tout ce qui pouvait orner son esprit et son cœur. Comme les *Quatrains de Pibrac*, qui sont un abrégé de la morale chrétienne, étaient alors à la mode, on les lui fit apprendre par cœur. Quand il y avait réception au château de Truscat, on prenait plaisir à les lui faire réciter, et elle avait déjà assez de discernement pour appliquer à chacun ce qui pouvait lui convenir.

Un jour, lorsqu'elle n'avait encore que quatre ans, un conseiller du Parlement de Bretagne étant venu voir la famille, elle lui récita ce quatrain :

Si, en jugeant, la faveur te commande ;
Si, corrompu par or ou par présens,
Tu fais justice au gré des courtisans,
Ne doute point que Dieu ne te le rende.

Elle y mit tant de grâce et tant de force que le conseiller avoua qu'il en avait été aussi vivement touché que si un ange du ciel lui avait annoncé cette vérité.

A mesure qu'elle grandissait, sa charité pour les pauvres allait en augmentant, et l'on remarquait qu'elle n'avait point de plus grand plaisir que de leur donner l'aumône.

Comme elle était d'une grande beauté et d'une distinction parfaite, le démon chercha à lui donner l'amour du monde et de la parure ; mais Dieu la soutint dans ce pas glissant et ne permit pas qu'elle s'y engageât, bien qu'elle n'eût pas encore le courage d'y renoncer pleinement.

A l'âge de vingt ans elle fut malade d'une fièvre dangereuse, et dans le redoublement de ses accès elle s'écriait continuellement : « Mon Dieu, faites-moi la grâce d'aller en purgatoire », tant elle était épouvantée de la crainte de l'enfer.

Après la mort de ses parents, elle vint à Vannes chez son frère, sénéchal de Bretagne, où elle fut recherchée plusieurs fois en mariage à cause de ses qualités et de sa fortune. Après avoir refusé divers partis, elle consentit néanmoins à entrer en pourparlers avec le doyen des conseillers du Parlement de Bretagne. Elle se rendait à Rennes dans ce but quand, à son arrivée, elle rencontra le convoi funèbre de celui qui devait être son époux. Ce coup imprévu fut pour elle un avertissement du ciel, et, dès ce moment, au lieu de songer à s'établir dans le monde, elle ne pensa plus qu'à s'en retirer.

UNE RÉSOLUTION HÉROÏQUE

A cette époque, elle fit la connaissance d'une jeune veuve, Mme du Gué, qui vivait dans l'exercice de la piété et la pratique des bonnes œuvres, et qui la mit en relation avec le P. Daran, Jésuite. Celui-ci l'engagea vivement à se joindre à Mme du Gué pour la visite des pauvres et des prisonniers. Mlle de Francheville commença alors à goûter certaines pratiques de charité qui auparavant coûtaient à sa délicatesse. Cependant, elle conservait des attaches mondaines, aimant encore le luxe des habits et aussi sa belle chevelure.

A l'âge de trente et un ans, ayant entendu une prédication du P. Berthelot, elle fut vivement frappée de ces paroles : « Vous dites que vous êtes chrétiens, montrez votre foi par vos œuvres. » En rentrant, elle dit aux dames qui l'attendaient :

— Mesdames, soyons tout à Dieu. Pour moi, je veux être tout à lui, et, pour marquer que je le veux tout de bon, je vous supplie de me couper les cheveux.

Comme personne ne voulut le faire et qu'on cherchait à l'en dissuader, elle prit elle-même des ciseaux et se coupa la chevelure en disant :

— J'ai confiance en Dieu qui soutient les faibles.

Depuis cette époque elle ne porta plus que des vêtements d'une étoffe commune, se dépouilla de ses bijoux et augmenta le nombre de ses aumônes en y consacrant tous ses revenus, qui étaient considérables.

VIE RETIRÉE — ESPRIT DE RENONCEMENT

La Vénérable voulut joindre à cet esprit de charité l'esprit de retraite et de prière, et pour éviter les compagnies, elle chercha dans la ville un appartement solitaire. La chambre où elle se tenait d'ordinaire était située à un étage supérieur, et il n'y avait pour tout mobilier qu'un lit, une table, deux chaises et une petite bibliothèque. C'était là qu'elle menait une vie aussi retirée que si elle eût été au milieu d'un désert.

Sa chambre, dit son historien, le P. Champion, était « comme une grotte inaccessible ». L'entrée n'en était ouverte, même à ses frères, que trois ou quatre fois dans l'année, bien qu'elle les aimât tendrement.

C'était là que, loin du tumulte, elle partageait son temps entre la prière et la mortification.

Elle jeûnait quatre fois la semaine, le plus souvent au pain et à l'eau, et, pour mortifier son goût par le retranchement de ce qui le flattait davantage, elle s'abstint très longtemps de manger des fruits. Elle en faisait néanmoins servir à table afin de renouveler tous les jours son sacrifice.

Comme elle avait un penchant naturel pour la propreté, elle aimait qu'elle parût sur sa table. Pour combattre cette inclination qui tenait trop à la sensualité, elle faisait servir près d'elle un mendiant malpropre qui toussait continuellement et faisait mal au cœur à tous ceux qui le voyaient.

Son humilité n'était pas moins remarquable que son esprit d'austérité. C'est ainsi qu'elle donna l'ordre à une personne de l'avertir tous les mois des fautes qu'elle aurait remarquées dans sa conduite, et pour l'y engager dans son propre intérêt, elle lui avait promis de faire dire à son intention une messe autant de fois qu'elle lui rendrait cet office. On la voyait souvent prosternée aux pieds de ses servantes, les embrasser et leur demander pardon.

C'est par ce même esprit que, tout en ayant bâti de ses deniers l'église des Jésuites à Vannes, elle ne permit pas néanmoins qu'on y plaçât ses armes, et on dut attendre après sa mort pour lui donner cette marque de reconnaissance.

BONTÉ INÉPUISABLE

Rien n'éclatait davantage que son immense charité envers les pauvres. Sa maison était un véritable magasin où les nécessiteux trouvaient du pain, du vin, de la viande, des médicaments, et enfin toutes les provisions nécessaires.

Chaque jour on préparait une grande marmite de bouillon pour les malades, mais leur nombre était parfois si considérable que cela ne suffisait pas. Alors Mlle de Francheville se privait de son dîner et se réduisait à ne manger que du pain, se faisant un plaisir de se priver du nécessaire pour le donner à Jésus-Christ dans la personne d'un malade.

Toutes les jeunes filles orphelines trouvaient auprès d'elle un asile assuré. Elle payait leur pension dans un couvent jusqu'à ce qu'elles fussent en âge de gagner leur vie. Elle leur faisait alors chercher par quelque confident de ses charités un honnête artisan avec qui elle les mariait en leur donnant 300 livres de dot, et cela se faisait si secrètement que la plupart ignoraient leur bienfaitrice.

Elle avait en effet soin de tenir ses aumônes cachées, ne les communiquant qu'aux personnes qui lui servaient d'intermédiaires. Elle voulait aussi que ceux qui les recevaient les oubliassent en quelque façon. C'est ainsi qu'ayant promis 100 écus pour établir une pauvre fille, elle lui retrancha une partie de cette aumône parce qu'elle avait eu l'indiscrétion d'en parler.

Son directeur, le P. Daran, S. J., qui avait travaillé à la conversion des Hurons, au Canada, et avait vu deux de ses compagnons brûlés par les Iroquois, l'encourageait dans ses charités et, bien loin de la retenir, l'excita toujours à être prodigue envers les pauvres. Ce fut aussi cet homme de Dieu qui l'engagea vivement à fonder l'œuvre des Retraites.

DÉBUTS DE L'OEUVRE

On sait le bien opéré de nos jours, soit dans la classe dirigeante, soit dans les milieux ouvriers, par les retraites fermées. Des hommes ou des femmes, entraînés toute une année dans le tourbillon des affaires ou des préoccupations matérielles, consentent à s'abstraire durant quelques jours de tout ce qui fait l'objet de leurs soucis ordinaires et, sous la conduite d'un directeur expérimenté, viennent travailler à leur salut, se rapprocher de Dieu, méditer les grandes vérités de la foi et mettre ordre à leur conscience.

Cette œuvre d'une si grande importance ayant été fondée pour les hommes en 1664 par le P. Huby, S. J., et M. de Kerlivio, vicaire général de Vannes, fut aidée pécuniairement par Mlle de Francheville, qui souhaita de procurer le même avantage aux personnes de son sexe.

Elle reçut ainsi dans sa propre maison des personnes qui venaient s'y enfermer pendant huit jours pour se consacrer aux exercices spirituels, et n'en sortaient que pour prendre les avis de leurs directeurs. Bientôt, néanmoins, les retraitantes, gênées par la délicatesse de la Vénérable qui ne voulait accepter aucune rétribution, n'osèrent plus se présenter chez elle.

Afin de continuer l'œuvre, on loua une maison hors de la ville, on la fit meubler pour y recevoir toutes les femmes qui voudraient y faire une retraite, et on y établit une économe qui veillait à leur subsistance.

A peine la maison fut-elle en état qu'on y accourut de partout, même des diocèses voisins, et les exercices ne s'y firent pas avec moins de succès que dans celle des hommes.

CONTRADICTIONS

Mais une œuvre si sainte ne tarda pas à avoir ses épreuves. Quelques personnes désapprouvèrent ces assemblées de femmes, et l'un des grands vicaires, entrant dans leurs sentiments, déclama publiquement en chaire contre cette nouveauté, et défendit de continuer les retraites, soit dans cette maison, soit ailleurs.

L'évêque de Vannes, Mgr de Rosmadec, était alors à Paris. A son retour, voulant d'une part soutenir son grand vicaire, et de l'autre favoriser le zèle de Mlle de Francheville, il proposa au P. Daran un expédient pour fermer la bouche aux censeurs les plus obstinés. C'était de construire un corps de bâtiment annexé au couvent des Ursulines, qui fourniraient des sujets pour la direction de cette œuvre.

La Vénérable accorda les ressources nécessaires à cette bâtisse, et les retraites y furent données avec un très grand succès, sous la conduite de ces ferventes religieuses. Leurs entretiens familiers, également doux et instructifs, s'insinuaient dans les âmes les plus mondaines et attiraient dans cette maison un si grand nombre de personnes, qu'on en comptait jusqu'à cent vingt dans une seule retraite.

Mais ce qui réjouissait le ciel ne faisait pas le compte de l'enfer, qui excita une terrible tempête contre l'œuvre. L'évêque de Vannes venait d'être transféré à l'archevêché de Tours, et son successeur, prévenu par son entourage, interdit les retraites.

Dans ces conjonctures difficiles, la Vénérable ainsi que ses conseillers, M. de Kerlivio, qui était tombé en disgrâce, et le P. Huby, S. J., ne perdirent pas confiance, persuadés qu'ils étaient que la persécution accompagne toujours les œuvres voulues du ciel, que ce qu'on entreprend pour la gloire divine ne s'exécute d'ordinaire qu'après de grandes contradictions, et que Dieu se joue de la sagesse humaine.

Ils s'adressèrent particulièrement à la Sainte Vierge et à sainte Anne et leur recommandèrent cette œuvre. En même temps, pour ne pas tenter Dieu, ils résolurent de recourir à la puissante protection de Mme d'Argouges, première présidente du Parlement de Bretagne.

Cette personne, d'une grande vertu, et qui s'intéressait à toutes les bonnes œuvres, écrivit de Paris à Mgr de Vautorte, évêque de Vannes, pour le prier de revenir sur sa décision.

De fait, le prélat se laissa toucher. On fut surpris d'un changement si soudain, et l'on y reconnut le doigt de Dieu, qui tourne les cœurs comme il lui plaît.

DÉVELOPPEMENTS DE L'OEUVRE

L'œuvre des retraites fut donc reprise avec plus d'ardeur que jamais et installée dans les bâtiments du Séminaire qui venait d'être construit, mais demeura longtemps inoccupé. C'est la vénérable de Francheville qui fournit les 2 000 écus nécessaires pour les premiers frais d'installation.

Jusqu'alors, elle avait contribué à cette œuvre de son bien seulement et non pas de sa personne. Son humilité lui faisait penser qu'elle manquait des talents convenables à cet emploi. Sur le désir de ses directeurs, elle consentit à se donner tout entière à ce travail, et Dieu bénit visiblement sa confiance. En effet, plusieurs personnes ont avoué que ses entretiens familiers et ses exhortations les touchaient plus que les sermons des plus habiles prédicateurs. Il n'y avait rien dans son extérieur, jusqu'au son de sa voix, qui n'excitât à la ferveur.

Elle se chargea pendant le cours des retraites de présider tous les exercices, faisant elle-même des conférences et des lectures pieuses, en sorte qu'elle parlait tous les jours près de trois heures.

Les sujets qu'elle s'associa pour cette œuvre de Dieu étaient si propres à la soutenir, qu'il semble que le ciel en eût fait le choix.

Le premier directeur des retraites fut le

P. Fulgence de Sainte-Barbe, religieux Carme très austère et très apostolique. La première compagne de la Vénérable fut Mlle Marguerite Marquerde Kerdeff qui, malgré sa faible santé, se dévoua aux retraites durant vingt-quatre ans.

L'œuvre devint bientôt si prospère qu'on y comptait parfois 200 et 300 personnes. On y accourait de la ville, de la campagne et des coins les plus reculés de la province. Toutes celles qui en sortaient publiaient partout les merveilles que Dieu y opérait, invitant leurs parentes et leurs amies à participer au même bonheur.

C'est à cette époque que la Vénérable échappa à un accident qui aurait pu lui coûter la vie. En effet, une pierre du poids de dix livres lui tomba sur la tête et la blessa. Elle ne s'émut pas de sa blessure, mais un ouvrier qui vit couler le sang en abondance vint à son secours. On appela un chirurgien qui, voyant la grosseur de la pierre qui l'avait blessée, ne douta pas que Dieu n'eut préservé la Vénérable d'une mort certaine, content d'éprouver sa patience par les douleurs que cela lui occasionna.

Cependant, le Séminaire n'étant loué que pour cinq ans, on dut songer à donner aux retraites une demeure plus fixe et plus commode. C'est alors qu'on songea à construire un édifice en rapport avec l'œuvre qu'on voulait y faire. Comme on demandait à la Vénérable ce qu'elle se proposait de donner pour cela, elle répondit avec sa générosité ordinaire :

— Je ne me borne à rien en particulier, je donnerai tout ce qu'il faudra.

En effet, elle n'épargna rien pour terminer le bâtiment, de sorte que la retraite y fut établie le 5 mai 1679. On y vit dès lors de 400 à 500 personnes assemblées à la fois pour s'occuper de leurs intérêts spirituels.

Rien n'était plus admirable que le désintéressement de la Vénérable. Elle ne voulut jamais recevoir les présents qu'on mettait à sa disposition, pas même pour l'ornement de la chapelle. Souvent, des dames de qualité offraient pour leur pension des sommes importantes. Elle les refusait et n'acceptait que la pension ordinaire de deux écus.

Elle eut la consolation, de son vivant, de voir s'établir dans la Bretagne quatre établissements semblables au sien : à Rennes, à Saint-Malo, à Quimper et à Saint-Pol de Léon, et, comme ils avaient été établis en partie par ses soins, elle fut regardée comme leur fondatrice. Elle s'associa également un certain nombre de pieuses compagnes qui, héritières du zèle et des vertus de leur fondatrice, ont formé dans l'Eglise une nouvelle famille religieuse.

De là sont sorties tant de communautés de « la Retraite » et surtout celle, remarquable entre toutes, des Filles de la Sainte Vierge de la Retraite de Vannes, qui de nos jours encore procure le salut des femmes par les saints exercices, et celui des jeunes filles par l'éducation chrétienne.

DERNIERS MOMENTS — HONNEURS POSTHUMES

Plusieurs années avant sa mort, la Vénérable fut saisie d'une fièvre intermittente qui la consuma insensiblement ; néanmoins, son énergie était telle qu'elle ne cessa pas les instructions et les entretiens qu'elle donnait chaque jour. L'évêque de Périgueux, son neveu, ayant un jour prié le P. Huby, qui la dirigeait, de l'arrêter dans ses austérités, en reçut cette réponse : « Laissons-la courir à pas de géant vers l'éternité. »

Comme la faiblesse augmentait, elle demanda les derniers sacrements et les reçut de la main de son directeur. Il lui donna une absolution générale de ses péchés, lui ordonna ensuite de prononcer trois fois les noms de Jésus et de Marie. Elle le fit avec un amoureux effort et, tenant le crucifix dans sa main, elle rendit le dernier soupir, après avoir prononcé pour la troisième fois le nom de Jésus. C'était le 23 mars 1689.

Au même instant, son visage devint si beau et vermeil qu'elle attirait les regards et l'admiration de ceux qui la venaient voir de tous côtés. Les enfants mêmes s'en approchaient sans crainte, et l'on vit un bambin de cinq ans lui baiser les pieds et les mains, répondant d'un ton assuré à ceux qui voulaient l'intimider, qu'une Sainte ne lui faisait pas peur.

La vénération envers Catherine de Francheville ne fit que grandir avec les années ; on la regarda toujours comme une personne morte en odeur de sainteté. Pour en conserver le souvenir, on voulut avoir l'histoire de sa vie, et le P. Champion, S. J., la composa lui-même et la fit imprimer en 1698. C'est le récit de ce contemporain que nous avons suivi dans cette notice. La même réputation de sainteté nous est attestée par le souci qu'a pris Dom Lobineau, Bénédictin, homme d'une critique sévère, de relater la vie de Catherine de Francheville dans son grand ouvrage intitulé : *La vie des saints de Bretagne.*

Cette réputation de sainteté a persévéré jusqu'à nos jours. Les personnages catholiques les plus en vue de Bretagne et même de la France entière ont adressé à Notre Saint-Père le Pape des lettres postulatoires pour solliciter l'introduction de la cause de la servante de Dieu. Nous pouvons signaler notamment les demandes de trente-cinq archevêques ou évêques, d'un très grand nombre de supérieurs d'Ordres religieux, d'ecclésiastiques éminents et de laïques distingués tels que dix-neuf membres du Conseil général du Morbihan, de l'amiral de Cuverville, de M. de Mun, de M. Paul Feron-Vrau, etc., etc.,

Cette cause a été en effet introduite par la Congrégation des Rites en 1906, et l'on peut espérer que cette femme héroïque, qui a été un des instruments de la conservation de la foi en Bretagne, sera bientôt placée sur les autels.

SOURCES CONSULTÉES

VIE écrite par le P. CHAMPION, S. J., 1698. et rééditée par le P. WATRIGANT. Lille, 1886. — *Vie de la Vénérable Catherine de Francheville*, publiée par les soins du postulateur de la cause de béatification. Rome, typographie vaticane, 1907.

SAINT ALDÉMAR, MOINE ET ABBÉ

Fête le 24 mars

Au commencement des matines deux assassins veulent le tuer des flèches et des épées; mais l'un d'eux ne peut tirer son épée, son bras se paralyse

SA NAISSANCE — SES PREMIÈRES ANNÉES

Aldémar naquit en Italie, terre féconde en saints et illustre par leurs vertus et leurs miracles. C'était au x^e^ siècle, alors que les Sarrasins et les Grecs cherchaient à se partager les dépouilles de ces riches contrées.

Le père de notre Saint se nommait Jean; sa mère, Mira, vraiment admirable par sa piété et ses bonnes œuvres. Ils vivaient tous deux du travail de leurs mains et menaient une vie simple et honnête. La paix régnait dans leur modeste demeure, parce qu'ils aimaient Dieu de tout leur cœur et le servaient fidèlement.

Cependant leur bonheur n'était point parfait. Ils étaient suffisamment riches des biens de la terre, mais ils n'avaient point d'enfant. Dans leur affliction ils tournèrent leurs regards vers le Seigneur et levèrent vers lui leurs mains suppliantes, pleins de confiance, selon cette parole : « Demandez et vous recevrez; cherchez et vous trouverez ; frappez et l'on vous ouvrira. » Le Seigneur ne peut résister aux prières des humbles. S'il semble ne pas les exaucer d'abord, c'est qu'il veut les combler de grâces plus abondantes. Il en agit de la sorte envers ces pieux serviteurs. En effet, il leur accorda, non seulement le fils qu'ils demandaient, mais un saint.

Dès qu'Aldémar (c'est le nom qu'il reçut au

baptême), fut en âge d'apprendre, ses parents le firent étudier avec les autres enfants de son âge. Il fit de si rapides progrès qu'il les surpassa tous en peu de temps. Il était animé d'un vif désir de savoir : on raconte que, lorsque le maître était absent, il se retirait à l'écart pour se livrer à l'étude, au lieu de perdre un temps précieux à s'amuser; ses compagnons, étonnés de cette conduite assez rare chez les écoliers, le surnommèrent le *savant*.

Durant ses premières années, il garda son cœur pur de toute souillure. Fruit de la grâce, Dieu l'avait rempli de ses bénédictions. Il avait une grande horreur surtout pour tout ce qui peut flétrir la délicate vertu de pureté. Aussi le Saint-Esprit habitait en son âme : il s'en était fait son temple où il trouvait ses complaisances.

IL SE FAIT MOINE ET DEVIENT ABBÉ

L'amour de Dieu enflammait de plus en plus ce jeune cœur et la grâce y faisait germer des fruits éternels de vie. Aldémar n'avait pas encore atteint sa quinzième année et déjà le monde et ses joies passagères le remplissaient de dégoût. Il forma dès lors le dessein de se donner tout à Dieu par un entier renoncement à toutes les choses de la terre. Il voulait pratiquer à la lettre cette parole de Notre-Seigneur : « Si quelqu'un veut me suivre, qu'il renonce à soi-même, qu'il prenne sa croix et me suive. »

Or il y avait, non loin de Capoue, patrie de notre Saint, un monastère célèbre par la sainteté et les vertus de son glorieux fondateur, et qui s'élevait, comme un rempart contre Satan, sur les hauteurs du Mont-Cassin.

C'est là qu'Aldémar voulait terminer ses jours dans la pratique de la pénitence, loin de tout ce qui peut distraire l'âme de son union avec Dieu. Après avoir obtenu la permission de ses parents et reçu leur bénédiction, il se met en route, seul, confiant en la divine Providence. — O parents catholiques, que Dieu a bénis dans vos enfants, ayez assez de foi pour consacrer au Seigneur ce qui vous est le plus cher au monde. Le sacrifice est grand, la récompense sera proportionnée.

Aldémar se présente au seuil du monastère et demande humblement à être reçu parmi les frères. Le supérieur l'admet avec joie et lui donne l'habit religieux. Le Saint ajouta dès lors à ses prières les longues veilles et les dures mortifications de la chair, afin de plaire de plus en plus au Roi des rois. On remarqua bientôt en lui une si grande sainteté, qu'on lui conféra l'Ordre sacré du diaconat.

Cependant la renommée de ses vertus franchit en peu de temps les limites étroites de sa cellule; l'enceinte du couvent ne put renfermer le secret de ses austérités! Cette lampe devait être placée sur le chandelier, afin que ses rayons se répandissent au loin pour dissiper les ténèbres où vivaient beaucoup d'âmes. — Une dame éminente de Capoue venait de faire élever un monastère en cette ville. Elle voulut en confier la direction à notre Saint. L'abbé du Mont-Cassin ne put rejeter une demande si juste et laissa partir, un peu malgré lui pourtant, le modèle de ses religieux.

Aldémar, revêtu de cette dignité plus remplie de travaux que de douceurs, redoubla ses austérités, afin d'obtenir les grâces nécessaires pour bien diriger le petit troupeau confié à sa garde. Il macérait sa chair par les disciplines, les cilices et les jeûnes assidus; il prolongeait ses veilles fort avant dans la nuit.

Son ardent amour pour Dieu se manifestait dans ses actes par une grande charité envers les pauvres, qui sont les membres souffrants de Jésus-Christ. S'il recevait un vêtement neuf, il se gardait bien de le mettre, mais aussitôt qu'il rencontrait un malheureux, il le lui donnait. Quant à lui, il ne voulait pour couvrir son corps que de vieux habits, qui, bien souvent, ne le garantissaient pas des rigueurs du froid.

IL SE RETIRE A BOVINO — ON VEUT L'ASSASSINER

Dieu se plaît à manifester sa gloire par le bras de ses saints : il rend à ces âmes innocentes et pures, une partie de la puissance que nous avons perdue par le péché d'Adam. C'est ainsi qu'il voulut favoriser son pieux serviteur et montrer aux hommes combien il lui était agréable, en lui accordant un pouvoir extraordinaire sur les créatures. Aldémar s'en servit pour exalter la toute-puissance de Dieu et secourir ses frères souffrants. Mais ses nombreux miracles furent bientôt racontés dans toute l'Italie, et son nom répété avec respect de bouche en bouche. La solitude du Mont-Cassin retentit à son tour du récit de ces merveilles; au reste, le souvenir des vertus du jeune moine était toujours vivant. L'abbé qui avait consenti avec regret à son départ voulut le rappeler et rendre cette lumière à son couvent. De son côté, la noble dame qui l'avait fait venir s'opposa de toutes ses forces à ce projet. De là, des discussions et des querelles.

Le Saint fut vivement affligé des disputes dont il était l'objet et résolut d'y couper court en prenant la fuite. Il sortit donc la nuit de Capoue, à l'insu de tous, et se dirigea seul vers un petit bourg appelé Bovino. La divine Providence le conduisait en ce lieu pour y terminer un différend et faire éclater sa sainteté par deux nouveaux miracles.

Trois frères étaient depuis longtemps divisés au sujet d'une église. L'un deux, ayant appris l'arrivée d'Aldémar, s'en vint le trouver et lui céda sa part, ce qui irrita vivement les deux autres. Ils menacèrent plusieurs fois le Saint de le tuer s'il ne prenait la fuite. Mais celui-ci avait placé toute sa confiance en Dieu et n'était point effrayé. Cependant une nuit, comme il se rendait à l'église pour y chan-

ter l'office divin, selon sa coutume, les deux malheureux le suivirent, armés de flèches, dans l'exécrable dessein de le tuer. Les Matines étaient à peine commencées que l'un d'eux, brandissant son arme s'apprêtait à frapper le Saint. Mais, par un effet visible de la divine Providence, son bras fut paralysé tout à coup. Frappé de terreur, l'assassin se jette aux pieds de celui qu'il voulait tuer et implore humblement son pardon. Aldémar, dont le cœur était plein de charité, accorda la liberté et le pardon à celui qui avait voulu lui donner la mort.

Il y avait, à Bovino, un clerc gravement malade depuis un long temps; il ne pouvait faire usage de ses membres et son état était désespéré. Il lui fut révélé, dans une vision, qu'il serait guéri aussitôt qu'il se serait lavé avec de l'eau bénite par saint Aldémar. Il envoya bien vite quelqu'un au serviteur de Dieu pour le prier de lui accorder cette grâce. « Mais, répondit le Saint à l'envoyé, je n'ai pas le pouvoir de bénir de l'eau, car je ne suis pas revêtu de la dignité sacerdotale : cessez donc d'insister. » Cependant, pour se débarrasser des importunités de l'étranger, il bénit un peu d'eau qu'il lui remit. Le malade ne se fut pas plutôt lavé, qu'il recouvra entièrement la santé.

Aldémar était de plus en plus honoré de tous ceux qui le connaissaient. Le clergé de Bovino, témoin de ses vertus, le priait instamment de revêtir la dignité sacerdotale. Persuadé que, une fois prêtre comme Jésus-Christ, ses prières auraient plus de valeur auprès de Dieu, il se rendit à leurs vœux et reçut l'imposition des mains.

IL FONDE PLUSIEURS MONASTÈRES

Il quitta peu après Bovino où la renommée de sa vertu et ses nombreux miracles attiraient sur lui les regards et l'admiration de chacun, pour s'enfoncer plus avant dans la retraite et se trouver seul à seul avec Dieu. Il s'en vint donc frapper à la porte du monastère de Saint-Sauveur. Il y trouva des moines tout à fait ignorants des règles de la musique et dénués des livres nécessaires pour chanter les louanges de Dieu. Touché de compassion, il composa un antiphonaire, pendant le court espace de temps qu'il demeura au milieu d'eux. Son œuvre une fois achevée, il lui vint à l'esprit de retourner au Mont-Cassin, où il avait été admis à la profession de la vie religieuse. Mais un homme, nommé Adam, grand ami du Saint, et non moins grand admirateur de ses vertus et de ses œuvres, ayant eu connaissance de ce projet, lui enleva secrètement son cheval. Aldémar ne put entreprendre un si long voyage à pied. Néanmoins, il quitta le monastère de Saint-Sauveur et se dirigea vers un autre lieu où il construisit le couvent de Sainte-Euphémie. Il accepta la charge d'abbé sur les instantes prières de ses Religieux.

L'Italie méridionale lui doit encore la naissance d'autres monastères. Le dernier qu'il fonda fut celui de Bucciani, où repose sa dépouille mortelle. Aldémar n'avait aucune ressource, quand il conçut le projet de le construire. Mais il comptait sur Dieu qui ne lui fit pas défaut. Un noble personnage du pays lui prêta le concours de sa protection et de sa fortune. Restait à peupler le monastère. La sainteté exerce une attraction mystérieuse. On arriva bientôt en foule pour embrasser la vie religieuse sous la houlette de notre Saint.

Aldémar brûlait d'une immense tendresse pour les malades. Une pauvre femme vient un jour le prier de lui rendre l'usage de l'une de ses mains qu'une maladie avait paralysée. Cette vue lui arrache des larmes. La charité l'emporte sur l'humilité. Après avoir offert le Saint-Sacrifice à son intention, il appelle la malade, élève au ciel ses yeux toujours mouillés de larmes et supplie le Seigneur d'avoir pitié de cette malheureuse. La main paralysée fut pleinement guérie et retrouva sa souplesse d'autrefois.

Cette bonté, notre Saint la témoignait même aux animaux. Un essaim d'abeilles avait pris domicile dans une de ses caisses. Plutôt que de troubler le repos des créatures du bon Dieu, il préféra renoncer à l'usage de sa caisse.

MORT DE SAINT ALDÉMAR

Saint Aldémar était allé visiter par charité les Frères d'un monastère voisin. Au milieu de la nuit il se lève comme de coutume pour faire oraison ; Dieu permit que le diable, furieux de le voir interrompre chaque nuit le sommeil pour prier, lui mit cette fois une entrave aux pieds qui le fit trébucher. La chute fut si rude que le Saint se fracassa une jambe ; sur sa demande, on le transporta au monastère d'un bourg voisin, mais une violente fièvre le saisit. Le dénoûment fut prompt, le jour même, Aldémar rendit son âme à Dieu.

A la nouvelle de sa mort, les moines de Bucciani s'empressent de venir chercher la glorieuse dépouille de leur Père. Grand émoi dans le village dont les habitants veulent conserver ce riche trésor à leurs enfants. On en appelle au seigneur du lieu qui se prononce en faveur des moines. Le corps est porté en triomphe à Bucciani au milieu d'une foule immense; les moines l'ensevelissent au chant des hymnes sacrées. La cérémonie ressemble moins à une sépulture qu'à une fête.

Les miracles ont illustré le tombeau de saint Aldémar, comme celui des grands serviteurs de Dieu. Les lépreux semblent avoir été ses privilégiés. Sans doute que le dégoût qu'inspire cette maladie était un motif de plus pour toucher le cœur si aimant et si compatissant de notre Saint.

SAINT IRÉNÉE, ÉVÊQUE ET MARTYR DE SIRMIUM

Fête le 25 mars.

Pendant la terrible persécution de Dioclétien, la ville de Sirmium (aujourd'hui Sirmich, en Hongrie) vit un de ses évêques, saint Irénée, verser son sang pour Jésus-Christ.

Le gouverneur de Pannonie, Probus, le fait saisir par ses soldats.

« Obéis aux ordres du divin empereur, lui dit-il, et sacrifie aux dieux.

— Je sacrifie tous les jours à mon Dieu.

— Ou l'obéissance, ou la mort dans les plus affreux tourments, choisis.

— Mon choix est fait: plutôt les supplices que de renier le vrai Dieu pour sacrifier aux démons. Que m'importe la souffrance! Que dis-je? les souffrances feront mes délices, puisqu'elles m'uniront à la passion de mon Maître. »

Furieux, Probus livre l'innocent évêque aux fureurs d'une soldatesque aveugle, qui le charge de coups.

« Eh bien! Irénée, vas-tu sacrifier? » lui crie le tyran, avec une sorte de ricanement mêlé de rage.

« Mais, Probus, répond doucement le martyr, j'offre à Dieu, en ce moment, un sacrifice des plus agréables, et j'en suis moi-même la victime. »

Sur ces entrefaites arrivent les parents de notre Saint. Encore païens, sans doute (l'histoire est muette sur leur religion), ils se jettent à ses pieds et le pressent d'obéir à l'empereur.

« Voici les paroles de mon Maître, se contente de répondre Irénée : *Celui qui me reniera devant les hommes, je le renierai à mon tour devant mon Père céleste.* Aussi, pas plus que les menaces des princes, vos prières et vos larmes n'arriveront à me fléchir.

— Laisse-là tes folies et réfléchis, s'écrie Probus.

— J'ai réfléchi, et mon choix est fait pour jamais. »

Sur l'ordre du gouverneur, Irénée est conduit dans une étroite prison où des bourreaux, pendant plusieurs jours, essayent les tortures les plus raffinées pour triompher de son courage. Mais que peuvent toutes les forces de la nature contre une âme qui s'appuie sur la grâce de Dieu?

Enfin, Probus mande le martyr au pied de son tribunal : « Tu as assez souffert, je crois; approche et brûle ce peu d'encens.

— Je ne sais quel sort vous m'avez préparé, répond Irénée; quel qu'il soit, je vous le répète encore, mon parti est pris et je ne sacrifierai jamais.

— Soldats, reprenez vos fouets. Irénée, pour la dernière fois, sacrifie, ou je prononce la sentence de mort.

— La mort! je ne l'envisage qu'avec joie : elle m'introduira dans la possession du bonheur éternel. »

Probus lut alors la sentence :

« Pour avoir méprisé les volontés augustes de l'empereur, Irénée sera précipité dans les eaux de la Save.

— Probus, dit l'évêque en partant pour le lieu du supplice, apprenez et n'oubliez jamais comment un chrétien sait mourir pour son Dieu. »

C'en était trop, une telle fierté de langage méritait son châtiment. Probus ajoute qu'il aura la tête tranchée avant d'être noyé.

Arrivé sur le pont fatal d'où il doit être précipité, Irénée lève ses mains au ciel et adresse au Seigneur une dernière prière pour le troupeau qui lui a été confié ici-bas et qu'il va quitter pour jamais : « Seigneur Jésus, s'écrie-t-il, je ne refuse pas de mourir pour vous aujourd'hui! En retour, daignez écouter les supplications que je vous adresse pour la ville de Sirmium: que la foi ne fasse que s'enraciner avec le temps dans le cœur de mes enfants..... »

Le bourreau a levé son glaive, la tête du martyr roule sur la poussière et on la jette avec le corps dans les eaux de la Save.

LES TRENTE-CINQ MARTYRS DE CÉSARÉE

Fête le 24 mars.

La ville de Césarée, en Palestine, avait été illustrée par de nombreux martyrs, durant les persécutions des empereurs païens. Au IVe siècle, deux empereurs chrétiens s'étaient déjà succédé sur le trône, quand Julien l'Apostat entreprit de faire rétrograder le monde, en rétablissant officiellement le paganisme par un décret impérial.

A cette nouvelle, trente-cinq chrétiens de Césarée de Palestine, se groupant en phalange compacte, parcourent les rues de la ville, en criant à haute voix : « Vive le Christ, Dieu vivant et véritable! A lui seul l'honneur et l'adoration! Périssent les dieux impuissants des Gentils, avec tous ceux qui les adorent! »

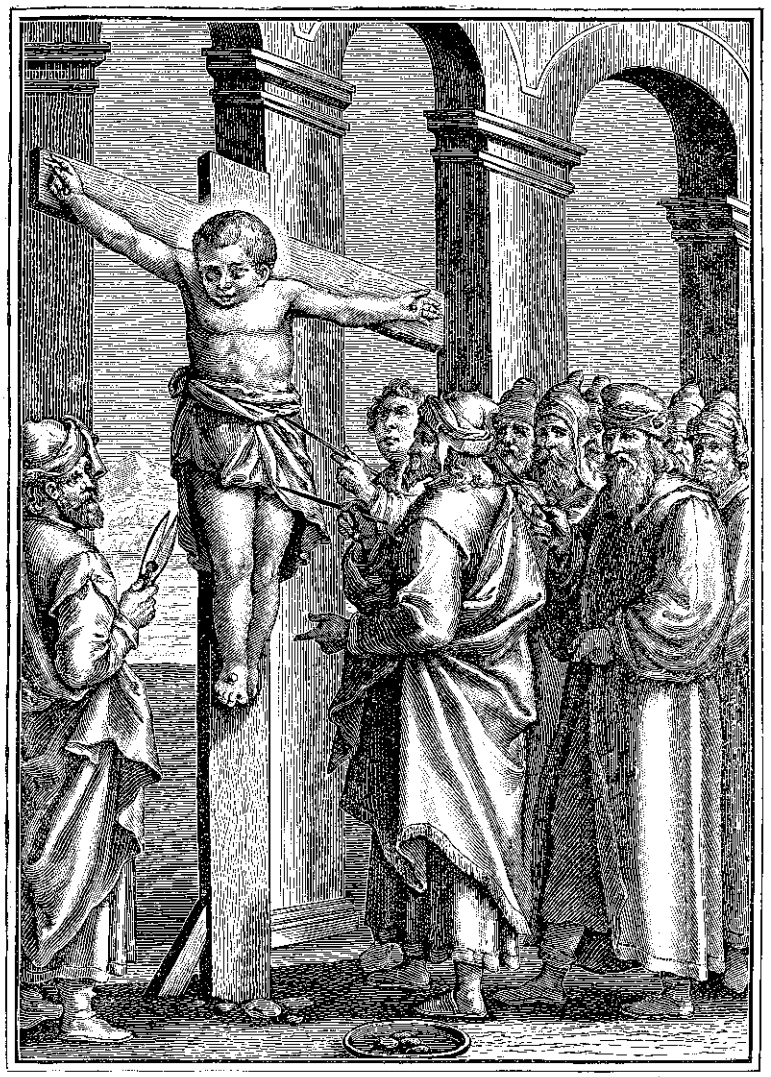
Les païens, furieux, arrêtent les courageux manifestants et les jettent en prison. Ils envoient aussitôt un message à l'empereur apostat pour l'informer de l'événement et demander quel châtiment il fallait infliger aux coupables. L'apostat répondit par une condamnation à mort. Les captifs apprirent leur sentence avec une joie extrême, ils marchèrent à la mort en s'encourageant les uns les autres; tous eurent la tête tranchée, et leurs âmes s'envolèrent au ciel, vers Jésus-Christ, qu'ils avaient aimé dès leur enfance, afin de régner avec lui dans l'immortalité bienheureuse.

Parmi les autres saints dont le martyrologe romain fait mémoire, le 24 mars, nous trouvons le nom de saint Timothée, prêtre, frère de sainte Praxède et de sainte Pudentienne, d'une noble famille romaine; il souffrit la mort avec un autre chrétien nommé Marc, mais les détails de leur martyre ne nous ont pas été conservés.

SAINT SIMON OU SIMÉON DE TRENTE,

enfant martyr des Juifs († 1475).

(Fête le 24 mars.)



Le jeune saint Simon est martyrisé par les Juifs.

DISPARITION DU PETIT SIMON

Le Jeudi-Saint 23 mars 1475, un petit enfant âgé de vingt mois avait disparu dans la ville de Trente. Il s'appelait Simon ou Siméon, et était né l'an 1472, le 26 novembre, un vendredi. Son père, nommé André, était tanneur ; sa mère se nommait Marie. Pour retrouver l'enfant, on fit des recherches, non seulement dans la ville, mais encore dans le canal qui longeait les murs de la tannerie. Ce fut en vain. La nuit venue, les malheureux parents étaient toujours privés de leur enfant.

Le lendemain, le père infortuné s'adressa au seigneur de la ville, le prince-évêque Jean de Hinderbach, pour le prier de prendre en main cette affaire. Celui-ci demanda alors

au capitaine de la garde urbaine, Jean de Salis, de porter ce fait à la connaissance publique et de procéder à de nouvelles recherches dans le canal, après en avoir détourné l'eau. Ainsi fut fait, mais sans aucun résultat.

ON ACCUSE LES JUIFS

Cependant, dans la ville se répandait le bruit, de plus en plus général et de plus en plus accepté, que les Juifs avaient volé et mis à mort le petit Simon. Une perquisition fut opérée chez eux. Mais on ne découvrit rien qui fût capable d'éveiller des soupçons. Malgré cela, une vive indignation s'était emparée du peuple de Trente à l'endroit des trois familles juives qui habitaient la ville.

Tout le monde maintenant les accusait d'avoir assassiné le petit enfant.

Le soir du jour de Pâques, le juif Tobie se présenta inopinément au tribunal et déclara que dans la cave de Samuel, le plus riche et le plus considéré de ses coreligionnaires, le cadavre d'un enfant avait été charrié par le cours d'eau qui passait en cet endroit, que ce pourrait bien être le corps de l'enfant disparu.

Le prince-évêque se rendit sans retard sur les lieux, accompagné du capitaine de la garde urbaine, du juge de la ville, Jacques de Spaur, et d'autres personnages du tribunal. C'était bien le petit Simon : en examinant son corps de près, on y découvrit des blessures étranges. La joue et la jambe droites présentaient une blessure allant jusqu'à l'os ; le corps était entièrement couvert de piqûres d'aiguille. Et comme par ailleurs les dépositions des Juifs présents ne concordaient pas, ils furent tous arrêtés et mis en prison.

Le lendemain, trois médecins déclarèrent formellement qu'aucun indice ne laissait supposer que l'enfant se fût noyé. En effet, les plaies étaient encore fraîches ; au dire même de quelques témoins oculaires, elles auraient encore saigné quand le corps eût été retrouvé. Il fut établi aussi que ces blessures ne pouvaient pas avoir été occasionnées par les rats ou par le frôlement des pierres.

ON INTENTE UN PROCÈS CONTRE LES JUIFS

L'excitation du peuple contre les Juifs devint chaque jour plus aiguë ; on réclamait unanimement leur châtiment. Les soupçons s'aggravèrent du fait que le canal avait été exploré déjà à deux reprises et qu'une grille de bois à l'entrée de la cave de Samuel aurait dû empêcher le cadavre d'y être charrié. Les autres Juifs furent ou bien mis en prison, ou bien soumis à une étroite surveillance. Dès le 28 mars, le procès fut ouvert contre eux.

Auparavant, le juge avait voulu demander à un certain Hans Velters, Juif baptisé, alors en prison pour un autre motif, si réellement les Juifs se servaient de sang chrétien pour la célébration de leur pâque. Le fait lui fut confirmé par la réponse de Hans Velters.

D'autres bruits très divers commencèrent alors à se répandre au sujet des Juifs. Une femme, par exemple, raconta qu'elle aussi, il y avait quatorze ans, avait perdu son enfant vers la fête de Pâques et que, plusieurs jours après, elle l'avait retrouvé sain et sauf dans l'étable de Samuel. Celui-ci se serait disculpé en disant que l'étable, entre temps, n'avait pas été utilisée, et qu'on y accédait par la rue. D'autres prétendaient avoir entendu chez Samuel des cris d'enfant.

LES AVEUX DES ACCUSÉS

Le procès, plusieurs fois interrompu, dura jusqu'au 6 avril 1476. D'abord, les accusés nièrent unanimement l'assassinat, malgré la question qui leur fut donnée suivant l'usage du temps. Ce n'est qu'en aggravant la torture qu'on parvint, le 7 avril, à arracher le premier aveu.

Plus d'une fois, les accusés rétractèrent ensuite tout ce qu'ils avaient avoué pendant la question. Néanmoins, si leurs déclarations étaient contradictoires sur des points de détail, dans l'ensemble et sur le fond de l'affaire elles concordaient assez bien. De leurs aveux, il ressort ce qui suit :

Le Jeudi-Saint, les Juifs avaient attiré dans la maison de Samuel l'enfant qui était assis seul sur le seuil de la maison paternelle ; ensuite, ils l'avaient martyrisé le soir pendant une demi-heure, en le piquant avec des aiguilles et en le déchirant avec des tenailles ; enfin ils l'avaient achevé d'un coup sur la tête. Le sang avait été recueilli par eux pour servir au repas pascal, et le corps, caché d'abord en plusieurs endroits, avait été, le Vendredi-Saint, horriblement profané par tous les Juifs et toutes les Juives dans le parvis de la synagogue.

Quand ils ne se crurent plus en sûreté à cause des soupçons du peuple, ils résolurent de le jeter dans le canal et d'annoncer eux-mêmes la découverte pour rendre ainsi leur innocence plus plausible.

AGISSEMENTS DES JUIFS

Cependant, le prince-évêque rencontrait de grandes difficultés dans la poursuite du procès et se trouvait aux prises avec une puissance que nous ne connaissons que trop de nos jours. En effet, les Juifs de pays étrangers avaient mis tout en œuvre pour sauver leurs frères compromis. Ils représentèrent ce procès comme une campagne injustement entreprise contre leur religion ; le prétendu meurtre, la découverte du ca-

davre n'étaient que des intrigues habilement nouées et exploitées.

Ils avaient si habilement circonvenu le duc Sigismond de Tyrol que, dès le mois d'avril, celui-ci décréta la cessation des poursuites ; plus tard, le pape Sixte IV lui-même s'interposa : il envoya plusieurs lettres monitoires à Jean de Hinderbach et délégua l'évêque Baptiste Ventimiglia comme commissaire spécial sans lequel aucune décision ne devait être prise ou exécutée. Or, Ventimiglia était ouvertement favorable à la cause des Juifs.

En dépit de tous ces obstacles, Jean Hinderbach poursuivit énergiquement le procès commencé. Il était fermement convaincu de la culpabilité des prévenus et regardait comme un devoir impérieux de punir ce crime horrible. C'est pourquoi il s'efforçait avant tout de prévenir autant que possible les ingérences étrangères dans l'affaire. Ventimiglia, à son sentiment, était suborné par les Juifs, et dès lors sa mission n'entraînait aucune obligation. Il répondit avec déférence aux lettres du Pape, sans pourtant se laisser influencer par elles dans sa conduite à l'égard des coupables. Il regardait sans doute Sixte IV comme mal informé ; peut-être croyait-il aussi que, en qualité de prince d'empire, il ne dépendait pas du Pape dans la juridiction temporelle.

LA PUNITION DES COUPABLES

A la date du 21 juin, par conséquent avant l'envoi du premier décret qui fut rédigé le 23 août, quatre Juifs furent condamnés et cruellement torturés, conformément à la législation alors en usage. Le 22, quatre autres subirent le même sort. Deux de ces derniers furent le même jour encore attachés à la roue ; les deux autres, qui préférèrent recevoir le baptême, furent décapités le lendemain. Le plus vieux, qui s'appelait Moyse, était mort en prison avant ces événements, par suite, sans doute, des tortures de la question. Un autre fut condamné à mort le 2 décembre, et deux autres le 15 janvier. Ces deux derniers se firent aussi baptiser ; ils demandèrent pardon et invoquèrent le saint martyr Simon : ce qui leur valut d'être décapités simplement.

Aux femmes fut réservé un sort beaucoup plus doux. Trois d'entre elles reçurent le baptême et firent publiquement amende honorable au tombeau du petit martyr. Elles furent autorisées, à ce qu'il semble, à rester dans la ville. Mais, ce cas excepté, le séjour dans la ville de Trente fut à tout jamais interdit aux Juifs.

DÉVOTION POPULAIRE ENVERS LE JEUNE MARTYR

Une circonstance avait par-dessus tout contribué à convaincre le prince-évêque d'une façon indubitable de la culpabilité des Juifs. Ce fut le fait que le peuple de Trente avait dès le début honoré le petit Simon comme un martyr. Les gens affluèrent nombreux à son tombeau dans l'église de Saint-Pierre. Bientôt se répandit partout le bruit d'un grand nombre de faveurs et de miracles dus à son intercession. C'est ainsi que, dans une lettre du 21 mai 1475, l'évêque put parler à Raphaël Zovenzonius, à Trieste, « des miracles qui ont lieu tous les jours au tombeau de l'enfant martyr ».

Un manuscrit qui date encore de la même année énumère 174 cas où des grâces furent obtenues par son intercession. Du haut de la chaire même fut proclamé le martyre du petit Simon, non seulement à Trente, mais à Venise, à Padoue, à Rome, etc. La maison du Juif Samuel, où l'enfant avait été tué, fut démolie, et à sa place fut bâtie une chapelle en l'honneur du Saint. Mais le culte spontané du peuple devait se heurter à maintes oppositions.

LES JUIFS VEULENT FAIRE REVISER LE PROCÈS

Dans tous ces miracles, les Juifs ne voulaient voir que faits superstitieux et mensonges haineux. Sixte IV lui-même défendit d'en parler en chaire avant que l'enquête sur leur authenticité ne fût entièrement terminée, car le procès de Trente devait avoir un long épilogue à Rome, où les deux parties firent tout leur possible pour mettre chacune le Pape de son côté. Le Pape hésita longtemps à abandonner l'évêque Ventimiglia et à se ranger du côté de l'évêque de Trente.

C'est seulement le 20 juin 1478 qu'il reconnut par une Bulle la validité du procès. Au sujet du culte dont le Saint était l'objet, il demandait seulement que rien ne se fît qui fût en opposition avec les canons de l'Eglise.

RECONNAISSANCE DU CULTE PAR ROME

Cependant Sixte IV se montra dès lors si favorablement disposé qu'on osa solliciter de lui une canonisation en forme du petit Simon. Effectivement, le Pape donna mission en janvier 1481 à deux commissaires d'examiner les miracles de Trente et d'ouvrir le procès de canonisation. Le 12 mai, l'un des commissaires, l'évêque Ange de Feltre, écrivit que le procès était commencé.

Il semble cependant que, bientôt après, il ait été interrompu, car le nom de saint Simon ne fut inséré qu'en 1584 dans le martyrologe. En 1588, un office et une messe du Saint furent concédés à la ville de Trente, et une indulgence plénière fut accordée à tous ceux qui, s'étant confessés et ayant communié, visiteraient l'église où se conserve le corps du martyr. La concession de cet indult fut suivie de grandes solennités, au cours desquelles les reliques du Saint furent por-

tées en procession à travers les rues de la ville.

Aujourd'hui encore, le tombeau de saint Simon, en l'église de Saint-Pierre, est tenu en grande vénération. L'église est ornée de fresques tirées de la vie du Saint. Dans un sarcophage repose le petit corps, assez bien conservé du reste, bien que contracté, du saint martyr. Les blessures sont encore parfaitement visibles.

La fête de saint Simon se célèbre le 24 mars. Ce jour-là, le Martyrologe romain fait de lui cet éloge : « A Trente, martyre de l'enfant saint Simon, cruellement mis à mort par les Juifs, célèbre ensuite par de nombreux miracles. »

Pratique. — Que de pères et de mères, plus méchants que les Juifs, font mourir leurs enfants par les mauvais exemples qu'ils mettent sous leurs yeux, par les passions qu'ils leur inspirent en leur faisant aimer le monde, et enfin par l'éducation néfaste qu'ils leur font donner dans des écoles neutres ou même athées.

W. R.

SOURCES CONSULTÉES

SURIUS, *Vitæ Sanctorum* (1618), t. III ; *Acta Sanctorum*, 24 mars, t. III ; Benoît XIV, *De canonisatione sanctorum*, lib. I, c. XIV ; Divina, *Storia del beato Simone da Trento*, Trente, 1902, 2 volumes ; *Austria Sancta. Die heiligen und seligen Tirols*, Vienne, 1910, t. II, p. 59-64.

FLEUR DES SAINTS

Quand sainte Julitte fut arrêtée, elle portait dans ses bras son fils Cyr, jeune enfant dans un âge encore bien tendre, mais que Dieu appelait à partager le martyre de sa mère. Elle fut amenée devant le tribunal. Alexandre lui demanda son nom, sa condition, sa patrie. Elle répondit avec assurance et, se couvrant du nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, elle dit: « Je suis chrétienne. »

A ces mots, Alexandre ordonne d'abord de lui enlever son enfant, et il se le fait apporter ; car il avait pitié des grâces et de la simplicité d'un âge si tendre et incapable encore d'une résolution libre. Tournant toute sa fureur contre la mère, il la fit étendre sur le chevalet et commanda de la déchirer cruellement avec de fortes lanières. L'enfant, arraché du sein de la généreuse martyre, ne céda qu'à la violence ; de tous ses membres qu'il agitait avec effort il tendait vers sa mère ; ses yeux ne pouvaient s'en détacher, dès le moment où les bourreaux l'avaient remis au préteur.

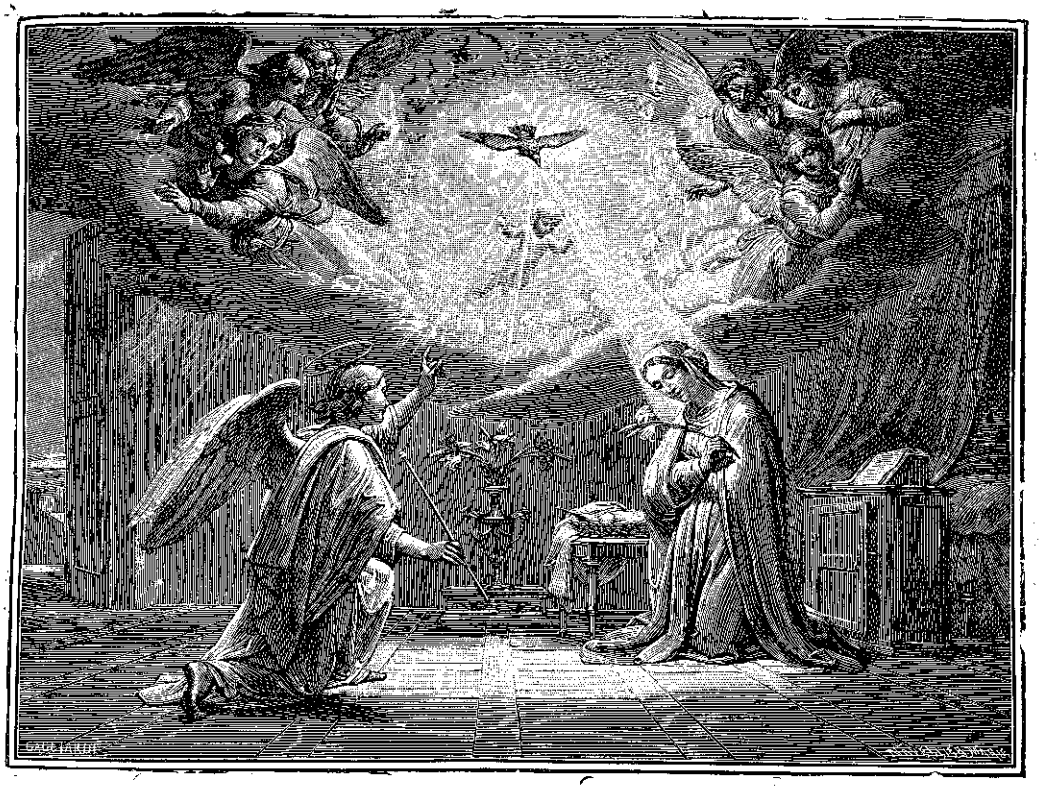
Pour la mère, on exécuta aussitôt contre elle les ordres du juge, par une sanglante flagellation ; car elle ne savait répondre qu'une seule chose, qu'elle était chrétienne et qu'elle ne ferait jamais de sacrifices aux démons. Immobile comme une statue sous les coups qui la déchiraient, elle répétait sans cesse le même cri de sa foi.

Pendant ce temps-là, le préteur, qui avait reçu l'enfant dans ses bras, le caressait doucement ; il s'efforçait d'arrêter ses larmes et, le plaçant sur ses genoux, essayait de lui donner un baiser. Mais l'enfant, les yeux fixés sur sa mère, éloignait de lui le préteur, détournait la tête, ou s'aidant de ses petites mains, il déchirait avec les ongles le visage odieux qui s'offrait à ses caresses. Tout à coup, comme le petit de la chaste tourterelle qui imite la voix de sa mère, le bienheureux enfant émet un cri et redit avec elle : « Je suis chrétien. » En même temps, il frappait du pied les flancs du préteur ; car c'est ainsi que l'enfance s'emporte dans ses mouvements et exprime sa colère.

Alors le monstre furieux (je ne puis appeler du nom d'homme celui qui devant la faiblesse et l'innocence ne sait pas s'adoucir et pardonner), le monstre saisit l'enfant par le pied et, du haut de son siège, il le jette à terre. La tête de cette noble et innocente victime se brisa contre les angles des degrés ; par la violence du coup, la cervelle jaillit, et le tribunal tout entier fut arrosé de sang. Ainsi l'enfant remettait son âme entre les mains de Dieu, son père, dont il s'était montré digne. A ce spectacle, Julitte fut remplie d'une joie dont elle ne put contenir les transports : « Grâces vous soient rendues, Seigneur, s'écria-t-elle, pour avoir permis que mon fils consommât son sacrifice et reçût avant moi, de votre bonté infinie, la couronne d'immortalité ! » (Extrait d'une lettre de Théodore, évêque d'Iconium, racontant le martyre de saint Cyr et de sainte Julitte, sa mère.)

L'ANNONCIATION

Fête le 25 mars.



EXCELLENCE ET UTILITÉ DU MYSTÈRE DE L'ANNONCIATION

L'Eglise nous recommande de réciter trois fois le jour ces paroles par lesquelles nous rappelons le mystère de l'Annonciation et de l'Incarnation du Sauveur : « L'Ange du Seigneur a porté un message à Marie, et elle a conçu du Saint-Esprit. Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole. Et le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous. » Cette prière de l'*Angelus* a été instituée par l'Eglise pour implorer le secours du Ciel en faveur des guerriers chrétiens qui combattaient en Occident contre l'invasion des Turcs. Rappeler à Dieu la grande miséricorde qu'il nous a faite en nous donnant son Fils par Marie est, en effet, le moyen le plus efficace d'attirer sa protection sur la chrétienté rachetée par le sang du Christ. Et, pour que nous ne perdions jamais le souvenir de ce mystère secourable, chaque jour, le matin, le midi et le soir, l'Eglise nous invite par neuf sons de cloche à nous unir aux neuf chœurs des anges pour saluer la Mère de notre Sauveur.

L'homme a été créé de Dieu pour accomplir un grand travail, celui de mériter le ciel. Il n'en saurait venir à bout sans l'aide de Dieu. Mais, par son péché, il s'était privé du secours divin, et ne pouvait plus parvenir à sa fin.

« Il y avait, dit saint Vincent Ferrier, un grand roi qui possédait une vigne auprès de son palais. Il y envoya des ouvriers en leur promettant un riche salaire s'ils pouvaient le bêcher en un jour, faute de quoi, ils ne recevraient que des châtiments. Ces hommes donc travaillaient avec beaucoup de diligence, et, cependant, à la tombée du jour, il leur en restait à faire encore plus qu'ils n'en avaient fait. Le fils du roi voyant, par une fenêtre du palais, qu'ils ne pouvaient suffire à la tâche, eut pitié d'eux et voulut les aider. Quittant ses ornements royaux, il prit l'habit d'un vigneron, et descendit vers ses serviteurs. Il les aida si bien qu'ils achevèrent leur travail et reçurent leur salaire. »

C'est ainsi que le Fils du souverain Roi, voyant le genre humain suer à la peine, sans pouvoir venir à bout d'accomplir le travail de son salut, descendit en ce monde et se revêtit, dans les entrailles de la Bienheureuse Vierge Marie, de la forme de l'esclave, pour aider ses esclaves et leur mériter une part à sa royauté divine. Il s'abaisse jusqu'à nous pour nous élever jusqu'à lui. Car, comme dit l'Evangile : « Nul ne peut monter au ciel, sinon celui qui est descendu du ciel, le Fils de l'homme qui est dans le sein du Père. »

Il fit annoncer son arrivée en ce monde par un ange à la Vierge Marie. « Qui aurait vu des yeux du corps, dit le Père d'Argentan, ce qui se passait invisiblement lorsque l'archange saint Gabriel prononça ces grandes paroles : *Ave gratia plena Dominus tecum*, avouerait que jamais jour n'a été

si célèbre dans toute la durée des siècles, il avouerait que, comme ce jour était celui de l'entrée magnifique de la grâce en ce bas monde, d'où les démons l'avait bannie dès le commencement, le jour de l'entrée triomphante des victorieux dans l'île de leur conquête n'était rien en comparaison. Mais qui aurait fait attention avec quelle magnificence elle y entrait, n'aurait vu rien de si auguste. Trois personnes la portaient en triomphe : un ange, une Vierge et un Dieu; un ange qui l'annonçait, une Vierge qui la recevait et un Dieu qui la possédait. L'ange la portait sur ses lèvres, la Vierge la recevait dans son chaste sein, et Dieu en portait le trésor inépuisable dans son cœur. »

PRÉPARATION DIVINE

L'ambassade de l'ange Gabriel auprès de la Vierge Marie est la contre-partie du funeste entretien du serpent maudit avec Eve, notre première mère, figure par opposition de Marie. Eve et Marie sont vierges et encore exemptes de tout péché. A l'une et à l'autre, un ange adresse la parole. Mais le tentateur fait entendre une parole de doute, de désobéissance et d'orgueil : « Pourquoi Dieu vous a-t-il commandé de ne pas manger du fruit de tous les arbres du jardin ? » Gabriel, qui apporte le salut, parle bien autrement : « Je vous salue, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes. » Eve discute imprudemment avec le serpent et boit son venin qui infectera toute sa race. Marie, la Vierge très prudente, après s'être assurée qu'elle traite avec un ange de lumière, obéit humblement et, par son obéissance, lève la malédiction et reçoit le salut du monde entier.

Cette humilité de Marie est figurée dans l'Ancien Testament par Abigaïl, qui mérita d'être l'épouse de David. L'impie Nabal, son premier époux, délivré de ses ennemis par l'épée de David, avait refusé de lui donner des vivres pour lui et ses hommes. David, dans sa juste colère, résolut d'exterminer jusqu'à la dernière âme vivante de la maison de Nabal. Mais Abigaïl détourne le coup par l'humilité de sa prière. Elle vient à la rencontre de David, apportant une grande abondance de provisions, et lui dit : « Ne pensez plus à Nabal, cet homme insensé, mais recevez cette bénédiction que votre servante présente à son Seigneur, et distribuez ce don à tous les serviteurs qui vous accompagnent. » David, touché de son intercession, lui répondit : « Béni soit le Seigneur Dieu d'Israël qui t'envoie au-devant de moi, bénie soit la parole que tu as prononcée; et sois bénie aussi, tu m'as empêché aujourd'hui de verser le sang et d'accomplir ma vengeance. » Nabal fut frappé par la main de Dieu, et David couronna Abigaïl reine et la fit asseoir sur son trône. — Touchante image de la Vierge Marie qui obtient le salut de tout son peuple, et, en devenant Mère de Dieu, mérite d'être couronnée Reine sur tout l'Israël spirituel !

Marie, libératrice, nous est encore présentée par les saints livres sous l'image de Débora la prophétesse, dont il est écrit : « La race des forts avait disparu d'Israël, jusqu'au jour où s'éleva Débora, où parut celle qui est la mère dans Israël. » Le Seigneur a inauguré un nouveau genre de combat : il a forcé les portes de son ennemi. » Car Marie est nécessaire dans les desseins de Dieu pour gagner la victoire contre ses ennemis. Le Verbe de Dieu lui dit, comme Balac à Débora : « Si tu viens avec moi, j'irai; si tu ne veux point venir, je n'irai pas non plus. »

LA CÉLESTE AMBASSADE

L'archange saint Gabriel fut choisi de Dieu pour faire à Marie cette proposition d'où dépendait la victoire de l'humanité contre le démon.

Pourquoi cet honneur lui est-il accordé de préférence aux autres esprits bienheureux ? Parce que, dit saint Bernard, Gabriel était l'ange gardien de la Sainte Vierge, et que Dieu a coutume de nous communiquer ses grâces par l'intermédiaire de nos anges gardiens.

Saint Grégoire en donne une autre raison : « C'est que l'Incarnation du Fils de Dieu est un mystère si sublime et si difficile que Dieu y a employé toute la force de son bras. Il appartenait donc principalement à l'ange Gabriel, dont le nom signifie *la force de Dieu*, d'être le négociateur de cette grande entreprise. »

Marie, la Vierge Immaculée, depuis son mariage avec Joseph, habitait à Nazareth, la *ville des fleurs*, dans la maison de son époux. Les deux saints personnages étaient d'illustre origine. Ils descendaient du saint roi David, et avaient des titres à régner sur tout Israël. Et, cependant, ils n'étaient pas entourés d'une brillante cour, ni logés dans un beau palais. Joseph était un simple artisan, qui gagnait son pain à la sueur de son front, et Marie le servait de ses mains.

Quoique mariés, pour obéir aux exigences de la loi et à l'ordre du Pontife, tous deux avaient consacré au Seigneur leur virginité, renonçant ainsi, selon l'estime qu'en auraient fait les hommes, à l'espoir de donner le jour au Messie attendu, qui devait naître de leur famille.

Quand Marie sortait de sa demeure et parcourait la gracieuse vallée de Nazareth, les femmes la regardaient sans doute comme la meilleure et la plus douce d'entre elles ; mais rien de plus ne la distinguait des autres. La plénitude de grâce dont son âme était enrichie n'était connue que de Dieu et de ses anges. Seuls, les anges dans le ciel et les fleurs dans la vallée devaient s'incliner par respect et la saluer à son passage.

C'est sur cette vallée que la Sainte Trinité fixait son regard de prédilection. C'est là que le salut devait être apporté au monde ; et les esprits bienheureux, commis à la garde des hommes, y venaient souvent prier avec Marie, et répéter ce cri du Prophète : « Cieux, envoyez votre rosée, et que la terre enfante son Sauveur! »

L'heure fixée dans les décrets de l'éternelle miséricorde arriva enfin.

C'était le 25 mars, à minuit : « La Vierge Marie veillait dans son oratoire, dit saint Vincent Ferrier, et elle relisait la parole d'Isaïe : « Voici qu'une Vierge conçevra et enfantera un Fils, qui sera appelé Emmanuel. » Arrêtant sa lecture, elle se mit à méditer sur cette prophétie, et elle pensait dans son cœur : « O Seigneur, quelle sera cette Vierge digne de concevoir le Fils de Dieu, digne d'être la Mère de Dieu et la Reine du ciel? »

» Et elle priait le Seigneur de la laisser vivre assez longtemps pour voir cette bienheureuse Dame et pour la servir : « Seigneur, disait-elle, » conservez-moi la vue pour la regarder, l'ouïe » pour l'entendre, la langue pour lui parler, les » mains pour la servir. Oh! que bénie sera cette » Vierge. » En parlant ainsi, elle pleurait, trop humble pour supposer que les paroles du prophète s'appliquaient à elle. »

C'est en ce moment que l'ange Gabriel, revêtu d'un corps d'emprunt, apparut dans l'oratoire de la Vierge. Il entra sans ouvrir les portes, car le corps qu'il avait pris n'était pas d'une matière

grossière et opaque comme le nôtre. « Il entra en silence et avec une profonde humilité, dit d'Argentan, parce qu'il ne venait pas pour commander, mais pour demander, en priant, le consentement de la Vierge. » Une grande multitude d'anges l'accompagnaient invisiblement, pour rendre hommage au Verbe éternel dans le premier instant de son Incarnation, et faire cortège au Roi de gloire au jour de ses épousailles avec la nature humaine.

Marie le vit venir à elle, environné d'une brillante lumière, revêtu d'habits éclatants. Elle le vit des yeux du corps, mais, en même temps, le regard de son intelligence pénétra sa nature spirituelle.

L'ange lui dit : « Je vous salue, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre les femmes. » C'était là un langage bien nouveau. D'ordinaire, quand les anges apparaissaient aux hommes dans l'Ancien Testament, ce sont les hommes qui leur donnaient des témoignages de respect. Ici, au contraire, c'est l'ange qui parle avec révérence, quoiqu'il parle comme représentant de Dieu. — Les Espagnols commencent l'*Ave Maria* en ces termes : « Dieu vous salue, Marie. » Le Fils salue sa Mère, le Saint-Esprit salue son épouse.

Marie se trouble en entendant ce salut. Ce qui cause son effroi, ce n'est pas la vue de l'ange. Les esprits célestes lui apparaissaient souvent dans ses prières, et elle avait l'habitude de traiter avec eux. Mais son humilité se trouble des paroles qu'elle entend.

« Au moment où l'ange entra, dit encore saint Vincent Ferrier, elle songeait à la Vierge prédite par Isaïe et à la sublimité de la grâce qui remplirait son âme, et voici qu'elle s'entend appeler pleine de grâce, comme s'il disait : C'est vous qui êtes cette Vierge favorisée de la grâce. Elle méditait sur les grandeurs de celle qui serait Mère de Dieu, et elle s'entend dire : « Le Seigneur est » avec vous. Il est avec toutes les créatures ; » mais avec vous par une union plus intime. » Elle pensait à l'excellence de la Vierge Mère de Dieu au-dessus de toutes les femmes, et l'ange lui dit : « Vous êtes bénie entre toutes les femmes. »

Si l'ange l'eût abordée comme à l'ordinaire, Marie n'eût pas été étonnée. Elle tremble à cause de la nouveauté de son discours.

Mais Gabriel la rassure. C'est le propre des manifestations de la grâce divine d'effrayer les pauvres âmes humaines, parce qu'elles leur ouvrent un monde où l'on ne pénètre qu'en se renonçant et en mourant à soi-même. Mais la grâce apporte avec elle une vertu qui rassure et console ceux qui l'acceptent.

« Ne craignez rien, Marie, lui dit l'ange, car vous avez trouvé grâce devant le Seigneur. » Et quelle grâce? demande saint Bernard : la paix entre Dieu et les hommes, la destruction de la mort, la réparation de la vie ; voilà ce que Marie a trouvé devant le Seigneur.

LE TRAITÉ ENTRE DIEU ET LA NATURE HUMAINE REPRÉSENTÉ PAR MARIE

Après avoir ainsi rassuré la Vierge, Gabriel, au nom de Dieu, lui explique le sujet de son ambassade et lui propose le merveilleux traité, l'admirable commerce que le Créateur veut négocier avec sa créature.

« Voici, dit-il, que vous concevrez et enfanterez un fils et vous l'appellerez Jésus. Il sera grand, et on l'appellera le Fils du Très-Haut. Le Seigneur lui donnera le trône de David son père, et il régnera éternellement sur la maison de Jacob. »

A ce nom de Jésus, Marie s'inclina sans doute avec un grand respect. Puis, réfléchissant à tous les biens qui devaient accompagner sa naissance, sa soumission à la volonté de Dieu et sa charité pour les hommes lui persuadaient de consentir à la parole de l'ange ; mais, d'autre part, se souvenant du vœu de virginité qu'elle avait fait, et ne sachant comment concilier ce vœu avec la maternité divine, elle voulait être éclaircie sur ce point, et posa aussi sa condition au traité qu'il s'agissait de conclure :

« Comment cela se fera-t-il, dit-elle, puisque je ne connais point d'homme, et que j'ai promis à Dieu de rester vierge? »

Or, la condition qu'elle y mettait était précisément le motif qui l'avait rendue digne d'être choisie de Dieu pour le suprême honneur. Gabriel répondit donc qu'elle serait à la fois Mère et Vierge, par un miracle de la toute-puissance de Dieu :

« Le Saint-Esprit surviendra en vous, dit-il, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre. Et, à cause de cette vertu infinie, le fruit saint qui naîtra de vous sera appelé Fils de Dieu. »

L'annonce d'un prodige si nouveau avait besoin d'être garantie par Dieu même. L'ange en donne comme gage le miracle par lequel le Seigneur a rendu mère une femme stérile : « Et voici, ajoute-t-il, qu'Elisabeth, votre cousine, a conçu elle-même un fils dans sa vieillesse. Et celle qui était stérile est maintenant dans le sixième mois de sa grossesse. Connaissez par là que rien n'est impossible à Dieu. »

Marie alors, en pleine connaissance de cause, informée de tout ce que Dieu voulait d'elle, résolue avec son aide à porter la grâce incomparable de la maternité divine, donna son consentement à l'ange en lui disant : « Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole. » Et l'ange se retira.

Entre cet ange et cette Vierge, dans cette petite ville obscure de Galilée, au milieu du silence de la nuit, venait de se traiter la plus importante affaire qui ait jamais été traitée au monde. Saint Bernard, méditant sur la part qu'y prit Marie, s'adresse ainsi à la Bienheureuse Vierge, au moment où elle va prononcer son *fiat* :

« Vous avez entendu l'ange vous annoncer que vous concevrez et enfanterez un Fils, et que cela ne sera pas l'œuvre des hommes, mais bien celle du Saint-Esprit. L'ange attend votre réponse ; car il est temps qu'il retourne vers celui qui l'envoie. Et nous aussi, ô notre Dame ! nous, misérablement courbés sous une sentence de damnation, nous attendons de vous une parole de compassion. Ce qui vous est offert, c'est le prix de notre salut ; nous serons délivrés si vous y consentez. Nous avons été créés par le Verbe éternel, et voici que nous mourons ; nous serons réparés par une brève réponse de votre bouche ; votre parole nous rappellera à la vie.

» Cette parole, ô miséricordieuse Vierge, le triste Adam, exilé du Paradis, et sa race infortunée l'implorent ; Abraham, David, tous les autres saints, vos pères, détenus dans l'ombre de la mort, la réclament. Le monde entier, prosterné à vos genoux, l'attend. Et ce n'est pas sans raison ; car de la parole que votre bouche va prononcer dépend la consolation des malheureux, la rédemption des captifs, la délivrance des condamnés, le salut de tous les enfants d'Adam, vos frères.

Vierge, répondez, hâtez-vous. O notre Dame, répondez ce mot qu'attend la terre, qu'attendent les cieux et les enfers. Le Roi et le Seigneur de l'univers, qui a soupiré d'une si grande ardeur après votre beauté, attend avec la même ardeur votre réponse; c'est par elle qu'il se propose de sauver le monde...

» Répondez une parole et recevez le Verbe; proférez votre parole, concevez la parole de Dieu; prononcez cette parole qui passe, et étreignez dans votre sein la Parole éternelle. Pourquoi tardez-vous? Pourquoi tremblez-vous? Croyez, bénissez Dieu et acceptez. Que votre humilité s'enhardisse, que votre crainte se change en assurance. Ouvrez, ô Vierge bienheureuse, votre cœur à la foi, vos lèvres à la louange, vos entrailles au Créateur! Le Désiré de toutes les nations attend là dehors, debout à votre porte, et il frappe. Oh! s'il allait passer outre, tandis que vous hésitez, il vous faudrait recommencer à chercher en pleurant le bien-aimé de votre âme. Levez-vous, courez, ouvrez-lui. Levez-vous par la foi, courez par la dévotion, ouvrez-lui par l'aveu de votre désir. — Voici la servante du Seigneur, dit Marie; qu'il me soit fait selon votre parole. »

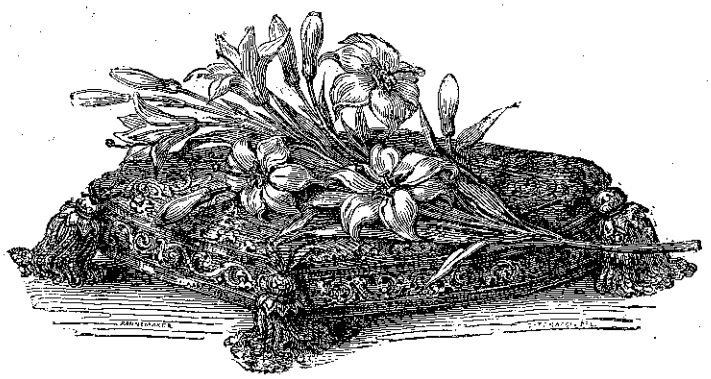
L'INCARNATION DU FILS DE DIEU

A l'instant même où Marie fit à l'ange cette réponse, la Sainte Trinité opéra en elle la plus grande des œuvres de Dieu. Par la puissance du Père, par l'amour du Saint-Esprit, le Verbe, Sagesse éternelle de Dieu, comme un rayon de soleil qui pénètre le cristal sans le briser ni l'altérer, entra personnellement dans le sein de la Vierge et, de son plus pur sang, se forma un corps humain. Les trois personnes divines concoururent ensemble à revêtir le Verbe de la nature humaine; mais la seule personne du Verbe dépouilla à nos yeux l'éclat de la divinité, prit la forme de l'esclave et devint un homme en tout semblable à nous par son apparence extérieure.

Le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous. Il n'a point perdu sa divinité, mais il a pris notre humanité. Il est Dieu et homme tout ensemble, Homme-Dieu. Les deux natures, humaine et divine, sont véritablement en lui, non pas confondues en une, mais réellement distinctes. Et, si distinctes qu'elles soient, leur union est tellement intime et parfaite qu'il n'y a point deux personnes, mais une seule, qui est celle du Fils de Dieu.

Mystère insondable pour notre raison, et qui confond notre pensée! La nature divine qui rencontre la nature humaine et s'unit à elle pour former un seul Jésus-Christ! Mais, qui considérera attentivement tout ce mystère : d'un côté la grandeur de Dieu, éternel, infini, Créateur de toutes choses; de l'autre, la misère de l'homme, être d'un jour, borné, dépendant de tout? Qui mesurera, autant que cela est donné à l'homme, la distance qui sépare l'infini du fini, comprendra au moins une chose dans cet incompréhensible mystère, c'est que Dieu nous a aimés d'un amour au-dessus de toute compréhension, c'est que notre confiance envers lui ne doit point avoir de bornes, puisque celui qui n'a pas épargné pour nous son propre Fils ne saurait, après cela, rien épargner pour notre sanctification, et qu'enfin notre amour et notre service tout entier appartiennent à l'Homme-Dieu qui s'est fait notre serviteur par amour. Il nous a servis pour que nous le servions; car, sous la forme de serviteur qu'il a revêtue, il est notre Dieu, notre Roi et notre Juge.

Or, cet incomparable bienfait que Dieu fit à la terre fut d'abord confié en dépôt à la Vierge Marie seule, afin qu'il fût donné au monde tout ensemble par Dieu le Père et par la Sainte Vierge. Marie est ce vaisseau béni qui, par le mérite de sa sainteté, va aborder aux plages lointaines du ciel, y reçoit le pain spirituel qui doit alimenter tout le peuple chrétien par la foi et l'Eucharistie, et revient vers nous avec sa précieuse cargaison pour consoler dans leur exil tous les enfants d'Adam. Si Dieu, d'après saint Paul, ne peut plus rien nous refuser après nous avoir donné son Fils pour être notre frère, combien plus, l'ayant donné à Marie pour être le Fils de ses entrailles, lui accordera-t-il tout ce qu'elle lui demandera pour notre salut!



NOTRE-DAME DU PUY

Fête principale le 25 mars.

Notre-Dame de France, au Puy (Statue de bronze coulée avec les canons de Sébastopol.)

La ville du Puy est un des plus anciens foyers du culte de Marie en France. La tradition en fait remonter l'origine jusqu'au premier siècle du christianisme : la Sainte Vierge serait apparue à saint Georges, apôtre du pays des Vallaves, dont le mont Anis (Le Puy) est le centre, et lui aurait déclaré qu'elle voulait être honorée en ce lieu.

Au IIIe siècle, saint Vosy, l'un des successeurs de saint Georges, construisit sur le mont Anis, en l'honneur de Marie, un petit sanctuaire, dont les anges, dit la tradition, firent eux-mêmes la dédicace.

Au VIe siècle, on signale l'existence, au Puy, d'un hospice pour loger les pèlerins. Au commencement du IXe siècle, Charlemagne vient deux fois au Puy. La seconde fois, il revenait de Rome, où le Souverain Pontife, saint Léon III, l'avait couronné empereur d'Occident. Par une curieuse coïncidence, le grand empereur avait décidé que le château de Lourdes, récemment conquis par ses armes, appartiendrait en fief à Notre-Dame du Puy. Il désignait également cette ville comme un des trois points du royaume où seraient recueillies les offrandes pour le denier de saint Pierre.

Plusieurs des successeurs de Charlemagne témoignèrent également de leur dévotion à ce sanctuaire antique.

« La voix du pape saint Léon IX résume la tradition tout entière, quand il proclame, dans une bulle de 1051, que « dans cette église du mont Anis, appelé encore le Puy-en-Velay, le Puy Sainte-Marie, plus que dans aucun autre des sanctuaires qui lui sont dédiés, la Mère de Dieu reçoit un culte plus filial d'amour, de respect et de vénération de tous les peuples qui habitent la France. »

LES PÈLERINS ILLUSTRES

Est-il en Italie et dans le monde entier un lieu de pèlerinage que les papes aient autant visité ? Pour ne pas donner ici une nomenclature fastidieuse par sa longueur, contentons-nous de lire que sept papes y sont venus en pèlerins, à travers les chemins si laborieux d'autrefois; dix-huit rois de France ont vingt-cinq fois affronté

les mêmes obstacles. Les saints qu'on y a vus en prière sont difficiles à compter : ce sont saint Eudes, premier abbé du Monastier, saint Dominique, saint Louis, saint Vincent Ferrier, saint Antoine de Padoue, saint Hugues, saint Mayeul, saint Odon, saint Robert, saint Etienne de Grammont, Pierre le Vénérable, qui s'y rendit par deux fois, sainte Colette, saint François Régis, saint Benoît-Labre, etc.

Quand le bienheureux pontife Urbain II allait à Clermont pour y prêcher la croisade, c'est du Puy, le jour de l'Assomption, qu'il data la bulle de convocation adressée aux princes de l'Europe. En 1380, c'est le brave Duguesclin, qui, venu en pèlerinage à Notre-Dame du Puy, meurt au mois de juillet de cette année, devant la petite ville de Châteauneuf de Randon, occupée par les Anglais, et repaire habituel des pillards qui insultaient les pèlerins.

Quelques années plus tard, en 1429, c'est Jeanne d'Arc qui, avant d'accomplir sa mission, et ne pouvant y venir elle-même, envoie sa mère, Isabeau Romée, au Pardon de Notre-Dame du Puy.

SAINT LOUIS

Un jour, en 1254, un très noble pèlerin gravissait la montagne d'Anis. Il venait d'Orient et apportait un présent d'inestimable valeur. Saint Louis, après la prise de Damiette, avait lui-même été fait prisonnier et conduit au Caire. Quand le prix de la rançon fut réglé, le Soudan, plein d'estime pour ce roi de France, aussi grand dans les fers qu'admirable sur les champs de bataille, lui offrit de choisir dans son trésor l'objet qui lui serait le plus agréable.

Saint Louis eut bientôt fixé son choix sur une statue de la Sainte Vierge en bois de cèdre, d'ébène ou de sétim, peinte et arrangée à la façon des momies d'Egypte. Le Soudan attachait un grand prix à cette statue, car, à la cour, c'était une tradition qu'elle avait été sculptée par le prophète Jérémie. On sait que ce prophète, poursuivi par la haine des siens, se retira en Egypte, où il annonça que les idoles seraient un jour renversées par un Dieu qui naîtrait d'une Vierge, et il sculpta, dit-on, l'image future de Marie, tenant l'Enfant Jésus.

Cette statue était noire, haute de deux pieds trois pouces. Elle représentait la Sainte Vierge assise sur un tabouret et tenant sur ses genoux son divin Fils. Le tout était enveloppé de bandelettes serrées qui entouraient le visage, les pieds et les mains. Les draperies étaient grossières et sans plis. L'habillement se composait d'une robe jetée sur une tunique intérieure, dont les manches ne dépassaient pas les coudes et étaient peintes en rouge. Une sorte de diadème en cuivre doré, affectant la forme d'un casque antique, était orné de camées très curieux, représentant des scènes du paganisme. Nous dirons plus tard ce que devint cette statue, qui réunissait dans un heureux mélange une rare noblesse à une grande originalité.

Quand le saint roi apporta au Puy ce riche présent, sa femme, Marguerite de Provence, l'accompagnait. En entrant dans l'église, la princesse se dirigea vers l'autel, et, ôtant sa couronne, elle la déposa en signe d'hommage, aux pieds de la Reine du ciel. Saint Louis offrit alors la statue noire, qui remplaça celle qu'on vénérait précédemment. Cette image primitive était aussi représentée assise, mais elle tenait un sceptre, et sur le bras gauche son Fils, qui, de la main droite, bénissait le monde.

Les sceaux du chapitre du Puy, antérieurs au XIII[e] siècle, la portaient gravée dans leur écu. Etait-ce la statuette que saint Vosy avait apportée de Ruessium ? Etait-ce une image offerte par Dagobert I[er], Clovis ou Charlemagne ? L'histoire est muette sur ce point.

LES JUBILÉS DE NOTRE-DAME DU PUY

Outre les indulgences considérables accordées à ce sanctuaire par les Souverains Pontifes, un privilège spécial lui fut octroyé, sous forme de jubilé, toutes les fois que la fête de l'Annonciation coïnciderait avec le Vendredi-Saint.

Ce jubilé ou *Grand Pardon* fut célébré la première fois en l'année 992. A cette occasion, et aussi en prévision de l'an 1000 qui approchait, des foules immenses se pressèrent sur le mont Anis.

Depuis son institution, le jubilé de Notre-Dame a été célébré vingt-six fois en neuf siècles.

Le dixième eut lieu en 1407, sous l'épiscopat d'Elie de l'Estrange. Or, à cette époque, la faveur si enviée du jubilé ne durait qu'un seul jour. Des confesseurs étaient placés, non seulement dans les églises, mais à tous les coins de rue, sur les places et autour des remparts. Heureux temps où les places publiques elles-mêmes étaient transformées en tribunaux de la miséricorde !

Le nombre des pèlerins s'éleva au chiffre fabuleux de deux cent mille ! La statue fut portée en triomphe : tous voulaient la voir de près ; on se poussait et, malgré toutes les précautions, on s'étouffa. Deux cents personnes périrent écrasées par la foule.

Au jubilé suivant, en 1418, on redoubla les mesures de prudence, et cependant, les flots du peuple étaient si serrés que trente personnes furent encore étouffées. En 1429, à la demande du roi Charles VII, le Pape prolongea l'indulgence jusqu'au dimanche de Quasimodo, et il n'y eut pas d'accident.

Il n'en fut pas de même en 1502 ; ce quatorzième jubilé suivant de près le jubilé universel, l'évêque, Mgr de Pompadour, ne comptait pas sur une aussi grande affluence ; mais, contre son attente, il y eut, dès le dimanche des Rameaux, un concours si énorme, qu'à défaut des chemins qui ne suffisaient plus, les pèlerins se frayèrent des routes au travers des blés et des vignes. Il sembla, dit un auteur, que la France, l'Italie, l'Espagne et l'Angleterre avaient envoyé tous leurs habitants en pèlerinage.

En 1513 et 1524, l'affluence fut encore très grande, les chroniques affirment qu' « il vint grand et indicible nombre de peuple... tant et tant que je ne sçais comment plus en fussent venus, ou si plus en eust pu tenir. »

En 1622, on évalua à trois cent mille le chiffre des pèlerins.

En 1701, au vingtième jubilé, l'Europe entière sembla s'être ébranlée. Il fallut, pour empêcher le peuple de s'étouffer, mettre deux soldats à chaque confessionnal, et pendant l'octave, on distribuait la Sainte Communion depuis le point du jour jusqu'au soir après Vêpres et même jusqu'à l'entrée de la nuit.

Le dernier Grand Pardon, avant la tourmente révolutionnaire, eut lieu en 1785 et ne fut pas moins consolant que ses devanciers.

LA RÉVOLUTION

Voici venir la date lugubre ; à chaque page de ce livre (1) nous la retrouvons sanglante et couverte d'horreur. Avec une rage satanique, 93 porta la main sur la statue de celle qui a vaincu toutes les hérésies sociales et doctrinales. La Vierge du Puy, dit un de ses historiens, M. l'abbé Peyron, voulut en quelque sorte s'associer aux glorieux tourments des martyrs immolés alors en haine de la foi. Elle permit que son image, apportée par saint Louis, vénérée pendant plus de cinq siècles par des millions de pèlerins, fût traînée au bûcher par le même bourreau qui conduisait à la mort les fidèles et les prêtres du Velay. Arrachée du maître-autel, où la déesse Raison devait prendre sa place, dépouillée de ses ornements, reléguée pour un temps aux archives de la cathédrale, puis jetée sur la charrette aux ordures, elle fut conduite par le maire Guyardin et quelques Prussiens, membres du Directoire, escortés d'un piquet de soldats, jusqu'à l'Hôtel de Ville.

Arrivée là, sa douloureuse passion se continua. Un coup de sabre lui abattit le nez. Dans l'espoir de la sauver, M. Bertrand Morel proposa de la porter au Musée; on ne l'écouta point. Traînée jusqu'à la place de Martouret, elle fut brutalement jetée dans les flammes, avec des Christs, des tableaux précieux et les bustes argentés des six premiers évêques du Puy. Pendant qu'elle flambait, quelques misérables dansaient autour et criaient : « Vive la République ! » C'était presque à l'anniversaire de la mort de Louis XVI, le 30 nivôse an II, 19 janvier 1794.

LA RÉPARATION

Détournons nos yeux. Ces souvenirs sont humiliants pour des cœurs français. Afin de les reposer, racontons les triomphes de Notre-Dame du Puy en ce siècle.

Déjà, en l'année 1796, qui ramenait le Grand Pardon, Mgr de Galard Tarraube, exilé en Suisse, avait obtenu de Pie VI que l'indulgence jubilaire pût être gagnée sur tous les points du diocèse. M. de Rachat, curé de Tence, caché dans le pays, fut chargé de faire parvenir à la connaissance des fidèles ce Pardon, alors si nécessaire.

Les jubilés de 1842 et de 1853 renouvelèrent les spectacles dont nous avons parlé. A cette dernière date, précédée de deux autres jubilés universels, les calculs portèrent à trois cent mille le nombre des pèlerins. Le vingt-sixième et dernier jubilé eut lieu en 1854, au milieu des mêmes affluences et des mêmes faveurs.

Si vous vivez en 1910, chers lecteurs, puissions-nous nous retrouver aux pieds de Notre-Dame du Puy, car ce sera son prochain Grand Pardon !

Aucune église en France n'avait plus de droits à faire valoir auprès du Pape, pour décerner à une statue vénérée les honneurs du couronnement. Mgr de Morlhon n'eut pas de peine à obtenir cette faveur. Une statue nouvelle, en tout semblable à celle que la Révolution avait détruite, résidait sur le même autel purifié.

La grande place du Breuil fut choisie pour la cérémonie. Pour s'y rendre, la procession passa sur la place du Martouret.

En signe de repentir et d'amende honorable, les représentants de l'autorité civile offrirent à la Reine du Puy un cierge de vingt-cinq livres. Puis, la procession se déroula par les rues de la ville. Arrivé sur la place du Breuil, le cortège s'arrêta; le P. Nampon prononça l'éloge de la Patronne du Velay et de la France. Mgr de Morlhon, assisté des évêques de Valence, de Mende et de Saint-Flour, bénit les deux couronnes d'or, offertes par la générosité de tout le peuple, et couronna la Vierge, à laquelle il consacra ensuite sa personne et son diocèse.

Le soir, la ville entière s'illumina.

NOTRE-DAME DE FRANCE

L'antique cité du Puy a vu une fête plus solennelle encore. En face d'elle, se dresse un rocher presque à pic. Haut de 700 mètres, il semblait le piédestal posé par le Créateur lui-même, et destiné à recevoir quelque jour l'image de la Reine de la terre et des cieux.

Les premiers qui semblent avoir eu la pensée de l'y mettre furent l'abbé Combalot et le P. de Ravignan. Etant à Vals, en 1846, le P. de Ravignan s'en ouvrit à Mgr d'Arcimoles; mais, absorbé par d'autres soins, le prélat ne donna pas suite au projet.

M. l'abbé Combalot revint à la charge, en 1850. Confiée d'abord au clergé, puis à la foule, l'idée fit un rapide chemin. Une commission se forme; le projet d'une statue colossale est mis au concours.

Des cinquante-trois artistes qui y prennent part, M. Bonassieux l'emporte et promet un chef-d'œuvre. Une souscription nationale est ouverte, les trois cent mille enfants élevés par les Frères promettent le socle ; Mgr de Morlhon offre dix mille francs ; l'empereur imite cet exemple; la France entière apporte trois cent mille francs.

Mais le métal, qui le fournira ? « Demandez des canons à l'empereur, nous les prendrons ! » écrit le maréchal Pélissier, devant Sébastopol.

On était au 5 septembre 1855. Le 8, fête de la Nativité, Sébastopol est emporté par la valeur française; ses arsenaux tombent au pouvoir de nos soldats ; le 30 mars 1856, la paix est signée, et l'empereur fait remettre à Mgr du Puy deux cent treize canons, représentant cent cinquante mille kilogrammes de fonte.

La Russie schismatique était forcée de fournir à la Sainte Vierge le métal de la statue qui portera le nom de Notre-Dame de France.

La statue fut coulée à Givors. Elle a seize mètres de haut. L'Enfant Jésus sur le bras de sa Mère, étend sur le Puy et la France une main chargée de bénédictions. L'inauguration de cette statue eut lieu le 12 septembre 1860. Douze archevêques ou évêques, cent vingt mille pèlerins y prirent part, et quand les prélats réunirent leurs mains pour bénir la gigantesque image posée sur un socle de sept mètres, une immense acclamation retentit : « Vive à jamais Notre-Dame de France ! »

Un dernier mot; nous l'empruntons au beau livre du P. Ayroles (*Jeanne d'Arc sur les autels*, p. 431). « L'impiété est parricide. La ville du Puy n'existe que pour être un terme de pèlerinage, le trône de Notre-Dame de France. Grâce à ce choix purement gratuit, le Puy a une place à part dans les annales de la France chrétienne. Dénué de son sanctuaire, il est sans passé. Et cependant, à l'heure qu'il est, les processions sont interdites dans une ville qui n'existe que pour les recevoir. »

Un arrêté du maire, M. Verd-Delandine, les

(1) Nous avons emprunté cette notice à *l'Histoire illustrée des Pèlerinages français de la Très Sainte Vierge*, par le P. J.-E. Drochon. — Chez Plon, Paris.

La Vierge honorée dans l'antique sanctuaire de Notre-Dame du Puy.

Marie, les mains cachées sous un riche manteau, présente au monde son divin Fils qui repose doucement sur sa Mère comme sur le plus précieux des trônes.

rétablissait le 23 juin 1888, à la grande joie de la population, mais le préfet s'empressa d'annuler l'arrêté.

La tyrannie n'a qu'un temps. Les hommes passent et Dieu demeure.

On peut suspendre les fêtes de Marie, mais elles ressuscitent, comme ce petit clerc de Notre-Dame du Puy, *mis à male mort*, au lendemain de Noël de l'an 1320.

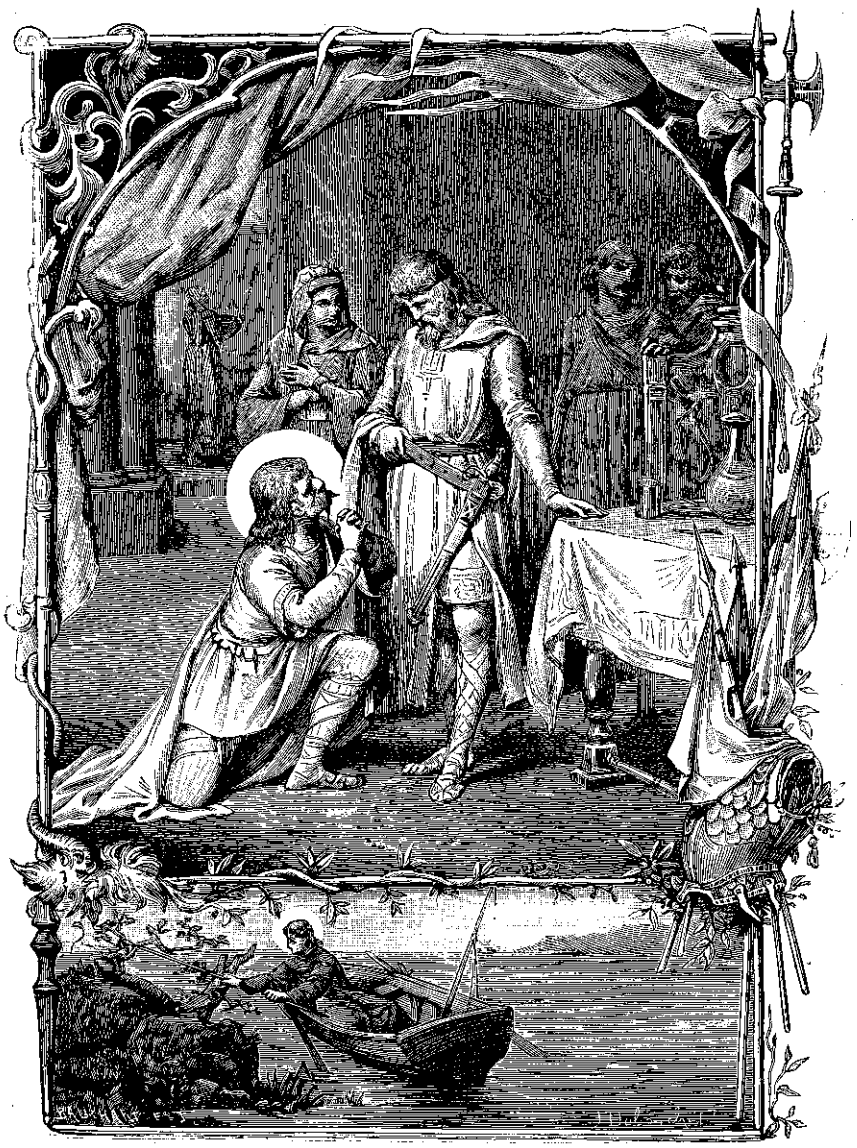
« Un des enfants qu'on élevait alors autour des » cathédrales, dit la chronique, avait été en haine » du nom chrétien, assassiné par un juif et enterré » secrètement. Or, il arriva que le gentil enfant » de chœur, qui avait tant de fois chanté les » louanges de Notre-Dame du Puy, fut par elle » ressuscité le dimanche de Pâques fleuries ou » des Rameaux, et apparut soudain aux yeux de » son meurtrier qu'il accusa devant toute la foule. » Le peuple s'indigne et le juif est lapidé. »

L'enfant a de plus dangereux ennemis que ceux qui tuent le corps, ce sont ceux qui enlèvent à son âme innocente la vie surnaturelle de la grâce reçue au baptême, qui lui ravissent son titre d'enfant adoptif de Dieu et d'héritier du ciel, par les mauvais exemples, les mauvaises doctrines, les écoles sans Dieu et toutes les sources de péché. Demandons à la Reine du ciel de le défendre contre tant d'ennemis.

Prions Notre-Dame de France de protéger toujours un si beau pays, qui lui est consacré; afin que la patrie de la terre soit le paisible chemin de la patrie du ciel.

SAINT HERMELAND, ABBÉ

Fête le 25 mars.



Hermeland demande au roi Clotaire la permission de quitter la cour pour se faire moine. Il aborde dans une île de la Loire pour y fonder un monastère.

VERTUS DU JEUNE SEIGNEUR — IL ENTRE A LA COUR

L'univers entier avait reçu les lumières de la foi et le royaume de France jouissait des bienfaits de la paix sous le gouvernement de Clotaire III, lorsque Hermeland vint au monde, dans le territoire de Noyon, d'une famille illustre.

Le noble enfant fut élevé avec tous les soins dus à son rang et fit de rapides progrès dans la science et dans la vertu. Il surpassa bientôt tous ses condisciples par la gravité de ses mœurs. Les ardeurs de la jeunesse ne l'entraînèrent jamais dans les écarts où se précipitent les jeunes gens, et il s'appliqua avec soin à éloigner par les travaux de l'étude les entraînements et les assauts de la chair. Tant de vertus le rendirent bientôt le modèle de tous et un objet d'admiration.

Ses parents, voyant les rapides progrès de leur

fils dans les sciences, le présentèrent au roi afin que, reçu à la cour et dans l'armée, au nombre des jeunes seigneurs de l'école palatine, il pût acquérir les dignités conformes à ses talents et à sa noblesse.

Hermeland ne goûtait guère les dispositions de ses parents, il n'avait qu'un désir, suivre Jésus-Christ dans l'humilité et la pauvreté. Il craignait avec raison que les dignités de la terre ne fussent un obstacle à son salut. Cependant, pour obéir à ses parents, il s'enrôla dans l'armée royale.

Sa vertu éclata bientôt dans ce milieu si peu favorable au développement de la piété et ses belles qualités lui gagnèrent si bien les bonnes grâces de Clotaire III, que le roi, voulant l'avoir plus près de sa personne, lui confia la charge de grand échanson.

UN MARIAGE MANQUÉ

Hermeland exerçait depuis quelque temps sa nouvelle charge à la satisfaction générale, lorsque ses parents lui persuadèrent d'accepter la main de la fille d'un des principaux seigneurs de la cour. Le grand crédit dont il jouissait auprès du roi ne pouvait que favoriser cette alliance. Vaincu par les importunités de ses parents et de ses amis, Hermeland consentit aux fiançailles. Mais le pieux jeune homme entendait au fond de son cœur une voix qui l'appelait à d'autres noces : Jésus-Christ le voulait à son service.

Cédant enfin à la grâce et fort du secours d'en haut, Hermeland résolut de fouler aux pieds le brillant avenir qui s'ouvrait devant lui, de renoncer à toutes les choses de la terre, même aux joies les plus légitimes, et de suivre son divin Maître dans la pratique des conseils évangéliques. Il alla donc trouver le roi et le supplia humblement de lui permettre de quitter la cour et d'embrasser la vie monastique.

Clotaire, qui aimait Hermeland, opposa d'abord une grande résistance aux desseins de son fidèle serviteur et mit tout en œuvre pour le dissuader. Mais enfin, vaincu par les prières d'Hermeland et craignant d'attirer sur lui les châtiments du ciel s'il s'opposait plus longtemps à la vocation du jeune homme, il lui permit de se retirer.

HERMELAND ENTRE A L'ABBAYE DE FONTENELLE, EN NORMANDIE — IL EST ORDONNÉ PRÊTRE PAR SAINT OUEN

Notre Saint, au comble de ses vœux, prit congé du roi et de la cour et se rendit au monastère de Fontenelle, en Normandie, dont le vénérable Lambert était alors Abbé. Il y fut reçu avec une grande joie et commença immédiatement son noviciat.

Il s'appliqua avec une si grande ardeur à la pratique des vertus, qu'il surpassa bientôt tous les religieux, même ceux qui avaient blanchi sous la discipline du cloître. Au bout d'une année, il fut admis à prononcer ses vœux.

Les historiens nous retracent ainsi le tableau de ses vertus : « Sa charité était fervente, sa foi et son obéissance admirables, son espérance ferme, son oraison continuelle, sa patience invincible. Il était discret dans ses abstinences, constant dans ses veilles, exact en toutes les observances régulières; en un mot, il était si parfaitement orné de toutes les vertus qu'il paraissait comme un astre entre tous ses confrères. »

Le saint abbé Lambert remerciait le Seigneur de lui avoir donné pour disciple un homme qu'il pouvait déjà respecter comme son maître. Aussi le fit-il ordonner prêtre par l'archevêque saint Ouen. Il estimait avec raison qu'un religieux d'un si rare mérite ne pouvait qu'être une lumière au milieu de ses Frères et un ornement pour le monastère. En effet, Hermeland s'acquitta si dignement des fonctions sacerdotales qu'en offrant chaque jour le Saint Sacrifice, il se rendait lui-même une hostie vivante par ses macérations continuelles.

HERMELAND FONDE UN MONASTÈRE DANS LE DIOCÈSE DE NANTES

Pendant qu'Hermeland édifiait ainsi le monastère de Fontenelle par ses vertus, saint Pascaire gouvernait l'église de Nantes. Ce saint évêque, prêchant un jour à son clergé et à son peuple, leur parla de l'état monastique, regrettant beaucoup que son diocèse ne possédât pas un monastère dont les religieux confirmeraient par leur sainteté et les bons exemples de leur vie, les vérités qu'il enseignait de vive voix. Alors, ses auditeurs, enflammés du même désir, supplièrent leur pieux évêque d'appeler quelques religieux. « Nous avons confiance, disaient-ils, que leur présence nous excitera à la piété, et que leurs prières nous seront d'un grand secours. »

Pascaire envoya donc une députation à l'abbaye de Fontenelle. Le vénérable abbé Lambert, ayant agréé ses propositions, appela saint Hermeland :

« Très cher frère, lui dit-il, votre absence me causera un grand chagrin; cependant, j'ai l'intention de vous envoyer à l'évêque Pascaire avec douze religieux dont vous serez le supérieur. Vous fonderez un monastère selon ses désirs. Mais, cependant, je ne veux rien arrêter définitivement avant d'avoir obtenu votre consentement. »

Alors, notre Saint fit cette admirable réponse : « Mon père, je vous supplie, ne cherchez pas ici ma volonté, que j'ai absolument abandonnée à votre bon plaisir, j'irai partout où vous m'enverrez, d'aussi bon cœur que si Dieu même me commandait de sa propre bouche d'y aller. »

Touché de cette prompte obéissance, le vénérable Abbé bénit Hermeland et les religieux désignés pour l'accompagner. « Allez, leur dit-il, sous la garde de la Sainte Trinité. Qu'elle bénisse vos travaux en les rendant féconds pour le salut des âmes. Gardez votre règle avec une invincible constance et vous mériterez ainsi la couronne éternelle.

Hermeland partit donc de Fontenelle en compagnie des envoyés de Pascaire et arriva en peu de jours à Nantes.

A son arrivée dans cette ville, il entra avec ses compagnons dans la cathédrale des bienheureux apôtres Pierre et Paul, afin de remercier le Seigneur d'avoir béni leur voyage. Ils y furent reçus sous le porche par Pascaire lui-même, avec la même joie qu'il eût reçu des anges du ciel.

Hermeland lui réitéra la demande déjà exposée par son Abbé, touchant l'exemption de la juridiction de l'Ordinaire et il ajouta : « Si votre sainteté consent aux désirs de notre Abbé, nous nous efforcerons de tout notre pouvoir d'exécuter vos ordres. Mais, si vous ne jugiez pas à propos de nous accorder cette exemption, nous retournerions à notre monastère, sans aucun mécontentement.

— Personne plus que moi, répondit l'évêque, ne désire établir solidement l'œuvre que nous entreprenons, et non seulement je satisfais à la

demande de votre vénérable Abbé, mais je laisse à votre sagesse le soin de déterminer la manière de l'accomplir.

— Demain, répondit Hermeland, je vous dirai nos intentions. »

HERMELAND CHOISIT L'ILE D'AINDRE POUR CONSTRUIRE SON MONASTÈRE

Le lendemain, aux premiers rayons de l'aurore, Hermeland, après avoir prié, vint trouver Pascaire.

« Faites-nous préparer un bateau, lui dit-il, nous visiterons le littoral de la Loire, afin de trouver un lieu favorable à l'établissement de notre monastère.

— Il est inutile de vous fatiguer en recherches, lui dit l'évêque, il y a à l'embouchure de la Loire, à trois milles de cette ville, quelques îles où vous trouverez une retraite sûre et agréable. »

Ayant donc fait préparer un bateau, Hermeland y monta et, peu après, aborda à la plus grande de ces îles. Elle avait environ une lieue et demie d'étendue et n'était habitée que par des bergers. De magnifiques pâturages, entourés d'une belle forêt, faisaient de cette île un lieu favorable au silence et à la retraite.

Hermeland jugea ce lieu d'autant plus propre à la vie religieuse que les séculiers n'en pouvaient approcher facilement qu'à la faveur des bateaux, quand la mer était haute.

Auprès de cette île, il en vit une autre, de même forme, mais plus petite, qu'il appela Antricinum, ou petit antre; on la nomme aujourd'hui Aindrette. Il s'y trouvait une très petite église, avec un oratoire dédié à saint Martin.

De retour auprès de Pascaire : « Je n'ai trouvé, lui dit-il, de lieu plus favorable à l'établissement d'un monastère que celui que j'ai vu aujourd'hui dans ces îles.

— Dieu soit loué, répondit l'évêque, de vous avoir envoyé ici travailler au salut des âmes et de vous avoir indiqué ce lieu. »

Ils passèrent tout le jour à tracer les plans du nouveau monastère, et dans des entretiens spirituels. Après s'être réconfortés et avoir pris un court repos, ils passèrent le reste de la nuit à chanter les louanges de Dieu.

Le lendemain, Hermeland, désireux de ne mettre aucun retard dans l'établissement de son monastère, demanda la bénédiction de Pascaire et la permission de rentrer immédiatement dans l'île.

L'évêque y consentit et lui dit : « Dieu bénisse vos travaux. Quant aux dépenses nécessitées par la construction, j'y pourvoirai, et nos ouvriers sont à votre disposition. »

Hermeland partit donc et se mit aussitôt à l'œuvre. En peu de temps, les bâtiments claustraux furent construits. Il éleva aussi deux églises, que l'évêque Pascaire consacra ensuite, l'une sous le nom du Prince des Apôtres, et l'autre sous celui de saint Paul, son coopérateur dans la prédication de l'Evangile.

Selon sa promesse, Pascaire accorda au nouveau monastère le privilège de l'exemption, et le roi Childebert III s'engagea à le faire respecter. Ce prince prit l'abbaye et toutes ses dépendances sous sa royale protection, et en envoya des lettres patentes au bienheureux Hermeland.

Le spectacle de la vie des moines fut comme une salutaire prédication pour tout le pays. Il sortait de cette maison de Dieu un parfum de sainteté qui se répandit dans la contrée.

Plusieurs se mirent à mener une vie plus pieuse dans le monde; d'autres eurent le courage d'imiter pleinement les bons religieux; ils méprisèrent les délices et les grandeurs du siècle pour embrasser les humiliations de la croix sous l'habit monastique. Les familles elles-mêmes voulurent confier leurs enfants au monastère, afin qu'ils y fussent élevés dans la science et dans la vertu. Tous bénissaient le Seigneur d'avoir envoyé ces anges de la terre pour bannir de la province l'ignorance des salutaires enseignements de l'Evangile.

HERMELAND VOIT MONTER AU CIEL L'AME DE SAINT MAURONT

Le saint Abbé n'accordait au sommeil qu'un temps fort court et passait le reste de la nuit dans la méditation et la prière.

Une nuit, pendant qu'Hermeland vaquait ainsi à l'oraison dans l'église de Saint-Pierre, il vit l'âme de saint Mauront, premier Abbé de Saint-Florent-le-Vieux, distant de son monastère de plus de dix lieues. Elle montait au ciel portée par des anges. Après une longue contemplation, il en donna avis à ses Frères qui, tous, se mirent en prières. Ils reconnurent ensuite la vérité de la révélation par le rapport de sa date avec le décès de ce saint personnage.

Il vit aussi monter au ciel l'âme d'un de ses disciples qu'il avait envoyé en Aquitaine, pour y gouverner un autre monastère, dont il avait pareillement la direction et qui était éloigné du sien au moins de quarante lieues.

Il en avertit aussitôt ses religieux et leur recommanda de prier pour le défunt. Tous obéirent, mais quelques jeunes Frères moins croyants se mirent à penser en eux-mêmes que leur Abbé, déjà vieux, se pouvait bien tromper en cela. Or, saint Hermeland, éclairé par la même lumière qui lui avait fait voir cette âme s'envoler au ciel, découvrit leurs secrètes pensées et leur fit de sévères reproches sur leur peu de foi.

MIRACLES DE SAINT HERMELAND

Saint Hermeland gouvernait son monastère avec un soin et une vigilance incomparables. Son zèle et sa prudence s'exerçaient dans la conduite du temporel. Mais c'est surtout dans la direction spirituelle de ses religieux qu'il excellait. Il leur consacrait tout le temps de la journée pour les instruire dans les devoirs de leur sainte vocation et les conduire vers les sommets de la perfection. Il ne se réservait pour lui que la nuit.

Pour se soustraire à l'affluence des séculiers qui, sous prétexte d'apporter des aumônes au couvent, lui rendaient de trop fréquentes visites, il se retirait souvent, particulièrement durant le Carême, dans l'île d'Aindrette, avec quelques-uns de ses Frères.

Là, il s'appliquait avec un redoublement de ferveur au recueillement d'esprit et à la mortification du corps, par le moyen des abstinences et des autres austérités. C'est ainsi qu'il se préparait à s'offrir lui-même comme une hostie vivante au Père éternel, au saint jour de Pâques.

Pendant ces retraites, il arriva un jour que, se promenant avec ses religieux sur le bord du rivage, afin de se reposer de ses longues oraisons, l'un d'eux vint à parler d'un poisson appelé lamproie, qu'il avait vu chez l'évêque de Nantes. Le Bienheureux lui dit : « Pensez-vous que le Dieu tout-puissant ne puisse vous en donner ici un semblable ? »

Ces paroles étaient à peine prononcées qu'une lamproie s'élança de l'eau et vint se jeter sur le sable.

Le Saint remercia Dieu de ce présent et dit au religieux : « Prenez, mon fils, ce poisson et faites-en trois parts. » Il en garda une et envoya les deux autres à son monastère. C'était fort peu de chose ; mais, par une admirable multiplication, il y en eut pour toute la communauté qui était très nombreuse.

Mais ce n'est pas la seule action miraculeuse opérée par saint Hermeland. Une nuit qu'il se rendait pour prier à l'église du monastère, le vent éteignit la lampe qui l'éclairait. Le Frère qui la portait faisait de vains efforts pour la rallumer, mais le Saint y réussit par un simple signe de croix et le vent n'eut plus le pouvoir de l'éteindre jusqu'à ce qu'il fût arrivé au lieu où elle le devait conduire.

Une autre fois, le comte de Nantes et de Rennes, nommé Agathée, eut des doutes sur la sainteté d'Hermeland et, voulant la mettre à l'épreuve, il se rendit auprès de lui.

Le Saint le reçut avec une grande bonté et l'exhorta à entrer dans la pratique d'une vie plus chrétienne. Il lui offrit ensuite un peu de vin. Le comte avait à peine pris la moitié de son verre qu'Hermeland, par un signe de croix, le remplit de nouveau. Agathée, stupéfait, se jeta en tremblant à ses pieds, lui demanda pardon de son soupçon, et lui promit d'être docile à ses instructions.

Dans un voyage qu'il fit à Coutances, en Normandie, un riche habitant de cette ville, nommé Launé, lui offrit l'hospitalité ainsi qu'à ses disciples. Le Saint accepta. Son hôte, plein de joie, invita ses amis auxquels vinrent s'adjoindre des pauvres et des voyageurs. Mais, pour tant d'invités, il n'y avait qu'une pinte de vin. Il en fit servir néanmoins et, par un prodige admirable, tous burent abondamment sans que la provision diminuât. Il se trouva même qu'après le repas, il y en avait davantage qu'auparavant. Aussi, disait-on dans le pays, qu'on ne pouvait rien donner à ce grand serviteur de Dieu sans qu'aussitôt, la récompense ne fût reçue, même dès cette vie.

Mais, si on ne perdait rien en donnant au saint Abbé, on ne gagnait rien non plus à lui dérober quelque chose. Profitant des premières ténèbres de la nuit, un paysan réussit à voler quelques bœufs du monastère. Il s'enfuit rapidement avec son butin et marcha jusqu'au jour; il se croyait bien loin, quand, aux rayons de l'aurore, il s'aperçut qu'il était à la porte du monastère. Effrayé du prodige, et sans doute aussi aperçu par les moines, il rendit les animaux.

Un autre avait coupé une partie de la housse du cheval d'Hermeland, il fut aussitôt saisi d'un si grand feu dans tout le corps que, se sentant brûler tout vif, il fut obligé d'implorer le secours du Saint avec des cris affreux. Hermeland le guérit par sa prière, lui donna une large aumône et le renvoya en paix.

HERMELAND SE DÉMET DE SA CHARGE

Tant de faveurs du ciel étaient de puissants motifs pour Hermeland de redoubler de ferveur et d'avancer avec courage vers les sommets de la perfection. Il y travaillait avec une ardeur infatigable. Il connut par révélation sa fin prochaine. Afin de s'y disposer avec plus de calme, il se démit de lui-même de la charge de supérieur et donna pouvoir aux religieux d'en élire un autre à sa place. Il prit ensuite quatre de ses disciples et se retira dans un petit ermitage dédié à saint Léger, qu'il avait fait bâtir à quelque distance de son monastère, du côté de l'Orient. Son désir était d'y passer le reste de ses jours dans une plus parfaite union avec Dieu.

Les religieux, privés de leur saint Abbé, élurent Adalfrède pour lui succéder. Mais celui-ci changea bientôt sa dignité en tyrannie. Rempli de l'esprit d'orgueil, il s'appropria les biens du monastère et maltraita ses Frères. Hermeland, averti, lui dit de se corriger, s'il ne voulait éprouver bientôt les effets de la colère d'un Dieu vengeur.

Adalfrède, aveuglé par l'avarice, ne tint nul compte des avis de son saint prédécesseur et continua à persécuter ses religieux.

« Ne dites rien, dit alors Hermeland à ses Frères désolés, un peu de patience et vous le verrez bientôt puni de ses crimes. »

La vengeance divine, en effet, éclata foudroyante sur le coupable. Au bout de trois jours, l'indigne Abbé eut une vision effrayante dans laquelle il sembla que le serviteur de Dieu le frappait d'un coup de bâton, et aussitôt un feu brûlant lui dévora les entrailles. Il mourut dans d'affreuses douleurs et perdit ainsi tout ensemble la vie et les biens qu'il avait si indignement administrés.

Après la mort d'Adalfrède, tous les religieux supplièrent leur saint Abbé de leur nommer lui-même un supérieur qui fût selon le cœur de Dieu et le sien.

Hermeland y consentit et leur donna un religieux nommé Douat, qu'il avait lui-même élevé dès sa jeunesse, dans la vertu et dans les bonnes mœurs.

MORT D'HERMELAND

L'heure du repos allait sonner pour le saint moine. Il en eut révélation et l'annonça lui-même à ses disciples. Ceux-ci, connaissant son esprit de prophétie, se réunirent autour de lui au jour fixé et le supplièrent de ne pas les oublier quand il serait entré dans la gloire.

Hermeland les exhorta tous avec des accents enflammés par l'amour de Dieu, à persévérer constamment dans leur sainte vocation et leur donna sa dernière bénédiction. Il reçut ensuite les divins sacrements de l'Eglise et rendit sa belle âme au Dieu qu'il avait si bien servi sans aucune apparence de douleur, comme si son corps, qui avait toujours été si pur, eût été exempt de souffrir l'agonie de la mort.

Il fut enseveli dans l'église de Saint-Paul, auprès de l'oratoire de saint Vandrille, premier Abbé de Fontenelle. Dieu honora son tombeau de l'éclat des miracles.

Quelques années après, il apparut à un vénérable religieux nommé Sadravert et lui commanda de dire à l'Abbé de transférer son corps en l'église de Saint-Pierre. Cette translation fut signalée par de grands prodiges. L'église fut embaumée pendant huit jours des plus suaves parfums. Tant il est vrai que le juste est pour le monde pendant sa vie et après sa mort un parfum qui embaume, console et sanctifie.

Au IX^e^ siècle, pour soustraire ces reliques aux ravages des Normands, on les porta à Beaulieu, en Touraine, puis au château de Loches. De nos jours, la ville de Nantes en a reçu une partie notable.

NOTRE-DAME DE MAYLIS

PATRONNE DE LA CHALOSSE (LANDES)

Fête le 25 mars.

La Vierge et le sanctuaire de Maylis.

LA CHALOSSE

Entre les rives de l'Adour et les confins du Béarn s'étend une des plus riantes et des plus fertiles contrées de France : la Chalosse. On y rencontre, à chaque pas, des sites gracieux, des horizons variés, des vues pittoresques. Le sol, coupé de coteaux, de vallons et de plaines, est tour à tour tapissé de vignes, émaillé de prairies, ombragé de forêts, baigné de fontaines, arrosé de rivières, couronné de moissons. Des chaînes de collines, pêle-mêle rangées, s'élèvent, s'abaissent, courent en longues lignes. L'azur des mers, les forêts des Landes, les crêtes immobiles et neigeuses des Pyrénées servent d'encadrement à cette poétique région.....

NOTRE-DAME DE MAYLIS

Au centre de ce délicieux panorama, sur la cime d'un mamelon isolé, la Vierge de Maylis a posé son pied virginal. C'est là que, de temps immémorial, elle répand ses faveurs et attire les foules par ses bienfaits. Le ciel bleu semble servir de pavillon à la gracieuse Madone; les

sinueuses vallées sont comme les plis de son manteau; çà et là, des églises aux flèches hardies, qui s'élancent du sommet des coteaux ou se détachent sur le fond des vallées, apparaissent comme les radieux satellites de la Reine de la Chalosse. Avec Notre-Dame de Buglose et saint Vincent de Paul, Notre-Dame de Maylis forme une glorieuse trilogie, dont les Landes peuvent à bon droit s'enorgueillir.

SON NOM, SON ANTIQUITÉ

Maylis signifie, dans le langage du pays, *Mère des Lis*. Quel nom plein de charmes! Marie Immaculée donnant au monde le *Lis divin*, et faisant germer, dans les cœurs les lis de l'innocence! Cela évoque je ne sais quoi de plus doux, de plus frais, de plus suave, de plus poétique, de plus pur, de plus virginal : un resplendissement de blancheur, avec une odeur de parfums célestes! Mère des Lis!

Aucun document précis ne nous révèle les commencements du pèlerinage de Maylis; mais il est certain que son origine remonte à une antiquité très reculée : l'ancienne église, dont on voit encore les ruines, a été plusieurs fois détruite et rebâtie; il y a des restes d'architecture ogivale qui sont manifestement du XIVe siècle; mais certaines constructions massives ne permettent pas de douter que l'édifice primitif ne fût une chapelle romane de la seconde moitié du XIe siècle. C'est peut-être à cette époque aussi qu'il faut faire remonter une petite statue en bois, très curieuse, trouvée dans la vieille église, et qui porte bien le cachet de l'art espagnol. Quoi qu'il en soit, voici comment, selon toute probabilité, le culte de Notre-Dame des Lis fut mis en honneur dans la Chalosse, vers la fin du XIe siècle.

LA LÉGENDE ESPAGNOLE ET L'ORDRE DU LIS

C'était en 1043. La discorde régnait entre don Ramire, roi d'Aragon, et don Garcie, roi de Navarre. Or, un jour, raconte M. de Belzunce, dans sa belle *Histoire des Basques*, don Garcie se promenait à cheval, seul, aux environs de Najera. Tandis qu'il chevauchait, une perdrix se leva tout près de lui, lorsqu'un vautour, qui vint à paraître subitement, lui donna la chasse. La perdrix traversa à tire d'aile la rivière de Najerilla, son ennemi la poursuivant de près. Au moment d'être prise, elle entra dans un épais fourré. Le roi, poussé par une force mystérieuse autant que par son amour pour la chasse, passa la rivière à gué, et s'avança vers le roc couvert de halliers, dans lesquels avaient pénétré la perdrix et son ennemi mortel. Il se fraya un passage à l'aide de son épée, et découvrit bientôt l'ouverture d'une grotte ignorée. Descendu de cheval, il y entra et fut frappé d'étonnement et de saint respect, à la vue d'une statue de la Vierge, tenant l'Enfant Jésus dans ses bras. Elle était posée sur un autel grossièrement fait, à côté d'un vase de terre garni de lis. Ce qui pénétra le roi d'une plus grande surprise encore, ce fut l'aspect du vautour et de la perdrix, réfugiés tous deux au pied de la statue, l'un à côté de l'autre, sans crainte et sans méfiance, comme si leur naturel avait toujours sympathisé. Le prince vit, dans ce fait, le miraculeux symbole de la paix réclamée par l'Immaculée Marie pour le triomphe de l'Espagne sur les Maures.

Il fit construire sur cet emplacement, en l'honneur de la Mère de Dieu, un monastère de Bénédictins, qui existe encore sous le nom de *Santa-Maria la Réal* de Najeura. Il fonda aussi un Ordre de chevalerie dont les insignes étaient un collier d'or, tout garni de fleurs de lis en argent. Cet Ordre fut consacré à la Vierge Marie et mis sous sa protection. Le roi s'en décora, ainsi que les infants, ses fils, et les principaux de l'État. Vers la fin de l'année, don Garcie se réconcilia avec don Ramire, et le nomma chevalier de l'Ordre du Lis. C'est de cette époque que date, en Espagne, l'usage de représenter l'Ange saluant la Vierge, avec un vase rempli de fleurs de lis auprès d'eux.....

NOTRE-DAME DES LIS EN GASCOGNE

Une sœur de don Garcie était mariée au duc de Gascogne, Guillaume Sanche. Elle s'appelait Urraca, et fut une insigne bienfaitrice du monastère de Saint-Sever, dont son mari avait été le restaurateur. Elle mourut en 1041; mais, selon toute vraisemblance, ses fils et ses petits-fils étaient chevaliers de l'Ordre de Notre-Dame des Lis; et, comme ils étaient maîtres de toute la contrée, n'est-il pas naturel de croire qu'ils furent les fondateurs du pèlerinage chalossais, en élevant la primitive chapelle romane sous le vocable de Notre-Dame des Lis ou de Maylis? En l'absence de tout document positif, il y a là du moins un singulier rapprochement, et une coïncidence qui mérite d'attirer l'attention et les recherches des érudits.

NOUVELLE IMPULSION

A la fin du XIVe siècle, Ferdinand, infant de Castille, qui fut plus tard roi d'Aragon, et son fils, don Juan, qui devint roi de Navarre, se firent les zélés propagateurs de l'Ordre du Lis. Ils le restaurèrent sur des bases plus solides, et nommèrent un nombre considérable de chevaliers..... Vers cette époque, les Foix de Candalle étant entrés dans la famille des barons de Doazit, un de leurs descendants, Gaston de Foix, comte de Candalle, épousa la petite-fille de don Juan, roi de Navarre. Cette alliance remit en honneur, dans le pays, l'Ordre du Lis, un peu oublié, et le pèlerinage de Notre-Dame de Maylis reçut une nouvelle impulsion. La chapelle romane primitive fut remplacée par une église ogivale dont il reste encore de précieux vestiges, et le pèlerinage vit alors se lever des jours glorieux. Des documents du XVIIe siècle, d'accord avec les traditions immémoriales de tout le pays, parlent de la célébrité de la sainte chapelle de Maylis dans les siècles précédents, du concours des peuples qui y venaient de tous les diocèses voisins et des grâces extraordinaires qui récompensaient la foi des pèlerins.

DESTRUCTION ET RUINES

Malheureusement, en l'année 1570, après les massacres d'Orthez, les bandes protestantes, victorieuses, se répandirent, comme un torrent dévastateur, sur les diocèses d'Aire et de Dax. Comme l'église de Buglose, la chapelle de Maylis tomba sous le coup des hérétiques et le pieux sanctuaire fut délaissé pendant plusieurs années.

RESTAURATION DU PÈLERINAGE

Mais Dieu suscita bientôt un homme pour réveiller la foi des peuples et ramener la Chalosse aux pieds de la Vierge des Lis. C'était un saint prêtre, nommé *Hugues Dufaur* : il peut être considéré comme le restaurateur du pèlerinage de Maylis. Il releva la chapelle de ses ruines et travailla avec autant de zèle que de bonheur au

rétablissement de l'antique dévotion. L'évêque d'Aire, Mgr Bernard de Sariac, voulut s'associer de son mieux à cette belle entreprise. Un appel fut adressé au sentiment religieux des populations; tous les échos de la Chalosse en furent ébranlés; les pèlerins vinrent en foule; la piété multiplia les dons. Les murailles de la chapelle furent réédifiées, son enceinte élargie, une seconde nef ajoutée à la première. Notre-Dame de Maylis rentrait ainsi en possession de son temple, et les fidèles purent l'invoquer aux mêmes lieux où tant de générations étaient venues tour à tour chercher un abri tutélaire.

CONFRÉRIE DE LA DOCTRINE CHRÉTIENNE

L'élan était donné; les peuples reprenaient avec joie le chemin de Maylis. Le 21 septembre 1660, Mgr Bernard de Sariac se rendit à Maylis, pour procéder à l'examen canonique du culte rendu à Notre-Dame. Il y tint une sorte de lit de justice, des assises solennelles, où figuraient, à côté de Mgr de Sariac, évêque d'Aire, Mgr Guillaume Le Boux, évêque de Dax, le Mis de Poyanne, les seigneurs du voisinage et une foule de pèlerins venus de toutes parts. Cette information juridique eut pour résultat la constatation des caractères surnaturels et divins attachés au pèlerinage de Maylis. Voulant seconder les vues de la Providence, Mgr de Sariac se mit à l'œuvre.

Pour jeter les fondements d'une dévotion permanente et les bases d'un culte impérissable, il institua, grâce à la générosité de M. de Candalle de Foix, baron de Doazit et seigneur de Maylis, un corps de chapelains-missionnaires, dont M. Hugues Dufaur fut nommé le supérieur.

Mais l'œuvre importante fut l'érection, à Maylis, de la confrérie de la doctrine chrétienne. Elle avait pour but de répandre dans toutes les classes de la société la connaissance de la religion, Mgr de Sariac lui donna les plus sages règlements et l'affilia à l'archiconfrérie établie à Rome. Combien serait opportune la résurrection de cette confrérie!

AGE D'OR

Ce foyer d'apostolat établi à Maylis exerça une salutaire influence sur tout le pays. Les nombreuses indulgences attachées à la confrérie, la solennité de son institution à Maylis, sa promulgation dans toutes les églises du diocèse, le zèle des confrères, les exhortations des pasteurs, amenèrent dans les rangs de l'association une foule innombrable de fidèles dont la pensée, le cœur et la prière se tournaient naturellement vers la sainte chapelle. Notre-Dame de Maylis devint le centre religieux non seulement de la Chalosse, mais encore de tout le diocèse d'Aire; on y accourait même de tous les points de la province; chaque jour, on distribuait à une foule avide, le pain de la parole de Dieu; chaque soir, le chant des litanies réunissait aux pieds de Notre-Dame une communauté fervente. Des conversions s'y opéraient sous le regard de Marie, Refuge des pécheurs; les douleurs humaines trouvaient un adoucissement auprès de la Consolatrice des affligés; celle qui est le Salut des infirmes récompenserait souvent par des guérisons miraculeuses la foi des pèlerins.

Mais Notre-Dame de Maylis était regardée surtout comme la sauvegarde du pays chalossais. Dans les calamités publiques, les populations se réfugiaient à l'ombre de son autel. Elles ont gardé le souvenir d'une grêle terrible qui écrasa la Chalosse, le 13 juin de l'année 1704. Les esprits consternés virent dans ce fléau un signe de la colère du ciel, et, pour en conjurer le retour, ils pensèrent qu'il n'y avait pas de moyen plus assuré que de consacrer le pays tout entier à la Vierge des Lis. C'est pourquoi les paroisses de toute la région formèrent le vœu d'aller tous les ans en procession à Notre-Dame de Maylis.

C'est ainsi que la sainte chapelle devint, après les jours de sa renaissance, une source abondante de grâces, la gloire de la Chalosse et la cause de sa joie.

NOUVEAUX DÉSASTRES

Le XVIIIe siècle touchait à sa fin; le souffle de l'incrédulité avait refroidi la charité dans les âmes; des doctrines subversives de tout ordre, moral et religieux, avaient sapé toutes les bases des sociétés humaines et préparé ce vaste bouleversement où allaient périr toutes les institutions du passé. Les pèlerinages avaient cessé, la chapelle était déserte; le silence régnait de nouveau sur la sainte colline; puis là, comme partout, la Révolution passa, entassant les ruines. Les institutions de Notre-Dame disparurent dans la tourmente; ses domaines furent confisqués, ses trésors anéantis, ses chapelains dispersés. A la restauration du culte, la chapelle de Maylis devint l'obscure annexe de la paroisse de Larbey.

NOUVELLE RÉSURRECTION

Une nouvelle ère commença pour Notre-Dame de Maylis, en 1847, époque de son érection en succursale. La sainte chapelle, reprenant sa vie propre, fut desservie par un prêtre chargé de renouer la chaîne des traditions; les paroisses du voisinage reprirent processionnellement le chemin de Notre-Dame de Maylis; mais tout était à créer : il ne restait que des ruines. C'est Mgr Epivent, évêque d'Aire, qui, en 1864, conçut le généreux dessein de rendre à Notre-Dame de Maylis son sanctuaire, son pèlerinage, son établissement de missionnaires. Dans un mandement gracieux et poétique, comme la Vierge des Lis dont il voulait reconstruire la chapelle, il parla à ses diocésains de la Madone chalossaise, et se faisant pour elle mendiant volontaire, il sollicita, dans ses tournées pastorales, les dons des fidèles landais. Il fut aidé par un prêtre plein de foi et de zèle, qui amassa des ressources, paya de sa personne, et, par sa générosité non moins que par ses travaux, prépara l'avenir.....

En devenant la succursale de Buglose, Maylis ne tarda pas à prospérer. Une grande et magnifique église gothique fut bâtie, non loin de la vieille chapelle en ruines..... A côté de l'église se dresse un vaste et superbe monastère, servant à la fois de maison pour les missionnaires et de refuge pour les invalides du clergé diocésain. Les religieuses de Saint-Joseph, vouées à l'éducation des petites filles et au soin des malades, sont venues se grouper à l'ombre du sanctuaire aimé de Notre-Dame de Maylis.

LA STATUE DE NOTRE-DAME DE MAYLIS

Dans une belle église ogivale où l'architecte semble avoir voulu reproduire un immense lis et dont on admire la pureté des lignes, la voûte élancée, les piliers aux élégantes colonnettes au fond du sanctuaire, dont les murailles sont tapissées de lis; au-dessus de l'autel, orné de lis; dans la blancheur et le resplendissement des lis, Notre-Dame apparaît, souriante et douce, Mère parée de grâce et de virginité. La statue en bois, artistement sculptée, et fleurdelisée avec

goût, n'est que la traduction, faite par le ciseau, du verset d'Isaïe : *Une tige sortira du tronc de Jessé et une fleur poussera sur sa racine!* Sur un tronc noueux, image de Jessé, le sculpteur a placé Marie, la tige virginale; de la racine du tronc s'élève un rejeton qui se couvre de fleurs de lis. Sortant du milieu de ces fleurs qu'il touche à peine du bout de son pied, l'Enfant Jésus s'élance ouvrant les bras, et Marie le reçoit dans ses mains maternelles, comme pour présenter au monde le Lis divin : *Maylis, la Mère du Lis!*.....

ÉPANOUISSEMENT PROVIDENTIEL

Sous les auspices de Mgr Delannoy, dont l'initiative et la générosité ont tracé, dans le diocèse d'Aire et de Dax, un si glorieux sillon, Notre-Dame de Maylis a retrouvé son antique gloire. L'institution récente de deux fêtes particulières a surtout contribué à populariser son culte. En cette époque, troublée par les tempêtes sociales, où la Sainte Eglise nous presse d'aller au peuple, les missionnaires de Maylis se sont souvenus que Marie est *la Fleur des champs et le Lis des vallées* et qu'elle a ses bras étendus, l'un pour protéger les champs et les travaux de la terre, l'autre pour défendre les cœurs et les sentiments délicats. Ils convient, chaque année, au printemps, les agriculteurs à la *fête des Champs*, et, en été, la jeunesse à la *fête des Lis*. Qui ne voit la providentielle opportunité de ce culte? Et puisqu'il y a dans tous les coins de la France quelque sanctuaire de la Vierge, et autour de ces sanctuaires, des agriculteurs qui souffrent et une jeunesse exposée à se perdre, pourquoi les Landais ne trouveraient-ils pas des imitateurs? On voudra bien nous permettre quelques détails.

LA FÊTE DES CHAMPS

La fête des champs a pour but :

1° *De retenir les laboureurs dans les campagnes*, en leur faisant aimer la vie des champs et en leur enseignant les moyens pratiques d'améliorer leur situation.

2° *De rendre les laboureurs plus chrétiens*, en leur montrant dans les préceptes de l'Evangile et dans la pratique de la religion la base de la paix publique et la vraie solution de la question sociale.

3° De rattacher les laboureurs au pèlerinage de Maylis, en proclamant Notre-Dame de Maylis Reine des champs et Protectrice de l'agriculture.

On convoque spécialement à cette fête les Sociétés d'hommes, les Syndicats agricoles, les membres des Caisses rurales. La nef principale est exclusivement réservée aux hommes. On dresse au dehors le monument de l'agriculture sur lequel sont exposés les instruments de labourage. Le matin, procession du Très Saint-Sacrement et manifestation eucharistique. Le soir, procession des agriculteurs, où les diverses Sociétés marchent à la suite de leurs bannières. Consécration de la terre et des laboureurs à Notre-Dame de Maylis. En dehors de l'église, conseils pratiques pour la fondation des Syndicats agricoles et des Caisses rurales.

LA FÊTE DES LIS

La fête des Lis a pour but :

1° De saluer, en Notre-Dame de Maylis, la Vierge sans tache, la Mère toute pure, le Lis de la vallée.

2° D'appeler sur les habitants de la Chalosse, en particulier sur la jeunesse, la protection de Celle qui est la gardienne de l'innocence, le modèle et le soutien de l'angélique vertu.

3° De réveiller dans la jeunesse le désir de la pureté et les résolutions généreuses.

On convoque spécialement à cette fête les petites filles, qui sont habillées de blanc; les jeunes personnes, qui se revêtent d'un voile blanc et portent un lis à la main; les Enfants de Marie, qui portent en outre leur ruban et leur médaille; les Congrégations paroissiales, qui se présentent avec leurs bannières. La nef principale leur est exclusivement réservée. Le matin, communions et manifestation eucharistique. Le soir, grande procession des lis; consécration de la jeunesse chalossaise; offrande des lis. Les Congrégations paroissiales de la Chalosse sont groupées en un pieux syndicat, sous la protection de Notre-Dame de Maylis, qu'elles choisissent pour leur Patronne. Chaque Congrégation fait appendre aux murs de la chapelle, sous les yeux de la Vierge des Lis, un tableau spécial où sont inscrits les noms des Enfants de Marie.

PRÉSENT ET AVENIR

Les populations de la Chalosse sont profondément attachées à Notre-Dame de Maylis. Aux jours solennels de la fête des Champs et de la fête des Lis, la vaste église gothique ne peut contenir les pèlerins accourus de toutes parts... Pendant le reste de l'année, les paroisses voisines viennent nombreuses; on voit les longues phalanges de processions couronner les hauteurs, se dérouler sur le flanc des collines, serpenter au fond des vallées, et, de tous les points de l'horizon, converger vers le sanctuaire de Maylis.....

Le culte de Notre-Dame de Maylis a une sorte d'affinité spéciale avec les maisons religieuses vouées à l'enseignement. Dans le diocèse, et au-delà même des limites du diocèse, le culte de la Vierge des Lis tend à devenir populaire parmi la jeunesse studieuse des couvents. Pour que Notre-Dame exerce une action plus bienfaisante sur la mystérieuse floraison de l'innocence dans ces jeunes âmes, quelques maisons religieuses ont voulu être représentées auprès de la Madone, par quelques lis placés dans son sanctuaire.....

La bonté et la puissance de Notre-Dame de Maylis se manifestent tous les jours en faveur des pèlerins, et des guérisons extraordinaires récompensent souvent la foi de ceux qui l'implorent.

L'avenir de ce pèlerinage dont Dieu voulait le rétablissement paraît assuré pour toujours. Comme un astre radieux qui monte à l'horizon, Notre-Dame de Maylis brille dans le ciel de la Chalosse et inonde de sa lumière pure et tranquille les maisons, les champs et les cœurs.

Salut, salut, Vierge de Maylis!

RÉBECCA, ÉPOUSE DU PATRIARCHE ISAAC

Fête le 25 mars.

Rébecca est reconnue par Éliézer pour la future épouse d'Isaac.
(Bible de Schnorr, Schulgen, Paris.)

LA MISSION D'ÉLIÉZER

— Eliézer, mon serviteur, pose ta main sous ma cuisse — c'était la manière de prêter le serment en ces temps reculés, — et jure-moi, par le Seigneur Dieu du ciel et de la terre, de ne point faire épouser à mon fils Isaac l'une des femmes chananéennes qui vivent autour de nous. Va plutôt dans la patrie où je suis né, dans ma famille, et cherche là une épouse à mon enfant.

Ainsi parlait le patriarche Abraham. Eliézer, à qui il s'adressait, jura, suivant la coutume, en posant la main sous la cuisse de son maître. C'était dire qu'il consentait, s'il manquait à sa parole, à être frappé du glaive, que les anciens appendaient à la ceinture et laissaient retomber le long de la cuisse.

— Cependant, objecta le serviteur, après qu'il eut accompli ce rite symbolique, si la jeune fille que je trouverai là-bas refuse de me suivre, devrai-je ramener votre fils au pays dont vous êtes sorti.

— Garde-toi bien de le faire, reprit vivement Abraham. Jéhovah, qui m'a ordonné de quitter la maison de mon père et de venir en cette contrée, m'a dit expressément : « Cette terre, je la donnerai à toi et à ta postérité. » Il me faut donc demeurer ici, et mes descendants suivront mon exemple. Tu n'emmèneras donc jamais mon fils Isaac. Pars. L'ange du Seigneur te conduira et te préparera les voies.

Eliézer partit avec dix chameaux, chargés de présents. De Bersabée, où était Abraham, il se rendit à la ville de Haran, où habitait Nachor. Il mit sept à huit jours pour y arriver. Chemin faisant, il se disait : « Comment reconnaîtrai-je l'épouse que le Seigneur destine au fils de mon maître ? »

Ce n'était pas la fortune ni la seule beauté corporelle qu'Abraham réclamait pour sa belle-fille, mais la beauté de l'âme et la noblesse des sentiments. Il savait que d'elle naîtrait la postérité choisie dans laquelle devait figurer un jour le Messie, et il la voulait digne de sa sublime mission.

Eliézer arriva vers le soir aux portes de Haran, et s'arrêta pour faire reposer ses chameaux, près d'un large puits.

C'était l'heure où les jeunes Syriennes, il le savait, sortaient d'ordinaire toutes ensemble pour venir puiser l'eau à la fontaine. Il attendit et fit d'abord à Dieu cette belle prière :

« Seigneur, Dieu d'Abraham mon maître, secondez-moi, je vous prie, et usez de miséricorde envers Abraham votre serviteur. Me voici près de la fontaine. Les filles des habitants de cette ville vont sortir pour puiser de l'eau. Que la jeune fille à laquelle je dirai : Inclinez votre urne, afin que je boive, et me répondra : Buvez, je donnerai aussi à boire à vos chameaux, soit celle que vous avez préparée pour être l'épouse de votre serviteur Isaac. A ce signe, je connaîtrai que vous avez fait miséricorde à mon maître. »

Sa prière était à peine achevée que le groupe des jeunes filles parut. Elles descendaient comme de coutume, l'urne sur l'épaule ou sur la tête, vers la fontaine. Eliézer s'adressa à l'une d'elles.

C'était une vierge parfaitement belle, et inconnue à tout homme, nous dit l'Ecriture. Elle s'appelait Rébecca. Elle avait rempli son urne et s'apprêtait à s'en retourner, quand l'étranger l'aborda :

— Donnez-moi un peu de l'eau que vous portez dans votre urne, afin que je boive, lui dit-il.

Elle répondit :

— Buvez, mon seigneur.

Elle fit aussitôt glisser son vase de l'épaule sur le bras, l'inclina et le présenta de cette manière à Eliézer. Puis, lorsqu'il eut bu, elle ajouta :

— Je m'en vais aussi tirer de l'eau pour vos chameaux jusqu'à ce qu'ils aient tous bu.

Et, avec autant d'empressement que de bonne grâce, elle répandit à plusieurs reprises le contenu de son vase dans les auges qui, en Orient, avoisinent souvent les puits et servent à abreuver les troupeaux.

L'étranger, silencieux, la regardait faire ; dans son cœur il remerciait Dieu, car il se voyait déjà presque exaucé.

Quand elle eut fini, il lui offrit des pendants d'oreille et des bracelets en or, et il lui demanda :

— De qui êtes-vous fille? Y a-t-il dans la maison de votre père de la place pour m'abriter?

— Je suis, dit-elle, fille de Bathuel, fils de Melcha et de Nachor, son mari. Il y a chez nous du foin et de la paille en abondance et bien de la place pour y loger.

A ces mots, Eliézer reconnut que Dieu avait favorablement accueilli sa prière. Il se trouvait, non chez des étrangers, mais chez des amis. Nachor, l'aïeul de la jeune fille, était le frère d'Abraham, son maître.

Rébecca était par conséquent de la famille d'Isaac, sa cousine, sa sœur, comme on disait alors, et l'usage de cette époque permettant de se marier dans sa propre famille pour ne point confondre entre elle les diverses tribus du peuple de Dieu, rien ne s'opposait à ce que la fille de Bathuel devînt l'épouse d'Isaac.

Ravi de la conduite du Seigneur à son égard, le vieux et fidèle serviteur se prosterna, adora, et rendit grâces. « Béni soit, s'écria-t-il, le Dieu d'Abraham mon maître, qui n'a point détourné de lui sa miséricorde et sa vérité, et qui m'a amené directement dans la maison du frère de mon maître! »

Cependant Rébecca avait regagné en toute hâte la maison paternelle. Elle eut vite raconté à sa mère tout ce qui s'était passé. Toute la famille en fut aussitôt informée.

Laban, frère de Rébecca, sortit alors et vint trouver l'étranger près de la fontaine.

— Pourquoi restez-vous dehors, s'écria-t-il d'aussi loin qu'il l'aperçut. Venez, entrez, vous qui êtes béni du Seigneur. J'ai ordonné qu'on vous ouvrît ma maison et qu'on préparât un abri pour vos chameaux. Soyez le bienvenu.

En même temps, lui passant amicalement le bras autour de la taille, il le conduisait à son logis et, sans lui adresser d'autre question, ce qui eût été contraire aux lois de cette admirable hospitalité antique, il déchargeait ses chameaux, leur donnait de la paille et du foin, et faisait apprêter de l'eau pour laver les pieds d'Eliézer et de ses compagnons.

Puis, il se mit en mesure de leur servir à manger. Eliézer l'arrêta.

— Je ne mangerai pas, dit-il, que je ne vous aie proposé ce que j'ai à vous dire.

— Parlez, lui fut-il répondu.

— Je suis serviteur d'Abraham, poursuivit Eliézer avec une sorte de fierté. Le Seigneur a comblé mon maître de bénédictions. Il lui a accordé des brebis et des bœufs, de l'or et de l'argent, des serviteurs et des servantes, des chameaux et des ânes.

Sara, la femme de mon maître, lui a donné dans sa vieillesse un fils. Il s'appelle Isaac. Mon maître lui a légué tout ce qu'il possédait.

Abraham, mon seigneur, m'a confié la mission de chercher une épouse à son fils et m'a fait jurer avec serment de ne point la choisir parmi les filles des Chananéens au milieu desquels il habite et qui sont des idolâtres, mais de la prendre parmi ses proches, dans la maison de son père.

Le Seigneur que j'ai invoqué m'a conduit ici.

Puis, il se mit à retracer le détail de son entrevue avec Rébecca et il conclut :

— Je demande donc pour Isaac la main de Rébecca. Si vous avez véritablement dessein d'être agréables à mon maître, dites-le moi. Si vous pensez autrement, faites-le moi savoir, j'irai chercher ailleurs.

— C'est Dieu qui parle par votre bouche, répondirent Laban et Bathuel. C'est visiblement la main de Dieu qui a conduit toutes choses. Nous ne saurions nous opposer à ses desseins. Voilà la jeune fille, prenez-la, partez. Elle sera l'épouse du fils de votre maître, comme l'a dit le Seigneur.

Ce furent là toutes les formalités. « Voyez-vous, dit à ce sujet saint Jean Chrysostome, avec quelles précautions ces hommes de l'antiquité choisissent une épouse à leur fils, préférant aux richesses la noblesse du cœur. Point d'actes, point de contrats, point de ces mesures ridicules d'aujourd'hui, point de clauses telles que celle-ci : Si l'épouse vient à mourir sans enfants, si telle ou telle chose arrive..... En ces temps-là, rien de pareil. On avait pour contrat, et c'était le meilleur et le plus sûr, les mœurs de la jeune fille. Point de cymbales non plus, ni de chœurs de danses. Vous vous en convaincrez lorsque vous verrez la fiancée se présenter à son fiancé (1). »

(1) Saint Jean Chrysostome, homélie XLVIII, sur *la Genèse*.

Eliézer, désormais au comble de ses vœux, se prosterna de nouveau la face contre terre et adora le Seigneur.

Puis, l'on fit joyeux festin, « l'on mangea et l'on but », dit très simplement le texte sacré. Le serviteur d'Abraham offrit, selon la coutume en ces circonstances, des cadeaux à toute la famille, des vases d'or et d'argent, de riches vêtements à Rébecca, à sa mère et à ses frères.

Ainsi se termina pour lui cette heureuse journée.

Sa mission accomplie, rien ne le retenait plus, mais il brûlait du désir de conduire à Abraham l'épouse de son fils.

Dès le lendemain matin, il dit à ses hôtes :

— Permettez-moi d'aller retrouver mon maître.

— Pas encore, s'écrièrent à la fois Laban, Bathuel et Melcha, presque effrayés d'une si prompte solution. Laissez-nous la jeune fille au moins dix jours de plus. Après quoi, nous la laisserons partir.

— Non, ne me retenez pas, dit Eliézer. Puisque le Seigneur a béni mon voyage, il vaut mieux que je m'en retourne de suite.

— Voyons ce qu'en pense Rébecca, dirent les parents.

Rébecca, appelée et interrogée, répondit :

— Je veux bien partir avec cet homme.

Sur son désir, on ne fit plus aucune résistance. Rébecca, toujours courageuse et intrépide, monta sur un chameau, accompagnée seulement de sa nourrice Débora, et partit pour le pays de Chanaan, tandis que ses parents lui répétaient ces mots d'adieu :

— Vous êtes notre sœur. Croissez en mille et mille générations. Puissent vos descendants posséder en héritage les villes de vos ennemis!

LA RENCONTRE D'ISAAC ET DE RÉBECCA

A l'heure du crépuscule, Isaac se promenait seul dans la campagne, non loin du puits appelé *Puits de celui qui vit et qui voit*, et il était plongé dans une méditation profonde, lorsque, levant les yeux, il aperçut de loin la caravane.

Rébecca le vit, et, descendant aussitôt de son chameau, elle dit à Eliézer :

— Quel est cet homme qui vient dans la campagne à notre rencontre?

Dès qu'elle sut que c'était Isaac, son futur époux, elle ramena sur sa tête son grand voile et elle s'en couvrit, en signe de respect.

Isaac conduisit Rébecca dans la maison de sa mère. Elle devint son épouse, il l'aima, et l'affection qu'il eut pour elle fut si grande qu'elle tempéra la douleur qu'il avait ressentie de la perte de sa mère Sara, morte trois ans auparavant.

Tout ce tableau emprunté à la Sainte Ecriture est ravissant de simplicité et de grandeur. La figure de celle que saint Augustin appelle en quelques endroits sainte Rébecca s'y détache dans sa délicate et exquise beauté.

Elle est le modèle des vierges. Laborieuse, elle s'en vient puiser elle-même à la fontaine l'eau dont elle a besoin; discrète, elle ne s'arrête pas à questionner l'étranger; généreuse, elle le sert au delà de ses désirs ; modeste, elle ne l'introduit pas elle-même dans la maison de son père, ce qui eût semblé malséant, mais elle informe ses parents qui se chargeront eux-mêmes des devoirs de l'hospitalité.

Vraiment, selon le mot de saint Jean Chrysostome, « tout respire en elle pudeur, sagesse et modestie ».

RÉBECCA, FIGURE DE L'ÉGLISE

Ce qui grandit encore à nos yeux le personnage de Rébecca, c'est qu'elle préfigurait dans la pensée de l'Esprit-Saint, suivant l'avis des Pères et des Docteurs, la sainte Eglise, et les anciens Pères se sont plu à voir dans l'union d'Isaac et de Rébecca l'union et l'amour du Christ et de l'Eglise, son épouse mystique.

Ce touchant symbolisme, que les esprits positifs et trop souvent étroits de certains penseurs modernes ont peine à admettre, mérite bien d'arrêter notre attention.

Abraham représente Dieu le Père.

Isaac, son fils unique, celui auquel il a tout donné, celui qu'il a conduit sur une montagne pour l'immoler, c'est Jésus-Christ, la victime du Calvaire.

Rébecca, dans cet ensemble, est la figure prophétique de l'Eglise. Elle est amenée à son époux par le chef des serviteurs, Eliézer, et par ses compagnons; ainsi l'Eglise, l'assemblée des chrétiens, est amenée au Christ par Pierre, prince des apôtres, et par ses collègues dans l'apostolat.

C'est près d'un puits que Rébecca rencontre Isaac. « Ce n'est pas, mes frères, dit saint Augustin, sans un secret dessein que les patriarches contractent mariage auprès des puits et des fontaines. Si ce fait ne s'était présenté qu'une seule fois, on pourrait dire qu'il n'a aucune signification et qu'il est l'effet du hasard. Mais Isaac rencontre près d'un puits Rébecca qu'il devait épouser. Jacob reconnaît auprès d'un puits Rachel qu'il veut prendre pour femme. Moïse rencontre également auprès d'un puits Séphora sa future épouse. Evidemment, nous devons reconnaître là quelque mystère.

» Comme ces patriarches sont tous trois des figures du Dieu Sauveur, s'ils trouvent auprès des puits les femmes qu'ils doivent épouser, c'est que le Christ devait trouver l'Eglise aux eaux du Baptême. C'est, en effet, dans ce bain salutaire que naissent les enfants de l'Eglise. »

On pourrait aisément découvrir, dans presque tous les détails du récit scripturaire, de magnifiques rapprochements entre l'épouse du Christ et celle d'Isaac.

Le peu que nous en avons dit suffit à mettre en relief la grandeur du personnage de Rébecca.

LES DEUX JUMEAUX

Isaac avait quarante ans lorsqu'il prit pour épouse Rébecca, fille de Bathuel.

Depuis lors, vingt années s'étaient écoulées dans les joies d'une union bénie de Dieu. Il jouissait d'une fortune immense.

Quelque chose cependant manquait à son bonheur. Rébecca était demeurée stérile, et les promesses de Dieu relatives à la postérité d'Abraham tardaient à s'accomplir.

Le saint patriarche prit en patience cette longue épreuve; il priait sans relâche pour que le Seigneur daignât lui envoyer un fils. Enfin Dieu se rendit à ses désirs, et Rébecca donna le jour à deux jumeaux.

Dès avant leur naissance, ces deux enfants semblèrent commencer dans le sein maternel la lutte qui devait les séparer pendant le cours de leur vie. Ils « s'entre-choquaient l'un l'autre », et Rébecca, dans sa souffrance, s'écriait : « S'il devait en être ainsi, qu'était-il besoin que je conçusse? »

Rébecca arrive en présence d'Isaac.
(Bible de Schnorr, Schulgen, Paris.)

Elle s'en vint consulter le Seigneur. Il lui fut répondu, sans doute par l'entremise du prêtre auquel elle eut recours : « Vous portez deux nations en votre sein.

» Deux peuples sortiront de vos entrailles. Ils seront divisés de sentiment. L'un de ces peuples triomphera de l'autre, et l'aîné servira le plus jeune. »

Heureuse de devenir la mère de deux grands peuples, Rébecca supporta courageusement les douleurs qu'il plut au ciel de lui envoyer.

Le premier de ses enfants qui vint au monde était roux et tout couvert de poils. On lui donna le nom d'Esaü.

Le second tenait par la main le pied de son frère, et c'est pour cela qu'il fut nommé Jacob, qui veut dire « supplantateur ». Dieu indiquait d'avance les destinées de cet enfant qui, un jour, l'emporterait sur son aîné.

Les années firent apparaître en ces deux frères des caractères tout différents. Esaü était violent, ami de la chasse, des courses à travers la campagne et des exercices corporels excessifs. Jacob était doux et simple, demeurait sous la tente avec sa mère et trouvait son plaisir dans les occupations domestiques.

Ce fut en Jacob que Rébecca mit toutes ses prédilections. C'est elle — (on le verra dans la *vie d'Isaac*, qui est comme le complément naturel de ce fascicule sur la *vie de Rébecca. N° 1099 de la Collection des Vies des Saints*) — c'est elle qui lui donnera, par un singulier stratagème, le moyen d'être l'ancêtre direct du Christ, du Messie promis à sa race.

LE PATRIARCHE ISAAC

Fête le 25 mars.

Le sacrifice d'Isaac.
(Bible de Schnorr, Schulgen, Paris.)

DÉBUTS DE LA VIE D'ISAAC

Le lecteur de nos *Vies des Saints* a pu déjà, à l'aide des biographies récemment parues d'Abraham et de Rébecca (1), se remettre en mémoire certains gracieux épisodes de la vie d'Isaac. Il nous permettra de les rappeler brièvement ici.

La naissance d'Isaac fut, on le sait, entourée de célestes bénédictions.

Sara, épouse d'Abraham, était stérile: tous deux étaient avancés en âge (Abraham avait cent ans et Sara quatre-vingts ans), quand trois anges vinrent les visiter et leur annoncèrent qu'ils auraient prochainement un fils. Sara n'osait pas y croire. Plus tard, lorsque l'enfant eut vu le jour, elle répétait encore :

« Qui eût pu penser que Sara aurait allaité un fils dans sa vieillesse? »

Sa joie fut telle qu'elle l'appela *Isaac* qui veut dire *sourire* ou *joie*, en disant : « Dieu, en me donnant un fils, m'a apporté un sujet de ris et de joie. »

L'enfant grandit. Son père l'aimait comme on aime un fils unique : c'était le fils de la promesse, celui en qui devaient être bénies toutes les nations de la terre. Aussi, quand le Seigneur eut dessein d'éprouver la foi d'Abraham, ne trouva-t-il point de sacrifice plus pénible à lui proposer que l'immolation de son cher fils.

« Abraham, Abraham, prends ce fils que tu aimes tant, ton unique, ton Isaac chéri, et va l'offrir en holocauste sur l'une des montagnes que je t'indiquerai. »

Ordre terrible pour le cœur d'un père. Nous ne redirons pas la conduite admirable du saint patriarche en cette occasion.

Mais quels furent alors les sentiments du jeune Isaac?

(1) Nos 1075 et 1098 de notre *Collection*.

Il gravissait lentement et en silence le flanc de la montagne, portant sur ses épaules le bois du sacrifice. Soudain, il s'arrêta et dit :

— Père!

Ce seul mot déchira les entrailles d'Abraham.

— Qu'y a-t-il, mon enfant?

— Père, voilà le feu et le bois, mais où est la victime à immoler? Où est la brebis pour l'holocauste?

— Dieu y pourvoira, mon enfant, dit simplement Abraham.

Isaac, satisfait de cette réponse, ne poussa pas plus loin ses questions. Cependant, arrivé au sommet de la montagne, il reconnut quelle était la victime choisie. Il se laissa lier, étendre sur le bûcher, présenta aux coups du glaive sa tête innocente. On ne sait ce qu'il faut le plus admirer ici, de la fermeté obéissante du père ou de l'héroïque docilité de l'enfant.

Comme la brebis tend la gorge à son bourreau, comme l'agneau reste muet devant celui qui le tond, Isaac n'ouvre point la bouche pour se plaindre.

A ces traits, l'on a reconnu Jésus, l'Agneau sans tache, parvenu au sommet du Calvaire et immolé pour nous.

Le sacrifice d'Isaac est, dans l'Ancien Testament, la figure prophétique la plus exacte du sacrifice de Jésus-Christ.

Dieu ne permit point que l'immolation fût consommée. Un ange arrêta le bras prêt à frapper; un bélier, embarrassé près de là dans les épines, servit de victime.

En récompense de leur fidélité, le Seigneur promit à Abraham et à Isaac des biens sans nombre.

LE PLAT DE LENTILLES

Abraham avait cent quarante ans, lorsqu'il donna Rébecca pour épouse à son fils. Eliézer la lui ramena du pays de Mésopotamie.

Isaac eut de son épouse deux jumeaux : Esaü et Jacob, et tandis que les prédilections de la mère se portaient sur Jacob, le père aima de préférence Esaü, chasseur ardent qui venait lui offrir le produit de ses chasses.

Le jour arriva où devait se confirmer le présage annoncé à Rébecca lors de son douloureux enfantement : « De ces deux enfants, le plus jeune dominera son aîné. »

Jacob faisait cuire un plat de lentilles.

Les lentilles de ces contrées étaient particulièrement succulentes si l'on en croit saint Augustin : « Celles d'Egypte, dit-il, celles d'Alexandrie surtout, sont tellement estimées qu'on les emporte jusque chez nous, comme si notre pays ne connaissait pas ce légume. »

Esaü revenait de la chasse et il mourait de faim après une journée de fatigue et de marche.

— Donne-moi à manger de ce mets roux, car je n'en puis plus, dit-il à Jacob, en lui montrant du geste les lentilles fumantes.

Jacob lui dit :

— Je le veux bien, mais vends-moi tout d'abord ton droit d'aînesse.

— Qu'à cela ne tienne, répondit Esaü. Voici que je me meurs. De quoi me servira mon droit d'aînesse?

— Jure donc de me le céder.

Sans hésiter, Esaü prêta le serment exigé. Il vendit ses privilèges de fils aîné; après quoi, dit l'Ecriture, ayant pris du pain et ce plat de lentilles, il mangea et but, et s'en alla, se mettant peu en peine des avantages qu'il avait perdus.

Cette incroyable insouciance du fils aîné d'Isaac est sévèrement jugée par les Pères et par l'apôtre saint Paul, qui appelle Esaü un *profane*, c'est-à-dire un profanateur de droits sacrés.

Tel était en effet le caractère du droit d'aînesse chez les patriarches. L'aîné des fils était destiné à devenir le chef de la famille patriarcale. Peut-être avait-il droit à une double portion d'héritage. Pour Esaü, c'était le privilège d'avoir une postérité nombreuse et puissante qui conserverait le culte du vrai Dieu, et de devenir, par suite des bénédictions promises à Abraham et à Isaac, l'un des ancêtres directs du Messie. Une solennelle bénédiction de son père mourant devait le mettre en possession de ce précieux héritage.

Il échangea tous ces biens contre un plat de lentilles. Sans aucun doute, il fut plus coupable d'avoir accepté ce marché que Jacob de le lui avoir proposé.

Hélas! Que de pauvres égarés imitent la conduite d'Esaü et sacrifient pour un plaisir de quelques instants la jouissance de biens éternels!

ISAAC A GÉRARA — MODÈLE DE PATIENCE

Une famine obligea Isaac et sa famille à se retirer au sud-est de la Palestine, à Gérara, chez Abimélech, roi des Philistins.

Abraham s'était vu jadis dans une semblable extrémité. Errants sur une terre étrangère, les patriarches semaient peu, récoltaient peu; il leur fallait cependant nourrir leurs immenses troupeaux. Quand la récolte n'était pas abondante dans le pays qu'ils habitaient, il leur fallait chercher ailleurs des approvisionnements.

La fertile Egygte était ordinairement leur lieu de refuge en ces circonstances.

Il n'en fut pas ainsi pour Isaac, car l'Eternel lui apparut, lorsqu'il était à Gérara, et lui dit : « Ne descends point en Egypte, mais demeure ici. Ne t'expose pas à d'inutiles souffrances. Je tiendrai les promesses que j'ai faites à ton père Abraham. Je multiplierai tes enfants comme les étoiles du ciel. Je donnerai à ta postérité tous ces pays que tu vois, et toutes les nations de la terre seront bénies dans Celui qui sortira de toi. »

Isaac crut en la parole du Seigneur. Il aima mieux supporter quelque temps à Gérara les rigueurs de la disette que de s'avancer, contre l'ordre de Dieu, dans des régions plus fertiles.

Son obéissance fut récompensée.

Outre qu'il trouva, pour ses troupeaux et pour les gens de sa suite, la nourriture suffisante, il échappa à divers périls qu'il redoutait.

Il avait craint que les habitants du pays, séduits par la beauté de Rébecca, son épouse, ne le missent à mort, afin d'emmener celle-ci captive. Interrogé par eux, il avait même usé de subterfuge et déclaré que Rébecca était *sa sœur*, terme qui, chez les Orientaux, signifiait aussi bien une cousine ou une autre parente à un degré éloigné.

Isaac pouvait donc sans mensonge affirmer de Rébecca qu'elle était sa sœur.

Mais Abimélech, roi des Philistins, apprit bientôt que c'était son épouse, et il parut très irrité de la défiance du patriarche à son égard. Il l'appela et lui dit sur un ton de reproche : « Pourquoi en avez-vous agi ainsi? Doutez-vous de notre loyauté? J'ai donné ordre de respecter votre femme et j'ai dit : Quiconque osera toucher la femme de cet étranger sera puni de mort. »

Rassuré de ce côté, Isaac se fixa dans le pays, se procura des terres, les ensemença, et, cette année même, il récolta cent pour un. Le Seigneur bénit toutes ses entreprises et augmenta à ce point sa fortune que les habitants du voisinage en devinrent jaloux. Ils s'irritèrent de la présence au milieu d'eux d'un étranger si riche en brebis et en bœufs, en serviteurs et en servantes.

Le roi Abimélech se fit l'écho de leurs murmures et il dit à Isaac : « Retirez-vous de nous, car vous devenez beaucoup plus puissant que nous. Vous nous portez ombrage. »

Les Philistins signalèrent par des actes leur basse jalousie. Ils comblèrent tous les puits creusés par les serviteurs d'Abraham.

C'était rendre à Isaac et à ses compagnons la vie impossible. En ce pays brûlant, où il pleut si peu, où les sources d'eau vive sont si rares, les fontaines étaient d'une absolue nécessité pour les innombrables troupeaux qui constituaient la fortune des patriarches.

Sans murmurer, sans s'insurger contre Abimélech, le doux Isaac leva sa tente, la planta un peu plus loin et fit ouvrir de nouveaux puits.

La malice de ses ennemis le poursuivit jusque dans sa retraite. Comme il venait de découvrir de l'eau vive au fond du torrent de Gérara, les pasteurs du pays cherchèrent querelle aux pasteurs d'Isaac. « Cette eau nous appartient », s'écrièrent-ils.

Cette fois encore, le juste se tut. Il céda à la violence de ses adversaires et se retira. Seulement, pour laisser à la postérité le souvenir de l'iniquité commise à son égard, il donna aux deux puits creusés par lui et comblés méchamment par les Philistins les noms d'*Injustice* et d'*Inimitié*. Ce fut là toute sa vengeance.

Enfin, on le laissa en paix. Il put se construire un dernier puits, dont on lui permit la libre jouissance; et, suivant la coutume, il le dénomma, l'appelant cette fois *Largeur*, « parce que, disait-il, le Seigneur nous a maintenant mis au large et nous a fait prospérer ».

Après ce temps d'exil et d'épreuve, il revint à Bersabée, où Jéhovah, dans une vision, lui renouvela les promesses faites à Gérara, quelques années plus tôt.

Abimélech et ses compagnons, un peu confus de leur conduite passée, vinrent le trouver en son nouveau séjour, désireux, semble-t-il, de réparer leurs injustices. Ils lui dirent :

« Nous savons maintenant, que le Seigneur est avec vous. Aussi, nous voudrions qu'une alliance durable s'établit entre vous et nous. »

La réponse d'Isaac fut noble et sans aucune trace de ressentiment. Il accueillit avec beaucoup de bienveillance le pacte proposé, offrit un festin à Abimélech, et conclut alliance avec lui; après quoi, il le laissa regagner paisiblement son royaume.

C'est ainsi que, bien longtemps avant le Christ, remarque saint Jean Chrysostome, Isaac observe le précepte de Celui qui a dit: Aimez vos ennemis et faites du bien à ceux qui vous haïssent.

Si nous, qui vivons sous la loi de grâce, qui avons reçu les enseignements du Sauveur, nous n'atteignons pas à la vertu de ce juste, quelle excuse aurons-nous, et quel pardon pourrons-nous solliciter?

ISAAC BÉNIT JACOB AU LIEU D'ÉSAU

Isaac était parvenu à l'âge de cent trente-sept ans. La vieillesse avait étendu un voile sur ses yeux rendus tout à fait aveugles. Il appela Esaü, son fils préféré, et lui donna ses ordres :

— Mon fils, je suis devenu vieux et j'ignore le jour de ma mort. Je veux te donner ma dernière bénédiction. Prends tes armes, ton arc et ton carquois, va dans la campagne ; puis tu m'apporteras le produit de ta chasse, et tu me prépareras un mets tel que je les aime. Quand j'en aurai mangé, je te bénirai.

Rébecca avait ouï tout ce discours. Elle ne perdit pas de temps, et, tandis qu'Esaü courait dans la campagne en quête de gibier, elle appela Jacob :

— Mon fils, dit-elle, après lui avoir répété les paroles d'Isaac à Esaü, suis mon conseil. Va en toute hâte vers le troupeau. Choisis deux chevreaux, les plus jeunes et les plus tendres. Apporte-les. Je connais les goûts de ton père; j'apprêterai ce mets qu'il aime, et, en le présentant, tu auras sa bénédiction.

— Mais, répliqua Jacob, Esaü, vous le savez, a le corps tout velu, et moi, je n'ai point de poils. Si mon père vient à me toucher, ne pensera-t-il pas que je l'ai voulu tromper, et ne m'enverra-t-il pas sa malédiction au lieu de sa bénédiction?

Que fait alors Rébecca? demande un saint Docteur. Rébecca savait, par inspiration divine, que le plus jeune de ses fils devait l'emporter sur son aîné. Esaü lui-même y avait consenti en vendant son droit d'aînesse. Rébecca prêta son concours à l'oracle divin et s'en fit l'exécutrice.

— Va, dit-elle à Jacob, quand même la malédiction que tu redoutes t'arriverait, tu n'en éprouveras rien de fâcheux.

Tout se fit comme Rébecca l'avait ordonné. Elle apprêta le mets au goût du vieillard. Puis elle revêtit Jacob des vêtements les plus précieux d'Esaü, entoura de peau de chevreau ses bras et son cou, lui mit en main la viande et le pain qu'elle avait préparés, et l'envoya devant son père.

— Qui es-tu, mon fils? demanda Isaac.

— Je suis Esaü, votre premier-né, dit Jacob. J'ai fait ce que vous m'avez commandé. Levez-vous donc, asseyez-vous, mangez du fruit de ma chasse, et que votre âme me bénisse.

— Comment as-tu pu revenir sitôt? dit le père.

— Le Seigneur votre Dieu a envoyé au-devant de moi ce que je cherchais, reprit Jacob.

— Approche, mon fils, que je te touche et que je sache si oui ou non, tu es mon fils Esaü.

Et il lui prit les mains. Un léger doute avait effleuré son esprit; il dit alors :

— Cette voix est la voix de Jacob, mais ces mains sont bien les mains d'Esaü.

Sans pousser plus loin ses investigations — Dieu permit qu'il demeurât dans l'illusion, afin de réaliser ses mystérieux desseins sur Jacob, — il demanda de nouveau.

— Es-tu mon fils Esaü?

Sur l'assurance que Jacob lui en donne, le vieillard aveugle prend sans défiance les mets qu'on lui présente. Puis il attire sur son sein son fils, le baise, et, à l'odeur du parfum qui s'exhale de ses vêtements, il s'écrie joyeux : « Voici que l'odeur des vêtements de mon fils ressemble à l'odeur d'un champ plein de fleurs. Je te bénis, mon fils. Dieu te donne la rosée du ciel et la graisse de la terre, le blé et le vin en abondance. Que les peuples te servent. Que les nations t'adorent. Deviens le seigneur de tes frères et que les fils de ta mère s'inclinent devant toi. Maudit soit quiconque te maudira, et béni quiconque te bénira. »

C'en était fait. Esaü était à tout jamais privé

Isaac bénit Jacob au lieu d'Esaü.
(Bible de Schnorr, Schulgen, Paris.)

de la bénédiction exclusivement réservée au fils aîné. A peine ce rite solennel était-il accompli, que le chasseur rentrait au logis chargé de butin.

Isaac fut dans la stupeur quand il entendit Esaü lui dire : « Je suis Esaü votre premier-né ». Cependant, par une permission divine, il ne rétracta pas sa conduite envers Jacob; il n'eut que ces seuls mots : « Je l'ai béni, et il sera béni. »

Esaü poussa un cri de douleur.

— Ton frère est venu par fraude, poursuivit Isaac, et il a reçu ta bénédiction.

— C'est à bon droit, dit Esaü, qu'il a été appelé *Jacob* ou *supplantateur*, car voici la seconde fois qu'il me supplante. N'avez-vous point pour moi de bénédiction? Bénissez-moi, aussi, mon père.

Et il pleurait en poussant des cris lamentables. Son père, ému, lui dit alors: « Ta bénédiction consistera dans l'abondance des biens d'ici-bas, la graisse de la terre et la rosée du ciel. Tu mèneras une vie de combat. Tu vivras par le glaive et tu serviras ton frère. Un temps viendra où, devenu puissant, tu secoueras le joug. »

La prophétie s'est réalisée. Les descendants d'Esaü, les Iduméens, furent assujettis aux descendants de Jacob, aux rois de Juda, depuis David jusqu'au fils de Josaphat, Joram. Alors ils secouèrent le joug, vécurent indépendants durant six ou sept siècles, après lesquels ils furent de nouveau subjugués par les Machabées.

Jacob, de son côté, a recueilli les fruits de la bénédiction : le Christ est né de sa race.

Peut-on pour cela justifier le stratagème de Rébecca et le mensonge de son plus jeune fils? « Rien ne nous oblige, dit l'abbé Rohrbacher, d'approuver tout ce qu'ont dit ou fait les patriarches. Mais aussi, ce qui peut être excusé, nous ne devons pas le condamner témérairement. Cette règle est en particulier à suivre quand il est question de juger la conduite de Rébecca et de Jacob.

» Par suite du contrat dont Esaü n'eut même pas l'idée de se repentir quand il l'eut fait, Jacob était de droit l'aîné de la famille, le légitime héritier de la puissance et de la bénédiction paternelles. Il pouvait, en un sens, dire à son père avec vérité : *Je suis Esaü, ton premier-né*, sa mère pouvait prendre des mesures pour lui obtenir de fait la bénédiction privilégiée qui lui appartenait de droit. Voilà ce qu'il ne faut pas perdre de vue, si l'on veut être juste envers la mère et le fils. »

Pour soustraire Jacob aux ressentiments de son frère Esaü, Rébecca l'envoya en Mésopotamie, afin qu'il pût y épouser une femme de sa race. Isaac vécut encore longtemps après le retour de Jacob et parvint à l'âge de cent quatre-vingts ans. Il mourut, assisté de ses fils, en la ville d'Arbé, appelée depuis Hébron, dans le pays de Mambré. Rébecca l'avait de quelques années précédé dans la tombe. Tous deux furent ensevelis dans la caverne double où reposaient déjà leur père et leur mère, Abraham et Sara.

LA VÉNÉRABLE JEANNE-MARIE DE LA CROIX

Religieuse Franciscaine (1603-1673).

La Vénérable explique l'Evangile et le catéchisme aux personnes du peuple.

PREMIÈRES ANNÉES — APPEL DE DIEU

Lorsque le protestantisme menaça de tout envahir, Dieu lui opposa, en même temps que la vaillance des armées catholiques, une magnifique expansion de vie chrétienne et d'enthousiasme religieux. Partout surgirent des apôtres. Chaque pays eut ses saints et ses saintes.

Le Concile de Trente exerça une influence considérable dans ce renouveau de foi et cet épanouissement de vertus. C'est dans la région même où se tinrent ces solennelles assises, que vit le jour la vénérable Jeanne-Marie de la Croix.

Née en 1603, à Roveredo, dans le Tyrol italien, Bernardine Floriani tenait de son père, qui s'adonnait à la peinture, une sensibilité exquise et un culte inné pour le beau. Toute petite, elle ne voulait que les jolies images représentant quelque trait de l'Histoire Sainte. Ces scènes se gravaient dans son âme d'une manière ineffaçable. Les vers qui étaient écrits au bas de ces images prenaient, comme d'eux-mêmes, place dans sa mémoire, et elle les récitait à ses frères et sœurs en y ajoutant parfois des détails qui trahissaient le germe de poésie que Dieu avait déposé dans son cœur. Elle fut mise, dès l'âge de cinq ans, à l'école d'une pieuse dame qui lui fit faire de rapides progrès. L'enfant n'était jamais rassasiée des leçons de

catéchisme, et le seul nom de Dieu était une douce musique qui ravissait son âme. Très charitable, elle se privait souvent de sa part, sous prétexte qu'elle n'avait pas faim, et trouvait grand plaisir à voir de quel excellent appétit ses frères la mangeaient.

Le monde tenta de ravir ce cœur qui devait être tout à Dieu : un peu de vanité s'y glissa, elle rêva de plaire; sa candeur s'altéra, son caractère devint plus difficile. Cet état dura trois ans. Mais la mort d'un frère, la maladie de sa mère, le besoin où tomba sa famille lui démontrèrent le néant du monde et la tirèrent rudement de la région des rêves frivoles.

Un Frère Capucin, appelé Thomas, dont l'action fut particulièrement efficace dans cette partie de l'Autriche, fit comprendre à Bernardine qu'elle ne devait pas se donner au monde, et ce conseil d'un saint religieux, venant s'ajouter aux avertissements de la Providence qui l'éprouvait dans ce qu'elle avait de plus cher, la décidèrent à se donner tout entière à Dieu. Elle avait quinze ans.

INSTITUTRICE — SERVANTE DES PAUVRES

Une petite chambre abandonnée et toute nue, qu'elle orna d'un crucifix et d'images, lui servait d'oratoire pendant le jour et abritait la nuit son sommeil entrecoupé de prières et de disciplines sanglantes.

Dieu récompensa la générosité avec laquelle elle se voua à son service, en lui prodiguant des faveurs qui ne sont d'ordinaire accordées qu'aux âmes avancées dans la perfection. Dans ses longues oraisons, elle se sentait inondée de joie et, ne pouvant se contenir, elle parcourait la maison en redisant les louanges de Dieu. Sa mère, qui ne comprenait rien à ces manifestations bruyantes, se mit à la persécuter; mais, à toutes les vexations Bernardine n'avait d'autre réponse que ces mots : « Mon Dieu, je vous rends grâce. »

Dès cette époque, la soif de l'apostolat la dévorait.

Celle qui s'écriait enfant : « Oh! si j'étais homme! je partirais avec joie pour répandre mon sang pour la foi, » et qui regrettait de n'avoir point autant de vies qu'il y a de vérités à croire pour les immoler toutes, ne tarda point à manifester son zèle par des œuvres de charité.

A cette époque, elle ouvrit une école et se chargea de quelques pensionnaires. Quelle influence n'exerçait point sa vertu sur ces enfants à qui elle expliquait l'Evangile et le catéchisme? Ses élèves honoraient en elle Notre-Seigneur, et, quand elle se taisait, se disaient les unes aux autres : « Tenons-nous tranquilles. Notre-Seigneur habite en notre maîtresse et lui parle, ne troublons pas son entretien! »

Durant les moments de liberté que lui laissait l'enseignement, Bernardine se rendait de maison en maison, arrachant au vice ses pires esclaves, et faisant régner partout l'ordre et la vertu. Les pauvres étaient ses premiers amis. Elle s'imposait de dures privations afin de pouvoir en secourir un plus grand nombre. Sa mère l'accusait de prodigalité. Alors, elle résolut de quêter et de travailler la nuit, et le produit de sa peine fut consacré à acheter des vivres et des vêtements. La jeune fille allait dans les plus misérables réduits, arrangeait les chambres, s'occupait du ménage, raccommodait le linge, et convertissait les plus endurcis par son affabilité et sa bonne grâce inaltérable.

L'hiver, les malheureux du voisinage se groupaient chez elles, pour s'occuper à d'utiles travaux et entendre de saintes exhortations.

Quelques pieuses femmes de Roveredo s'étaient réunies en association afin de s'occuper d'œuvres de charité. Bernardine y fut admise et devint la présidente et l'âme des réunions. Son influence s'y fit si bien sentir que les associées renoncèrent aux toilettes pour se vêtir simplement. On abandonna les bals et les fêtes pour la visite des indigents.

Son influence heureuse s'exerça non seulement à Roveredo, mais aussi dans les environs. Elle répandit dans les campagnes l'usage si chrétien de la prière en commun. Les habitants se réunissaient le dimanche à midi dans l'église et récitaient 33 *Gloria Patri* et *Ave Maria*, en les intercalant de courtes méditations sur la vie et la mort de Notre-Seigneur. Comme il arrive d'ordinaire aux personnes dévouées, les critiques ne lui manquèrent pas, mais les gens trop prudents perdaient leur peine en essayant de lui faire des représentations. « On invente, répondait-elle, une multitude de règles de convenance pour nous autres femmes; je ne prétends pas les attaquer, mais je ne consentirai jamais à omettre ce que la charité chrétienne m'ordonne et me conseille..... »

L'amour divin qui l'embrasait commençait alors à lui faire opérer des merveilles. Un jour qu'elle revenait de l'église, l'âme toute remplie de la Sainte Eucharistie qu'elle venait de recevoir, elle trouva sa mère en pleurs. La chaleur avait aigri le petit tonneau de vin qui était toute leur provision. Bernardine fit le signe de la croix sur le vin Celui-ci reprit à l'instant sa première saveur, avec un parfum extrêmement agréable. On lui avait donné un fragment du cercueil de sainte Thérèse. Son confesseur lui proposa de s'en servir pour bénir des cruches pleines d'eau. Cette eau ainsi sanctifiée s'appelait : *eau de sainte Thérèse* et devint vite très célèbre parmi le peuple, par les merveilleuses guérisons qu'elle opéra.

ESSAI DE VIE RELIGIEUSE — EPREUVES

Toutes ces œuvres et le bien qu'elle opérait autour d'elle n'empêchaient pas Bernardine de songer à réaliser ce qui avait été le rêve de sa vie, nous voulons parler de la fondation d'une maison religieuse. Une occasion s'offrit bientôt à elle de mettre son projet à exécution.

Une sainte veuve, de Roveredo, la comtesse Sibille de Lodron qui devint bientôt son amie, s'offrit à lui bâtir un couvent et à partager sa vie.

Une maison et une chapelle furent achetées vers l'an 1630 : Bernardine y entra avec quatre compagnes. La première année, tous les malheurs les assaillirent; la rente promise par Sibille ne put être payée. Toutes étaient déconcertées :

« Laissons Dieu faire ce qu'il veut, s'écria Bernadine, puisqu'il veut tout faire par lui-même. »

Les traits gracieux et charmants abondent dans cette période de début : les miracles fleurissaient avec les vertus dans ce printemps de vie religieuse. Souvent les pains se multiplièrent, alors qu'on croyait la provision épuisée!

Dieu permet parfois, pour éprouver ses serviteurs et les rendre plus saints, que la contradiction leur vienne de leurs appuis naturels.

Le vicaire général du prince-évêque de Trente, Luc Maccani, homme d'une volonté de fer, mais dont les intentions étaient, sans doute, droites, obtint contre Bernadine un blâme officiel à cause de certaines remontrances que celle-ci avait cru bon d'adresser à des membres du clergé, dont la conduite et la ferveur laissaient à désirer. Une ordonnance épiscopale rigoureusement exécutée interdit même à tous les religieux de confesser les Sœurs dirigées par Bernardine. Soumise à l'autorité, mais forte du témoignage de sa conscience, la vaillante persécutée se contenta de dire : « J'obéirai au prince-évêque de Trente : il est mon seigneur et maître..... Nous irons donc tous les dimanches à l'église de Saint-Roch, comme les autres fidèles; et là nous règlerons les affaires de notre conscience. »

Et, au milieu d'un rigoureux hiver, on vit les Sœurs, voilées de noir, traverser les rues couvertes de neige ou de verglas, et, insouciantes des quolibets et des injures, aller chercher à une assez grande distance un confesseur que l'on refusait de leur envoyer.

Tant de contradictions cependant ébranlèrent la santé de Bernardine. Brisée par l'effort, elle tomba malade. Aucun médecin ne venait la visiter; nul confesseur ne pouvait l'approcher. A la maladie s'ajoutèrent des doutes affreux, et on l'entendait s'écrier : « Ah! Dieu dort, je suis seule, personne ne vient à mon secours », ou encore : « O mon Dieu! rien ne peut égaler les douleurs qui me brûlent et me martyrisent. Cependant, que votre très sainte volonté soit faite. »

Tant de patience devait être récompensée. Dieu permit après quelque temps que les supérieurs ecclésiastiques reconnussent, à la suite d'une minutieuse enquête, sa bonne foi et la pureté de ses actes, et lui rendissent pleine justice en rapportant les ordonnances antérieures. Cette épreuve n'avait servi qu'à faire éclater sa vertu et son calme inaltérable.

NOUVELLES CONTRADICTIONS

S'il est vrai que la vie des simples chrétiens doit être marquée par la souffrance qui purifie et conduit au ciel, cela est plus vrai encore pour les saints. Notre-Seigneur les éprouve de mille manières afin de les faire participer plus intimement à la rédemption douloureuse.

Bernardine devait être une de ces victimes innocentes qui expient pour tant d'âmes dont l'idéal est de jouir. Après les épreuves venues du dehors, elle allait être soumise à des souffrances bien plus pénibles qui lui vinrent de sa communauté.

Deux Clarisses de Brixen avaient été déléguées par l'autorité ecclésiastique pour former la nouvelle communauté à la vie du cloître. Bernardine leur remit les clefs du couvent et devint simple postulante. Mais les nouvelles venues ayant reçu une formation allemande, ignoraient la langue et les coutumes italiennes, et, avec les meilleures intentions, ne pouvaient manquer de faire de fausses démarches et de produire des froissements. Elles ne comprirent rien à l'état extraordinaire de Bernardine. Celle-ci fut séquestrée; on lui défendait de communier, on épiait ses moindres actions, son confesseur s'efforçait de lui prouver qu'elle était possédée du diable et dans la voie qui mène à l'enfer.

La cérémonie de vêture eut lieu le 8 mai 1650. Bernardine y prit part avec ses compagnes et changea son nom en celui de Jeanne-Marie de la Croix, sous lequel elle est connue dans l'histoire et que nous lui donnerons désormais.

Par une permission de la Providence qui la voulait purifier de plus en plus, Jeanne-Marie de la Croix était toujours tenue à l'écart et réprimandée à propos de tout. La pensée lui vint alors qu'elle était peut-être indigne de cette sublime vocation et elle songea à quitter cette maison. Mais Dieu allait lui manifester sa volonté d'une façon éclatante et lui montrer que ses craintes n'étaient que des tentations de l'ennemi infernal.

La nuit qui devait précéder son départ, une troupe de démons se jeta sur elle pour la chasser. Toute meurtrie de leurs coups : « Sortez, sortez d'ici, s'écria-t-elle, démons de l'enfer; vous voulez me chasser du couvent, mais j'y resterai malgré vous. » Puis elle invoqua le nom de Jésus, et la hideuse troupe s'enfuit. « Alors, raconte-t-elle, une brillante lumière vint éclairer ma cellule, et j'y vis paraître Jésus-Christ, mon céleste Epoux et sa très Sainte Mère, tous deux environnés d'une foule d'anges. » Elle jouit longtemps de la présence du Sauveur, et lorsqu'elle revint à elle son cœur nageait dans un océan de délices. A partir de ce moment, sa sainteté s'imposa même aux supérieures, tous les cœurs s'ouvrirent à elle, on ne voulut plus la contrarier. Le 8 mai 1651, elle prononçait ses vœux solennels, et bientôt après était élue abbesse : les maîtresses étrangères avaient d'elles-mêmes demandé leur rappel.

VIE DANS LE CLOÎTRE — GRACES EXTRAORDINAIRES

« Je voudrais, disait à Dieu cette âme merveilleuse, que mon cœur fût un encensoir précieux, fait de l'or le plus pur, orné des pierres les plus riches, plein des charbons toujours embrasés de votre amour, afin que toutes les impressions de ma vie pussent monter vers vous comme un agréable parfum. » Il semblait, en effet, qu'elle ne fût plus de la terre, ses prières étaient des extases continuelles, toutes remplies de visions et de saintes images. Le commerce le plus intime régnait entre elle et son Bien-Aimé. A peine pouvait-elle attendre le jour pour recevoir la Sainte Communion : « O Cœur de Jésus, soupirait-elle, je n'en puis plus. Le désir ardent que j'ai de jouir de mon Dieu me dévore. » Souvent, dans la

journée, l'amour divin la ravissait hors d'elle-même, et parfois on la trouvait immobile, oubliant de manger, devant le petit plat de bois qui contenait les quelques légumes dont elle faisait son ordinaire. On la faisait pleurer en lui faisant prendre de la viande ou du vin. Elle dormait très peu, et sur une paillasse nue. Si sa chambre avait quelque ornement superflu, elle en éprouvait un violent malaise qui ne disparaissait qu'au moment où le dénûment absolu y était rétabli. Son plus grand bonheur était de soigner les malades, et elle le faisait avec une telle sollicitude que, d'après son médecin, « l'empereur n'était pas mieux soigné que les malades de sa communauté ». Il semblait qu'on gagnât à l'offenser et qu'on acquit par là quelque droit à ses prières : « On lui donnait la plus belle occasion de souffrir quelque chose pour Dieu. »

La souffrance formait la trame de sa vie : les douleurs et les maladies s'emparaient chacune à leur tour de son pauvre corps : les crampes les plus douloureuses, les inflammations d'oreilles, les maux de dents, transformaient sa vie en un martyre continuel. Mais pour rien au monde elle n'eût voulu en être délivrée, et elle parlait de ses souffrances avec amour et enthousiasme, se comparant à une harpe dont les cordes délicates ne sont bonnes qu'à être touchées par la main du divin Artiste qui en tire des sons douloureux d'une suave harmonie et les fait chanter le cantique de l'amour.

Son corps eut sa part aux grâces divines dont son âme débordait. Elle obtint du Christ de ressentir les douleurs des saints stigmates, sans en porter d'autres marques extérieures que des boutons sanglants qui disparaissaient aussitôt. A ces impressions douloureuses vinrent se joindre les délices des célestes fiançailles avec le divin Epoux. Marie l'ayant présentée à Jésus, celui-ci lui mit au doigt un magnifique anneau d'or, portant cinq diamants enchâssés dans une croix d'un art merveilleux.

Une Sœur sentit un jour en lui baisant la main ses lèvres écorchées par des pointes d'un métal invisible. Les confesseurs furent mis au courant; l'on essaya de passer un autre anneau au doigt de Jeanne, mais si large qu'il fût, il ne put dépasser la deuxième phalange. Dès lors, le doigt exhala une odeur délicieuse qui, peu à peu, s'étendit à tout le corps et aux objets qu'elle touchait.

Les prodiges continuaient à se multiplier sous ses mains. L'huile venant soudain à manquer pour les lampes : « Je n'y puis rien, dit Jeanne à l'économe désolée; il n'y a pas d'argent dans la maison, mais j'ai confiance en la bonté divine. Allez à l'endroit où l'on met l'huile, et vous en trouverez autant qu'il vous en faut. » Et le vase ne fut tout à fait vide que lorsqu'elle put en acheter d'autre.

En Autriche, en Italie, en Allemagne, partout où l'on se réclamait d'elle, son influence protectrice se faisait sentir. Des rosaires, des cierges qu'elle avait touchés guérissaient les maladies ou éteignaient les flammes des incendies. Elle envoyait à ses amis une poudre verte de feuilles d'olivier broyées, qu'elle avait supplié Dieu de bénir, et, d'après son propre témoignage, des populations entières y trouvaient le remède contre la fièvre. Rien ne lui était caché : il semblait qu'on fût de verre devant elle. Avant même qu'aucune question ne lui eût été posée, elle avait donné la réponse parfois la plus inattendue, toujours la plus juste et la plus conforme aux vues de Dieu.

Aussi, innombrable était la multitude qui accourait à elle pour lui demander ses conseils ou solliciter ses prières.

Comme une autre Thérèse, elle écrivit sur la Passion de Jésus-Christ, aussi bien que sur les douceurs de la vie religieuse, des livres tout éclairés des lumières de l'Esprit-Saint. La renommée de sa sainteté s'était répandue si loin que des personnages considérables, l'empereur Léopold Ier et sa femme Marguerite Thérèse, infante d'Espagne; Maximilien Henri, électeur de Cologne; l'archevêque de Paris, nombre de princes et de dignitaires du monde et de l'Eglise vinrent la visiter.

Elle joua un rôle caché, mais très réel dans la guerre de Trente-Ans, et, grâce à ses avertissements, on réussit à déjouer la trahison de l'ambitieux Wallenstein.

LA MORT

Jeanne-Marie de la Croix songeait à propager son œuvre. Elle fit, dans ce but, en 1668, d'actives démarches pour établir un couvent de Clarisses à Borgo. L'inauguration fut un jour de grande fête universelle. Jeanne, dont la vie n'était plus qu'une longue et douloureuse maladie, avait promis de s'y rendre au début de l'année suivante, pour y jeter les premiers fondements de la vie monastique. La nouvelle de ce prochain départ s'ébruita, et les habitants de Roveredo craignant que la pieuse malade ne mourût à Borgo s'opposèrent à son dessein et allèrent jusqu'à mettre des sentinelles à sa porte. « Pourquoi tant s'inquiéter d'un être mortel? » se contenta de leur dire la religieuse. Peu de jours après, elle demanda les derniers sacrements, fit lire sa profession de foi en l'Eglise catholique, et attendit en souriant que son confesseur lui permit de s'en aller au ciel. C'était le 25 mars 1673.

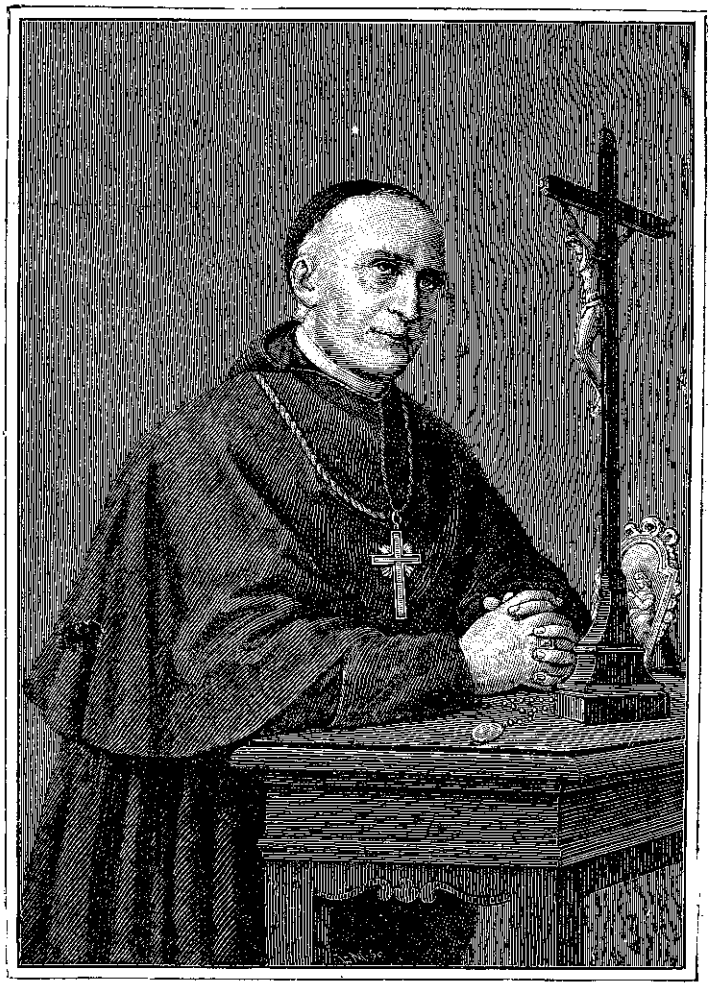
Les miracles fleurirent sur son tombeau, et l'on ne peut compter les témoignages de reconnaissance donnés par ceux qui furent l'objet de ses faveurs. En 1780, on la déclarait digne des honneurs de la béatification. Mais les événements entravèrent la cause, et les restes de la Vénérable attendent encore dans l'église paroissiale de Saint-Marc, à Roveredo, diocèse de Trente, d'être enfin placés sur les autels.

DOCUMENTS

La vénérable Jeanne-Marie de la Croix, par Bède Weber, traduit de l'allemand par Charles Sainte-Foi. Paris, Poussielgue (1856). — *Le palmier séraphique,* t. III.

LE VÉNÉRABLE JOSEPH BARTHÉLÉMY MENOCHIO

Religieux augustinien, évêque de Porphyre et sacriste pontifical (1741-1823)



Portrait authentique du Vénérable.
(Reproduction d'une photographie communiquée par les Augustins de Rome.)

NAISSANCE, VOCATION RELIGIEUSE

Joseph-Barthélemy Menochio naquit à Carmagnola, village agréablement situé dans l'antique marquisat de Saluces, non loin de Turin, le 19 mars 1741, aussi ses parents voulurent-ils lui donner le nom de Joseph; ils y ajoutèrent celui de Barthélemy en souvenir d'un de leurs parents.

Son père, Michel-Antoine Menochio, et sa mère, Marie-Madeleine Dandona, menaient une vie tranquille ot modeste, dans la pratique de toutes les vertus chrétiennes et des devoirs de la vie domestique.

De bonne heure, il fréquenta l'école du village, tenue par les Ermites de Saint-Augustin. Durant ses études littéraires, il se distingua entre tous ses condisciples par son esprit éveillé et pénétrant, par sa piété tendre et solide, par son tempérament grave et austère.

Tout cet ensemble de bonnes dispositions révélait, dans le jeune écolier, une âme d'élite que Dieu destinait à de grandes choses. Ses maîtres devinèrent bien vite qu'il serait un jour prêtre.

Lui-même sentait déjà au fond de son cœur l'appel de Dieu; cependant il hésitait encore à y donner son adhésion définitive. Mais un coup décisif dc la Providence le détermina dans le choix de sa vocation.

Un jour que, monté à cheval, il chassait dans la campagne voisine, son fusil éclata inopinément et le blessa au visage. Grâce à une protection particulière de la Très Sainte Vierge, comme lui-même l'avouait plus tard, cet accident n'eut pas d'effet mortel; mais il avait démontré à Joseph la vanité des plaisirs de ce monde et la folie de ceux qui s'y attachent d'une façon désordonnée. Dès lors, il manifesta à ses parents son désir arrêté de se consacrer entièrement à Dieu. Ceux-ci

ne voulurent rien entendre, mais Joseph persista avec patience et courage dans sa résolution; cette lutte dura pendant sept ans, au bout desquels les parents, ayant vu le choix manifeste de Dieu, finirent par lui permettre de partir. Le jeune homme quitta le toit paternel le 12 mai 1760 et se rendit à Fermo, près d'Ancône, où se trouvait un noviciat de l'Ordre des Augustins.

Il y prit l'habit le 2 avril suivant et ne tarda pas à édifier ses frères par sa régularité exemplaire, ses manières affables, modestes et charitables.

Son maître des novices, voyant en lui une âme d'une trempe exceptionnelle, l'éprouva par toutes sortes de contradictions et d'humiliations, même publiques, afin de le porter à une haute vertu.

Fr. Joseph Menochio prononça ses vœux solennels le 3 avril 1761.

Peu après, il fut envoyé au couvent des Augustins d'Ancône, pour s'y adonner aux études de philosophie et de théologie. Il fut ordonné prêtre en 1764 avec dispense d'âge.

L'APÔTRE ET LE PRÉDICATEUR

Après avoir exercé le ministère apostolique dans plusieurs paroisses, le P. Menochio, voulant étendre le champ de ses labeurs, obtint de ses supérieurs l'autorisation de prêcher et de donner des missions en Italie.

Désormais, rien ne l'arrête dans l'œuvre du salut des âmes. Il parcourt les cités de la Toscane, de l'Ombrie et de la Marche; Milan, Florence, Reggio de Modène, Bologne entendent tour à tour sa parole ardente et apostolique; il prêche jusque dans les églises de Naples et à Rome même; partout avec le même succès et des conversions nombreuses.

Son influence salutaire se fit surtout sentir dans le diocèse de Reggio de Modène, dont l'évêque était alors le vénérable François-Marie d'Este. C'est en 1795 qu'il commença, à l'invitation de l'évêque, à donner des missions dans ce diocèse. Il prêchait le matin, disait ensuite sa messe, puis se mettait au confessionnal jusqu'à midi; dans l'après-midi, il reprenait les confessions, interrompues seulement par un sermon, et les continuait bien avant dans la nuit. Le sujet habituel de ses prédications était la dévotion à la passion de Notre-Seigneur et à la Sainte Vierge.

Malgré ces multiples occupations, le Vénérable trouvait encore le temps de visiter les malades et les prisonniers, de donner des retraites dans les monastères. Aussi l'évêque de Reggio, voyant son infatigable activité, se plaisait-il à dire : « Que celui qui ne croit pas aux miracles opérés par le P. Menochio regarde ses travaux, il y verra un miracle perpétuel. »

Mgr d'Este avait en si haute estime le Vénérable qu'il obtint du pape Pie VI son élévation à l'épiscopat. Le P. Menochio refusa d'abord cette dignité, mais il crut devoir céder devant des instances réitérées, et le 22 mai 1796, il était nommé évêque *in partibus* d'Hippone.

Cependant, l'Eglise traversait alors une crise terrible. Le 27 septembre 1797, on apprenait la mort héroïque de Pie VI dans son exil, à Valence; les Etats romains étaient occupés par les troupes françaises, et il semblait que la Papauté allait sombrer.

Bonaparte écrivait à son frère Joseph, alors résidant à Rome: « Mettez tout en œuvre pour qu'un autre Pape ne soit pas élu. » Et le Directoire lui mandait de son côté ces paroles menaçantes : « Avec ce Pape doit se fermer la série des Pontifes, et avec ce Pontife, l'Eglise doit s'enterrer. » Dieu déjoua les desseins des impies. Par un concours providentiel, les cardinaux entrèrent en Conclave à Venise. Le cardinal Chiaramonti, évêque d'Imola, devint le pape Pie VII. Sur ces entrefaites, le sacriste pontifical venait de mourir, et, comme ce poste important, depuis un temps immémorial, était occupé par un religieux de l'Ordre de Saint-Augustin, Mgr Menochio fut choisi par le Conclave à l'unanimité des voix. Il prit, dès lors, le titre d'évêque de Porphyre.

Pie VII connaissait fort bien notre Vénérable pour l'avoir entendu prêcher à Imola; aussi le prit-il pour confident et conseiller intime.

ESPRIT DE MORTIFICATION ET DE PRIÈRE

En recevant des dignités si hautes, Mgr Menochio ne se départit en rien de son austérité et de la pratique des vertus religieuses. Il avait deux lits, l'un d'apparence somptueuse dont il ne se servait jamais, l'autre, formé de deux bancs et d'une paillasse et placé sous les combles; l'hiver il y souffrait beaucoup du froid et l'été de la chaleur.

Fra Benedetto, qui était à son service, atteste l'avoir entendu maintes fois se donner si cruellement la discipline, que les murs et le pavé de sa chambre étaient couverts de sang. Même lorsqu'il était déjà très avancé en âge et chargé d'infirmités, il continuait à se flageller durement. Son domestique en était si ému, qu'une nuit où les coups étaient plus violents, il se leva afin de le supplier de cesser ce martyre; mais le saint évêque lui répondit doucement: « Allez-vous reposer, vous en avez bien besoin. » Parfois, il se flagellait plusieurs heures de suite avec quelques brèves interruptions, et pour qu'on ne le remarquât pas trop, il étendait par terre une étoffe de couleur brune.

Il ne prenait généralement ni viande ni vin, et quand les circonstances l'obligeaient à se rendre à des invitations, il observait la même sobriété.

Il joignait à la mortification un grand esprit de prière. Levé de bonne heure, il prolongeait son oraison jusqu'au moment de la messe. Durant la journée, il trouvait toujours le temps de réciter le rosaire et le petit office de la Sainte Vierge. Le Frère convers, qui vivait avec lui, assurait que le Vénérable passait des nuits entières en prière au pied de son lit ou devant le Saint Sacrement. Ces fréquents entretiens avec Notre-Seigneur lui avaient rendu familière la pratique de la présence de Dieu, aussi ses actions extérieures reflétaient-elles bien son recueillement et son union à Dieu.

Son esprit de foi était souvent récompensé par de véritables prodiges. Un jour, raconte un témoin du procès de béatification, qu'on l'avait appelé pour exorciser une jeune fille dans une chapelle du couvent du Gesù à Rome, le diable, en s'en allant, s'écria par la bouche de la possédée : « Je n'ai jamais pu vaincre le Frère qui se trouve ici. » Il faisait allusion au P. Menochio.

En 1799, étant à Sant'Angelo, la nouvelle se répandit que les soldats français venaient de mettre au pillage Castel Clementino, situé à peu de distance. Les habitants accoururent alors à l'église en pleurant et en priant. Le Vénérable commença la célébration de la messe, et, en se retournant à l'*Orate Fratres*, il ajouta : « Ayez confiance, les Français ne viendront pas. » De fait, on apprit ensuite que, à cette heure-là, les troupes ennemies étaient parties pour Fermo.

Le vertueux prélat donnait une large part dans sa vie intérieure à la dévotion envers la Très Sainte Vierge. Il était convaincu que, le vrai chrétien ne saurait négliger ses devoirs envers la Mère de Dieu, s'il veut avoir une *garantie moralement certaine* de son salut éternel.

Il honorait particulièrement la Mère de Dieu sous le vocable de Notre-Dame de Consolation et de Notre-Dame du Bon-Conseil : il recourait souvent à Elle dans ses peines et ses incertitudes. Avec la permission du Souverain Pontife, il laissa un legs au monastère d'Ancône afin qu'on pût célébrer une messe le 2 avril de chaque année, jour de la fête de Notre-Dame du Bon-Conseil. On le surprenait souvent, à genoux dans sa cellule, priant devant l'image de la Madone. Ses discours étaient toujours embaumés du souvenir de Marie. Il disait à tous : « Notre dévotion envers la Mère de Dieu ne saurait jamais être assez grande; aimez, aimez Marie. » Il inclinait la tête en entendant le nom béni de la Reine des anges. Dans les lieux où il pontifiait, il faisait baiser pieusement les reliques ou l'image de la Sainte Vierge. Plusieurs neuvaines furent composées par lui en l'honneur de Marie; dans certaines églises de Rome, on les récite encore à cause des sentiments pieux et de l'onction qu'elles renferment. C'est aussi grâce à son zèle pieux que les fêtes de Notre-Dame du Bon-Secours et de Notre-Dame de Grâce furent introduites dans le calendrier de l'Ordre augustinien.

Il attribuait volontiers à la Sainte Vierge les miracles nombreux qu'il opérait. A ceux qui venaient le remercier de leur guérison, il répondait : « Oh! la belle affaire, la Madone l'a guéri et il vient me remercier. Allez donc rendre grâces à Dieu et à la Vierge qui vous a obtenu cette faveur, et non à moi qui suis un pécheur. » Un jour, une religieuse, qui souffrait d'une fièvre tierce depuis deux ans, lui dit : « Monseigneur, donnez-moi donc une bénédiction pour que cette fièvre me passe! — Quand vous l'aurez encore, lui répondit le prélat, prenez cette image. » Et il lui présenta la Madone du Bon-Conseil. Cette religieuse fut, dès lors, délivrée de sa maladie.

Cet amour de la Mère de Dieu le rendait particulièrement sensible aux nécessités du prochain. Toutes les fois qu'il se rendait chez le Saint-Père, dont il était le confesseur, il emportait tout un paquet de suppliques qui lui étaient remises par de pauvres gens au nom de la « Madone », et généralement Pie VII ne savait rien lui refuser.

Etant évêque, il avait coutume de porter une partie de son repas à des familles nécessiteuses, entre autres à un malheureux infirme. Chaque jour il visitait quelques malades, les encourageait et les bénissait. Il avait généralement sur la poitrine l'image de Notre-Dame du Bon-Conseil qu'il leur donnait à baiser.

Il aimait surtout à assister les moribonds et savait leur inspirer le repentir et la confiance en la miséricorde divine et en la protection de Marie.

Un homme de Velletri ayant été condamné à mort, plusieurs prêtres avaient en vain cherché à le convertir et à lui administrer les secours de la religion. Finalement on eut recours au serviteur de Dieu qui se rendit à la prison et réussit, grâce à ses paroles et à sa sainteté, à faire revenir le coupable à de meilleurs sentiments. Celui-ci insista même pour qu'il l'accompagnât jusqu'au dernier supplice. Le Vénérable était récompensé de son zèle charitable.

Le Vénérable avait pour le Souverain Pontife un amour filial. Il manifestait cette vénération en inclinant légèrement la tête toutes les fois qu'on venait de prononcer devant lui le nom du Saint-Père. Aussi comprend-on facilement le respect et les égards dont il entourait la personne du Pape.

Sacriste, confesseur et confident intime de Sa Sainteté, le Vénérable ne quitta jamais Pie VII; il fut son compagnon assidu pendant près de vingt-trois ans, et Dieu sait quelle douce amitié unissait ces deux âmes d'élite! Lors du couronnement de Napoléon Ier, Mgr Menochio fit partie du cortège pontifical se rendant à Paris. Le trait suivant montre combien il tenait à l'habit religieux. Consalvi, sachant que le Saint-Père ne voulait pas se séparer de son ami, demanda à Mgr Menochio, par prudence, de revêtir l'habit à la française. Le serviteur de Dieu répondit alors, que s'il lui fallait abandonner son costume, il aimait mieux renoncer au voyage. Pie VII, ayant appris cette réponse, demanda de ne pas l'inquiéter sur ce point.

Quand, en février 1807, Rome fut envahie par l'armée de Napoléon, et que Pie VII fut fait prisonnier dans son palais du Quirinal, le vénérable Menochio ne le quitta pas un instant, préférant se constituer prisonnier volontaire que de garder sa liberté au prix d'un serment inique de fidélité prêté au gouvernement français.

En juillet 1809, le Souverain Pontife était violemment arraché de ses domaines et emmené, sous la conduite du général Radet, à Savone d'abord et ensuite à Fontainebleau. Le serviteur de Dieu ne put obtenir de suivre son Père et son ami.

En partant, Pie VII donna à Mgr Menochio tous les pouvoirs pour administrer le diocèse de Rome en son absence. Du reste, il restait le seul évêque présent dans cette ville, les autres prélats ayant été forcés de se disperser. Pour lui, la police, pourtant si tracassière, de l'empereur le laissait libre. On n'osait pas l'inquiéter à cause de sa popularité. En ces tristes circonstances, il s'acquitta de son ministère avec un dévouement inlassable.

Après l'abdication de l'empereur au palais de Fontainebleau et le retour triomphant de Pie VII, Mgr Menochio se rendit jusqu'à Savone, à la rencontre de l'auguste exilé.

Parmi tant de ruines religieuses amoncelées durant l'occupation française, le serviteur de Dieu s'occupa tout particulièrement de restaurer les maisons religieuses. Pie VII le nomma supérieur ecclésiastique des Sœurs Adoratrices du Très-Saint-Sacrement, qui avaient été fondées par la Mère Marie-Madeleine de l'Incarnation, abbesse du Tiers-Ordre de Saint-François à Ischia. Notre Vénérable fut pour ce nouvel Institut un bienfaiteur insigne et un chef habile. On peut dire qu'il fut, pour ces religieuses, un second fondateur. Il leur donna la régle de saint Augustin, et en 1818, il fit approuver leurs Constitutions.

Mgr Menochio avait, au plus haut point, le culte des choses sacrées. En sa qualité de sacriste pontifical, il avait la garde du trésor et des reliques de la chapelle pontificale. Il était rempli de vénération pour les restes précieux des martyrs. On commençait alors dans les catacombes ces patientes recherches que M. de Rossi devait continuer plus tard avec un si grand dévouement et une exactitude scientifique si remarquable. On

peut dire que Mgr Menochio fut comme le précurseur de ces hommes distingués qui soupçonnèrent à quel point l'archéologie pouvait servir la doctrine et la piété catholique. Il allait souvent visiter les ouvriers employés à découvrir les galeries souterraines; il les encourageait et leur donnait des conseils. Il transportait ensuite dans la *lipsanothèque* les corps de martyrs reconnus authentiques.

DONS SURNATURELS

Le Vénérable jouit durant sa vie du don des miracles. Il ressort des témoignages dignes de foi qu'il opéra plus de vingt guérisons dans la ville de Bologne par sa bénédiction.

Nous nous contenterons de citer les traits suivants recueillis dans le procès de béatification. La Mère Angèle Vernizzi, du monastère de Saint-Mathias, souffrait de douleurs spasmodiques dans tout le corps, en sorte qu'elle devait garder le lit. Elle resta dix années dans cet état, et les médecins avouèrent que le mal était incurable. Le serviteur de Dieu, étant venu la voir, lui donna sa bénédiction et lui ordonna d'aller au chœur le jour même. En effet elle se leva, se rendit à l'office et, depuis lors, resta bien portante. Ce fait a été attesté par plusieurs médecins et chirurgiens.

Il prévoyait également les événements futurs. Fra Benedetto, son Frère convers, raconte qu'un soir Mgr Menochio causait avec le Pape et Mgr Mancurti, camérier secret. La conversation étant tombée sur le point de savoir qui mourrait le premier, le serviteur de Dieu se tournant vers Mgr Mancurti lui dit : « C'est vous qui mourrez le premier, puis moi, et puis le Saint-Père. » Cette prévision se réalisa en effet.

Un jour que quelqu'un émettait devant lui la supposition qu'on ne reverrait plus Pie VII retenu en exil par Napoléon, il répliqua : « Je suis aussi assuré du retour du Saint-Père que je suis sûr d'avoir en main ces feuilles de laitue. »

Il jouissait également d'un pouvoir extraordinaire sur le démon. Le monastère de Sainte-Anne était l'objet des attaques du diable. Jour et nuit, des bruits étranges se faisaient entendre sans qu'on sût d'où ils provenaient. Quand les Sœurs faisaient l'adoration du Saint Sacrement, les lumières s'éteignaient tout à coup et on entendait de grands cris. Les religieuses prièrent alors Mgr Menochio de faire les exorcismes et, depuis lors, le calme revint dans le couvent.

Malgré ces dons extraordinaires, le serviteur de Dieu gardait une humilité et une simplicité touchantes. Lorsqu'on lui demandait de prier à quelque intention, il répondait : « Vos prières sont plus ferventes que les miennes, prions donc en commun. » Quand il se mettait en oraison, on l'entendait souvent répéter : « Seigneur, vous avez devant vous un indigne pécheur. » Lorsqu'on lui donnait le titre d'*illustrissime*, dû à son rang, il répondait : « En fait d'*illustrissime*, je ne suis qu'un pauvre *fraticello*. »

Mgr Calderini, camérier secret, racontait que Pie VII avait voulu lui donner la pourpre, mais que le Vénérable n'avait jamais voulu y consentir.

MORT ÉDIFIANTE DU VÉNÉRABLE

Cependant, Mgr Menochio, chargé d'années et de mérites, ne pouvait plus supporter les fatigues de son apostolat : il atteignait, en 1822, sa quatre-vingt-deuxième année.

Il voulut alors résigner sa charge de sacriste et se retirer dans la solitude pour s'y mieux préparer à la mort; mais Pie VII ne consentit pas à se séparer de lui.

Dieu avait fait connaître à son fidèle serviteur l'année et le jour de sa mort. A mesure que cet instant suprême approchait, le Vénérable redoublait de prières et de vigilance : il prolongeait ses oraisons devant le tabernacle.

Au début de l'année 1823, il tomba gravement malade, mais bientôt il put se relever. Il profita de cette convalescence pour visiter une dernière fois le Souverain Pontife et les communautés dont il était le père spirituel : à tous il disait que la mort le prendrait bientôt, que c'était sa dernière visite; en même temps, il se recommandait à leurs prières.

Le 15 mars, il se rendit auprès d'une malade dans la ville; cette course le fatigua beaucoup, et le lendemain une fièvre très ardente l'avait saisi. Sachant que son heure approchait, il s'étendit sur un simple canapé en bois.

Les prélats de la cour romaine vinrent le voir; comme on le pressait de se mettre sur un lit plus commode, Mgr Menochio répondit doucement : « Il me semble que j'y suis mieux; qu'on me laisse ici. » La plupart du temps, le Vénérable restait silencieux, recueilli dans la prière, tenant constamment entre ses mains une image de la Madone.

A sa demande, le P. Thil, son confesseur, lui administra les derniers sacrements.

A toutes les invocations pieuses que les assistants prononçaient autour de lui, le Vénérable répondait : *Amen*. Ne pouvant plus réciter l'office divin par suite de son extrême faiblesse, il demandait à quelque prêtre de le réciter à haute voix auprès de lui. La veille de l'Annonciation, il reçut pour la dernière fois le Très Saint Sacrement. Le soir même, il tint à entendre réciter son office tout entier, assurant que le lendemain le temps lui manquerait. En effet, durant la nuit qui précède la grande fête de l'Annonciation son agonie commença. Vers le matin, le 25 mars 1823, il s'écria : « Seigneur, je remets mon âme entre vos mains », et il s'endormit doucement dans le Seigneur. Tous les assistants, édifiés et émus jusqu'aux larmes, s'écrièrent alors : « Ainsi meurent les saints! »

Le transport de ses dépouilles mortelles du Quirinal à l'église Saint-Augustin furent un véritable triomphe. La foule se pressait autour du cortège funèbre en criant : « Monseigneur, priez Dieu pour nous. »

Selon le désir du Vénérable, son corps fut d'abord inhumé auprès de celui de ses autres frères en religion, mais, deux mois après, il fut transféré, par les ordres de Pie VII, dans l'église de Saint-Nicolas de Tolentin. Quand on ouvrit le cercueil afin d'en faire la reconnaissance canonique en présence du Dr Sciarra, on constata qu'il ne portait aucune trace de corruption et qu'aucune odeur désagréable ne s'en dégageait. On remarqua seulement une marque livide au front produite par un clou du cercueil.

La cause du Vénérable a été introduite en 1853 sous le pontificat de Pie IX.

OUVRAGES CONSULTÉS

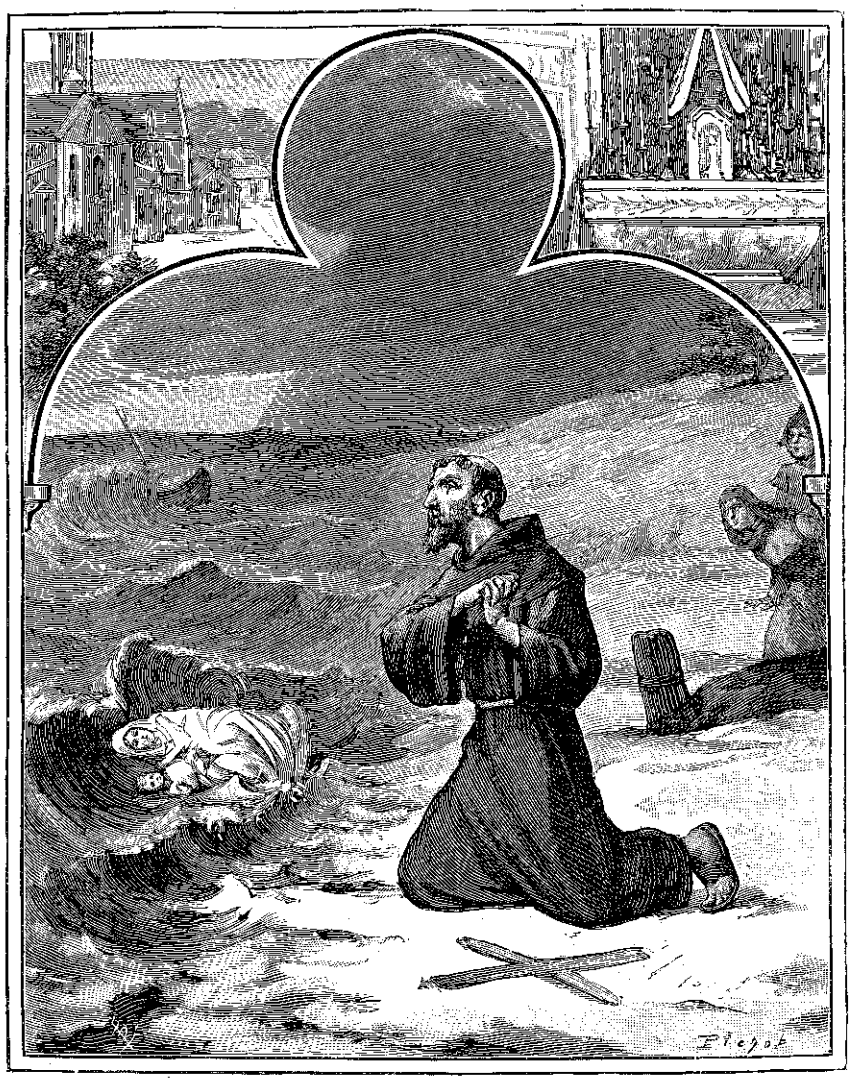
Documents de la Sacrée Congrégation des Rites relatifs à la Béatification du Vénérable Menochio. — Romæ Typis guerra et Mirri 1905.

Vita del V. Fra Giuseppe Hartolomeo Menochio dell ordine eremitano di S. Agostino pel P. M. Antonino di Jorio dello stesso ordine. Roma tipografia della Pace, 1880.

LE BIENHEUREUX THOMAS

Franciscain († 1529) et Notre-Dame d'Arcachon.

Fêtes le 13 mai et le 25 mars.



Pendant que le Bienheureux priait dans la solitude d'Arcachon, la mer dépose devant lui une statue de la Sainte Vierge.
(*A droite, l'ancienne chapelle des marins. — A gauche, la nouvelle église.*)

UN APÔTRE DU XVI^e^ SIÈCLE

En parlant de ce grand serviteur de Dieu, l'auteur de la *Vie des saints du diocèse de Bordeaux* s'exprime ainsi : « Son zèle à travailler à la conversion des peuples et à la réforme des mœurs fut accompagné du don des miracles. Il était toujours revêtu d'un affreux cilice et ses autres pénitences ordinaires paraissent extrêmes. » Ce fut à lui que Dieu réserva l'honneur de fonder le pèlerinage de Notre-Dame d'Arcachon, dans la Gironde.

Cet illustre disciple de saint François vit le jour sous d'autres cieux ; le surnom d'*Illyricus* (Illyrien) indique qu'il a eu des relations étroites avec les côtes de l'Adriatique. Il naquit, en effet, à Vrana, en Dalmatie, de parents honnêtes, mais très pauvres. Poussés par l'espérance d'améliorer un peu leur condition, ils passèrent dans la Marche d'Ancône, et Thomas, encore enfant, fut employé aux plus humbles travaux de la campagne : comme le Prodigue, il gardait un troupeau.....

Dans cette occupation si humiliante, le fils de famille dont parle l'Evangile réfléchit et se résolut

à revenir vers son père ; Thomas, lui aussi, réfléchit, s'unit à Dieu dans la prière, et finalement — on ne sait par suite de quelles circonstances providentielles, — entra au couvent des Franciscains d'Osimo.

Il y fit de bonnes études : plus tard, au plus fort de ses travaux apostoliques, comme pour se reposer de ses fatigues, il composait des vers latins. L'histoire nous en a conservé quelques-uns, dans lesquels il chante la gloire de Toulouse. A l'en croire, cette ville laisse bien loin derrière elle Rome et Athènes.....

Il n'avait que vingt-cinq ans, dit un document très ancien, quand il fut chargé par ses supérieurs d'annoncer au peuple la parole de Dieu : pendant un demi-siècle, il s'acquittera de cet office avec un zèle infatigable et des succès étonnants.

Il commence par traverser le nord de l'Italie et le midi de la France pour aller vénérer, à Compostelle, les reliques de l'apôtre saint Jacques. Chemin faisant, à l'aller comme au retour, il prêche dans les villes et les bourgades qu'il rencontre sur son chemin, et de nombreux miracles viennent prouver à ceux qui en auraient besoin la divinité de sa mission.

De retour dans les Marches, il vient à Ancône, franchit l'Adriatique, et se trouve à Zara, en Dalmatie, alors que de grandes difficultés se sont élevées entre l'archevêque et le gouverneur de la ville. Sans hésiter, l'apôtre prend la défense des droits de l'Eglise, ce qui lui vaut d'être mis en prison avec ses compagnons. Bientôt, cependant, on les délivre, et ils arrivent à Raguse : Thomas avait entrepris un autre pèlerinage; il voulait aller à Jérusalem pour y vénérer le tombeau du Sauveur.

Selon son habitude, il annonce la parole de Dieu, et l'enthousiasme qu'il excite est si grand que le Sénat de la ville, dans une délibération solennelle, s'offre à payer tous les frais de voyage pour le Bienheureux et ses compagnons. « On n'avait jamais vu, disent les archives de la ville, en l'année 1515, on n'avait jamais vu quelqu'un qui lui fût semblable; son passage fut marqué par plusieurs miracles, tellement, ajoute une lettre adressée à la même date au grand-maître de Rhodes, qu'il semble être, dans ses œuvres comme dans ses paroles, plutôt un Dieu qu'un homme. »

De son pèlerinage aux Lieux Saints, l'histoire ne nous dit rien de précis; du reste, nous ne pouvons, dans cette courte notice, donner dans tous ses détails la vie du Bienheureux, et il est temps de le voir à l'œuvre dans notre patrie.

Florimond de Remond, conseiller du roi au Parlement de Bordeaux, écrivait sur la fin du XVI^e^ siècle : « Fr. Thomas s'en va par le monde, chargé d'une haire, monté sur un pauvre asne, vivant avec toute l'austérité qu'il est possible. »

LE BIENHEUREUX PRÊCHE A TOULOUSE

En 1519, Thomas était à Toulouse.

Le séjour de l'homme de Dieu dans cette ville dut être de quelque durée, puisqu'il y exerça successivement les charges de gardien et de lecteur en théologie. Mais ces fonctions ne semblent pas l'avoir arrêté dans son apostolat.

Il y a quelques années, au témoignage de la *Semaine catholique* de Toulouse (année 1863), on voyait encore des souvenirs de son passage dans cette ville. « On a souvent demandé, disait cette revue, l'origine et le sens du monogramme de Jésus (IHS.) qu'on voit sculpté sur le claveau central de plusieurs portes cintrées, dans notre ville de Toulouse. L'origine de cet usage ne remonte pas au delà des premières années du XVI^e^ siècle. Nous en sommes redevables au bienheureux Thomas Illyricus, religieux Franciscain de l'Observance, qui se faisait remarquer par l'éloquence et la sainteté de sa vie. Cet homme, demeuré célèbre dans nos annales, attirait autour de sa chaire une foule si nombreuse et si empressée, que l'église des Cordeliers, malgré ses vastes dimensions, était beaucoup trop petite pour la contenir. On fut obligé d'élever une chaire sur la place Saint-Georges et de construire tout autour des bancs en amphithéâtre pour toutes les compagnies de la ville. C'est là que cet homme apostolique fit entendre la parole de Dieu depuis la fête de saint Thomas (21 décembre) jusqu'à Pâques. Les pécheurs se convertirent en grand nombre, et le bien qu'il opéra dans les âmes fut immense. Il fit défendre les jeux de hasard et abolit l'usage des masques que les jeunes gens et particulièrement les étudiants portaient dans les rues, non seulement au carnaval, mais pendant toute l'année. Ce fut aussi à l'instigation de ce grand serviteur de Dieu que les Capitouls firent placer, au-dessus des principales portes de cette ville, des marbres sur lesquels on avait gravé le saint nom de Jésus en lettres en relief supportées par des anges. »

SÉJOUR A BORDEAUX
FONDATION DE NOTRE-DAME D'ARCACHON

Vers l'an 1520, l'ardent missionnaire était à Bordeaux, où sa parole produisit également des fruits abondants de salut.

L'auteur déjà cité, Florimond de Remond, qui écrivait dans le siècle même où mourut notre Bienheureux, dit qu'on l'appelait généralement le *sainct homme*. « Quand il arrivait dans une ville, ajoute-t-il, toutes sortes de jeux, débauches et dissolutions en étaient bannis; tout ne respirait plus que piété et dévotion; le peuple accourait de dix lieues à la ronde pour voir ce sainct homme, de sorte qu'il fallait ouvrir les places publiques pour les sermons..... »

« La dernière fois qu'il monta en chaire à Bordeaux fut en cette grande place et clôture qui est à l'entrée du couvent, où il dit le dernier adieu à la Guyenne, fondant en pleurs : Belle et délicieuse province, disait-il, le paradis du monde! Tu verseras de nouvelles rivières de larmes; tu verras les feux ondoyer dans tes riches campagnes..... Bordeaux, tu verras, de tes murs, les églises voisines embrasées..... On pensait, continue le chroniqueur, que ce ne fussent que menaces jetées en l'air pour épouvanter le monde..... Mais il me souvient avoir ouy des bonnes anciennes femmes pleurans lorsque, l'an 1570, Romegous vint à notre veuë, mettre le feu en l'église de Lormont. Voilà, disaient-elles, la prophétie du sainct Fr. Thomas accomplie. »

Mais les hommes apostoliques ne se contentent pas de prêcher aux peuples : ils s'unissent à Dieu par une prière continuelle. Et comme leurs incessants labeurs sembleraient parfois les détourner de cette grande pensée, ils s'arrachent de temps à autre à ces occupations pourtant si saintes et vont renouveler leur ferveur dans la solitude.

Le bienheureux Thomas Illyricus n'échappa point à cette espèce de dégoût que cause parfois le commerce avec les hommes, commerce qui « rend poudreux, disait saint François, les pieds de l'homme spirituel ».

Conduit par l'esprit de Dieu, il quitte Bordeaux.

« Cherchant les lieux les plus solitaires, dit son historien, il fut visiter la côte de la mer, vers le captallat de Buch; étant en un lieu qu'on appelle *Arcaixon*, vit la mer enflée, qui roulait des foudres..... et des navires portés des courants sur les dangers. Ce bon homme se jette à genoux, et, comme saint Hiérome fit autrefois, imprime le signe de la croix sur le sable, fait son oraison à Dieu, pour le salut de ceux qui étaient battus des vents et hurtez des sables. Lequel exauçant ses prières, fit calmer la mer en un instant, à la veuë d'un bon nombre de personnes; de sorte que ces vaisseaux (chose non jamais veuë), eurent le loisir de se parer du péril et mettre au large. Au même temps, soit que ce fussent les restes du bris de quelque naufrage ou peut-être par miracle, la mer jeta sur le bord une image de la Vierge, laquelle ce bon homme releva, et, la portant sur la pente qui tombe en la mer, fit bâtir une chapelle qui se voit encore aujourd'huy dans les montaignes des pins, lieu pour son assiette affreux et sauvage au possible, où il séjourna quelque temps; il voulut qu'elle fût de bois, pour être facilement remuée de lieu à autre, car les orages et les vents remuent souvent ces sables, aplanissent les montaignes et relèvent au plus haut les vallées. »

Telle est, d'après un auteur qu'on pourrait appeler contemporain — Florimond de Remond vécut de 1540 à 1602, — l'origine du pèlerinage de Notre-Dame d'Arcachon.

La statue que Fr. Thomas reçoit comme un don du ciel et à laquelle il élève de suite une modeste chapelle a été conservée, malgré les révolutions qui ont bouleversé la France et les guerres religieuses qui ont ensanglanté notre Aquitaine. On la vénère encore aujourd'hui dans le sanctuaire appelé par le peuple *Chapelle des Marins*.

« Les dégradations qu'a subies cette sainte image, dit un écrivain du siècle dernier (1), indiquent assez qu'elle a été longtemps ballottée par les flots, et qu'elle provient d'un naufrage. Sculptée dans un bloc d'albâtre, elle a cinquante centimètres de hauteur; la Mère de Dieu est représentée assise, tenant l'Enfant Jésus sur son bras droit, et drapée dans un manteau oriental qui ne laisse apercevoir que l'extrémité de ses pieds. Par sa forme plate et les divers détails de son exécution, cette statue paraît dater du XIIIe siècle. »

Le bienheureux Thomas séjourna quelque temps dans la solitude, auprès de sa Madone. Les mariniers, les pêcheurs du rivage, les pâtres de la lande, prirent l'habitude de venir se recommander à la Reine du ciel; en même temps, ils écoutaient avec amour les pieuses exhortations du *saint homme*.

MORT DU BIENHEUREUX

Mais bientôt, il reprit ses courses et sa vie de réformateur et de missionnaire. Il dirigea ses pas vers la Méditerranée, longea le littoral, passa à Nice et s'arrêta à Menton. Aux environs de cette ville se trouvait le couvent des Franciscains de Carnolès : le serviteur de Dieu en fut nommé gardien. Toujours altéré de solitude et de prière, il se retirait souvent de l'autre côté de la vallée, dans une chapelle dédiée à la Mère de Dieu.

Un jour, en revenant de ce pieux pèlerinage, l'apôtre tomba sur le chemin, pour ne plus se relever. C'était en 1529. La peste ravageait ces contrées; lui-même avait été atteint du terrible mal, mais il avait voulu se recommander une dernière fois à la Madone.

C'est ce que dit un auteur italien, Baldesano. Il ajoute qu'une lumière éclatante environna aussitôt son corps, qu'on l'ensevelit dans une chapelle dédiée à saint Ambroise, mais que, peu après, les habitants de San-Remo vinrent dérober ses restes précieux et les transportèrent dans l'église des Cordeliers de leur ville.

Nous devons avouer qu'il n'est resté, dans le pays, aucun souvenir de ces événements, tandis qu'une tradition locale fait mourir le serviteur de Dieu à Arcachon, auprès de son bien-aimé sanctuaire.

DÉVOTION DES MARINS A NOTRE-DAME D'ARCACHON

Avant de quitter son petit sanctuaire, le bienheureux Thomas avait, sans doute, pourvu à son avenir religieux. En tout cas, peu après le départ du serviteur de Dieu, l'histoire nous montre les Franciscains desservant le pèlerinage. Il n'y avait cependant pas de couvent proprement dit; c'était plutôt un ermitage. Sur la présentation du ministre de la province d'Aquitaine, l'archevêque de Bordeaux nommait un religieux qui devait y exercer les diverses fonctions du ministère sacré et qui, « pour son entretien et subsistance, pouvait faire la quête au lieu de ladite chapelle et aux environs ».

Un des marguilliers de La Teste, nommé par l'assemblée paroissiale, était chargé de l'administration temporelle, preuve de plus que la *Chapelle des Marins* était considérée comme une annexe de la paroisse.

A part un intervalle de quelques années, au début du XVIIIe siècle, cet état de choses dura près de trois cents ans, c'est-à-dire jusqu'à la grande Révolution.

Impossible, on le comprend, de noter tous les événements qui se déroulèrent pendant ces trois siècles : contentons-nous de constater que la foi des pêcheurs, des marins et de tous les habitants du pays ne se démentit jamais.

Les fêtes principales de la Vierge — l'Annonciation surtout — les voyaient nombreux et recueillis dans son modeste sanctuaire. A d'autres époques de l'année aussi, soit pour accomplir un vœu et remercier la Madone de leur avoir accordé une protection spéciale dans quelque danger, soit simplement pour décharger leur cœur aux pieds de leur Mère du ciel et recevoir les conseils du pieux solitaire, ils gravissaient la colline et se prosternaient devant la sainte image.

Grâce à ce concours incessant, la chapelle s'était enrichie de dons et d'ornements qui excitèrent la rapacité des marins étrangers. Voici en quels termes le vieux chroniqueur, plusieurs fois cité, raconte le fait : « Depuis, toujours ce lieu a été tenu en grande vénération, où les mariniers vont faire leurs dévotions lorsqu'ils veulent monter sur mer, sans qu'il eust senti la main impie des pirates et corsaires, si ce n'est depuis quelques années qu'un navire anglais y prit terre à dessein, pour faire butin de la riche paüvreté de cette dévote maison. Mais voyez le jugement de Dieu, et comme la peine suivit bientôt le péché. Ceux qui avaient fait descente, rentrez en leur bort, chargez de quelques ornements d'église, n'eurent plutost pris le large qu'ayant donné contre les écueils, quoique ce fust en tems calme et serain, leur vaisseau prit eau et cala

(1) Oscar Déjean, *Arcachon et ses environs*.

à fond, à la veuë du lieu saint, témoin de leur forfait. »

Ce sacrilège accrut encore l'attachement des populations environnantes pour la chapelle : dès lors, afin que l'ermite pût les avertir quand il y aurait quelque danger aussi bien que les inviter aux divers offices, le sanctuaire fut pourvu d'une cloche.

RECONSTRUCTIONS DE L'ÉGLISE

Cependant, la chapelle était devenue insuffisante pour satisfaire à la dévotion des fidèles : en 1624, le cardinal de Sourdis, archevêque de Bordeaux, autorisa le Frère Mineur qui la desservait à entreprendre sa reconstruction. La nouvelle chapelle devait avoir des dimensions un peu moins restreintes; elle devait surtout, pour résister aux tempêtes non moins qu'aux injures du temps, être bâtie en pierres. Bientôt après, c'était un fait accompli : le 10 mars 1626, le même cardinal de Sourdis accordait à perpétuité une indulgence de 100 jours à tous les chrétiens qui, le jour de l'Annonciation, visiteraient la chapelle de Notre-Dame et y prieraient avec les dispositions requises.

A cette époque, comme à celle où le bienheureux Thomas construisit le premier oratoire, le cap Ferret s'avançait vers le Sud d'environ quatre kilomètres de moins qu'il ne le fait maintenant; la chapelle se trouvait ainsi placée directement vis-à-vis la passe, et cette heureuse situation permettait de voir en même temps « la grande et la petite mer », l'océan et le bassin, et les marins pouvaient apercevoir de loin le sanctuaire de leur auguste protectrice.

Une telle position avait des charmes; elle avait aussi des inconvénients. Poussés par les vents que rien n'arrêtait, les sables s'amassaient peu à peu le long des murs..... Après avoir songé quelque temps à les exhausser, on se résolut à un remède plus radical : bâtir à peu de distance, sur une dune plantée de pins et de chênes, une nouvelle chapelle. Mgr Voyer de Paulmy d'Argenson, archevêque de Bordeaux, donna son autorisation en 1721. Trois ans plus tard, le gros œuvre était terminé et le maître-autel, consacré, reçut la statue miraculeuse de Marie.

En 1729, la modeste demeure — appelée ermitage — que devait habiter le gardien du sanctuaire était terminée à son tour, et les vicaires généraux de Bordeaux — le siège étant vacant — nommèrent à ce poste de confiance le Fr. Etienne Laulan, « religieux Cordelier de saint François d'Assise ». Comme ses frères aînés, il devait « desservir la chapelle de Notre-Dame d'Arcachon, y prêcher la parole de Dieu, y administrer le sacrement de Pénitence et y faire le service accoutumé ».

La dévotion du peuple était fidèlement entretenue par les gardiens du sanctuaire, et la Très Sainte Vierge se montrait toujours aussi puissante et aussi bonne en faveur de ceux qui recouraient à elle : marins exposés à périr sur les flots, malades abandonnés des médecins, affligés de toute nature, aucun n'implorait en vain sa maternelle protection.

Aussi viennent les tristes jours de la Révolution! Les messagers de la Terreur envoyés de Bordeaux pour ravager la chapelle, faire disparaître soi-disant toutes les traces de la superstition, ces messagers ne pourront accomplir la triste besogne qui leur est confiée, parce que les populations de la contrée se lèveront pour défendre leur Madone et empêcher toute profanation. Sans doute, comme beaucoup d'autres prêtres, le disciple de saint François qui s'y trouvait alors ne trouvera son salut que dans la fuite; sans doute, la chapelle sera fermée, mais on n'aura pas à pleurer sur des ruines, et on pourra attendre, avec confiance, que le calme renaisse dans l'Eglise de France.

LE SANCTUAIRE AU XIXe SIÈCLE

Grâce à Dieu, l'heure de la résurrection ne tarda pas à sonner : dès 1802, la chapelle de Notre-Dame était rouverte et les pèlerins recommençaient à y affluer.

On avait remarqué combien les bords du bassin d'Arcachon étaient salutaires pour les constitutions faibles, pour les santés ébranlées. Là où il n'y avait jamais eu que quelques cabanes de pêcheurs, il se forma un village, un bourg, une ville, *une ville de villas*, comme on a dit. Afin que les âmes ne fussent pas délaissées là où les corps retrouvaient des forces, on songea à créer une nouvelle paroisse dans cette partie de l'archidiocèse de Bordeaux.

Dès 1854, c'était chose faite, et moins de dix ans après, une belle et vaste église à trois nefs, style ogival du XIIIe siècle, était bâtie à côté de l'ancienne chapelle qui garde la statue miraculeuse.

Le fondateur du pèlerinage n'a pas été oublié dans ce monument : ses magnifiques verrières racontent plusieurs traits de la vie du bienheureux Thomas Illyricus; plus récemment une statue lui a été élevée sur le lieu où il s'est sanctifié et où il serait mort, d'après la tradition locale.

En 1869, le cardinal Donnet confia aux Oblats de Marie-Immaculée le soin de la nouvelle paroisse. Avec autant d'intelligence que d'amour, ils remplirent cette charge pendant plus de trente ans, jusqu'à ce que les lois récentes vinrent les arracher à ce poste de confiance.

Mais auparavant, le 16 juillet 1873, au nom du Vicaire de Jésus-Christ, le cardinal archevêque de Bordeaux couronnait Notre-Dame d'Arcachon.

C'était pendant la tenue du Concile du Vatican que Pie IX, de sainte et douce mémoire, avait accordé cette insigne faveur à la sainte image. Les tristes événements qui survinrent retardèrent de quelques années l'exécution du pieux dessein.

S'il en eût été besoin, cette cérémonie aurait ranimé la confiance des populations environnantes envers l'auguste Reine du ciel. Il y a cinquante ans, Edmond Lafond écrivait : « Nous avons vu (24 août 1856) l'accomplissement d'un vœu à la Vierge fait par des marins échappés au naufrage. On ne peut rien voir de plus touchant ni de plus pieux, même en Italie, même à Lorette. »

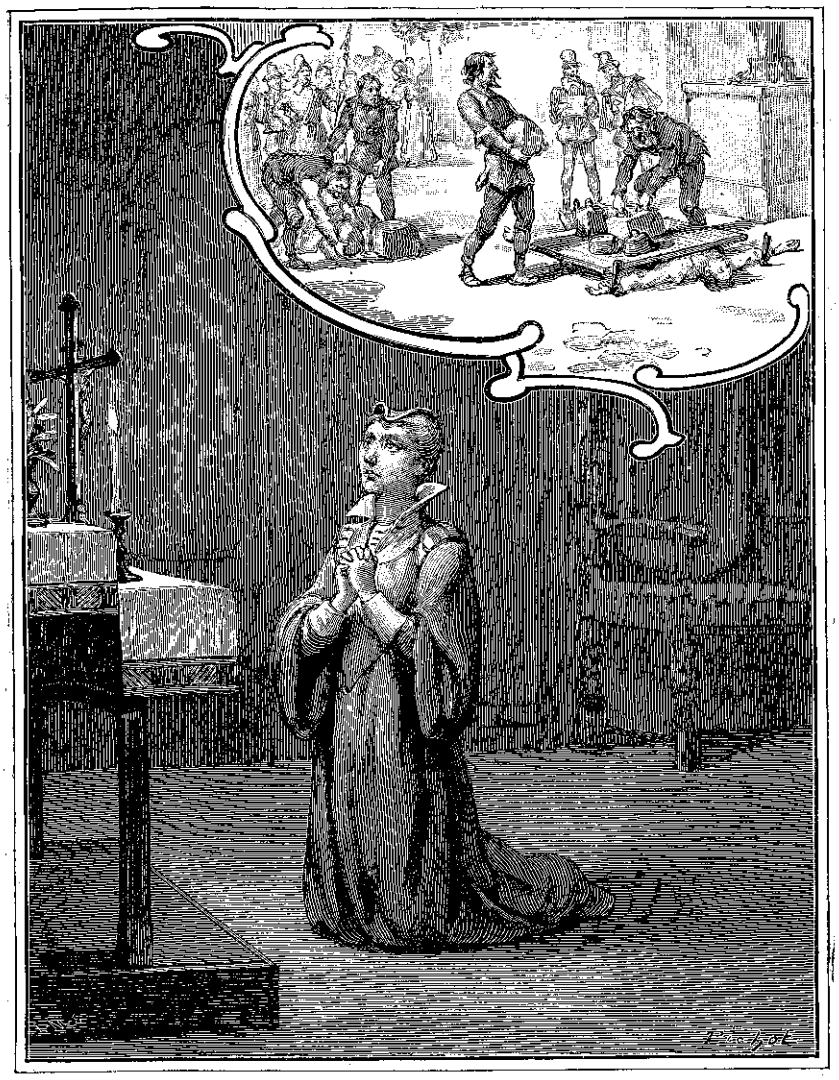
A notre époque, les choses, grâce à Dieu, n'ont pas changé : des faits récents, pendant la dernière campagne du Maroc, ont prouvé que le souvenir de Notre-Dame d'Arcachon accompagne au loin ceux qui l'ont saluée au moment du départ. A l'heure du danger, la Très Sainte Vierge, maintenant comme toujours, vient au secours de ceux qui l'invoquent avec confiance.

SOURCES CONSULTÉES

Histoire de Notre-Dame d'Arcachon et du bienheureux Thomas Illyricus, par le P. Delpeuch, O. M. I. Bordeaux, 1872. — *Fra Tommaso Illirico*, dal prof. G. Gelcich. Spalato, 1903.

LA VÉNÉRABLE MARGARET CLITHEROW

martyrisée à York le 25 mars 1586.



Durant la nuit qui précéda son supplice, Margaret prolongea sa prière à genoux sur le pavé. En haut, on voit la Vénérable écrasée sous une porte.

ÉDUCATION PROTESTANTE — CONVERSION

Parmi les victimes de la persécution religieuse en Angleterre, l'une des plus attachantes figures est bien celle de Margaret Clitherow, née Middleton. Elle vit le jour à York, vers 1555. Son père, marchand de cire, était l'un des principaux bourgeois de la cité : il en deviendra shériff en 1564. On était alors aux premières années du règne d'Elisabeth. Sous des peines sévères, il était enjoint à tous les sujets de la « sanglante » reine d'adhérer au culte officiel et de recevoir le « Common prayer », le formulaire liturgique anglican. Thomas Middleton, plus par politique que par conviction, se soumit à ces exigences, et sa fille Margaret fut élevée dans le protestantisme.

En 1571, elle épousa John Clitherow, qui, sans être fanatique, pratiquait lui aussi la religion nouvelle. Comment Margaret parvint-elle à la lumière de la vérité? Fut-elle éclairée par son beau-frère, William Clitherow, qui s'était converti et devint prêtre, ou bien la vue des souffrances endurées pour la foi par un grand nombre de catholiques à York détermina-t-elle sa conversion, ou plutôt son âme droite ne se porta-t-elle point comme naturellement au catholicisme, car elle désirait « servir Dieu en toute vérité », et elle

déclarait ne pas trouver dans les dogmes protestants une consolation assez sûre ni une doctrine assez solide?

Convertie, elle marcha de suite résolument dans la voie des saints.

LA FEMME FORTE

C'est son directeur et biographe, John Mush, qui nous apprend ces détails : elle jeûne les lundi, mercredi et vendredi de chaque semaine, prend fréquemment la discipline, se lève de grand matin et passe à genoux deux heures entières à méditer sur les mystères de la foi, de préférence sur la Passion de Jésus-Christ, se confesse autant que possible deux fois la semaine. Pour rien au monde, elle n'eût voulu — ce sont ses propres paroles — pécher contre la volonté de Dieu, fût-ce pour gagner l'univers ou sauver sa vie. Tout cela, elle le fait simplement, sans rien omettre de ses devoirs d'épouse, de mère et de maîtresse de maison. Rien ne transpire au dehors de ses austérités; rien ne paraît que sa bonne humeur et sa bienveillance envers tous. On vient près d'elle demander conseil, secours et consolation dans la détresse. Son biographe nous apprend encore qu'elle avait l'œil sur ses serviteurs, qu'elle leur donnait l'exemple, ne dédaignant pas de mettre la main aux travaux les plus grossiers, que dans les achats et ventes occasionnés par le commerce de son mari, marchand boucher, elle était attentive à ne pas se laisser duper. Autant de traits qui rappellent le portrait de la femme forte tracé par l'Esprit-Saint au Livre des Proverbes.

Son mari ne lui reprochait que de trop jeûner et de ne pas le suivre à l'église réformée. D'ailleurs, il lui laissa toujours entière liberté, et il lui permit d'élever dans la religion catholique ses trois enfants, Henri, Anne et William. Henri, l'aîné, fut envoyé, pour ses études, au Séminaire anglais de Douai. Il devint prêtre, ainsi que son frère William, et Anne mourut religieuse, à Louvain, au couvent de Sainte-Ursule.

AU PIED DU GIBET

Les catholiques, mais surtout les prêtres, vivaient à cette époque sous la menace perpétuelle de la prison et du martyre. Des décrets plusieurs fois renouvelés leur enjoignaient de quitter le royaume. Célébrer la messe sur le territoire, c'était s'exposer à une amende de 200 marks et à un an d'emprisonnement; y assister rendait passible de 100 marks et du même temps de réclusion. Beaucoup de prêtres n'en continuèrent pas moins, déguisés en marchands, en laboureurs, en gens de métier, leur saint ministère. Alors, une nuée d'espions, gagés pour cette besogne, se mit à les rechercher et ne leur laissa plus aucun repos. A partir de 1582, on eut chaque année des prêtres envoyés à la potence. Les catholiques, nombreux encore à York, admirèrent leur courage et les regardèrent comme des martyrs.

Margaret, on le pense bien, plus que tous les autres, fut empressée à les vénérer. Elle se rendait, la nuit — car ses allées et venues étaient surveillées, — aussi souvent que le lui permettait son directeur, au lieu où avaient été exécutés les confesseurs de la foi. La potence se dressait sur une colline, à quelque distance de la porte de la ville dite « Micklegate Bar ». Margaret y allait pieds nus, en compagnie de quelques femmes pieuses, et elles récitaient des prières tout le long du chemin. C'était un vrai pèlerinage. Elle restait là jusqu'à trois heures de suite, le front appuyé sur le pied du gibet, et ses compagnes avaient toutes les peines du monde à l'arracher à son oraison. C'est là qu'elle prit, si l'on peut parler ainsi, le goût du martyre.

L'ACCUEIL AUX PROSCRITS

L'on n'ignorait pas, dans York, ses convictions papistes. Margaret, d'ailleurs, ne s'en cachait pas. A plusieurs reprises, elle alla en prison; elle y fit, une fois même, un séjour de plus de deux ans. Elle en profita pour apprendre à lire et à écrire, chose qu'on ne lui avait point fait faire dans son enfance. Mise en liberté, elle revenait souvent visiter sans aucun respect humain les prisonniers catholiques : elle savait, par expérience, combien ils souffraient dans les bouges nauséabonds qui leur servaient de cachot.

Mais son œuvre préférée fut d'accueillir les prêtres proscrits : « Si les prêtres se confient à moi, avait-elle dit, je ne leur refuserai pas l'entrée de ma maison. » Elle aménagea, pour leur permettre de célébrer, une cachette où elle conservait livres, ornements et tous les objets nécessaires au Saint Sacrifice. Les prêtres connaissaient bien l'humble oratoire de la rue des Shambles, quartier habité par les Clitherow. Parmi ceux qui y fréquentèrent, plusieurs ont versé leur sang pour Jésus-Christ. Margaret les recevait avec une bonne grâce parfaite. Heureuse était-elle quand elle pouvait obtenir le bienfait d'une messe et loger un prêtre sous son toit.

Quand de nouvelles menaces surgirent et que de nouveaux décrets aggravèrent les pénalités, elle ne s'en montra que plus déterminée à pourvoir à la sûreté de ses hôtes. Afin de dépister les espions qui surveillaient les abords de sa maison, elle prit un local à quelque distance. « Par la grâce de Dieu, disait-elle en 1585 à son confesseur, les prêtres seront maintenant mieux accueillis que jamais. — Eh bien, alors, il vous faudra préparer votre cou pour la corde. — Que la volonté de Dieu s'accomplisse, reprit-elle, mais je suis trop indigne de cet honneur. »

Les voisins l'avertissaient de se tenir sur ses gardes; ils tremblaient pour elle, car elle était aimée de tous. Plusieurs fois, elle fut préservée par l'affection des habitants, même protestants, du quartier qui la prévinrent de l'arrivée des « pursuivants » assez à temps pour que ceux auxquels elle donnait asile pussent s'évader.

UNE PERQUISITION A DOMICILE

Margaret devait être, à la fin, victime de son incorrigible dévouement. Pour mieux dire, elle obtint enfin la grâce qu'elle appelait de ses vœux, tout en s'en estimant indigne.

Le 10 mars 1586, son mari est mandé devant le *Conseil du Nord*, tribunal nommé par la reine pour anéantir le catholicisme dans le nord de l'Angleterre. Margaret pressentit que, en son absence, les espions viendraient perquisitionner chez elle : elle eut le temps d'assurer la fuite d'un prêtre qui venait de célébrer la messe dans son oratoire. Bientôt les « pursuivants » (chercheurs de prêtres) font irruption dans sa demeure, bouleversent tout, forcent les armoires, enfoncent les portes, mais sans résultat. Ils allaient se retirer, confus de n'avoir rien découvert, quand ils avisent un enfant de douze ans, un petit orphelin que la charitable dame avait adopté, et le dépouillant de ses vêtements, ils le menacent de la verge s'il ne répond pas à leurs questions. Terrifié, l'enfant montre du doigt l'entrée de la cachette habilement dissimulée dans le mur de la maison voisine. Ils s'y précipitent, trouvent les vases sacrés, le missel, les ornements sacerdotaux, s'en emparent avec une joie sauvage. Il ne manquait que le prêtre. Tout le personnel de la maison, enfants, serviteurs, est immédiatement arrêté et dispersé en diverses prisons. Quant à Margaret, elle est enfermée avec son mari, mais en des cellules différentes, au château d'York, qui était comme la prison centrale. On est au jeudi qui précède la Passion : la martyre vient de commencer un douloureux chemin de croix qui s'achèvera quinze jours plus tard, le Vendredi-Saint.

PRISON ET COMPARUTION — MASCARADE SACRILÈGE REFUS D'ACCEPTER UN JURY

Le lendemain, en présence du geôlier, les deux époux se rencontrèrent pour la dernière fois ici-bas. Dans la suite, Margaret eût obtenu aisément de revoir encore son mari, si elle avait promis d'apostasier ou seulement d'assister à un office de l'Eglise anglicane, mais c'eût été offenser Dieu et agir contre sa conscience.

Deux jours après son arrestation, notre Vénérable vit arriver dans sa prison son amie, Anna Tesh, fervente catholique, accusée d'avoir assisté à une messe dans la maison des Clitherow. Margaret fut si heureuse de sa compagnie, qu'elle craignait d'en perdre le mérite de son emprisonnement. Elle ne se départit point un seul instant de sa tranquille gaieté, rendant grâces à Dieu de ce que le prêtre n'avait pas été pris, et de ce que ses enfants et son mari n'avaient pas été amenés à commettre de fautes à son occasion.

Le lundi suivant, 15 mars, elle était citée devant le juge. Passant devant une fenêtre d'où elle pouvait apercevoir quelques détenus catholiques, toujours joyeuse, elle leur figura avec ses doigts la forme d'une potence, le supplice qui l'attendait, pensait-elle.

Elle arriva à la salle commune. Une foule plutôt hostile l'entourait. On l'accusa d'être papiste, d'avoir donné asile à des Jésuites, à d'autres prêtres, en particulier à sir Francis Ingleby, de Reims, et à John Mush, de Rome, ennemis de la reine... « Dieu me préserve, interrompit-elle, de loger chez moi des ennemis de Sa Majesté! » d'avoir ouï la messe, d'avoir caché des objets servant au culte proscrit. Le réquisitoire est soudain arrêté par l'irruption de deux individus chargés des pièces à conviction. Au grand amusement de la foule, ils s'affublent des ornements sacerdotaux et exécutent une danse bouffonne et sacrilège. « Voilà tes dieux », disent-ils en montrant à la prévenue des pains d'autel. Celle-ci refoule son indignation et prie. Ironique, le juge lui demande : « Dans quel Dieu croyez-vous donc? » D'une voix émue et vibrante, Margaret fait sa profession de foi au Père, au Fils et au Saint-Esprit.

Sollicitée d'accepter un jury qui la jugerait, elle refuse : « N'ayant pas commis de faute, je n'ai pas besoin de jugement », dit-elle. Le juge insiste. Un reste de sympathie et de pitié le poussait peut-être à faire cette proposition à l'accusée. Comme les charges accumulées contre elle ne comportaient pas une condamnation capitale, aucun prêtre n'ayant été surpris dans sa maison, le seul témoignage d'un enfant effrayé devant être de nulle valeur pour un jury sérieux, il espérait sans doute la sauver. Du moins, aimait-il à rejeter sur d'autres l'odieux de la sentence. Mais Margaret avait ses raisons pour ne pas entrer dans ses vues. Jusqu'à la fin, elle refuse un jugement par jury, afin que les siens, qui ne manqueraient pas d'être cités comme témoins, ne soient pas forcés de mentir ou de déposer contre elle, de contribuer en ce dernier cas à sa propre condamnation.

Voilà pourquoi, sachant bien que, par un refus, elle aggravait singulièrement son cas et s'exposait à un supplice horrible, elle répondit au juge : « Si vous dites que j'ai commis un délit et que je dois être jugée, je ne veux être jugée que par Dieu et par votre conscience. »

CONDAMNÉE A ÊTRE ÉCRASÉE — DERNIÈRE NUIT

Le juge la renvoya, ce jour-là, sans rien conclure et la fit enfermer dans une nouvelle prison, plus infecte que la première. Elle était située sur le pont que traverse la rivière de l'Ouse, dans la maison d'un particulier nommé John Trew.

Le lendemain matin, nouvel interrogatoire. « Il est prouvé, d'après les objets trouvés chez vous, que vous y recevez des prêtres, dit le juge. — Je ne vois pas, reprit-elle, ce qui m'empêcherait de recevoir de bons prêtres catholiques; ils ne viennent que pour faire du bien à moi et aux autres. — Ce sont des traîtres, des fourbes et des mécréants. — Dieu vous pardonne, dit-elle, si vous les connaissiez, vous en parleriez autrement. »

Sur la question d'accepter un jury, elle demeura inébranlable. « En ce cas, dit le juge irrité, la loi suivra son cours. »

Et il prononça l'affreuse sentence portée contre ceux qui, accusés de trahison, refusaient de se soumettre à un jury. Margaret devait mourir écrasée sous une porte de chêne chargée de poids énormes. La victime ne se troubla point. « Si ce jugement est selon votre conscience, dit-elle simplement, je prie Dieu de vous juger autrement quand vous serez devant lui. Quant à moi, je vous remercie de tout mon cœur. »

Elle est de nouveau ramenée en prison. Sur le parcours, elle distribue des aumônes aux men-

diants de chaque côté de la route. On s'émerveille de la trouver si joyeuse. « Elle est possédée du démon! » disent les uns. « Cette papiste est véritablement assistée du Saint-Esprit! » s'écrient les autres.

John Clitherow fut au désespoir à la nouvelle de la condamnation. « Hélas! s'écriait-il, qu'ils prennent tout ce que je possède, mais qu'ils me laissent ma femme : il n'y en a pas de meilleure dans toute l'Angleterre! » Le 19 mars, on le relâcha, à condition qu'il quitterait la ville pour quelque temps.

L'exécution fut fixée au 25 mars, fête de l'Annonciation, et vraisemblablement cette année-là le Vendredi-Saint. Dans l'intervalle, beaucoup de tentatives furent faites pour amener la condamnée à changer de sentiment. Le beau-père de Margaret, maire d'York, impuissant qu'il était à rien obtenir du *Conseil du Nord*, vient se jeter à ses genoux, dans la prison, et la supplier de pourvoir à son salut; ce fut en vain. Il offrit alors de se charger de l'éducation de la petite Anne Clitherow; Margaret remercia, mais ne consentit point à confier son enfant à un hérétique. A toutes les instances des ministres protestants, elle répondit avec calme, avec bon sens, feignant souvent de ne pas les prendre au sérieux.

Cependant, pour que la passion fût entière, Margaret eut son heure d'agonie. Le 22 mars, quand deux shériffs lui eurent annoncé que le supplice aurait lieu le vendredi suivant, elle éprouva une grande frayeur. La veille de l'exécution, elle demanda qu'une femme vînt passer la nuit pour prier avec elle. Il était trop tard pour qu'on pût introduire une catholique : les portes de la prison étaient closes, mais une prisonnière, miss Yoward, voulut bien rester près d'elle jusqu'au milieu de la nuit. C'est à ce témoin que nous devons le détail de la dernière veillée. Vers minuit, elle vit Margaret Clitherow se revêtir d'une longue tunique de toile blanche que la victime s'était fabriquée elle-même, quelques jours auparavant, en vue de son supplice. Durant trois heures, par cette froide nuit de mars, Margaret prolongea sa prière à genoux sur le pavé. Puis elle se coucha, reposa jusqu'à 6 heures et attendit les shériffs.

LE SUPPLICE — LA MAIN CRISPÉE

Vers 8 heures, le cortège des exécuteurs et des soldats se dirige de la prison de John Trew au bureau de péage, le « Tollbooth », distant seulement de quelques pas. La Vénérable s'avance radieuse, comme pour une fête, la chevelure soigneusement arrangée et nouée avec un ruban neuf; elle porte, pliée sur le bras, sa tunique de toile. Arrivée au Tollbooth, elle commence par se mettre à genoux et prie Dieu à haute voix pour le Pape, l'Eglise catholique, ses amis et ses proches, ensuite et particulièrement « pour la reine Elisabeth, afin que Dieu l'amène à la foi catholique en ce monde et aux joies éternelles en l'autre, car, ajoute-t-elle, je désire autant le bien de l'âme de Sa Majesté que le mien propre ».

L'un des deux shériffs, ému de cette scène, ne peut retenir ses larmes. L'autre, impatienté, s'écrie : « Vous devriez au moins demander pardon à la reine et avouer que vous mourez pour crime de trahison. — Non, non, seigneur shériff, dit-elle à haute voix, je meurs pour l'amour de mon Sauveur Jésus. » Alors commence la sinistre opération. La sentence portait que la victime serait dépouillée de ses vêtements : ses supplications et celles des quelques femmes présentes obtinrent qu'on lui épargnât cette ignominie, et elle put revêtir sa longue tunique blanche, la robe de son martyre. Elle s'étendit elle-même et joignait déjà les mains, quand des soldats les séparèrent violemment pour les fixer à deux poteaux : les deux bras étendus en croix, elle rappelait mieux le Maître crucifié. Son dos était appuyé sur une pierre aiguë de la grosseur d'un poing. Cependant un ministre anglican était près d'elle, faisant une dernière mais stérile tentative pour la convertir. « Non, Monsieur, lui dit-elle, je ne prierai pas avec vous et vous ne prierez pas avec moi; je ne dirai pas *amen* à vos prières ni vous aux miennes. » On recouvrit la tête d'un mouchoir, puis, à un signal donné, quatre vigoureux mendiants, le rebut de la cité, payés pour faire office de bourreaux, amenèrent sur elle la lourde porte, qu'ils chargèrent brutalement de blocs de pierre, du poids de plus de quatre cents kilos. On entendit cette suprême prière : « Jésus, Jésus, Jésus, ayez pitié de moi! » Et ce fut tout. Pas une plainte, pas un soupir. On ne put même pas savoir le moment exact où les anges emmenèrent au ciel cette âme bienheureuse. On vit seulement des ruisseaux de sang s'échapper de la masse de chair palpitante. Les restes informes demeurèrent là jusqu'au soir et furent ensuite secrètement déposés sous un tas de fumier.

Les catholiques ne découvrirent le saint corps que six semaines après : il ne portait aucun signe de corruption. On l'emporta, suivant une tradition, à une longue distance. C'est tout ce qu'on en sait; en ces temps troublés, il fallait user d'une extrême réserve, et les pieuses personnes qui ensevelirent Margaret emportèrent dans le tombeau le secret de sa sépulture. Pourtant, une relique a été soustraite et est gardée avec vénération dans le couvent de l'Institut de Marie, près de Micklegate Bar, à York. C'est une main crispée, comme celle d'une personne morte dans d'atroces tourments, desséchée, mais laissant voir la chair et les tendons bien conservés. Cette relique fut trouvée, avec le document qui servit à l'authentiquer, au commencement du XVII^e^ siècle.

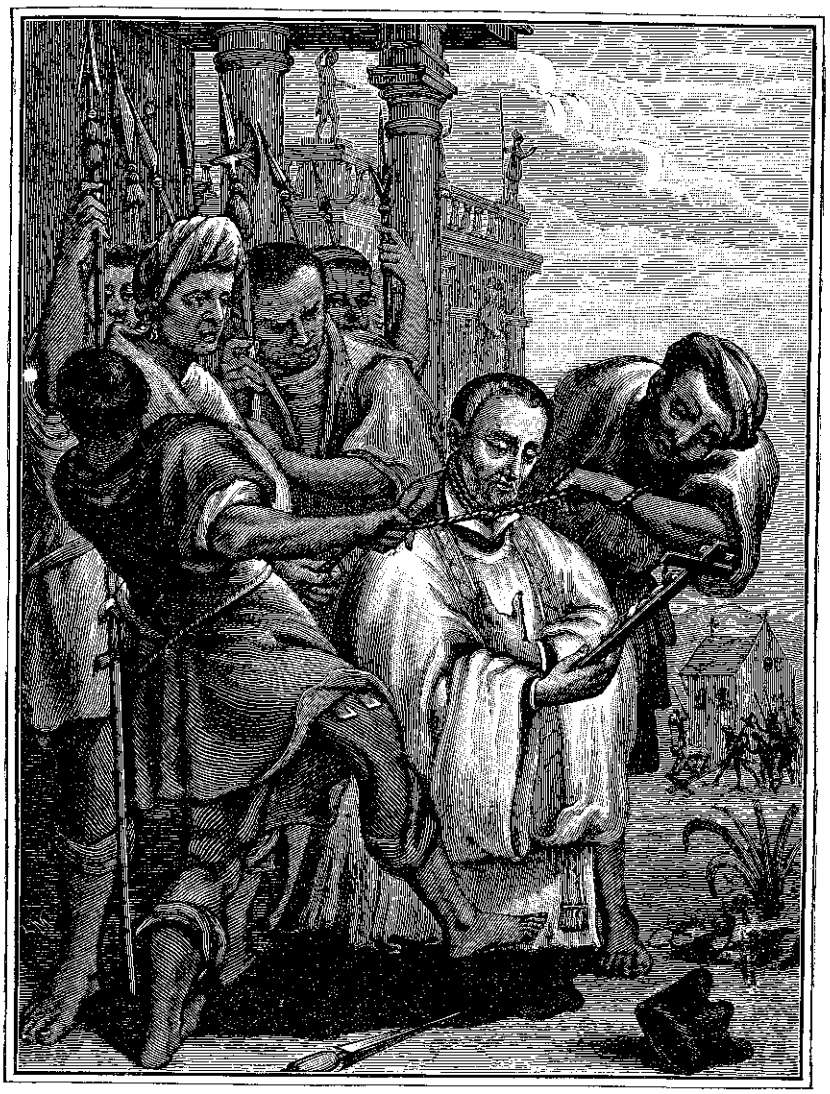
Puisse l'héroïsme de la vénérable Margaret Clitherow nous encourager à supporter le fardeau de nos tribulations et nous rappeler, selon le beau mot de saint Paul, qu'un moment de souffrance pour Dieu nous vaudra, au ciel, un poids éternel de gloire.

SOURCES CONSULTÉES

Quatre portraits de femmes : Episodes des persécutions d'Angleterre, par la comtesse R. DE COURSON. — *Vénérable Margaret Clitherow*, by the Rev. A. GURDON. — *A martyr of old York*, by J.-B. MILBURN, etc. — *Martyrs sous la réforme*, par DOM. LECLERCQ, O. S. B., etc.

VÉNÉRABLE GONZALVE DE SILVEIRA, S. J.

martyr (1526-1561).



Le vénérable Gonzalve est étranglé par les Cafres du Monomotapa.
(D'après une gravure déjà ancienne.)

NAISSANCE

GONZALVE de Silveira naquit le 23 février 1526, à Almeirim, près de Lisbonne, de parents nobles. Il était le dixième enfant de la famille. Il ne jouit pas des caresses de ses parents, car il perdit sa mère en même temps qu'il vit le jour, et son père suivit sa femme dans la tombe quelques mois plus tard. Toutefois, l'enfant ne fut pas abandonné. Une de ses sœurs, déjà mariée, le prit avec elle et se chargea de son éducation.

Gonzalve fit de rapides progrès, non seulement dans les sciences, mais aussi dans la piété. La vie des saints, dont il s'appliquait à reproduire les exemples de simplicité, de pénitence et d'humilité, était sa lecture habituelle. Après avoir terminé avec succès ses premières études, il se rendit à Coïmbre pour y suivre les cours de l'Université.

VOCATION — NOVICIAT

Une année plus tard, le jeune homme sentit que Dieu l'appelait à son service. Il alla frapper à la porte des Pères Jésuites et leur demanda à être admis dans la Compagnie, qui venait d'être fondée. Afin

d'éprouver sa vocation, on l'envoya durant un mois dans une sorte d'ermitage pour y faire les exercices de saint Ignace.

Il fut ensuite admis au noviciat. Les épreuves ne lui manquèrent pas. Un de ses frères, accompagné de quelques parents et amis, vint le voir et essaya de le faire revenir sur sa décision ; les menaces, les flatteries, les paroles dures, la perspective des honneurs qui l'attendaient dans le monde, rien ne put l'ébranler. Ses réponses aux objections qu'on lui adressait furent si convaincantes que son frère, en le quittant, regrettait que Dieu ne l'eût pas appelé à la même vocation.

Pendant les dix-huit mois que dura son noviciat, Gonzalve se livra à la pratique de toutes les vertus de la vie religieuse. Il s'imposait de dures mortifications, dormant peu, ne se couchant jamais sur son lit, mais sur le plancher, et prenant comme oreiller une pierre ou un morceau de bois. Plus il s'efforçait de s'humilier et de se mortifier, plus aussi il s'attirait l'admiration du maître des novices, qui écrivait à saint Ignace : « Nous possédons ici un noble gentilhomme, Gonzalve de Silveira, jeune homme d'un esprit sain et d'un jugement sûr, né pour de grandes choses, car il possède des dons remarquables. »

Aux trois vœux de religion qu'il prononça à la fin de son noviciat, il en ajouta trois autres : 1° de ne jamais chercher aucun adoucissement à ses vœux ; 2° de ne jamais accepter d'aumônes en retour des services spirituels ; 3° de ne jamais abandonner de lui-même la Congrégation, de s'efforcer à y rentrer de nouveau s'il en était chassé et de ne vouloir aller dans un autre Ordre que sur la volonté expresse de son supérieur.

SON APOSTOLAT EN PORTUGAL

Dès qu'il eut été ordonné prêtre, Gonzalve se livra dans sa patrie au saint ministère avec un zèle admirable. Il parcourut le Portugal presque en entier, prêchant et confessant partout.

Toujours fidèle aux vœux qu'il avait faits de ne rien accepter en retour de ses services, il déclinait même l'hospitalité qu'on lui offrait et allait loger à l'hôpital. Il mendiait son pain de préférence chez les pauvres, afin d'être sûr de ne recevoir rien de recherché.

Après quelques années d'un travail aussi pénible, il fut nommé supérieur à Lisbonne et exerça cette charge pendant deux ans et demi, sans cesser pour cela ses prédications.

Saint Ignace, qui appréciait sa vertu, le nomma bientôt provincial des Indes. Le 28 mars 1556, il quittait Lisbonne et faisait voile pour Gôa.

LES INDES

Dès le lendemain de son arrivée à Gôa, le vénérable Gonzalve commença une série de sermons à la cathédrale. Pendant deux mois, il y prêcha tous les dimanches et les jours de fête ; il entreprit ensuite la visite des diverses maisons de l'Ordre, développant celles qui existaient déjà et en fondant de nouvelles. Là où il le pouvait, suivant son habitude, il allait mendier son pain.

A Chaul, ville presque entièrement européenne, cette pratique causa une telle surprise que la foule le suivit jusqu'à l'hôpital où il logeait, et, apprenant qui il était, l'obligea à prêcher.

A Cochin, il eut de grandes consolations, mais aussi de grandes peines. Quelque temps après son arrivée, il trouva attaché à la porte du tabernacle de l'église des Pères Jésuites, un papier renfermant des blasphèmes contre Notre-Seigneur et les saints et des insultes à son adresse. C'était l'œuvre de faux chrétiens, de Juifs, qui, ostensiblement, pratiquaient la religion catholique, tandis qu'en secret ils propageaient leurs erreurs.

En même temps que les missionnaires travaillaient par leurs prédications et leurs exemples au développement du règne de Jésus-Christ, les armes portugaises travaillaient à rendre la liberté aux chrétiens molestés. Dom Francisco Barreto, le vice-roi, après avoir défait Ali-Adil-Shah, souverain de Bajapur, décréta que, au moins dans Gôa, l'exercice public du culte païen serait aboli, que les chrétiens de l'endroit jouiraient des mêmes droits que les Portugais, que les charges publiques de l'État seraient confiées plutôt aux chrétiens qu'aux brahmanes et aux Maures. Les résultats furent consolants. Jouissant désormais d'une pleine liberté, instruits par les soins des missionnaires, les conversions se multiplièrent, et, dans une seule année, on en compta plus de trois mille. Le vénérable Gonzalve ne fut point étranger à ce succès ; sa parole persuasive en convertit une grande partie.

Tout en se livrant aux travaux durs et pénibles des missions, le P. Gonzalve n'oubliait pas ses devoirs de provincial. Il établit un noviciat à Gôa, prescrivit aux scolastiques une heure de méditation dans la soirée, fixa un règlement aux missionnaires, leur ordonnant de se réunir quatre fois par an et pendant quelques jours de mener la vie commune, de se confesser, de faire pénitence de leurs fautes, de se corriger mutuellement, et de renouveler leurs vœux afin de se préparer à affronter de nouveau les dangers de la vie des missions.

L'AFRIQUE — CONVERSION D'UNE TRIBU CAFRE

Quand les trois ans de son provincialat furent écoulés, le vénérable P. Gonzalve se retira quelques mois au noviciat de Gôa, où sa régularité, sa piété, son esprit religieux édifièrent les novices. Sur ces entrefaites, le gouverneur du Mozambique demanda au nouveau provincial des Pères Jésuites quelques missionnaires pour évangéliser cette partie de l'Afrique.

Connaissant les désirs du P. Gonzalve, le provincial lui donna deux compagnons et l'envoya en Afrique. Grande fut la joie du Vénérable quand, le 4 février 1560, il débarqua sur cette terre qu'il devait arroser de ses sueurs et fertiliser de son sang. Avant de pénétrer dans l'intérieur du pays, il demeura quelques jours à Mozambique, confessant et prêchant. Mais son désir de prendre contact avec les indigènes le poussa à partir dès qu'il le put. Le voyage fut pénible, les

tribulations ne manquèrent pas. La constance des missionnaires surmonta tout, et ils arrivèrent dans la petite tribu de l'Otongwe.

Le chef de la tribu, Gamba, les accueillit avec beaucoup de sympathie et de respect, leur donna même une hutte. En même temps, il fit savoir à ses sujets qu'ils étaient libres de converser avec les missionnaires et d'embrasser la foi qu'ils venaient leur prêcher. Lui-même leur donna l'exemple en se convertissant avec ses fils et ses femmes. L'idée de se séparer de ses femmes l'arrêta un instant, mais il fit généreusement ce sacrifice et n'en garda qu'une. Plusieurs autres petits chefs suivirent son exemple, et la foi se répandit vite dans tout le kraal. Chaque jour, il y avait de nouvelles conversions ; en moins de deux mois, la petite chrétienté naissante comptait près de cinq cents baptisés.

On sera peut-être étonné de voir l'empressement que mit le Vénérable à baptiser ses néophytes, mais il a eu soin de nous en laisser la raison dans une lettre qu'il écrivit à cette époque à son Général.

« Si nous agissons de la sorte, dit-il, et si nous conférons le baptême à nos nouveaux convertis avant même d'avoir eu le temps de les instruire de tous les mystères de notre sainte religion, c'est parce que ce peuple est encore enfant. Comme les enfants, les Cafres aiment à agir ensemble et suivent avec docilité celui qui les guide. De plus, au point de vue de la foi, ce sont également des enfants, car ils n'ont aucune coutume qui puisse les en éloigner ; ils n'ont point d'idoles, rien dans leur culte ne respire l'idolâtrie. Ils adorent un seul Dieu, croient à l'immortalité de l'âme, à la rémunération des bons et à la punition des méchants après la mort. »

MISSION DANS LE MONOMOTAPA

Les limites de la petite tribu de Gamba étaient trop restreintes pour satisfaire la sainte ambition et épuiser le zèle du vénérable serviteur de Dieu. Ce n'était pas une tribu, mais un empire qu'il voulait convertir. Il demanda donc à son Supérieur général d'abandonner le poste qu'il occupait et de pénétrer plus avant dans le pays. Il fixa son choix sur le Monomotapa (1) qu'il s'imaginait être un grand empire. En conséquence, il laissa le soin de la petite chrétienté qu'il venait d'établir à son compagnon, et partit.

Ce ne fut que le 26 décembre que le Vénérable arriva à Masapa, petite ville appelée par les Cafres la porte du Monomotapa. De là, il envoya une députation au chef, l'avertissant de son arrivée et du but qui l'amenait. Coelho Monomotapa (c'était le nom du chef) lui envoya quelques cadeaux : de la poudre d'or, des bœufs, des femmes esclaves. Le Vénérable déclina courtoisement l'offre qui lui était faite, en disant que ce n'était pas des présents, mais l'âme même du chef qu'il était venu chercher. A cette nouvelle, l'opinion que Coelho s'était déjà faite de la noblesse de son visiteur s'accrut considérablement. Il désira le voir et s'entretenir avec lui. Dans ce but, il le fit venir dans son kraal, distant de Masapa d'environ quarante milles. Il le reçut avec toutes les marques de respect dues à un haut personnage, le fit entrer dans sa hutte, faveur tout à fait extraordinaire, qu'il n'accordait presque jamais ; accepta de lui quelques habits et lui demanda ensuite ce qu'il pourrait bien lui offrir pour lui être agréable : des femmes, du bétail, de l'or, des terres? Le missionnaire répliqua qu'il méprisait les richesses, que, s'il était venu de si loin, ce n'était pas dans l'espoir d'y trouver des avantages terrestres, mais uniquement pour procurer la gloire de Dieu et lui annoncer à lui-même une bonne nouvelle. Ces motifs étaient un peu trop élevés, et le roi ne les comprit pas très bien. Toutefois, l'effet général fut excellent.

Le P. Gonzalve se retira alors dans la hutte qu'on lui avait préparée dans le village même, laissant le chef émerveillé de sa droiture et de son désintéressement, admiration qui ne fit qu'augmenter quelques jours plus tard.

COMMENT LA SAINTE VIERGE APPARAÎT A UN INDIGÈNE

Le vénérable P. Gonzalve avait érigé un autel dans sa hutte, et chaque matin il y disait la Sainte Messe. Un jour que, selon son habitude, il offrait le Saint Sacrifice, un chef subalterne, passant par là, eut la curiosité de regarder par la porte entr'ouverte. Il lui sembla voir une femme, d'une merveilleuse beauté, se tenir debout en face du Vénérable. Aussitôt, il courut en informer son chef. Ce dernier députa un messager au P. Gonzalve, le priant de lui permettre de voir la dame, belle au-dessus de toute expression, qui demeurait avec lui. Grande fut la surprise du missionnaire en entendant cette requête, mais son étonnement fut de courte durée, car le messager lui montra une image de la Très Sainte Vierge, suspendue derrière l'autel, et lui dit que c'était là la femme en question. Enveloppant avec soin l'image dans une riche étoffe, le missionnaire la porta au chef. Il profita de cette occasion pour lui parler de Dieu, des mystères de la religion et de la Sainte Vierge, puis il s'agenouilla devant l'image de Marie et la pria d'éclairer ces peuplades infidèles qu'il venait convertir. Coelho était ravi d'admiration et ne pouvait détourner ses yeux du tableau qui était devant lui. Il supplia son visiteur de le lui laisser, lui promettant d'élever dans sa hutte un petit autel. Le missionnaire y consentit.

Durant cinq minutes consécutives (était-ce un rêve ou une réalité ?), le chef africain crut voir la Sainte Vierge lui apparaître sous une forme humaine, et lui parler un langage que ni lui ni ses sujets ne pouvaient comprendre. Tourmenté par cette vision, et surtout triste de ne pouvoir comprendre ses paroles, il en fit part au vénérable P. Gonzalve.

— Ceux-là seuls peuvent la comprendre, répondit le missionnaire, dont l'âme a été purifiée dans les ondes sacrées du baptême.

Le chef resta silencieux, mais ne promit

(1) Contrée de l'Afrique orientale dans le bassin du Zambèze, en face de Madagascar.

rien. Deux jours après, il fit de nouveau appeler le Vénérable dans sa hutte et lui déclara que lui et sa mère désiraient devenir chrétiens. Grande fut la joie du missionnaire, qui commença immédiatement à leur apprendre les rudiments de la religion. Après quelques semaines, les jugeant suffisamment instruits, il les baptisa. Il y avait un mois à peine qu'il était arrivé dans la tribu. La conversion du chef principal eut sur les indigènes l'effet le plus heureux, beaucoup se firent instruire, et quelques mois après, la petite communauté chrétienne comptait plus de trois cents membres.

JALOUSIE DE SATAN CONTRE LA MISSION NAISSANTE

Le plus grand désir du vénérable Gonzalve était de verser son sang pour Jésus-Christ. Jamais la pensée du martyre ne le quitta ; du reste, il l'entretenait par la prière et la méditation.

Le diable, jaloux du bon accueil que l'Evangile recevait chez les Cafres, et voyant son empire diminuer d'autant, résolut de détruire la petite chrétienté naissante. Un imam servit d'instrument à sa haine. Les mahométans, on le sait, ont la haine de l'Evangile. Tuer un chrétien est considéré par eux comme une bonne œuvre, et si ce chrétien est un prêtre, ils sont sûrs d'aller jouir du paradis de Mahomet.

Depuis longtemps, les Arabes avaient envahi les côtes du Mozambique et avaient fait quelques adeptes. Toutefois, le fanatisme semblait disparaître, quand un mois environ après l'arrivée du P. Gonzalve dans le Monomotapa, un imam zélé, vrai fils du Prophète, s'y établit aussi. Voyant les rapides progrès de l'Evangile, il résolut de l'arrêter en ruinant la réputation du missionnaire dans l'esprit du jeune chef. Il ne négligea rien pour arriver à ce but, inventa les plus odieuses calomnies. Tantôt, il représentait le missionnaire comme un espion envoyé par le gouverneur des Indes pour faire un rapport sur l'état du pays, les mines d'or, les moyens de résistance qu'on pouvait y rencontrer ; tantôt, il essayait de le faire passer pour un confédéré de Tshepeute, son rival, ajoutant que ses libéralités envers les indigènes n'étaient en réalité qu'un moyen de les détourner de lui. Par ces arguments et d'autres semblables, il travailla tellement les passions et la crédulité du prince, au caractère superstitieux et changeant, qu'il se laissa entraîner et finit par croire ce que lui disait le disciple de Mahomet.

Le Vénérable n'ignorait pas la guerre sourde que lui faisait l'iman. Un jour, il en fit part à un de ses amis, Caiado, qui, tout d'abord, resta incrédule. Caiado était un homme influent près du chef, qui lui avait confié la garde des portes de Monomotapa. Bientôt cependant, le chef ne fit plus mystère de son intention de faire périr le missionnaire. Les amis du P. Gonzalve, Caiado en tête, essayèrent, mais en vain, de l'en dissuader. Cependant, craignant un soulèvement, il dissimula et dit qu'il voulait simplement l'exiler. Seul, le Vénérable ne se laissa pas tromper par ces mensonges. Ne pouvant aller visiter les chrétiens qui vivaient dans les environs, il les envoya chercher, afin qu'ils pussent se confesser avant qu'il ne fût mis à mort. Il les attendit jusqu'à midi, mais comme, à cette heure, ils n'étaient pas encore arrivés, il célébra le Saint Sacrifice et consomma les saintes Hosties qui restaient. Il baptisa ensuite une cinquantaine de néophytes, ce qui indisposa encore davantage le chef.

LE MARTYRE

Dans l'après-midi, il reçut les Portugais, les confessa, les exhorta à pratiquer avec fidélité la religion. Après les avoir renvoyés, il confia à Caiado les vêtements sacerdotaux, le calice, toutes les fournitures de l'autel et quelques effets personnels. Il ne garda dans sa hutte qu'un crucifix et deux cierges.

— Je suis plus prêt à mourir, dit-il en congédiant Caiado, que ne le sont mes ennemis à me tuer. Je pardonne de tout mon cœur au chef qui est jeune et a été trompé par l'imam.

La nuit commençait déjà à couvrir la terre de son ombre. Resté seul, le vénérable Père se jeta au pied de son crucifix, demandant à Dieu pardon pour ses ennemis, et pour lui-même la force de souffrir avec résignation le martyre qui lui était réservé. Il était plus de minuit quand il se jeta sur sa natte pour prendre quelque repos. C'était le moment que ses ennemis, cachés en embuscade non loin de là, attendaient. Dès qu'ils le crurent endormi, huit Cafres, soudoyés par l'imam, se précipitèrent sur lui et l'étranglèrent. Ses bourreaux, après avoir mutilé son corps, le jetèrent dans la rivière qui coule au milieu du village. C'est le 25 mars 1561 que le Vénérable alla recevoir la récompense de ses travaux et de ses souffrances. Une légende cafre rapporte que son corps, entraîné par le courant, aborda sur les bords d'une île au milieu de la rivière. Des tigres s'empressèrent de le transporter dans l'intérieur de l'île, au milieu des forêts, et firent la garde autour de son corps, ne permettant à personne d'approcher.

La cause du Vénérable a été introduite en 1628.

Pratique. — Nous tenir toujours prêts à paraître devant Dieu, par la pureté de notre conscience, la sainteté de nos actions et l'abandon à la miséricorde divine. Accepter dès maintenant le genre de mort qu'il plaira à Dieu de nous envoyer.

SOURCES CONSULTÉES

Life of the V. Gonçalo da Silveira, S. J. — From original sources by Hubert Chadweck, S. J. London, 1910.

SAINT LUDGER

premier évêque de Munster, en Westphalie.

Fête le 26 mars.

Un officier de Charlemagne vient annoncer à saint Ludger que l'Empereur l'attend; mais le Saint, jugeant que le Roi du ciel passe avant les rois de la terre, achève pieusement sa prière avant d'aller à l'audience royale.

LA MÈRE DE SAINT LUDGER

A la fin du VIIIe siècle le christianisme commençait à s'introduire dans la Frise, et à civiliser les peuplades germaniques; ce n'était pas toujours chose facile, et la religion catholique avait bien des coutumes barbares à déraciner. En voici un exemple: La femme d'un chef chrétien venait de mettre au jour une fille; à la vue de cette petite fille, la grand' mère de l'enfant, païenne farouche, fut saisie d'une terrible colère, car c'était un petit-fils qu'elle aurait voulu recevoir. Elle commanda aussitôt de faire mourir l'enfant; ces païens, en effet, croyaient qu'il était permis de tuer les enfants, pourvu qu'ils n'eussent pas encore goûté de nourriture.

Un domestique saisit donc la pauvre petite pour aller la plonger la tête la première dans un grand vase rempli d'eau. Mais, chose merveilleuse, la faible enfant se cramponna si fort avec ses petites mains aux bords du seau que le cruel serviteur ne pouvait parvenir à l'enfoncer dans l'eau. Une femme, attirée par les cris de la victime, accourut, arracha l'enfant des mains de l'homicide, la porta chez elle, et s'empressa de mouiller ses lèvres d'un peu de miel: désormais les païens ne se croiraient plus permis de la faire mourir.

L'enfant grandit, fut retrouvée avec joie par sa mère et élevée dans la religion chrétienne, épousa un seigneur du pays et eut la gloire d'être la mère de deux saints: saint Ludger, évêque de Munster, et saint Hildegrin, évêque de Châlons.

ÉDUCATION DE LUDGER SOUS LA DIRECTION DE SAINT GRÉGOIRE D'UTRECHT ET D'ALCUIN

Elevé par ses parents dans la vertu et la piété, Ludger donna dès sa jeunesse des signes manifestes d'une vocation extraordinaire. Grave, recueilli, sans attrait pour les jeux bruyants des enfants de son âge, il passait ses journées dans la récitation des prières que lui apprenait sa mère, ou bien, ramassant les écorces lisses et les pellicules des arbres, il en formait un livre, et, au moyen d'un pinceau trempé dans un liquide colorant, il s'exerçait à imiter

les caractères des manuscrits. Quelqu'un lui demandait quelle avait été l'occupation de sa journée: « J'ai écrit des livres », répondit-il naïvement. « Et qu'est-ce qui t'a appris à faire cela ? — C'est le bon Dieu. »

Les parents de Ludger voulant faire fructifier les semences de vertu et de science qu'ils remarquaient en leur fils, le confièrent à saint Grégoire, abbé du monastère de Saint-Jean d'Utrecht, prêtre remarquable par son mérite et son savoir. Les progrès du disciple répondirent aux efforts du maître. Sa vive intelligence pénétrait les questions les plus difficiles de la philosophie ; l'Ecriture Sainte surtout faisait ses plus chères délices ; tous les jours il la méditait, en nourrissait son esprit, donnant ainsi à sa parole cette onction suave qui devait ramener plus tard tant d'âmes à Jésus-Christ.

Pour se livrer plus particulièrement aux études et se débarrasser de toute préoccupation extérieure qui pourrait le distraire, il entra parmi les religieux de saint Grégoire. Tous ses efforts se tournèrent dès lors vers l'acquisition des vertus religieuses. Ses journées étaient remplies par le travail, la prière ou l'étude. D'un caractère toujours égal, d'une obéissance exemplaire, d'une charité admirable pour tous, il était le modèle de ses condisciples et l'enfant de prédilection de ses maîtres.

Après avoir fait à Saint-Jean d'Utrecht une grande partie de ses études et reçu la tonsure, Ludger demanda à saint Grégoire la permission d'aller suivre à York les cours du célèbre Alcuin. Le saint prêtre fut vivement attristé à la pensée de se séparer de ce cher disciple, mais préférant le bien de son élève à sa propre satisfaction, et reconnaissant les desseins de Dieu sur ce jeune lévite, il le laissa partir. A York, comme au monastère de Saint-Jean d'Utrecht, Ludger s'acquit bientôt par ses mérites et ses vertus l'estime et la vénération de tous. Son amour des lettres sacrées, la douceur de ses entretiens, sa conduite édifiante le rendirent spécialement cher à son nouveau maître Alcuin.

LUDGER ÉVANGÉLISE LA FRISE — IL EST CHASSÉ PAR VITIKIND

Après quatre ans d'études sérieuses et fécondes, Albéric, neveu et successeur de saint Grégoire, le rappela en Frise, l'ordonna prêtre et lui confia l'évangélisation de la partie du diocèse qui touchait à la Saxe et qui en adorait les idoles. Ludger, fixé dans le canton d'Ostracha, parcourut toute la contrée, prêchant contre les superstitions du peuple, abattant les idoles, convertissant les foules. Le bruit de ses succès passa la Manche, et un de ses condisciples d'York lui écrivait, en vers latins : « Frère, chéri d'un amour plus fort que celui qu'inspire un même sang, Ludger que j'aime, puisse la grâce du Christ préserver votre vie. Colonne vivante de la foi parmi les races de la Frise, nos rivages d'Occident ont conservé la mémoire de votre doctrine, de votre éloquence, de votre profond et puissant génie. Ministre de Dieu quand vous cueillez des gerbes de nouveaux mérites et de gloire, daignez accorder dans vos prières un souvenir à l'humble poète qui vous destine ces vers et faites-lui parvenir un bâton blanc pareil à celui dont vous vous servez dans vos courses apostoliques : humble don pour d'humbles vers. »

Ludger commençait à recevoir les consolations de son apostolat, lorsqu'une invasion des Saxons vint détruire le fruit de sept laborieuses années de travail. Vitikind, païen cruel, mais général habile, à la parole entraînante, à la ténacité indomptable, se jeta avec son armée sur la Frise, incendiant les églises, chassant les prêtres, martyrisant ceux qui ne voulaient pas abjurer leur foi, couvrant le pays de carnage, de ruines et de sang. Ludger après avoir fait tous ses efforts pour maintenir les fidèles dans la foi véritable, après être allé au devant du martyre sans avoir pu l'obtenir, se vit obligé de quitter le pays en attendant des jours meilleurs.

LUDGER AUX TOMBEAUX DE SAINT PIERRE ET DE SAINT PAUL — CHARLEMAGNE LUI CONFIE L'ÉVANGÉLISATION D'UNE PARTIE DE LA FRISE

Depuis longtemps Ludger songeait à établir des monastères dans les provinces confiées à son zèle ; l'invasion des Saxons lui fournit l'occasion d'aller faire un voyage à Rome pour obtenir du Pape les approbations et les encouragements nécessaires à la réussite de ses projets. Saint Léon III gouvernait alors l'Eglise; il reçut avec honneur et avec bonté le nouvel apôtre de la Frise dont il connaissait les rares vertus. Il approuva sa résolution, lui accorda les facilités nécessaires à l'établissement projeté et le congédia en lui donnant une bénédiction spéciale pour l'extension de la foi dans les provinces du Nord. Avant de retourner en Frise, le missionnaire hollandais se rendit au fameux monastère du Mont-Cassin pour se former à la règle de saint Benoît.

Il donnait depuis trois ans dans cette abbaye l'exemple de toutes les vertus lorsqu'une grande partie de la Frise Orientale se soumit aux armes victorieuses de Charlemagne et demanda le baptême. L'empereur cherchait un prêtre vertueux à qui il pourrait confier ce difficile apostolat. Alcuin, qui était alors en France, se ressouvint de son brillant élève d'York et le désigna à l'attention de Charlemagne. Des députés vinrent au monastère de saint Benoît et offrirent à Ludger de la part du roi de France, l'évangélisation de ces peuplades de la Frise avec le don d'un monastère pour y établir ses religieux. Le Saint, reconnaissant dans cette offre la main de la Providence divine, accepta, quitta les douceurs de sa retraite, et des campagnes de l'Italie revient près des rives du Rhin. Il réunit sous la règle de saint Benoît des prêtres qui se sentaient poussés par l'Esprit-Saint à la conversion de leur pays, et, avec eux, il se livra sans ménagement à l'apostolat : ni fatigues, ni peines, ni persécutions ne purent l'arrêter; il détruisait les temples des idoles, et à leur place il bâtissait des églises, multipliait le nombre des chrétiens, et, par la lumière de l'Evangile, faisait entrer ces populations grossières et barbares dans la vraie civilisation. C'est ainsi que l'Eglise catholique par d'infatigables et longs efforts a fait peu à peu l'éducation de l'Europe.

LUDGER PASSE DANS L'ILE DE FOSITELAND IL PRÉDIT L'INVASION DES NORMANDS

La Frise ne fut pas la seule à recevoir la parole ardente de l'infatigable apôtre. Ludger voulut faire connaître le vrai Dieu aux îles du Nord. Suivi de quelques disciples, il s'embarqua, et lorsqu'il fut en vue de l'île de Fositeland, l'un des centres du paganisme germanique, il éleva la croix qu'il portait sur lui, et prononça d'une voix forte ces paroles de David : « *Que le Seigneur se lève et que ses ennemis soient dissipés ; et que ceux qui le haïssent fuient de devant sa face adorable et qu'ils disparaissent comme la fumée.* » Aussitôt ceux qui étaient avec lui sur le vaisseau virent un brouillard épaiss'élever de cette île, disparaître peu à peu pour laisser la place à un ciel serein. Le Saint comprit que les démons s'étaient enfuis à la vue de la croix. Ses prédications opérèrent un grand nombre de con-

versions; le fils du roi reçut le baptême, devint prêtre, et se consacra à la conversion de ses sujets.

Ludger essaya plusieurs fois de passer chez les Danois ou Normands, mais leur roi y mit toujours obstacle. Il se trouvait à Werine, petit port sur la mer du Nord, dans l'intention d'y établir des religieux afin d'essayer la conversion des Normands, lorsque Dieu lui fit voir dans une vision que ses projets n'aboutiraient pas, car il réservait ces peuples pour châtier les nations chrétiennes de l'Occident. Il vit s'élever, du côté du Nord, des nuages noirs et épais, qui s'accrurent peu à peu jusqu'à couvrir le soleil. Le Saint effrayé fuyait, lorsque s'étant retourné, il vit, à travers ces nuages, les habitants de ce pays se précipiter sur les contrées voisines qui furent dans la terreur jusqu'à ce que le retour du soleil refoulât ces brouillards au-delà de la mer.

Le lendemain, le Saint, en pleurs, racontait cette terrible vision à sa sœur qui lui en demanda la signification. « Depuis longtemps, répondit-il, mon désir était de construire un monastère en ces lieux, mais nos péchés nous en rendent indignes. Les nuages épais que j'ai vu s'élever de la mer vers le Nord, représentent les Normands qui se jetteront sur nous en traversant la mer. Ils viendront tout d'abord faire des incursions, mais peu à peu leur nombre s'accroîtra, ils couvriront ces contrées et réduiront tout à feu et à sang. Oh! alors ma sœur, quel tumulte! quelle désolation! la joie abandonnera tous les foyers, le deuil sera partout! Mais Dieu ne repoussera pas toujours les prières de ses serviteurs. Le soleil de la paix reparaîtra; l'abondance reviendra dans ces pays désolés et les Normands devront s'enfuir dans leur pays.

— O mon frère, reprit sa sœur émue, Dieu, je l'espère, me fera la grâce de ne pas voir de telles calamités! — Il n'en sera pas ainsi, répondit le Saint. Je n'y assisterai pas, il est vrai, car ma vie touche à sa fin, mais toi qui dois me survivre, tu verras ces tribulations. »

La prophétie du Saint se réalisa en tout point; sa sœur lui survécut et assista aux désastreuses descentes des Normands dans les contrées d'Occident.

CONVERSION DES SAXONS — LUDGER, ÉVÊQUE DE MUNSTER

La soumission des Saxons avait coûté à Charlemagne beaucoup d'or et de soldats. L'indomptable Vitikind échappait toujours au vainqueur; se dérobant après la défaite, puis reparaissant bientôt après, il soulevait de nouveau les peuples et les entraînait dans de perpétuelles révoltes contre Charlemagne. Ces insurrections continuelles obligèrent le grand empereur à une mesure rigoureuse mais nécessaire : quatre mille des plus séditieux furent saisis et passés au fil de l'épée, d'autres furent transférés au milieu des populations gauloises et y reçurent des terres à cultiver. Mais cet empereur chrétien mit surtout en œuvre les moyens surnaturels qui sont plus puissants que la force des armes. Et ce qu'il voulait d'ailleurs, c'était moins de commander aux Saxons que de les civiliser et en faire un peuple chrétien. Les missionnaires tant de fois chassés, revinrent planter la croix sur ce sol barbare et le préparer à recevoir la foi par l'effusion de leur sang. Vitikind lui-même, converti par un miracle, vint faire sa soumission à Charlemagne, reçut le baptême et alla s'adjoindre aux missionnaires de son pays. Merveille admirable de la grâce de Jésus-Christ!

Le puissant roi des Francs, connaissant le zèle apostolique de Ludger, voulut qu'il travaillât aussi à l'évangélisation de ce nouveau peuple et l'établit à Mimigernford; il en fut le premier évêque et le *monastère* de chanoines réguliers qu'il établit à côté de sa cathédrale, fit donner à cette bourgade, devenue une ville, le nom de *Munster*, qu'elle porte encore aujourd'hui.

L'infatigable apôtre retrouva plus d'ardeur que jamais pour la nouvelle mission qui s'ouvrait devant lui. Partout où il passait, il élevait des églises et dans chacune d'elles il plaçait un de ses religieux. Pour rendre la propagation de la foi plus facile, il recherchait parmi les enfants qu'il catéchisait, ceux que leur intelligence et leur piété semblaient marquer pour la vocation sacerdotale, et les préparait lui-même à la prêtrise.

Généreux, détaché de tout pour aimer Dieu pardessus toutes choses, il vidait ses trésors dans les mains des pauvres et les invitait à sa table.

Il était aussi humble et modeste qu'il était habile et savant. Ses habits étaient propres et soignés comme il convient à un évêque, mais il portait audessous un rude cilice. Lorsqu'il était invité à quelque repas, il savait toujours mêler à la conversation, qu'elle fût sérieuse ou enjouée, des paroles capables d'édifier les convives, et amener l'entretien sur des sujets utiles et pieux. Le repas et l'action de grâces terminés, après quelques instants de conversation avec ses hôtes, il se retirait pour lire ou prier. Il était d'une bonté et d'une affabilité parfaites, même à l'égard des plus ignorants et des plus pauvres du peuple. Il savait de même résister avec une fermeté toute épiscopale, aux entreprises injustes et criminelles, quelque puissants et riches que fussent les auteurs du mal.

UN ÉVÊQUE DEVANT UN EMPEREUR

La prodigalité avec laquelle il distribuait ses richesses le fit accuser près de Charlemagne comme dissipateur des biens du clergé. Sur l'ordre de l'empereur, il se rendit à la cour et comme il s'était mis en prière en attendant l'audience un officier l'appela. L'Evêque continua sa prière et se laissa appeler trois fois, et lorsqu'il eut terminé, il se rendit auprès du roi. L'empereur lui reprocha de s'être fait attendre : « J'ai toujours cru, reprit Ludger, qu'il fallait obéir à vos ordres, mais non pas au point de vous faire passer avant Dieu. Vous-même me l'avez dit lorsqu'à l'époque de ma consécration épiscopale, vous me recommandiez d'être tout d'abord un serviteur de Dieu. Ce n'est donc pas par mépris de l'autorité royale, comme quelques malveillants le pensent, que j'ai agi ainsi. J'ai rendu à Dieu les devoirs que je lui devais, maintenant, me voici à vos ordres. »

Le grand empereur, touché de cette noble franchise, l'embrassa en lui disant : « Je vous remercie de l'exemple que vous me donnez, car je vous trouve tel que je vous avais cru. Quelques prêtres, jaloux de votre vertu, ont blâmé certains de vos actes et en particulier vos largesses envers les pauvres. Mais je ne poursuivrai pas ces accusations; dès aujourd'hui, au contraire, l'amitié de votre roi vous est acquise d'une manière plus intime et plus solide. »

LUDGER GUÉRIT UN AVEUGLE. — PÊCHE MIRACULEUSE

De retour en Saxe, Ludger continua ses fructueuses prédications. Comme il voyageait de village en village, il s'arrêta, un jour, chez une noble dame qui lui offrait l'hospitalité. Pendant qu'il mangeait avec ses disciples, on lui amena pour qu'il le guérit, un aveugle, nommé Bernlef, très aimé des gens de la contrée parce qu'il savait bien chanter les récits des anciens temps et les combats des anciens rois. Le Saint lui ordonna de venir le trouver le lende-

main dans un endroit qu'il lui désigna. Au lever du jour, l'aveugle fut au lieu fixé; Ludger entendit sa confession, fit le signe de la croix sur ses yeux et lui demanda s'il y voyait. L'aveugle distingua d'abord la main de l'Evêque, puis les arbres, puis les toits du hameau. Bernlef ne cessait de lui rendre grâces de l'insigne faveur qu'il avait reçue : « Remerciez-en Dieu, lui répondit le Saint, car c'est Dieu qui vous a rendu la vue, lui, dont la lumière éclaire le monde. » Bernlef fut un des plus fidèles disciples du bienheureux apôtre, il l'accompagna dans ses missions, allégea son ministère en baptisant les païens et en leur chantant des psaumes.

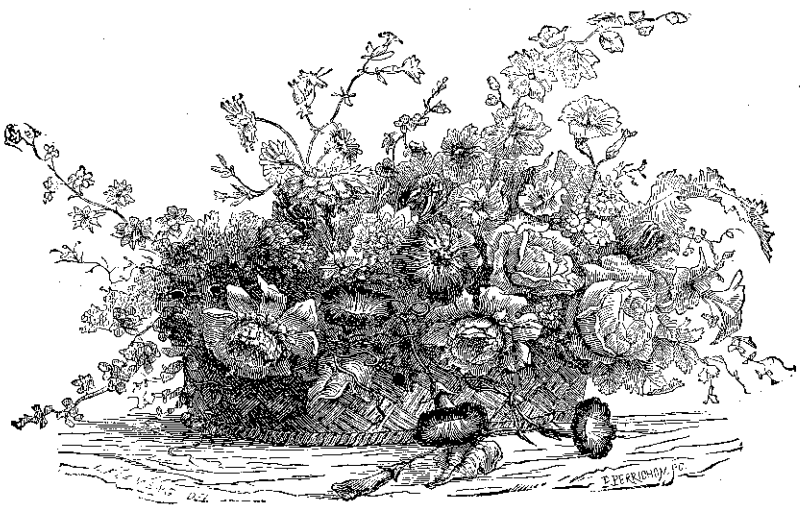
Un autre jour il prêchait à des pêcheurs dans un endroit appelé Héléri sur le fleuve de Lada, lorsque, pour leur montrer la puissance de son Dieu, il leur demanda de lui procurer un esturgeon. Les mariniers étonnés répondirent que le temps de cette pêche était passé et qu'il ne fallait pas y compter surtout au commencement de l'hiver. Mais Ludger leur dit : « Dieu qui est le créateur du temps ne passe pas avec le temps. Allez et faites ce que je vous ai dit. Dieu est puissant et il sait satisfaire les désirs de ses serviteurs. » Les pêcheurs se préparaient à obéir aux désirs de Ludger lorsque, levant les yeux au ciel, ils virent un oiseau dont le vol diminua peu à peu et qui vint s'abattre dans les eaux. Voyant dans ce fait quelque chose de providentiel ils jetèrent avec confiance leur filet à l'endroit où l'oiseau était tombé et retirèrent un magnifique esturgeon. « Rendez grâces à Dieu de ce miracle, leur dit le Saint, et ne l'attribuez pas à mes mérites. Dieu donne, en ouvrant la main, la nourriture à ceux qui ont confiance en lui et répand ses bénédictions sur toute créature. » Les mariniers abjurèrent aussitôt l'idolâtrie et crurent au Dieu que leur prêchait Ludger.

LUDGER GUÉRIT UN AVEUGLE — SA MORT

Malgré les efforts de Ludger pour cacher les faveurs que Dieu opérait par son entremise, la foule en était instruite, et le suivait dans ses voyages. A son entrée dans un hameau, dans une ville, les malades étaient mis sur son passage; il les bénissait et beaucoup recouvraient la santé de l'âme avec la guérison du corps. Les conversions se multipliaient et le pays se transformait.

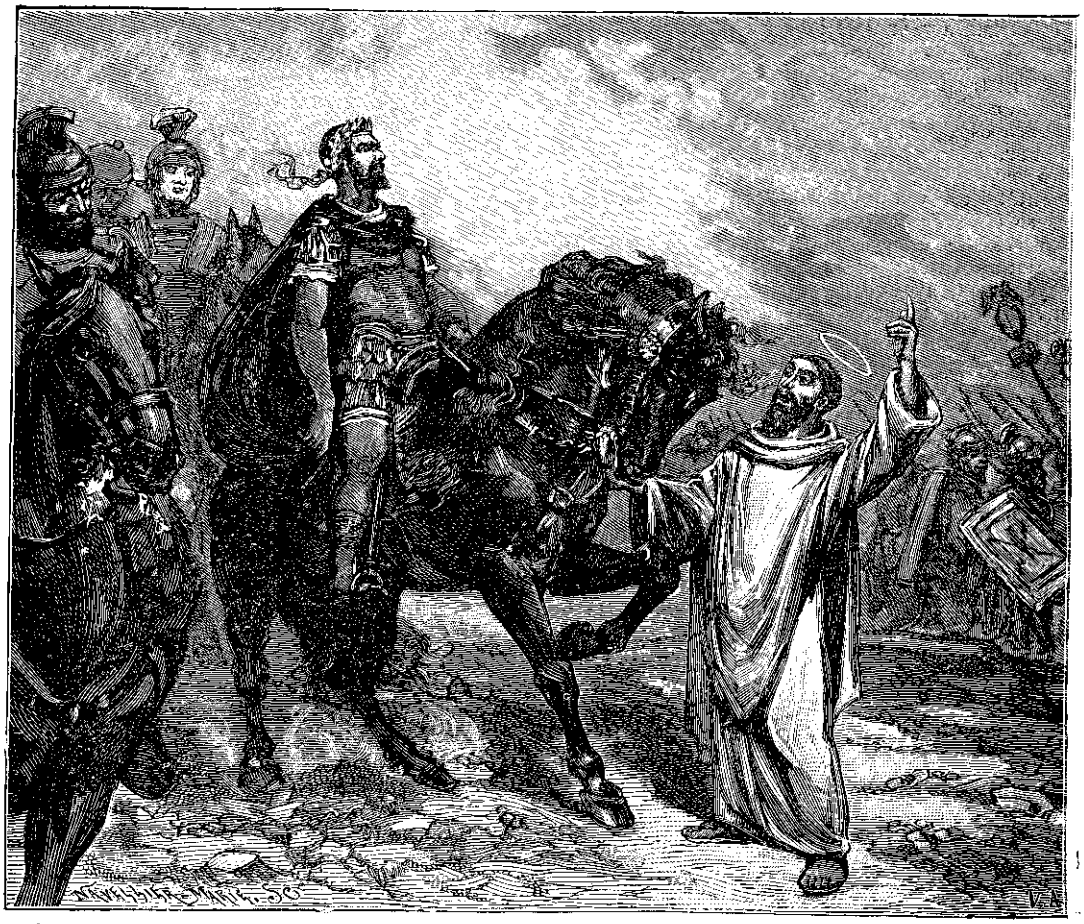
Un jour que le Saint prenait un repas chez un de ses prêtres, à Suderge, petite ville de Saxe, un pauvre vint frapper à la porte demandant avec instance à lui parler. Le portier croyant qu'il demandait l'aumône, lui offrit du pain et de la nourriture, mais le pauvre refusa répétant qu'il était venu voir l'Evêque pour qu'il le guérît de sa cécité. Ludger le fit entrer et lui dit avec douceur :« Qu'avez-vous, mon frère, et en quoi puis-je vous être utile ? — Je vous en prie, mon père, rendez-moi la vue pour l'amour de Dieu. — Votre confiance ne sera point déçue ; recevez la vue pour l'amour de Dieu. » Et aussitôt l'aveugle fut guéri. Le Saint l'embrassa et l'admit à sa table.

Ludger continuait avec une ardeur infatigable ses courses à travers la Saxe, sans compter avec les années et les fatigues qui avaient usé son corps, lorsqu'il fut saisi par la maladie à Billerbult. Les douleurs aiguës qu'il éprouvait, l'impuissance d'agir qui tourmentait son âme ardente, le trouvèrent dans une résignation complète à la volonté de Dieu. Sentant le froid de la mort, il dit à ses disciples en pleurs : « Dieu m'a fait connaître que je dois vous quitter aujourd'hui. Vous transporterez mon corps à Werden où se trouve notre monastère, mais comme le peuple de Munster voudra lui aussi posséder mes restes, attendez jusqu'à ce que le roi ordonne que je sois transporté dans le lieu que je vous ai fixé. » A ces mots, le vénérable Evêque leva sa main tremblante, bénit ses disciples, et son âme s'envola au ciel recevoir le prix de ses fatigues, le 26 mars de l'an 809. La foule se succéda devant le corps du Saint; on lui fit toucher des malades et plusieurs reçurent leur guérison. Un grand concours de peuple escorta les restes du saint missionnaire jusqu'à Munster où ils restèrent quelque temps. Charlemagne, ayant appris les derniers désirs de son ancien ami, ordonna que le corps de Ludger fût transporté à Werden; les nombreux miracles opérés à son tombeau firent connaître clairement aux populations que leur ancien missionnaire régnait au ciel. L'église qui conservait ses reliques devint un lieu de pèlerinage célèbre dans toute l'Allemagne Saint Ludger est le patron de plusieurs villes de Hollande et d'Allemagne, entre autres de Munster, de Werden, de Helmstadt, de Deventer, de Kaiserwerth ainsi que de la Frise orientale.



SAINT ISAAC, MOINE

Fête le 27 mars.



Saint Isaac, arrêtant l'empereur Valence, cherche à le détourner de son entreprise et lui annonce les plus grands châtiments s'il ne cesse de persécuter les chrétiens.

ÉTAT DE L'ÉGLISE A L'ÉPOQUE DE SAINT ISAAC

Le grand Constantin venait de descendre dans la tombe, et sainte Hélène avait retrouvé le précieux trésor de la Croix enseveli depuis des siècles dans le sein de la terre, quand le démon reprit de nouveau les armes. Valens régnait sur le trône de Constantinople, et, sous sa protection, la secte arienne se vantait d'anéantir sous peu la religion chrétienne. Les disciples fidèles du Christ étaient condamnés par d'iniques jugements, et ceux qui refusaient de souscrire aux mesures de l'empereur étaient soumis aux plus cruels tourments et souvent brûlés à petit feu. Des milliers de victimes tombèrent ainsi sous le fer de Valens, pendant les vingt années de son règne. Mais, pour plus de sûreté, un édit impérial fut promulgué, ordonnant de chasser de leur troupeau les évêques et les prêtres et de fermer leur église. Cet ordre impie s'exécutait déjà sur toute la surface de l'empire, et le sacrifice de l'hostie allait cesser de vivifier la terre devenue stérile. Les églises, fermées, furent bientôt livrées aux flammes, et celles qu'on épargna se changèrent en infâmes tavernes où l'empereur se plaisait au milieu de ses débauches. Depuis longtemps déjà, l'édit du César byzantin était en vigueur, et les larmes des fidèles n'avaient pas encore pu toucher son cœur endurci. Mais les prières montaient ferventes vers le ciel, et l'heure de la justice allait bientôt sonner.

LE SEIGNEUR SUSCITE LE MOINE ISAAC

En effet, à l'ombre du cloître, était un moine qui priait sans cesse et expiait pour les péchés du monde, demandant à Dieu de venger le sang de ses enfants. C'était le moine Isaac. Le Seigneur le destina à rendre la paix au peuple et à l'Église d'Orient, comme il avait autrefois choisi Daniel pour justifier et défendre la chaste Suzanne. Il menait dans sa solitude de Constantinople une vie angélique, et la grâce de Dieu abondait en

son cœur. Il connaissait les iniquités et les crimes de Valens, il connaissait surtout sa cruauté contre les serviteurs du Christ, aussi demandait-il au ciel la miséricorde et la justice. Sa prière fut pleinement exaucée, comme autrefois celle de Moïse demandant le châtiment de Pharaon, et Valens vit s'élever contre son empire une nuée d'ennemis.

L'EMPEREUR VALENS ET LES BARBARES DU DANUBE

Les Goths, fuyant devant les flèches des Huns, avaient traversé le Danube et étaient venus s'établir sur les rives de ce fleuve, au milieu des gras pâturages de la Thrace. Valens, qui les avait d'abord accueillis comme des auxiliaires qu'il se proposait d'opposer aux guerriers d'Attila, trouva bientôt en eux d'implacables ennemis. En effet, ils se répandirent à travers les provinces qu'ils livrèrent au pillage, et, triomphant des généraux Trajanus et Sébastien, que l'empereur avait envoyés contre eux, ils parvinrent bientôt jusqu'aux environs de Constantinople. Valens, jusque-là resté inactif, dut, à son grand regret, marcher lui-même contre les envahisseurs. C'était, pour une nature aussi peu militaire que la sienne, le plus grand des sacrifices. Quoi qu'il en soit, il ne put reculer devant la nécessité. Il partit donc, se promettant déjà la victoire, mais il lui arriva comme à Saül, l'ennemi de David, il ne revint pas du champ de bataille.

HÉROISME DE SAINT ISAAC

Le 11 juin 378, comme Valens traversait à la tête de ses légions un bourg de Constantinople, Isaac vint se placer devant l'escorte impériale : « Où vas-tu, ennemi de Dieu, dit-il à Valens, tu marches au combat et Jésus-Christ est contre toi. Si tu veux voir tes ennemis mettre bas les armes, cesse d'abord toi-même la guerre injuste que tu fais au Christ. Empereur, ouvre les églises des catholiques, rends-leur leurs évêques, et le Seigneur protègera ton voyage. » L'empereur, le prenant pour un insensé, ne daigna pas même répondre et continua sa marche en riant d'une telle audace. Mais Isaac ne se tint pas pour vaincu. Il retourna à son monastère, pria le Dieu tout-puissant d'exaucer sa prière, et, le lendemain, se mit à la poursuite de l'armée. Il l'atteignit bientôt. Quand les soldats le revirent, ils voulurent l'enchaîner, mais lui, perçant leurs rangs, arriva jusqu'à l'empereur et, saisissant la bride de son cheval, il s'écria : « Au nom du Christ, je t'en conjure, ô empereur, n'avance pas plus loin. Ordonne de faire ouvrir les églises et tu achèveras heureusement la guerre, après quoi tu reviendras en paix dans ton empire. Si tu refuses d'obéir, tu apprendras à tes dépens qu'il est dur de regimber contre l'aiguillon. » Valens, étonné, cherchait le sens de ces mystérieuses paroles : « Tu retourneras en paix dans ton royaume. » Allait-il être vaincu, lui qui était si certain de la victoire. Sous l'empire de cette pensée, il allait accéder à la demande d'Isaac. Mais il réunit aussitôt son Conseil pour sanctionner son ordre, et comme il en demandait avis à son entourage, le préfet, qui était arien, répondit : « Vraiment, je croyais l'empereur plus courageux. Les discours d'un vagabond qui a perdu l'esprit l'ont déjà ébranlé; que fera-t-il donc sur le champ de bataille? » Puis, s'adressant à Valens : « Faites-le plutôt battre de verges, lui dit-il, et chassez cet insolent couvert de vos mépris. » Le César, se ravisant, accepta cette proposition et le moine fut hué par toute l'armée, mais Isaac attendait patiemment le juste jugement de Dieu.

NOUVELLES TENTATIVES — ISAAC PUNI DE SON COURAGE

Quelques jours après, le solitaire vint de nouveau au devant de l'empereur, et, pour la troisième fois, saisissant la bride de son cheval, il lui dit : « De par Dieu dont je suis le messager, ô empereur, je t'ordonne d'écouter ma demande. Hâte-toi de te soumettre, car bientôt il n'en sera plus temps. Tu t'es laissé séduire par de vils courtisans et tu as étouffé la voix de ta conscience; prends garde, la justice approche. Ouvre les églises des catholiques et tu retourneras en paix dans ton empire. Si tu n'obéis pas, la main de Dieu va s'appesantir sur toi. » Valens, de plus en plus terrifié, demeura un instant immobile sur son cheval sans articuler une parole. Mais les cris de ses courtisans ariens l'arrachèrent bientôt à sa stupeur. Vaincu une fois encore par leurs sollicitations, il s'écria : « Qu'on châtie dignement cet importun, et qu'on me débarrasse d'un tel accusateur. » Ses ordres furent aussitôt exécutés.

LES ÉPINES CHARITABLES — VISITE DE TROIS ANGES

Or, il y avait en cet endroit de gros buissons d'épines et de chardons si épais et si touffus que nul animal ne pouvait y pénétrer sans y perdre la vie. On les fit voir à Valens qui ordonna d'y jeter l'insolent solitaire. Aussitôt fait que dit, Isaac disparut bientôt au beau milieu de ces halliers, et sans plus s'inquiéter, l'on se remit en route. Mais la Providence veillait sur le courageux athlète. Au lieu de s'abîmer dans ces horribles buissons, Isaac, porté par les saints anges, se reposait doucement sur cette singulière couche, comme sur un lit moelleux. Les épines avaient disparu, il ne restait plus que des roses. Voilà comment ces plantes sans raison enseignaient la charité au César empereur, et rendaient témoignage à la sainteté d'Isaac. Pendant ce temps, le moine chantait des cantiques d'actions de grâces au Seigneur, et louait sa grande miséricorde. Mais soudain, voici venir trois beaux jeunes hommes vêtus de robes blanches et s'entretenant des choses de Dieu. Ils s'approchèrent du saint, et, le prenant par la main, ils le retirèrent sain et sauf. Mais, au moment où celui-ci allait les remercier de leur bienveillance, ils disparurent sans qu'on pût savoir qui ils étaient. Cependant, Isaac, éclairé de la lumière divine, sut que c'étaient des anges envoyés pour le secourir. Se prosternant alors la face contre terre, il adora le Seigneur qui protège ceux qui le craignent.

DERNIERS EFFORTS — PRÉDICTION TERRIBLE

Se sentant fortifié de l'esprit de Dieu comme autrefois le prophète Elie, il courut de nouveau à la suite de l'empereur, le devança par un sentier détourné et se présenta devant lui. A cette vue, Valens fut saisi d'une telle frayeur qu'il demeura muet. Mais le moine : « Tu croyais, empereur, que je mourrais dans ces épines. Mais le Seigneur m'a envoyé son ange qui m'a arraché à la mort, et me voici intact en ta présence. Sache-le, une fois encore, c'est le Dieu tout-puissant qui a suscité contre toi les barbares, parce que tu fais une guerre impie à la religion catholique. Fais donc ouvrir les églises et alors la victoire sera pour toi et tu retourneras en paix à Constantinople. » Ces paroles du Saint, tant de fois répétées, ne purent faire brèche sur

le cœur de l'empereur endurci et obstiné. Deux sénateurs, Victor et Saturnin, furent appelés et Valens leur dit : « Gardez cet insolent jusqu'à ce que je revienne triomphant du combat; alors je châtierai son arrogance. » Isaac fut aussitôt garrotté et couvert de chaînes. Mais comme un autre Michée devant un autre Achab, il s'écria : « Si tu reviens en paix dans ton royaume, ô cruel empereur, sache que le Seigneur n'a point parlé par ma bouche. Tu livreras bataille, tes troupes ne pourront résister au choc de l'ennemi, elles seront mises en fuite, et toi-même tu tomberas aux mains des Barbares qui te brûleront vif. — Insolent ! repartit Valens, tu t'apercevras bien de mon retour, je te ferai couper la langue et trancher la tête, en rentrant dans cette ville. » Puis, s'adressant aux deux sénateurs : « Qu'on le garde avec soin, il sera le trophée de notre victoire. » Et les troupes se mirent en marche.

LA BATAILLE — L'ARMÉE ROMAINE ANÉANTIE
MORT TRAGIQUE DE VALENS

Six lieues plus loin, à Mélanthiade, le farouche empereur reçut la nouvelle d'un engagement favorable qu'une partie de ses troupes avait eu avec les barbares. Ce message ne fit que le confirmer dans ses espérances et sa folle présomption. A marches forcées, il se transporta sur le théâtre de la guerre, brûlant de livrer bataille. Malgré les remontrances de ses généraux, il voulut engager le combat; mais là l'attendait la justice divine. Les légions se portèrent en avant contre les Goths massés derrière Andrinople, au cri de : « Vive l'empereur. » Un premier succès suivit l'attaque. Mais bientôt les Romains se virent entourés d'une forêt d'hommes rangés en bataille, dans un nombre tel, que leurs lignes se reformaient à mesure qu'on croyait les avoir enfoncées. La lutte se prolongea jusqu'à 3 heures du soir. Mais enfin, débordés de toutes parts, les légionnaires sentaient les armes tomber de leurs mains, quand, tout à coup, un vaste cercle de flammes se dessina à l'horizon. On avait mis le feu aux broussailles et aux steppes desséchées dont la plaine d'Andrinople était couverte. Activé par une sécheresse impitoyable, l'incendie se resserrait tout autour des Romains consternés. A partir de ce moment, le combat se changea en déroute. Les soldats se mirent à fuir, Valens leur en donnait lui-même l'exemple. Sur son cheval lancé au galop, il essayait de traverser la barrière enflammée qui le cernait. Mais soudain, frappé d'une flèche lancée par un archer ennemi, il tomba à la renverse. Quelques serviteurs fidèles le ramassèrent et le transportèrent sanglant dans une chaumière abandonnée. On allait panser ses plaies quand l'incendie toujours croissant se déclara au toit de la chaumière. Tous abandonnèrent l'infortuné Valens qui expira dans les flammes. Son corps, réduit en cendres, ne put jamais être recouvré. L'armée romaine succomba dans un désastre inouï. — Nous empruntons ces détails de l'abbé Darras, auteur de l'*Histoire générale de l'Eglise catholique*.

C'est ainsi que se réalisait la prophétie du saint moine Isaac : « Tu tomberas aux mains de tes ennemis qui te brûleront vif, et cela, parce que tu as été rebelle aux ordres du Seigneur. »

DÉLIVRANCE D'ISAAC
IL EST ACCUEILLI PAR VICTOR ET SATURNIN

Comme nous l'avons vu plus haut, le solitaire Isaac avait été confié aux sénateurs Saturnin et Victor, et ceux-ci professèrent dans la suite un si grand respect pour lui qu'ils l'honoraient comme un saint et un prophète. Ils rivalisaient d'ardeur pour lui bâtir une demeure digne de sa haute vertu. Le serviteur de Dieu, ayant eu connaissance de leur dessein, les fit appeler et leur dit: « Ecoutez-moi, chères brebis du Christ et cessez vos contestations. Votre zèle est agréable à Dieu, mais, puisque tous deux vous avez à cœur de me bâtir un abri, voici la condition que j'y pose : celui de vous deux qui le plus tôt aura terminé son œuvre, celui-là me recevra sous son toit jusqu'au terme de mes jours. » On redoubla d'ardeur de part et d'autre, mais la victoire échut à Saturnin. La dernière pierre était à peine posée qu'il vint trouver le Saint: « Vénérable Père, lui dit-il, voici que je vous ai préparé une demeure, venez donc, et habitez en elle. » Isaac se rendit aussitôt à sa nouvelle habitation et y passa le reste de sa vie.

Quelques jours après, Victor, qui avait voulu bâtir un superbe palais, se rendit auprès du solitaire et, se voyant vaincu par Saturnin, il se jeta aux pieds d'Isaac en disant : « Je vous en prie, ô Père, recevez aussi le présent que je vous offre, car c'est au nom du Seigneur que je le fais. — Mon fils, lui dit le Saint, je dois rester désormais où Dieu a fixé ma demeure. Mais que votre maison soit la maison des pauvres et le refuge des abandonnés. » Puis il lui donna sa bénédiction.

DERNIÈRES ANNÉES — MORT BIENHEUREUSE D'ISAAC

Sitôt qu'il fut reclus en sa cellule, Isaac mena une vie angélique. Les sénateurs Saturnin et Victor lui faisaient de grandes aumônes, mais il les distribuait aussitôt aux indigents. On l'a vu se dépouiller de ses propres vêtements et revenir presque nu au milieu de l'hiver. Il allait parfois rendre visite à ses deux bienfaiteurs, et si, à son retour, il trouvait les portes de la ville fermées, il se mettait en prière, faisait un signe de Croix, et les portes s'ouvraient d'elles-mêmes.

Arrivé au dernier jour de sa vie, il réunit ses disciples, leur donna ses derniers avis, appela sur eux la bénédiction du ciel, se désigna un successeur, et son âme fut emportée par les anges au paradis. Ce fut une grande douleur pour le monastère et pour toute la ville de Constantinople. Ses reliques furent l'objet d'une grande vénération.

SAINT RUPERT

Fête le 27 mars.

RUPERT ÉVÊQUE DE WORMS — SES ÉMINENTES VERTUS

Tandis que Childebert III régnait sur les Francs, le très saint confesseur du Christ, Rupert, illustrait de ses éminentes vertus le siège épiscopal de Worms. Issu du sang des rois de France, il réunissait en lui la noblesse du sang et les plus brillantes qualités : grande mansuétude d'âme, chasteté parfaite, mortification, zèle infatigable pour la prière et la louange de Dieu, charité pour le prochain qui lui faisait donner aux pauvres tout ce qu'il avait. Les nombreuses conversions qu'il opérait lui attirèrent la haine des idolâtres de son diocèse. Un jour il fut surpris, battu de verges et laissé à demi mort dans un fossé. Mais voici que la Providence ouvrit alors un champ plus vaste à son apostolat.

LE CHRISTIANISME EN BAVIÈRE — SALZBOURG

Théodon, duc des Bavarois encore païens et barbares, ayant entendu parler des miracles et de la sainteté de Rupert, voulut le connaître. Il lui envoya une députation composée des premiers de sa nation, le priant de vouloir bien visiter les régions bavaroises et y enseigner les vérités de la foi. En entendant l'invitation des députés étrangers, Rupert éclata en actions de grâces et bénit le Seigneur de ce qu'il voulait bien faire annoncer par lui l'Evangile aux peuples encore infidèles.

A la nouvelle que le saint missionnaire arrivait, le chef bavarois fut rempli d'une vive allégresse, et convoquant toute la noblesse de son duché, il vint à sa rencontre jusqu'à Ratisbonne où il le reçut avec de grands honneurs.

L'homme de Dieu s'appliqua aussitôt avec un zèle et une charité admirables à la conversion de ces peuples. L'une de ces premières conquêtes fut leur chef; Théodon abjura l'idolâtrie et fut régénéré dans les eaux du baptême. Cet exemple attira les foules et Rupert fit des milliers de néophytes. Tous, esclaves et nobles, venaient recevoir avec joie le joug du christianisme, et il semblait que les temps apostoliques reparaissaient.

Mais cela ne contentait pas encore le zèle de saint Rupert; sur le conseil du duc Théodon, il monta sur une barque, et, accompagné de quelques zélés missionnaires, il descendit les rives du Danube pour aller porter aux contrées les plus reculées le flambeau de la foi et de la religion. Il alla jusqu'en Hongrie. Les idolâtres accouraient de tous côtés sur son passage, écoutaient avidement ses paroles et beaucoup d'entre eux se faisaient chrétiens.

Mais il s'agissait de donner un centre à toutes ces chrétientés éparses, et l'évêque missionnaire en comprenait l'importance capitale.

En un lieu nommé Juvave, on voyait au milieu des broussailles les ruines de nombreux édifices autrefois splendides, Rupert s'y fixa; et, à sa demande, le duc Théodon lui donna ces ruines avec les terres environnantes. Une superbe église dédiée à saint Pierre s'éleva bientôt sur ces débris antiques; un monastère fut bâti pour les clercs, et Rupert y construisit sa demeure épiscopale, grâce à la générosité de Théodon. Rome confirma la création du nouvel évêché. C'est ainsi, nous dit Rorhbacher, qu'à la voix de son pontife, l'antique Juvave sortit de ses ruines pour revivre pendant des siècles sous le nom de Salzbourg.

Mais le saint évêque avait besoin de nouveaux apôtres pour suffire aux besoins de son nombreux troupeau qui s'accroissait de jour en jour. Il retourna dans son pays et amena avec lui douze missionnaires. Sa nièce Erentrude avait voulu partager ses apostoliques travaux et enseigner par sa parole et ses exemples aux femmes barbares le chemin de la civilisation et de la sainteté chrétienne. Rupert bâtit pour elle un monastère dédié à la Sainte Vierge. Erentrude en fut la première abbesse. De nombreuses Bavaroises vinrent se grouper autour d'elle, et la courageuse supérieure se vit bientôt à la tête d'une communauté florissante qui faisait l'édification de toute la contrée.

MORT DE THÉODON — SON FILS THÉODEBERT

Sur ces entrefaites, le duc Théodon tomba gravement malade; et, sentant approcher sa dernière heure, il manda son fils Théodebert et lui dit : « Mon fils, voici que le Seigneur m'appelle à lui, je vous constitue mon successeur, mais écoutez mes derniers avis : soyez en tout point obéissant au saint évêque Rupert, et prêtez-lui sans cesse votre secours pour l'aider dans la propagation de la foi. »

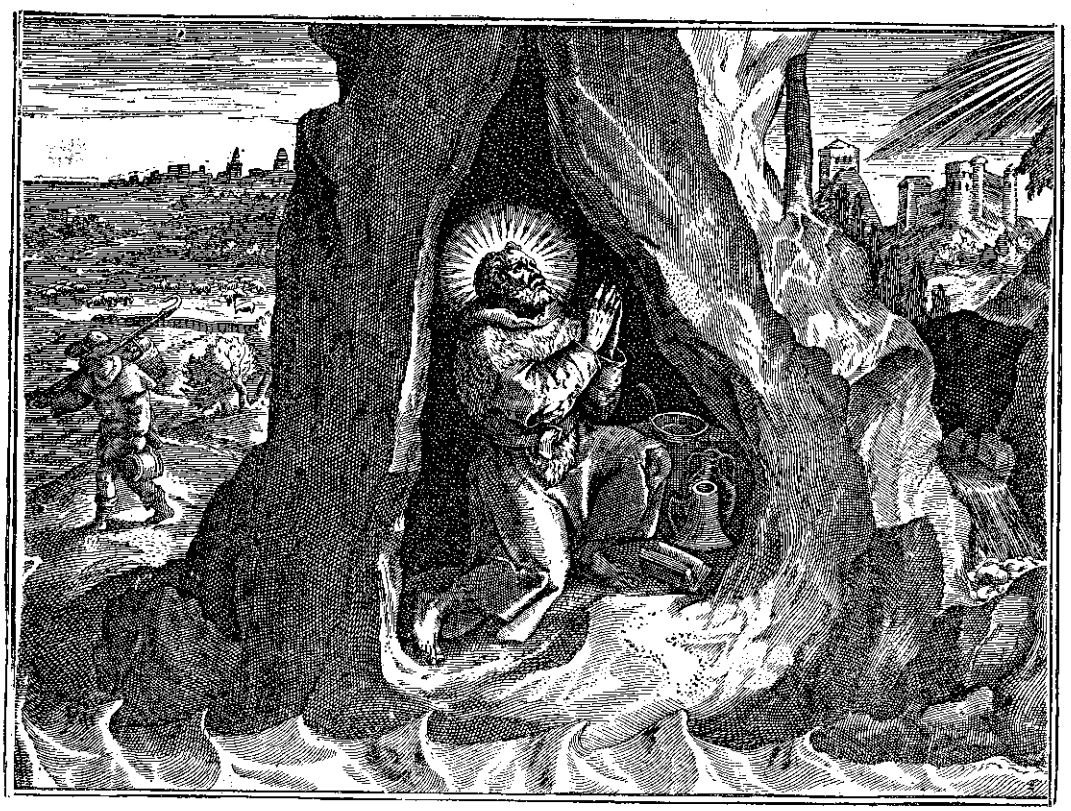
Théodebert fut fidèle à un conseil si sage; sous sa protection, la religion catholique devint de plus en plus universelle parmi ses sujets, et à mesure que la foi s'implantait dans le peuple, les mœurs s'adoucissaient, le pays se civilisait et le Norique prenait un autre aspect.

DERNIERS MOMENTS DE SAINT RUPERT — SA MORT

Après avoir continué quelque temps encore un apostolat si fécond, saint Rupert, brisé par l'âge et les fatigues, fut averti par Dieu que l'heure du repos approchait. Il désigna pour son successeur un homme d'une éminente sainteté, nommé Vitaly, et se prépara à quitter ce monde. Le jour de Pâques, le Saint, déjà miné par la fièvre, célébra encore le Saint Sacrifice, adressa à ses religieux de paternelles exhortations, et expira doucement entre leurs bras. Mais, au moment où l'âme se sépara du corps, une éclatante lumière remplit le lieu saint, et l'on entendit dans le ciel des cantiques d'allégresse. Rupert quittait cette vie mortelle pour aller jouir de l'éternité. On laissa son corps exposé pendant longtemps à la vénération des fidèles, et quand vint le jour de l'ensevelissement, on vit des hommes revêtus de robes d'une éclatante blancheur accompagner le cercueil, l'ensevelir avec soin et s'envoler au ciel. C'étaient des anges envoyés pour honorer les dépouilles du saint évêque Rupert. Ceci se passait pendant les fêtes de Pâques de l'an 718.

SAINT JEAN D'ÉGYPTE, SOLITAIRE

Fête le 27 mars.



Le saint ermite, dans sa grotte solitaire, passait ses jours et ses nuits dans la prière.

Qui n'a entendu parler des Pères du désert? Parmi ces multitudes de saints solitaires qui embaumèrent du parfum de leurs vertus les déserts de la Thébaïde, il en est peu, après le grand saint Antoine, qui soient aussi célèbres que saint Jean d'Egypte. Ce que nous savons de lui nous est raconté par Pallade et Rufin qui eurent le bonheur de le voir et de l'entendre. Ses vertus, ses miracles et ses prophéties lui attirèrent la vénération de ses contemporains. Les empereurs le consultèrent, et saint Augustin a loué sa sainteté.

UN JEUNE CHARPENTIER ÉGYPTIEN — JEAN A L'ÉCOLE DE LA SAINTETÉ — OBÉISSANCE ADMIRABLE

Jean naquit à Lycopolis, aujourd'hui Siout, près de la rive gauche du Nil, dans la Basse-Thébaïde. Il ne songeait point d'abord à quitter le monde, il apprit le métier de charpentier et l'exerça jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans. Alors, touché de la grâce divine et considérant que la grande affaire de la vie est de sauver son âme, il quitta tout pour Dieu.

Il n'avait pas grande fortune, mais, comme celui de saint Pierre, son sacrifice plut beaucoup au Seigneur, parce qu'il fut si parfait et si complet qu'il ne resta dans son cœur aucun attachement aux biens terrestres.

La science de la sainteté, pas plus que les autres sciences, ne peut s'apprendre sans maître et sans direction. Jean le savait, et, dans son humilité, se défiant avec raison de ses propres lumières, il alla, en disciple docile, se mettre sous la conduite d'un ancien solitaire. Plus tard, il deviendra maître à son tour.

Pour être un saint, il faut accomplir parfaitement la volonté de Dieu, et, pour cela, il faut renoncer à ses caprices et à sa volonté propre. Le bon vieillard, que Jean avait choisi pour maître, admirait le zèle et l'empressement de son disciple, mais il craignait pour lui les pièges de l'amour-propre, il l'exerçait donc à une obéissance humble et difficile.

Parfois même il lui commandait des choses qui paraissaient choquer le bon sens, afin d'habituer le jeune homme à obéir, non par plaisir ou par goût, mais uniquement pour plaire à Dieu. C'est ainsi qu'il lui ordonna d'arroser deux fois

le jour un bâton sec et à demi pourri, jusqu'à ce qu'il prît racine et fleurît. Cette épreuve dura un an, et il fallait aller chercher l'eau à deux milles de distance, sous le brûlant soleil d'Egypte.

Un jour, ils n'avaient plus qu'une fiole d'huile pour assaisonner leurs légumes, le vieillard ordonne au disciple de la jeter par la fenêtre. Sans objection, le jeune solitaire prend la fiole et la jette.

Quelque temps après, le vieillard lui dit : «Vois-tu cet énorme rocher, va le chercher. » Le jeune homme part, s'agenouille contre le bloc de granit, s'efforce de le remuer et de le rouler; la sueur ruisselle sur ses habits et sur le roc, et il ne cesse ses efforts que sur l'appel de son maître.

Telle était l'obéissance du jeune moine ; il savait que, pour plaire à Dieu, il devait obéir à son supérieur, il ne songeait qu'à bien exécuter l'ordre donné, sans le discuter.

Les religieux du voisinage étaient si édifiés de la conduite du jeune solitaire, qu'ils venaient parfois visiter le vieillard, son maître, pour s'en faire raconter quelques traits, et être eux-mêmes témoins de sa docilité et de son humilité.

JEAN SE RETIRE DANS UNE GROTTE

Il y avait onze à douze ans que l'ancien charpentier s'exerçait ainsi au renoncement à sa propre volonté et à toutes les vertus d'un bon solitaire, quand son directeur mourut.

Jean avait réalisé de grands progrès dans la perfection; néanmoins, dans son humilité, il ne se crut pas encore en état de marcher seul et de se prémunir contre les pièges du démon. Il passa encore plusieurs années dans différents monastères, se perfectionnant de plus en plus dans les vertus religieuses. Enfin, cédant à l'appel de Dieu et au désir d'être uniquement et sans distraction à son service, il obtint la permission de se retirer loin des hommes, dans une retraite absolue.

Pour y parvenir, il se creusa, à deux lieues de Lycopolis, une grotte dans un rocher d'un accès difficile. Il en fit fermer l'entrée, ne laissant qu'une petite lucarne qui lui permît de recevoir les fruits et l'eau destinés à sa nourriture.

Mais Dieu voulait se servir de lui pour conduire beaucoup d'âmes dans les sentiers de la perfection chrétienne, et le tenir en sa main divine comme un flambeau pour éclairer les hommes. La bonne odeur du Christ, dont il répandait autour de lui les parfums, ne tarda pas à attirer les foules à son désert, tellement qu'il fallut construire une hôtellerie dans le voisinage pour recevoir les étrangers. La charité du Saint ne pouvait les repousser. Pour tout concilier et travailler au bien des autres, sans perte pour son âme, il régla qu'il ne parlerait que le samedi et le dimanche, par la fenêtre de sa cellule, et à la condition qu'aucune femme ne s'en approcherait. Ce concours dura jusqu'à la fin de sa vie; aussi en reparlerons-nous plus loin. En attendant, considérons un moment le saint ermite dans sa cellule.

AUSTÉRITÉS — VERTUS DE SAINT JEAN

La vie qu'il menait en ce lieu était toute céleste. Il observait un jeûne continuel. Le seul repas qu'il prenait chaque jour, vers le coucher du soleil, se composait de quelques fruits et d'eau. Il ne mangeait jamais rien de cuit, pas même de pain, et ne buvait que de l'eau. Le même vêtement lui suffisait contre les ardeurs du jour et contre la fraîcheur des nuits, parfois assez vive en Orient. Il vécut ainsi durant une cinquantaine d'années, c'est-à-dire jusqu'à sa mort.

Il n'avait aucun souci des biens de ce monde. Son âme s'élevait libre et pure vers son Dieu. Il vaquait sans cesse à la prière et à la contemplation. Le Seigneur aimait à se communiquer à lui, le remplissait de lumières célestes et, parfois, comme nous le dirons plus loin, lui révélait les événements lointains et les secrets de l'avenir.

Mais le démon, qui a osé tenter le divin Maître, n'épargne pas les saints. Nul n'est à l'abri de ses perfides attaques; souvent même, ce sont les plus avancés en perfection qui ont à soutenir les plus rudes assauts. Notre solitaire en fit souvent l'expérience et eut beaucoup à lutter.

Les démons, ne pouvant triompher de lui par des suggestions mauvaises, des pensées d'orgueil ou de découragement, essayaient d'autres armes. Ils troublaient le silence de la nuit par des bruits inaccoutumés, des cris de toute sorte, pour empêcher sa prière ou pour le priver du léger repos indispensable au soutien de ses forces. Ajoutant l'insulte à la peine qu'ils lui causaient, ils lui apparaissaient le matin sous des figures terribles et feignaient de demander pardon du mal qu'ils lui avaient causé pendant la nuit.

Ces esprits de malice, toujours attentifs à saisir les moindres occasions de séduire les serviteurs de Dieu, lui suggérèrent une fois de prolonger son jeûne pendant deux jours, afin de profiter de l'extrême faiblesse de son corps pour décourager et abattre son âme. L'austère ermite se laissa surprendre : son amour pour la mortification l'eût porté à tout souffrir. Mais, à la fin du second jour, au moment où il allait prendre enfin quelque nourriture, le démon se présenta devant lui, sous la figure d'un affreux nègre, et il lui dit d'un ton railleur et satisfait : « Pardonnez-moi, s'il vous plaît, c'est moi qui vous ai conseillé ce long jeûne. »

Le solitaire reconnut, qu'en effet, il avait outrepassé ses forces et suivi sa volonté plutôt que celle de Dieu, quoique dans une bonne intention. Mais cette légère défaite ne servit qu'à le rendre plus humble et à multiplier ensuite ses admirables victoires sur l'enfer.

ON VIENT DE TOUTES PARTS CONSULTER SAINT JEAN D'ÉGYPTE — PRÉDICTIONS ET MIRACLES

Le bienheureux solitaire vécut plus de trente ans dans cette cellule, persévérant dans la vie admirable qu'il avait entreprise. Il était mort au monde, mais son amour de Dieu et du prochain le portait à désirer vivement le salut des âmes; aussi était-il comme un intermédiaire entre Dieu et les hommes, et qui sait de combien de grâces ses contemporains lui furent redevables!

Nous avons dit comment les visiteurs se rendaient nombreux à son désert, et deux fois par semaine, il leur accordait audience, leur donnant les conseils les plus utiles. Dieu, en effet, l'éclairait de lumières admirables, il lisait au fond des consciences les secrets des cœurs, son œil découvrait l'avenir, et sa bouche annonçait ce qui se passait dans des pays lointains.

On sait qu'en Egypte la récolte dépend des débordements du Nil : saint Jean annonçait à l'avance si les eaux seraient basses ou abondantes, et, par ses exhortations à la pénitence, apprenait aux hommes à apaiser la juste colère de Dieu, prête à punir leurs crimes.

Les Ethiopiens, franchissant les frontières de l'empire du côté de Syène, dans la Haute-Thé-

baïde, ravageaient et pillaient cette province. Les premières troupes qu'on leur avait opposées avaient été taillées en pièces par ces barbares. Le nouveau général envoyé contre eux n'avait qu'une petite armée, inférieure en nombre à celle des ennemis. Justement inquiet, il vint demander au célèbre ermite le secours de ses conseils et de ses prières. « Marchez sans crainte contre les barbares, répondit le Saint, vous en triompherez tel jour. Vous reviendrez chargé de leurs dépouilles et l'empereur vous honorera. »

Tout arriva comme Jean avait dit. Les bandes éthiopiennes vaincues rentrèrent précipitamment dans leur pays, abandonnant aux Romains un riche butin, et le général, de retour près de l'empereur, fut honoré d'une des plus hautes dignités de la cour.

Parmi les visiteurs qui venaient le consulter, Jean remarqua un jour un autre officier des armées impériales. « Aujourd'hui même, lui dit-il, il vous est né un fils, mais votre épouse est en danger de mort. Toutefois, ayez confiance en Dieu, elle guérira. Retournez promptement à votre demeure. Vous donnerez à votre fils le nom de Jean. Veillez bien sur son enfance et préservez-le des mauvais exemples des païens. Quand il aura sept ans, confiez-le à quelque bon moine qui l'élève dans l'amour de Dieu et la pratique des vertus chrétiennes. »

Il fit bien d'autres prédictions. Les plus fameuses furent en faveur du grand Théodose, empereur d'Orient, que Gratien s'était associé dans le gouvernement de l'empire. Saint Jean l'informa plusieurs fois par avance des irruptions des barbares dans les provinces, du soulèvement des usurpateurs, du moyen de les réprimer et de bien d'autres événements de son règne.

L'an 383, l'usurpateur Maxime avait triomphé par la trahison de l'empereur Gratien; en 387, il chassait son frère Valentinien de l'Italie, devenait maître de tout l'Occident et sa puissance semblait égaler celle de Théodose. Ce prince comprenait qu'il était de son devoir de châtier le rebelle; mais l'entreprise était gigantesque et pleine de périls. Il envoie consulter le solitaire Jean; celui-ci lui répond de marcher avec courage, l'assurant qu'il remporterait la victoire, sans qu'il en coûtât trop de sang.

Théodose partit à la tête de son armée, vainquit l'usurpateur en deux batailles et le surprit dans Aquilée, où ses propres soldats lui tranchèrent la tête et l'apportèrent à Théodose.

Valentinien redevint empereur d'Occident, mais quatre ans après, le comte Arbogaste, général en chef de ses armées, faisait assassiner le jeune empereur et plaçait sur le trône le rhéteur Eugène. Théodose résolut de venger la mort du prince, mais il voulut, avant de rien entreprendre, savoir de saint Jean quelle était la volonté de Dieu à cet égard.

Il envoya donc son intendant Eutrope demander au saint ermite ses prières et ses conseils et obtenir, s'il était possible, qu'il vînt lui-même trouver l'empereur. Eutrope multiplia ses instances, mais Jean refusa de quitter son désert. « L'empereur remportera la victoire, répondit-il, mais elle sera plus sanglante que la première; le tyran y perdra la vie, mais Théodose survivra peu à son triomphe; il mourra en Italie en laissant le trône d'Occident à son fils. » Tous ces points s'accomplirent à la lettre. L'expédition fut rude et sanglante, la première bataille sembla devoir être fatale à Théodose qui perdit 10 mille hommes ; mais, bientôt, la brillante victoire d'Aquilée coûta à l'usurpateur le trône et la vie. Cette bataille eut lieu le 6 septembre 394, et Théodose mourut à Milan, le 17 janvier suivant, laissant l'empire d'Orient à son fils Arcadius, et celui d'Occident à Honorius, son second fils.

Au don de prophétie, saint Jean joignait aussi celui des miracles. Il en opéra de nombreux. Il en accomplissait même parfois en faveur des personnes absentes, surtout si c'étaient des femmes, car jamais il ne voulut permettre qu'elles s'approchassent de sa cellule.

Un commandant de troupes romaines se rendait à Syène, dans la Haute-Thébaïde, pour y tenir garnison et protéger la frontière romaine. Sa femme, dame très pieuse, l'accompagnait. Elle était infirme, elle supplia son mari de la conduire au désert du solitaire Jean d'Egypte pour recevoir sa bénédiction. Ce détour augmenta beaucoup les fatigues du voyage. Quand on fut à une certaine distance de la retraite de Jean, l'officier alla prier le saint anachorète de vouloir bien lui permettre d'amener sa femme au pied de sa fenêtre. Il supplia longtemps, insistant sur la piété de sa femme, les fatigues qu'elle avait affrontées, et son grand désir de recevoir la bénédiction d'un serviteur de Dieu. « Si vous lui refusez cette grâce, ajoutait-il, elle en sera tellement affligée et humiliée, que sa santé déjà chancelante succombera tout à fait. » Le bon solitaire, admirant la foi de cet officier, ne voulait pas le contrister, non plus que son épouse, par un refus absolu ; mais il ne voulait pas pourtant manquer à sa résolution. « Allez, dit-il, votre femme me verra sans quitter la maison où elle se trouve. »

L'officier se retira, cherchant la solution de cette énigme.

Or, la nuit suivante, le Saint apparut en songe à cette dame et lui dit : « O femme, votre foi est grande, je viens satisfaire à votre désir. Je vous avertis, cependant, de ne pas désirer voir le visage des serviteurs de Dieu, mais plutôt de contempler des yeux de l'esprit leur vie et leurs actions. Je ne suis pas un prophète ou un homme saint comme vous le pensez; mais Dieu, en récompense de votre foi, vous accorde la santé. Il bénira votre maison, mais aimez la justice et contentez-vous des appointements de votre charge. N'oubliez jamais les bienfaits que vous avez reçus de Dieu. »

Le lendemain, cette dame s'empressa de raconter le songe à son mari, lui dépeignant l'habit et le maintien du solitaire et les traits de son visage. Or, ce signalement répondait exactement à ce que l'officier avait vu de ses yeux dans sa visite. Le songe était certainement miraculeux. Les deux époux n'en doutèrent point. Au reste, cette personne se trouvait bien réellement guérie comme l'ermite le lui avait dit.

Le simple attouchement d'un objet qui avait appartenu au Saint, une onction avec de l'huile bénite par sa main suffisaient pour produire chez les malades des changements merveilleux. Les démons redoutaient sa présence et quittaient les corps des possédés qu'on lui amenait; parfois ils étaient forcés, malgré eux, de rendre témoignage à sa vertu et à sa sainteté.

VISITE DE PALLADE A SAINT JEAN D'ÉGYPTE

La renommée de l'illustre solitaire était grande dans les monastères d'Egypte. Un jour, dans un couvent de Nitrie, des moines s'entretenaient ensemble de ses vertus admirables. C'était Pallade, Albin son maître, Evagre, Ammon et quelques autres. « Oh ! que je voudrais contem-

pler de mes yeux l'éminence de sa vertu, dit Evagre, et me faire expliquer sa manière d'oraison. »

Pallade était un jeune religieux de vingt-six ans, plein d'ardeur. Se sentant assez de force pour entreprendre le voyage, il partit sans rien dire aux autres moines. C'était le moment de l'année où les eaux du Nil, séjournant sur les campagnes, engendrent des fièvres. Le jeune pèlerin tomba malade en route; mais il ne se découragea pas. Il allait à pied ou en barque, suivant les lieux.

Enfin, après dix-huit jours de marche et de fatigues, il arriva heureusement à la montagne du saint solitaire. Son cœur battait d'émotion, et il ne comptait pour rien ses efforts, à la pensée qu'il allait voir enfin ce parfait modèle des moines. Mais il trouva le vestibule de la grotte fermé et on lui dit que le Saint ne recevait personne avant le samedi. Il attendit le samedi et Jean l'accueillit avec une bonté toute paternelle.

Ils venaient à peine de commencer leur entretien, quand survint le gouverneur de la province, nommé Alype, qui s'approcha du solitaire en grande hâte, et Pallade, par discrétion, se retira un moment à l'écart.

Mais la conversation se prolongea longtemps et Pallade, perdant un peu patience, se mit à murmurer intérieurement. « Il a fait peu de cas de moi, disait-il en lui-même, mais il donne beaucoup de temps au gouverneur parce qu'il est riche et puissant. » Aussitôt, Jean envoya son interprète lui dire : « Prenez patience, je vais congédier le gouverneur. »

Pallade put comprendre par là combien le Saint était éclairé du ciel, puisqu'il avait connu sa pensée. Il s'humilia et attendit avec patience.

Après le départ d'Alype, Jean fait appeler le jeune pèlerin, et après lui avoir adressé une courte correction sur son impatience et sur son jugement téméraire, il ajouta, comme pour le consoler : « Ne savez-vous pas qu'il est écrit : *Ce ne sont pas les bien portants qui ont besoin du médecin, mais les malades?* Ce gouverneur, courbé sous la multitude des affaires temporelles, comme un esclave, sous la domination d'un maître fâcheux et insupportable, et songeant peu à son âme, est venu à moi pour recevoir quelques avis charitables. Dans ce peu de temps qu'il a eu pour respirer, fallait-il que je le quittasse pour vous parler, à vous qui vous occupez continuellement de votre salut?

— Mon père, veuillez prier pour moi, dit Pallade. » Alors, le bon vieillard, lui frappant légèrement la joue comme un père qui caresse son fils, lui dit, avec une gaieté douce et agréable : « Mon fils, vous aurez des peines à souffrir, mais ayez courage. Déjà, vous avez soutenu de grands combats, vous avez eu de vives tentations de quitter votre monastère, mais la crainte de Dieu vous a retenu jusqu'ici. Toutes ces tentations venaient du démon qui veut vous tromper. Il ne manque pas de couvrir ses insinuations des couleurs de la piété; il vous représente la douleur que votre absence cause à votre père, il vous donne à penser que votre retour engagerait votre frère et votre sœur à embrasser aussi la vie religieuse. Or, je vous annonce une bonne nouvelle, votre frère et votre sœur ont renoncé au monde et marchent en sûreté dans la voie du salut et votre père vivra bien encore sept ans. Ayez donc le cœur ferme et courageux et ne songez plus à quitter votre solitude par amour de votre famille et de votre pays. Vous savez qu'il est écrit : *Celui qui, après avoir mis la main à la charrue, regarde en arrière, n'est pas propre au royaume des cieux.* »

Ces paroles consolèrent et fortifièrent beaucoup le jeune moine. Le saint vieillard lui demanda alors avec la même gaieté :

« Ne désirez-vous pas être évêque ?

— Non, mon père, repartit le moine, car je le suis déjà. »

Il jouait sur le sens du mot *évêque*, qui, en langue grecque, signifie surveillant.

« De quelle ville êtes-vous donc l'évêque, dit le Saint?

— De la cuisine, de la table, de la dépense. Je suis, en effet, chargé, au couvent, de veiller sur toutes ces choses, répondit Pallade en riant; voilà mon épiscopat.

— Cessez de railler, continua saint Jean, car un jour vous serez évêque et vous aurez beaucoup à souffrir, mais courage, Dieu sera avec vous. »

Quelques années après, Pallade vit se réaliser ces prédictions. Atteint d'une maladie grave, il vint se soigner à Alexandrie, d'où les médecins l'envoyèrent en Bithynie. Pendant son séjour en ce pays, il fut élu évêque. Fidèle à la cause de la justice, il fut enveloppé dans la persécution dirigée contre saint Jean Chrysostome, et passa onze mois caché dans une chambre obscure.

Les paroles du saint solitaire revinrent alors à sa mémoire : « Vous serez évêque et vous aurez beaucoup à souffrir. »

Quand il put échapper à ses ennemis, il alla à Rome implorer la protection du Pape pour saint Jean Chrysostome et pour lui-même. Ces détails nous ont été conservés par Pallade.

Un autre visiteur et historien de saint Jean d'Egypte fut Rufin. Il vint le voir quelque temps après Pallade, accompagné d'Evagre et de six autres moines de Nitrie. Ils restèrent plusieurs jours avec lui, écoutant les discours pleins d'une divine sagesse qu'il leur adressait pour la sanctification de leur âme. « Fuyez surtout l'amour-propre, ajoutait-il, rien n'est à craindre comme la vanité. Elle s'insinue même dans les choses bonnes afin de les détruire, et Satan s'est servi de ce moyen pour perdre un grand nombre d'âmes avancées dans les voies de la sainteté et de la mortification. » Il confirmait ces paroles par de nombreux exemples.

Il leur raconta l'histoire d'un solitaire, homme d'austérités et d'oraison, qui était devenu un modèle de vertu. On l'estimait avec raison comme un saint. Mais voici que, s'admirant lui-même, il commença à se complaire en des pensées de vanité et d'orgueil. Après cela, le démon le fit consentir à d'autres pensées mauvaises; enfin, il abandonna sa vocation et rentra dans le monde pour s'y livrer à tous les crimes.

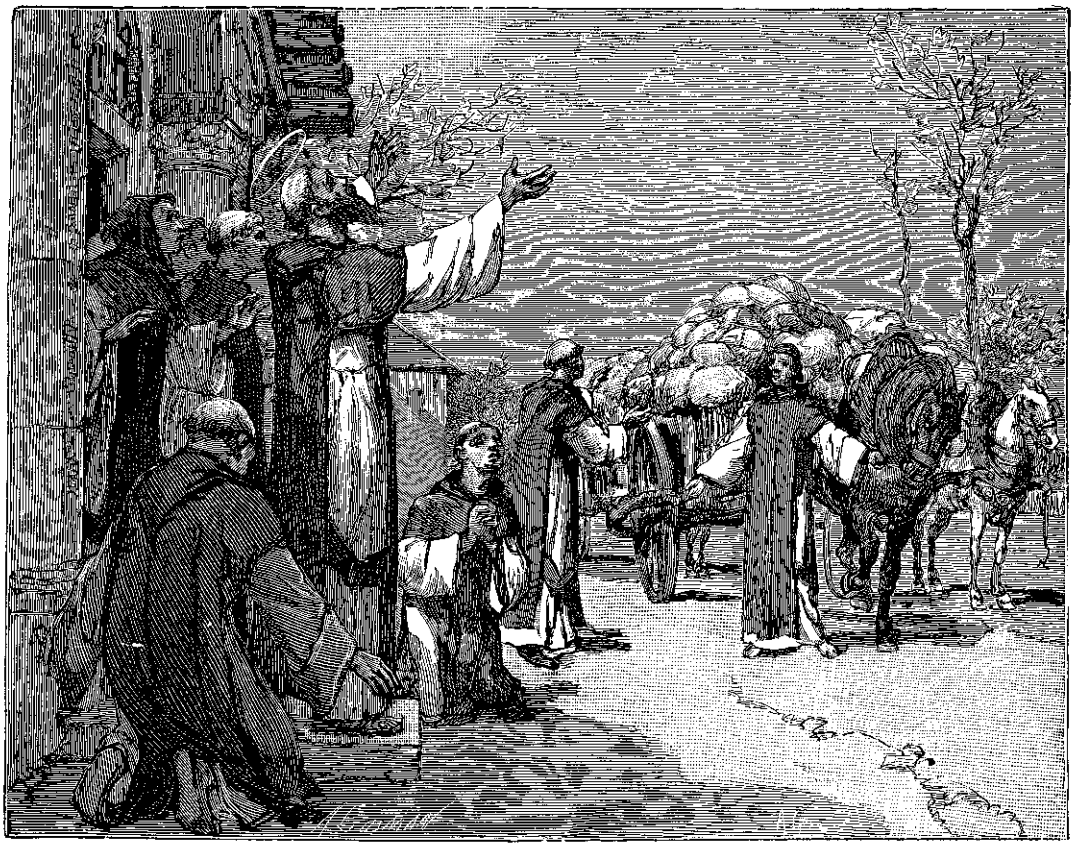
Après trois jours passés dans de continuels entretiens, ils prirent congé du Saint, et lui demandèrent, avant de partir, sa bénédiction. « Allez en paix, leur dit-il; aujourd'hui sont arrivés à Alexandrie les nouvelles de la victoire que le religieux prince Théodose a remportée sur le tyran Eugène. » Quelques jours après, Ruffin et ses compagnons constatèrent, en effet, l'exactitude de cette parole.

Saint Jean d'Egypte touchait lui-même au terme de ses longs combats sur la terre, et la palme des vainqueurs l'attendait au ciel. Les trois derniers jours de sa vie, il ne put plus parler à aucun visiteur. C'est à genoux et en prière qu'il rendit sa belle âme à Dieu.

SAINT ÉTIENNE HARDING

FONDATEUR DE CITEAUX

Fête le 28 mars



Un jour de disette, saint Etienne envoie un Frère à la ville sans argent. — La charité y supplée, et le Frère revient avec une voiture de vivres.

PREMIÈRES ANNÉES DE SAINT ÉTIENNE

On sait peu de chose sur les premières années de saint Etienne; cependant, les historiens conviennent qu'il était Anglais de nation. Son nom de *Harding* fait croire qu'il était issu de la race saxonne, et l'on dit que sa famille était d'assez grande noblesse.

Il nous apparaît pour la première fois lorsque, encore enfant, il était élevé au monastère bénédictin de Sherborne, au comté de Dorset.

La règle de saint Benoît permettait aux parents chrétiens d'offrir leurs fils avant même l'âge de quatorze ans, pour qu'ils apprissent à servir Dieu dans le cloître jusqu'à leur mort. Ces enfants étaient appelés les *oblati*.

Leurs pieux parents les conduisaient à l'église du couvent, les introduisaient dans le sanctuaire, et, enveloppant leurs mains dans la nappe de fin qui recouvrait l'autel ils les consacraient ainsi au service de Dieu. Ils promettaient aussi de ne leur transmettre aucun bien terrestre; et ces jeunes enfants pouvaient alors courir à la suite de leur divin Maître, puisque rien ne les retenait plus à la terre.

Etienne fut donc élevé avec les autres enfants du monastère et reçut l'éducation qui était donnée à tous, sans acception de personnes, aux nobles comme aux enfants du peuple.

Comme un autre Samuel, Etienne passa ainsi ses premiers ans dans le temple du Seigneur; mais son esprit actif soupirait à de plus amples connaissances. Le monastère de Sherborne ne les lui pouvant donner, il partit pour l'Ecosse.

D'Ecosse, Etienne se rendit à Paris.

UN PÈLERINAGE A ROME

Mais Paris ne le retint pas longtemps. Etienne cherchait à connaître sa vocation encore incertaine. Il crut qu'auprès du tombeau des Apôtres, il trouverait la lumière; c'est pourquoi il entreprit le pèlerinage *ad limina*.

Le tombeau des Apôtres fut témoin de ses prières ardentes, et reçut les larmes de bonheur qu'il y répandit : mais il fallut bientôt quitter cette ville bénie, pour reprendre le chemin de Sherborne, où saint Etienne pensait retourner.

LE COUVENT DE MOLESME

Dieu, qui conduit tout avec sagesse, en disposa autrement. Comme il voyageait à travers une sombre forêt du diocèse de Langres en Bourgogne, il arriva à la porte d'un pauvre monastère, si l'on pouvait donner ce nom à quelques cabanes faites de branches d'arbres, rangées autour d'un petit oratoire de bois. Auprès de ces misérables cellules, s'étendait une clairière que les moines avaient défrichée, et qu'un baron du voisinage leur avait cédée. C'était dans la culture de ce terrain que les religieux de Molesme, ainsi s'appelait le couvent, trouvaient leurs seuls moyens de subsistance. Molesme, fondé depuis très peu de temps, était encore aux prises avec les difficultés de toute œuvre naissante, la pauvreté y régnait en souveraine; et cependant Molesme comptait dans son sein des personnes de haute naissance et de grands talents

La vertu de saint Robert, qui gouvernait alors le couvent de Saint-Ayoul ou Aigulphe, fixa leurs regards. Sur un ordre du Pape, le saint abbé reçut la charge de fonder et diriger le nouveau monastère qu'il établit dans la forêt de Molesme, l'an 1075.

Ce fut là qu'Etienne, à son retour de Rome, trouva la communauté établie. Au tombeau des saints Apôtres, il avait demandé à Dieu de pouvoir le servir toute sa vie dans la pauvreté la plus sévère et dans la rigueur primitive de la règle de saint Benoît, sans aucun des relâchements qui s'y étaient introduits dans la suite. A la vue de Molesme, de la pauvreté et de la ferveur de ses moines, il connut bien que Dieu l'avait exaucé et l'avait conduit au but de tous ses désirs.

Une épreuve vint affliger son cœur affectueux; le jeune clerc qui avait été jusque-là son fidèle compagnon de voyage, son ami, le quitta pour continuer sa route; Etienne resta seul à Molesme. Mais Dieu, qui rend toujours ce qu'on lui donne avec usure, au lieu d'un ami qu'il perdait, lui en fit trouver deux autres : saint Robert et saint Albéric, l'un abbé, et l'autre prieur de Molesme.

Cependant, le besoin se faisait sentir parfois au monastère. Perdu dans les profondeurs d'une forêt, personne ne songeait à y porter ses aumônes. Un jour, la disette fut si extrême que les Frères n'avaient plus de provisions que pour un ou deux repas. Saint Robert appela quelques religieux, et, se souvenant des paroles d'Isaïe. « Vous qui n'avez point d'argent, hâtez-vous, venez et achetez, » il les envoya à Troyes, plus proche du monastère que Langres, leur ville épiscopale, pour y acheter des vivres, bien qu'il n'eût point d'argent à leur donner. Les Frères obéirent. Leurs habits grossiers, leurs pieds nus, leur visage exténué par les jeûnes et les travaux, attirèrent sur eux les regards étonnés de tout le peuple. Le bruit de leur arrivée parvint jusqu'à l'évêque, qui avait reçu autrefois l'hospitalité à Molesme. Le prélat les fit donc venir, et ayant connu leurs besoins, les renvoya avec un chariot chargé de pain, et des vêtements pour tous les Frères.

Dès ce jour, la charité publique sut fournir abondamment à toutes les nécessités du couvent.

RELACHEMENT DU MONASTÈRE

Molesme promettait une ère de ferveur, mais, hélas! ce fut pour peu de temps; l'augmentation du nombre des religieux et l'accroissement des richesses vinrent troubler cette délicieuse solitude. La libéralité des fidèles fit disparaître la nécessité du travail manuel, et bientôt les religieux refusèrent d'obéir à saint Robert, qui voulait conserver cet usage comme un point de la règle. Devant cette opposition, la résistance des moines s'accrut et comme la pauvreté et l'obéissance sont l'âme de la vie monastique, Molesme, ayant perdu cette âme, était tombé dans un état de langueur extrême.

Saint Robert, voyant que sa présence ne faisait qu'irriter les rebelles, quitta le couvent et se retira dans la solitude voisine.

Etienne vit avec douleur ces malheureuses scènes de désobéissance; le départ de saint Robert l'affligea beaucoup.

La charge de prieur, en la place d'Albéric devenu abbé, ne fit qu'augmenter sa tristesse, en face de son impuissance à rétablir la ferveur. Sa douleur fut au comble quand il vit Albéric lui-même maltraité par ses moines incorrigibles et jeté dans un cachot. Aussi s'empressa-t-il d'imiter la conduite d'Albéric, aussitôt sa délivrance, et de quitter Molesme avec quelques autres religieux des plus fervents.

Il enflamma par ses paroles les cœurs d'un grand nombre de ses frères, et lorsqu'il vit le moment propice d'exécuter son dessein, c'est-à-dire la fondation d'un nouveau monastère, gouverné par la règle de saint Benoît prise à la lettre, il résolut à quitter une seconde fois Molesme.

L'abbé saint Robert, à qui ils communiquèrent ces plans, entra de tout son cœur dans leurs désirs.

Au commencement de l'année 1098, ils allèrent tous à Lyon, solliciter du cardinal Hugues, archevêque de cette ville et légat apostolique, l'autorisation de quitter leur monastère, et d'en fonder un autre, où la règle serait plus rigoureusement observée. Ils firent cette démarche afin de n'avoir plus à être inquiétés par les autres moines de Molesme.

Le cardinal légat, l'ami et le fidèle défenseur de saint Grégoire VII qu'il avait toujours suivi dans ses desseins de réforme, l'ami également de saint Anselme qu'il avait reçu dans son exil, était homme à applaudir aux fervents désirs de ces pieux solitaires. Il les approuva pleinement et leur envoya, dès leur retour, une lettre qui les autorisait à quitter le couvent.

L'abbé Robert affranchit alors solennellement ses frères qui restaient à Molesme du vœu d'obéissance qu'ils avaient fait entre ses mains, puis les vingt et un religieux, que les vives exhortations d'Etienne avaient touchés, sortirent du monastère pour se retirer au désert.

Robert prit avec lui les ornements et les vases sacrés nécessaires pour la célébration des saints Mystères, ils emportèrent aussi un gros bréviaire pour l'office divin, et ce fut là tout.

LE NOUVEAU MONASTÈRE A CITEAUX

Cîteaux était le nom d'un lieu situé au milieu d'une immense forêt du diocèse de Châlons. Au milieu coulait un ruisseau, dont les eaux souvent débordées rendaient cet endroit marécageux.

Le seigneur de Beaune, à qui ces terres appartenaient, permit aux religieux d'en prendre possession.

Sur ces entrefaites, Odon, duc de Bourgogne, que la vue de saint Anselme avait converti, au moment qu'il voulait le dépouiller, ayant connu le dessein des pieux ermites, leur envoya lui-même des ouvriers pour les aider à construire leur monastère. Et, le 21 mars 1098, qui se trouvait être le dimanche des Rameaux et la fête de saint Benoît, on célébra l'inauguration solennelle.

Saint Robert, élu canoniquement, reçut la crosse pastorale des mains de Gauthier, évêque de Châlons, qui érigea de la sorte le couvent en abbaye, sous le nom de Nouveau-Monastère.

Il fut dédié à la glorieuse Vierge Marie, et, dans la suite, il en fut de même pour toutes les églises de l'Ordre, qui professa toujours une grande dévotion pour la Mère de Dieu.

Tous les religieux firent ensuite vœu d'obéissance entre les mains de saint Robert; l'on nomma aux divers offices de la maison. Saint Albéric reçut la charge de prieur, et saint Etienne celle de sous-prieur. Mais saint Robert ne put jouir longtemps de la solitude de Cîteaux; les moines de Molesme le rappelèrent une seconde fois parmi eux; ils arrachèrent au pape Urbain II la permission de lui faire quitter Cîteaux, et saint Robert, renonçant encore à sa propre volonté, obéit aux invitations du cardinal Hugues, à qui le Pape avait remis cette affaire. Il reprit le chemin de Molesme. Dieu bénit son obéissance, car Molesme sembla refleurir; il produisit d'autres monastères, entre autres celui de Juilly, où la sœur de Saint Bernard se consacra plus tard à Dieu. Dès ce moment, les rapports de saint Robert cessèrent avec Cîteaux. Il mourut l'an 1110.

SAINT ÉTIENNE, PRIEUR DE CITEAUX

Après le départ de saint Robert, leur premier abbé, les moines de Cîteaux élurent pour lui succéder saint Albéric, et saint Etienne, naturellement, remplaça ce dernier dans la charge de prieur.

Cette charge, qui l'unissait d'une manière étroite à l'abbé, permit à Etienne d'apprendre à l'école d'Albéric une prudence admirable, comme il avait appris à celle de saint Robert l'obéissance et la fermeté dans les épreuves.

D'après la règle de saint Benoît, le prieur devait être pour ainsi dire l'œil et la main de l'abbé, toujours prêt à exécuter ses ordres. Son office consistait à tenir sa place pendant son absence, dans les exercices ordinaires de la maison; il devait surtout veiller au maintien de la régularité dans le couvent. Il présidait encore au réfectoire, car l'abbé mangeait toujours avec les hôtes, comme le prescrit la règle de saint Benoît.

Ainsi donc, Etienne partageait pour beaucoup la sollicitude de saint Albéric, et tous deux cherchaient à donner les plus saints exemples à leurs frères. Le premier changement qu'ils firent fut de retrancher toute superfluité dans l'habit monastique. Ils rejetèrent tous les vêtements dont il n'est pas fait mention dans la règle, ne voulant plus porter ni vêtement à larges plis, ni fourrures, ni capuchon séparé.

Le second changement que Cîteaux apporta aux usages des monastères d'alors fut de revenir, quant à la nourriture, au régime sévère prescrit par la règle de saint Benoît.

Les Cisterciens refusèrent aussi d'accepter les dîmes ecclésiastiques, et diverses possessions, comme faisaient les autres couvents.

Ces différentes réformes répandirent bientôt la renommée de la ferveur de Cîteaux. Mais une crainte vint saisir l'esprit d'Albéric, aucun novice ne se présentait. La réforme allait-elle donc s'évanouir après quelques années seulement? Un fait merveilleux vint rassurer le saint abbé.

Une nuit, un clerc, qui étudiait aux écoles de Lyon, aperçut dans une vision une ville d'une beauté indicible, bâtie sur le penchant d'une montagne, au pied de laquelle coulait une rivière aux eaux profondes. Comme il cherchait un gué pour la traverser, il vit sur les bords douze ou quatorze pauvres qui lavaient leurs vêtements dans le courant. Parmi eux se trouvait un personnage d'une beauté éclatante qui les aidait tour à tour. Le clerc s'approcha de lui et lui demanda qui il était. « Ces pauvres, lui fut-il répondu, font pénitence et se purifient de leurs fautes; pour moi, je suis le Fils de Dieu, Jésus-Christ, sans qui ni eux ni personne au monde ne peut faire de bien. Cette ville qui brille sur la montagne, c'est le Paradis où n'entreront que ceux qui auront fait pénitence. Pour toi, sache qu'il n'y a point d'autre voie que celle-là. » A ces mots, le clerc se réveilla, et fut longtemps à réfléchir sur cette vision. Quelque temps après, de retour chez lui, il en parla à l'évêque de Châlons qu'il connaissait plus particulièrement. L'évêque lui conseilla de quitter le monde, et lui indiqua le monastère de Cîteaux.

Le clerc prit le chemin du couvent. La solitude sauvage du lieu, l'aspect du monastère l'effrayèrent tout d'abord; il frappa néanmoins à la porte de la maison de Dieu, et quel ne fut pas son étonnement de reconnaître dans tous les Frères les pauvres qui lavaient leurs vêtements dans la rivière. Il fut reçu par tous comme un gage de la protection du ciel, il devint dans la suite excellent religieux, et remplaça Etienne dans la charge de prieur.

SAINT ÉTIENNE EST ÉLU ABBÉ

Cinq ans plus tard, en 1109, comme le rapportent les annales de Cîteaux, l'homme de Dieu, Albéric, après s'être exercé à l'école du Christ par la discipline de la règle pendant neuf ans et demi, retourna vers le Seigneur.

Cette mort affligea beaucoup le cœur d'Etienne qui perdait en saint Albéric le meilleur ami; il se consola en pensant que ses prières lui seraient désormais d'un aussi utile secours que ses conseils et ses avis.

Etienne fut élu unanimement par les Frères en la place d'Albéric. L'élection se fit en son absence, car dans son humilité, redoutant peut-être la première place, il avait cru qu'en quittant Cîteaux, on penserait moins à l'élire.

Etienne continua dignement les réformes commencées par ses deux prédécesseurs.

L'INDIGENCE EST AU COMBLE

Le couvent se trouva bientôt réduit à la plus complète indigence. Ce fut au milieu de cette épreuve qu'apparut avec éclat la confiance qu'Etienne avait en Dieu.

Un jour, le cellerier vint l'avertir que les provisions étaient épuisées. Le Saint prit avec lui un Frère convers, et tous deux se dirigèrent, montés sur des ânes, vers deux villages voisins pour y mendier de porte en porte.

Leurs courses finies, ils trouvèrent que la quête du religieux était supérieure à celle de l'abbé « Où avez-vous donc quêté, demanda Etienne en

souriant, vous avez glané dans un champ plus fertile que le mien. » Le religieux répondit que c'était grâce à la générosité de tel prêtre qu'il nomma. Or, ce prêtre était entaché de simonie. « A Dieu ne plaise, s'écria Etienne, frémissant d'horreur, que nous touchions à ces aumônes souillées par la main qui les a données. » Il appela des bergers qui se trouvaient là, et versa dans leurs mains tout ce que le sac contenait.

Un autre jour, la disette fut plus violente encore, Etienne vit que c'était l'heure de Dieu. Il appelle un Frère et lui ordonne de se rendre au marché de Vézelay, d'y acheter trois chariots, avec trois forts chevaux de trait pour chacun d'eux, et de les ramener chargés de vêtements et de vivres et d'autres choses nécessaires. Le Frère se montre tout prêt à partir, mais avec de l'argent. « Je n'ai trouvé que six sous dans toute la maison, dit Etienne, prenez-les si bon vous semble. » Le Frère partit pour la ville indiquée. Arrivé là, il se rendit chez un ami auquel il fit connaître l'embarras du monastère. Sur ces entrefaites, un homme riche, sur son lit de mort, distribuait ses biens aux pauvres. L'ami du religieux court aussitôt près du mourant et lui fait le récit de la misère de Cîteaux. Touché de ces paroles, cet homme appelle le religieux et lui donne tout l'argent nécessaire. Le moine revint donc à Cîteaux, suivi des trois chariots chargés de provisions. La foi d'Etienne et l'obéissance du religieux avaient été récompensées. Ce fut la dernière épreuve que l'abbé de Cîteaux eut à supporter pour le temporel de son couvent, car dès ce jour les aumônes furent plus abondantes.

LA MORT FAIT DES VIDES A CITEAUX

Mais une épreuve plus terrible l'attendait. Pendant les années de 1111 et 1112, une mortalité terrible vint lui ravir tour à tour plusieurs de ses enfants spirituels.

Plus d'une fois, le bruit sourd de la crécelle, mêlé au tintement de la cloche, appela les Frères du couvent au lit de mort d'un des leurs. Aussitôt, tout était interrompu, l'office divin lui-même, chacun se rendait à la cellule du mourant, en récitant le *Credo*. Puis, quand tous étaient réunis autour de leur frère couché sur la cendre, car c'était ainsi que mouraient les moines, ils faisaient ensemble la recommandation de l'âme.

Le cœur paternel d'Etienne voyait avec peine partir ainsi ses enfants; et ce qui le tourmentait davantage, c'était de ne voir aucun novice venir combler les vides que faisait la mort.

Il s'en vint même à se demander, s'il n'y avait pas lieu de voir en cela un signe que Dieu n'agréait pas leur genre de vie. Ces tristes pensées éclatèrent enfin. Un jour que le couvent était réuni autour d'un religieux mourant, Etienne s'adressant au moribond : « Au nom de Jésus-Christ pour l'amour duquel nous sommes entrés dans la voie étroite et difficile, et en vertu de l'obéissance que vous m'avez juré, je vous commande de revenir vers nous, au temps et de la manière que le Seigneur voudra, pour nous faire voir, autant qu'il plaira à sa miséricorde, dans quel état nous sommes à ses yeux. »

Le Frère mourut, et quelques jours après, comme Etienne se trouvait en prière au milieu des champs où il venait de travailler avec ses frères, ce religieux lui apparut, et l'assura que leur vie était agréable à Dieu. Il lui annonça en même temps des jours de joie après les jours de tristesse, et il prédit la fécondité prochaine de la famille qui semblait stérile.

LES NOVICES ARRIVENT EN FOULE

L'événement vint bientôt justifier ces prédictions. En effet, dans l'année 1113, la porte du monastère vit passer une troupe de gentilshommes des plus nobles familles de Bourgogne. C'étaient les trente compagnons que le jeune et ardent saint Bernard avait gagnés à la vie religieuse. Ce noble jeune homme avait entendu l'appel de Dieu, et il amenait avec lui à Cîteaux son oncle, ses quatre frères et une foule de seigneurs, ses amis.

Saint Etienne reçut avec de grandes actions de grâces les novices que le Seigneur lui envoyait.

Le monastère se mit donc à fleurir comme jamais. Au milieu de ces temps malheureux, où beaucoup d'abbayes tombaient dans le relâchement, à cause de leurs richesses, Cîteaux, par sa pratique fervente de la pauvreté, édifia le monde.

Peu de temps après la venue de Bernard au monastère, Etienne fut appelé à fonder le nouveau couvent de la Ferté, au diocèse de Châlons. Gauthier, évêque de cette ville, et deux gentilshommes de cette contrée, avaient proposé ce domaine au bienheureux abbé, qui reçut avec joie cette offre et partit lui-même fonder ce monastère. Celui de Pontigny, au diocèse de Sens, fut aussi fondé dès l'année 1114. L'année suivante vit également s'établir les abbayes de Morimond et de Clairvaux.

Le jeune Bernard fut envoyé avec douze autres moines fonder ce dernier couvent. Telles furent les quatre premières filles de Cîteaux, qui devinrent elles-mêmes bientôt mères d'un grand nombre d'autres monastères.

SAINT ÉTIENNE, FONDATEUR D'ORDRE

DERNIÈRES ANNÉES

Jusque-là, les abbayes étaient indépendantes les unes des autres, et n'avaient entre elles d'autres rapports que ceux de la charité fraternelle. L'abbé d'un monastère gouvernait ses moines, sans dépendre d'aucun autre; c'est pourquoi il suffisait d'un abbé moins saint ou plus faible pour laisser s'introduire la tiédeur dans un couvent. Etienne vit ce danger, et trouva le moyen d'y remédier, ce qui lui valut le titre véritable de fondateur de l'Ordre cistercien.

La première mesure qu'il prit afin de cimenter l'union des monastères entre eux fut l'institution du Chapitre général. Tous les ans, à la fête de l'Exaltation de la Sainte Croix, les abbés des couvents issus de Cîteaux devaient s'y réunir pour y traiter des affaires de l'Ordre.

Ce fut au Chapitre général de 1119 qu'Etienne fixa les constitutions de l'Ordre nouveau, dans plusieurs statuts qu'on appela charte de charité.

L'abbé de Cîteaux, appelé Père de tout l'Ordre, pouvait visiter tel monastère qu'il voulait. A leur tour, les abbés des quatre filiations visitaient Cîteaux, et chaque abbé devait aussi, chaque année, visiter les maisons issues de son abbaye.

Ces sages dispositions maintinrent longtemps la ferveur et la régularité dans l'Ordre.

Le saint abbé de Cîteaux avait accompli son œuvre. Il se démit de sa charge au Chapitre général de 1133 et ne survécut que quelques mois à cette démission.

Son corps fut déposé avec vénération auprès de celui de son prédécesseur Albéric.

Ce fut le 28 mars 1134 qu'Etienne alla rejoindre saint Robert et saint Albéric, pour régner avec eux dans les siècles éternels.

SAINT JEAN DE CAPISTRAN

RELIGIEUX FRANCISCAIN DE L'OBSERVANCE

Fête le 28 mars (par décret de Léon XIII, daté du 19 août 1890).

A la bataille de Belgrade, Capistran, tenant à la main son étendard sur lequel brille le nom de Jésus, s'élance à la tête de ses braves, en criant : « Victoire ! Jésus ! Victoire ! »

IL NE FAUT JAMAIS DÉSESPÉRER DE L'ÉGLISE
UN MAGISTRAT CHRÉTIEN

A la fin du XIVe siècle, l'Eglise traversait l'une des plus effroyables tempêtes qui l'assaillirent depui son origine. Le schisme déchirait la chrétienté et offrait au monde consterné le lamentable spectacle d'un pape et d'un antipape se disputant la tiare et se lançant l'anathème. L'hérésie envahissait l'Europe En Angleterre, sous les coups de Wiclef, les dogmes, la morale et les institutions catholiques s'écroulaient; en Allemagne, Jean Huss arborait à son tour

l'étendard de la révolte et donnait le signal de l'anarchie religieuse et politique ; en France, ces doctrines de folle indépendance à l'égard du Saint-Siège, dont Philippe le Bel et ses légistes avaient semé le germe fatal, commençaient à se développer. Le sensualisme, le luxe et l'immoralité s'infiltraient de plus en plus dans les masses ; et tandis que rois et peuples s'énervaient dans la volupté ou s'épuisaient dans de stériles discordes, les Turcs, franchissant les frontières de l'Asie, marchaient à l'assaut de l'Occident. Nulle part n'apparaissait le salut ; le monde chrétien semblait pencher vers sa ruine, et la civilisation aurait disparu avec lui.

Mais Jésus-Christ, qui a promis d'être avec son Eglise jusqu'à la fin des siècles, ne l'abandonna pas. Il vint à son secours de plusieurs manières merveilleuses, mais surtout en suscitant des saints admirables dont l'un des plus étonnants fut saint Jean de Capistran. Homme extraordinaire, enrichi de dons divers, semant les miracles sur ses pas, d'un zèle, d'une austérité, d'une vertu incomparables, il apparut dans le monde, comme un nouveau saint Paul.

Cependant, les premières années de notre héros ne laissèrent pas deviner l'apostolique mission que Dieu lui réservait. Jean était né à Capistrano, petite ville du royaume de Naples, le 24 juin 1385 ; il était fils d'un gentilhomme français, qui avait suivi en Italie le roi Louis d'Anjou, et avait épousé à Capistrano une personne d'une rare piété. Il était jeune encore quand il perdit son père, mais sa noble et vertueuse mère veilla sur son éducation.

Ses premières études, dans son pays natal, firent concevoir à ses maîtres de grandes espérances. Le jeune homme, envoyé ensuite à Pérouse, s'y livra pendant plus de dix ans à l'étude du droit civil et ecclésiastique. Les plus brillants succès signalèrent ses efforts ; il montra une telle capacité, un jugement si sûr, que ses condisciples le considéraient comme le prince des jurisconsultes, et ses maîtres eux-mêmes ne dédaignaient pas de recourir à ses lumières, dans les questions les plus épineuses. Enfin, il compta parmi ses admirateurs et ses amis, Ladislas, roi de Naples, qui s'estima heureux de l'appeler aux plus hautes fonctions de la magistrature. Le brillant jurisconsulte n'avait que vingt-sept ans, lorsque le prince, confiant dans ses vertus et sa prudence, le nomma gouverneur de Pérouse.

Il s'agissait de pacifier la cité, agitée par divers troubles ; Jean se montra à la hauteur de cette mission difficile. Les pauvres eurent en lui un soutien, les gens de bien un protecteur, les hommes de désordre un juge sévère. Sous son autorité, la province entière recouvra une sécurité que, depuis de longues années, elle ne connaissait plus.

Le brigandage disparut, les crimes diminuèrent, les lois furent respectées. Rien ne pouvait le faire transiger avec l'injustice. Un jour, un puissant seigneur de la contrée lui promit une somme considérable, pour obtenir de lui une sentence de mort contre un de ses ennemis, et le menaça du poignard s'il ne cédait à sa demande. Jean, indigné des prétentions de cet homme, examina immédiatement l'affaire avec tout le soin possible, et, ayant reconnu l'innocence de l'accusé, il le renvoya libre sans se soucier des menaces dont il pouvait lui-même devenir la victime.

PRISON ET CAPTIVITÉ — VOCATION ET ÉPREUVES VERTUS MONASTIQUES

Tout souriait au jeune gouverneur ; il était universellement estimé des gens de bien ; des rêves d'ambition et de gloire remplissaient déjà son cœur ; un des plus riches seigneurs de Pérouse lui offrit sa fille unique en mariage ; et pourtant, l'heure était venue où Dieu, par un de ces coups imprévus qui foudroient et changent les âmes, allait faire resplendir à ses yeux les austères beautés du renoncement au monde, du dénûment évangélique et de l'unique amour de Dieu.

C'était en 1416. Ladislas était mort, et Jean de Capistran représentait à Pérouse Jeanne II qui avait succédé à ce prince. La guerre éclata alors entre les Pérugins et les seigneurs de Rimini : ses concitoyens le députèrent pour rétablir la paix. Saisi par trahison, il fut enfermé dans une tour, les pieds chargés de fers énormes qui pesaient quarante-deux livres. On n'accordait au prisonnier, pour toute nourriture, qu'un peu de pain et d'eau. Dans une si grande infortune, Jean songeait au moyen d'échapper à la mort. S'étant aperçu que la hauteur de la tour n'était pas considérable, il déchire sa ceinture et un morceau de son vêtement en longues lanières, en fabrique une espèce de corde, qu'il fixe à la fenêtre, et essaie de descendre le long de la muraille, malgré ses chaînes qui gênent ses mouvements. Mais la corde improvisée se rompt bientôt, le fugitif tombe à terre et se casse le pied. Le bruit de sa chute, augmenté par le cliquetis de ses chaînes, attire l'attention des gardes ; ils accourent, s'emparent de lui, et le jettent brutalement dans un cachot souterrain. Il y était dans l'eau jusqu'aux genoux ; une chaîne passée autour de son cou le liait à la muraille et l'obligeait à se tenir toujours debout.

Pendant cette dure captivité, il se prit à réfléchir profondément sur le néant des biens et des honneurs terrestres, sur la mort et sur l'éternité. Un jour qu'épuisé de fatigue, il s'était endormi, un bruit soudain vient le tirer de son sommeil. La prison s'illumine tout à coup d'une clarté céleste, et un Frère Mineur, qui portait les stigmates de Jésus-Christ, lui apparaît : « Pourquoi ces hésitations et ces retards? lui dit-il ; obéis aux ordres de Dieu et à la voix intérieure qu'il te fait entendre. — Que demande donc de moi le Seigneur, répondit Jean, et que veut-il que je fasse ? — Ne vois-tu pas, répondit le moine, qui n'était autre que saint François d'Assise, ne vois-tu pas l'habit que je porte ? Abandonne le monde pour te sanctifier désormais parmi les Frères Mineurs. — Il est dur de vivre dans un cloître et d'abdiquer pour toujours sa liberté, répondit Jean avec un profond soupir... Cependant, reprit-il, puisque Dieu l'ordonne, j'obéirai. » A ces mots, la vision disparut, et le prisonnier, portant la main à sa tête, sentit que ses cheveux étaient coupés en forme de couronne, par une tonsure de moine.

Devant ce miracle, certain de la volonté de Dieu, il ne songea plus qu'à embrasser promptement la vie religieuse.

Il se mit à négocier avec ses ennemis pour recouvrer sa liberté ; on la lui accorda au prix d'une énorme rançon. Jean accepta, rentra dans son palais, vendit ses biens, paya sa rançon, donna le reste aux pauvres, et, renonçant aux joies du mariage, aux honneurs, aux espérances du monde, il vint se présenter au couvent des Franciscains de l'Etroite Observance, à Bergame, où il demanda humblement l'habit de Saint-François. Un ancien docteur en droit, devenu un austère et saint religieux, le B. Marc de Bergame, était alors gardien de ce couvent. Cette vocation subite et extraordinaire l'étonna, et il voulut la mettre à l'épreuve : « Sachez, dit-il au nouveau postulant, que les couvents ne sont point les refuges des vagabonds et de quiconque est fatigué du siècle ; il nous faut des preuves de la sincérité de votre vocation. Je vous recevrai quand vous aurez dit solennellement adieu au monde et à toute vanité terrestre. » Jean déclara qu'il ne tenait plus

à rien, qu'il était prêt à tous les sacrifices et à toutes les humiliations.

En effet, il revient à Pérouse, et au milieu de cette ville, témoin naguère de son pouvoir et de ses splendeurs, il se fait conduire à travers les rues, monté à rebours sur un âne et la tête coiffée d'une mitre de carton, sur laquelle sont écrits en gros caractères les principaux péchés de sa vie.

Ainsi, cet homme, naguère estimé de tous pour sa science et sa prudence, devient la fable de la ville entière et l'objet de la risée publique ; les enfants le poursuivent à coups de pierres et la populace l'accueille par des huées ; les plus sages s'attristent de voir que l'ancien gouverneur est devenu fou.

Après une pareille victoire sur son orgueil, Jean vient de nouveau se présenter au couvent de Bergame. Cette fois, le bienheureux Marc, prévoyant tout ce que la grâce de Dieu pourrait faire d'un caractère si bien trempé, l'admit avec joie au nombre des Frères, mais ne lui épargna rien des humiliations et des sacrifices propres à former son âme à une grande sainteté. C'était le 4 octobre 1416 ; Jean avait trente ans.

Marc lui donna pour maître des novices, un simple frère convers, homme sans littérature, mais d'une prudence et d'une vertu extraordinaires, c'était le bienheureux Onuphre de Seggiano. Jean de Capistran se mit sous sa direction avec l'humilité et la simplicité d'un enfant, avec l'énergie et l'exactitude d'un vieux soldat. D'une obéissance à toute épreuve, il était aussi plein de dévouement pour les Frères, assidu à la prière et à l'oraison. La méditation quotidienne de la Passion du Sauveur remplissait son âme de force, et il lui en fallait beaucoup pour supporter avec joie les épreuves journalières que lui imposait frère Onuphre : c'était toujours de nouvelles réprimandes et de nouvelles pénitences, tantôt de dîner à genoux au milieu des Frères, tantôt de recevoir la discipline, ou de jeûner au pain et à l'eau. Un jour, il faut laver le linge : les Frères sont réunis autour d'un vaste baquet plein d'eau bouillante ; ils attendent pour commencer qu'elle se refroidisse un peu. Mais voici que survient frère Onuphre, qui adresse au frère Jean les plus vifs reproches, il le traite de négligent, de paresseux, de dormeur ; et tirant une tunique de l'eau bouillante ; il la lui jette au visage.

L'ancien gouverneur de Pérouse ne répliqua pas un mot, et se prosterna humblement, comme un coupable, devant son supérieur. Dieu bénit son humilité et son visage se trouva préservé de toute brûlure.

Jean conserva toute sa vie la plus vive affection et la plus profonde reconnaissance pour ce maître austère, qui l'avait fait marcher à si grands pas dans les voies de la perfection monastique. Il se plaisait à répéter : « Je rends grâces au Seigneur de m'avoir donné un tel guide : s'il n'eût usé envers moi de pareilles rigueurs, jamais je n'aurais pu acquérir l'humilité et la patience. »

Il infligeait à son corps des austérités inouïes et pratiquait des pénitences qui font frémir, et qu'on ne saurait supporter longtemps sans un secours spécial de Dieu.

Quand il s'agissait de vaincre les répugnances et les révoltes de la nature, il n'était pas de moyens et de tourments qu'il n'inventât, et il parvint à conquérir un empire complet sur ses sens. On raconte qu'un jour, il vint à passer près du lieu où l'on exécutait les scélérats. Un cadavre était suspendu à une potence. En apercevant ce corps qui déjà tombait en pourriture, en sentant l'odeur infecte qui s'en exhalait, le premier mouvement du saint voyageur fut de hâter le pas et de se couvrir le visage ; mais il eut honte de sa faiblesse, et se rappelant les exemples de saint François qui embrassait les lépreux, il voulut remporter sur lui une éclatante victoire. Il s'approche de la potence, saisit une échelle qui y était appuyée, monte jusqu'au cadavre, le baise et le tient longtemps serré entre ses bras. Alors Dieu lui témoigne combien il est content de son courage en changeant soudain l'odeur insupportable du cadavre en un parfum délicieux.

Assurément, ce sont là des faits plus admirables qu'imitables, et la plupart des chrétiens ne sont pas appelés à la vocation extraordinaire de saint Jean de Capistran. Mais combien cet héroïsme fait honte à notre lâcheté : que nous sommes peu courageux et énergiques dans l'accomplissement des devoirs de notre vocation et dans les mortifications conformes à notre état et à notre santé!

Jean de Capistran ne se démentit jamais de l'obéissance et de l'humilité de son noviciat. Plus tard, devenu nonce du pape et vénéré de toute l'Europe comme un saint, on le verra encore rechercher dans son couvent les plus humbles offices, balayer les cellules et laver la vaisselle.

Par son habitude du recueillement et de la méditation, il arriva à une telle union avec Dieu et à une telle facilité de contemplation, que plus tard, ni les sollicitudes de l'apostolat, ni les fatigues des voyages, ni le tracas des affaires, ni le tumulte des foules ne l'empêchaient de vaquer à ses prières avec la plus fidèle attention et la plus vive dévotion. Pour lui, la nature entière devint comme un voile transparent derrière lequel se cachait le Seigneur, un instrument aux merveilleux accords dont toutes les notes exaltaient les perfections de l'essence divine, un radieux tableau où le Très-Haut avait semé quelques reflets de sa puissance, de sa sagesse, de sa bonté. Pour lui, les créatures, même inanimées, étaient autant d'échelons mystiques par lesquels il s'élevait sans cesse jusqu'au trône de Dieu.

Il avait voué à la Très Sainte Vierge Marie un culte plein d'une respectueuse et filiale tendresse, et souvent il obtint par elle des grâces miraculeuses.

APOSTOLAT MERVEILLEUX — VICTOIRE DE BELGRADE

Appliqué à l'étude de la théologie, il fut l'élève de saint Bernardin de Sienne et le condisciple de saint Jacques de la Marche ; ses progrès dans cette reine des sciences furent admirables, autant par les illuminations intérieures de la prière que par les efforts de son application. Ordonné diacre vers l'an 1420 et ensuite élevé au sacerdoce, il commença sa carrière de missionnaire, sous la direction de son maître vénéré, l'illustre saint Bernardin de Sienne, l'apôtre de l'Italie.

Pendant trente-six ans, il évangélisa l'Europe centrale; les fruits de son apostolat furent prodigieux et incalculables.

« A son arrivée dans une province, dit son disciple Nicolas de Fara, les bourgades et les cités s'ébranlaient et accouraient en foule pour l'entendre. Les villes l'appelaient soit par des lettres pressantes, soit par des députations, soit en recourant à l'intervention du Souverain Pontife par l'intermédiaire de personnages puissants. Il annonçait à tous le royaume de Dieu, non avec des paroles dictées par l'humaine sagesse, mais par la vertu de l'Esprit-Saint, et le Seigneur confirmait sa mission par des prodiges. La renommée de sa sainteté l'avait rendu célèbre auprès de tous les

peuples d'Italie ; les habitants d'Aquila, de Sienne, d'Arezzo, de Florence, de Venise, de Padoue, de Trévise, de Vicence, de Vérone, de Mantoue, de Milan le vénéraient et le chérissaient au-delà de tout ce qu'on peut imaginer. Les peuples de ces villes et ceux de la Sicile étaient si désireux de le voir et de l'entendre, que ceux qui accouraient à ses prédications remplissaient les places publiques et souvent une plaine très étendue. On compta à ses sermons jusqu'à vingt mille auditeurs, quelquefois quarante mille ; en certaines circonstances, on en vit plus de cent mille. »

On l'écoutait comme un ange venu du ciel ; et on comprend l'enthousiasme de la multitude, quand on songe aux nombreux miracles qu'il accomplissait chaque jour ; il guérissait les malades, rendait la vue aux aveugles et parfois ressuscitait des morts.

A son arrivée à Brescia, trois cents gentilshommes des meilleures familles vinrent au-devant de lui à cheval. Toute la ville les suivait à pied. Le Saint prêcha dans la plaine, du haut d'une estrade gardée par des cavaliers aux éperons d'or. A la suite de son sermon, il donna l'habit de Saint-François à cinquante soldats qu'il avait convertis à Vérone.

A l'exemple de son maître Bernardin, il avait un culte spécial pour le saint Nom de Jésus. Il faisait porter devant lui une bannière sur laquelle était écrit ce nom victorieux, et il ne cessait de prêcher ses gloires.

A Rome, il eut une discussion publique avec les Juifs et convertit à la foi de Jésus-Christ le chef de la synagogue et quarante autres Israélites.

Digne fils du patriarche d'Assise, saint Jean de Capistran travailla avec zèle à la réforme et à l'extension de l'Ordre de Saint-François. Un grand nombre de couvents s'étaient relâchés de l'austérité primitive, en particulier dans la pratique de la pauvreté commune. Le Saint essaya de ramener l'Ordre tout entier à l'unité de l'observance ; mais n'ayant pu y réussir, il laissa les Conventuels suivre leurs règlements mitigés, organisa un gouvernement distinct pour les religieux de l'Etroite Observance, et cette nouvelle branche de l'Ordre de Saint-François prit de grands développements. Il protégea sainte Colette, réformatrice des Clarisses, et l'encouragea dans son œuvre. Il étendit également son zèle à la propagation du Tiers-Ordre, et écrivit un livre pour la défense de cette sainte institution. Une des joies de sa vie fut la canonisation de son maître saint Bernardin, à laquelle il avait efficacement travaillé.

Nommé aux premières charges de son Ordre, il visita les couvents de France, d'Angleterre, d'Espagne et ceux de Terre Sainte. En Palestine, il s'occupa avec zèle de la conversion des Arméniens et revint avec leurs députés au concile de Florence.

En 1451, le pape Nicolas V, inquiet des progrès de l'hérésie, envoie l'infatigable missionnaire en Allemagne. Jean de Capistran s'empresse d'obéir. Pendant cinq ans, il évangélise la Carinthie, la Styrie, l'Autriche, la Bohême, la Moravie, la Silésie, la Bavière, la Saxe, la Thuringe, la Franconie et la Pologne. L'enthousiasme qui lui amenait les peuples d'Italie soulève également les peuples du Nord, des milliers d'auditeurs se pressent pour l'entendre. Il ramène à Dieu une immense multitude de pécheurs, de schismatiques, d'hérétiques Hussites, Taborites ou Patarins ; dans les villes, il fait amonceler sur les places publiques les parures immodestes, les tableaux déshonnêtes, les cartes et tout un attirail de vanité et y fait mettre le feu : *c'est l'incendie du château du diable.* A sa voix, cent vingt étudiants de l'Université de Lipse embrassent la vie religieuse ; il réunit deux cents novices au couvent de Vienne, cent trente dans celui de Cracovie, et ainsi dans les autres villes.

Il entre en Hongrie et les populations s'ébranlent à sa parole. Il était temps, car une formidable armée de Turcs, soutenue sur le Danube par une flotte puissante, marchait contre Belgrade, menaçant tout l'Occident de la servitude musulmane. Jean de Capistran prêche la Croisade. Les guerriers chrétiens accourent sous les drapeaux du valeureux Jean Huniade, vrai croisé, digne de Godefroy de Bouillon et de saint Louis. Cependant, Mahomet II investit Belgrade le 4 juillet 1456 et en pousse le siège avec activité. Le saint moine, malgré ses soixante-dix ans, encourage les assiégés ; quittant la ville, au milieu des périls, il vole chercher du secours. Bientôt, il revient avec Huniade, à la tête d'une flotille de barques rapides et légères ; la flotte musulmane est vaincue, et les guerriers de la croix entrent dans Belgrade. Mahomet, furieux, fait donner l'assaut à la place par toutes ses troupes ; il est repoussé avec pertes. Mais chaque jour, les Turcs reviennent à la charge, avec un acharnement incroyable, et bombardent continuellement la ville.

Capistran, assisté de quelques-uns de ses religieux, est sans cesse au milieu des croisés, multipliant les secours religieux et soutenant le courage de tous. Mais après onze jours de combat, les remparts menaçaient ruine, et la grande tour, fendue en deux, chancelait. Le vaillant Huniade, héros de tant de batailles, fut lui-même désespéré : « Mon Père, dit-il à Capistran, nous sommes vaincus ; j'ai fait ce que j'ai pu, mais la résistance n'est plus possible, les seigneurs de Hongrie ne viennent pas et demain notre armée de paysans ne pourra soutenir le choc. — Ne craignez pas, dit le saint moine, nous défendons la cause de Dieu, il sera avec nous. » Capistran choisit quatre mille des plus braves, les exhorte au courage et au martyre, et leur fait promettre de marcher avec lui en invoquant le nom de Jésus. Le lendemain, au plus fort de la mêlée, Capistran tenant à la main son étendard, sur lequel brille le nom de Jésus, s'élance à la tête de ses braves sur les bataillons musulmans, en criant : « Victoire! Jésus! Victoire! » Les infidèles sont repoussés, leurs cadavres jonchent les fossés ; Capistran les poursuit jusque dans leur camp. En vain, Mahomet II les reforme en bataille, ses hordes enfoncées lâchent pied de toutes parts, insensibles aux promesses et aux menaces. Mahomet lui-même, dangereusement blessé, et sur le point d'être fait prisonnier, est emporté par ses soldats. La déroute est complète, quarante drapeaux, beaucoup de pièces d'artillerie, toutes les munitions et une partie des bagages restent aux mains des vainqueurs.

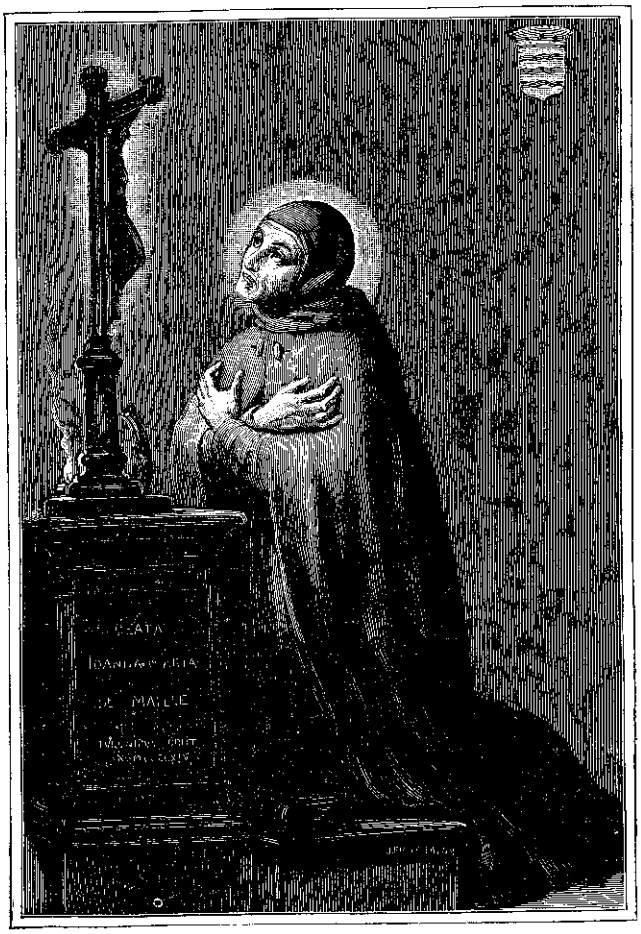
Cette victoire remplit d'allégresse le cœur du pape Calixte III et de tous les chrétiens d'Occident. Mais saint Jean de Capistran, épuisé par tant de fatigues, mourut deux mois après et alla jouir de son triomphe dans l'éternité bienheureuse. Son corps se trouve aujourd'hui dans un monastère de Basiliens schismatiques à Bistrica en Valachie, et le voyageur n'est pas peu étonné d'y voir les schismatiques vénérer les restes d'un fils si dévoué de Rome et du Pape. Léon XIII, vient d'étendre sa fête à toute l'Eglise.

(Voir la 1re page.)

BIENHEUREUSE JEANNE-MARIE DE MAILLÉ

VIERGE TERTIAIRE FRANCISCAINE

Fête le 28 mars.



Portrait historique de la Bienheureuse en costume de Tertiaire franciscaine

LE BERCEAU — PREMIÈRE FERVEUR
ET PREMIÈRE EXTASE

Près du village de Saint-Quentin en Touraine, au centre d'un massif de verdure, se dresse une tour ronde, très ancienne, à l'aspect imposant et surmontée d'un dôme à six colonnettes. C'est tout ce qui reste du vieux château des Roches Saint-Quentin, demeure seigneuriale de la famille de Maillé. En ce lieu naquit, le 29 mars 1332, une enfant de bénédiction que l'Eglise honore aujourd'hui sur ses autels. Son père, Hardouin VI de Maillé, descendait d'une noble race de croisés, dont le blason (1) rappelait les héroïques faits d'armes; par sa mère, Jeanne de Montbazon, fille de Barthélemy Savary et de Marie de Dreux, elle touchait au sang royal de France.

Au baptême, la bienheureuse enfant reçut le nom de sa mère; plus tard, à la confirmation, elle y ajouta celui de Marie, à cause de la grande dévotion qu'elle avait déjà et qu'elle professa toujours pour la Très Sainte Mère de Dieu.

Dès sa plus tendre jeunesse, Jeanne-Marie manifesta une piété extraordinaire chez une enfant. Tresser des couronnes de fleurs pour la Sainte Vierge et les Saints était son plus doux amusement. Recherchant la compagnie des petites villageoises, elle se dépouillait volontiers en leur faveur de ses riches vêtements et de ses précieuses parures, pour se couvrir elle-même de leurs habits grossiers ou de leurs pauvres haillons. Aussi sa gouvernante disait-elle parfois avec une pointe de raillerie : « Vraiment, voilà une enfant

(1) D'or à trois fasces ondées de gueules. *Gueules*, couleur rouge, en souvenir du sang versé dans les croisades.

qui n'aspire point à être reine, ni grande dame en ce monde. »

Jeanne-Marie n'avait en effet que du mépris pour les vains honneurs du siècle, mais elle s'élevait déjà dans la prière à ces hauteurs où l'âme, contractant avec Dieu une alliance sublime, se trouve comme investie de sa royauté divine. Elle avait onze ans quand, pour la première fois, le jour de la Nativité de Notre-Seigneur, elle fut ravie en extase.

APPARITION DE LA SAINTE VIERGE ET DE L'ENFANT JÉSUS

Peu de temps après, Dieu récompensa sa ferveur et sa fidélité par une nouvelle faveur. La Vierge Marie lui apparut portant sur son bras gauche un enfant d'une merveilleuse beauté. Dans sa main droite, la Mère de Dieu tenait un encensoir rempli des gouttes du sang rédempteur et, agitant doucement cet encensoir vers la jeune fille, elle semblait répandre sur elle et sur ses vêtements les gouttes de ce sang précieux. C'était, par une image empruntée à la liturgie sacrée, rappeler d'une manière expressive l'union intime du Calvaire et de l'autel, et le rôle de Marie dans l'application des grâces qui en découlent. A partir de ce jour, Marie de Maillé, embaumée des parfums de ce mystérieux encens, ne cessa plus de savourer les douceurs de la Passion de Jésus-Christ. Elle se procura une image du crucifix peinte sur parchemin afin de la porter sans cesse sur son cœur.

JEANNE-MARIE TOMBE MALADE
SAINT JACQUES LA GUÉRIT

Dieu cependant qui, pour élever ses saints, n'a point de levier plus puissant que la souffrance, voulut imprimer lui-même plus profondément sur cette vie le cachet de la croix. Marie avait déjà atteint l'âge de quatorze ans, quand une longue et cruelle maladie vint la mettre aux portes du tombeau.

Tous les soins semblaient inutiles, aucun espoir ne restait plus quand les parents de la céleste enfant songèrent à la recommander au glorieux apôtre saint Jacques. La guérison fut subite ; aussi un célèbre médecin de l'époque, Nicolas Chesne, disait-il à cette occasion : « Où cette jeune fille a fait des œuvres remarquables de vertu depuis sa jeunesse, ou elle est destinée à en faire par la suite. » L'événement a pleinement justifié cette parole que semble avoir dictée l'Esprit-Saint.

A cette époque, Marie perdit son père ; ce fut pour son cœur un coup sensible, mais il lui fit comprendre jusqu'à quel point il importe de ne s'attacher qu'à Dieu, puisque, tôt ou tard, la mort nous contraint à tout abandonner.

MARIAGE VIRGINAL — LES TROIS ORPHELINS

Marie n'attendit pas la dernière heure pour dire au monde un adieu définitif. Dans ce siècle où le luxe atteignait des proportions jusqu'alors inconnues, Marie, par sa vie volontairement pauvre et humiliée, parut à tous un exemple éclatant du mépris des choses qui passent. L'ardeur de son amour pour Dieu l'embrasait du désir de mener une vie tout angélique, mais son tuteur et sa famille la contraignirent au mariage. Dieu, qui veillait sur l'âme de sa servante, prit soin de lui choisir un époux selon son cœur.

Son nom était Robert de Sillé. Les anges durent contempler cette union avec amour, car elle fut l'alliance de deux âmes pures qui promirent au Seigneur de rester toujours vierges. De jeunes époux ne rêvent ordinairement que fêtes et plaisirs ; tout autres furent les pensées de Robert et de Marie. Les pauvres faisaient l'objet principal de leurs préoccupations. Ceux-ci, parfois, quittaient leur château emportant une aumône surabondante, chacun des deux époux ne voulant pas laisser l'autre posséder seul le mérite et la joie d'une bonne action. Non contents de donner leurs richesses, les jeunes châtelains se donnaient eux-mêmes et savaient au besoin se sacrifier ; de leurs propres mains ils soignaient les malades et trouvaient un bonheur véritable dans ce qui n'inspire au monde qu'horreur et dégoût.

Un jour, Robert rencontra, par hasard, dans la campagne, trois petits orphelins abandonnés et à peu près du même âge. A cette vue, raconte le biographe de la Sainte, Martin de Boisgaultier, qui tenait ce récit de la bouche même de Marie, à cette vue, le seigneur de Sillé n'hésita pas un instant. Il prit un enfant sous chaque bras et plaça le troisième entre ses mains. Puis, chargé de ce précieux fardeau, il s'en vint ainsi à son château, ravi de présenter à son épouse ces trois petits membres souffrants de Jésus-Christ. Marie les reçut comme un présent du ciel. A partir de ce jour, elle les nourrit, leur donna des vêtements, pourvut à leur éducation et en eut soin toute leur vie, comme si elle eût été véritablement leur mère.

ÉPREUVES ET CONSOLATIONS

La charité de ces deux nobles âmes avait pour s'exercer un champ malheureusement trop vaste. Il n'est pas dans notre histoire de période plus calamiteuse que le milieu du XIVe siècle : partout régnaient la peste, la guerre, la famine, la misère. La captivité du roi Jean avait livré la France à une complète anarchie. Des bandes d'aventuriers connus sous le nom sinistre de Cottereaux, Brabançons, routiers, tard-venus, malandrins, grandes-compagnies, commettaient d'effroyables ravages.

Le château de Sillé fut pillé deux fois, Robert fut même emmené prisonnier, mais la Sainte Vierge vint elle-même lui ouvrir les portes de sa prison et le rendre à la liberté.

Il est facile de s'imaginer quelles durent être les angoisses de Marie en de semblables conjonctures. Pour récompenser ces souffrances héroïquement supportées, « Jésus-Christ lui apparut cloué sur la croix et vivant. Ayant laissé tomber sur elle un regard plein de douceur, il l'assura qu'elle devait un jour lui ressembler en souffrant comme lui le mépris et la pauvreté. Puis, détachant sa main droite de l'instrument du supplice, il l'étendit vers elle, lui toucha l'œil gauche avec sa main et le lui ferma. En même temps, il lui imprima dans l'esprit le sentiment d'une profonde aversion pour les grandeurs de ce monde et un vif amour pour les humiliations et les souffrances (1). »

PRÈS DU TOMBEAU DE SAINT MARTIN

Rempli de mérites et de vertus, le baron de Sillé mourut bientôt après, en 1362. Marie de Maillé avait alors trente ans.

---

(1) *Vie de la bienheureuse Marie de Maillé*, par MM. Bourrassé et Janvier. Mame, éditeur.

Sans appui ici-bas, elle leva ses regards au ciel et dès lors ne s'occupa plus des choses de la terre dont la mort de son époux lui faisait encore mieux sentir tout le néant. Persécutée par les parents de son mari, elle revint auprès de sa mère. Toutes deux se donnaient entièrement au soulagement des malheureux; mais un attrait irrésistible poussait Jeanne-Marie à tout abandonner et à se réfugier, pauvre volontaire, près du tombeau de saint Martin, afin d'y prier sans cesse pour le salut des princes et des peuples.

Renonçant donc à tous ses biens en faveur de son frère, notre Bienheureuse se retira près de la basilique du grand thaumaturge des Gaules. Ses journées, ses nuits mêmes, s'écoulent dès lors en prières; elle assiste à toutes les heures de l'office canonial, son oraison est incessante.

Dieu, pour récompenser une foi et une dévotion si vives, prit plaisir à favoriser Marie de mille manières. Souvent on vit durant la nuit une lumière surnaturelle qui servait à diriger la Sainte, soit lorsqu'elle se rendait à l'église, soit quand elle en revenait. Un globe de feu descendit un jour sur sa tête, alors qu'elle était en oraison; elle se trouva tout à coup remplie d'un courage et d'une énergie extraordinaires, avec un ardent désir de se donner tout entière au service du prochain.

TERRIBLE CHATIMENT D'UN PERSÉCUTEUR

Durant son séjour à Tours, Marie de Maillé habitait d'ordinaire une humble demeure dont elle payait exactement le loyer. Un jour, le propriétaire, harcelé par quelques personnes jalouses de notre Bienheureuse, se laissa persuader de lui défendre désormais l'entrée de son logis. Il osa accomplir cette lâcheté, mais le châtiment ne tarda pas à l'atteindre : possédé du démon, ce misérable parcourait en furieux les rues de la ville, criant d'une voix effrayante : « Je suis damné, je suis damné. »

Apprenant son état, Marie, pleine de compassion, s'empressa d'aller le visiter, le consola, rétablit son âme dans la paix et le mit en état de faire une mort très chrétienne. Dieu cependant voulut montrer avec quelle rigueur il traitera ceux qui ne craignent pas d'outrager ses saints. Il permit donc que la noirceur qui, au moment de sa possession, avait envahi tout le corps de cet homme, persistât même après sa mort.

Si les hommes persécutaient notre Sainte, le ciel ne l'abandonnait pas. Un jour, sa céleste Patronne, se montrant à elle dans une vision, lui commanda de revêtir l'habit des Tertiaires de Saint-François, habit qu'elle porta toujours depuis. Une autre fois, les démons, dont la rage s'acharne toujours sur les saints, avaient renversé sur Marie de Maillé un lourd candélabre; l'état de la Bienheureuse paraissait être désespéré, le lendemain même, elle se levait miraculeusement guérie.

Demandée comme servante dans l'hospice de Saint-Martin, elle remplit avec une joie profonde les charges regardées comme les plus pénibles; les malades l'aimaient et la vénéraient d'une façon singulière, mais la jalousie des servantes, ses compagnes, la força bientôt de s'éloigner. Sa vie, dès lors, s'écoule tout entière dans les églises; jour et nuit on la voit prosternée au pied des tabernacles, et les plus consolantes visions se multiplient et l'instruisent d'une façon sublime des plus hauts mystères que contiennent les Ecritures.

La persécution s'acharnant après notre Bienheureuse, elle dut se réfugier au monastère de Beaumont-lès-Tours. Les religieuses ne tardèrent pas à apprécier sa sainteté; on l'entoura d'égards et d'honneurs; aussi Marie ne tarda-t-elle pas à s'éloigner. Traversant la Loire, elle alla se perdre dans l'intérieur des bois, se retira d'abord à Saint-Valérien, puis à Notre-Dame de la Planche de Vaux, aujourd'hui Notre-Dame de l'Ermitière. Elle fit ériger en cet endroit un petit ermitage. Là, séparée de tout commerce avec le monde, elle menait une vie extrêmement austère. Se nourrissant de pain d'orge et de poires sauvages, elle n'avait pour boisson qu'une eau croupissante et fangeuse.

LA LÉGENDE DE LA FLEUR CHANGÉE EN PAIN

Au séjour de Marie de Maillé en cet endroit se rattache une gracieuse légende : « Un jour, la vénérable ermitière se reposait à l'ombre des poiriers sauvages de son jardin, quand vint à passer dans le sentier qui conduit à la chapelle de Notre-Dame de la Planche de Vaux un cavalier conduisant son cheval par la bride. La journée avait été rude pour le noble seigneur, car il avait parcouru sur son intrépide coursier une partie de la forêt à la suite du châtelain de Champchevrier, qui donnait à ses voisins le plaisir de la chasse. Par surcroît, le chasseur, ayant trop écouté son ardeur, s'était égaré, et, depuis longtemps, errait dans la dédale des sentiers de la forêt, quand la Providence le conduisit près de Marie de Maillé.

« Bonne femme, lui dit-il, pourrais-tu m'indiquer le chemin le plus direct pour regagner le château du sire de Maillé?

— Volontiers, mon seigneur, reprit notre Sainte, qui reconnut à la voix et aux traits un de ses parents; si vous voulez prier un instant Notre-Dame la Vierge, je vous indiquerai un sentier qui vous permettra d'arriver, avant qu'une demi-heure soit passée, au manoir de messire Hardouin de Maillé, que Dieu garde!

— Je meurs de faim, répondit sèchement le chevalier; une table bien servie ferait mieux mon affaire que ton oratoire froid et humide. Montre-moi vite, je t'en prie, le chemin de Champchevrier; j'invoquerai en route, si cela me plaît, Notre-Dame.

— Je suis à vos ordres, noble sire; je voudrais pouvoir vous offrir quelque aliment pour apaiser votre faim, mais je n'ai, vous le savez, que du pain d'orge et l'eau stagnante de mon jardin. »

Tout en parlant, les deux interlocuteurs avaient joint le sentier battu qui conduit au manoir de Maillé, quand la pieuse dame de Sillé dit au chasseur :

« Veuillez, messire, accepter cette fleur qu'on appelle Sceau-Notre-Dame, en souvenir d'une pauvre pécheresse qui priera pour le salut de votre âme. »

En prenant cette fleur rustique, le chasseur parut frappé du son de cette voix cassée par l'âge; il sembla réfléchir un instant, comme s'il eût voulu récompenser par quelque don l'obligeance de son guide; mais bientôt, posant le pied sur l'étrier, il partit au galop de son cheval, sans plus se préoccuper de ce qui venait de lui arriver. Quand le cheval, après quelques instants de course rapide, eut ralenti son allure, le chevalier aperçut la fleur qu'il tenait encore à la main, il la passa à la cordelière de son capel en se demandant ce que signifiait ce singulier présent

de la part d'une paysanne. A ce moment, il sentit quelque chose d'inusité, comme un poids considérable qui faisait pencher son capel du côté où il avait attaché la fleur de la vieille femme inconnue. Il se découvre et ne peut retenir un cri de surprise en apercevant trois petits pains fort appétissants à la place de la grappe du Sceau-Notre-Dame.

Après avoir assouvi la faim qui le torturait depuis quelques heures, il se découvrit pieusement et remercia à haute voix Notre-Dame qui l'avait secouru d'une manière si inattendue. A peine arrivé au château, le chevalier prit des informations au sujet de l'ermite de la chapelle ; dès le lendemain, il présentait ses excuses à sa pieuse parente et priait à côté d'elle Notre-Dame de la Planche de Vaux de veiller constamment au salut de son âme (1).

MARIE VIENT S'ÉTABLIR A TOURS
NOUVELLES FAVEURS DU CIEL

Affaiblie par les jeûnes, la Sainte finit par tomber malade d'épuisement; elle put se rendre à Tours, où les Cordeliers lui procurèrent une petite cellule dans un bâtiment proche de leur couvent. Marie avait alors cinquante-cinq ans. Une vie nouvelle allait commencer pour elle : la Bienheureuse pourra désormais vivre selon l'attrait de la grâce, prolonger ses oraisons, honorer les saints dont les reliques étaient pour elle l'objet d'un culte particulier. Ne vivant que des aumônes des fidèles, Marie use de tout son crédit pour procurer à ces restes sacrés des reliquaires magnifiques, on ne pouvait lui faire un plaisir plus grand que de lui donner quelque ossement de saints martyrs.

A cette époque, la Bienheureuse commence à semer le miracle sous ses pas, les foules se pressent autour d'elle. Sa renommée s'étend et va, grandissant toujours, jusqu'au palais des rois. Charles VI et Isabeau de Bavière voulurent avoir plusieurs conférences avec la Sainte. Les différents voyages qu'elle entreprit alors, quelquefois sur un ordre exprès de l'Esprit-Saint, ne l'empêchaient pas de vivre recueillie, mais elle aimait à revenir souvent vers son désert de la Planche de Vaux, cette solitude qu'elle chérissait si fort. La Sainte Vierge lui apparaissait alors fréquemment; de doux entretiens s'engageaient entre Marie de Maillé et sa Mère du ciel.

« En 1410, le jour de la fête de saint Grégoire, pape et docteur, la Bienheureuse était dans son ermitage, retenue par une grave maladie. La Sainte Vierge lui apparut un matin et, en passant près du lit où elle était couchée, elle l'apostropha doucement et lui dit : « Hâte-toi de te lever pour prier mon Fils ! » Or, tandis qu'à la voix de sa sainte Patronne elle se levait en toute hâte, afin de prier, elle vit dans les airs la Très Sainte Mère de Dieu qui, déjà, avait pris l'attitude de la prière. Alors la Bienheureuse se récria vivement et fit à la Vierge ce doux et naïf reproche : Pourquoi, ô glorieuse Dame, dit-elle, pourquoi ne m'attendez-vous pas ? Voulez-vous donc toujours être la première à prier (1)? » Cette naïveté si touchante ne montre-t-elle pas mieux que tous les discours la grande pureté et la haute élévation d'âme de notre Bienheureuse?

(1) *Op. cit. Légende rédigée sur les lieux*, par M. l'abbé Chivert, curé desservant d'Ambillon.

MIRACULEUSE LAPIDATION — LA MORT

Elle priait beaucoup pour les âmes du Purgatoire, et, plusieurs fois, il y en eut qui vinrent la remercier d'avoir obtenu la rémission de leurs peines. La Bienheureuse racontait elle-même qu'un jour de Toussaint, ayant été tout à coup élevée à une très haute contemplation, elle se sentit fortement inclinée à prier pour les défunts, ce qu'elle fit avec force larmes et gémissements; bientôt après, un grand nombre d'âmes sortaient du Purgatoire et montaient au ciel prier Dieu pour leur bienfaitrice.

La sainteté de Marie de Maillé avait atteint tout son éclat; elle n'avait plus qu'à aller recevoir la couronne que Dieu lui réservait. Son cœur brûlait de la soif du martyre. Un jour, elle se sentit attaquée et frappée par des hommes invisibles qui l'accablaient d'une grêle de pierres. Elle endura un long supplice, mais son âme devait être transportée de joie.

Ceci se passait à Châtellerault, dans l'église Saint-Jacques, où l'avait sans doute conduit son amour pour les pèlerinages. Quoi qu'il en soit, elle put rentrer à Tours où les consolations célestes ne lui manquèrent point. Des anges vinrent lui assurer qu'elle ne tarderait pas à monter dans les cieux. Remplie de bonheur à cette nouvelle, la Bienheureuse ne fit plus que soupirer après la visite de son céleste Epoux.

Ce fut le 28 mars 1414 que cette belle âme retourna vers Dieu. Marie de Maillé avait alors quatre-vingt-deux ans. Dès qu'elle eut rendu le dernier soupir, son corps, brisé par la vieillesse et d'effrayantes austérités, redevint souple comme celui d'une jeune personne. Son visage reprit toute sa fraîcheur. Sa chair fut renouvelée et parut comme douée déjà des privilèges de la résurrection glorieuse.

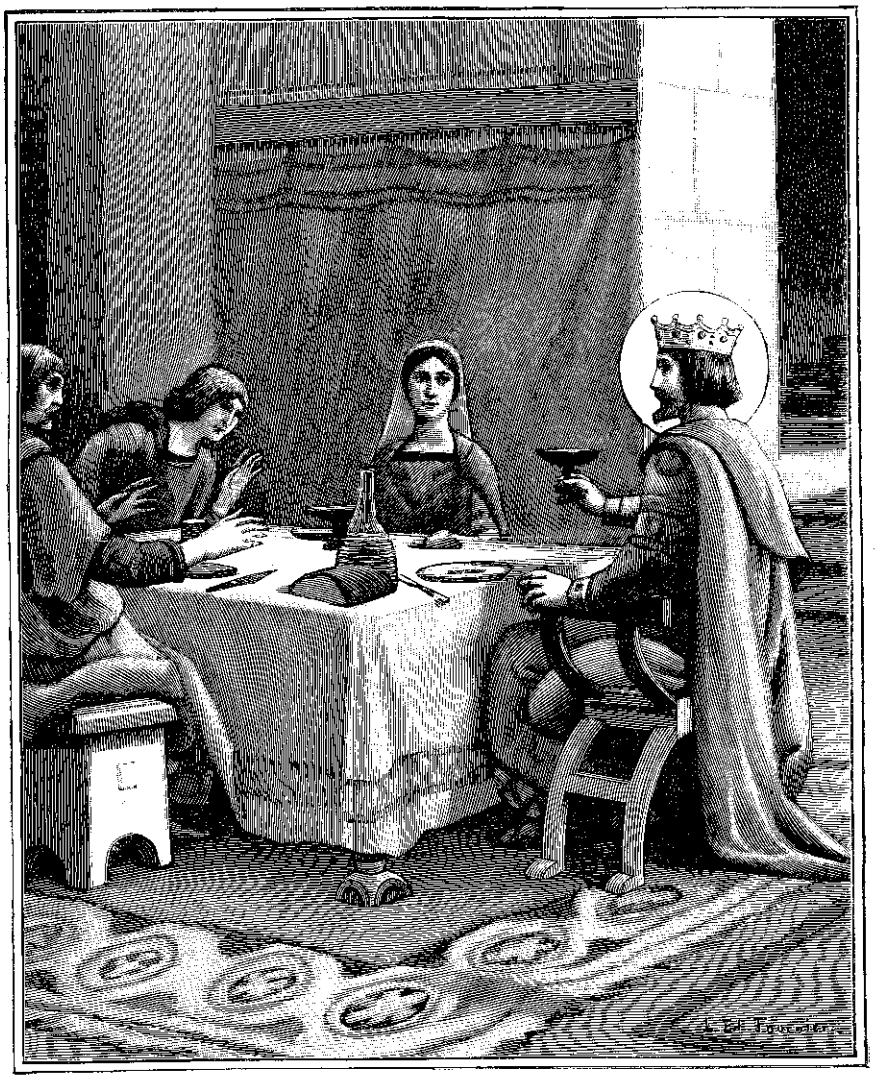
Le tombeau de la Bienheureuse devint rapidement un lieu de pèlerinage, et un grand nombre de miracles récompensèrent la foi qu'avait les peuples dans le crédit auprès de Dieu de la vénérable dame de Sillé.

Au moment des guerres de religion, les huguenots, qui avaient déjà profané les restes glorieux de saint Martin, n'épargnèrent pas non plus les ossements de notre Bienheureuse; ils les jetèrent au vent. Mais, au jour du jugement, Dieu saura les retrouver, et la profanation des hérétiques n'aura servi qu'à attacher un rayon de plus à l'auréole de la Sainte.

(1) *Op. cit.*

SAINT GONTRAN, ROI DE BOURGOGNE

Fête le 28 mars.



Saint Gontran, « le bon roi », aimait à se présenter comme un simple voyageur à la table de ses sujets, et ne se laissait reconnaître qu'à la fin du repas.

ÉTRANGE CONTRASTE

Sur la vie de saint Gontran plane un mystère. Il parut à une époque où, suivant le témoignage d'un contemporain, saint Grégoire de Tours, « pas un jour ne se passait sans meurtre, une heure sans lutte, un instant sans deuil »; dans un royaume converti, il est vrai, à la foi chrétienne, mais encore à demi barbare.

Toutes les actions de ce prince — ses biographes sont unanimes à le reconnaître — ne sont pas également dignes de louange. Ses mains, nous disent-ils, trempèrent plusieurs fois dans le sang. A supposer que Gontran eût eu à subir comme les saints des siècles plus rapprochés de nous les rigoureuses épreuves d'un procès de canonisation, l'*avocat du diable* n'eût sans doute pas manqué de mettre en relief les fautes qui peuvent jeter une ombre sur sa mémoire.

Néanmoins, de par l'autorité de l'Eglise, le nom de saint Gontran est inscrit sur les martyrologes, au 28 mars, et un culte public lui est rendu. C'est qu'une salutaire pénitence, la pratique de vertus presque inouïes à son époque,

ont fait surabonder la grâce là où avait abondé le péché.

Osons donc, à la suite d'une si haute autorité, saluer Gontran du nom de saint, et, sans taire ses égarements passagers, proclamer sa piété, sa douceur et sa générosité.

LA FAMILLE DE SAINT GONTRAN

Saint Gontran, né en 525, eut pour aïeul Clovis, le fondateur de la France chrétienne. Il était fils de Clotaire Ier, roi des Francs. Il apprit sous son père le métier des armes, et se montra toujours envers lui fils respectueux, dévoué, prêt à tout entreprendre pour soutenir son pouvoir.

Clotaire Ier mourut en 461, et ses possessions furent partagées entre ses quatre fils : Charibert, Chilpéric, l'époux de la trop fameuse Frédégonde; Sigebert, l'époux de Brunehaut, et Gontran. Ce dernier eut en apanage le royaume d'Orléans avec celui de Bourgogne, et il se choisit pour capitale la ville de Chalon-sur-Saône. Il avait alors trente-six ans.

Le malheureux roi eut à supporter, dès les débuts de son règne, de bien douloureuses épreuves. De sa première femme, Vénérande, il eut un fils nommé Gondebaud, qui périt empoisonné.

Marcatrude, sa seconde femme, lui donna un enfant qui, lui aussi, mourut en bas âge.

Enfin, à la mort de Marcatrude, il prit en mariage Austrehilde, dont il eut deux enfants mâles, Clotaire et Clodomir. Mais ces deux derniers rejetons, sur qui reposaient les espérances paternelles, furent enlevés à leur tour, l'un à dix ans, l'autre à quatre, et Gontran resta sans héritier direct.

Parmi ces deuils successifs, l'infortuné père se tourna vers Dieu, et les paroles que place sur ses lèvres saint Grégoire de Tours indiquent qu'il reconnut dans ses épreuves la main du Seigneur qui punissait les légèretés de sa jeunesse.

Il adopta pour héritier de sa couronne le jeune Childebert, son neveu, le fils de Sigebert et de Brunehaut, et, devant une nombreuse assemblée des leudes de Bourgogne et d'Austrasie, il lui dit :

« Prends cette lance, elle est le signe que je te donne mon royaume: Va, maintenant, parcours toutes mes villes: elles sont à toi. Reçois leur serment. Nos péchés sont cause qu'il ne survit personne de notre race excepté toi, qui es le fils de mon frère. Tu seras mon héritier à l'exclusion de tout autre. »

Il restait à Gontran deux filles, Clodeberge et Clodehilde. Elles consacrèrent à Dieu leur virginité, prirent le voile et devinrent les anges de la famille.

MANSUÉTUDE ET GÉNÉROSITÉ DE SAINT GONTRAN SES RAPPORTS AVEC FRÉDÉGONDE ET BRUNEHAUT

Au milieu des animosités sanglantes qui divisèrent presque toujours, à cette époque, les princes francs, Gontran assuma le rôle de pacificateur.

On le vit tout d'abord couvrir de sa bienveillante protection ses neveux qu'il considérait comme ses propres enfants. Il prit sous sa tutelle Clotaire, le fils de Chilpéric, privé de son père à l'âge de quatre mois, le fit baptiser à Nanterre avec grande solennité, le tint lui-même sur les fonts, et s'employa à le faire reconnaître comme roi dans toutes les villes des Etats de Chilpéric.

Nous savons déjà avec quelle bonté il adopta le fils de Sigebert.

Il n'hésita pas, en outre, à entreprendre en Espagne une dangereuse expédition dans le but de venger les injures qu'y avait subies une fille du même Sigebert, Ingonde, mariée à Herménégilde, fils aîné du roi des Wisigoths. Cette princesse, foncièrement catholique, avait d'abord reçu gracieux accueil à la cour d'Espagne. Mais ensuite, l'arianisme qui y régnait lui attira les plus indignes traitements. Elle les supporta avec un courage héroïque, convertit son mari qui devint un saint et un martyr, et mourut elle-même martyre de sa foi.

Gontran, à cette nouvelle, marcha contre les Goths de la province narbonnaise. « C'est une honte pour les Francs, disait-il, que ces horribles Goths étendent leur domination sur la Gaule. » Pourtant, ses généreux efforts ne furent pas couronnés de succès.

Sans plus de résultat apparent, il tenta de concilier les deux implacables rivales, Frédégonde et Brunehaut, ses belles-sœurs. Il arrêta quelque temps la lutte ouverte entre leurs deux maris, Sigebert et Chilpéric. Ce ne furent que quelques jours d'accalmie, après lesquels les hostilités reprirent. Maintes fois Gontran intervint, mais, soit acharnement invincible des deux adversaires, soit manque de fermeté dans son intervention, il ne put réussir à les mettre longtemps d'accord. On sait que Sigebert fut poignardé à Vitry par deux émissaires de Frédégonde, que Chilpéric fut assassiné sans qu'on pût savoir quelle main avait armé son meurtrier, que Brunehaut, enfin, périt misérablement, attachée par sa chevelure à la queue d'un cheval fougueux.

Etrange famille, dont les procédés sauvages et les mœurs barbares mettent d'autant plus en relief la douceur et la mansuétude de notre Saint.

Gontran ne recueillit de ses vaines tentatives de conciliation que le ressentiment des deux partis qui tous deux méditèrent sa perte.

Plusieurs fois, Frédégonde voulut attenter à sa vie. Aussi artificieuse que cruelle, elle l'attira dans son royaume, invoquant sa protection en faveur de son jeune fils, devenu orphelin par la mort de Chilpéric. Toujours prêt à obliger, Gontran accourt avec son armée à Paris, capitale du royaume de Chilpéric et de Frédégonde, y rétablit l'ordre, fait diminuer les impôts, accorde de grands présents aux églises, se concilie l'estime et la sympathie de tout le peuple.

Malgré cela, il sait qu'il a tout à redouter de celle qu'il protège. Pour aller à l'église ou paraître dans une autre assemblée publique, il doit se faire escorter d'un groupe d'hommes armés.

Un dimanche, comme il assistait à la messe à la cathédrale, se sentant menacé par les sicaires de Frédégonde, il dut se tourner vers le peuple, au moment où le diacre imposait silence pour le commencement de la messe, et dire : « Hommes et femmes ici présents, je vous en conjure, ne violez pas la foi que vous m'avez donnée; ne me tuez pas, comme vous avez récemment tué mes frères. Que je puisse, au moins pendant trois ans, élever mes neveux, qui sont mes fils adoptifs, de peur qu'à ma mort vous ne périssiez avec ces enfants, parce qu'il ne resterait de ma race aucun homme fort pour la défendre. » Le danger fut écarté ce jour-là, et tout le monde, dit Grégoire de Tours qui rapporte le fait, adressa pour le roi des prières au Seigneur.

Les manœuvres perfides de Frédégonde forcèrent Gontran à l'enfermer quelque temps au château de Rueil, au confluent de l'Eure et de la Seine. Elle jura de s'en venger. A deux reprises, elle aposta des assassins pour le poignarder. La première fois, le roi se contenta de retenir le meurtrier en prison. La seconde fois — c'était en la fête de saint Marcel, qui se célébrait à Chalon au mois de septembre, — le sicaire envoyé par Frédégonde fut découvert, le poignard en main, s'apprêtant à frapper le roi de Bourgogne au moment où il s'approchait de la Table Sainte pour y recevoir la communion. Gontran ne permit pas qu'on le mît à mort, sous l'ingénieux et charitable prétexte que le coupable avait été surpris dans l'église et que les églises et les monastères étaient alors considérés comme lieux de refuge.

Le pieux roi s'abstint de tirer vengeance de tant d'outrages, et, sommé par les grands d'Austrasie de leur livrer Frédégonde qu'ils ne pouvaient supporter, il n'en fit rien, parce que cette reine, si coupable fût-elle, s'était réclamée de son appui.

Il usa de la même longanimité envers Brunehault, qui, sans aller jusqu'aux excès de sa rivale, n'épargnait pas au roi de Bourgogne les injustices et les perfidies.

AUTRES INJURES OUBLIÉES

Un aventurier, nommé Gombault, se disant fils de Clotaire Ier, parvint à réunir un certain nombre de partisans, gagna à sa cause quelques grands seigneurs et plusieurs évêques, et fit valoir ses prétendus droits à la couronne. Il s'empara même d'une partie de l'Aquitaine.

Gontran dut s'unir à son neveu Childebert pour le repousser. Il triompha sans trop de peine, car l'aventurier, trahi et livré par les siens, tomba aux mains des soldats bourguignons qui le mirent à mort (585).

A quelque temps de là, Gontran eut occasion de réunir à sa table un groupe d'évêques de son royaume, et, parmi eux, plusieurs anciens partisans de Gombault. Ces derniers s'attendaient à de sanglants reproches de la part du monarque. Il les leur adressa, mais avec beaucoup de douceur: « Je vous ai toujours traités en Pères de l'Eglise, leur dit-il, et vous, loin de me traiter en roi, vous m'avez trompé. Mais Dieu a jugé notre cause. »

Après quoi, il se mit à table en souriant, dit saint Grégoire de Tours présent au festin, et se montra plein de cordialité durant tout le repas. Même, il y fit chanter des psaumes par des prêtres et des clercs, car il goûtait plus ces cantiques spirituels que toute chanson profane. Il profita encore de cette réunion pour recommander aux évêques son neveu Childebert, « son fils », comme il se plaisait à l'appeler: « Je sais, ajouta-t-il, je sais que sa mère Brunehaut en veut à ma vie, mais je ne la crains point, et j'ai confiance que Dieu, qui m'a délivré de mes ennemis, me préservera de ses embûches. »

Saint Grégoire de Tours se plaît à rapporter l'accueil favorable qu'il reçut de Gontran, chaque fois qu'il se présenta devant lui comme intercesseur en faveur de quelques princes et seigneurs qui l'avaient offensé.

Childebert, le neveu comblé de tant de bienfaits, y répondit par l'ingratitude. Gontran, attribuant à ses conseillers la mauvaise conduite de ce prince, lui pardonna.

Peut-être serait-on tenté d'attribuer à la douceur naturelle du roi, disons le mot, à la faiblesse de son caractère, ces actes de clémence. En bien des cas, cependant, nous devons lui reconnaître une vertu plus qu'ordinaire. Certains actes de vigueur, qui signalent çà et là la vie de notre héros, nous portent à croire qu'il avait au fond une âme bouillante et qu'il dut bien souvent lutter jusqu'à l'héroïsme pour réprimer en lui les assauts d'une légitime colère.

« LE BON ROI GONTRAN »

« Le bon roi », tel est le nom sous lequel le désignent ses contemporains. Rarement, un monarque fut plus aimé de ses sujets. Quand il arrivait dans une des villes de son royaume, la foule se portait à sa rencontre, agitant des bannières et poussant de joyeux vivats: « Noël, Noël, vive le roi! » s'écriait-elle. Et l'on redisait à l'envi ses louanges.

Le secret de cette popularité, nous le trouvons dans les manières simples et affables de ce souverain qui ne dédaignait pas de visiter ses sujets dans leur maison et de s'asseoir à leur table, dans ses libéralités qui étaient continuelles et atteignaient également les moines, les artisans, les pauvres, enfin, dans son gouvernement sage et pacifique.

« Il faisait tant de bien que son peuple, dit saint Grégoire de Tours, le regardait, non seulement comme un roi, mais comme un prêtre du Seigneur. » De son vivant, on attribua plusieurs fois à sa vertu des guérisons extraordinaires.

En 588, par exemple, tandis que la peste s'avançait de Marseille à Lyon, le roi, avec la sollicitude d'un évêque, mit tout en œuvre pour préserver ses sujets du terrible fléau. Il demanda que tous se rendissent à l'église, qu'on fît dévotement les prières des Rogations, qu'on assistât régulièrement aux vigiles; il prescrivit des jeûnes au pain et à l'eau, et, en tout cela, il fut obéi.

En même temps, il multipliait les largesses pour permettre aux indigents de se procurer de la nourriture, des vêtements, des remèdes. Saint Grégoire de Tours rapporte à ce sujet un fait que les fidèles d'alors se racontaient entre eux, et tout à la gloire du roi Gontran.

« Une femme, dit-il, dont le fils était atteint d'une fièvre quarte et souffrait, étendu dans son lit, s'avança parmi la foule du peuple jusque derrière le roi, prit en cachette la frange de son vêtement, la mit dans l'eau qu'elle fit boire à son fils, et aussitôt, la fièvre s'étant apaisée, celui-ci fut guéri. Ce dont je ne fais aucun doute, ajoute le fidèle historien, car j'ai souvent entendu moi-même des possédés invoquer son nom, lorsque la fureur les agitait, et avouer leurs propres crimes que sa vertu avait discernés (1). »

QUELQUES TRAITS DE SA PIÉTÉ

« Il paraissait, dit un autre biographe, comme un évêque parmi les évêques, tant il avait de zèle pour faire fleurir la piété dans son royaume. »

Divers règlements et ordonnances concernant le culte divin nous sont parvenus sous son nom; ils regardent notamment l'observation du repos dominical sur toute l'étendue de son territoire.

Dans un de ses édits, il exhorte les évêques à

(1) D'après Profillet: *Les Saints militaires*, au 28 mars.

veiller à la prédication de la parole de Dieu, à exercer eux-mêmes leurs charges sans les confier à des vicaires, à prendre soin de reprendre et de corriger le peuple de Dieu.

Qu'on ne s'étonne pas trop de cette ingérence du roi Gontran dans les affaires religieuses de son royaume. L'Eglise des Gaules, née d'hier, est encore dans la période de formation, le prince chrétien se croit en devoir d'intervenir pour favoriser son développement. D'ailleurs, l'épiscopat et le pouvoir civil, à cette époque, sont en général dans les meilleurs termes et se prêtent un mutuel appui. Le roi prend ses conseillers parmi les prélats les plus distingués; l'évêque, de son côté, est plus ou moins gouverneur temporel de son diocèse; il admet que le roi soit, dans une certaine mesure, le guide spirituel de ses sujets et reçoit docilement ses avis.

Saint Gontran, grâce aux relations amicales qu'il entretient avec le haut clergé, peut convoquer des Conciles épiscopaux où l'on édicte des règlements très sages. Il en réunit à Lyon (567); à Paris (573); à Mâcon (569 et 582). Quand ils sont achevés, il veille, avec l'autorité de sa puissance royale, à l'exécution de leurs ordonnances.

Les évêques, loin de se plaindre, le remercient de la protection qu'il accorde à leurs assemblées. «Nous nous réjouissons, disent les Pères du Concile de Mâcon, de ce que nous, les évêques du roi Gontran, avons pu nous assembler dans un même Concile. C'est pour nous une raison de prier sans cesse la Majesté divine qu'elle conserve ce prince, et que nous, qui sommes les membres d'un même corps dont Jésus-Christ est le chef, nous puissions faire ce qui lui est agréable. »

S'il aime et encourage les bons évêques, il résiste avec une noble fermeté aux intrigues de ceux qui, par seule ambition, aspirent aux prélatures. Son intégrité sur ce point est d'autant plus remarquable qu'il fut peut-être le seul de son temps à ne point abuser du pouvoir que la coutume conférait aux princes de ratifier les nominations aux évêchés. Le plus souvent, sans attendre l'élection du clergé et le consentement du peuple, ceux-ci se hâtaient, en dépit des Saints Canons, d'installer sur son siège l'élu de leur choix. Gontran en agit tout autrement.

Un jour que plusieurs intrigants étaient venus le trouver et lui offraient des présents pour en obtenir leur nomination à l'archevêché de Bourges, alors vacant, il leur fit cette réponse pleine de dignité: « Ce n'est pas notre coutume de vendre le sacerdoce, ni la vôtre de l'acquérir par des présents; en agissant de la sorte, nous encourrions l'infamie d'un honteux trafic, et pour vous, vous mériteriez d'être comparés à Simon le Magicien. »

Deux évêques de son royaume s'étaient livrés à de graves abus : c'était Salonius d'Embrun et Sagittaire de Gap. Gontran les fit arrêter; mais son fils étant tombé malade sur ces entrefaites, il eut un scrupule et se dit que Dieu le punissait peut-être d'avoir osé porter la main sur deux hommes revêtus d'un caractère sacré. Il les remit aussitôt en liberté; mais les deux coupables se livrèrent de nouveau à des excès si étranges qu'ils durent être déposés par leurs confrères dans un Concile tenu à Chalon-sur-Saône.

FONDATIONS DE MONASTÈRES — MORT

La générosité de saint Gontran s'exerça particulièrement envers les moines auxquels il donna sans compter. Il dota de riches domaines les monastères de Saint-Symphorien d'Autun et de Saint-Bénigne de Dijon. Il fonda, avec une magnificence vraiment royale, le monastère de Saint-Marcel, dans un faubourg de Chalon-sur-Saône, et y établit la psalmodie perpétuelle, à l'imitation de ce qui se pratiquait déjà au monastère d'Agaune. Les moines, divisés en plusieurs chœurs, se partageaient les heures du jour et de la nuit pour offrir à Dieu un concert ininterrompu de louanges.

Luxeuil n'était qu'un désert du pays des Vosges, quand Gontran le céda à un moine irlandais de passage en Bourgogne, saint Colomban. Sous la protection du roi, une colonie de moines vint s'y fixer, et créa dans cette solitude un foyer d'activité, de lumière et de sainteté.

La légende, confirmée par des traditions locales, rapporte comme il suit l'origine du prieuré de Saint-Amour dans l'ancien diocèse de Saint-Claude.

Gontran revenait d'un pèlerinage à Saint-Maurice, dans le Valais, où sa dévotion l'avait poussé à aller vénérer les martyrs de la légion Thébaine immolés en ce lieu. Il en rapportait un précieux trésor: les reliques insignes de deux de ses soldats martyrs, Amateur et Viateur.

Comme il traversait le lac Léman, il fut assailli par une forte tempête qui mit ses jours en péril. C'est alors qu'il fit vœu, s'il échappait à la mort, de déposer les saintes reliques dans la première ville qu'il rencontrerait à son retour en Bourgogne et d'y élever un monastère et une église où serait honorée la mémoire des deux Saints.

La première cité qui s'offrit à lui était un lieu appelé, sous les rois bourguignons, Vincelle ou Vincennes. Il échangea bientôt ce nom contre celui de Saint-Amour qu'il garde encore aujourd'hui, car le roi Gontran, fidèle à sa promesse, y construisit une abbaye et un sanctuaire, et les fidèles qui vinrent nombreux y vénérer les reliques de saint Amateur, portèrent au loin la renommée de ce monastère.

Mais aucune province du royaume ne fut plus favorisée par saint Gontran que la Maurienne en Savoie. Des reliques de saint Jean-Baptiste, apportées d'Alexandrie par sainte Thècle, attirèrent sa pieuse attention; il éleva, pour les conserver dignement, une très belle église dans la ville dite depuis Saint-Jean-de-Maurienne.

Tant de bonnes œuvres devraient faire oublier les violences passagères dont se serait rendu coupable ce grand prince.

S'il est besoin de réhabiliter la mémoire de Gontran, appuyons-nous, pour cela, sur les dires des historiens, ses contemporains; ils affirment tous qu'il fut une merveille de piété, de générosité, de pénitence; il fit le bonheur de ses sujets, travailla de tout son pouvoir au bien de l'Eglise des Gaules et mourut en odeur de sainteté, le 28 mars 593.

Le clergé et les fidèles lui rendirent les honneurs accordés aux Saints, et son nom fut inscrit dans les martyrologes et calendriers de l'Eglise.

SOURCES CONSULTÉES

Les Saints de Franche-Comté, par les professeurs du collège Saint-François-Xavier, de Besançon, t. IV. — *Les Saints militaires*, par l'abbé PROFILLET, au 28 mars. — *Vies des Saints*, par ADRIEN BAILLET, t. III. — *Saints du diocèse de Dijon*, par DUPLUS.

SAINT JONAS ET SAINT BARACHISIUS, MARTYRS

Fête le 29 mars.

Saints Jonas et Barachisius soutiennent le courage des martyrs.

PERSÉCUTION EN PERSE

La dix-huitième année du règne de Sapor, roi de Perse (310-380), une persécution éclata dans ce pays contre les adorateurs du vrai Dieu. Le roi ordonna à ses ministres de détruire les saints temples du Christ et tous les monastères de son royaume. Les chrétiens devaient sacrifier aux dieux des Perses, et ceux qui s'y refusaient étaient soumis aux plus cruels tourments. Or, il y avait dans un petit village de la Perse deux frères, Jonas et Barachisius, craignant Dieu et observant ses commandements avec la plus grande fidélité.

COURAGEUSE CHARITÉ

Quand ils eurent entendu parler de la persécution de Sapor, les deux frères, abandonnant leur demeure, se dirigèrent vers le lieu où l'on sévissait contre les chrétiens avec le plus de rigueur. Arrivés au village de Bardiaboch, ils demandèrent au gardien de la prison de leur en permettre l'entrée. Neuf chrétiens s'y trouvaient détenus pour avoir désobéi aux décrets de Sapor; Jonas et Barachisius, voyant leurs frères dans les tourments, commencèrent à les exhorter : « Frères, ne craignez rien, leur dirent-ils, mais soutenons ensemble un seul et même combat pour le nom du Crucifié, afin d'obtenir la couronne éternelle, comme nos pères et nos frères l'ont obtenue par le martyre. » Affermis par ces paroles, les chrétiens s'encourageaient mutuellement à souffrir tous les supplices avec patience, et, quelque temps après, ils reçurent la palme du martyre au milieu des tourments les plus affreux, et sous les yeux de Jonas et de Barachisius, qui ne cessaient de les soutenir par leurs encouragements. Aucun des neuf ne fut traître à son Dieu.

JONAS ET BARACHISIUS SONT ARRÊTÉS
LEUR PREMIER INTERROGATOIRE

Les ministres qui venaient de faire mourir les neuf martyrs dont nous avons parlé, accusèrent Jonas et Barachisius de ne pas obéir aux ordres du roi, et de refuser d'adorer le soleil, le feu et l'eau. Les juges, remplis d'indignation, firent arrêter les deux chrétiens. « Nous vous adjurons, leur dirent-ils, par notre roi Sapor, de nous dire la vérité sur ce que nous allons vous demander : Obéissez-vous à la volonté de Sapor et à ses décrets? adorez-vous le soleil, le feu et l'eau comme le roi l'ordonne?

— Nous vous parlerons, répondirent les deux saints, mais vous, écoutez-nous, comme il sied à des princes et à des juges du roi Sapor. Il vous

a, en effet, choisis, et a remis son jugement entre vos mains pour que vous soyez des juges équitables. Ne devez-vous pas, illustres juges, ne devez-vous pas plutôt craindre celui qui vous a donné l'intelligence et la sagesse, plutôt qu'un roi de la terre, et reconnaître ce Dieu qui commande au ciel, à la terre et à tous les esprits? C'est lui aussi qui fait les variétés des saisons et modère toutes choses; il vous a abondamment pourvus de prudence pour juger ceux qui vous sont semblables par la chair. Or, nous vous adjurons de nous dire avec vérité et sincérité quel est le Dieu que nous devons renier, le céleste ou le terrestre, l'éternel ou le périssable? Nous croyons au Dieu qui a fait le ciel et la terre, mais non pas à un homme mortel. Et, en effet, nous ne devons pas mettre notre confiance en un homme qui ne vit qu'un peu de temps, meurt, est enseveli, et n'est qu'un homme comme nous. »

JONAS EST INTERROGÉ SEUL — PREMIERS SUPPLICES

De telles paroles mirent le comble à l'indignation des juges, et, dans leur fureur impie, ils ordonnèrent que l'on apportât des verges couvertes d'épines pour fustiger les accusés. Mais, auparavant, ils décidèrent que les saints seraient séparés et interrogés seuls, afin de les rendre plus faibles par leur isolement.

Jonas fut appelé le premier : « Eh bien! lui dit le juge en colère, tu as à choisir, que faut-il te faire? Adore les dieux, sacrifie au soleil, au feu et à l'eau, observe tout ce que le roi des rois, Sapor, a ordonné, et tu seras comblé d'honneurs et mis en liberté; sinon, nous t'infligerons les supplices et les tourments les plus cruels. Ne crois pas, cependant, que nous soyons tes ennemis, car nous ne te ferons aucun mal, à moins que tu ne t'opposes toi-même à ton salut. — Je n'ai pas besoin d'un tel salut, repartit Jonas, car il finit avec la vie présente qui passe si vite, aussi, je ne renierai jamais Notre-Seigneur, qui vit dans les siècles des siècles. Il nous a fait cette promesse qu'il rendrait à chacun selon ses œuvres, quand il viendra sur les nuées du ciel et qu'il reniera devant son Père ceux qui l'auront renié devant les hommes. Maintenant, faites de moi ce que vous voudrez, mais ne pensez pas que j'abandonne la maison de mon Dieu pour en être un jour chassé. »

CONSTANCE DE JONAS DANS LES SUPPLICES

A cette courageuse réponse, les juges opposèrent les tortures. Jonas, attaché à un pieu, fut frappé de verges couvertes d'épines, jusqu'à ce que ses côtes fussent mises à nu. Pendant qu'on le frappait, le courageux martyr louait Dieu : « Gloire à vous, disait-il, Dieu de nos pères, gloire à vous qui nous avez retirés de ce monde et daignez nous attirer à votre amour et à votre sainte foi. Et maintenant, Seigneur, donnez-nous la patience pour accomplir fidèlement tout ce que le Saint-Esprit nous a ordonné par la bouche de notre père David, quand ce saint roi disait: « Je ne demande à mon Dieu et ne recherche qu'une seule chose, c'est d'être avec vous, ô Seigneur, pendant toute l'éternité. *Unam petii a Domino hanc requiram : ut inhabitem in domo Domini omnibus diebus vitæ meæ.* Mon Dieu, accordez-moi, par le martyre, ce que j'attends chaque jour. » Ainsi Jonas priait Dieu, lui offrait le sacrifice de sa vie, et, dans son mépris pour tout ce qui est terrestre, il s'écriait en s'adressant aux juges : « Je m'éloigne de votre roi pécheur et de tous ses amis, quels qu'ils soient, car ils sont tous les suppôts de l'infâme Satan, je les renie tous également; je leur suis étranger, et je ne veux, en aucune manière, adorer, ni rendre aucun culte au soleil, à la lune et aux étoiles, au feu et à l'eau, toutes matières créées que vous appelez dieux; mais, je crois fermement au Père, au Fils et au Saint-Esprit, véritable Trinité qui conserve le monde tout entier par sa seule puissance et Providence, et qui a fait ces dieux eux-mêmes que vous voulez nous forcer à adorer, car il est le Dieu tout-puissant et Créateur de toutes choses. » Les juges l'interrompirent et ordonnèrent de lui attacher une chaîne aux pieds et de le traîner sur un étang gelé. Le Saint devait passer toute la nuit au milieu des glaces.

BARACHISIUS PARAIT DEVANT LE TRIBUNAL
NOUVELLE RUSE ET NOUVELLE VICTOIRE

Pendant que Jonas allait au supplice, les juges, après avoir pris un peu de repos, firent comparaître Barachisius devant leur tribunal. « Eh bien! lui dirent-ils, à quoi te décides-tu? Est-ce à immoler au soleil, au feu et à l'eau, et à adorer et vénérer ces dieux comme l'a fait enfin ton frère Jonas, ou bien veux-tu exposer ton corps aux plus cruels supplices. » Saint Barachisius ne pouvant supposer une telle faiblesse de la part de son frère, fit cette réponse : « Ce que mon frère a adoré, je l'adore, je le vénère et je l'honore également. Ce que vous me dites à son sujet est faux, car la divine Vérité ne lui a pas permis d'agir de la sorte. Qui eût pu, en effet, lui aveugler tellement l'esprit, qu'il en vint à abandonner celui de qui il a reçu l'être et la vie, son Créateur, pour rendre ses hommages et ses adorations à des êtres matériels, créés par ce même Dieu pour l'usage et l'utilité des hommes? Si ces choses devaient être adorées, ce ne seraient pas les hommes qui s'en serviraient, mais ce seraient elles qui se serviraient des hommes. Quel déshonneur n'y aurait-il pas en effet pour le feu, si nous nous en servions pour un usage bas et vil? Au reste, il n'y a pas que les riches et les hommes vertueux qui se servent du feu; les pauvres et les criminels en font également un usage très fréquent. Or, puisque le feu a été constitué notre serviteur par celui qui l'a fait, quelle iniquité de nous forcer à adorer ce que Dieu a créé pour notre service, et de nous contraindre en même temps à renier ce Dieu qui a créé le ciel, la terre, la mer et tout ce qui s'y trouve! »

BARACHISIUS AU MILIEU DES SUPPLICES

La colère des juges commençait à se changer en admiration devant la constance des saints confesseurs de la foi; ils craignirent surtout de voir leurs paroles et leur exemple attirer à la religion chrétienne beaucoup de païens : ils résolurent de ne continuer les interrogatoires que pendant la nuit. Ils levèrent donc la séance, et, s'étant secrètement réunis la nuit suivante, ils firent d'abord amener Barachisius. La sagesse divine l'assista manifestement dans ses réponses, et les juges, lassés, lui firent mettre dans les mains des lames de fer brûlantes et lui dirent : « Si tu laisses tomber une de ces lames, nous reconnaîtrons à ce signe que tu renies ton Dieu. — Ministres de Satan, leur répondit Barachisius, princes impies et scélérats, par la gloire de mon Dieu et la ruine de Satan, votre père, je ne crains pas votre roi, et je ne laisserai tomber aucune de ces lames. Bien plus, si vous avez des tortures plus cruelles, ajoutez-les à celles que

vous m'infligez maintenant. Le brave qui marche au combat ne doit-il pas être prêt à mourir à chaque instant pour la gloire et le triomphe de son roi? » A ces paroles, les juges, fous de colère, ordonnent de verser du plomb fondu sur les yeux, dans la bouche, le nez et les oreilles de l'héroïque martyr qui, toujours invincible, est ramené en prison et pendu par un pied.

JONAS PARAIT DE NOUVEAU DEVANT LES JUGES
COMMENT IL A PASSÉ LA NUIT DANS L'ÉTANG GLACÉ

Alors les juges appelèrent de nouveau Jonas devant eux et lui dirent : « Comment te portes-tu? Comment as-tu passé la nuit dans cet étang glacé? — Croyez-moi, leur répondit Jonas, mon Dieu ne m'a jamais accordé une nuit aussi tranquille, et personne n'a jamais si bien reposé que je l'ai fait cette nuit.

— Ton frère Barachisius a été sage, reprirent les juges iniques, il a renié ton Dieu, et toi, persistes-tu obstinément dans ta démence? »

Saint Jonas répondit : « Je sais que mon frère a renié le démon et ses anges, et qu'il s'est uni plus intimement à Jésus-Christ. — N'est-il pas plus avantageux pour toi de renoncer à ton Dieu que de perdre la vie?

— O hommes aveugles et insensés! comment osez-vous vanter votre prudence? Que direz-vous de cette sagesse : Un homme a un amas de froment; au lieu de le semer dans un champ fertile, il le garde soigneusement à l'abri dans son grenier pour ne pas l'exposer à la pluie et aux orages, et il compte néanmoins faire une abondante récolte au temps de la moisson! Il faut que le grain de froment soit semé et qu'il meure en terre pour produire ses fruits. Ainsi en est-il des hommes. Si quelqu'un dans ce monde perd sa vie pour le nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, lorsque ce même Jésus viendra pour ressusciter les fils des hommes qui croient en lui et accomplissent sa volonté, il fera revivre cet homme dans une splendeur immortelle. Ceux, au contraire, qui négligent ses commandements seront jetés dans un feu qui ne s'éteindra jamais. »

ADMIRABLE RÉPONSE

Les juges gardèrent le silence assez longtemps, ne pouvant s'empêcher d'admirer les paroles du saint et courageux confesseur; puis ils lui dirent: « Prends garde, Jonas, prends garde de te laisser abuser par les livres des chrétiens; beaucoup s'y sont déjà trompés.

— Vous dites vrai, répliqua le martyr, il y a des livres qui trompent : tels sont les livres des philosophes grecs. Et quoi de plus trompeur aussi que la vie du monde? Mais Jésus-Christ ne trompe jamais. Quand une personne riche invite des amis à sa table, ceux-ci quittent leurs demeures pour se rendre auprès de celui qui les invite, car ils savent qu'ils y trouveront la joie; puis, quand ils sont assis et qu'ils mangent, s'ils se trouvent bien, ils se réjouissent et boivent copieusement, et quand ils sont ivres, ils ne songent plus à leurs maisons, et il faut que leurs serviteurs viennent les chercher. Ainsi en est-il des disciples du Christ lorsqu'ils sont appelés en prison par les princes : ils n'ignorent pas qu'ils vont au combat et à la torture. Or, quand ils sont arrivés, qu'ils ont bu et satisfait leur soif jusqu'à l'ivresse par les tourments et l'amour du Christ, ils ne se souviennent plus qu'ils ont une famille et des enfants sur la terre, et ils ne font aucune attention à leur renommée; l'or, l'argent et tout ce qui est terrestre n'est plus rien à leurs yeux; ils méprisent les princes et les rois ennemis de Dieu, pour ne plus porter leur attention que sur le seul grand Roi, Jésus-Christ, dont le royaume n'aura pas de fin, mais qui demeurera éternellement. »

AFFREUX SUPPLICES INFLIGÉS A JONAS
SA CONSTANCE ET SA MORT

Les juges, à bout de patience, affirmèrent qu'ils sauraient punir son bavardage; ils lui firent couper les doigts des mains et des pieds, phalange par phalange, et, avec une barbarie inouïe, ils les semaient de côté et d'autre, ou les lui jetaient à la figure en disant : « Voici que suivant tes paroles nous avons semé tes doigts et tes pieds sur la terre; attends donc, et, quand le temps de la moisson sera venu, tu pourras récolter des pieds et des mains au centuple.

— Je n'ai pas besoin, répondit le bienheureux Jonas, d'une multitude de mains et de doigts, mais Dieu qui m'a créé saura bien, à la résurrection, me rendre mon corps intact et glorieux. » A ces mots, les juges entrèrent dans une nouvelle fureur et firent fondre de la poix dans une grande chaudière. En attendant, Jonas fut mis dans un sac qui l'enfermait tout entier, à l'exception de la tête dont on arracha la peau. En terminant cette affreuse opération, les bourreaux lui coupèrent la langue. Quand la poix fut devenue liquide et bouillante, le Saint fut plongé tout entier dans la chaudière. Mais Dieu vint miraculeusement au secours de son serviteur : à mesure qu'on l'enfonçait, le liquide brûlant s'écartait et s'échappait de la chaudière, tellement que le martyr n'en fut pas même touché.

Juges et bourreaux ne revenaient pas de leur étonnement, mais ils avaient trop peur du roi et aimaient trop le monde pour se convertir. Au lieu d'adorer le Dieu véritable qui manifestait ainsi sa puissance, ils recherchaient de nouveaux tourments pour son héroïque serviteur. Ils firent apporter un pressoir de bois, placèrent Jonas sous les vis, les bourreaux la firent tourner avec force et broyèrent tous les membres du martyr qui expira dans ce supplice. Puis ils retirèrent son corps brisé et palpitant, le coupèrent en morceaux et le jetèrent dans une citerne desséchée. Et, pour empêcher les fidèles de lui donner la sépulture, ils placèrent des gardes près de la citerne pour veiller jour et nuit.

MORT DE BARACHISIUS

Après tant de combats, Jonas venait donc de remporter la glorieuse palme du martyre et se reposait dans la félicité des cieux. Quand les juges en eurent ainsi fini avec le premier, ils firent comparaître Barachisius. Lorsqu'il fut en leur présence, ils parurent le prendre en pitié et affectèrent pour lui beaucoup de tendresse :

« Aie pitié de ton corps, Barachisius, lui dirent-ils, et ne t'expose pas si mal à propos à te perdre toi-même.

— Ce n'est pas moi qui me suis fait, je ne me suis pas donné moi-même la vie; en me la laissant ôter pour l'amour de mon Dieu, je ne la perds pas, mais le Seigneur, Dieu tout-puissant, qui m'a créé et m'a donné la vie, me ressuscitera par sa seule puissance; il me retirera de vos mains et de celles de votre roi, le plus impie et le plus inique d'entre les hommes, qui refuse de connaître le Dieu qui fut son Créateur, qui empêche de l'aimer et de le servir, et s'étudie à faire la volonté du prince des enfers. »

En entendant ces paroles, deux des principaux

juges se lèvent et disent avec fureur : « Nous faisons injure au roi des rois, Sapor, en souffrant de tels délais dans le châtiment des violateurs de ses lois et de ses ordres. On ne gagne rien ni par les tourments ni par les discours avec cette espèce d'hommes obstinés. » Puis, se tournant vers Barachisius, en frémissant de rage, ils éclatèrent en injures contre le Dieu des chrétiens et contre lui. Sur leur ordre, le martyr fut jeté dans un buisson d'épines très aiguës; on l'en retira déchiré et ensanglanté; alors, les juges firent apporter des roseaux qu'ils brisèrent et en piquèrent les fragments dans la chair de leur victime; puis les bourreaux, leurs serviteurs, entourèrent ses membres de cordes, et serrèrent violemment pour faire pénétrer profondément dans les chairs les pointes des roseaux. Ensuite, pour renouveler les douleurs de ce supplice, ils déroulèrent les cordes et se mirent à arracher les fragments des roseaux.

Au milieu de ces horribles tourments, le bienheureux martyr ne laissa pas échapper une plainte contre ses ennemis; mais, à l'exemple de son divin Maître, il priait pour eux.

Tout son corps n'était qu'une plaie, et le sang ruisselait de ses membres déchirés, mais ses os étaient encore intacts. On apporta le pressoir sous lequel Jonas avait expiré; Barachisius fut placé à son tour sous la cruelle machine, et, quand on en retira son corps broyé, il n'avait plus aucune forme humaine. La victime respirait encore ; on lui versa dans la bouche de la poix bouillante mêlée de soufre. Dans ce dernier supplice, l'âme du héros chrétien s'en alla rejoindre dans la paix éternelle de Jésus-Christ l'âme de son glorieux frère et compagnon d'armes.

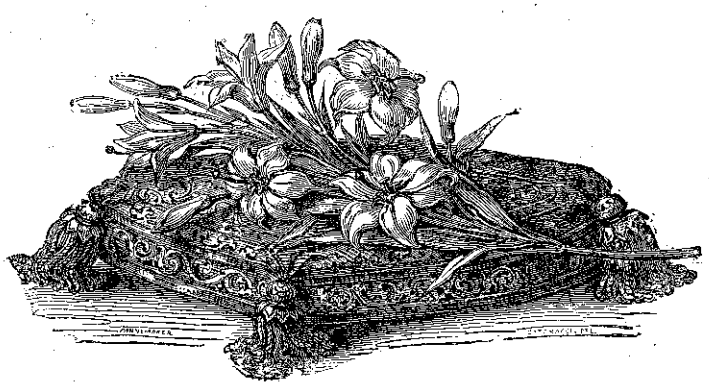
ABDISSOTAS RACHÈTE LEURS CORPS

Un de leurs amis, nommé Abdissotas, homme d'une grande piété, ayant appris que Jonas et Barachisius avaient reçu la palme du martyre, s'empressa de se rendre au lieu où leurs corps avaient été jetés. Mais les gardes, qui veillaient près de la citerne, l'arrêtèrent. Abdissotas n'ignorant pas que l'une des principales divinités des amis du monde c'est l'argent, leur en offrit. Les soldats acceptèrent et lui permirent d'enlever secrètement le corps des martyrs en lui faisant promettre de garder à ce sujet le plus profond silence.

BONHEUR ET COURONNE DES MISSIONNAIRES ET DE CEUX QUI, PAR LEURS PRIÈRES ET LEURS BONNES ŒUVRES, PARTICIPENT A LA CONVERSION DES PÉCHEURS

Jonas et Barachisius, comme nous l'avons vu, avaient quitté leur maison et leur patrimoine pour aller exhorter les chrétiens persécutés à souffrir patiemment pour Jésus-Christ. Aucun des neuf chrétiens qu'ils rencontrèrent dans la prison où ils s'arrêtèrent ne fut parjure à leur foi, et, du haut du ciel, ces martyrs les protégèrent à leur tour. Mais quelle joie pour Jonas et Barachisius, quand ils entrèrent dans la céleste patrie, de retrouver ces mêmes frères qu'ils avaient soutenus dans leurs combats sur la terre. Et maintenant, ils se réjouissent à jamais avec eux dans la gloire. Ainsi, ceux qui auront travaillé au salut des âmes par leur action apostolique, leurs prières et leurs bonnes œuvres, éprouveront une grande joie, qui s'ajoutera à leur propre bonheur, en voyant dans le ciel la félicité de ceux qu'ils auront aidés à se sauver quand ils étaient sur la terre.

Le martyre des saints Jonas et Barachisius arriva le 29 mars. L'un des cavaliers du roi Sapor, nommé Isaïe, présent aux interrogatoires et témoin du courage de ces bienheureux martyrs, a écrit lui-même le récit de leur triomphe.



SAINT BERTHOLD MALAFAIDA

PREMIER PRIEUR GÉNÉRAL DE L'ORDRE DU CARMEL

Fête le 29 mars.

Saint Berthold voit les âmes de ses frères martyrs transportées au ciel par les anges.

COUP D'ŒIL SUR LES ORIGINES ET L'HISTOIRE DE L'ORDRE DU CARMEL (1)

Les traditions de l'Ordre des Carmes le font remonter jusqu'aux communautés des *Fils des Prophètes*, que la Bible, aux livres des Rois, nous montre habitant, sous la direction du prophète Elie, puis de son successeur Elisée, sur le Mont Carmel, à Béthel, à Jéricho, aux bords du Jourdain (1).

Le centre de cette vie érémitique, dit un auteur du v[e] siècle, était le Mont Carmel, où le

(1) Nous empruntons les éléments de cette notice à une intéressante brochure de M. Romanet du Caillaud. Ce travail a paru dans le *Moniteur de Rome* et la *Revue de Terre Sainte*. Des notes très érudites viennent appuyer chacune des affirmations de l'auteur : nous y renvoyons ceux de nos lecteurs qui désireraient approfondir la question des *Origines du Carmel*.

(1) III Reg., xviii ; IV Reg., ii, 3, 5, 55, iv, 25; vi, 1-2.

prophète Elie avait élevé un oratoire à la Vierge qui devait enfanter.

Au temps des apôtres, la vie monastique, inaugurée par le prophète Elie, existait toujours parmi les juifs de Palestine et de Syrie; ces moines israélites sont appelés Esséniens par le philosophe juif, Philon d'Alexandrie et par Pline l'Ancien; ils étaient alors au nombre de 4000 environ.

Cependant, au Mont Carmel, le monastère d'Elisée (tel était encore son nom à la fin du VI^e^ siècle) était toujours occupé par les Fils des Prophètes. Le chef de cette communauté, dit la tradition, était Agabus, le prophète dont parlent les *Actes des Apôtres* (1).

Les Fils des Prophètes furent baptisés par les apôtres peu après la descente du Saint-Esprit. Leur Ordre avait à Jérusalem une maison, où ils se réunissaient au temps de la Pâque suivant les constitutions de la loi mosaïque : cette maison était proche du Cénacle, où habitaient les apôtres.

D'après certains auteurs carmes, le prophète Agabus, leur chef, aurait été parent de la Sainte Vierge; lui et les solitaires qu'il gouvernait auraient eu des relations spéciales avec elle dans les dernières années de sa vie. De son vivant même, en 38 ou 40, ils lui élevèrent un oratoire sur le flanc du Mont Carmel. Ils assistèrent à sa mort et devinrent ses héritiers : ils auraient, notamment, reçu sa maison de Nazareth, la *Santa Casa*.

En 83, plusieurs années après la prise de Jérusalem par Titus, une autre chapelle était bâtie par les solitaires du Carmel en l'honneur de la Sainte Vierge; elle fut placée sur le sommet de la montagne. Les ruines de cette chapelle se voyaient encore au XVII^e^ siècle.

Vespasien passa par le Carmel, en se rendant au siège de Jérusalem. Sur cette montagne, dit Tacite, il n'y avait ni temple, ni statue de divinité, mais un autel élevé à un Dieu invisible (2).

L'Ordre fondé par le prophète Elie continua à prospérer dans la primitive Eglise; les auteurs carmes rattachent à cet Ordre nombre de saints moines de Palestine, de Syrie et d'Egypte.

En 412, la règle de cet Ordre fut rédigée en un traité par le patriarche de Jérusalem Jean II, dit Sylvain. Jean II avait été moine avant de succéder, sur le siège patriarcal, à saint Cyrille de Jérusalem.

Peu après, au Concile d'Ephèse, présidé par saint Cyrille, patriarche d'Alexandrie, qui lui-même avait été quelque temps solitaire du Mont Carmel, l'Ordre de saint Elie reçut le droit de prendre le nom d'Ordre des Frères de la Vierge Marie.

L'invasion des Perses sous Chosroès II (614), puis celle des Arabes musulmans sous Omar (638), amenèrent la destruction d'un grand nombre de monastères et le martyre de beaucoup de moines.

Les musulmans, en outre, obligèrent les moines à modifier leur costume. Jusqu'alors leur manteau avait été blanc, sans doute en souvenir d'un songe du père d'Elie, qui présageait la fondation de leur Ordre. Or, sous le gouvernement des califes, le blanc était réservé au costume des émirs Dès lors, et jusqu'au règne du pape Honorius IV, qui, en 1287, leur rendit le manteau blanc, les moines de saint Elie portèrent un manteau brun et blanc, où, dans le sens de la hauteur, quatre bandes blanches alternaient avec trois bandes de couleur foncée, ce qui leur fit donner le nom de *Frères-Barrés* (1).

Au temps de Charlemagne, grâce à ses bons rapports avec le calife Haroun-al-Raschid, il y eut en Terre Sainte une certaine recrudescence de la vie monastique que nous constatons dans un document statistique publié par la Société de l'Orient latin (2).

Mais, au moment de la première croisade, par suite de la persécution musulmane toujours croissante, le nombre des moines de la famille de saint Elie était fort réduit.

A la suite de la première croisade, un certain nombre de pèlerins latins, désireux de mener en Orient la vie érémitique, se joignirent à eux. L'Ordre du Mont Carmel allait être restauré sur de nouvelles bases.

VOCATION DE SAINT BERTHOLD MALAFAIDA

Parmi ces nouveaux ermites du Carmel venus de l'Occident, il y avait un prêtre originaire du Limousin, appelé Berthold Malafaïda ou de Malafay. D'après une légende carme assez obscure et fautive en certains points, mais dont le fond de vérité peut être facilement dégagé des erreurs qui s'y mêlent, son père s'appelait Guy et avait été, comme chevalier, au service d'un empereur d'Allemagne, lequel lui avait fait épouser une princesse hongroise.

Berthold était prêtre et il avait étudié la théologie dans une de ces écoles de Paris, d'où devait un jour sortir la célèbre Université de cette ville.

La première croisade avait attiré l'attention des chrétiens d'Occident sur la Palestine et les lieux sanctifiés par les travaux et les souffrances du Christ. On vit alors se produire, sous l'impulsion de la foi, un magnifique élan qui précipitait les foules sur les chemins de l'Orient. Berthold fut un de ceux qui prirent part à ces croisades pacifiques. Son frère Aymery imita son exemple; il fut plus tard reçu comme sous-diacre parmi les membres du clergé d'Antioche, et il devint bientôt doyen de cette église patriarcale. Enfin, en avril 1142, il succédait dans sa charge au patriarche Raoul. Quant à Berthold, par suite d'un vœu, il se consacra à la vie monastique et se retira sur le Mont Carmel.

SAINT BERTHOLD EST NOMMÉ PRIEUR, ET L'ORDRE DU CARMEL PASSE DU RITE GREC AU RITE LATIN

Peu de temps après son élection comme patriarche d'Antioche, Aymery fut nommé par le Pape légat du Saint-Siège en Terre Sainte. C'est en cette qualité qu'il réorganisa l'Ordre du Mont Carmel qui dépendait du patriarcat de Jérusalem.

Parmi les pèlerins occidentaux qui s'étaient mêlés aux moines d'Orient pour vivre de la vie érémitique, principalement sur le Mont Carmel, il y en avait un certain nombre qui ne voulaient pas se soumettre aux traditions monastiques du Carmel telles qu'elles avaient été codifiées dans le livre du patriarche de Jérusalem, Jean II; c'était en vain que les vieux moines orientaux les reprenaient : ils méprisaient leurs avis.

Jusqu'alors, d'ailleurs, bien que dans les

(1) XI, 28 XXI, 11.
(2) Tacite, *Hist.*, II, 73; Cf. SUÉTONE, *Vespasien*.

(1) A Paris, la rue qui avoisinait leur premier couvent reçut le nom de rue des Barres.
(2) *Commemoratorium de Casis Dei vel monasteris* (*circa* 808), t. I^er^, 2^e^ partie du recueil, p. 301-305.

monastères de la règle du Carmel les moines fussent gouvernés par un supérieur qu'ils appellaient Abbé, c'est-à-dire Père, et à qui ils obéissaient comme à un père, ils n'étaient pas obligés à cette obéissance par un vœu spécial.

L'ordre du Mont Carmel était donc en péril, par suite du manque de discipline.

Averti de cette situation, sans doute par son frère Berthold, le patriarche Aymery résolut d'y remédier.

Pour ôter aux moines venus d'Occident le prétexte qu'ils ignoraient la règle du Carmel, il fit traduire du grec en latin le livre de Jean II, patriarche de Jérusalem; puis, usant du pouvoir que lui donnait son titre de légat du Saint-Siège, il décida que tous les moines soumis à cette règle feraient vœu d'obéissance à un Supérieur général, choisi parmi eux, lequel prendrait le titre de prieur.

Pour cette charge, il leur désigna son frère Berthold, « parfait religieux et saint prêtre, » écrit saint Cyrille de Constantinople. Tous, d'un consentement unanime, l'élurent prieur général. Cette élection eut lieu en 1143.

Jusqu'à cette époque, l'Ordre du Carmel avait dépendu du rite grec; désormais il fera partie du rite latin. Ses dignitaires porteront le titre latin de prieur, et non plus les titres orientaux d'archiphyllax, d'archimandrites, d'higoumènes ou d'abbés.

Avant l'élection de Berthold, la vie des moines de saint Elie tenait plus de l'anachorète que du cénobite. De plus, leurs cellules, souvent creusées dans le rocher, n'étaient séparées du reste du monde par aucune clôture; le respect seul en éloignait les laïques. D'accord avec le patriarche Aymery, Berthold imposa aux moines de son Ordre la clôture et la vie commune, comme dans les monastères d'Occident.

Par suite de ces modifications de la règle, l'Ordre de saint Elie, qui jusqu'alors était surtout contemplatif, devint un Ordre mendiant, mêlé aux œuvres apostoliques de prédication et de ministère sacerdotal.

Cependant, les couvents de l'Ordre se multipliaient; il s'en fondait dans les déserts du Jourdain, à Jérusalem, à Acre, à Sarepta, à Tyr, à Tripoli de Syrie, sur le mont Néros, près d'Antioche.

VISION DES ANGES — VERTUS DE SAINT BERTHOLD SA DÉVOTION ENVERS MARIE

Pendant que la famille de saint Elie reconstituait ses monastères, la guerre ne cessait de sévir entre les musulmans et les chrétiens. Doué du don de prophétie, Berthold avait prédit les malheurs du royaume fondé par les croisés à Jérusalem, et le triomphe des infidèles.

Nombre de moines de l'Ordre du Carmel furent massacrés par les musulmans. Dieu favorisait alors Berthold de visions célestes : les âmes de ses Frères lui apparaissaient transportées au ciel par les anges et ceintes de la couronne du martyre.

Dieu permettait parfois que l'ardente charité dont son cœur était embrasé se montrât au dehors par des signes sensibles : alors sa figure brillait d'un éclat semblable à celui du soleil.

Il donnait à ses Frères l'exemple de toutes les vertus, et surtout d'une grande mortification, car il se nourrissait uniquement de légumes et de racines, et ne faisait qu'un seul repas par jour.

Sa dévotion envers la Sainte Vierge était admirable; il ne passait pas une heure de la journée sans lui adresser ses hommages et ses prières, le visage prosterné contre terre. Sous son administration, le culte de la Sainte Vierge, déjà si en honneur parmi les moines du Mont Carmel, reçut une nouvelle extension; en 1147, il établit dans son Ordre la fête de l'Immaculée Conception; il répandit également parmi ses Frères la prière du chapelet en l'honneur des années de la Sainte Vierge. L'invention, dans sa forme actuelle, de cette prière, que l'apparition de la Sainte Vierge à saint Dominique devait consacrer définitivement, est attribuée à Pierre l'Ermite qui, lui-même, lors de son premier pèlerinage en Terre Sainte, fut affilié à l'Ordre des moines du Carmel.

SA MORT

Quelques années avant sa mort, en 1180, Berthold vit confirmées par le Saint-Siège les modifications que son frère le patriarche Aymery, comme légat apostolique, et lui-même, comme prieur général, avaient introduites dans l'Ordre du Mont Carmel.

Il mourut le 29 mars 1188, après avoir gouverné son Ordre pendant quarante-cinq ans. Son successeur, saint Brocard, devait compléter son œuvre : il demanda, en effet, au bienheureux Albert, patriarche de Jérusalem, de faire une compilation de tous les statuts antérieurs de l'Ordre. C'est cette règle qui, approuvée en 1226 par le pape Honorius III, est devenue la règle définitive de l'Ordre de Notre-Dame du Mont Carmel.

PRIÈRE

Protégez-nous, Seigneur, en la pieuse solennité de saint Berthold, votre confesseur, et faites-nous ressentir la constante protection de celui qui, pendant le cours d'une vie toute sainte, a gouverné et agrandi le Carmel. (*Prière tirée du bréviaire carme.*)

LE BIENHEUREUX LOUIS DE MORBIOLE. CONFESSEUR CARME

Fête le 15 mars.

JEUNESSE TOURMENTÉE — CONVERSION

Louis était né à Bologne de parents honorables et de l'ancienne famille des Morbiole. Il avait reçu une éducation pieuse au sein d'une vertueuse famille, mais les mauvais exemples de compagnons corrompus ne tardèrent pas à effacer ces premières impressions, et il se livra à tous les plaisirs et à tous les vices du monde.

Quand, semblable à l'enfant prodigue, il eut dissipé toutes ses ressources personnelles, il se rendit à Venise et frappa à la porte du monastère du Saint-Sauveur. Les chanoines qui occupaient cette maison l'accueillirent avec une grande charité, et s'efforcèrent de lui venir en aide.

C'était dans ce séjour de paix et de prière que Dieu attendait le jeune homme coupable. Louis y fut atteint d'une grave maladie : une fièvre très violente le saisit, et bientôt il se trouva en face de la mort.

A cette heure suprême, la pensée des jugements de Dieu le tourmente : une lutte intérieure s'engage en lui entre la voix divine et les appels du monde, mais enfin la grâce triomphe, et comme si Dieu n'avait attendu que l'issue de cette lutte pour lui rendre ses forces passées, le jeune homme entre aussitôt en convalescence.

IL RÉPARE SA CONDUITE SCANDALEUSE

A peine sorti de cette maladie, Louis, complètement changé, retourne à Bologne. Il laisse à son frère sa part de biens, en le priant de solder ses dettes, et se fait admettre dans le Tiers-Ordre du Carmel. A la place de ses vêtements luxueux d'autrefois, il se couvre d'habits grossiers et usés, prend pour ceinture une simple corde, et pieds nus, il se présente devant ses compatriotes pour leur demander pardon de ses scandales.

Cependant, il ne s'arrête pas là. Pressé du désir d'attirer des âmes à Dieu, il se met à prêcher la pénitence dans les rues et sur les places publiques. Son ardente charité ne connaît point de mesure : il parcourt les villes d'Italie, tenant à la main un bâton, au bout duquel est fixé un crucifix, et invite les chrétiens à marcher dans les voies du salut. On l'écoute, on admire ses vertus, et sa prédication obtient un magnifique succès, qui le fait regarder comme un envoyé du ciel pour réformer les mœurs corrompues de cette époque (fin du XV^e^ siècle).

SES MORTIFICATIONS — SA MORT

Mais il s'imposait à lui-même les plus rudes châtiments pour ses fautes passées et expiait les délices de sa jeunesse par les plus rudes austérités. Sa nourriture se composait de pain et de légumes, le plus souvent crus. Il couchait sur la terre nue, avec une pierre ou un tronc d'arbre pour oreiller, et n'avait point de demeure fixe; plus tard seulement, il accepta un étroit réduit qu'un homme pieux, nommé Paul Lupar, lui fournit sous l'escalier de sa maison. On en a fait un oratoire, et aujourd'hui encore les pèlerins le visitent avec dévotion.

Il vécut ainsi jusqu'à l'âge de cinquante-deux ans. Puis, après avoir prédit le jour de sa mort et reçu les derniers sacrements avec une ferveur admirable, il expira doucement sur la terre nue, n'ayant point voulu accepter par humilité et par pénitence le lit qu'on lui offrait.

Toute la ville accourut près de ce corps inanimé et ensuite à son tombeau, et de nombreux malades y reçurent un prompt et sensible secours. Ses restes, au bout de dix mois, furent transportés du cimetière dans la cathédrale. Le 24 octobre 1842, le pape Grégoire XVI approuva le culte qui était décerné à ce saint depuis le jour de sa mort et permit la récitation de son office. (*Bréviaire carme.*)

PRIÈRE

O Dieu, qui avez manifesté les richesses de votre miséricorde au bienheureux Louis, daignez nous être propice, et comme vous lui avez accordé la faveur de briser les liens de ses vices, de même, par son intercession, que votre grâce nous délivre des chaînes du péché.

LA BIENHEUREUSE PAULE GAMBARA-COSTA

Comtesse de Binasco, du Tiers-Ordre franciscain (1473-1515).

Fête le 29 mars.

La bienheureuse Paule, tertiaire de Saint-François, associe à ses bonnes œuvres le comte son époux, converti par sa patience.

Les personnes du monde trouveront dans la vie de la bienheureuse Paule qui fut, elle aussi, engagée dans les liens du mariage et y endura des épreuves intimes très douloureuses, les plus nobles exemples de vertus domestiques, de résignation et de patience chrétiennes

NAISSANCE ET PREMIÈRES ANNÉES

Vers le milieu du xe siècle, un valeureux guerrier, le comte Ancislao, était descendu des montagnes de la Suède dans les plaines de la Lombardie, et avait fixé sa tente à Brescia. Comme il était aussi bon chrétien que brave soldat, il délivra un jour d'un ennemi redoutable et puissant la riche abbaye de Leno, et il reçut, comme récompense de son dévouement, le fief de Gambara.

Cinq siècles plus tard environ, le comte Jean-Pierre Gambara, non moins remarquable que son aïeul par sa bravoure et ses vertus, épousait Catherine Martinengo, fille du comte Gérard, et deve-

nait bientôt, le 5 mai 1473, père d'une charmante enfant, qui reçut au baptême le nom de Paule.

Comme nous allons le voir, cette enfant ne tarda pas à montrer que le Ciel l'avait prévenue de ses bénédictions. A sa naissance, ses parents, qui étaient de bons chrétiens, avaient fait distribuer aux pauvres d'abondantes aumônes.

L'enfant montra de bonne heure à quel point Dieu l'avait prévenue de sa grâce. Sa nourrice, qui était une pieuse personne, remarqua que tous les vendredis Paule se privait volontairement d'un peu de nourriture. Plus tard, lorsque les premières lueurs de l'intelligence commencèrent à poindre, l'enfant s'en servit aussitôt pour regarder avec amour les images des saints, et les premiers mots qu'elle fit entendre furent ceux de Jésus et de Marie; pendant que ses lèvres les prononçaient, elle joignait ses petites mains et levait ses yeux vers le ciel.

Au fur et à mesure qu'elle avançait en âge, on voyait plus clairement l'action de la grâce dans son âme. Les amusements ordinaires de l'enfance n'avaient pour elle aucun attrait. Réciter des prières avec sa nourrice ou sa pieuse mère, s'essayer à chanter des cantiques, voire dresser auprès de sa couchette un petit autel devant lequel elle se prosternait et prolongeait ses prières, voilà quel était son passe-temps préféré.

La croix, la passion du Sauveur Jésus étaient dès lors le sujet sur lequel elle revenait plus fréquemment. Dans un coin du jardin paternel, elle avait choisi un petit monticule sur lequel elle avait représenté de son mieux la tragédie du Calvaire. C'était là surtout qu'elle aimait à se retirer pour méditer les souffrances et l'amour de Jésus. A cette grande école, elle apprenait à mépriser plus complètement les vanités du monde, à fuir avec plus de soin le péché et tout ce qui peut y conduire; elle marchait, en un mot, et à grands pas, dans les sentiers de la vertu.

MODÈLE DES JEUNES FILLES

Un des premiers devoirs des parents, c'est de veiller à ce que leurs enfants rencontrent bien vite, sur leur chemin, un ministre du Très-Haut qui les dirige et les affermisse dans les sentiers du bien. Catherine Martinengo et Jean-Pierre Gambara n'eurent garde de manquer à ce devoir, et comme depuis longtemps les deux familles étaient attachées aux disciples de saint François, ce fut à leur dévouement que fut confiée l'âme de Paule.

Sans doute, saint Bernardin de Sienne, saint Jacques de la Marche, saint Jean de Capistran n'avaient guère fait que passer à Brescia, mais ils avaient laissé au couvent de cette ville des émules de leurs vertus, et le P. André de Quinzano, qui fut le premier directeur de l'enfant, était digne à tous égards de cette délicate mission.

Il l'autorisa de bonne heure à recevoir la Sainte Eucharistie. Paule désirait depuis longtemps cette grâce insigne; elle s'y était préparée par un redoublement de bonne volonté dans ses exercices de piété, voire dans ses pratiques de mortification et de charité envers les pauvres. Une Première Communion, faite dans de semblables dispositions, fut vraiment pour elle un beau jour, et les conséquences en furent durables.

Pour s'en convaincre, il suffit de dire que, dans ce temps-là comme maintenant, les dangers étaient nombreux pour la vertu, au milieu du monde. Paule y fut bientôt exposée. Par sa modestie, sa vigilance, la jeune fille sut éviter tous les écueils.

Les anciens historiens en donnent un exemple.

Un jour qu'il y avait au château des Gambara quelque fête et, par conséquent, l'élite de la société environnante, un jeune seigneur s'approche de Paule, qui était alors une charmante jeune fille de douze à treize ans, afin de la complimenter. Mais celle-ci tremble à l'ombre même du danger. Elle ne fait pas attention aux prévenances qu'on a pour elle, et bientôt, pour y couper court, elle se lève, disparaît un instant comme si quelque affaire pressante l'appelait ailleurs, et revient peu après s'asseoir auprès de sa mère.

CHOIX D'UN ÉTAT DE VIE

De tout ce qu'on vient de dire, il est facile de conclure que Paule inclinait bien plus vers le cloître que vers le monde, mais Dieu en avait disposé autrement pour la consolation d'un grand nombre et l'édification de tous.

Elle songeait à entrer au monastère des Clarisses de Brescia, lorsque, avec la haute approbation de Charles Ier, duc de Savoie, le comte Buongiovanni Costa, seigneur de Binasco, au diocèse de Mondovi, dans le Piémont, la demanda en mariage pour son neveu, Ludovic-Antoine, le seul héritier de son nom et de sa fortune.

Paule voulut avoir du temps pour réfléchir devant Dieu et consulter son directeur de conscience. Le P. André, de son côté, hésita à trancher une question qui pouvait avoir de si graves conséquences et pour l'intéressée et pour beaucoup d'autres; avec l'agrément de sa pénitente, il en référa au vicaire général des Franciscains de l'Observance, qui se trouvait alors à Brescia et qui n'était autre que le bienheureux Ange Claretti de Chivasso. Celui-ci, à son tour, voulut consulter Dieu dans la prière et, quelques jours après seulement, il donna sa réponse : « Je comprends sans peine, disait-il en substance à Paule Gambara, que vous préféreriez mille fois n'avoir jamais d'autre époux que Jésus-Christ, mais il me semble qu'il vous veut dans le monde, afin que, dans une position plus élevée, vous fassiez plus de bien par les œuvres de miséricorde et l'exemple de toutes les vertus. »

Quoi qu'il pût lui en coûter, la généreuse vierge s'inclina : elle cherchait à connaître la volonté de Dieu, elle l'accepta telle qu'elle lui était présentée.

Bientôt le mariage fut célébré en grande pompe dans le château des Gambara, et, peu après, les deux jeunes époux, accompagnés d'une suite nombreuse, se mirent en route pour Binasco, en passant par Milan, Alexandrie, Asti et Turin. Partout on admira la magnificence des princes et des chevaliers qui composaient le cortège; mais la jeune comtesse surtout attira les regards par sa tenue à la fois pleine de noblesse et de modestie. Dans son cœur, elle aurait aimé le silence et la prière

bien plus que tout ce bruit, mais par esprit de foi elle se prêtait à tout ce que réclamaient d'elle les circonstances.

Arrivée enfin dans la petite ville de Binasco, elle retrouva un peu la solitude et le calme.

Aussitôt qu'elle eut compris les exigences de sa nouvelle condition, elle se traça un règlement de vie et le soumit à l'approbation du bienheureux Ange.

L'histoire nous a conservé la réponse du serviteur de Dieu: « J'ai reçu, lui disait-il, la lettre que vous avez bien voulu m'envoyer, et j'ai appris ainsi la nouvelle de votre arrivée dans le Piémont; je me réjouis de savoir que le séjour de Binasco vous est agréable, et je prie le Seigneur de vous y faire trouver toutes les consolations que vous pouvez désirer en ce monde et qui doivent être les plus utiles à votre âme.

» J'ai lu le règlement de vie que vous vous êtes tracé et que vous vous proposez de suivre; ce n'est que la reproduction, avec les variantes nécessaires, de celui que vous suiviez à Brescia, aussi je l'approuve en tout et pour tout; j'ai seulement ajouté quelques remarques que vous verrez. N'oubliez jamais, Madame, que vous devez faire tout votre possible pour sauver votre âme, en continuant le chemin dans lequel vous vous êtes engagée. Honorez, aimez, respectez toujours votre mari; soyez-lui soumise et ne faites jamais rien qui lui déplaise; si le Seigneur vous donne des enfants, ayez soin de les élever dans son saint amour. Priez Dieu pour moi, pécheur, qui ai tant besoin de son secours; je le prierai pour vous, Madame, afin que vous avanciez de plus en plus dans les voies de la sainteté. »

Inutile de le dire, dans ce règlement approuvé, corrigé par un Saint, il y avait une large place pour les exercices de piété et pour les œuvres de miséricorde; Paule devait se confesser au moins tous les quinze jours et assister au Saint Sacrifice tous les matins. Autant que possible, elle se proposait d'entendre une autre messe comme action de grâces.

LA MAÎTRESSE DE MAISON

La pieuse comtesse ne néglige pas ses devoirs envers son mari et toute sa maison. Elle reste à sa place sans doute, c'est-à-dire qu'elle ne veut pas que les serviteurs prennent la place des maîtres, mais elle se montre toujours pleine de bonté pour ses domestiques, et, si elle exige qu'ils accomplissent leur devoir, c'est bien moins pour son utilité personnelle que dans leur propre intérêt, afin qu'ils soient irréprochables devant les hommes et devant Dieu.

Ce fut dans le même sentiment qu'elle s'interposa, comme un ange de paix, entre le comte, son mari, et les habitants du pays, au sujet de certains différends qui s'étaient élevés entre eux. Grâce à son intervention, les difficultés furent aplanies, et l'union entre le prince et les sujets n'en fut que plus étroite dans la suite.

Lorsqu'elle fut devenue mère, elle ne voulut pas confier à des mains mercenaires son fils bien-aimé; elle comprenait que personne plus que la mère n'a le droit et le devoir d'élever l'enfant, de lui donner petit à petit, avec la nourriture proportionnée à son âge, la formation spirituelle et morale qui fera de lui un homme et un chrétien.

Enfin, elle fut toujours un parfait modèle d'épouse chrétienne, quels que fussent d'ailleurs le caractère et la conduite de son mari. Mais, avant de décrire ses souffrances intimes de ce côté, indiquons la source où elle puisa en quelque sorte ses vertus, spécialement la patience et le courage qui lui furent nécessaires dans ses épreuves.

LA TERTIAIRE DE SAINT-FRANÇOIS

Dans son amour pour Dieu et son zèle pour les âmes, le séraphique Père ne se contenta pas de fonder deux grands Ordres, celui des Frères Mineurs ou Franciscains et celui des Pauvres Dames ou Clarisses; il voulut encore offrir à toutes les âmes de bonne volonté qu'une raison quelconque retenait dans le monde les avantages de la vie religieuse: dans ce but, il institua son troisième Ordre, le Tiers-Ordre de la Pénitence.

Cette merveilleuse institution a été, dès son apparition et dans la suite des siècles, approuvée, recommandée par un grand nombre de Souverains Pontifes. Et ce n'est pas tant peut-être par les faveurs spirituelles dont l'ont enrichi les vicaires de Jésus-Christ que le Tiers-Ordre aide efficacement les âmes dans la pratique des vertus; c'est surtout parce qu'il fortifie l'homme contre ses propres défaillances en lui donnant une règle de vie. Cette *règle de vie,* le Tertiaire promet solennellement de la suivre au jour de sa profession; les réunions mensuelles de la Fraternité, les visites canoniques, etc., lui rappellent de temps à autre ses engagements, le préservent jusqu'à un certain point de l'infidélité.

C'est ainsi que la vie religieuse a été introduite « jusqu'au sein du foyer domestique et au chevet du lit nuptial; c'est ainsi que toute maison peut devenir une Thébaïde, chaque chambre une cellule » (1).

La comtesse de Binasco, dirigée dès son enfance par les membres du premier Ordre, ne pouvait ignorer le Tiers-Ordre. Elle désirait s'y affilier, mais, selon du reste que le prescrit la règle, il fallait le consentement de son mari. Le bienheureux Ange de Chivasso se chargea de le demander et l'obtint, non sans peine et à la condition expresse que la nouvelle Tertiaire ne porterait pas extérieurement — comme cela se pratiquait souvent alors — les livrées de la pénitence.

Le 4 octobre 1491 fut un jour de joie exceptionnelle pour notre Bienheureuse. En cette solennité, en effet, son saint directeur la reçut dans la famille du patriarche d'Assise.

Aussi est-elle désormais plus fervente dans ses exercices de piété; plus généreuse, plus dévouée pour les pauvres et les malheureux. Elle aime de moins en moins le monde et ses vanités, mais elle remplit quand même les devoirs que lui impose sa condition sociale. C'est ainsi qu'elle accompagne son mari à la cour du duc de Turin, Charles Ier.

---

(1) LACORDAIRE.

Avec autant de modestie que de dignité, elle tient sur les fonts du baptême la princesse Yolande-Louise, fille du duc et de son épouse, Blanche de Montferrat. Paule, resplendissante de jeunesse et de grâce, était entourée, fêtée, par tous les grands, tous les princes de Piémont: elle resta humble et pure au milieu de ces pompes et de leurs dangers, comme elle va rester patiente et généreuse sur la croix.

DOULEURS INTIMES

Le comte Ludovic-Antoine, mari de Paule, s'était écarté de la voie du devoir. Une passion coupable avait pris possession de son cœur; il en vint à oublier toute pudeur, jusqu'à introduire publiquement dans son château la fille d'un de ses feudataires.

A table même, la malheureuse est à la place d'honneur; dans la maison, c'est elle qui commande. L'infortunée comtesse, de la part de cette pauvre créature comme de la part de tout le personnel, est abreuvée quotidiennement d'humiliations et d'injures. Les choses vont si loin qu'elle semble plutôt la dernière des servantes dans une maison étrangère; celle qui avait pris sa place dans la maison comme dans le cœur du comte tenait sous clé toutes les provisions afin que Paule ne pût continuer ses charités habituelles. Sans doute, plus d'une fois, les portes s'ouvrirent miraculeusement devant elle; plus d'une fois, quand le comte, à l'instigation de sa complice, visita à l'improviste ses greniers ou celliers, croyant qu'ils étaient vides par suite des libéralités de son épouse, il les trouva, au contraire, comme si on n'avait jamais touché à ce qu'ils contenaient; néanmoins, la vie était un véritable martyre pour la comtesse. Ses humiliations étaient grandes; ce qu'elle éprouvait de souffrances en voyant les droits de Dieu foulés continuellement aux pieds et le prochain scandalisé au plus haut point ne lui était pas moins pénible. Et cette épreuve dura de longues années, dix ou onze, au dire des historiens, sans que notre Bienheureuse se plaignit: comme le divin Maître dans sa passion, elle souffrait en silence et attendait dans la prière et les larmes l'heure de Dieu.

Elle arriva enfin, terrible pour la coupable. Un jour, sans que rien l'eût fait prévoir, elle est frappée d'un mal affreux. Presque subitement, avec des souffrances horribles, elle se trouve aux portes du tombeau. A cette vue, son complice se cache; les serviteurs imitent leur maître, effrayés, eux aussi, et par les cris de la malheureuse et par la crainte des jugements de Dieu. Mais ce qui fait fuir les autres est précisément ce qui fait approcher la charitable comtesse. Oubliant tout ce qu'elle a eu à supporter, pensant surtout à une âme en danger, elle entoure de ses soins les plus dévoués la pauvre malade, en même temps qu'elle demande des prières au couvent des Franciscains et fait venir un Père. Elle a ainsi la consolation de voir la moribonde se réconcilier avec Dieu, recevoir les secours de la religion et ne pas rendre le dernier soupir en désespérée.

Il semblerait que le comte de Binasco, en voyant mourir si précipitamment la compagne de ses désordres et en songeant à l'héroïque charité de leur victime à tous deux, aurait dû rentrer en lui-même et demander pardon à Dieu et aux hommes.

Il n'en fut rien, du moins au début; il s'endurcit plutôt dans le mal, et en vint à accuser sa sainte épouse de s'être débarrassée d'une rivale par le poison. Les humiliations, les mauvais traitements continuèrent en conséquence, jusqu'à ce que la main du Seigneur vint s'appesantir également sur lui.

CONVERSION DU COMTE

Vers la fin de l'année 1505, il fut atteint d'une grave maladie qui mit ses jours en péril. Sa pieuse épouse, qui veillait à la fois sur son corps et sur son âme, rappela à son souvenir le bienheureux Ange de Chivasso, mort depuis dix ans et à l'intercession duquel on attribuait de nombreux bienfaits. Le malade se recommanda au serviteur de Dieu, et bientôt il fut hors de danger; mais, grâce infiniment plus précieuse, son cœur fut touché, il confessa ses péchés et se convertit sincèrement.

Aussitôt que ce voyage fut possible, en compagnie de la comtesse, il fit un pèlerinage au tombeau du Bienheureux, à Coni, pour le remercier de sa double guérison et confier à sa garde ses bonnes résolutions.

Paule, au comble de ses vœux, l'aida de son côté à y être fidèle. De plus en plus fervente elle-même, elle profita des dispositions du comte pour l'associer à ses bonnes œuvres.

Ainsi, grâce à son initiative et au concours de son mari, le couvent et l'église des Frères Mineurs furent remis à neuf et considérablement agrandis.

Enfin, pendant plusieurs années encore, notre Bienheureuse eut la consolation de pouvoir porter extérieurement les livrées de la pénitence, montrant ainsi, en quelque sorte, quel avait été le secret de sa patience et de toutes ses vertus.

DÉPART POUR LE CIEL

Mais quoiqu'elle n'eût encore que quarante-deux ans, elle était mûre pour le ciel. Les longues souffrances qu'elle avait endurées, sans compter ses pénitences volontaires, avaient épuisé ses forces; elle ne put supporter une fièvre violente et fut bientôt réduite à l'extrémité. Dans les sentiments de la plus grande dévotion, elle reçut les derniers sacrements, elle dit adieu à son mari et à son fils, en leur donnant à tous deux les plus sages conseils, puis, revêtue du costume complet de son cher Tiers-Ordre, elle s'endormit doucement sur la terre pour se réveiller au ciel le 24 janvier 1515.

Son corps est conservé de nos jours dans l'église des Frères Mineurs, à Béné.

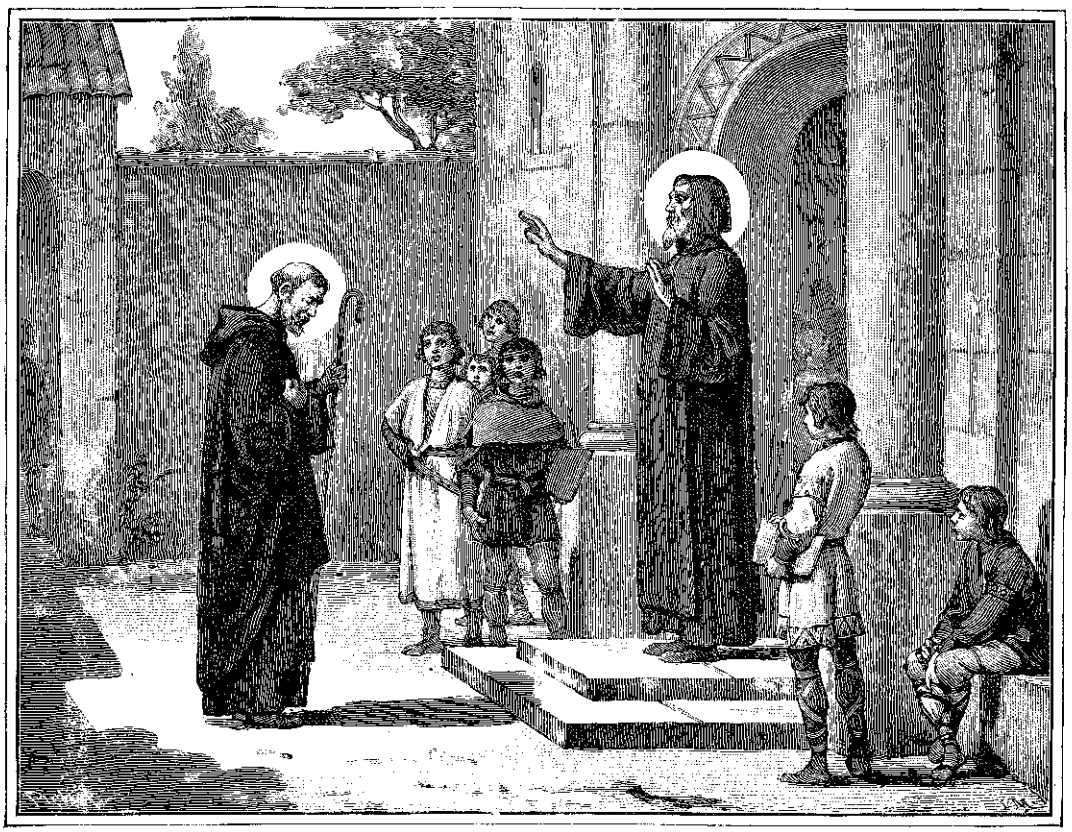
SOURCES

Auréole séraphique, par le T. R. P. Léon de Clary. — *Storia della B. Paola Gambara-Costa,* dal P. Leonardo Christellino, edizione terza. — *Martyrologium romano-seraphicum.*

SAINT EUSTASE,

abbé de Luxeuil, mort en 629.

Fête le 29 mars.



Saint Eustase entre au monastère de Luxeuil, où l'abbé lui confie la direction des écoles.

PREMIÈRES ANNÉES DANS LE CLOITRE

LA persécution sévissait sur l'abbaye de Luxeuil. Chassé des Gaules par la colère royale, le fondateur, saint Colomban, passe en Italie. Aux difficultés du dehors vont se joindre celles du dedans ; la règle sera attaquée comme trop austère par des religieux révoltés ; et, au milieu de toutes ces misères, la famille colombanienne se développe et prospère. Alors des fils de Luxeuil s'assoient sur les chaires épiscopales de Laon, de Noyon, de Tournai, de Thérouanne. Les abbayes de Remiremont, de Bèze, de Saint-Quentin, de Rebais, et cette célèbre maison qui gardera le nom de son fondateur, saint Bertin, s'élèvent comme des rameaux verdoyants autour du tronc vigoureux de l'abbaye des Vosges. Et, près du second abbé de Luxeuil, apparaissent, comme une couronne étincelante, quatorze illustres saints, ses disciples, qui forment comme un second cycle des annales de Luxeuil.

L'abbé aux mains duquel le fondateur, partant pour l'Italie, avait confié le soin des abbayes des Vosges se nommait Eustasius. On l'appelle en français Eustase ou Eustaise. Il était originaire de la Basse-Bourgogne, d'une famille distinguée; sa mère était sœur de l'évêque de Langres, Mgr Miget. On croit que dans sa jeunesse notre Saint suivit la carrière militaire; certains prétendent même qu'il fut le compagnon d'armes de son futur successeur à l'abbaye de Luxeuil, saint Walbert.

Quoi qu'il en soit, Eustase quitta de bonne heure le siècle et entra, tout jeune encore, à l'abbaye de Luxeuil. La variété et le sérieux de ses connaissances, comme aussi sa vertu éprouvée, le désignèrent au choix du fondateur pour la direction des écoles de l'abbaye.

Cette charge était une des plus impor-

tantes. Les écoles de Luxeuil, à peine fondées, jouissaient déjà d'une telle célébrité que, de toutes parts, les évêques leur envoyaient les clercs qu'ils voulaient perfectionner dans les sciences sacrées, comme aussi les leudes d'Austrasie et des autres provinces leur confiaient l'éducation de leurs enfants. Il y eut même, parmi les écoliers de Luxeuil, plusieurs fils de rois.

ABBÉ DE LUXEUIL

Eustase s'acquittait avec gloire de cette charge importante, lorsque la vengeance du roi Thierry II contraignit l'austère saint Colomban à prendre le chemin de l'exil. Il fut aussi parmi les compagnons du fondateur et obtint d'aller le rejoindre à Metz et de le suivre jusqu'à Bragentz.

La douleur que cette séparation semble lui avoir causée a fait croire à certains auteurs, relativement modernes, que notre Saint avait suivi saint Colomban jusqu'en Italie, et même qu'il avait écrit une relation de ce voyage. Cette relation aurait même servi, disait-on, à son contemporain Jonas pour composer la vie qu'il nous a laissée de saint Colomban. Il y a là une erreur évidente, et le texte de la vie de saint Eustase, par le même moine Jonas, ne permet point d'admettre que notre Saint ait dépassé la Suisse.

A la fin de l'année 612, ou, au plus tard, dans le courant de 613, Eustase avait quitté les exilés et, rebroussant chemin, il était rentré à Luxeuil avec la dignité d'abbé, pour poursuivre, avec saint Valéry, le futur fondateur de la célèbre abbaye qui a perpétué son nom, la restauration de l'abbaye. Il fallait, en effet, parer au rude coup que portait à la maison la disgrâce royale, en même temps qu'aux ferments de désordre que l'on remarquait déjà parmi les religieux.

Il ne faut pas oublier que les moines étaient si nombreux à Luxeuil qu'on avait pu y établir le *Laus perennis*, c'est-à-dire la récitation continue de l'office divin, par des chœurs de moines se succédant sans relâche. Si on tient compte du naturel, parfois enthousiaste, mais indiscipliné des barbares, en même temps que de la sévérité extrême de la règle, on remarquera la délicatesse de la tâche qui incombait à notre Saint, et dont lui seul allait supporter tout le poids.

Bientôt, en effet, saint Valéry, qui avait gouverné provisoirement l'abbaye durant l'absence de notre Saint, donnait cours au projet qu'il nourrissait depuis longtemps. Partant avec saint Waldolène, ils se dirigèrent vers l'Amiénois, où ils allaient faire admirer les saintes vertus de Luxeuil.

RÉCONCILIATION DE LUXEUIL AVEC LA COUR

La mort du roi Thierry II, la chute de Brunehaut et la victoire de Clotaire II, qui devint alors seul roi des Francs, rendirent à Luxeuil l'amitié des princes. Clotaire manda notre Saint à sa cour, lui fit mille amitiés et le chargea de transmettre à saint Colomban une lettre qui l'invitait à revenir à Luxeuil. Eustase partit donc pour l'Italie et alla trouver le fondateur dans sa retraite.

Le vénérable vieillard ne voulut point quitter sa solitude, mais il remit à son disciple une lettre dans laquelle, après avoir remercié Clotaire de ses bons procédés, il le priait d'accorder ses faveurs à Luxeuil.

Le roi fut fort peiné de la décision inébranlable du saint abbé ; il regrettait de voir son royaume privé de la présence d'un si illustre personnage, mais il se rendit aux raisons de Colomban, et, comblant Luxeuil des marques de sa bienveillance, il permit aux religieux d'ajouter de nouvelles terres à celles qu'ils possédaient déjà.

C'est en se rendant à la cour de Clotaire, porteur de la réponse de saint Colomban, qu'Eustase accomplit son premier miracle. Il bénit une jeune fille aveugle qui recouvra aussitôt la vue. Plus tard, elle reçut l'habit monastique des mains de Gondoald, évêque de Meaux, et fonda une célèbre abbaye. C'est sainte Fare.

MISSIONS CHEZ LES INFIDÈLES

Le christianisme n'avait pas encore conquis toutes les Gaules ; au début du VII[e] siècle, le paganisme comptait toujours des adeptes, surtout dans les régions montagneuses et dans les pays qui avoisinent le Rhin, où les invasions avaient établi de très nombreux Germains. C'est ainsi que la vallée du Doubs, habitée par les Warasques, était loin d'être complètement évangélisée ; les hérésies de Bonose et de Photin avaient aussi des adhérents parmi ces peuples.

A l'appel du Concile de Bonneuil-sur-Marne, tenu en 616 par ordre du roi, et qui avait décidé d'envoyer des missionnaires aux populations infidèles, Eustase quitte Luxeuil et se rend dans le pays des Warasques. Il est accompagné de son disciple saint Agile ou Aile, le futur fondateur de l'abbaye de Rebais.

La mission des Warasques eut des résultats heureux. Leur chef, nommé Isérius, se convertit et entraîna par son exemple une bonne partie de son peuple. Randone, sa belle-sœur, dont la conduite scandaleuse s'affichait aux yeux de tous, se retira de la cour, et, consacrant sa vie au repentir, elle fonda, non loin de Baume-les-Dames, l'abbaye de Cusance.

Du pays des Warasques, saint Eustase passe au delà du Rhin chez les Boïens ; il organise dans ce pays une mission, et, y laissant des ouvriers évangéliques, il revient à Luxeuil en compagnie de saint Aile.

Deux miracles marquèrent le chemin de son retour. A Meuse-en-Bassigny, Salaberge fut guérie de sa cécité ; un peu plus loin, saint Aile fut surnaturellement délivré d'une fièvre violente.

PROSPÉRITÉ SPIRITUELLE DE LUXEUIL

Si on veut se rendre compte du degré de prospérité auquel atteignit alors l'abbaye de Luxeuil, il suffit d'ouvrir un martyrologe et d'y noter les disciples de saint Eustase.

Pendant que saint Cagnould illustre le siège de Laon par ses vertus et brille par le pouvoir surnaturel dont il est doué sur les animaux féroces ; que saint Achaire, élevé sur le siège de Noyon, évangélise le pays de

Tournai ; que saint Omer rend aux lumières de la foi son diocèse de Thérouanne, retombé alors dans l'idolâtrie ; que saint Mommolin remplace saint Eloi comme évêque de Noyon; que saint Ebertram établit un monastère à Saint-Quentin, et que saint Bertin fonde sa célèbre abbaye, la glorieuse phalange des saints de Remiremont, Amé, Romaric et Adelphe, étend la bienfaisante influence de Luxeuil sur les sauvages montagnes des Vosges, et saint Valdolène, ou Wandelin, fonde l'abbaye de Bèze. Enfin se prépare ce saint abbé, qui régira pendant de longues années le monastère de Luxeuil et l'élèvera au plus haut degré de prospérité spirituelle et intellectuelle, saint Walbert.

Mais pour que les œuvres de Dieu s'accomplissent, il faut le mérite de l'épreuve subie. Il est d'ailleurs presque sans exemple qu'une famille monastique n'ait point vu ses débuts attristés par des luttes intestines, et qu'un saint fondateur, auquel le don d'autorité est nécessaire, ne se soit sanctifié par les épreuves et les humiliations.

Ce fait historique, nous le retrouverons plus tard dans l'histoire des fils de saint Alphonse de Liguori ou de saint Joseph Calasanz, comme dans l'histoire des Filles de la Charité de la Vénérable Jeanne-Antide Thouret, pour ne citer que ces cas entre tant d'autres. Nous allons le voir se produire à Luxeuil, et cela d'autant plus facilement que la règle était d'une incomparable austérité, que les religieux étaient fort nombreux et que le fondateur paraît avoir exercé sur ses monastères l'autorité la plus absolue.

LE SCHISME D'AGRESTIN

L'histoire d'Agrestin est fort instructive pour garantir des écarts d'un zèle inconsidéré et d'un fol orgueil ceux qui se donnent, de bonne foi ou non, une mission apostolique et se croient, en dépit des supérieurs, appelés à régénérer le genre humain. Combien de nos contemporains auraient profit à la méditer !

Agrestin débuta dans la vie religieuse par un acte de renoncement admirable. Notaire de la cour du roi Thierry II, il abandonne les honneurs de sa charge et distribue sa fortune, qui était considérable, aux pauvres ; puis il entre à Luxeuil. Malheureusement, ce moine avait une haute opinion de lui-même ; le sacrifice qu'il avait fait lui devenait une occasion d'orgueil, et, lorsqu'il fallut obéir, l'orage s'éleva aussitôt dans son cœur.

Agrestin avait demandé à être compris au nombre des missionnaires envoyés chez les Boïens. Le saint abbé n'ayant pas cru devoir déférer à ce désir, loin de se soumettre, le moine sortit de l'abbaye et se mit à voyager à travers l'Europe. Un concours de circonstances l'ayant amené à Aquilée, il tomba dans l'hérésie des habitants de ce pays, qui depuis l'année 553 n'avaient pas accepté la décision du cinquième Concile œcuménique sur la question dite des trois chapitres, et avaient rompu avec l'Eglise romaine. Par là nous voyons qu'Eustase avait eu raison de ne point confier de missions à Agrestin, dont la formation théologique devait être insuffisante.

Agrestin n'hésita pas alors à rentrer à Luxeuil, pour gagner son abbé et ses frères à l'hérésie. Chassé honteusement, il erra de monastère en monastère, cherchant à se faire des adhérents. Les hautes relations qu'il avait su conserver, du temps où il était à la cour, lui facilitaient cette œuvre de ténèbres. L'évêque de Genève, Abellin, était son parent. C'était sans doute un de ces leudes imposés aux Eglises par le pouvoir civil, à cette époque où l'on commençait à considérer les revenus ecclésiastiques comme des bénéfices destinés à récompenser les services rendus au roi.

Abellin, par ignorance ou par faiblesse envers un parent, que le renoncement avait paré d'une auréole de vertu, partagea les vues d'Agrestin. Un hérétique du nom de Warnachaire compléta le gouvernement de la secte, à laquelle adhérèrent quelques moines rebelles et quelques prêtres ignorants.

LE CONCILE DE MACON

Après ses premiers succès, l'audace d'Agrestin ne connut plus de bornes. Fort de l'appui de l'évêque de Genève, il osa s'adresser au roi Clotaire, pour le gagner à la fois à ses doctrines et à ses haines. Cela fut toujours la tactique des hérétiques d'invoquer l'aide du pouvoir civil et de le flatter, soit dans ses vues d'ambition, soit dans ses idées d'indépendance. Malheureusement pour les projets d'Agrestin, le roi Clotaire connaissait Luxeuil ; il vénérait saint Colomban et ses disciples, et il ne pouvait croire de prime abord à l'hérésie d'hommes si vertueux et si apostoliques.

Toutefois, afin de ne point laisser prise aux attaques et sans douter un instant du résultat, le roi fit assembler un Concile à Mâcon. Agrestin, sûr d'être battu sur le point du dogme, essaya de se rabattre sur la règle colombanienne. Il s'éleva avec aigreur contre les signes de croix fréquents qu'elle prescrivait, la dureté des châtiments corporels et en particulier de la flagellation qu'elle imposait ; mais son attaque porta surtout sur la fréquence des oraisons et la longueur de l'office divin. Enfin, comme toutes ces questions d'ordre purement intérieur n'étaient guère de nature à passionner le Concile, le moine s'emporta contre la tonsure irlandaise, c'est-à-dire portée sur le devant de la tête, telle que la tradition l'attribue à saint Pierre et que les Colombaniens, à l'exemple des premiers d'entre eux venus d'Irlande, continuaient à la porter en Gaule et en Italie.

Admis à justifier sa règle, saint Eustase le fit avec la modération et l'éloquence qui convenaient à la situation, ainsi que l'on peut en juger par la teneur même du discours que son biographe nous a conservé en entier. Puis, concluant avec véhémence, il prévint Agrestin qu'au cas où il persisterait dans ses injustes attaques, il le citait dans l'année à comparaître devant le tribunal de Dieu pour recevoir sa sentence « du juste Juge dont il calomniait le serviteur ».

Le Concile rendit pleine justice à l'abbé Eustase et à sa règle. Le Saint alors, dans un élan de grande charité, donna le baiser de paix à Agrestin et à ses amis.

MORT VIOLENTE D'AGRESTIN

L'affaire semblait terminée, lorsque Agrestin parvint à gagner la sympathie de plusieurs des grands de l'Ordre. Les saints Romaric et Amé penchèrent un instant en sa faveur ; ils ne tardèrent d'ailleurs pas à se ressaisir et firent de leur faiblesse une austère pénitence.

Du côté de sainte Fare et des Colombaniens de la vallée de l'Oise, Agrestin fut moins heureux.

Il ne tarda pas d'ailleurs à ressentir les effets de la malédiction divine. En moins d'un an, ses principaux partisans moururent de diverses morts violentes ; lui-même s'adonna au désordre et périt misérablement frappé d'un coup de poignard. On dit que le serviteur qui le tua avait de justes motifs de vengeance.

FONDATIONS DUES A L'ABBAYE DE LUXEUIL

Les attaques d'Agrestin n'avaient d'ailleurs eu pour résultat que de mettre en pleine lumière la vertu de saint Colomban et l austérité admirable de sa règle. Luxeuil y gagna en célébrité. Les postulants y affluèrent si nombreux qu'il fallut essaimer de toutes parts. Nous avons déjà parlé des nombreuses fondations dues aux disciples de saint Eustase.

Vers le même temps, ses compagnons, disciples comme lui de saint Colomban, s'établissaient dans diverses régions. Non seulement avec le saint fondateur ils étaient passés nombreux en Italie, mais encore, avec saint Sigisbert et saint Placide, ils étaient allés se fixer dans les montagnes des Grisons, où ils fondèrent l'abbaye de Dissentis ; saint Léobard fondait l'abbaye de Maurmunster, pendant que saint Ragnachain et saint Hermenfroy illustraient le siège épiscopal de Verdun. Saint Ursanne et saint Gall fondaient en Suisse des abbayes, dont la seconde surtout allait être bientôt une des plus célèbres de l'Europe.

Et cette merveilleuse fécondité n'avait pas épuisé le grand arbre luxovien, puisque sous saint Walbert, premier successeur de notre Saint, et par des religieux dont la première formation remontait à son temps, la famille luxovienne recevait encore un accroissement considérable.

Notre saint abbé eut la consolation de voir se terminer la triste affaire d'Agrestin. Saint Romaric n'avait donné qu'une adhésion très passagère à ces menées ; saint Amé, qui s'était plus engagé, voulut que son épitaphe même exprimât sa honte et son repentir ; l'évêque de Genève lui-même s'était soumis.

MORT DU SAINT

Cependant le saint abbé approchait de la récompense ; Dieu allait l'appeler à lui pour confier aux mains plus jeunes de son disciple Walbert le soin de maintenir l'illustre abbaye des Vosges dans le degré de sainteté et d'ordre où Eustase l'avait élevée.

Une vision le prévint de sa fin prochaine. Il lui était donné de choisir entre quarante jours d'agonie lente et douce ou trente jours de cruelles souffrances. Le Saint, tout enflammé du désir de jouir au plus tôt de la gloire de Dieu, embrassa avec joie la souffrance. Il supporta avec patience les douleurs, encouragea ses religieux, les bénit et mourut en prédestiné, le 28 avril.

L'opinion admise aujourd'hui fixe sa mort à l'année 629.

Par une anomalie singulière, la fête de saint Eustase a été fixée, non à l'anniversaire de sa mort, mais au 29 mars. On ignore les raisons qui ont déterminé ce choix, à coup sûr fort ancien.

Les reliques du saint abbé furent déposées à la place d'honneur dans l'église de l'abbaye. Au X^e^ siècle, elles y étaient encore. C'est après cette époque que le corps de saint Eustase fut cédé à l'abbaye bénédictine de Vergaville, alors du diocèse de Metz. En 1649, lorsque le P. Perny écrivait sa grande vie de saint Eustase, on vénérait encore dans cette abbaye le corps de notre Saint ; l'abbaye disparut lors de la Révolution. Au moment du Concordat, Vergaville fut rattaché au diocèse de Nancy, puis de nouveau, après 1871, à celui de Metz. Quant aux reliques de saint Eustase, elles sont en grande partie à Flavigny-sur-Moselle.

Dans le diocèse de Besançon, saint Eustase est le patron de la paroisse de Boulignez.

On l'invoque spécialement pour la guérison des énergumènes et des fous furieux.

A. P.

PRATIQUE : Demandons à Dieu de rester toujours fidèles à notre vocation et, pour obtenir cette grâce, commençons par obéir scrupuleusement à ce que l'Eglise veut de nous.

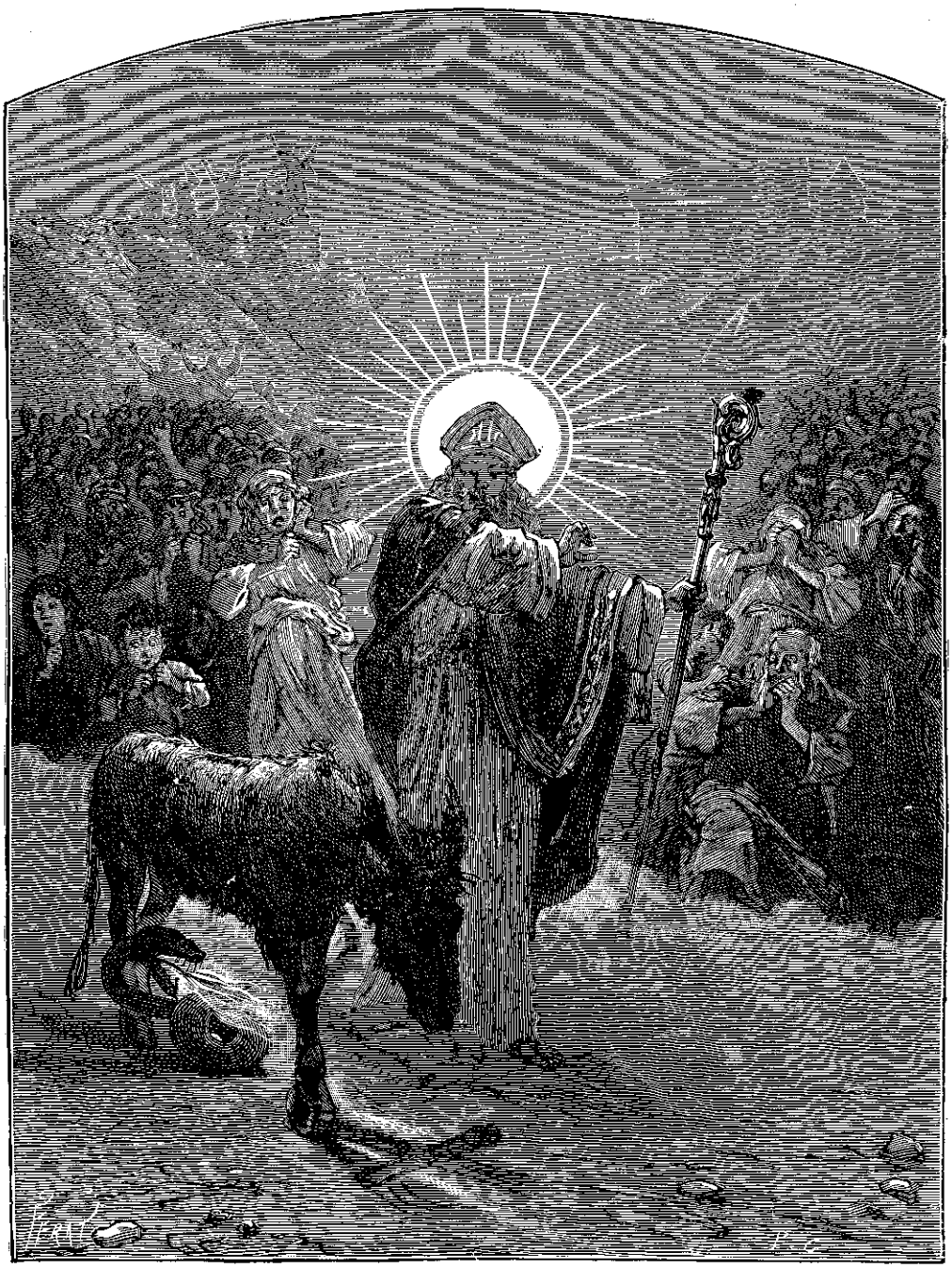
SOURCES CONSULTÉES

JULIEN HAVET, *Questions mérovingiennes*. — P. PERNY, *Vie de saint Eustase*. — *Vie des saints de Franche-Comté*, par les professeurs du collège Saint-François Xavier. — P. POINSOTTE, *les Saints de Luxeuil*.

SAINT RIEUL

PREMIER ÉVÊQUE ET PATRON DE LA VILLE DE SENLIS

I^er^ siècle. — Fête le 30 mars.



L'âne de saint Rieul chasse le démon en traçant la Croix sur le sable.

SA NAISSANCE ET SA JEUNESSE

Ce fut dans la ville d'Argive, près d'Athènes, que saint Rieul vit le jour. Issu de parents nobles et doués de grandes vertus naturelles, mais malheureusement fort adonnés au culte des faux dieux, le jeune Rieul fut élevé au sein des richesses et au milieu de toutes les superstitions idolâ-

triques de son temps. Mais Dieu, qui le destinait à être un jour son vase d'élection et l'apôtre des Gaules, le prévint, dès son jeune âge, de ses grâces les plus précieuses. Il garda son cœur pur de toute souillure au sein de cette société grecque, si corrompue et si dégradée à l'avènement de Jésus-Christ. Jeune encore, notre Saint avait une aversion telle pour le culte des faux dieux, qu'il fallait toute l'autorité de son père pour le déterminer à aller au temple. Ces dieux inertes de marbre ou de bois ne lui suffisaient pas. Son âme, pure et vierge, entrevoyait un autre Dieu, tout-puissant et infiniment bon, créateur du ciel et de la terre. Ce Dieu, il allait le connaître.

SA CONVERSION

Notre divin Sauveur venait de racheter les hommes par sa mort et de prouver sa divinité par sa résurrection et son ascension glorieuse. Ses apôtres s'étaient partagé le monde : saint Jean l'Evangéliste avait eu l'Asie-Mineure et demeurait à Ephèse. C'est là que, par la sainteté de sa vie autant que par les prédications, le disciple bien-aimé de Jésus attirait à son divin Maître une multitude d'âmes. De nombreux miracles venaient chaque jour à l'appui de sa doctrine et convertissaient une foule de païens. Sa réputation fut bientôt universelle. De toutes parts, on accourait à Ephèse pour voir et entendre l'apôtre du Christ. La Grèce ne demeura pas étrangère à ce beau mouvement vers la foi : elle apprit, elle aussi, les merveilles de saint Jean. A cette nouvelle, l'âme du jeune Rieul fut inondée d'une grande joie qui se traduisit au dehors par un ardent désir de connaître la doctrine et le Dieu que prêchait le saint apôtre. Vainement ses parents s'opposèrent-ils à son dessein : la grâce l'emporta sur la nature, et il partit pour Ephèse.

A son arrivée dans cette ville, saint Jean prêchait. Il courut l'entendre et le vit environné d'une multitude d'hommes. Les paroles de l'apôtre bien-aimé étaient empreintes d'une force et d'une douceur qui entraînaient et captivaient tous les cœurs. Son visage rayonnait d'une candeur et d'une clarté toute divine. C'en fut assez pour convaincre une âme aussi bien préparée que celle du jeune Rieul. Il n'eut pas plutôt entendu la doctrine de Jésus-Christ que son intelligence fut éclairée de la lumière de l'Esprit-Saint pour ce Dieu que sa virginité lui faisait entrevoir depuis longtemps et qu'il venait enfin de connaître. Rieul était chrétien, et telle était l'ardeur de sa foi, que saint Jean n'hésita pas à le baptiser ce jour-là même.

IL QUITTE TOUT POUR SE FAIRE LE DISCIPLE DE SAINT JEAN

A peine quelques jours s'étaient-ils écoulés depuis son baptême, que le nouveau chrétien sentit naître en lui le désir d'imiter son Sauveur d'une manière plus parfaite et de lui consacrer sa vie. Dans son inexpérience, il fit part de son projet à saint Jean : « Mon fils, lui répondit l'apôtre bien-aimé, savez-vous ce que dit le Sauveur Jésus à ce jeune homme riche qui venait, comme vous, lui demander ce qu'il fallait faire pour être parfait :

Si tu veux être parfait, va, vends tout ce que tu as, donne-le aux pauvres et suis-moi.

Rieul partit pour la Grèce, joyeux et bien décidé à tout sacrifier pour suivre l'appel de Dieu; il vendit ses biens, et en distribua l'argent aux pauvres et aux orphelins par amour pour Jésus-Christ, qui a promis de récompenser le moindre verre d'eau donné en son nom. Puis il dit adieu à sa patrie, à ses amis, et revint à Ephèse se mettre sous la direction de saint Jean.

SES PROGRÈS DANS LA SAINTETÉ — SON CARACTÈRE IL DEVIENT L'AMI DE SAINT JEAN

Sous la conduite d'un tel maître, saint Rieul fit d'admirables progrès dans la voie de la perfection. Fils docile aux enseignements de son père spirituel, il devint en peu de temps un homme de grande doctrine et d'éminente sainteté. Saint Jean, dont l'esprit pénétrait si avant dans les secrets de Dieu, ne douta pas que le Seigneur voulait opérer de grandes choses par l'intermédiaire de son disciple.

Tous deux vierges, tous deux embrasés d'amour pour Jésus-Christ et pour le prochain, le maître et le disciple ne tardèrent pas à être unis par les liens de la plus tendre affection. Saint Jean aimait saint Rieul comme son fils et se plaisait à l'appeler de ce nom; saint Rieul regardait saint Jean comme son père et s'appliquait à suivre en tout ses conseils.

IL EST SÉPARÉ DE SAINT JEAN — MARTYRE ET EXIL DU SAINT APOTRE

Mais ce bonheur devait avoir un terme, et le jour approchait où saint Rieul allait se voir privé de son père et de son guide. Titus venait de mourir, laissant le trône et l'empire à son frère Domitien. Ce prince avait les instincts de Tibère et de Néron. Aussi ne tarda-t-il pas à signer contre les chrétiens l'édit de la deuxième persécution générale. Saint Jean fut une de ses premières victimes : le proconsul d'Ephèse voulut contraindre le disciple de Jésus à sacrifier à l'infâme Diane; le grand apôtre refusa énergiquement, et ce magistrat le renvoya alors à Rome, au tribunal de Domitien qui le fit plonger dans une chaudière d'huile bouillante, puis reléguer dans l'île de Pathmos.

IL VA SE METTRE SOUS LA DIRECTION DE SAINT DENYS

L'éloignement, le supplice et l'exil de saint Jean jetèrent l'âme de son pieux disciple dans une profonde tristesse. Saint Rieul pria, et le Seigneur, qui avait choisi ce moment pour l'envoyer prêcher son nom dans la Gaule, lui inspira d'aller à Athènes se mettre sous la direction de son serviteur Denys. Rieul partit aussitôt pour se rendre dans cette ville. Saint Denys, qui en était évêque, le reçut avec une grande bonté et le mit au nombre de ses clercs.

IL ACCOMPAGNE SAINT DENYS A ROME ET REÇOIT LA PRÊTRISE

Mais notre Saint ne demeura pas longtemps dans Athènes. Un jour, saint Denys fit part du projet qu'il avait formé d'aller évangéliser les peuples de l'Occident. Embrasé d'amour pour Notre-Seigneur, saint Rieul protesta à son pieux maître qu'il ne l'abandonnerait pas. Les deux prêtres, Rustique et Eleuthère, s'associèrent à lui, et le maître et les disciples dirent adieu à leurs frères et s'embarquèrent pour Rome.

Le pape saint Clément occupait alors le siège de saint Pierre. Il reçut les nouveaux apôtres avec une bienveillance toute paternelle et leur confia l'évangélisation de la Gaule. Frappé de la sainteté de Rieul, il le promut aux Ordres sacrés et à la dignité sacerdotale. Non moins touché de sa douceur, de son humilité et de l'ardeur de son zèle

pour la gloire de Jésus-Christ, il ne tarda pas à le prendre en grande affection. Il conversait plus familièrement avec lui qu'avec les autres, et, lorsqu'il voulut confier à saint Denys et à ses compagnons la mission de la Gaule, ce fut à saint Rieul qu'il s'adressa pour en avertir ses frères.

SON DÉPART POUR LA GAULE FONDATION DE L'ÉGLISE D'ARLES

Après avoir séjourné quelque temps à Rome, saint Denys et ses disciples allèrent recevoir une dernière bénédiction du pape saint Clément, qui leur adjoignit plusieurs autres évêques : tous s'acheminèrent vers la Gaule et arrivèrent à Arles.

A partir de ce moment, commence pour saint Rieul une vie nouvelle : la vie de l'apostolat, avec ses sacrifices et ses combats, et aussi ses victoires sur l'enfer et ses consolations divines. La ville d'Arles était encore plongée dans la plus honteuse idolâtrie. A peine arrivé dans ses murs, saint Rieul annonça à ses habitants la bonne nouvelle de l'Evangile. Mais ce fut en vain. Leurs oreilles demeurèrent fermées au langage de la vérité, et leurs yeux refusèrent d'abord de s'ouvrir à la lumière de la foi. Bien plus, ils ne voulurent pas recevoir dans leur ville saint Denys et ses compagnons. Mais le Seigneur vint en aide à ses serviteurs. Il y avait dans Arles un bon nombre de marchands grecs et romains, qui avaient été à Jérusalem, où ils avaient entendu les chrétiens parler de la passion et de la résurrection de Jésus-Christ. Ils vinrent au-devant de saint Denys et de ses frères et leur offrirent, pour passer la nuit, une maison située non loin d'un temple de Mars. Les saints acceptèrent et se mirent en prières.

Et voilà que, au milieu de la nuit, toute la ville entendit distinctement des voix qui sortaient du temple et criaient : « Ah! que ferons-nous? Paul, le serviteur du Christ, nous a poursuivis; nous avons passé la mer pour nous réfugier en ce lieu; et maintenant nous sommes de nouveau détenus et chargés de chaînes par ce Paul et ses compagnons, arrivés hier. » C'était saint Denys et ses compagnons que le démon désignait. Ces paroles jetèrent l'épouvante dans l'âme des païens.

Au matin, sur l'avis d'un Grec, nommé Anatolius, instruit par saint Paul, mais encore simple catéchumène, saint Denys et ses compagnons se dirigèrent vers le temple de Mars, près duquel les habitants s'étaient assemblés pour sacrifier à Mars et apaiser sa colère. Saint Rieul précédait ses frères, la Croix à la main. Arrivé à la porte du temple, saint Denys entonna le psaume : « *Domini est terra et plenitudo ejus :* La terre et son étendue appartiennent au Seigneur », et tous continuèrent jusqu'à ce verset : « *Dominus fortis et potens :* Le Seigneur est fort et puissant. » A ces mots, le temple fut renversé et ses idoles brisées.

De plus en plus terrifié, le peuple n'y tint plus et demanda à saint Denys de leur faire connaître le Dieu dont la puissance venait d'éclater d'une manière si manifeste. L'apôtre du Christ commença alors à lui prêcher le Dieu unique et véritable qui venait de renverser le temple de leurs faux dieux, puis il lui montra l'absurdité du culte des idoles et l'exhorta vivement à adorer le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Alors, Anatolius et une bonne partie du peuple demandèrent et reçurent le baptême. Une chapelle fut élevée sur les ruines du temple et consacrée aux saints apôtres Pierre et Paul. Telle fut la fondation de l'Eglise d'Arles, une des plus anciennes de la Gaule.

SAINT RIEUL, PREMIER ÉVÊQUE D'ARLES

Saint Denys donna la charge de ce peuple nouvellement converti à la foi à saint Rieul et lui dit, en le sacrant évêque d'Arles :

« Très cher frère, que Notre-Seigneur vous préserve de la persécution des païens, comme il a conservé son disciple bien-aimé Jean, votre précepteur, au milieu des tourments. Je sais que vous devez être grand et que vous vivrez dans l'observance des commandements de Dieu jusqu'à votre vieillesse, sans encourir aucun mal. »

Cette décision surprit fort saint Rieul, et, comme il faisait entendre à saint Denys l'affection qu'il lui portait et son désir de le suivre : « Mon frère, lui répartit doucement le saint évêque, je vous dis ce que vous avez à faire pour le présent : Gouvernez ce peuple selon la loi de Dieu. Après ma mort, et si le Saint-Esprit vous l'inspire, acheminez-vous promptement vers la cité de Senlis pour y prêcher l'Evangile de Jésus-Christ. »

Toujours doux et humble de cœur et ne comptant pour rien ses satisfactions personnelles, quand la gloire de Notre-Seigneur et le salut des âmes étaient en jeu, saint Rieul se soumit à la volonté de son maître et ne songea plus qu'à remplir dignement sa mission. De son côté, saint Denys et ses deux compagnons, saint Rustique et saint Eleuthère, se rendirent à Paris.

Bientôt, grâce au zèle de son saint évêque, l'Eglise d'Arles devint très florissante. Comme le bon Pasteur, il veillait nuit et jour à la garde de son troupeau, encourageant les forts, secourant les faibles, relevant ceux qui avaient eu le malheur de tomber, et repoussant avec énergie les attaques du démon qui se servait des prêtres païens pour regagner les âmes.

Et ce n'était pas sans un dessein tout providentiel que saint Rieul travaillait avec tant d'ardeur à la perfection et au salut des fidèles de son Eglise, car le moment approchait où Dieu allait ravir à l'Eglise d'Arles son pasteur pour le conduire dans la ville que lui avait désignée saint Denys, dans la cité de Senlis.

VISION DE SAINT RIEUL — IL SE REND A PARIS ET DE LA A SENLIS — GUÉRISON D'UN POSSÉDÉ — LE DÉMON ET L'ANE DE SAINT RIEUL

Notre Saint célébrait un jour le Saint Sacrifice. Arrivé au *Memento* et après avoir prononcé le nom des apôtres, il ajouta, sans y penser, ces paroles que lui dictaient l'Esprit-Saint : *Et beatis martyribus tuis Dionysio, Rustico et Eleutherio;* puis, fixant ses regards sur le crucifix de l'autel, il aperçut trois colombes sur les bras de la croix. Leurs ailes étaient teintes de sang et elles portaient sur leur sein, écrits avec du sang, les trois noms : Dionysius, Rusticus, Eleutherius. Il vit encore auprès de la croix des anges qui chantaient ce psaume de David : « Mon Dieu, les Gentils sont venus en votre héritage; » mais, arrivés à ces mots : « Et il n'y avait personne qui l'ensevelît, » ils disparurent et s'élevèrent au ciel.

Eclairé d'une lumière de l'Esprit-Saint, le serviteur de Jésus-Christ comprit aussitôt que saint Denys et ses compagnons avaient souffert le martyre, et que Dieu, par cette vision, l'avertissait d'aller évangéliser le peuple de Senlis. Ayant donc achevé sa messe, il assembla les prêtres et les fidèles de son Eglise, leur raconta sa vision et annonça son départ. A ces mots, tous les chrétiens fondirent en larmes et supplièrent leur bienheureux Père de ne pas les laisser orphelins. Le Saint pleurait, lui aussi; mais inca-

pable de résister à la volonté du Seigneur, il nomma, pour lui succéder, l'évêque saint Félix, et, après avoir dit adieu aux fidèles de son Eglise, il prit le chemin de Paris, accompagné de quelques chrétiens.

Son premier soin, à son arrivée à Paris, fut de s'enquérir du lieu où reposaient les restes sacrés de saint Denys et de ses deux prêtres, saint Rustique et saint Eleuthère. Dieu bénit ses recherches et conduisit ses pas chez une dame chrétienne, nommée Catulle, qui le tint caché dans sa maison lui et ses compagnons, car la persécution était loin d'être apaisée. Elle leur raconta le martyre des serviteurs de Dieu et les conduisit de nuit à leur tombeau. Saint Rieul y pria jusqu'au lever du soleil. Puis il revint dans la maison de la pieuse dame et y resta caché jusqu'au jour où le préfet Fescenninus retourna à Rome. Alors les chrétiens respirèrent un peu.

Saint Rieul profita de ce répit pour faire élever une chapelle sur le tombeau de saint Denys et se rendre dans la cité de Senlis, encore plongée dans l'idolâtrie.

Le Seigneur daigna signaler l'arrivée de son serviteur dans cette ville par un miracle éclatant. Une dame de haut rang, nommée Cilice et parente de la pieuse Catulle, avait un fils possédé du démon. Ayant appris que saint Rieul approchait de Senlis, elle vint, tout en larmes, lui présenter son malheureux enfant et le supplier d'avoir pitié de lui. Touché de compassion à la vue de cette mère affligée, le Bienheureux s'approcha du jeune homme que Satan tourmentait cruellement, et, lui imposant, il récita à haute voix l'Oraison dominicale et le symbole des Apôtres. Puis, s'adressant au démon : « Esprit immonde, lui dit-il, je t'ordonne, au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de sortir de cette créature de Dieu. » A ces mots, le démon abandonna sa victime.

Le démon, chassé par l'exorcisme, demanda d'entrer dans le corps d'un âne. C'était sans doute une compensation comme celle des démons qui, d'après l'Evangile, demandèrent à pouvoir habiter le corps des pourceaux.

Mais, dit la légende, l'âne, en bête bien apprise, fit un signe de Croix avec son sabot sur la terre, et le diable fut réduit à se pourvoir ailleurs. C'est ce sujet que notre artiste a représenté en tête de cette vie comme une leçon donnée par une humble bête aux hommes orgueilleux qui effacent le signe précieux de la Croix et se livrent au démon.

PREMIÈRES CONVERSIONS

Le bruit de ce miracle se répandit bientôt et toute la ville accourut pour voir cet homme « si favorisé des dieux, » comme disait le peuple. Saint Rieul profita de cette occasion pour lui annoncer la bonne nouvelle de l'Evangile.

Dieu bénit ce premier effort de son serviteur. A peine eut-il achevé de parler, qu'une grande partie du peuple, touché par la grâce, reconnut Jésus-Christ pour vrai Dieu et demanda à être baptisé sans délai.

Mais le démon, jaloux de se voir arracher un domaine où il régnait depuis si longtemps, tenta un suprême effort. Il se servit à cet effet des prêtres païens. Ces malheureux se rendirent auprès du préfet de la ville nommé Quintilien, accusèrent saint Rieul de troubler l'ordre public et le supplièrent de venger l'honneur des dieux outragés par cet étranger. Le préfet accueillit leurs plaintes et commanda de préparer un grand sacrifice pour le lendemain, résolu de contraindre notre Saint à brûler de l'encens aux idoles ou à mourir. Durant la nuit, saint Denys et ses deux compagnons apparurent au préfet et lui dirent d'un ton plein de sévérité : « Jésus-Christ, dont nous sommes les serviteurs, nous a envoyés vers toi, afin de t'avertir que tu aies à quitter le culte des démons et à embrasser la foi et la religion chrétiennes. Dès demain, de grand matin, va-t'en à la recherche de notre frère Rieul, demande-lui pardon de tes mauvais desseins contre lui, renonce au culte de tes faux dieux, et fais tout ce qu'il te dira. » Et ils disparurent.

Quintilien, tout épouvanté, alla raconter à sa femme la vision qu'il avait eue. Cette dame, qui avait vu et entendu à Paris saint Denys et ses deux saints prêtres, ne douta pas un instant que c'étaient eux qui venaient d'apparaître à son mari. Elle lui conseilla donc de leur obéir.

Au point du jour, saint Rieul se rendit au temple, où les prêtres préparaient le sacrifice. En entrant, il invoqua le saint nom de Jésus, et aussitôt toutes les idoles furent renversées et réduites en poussière. A cette vue, les prêtres, transportés de colère, coururent chez le préfet, réclamant à grands cris la mort du sacrilège qui avait commis un tel crime.

Mais toutes leurs démarches échouèrent. Touché par la grâce et encore tout épouvanté de sa vision, Quintilien se déclara franchement chrétien et confessa en présence de tout le peuple la divinité de Jésus-Christ. Les prêtres des dieux, revenus de leurs erreurs, confessèrent, eux aussi, cette vérité et, avec une grande partie du peuple ils supplièrent saint Rieul de leur donner le baptême.

LA SOURCE MIRACULEUSE — MORT DU SAINT

L'Eglise de Senlis était fondée : elle devint bientôt florissante.

Mais le zèle du saint évêque s'étendait aussi à tous les lieux circonvoisins. Le grand apôtre s'en allait prêcher la foi et la loi de l'Evangile dans les cités, les bourgades, les villages et jusque dans les moindres hameaux. Chacune de ses instructions était marquée par de nombreuses conversions, souvent même par d'éclatants miracles.

Ayant un jour convoqué les fidèles de Senlis et les villages environnants dans un lieu situé à quelque distance de la ville, il devisait, avec le préfet et les principaux magistrats, sur la beauté et la commodité du site, en attendant que le peuple fût réuni pour la prédication. « Il n'y manque qu'une seule chose, dit le préfet : une chose très utile pour tous. — Laquelle? demanda le Saint. — Une source d'eau, repartit le préfet. — C'est vrai » disent les magistrats. Et sur ce, ils supplièrent le Bienheureux de leur obtenir de Dieu cette faveur.

Saint Rieul, admirant la grande foi de son peuple, se mit en prières, suppliant Dieu avec larmes d'exaucer le vœu de ses fidèles serviteurs. Chose admirable! du lieu même où tombaient les larmes du saint évêque, jaillit une eau, limpide comme le cristal et merveilleusement agréable à la vue et au goût. La fontaine miraculeuse a toujours coulé depuis : c'est la fontaine de saint Rieul où tous les ans il se fait une procession solennelle, le premier jour des Rogations.

Le Saint mourut le 23 avril de l'an 130, sous le pontificat du pape saint Telesphore et durant le règne d'Adrien. On entendit les anges chanter au moment où son âme bienheureuse s'envola vers les cieux.

LE BIENHEUREUX AMEDÉE, DUC DE SAVOIE

Fête le 30 mars.

Le bienheureux Amédée de Savoie détache son collier pour payer l'impôt d'un pauvre tisserand.

THONON — NAISSANCE D'AMÉDÉE ET SA MISSION PROVIDENTIELLE

Sur les bords du lac de Genève, au pied d'une de ces collines qui descendent d'étage en étage des sommets du Saint-Bernard et du Mont Blanc, s'élève la petite ville de Thonon. Aucune des beautés de la nature ne manque au gracieux tableau dont elle est le centre : un lac baigne ses pieds, et une chaîne de hautes montagnes, qui se traversent et s'entrecoupent du côté de la Suisse et de la Savoie, l'encadrent en quelque sorte dans ce charmant paysage. Un ancien château-fort est assis au milieu de la ville et la domine de tous côtés.

C'est dans ce château que naquit, le 1er février 1435, le bienheureux Amédée IX, troisième duc de Savoie. Il était fils de Louis Ier et d'Anne de Chypre, et petit-fils du célèbre Amédée VIII, en faveur duquel le comté de Savoie avait été érigé en duché, l'an 1414, par l'empereur Sigismond. Amédée VIII s'étant démis de son gouvernement pour prendre l'habit et mener la vie d'ermite, avait été élu antipape par les schismatiques de Bâle, sous le nom de Félix V (1439); mais, quelque temps après, reconnaissant l'illégitimité de son élection, il renonça volontairement à la tiare pour faire cesser un schisme qui déchirait l'Eglise. Il retourna au couvent de Ripaille, petit ermitage près de Thonon, dans une solitude si charmante et si délicieuse qu'elle est devenue proverbiale; il y institua, avec sept seigneurs de sa cour, l'Ordre militaire de Saint-Maurice.

Toutefois, malgré sa pénitence, le déplorable scandale qu'il avait donné n'avait pas peu contribué à affaiblir dans l'esprit de ses sujets les sentiments de foi et de fidélité au Saint-Siège, dont, jusque-là, la Savoie avait été si fière. Mais Dieu se chargea de réparer ces maux en donnant à ce petit peuple un prince selon son cœur, qui, par sa piété et ses vertus, arracha jusqu'aux dernières racines du schisme. A peine vit-il le jour qu'il fut cause de la paix entre la France et la Savoie, par le mariage qui fut arrêté entre lui et Yolande, fille de Charles VII, roi de France. Un demi-siècle plus tard, Calvin apportait l'hérésie à Genève. Dieu, qui faisait naître le jeune prince au lendemain du schisme qui avait fait tant de ruines, et à la veille de l'hérésie qui devait en créer de plus grandes, le destinait à procurer

toutes les consolations et tous les secours dont ses peuples auraient besoin dans des circonstances aussi déplorables.

Il fut merveilleusement préparé à cette mission par l'éducation qu'il reçut. La princesse sa mère voulut prendre soin elle-même de ses premières années. Elle s'appliqua de bonne heure à former Amédée à la vertu, laissant au duc son père le soin de le diriger selon la grandeur de sa naissance. Elle s'étudiait à lui inspirer de l'horreur pour tout ce qui pouvait déplaire à Dieu. « Tout prince, disait-elle, qui veut être aimé et honoré de ses sujets, doit d'abord commencer par rendre ce respect et cet amour au Seigneur, Roi des rois. » De tels enseignements étaient bien faits pour un esprit et un cœur que Dieu avait déjà prévenus de ses plus douces bénédictions. Aussi Amédée fut-il vertueux dès le berceau, et la charité chrétienne fut toujours sa passion dominante. Au reste, il n'y avait rien de mieux fait que son corps : son visage avait toutes les grâces que l'on peut souhaiter dans un prince, et son historien ne fait point de difficulté de dire qu'on l'eût pris pour un ange, si les maladies par lesquelles Dieu le visita n'eussent fait voir qu'il était un homme.

VERTUS ET ÉPREUVES

Elevé dans l'éclat et dans les délices d'une des plus brillantes cours de l'Europe, rien ne fut jamais capable d'amollir son cœur et de le séduire. Les amusements ordinaires des princes n'étaient pas de son goût : il se plaisait à la pratique des œuvres de charité, assistait avec bonheur aux offices de l'Eglise et se délassait d'ordinaire de ses études académiques par la lecture de quelque livre de piété, ou par la prière. Il sut toujours nourrir son innocence par le fréquent usage des sacrements et par de secrètes austérités, qui lui servaient de contre-poison aux pièges et aux dangers du grand monde. Il méditait assidûment les mystères de la Passion du Sauveur. Souvent, dans ses promenades, on le voyait tomber à genoux, les mains et les yeux élevés vers le ciel, et des prières ardentes, pour le maintien de la foi dans son pays, s'échappaient de son cœur, véritable autel où le feu de l'amour ne s'éteignit jamais. C'est ainsi qu'il embaumait des parfums de la piété toutes ses actions, même ses divertissements.

Mais c'est surtout dans les maladies et dans les adversités que le bienheureux Amédée travaillait à sa couronne céleste. Rien ne donne, ce semble, une plus juste idée de sa haute vertu que sa parfaite soumission aux ordres de la Providence, qui voulut qu'il fût toute sa vie sujet à l'épilepsie, vulgairement le haut mal. Une infirmité si humiliante ne servit qu'à épurer sa vertu, il la regardait comme une faveur du ciel. « Rien n'est plus utile aux grands, disait-il, que les infirmités habituelles; elles leur servent de frein pour réprimer la vivacité des passions. » « Les afflictions personnelles, ajoutait-il, détrempent les douceurs de la vie d'une salutaire amertume et nous font goûter Dieu en nous rapprochant de lui. » Il ne perdit jamais rien de sa tranquillité dans les accidents de sa maladie, et comme si elle n'eût pas suffi pour contenter le désir qu'il avait de souffrir pour l'amour de son Dieu, il mortifiait encore sa chair par le jeûne et l'abstinence. « Rien n'est doux, disait-il encore, rien n'est bon comme de souffrir pour Dieu : les adversités de la vie présente sont les arrhes de la vie du ciel. »

AMÉDÉE SUR LE TRONE

Il semblerait d'abord que cette triste infirmité aurait pu rebuter les personnes qui vivaient à la cour : il n'en fut rien cependant. L'air toujours riant de notre Bienheureux, ses manières nobles et polies lui gagnaient tous les cœurs. Mais la vertu, plus encore que ses attraits extérieurs, le rendait respectable, car elle ne se fait jamais plus admirer que quand elle règne au milieu de l'abondance et de l'éclat. Agé de dix-sept ans, Amédée épousa, en 1452, Yolande de France, à laquelle, comme nous l'avons vu, il avait été promis dès le berceau. Les deux époux étaient dignes l'un de l'autre, et les volontés de ces deux personnes se trouvèrent si parfaitement uniformes que jamais l'ombre d'un dissentiment ne vint troubler leur union. Ils s'édifiaient mutuellement et s'instruisaient l'un l'autre par leurs grands exemples. Les princes Charles, Philibert, Bernard, Jean-Charles, Jean-Louis et Claude Galéas, et les princesses Anne et Louise furent les illustres fruits d'un si heureux mariage; mais la plupart moururent fort jeunes et ne survécurent guère à leur père.

Notre prince, après cette alliance, se retira dans la Bresse, que le duc Louis, son père, lui avait donnée en apanage et pour la subsistance de sa maison. Il s'y plaisait d'autant plus que, étant éloigné de la cour et hors de l'embarras des affaires de l'Etat, il y vivait plus tranquillement, et avait plus de commodité de pratiquer ses exercices de dévotion. La mort de son père étant arrivée, il prit possession de la Savoie et du Piémont, reçut le serment de fidélité de ses sujets, et convoqua les provinces de deçà et de delà des monts, à Chambéry, où il donna audience aux ambassadeurs de Louis XI, son beau-frère, et à ceux de Philippe, duc de Bourgogne, qui venaient demander son alliance. Il aurait bien voulu garder la neutralité en cette circonstance; mais enfin, cédant aux désirs de Yolande, son épouse, sœur de Louis XI, il prit parti pour le roi de France. Toutefois, à cause de la sainte horreur qu'il avait de verser le sang chrétien, il ne fit jamais la guerre avec passion, bien qu'il ne manquât nullement de bravoure; ce qui relevait souverainement son mérite, c'était sa douceur et sa bienveillance envers ses ennemis et ceux qui lui voulaient du mal. Il avait de grands sujets de mécontentement contre les Sforza, ducs de Milan : Galéas, fils de François, ayant reçu en Dauphiné la nouvelle de la mort de son père, voulut passer incognito par la Savoie; mais il fut découvert et arrêté au pied du Mont Cenis par le seigneur d'Arbent. Le saint duc l'ayant appris, bien loin de profiter de cet avantage, fit traiter splendidement Galéas, et le fit conduire avec honneur dans ses Etats de Milan. Et comme cet ingrat lui fit ensuite la guerre, il en arrêta le cours et le rendit son ami en lui donnant sa sœur Bonne en mariage.

SA BRAVOURE

Il n'usa pas d'une moindre douceur à l'égard de Jean, duc de Bourbon, et de Guillaume, marquis de Montferrat, qui avait voulu faire quelques entreprises sur la frontière. En ce moment, du reste, les grands intérêts de la chrétienté lui faisaient oublier ces rivalités nationales. Le croissant de Mahomet grossissait si fort en Orient que, selon l'expression de saint François de Sales, il semblait vouloir se rendre pleine lune. Les Turcs venaient de s'emparer de Constantinople,

et les grands princes chrétiens de l'Occident, occupés dans des rivalités nationales, ne songeaient nullement à repousser l'ennemi commun. Seuls, les papes prenaient sérieusement en main le cause de l'Europe menacée. Ainsi, pour ne parler que de l'époque où vivait notre Saint, Pie II conçut le dessein d'une assemblée générale, où l'on traiterait des moyens de l'entreprise et de l'exécution de cette importante affaire, et désigna la ville de Mantoue pour le lieu du Congrès, dont il fixa l'ouverture au 1er juin 1459. Amédée y parut, et ce fut lui qui parla avec le plus de générosité. Il offrit ses troupes, ses trésors, et sa personne même pour aller repousser l'ennemi du nom de Jésus-Christ, et il voulut, sur l'heure, être enrôlé parmi les croisés. Ce n'était pas la première fois, d'ailleurs, que les ducs de Savoie s'armaient pour la cause de la foi : l'un d'entre eux, par sa force et sa valeur, avait délivré l'île de Rhodes de la servitude des infidèles et en assurée la possession aux chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem qui, pour témoigner l'obligation qu'ils devaient à leur protecteur, communiquèrent les armes de leur milice à la maison de Savoie. Amédée voulait donc marcher sur leurs traces, mais la sainte ligue n'eut pas lieu.

VISITE A LOUIS XI

On voit donc que, si Amédée a entretenu la paix avec ses voisins, ce n'a pas été faute de bravoure, mais par l'amour qu'il portait à son peuple, à qui la guerre ne pouvait être que très préjudiciable; aussi faisait-il tout ce qui dépendait de lui pour conserver une bonne concorde. Son frère, le comte de Bresse, s'étant brouillé avec Louis XI, il prit la résolution d'aller, en personne, trouver le roi de France, pour rétablir la bonne intelligence entre les deux maisons.

Il déploya, en cette circonstance, une magnificence extraordinaire et n'épargna rien pour rendre son train considérable. Et le roi, de son côté, le reçut avec tout l'honneur possible : il se porta à sa rencontre avec toute sa cour et lui offrit une entrevue à Meaux. Amédée y obtint tout ce qu'il voulut, et un traité de paix fut signé. Pour témoigner plus d'amitié au duc de Savoie, Louis XI le mena dans sa capitale et fit remettre en liberté tous les prisonniers. Le monarque français voulut aussi qu'Amédée tînt sa place à la cérémonie du feu de la Saint-Jean, et qu'il l'allumât, ce que les rois avaient alors coutume de faire. Cette courtoisie et cette bonne humeur de Louis XI plurent au duc de Savoie qui, pour témoigner saintement son obligation, guérit un paralytique qui se tenait à la porte du palais pour demander l'aumône. Il fit encore beaucoup d'autres guérisons de malades et de boiteux dans la capitale de la France, ce qui lui attira le respect et la vénération de tous, et fit regarder sa visite comme une faveur et une bénédiction du ciel.

SIÈCLE D'OR DE LA SAVOIE — CHAPELLE DES BLASPHÈMES

Telle fut la vie extérieure de notre Bienheureux, Désormais, en paix avec ses voisins, il consacra le reste de ses travaux et de ses jours au bonheur intérieur de son petit peuple. Son administration et ses réformes utiles méritèrent à son règne le titre de siècle d'or de la Savoie. Jamais prince ne fut plus aimé. Nul aussi ne mérita plus l'affection de ses sujets. Toujours doux et aimable autant que généreux et bienfaisant, son autorité ne fut odieuse à personne. Sa maxime était que Dieu devait toujours être servi le premier, et que l'esprit de la religion devait toujours régler la politique : c'était sur ce principe qu'il confirmait sa conduite et le gouvernement de ses Etats.

Amédée eut grand soin que les princes, ses fils, fussent élevés chrétiennement et selon la grandeur de leur condition.

Il était si zélé pour la justice qu'il en faisait régner les droits partout et avec tous, et ne souffrait rien qui lui soit contraire. Le vice n'était pas seulement banni de la cour, mais il ne trouvait pas même un abri sur ses terres. Manquer de respect dans le lieu saint, railler la religion, tenir des discours légers, c'était encourir la disgrâce du duc; il ne souffrait point d'impies, de libertins, de jureurs et de blasphémateurs, et s'il eût appris que quelqu'un des officiers de sa maison eût proféré un blasphème, quand c'eût été le plus brave de ses capitaines, dit un historien, et que tous les potentats de la terre eussent intercédé pour lui, il ne l'eût pas gardé une heure à son service. Lui-même entendait la messe avec un si profond respect et une piété si édifiante qu'il suffisait de le voir pour avoir la foi, et sentir son cœur tout excité à aimer Dieu. Soutenue par ses grands exemples, la religion se montrait avec éclat, et le blasphème était partout détesté.

A son imitation, le duc de Milan imposa une amende à tous ses courtisans qui se laissaient aller au crime que nous venons de nommer, et le produit de ces amendes fut consacré à orner une chapelle appelée pour cela la *Chapelle des blasphèmes*.

SA CHARITÉ ENVERS LES PAUVRES

Le service des pauvres contribuait aussi à remplir et à sanctifier une vie déjà si pleine. Les pauvres, en effet, étaient la grande préoccupation d'Amédée, le terme de toutes ses pensées et de toutes ses affections, et aussi l'objet habituel de ses tristesses et de ses douleurs. « J'ai un tel regret, disait-il quelquefois, de les voir en triste état, que je ne me puis empêcher de pleurer en les voyant. » Quand il entrait au Conseil de Savoie, la cause des malheureux, des veuves et des orphelins était toujours la première traitée. Sur les routes, dans les bourgades que l'on traversait, aux lieux où l'on devait passer la nuit, il s'informait des pauvres et des malades, les allait voir, leur portait des secours, les soignait de ses mains, faisait leurs lits, leur apportait des vêtements, des remèdes, de bonnes paroles, et les distribuait avec un si gracieux visage qu'il y avait plaisir à être malade, pour avoir ses visites. Tous les jours, deux fois, le matin et le soir, sans y manquer jamais, il en nourrissait un grand nombre dans le palais; les plus hideux et les plus rebutants étaient toujours les préférés. Il disait naïvement : « Si je n'aimais pas les pauvres, il me semble que je n'aimerais pas le bon Dieu. » En rencontrait-il un couvert de haillons, il lui semblait voir Notre-Seigneur n'ayant pas une pierre pour reposer sa tête. Quelques-uns des courtisans lui ayant représenté que c'était trop s'avilir, il leur demanda s'ils croyaient à l'Evangile. « Souvenez-vous donc, ajouta-t-il, que Jésus-Christ prend ce qu'on fait au plus petit des siens comme fait à lui-même. Quel plus grand honneur pour un prince que de servir Jésus-Christ! » D'autres ministres, inspirés par la raison d'Etat, trouvèrent que ses aumônes épuisaient ses finances, et qu'il valait mieux fortifier des places et entretenir des troupes que

de nourrir tant de fainéants. « Je loue fort votre zèle, répondit le Saint, mais sachez que les charités qu'un prince fait aux pauvres sont les meilleures fortifications de l'État; les pauvres sont ses meilleures troupes, et le grand secret pour faire régner l'abondance, c'est de répandre de grandes largesses dans le sein des malheureux.

LES CHASSES DU BIENHEUREUX AMÉDÉE

Nous venons de voir que la conduite du bienheureux duc était l'objet d'un blâme pour ses courtisans et ses ministres. Mais, méprisant leurs censures, Amédée continuait à visiter les pauvres et à servir ceux que l'Eglise appelle divinement bien les « membres souffrants de Jésus-Christ. »

L'ambassadeur d'un prince étranger lui ayant demandé s'il entretenait des meutes de chien, et s'il se plaisait à la chasse : « Je m'y plais, répond Amédée, mais c'est à une chasse assez particulière; je veux vous en faire voir les équipages. » Et ayant ouvert une fenêtre qui donnait sur une grande cour, où l'on faisait l'aumône à cinq ou six cents pauvres : « Voilà, monsieur l'ambassadeur, dit le prince, les chiens avec lesquels je vais à la chasse de la vertu et du royaume des cieux. » L'ambassadeur, peu satisfait de l'aventure, voulut blâmer la conduite du Bienheureux : « Beaucoup de gens, dit-il, se font pauvres par paresse et par fainéantise, et en les servant on entretient dans l'Etat une peste qui le ronge. — A Dieu ne plaise, répond sévèrement Amédée, que nous recherchions leur condition avec trop de curiosité; car si le Seigneur regardait nos actions de si près, il nous trouverait bien souvent hors du droit chemin. — Mais, reprit le légat, si tous les princes étaient de cet avis, leurs sujets chercheraient plutôt la pauvreté que les richesses. — Oh! l'heureux pays, s'écrie alors notre Bienheureux, d'où la cupidité serait bannie, car que produit l'amour désordonné des biens terrestres, sinon l'orgueil, l'insolence, l'injustice et le vol; la pauvreté, au contraire, a pour cortège la modestie, la sobriété, la justice et toutes les autres vertus. » Ravi d'admiration, l'ambassadeur dit alors : « En vérité, monsieur le duc, votre savoir à l'égard de nos princes est la terre des antipodes, car, partout ailleurs, il fait meilleur d'être riche que d'être pauvre; mais chez vous, les gueux sont en faveur et les riches dans le rebut. — Aussi, reprit Amédée, je les regarde comme la plus sûre forteresse de mes Etats, car mes autres soldats me gardent seulement contre les hommes; mais pour eux, ils me gardent contre les hommes, contre les démons, contre le péché et contre tous mes ennemis. » Cette anecdote fit dire que la Savoie était devenue le paradis des pauvres.

LE TISSERAND DE VERCEIL

Cette affection qu'Amédée avait pour les pauvres faisait qu'il portait toujours sur lui une bourse pleine de pièces d'argent; s'il arrivait que leur nombre fût si grand que sa bourse devînt vide, il ne faisait point difficulté de donner pour leur soulagement ce qu'il avait sur lui. En voici un exemple entre mille. Un jour qu'il était à Verceil, un pauvre tisserand faisait tranquillement son humble métier devant le palais, lorsque des agents du fisc s'approchèrent de lui pour lui demander l'impôt. L'artisan, qui n'avait pas de quoi payer, s'échappe aussitôt en paroles outrageantes contre eux, et ne ménage pas les cris pour se faire entendre du duc. Amédée paraît, en effet, sur son perron pour voir ce qui se passe. L'autre lui expose son indigence, qui va devenir la plus profonde misère si, pour payer, il est obligé de vendre la toile qui fait son unique soutien. Le duc tire alors de sa bourse une pièce de monnaie qu'il jette aux exacteurs. Comme elle ne suffisait pas, il détache de son cou le collier de l'Ordre, qui était d'un grand prix, ordonne à l'artisan de le vendre et de garder l'argent.

Non content de prêter à Dieu dans la personne des pauvres, il étendit aussi sa libéralité sur les églises : il en répara quelques-unes à ses dépens, dégagea d'autres de leurs dettes, et donna des ornements très précieux à l'église Saint-Eusèbe de Verceil. Il fit bâtir des hôpitaux pour les pauvres et pour les malades. Dans un voyage qu'il fit à Rome, pour visiter les tombeaux des saints apôtres, il y eut peu d'églises qui ne se ressentissent de ses bienfaits.

MORT BIENHEUREUSE D'AMÉDÉE — MIRACLES

Cependant, la triste infirmité du Saint croissait de jour en jour : il connut que l'heure de la mort était proche par une grande maladie qui lui survint dans la trente-septième année de son âge. Amédée ayant fait appeler les principaux seigneurs de la cour : « Je vous recommande les pauvres, leur dit-il, répandez libéralement sur eux vos charités, et le Seigneur versera abondamment sur vous ses bénédictions. Rendez la justice sans acception de personnes, faites que la religion fleurisse et que Dieu soit bien servi. » Il nomma régente du duché son épouse Yolande, et bénit ensuite ses enfants, à condition qu'ils vivraient dans la crainte de Dieu et le respect de leur mère, sans quoi il les méconnaissait pour ses fils.

Enfin, après avoir reçu les derniers sacrements avec une ravissante ferveur, il s'éteignit doucement, en baisant l'image de notre Sauveur, le 31 mars 1472, le lendemain de Pâques. Son corps fut apporté solennellement dans l'église de Saint-Eusèbe, à Verceil, comme il l'avait ordonné.

Plusieurs miracles éclatants manifestèrent sa sainteté. Durant la dernière maladie du bienheureux prince, l'évêque de Turin avait ordonné une procession pour obtenir sa guérison. L'évêque et toute la foule qui y assistaient virent un cercle lumineux paraître auprès du soleil : il représentait un homme assis sur un trône, qui sembla se rapprocher un instant de la terre puis retourna vers le ciel.

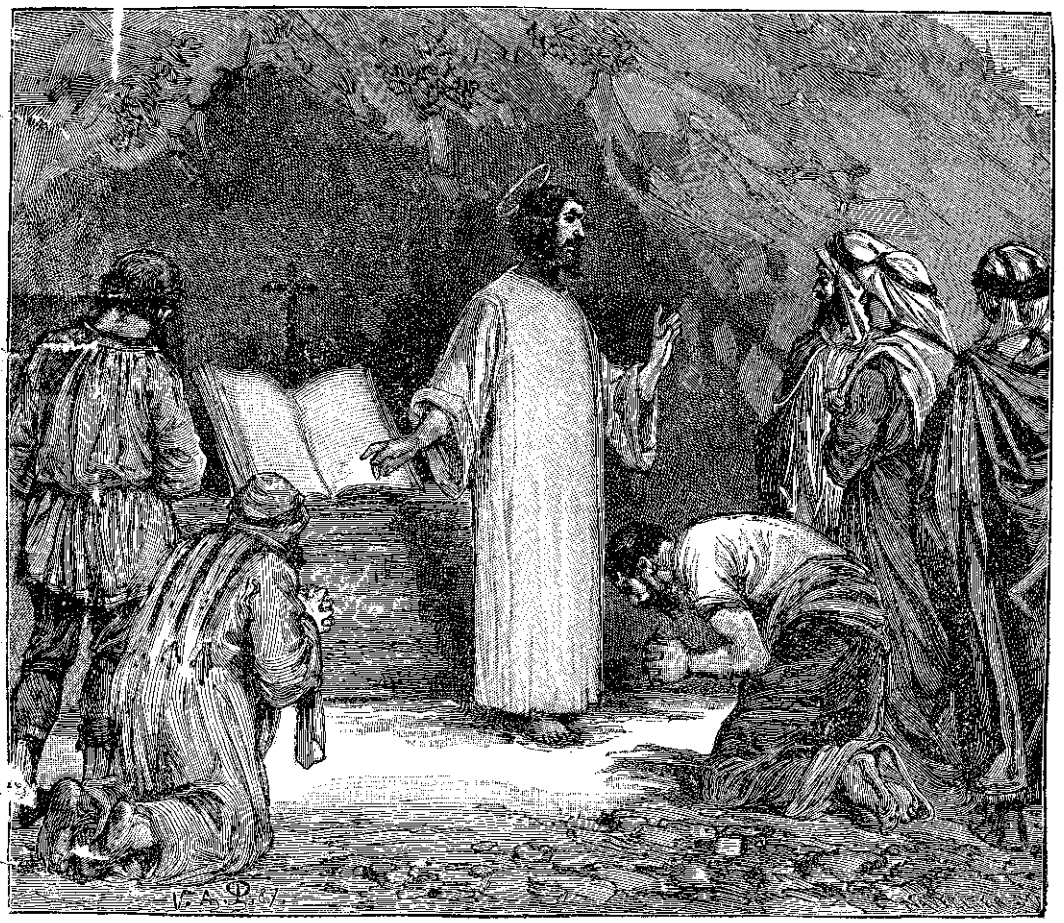
Une foule de miracles, accomplis à son tombeau, attestèrent aux hommes le bonheur dont il jouissait au ciel et sa puissance auprès de Dieu. Par son intercession, beaucoup ont obtenu guérison de l'épilepsie et d'autres maux. En peu de temps, son sépulcre fut environné d'une infinité de pieds, de mains, de têtes et de corps de cire donnés en ex-voto. Aussi, Galéas, duc de Milan, dit un jour, par raillerie, à Bonne, sa femme, sœur du défunt, que son frère le duc était devenu marchand de cire; mais il devint tout à coup paralysé et immobile sur son siège, et ne put être délivré de ce mal qu'en reconnaissant sa faute et en demandant pardon à notre Bienheureux.

Cédant aux vœux des peuples de Piémont, Innocent XI autorisa publiquement son culte et permit de le vénérer comme bienheureux. Ainsi fut récompensée la vertu de ce grand prince qui, selon l'étymologie de son nom, aima si fort son Dieu et en fut tant aimé.

SAINT JEAN CLIMAQUE

SOLITAIRE ET ABBE DU MONT SINAI

Fête le 30 mars



Saint Jean Climaque retiré au désert voyait accourir à lui les foules toujours avides de recevoir ses conseils.

SAINT JEAN CLIMAQUE SOLITAIRE A SEIZE ANS
DÉSERT DU SINAÏ

Saint Jean Climaque, surnommé le *Scolastique*, à cause de la beauté de son esprit, de la solidité de sa doctrine et du précieux ouvrage qu'il laissa à l'Eglise sous le nom de l'*Echelle sainte*, naquit en Palestine. On ignore le lieu précis et la date de sa naissance, mais on croit que ce fut vers l'an 525, sous l'empire de Justin Ier. Si l'on en juge d'après les hautes études auxquelles il se livra, les ouvrages qu'il écrivit et les nobles sentiments qui l'entraînèrent à se faire anachorète, il faut conclure que Jean avait reçu une éducation à la fois soignée et chrétienne.

A peine âgé de seize ans, il résolut de quitter le monde pour se donner entièrement à Dieu. Sans calculer avec ses talents si rares et le brillant avenir qu'ils lui faisaient entrevoir, il prit le chemin du désert et vint demander asile aux solitaires du Sinaï. Ces saints religieux, nous dit l'historien Procope, habitaient la contrée qu'on appelait autrefois l'Arabie, et que l'on désigne aujourd'hui sous le nom de troisième Palestine. Au milieu de cette région déserte, se trouve une montagne escarpée et voisine de la mer Rouge. C'est là qu'ils s'exerçaient sans relâche à la pénitence et au travail, dans une continuelle méditation de la mort.

Loin d'être effrayé par l'austérité d'une telle vie, Jean en conçut, au contraire, une grande joie, car il voyait, au terme de ces mortifications et de ces pénitences, le ciel qui l'attendait. « Vous sentez-vous capable, mon enfant, lui dit un saint vieillard nommé Martyrius, de supporter jusqu'au bout une vie d'abnégation et de renoncement continuel? — Avec la grâce de Dieu, mon Père, répondit-il, je ne faillirai point : c'est cette grâce

qui m'a inspiré le désir de la perfection, elle saura bien encore me soutenir et me faire remporter la victoire. — Venez donc, reprit le solitaire, et soyez des nôtres. » Puis il l'embrassa, et tous deux rendirent grâces au Seigneur.

FERVENT NOVICIAT ET PROFESSION — PRÉDICTION DES ABBÉS STRATÈGE, ANASTASE ET JEAN LE SABAITE

Une fois engagé dans la vie de perfection, Jean s'occupa de choisir un directeur qui pût guider ses pas dans la vertu. Nul ne lui semblait plus sage et plus prudent que le vénérable Martyrius. Il lui ouvrit donc son cœur. Celui-ci, instruit par une lumière surnaturelle des grandes vertus de ce saint jeune homme, se hâta d'accepter. Le maître était digne de l'élève, aussi le vit-on bientôt marcher à pas de géant dans la voie de la sainteté. Jean, doué, comme nous l'avons dit, de facultés intellectuelles très développées, se servait de l'objet visible de la montagne sainte (mont Sinaï) pour élever son esprit et le faire remonter jusqu'à Dieu, qui est invisible. Il rendait à son directeur une obéissance si absolue, qu'il semblait mort à lui-même et privé de volonté propre. Sa ferveur croissait de jour en jour, à mesure qu'il voyait approcher le moment de sa profession religieuse. Enfin, après quatre ans d'épreuves et d'efforts généreux, cette insigne faveur lui fut accordée. Jean, entré depuis peu dans sa vingtième année, prononça d'une voix entrecoupée de larmes de joie, la formule qui le vouait irrévocablement à Dieu.

Vers la fin de la cérémonie, un saint abbé, nommé Stratège, prédit que le nouveau profès serait un jour une des grandes lumières du monde.

Quelques jours après sa profession, Jean Climaque accompagna son directeur dans une visite au solitaire Anastase qui embaumait le désert du parfum de ses vertus. A peine fut-il en présence du pieux anachorète, que celui-ci s'adressant à Martyrius : « Ne serait-ce point vous, mon Père, qui avez eu le bonheur d'admettre ce jeune homme à la profession religieuse? — Vous l'avez dit, reprit Martyrius, c'est moi-même. — Qui le croirait, continua le solitaire Anastase, vous venez de consacrer à Dieu un futur abbé du Sinaï. »

Désireux, sans doute, d'éprouver si l'esprit de Dieu s'expliquerait une troisième fois, Martyrius conduisit son disciple au désert de Gubde pour y saluer le célèbre anachorète Jean le Sabaïte. Ce grand serviteur de Dieu n'eut pas plutôt vu arriver les deux voyageurs, qu'il s'empressa de laver les pieds de Jean préférablement à ceux de son père spirituel. Comme on lui en demandait la raison : « J'ai reçu en lui, répondit-il, un futur abbé du Sinaï. »

MORT DE MARTYRIUS — JEAN SE FAIT ANACHORÈTE LA SOLITUDE DE THOLE

Dix-neuf ans s'étaient écoulés depuis que Jean Climaque avait embrassé la vie solitaire. Le vénérable Martyrius, son guide spirituel, accablé sous le poids des pénitences et des années, venait d'expirer doucement entre ses bras. Privé de son Père, Jean voulut passer le reste de sa vie dans une retraite absolue, comme le faisaient les anachorètes. Les nombreuses victoires qu'il avait remportées sur ses passions, son abnégation, son détachement des choses de la terre et son admirable esprit d'oraison, le rendaient très apte à ce genre de vie. Toutefois, avant de s'ensevelir dans ce profond silence, il voulut prendre l'avis d'un saint vieillard appelé Georges Arsiloïte, sachant bien que nul n'est bon juge dans sa propre cause. Délivré par ce moyen de toute illusion de l'amour-propre, il descendit de la montagne, et se retira dans une solitude appelée Thole. Il y choisit pour cellule une grotte profonde et silencieuse creusée dans le roc. Une croix de bois, une table formée de quatre planches grossières et le livre des Saintes Ecritures avec quelques ouvrages des saints Pères en faisaient tout l'ameublement. A peu de distance de là, vivaient d'autres anachorètes d'une éminente sainteté et dont l'esprit était sans cesse occupé des choses de Dieu. « J'en connaissais un, nous dit saint Jean Climaque, dans son *Echelle sainte*, qui était si souvent transporté hors de soi par la pensée de la mort, que les Frères le trouvaient fréquemment évanoui et privé de respiration. » La cellule de notre Saint était éloignée d'environ cinq milles de l'église, où les solitaires se réunissaient tous les samedis et les dimanches pour y réciter l'office et vaquer à la prière.

Loin des bruits du monde, Jean se proposa une vie toute céleste; mais l'enfer, irrité de ses vertus, mit tout en œuvre pour le faire succomber. Nous allons voir comment il fut vaincu par le saint anachorète.

LE DIABLE ET LE SOLITAIRE

Il y avait dix-neuf ans passés que le démon jaloux tournoyait comme un lion furieux autour de Jean l'anachorète pour le dévorer, mais c'était en vain, car Martyrius était là, veillant sur sa petite brebis. Mais Martyrius était mort, Jean demeurait seul : le diable croyait donc avoir beau jeu. C'était mal connaître le disciple de Jésus-Christ. Le vaillant athlète du Christ resta ferme et inébranlable au milieu des plus violentes tempêtes. Aussi put-il nous donner cet avis dans son *Echelle sainte* : « N'appréhendez pas tous ces bruits vains et fantatisques dont les démons se servent pour vous effrayer, car la vraie douleur de la pénitence ne redoute pas ces fantômes et n'en est point ébranlée..... Un jour, dit-il, j'étais assis dans ma cellule et je sentais mon cœur en proie à un si grand découragement que je pensais presque à la quitter. Tandis que mon âme était agitée par cette tentation, survinrent quelques étrangers dont j'ignorais le pays. Etant entrés en conversation avec moi, ils exaltèrent tellement le bonheur que j'avais de vivre dans la solitude, que mes pensées de découragement m'abandonnèrent sur-le-champ pour faire place à la vaine gloire. J'admirai, en cette occasion, continue le Saint, comment le démon de la vanité, semblable au fer à trois pointes, qui a toujours une pointe en haut, fait la guerre à tous les autres démons. »

Satan épuisa toutes les ressources de sa malice pour faire succomber le saint, mais celui-ci triomphait de tous ses assauts. Il châtiait son corps par les rigueurs de l'abstinence, combattait la vaine gloire par une retraite et un silence continuels, chassait le démon de la paresse par la méditation fréquente de la mort, et se forçait au détachement des biens terrestres par une admirable charité envers les pauvres auxquels il distribuait tout le fruit de son travail. D'ailleurs, il montrait partout une grande discrétion, usant sans distinction des aliments que sa condition lui permettait d'accepter, mais toujours en très petite quantité. C'était, disait-il, un excellent moyen pour combattre l'amour de la singularité et la vaine gloire.

SON ESPRIT D'ORAISON — SES LARMES

Ce détachement parfait du monde matériel le rendait souverainement propre à la vie intérieure et lui permettait de s'élever librement à Dieu par une oraison continuelle. Parfois même il lui arrivait, au milieu de ses sublimes contemplations, de se voir transporté en des ravissements admirables. Alors, son corps, docile aux élans de son âme, semblait affranchi des lois de la matière : il s'élevait de terre, suivait l'esprit dans son vol vers Dieu, et le bienheureux conversait suavement avec les anges des mystères de notre foi.

Cet esprit d'oraison si parfaite engendrait dans son cœur un amour passionné pour la solitude; il aimait à se dérober à tous les yeux, pour contempler plus attentivement la beauté incréée: les grottes les plus reculées de la montagne avaient pour lui un charme indicible. Il y venait souvent passer de longues heures, pendant lesquelles il était tout absorbé en Dieu, et c'est alors que la sagesse divine lui révélait les secrets les plus magnifiques sur le ciel et l'ordre surnaturel de la grâce.

A côté de ce don d'oraison, Dieu lui accorda encore une autre grâce, non moins insigne; ce fut celle des larmes. Ses deux yeux étaient des sources intarissables, d'où coulaient chaque jour des torrents de larmes qui purifiaient de plus en plus son âme. Il les répandait en secret, dit son historien, parce qu'il craignait d'être remarqué par les anachorètes, ses voisins. Et pour fermer toute entrée à la vaine gloire, il se retirait à l'écart, dans un antre obscur, que l'on voit encore au pied de la montagne. Là, il se livrait à tous les épanchements de sa douleur, voulant, s'il lui était possible, noyer dans un océan de larmes tous les crimes des pécheurs. D'autres fois, il gémissait amèrement sur son long exil et soupirait ardemment vers la patrie du ciel. Le plus souvent enfin, il déchargeait son cœur oppressé par l'ardeur de son amour, et ses larmes étaient alors la manifestation de la surabondance de joie que lui causait la contemplation des perfections divines; ainsi ses pleurs mêmes étaient pour lui une source d'abondantes consolations spirituelles, qui faisaient de sa vie une fête non interrompue et un avant-goût de la béatitude du ciel.

VISITE AUX SOLITAIRES D'ÉGYPTE — NOUVEAU JEAN-BAPTISTE — JEAN CLIMAQUE ATTIRE A LUI LES FOULES

En dehors des lumières surnaturelles qu'il recevait dans ses extases et ses ravissements, le bienheureux Jean nourrissait encore son âme de la lecture des Livres Saints et des sentences des Pères du désert. « Aimez bien, disait-il souvent, à vous rassasier des mets succulents que la grâce divine vous a préparés sur cette table copieuse, que l'on appelle la Bible. Mais ne dédaignez point non plus de savourer à votre aise le pain délicieux de la vérité éternelle, que les saints Pères vous rompent avec une telle abondance. » Pénétré de ces sentiments, le fervent solitaire consacrait une partie du temps que lui laissait la prière, à la lecture des ouvrages des Docteurs de l'Eglise : il s'animait par leurs exemples, et s'efforçait d'acquérir leur esprit. Mais, pour cela, la simple étude des ouvrages de spiritualité ne suffisait pas. Jean voulut encore aller admirer dans leurs descendants les vertus des anciens Pères du désert. Il partit donc pour l'Egypte.

C'est ce voyage qui nous a valu les intéressantes relations que nous admirons dans l'*Echelle sainte* au sujet des solitaires d'Egypte. Comme l'abeille industrieuse va recueillir sur différentes fleurs la liqueur dont elle forme son miel, ainsi le pieux pèlerin des solitudes d'Egypte fit pendant son voyage une ample provision de saints enseignements dont il enrichit à son retour, les multitudes qui venaient le consulter dans sa retraite. En effet, Dieu n'avait pas voulu qu'une lumière si ardente restât plus longtemps cachée sous le boisseau. Captivées par le charme mystérieux de sa sainteté, les foules accouraient à lui pour lui exposer leurs misères et recevoir ses avis. Nouveau Jean-Baptiste, il adressait à tous des paroles pleines de l'esprit de Dieu et traçait à chacun des règles de salut. Sa bénédiction guérissait les malades, fortifiait les faibles, consolait les affligés, touchait les obstinés et les convertissait plus que les arguments les plus solides de la science.

L'INCIDENT DU SOLITAIRE MOISE

Un fervent solitaire nommé Moïse, touché du désir d'imiter notre Saint, voulut être son disciple et vivre avec lui sous le même toit. Craignant de n'être point exaucé, il sut intéresser à sa cause plusieurs autres Pères du désert. Jean crut devoir accéder à leurs instances et le reçut en sa compagnie. Dieu fit voir par un miracle combien cet acte de charité lui avait été agréable.

Un jour, le bienheureux Jean ordonna à son disciple Moïse d'aller recueillir en un certain lieu d'excellente terre et de la transporter en son petit jardin pour faire mieux pousser les herbes. Moïse, le cœur joyeux, s'y rendit en toute hâte et exécuta fidèlement ce qui lui avait été commandé. Cependant, tandis qu'il accomplissait sa besogne, le soleil de midi, très vif en ces régions, tombait à plomb sur sa tête découverte. Exténué de fatigue, il voulut prendre quelques instants de repos, et se retira dans le creux d'un rocher voisin où il s'endormit bientôt. A ce moment même, saint Jean était en contemplation dans sa cellule. S'étant assoupi dans un sommeil léger, il crut voir un homme à l'aspect vénérable qui le réveillait en disant : « Que faites-vous, Jean mon serviteur? vous est-il permis de reposer en paix, quand Moïse votre disciple est en danger de perdre la vie? »

Le bienheureux solitaire, saisi de stupeur, se mit aussitôt en prière, et conjura le ciel de protéger sa *chère brebis*, c'est ainsi qu'il appelait son disciple.

Le Seigneur écouta cette prière et Moïse fut bientôt de retour : quand il parut sur le seuil de la grotte, le bienheureux Jean lui demanda s'il ne lui était rien arrivé pendant son absence. « J'ai couru risque, reprit Moïse, d'être écrasé sous une roche immense qui se détacha d'un rocher, au pied duquel je dormais profondément. Mais, ayant cru entendre votre voix qui m'appelait, je sortis précipitamment de ma cachette, en proie à une grande frayeur. A peine avais-je fait quelques pas, qu'un craquement épouvantable se fit entendre : un bloc de marbre d'une taille gigantesque roulait du haut de la montagne jusqu'au lieu où je m'étais reposé. »

A ce récit, Jean garda le silence et, par humilité, ne voulut rien dire à son disciple de la vision qu'il avait eue. Mais tous deux entonnèrent un cantique d'action de grâces qui se poursuivit bien avant dans la nuit.

PUISSANCE DE JEAN SUR LES DÉMONS
LES DENTS EMPOISONNÉES DE LA CALOMMIE

Dieu voulut encore manifester dans une autre circonstance la puissance de son serviteur sur l'esprit des ténèbres. Un solitaire, nommé Isaac, était tellement tourmenté par des pensées mauvaises, qu'elles le réduisaient presque au désespoir par leur violence et leur importunité. Un jour entre autres, la tentation était si pressante, que ne pouvant plus résister en face, il dut prendre la fuite en versant d'abondantes larmes. La grâce de Dieu le conduisit aux pieds du saint anachorète Jean Climaque : « Mon Père, s'écria-t-il, en se jetant à ses pieds, au nom du Dieu tout-puissant, délivrez-moi du bourreau qui me torture depuis si longtemps. Ne voyez-vous pas l'esprit infernal qui s'acharne, avec une persévérance opiniâtre, à souiller mon âme du crime de l'impureté. Vous êtes puissant auprès de Dieu, parlez, et mon âme sera guérie. — La paix soit avec vous mon frère, répondit le Saint. Ayez confiance, et notre Dieu vous rendra vainqueur. » A ces mots, ils se mirent tous deux en prière. Le visage du Saint devint resplendissant d'une céleste clarté, qui éclairait toute la grotte. A mesure qu'il priait, la lumière augmentait et le démon poussait des hurlements sinistres. Enfin, l'oraison achevée, le malade spirituel se releva guéri. Le calme revint dans son âme, et la tentation fut définitivement dissipée.

Des marques si évidentes de sainteté devaient mériter à saint Jean Climaque l'admiration et le respect de ses frères, plutôt que leur jalousie. Mais il est dit au livre de Job que le démon se glisse parfois parmi les enfants de Dieu. En effet, quelques solitaires, jaloux du bien que Jean l'anachorète faisait par ses instructions, voulurent paralyser et même anéantir son influence, en le faisant passer pour un orgueilleux discoureur qui avait oublié toutes les lois du silence. Pour le bien de ses frères égarés, l'humble serviteur de Dieu se condamna au silence et renferma dans sa cellule les trésors de science qu'il avait jusqu'alors répandus par charité. Mais, à quelque temps de là, ceux mêmes qui l'avaient contraint à se taire vinrent le supplier d'ouvrir de nouveau cette bouche d'or d'où ne sortaient que des oracles célestes. Jean, dont la charité et l'humilité embaumaient l'âme, recommença à recevoir ceux qui venaient à lui, et à leur donner ses conseils et ses consolations.

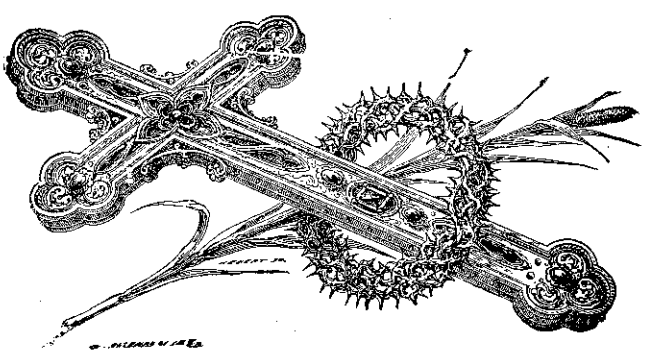
JEAN CLIMAQUE, ABBÉ DU SINAÏ — IL COMPOSE L' « ÉCHELLE SAINTE » — SA BIENHEUREUSE MORT

Cependant, la prédication d'Anastase et de Jean le Sabaïte allait s'accomplir. « Le bienheureux Jean Climaque, dit Daniel de Raïthe, orné de toutes les vertus dans un degré suréminent, fut choisi d'une commune voix par tous les solitaires comme un nouveau Moïse pour être leur conducteur dans la vie spirituelle. Malgré les objections de son humilité, il fut placé sur le chandelier comme une lumière éclatante pour éclairer tous ceux qui étaient dans la maison. » Il avait alors soixante-quinze ans. Dieu confirma par un miracle l'élection du Saint à la dignité d'abbé du Sinaï.

« Quand saint Jean Climaque fut élu notre supérieur et notre abbé, dit un témoin oculaire, il vint un grand nombre d'hôtes dans le monastère. Tandis qu'ils étaient à table, on vit un maître d'hôtel vêtu d'une longue tunique blanche à la façon des Hébreux, qui allait et venait dans le réfectoire, dirigeant avec un ordre parfait le service de la table. A l'issue du repas, quand les convives se furent retirés, on chercha partout cet inconnu, pour le récompenser de ses bons offices, mais ce fut en vain : on ne le trouva plus. « Cessez vos recherches, nous dit alors notre père, car le Seigneur et le Dieu de Moïse n'a rien fait d'étrange en ordonnant lui-même ce qui était nécessaire pour exercer l'hospitalité dans le lieu qui lui est particulièrement consacré. »

Quelque temps après son élévation à la dignité abbatiale, le Bienheureux composa, sur la demande d'un solitaire de Raïthe, nommé Jean, personnage d'une éminente sainteté, l'ouvrage qui l'a rendu à jamais célèbre et qui a fait de lui une des plus brillantes lumières de l'Eglise d'Orient. L'*Echelle sainte*, c'est sous ce titre qu'on le désigne, est une œuvre mystique et ascétique, divisée en trente degrés. Elle prend l'homme dans le rang le plus inférieur de la vie purgative et le mène jusqu'au point culminant de la vie unitive. C'est à la fois un chef-d'œuvre de doctrine, de logique et d'éloquence : c'est ce livre qui a valu à notre bienheureux Jean le surnom de *Climaque*, qui veut dire *Echelle*.

Jean ne survécut pas longtemps à la composition de cet ouvrage. Après avoir gouverné pendant quatre ans le monastère du Sinaï, il retourna à sa chère solitude de Thole, vers laquelle il était attiré de plus en plus avec les années. Il y tomba bientôt gravement malade et se vit en quelques jours aux portes du tombeau. Ayant fait venir son successeur dans le gouvernement du monastère, il lui donna rendez-vous au ciel, et il ferma les yeux à la lumière de la terre, pour les ouvrir aux splendeurs incomparables de l'éternité. C'était l'an du Seigneur 605.



LE BIENHEUREUX RAYMOND LULLE, MARTYR

Fête le 30 mars.

Le bienheureux Lulle, d'après un document de l'Iconographie franciscaine.

NAISSANCE — ÉCARTS DE JEUNESSE

Le bienheureux Raymond Lulle — celui que le moyen âge a connu sous le nom de *Docteur Illuminé* — naquit à Palma dans l'île de Majorque. C'était en 1232, sous le règne de James le Conquérant; Majorque venait d'être conquise depuis peu sur les Sarrasins qui occupaient encore en maîtres incontestés tout le sud de l'Espagne; le père de Raymond Lulle s'était distingué dans cette guerre.

La naissance du futur apôtre tenait du miracle; après plus de dix ans de mariage, ses parents n'ayant pas encore d'héritiers, sa mère, Isabel de Héril, en demanda un au ciel avec larmes: le bienheureux Raymond fut l'enfant de sa piété et de sa foi.

La première partie de la vie du Bienheureux ne répondit pas aux grâces que Dieu avait faites à sa famille; il se montra d'abord rebelle à l'étude; ni les coups de fouet ni les promesses ne pouvaient avoir raison de son dégoût pour les choses sérieuses; plus tard, la poésie devint l'attrait favori de son âme; il la cultiva

avec amour; les troubadours du midi de la France étant passés en Catalogne et en Aragon après la victoire de Simon de Montfort, il les prit pour modèles : il s'inspira de leurs vers et de leur gaie science, mais il s'autorisa malheureusement aussi de leurs mœurs faciles et ne tarda pas à tomber dans le désordre.

Cependant, le haut rang et la considération attachés au nom de son père l'avaient fait admettre au service du roi en qualité de page; en 1256, il était choisi pour être le sénéchal et le majordome de son second fils, l'infant James, récemment nommé gouverneur de Majorque; c'est en cette même année qu'il s'unit à une riche et pieuse orpheline, Blanche de Picany : elle lui donna deux enfants, mais ne parvint pas, hélas! à fixer l'inconstance de son cœur.

SON RETOUR A DIEU

Cependant, Dieu veillait sur le fils d'Isabel de Héril; ce n'était pas pour le livrer sans retour aux séductions du monde qu'il l'avait accordé à ses ferventes prières; sa grâce tira le remède de l'excès même du mal. Notre-Seigneur se montra une première, une seconde, une troisième fois au malheureux qu'égarait une folle passion.

Il lui apparut cloué sur la croix, les traits empreints d'une intense douleur, mais Raymond, surpris, effrayé chaque fois, demeurait en définitive toujours insensible; c'est alors que Dieu inspira à la vertueuse personne dont s'était follement épris le jeune mondain de l'appeler chez elle. Raymond accourut.

Elle lui découvrit tout à coup son sein que rongeait un horrible cancer :

— Voilà ! malheureux, s'écria-t-elle, l'argile corrompu pour lequel tu damnes ton âme !

A cette vue, Raymond recula, saisi d'épouvante; il rentra chez lui l'âme bouleversée; une nouvelle apparition de Notre-Seigneur crucifié l'y attendait. C'était l'anniversaire de la conversion de saint Paul; comme le persécuteur de Damas, il mérita d'entendre ces paroles :

« Raymond : suis-moi. »

Et à cette heure même, Raymond pour toujours résolut de suivre son Sauveur.

PÉNITENCES ET PÈLERINAGES

Il se montra fidèle à la grâce : l'homme des plaisirs devint le modèle des pénitents, le passionné de la veille l'amant le plus pur de Jésus, et l'incorrigible mondain l'apôtre le plus zélé de sa gloire.

Il voulut d'abord expier les égarements de sa vie passée : il entreprit à cet effet une série de pèlerinages qui dura trois ans : il se rendit à Saint-Jacques de Compostelle, à Rome, en Terre Sainte; il allait à pied, vêtu pauvrement, mendiant son pain sur les routes, exposé à toutes les intempéries des saisons :

« Je suis vêtu de drap vil, s'écriait-il, mais l'amour vêt mon cœur de plaisantes pensées, et mon corps d'un vêtement de pleurs, de larmes et de passions. »

L'amour de son Dieu, en effet, lui tenait lieu de tout :

« Mon amour me guide et m'achemine vers la patrie où il n'y a pas de nuit ».

En 1265, nous trouvons Raymond Lulle à Barcelone aux pieds de saint Raymond de Pennafort. Il se confesse au Bienheureux, lui fait part des projets qu'il a conçus dans ses pèlerinages pour la plus grande gloire de Dieu; il ne se propose rien moins maintenant que la conversion des musulmans d'Espagne et d'Afrique; mais, hélas ! il est ignorant de la théologie et des autres sciences sacrées nécessaires pour une telle œuvre; n'importe, si le Saint y consent, il se rendra à l'Université de Paris pour triompher de cet obstacle, il redeviendra élève malgré ses trente-trois ans.....

Que se passa-t-il tout à coup dans l'âme de saint Raymond de Pennafort ? Il conseilla à Raymond de retourner dans son île :

— Priez bien, lui dit-il, méditez, et Dieu vous donnera ensuite la science qui vous est nécessaire.

RETRAITE A PALMA — LE DOCTEUR ILLUMINÉ

Raymond Lulle suivit les avis de celui que l'Espagne entière regardait alors comme un oracle et rentra à Palma. Désormais, sa seule préoccupation fut d'édifier ceux qu'il avait d'abord scandalisés. Sa compagnie de prédilection était celle des Frères Mineurs, il se rendait souvent à leur couvent de la Randa; il y donnait de longues heures à la contemplation.

Son zèle pour la conversion des âmes lui fit courir dès cette époque un très grave danger : il avait acheté un esclave sarrasin afin d'apprendre la langue des infidèles; à peine fut-il en mesure de pouvoir s'exprimer qu'il se mit à prêcher aux mahométans de Majorque. Sa chaude parole trouva le chemin de beaucoup de cœurs; à cette vue, l'esclave musulman, effrayé du détriment causé à sa religion, résolut d'assassiner son maître. Raymond Lulle, surpris un jour par ce malheureux, put à grand'peine échapper à ses coups criminels.

Dieu lui réservait une grâce plus grande encore : celle du don de science !

Raymond, qui était peu instruit et en gémissait chaque jour parce que cette lacune l'empêchait de donner suite à ses projets d'apostolat, se sentit tout à coup capable de comprendre et d'enseigner les plus hautes questions dans les diverses branches de la science.

Dieu lui-même, ainsi qu'il le déclare, avait éclairé son intelligence; c'était là sans doute la grâce révélée à saint Raymond de Pennafort; le voilà désormais en possession de l'instrument nécessaire pour la conversion des âmes; rien ne s'oppose plus à la réalisation de ses projets.

LES PROJETS DE RAYMOND LULLE

Que se proposait en réalité le bienheureux Raymond Lulle ? Il semble qu'il ait eu en vue un double apostolat : un apostolat de science par la parole, par les livres, à l'intérieur de la chrétienté; un apostolat de prédication par la création d'œuvres apostoliques, de missions lointaines et surtout par ses efforts pour susciter une nouvelle croisade contre les musulmans.

C'est au succès de ces œuvres diverses qu'il va consacrer sa vie : aucune épreuve ne le découragera, aucun rebut ne sera capable de l'abattre; quand il ne pourra plus missionner, il écrira des livres; chassé des pays musulmans, il viendra enseigner dans les chaires d'Universités catholiques.

LE LIVRE « DU GRAND ART » — FONDATION DU MONASTÈRE DE MIRAMAR

Il composa d'abord un livre dont le succès lui tenait au cœur et qui a été diversement apprécié.

Les principes de l'*Ars Magna* devaient discipliner fortement les intelligences et les rendre capables d'apprendre avec succès toutes les sciences; ils seraient surtout utiles aux prédicateurs de l'Evangile dans leurs discussions avec les infidèles.

Raymond fut d'abord autorisé à exposer ses théories à l'Université de Montpellier; il eut peu de disciples : les causes de cet insuccès sont nombreuses, nous n'avons pas à les examiner ici.

Une faveur importante du roi James, qui habitait alors Montpellier, le consola de cette première déception : il fut autorisé à fonder à Majorque un monastère de missionnaires pour les pays sarrasins; il avait la liberté de les former d'après les principes « du grand art ».

Raymond se hâta de rentrer à Majorque. Il réunit treize Frères Mineurs et les installa à Miramar. Arrivés au terme de leurs études, ceux-ci devaient être envoyés en mission et remplacés par treize autres de leurs frères.

Le Bienheureux prit lui-même en main l'œuvre de leur formation; mais son zèle se trouva bientôt renfermé dans des limites trop étroites, et ses saintes ambitions pour la gloire de Dieu lui eurent vite fait franchir les murs du monastère.

SON PREMIER TOUR DU MONDE

A peine, en effet, le Bienheureux est-il assuré de l'avenir de sa communauté de Miramar, que nous le voyons prendre le chemin de Rome : impatient de se livrer lui-même à l'apostolat, il va demander au Pape la faculté de passer dans les pays d'Orient.

Il obtient de Nicolas III l'envoi de cinq missionnaires en Tartarie; il part aussitôt lui-même pour les terres des infidèles.

Raymond Lulle traverse alors successivement l'Allemagne, la Grèce. De là, il se rend en Arabie; puis il remonte vers le Nord pour aboutir au pays des Tartares et se diriger ensuite jusqu'aux confins de l'Inde. Il revient sur ses pas, descend en Afrique, pénètre en Ethiopie; il remonte le cours du Nil, longe les côtes de la Méditerranée et va déboucher enfin à l'extrémité du Maroc.

Chemin faisant, il a prêché, discuté avec les infidèles, il a eu raison de leurs plus fameux docteurs; les conversions se sont multipliées sur ses pas. A cause de ses succès, on a voulu le faire mourir en Algérie, mais, au dernier moment, le chef des infidèles lui-même s'est incliné devant la grandeur d'âme de l'apôtre; sans lui faire de mal, il s'est contenté de le faire expulser de ses Etats.

N'importe, Raymond est renseigné maintenant sur tout ce qui concerne le pays des infidèles; il connaît l'état d'esprit qui règne dans chaque peuple et ceux dont on est en droit d'espérer la conversion; il a surtout remarqué les Mongols, tribu hospitalière et de mœurs paisibles, leur entrée dans le bercail de l'Eglise sera le plus cher de ses désirs; il sait le point faible de la grande puissance des Sarrasins d'Egypte et comment on pourrait s'y prendre pour l'abattre.

Sans s'accorder le moindre repos, sans retourner à Palma, notre Bienheureux, parvenu à l'extrémité du Maroc, s'embarque aussitôt pour l'Angleterre; il veut gagner le roi de ce pays à son projet de croisade et le convaincre lui-même. Peine perdue; le roi d'Angleterre refuse d'entrer dans les idées de l'apôtre, et force est à Raymond de rentrer en Espagne.

Il vient alors en Andalousie où les Maures dominent toujours; après avoir prêché ceux de l'Afrique, il veut essayer de convertir ceux qui sont encore maîtres de son pays; il entre donc en discussion avec leurs prêtres, leurs docteurs, et se fait un nom de redoutable controversiste.

NOUVEAU VOYAGE A ROME — PARIS — IL FONDE DEUX NOUVEAUX MONASTÈRES

Cependant Honorius IV est monté sur le siège de saint Pierre. Raymond court une seconde fois à Rome pour y exposer ses projets de reconquête des Lieux Saints, obtenir au moins de nouvelles mesures pour la conversion des infidèles.

On lui accorde de fonder à Rome un collège de missionnaires sur le modèle de celui de Miramar.

De Rome, Raymond se rend à Paris dans l'Université de laquelle il a entendu dire que les doctrines averroïstes faisaient de grands ravages; il réfute ces fausses doctrines.

Sur ces entrefaites, il est présenté au roi de France, Philippe le Bel, dont l'épouse Jeanne de Navarre est la fille de James, son ancien roi; il lui parle en faveur de la croisade, des besoins pressants des missions, et le roi, qui l'écoute avec beaucoup d'intérêt, s'engage à fonder en France un nouveau monastère de missionnaires.

Mais Nicolas IV a succédé à Rome au pape Honorius IV. Raymond, dont le zèle n'est jamais lassé, reprend le chemin de la Ville Eternelle pour remettre en question ses projets de croisade; il obtient cette fois un succès plus considérable : Honorius IV envoie un certain nombre de missionnaires aux princes tartares dont la conversion préoccupe tant l'âme du Bienheureux, d'autres encore en Ethiopie et en Afrique.

Cela ne satisfaisait pas encore l'ambition de Raymond Lulle : c'est un grand effort de l'Occident, de la chrétienté tout entière qu'il eût voulu: il le croyait possible, il en prédisait le succès et en escomptait déjà toutes les conséquences heureuses.

DE RETOUR EN AFRIQUE

Plusieurs fois il avait demandé à Dieu la grâce du martyre. Dans l'espoir de se voir exaucé, il reprend le chemin de l'Afrique.

Arrivé à Tunis, il prêche, il discute, il confond dans des conférences publiques les plus savants docteurs musulmans; des conversions s'opèrent, d'autres s'annoncent plus nombreuses encore. Mais les chefs de l'Islam se sont émus et on a résolu de faire mourir l'audacieux étranger qui détourne de la religion de Mahomet.

Raymond fut sauvé grâce à l'intervention de quelques sages de la ville qui demandèrent au roi pitié pour l'étranger magnanime que la perspective de la mort n'était pas même capable d'effrayer. On se contenta d'expulser une fois de plus des territoires africains le vaillant missionnaire.

NOUVELLES INSTANCES DE RAYMOND AUPRÈS DES PAPES ET DES ROIS

Raymond est donc embarqué de force sur un navire qui fait voile pour l'Italie; deux Papes se succèdent peu de temps après sur le trône de saint Pierre; le Bienheureux s'adresse à chacun d'eux afin de les intéresser à l'œuvre de la croisade, mais sans obtenir gain de cause.

Les affaires épineuses d'Europe n'absorbaient

que trop en ce moment l'attention des Souverains Pontifes pour que de nouveaux projets et de nouvelles sollicitudes ne vinssent pas encore ajouter à leur embarras.

Raymond retourna alors à Paris où y séjourna cette fois assez longtemps. Il put discuter de nouveau avec les averroïstes, mais il semble qu'il s'y soit recueilli davantage encore et qu'il y ait suivi avec plus de ferveur son attrait pour la contemplation. Il composa plusieurs traités pendant cette période et en particulier son livre fameux de la *Philosophie d'amour* dans lequel il se plaint que son Aimé soit si peu connu tandis qu'on consacre tant d'efforts à acquérir une vaine science.

RETOUR A MAJORQUE — SECOND VOYAGE EN ORIENT

A son retour à Palma en 1299, quelle déception l'attendait! Sa belle œuvre de Miramar n'existait plus; on ne recrutait plus de religieux Franciscains destinés à être envoyés chez les infidèles.

— Ah! s'écria-t-il, dans l'exaltation de sa douleur, puisse se repentir celui qui a troublé ce monastère!

Que faire alors à Majorque? Raymond se remet à prêcher dans les rues, dans les carrefours; il ne trouvait dans sa patrie que trop de sujets d'exercer son zèle.

Soudain, il apprend que le grand Khan des Tartares, celui qui ne demandait qu'à être chrétien, est parti en guerre contre les Sarrasins et se propose de reprendre les Lieux Saints. C'est un événement que cette guerre, un événement gros de conséquences pour les intérêts de la chrétienté.

Raymond s'embarque aussitôt pour l'Orient, mais les perspectives riantes qu'il entrevoyait n'étaient qu'un beau rêve. Il apprend à Chypre que le chef des Tartares a été obligé de rentrer précipitamment dans ses Etats. Le Bienheureux en tombe malade de chagrin; mais à peine remis il continue quand même son voyage, se rend en Arménie, veut voir par lui-même ce qui se passe et s'assurer que les dispositions de ce peuple n'ont pas changé; il rentre ensuite par Malte et se fait diriger du côté de Montpellier.

IL REVIENT A PARIS; SA RENCONTRE AVEC DUNS SCOT

Nous le retrouvons quelque temps après à Paris, et le séjour qu'il fit dans la capitale de la France est marqué cette fois par sa rencontre avec le célèbre Franciscain Duns Scot.

Duns Scot s'était signalé quelque temps auparavant, dans l'Université de cette ville, par ses thèses fameuses en l'honneur de l'Immaculée Conception de la Sainte Vierge.

Ces deux âmes se comprirent et s'aimèrent: Duns Scot obtint pour Raymond Lulle la permission d'enseigner à l'Université le livre de l'*Ars Magna*; mais est-ce insuccès de ses cours, serait-ce plutôt ennui d'une vie trop peu active? Bien qu'ayant été chassé déjà deux fois de l'Afrique, ces mystérieuses plages l'attiraient toujours; il reprit donc de nouveau le chemin du Midi et s'embarqua quelque temps après pour Bougie.

TROISIÈME MISSION EN AFRIQUE — IL EN EST DE NOUVEAU EXPULSÉ

Comme les autres fois, les fruits de sa prédication sont considérables; tout le monde s'empresse autour de l'étranger qui expose si bien la doctrine du Christ et réduit toujours à néant les objections de ses adversaires.

On ne tarda pas à s'emparer de lui; on le maltraita cruellement et il fut jeté en prison.

Il y avait cependant toujours dans notre Bienheureux quelque chose qui en imposait et qui suscitait l'admiration; un des plus illustres docteurs musulmans alla trouver le roi et demanda grâce pour la vie du missionnaire. Il s'engageait, si son souverain lui permettait de discuter avec l'étranger, d'avoir raison de sa foi et de l'amener bientôt à celle de Mahomet. Le roi y consentit, mais on connaissait peu la force de dialectique de Raymond : la lutte parut bientôt inégale entre les deux adversaires, et le docteur infidèle courait à un échec certain. Le roi y mit fin de sa propre autorité; il laissa la vie sauve à notre apôtre, mais il le fit embarquer au plus vite sur le premier navire en partance pour l'Italie.

C'était sa troisième expulsion du territoire africain : sa douleur fut des plus vives en quittant la terre infidèle; il laissait des conversions à moitié achevées et qui lui tenaient à cœur; ses néophytes auraient-ils désormais le courage d'aller jusqu'au bout?

Mais peut-être Dieu permettait-il cette épreuve pour qu'il pût faire aboutir ses grands projets de croisade.

A peine arrivé en Italie, Raymond reprend donc ses anciennes négociations.

Il intéresse d'abord à son œuvre les habitants de Pise, puis passe à Avignon pour y sonder les dispositions de Clément VII, court à Paris tenter un dernier effort sur Philippe le Bel.

Aucune de ses laborieuses tentatives ne réussit : Dieu n'avait demandé à son serviteur que la bonne volonté et il s'en contentait.

QUATRIÈME MISSION EN AFRIQUE — SON MARTYRE

Vieilli, courbé sous le poids des travaux et des ans bien que gardant toujours une âme jeune, le bienheureux Raymond Lulle résolut de rentrer à Majorque; pourtant, le croirait-on, il s'embarqua de nouveau pour l'Afrique. Tant est ardente en l'âme des saints la flamme du zèle apostolique!

C'était son quatrième effort pour essayer de la convertir ou pour obtenir du ciel d'y être sacrifié lui-même. Dieu se montra cette fois clément à son serviteur.

Raymond débarqua à Tunis et y exerça d'abord un fécond apostolat; mais, reconnu, il dut s'enfuir à Bougie. Là, on eut bientôt fait aussi de le découvrir; comme à Tunis, on ne se souvenait que trop de son dernier passage!

Il fut en conséquence traîné devant les tribunaux, condamné à mort et exécuté sur-le-champ. Le Docteur Illuminé fut frappé à la tête de deux coups d'alfange et livré à la populace qui le lapida.

La nuit suivante, dans un coin de la cité, une colonne de clarté extraordinaire se montra soudain à des navigateurs chrétiens qui étaient venus dans ces parages pour y trafiquer.

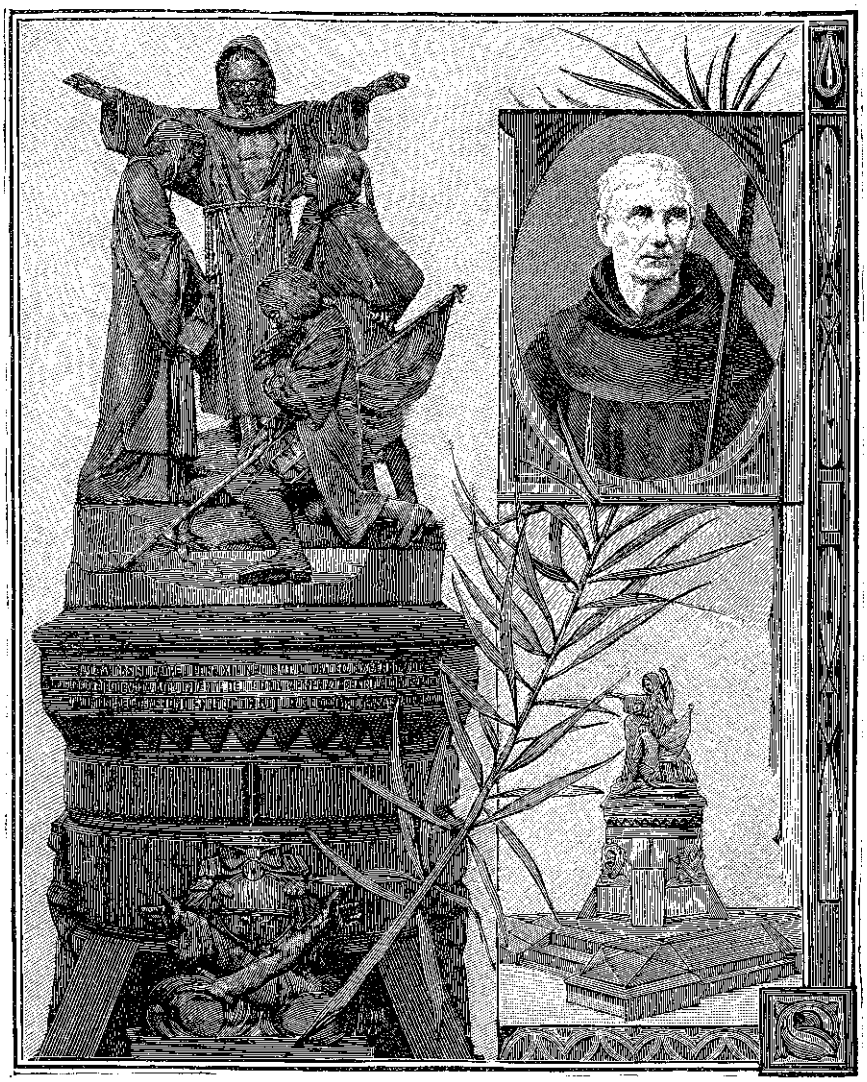
Ils accoururent et trouvèrent, noyé dans son sang, le corps du Bienheureux; ils l'emportèrent en grand secret sur leurs vaisseaux.

Il respirait encore; il put parler, et pendant quelque temps on espéra pouvoir le ramener vivant à Majorque. Il mourut des suites de ses blessures au moment où commençaient à paraître à l'horizon les îles de sa patrie.

Il méritait d'être ainsi couronné martyr comme il l'avait toujours souhaité; une autre mort eût-elle clôturé plus dignement une si belle vie?

LE VÉNÉRABLE LUDOVIC DE CASORIA

Frère Mineur (1814-1885).



Portrait du Vénérable. — Monument élevé par les Frères du Tiers-Ordre de la Charité au Père de l'Ordre séraphique dont Dante, Giotto, Christophe Colomb furent les Tertiaires, en mémoire de leur vénéré fondateur, le P. Ludovic de Casoria.

PREMIÈRES ANNÉES — L'APPRENTI NOVICE FRANCISCAIN

Casoria est une petite ville de la Campanie, à quelques kilomètres au nord de Naples. Au commencement du siècle dernier, Vincent Palmentieri et sa femme Candida Zenga y exerçaient la modeste profession d'aubergistes.

Ils étaient avant tout bons chrétiens : ils le prouvèrent une fois de plus à la naissance de leur troisième fils, en voulant qu'il fût porté sans retard sur les fonts sacrés. Né dans la soirée du 11 mars, il fut baptisé le lendemain matin, 12 mars 1814.

Placé d'une manière spéciale sous la protection de saint Michel, l'enfant fut appelé Archange.

Il fréquenta d'abord l'école de Casoria puis il fut envoyé à Naples, en apprentissage auprès d'un menuisier, à l'âge de treize ans.

Tous les samedis il prenait à pied le chemin de sa ville natale et venait passer en famille la journée du dimanche.

Mais un soir, en rentrant sous le toit paternel, il trouva sa mère souffrante; le mal ne fit qu'empirer et, le 8 octobre 1829, Archange était orphelin.

Ce que son cœur souffrit! ce qu'il versa de larmes en cette circonstance! il le rappelait lui-même, longtemps après, en s'écriant : « Oh! ma mère, combien je l'aimais! Quand elle mourut, je passais plusieurs jours sans boire ni manger, je restais étendu à terre, tout inondé de larmes, rien ne pouvait me consoler. »

Son père eut pitié de lui et, pour le consoler, il lui permit de ne plus retourner à Naples et de reprendre ses études.

Pendant un an environ, Archange fréquenta l'école que les Franciscains tenaient à côté de leur couvent d'Afragola, non loin de Casoria.

Quelque temps après, le 17 juin 1832, il était admis chez ces religieux, prenait l'habit de saint François au couvent de San-Giovanni del Palco, à Lauro, et commençait son noviciat sous le nom de Fr. Ludovic.

Il eut pour maître des novices le vénérable P. François de Naples, dont la cause est introduite en cour de Rome.

A cause d'un règlement particulier aux Frères Mineurs réformés de Naples, il ne prononça ses vœux qu'à l'âge de vingt ans. Moins de quatre ans après il était prêtre (juin 1837). Entre temps, il avait repris et terminé ses études. Bien que son âme fût plutôt portée à la poésie, il montra un goût spécial pour les sciences physiques et mathématiques, dans lesquelles il eut pour maître Luigi Palmieri, devenu célèbre par ses études sur le Vésuve.

Ludovic lui-même, tout en continuant à étudier, même aux écoles publiques de Naples, fut jugé digne d'enseigner : dès 1841, il était, après examen, nommé lecteur de philosophie et de mathématiques.

Les loisirs que lui laissaient cette charge et les obligations de la vie religieuse, il les passait à faire des expériences de physique, des analyses chimiques. Depuis quelques années seulement, Daguerre avait découvert le secret de fixer, par la lumière, l'image des objets sur des plaques de cuivre : le P. Ludovic se rendit compte de la découverte jusqu'à pouvoir faire son propre portrait par le daguerréotype. Ce n'était pas « un ignorantin » !

COMMENCEMENT D'UNE VIE NOUVELLE

Depuis quelque temps, le P. Ludovic était travaillé intérieurement par des aspirations qui le poursuivaient partout, mais dont il ne pouvait se rendre un compte exact. Instinctivement il recherchait la solitude, il prolongeait ses prières, surtout dans la chapelle des religieuses *Sacramentines,* où la sainte Hostie était exposée toute la journée aux adorations des fidèles. Un jour, la visite du Père fut plus longue et plus recueillie; tout à coup, il tombe comme évanoui. On s'empresse autour de lui, dans la pensée qu'un mal subit l'a frappé. Mais lui se relève, tranquille, souriant, tout en gardant sur son visage quelque chose d'extraordinaire.

En effet, depuis ce moment, le P. Ludovic fut un autre homme. Avait-il vu le Dieu caché sous les apparences de la sainte Hostie? Avait-il entendu une de ces paroles du ciel qui opèrent des merveilles? On ne l'a jamais su d'une manière précise, mais, ce qui est certain, c'est qu'une vie nouvelle va commencer pour lui.

PREMIÈRES ENTREPRISES — LES TERTIAIRES

Le 11 novembre 1848, pendant qu'il chante au chœur, avec ses frères, l'office de saint Didace, le P. Ludovic est touché du zèle avec lequel ce Bienheureux s'est dévoué au service des religieux atteints de la peste. Incontinent, il va trouver son provincial et lui demande la permission de transformer sa propre cellule en infirmerie pour ses frères en religion.

Mais qui peut arrêter l'élan de la charité quand une fois elle s'est allumée dans un cœur? Le P. Ludovic ne fait que commencer, et il rêve d'étendre autour de lui les bienfaits du dévouement surnaturel.

« Oh! s'écrie-t-il, les prêtres infirmes, malades, qui me donnera de les secourir? Que je souffre à la pensée qu'ils doivent aller frapper à la porte des hospices publics! »

Il lui faut une maison pour les recevoir et des aides qui se dévouent, avec lui, à leur service.

Dans ce but, il parle du Tiers-Ordre de Saint-François à ses amis et connaissances; il se fait l'ardent propagateur de cette institution qui a réalisé tant de bien autrefois.

Bientôt il a enrôlé deux cents hommes et autant de femmes pris dans tous les rangs de la société. Il les groupe en Fraternité, et les exhorte à la piété et aux bonnes œuvres. « Un Tiers-Ordre qui ne ferait que prier, dit-il, je n'en veux pas; il faut travailler, il faut se dévouer pour le prochain! »

Grâce à l'ardeur communicative de leur directeur, les Tertiaires sont immédiatement prêts à marcher. Non contents d'aider le Père à soigner les malades au couvent de Saint-Pierre, ils lui donnent la facilité d'acquérir, aux portes de Naples, dans un site enchanteur, une maison qui sera une grande infirmerie.

Il y aura à la *Palma* — c'est le nom que porte la maison à cause du palmier qui l'ombrage et la fait reconnaître de loin, — il y aura un petit couvent de Franciscains pour diriger l'œuvre, les Tertiaires de bonne volonté s'y dévoueront, pour l'amour de Dieu, au service des religieux et des prêtres malades ou infirmes.

Mais le P. Ludovic ne tarda pas à comprendre que des Tertiaires vivant dans le monde avec les diverses obligations de société, de famille, etc., ne pouvaient être le bataillon d'élite sur lequel il fallait pouvoir compter à toute heure. Des âmes non seulement dévouées, mais libres, tout entières à Dieu et aux œuvres de charité étaient nécessaires. Il eut bientôt trouvé quelques-unes de ces âmes.

En plus de la règle du Tiers-Ordre un peu modifiée pour ceux de ses membres qui doivent mener la vie commune, le P. Ludovic donna à ses nouveaux disciples un règlement particulier. Ils devaient être prêts à entreprendre n'importe quelle bonne œuvre, tout en se rapprochant le plus possible, par la chasteté et une pauvreté absolue, de leurs frères aînés, les membres du premier Ordre franciscain.

Le général de l'Ordre franciscain approuva l'entreprise; Pie IX la bénit avec amour. Les Frères du Tiers-Ordre de la charité, les *Frères bigi,* comme on les appelle communément en Italie à cause de leur vêtement gris cendré, étaient fondés. Les Sœurs de Sainte-Élisabeth, le *bige,* vinrent peu après.

Les deux Congrégations forment actuellement des Instituts florissants qui continuent, dans plus de vingt maisons, les œuvres de leur saint fondateur.

LES PETITS NÈGRES — L'AFRIQUE

Un jour, dans une des principales rues de Naples, le P. Ludovic rencontre un prêtre qui avait avec lui deux petits nègres. Le serviteur de Dieu pense aussitôt à l'Afrique que saint François avait rêvé de convertir; il s'approche du prêtre, qu'il ne connaissait pas alors, et le prie de lui confier ses deux petits compagnons. C'était le 9 novembre 1854. En ce jour commença l'œuvre

du rachat et de l'éducation des noirs d'Afrique.

« C'est l'Afrique qui doit convertir l'Afrique », disait-il souvent, en travaillant de tout son pouvoir à développer l'œuvre.

De fait, elle fit de rapides progrès. Bientôt, il a réuni autour de lui, à la *Palma*, neuf ou dix petits noirs, pour lesquels il se dépense sans compter, avec une affection plus que paternelle.

En même temps qu'il leur apprend les éléments de la doctrine chrétienne et des connaissances humaines, il étudie leur caractère. Bien vite, il se rend compte que leur nature n'est pas si inférieure qu'on le croit ordinairement. Il en recueillera le plus possible; il donnera à chacun une formation proportionnée à son intelligence, puis il les renverra dans leur pays, les uns comme prêtres, les autres comme Tertiaires franciscains, catéchistes ou simples artisans, afin que tous ensemble travaillent à la conversion de leurs compatriotes.

Le P. Ludovic expose le plan de son œuvre au Ministre général de l'Ordre des Franciscains, qui lui donne sa haute approbation. Le roi Ferdinand II est assez chrétien pour en comprendre la beauté : de ses propres deniers il fait acheter, sur les marchés de l'Afrique centrale, douze petits nègres, et jusqu'à sa mort il ne cessera de favoriser cette généreuse et si chrétienne entreprise.

Du reste, notre Bienheureux ne songea pas seulement aux garçons. Il recueillit aussi et confia aux *Bige* de petites Africaines, les arrachant, par le fait, à une double infortune, car, trop souvent, dans quel but honteux ne faisait-on pas le commerce de ces pauvres créatures?

On compta bientôt par centaines les nègres des deux sexes rachetés, élevés et civilisés par le P. Ludovic.

Le serviteur de Dieu avait pour eux le dévouement et l'affection d'une mère : on l'a vu pleurer à chaudes larmes sur le cadavre de l'un d'eux, emporté par un mal soudain.

Mais qui dira son bonheur lorsque les premiers, un prêtre et deux laïques, retournèrent sur le continent noir? Il les conduisit lui-même (octobre 1865) jusqu'au centre de l'Afrique, et il voulut faire ce voyage à l'apostolique, sans argent ni provisions.

LES PETITS MENDIANTS

A la *Palma*, on ne voyait pas seulement des Franciscains, des Tertiaires et des enfants nègres : chaque dimanche, il y avait une table dressée pour tous les pauvres qui se présentaient.

Mais un jour, sur la fin de 1860, les convives arrivent plus nombreux qu'à l'ordinaire, se disputent à la porte, protestant contre ce qu'ils appellent l'insuffisance du menu et réclamant un repas plus copieux, « maintenant surtout, disent-ils, que depuis l'arrivée de Garibaldi il n'y a plus de distinction entre les pauvres et les riches ».

Il fallut au P. Ludovic beaucoup de patience et de fermeté tout à la fois pour les calmer et les satisfaire à peu près. Mais il comprit l'avertissement que lui donnait la Providence.

Depuis quelque temps déjà il songeait aux enfants orphelins ou abandonnés de leurs parents, qui couraient les rues et les places, sales, déguenillés, n'ayant pour vivre que la mendicité ou le vol. Naples en comptait, dit-on, jusqu'à cinquante mille.

« Tirons-les de la misère et du vice », se dit le P. Ludovic. « Nous commencerons, ajoute-t-il en expliquant sa pensée à un ami, nous commencerons par un baquet d'eau : en s'y débarbouillant, les enfants reprendront figure humaine; nous leur donnerons ensuite du pain et des vêtements pour aujourd'hui; pour demain, nous leur apprendrons un métier. »

Et sans se préoccuper davantage des ressources qu'il lui faudra pour entretenir l'œuvre, il agit sans la moindre hésitation. Il en reçoit le plus qu'il peut à la *Palma* et au couvent de Saint-Pierre *ad aram;* pour d'autres, il loue ou achète des maisons dans la ville et les faubourgs, voire jusqu'à Casoria. Bref, en moins de deux ans, *un millier* de ces pauvres petits ont été recueillis. Selon que se l'est proposé le Père, « ils ont appris à lire, à écrire; surtout leurs cœurs se sont ouverts à l'amour de Dieu et du prochain ».

A douze ans, en quittant l'école, ils entraient dans des ateliers, et c'est merveille, écrivait dès 1862 un témoin oculaire, de voir ces enfants, naguère sur le pavé, s'appliquer avec ardeur chacun à son travail, les garçons sous la conduite de Tertiaires ou de maîtres dévoués, les filles avec les Sœurs *Stigmatines* et plus tard les *Bige*.

Mais les fonds nécessaires pour établir et soutenir ces œuvres, qui les procurera?

A cette question qui lui fut souvent posée, le P. Ludovic faisait toujours la même réponse : « Dieu y pourvoira! »

Comme saint François, il n'avait absolument rien, mais il avait foi en la Providence, et la Providence ne lui manqua jamais.

REVUES, COLLÈGES — FONDATIONS MULTIPLES

Le P. Ludovic avait beaucoup fait pour les pauvres et les orphelins.

Mais les bourgeois et les nobles n'ont-ils pas besoin, eux aussi, des lumières de la vérité? Or, après la chute des Bourbons en 1860, les collèges tenus par des religieux de divers Ordres étant désormais fermés, beaucoup des enfants des familles aisées étaient exposés à n'avoir plus, dans les écoles publiques, qu'une instruction sans Dieu, par conséquent impie. Le P. Ludovic s'émut à cette pensée, et, de concert avec quelques prêtres Tertiaires, il se proposa de répandre les lumières de la foi dans l'âme de ces jeunes gens et il institua, en 1866, le collège appelé *la Carità*.

En moins de deux ans, l'œuvre était magnifiquement installée dans le fameux palais des anciens ducs d'Aria : notre Père y avait dépensé plus de 300 000 francs.

Ici, comme dans ses diverses œuvres, il était, suivant son expression, *tout* et *rien*.

Il n'était *rien*, car il n'avait aucun emploi et laissait une entière liberté aux directeurs; mais il était *tout*, car, se mêlant souvent aux maîtres et aux élèves, il exerçait sur tous une influence magique. Comme l'air pur des montagnes réjouit et fortifie, ainsi la vue du P. Ludovic, avec sa simplicité et sa bonté, les rendait tous plus courageux et meilleurs.

Jusqu'ici, sans parler de l'Afrique, il n'a guère songé qu'à Naples et aux environs, mais voici que toute l'Italie va être son champ d'action.

Au mois de mai 1867, il fonde un orphelinat sur le sommet des collines qui dominent Sorrente.

Il y avait, sur ces hauteurs, un ancien couvent de Carmes appelé « le Désert ». A peu près abandonné depuis le commencement du siècle, il n'était plus guère qu'un amas de ruines; cependant le jour de la Pentecôte, le « Désert » devait fleurir. En présence d'une foule nombreuse accourue sur la montagne, le Père en prend possession en chantant solennellement, dans une allégresse indicible, la messe de la solennité. A sa prière, les curés des

six paroisses les plus rapprochées lui avaient amené chacun un orphelin.

A côté de cet orphelinat agricole qui se développa rapidement, il y eut bientôt un asile pour les vieillards abandonnés, une hospitalité pour les pèlerins et pour quiconque voudrait faire, dans cette solitude, quelques jours de retraite; enfin, dans les villages environnants, les Sœurs *Bige* ouvrirent des hospices et des écoles, tellement que cette riante contrée ne parut pas moins favorisée alors des dons de la grâce que de ceux de la nature.

En 1883, il y fit élever un Observatoire météorologique : nouvelle preuve, pour quiconque en aurait besoin, que la religion n'est pas ennemie de la science.

Peu après cette fondation nous trouvons l'homme de Dieu à Florence. Appuyé comme toujours sur la Providence, il ouvre un nouvel orphelinat et un asile pour les sourds-muets.

L'œuvre prend une rapide extension : quelques mois plus tard, sans parler des classes élémentaires pour les enfants du peuple, elle renferme des ateliers de toutes sortes, comme nous avons vu à Naples.

Puis le Père veut élever dans la capitale de la Toscane — on disait alors capitale de l'Italie — une église en l'honneur du Sacré Cœur de Jésus.

Il veut que le monument soit aussi digne que possible de celui dont il doit glorifier l'amour, et que la ville, si riche en chefs-d'œuvre, soit fière de ce nouveau temple.

En 1877, l'église était finie et consacrée en grande pompe. Ce fut le premier temple élevé dans la péninsule à la gloire de ce divin Cœur « qui a tant aimé les hommes ».

Entre temps, il était passé par Assise. Comme son séraphique Père, Ludovic est à genoux devant un crucifix, dans une pauvre chapelle.

A cette question qu'il se pose naïvement : « Faut-il que je fonde une œuvre à Assise? », il entend distinctement cette réponse : « Oui, oui, oui ! »

Au mois de septembre 1871, il ouvrait dans cette ville, si chère aux cœurs franciscains, un établissement pour les sourds-muets et les aveugles.

Signalons encore les fondations de Molfetta, dans la Pouille, de Nole, de Terracine et d'autres encore, dues au zèle du Vénérable.

ÉPREUVES — CONSOLATIONS

On a déjà compris que le P. Ludovic ne fit pas toutes ses œuvres sans rencontrer, et de divers côtés, de nombreuses difficultés. Mais ce fut en 1866 qu'il eut le plus à souffrir.

Au milieu de l'été, le choléra se déclara dans la ville de Naples. Sans qu'on puisse, humainement parlant, en donner aucune raison, il se déchaîna avec violence sur la maison des orphelines et des petites négresses, et en deux jours vingt-quatre de ces enfants furent emportées par le fléau.

« Ces événements ont donné lieu, écrivait le P. Ludovic au Ministre général des Franciscains, à bien des commentaires, et les ennemis de la religion les exploitent dans leur intérêt; mais le Seigneur, je l'espère, rendra vains tous leurs efforts. »

Sans doute, finalement, il en fut ainsi, mais au prix de quelles souffrances pour le vénérable Père!

Une visite des médecins avait constaté que rien ne laissait à désirer dans l'établissement au point de vue de la nourriture, de la propreté et des autres conditions d'hygiène. Mais un Frère *Bigio*, qui avait quitté l'habit depuis peu, cédant à un sentiment de vengeance, alla déclarer à la questure que plusieurs cadavres avaient été enterrés dans les dépendances de la maison. C'en fut assez pour faire arrêter le Père.

Sans tenir compte de l'entière bonne foi avec laquelle il avait agi — et sous le gouvernement précédent qui avait autorisé un cimetière dans la maison, — on ne parlait rien moins que de lui faire subir un long emprisonnement. Mais la ville entière s'émut; un magistrat, envoyé pour interroger le prisonnier, se sentit pénétré d'un tel respect qu'il lui baisa les mains en se retirant. Bref, le gouvernement comprit qu'il allait se couvrir de ridicule en poursuivant l'affaire : après douze jours de prison préventive, l'homme de Dieu fut remis en liberté.

Cette épreuve n'avait fait que le grandir, en déposant sur son front l'auréole de la persécution. Lui, du reste, n'avait pas perdu son calme : « Qu'on me châtie, disait-il simplement, je le mérite! Mais mes pauvres et mes œuvres ne sont pas coupables, qu'on les épargne! »

LONGUES SOUFFRANCES ET MORT DU PÈRE

Cependant, depuis une dizaine d'années déjà, le P. Ludovic était atteint du mal qui devait l'emporter. Dans un dernier pèlerinage à l'Alverne, il en avait ressenti les premières atteintes; plusieurs opérations douloureuses le soulagèrent momentanément; un jour même, la Vierge du Rosaire vénérée à Pompéi lui rendit la santé et les forces, pour quelque temps du moins. Mais son heure était venue : il avait assez travaillé pour Dieu et les âmes.

Pendant qu'il projetait de nouvelles entreprises dans le même but, au mois de mars 1885, les souffrances qu'il endurait « non seulement avec résignation, mais avec joie », dit le Décret d'introduction de la cause, devinrent encore plus violentes, et il fut visible que la fin était proche.

Une nouvelle opération, pratiquée par le Dr Galozzi, n'eut pas le résultat des précédentes; le 29 mars, il reçut avec une angélique piété les derniers sacrements, et le lendemain il s'endormit doucement dans le Seigneur, après avoir béni avec effusion ses enfants et ses œuvres.

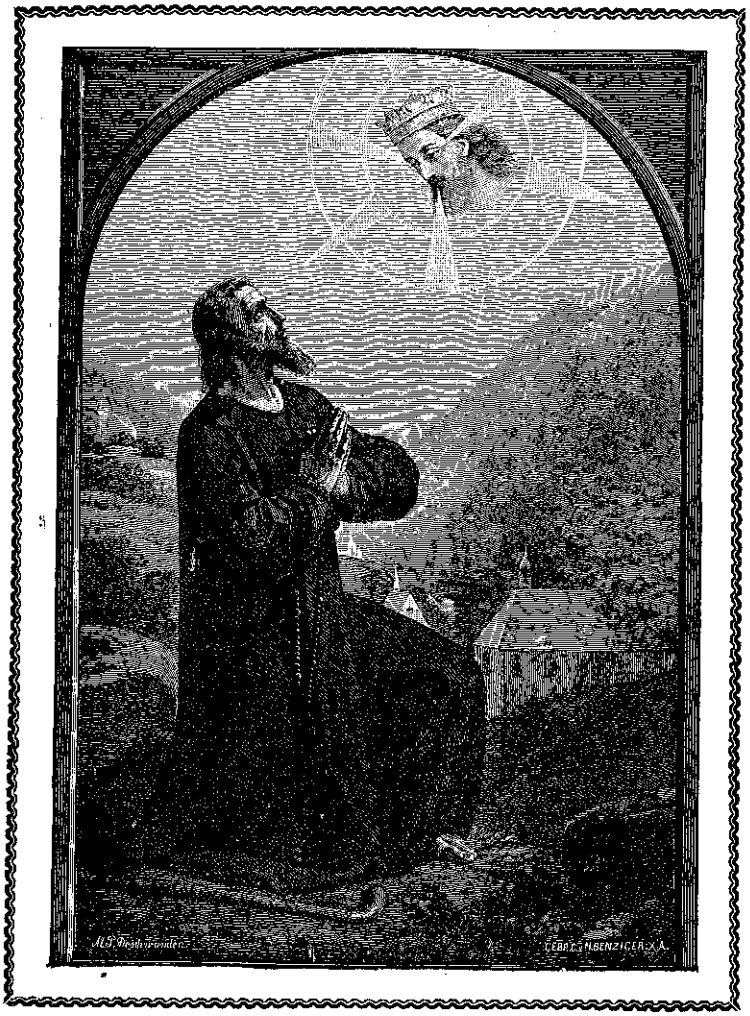
Ses funérailles, comme on pouvait s'y attendre, furent un triomphe. Dès ce jour, on exprima publiquement, dans un éloge funèbre, la pensée que le Décret du 13 mars 1907 de la Congrégation des Rites prend pour exorde, et dont il fait comme le résumé de la vie du Vénérable : « Disciple de François d'Assise, Ludovic de Casoria a si fidèlement imité son maître qu'il en a été comme une copie vivante. »

SOURCES

La Voce del P. Lodovico. — *Vita del P. Lodovico,* dal card. Capecelatro. — Décret d'introduction de la cause.

BIENHEUREUX NICOLAS DE FLUE

Fête le 31 mars.



« Seigneur, je renonce à moi, pour être à vous. »

SON ORIGINE

C'est en Suisse, dans ce beau pays où les hautes montagnes et les glaciers s'élèvent jusqu'aux nues, comme pour dire à l'homme : « Là-haut est ta patrie, tu dois y arriver », que naquit, dans le canton d'Unterwald, en 1417, de parents pieux, le bienheureux Nicolas de Flüe (1).

SON ENFANCE

Dès l'âge le plus tendre, il brûlait d'un ardent désir du ciel, il aimait le silence et le recueillement. Dans sa seizième année, passant un jour par la vallée sauvage de la Melcha, non loin de sa maison paternelle, il aperçut, sur une hauteur, une tour élancée, qui montrait le ciel comme un indicateur. Longtemps, il la contempla, et son âme fut saisie d'un indicible attrait pour la solitude.

A partir de ce jour, il recherchait les lieux écartés et solitaires, pour se livrer à la prière, qu'il chérissait de tout son cœur.

Selon la volonté de ses parents, il épousa une jeune personne craignant Dieu, et qui lui donna dix enfants, cinq garçons et cinq filles. Le fils aîné devint curé de Sachseln, paroisse natale de la famille.

NICOLAS SOLDAT ET GUERRIER

Appelé plusieurs fois à prendre les armes, il combattit vaillamment l'ennemi. Un jour, ses

(1) Flüe veut dire rocher.

concitoyens voulant brûler le couvent de Catharinenthal, dans lequel la troupe ennemie s'était réfugiée, Nicolas s'opposa énergiquement à ce dessein : « Frères, leur dit-il, n'entachez pas de cruauté la victoire que Dieu vous a fait remporter. » Le couvent fut sauvé.

NICOLAS HOMME D'ÉTAT

Ses concitoyens le choisirent pour juge et conseiller supérieur, malgré toutes ses résistances. Il remplit ces charges pendant dix-neuf ans, et fut un fidèle observateur de ses devoirs.

Ces hautes fonctions ne lui faisaient pas oublier le salut de son âme. Il se levait vers le milieu de la nuit et priait jusqu'au matin dans le calme et le silence.

Sa prière habituelle, devenue célèbre et populaire dans les cantons suisses, était : « Mon Seigneur et mon Dieu, enlevez de moi tout ce qui m'empêche d'aller à vous. Mon Seigneur et mon Dieu, donnez-moi tout ce qui m'attire à vous. Mon Seigneur et mon Dieu, prenez-moi à moi, et donnez-moi tout à vous. »

IL ENTEND UNE VOIX DU CIEL

A l'âge de 50 ans, plongé dans une profonde prière, il entendit une voix lui dire : « Nicolas, pourquoi donc t'inquiéter, ne porte ta sollicitude que sur la volonté de Dieu, ne te repose point sur tes propres forces. Il n'y a rien de plus agréable à Dieu que de le servir avec abandon et bonne volonté. »

Bientôt après, une voix intérieure lui dit: « Quitte tout ce que tu aimes, et Dieu prendra lui-même soin de toi. »

Il comprit que Dieu lui demandait de quitter femme, enfants, maison et domaine, comme autrefois les apôtres, pour servir Jésus. Il eut à soutenir un long et pénible combat, mais, la grâce triomphant, il demeura inébranlable dans sa résolution de tout quitter pour suivre l'appel divin.

Tout d'abord il sollicita le consentement de sa femme. Celle-ci pria, demanda conseil à des amis éclairés et adhéra enfin. La plupart des enfants étaient élevés; quant aux plus jeunes, la mère promit de les former à la discipline chrétienne.

IL PREND CONGÉ DE SA FEMME ET DE SES ENFANTS POUR SE RETIRER DANS LA SOLITUDE

Après avoir réglé toute chose, il fit ses adieux à sa femme et à ses enfants, les remercia de la tendresse qu'ils lui avaient témoignée, puis il s'éloigna pieds nus, vêtu d'une longue robe d'étoffe brune et grossière, un chapelet à la main, quittant sa patrie sans argent et sans provision.

Arrivé à Liestall, canton de Bâle, il rencontra un pieux paysan, à qui il fit part de son projet, tout en le priant de lui indiquer un lieu désert où il pourrait, inconnu, s'occuper uniquement de son salut. Le paysan l'admira, mais l'exhorta à rentrer dans sa patrie, où il pourrait tout aussi bien servir Dieu. Nicolas suivit ce conseil.

La nuit étant venue, il s'endormit en plein air. Au milieu de son sommeil, il se réveilla subitement et se vit entouré d'une lumière resplendissante qui, comme un éclair, traversa son corps et causa au-dedans de lui une douleur semblable à celle que produirait un glaive retourné dans une plaie. Il lui semblait aussi ressentir un attrait irrésistible venant du ciel et l'entraînant vers son pays. Depuis ce moment, il n'éprouva plus jamais, durant toute sa vie, les atteintes ni de la faim, ni de la soif, ni du froid.

Il rentra dans sa patrie et, durant les ténèbres de la nuit, il se glissa devant sa maison, placée sur son chemin, et descendit dans une vallée, appelée Klüster, qui lui appartenait. Il établit sa demeure sous un grand frêne, au milieu des broussailles.

Il y avait déjà passé huit jours, lorsque des chasseurs le découvrirent et apportèrent de ses nouvelles à son frère Pierre de Flüe.

Celui-ci se rendit auprès de lui et le pressa de rentrer dans sa famille, afin de ne pas mourir de faim et de froid. Nicolas lui répondit : « Mon cher frère, je ne mourrai pas de faim, depuis onze jours je n'ai plus enduré ni faim, ni soif, ni froid. Dieu me soutient, et je n'ai aucun motif pour quitter ces lieux. »

Son frère se retira. Mais la retraite de Nicolas était connue et les visites se multipliaient; le Bienheureux se retira dans un endroit plus caché, au lieu même où la tour lui était apparue.

Ici encore affluèrent de pieux pèlerins, qui lui bâtirent une petite cabane d'écorces et de branches. C'est là qu'il passait ses jours et ses nuits, dans la prière et la méditation des vérités célestes, sans prendre aucun aliment.

DEVENU ERMITE, IL VIT PLUS DE DIX-NEUF ANS SANS AUTRE NOURRITURE QUE LA SAINTE EUCHARISTIE

Une année entière s'écoula ainsi, lorsque s'éleva le soupçon que quelqu'un lui apportait secrètement sa nourriture. Des employés du gouvernement surveillèrent longtemps et minutieusement les abords de sa cabane. Mais tous purent se convaincre que le pieux ermite ne prenait d'autre nourriture que la Sainte Eucharistie, l'unique soutien de son existence, Chacun en fut émerveillé.

L'évêque de Constance députe auprès de lui son grand vicaire, afin de constater le miracle. Celui-ci lui demande quelle est la plus grande vertu. Nicolas répond : « L'obéissance. » Alors le grand vicaire dépose devant lui du pain et du vin, et lui ordonne d'en prendre. L'ermite obéit, mais immédiatement se manifestent des crampes d'estomac si violentes qu'on craint pour sa vie.

Dès lors on ne le troubla plus, persuadé que Dieu le soutenait sans nourriture.

Nicolas ne passa qu'un an dans cette cabane. Ses concitoyens lui bâtirent une cellule en pierres, ainsi qu'une chapelle. Cet oratoire reçut de riches dons, qui permirent à Nicolas d'avoir un prêtre pour y dire la sainte messe. Il vécut dix-neuf ans et demi, seul, dans cette cellule, sans autre aliment que la Sainte Eucharistie, qu'il recevait tous les mois et tous les jours de fête, des mains du prêtre attaché au service de sa chapelle.

Près de sa cellule habitait un pieux ermite,

nommé Ulrich, noble bavarois, et qui, attiré par la réputation des vertus du bienheureux Nicolas, était venu imiter son genre de vie. Ce frère visitait souvent le Bienheureux, et avait avec lui de saints et admirables entretiens.

A une heure convenue, Nicolas parlait aux pèlerins qui arrivaient en foule auprès de lui. Sa femme y vint un jour avec ses enfants. Les paroles et les exemples de son époux produisirent sur elle l'effet de la plus éloquente prédication.

IL ANNONCE QUE LE LUXE FERME LA PORTE DU CIEL

Un jour, une dame de qualité lui amena la femme de son fils, splendidement parée. Le Bienheureux la regarda sérieusement et lui dit : « Si vous portez de tels habits par orgueil, sachez que, fussiez-vous déjà en paradis, vous en seriez chassée, et si vous habituez vos enfants, qui seront nombreux, à un tel luxe, vous ne verrez jamais la face de Dieu. »

Il ajouta encore : « Vos enfants vous donneront beaucoup à faire. S'il vous arrive un jour que, pour rétablir la paix entre eux, vous saisissez un tison ardent, alors souvenez-vous de mes paroles ». Cette femme fut mère de onze enfants, et la prophétie de Nicolas, au sujet du tison, se vérifia exactement.

Un jeune homme se présenta chez lui vêtu à la mode, et demanda en plaisantant au Bienheureux si son costume était de son goût. Nicolas répondit : « Quand le cœur et les sentiments sont bons, tout est bon; cependant il vaudrait mieux pour toi t'en tenir à la simplicité de notre costume national. »

Sa haute sagesse lui avait attiré la confiance des autorités, qui toujours lui demandaient conseil dans les questions importantes.

AVANT DE MOURIR, LE BIENHEUREUX NICOLAS SAUVE L'INDÉPENDANCE DE SA PATRIE

En 1481, les Suisses s'étaient couverts de gloire en battant le duc de Bourgogne à Morat, à Granson et à Nancy; mais ensuite de graves dissentiments s'élevèrent entre eux au sujet du partage du butin et de l'admission des villes de Soleure et de Fribourg dans la Confédération.

Après d'ardents débats, les députés allaient se retirer la haine dans le cœur avec des menaces de vengeances et de représailles. Tant d'exploits allaient donc aboutir à la guerre civile et à la ruine commune; l'empereur d'Allemagne n'avait plus qu'à envoyer une armée contre ce pays divisé, et c'en était fait de l'indépendance de la Suisse.

Dans ces déplorables conjonctures, le curé de Stanz prend la parole et se propose d'en appeler à l'arbitrage de Nicolas de Flüe, que toute la Suisse vénérait comme un saint.

Nul n'osa refuser un pareil juge.

Le bon curé se hâte, la nuit était déjà fort avancée quand il arrive dans l'ermitage, il explique à Fr. Nicolas ce qu'on veut de lui, et l'engage à venir sauver sa patrie.

Nicolas, ranimant ses forces, se met en marche. Bientôt il arrive à Stanz. Il portait une pauvre tunique de couleur brune, qui lui tombait jusqu'aux talons, ses pieds et sa tête étaient nus; d'une main il s'appuyait sur son bâton, et de l'autre tenait son chapelet.

Quand le saint vieillard parut dans l'assemblée, tous se levèrent et s'inclinèrent avec respect. Il prit la parole, et, dans un discours plein de simplicité, d'esprit de foi, de cœur et de patriotisme, il fit entendre à ses compatriotes le langage de la justice, du désintéressement, de la charité chrétienne, de la concorde et de la paix. La grâce de Dieu accompagnait les paroles du saint anachorète; en une heure, toutes les difficultés furent aplanies, les villes de Soleure et de Fribourg reçues dans la Confédération, les anciens traités d'alliance confirmés et consolidés sur des bases nouvelles, le butin équitablement partagé, et les meilleures dispositions prises pour la pacification des cantons et le maintien de l'ordre public.

Ce fut une joie universelle.

« A Stanz, écrit l'historien de l'Eglise, Rohrbacher, on mit les cloches en branle, ce concert de jubilations retentit d'un lieu à l'autre, le long des lacs et des vallées, à travers les villages et les villes de toute la Suisse, depuis les hauteurs du Saint-Gothard, couvert de neige, jusqu'aux plaines riantes de la Thurgovie. Il y eut partout autant de joie et d'allégresse qu'après les victoires de Morat et de Granson. C'était à juste titre : là, les confédérés avaient sauvé leur patrie des ennemis étrangers, ici ils la sauvaient de leurs propres passions. »

Le vrai libérateur qui leur avait fait remporter cette grande victoire sur eux-mêmes était le pauvre Fr. Nicolas, mais déjà il n'était plus à Stanz, car, le soir même de son triomphe, se dérobant aux félicitations, il avait humblement regagné son paisible ermitage.

Il y vécut encore six ans dans une grande sainteté.

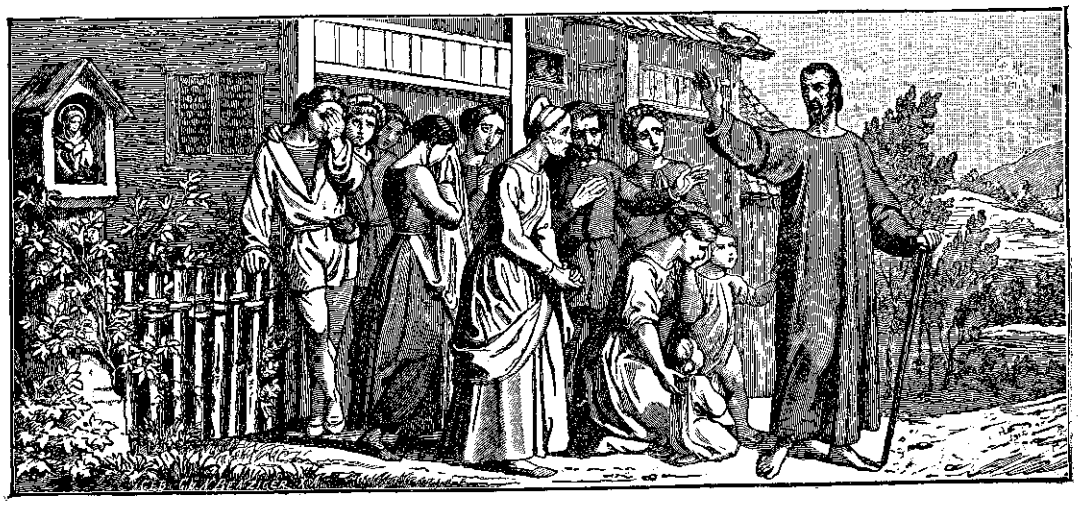
Enfin, pour donner le dernier éclat à la couronne qui l'attendait au ciel, Dieu lui envoya une maladie très aiguë; il se retournait en tous sens sur son lit, au milieu de souffrances indicibles; ce martyre dura huit jours et huit nuits, sans vaincre en rien sa patience.

Il exhortait ceux qui venaient le voir à vivre de telle sorte que leur conscience n'eût point à craindre la mort : « La mort est terrible, disait-il, mais il est bien plus terrible de tomber entre les mains du Dieu vivant. » Cependant, les douleurs se calmèrent un peu; il demanda l'Extrême-Onction et le Corps adorable du Sauveur; il les reçut avec une ferveur admirable.

Près du mourant, se trouvait son fidèle compagnon, Fr. Ulric, son ami, le curé de Stanz; enfin, la pieuse épouse et les enfants du solitaire étaient accourus aussi pour recevoir ses dernières recommandations et lui faire leurs derniers adieux.

Nicolas de Flüe remercia Dieu de tous les bienfaits qu'il en avait reçus, réunit ses forces pour faire un dernier acte d'adoration sur la terre, et mourut de la mort des justes le 21 mars 1487.

Toute la Suisse le pleura comme un père, mais il la protège encore du haut du ciel. Puissent ses



Saint Nicolas de Flüe quitte sa famille pour se retirer dans la solitude.

prières ramener tous les habitants des cantons à la sainte foi de leurs pères, à la foi des braves qui ont fondé l'indépendance de la Suisse, et par la pratique de laquelle on peut conquérir non seulement une patrie terrestre mais l'éternelle patrie du ciel.

Le corps du Bienheureux fut enseveli avec pompe à Saxeln, et de nombreux miracles illustrèrent son tombeau.

En 1538, son corps fut levé de terre et placé dans une châsse précieuse par l'évêque de Lausanne. On y voit, entre autres ornements, des décorations d'ordres militaires, témoins du courage de notre héros et de ses descendants, qui ont voulu mêler leur gloire à celle de leur illustre ancêtre.

Le 21 mars 1887, l'antique république suisse a célébré le 400e anniversaire du glorieux décès du Bienheureux.

Dès l'année 1885, le gouvernement et le clergé d'Obwalden avaient préludé aux préparatifs de cette solennité religieuse et nationale.

La cause de la canonisation, introduite depuis quelque temps sur les instances réitérées du vénérable épiscopat suisse, a souffert des retards; mais les supplications des fidèles, unies aux faveurs de la merveilleuse protection du bienheureux Nicolas, combleront tous les vœux.

SAINT GUILLAUME

BERGER, PUIS PRIEUR DE CALME

Fête le 31 mars.

Un ange apparait à saint Guillaume, berger, et le guérit de son infirmité.

LE PETIT BERGER

Saint Guillaume a laissé dans les montagnes des Alpes de grands et précieux souvenirs de sainteté.

Il vivait au commencement du XII^e^ siècle. Né probablement à Eygliers, de parents pauvres, il n'avait guère à attendre dans la vie que privations et souffrances. Pour surcroit d'infortune, il était venu au monde avec une seule main, ce qui l'empêcha plus tard de se livrer au travail des champs ou aux arts mécaniques. Néanmoins, sa famille ne se laissa point aller au découragement, elle l'éleva avec soin dans la crainte de Dieu et la pratique des vertus chrétiennes.

Il fut employé à la garde des troupeaux; et, comme il était modeste et pieux, les religieux établis au monastère de Calme, situé au-dessus du confluent de la Durance et du Guil, le reçurent chez eux.

Le monastère de Notre-Dame de Calme appartenait alors aux chanoines réguliers d'Oulx, qui en avaient pris possession avant le XII^e^ siècle. Il

était établi, non loin de la cité d'Embrun, dans la plaine de Barben, jadis couverte d'épaisses forêts, au témoignage de saint Grégoire de Tours. De là le nom de *Calme*, qui signifie, selon le supplément au glossaire de Ducange, un terrain maigre, inculte, désert et couvert de bois.

Grâce aux donations considérables qu'on faisait aux églises et aux moines dans les siècles de foi, les religieux de Notre-Dame de Calme possédaient d'abondants pâturages sur les hauteurs, autrement dites *Alpes* ou *Alpages*, et pouvaient nourrir de nombreux troupeaux; une partie en fut confiée à notre jeune berger.

Le saint jeune homme, pendant la saison d'été, les gardait sur une montagne, près d'Embrun, qui, depuis lors, a pris le nom de Mont-Guillaume. L'habitude de la solitude et l'aspect d'une nature grandiose avaient élevé son esprit jusqu'à la plus sublime contemplation. Les prairies, les bois, les rochers et les astres étaient pour lui comme une échelle mystique, et, chaque jour, il montait de quelques degrés dans cette voie qui mène au ciel.

Détaché de toutes les choses d'ici-bas, il vivait de la vie des anges, avec lesquels il avait souvent d'intimes et familières conversations. Simple comme les agneaux qu'il gardait, il recommandait à Dieu d'en prendre soin, et, ainsi qu'à Jacob, tout lui prospérait; aussi ses maîtres, frappés d'étonnement, attachaient-ils le plus grand prix à le conserver à leur service.

LA MAIN ANGÉLIQUE

Il plut bientôt à Dieu, qui, assez souvent, emploie les instruments les plus faibles pour accomplir les œuvres les plus admirables, de tirer le chaste et pieux Guillaume de son obscure condition.

Un jour, un ange apparut au jeune berger et lui donna l'ordre d'aller, de la part du Souverain Maître, inviter le prieur de Calme à quitter incessamment son monastère et à fixer sa demeure au pied du roc de Bouchet, aujourd'hui Mont-Dauphin, lui révélant que le débordement des deux rivières renverserait le couvent et submergerait toute la plaine.

Guillaume s'acquitta avec empressement de cette mission, d'autant plus importante, qu'en ce moment l'archevêque d'Embrun, le Supérieur général de l'abbaye d'Oulx et Guillaume de Lyonne, un des chanoines les plus distingués de cette même communauté, avaient conçu le dessein d'ajouter quelques nouvelles constructions à l'ancien monastère, ou de bâtir une nouvelle maison dans la plaine de Barben, pour y établir une communauté plus nombreuse.

Le prieur de Calme, qui connaissait la simplicité du pieux berger, se défia d'abord de l'avertissement qui venait de lui être donné par son humble serviteur.

Mais, une seconde fois, Guillaume fut favorisé de la même apparition et reçut les mêmes ordres. Dès lors, le prieur commença à s'en préoccuper, n'osant ni mépriser la démarche réitérée du berger, ni trop compter sur sa parole.

Cependant, le moment prédit de l'inondation approchait; il n'y avait pas de temps à perdre pour sauver la fervente communauté. L'ange se montra une troisième fois au Saint et, avant de l'envoyer de nouveau au prieur de Calme, comme témoignage non équivoque de sa mission extraordinaire, il guérit l'infirmité de Guillaume, à qui il manquait la main droite, en lui donnant une main miraculeuse, appelée depuis *manus de cœlo missa : main envoyée du ciel*, ou bien encore : *main angélique*.

Guillaume ayant, sans l'avoir demandée, obtenu cette faveur, aborda son cher maître avec une plus grande confiance : « Vous savez, lui dit-il, que je n'avais qu'une main; eh bien! pour vous faire connaître que je viens de sa part, Dieu m'a donné cette autre main que vous voyez; croyez donc que je vous annonce la vérité. »

D'abord interdit, mais ne pouvant révoquer en doute la certitude du miracle, le prieur remercia Dieu de ses miséricordes, se mit en devoir d'obéir à sa voix et de bâtir une nouvelle maison sous le roc de Bouchet. Le nouveau couvent ou prieuré prit le nom de Chalp, dérivation ou corruption de celui de Calme.

Les constructions à peine achevées, l'inondation arriva au jour prédit, et la Durance, qui, en se jetant vers la droite, détruisit Rame, envahit, en se rapprochant du roc de Bouchet, plus des deux tiers de la plaine de Calme, cultivée par les religieux. Le désastre fut tel, que non seulement l'ancien couvent fut emporté, mais que, depuis lors, la plaine dévastée ne présenta plus au voyageur qu'un sol aride et pierreux. On n'essaya point de rebâtir à la même place; seulement on y mit une croix en bois pour garder le souvenir du couvent primitif, et, dans les temps de sécheresse ou de calamnité publique, la paroisse d'Eygliers et les paroisses voisines avaient coutume de s'y rendre en procession. Cet usage subsiste encore aujourd'hui.

SAINT GUILLAUME DEVIENT RELIGIEUX

Le saint berger, ayant reçu, comme il a été dit, une main miraculeuse et parfaitement adhérente au bras droit, se rendit à Oulx et fut admis au nombre des religieux de cette abbaye. Les rares dispositions qu'on remarqua en lui pour les sciences, dès qu'on eut essayé de cultiver son esprit et surtout sa tendre piété, déterminèrent les supérieurs à l'initier aux études ecclésiastiques. On l'envoya ensuite à Embrun, puis à Avignon, où l'abbaye d'Oulx possédait les églises de Claramont, de Saint-Paul et de Saint-Guillaume, dont elle percevait les revenus (1).

Guillaume s'occupait avec tant d'ardeur à l'étude de la philosophie et de la théologie; il s'acquittait avec tant de dévotion de ses exercices spirituels, que ses frères en étaient profondément édifiés, et que l'évêque qui lui imposa les mains put déclarer qu'il n'avait jamais ordonné d'homme plus saint, plus rempli de l'esprit de Jésus-Christ. De retour à Oulx, auprès de ses supérieurs, il ranimait par sa présence la ferveur de la communauté au sein de laquelle il avait passé le temps de son court noviciat, quand l'abbé ou prévôt, en ayant mûrement délibéré, l'envoya derechef au prieuré de Notre-Dame de Calme, car à cette maison se rattachait le souvenir du miracle étonnant opéré en faveur de Guillaume, miracle qui lui permettait tous les jours de monter à l'autel et d'immoler entre ses mains consacrées la Victime très sainte.

Le séjour de l'élu de Dieu en ce prieuré accrut le respect des peuples pour cette maison privilégiée, et Guillaume devint lui-même de son vivant un objet de singulière vénération. On ne prononçait son nom qu'en l'accompagnant du titre de bienheureux; le pauvre berger, ou plutôt le saint prêtre en était confus. Il faisait comprendre à ceux qui venaient admirer l'étonnant

(1) Fournier, *Histoire des Alpes*.

prodige opéré en sa faveur, qu'il fallait y voir, non ses propres mérites, mais la volonté, la miséricorde et la toute-puissance de Dieu.

IL EST ÉTABLI PRIEUR — SA MORT

Quelques années après, Guillaume fut établi prieur de cette communauté. Il remplit cette tâche laborieuse avec une pieuse fidélité et une grande édification. Aucun de ses frères n'était plus capable que lui de veiller à la direction générale du monastère et au service des paroisses, dont alors ces bons religieux prenaient soin; car l'évêque du diocèse, n'ayant pas assez de prêtres séculiers, leur avait confié un grand nombre de cures.

L'histoire n'a pas conservé les édifiants détails de sa sainte vie, nous savons seulement qu'il fit construire la nouvelle église de Sainte-Marie de Calme et qu'il était tout occupé de son pieux ministère lorsque la mort vint le ravir au monde.

NOUVEAU PRODIGE

Bientôt Dieu, par un nouveau prodige, voulut faire connaître que le bon et fidèle serviteur avait été reçu dans la joie de son Maître.

Les religieux, disent les mémoires de la paroisse d'Eygliers, le lendemain des funérailles de Guillaume, virent, en sortant de leur chapelle, une main s'élever au-dessus de sa tombe : c'était la main droite, celle donnée au berger par l'ange. Ils se contentèrent de la recouvrir. Le jour suivant, le même prodige eut lieu; ils recouvrirent la main comme la première fois. Le troisième jour, le miracle se reproduisit. Alors, craignant de résister à la voix du ciel, mais incertains sur le parti qu'ils avaient à prendre, ils consultèrent l'archevêque d'Embrun, qui leur ordonna de couper la main, de la conserver et de la transmettre à leurs successeurs comme une sainte et précieuse relique.

Cette relique, qui opéra un grand nombre de prodiges, ayant échappé miraculeusement aux profanations des huguenots au XVI^e^ siècle, devint, après la suppression du prieuré de Notre-Dame de Calme, en 1790, la propriété de l'église paroissiale d'Eygliers; mais on continua de porter annuellement, le lundi de Pâques et le dimanche de Quasimodo, *la main angélique* dans la chapelle de Sainte-Marie, qui avait été construite auprès de l'ancien monastère et qui est appelée aujourd'hui la chapelle de Saint-Guillaume.

Le 2 février 1852, M^gr^ Depéry, évêque de Gap, permit d'exposer la sainte relique à la vénération des fidèles d'Eygliers et des paroisses voisines.

Cette notice est extraite d'une brochure publiée par M^gr^ Jean-Irénée Depéry, évêque de Gap en 1852. In-12, Gap, chez Delaplace, P. et F.

SAINT PASCHASE, ARCHEVÊQUE DE VIENNE

Fête le 23 février.

Parmi les saints évêques des Gaules, à la fin des persécutions et au commencement du triomphe de l'Eglise, saint Paschase a laissé un nom gravé plus profondément dans la mémoire des fidèles. Le martyrologe romain nous parle de son érudition et de la sainteté de ses mœurs. Saint Adon, l'un de ses successeurs, fait mention de son éloquence. Erudition, éloquence, sainteté de la vie, voilà un bel éloge de ce vénéré pontife. Faute de documents authentiques, impossible de dissiper les nuages qui voilent l'origine et les premières années de saint Paschase. Son nom, qui est de physionomie gréco-latine, fait penser qu'il sortait d'une famille venue d'Orient et établie dans la ville de Vienne.

COMMENCEMENT DE L'ÉPISCOPAT DE PASCHASE

Les chroniques de cette époque sont si peu exactes, qu'il est difficile de préciser l'année où saint Paschase commença à exercer les fonctions pontificales. Quelques-uns font terminer son épiscopat en 314, année où d'autres le font commencer. D'après la chronique d'Adon et le catalogue de l'Eglise de Vienne, Paschase succède, à la fin du III^e^ siècle, à saint Simplide, peut-être après quelque intervalle, et a, vers 314, saint Claude pour successeur.

LES MARTYRS THÉBÉENS

La dernière persécution de l'Eglise sous Maximien et Dioclétien fut, sans contredit, une des plus sanglantes. C'est à cette époque (302) que se rapporte le martyre de saint Maurice et de ses compagnons. Le Rhône servit de sépulture à la sainte légion. Le martyrologe de Vienne dit que saint Paschase, averti par un ange, vint avec son clergé recueillir, sur le rivage, la tête et le bouclier de saint Maurice que le cours de ce fleuve rapide avait portés d'Agaune jusqu'auprès de Vienne.

Paschase déposa ces précieuses reliques dans son église, dédiée dès l'origine aux saints Machabées. Depuis, la ville fut mise sous la protection de l'illustre martyr saint Maurice. Telle est la tradition de l'église de Vienne, consignée dans les hymnes, légendes et monuments du moyen âge.

Boson, roi de Vienne et de Bourgogne, donna un buste de vermeil, garni de pierreries et soutenu par deux anges, pour garder le chef du primicier de la légion thébéenne. Ce buste avait cela de particulier qu'il était orné de clochettes d'argent; ce carillon annonçait le transport ou l'ostension de cette insigne relique. En 1562, le reliquaire fut fondu par les calvinistes. On gardait, en outre, à Vienne la lance et le bouclier de saint Maurice. Charles-Martel, selon le P. Giry, s'en était servi contre les Sarrasins. La lance devint même le sceptre des rois de Vienne et de Bourgogne. Les empereurs d'Allemagne, héritiers de ces derniers, l'emportèrent; elle est encore conservée parmi les insignes de la cou-

ronne d'Autriche. Le bouclier, retrouvé après les dévastations des protestants, a été perdu de nouveau pendant la Révolution ; mais le chef du glorieux saint Maurice est toujours vénéré dans l'antique cathédrale qui porte son nom.

DÉDICACE D'UNE ÉGLISE EN L'HONNEUR DE SAINT FERRÉOL

Ce ne fut pas seulement dans les Alpes que la dernière persécution fit des victimes, mais encore dans toute la Gaule. Deux illustres citoyens de Vienne, Julien et Ferréol, officiers dans les légions romaines, obtinrent la palme du martyre. Les fidèles inhumèrent saint Ferréol sur le lieu même de son martyre et placèrent dans son tombeau et entre ses bras la tête de saint Julien, rachetée par lui et soustraite aux outrages des païens. Quand la paix fut rendue à l'église, un citoyen de Vienne, Castulus, non moins illustre par ses ancêtres que par sa postérité, fit élever une basilique sur la tombe de saint Ferréol. Il n'était encore que catéchumène, et ce fut pour arriver, par l'entremise du martyre à la grâce du baptême, qu'il offrit à Dieu cette basilique, digne ouvrage de son ardente foi. Saint Paschase fit la dédicace de ce temple, situé sur la rive occidentale du Rhône. Plus tard, les précieuses reliques furent tranférées, après les invasions sarrasines, dans l'intérieur de la ville, où une nouvelle église fut dédiée à saint Ferréol. Elle avait titre d'abbaye et de paroisse. Les huguenots et les jacobins ont dispersé les reliques de saint Ferréol et de saint Julien. Il ne reste plus qu'une petite partie du chef de ce dernier; et l'église où Grégoire de Tours, Venance Fortunat et tant d'autres étaient venus en pieux pèlerins est aujourd'hui ruinée.

RÉVÉLATION DES CORPS DES SAINTS SÉVERIN, EXUPÈRE ET FÉLICIEN

Ces trois Saints avaient reçu la couronne du martyre durant la persécution qui sévit dans les Gaules sous Marc-Aurèle et s'appesantit principalement sur les villes de Lyon et de Vienne. Leurs corps, soustraits par la malice des païens à la piété des fidèles, restèrent, pendant de longues années, abandonnés hors des portes de la ville de Vienne, dans un lieu nommé Brennier ou les Brosses, au delà du faubourg Pont-Evêque. Enfin, du temps de saint Paschase, les martyrs, indignés de cet injurieux oubli, apparurent plusieurs fois à Tertius, diacre de ce prélat, et lui révélèrent eux-mêmes leurs noms, l'époque et toutes les circonstances de leur Passion. C'est à la suite de cette révélation que, transférés en grande cérémonie par saint Paschase, ils obtinrent une sépulture honorable dans une église du voisinage, dédiée déjà ou plus tard à saint Romain d'Antioche, qui venait de recevoir le martyre. On croit que la maison de ces saints martyrs, dont saint Paschase relevait alors les reliques, était dans le quartier de saint Martin de Vienne, sur les bords de la Gère, près la place du Bacon. Le deuxième jour des Rogations, le clergé de l'église cathédrale y faisait une station; en mémoire des trois Saints, trois couronnes de fleurs étaient préparées et attachées, l'une à la croix, les deux autres aux chandeliers des acolytes. Plus anciennement, ce même jour, on allait jusqu'à l'église de saint Romain, et on bénissait une fontaine voisine avec une croix d'or célèbre dans le Trésor sous le nom de Croix de fontaine bénite. Saint Barnard fit une nouvelle translation des saints Séverin, Exupère et Félicien, et déposa leurs reliques dans l'église qu'il venait de fonder à Romans.

SAINT PASCHASE A DES SAINTS POUR ÉLÈVES

Après, comme pendant les persécutions, les évêques se sont toujours vivement préoccupés du recrutement de leur clergé. Les modestes écoles, fondées à l'ombre des cathédrales, devaient plus tard se développer et grandir. Telle fut l'origine des Séminaires. Paschase s'attacha un certain nombre de disciples qu'il formait lui-même à l'étude des Saintes Lettres et à la pratique des vertus sacerdotales. Il est certain, dit Adon, que saint Just, archevêque de Lyon, fut élevé sous la direction de saint Paschase. Saint Nizier, plus tard archevêque de Vienne, avait, lui aussi, suivi les leçons de sagesse et d'éloquence de son prédécesseur.

SAINT PASCHASE, MÉTROPOLITAIN DES GAULES

Peu de temps avant sa mort, le saint prélat reçut du pape saint Sylvestre cette lettre dont l'authenticité a été discutée, peut-être à tort : « Sylvestre, pape, à tous les évêques des Gaules et des sept provinces. Il a plu au Siège apostolique que tous les ecclésiastiques des Gaules n'en partent point pour venir à Rome sans lettres *formées*, par lesquelles le métropolitain de Vienne attestera de leur sacerdoce ou du rang qu'ils occupent dans la hiérarchie sacrée..... Nous avons accordé ce privilège à notre frère et coévêque Paschase et à ses successeurs en considération de ses mérites. Les sept provinces qui appartiennent à l'église de Vienne sont, d'après le catalogue romain : 1° La Viennoise; 2° la première Narbonnaise; 3° la seconde Narbonnaise qui est Aix; 4° la première Aquitaine qui est Bourges; 5° la deuxième Aquitaine qui est Bordeaux; 6° la Novempopulanie qui est Auch; 7° les Alpes Maritimes, c'est-à-dire Embrun. »

L'autorité du métropolitain de Vienne était si grande que certains hérétiques voulurent s'en prévaloir. Ils fabriquèrent les actes d'un prétendu Concile qui se serait tenu à Sinuesse contre le pape saint Marcellin, et y firent figurer la souscription de saint Paschase ; mais leur supercherie a été démasquée.

MORT DE SAINT PASCHASE

Comme le vieillard Siméon, Paschase, plein de jours et de mérites, pouvait mourir en paix. Il avait vu l'Eglise sortir des catacombes et prendre sa place légitime au soleil, édifier des temples, élever des autels au vrai Dieu, prêcher au dehors la bonne nouvelle apportée par Jésus-Christ.

Ce fut au pied de l'autel élevé à la mémoire des saints Séverin, Exupère et Félicien que, d'après une vieille épitaphe latine, saint Paschase fut inhumé. Les dévastations que Vienne eut tant de fois à subir ont fait perdre la trace des reliques du saint archevêque. Quand ses successeurs entreprirent la construction de leur église, un autel fut mis sous le patronage de saint Paschase. On ignore si ses restes y furent déposés. Ce qui est certain, c'est que seul (avec saint Théobald) de tous les saints évêques de cette ville, il avait une chapelle dans l'église cathédrale. Par sa situation, cette chapelle indiquait la haute idée de sainteté dont jouissait saint Paschase, elle se trouvait à l'abside de la nef latérale du côté de l'évangile; c'était là que le Saint-Sacrement était conservé. Aujourd'hui, on l'appelle chapelle de Maugiron, à cause du tombeau de cette illustre famille. Ce fut le 22 février que saint Paschase passa à une vie meilleure. Sa fête a été transférée au lendemain.

E. V.

SAINTE JEANNE DE TOULOUSE, VIERGE

RELIGIEUSE CARMÉLITE DE L'ANCIENNE OBSERVANCE

Fête le 31 mars.

Sainte Jeanne de Toulouse.

FRATRICIDE — UNE VICTIME D'EXPIATION

Le 11 février 1895, S. S. le Pape Léon XIII, glorieusement régnant, sur les instances du cardinal archevêque de Toulouse et du Prieur général des Carmes, confirmait par un décret solennel le culte immémorial rendu à une sainte toulousaine, fille des comtes de Toulouse, du nom de Jeanne.

« Cette vierge, de noble maison, née dans les premières années du XIII^e^ siècle, se fit remarquer, dès sa plus tendre enfance, dit ce même décret, par sa piété, son obéissance, la pureté et la suavité de ses mœurs. Adolescente, elle n'avait rien tant à cœur que de se proposer les exemples des chrétiens fidèles et surtout des religieux les plus célèbres, à cette époque, par leurs éminentes vertus. Foulant aux pieds les richesses et les attraits du monde, elle n'avait qu'un désir: se consacrer au service de Dieu. »

Dieu semble l'avoir destinée, comme une victime choisie, à expier, par ses austérités, les égarements de sa famille.

On la croit, en effet, fille du comte Baudouin, frère de Raymond VI. Au commencement de la guerre des Albigeois, les deux frères levèrent

ensemble l'étendard contre les catholiques et contre l'Eglise.

Or, un jour, Baudouin se trouva assiégé dans le château de Montferrand par Montfort, chef des catholiques. Forcé de rendre le château, il se se retira la vie sauve, à condition de promettre au vainqueur *de ne plus lui faire la guerre et même de s'employer pour lui.* Fidèle à sa promesse, il seconda les efforts de l'armée des croisés contre les hérétiques.

Raymond, irrité de cette manière d'agir, poursuivit son frère et l'assiégea dans le château d'Olmé-en-Quercy, près Cahors. L'ayant fait prisonnier, il le força à marcher, lié et garrotté, jusqu'à Montauban, et c'est proche de cette ville qu'il se donna le barbare plaisir, pour assouvir sa vengeance, de le faire pendre, devant lui, à un arbre.

Cette mort fratricide eut lieu en 1213.

Sainte Jeanne venait de naître vers 1210 ou 1212. A peine eut-elle le temps, après son baptême, de sourire à l'auteur de ses jours et de bégayer son nom. Sa pieuse mère, devenue son unique soutien, lui apprit de bonne heure à aimer Dieu par-dessus toutes choses. Refoulant dans son cœur ulcéré tout désir de vengeance, la noble veuve pardonnait en chrétienne aux bourreaux de son mari. Tous ses soins se concentrèrent désormais sur l'éducation de sa fille. Le succès dépassa son attente.

D'un tempérament frêle et délicat, la jeune Sainte portait dans un faible corps une âme et un cœur héroïques.

Elle renonça de bonne heure au monde, et tandis que plusieurs seigneurs de marque ambitionnaient sa main, elle songeait à s'unir à Jésus-Christ par les liens de la vie religieuse.

ÉTABLISSEMENT DES CARMES A TOULOUSE

A cette époque, la ville de Toulouse offrait l'hospitalité aux religieux Carmes qui, sans cesse inquiétés sur leur sainte montagne par les incursions des Sarrasins, quittaient en 1238 la Palestine et faisaient voile vers l'Occident.

Ils apportaient avec eux l'image miraculeuse de la Vierge du Carmel. Ils s'établirent aux environs de la ville, dans le quartier appelé *le Férétra*, aujourd'hui le faubourg Saint-Michel.

Sainte Jeanne apprécia plus que tout autre la grâce accordée par le ciel à sa ville natale et aux catholiques de Toulouse.

La piété, la ferveur, la modestie de ces nouveaux serviteurs de Marie produisirent sur elle une impression profonde.

Elle allait souvent au quartier du *Férétra* prier et se recueillir dans le pieux ermitage des Pères du Carmel, situé sur les bords de la Garonne.

L'image miraculeuse de Notre-Dame du Mont Carmel opérait dans leur oratoire des prodiges signalés, et des conversions sans nombre accompagnaient leur prédication. Prier au pied de cette Madone était pour Jeanne le plus doux délassement : elle y passait souvent des heures entières.

Un jour vint où les Pères Carmes durent renoncer à leur agréable solitude. Deux fois les eaux débordées de la Garonne envahirent leur domaine, renversèrent le cloître, le clocher, les cellules des ermites. Seule, la statue de la Très Sainte Vierge demeura debout au-dessus des ruines.

En cette extrémité, sainte Jeanne, si zélée pour la conversion des hérétiques et des juifs, presse les religieux de se transférer dans le quartier judaïque. L'évêque de Toulouse, Raymond du Falgar, approuve cette translation.

On se met à l'œuvre : un emplacement est choisi en plein quartier juif; une église et un monastère s'y élèvent, et, malgré l'opposition des fils d'Israël, malgré un ordre des capitouls interrompant les travaux commencés, les Pères Carmes peuvent s'y établir, en l'an 1247.

Sainte Jeanne est toujours là, veillant à l'œuvre de Dieu, nous disent les vieilles chroniques.

Une gravure ci-jointe représente le départ des Carmes pour leur nouvelle fondation et le transport de la statue miraculeuse du Mont Carmel, arrivant de l'église du *Férétra*, hors les murs, dans l'intérieur de la ville.

La croix de procession franchit le seuil de la porte Saint-Michel. Suivent une soixantaine de religieux Carmes en chape, le célébrant revêtu du pluvial, portant la sainte image, et, derrière lui, les capitouls, des chevaliers, des dames et sainte Jeanne.

Des malades attendent le passage de la statue miraculeuse. Un paralytique se soulève sur sa couche. Un énergumène lié et retenu avec une corde par son père désolé semble effrayé de tout ce qu'il aperçoit.

Au fond, à l'horizon, derrière l'église de Notre-Dame du *Férétra*, les bords riants de la Garonne.

SAINTE JEANNE CARMÉLITE

Un vieillard vénérable, déjà plus qu'octogénaire, digne émule des anachorètes de la Thébaïde, favorisé d'apparitions célestes, saint Simon Stock, est élu en 1245 général des Carmes.

La Sainte Vierge prend visiblement sous sa protection cet Ordre, et présente à saint Simon Stock le scapulaire de Notre-Dame du Mont-Carmel, dont la dévotion se propage rapidement.

Sainte Jeanne, depuis longtemps unie de cœur et d'esprit à l'Institut, sent, à l'occasion de cet heureux événement, ses désirs se réveiller plus ardents que jamais, et demande à revêtir les livrées de la Mère de Dieu.

Mais la règle rigoureuse et austère des Carmes, formulée par saint Albert, n'était jusqu'ici destinée qu'aux hommes, et les constitutions de l'Ordre ne semblaient pas avoir prévu le cas où une femme voudrait se faire Carmélite.

Un siècle auparavant, une vierge, il est vrai, sainte Angèle de Palestine, fille du roi de Bohême, avait été admise, en Orient, à revêtir le saint habit du Carmel et à en suivre la règle.

La fille des comtes de Toulouse crut pouvoir s'autoriser de ce précédent, et, tandis que saint Simon Stock, récemment arrivé de Palestine, passait par Toulouse en se rendant à Bordeaux, elle se jette à ses pieds et implore la faveur de faire partie de sa sainte famille.

Saint Simon, inspiré de Dieu, n'hésite pas, à la vue de cette âme séraphique, à lui octroyer la grâce qu'elle sollicite.

Au comble de ses désirs, l'humble vierge prend aussitôt la bure grossière de la Carmélite, et, à quelque temps de là, en 1265, elle prononce le vœu solennel de chasteté entre les mains de son évêque et du Supérieur général de l'Ordre.

« Désormais, selon les termes du décret de S. S. Léon XIII, enfermée dans la maison paternelle comme sous une étroite clôture, elle ne quitte plus sa demeure que pour se rendre à l'église des religieux de son Ordre, y assister au Saint Sacrifice, y recevoir les sacrements et s'y livrer à tous les exercices de dévotion que lui suggérait sa piété. »

Départ des Carmes et transport de la statue miraculeuse de Notre-Dame du Mont-Carmel, de l'église du Férétra hors les murs, dans l'intérieur de Toulouse.

Elle ne paraît plus dans le monde où l'entraînaient autrefois ses brillantes relations. A défaut du cloître matériel, le voile dont elle couvre son visage est, pour ainsi parler, un cloître mystique derrière lequel elle abrite, sans quitter les siens, le lis très pur et très odorant de sa virginité. Sa vie se passe dans des bonnes œuvres, par lesquelles elle secourt ses amis, les pauvres, et dans la prière pour la conversion des juifs et des hérétiques.

Ses mortifications étaient sans doute très rigoureuses, car, de tout temps, les peintres l'ont représentée un lis et un crucifix dans les mains, signifiant par là que la croix était son livre préféré, et qu'elle avait à cœur de marcher, victime innocente, sur les traces de Jésus crucifié.

SAINTE JEANNE FONDE UNE CONFRÉRIE DU SCAPULAIRE DU MONT-CARMEL — ÉPREUVES

Scrupuleuse observatrice de la règle si austère de saint Albert, elle a été communément regardée comme la première institutrice du Tiers-Ordre des Carmes à Toulouse.

Elle aurait enrôlé dans cette confrérie, qui doit être plutôt la confrérie du scapulaire de Notre-Dame du Mont-Carmel, (le Tiers-Ordre proprement dit ne remontant qu'à l'année 1476), plus de 5 000 personnes de l'un et de l'autre sexe.

L'œuvre prospérait, l'association s'étendait à Toulouse et aux environs; les confrères avaient leurs assemblées régulières dans l'église des Pères Carmes, quand, soudain, tout semble compromis.

Les juifs, inquiétés des réunions si nombreuses et si imposantes tenues chez leurs voisins, accusèrent les confrères auprès d'Alphonse de Poitiers, comte de Toulouse, frère du roi de France. Ils les représentèrent comme des perturbateurs, des factieux, qui, sous le masque de la religion, bravaient son autorité.

On s'étonnera de voir un frère de saint Louis prêter l'oreille à de pareils propos, venus de source juive. Quoi qu'il en soit, le prince Alphonse y fut trompé, et il donna ordre à son viguier (1) d'interdire ces réunions, de nature à troubler la paix publique.

RÉUNIONS MIRACULEUSEMENT RÉTABLIES

Les persécutions dirigées contre son œuvre émurent profondément le cœur de sainte Jeanne. Elle redoubla ses prières et ses mortifications, et se vit enfin exaucée en suite d'un miracle accompli en sa présence par l'image de la Vierge du Carmel.

Le jeune fils du viguier du comte de Toulouse, nommé Vigues, excité par les juifs que remplissait de rage le culte rendu sous leurs yeux à la Mère de Dieu, leur promit de mettre le feu à l'église des Carmes, en ayant soin de fermer préalablement avec de grosses chaînes toutes les issues, afin que les religieux ne pussent point s'échapper et fussent consumés par les flammes.

Les religieux, en ce moment occupés à chanter Vêpres, continuaient leur psalmodie sans se troubler des menaces de leurs ennemis, quand, tout à coup, tandis qu'ils disaient ces paroles du psaume *Beatus vir :* « *Sa race sera puissante sur la terre* », les verrous, les ferrures et les chaînes se brisent avec fracas, les portes de l'église s'ouvrent spontanément, et l'on voit le visage du fils du viguier, le chef des meneurs, se tourner soudain de devant derrière, et, dans cette situation anormale, lui causer des douleurs si vives qu'il en pousse de véritables hurlements.

Ses complices, épouvantés, n'osent rien tenter contre l'édifice, ni contre les moines.

Cependant, ces derniers, émus de compassion, se mettent à prier la bienheureuse Vierge. Ils entonnent le *Salve Regina*, et, à ces mots : *Tournez*

(1) Viguier, officier du prince chargé de rendre la justice.

vers nous vos regards miséricordieux, la tête de Vignes reprend sa position naturelle.

Celui-ci, pour remercier la Sainte Vierge d'un tel bienfait, promit d'orner son autel et de faire bâtir à son église le plus beau portail qu'il y eût dans le pays. Il répara ses blasphèmes et ses outrages de la manière la plus généreuse.

Ainsi fut sauvegardée, par les prières de notre Sainte et des religieux Carmes, la confrérie du Saint-Scapulaire.

MORT DE SAINTE JEANNE — SON CULTE

Les anciens chroniqueurs se plaisent à exprimer, en termes allégoriques, empreints d'une douce poésie, la sainteté des dernières années de Jeanne.

« Marchant, nous disent-ils, sur les traces de Marie Immaculée, elle ne manqua jamais de l'huile sacrée nécessaire aux vierges qui attendent la venue de l'Epoux; sa fidélité lui mérita les chastes et suaves embrassements du Fils de Dieu.

» C'est pourquoi, en récompense de tant de vertus et de belles actions, sur le seuil des parvis immortels, elle fut immolée, victime agréable aux yeux du Seigneur, dans une extase, sous les coups de l'amour divin, dont l'Esprit-Saint avait, dès son enfance, enflammé son cœur.

» Les anges, moissonneurs diligents du Père de famille, vinrent recueillir avec respect ce froment béni et le portèrent en triomphe dans les greniers éternels, parmi ces gerbes mystérieuses aux épis vermeils, mêlés aux lis étincelants, aux palmes verdoyantes, qui, rangées autour du trône de l'Agneau, font la gloire et l'ornement de la céleste Jérusalem. »

C'est le 31 mars 1286, sous le pontificat d'Honorius IV, que la bienheureuse fille de saint Albert naquit à l'immortelle vie. Elle devait avoir environ 70 ans.

Son corps fut enseveli dans l'église des Carmes. Tous les confrères du Saint-Scapulaire et un grand nombre de fidèles assistèrent à ses funérailles, et le nom de sainte lui fut décerné par la dévotion du peuple, titre justifié par d'incessants miracles accomplis à son tombeau.

Jusqu'à la Révolution de 1793, le culte de la bienheureuse vierge fut ininterrompu. Ses reliques, plusieurs fois visitées et changées de lieux, étaient conservées avec respect.

Pendant ce temps de bouleversement universel, les religieux Carmes furent tués ou dispersés, le tombeau de la Sainte oublié, l'église consacrée aux réunions des schismatiques constitutionnels.

Or, tandis qu'on démolissait, en 1805, ce superbe édifice, des ouvriers découvrirent, caché dans un mur, le corps de sainte Jeanne, et, sur sa poitrine, un parchemin qui contenait le procès-verbal de la dernière visite canonique, avec des prières que la Sainte avait coutume de réciter.

Ces ossements furent transportés de nuit à Saint-Etienne, église métropolitaine.

Les archives conservèrent seules le souvenir de cette translation; le saint corps demeura dans l'oubli jusqu'à ce que, en 1875, des travaux de réparation amenèrent l'enlèvement du parquet de la chapelle de Saint-Vincent de Paul, où il reposait.

Pendant le déblaiement, une pierre s'affaissa, et l'on se trouva en présence d'un caveau ouvert, d'un cercueil tombant de vétusté et renfermant un corps étonnamment conservé.

Cette invention inattendue des restes de sainte Jeanne réveilla la dévotion des Toulousains.

Des images, des écrits nombreux parurent, qui portèrent les fidèles à l'invoquer; on vint de divers pays demander à ce tombeau des guérisons corporelles et des grâces spirituelles.

Le succès de ces prières et tout cet ensemble de circonstances providentielles inspirèrent l'idée de demander à Rome la confirmation du culte et la glorification complète de la servante de Dieu.

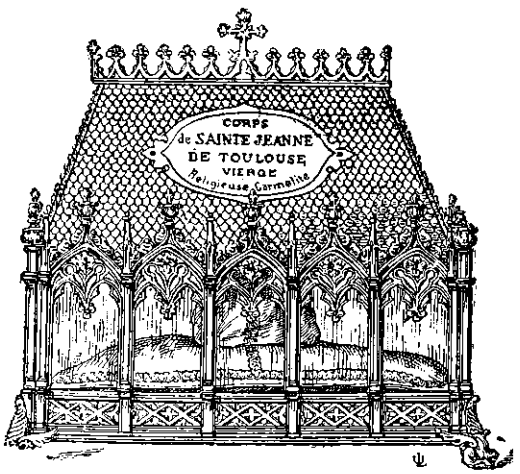
ORAISON

(Inscrite au bas d'un vitrail de l'ancienne église des Carmes).

Dieu tout puissant et éternel, qui multipliez vos saints et vos élus, et faites connaître au monde de tant de manières leurs glorieux mérites, obtenez-nous, par l'intercession de la bienheureuse sœur Jeanne, qui a été votre fidèle servante dans le saint Ordre du Carmel, la grâce d'être également vos fidèles serviteurs. Daignez, à sa prière, exaucer notre demande et répandre en nos cœurs l'onction de votre grâce. Par J.-C. N. S.

*
* *

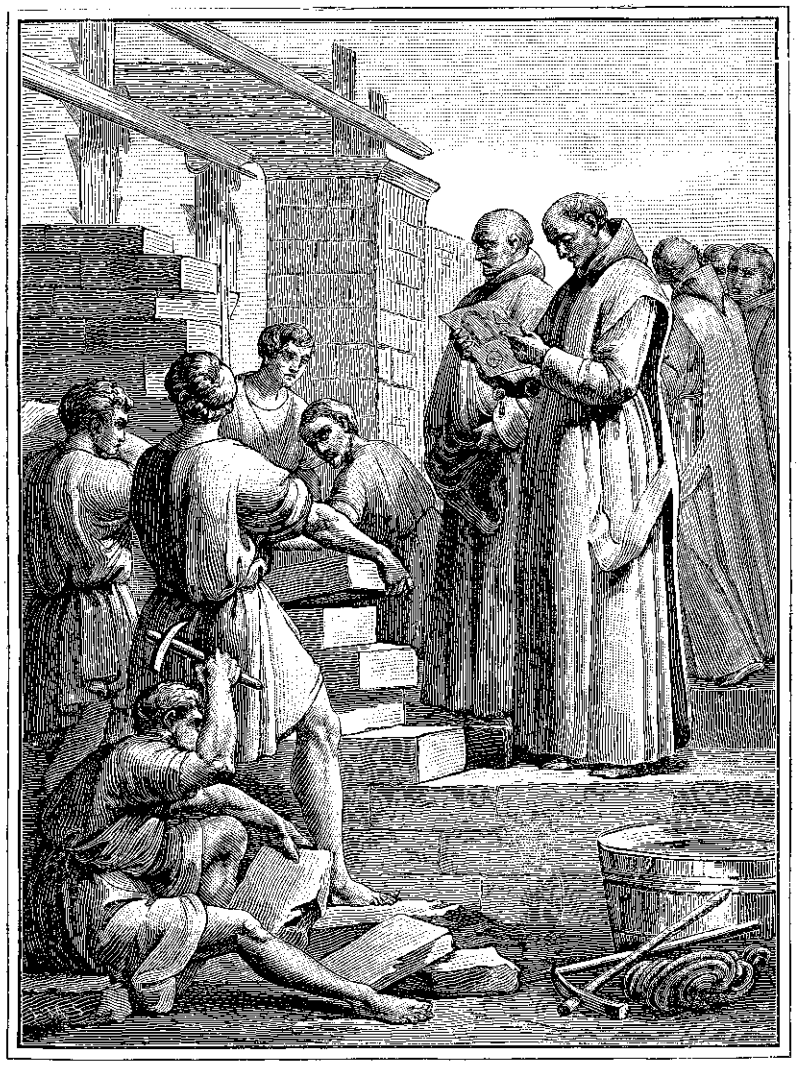
D'après l'*Histoire de la vie et du culte de sainte Jeanne de Toulouse*, par le postulateur de la cause, M. le Chan. Th. Baurens, à l'obligeance duquel nous devons les illustrations de cette notice.



LE BIENHEUREUX GUIGUES DU CHASTEL

Cinquième prieur de la Grande-Chartreuse (1083-1137).

Fête le 31 mars.



Le Bienheureux Guigues fait reconstruire la Grande-Chartreuse ensevelie sous une avalanche de neige.

NAISSANCE

Guigues reçut le jour, en 1083, au château de Saint-Romain, en Vivarais, près de Tournon, dans la partie de l'ancien diocèse de Valence située sur la rive droite du Rhône (1).

Son père tenait un rang distingué parmi la noblesse du pays. Il fit élever son fils avec beaucoup de soin, le destinant de bonne heure aux dignités de l'Eglise.

L'enfant réunissait déjà en sa personne toutes les qualités voulues pour l'état auquel l'appelaient les vœux de sa famille; on admirait en lui un esprit vif et pénétrant, une heureuse mémoire, lorsqu'il renonça au monde pour aller s'ensevelir dans les montagnes de la Grande-Chartreuse.

(1) Saint-Romain de Mordanne, commune de Saint-Barthélemy-le-Plein, canton de Tournon.

RELIGIEUX ET PRIEUR DE LA GRANDE-CHARTREUSE

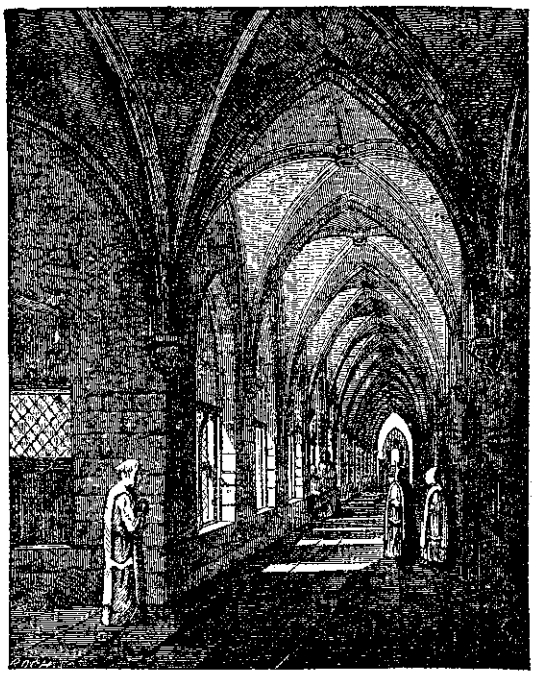
Il fut reçu avec empressement en 1107 aux épreuves du noviciat, et bientôt à la profession religieuse. On l'employa d'abord à copier des manuscrits; mais trois ans s'étaient à peine écoulés que les vertus du nouveau Chartreux et son éminente piété lui attirèrent tant d'estime et de vénération qu'on le jugea destiné à devenir un jour le chef et le modèle de l'Ordre tout entier.

Vers le milieu de l'année 1109, le prieur, Jean de Toscane, étant mort, les suffrages se réunirent en faveur de Guigues, lequel n'avait encore que vingt-six ans.

Ce fut un grand honneur pour le jeune solitaire de se voir mis à la tête d'une communauté qui comptait parmi ses membres plusieurs des premiers compagnons de saint Bruno; Guigues se montra à la hauteur de sa nouvelle position. Sa renommée lui attira des disciples si nombreux que l'étroite enceinte du monastère ne lui permit pas de les recevoir tous.

Le Dauphiné, le Lyonnais, le Bugey, se couvrirent bientôt de Chartreuses sur le modèle de celle de Grenoble.

Ce fut à son zèle et à sa sollicitude que l'on dut l'établissement des Chartreuses de Portes, au diocèse de Belley; de Durbon, dans le diocèse de Gap; de Silve-Bénite, dans le diocèse de Vienne; de Meyriat et de Saint-Sulpice, diocèse de Belley; des Escouges, diocèse de Grenoble, et d'autres encore. Il n'y avait que deux maisons de son Ordre lorsque Guigues prit l'habit de Chartreux; à sa mort, trente ans plus tard, on en comptait déjà une quinzaine.



Cloître majestueux de style gothique où les religieux, le capuchon rabattu sur la tête, se promenaient et méditaient sans échanger une parole ou un regard.

GUIGUES ÉCRIVAIN

La conduite de ces diverses fondations ne l'empêcha point de veiller aux intérêts spirituels des religieux dont il était le chef. Saint Bruno n'avait indiqué sa règle que verbalement; Guigues prit soin de la rédiger en forme de statuts, et, sous le titre de « Coutumes », il donna à l'Ordre cartusien un code de lois uniforme. Guigues, écrivait un Chartreux, est notre évangéliste, et saint Bruno, notre fondateur et notre législateur.

A une grande vertu, le prieur de la Chartreuse joignait de grands talents, et les ouvrages qui restent de lui sont loin d'être sans mérite. Outre une bonne et savante édition des lettres de saint Jérôme, il publia quelques traités de spiritualité, entre autres des « Méditations sur la vérité », qui ont de tels traits de ressemblance avec l'*Imitation* que certains critiques ont pu se demander un instant si notre Chartreux n'était pas l'auteur de ce livre admirable.

Guigues écrivit encore un grand nombre de lettres adressées à saint Bernard, à Pierre le Vénérable, à Hugues, fondateur des Templiers, au pape Innocent II, à Hugues II, évêque de Grenoble, à Aymeric, chancelier de l'Eglise romaine.

Plusieurs de ces traités furent imprimés dans le XVe siècle, à Anvers, puis à Paris, dans le tome premier du supplément de la Bibliothèque des Pères.

Le vénérable Guigues nous a laissé en outre une vie de saint Hugues, évêque de Grenoble, le protecteur des premiers Chartreux, l'ami de saint Bruno et le sien. Les rapports intimes et fréquents qu'il eut avec ce saint prélat excitèrent en lui un vif désir d'imiter ses vertus et contribuèrent beaucoup à sa propre sanctification. Ce fut par ordre du pape Innocent II qu'il écrivit l'histoire de saint Hugues; la lettre, datée de Pise, est du 22 avril 1135; le Souverain Pontife venait de canoniser, au Concile tenu dans cette ville, le saint évêque de Grenoble.

L'étude des lettres ne faisait point oublier au prieur de la Chartreuse le travail manuel si cher aux Pères de la solitude. Nous en avons un pieux et touchant souvenir. Quand le pape Calixte II consacra l'église de Saint-Antoine de Viennois, en 1119, Guigues, prieur de la Chartreuse, fit don d'une châsse en bois de cyprès, fabriquée par lui-même, et où reposèrent pendant de longs siècles les restes sacrés du patriarche des moines orientaux.

ILLUSTRES AMITIÉS

Guigues, prieur d'un ermitage perdu dans les neiges des Alpes, pouvait se croire inconnu du monde entier; il se trompait: ses talents, ses vertus, ses ouvrages lui acquirent bientôt malgré lui une grande réputation; de puissants seigneurs, des abbés, des évêques, des cardinaux venaient le visiter pour lui demander ses conseils. Il ne fut pas sans influence dans la fondation des Templiers et prit une part active à l'extinction du schisme qui éclata de son temps.

Au nombre de ses amis les plus intimes, il faut citer saint Godefroy, évêque d'Amiens. Fatigué de l'indocilité de son peuple et des violences exercées dans son diocèse, le pieux évêque était venu, au désert de Chartreuse, demander à Dom Guigues une cellule; mais un Concile, tenu en 1515, l'obligea à retourner sur son siège.

La célébrité que les Chartreux acquirent alors n'inspirait à leur prieur aucun sentiment d'orgueil. Il s'estima toujours, lui et ses frères, au-dessous

des autres moines. Loin de regarder son Ordre comme l'unique asile des vertus du cloître, il montra toujours pour celui de Cîteaux une vénération toute particulière. Ce fut par son avis que Pons, seigneur de Lazare, et Etienne d'Obazine embrassèrent cet Institut.

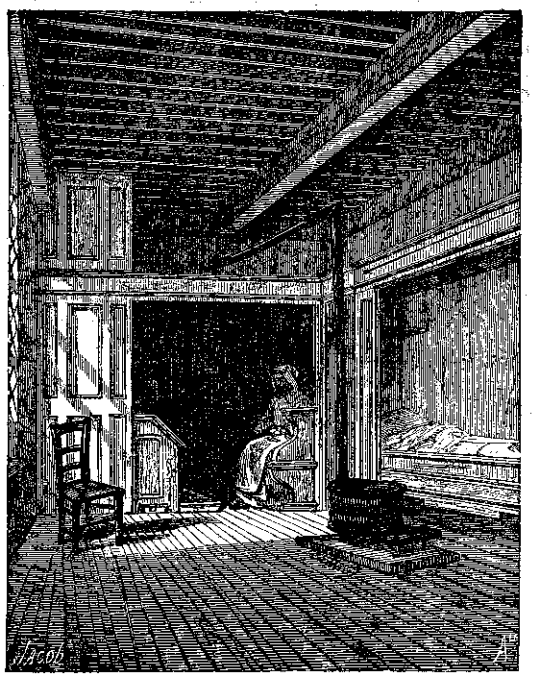
SAINT BERNARD A LA CHARTREUSE

L'illustre abbé de Cîteaux, saint Bernard, désirait ardemment faire le voyage de la Grande-Chartreuse, comme il l'écrivait à Guigues en 1123: « Oh! qu'il doit être grand dans votre cœur, ce feu sacré qui se répand jusque dans celui des autres! Je craignais de troubler par des lettres importunes le saint repos dont vous jouissez dans le Seigneur, ce silence perpétuel, ce doux entretien que vous avez incessamment avec Dieu.

» Je ne voulais point interrompre Moïse priant sur la montagne, Elie dans le désert, Samuel veillant dans le temple; maintenant votre charité me l'inspire avec confiance, et je me sens pressé d'un ardent désir de m'entretenir avec vous... »

« Saint Bernard, dit l'abbé de Rancé dans une de ses conférences, fut reçu à la Chartreuse avec tout le respect et la considération qui étaient dus à un mérite et à une piété aussi éclatante que la sienne. Tous ceux qui le virent furent édifiés de son extérieur, de son humilité, de ces paroles de vie et de bénédiction qui sortaient de sa bouche; une seule chose les blessa, ce fut le harnais du cheval qu'il montait; il leur parut trop riche et peu convenable à une personne de sa profession, et le Saint l'ayant su n'en fut pas moins surpris que les autres. On lui avait prêté le cheval pour faire son voyage, et il avoua simplement qu'il n'avait point encore remarqué de quelle sorte était l'équipage. »

Saint Bernard quitta la Chartreuse rempli d'estime pour ceux qui habitaient ce désert et pour celui qui en était le chef. Plus tard, il lui adressait une autre lettre où il lui disait : « Quel bonheur pour vous d'être caché dans le tabernacle du Seigneur pendant les mauvais jours! Pour moi, environné de périls, je suis pauvre, dépouillé, un oiseau faible et sans plumes, toujours hors de son nid, exposé aux tourbillons. »



Cellule d'un Chartreux se composant de deux alcôves. Pour tout meuble : une chaise, un prie-Dieu et un poêle. En-dessous se trouve l'atelier.

HUMILITÉ DU VÉNÉRABLE GUIGUES

Pierre le Vénérable, abbé de Cluny, auparavant prieur de Domène au diocèse de Grenoble, partageait les sentiments de saint Bernard pour leur ami commun. Il donnait à Guigues le nom de Père dans toutes les lettres qu'il lui écrivait. L'humilité du pieux solitaire s'alarma de cette qualification; il s'en plaignit à Pierre le Vénérable qui raconta le fait à saint Bernard dans les termes suivants :

« Je veux vous faire part de ce que le vénérable Guigues, prieur de la Chartreuse, m'écrivit un jour au sujet de cette qualité de Père que je lui donnais dans toutes mes lettres; ce que je croyais être de mon devoir. Il parut le souffrir d'abord sans peine, pensant que je ne continuerais point à me servir de cette expression; mais voyant que je lui donnais toujours ce même titre, il m'écrivit cette lettre: « Je »vous conjure par toute » la charité que vous » avez pour moi, je vous »le demande pour ainsi » dire, à deux genoux, » lorsque vous m'écri- » vez, ne me donnez » plus la qualité de » Père, c'est bien assez » que vous donniez » celle de frère, d'ami, » de fils, à celui qui » ne mérite pas même » celle de serviteur. »

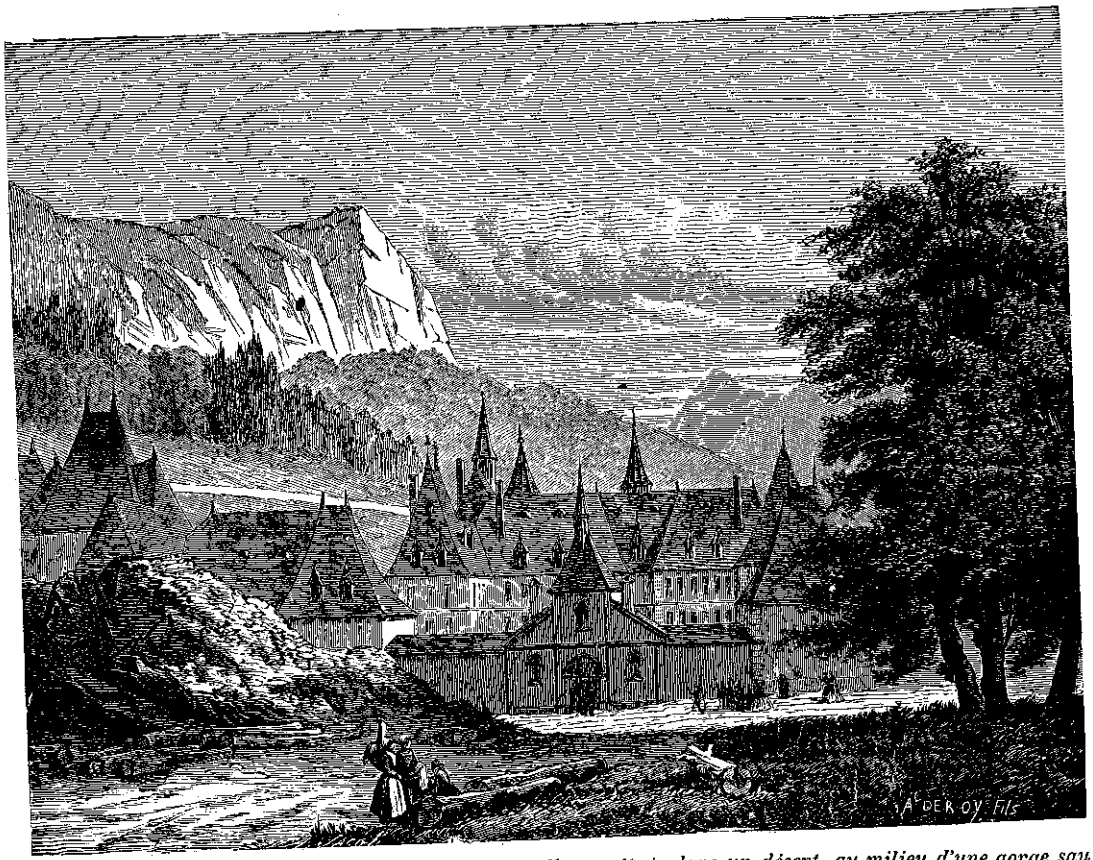
L'ÉPREUVE

Entouré de l'estime universelle, chéri de ses frères, à la tête d'un Ordre qui commençait à se répandre, Guigues voyait tous ses désirs accomplis : une chose lui manquait encore. Il n'avait pas été, comme Job et comme Tobie, éprouvé par la souffrance. Dieu ne lui refusa pas cette grâce, mais la croix qu'il dut porter fut bien lourde et le calice qu'il eut à boire fut bien amer.

Guigues vivait tranquille et heureux dans son petit monastère; l'avenir de sa maison lui paraissait assuré, lorsque soudain, le samedi 30 janvier 1132, une masse immense de neige et de terre, entraînant sur son passage des arbres, des blocs énormes et des quartiers de roc, descendit des hauteurs voisines et vint se ruer sur le petit ermitage de Chartreuse. L'avalanche envahit le cloître des religieux, renversa toutes les cellules à l'exception d'une seule, celle de saint Bruno, et couvrit tout le terrain d'une montagne de décombres.

En un moment tout est anéanti; sur une douzaine de religieux, sept sont morts et les autres ont de graves blessures. Quelle catastrophe! quelle désolation pour le pauvre prieur!

Les chemins étaient alors si impraticables et les neiges si abondantes, que les habitants des villages voisins n'apprirent la triste nouvelle et ne purent venir au secours des Chartreux que douze jours après. Guigues, avant tout, voulut se donner la consolation de retrouver les corps de ses infortunés confrères. Les travailleurs se mirent à l'œuvre, et voici dans quel ordre il les découvrirent : Guillaume, moine; Pierre, moine et prêtre; Nicolas et Théobald, moines; Jean, novice; Isard,



La Grande-Chartreuse fondée par saint Bruno. Elle est située dans un désert, au milieu d'une gorge sauvage. Pas de villages, pas d'habitations, rien..... Il y a la Chartreuse. Au fond, les glaciers majestueux

moine et prêtre. Le dernier religieux que l'on retira du milieu des décombres respirait encore, et ce fut une grande joie pour tous. Bientôt il reprit ses sens et reconnut ceux qui l'entouraient; il ne prononça que quelques paroles, mais empreintes d'une grande tendresse : il demanda Dom Guigues, lui fit sa confession, reçut sa pénitence et ensuite l'Extrê-meOnction. Il embrassa ses frères, puis, après qu'on lui eut donné le Saint Viatique, s'endormit dans le Seigneur. C'était un jeudi, le 11 février

GUIGUES RECONSTRUIT LA CHARTREUSE — SA MORT

Guigues se montra aussi grand dans l'adversité que dans la prospérité, et, plein de courage, s'occupa sur l'heure même de reconstruire un nouveau monastère à l'abri des avalanches. L'oratoire de saint Bruno et la petite église de Notre-Dame de Casalibus furent seuls conservés comme lieu de pèlerinage et tout le reste abandonné. Dom Guigues chercha un meilleur emplacement et se détermina pour celui que la Grande-Chartreuse occupe aujourd'hui. Le cloître, de style gothique, est bâti juste à l'endroit où Guigues éleva rapidement les cellules de la nouvelle maison.

Les chambres, la galerie, les principales obédiences furent construites en bois; quant à l'église, on la bâtit en pierre, mais avec tant de diligence que l'édifice était suffisamment avancé pour être consacré le 13 octobre de cette année 1132, par un ancien Chartreux, Hugues, deuxième du nom, neveu et successeur de saint Hugues de Grenoble.

Le vénérable prieur eut encore une consolation, vers la fin de l'année 1133; le Souverain Pontife Innocent II donna l'approbation définitive aux Constitutions des Chartreux, déjà louées par ses prédécesseurs Urbain, Pascal, Calixte et Honorius.

Les dernières années de la vie de cet illustre solitaire furent sanctifiées par de douloureuses souffrances noblement supportées. Dom Guigues, le bon prieur, mourut en odeur de sainteté, le 27 juillet 1137, dans la cinquante-quatrième année de son âge, après avoir gouverné la Chartreuse pendant vingt-sept ans.

Le nouveau monastère prit dans la suite des accroissements considérables, mais fut incendié jusqu'à huit fois, soit par accident, soit avec des intentions hostiles. Le dernier désastre eut lieu en 1676; c'est alors que Dom Le Masson, cinquantième général de l'Ordre, mit le couvent dans l'état où on le voit aujourd'hui.

Hélas! maintenant, la maison de la prière est vide, les anges du désert ont été chassés de leurs cellules! et des hommes à gages montrent aux voyageurs le monastère illustré, pendant tant de siècles, par l'étude, l'oraison et la charité.

SOURCES CONSULTÉES

Dom Cyprien Boutrais : *la Grande-Chartreuse*, par un Chartreux, 1884. — Albert du Boys, la *Grande-Chartreuse*, 1845. — Nadal, *Histoire hagiologique du diocèse de Valence*, 1855. — Rochas, *Biographie du Dauphiné*, 1856. — Lefebvre, *Saint Bruno et l'Ordre des Chartreux*, 1883. — Charles Bellet, *Vita S. Hugonis*, auctore Guidone cartusiensi priore, 1889.

LA VÉNÉRABLE THÉRÈSE EUSTOCHIO VERZERI

Fondatrice des Filles du Sacré-Cœur (1801-1852).

Portrait authentique de la Vénérable.
(Cliché A. Desprez.)

NAISSANCE — ÉDUCATION SOIGNÉE

Thérèse Verzeri naquit à Bergame le 31 juillet 1801. Ses parents, Antoine Verzeri et Hélène Podrecca, comtesse Grumelli, appartenaient à la vieille noblesse du pays, renommée autant pour sa foi que pour son dévouement à la patrie. Ils virent leur union bénie par la naissance de six enfants, dont Thérèse fut l'aînée.

Dès son bas âge, la fillette donna des preuves de cette énergie qui devait caractériser sa vie. D'un tempérament vif, ardent, impétueux, elle avait parfois des emportements qui donnèrent tout d'abord des inquiétudes sérieuses à sa mère. Les bonnes, chargées d'elle en l'absence de la comtesse, la trouvant fort peu sensible à leurs caresses, la traitaient assez sévèrement et la punissaient avec excès pour de légers manquements. Thérèse se montrait alors supérieure aux ressentiments et à la rancune, comme elle l'était aux caresses; elle savait si bien se dominer que jamais elle ne se plaignit à sa mère de ces méchants procédés.

Elle avait une horreur instinctive pour les visites mondaines et elle souffrait un vrai martyre chaque fois qu'elle devait accompagner sa mère dans les salons amis.

Quand elle eut cinq ans, la comtesse, découvrant en elle assez de discernement, la conduisit à un confesseur.

En s'accusant de ses fautes, l'enfant pleurait si amèrement, que le prêtre, pour la consoler, crut pouvoir lui dire : « Courage, ma petite, saint Louis de Gonzague pleurait aussi »; mais elle, qui savait bien que c'étaient des larmes de honte plutôt que de contrition, fut si mal impressionnée de cette flatterie qu'elle ne voulut plus retourner à ce confesseur; elle comprenait déjà que le prêtre

au confessionnal ne doit jamais flatter ses pénitents.

La comtesse Hélène avait pour directeur un saint prêtre, Joseph Benaglio, chanoine de Bergame; elle désirait vivement lui amener sa fille. Celle-ci le choisit dès lors pour confesseur, et c'est ainsi que la sainte fondatrice des *Filles du Sacré-Cœur* connut le guide sûr et éclairé dont elle aura grand besoin durant toute sa vie.

La petite Thérèse avait à tout propos des réflexions qui indiquaient un état d'esprit tout surnaturel. Un jour de fête, revêtue d'une belle robe blanche, elle sortit avec sa mère pour rendre visite à ses amies. Une averse subite les surprit en pleine rue; tout le monde fuyait de côté et d'autre cherchant un abri. L'enfant, bousculée violemment, tomba dans une flaque d'eau; elle se releva aussitôt, et, regardant sa robe toute boueuse, elle dit tristement à sa mère : « Voilà, maman, comment finissent les belles choses de ce monde : J'avais une si jolie robe, et maintenant j'ai honte de la porter! »

Les paroles du confesseur, les conseils de sa sainte mère trouvaient un écho puissant dans son cœur. Lorsqu'on lui disait que bien des âmes se perdaient loin de Jésus-Christ, elle gémissait de ne pouvoir devenir prêtre pour se dévouer à leur salut; ce regret d'un sacerdoce impossible qu'elle éprouvait, même durant sa jeunesse, prouvait jusqu'à quel point elle était faite pour devenir apôtre.

Le 15 octobre 1810, elle fit sa Première Communion dans la chapelle du château de Cologne, où la famille passait quelques mois de villégiature. Mgr Dolfi, évêque de Bergame, lui donna le sacrement de Confirmation deux ans plus tard.

A L'OCCASION D'UN BAL — THÉRÈSE A SAINTE-GRATE

Dès lors, malgré son vif désir d'entrer au couvent, elle dut rester à la maison et apprendre à remplacer ses parents auprès de ses sœurs plus jeunes; il lui en coûtait parfois de plier sa volonté si ardente devant celle de sa mère, mais elle le faisait toujours gaiement par esprit religieux.

L'ombre du mal la troublait profondément. Sur l'invitation de son oncle Louis Valletti, elle allait fréquemment se récréer avec ses cousines et prenait même avec elles des leçons de danse. Mais un jour que le comte l'invita à une fête de famille, où chaque petite danseuse aurait son cavalier, Thérèse sentit combien une pareille récréation allait contre ses idées; elle avertit aussitôt sa mère, qui lui interdit de prendre part à ces réjouissances et même de danser désormais avec ses cousines. La comtesse Hélène put paraître exagérée dans ses précautions, mais, pour sauvegarder la vertu de son enfant, une mère n'y voit jamais de trop loin.

Thérèse grandissait ainsi dans la maison paternelle, sérieuse au-dessus de son âge, insensible aux futilités, aux cadeaux, aux louanges et aux amitiés mondaines; au premier abord, elle paraissait « née sur le trône », comme disait une de ses tantes; sa fierté n'était qu'une sage réserve. Son désir d'entrer au couvent persistait plus fort que jamais, mais elle ne savait où aller. C'est alors que se rouvrit à Bergame l'ancien monastère des Bénédictines de Sainte-Grate. Le chanoine Benaglio avait à cœur d'y voir refleurir les vertus religieuses; aussi dirigeait-il vers cette maison toutes les âmes qui lui manifestaient des désirs sérieux de vocation. Sa nièce, Virginie Simoni, venait d'y entrer; quelques mois plus tard, en janvier 1817, Thérèse, convalescente d'une longue maladie, s'y présentait à son tour avec le consentement de ses parents.

LE MONDE MÉCONTENT — « GARE A LA LIONNE »

Cependant, cette séparation du monde de deux jeunes filles, dont la beauté, la modestie et les charmes délicats faisaient l'admiration de toute la cité, suscita bien des mécontentements, surtout parmi leurs admirateurs. Ceux-ci accusèrent publiquement le chanoine Benaglio de séquestrer contre leur gré ces deux pauvres victimes. Le gouvernement avait de bonnes lois contre un pareil scandale; en effet, le joséphisme encore en vigueur interdisait l'entrée en religion avant l'âge de vingt-quatre ans. Le vice-roi de Milan intervint et les deux jeunes filles durent, malgré elles, quitter le cloître pour rentrer dans leur famille. Ce contretemps ne fit qu'affermir leur vertu. Autour de Thérèse, dont la beauté s'était développée avec l'âge, gravitaient une foule de prétendants; leurs assiduités lui étaient sensibles comme le bourdonnement des mouches à une statue de marbre.

Toujours prête à fuir les moindres occasions de péché, Thérèse était aussi avide de mortifications corporelles et serait allée aux excès si le confesseur n'avait modéré son zèle. Un jour qu'elle était malade, son directeur, pour peindre son caractère ardent et généreux, aussi bien que sa force dans la souffrance, dit à sa mère : « Gare à la lionne si elle n'avait pas la fièvre. »

LES DESSEINS DU CHANOINE BENAGLIO — FONDATRICE

Cependant, on apprit bientôt dans la ville que les deux amies devaient rentrer au couvent, trompées et forcées. Ce furent alors de nouvelles indignations; toute la ville en parlait. L'évêque de Bergame, Mgr Mola, fit appeler à ce sujet le chanoine Benaglio et lui manifesta son désir d'interroger lui-même les deux jeunes filles. Thérèse comparut sans le moindre trouble devant le prélat.

« Comment! vous, religieuse avec un tel costume, et un air si mondain? — J'ai le costume et les apparences de ma condition présente, Monseigneur; au couvent, je m'habillerai en religieuse et prendrai tout l'extérieur de la religieuse. — N'avez-vous aucune inclination pour le monde? — Aucune, Monseigneur, je n'en ai jamais eu. — Pourquoi voulez-vous entrer en religion? — Pour fuir le monde et assurer mon salut. — Allez, dit alors l'évêque, ne doutez pas de votre vocation, elle vient de Dieu. »

Cette scène avait lieu au mois d'août de l'année 1821. Pendant dix ans, Dieu se plut à éprouver par toutes sortes de souffrances, d'humiliations et d'abandons, la foi, la piété et l'énergie de celle qu'il destinait à être la fondatrice des « Filles du Sacré-Cœur ».

Elle fit deux séjours consécutifs au monastère de Sainte-Grate, dans le but apparent d'aller jusqu'à la profession, mais avec le secret pressentiment que Dieu ne la voulait pas Bénédictine. Le chanoine Benaglio mûrissait depuis longtemps le projet de fonder une Congrégation de religieuses enseignantes pour s'occuper plus spécialement des enfants pauvres. Il comptait sur Thérèse Verzeri pour être la fondatrice. Tant que son âge fut un obstacle à ses desseins, il laissa sa fille bien-aimée en proie aux incertitudes, aux doutes, aux souffrances morales les plus cruelles.

Les seules paroles de consolation et d'encouragement qu'il lui prodiguait étaient celles-ci : « Souffrez, mais obéissez. » Le 8 février 1831,

toutes les difficultés étant aplanies, elle sortit de Sainte-Grate pour jeter les fondements du nouvel Institut.

Dans le quartier du Grome, une école de filles était déjà ouverte depuis plusieurs années sous la direction de Virginie Simoni. C'est là que devait être le berceau de la Congrégation.

Le chanoine Benaglio, au matin du 8 février, les laissa une heure entière en oraison, célébra la messe, et commenta pour elles le passage de l'Evangile : « Ne craignez pas, petit troupeau. »

C'est ainsi que, dans l'intimité d'une humble chapelle, commença la Congrégation si florissante depuis « des Filles du Sacré-Cœur ».

SUPÉRIEURE ET SERVANTE — ESPRIT DE PAUVRETÉ

La petite communauté comptait cinq membres. La fondatrice se fit dès les premiers jours l'humble servante de ses filles. C'est elle qui s'occupait de la cuisine, balayait la maison, nettoyait les lampes, récurait les casseroles et servait à table.

La pauvreté régnait en maîtresse; dans les cellules, un misérable grabat, deux chaises et une table de travail formaient tout l'ameublement. Au réfectoire, matin et soir, on servait une soupe de légumes ou d'orge, la polenta de maïs avait un grand succès, car elle était vite préparée et pouvait reparaître plusieurs fois de suite sur la table, assaisonnée de diverses manières, froide, ou découpée en tranches frites dans de l'huile de noix.

Les classes ne permettaient pas d'employer à la cuisine un temps précieux que réclamaient les jeunes âmes.

LES PREMIERS VŒUX
VICTORIEUSE DE TOUS LES OBSTACLES

Cependant, les vocations étaient rares, l'esprit de l'Institut n'étant pas encore connu et son avenir étant très incertain. La première année compta sept professes, parmi lesquelles Maria Verzeri, la sœur de la fondatrice. Les religieuses prononcèrent pour quatre ans les trois vœux de religion, plus un quatrième dit de charité.

Peu à peu, les œuvres de la Congrégation se précisèrent. A côté de l'école gratuite pour les fillettes pauvres, qui comptait soixante-dix élèves, il fallut bientôt ouvrir des classes payantes pour les jeunes filles de la société et une Ecole normale pour la formation des maîtresses; c'est ainsi que l'œuvre se développait sous la direction de la Mère Thérèse; c'est elle qui, pendant longtemps, se réserva l'enseignement du catéchisme. Elle veillait sur les enfants avec un soin jaloux et n'avait d'autre pensée que de faire à ces jeunes âmes le plus de bien possible par tous les moyens en son pouvoir.

NOUVELLES FONDATIONS
MORT DU CHANOINE FONDATEUR

L'année 1832 vit la comtesse Verzeri, après la mort de son mari, entrer dans l'Institut avec ses deux dernières filles; elle ne laissait dans le monde qu'une seule de ses enfants, Antoinette, mariée déjà depuis plusieurs années; son fils, Jérôme, Momolo, comme on l'appelait en famille, était prêtre.

Le 13 mars 1832, la petite Congrégation, fortement constituée avec assistante, maîtresse de novices, directrice des classes, envoyait un premier essaim à Romano, grosse commune près de Bergame. L'orphelinat Mottini, du nom de son fondateur, leur fut confié; elles y ajoutèrent un cours de religion et une école supérieure pour les jeunes filles de la société. Bientôt l'affluence fut telle, qu'on dut, à côté, bâtir une autre maison avec école gratuite pour les pauvres et salle de réunion; un petit théâtre permettait aux jeunes filles de venir, de temps en temps, se distraire honnêtement. Le besoin se faisait sentir d'arracher la jeunesse aux divertissements malsains. En voyant, au bout de quelques mois, les résultats acquis, le curé de la paroisse s'écriait en levant les bras au ciel : « Vraiment, le doigt de Dieu est là. »

Le chanoine Benaglio, tout heureux des progrès de l'Institut, écrivait à la fondatrice : « Je vous recommande de prier beaucoup; priez pour vous, pour la Congrégation, pour tous; dites bien à vos chères filles que leur vocation réclame une vertu plus grande que dans le cloître, car elles sont exposées à plus de dangers et de tentations; elles doivent être des Judith au milieu des armées infidèles et des Esther au milieu des courtisans du monde; c'est pour elles un beau rôle, mais, pour le remplir, il leur faut la prière et la méditation. »

A la fondation de Romano succéda celle de Breno, de Darfo, de Chiusone. La Mère générale, à court de sujets pour répondre à toutes les demandes, écrivait à son père spirituel : « Il nous faut au moins vingt autres sujets de la taille des meilleurs que nous avons. Nous avons fait bien des comptes aussi rigoureux que possible. Eh bien, il nous faut cela. Procurez-les nous..... »

Le bon chanoine, au mois d'octobre 1835, prêcha la retraite générale à la maison-mère du Grome, il donna ses derniers conseils sur l'esprit et les œuvres de la Congrégation, et appela les bénédictions de Dieu sur la Mère fondatrice. A l'entendre, toutes les Sœurs comprirent qu'il savait sa mort prochaine. En effet, quelques jours après, il tombait malade à Bergame, et, le 17 janvier 1836, il mourait d'une attaque d'apoplexie.

La Mère Thérèse, malgré la douleur qui la broyait, écrivit à ses filles : « Nous avons perdu le fondateur. Dieu nous reste; en nous enlevant notre père, il s'oblige lui-même à nous en tenir lieu. Ayons confiance. »

UNE CRISE PÉNIBLE — LA FAILLITE D'UN THÉATRE

Après la mort du fondateur, l'Institut eut une crise pénible à traverser. L'évêque de Bergame, circonvenu par quelques détracteurs, se montra très dur pour la Mère Thérèse, allant même jusqu'à la traiter d'esprit ambitieux et rebelle. La bonne Mère courba la tête, mais ne se troubla pas. Elle répondit à l'évêque qu'elle était par ses défauts digne de toutes les humiliations, mais qu'elle n'était et ne voulait être ni rebelle ni indépendante. Après de longs mois de souffrances morales que partageait toute la communauté, le calme revint, grâce aux prières, à l'énergie de la fondatrice et à l'intercession de quelques amis.

Le 25 mars 1838, le frère du chanoine Benaglio, Mgr Gaétan, fut nommé évêque de Lodi. Aussitôt, il appela les Filles du Sacré-Cœur dans la grosse commune de Brembio. Le curé, à l'esprit teinté de jansénisme, les vit arriver avec quelque terreur; il voulut tout d'abord s'ingérer dans les affaires de la maison; de là quelques difficultés qui s'aplanirent à la parole de l'évêque. Les résultats de l'œuvre furent merveilleux. Outre les classes, que fréquentait toute la jeunesse, la Mère Thérèse fit construire une salle de récréation où, de temps en temps, sous la direction des religieuses, les jeunes filles donnaient des représentations.

Un théâtre forain installé à demeure dans l'endroit fut obligé de fermer ses portes. Le directeur en donna la raison suivante : « Les religieuses conseillent aux jeunes filles de ne pas venir à nos représentations ; si les jeunes filles manquent, les mères ne paraissent pas ; les femmes se retirant entraînent avec elles leurs maris ; de cette façon, nous nous trouvons sans spectateurs. »

APPROBATION APOSTOLIQUE — LES VIERGES ANGLAISES

En 1840, la Mère Thérèse se rendit à Rome pour obtenir du Pape l'approbation de son Institut. Elle dut faire de longues et pénibles démarches, éprouver plus d'un refus, et recevoir fort peu d'encouragements. L'impression générale parmi les cardinaux était que cet Institut naissant serait rattaché à la Congrégation déjà ancienne des Dames du Sacré-Cœur ; néanmoins, la fondatrice multiplia ses visites, soumit les Constitutions au cardinal Maï, qui les admira beaucoup et promit son concours ; elle choisit un consulteur qui, après un long examen, conclut au rejet de l'approbation ; aussitôt, sans se troubler, elle en prit un autre qui, après mûres réflexions, fit espérer un vote favorable.

Enfin, après bien des luttes, des anxiétés et des souffrances morales, la Congrégation reçut l'approbation apostolique, le 14 mai 1841 : « Savez-vous que c'est là un miracle ? » disait le même jour un cardinal à la Mère Thérèse.

Le 17 juin, après avoir remercié Dieu d'une telle faveur, la Mère fondatrice quittait Rome.

Cette approbation, suivie quelque temps après de la reconnaissance officielle par le gouvernement, donna une vigoureuse impulsion à l'Institut. Rovigo, Vérone, Montichiari, Crémone, Macerata, demandaient les Sœurs à grands cris. Hélas ! les sujets manquaient. Malgré la rareté relative des vocations, la Mère générale était très difficile pour l'acceptation des sujets qui se présentaient.

Dans un voyage qu'elle fit à Milan pour parler au vice-roi, on lui présenta une jeune fille très vertueuse, très ardente, désireuse « de faire le bien en grand et de prendre de gros poissons dans l'océan du monde, dans les prisons, dans les hôpitaux, etc. ».

La vénérable Mère lui répondit : « Nos règles veulent que nous aimions la retraite et que nous fassions le bien avec grand dévouement, mais sans bruit, dans le contact journalier avec les jeunes âmes : Vous n'êtes pas pour nous. »

C'est en 1844 qu'eurent lieu deux nouvelles fondations : l'une à Plaisance, l'autre à Trente. Dans cette dernière ville, toute une communauté de « vierges anglaises » devinrent, avec les dispenses voulues, « Filles du Sacré-Cœur ». Ce furent de précieuses recrues, un vrai présent du ciel, car les quinze religieuses novices ou postulantes étaient animées d'un excellent esprit.

La Mère Thérèse ouvrit elle-même les cours dans la maison de Trente : « Nous avons 400 enfants, écrivait-elle, et le dimanche près de 500 au cours spécial des ouvrières. »

SYMPTÔMES DE MORT — A ROME ET A BRESCIA

Cependant, ces voyages continuels et en toute saison avaient profondément altéré sa santé. Elle écrivait le 5 mars 1846 : « Depuis un mois, j'ai tous les jours la fièvre, une légère toux et des douleurs dans la poitrine, dans les jambes et les bras, enfin tous les symptômes d'une mort prochaine ; si le bon Dieu ne met pas une pièce, ce sera bientôt fini ; néanmoins, je ne m'effraye pas, j'offre ma vie à la divine justice pour la dette que j'ai contractée envers elle. »

Le mal ne s'arrêta plus que momentanément. Toujours énergique, la Mère Thérèse faisait passer les ménagements nécessaires après le travail, plus nécessaire encore.

En 1848, elle se rendit à Rome de nouveau ; on était en pleine époque révolutionnaire. Pie IX résolut de lui confier la direction de tous les orphelinats de la ville. Le carbonarisme, qui voulait laïciser jusqu'à la cour pontificale, opposa son veto. Le Pape dut s'incliner. La Mère Thérèse écrivit à ce sujet : « Rome n'annonce rien de bon, on y voit tous les jours du nouveau, on bâtit, on détruit, on rebâtit pour détruire encore. Tout le monde commande, et personne n'est obéi ; c'est une vraie tour de Babel. Le Saint-Père souffre, prie, mais ne peut réagir. »

La révolution italienne de 1848 et 1849 la trouva à Brescia. Elle priait au milieu de ses filles, tandis qu'au dehors le canon tonnait, les balles crépitaient et la populace hurlait.

Les religieuses furent exposées à de graves dangers, dont la confiscation du couvent était le moindre. Par ses démarches actives, la Mère générale obtint que le monastère serait transformé en hôpital militaire neutre, et c'est ainsi qu'elle évita à cette communauté une dispersion qui aurait été désastreuse.

DERNIÈRES DÉMARCHES — LA MORT « C'EST UNE SAINTE »

En 1850, la Vénérable retourna à Rome assister à la consécration épiscopale de son frère. Au retour, elle passa par Trente et Brescia pour travailler à de nouvelles fondations. Elle dut s'arrêter dans cette dernière ville ; la fièvre la brûlait continuellement, et cependant elle continuait à écrire de nombreuses lettres, conférant avec ses filles, et présidant les exercices spirituels. Ses dernières conversations ne roulaient que sur Dieu : « Ayez Dieu seul dans le cœur, dans la volonté, devant les yeux ; Dieu seul pendant la vie, Dieu seul dans la mort. »

Elle s'éteignit le 31 mars 1852, après une longue et douloureuse agonie. Lorsque sa dépouille mortelle fut portée au cimetière, il n'y avait qu'un cri dans l'immense foule qui suivait son cercueil : « C'est une sainte ! » L'Eglise, qui l'a déclarée vénérable le 23 avril 1883, fera, tôt ou tard, nous l'espérons, écho à la voix populaire.

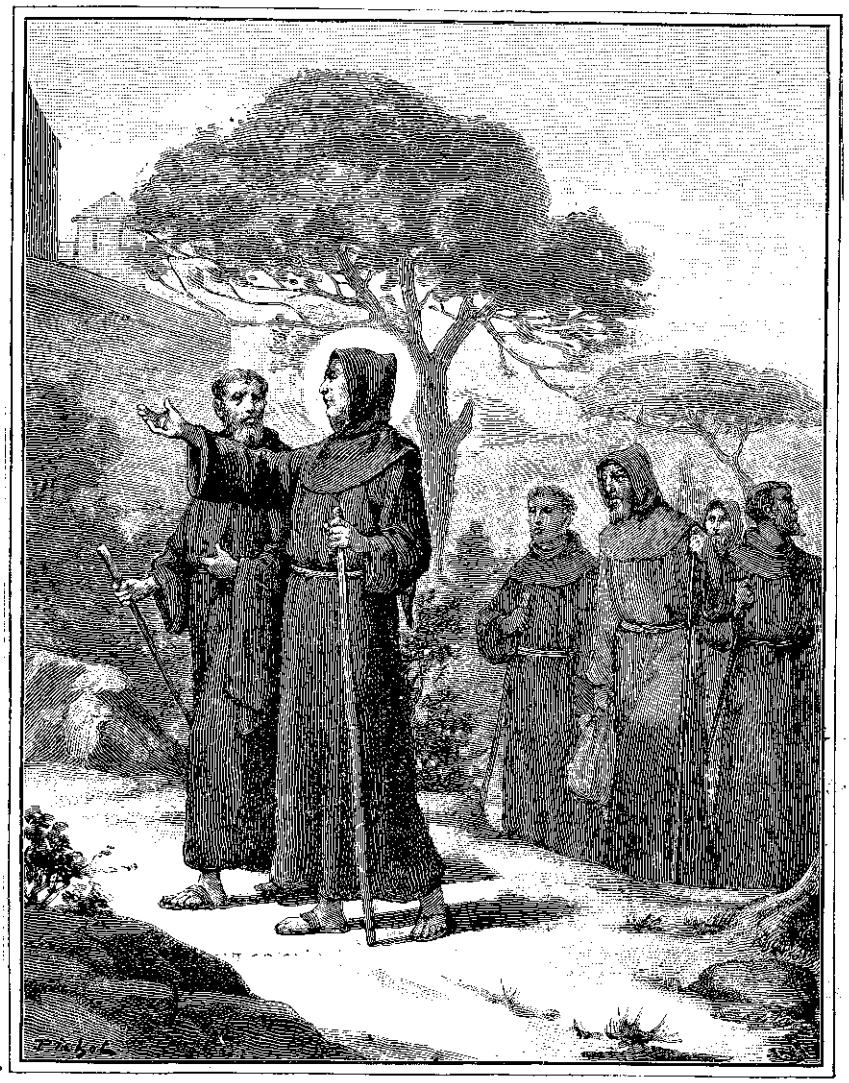
SOURCES CONSULTÉES

Vita della venerabile Teresa Eustochio Verzeri, fondatrice delle Figlie del Sacro-Cuore.

LE BIENHEUREUX MARC FANTUZZI DE BOLOGNE,

des Frères Mineurs de l'Observance (1405-1479).

Fête le 31 mars.



Sur l'ordre du pape Calixte III, le Bienheureux parcourt l'Europe pour prêcher la Croisade contre les Turcs.

PREMIÈRES ANNÉES — VOCATION RELIGIEUSE

MARCO FANTUZZI naquit à Bologne, en 1405, d'une famille noble qui eut une grande part dans le gouvernement de cette ville. Il fut probablement l'unique enfant de Bartolomeo et de Lisia, qui lui donnèrent au baptême le nom de Basotto.

L'éducation très soignée qu'il reçut développa merveilleusement les dons naturels que Dieu lui avait donnés. Il avait, en effet, un caractère aimable et généreux, une élocution agréable, une grande vivacité d'esprit, un jugement sain et une voix harmonieuse, dont il fit un merveilleux instrument de chant et de prédication. A ces qualités éminentes, il ajouta une volonté de fer, une prompte décision et une tendre compassion pour toutes les peines d'autrui.

Il étudia les belles-lettres, la philosophie,

le droit civil, le droit romain et surtout la jurisprudence, consacrant à cette étude plusieurs années de sa jeunesse, comme par une permission spéciale de la Providence, qui voulait le préparer aux charges difficiles qu'il devait remplir plus tard avec tant de savoir et de prudence.

A mesure qu'il avançait dans la vie, le Bienheureux, comprenant de plus plus la vanité et l'inanité des choses du monde, de la gloire et de la science humaines, résolut de pratiquer les conseils évangéliques et d'entrer chez les Frères Mineurs de l'Observance, dont la vie lui paraissait plus fervente et plus austère.

NOVICIAT — PREMIÈRES CHARGES MONASTIQUES

A vingt-six ans, le jeune patricien vint donc frapper à la porte de San-Paolo in Monte. Situé hors des murs de la ville, sur une des gracieuses collines qui entourent Bologne et qui est tout ombragée de cyprès, d'oliviers et de chênes, ce monastère, de fondation récente, était comme une oasis au-dessus de la grande cité. Le 25 avril, le jeune homme reçut, avec l'habit monastique, le nom de Marc, qui lui fut donné en l'honneur de la fête de cet évangéliste. Il eut pour maître des novices le Fr. Giacomo de Primadezzi, autre noble Bolonais très versé dans la vie mystique. Dans les sciences sacrées, il eut pour professeur saint Bernardin de Sienne, une des gloires les plus pures de l'Ordre séraphique.

Le jeune religieux n'obtint pas moins de succès dans les sciences divines qu'il n'en avait obtenu naguère dans l'étude du droit. Quelques années plus tard, il passait déjà pour un « homme docte et très illustre ». Il acquit bientôt une grande réputation d'orateur. Nous avons le bonheur de posséder encore une Bible et des sermons annotés par lui.

Trois ans à peine après son entrée chez les Franciscains, il fut nommé supérieur d'un couvent et y remplit ces fonctions d'une manière si surnaturelle qu'il ne tarda pas à être institué gardien de maisons plus considérables ; puis, sur le désir des religieux, il devint vicaire provincial. C'était environ dix ans après sa sortie du monde ; lui seul se regardait comme indigne et incapable de cette charge importante, à laquelle l'avaient appelé les vœux de ses confrères.

Le Fr. Marc fut ensuite envoyé aux environs de Faenza, où il s'agissait d'établir une nouvelle maison, non loin du couvent de sainte Humilité. Le 17 juin 1444, le pape Eugène IV donna le Bref qui autorisait la fondation.

Le P. Marc ne tarda pas à aller au dehors évangéliser les villes et les campagnes du voisinage pour le plus grand profit des âmes. Il avait le don de consoler les affligés, de relever les courages abattus, de convertir les pécheurs, de ranimer les tièdes et de perfectionner les bons.

ZÈLE DANS LE MINISTÈRE

Tout en se livrant à la prédication et en guidant ses Frères dans les voies spirituelles, le Bienheureux continuait d'étudier les Pères grecs et latins, s'attachant de préférence à la lecture de saint Jean Chrysostome et de saint Léon le Grand. Par lettre autographe du 6 juin 1449, saint Jean de Capistran lui conféra des privilèges tout particuliers, dont voici les principaux :

1° Le pouvoir d'adresser la parole de Dieu partout où il lui plairait ;

2° Celui de choisir parmi les Frères Mineurs et de prendre avec lui trois compagnons pour le suivre partout et l'aider en toutes manières dans son ministère ;

3° Le droit de se procurer par des moyens licites et de conserver pour lui et ses compagnons tous livres et autres choses qu'il jugerait convenable ;

4° Le droit d'aller seul ou d'envoyer ses compagnons là où il le jugerait utile ;

5° Le droit, enfin, de recevoir dans l'Ordre de Saint-François et de revêtir de la livrée franciscaine les jeunes gens âgés d'au moins dix-huit ans, qui lui sembleraient dignes de cette faveur.

PÉNIBLES VOYAGES

Quand, deux ans plus tard, sur l'ordre du pape Nicolas V, Jean de Capistran dut aller en Allemagne, il nomma le P. Marc son commissaire en Italie, charge que celui-ci exerçait alors pour la seconde fois, et qu'il détint du mois d'avril jusqu'à l'année suivante, en 1452. Il s'en acquitta si bien à la satisfaction de tous, qu'au Chapitre tenu par quinze cents Pères à Saint-Julien, près d'Aquila, le 17 mai 1452, jour de la Pentecôte, il fut nommé successeur de saint Jean de Capistran. C'était une assemblée imposante que ce Chapitre de quinze cents religieux, accourus pieds nus des extrémités de l'Europe et de l'Asie, et composée d'Italiens, d'Allemands, de Russes, de Polonais, etc., venus pour traiter du bien des âmes dans la langue universelle de l'Eglise.

A peine le bienheureux Marc fut-il élu vicaire général, qu'il commença à exécuter les décisions du Chapitre où l'on avait précisé les réformes nécessitées par les malheurs des temps et par l'abaissement des caractères. L'année était très chaude, circonstance qui faisait des voyages une source de privations dont nous ne pouvons plus maintenant nous faire une idée. En plein mois de juillet, le zélé vicaire se rendit à Naples pour réformer et arrêter les abus, puis dans les Pouilles, en Dalmatie et en Istrie. Rien ne l'arrêta, car il était consumé du désir de connaître tous ceux que le Seigneur lui avait donnés pour fils. De nouveaux couvents s'étant fondés en Autriche, en Bohême, en Moravie et en Styrie, il en forma une nouvelle province qu'il confia jusqu'au prochain Chapitre à saint Jean de Capistran.

Le roi de Bosnie, récemment converti à la foi, obligeait son peuple à fournir la subsistance des Frères Mineurs; le Bienheureux lui écrivit de n'en rien faire ; d'abord, parce que les sacrifices obligatoires ne plaisent pas à Dieu, et ensuite parce que les religieux n'auraient aucun mérite à entrer dans la voie du parfait renoncement s'ils pouvaient compter toujours sur l'aide d'autrui.

Ne nous étonnons pas du mot de réforme

que nous rencontrons parfois. Plus un Ordre religieux est parfait, plus il est aisé à ses membres de se relâcher de cette ferveur, en laissant pénétrer de légers abus qui, ailleurs, passeraient inaperçus, et qui font tache dans cette école de perfection : la nature humaine a toujours une tendance à se laisser entraîner et à diminuer les sacrifices.

Marc eût voulu se rendre en Allemagne pour y jouir du bien immense opéré par Jean de Capistran et revenir par la Dalmatie assister à une réunion qu'il y avait convoquée, quand il fut appelé à Rome par le Pape pour répondre à de graves accusations lancées contre son Ordre. Trente-cinq docteurs se livrèrent au nom du Pape à cette enquête, qui fut un triomphe pour les Franciscains. Puis vint la chute de Constantinople et le danger couru par les religieux tombés aux mains des ennemis et emmenés en captivité ; aussitôt le P. Marc écrivit de tous côtés pour se procurer les aumônes nécessaires à leur rachat.

A peine avait-il fini d'implorer la charité en faveur des religieux esclaves des Turcs, que la Hongrie était envahie et la Russie menacée. Les Frères couraient de grands périls, le cœur de leur Père en fut déchiré ; il les encouragea pourtant au martyre en leur recommandant de ne pas déserter leur champ d'apostolat.

CHAPITRES ET FONDATIONS

Il y avait alors à Bologne un Frère convers que le Saint-Père avait dispensé de la récitation de l'office, car il ne pouvait dire un *Pater noster* sans tomber en extase. Un Vendredi-Saint, le bienheureux Marc prêchait à Bologne avec son ardeur accoutumée, lorsque le Frère fut tellement ému par ses accents que peu à peu il s'éleva de terre jusqu'au crucifix de la chaire ; il le saisit et le tint embrassé jusqu'à ce que notre Bienheureux lui ordonna de revenir à lui, au nom de la sainte obéissance.

Le P. Marc fit ensuite partie du groupe des six Frères Mineurs demandés par le pape Calixte III pour former une sorte de croisade contre les infidèles ; c'était partir pour le martyre ; aussi grande fut la joie du Bienheureux. L'entreprise était dure, mais le zèle des Frères était ardent, et quand, au Chapitre qui comptait mille religieux, on demanda à ceux qui voulaient partir de lever la main droite, on compta mille mains tendues. Ce fait montre bien à quel point la ferveur régnait dans l'Ordre.

De 1455 à 1464, le P. Marc fut encore élu trois fois vicaire provincial, ce qui n'entrava nullement ses prédications. Son désir de faire le pèlerinage de Terre Sainte étant toujours aussi ardent, il demanda l'autorisation de s'y rendre et l'obtint, mais pas comme il l'eût voulu, car on l'envoya, avec le titre de visiteur de la province de Crète, du monastère de Rhodes et de toute la Palestine.

A son retour, il remplit avec distinction et durant plusieurs années la charge importante de vicaire général de son Ordre. Il fit ainsi de nombreux voyages à pied pour accomplir la visite des monastères. Le 20 mai 1464, nous le retrouvons à Assise, au Chapitre général de tout l'Ordre.

MENACES D'ORAGE

Dix mois avant que le bienheureux Marc n'arrivât au terme de sa charge, le cardinal della Rovere, Franciscain conventuel et Ministre général de tout l'Ordre franciscain, fut élu Pape sous le nom de Sixte IV. On craignit un instant que le Pontife ne voulût fondre les deux branches séraphiques ; il combla, au contraire, les Mineurs de privilèges, mais l'idée de la réunion reparut et ne fut abandonnée qu'à la prière du P. Marc.

Le danger restait latent ; aussi notre Saint ordonna-t-il de nombreuses prières, processions et mortifications au couvent d'Ara-Cœli et dans toutes les maisons de l'Ordre pour conjurer l'orage. Des suppliques arrivèrent à la Ville Eternelle de tous les pays et de tous les gouvernements pour demander la continuation de l'ancien état de choses, et toutes reconnaissaient la haute vertu de la majorité des Franciscains, qu'on ne pouvait rendre responsables de la tiédeur des quelques monastères qu'il avait fallu réformer. Le Pontife rendit toutes ses faveurs aux Mineurs de l'Observance. Non seulement il reconnut leur innocence, mais encore fit leur éloge : on eût dit qu'il était leur père. Au Chapitre d'Aquila, où eut lieu la translation du corps de saint Bernardin, le Bienheureux ne put se dérober aux marques de vénération dont il fut l'objet.

Un autre Bienheureux, Fra Angelo da Chivasso, du Piémont, lui succéda dans sa charge. Sachant tout ce que notre Saint avait fait pour son Ordre, il voulut l'en récompenser de la manière la plus douce pour lui, en lui donnant l'occasion de se consacrer corps et âme à la gloire de Dieu et au salut de ses frères. Il le dégagea de tout autre emploi pour le laisser entièrement à la prédication et le confirma dans tous les privilèges que lui avaient donnés saint Jean de Capistran et les autres supérieurs.

PRÉDICATIONS ET VERTUS DU BIENHEUREUX

A partir de ce moment, le Bienheureux parcourt sans relâche toute la Péninsule et combat par sa parole le libertinage, les vices et les excès de tout genre, si nombreux à cette époque.

Il eut l'inspiration des monts-de-piété, à cette époque où les usuriers ruinaient sans merci les pauvres ; il en fut le zélé propagateur, n'épargnant aucune peine pour les faire connaître et les répandre. Il envoya le bienheureux Bernardin de Feltre en établir en Emilie et en Lombardie.

La crainte du péché et du mal était très grande chez notre Bienheureux ; jamais sa vigilance ne s'arrêtait, et sa fuite des plus petites occasions de péché était continuelle. Quoique très occupé par le ministère et la prédication, il arrivait toujours le premier à l'office de jour ou de nuit ; son recueillement excitait la dévotion de tous. Comme saint François d'Assise, le Bienheureux aimait Notre-Seigneur Jésus-Christ d'un amour passionné, son cœur le cherchait sans cesse par la pensée dans les tabernacles et sur cette terre de Palestine qu'il avait eu le bonheur de visiter. Ardent propagateur de la dévotion au saint nom de Jésus, chère à saint

Bernardin de Sienne, il pratiquait d'une manière admirable les vertus de pureté, d'humilité, de pauvreté, d'obéissance, de douceur et d'amour fraternel.

Très sévère dans la répression des abus qui avaient pu se glisser dans les communautés, il en usait avec grande miséricorde envers les coupables, sans jamais rien céder. Voici le passage d'une lettre qu'il écrivit à saint Jacques de la Marche et qui nous donne bien une idée de sa mansuétude :

« Je vous demande instamment, lui écrivait-il, de tout faire avec douceur et patience, afin que les plaies cicatrisées ne se rouvrent pas. Si je n'avais pas connu votre très douce paternité, votre sainte et prudente direction, au lieu d'envoyer cette lettre, je serais venu moi-même pour régler cette affaire, ô très doux Père, avec vous. Mais, connaissant votre longue expérience, il m'a semblé inutile de venir. »

Et pourtant ses enfants de la province de Bologne qu'il aimait tant ne l'envoyèrent pas au Chapitre de Santa-Croce di Napoli, réuni pour donner un successeur à Fra Angelo di Chivasso. Saint Jacques de la Marche en manifesta son étonnement :

« Que veut dire ceci, mes Frères ? Qu'arrive-t-il ? Aucun envoyé des couvents de la province n'a autant de droit que lui d'exprimer un vœu, car il est le sujet le plus méritant de l'Ordre. Tous peuvent rendre justice à la prudence, au zèle, au savoir de celui qui, par trois fois, gouverna si bien l'Observance, qui la défendit et la sauva. Moi qui ne suis rien si je me compare à lui et qui suis venu envoyé par tous les couvents de ma province, comment pourrai-je siéger ici, si lui n'y siège pas ? Comment parlerai-je et discuterai-je, si lui ne parle ni ne discute ? Comment délibérerai-je, si lui ne délibère pas ? »

Saint Jacques de la Marche proposa donc la résolution suivante, qui fut adoptée : il se retira, et le bienheureux Marc fut admis à sa place dans l'illustre réunion.

Marc fit de la règle de saint François son étude constante ; il la ramena à sa rigueur primitive et la pratiqua sans le moindre adoucissement, suivant en cela les traces des Bernardin de Sienne et des Jean de Capistran, qui ne pouvaient se rassasier de mortifications. Il aimait la bure grossière, les sandales, les marches fatigantes, les jeûnes, les rudes disciplines, et il prolongeait ses veillées pieuses au pied du tabernacle.

Quand il fut élu pour la troisième fois vicaire général, il supporta des fatigues qui eussent épuisé un homme jeune, et, septuagénaire, il prêchait encore le Carême dans les principales villes d'Italie. Grand et fort malgré toutes ses mortifications, sa corpulence augmentait ses fatigues ; mais quels que fussent ses travaux apostoliques, il ne supprima jamais ni un jeûne ni une macération.

DERNIÈRE MALADIE — MORT

En 1479, Marc prêchait le Carême à Plaisance, dans la belle église Saint-François des Mineurs Conventuels ; les foules, avides de l'entendre, se pressaient autour de la chaire du saint vieillard, quand la fièvre le saisit, à la consternation de tous.

Il avait sans cesse demandé au Seigneur de mourir dans l'exercice de son ministère, et, dès la première atteinte de la maladie, il annonça qu'il ne s'en relèverait pas. Il fit aussitôt venir le gardien de Sainte-Marie de Nazareth, couvent de l'Observance situé à peu de distance de là, et lui dit :

— Mon bon Père, je vous demande et je vous supplie de m'accorder une grâce ; je sais combien un pécheur tel que moi en est indigne, mais j'espère néanmoins que, dans votre grande bonté, vous voudrez bien ne pas me la refuser. Faites-moi porter sans retard dans votre couvent, au milieu de vos fils, afin que je puisse joyeusement mourir dans les bras de ceux qui ont été mes compagnons. L'Observance m'a accueilli malgré mon manque de mérites et m'a enseigné à combattre pour Jésus-Christ ; qu'elle m'accueille maintenant dans mon agonie pour m'aider à aller vers lui. »

Le P. Marc fut transporté dans le couvent de son Ordre, où on l'entoura de tous les soins désirables. Il se confessa avec la plus admirable humilité de ses fautes et de tous les manquements de sa vie ; quand on lui apporta le saint Viatique, il se précipita à genoux sur le sol, et les mains croisées sur la poitrine, il éclata en transports d'amour et de gratitude ; tous les assistants pleuraient.

Après avoir reçu la sainte communion, un mieux se produisit dans son état, mais quand vint la Semaine-Sainte, le mal s'aggrava, et le bienheureux Marc reçut l'Extrême-Onction. Etendu sur le sol, la corde au cou, il s'accusa à haute voix devant ses Frères de lâchetés et de tiédeurs que personne n'avait jamais remarquées. Il demanda humblement pardon des mauvais exemples qu'il avait pu donner, il se recommanda aux prières de tous et répondit d'une voix forte aux formules liturgiques.

Ses yeux brillaient ; le plus doux sourire se jouait sur ses lèvres ; ses joues pâlies s'animaient. Il se pencha vers le Frère convers, son compagnon depuis tant d'années, et lui dit :

— Frère, toi le cher compagnon de mon pèlerinage, souviens-toi de moi, et que Dieu soit avec toi !

Puis il croisa les mains sur sa poitrine, ferma les yeux et s'endormit doucement dans le Seigneur ; c'était le jeudi dans la semaine de Pâques, 15 avril 1479.

Dans la suite, la nécessité de fortifier Plaisance amena la démolition de l'église et du couvent de Santa-Maria di Nazareth, où son corps avait été déposé ; la précieuse relique fut alors confiée à l'église de la Madeleine, appartenant aux Sœurs Tertiaires Franciscaines.

Le 26 mars 1616, le corps fut transporté au milieu d'un grand concours de foule à Santa-Maria di Campagna.

Pie IX approuva le culte du bienheureux Marc, en 1868, pour l'Ordre de l'Observance.

C. DE L.

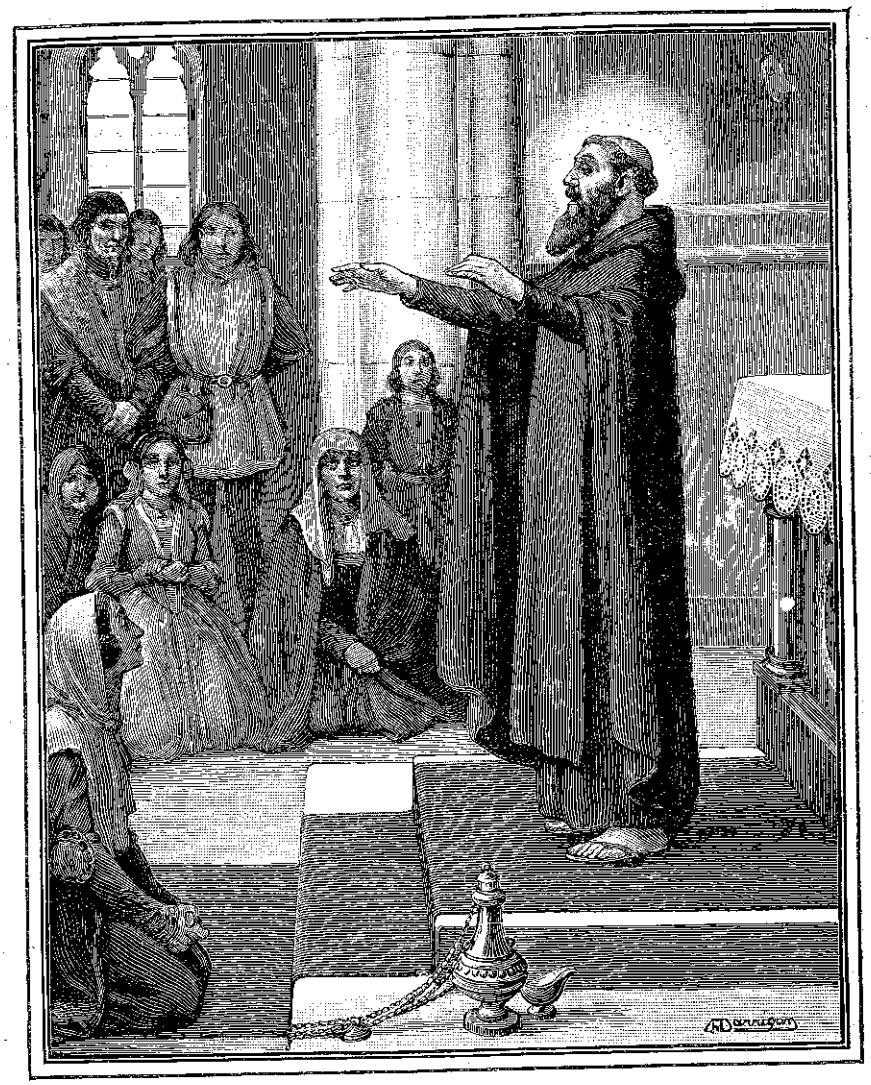
SOURCES CONSULTÉES

Vita del B. Marco Fantuzzi da Bologna, par le P. RAFFAELLANGELO DA FAENZA. Bologne, 1869. — R. P. LÉON, *l'Auréole séraphique*, t. I^er^, p. 754-768.

LE BIENHEUREUX BONAVENTURE TORNIELLI

de l'Ordre des Servites de Marie (1410-1491).

Fête le 31 mars



Le bienheureux Bonaventure prêche la pénitence.

RECONNAISSANCE ET CONFIRMATION DE CULTE

Le 5 septembre de l'année 1911, sur les instances du R. P. Civra, postulateur de l'Ordre des Servites, et de l'Eme Gennari, cardinal prêtre du titre de Saint-Marcel, la S. Cong. des Rites sanctionnait de son approbation et reconnaissait comme légitime le culte public et ecclésiastique rendu de temps immémorial au bienheureux Bonaventure Tornielli, religieux prêtre de l'Ordre des Servites de Marie. Le procès canonique introduit en cour de Rome le 28 mars de l'année 1908 avait duré près de quatre ans et demandé environ trente sessions.

Le décret de reconnaissance, en parant d'une nouvelle auréole de gloire le front du Bienheureux, montrait aux fidèles un exemple de vie pénitente, aux prêtres, surtout à ceux qui s'adonnent au ministère de la prédica-

tion, un modèle de sainteté apostolique. Par sa parole et par son exemple, rapporte le décret, Bonaventure excita les âmes qu'il évangélisa à la pratique de la vertu, surtout à celle de la pénitence. Ce fut le seul souvenir que l'humble moine laissa à la postérité et légua à sa famille religieuse. N'est-ce pas suffisant ?

PREMIÈRES ANNÉES — ENTRÉE EN RELIGION

Au concert harmonieux de fêtes qui s'organisèrent pour sa béatification, ne fut pas absente la ville de Forli, patrie de Bonaventure. Une gracieuse petite cité mollement assise à quelques kilomètres de la montagne, arrosée par les eaux argentées du Montone, ceinte de fertiles campagnes, dominée par les monts géants de la chaîne des Apennins : telle est Forli. Les monuments qui s'y dressent, les ruines imposantes qui gisent çà et là attestent encore son origine et le sceau glorieux que Rome, aux jours de sa puissance, sut imprimer dans ses murs.

C'est dans cette ville à la fois glorieuse et pittoresque que le bienheureux Tornielli vit le jour. En quelle année précise ? On l'ignore; probablement vers l'année 1410. Ses ancêtres appartenaient à l'illustre famille des Tornielli, venus, dit-on, en Italie avec l'invasion des Lombards et fractionnés depuis longtemps en plusieurs branches.

Fait curieux : les biographes de Bonaventure, qui mentionnent avec assez de détails ses courses apostoliques, sont silencieux sur les premières années de sa vie. L'un d'entre eux, pourtant, se plaît à relever sa piété, sa candeur, sa modestie, son humilité et son obéissance.

Bonaventure n'était encore âgé que de douze ans, quand la grâce de Dieu parla à son cœur, et il sentit naître dans son âme les premiers germes de vocation religieuse. Les Servites de Marie possédaient alors à Forli un monastère très florissant, réputé pour la sainteté de ses membres. C'est vers eux que l'enfant dirigea ses pas : il fut reçu au couvent. A un âge si peu avancé ? objectera-t-on. Il semble bien, et cette pratique était assez conforme aux usages du temps.

Le passage du saint religieux au noviciat se signala par une grande ferveur. Ses progrès dans la vertu étonnaient même ceux de ses frères les plus consommés en sainteté. Trois vertus surtout brillèrent dans sa vie : l'amour de la solitude et du recueillement, l'amour de la lecture méditée de la Bible, l'amour de la pénitence et de la mortification.

La pénitence sera d'ailleurs le thème favori de toutes ses prédications. Elle n'eut d'égale que son humilité. Jamais il ne se prévalut de son titre de docteur et de maître en sacrée théologie ; s'estimant le dernier de ses Frères, il recherchait toujours la dernière place. Son obéissance fut toujours aussi prompte et sa déférence toujours aussi humble.

A peine Bonaventure eût-il fait sa profession religieuse que ses supérieurs l'envoyèrent à Venise. C'était probablement vers l'année 1448. Les six années qu'il passa au couvent de Venise furent six années de silence et de recueillement. Après quelques mois encore de préparation dans la solitude de Montegranaro, près de la ville de Pesaro, il fut jugé digne par ses supérieurs de se dévouer au ministère apostolique.

PORTRAIT DU BIENHEUREUX SES AUSTÉRITÉS

Les historiens qui mentionnent les courses apostoliques du Bienheureux se plaisent à relever les analogies qui le rapprochaient de l'apôtre saint Paul. Au premier aspect, son extérieur offrait peu de sympathie ; sa taille était très petite, sa maigreur extrême, son corps grêle, sa physionomie peu agréable; en un mot, il n'avait aucun des dons naturels qui attirent et qui retiennent. Sa chevelure toujours négligée ajoutait encore à l'étrangeté de ses traits : sa barbe peu fournie et toujours inculte avait porté le peuple à ne le désigner que sous le nom de *Fra Barbetta*, Frère Barbiche.

Comme saint Paul, il venait aux âmes fort de sa vertu, confiant dans la grâce de Dieu plutôt que dans les raisonnements et les subtilités de l'humaine sagesse, peu soucieux des jugements des hommes, uniquement préoccupé d'évangéliser les âmes et de rompre le pain de la parole devant tous indistinctement, avec une liberté toute surnaturelle et tout apostolique. Tout comme l'Apôtre prêchait Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié, le thème favori des prédications du Fr. Bonaventure était la mortification et la pénitence. Toute sa mission se résume en ces deux mots.

Du reste, lui-même était un vivant exemple de la pénitence qu'il prêchait aux autres. En fallait-il plus pour toucher et convertir les âmes ? L'austérité de sa vie était connue de tous. En plein été comme au cœur de l'hiver, sous les rayons ardents du soleil comme sous la pluie battante, il marchait toujours nu-tête, revêtu d'habits pauvres et rapiécés, chaussé de misérables sandales qui protégeaient à peine ses pieds, couverts souvent de tumeurs et de sang.

Ses nuits, il les passait la plupart du temps en prière ; pour toute nourriture, il se contentait d'un verre d'eau et d'un peu de pain : une planche et quelques sarments lui servaient de lit. Des cilices, des ceintures de fer, des macérations effrayantes achevaient d'exténuer ce pauvre corps déjà fatigué par les courses apostoliques.

PRÉDICATEUR AUSTÈRE POUR UN SIÈCLE QUI NE L'ÉTAIT PAS

Mais la Providence bénissait les travaux et fécondait l'action de l'austère religieux. Sa parole puissante, quelquefois terrible, toujours populaire et originale, retenait à ses pieds ses auditeurs. En l'entendant, les justes se fortifiaient, les pécheurs se convertissaient, les mondains renonçaient à leur vie coupable.

Cependant les difficultés ne manquèrent pas. Il fallait arracher les âmes à une soif de bien-être et de volupté qui partout, à la campagne comme dans les villes, envahissait la société. On était au milieu du XV^e^ siècle. Aux guerres et aux discordes avaient succédé un calme et une paix rela-

tive. La prospérité croissante du commerce augmentait l'aisance ; la pensée s'orientait vers l'antiquité ; l'enthousiasme des savants pour les lettres païennes amenait petit à petit une résurrection du paganisme, non seulement au point de vue littéraire, mais encore au point de vue moral.

Il était presque fatal que l'admiration pour les œuvres antiques passât des lettres et des arts à la civilisation païenne tout entière, à ses coutumes, à ses lois, à ses mœurs. On voyait les anciens à travers un prisme qui les grandissait, on leur décernait, avec le titre de demi-dieux, les honneurs de l'apothéose. De là à regarder les dogmes et les lois morales de la religion chrétienne comme surannés, il n'y avait qu'un pas. Il fut vite franchi.

L'indifférence religieuse augmentait, à mesure que l'engouement pour le paganisme croissait ; le relâchement des mœurs devenait effrayant. Il était tout naturel que cet impudent dévergondage d'idées et cette morale facile se répandissent dans la masse du peuple, et que celui-ci ne fît aucune difficulté de s'en accommoder. L'exemple des savants et des grands était contagieux.

La Providence de Dieu veillait sur son Eglise et sur son peuple. De tous côtés, dans toutes les parties de l'Italie et du monde, de pieux réformateurs surgirent. Ils s'élevèrent avec véhémence contre la dépravation générale, contre les tendances immorales et antichrétiennes de l'humanisme.

En Italie, l'histoire a retenu les noms de saint Bernardin de Sienne, de saint Jacques de la Marche, de saint Antonin de Florence, surtout celui de Savonarole, étrange et puissante figure.

Au milieu de cette illustre phalange, l'humble Fr. Bonaventure Tornielli occupe une place honorable. Sans doute, le bruit qui s'attache à ses pas ne fut pas aussi retentissant que celui dont furent poursuivis le fougueux Dominicain ou le saint archevêque de Florence ; néanmoins, ses prédications apostoliques lui assurent une large part dans l'œuvre de réforme opérée pendant la seconde moitié du xv[e] siècle. Ce seul titre suffit à sa gloire. De Savonarole il évita les écarts, la violence et les emportements ; de saint Antonin il eut la vie sainte et l'austérité. C'est là tout le secret de la fécondité de son action.

IL PRÊCHE DEVANT LE SÉNAT DE VENISE, SOIGNE LES PESTIFÉRÉS DE PÉROUSE — SON AMOUR DE LA RETRAITE

C'est vers l'année 1468 que nous trouvons le Fr. Bonaventure à Venise. Toutes les paroisses de la ville avaient déjà entendu sa parole, les conversions s'étaient multipliées et les mœurs se réformaient. Cependant, les riches et les grands, ceux peut-être qui en avaient un plus pressant besoin, ne s'étaient pas dérangés pour venir écouter les avis et les enseignements du ministre de Jésus-Christ. Sa parole n'était-elle pas assez fleurie ? Etait-il trop apôtre ?

En tout cas, puisqu'ils ne venaient pas à lui, l'humble Fr. Bonaventure se résolut d'aller à eux. Sans crainte comme sans forfanterie, il se rendit au Sénat, et là, devant l'auguste assemblée, il éleva la voix, prêchant la pénitence et la réforme des mœurs. C'était probablement la première fois que pareil fait se produisait.

A partir de ce moment jusqu'en l'année 1476, les détails de la vie de Bonaventure nous échappent. Ses biographes, sans mentionner les lieux où il passa, nous disent seulement qu'il continua jusqu'en 1476 son ministère d'évangélisation.

Cette année-là, nous trouvons le Saint dans la ville de Pérouse. Une peste terrible y sévissait depuis quelque temps et les victimes du fléau se multipliaient chaque jour. La peur faisait fuir les nobles et les riches, tandis que les pauvres demeuraient sans argent et sans soins. Bonaventure comprit que sa place était au milieu des pestiférés. Jour et nuit il les visita, leur apportant, avec ses soins, joie et consolation dans leurs souffrances, et ses prédications parvinrent à faire comprendre aux fuyards les devoirs de la charité et de la pénitence. Des processions d'expiation organisées par lui apaisèrent la colère de Dieu et arrêtèrent le terrible fléau.

Ce ne fut que lorsque tout danger eut disparu que le Saint se retira. C'était pour être nommé procureur général de l'Ordre et prieur de l'église Saint-Marcel à Rome. Son priorat fut de courte durée. Les difficultés du gouvernement d'une maison, surtout le fracas d'une ville fréquentée, lui pesèrent. Il ne désirait qu'une chose, se retirer quelque temps dans la solitude, afin d'y méditer à l'aise les douleurs de Notre-Seigneur et de sa sainte Mère ; il sentait le besoin, disait-il, de nourrir son âme après avoir tant prodigué aux autres.

Ses désirs furent exaucés. Et il s'en fut, en quête d'un lieu retiré et solitaire. Sur lequel porta-t-il son choix ? On l'ignore ; en tout cas, le temps qu'il y passa lui sembla bien court. Un an après, il le quittait pour reprendre ses courses, avec le titre de prédicateur apostolique que lui avait accordé le pape Sixte IV, et pour recevoir à l'unanimité de tous ses confrères la charge de provincial des Romagnes.

Le lieu de sa résidence habituelle fut la ville de Bologne. C'est là qu'il eut le bonheur de vivre avec le P. Cedonius, mort peu après lui en odeur de sainteté et aujourd'hui placé sur les autels. Au Chapitre général de l'année suivante, c'est-à-dire de 1485, Fr. Bonaventure donna sa démission de provincial pour retourner de nouveau dans sa chère solitude. Il espérait cette fois pouvoir y séjourner un peu plus de temps que la première fois.

Tels néanmoins n'étaient pas les desseins du Seigneur. Le Maître arracha de nouveau son serviteur à la retraite pour le rendre au ministère de la prédication. En 1488, le dimanche des Rameaux, l'humble Frère se présentait de nouveau devant le Sénat de Venise. Il y développa son thème favori, « la pénitence et la mortification ». La conversion d'un grand nombre de gentilshommes vénitiens dit assez la fécondité de sa parole.

Quarante jeunes gens, en effet, sortis des plus illustres familles de la ville, quittèrent le siècle et revêtirent l'habit religieux chez les Servites. Les exemples de vertu du Saint, plus encore que ses paroles, les avaient particulièrement touchés, ainsi que sa joie au milieu des souffrances, son égalité d'humeur devant les railleries et les insultes, dont quel-

quefois des gens malintentionnés l'avaient abreuvé.

VICAIRE GÉNÉRAL DE L'ORDRE SON HUMILITÉ

En l'an 1488, l'Ordre des Servites tenait son Chapitre général. Jamais il n'avait été aussi important et aussi nombreux, car non seulement de l'Italie mais encore de toutes les régions de l'Europe les religieux étaient accourus. Le plus écouté fut le Fr. Bonaventure. Sa parole enthousiasma et sa sainteté édifia. Quand il fallut en arriver à l'élection d'un vicaire général, le choix ne fut pas difficile : tous les suffrages de l'assemblée se portèrent sur le Bienheureux.

Un seul ne ratifia pas ce choix : tandis que les secrétaires dépouillaient les votes du scrutin, l'humble religieux, conscient de son néant et effrayé de la nouvelle charge qui allait lui incomber, se leva brusquement et se dirigea vers la porte pour fuir dans la solitude. Les Pères capitulaires comprirent son dessein, lui barrèrent le passage et le forcèrent à accepter leur serment d'obéissance.

Bonaventure, soumis à la volonté de Dieu, se résigna. Sa nouvelle charge, il l'accomplit avec prudence, aimé de tous pour sa tendre charité. L'Ordre prit un nouvel essor pendant son gouvernement ; la discipline se raffermit et la ferveur redoubla. Mais le serviteur de Dieu commençait à sentir le poids des ans et des infirmités, il était déjà dans la soixante-dix-neuvième année de son âge; un an et plus de vicariat général avait encore épuisé ses forces déjà bien affaiblies. Pendant le Chapitre général du mois de juin 1489, on fut obligé de le remplacer par le P. Jérôme de Franciscis.

DERNIÈRES PRÉDICATIONS — MORT EN 1491

Le Bienheureux ne désirait se reposer qu'au ciel ; à peine eut-il déposé le gouvernement de l'Ordre qu'il reprit ses prédications. On le vit parcourir de nouveau villes et campagnes, et y répandre avec abondance la parole divine. Que lui importaient l'âge et la maladie ? Il ne retranchait pas une minute à ses veilles, il ne faisait pas grâce à son pauvre corps déjà exténué de la minime partie de ses effrayantes austérités. Il n'avait plus qu'un souffle ; cependant, quand il prêchait, un renouveau d'ardeur et de vie renaissait sur ses traits. Son visage s'animait, son geste s'enhardissait, et il retrouvait toute sa puissante éloquence d'autrefois. C'était toujours la même parole qui s'échappait de ses lèvres : « Pénitence ! Pénitence ! »

En l'année 1491, le Bienheureux avait commencé la station du Carême à la cathédrale d'Udine. Elle promettait de nombreux et consolants retours, car le peuple se pressait en foule pour entendre l'humble religieux. Un soir, l'église était pleine ; on attendait le prédicateur, et le prédicateur n'arriva pas. A sa place, un messager vint annoncer que dans une pauvre petite cellule du monastère Saint-Gervais le Fr. Bonaventure agonisait.

Quelques jours après, le 31 mars, jour du Jeudi-Saint, à l'heure exacte qu'il avait prédite, l'humble religieux rendait son âme à Dieu et montait au ciel recevoir la récompense de ses travaux. Il était âgé d'environ quatre-vingt-un ans, et en avait passé plus de soixante dans la vie religieuse.

GLOIRE POSTHUME — CORPS DU BIENHEUREUX TRANSPORTÉ A VENISE

Ce fut après la mort de Bonaventure qu'éclatèrent le respect et la vénération que tous lui portaient. Le couvent fut littéralement pris d'assaut, et le peuple obligea les Servites à transporter dans l'église le corps du Bienheureux. Pendant une semaine entière, il y resta exposé, toujours entouré de fidèles. Ceux-ci faisaient brûler autour du cercueil des lampes et des cierges, ils y attachaient même des *ex-voto*, touchaient les linges qui recouvraient le corps, invoquaient publiquement celui qu'ils appelaient leur « santino » (petit saint).

Cependant, l'autorité diocésaine s'émut de toutes ces marques de vénération. Sous peine d'excommunication, le vicaire général d'Aquilée défendit de placer des *ex-voto* autour du corps et ordonna d'enlever ceux qui y étaient déjà. Les religieux obéirent, mais recoururent au Saint-Siège ; le décret du pape Urbain VIII qui prohibe toute espèce de culte aux personnes mortes en odeur de sainteté n'ayant pas encore paru.

André Loredan gouvernait en 1507 la province d'Udine, qui dépendait alors de la République de Venise. Tombé malade et abandonné de tous les médecins, il fut bientôt réduit à la dernière extrémité : ayant perdu tout espoir humain, il s'adressa au serviteur de Dieu Bonaventure. Son espérance ne fut point frustrée : le lendemain il était hors de danger, et quelques jours après sa santé était parfaite. En reconnaissance, il fit transporter à Venise les restes sacrés de son bienfaiteur.

Les honneurs dont le corps du Bienheureux y fut entouré compensèrent ceux que le vicaire général d'Aquilée avait voulu lui enlever. On le plaça, non pas dans une sépulture, mais sous la pierre d'autel de l'église des Pères Servites ; sur le reliquaire qui contenait les ossements du Bienheureux furent gravés ces simples mots : *Restes du bienheureux Bonaventure,* C'était plus qu'il n'en fallait pour légitimer une béatification, telle que l'admettait encore l'ancienne discipline ecclésiastique. Sur cet autel, chaque jour, la messe était célébrée.

La translation toute récente de ses reliques dans la nouvelle église des Servites, à Venise, a été signalée par deux guérisons extraordinaires.

La Sœur Pie, d'un monastère de Venise, atteinte d'une tumeur qui avait envahi la partie droite de la poitrine et le poumon, s'est vue subitement guérie après un triduum de prières au Bienheureux, en appliquant sur la partie malade un ruban qui avait touché son reliquaire.

Une noble dame qui avait le bras paralysé en a recouvré l'usage de la même façon.

SOURCES CONSULTÉES

FERDINANDO APOLLONIO, *Il beato Bonaventura Tornielli, dei Servi di Maria.*

LA FÊTE DES RAMEAUX

Entrée triomphale de Notre-Seigneur à Jérusalem.
(Schnor. — Schulgen, Paris.)

LE TRIOMPHE DU CHRIST A JÉRUSALEM

Six jours avant la Pâque juive, au début de la grande semaine où il devait mourir, Jésus était à Béthanie, chez des hôtes aimés, avec sa Mère et ses disciples. Pendant ce temps, les étrangers affluaient à Jérusalem, et ils allaient au temple pour se purifier, selon la coutume, avant les solennités pascales.

Ce fut une déception pour eux de n'y point trouver le Prophète qu'ils y avaient rencontré l'année précédente, et dont la renommée ne faisait que grandir. Dans les divers groupes, il n'était question que de lui.

Soudain, la nouvelle se répandit que le Sauveur se disposait à monter à Jérusalem. La joie fut grande parmi le peuple : on voulait voir et acclamer celui qui avait ressuscité Lazare. Seuls, les anciens, les princes des prêtres et les pharisiens voyaient d'un mauvais œil ces dispositions de la foule envers celui dont ils avaient résolu la perte.

Jésus, suivi des siens, partit de Béthanie. Parvenu au pied du mont des Oliviers, à quelque distance du bourg de Bethphagé, il dit à deux de ses disciples : « Allez au village qui est devant vous ; vous trouverez à l'entrée une ânesse attachée et, avec elle, un ânon sur lequel aucun homme ne s'est encore assis. Déliez-les et amenez-les-moi. Et si quelqu'un vous dit : Que faites-vous ? répondez : Le Seigneur en a besoin. Aussitôt, il les laissera emmener. »

Tout arriva comme le Maître l'avait prédit : les deux disciples amenèrent l'ânesse et l'ânon, sur lequel ils étendirent leurs vêtements. C'est sur cette monture et dans cet humble appareil que Jésus commença sa marche triomphale. Son approche fut bientôt connue. De tous les environs, la foule accourut, curieuse et sympathique, au-devant de son prophète.

Les traditions juives annonçaient que le Messie n'aurait pas d'autre équipage qu'un pauvre âne au jour de sa manifestation. Pleins de cette pensée que celui qui s'avançait ainsi était le Messie promis, et qu'il allait enfin rétablir le royaume d'Israël depuis longtemps courbé sous la domination romaine, les Juifs le saluèrent de leurs acclamations : « Hosanna ! (c'est-à-dire Salut et bénédiction) au Fils de David ! Béni soit le Roi d'Israël qui vient au nom du Seigneur ! »

Dans leur transport, ils ôtaient leurs manteaux et les étendaient le long de la route, sous les pas de Jésus. D'autres coupaient des branches d'olivier et en jonchaient le sol; les enfants cueillaient des palmes, les agitaient joyeusement et criaient à l'envi : Hosanna!

Ainsi se réalisait, avec une admirable précision, une prophétie tombée, cinq siècles auparavant, des lèvres de Zacharie : « Réjouis-toi, fille de Sion! Pousse des cris d'allégresse, fille de Jérusalem! Voici que ton roi vient à toi: humble et doux, il apporte le salut; pauvre, il s'avance, monté sur son ânesse et son ânon. » (Zacharie, IX, 9.)

Le cortège allait grossissant, à mesure que l'on approchait de Jérusalem. Arrivé sur le sommet du mont des Oliviers, Jésus embrassa d'un solennel regard la cité sainte qui s'étendait à ses pieds, et, tandis que la foule éclatait en chants de triomphe, il s'arrêta, triste et silencieux. Ses yeux se remplirent de larmes. « Si tu savais, dit-il, en désignant du geste la ville ingrate, si tu savais, du moins en ce jour qui t'est encore donné, ce qui pourrait t'apporter la paix. Mais maintenant, tout ceci est caché à tes yeux. » Et il prédit les maux terribles qui allaient fondre sur elle, lorsqu'elle aurait consommé le déicide.

Les disciples les plus proches du Maître ouïrent ses prédictions, virent couler ses pleurs, et en conçurent quelque trouble, mais cette impression fut vite effacée, et la marche reprit au bruit d'incessants Hosanna. Les pharisiens, dispersés dans la foule, ne laissaient pas de mêler à ces acclamations leur note discordante. « Maître, dirent-ils, en s'approchant de Jésus, faites donc taire vos disciples.

— Si ces gens se taisent, leur répondit Jésus, les pierres elles-mêmes crieront et me rendront témoignage »

On entra dans la ville. Tout y était en émoi. « Quel est celui-là? demandait-on.

— C'est Jésus, le prophète de Nazareth. C'est celui qui a rappelé Lazare du tombeau. »

Les pharisiens, consternés, se disaient entre eux : « Vous voyez que nous n'y gagnons rien. Tout le monde court à sa suite. »

Jésus alla droit au temple. Ceux qui lui faisaient cortège se dispersèrent ; les coutumes juives ne permettaient pas de s'approcher du sanctuaire si l'on avait les pieds souillés de la poussière du chemin.

Tel fut le triomphe passager du Christ, six jours avant sa passion.

RAMEAUX BÉNITS

C'est en souvenir de ce triomphe que chaque année, au dimanche des Rameaux, les fidèles se rendent joyeux à l'église, une branche de buis ou d'olivier à la main. Ils vont la présenter aux prières du prêtre, et ils l'emporteront ensuite dans leurs foyers comme un gage de bénédiction.

L'autel principal de l'église est orné de verdure et de fleurs. Au côté de l'épître, sur une crédence couverte d'une nappe bien blanche, on a préparé en nombre suffisant, pour le clergé et les ministres du chœur, parfois aussi pour les membres de l'assistance, des palmes ou des branches d'olivier. Dans les pays du Nord, où le palmier et l'olivier sont presque inconnus, on emploie des rameaux de buis, de laurier et même de houx, d'arbustes, en un mot, dont la verdure est perpétuelle.

La bénédiction en est très solennelle. Elle se fait avec tout l'appareil d'une messe dans laquelle le sacrifice seul manquerait. Tour à tour, dans ses oraisons et ses lectures, l'Eglise fait à Dieu les invocations les plus touchantes et présente aux fidèles les plus gracieux souvenirs de l'Ecriture. « Accordez-nous, ô mon Dieu, dit-elle, d'être introduits dans la Jérusalem céleste, comme votre Fils Jésus est entré dans la Jérusalem terrestre.

— Vous avez béni le peuple qui portait des rameaux au-devant de Jésus; bénissez aussi vos fidèles serviteurs qui portent, en votre honneur, des rameaux de palmier ou d'olivier, et faites que, lorsqu'ils les placeront dans leurs maisons, ils en reçoivent une abondante bénédiction.

— Quand Noé, enfermé depuis longtemps dans l'arche, reçut enfin la branche d'olivier que la colombe tenait en son bec, c'était pour lui l'annonce d'une grande grâce : la fin du déluge. Qu'il en soit de même pour nous! Puisse ce rameau que nous recevons être pour nous le signe des célestes faveurs!

— Quand Moïse s'arrêta, au sortir de l'Egypte, près de la fraîche oasis d'Elim où croissaient soixante-dix palmiers, la manne, symbole des divines bénédictions, commença à tomber. Voici que nous tenons en main des palmes bénites. Donnez-nous aussi votre grâce, ô Seigneur. »

La bénédiction s'accomplit par l'aspersion de l'eau bénite et les encensements accoutumés. Les rameaux sont ensuite distribués. Toutes les mains en sont munies, depuis celle du célébrant jusqu'à celle du plus petit des enfants. En même temps retentit le joyeux hosanna et la procession s'organise. L'Eglise pouvait-elle imaginer une reproduction plus vivante de la scène évangélique?

PROCESSION DES RAMEAUX — SYMBOLISME ET SOUVENIRS

Il est vraisemblable que l'Orient, la Palestine, Jérusalem surtout, auront tenu, dès les premiers siècles du christianisme, à fêter l'anniversaire du triomphe du Christ par une procession des Rameaux.

Déjà, au IVe siècle, saint Cyrille, évêque de Jérusalem, atteste que le palmier dont les palmes avaient servi à honorer le Sauveur existait encore dans la vallée de Cédron; rien n'était plus naturel, conclut Dom Guéranger, que d'en tirer occasion pour instituer, à l'endroit même où il s'était accompli, une mémoire annuelle de ce grand événement.

Un peu plus tard, nous voyons la coutume établie, non seulement dans les monastères de l'Orient, mais dans les déserts de l'Egypte et de la Syrie, peuplés de nombreux ermites. Retirés pendant le Carême dans leurs grottes solitaires pour s'y livrer à la pénitence, ceux-ci avaient coutume de revenir pour les Rameaux au monastère commun, faisaient ensemble une solennelle procession, puis retournaient à leur désert d'où ils ne sortaient que pour la fête de Pâques, après une semaine de prières et d'austérités effrayantes.

L'Occident eut bientôt, lui aussi, sa solennité des Rameaux. Le rite principal eut toujours pour but de représenter aussi fidèlement que possible la procession des Juifs escortant Notre-Seigneur au chant de l'hosanna.

Le moyen âge excella, comme on le pense bien, dans la reproduction de ce drame sacré.

La procession partait ordinairement d'un calvaire dressé pour la circonstance à l'entrée des villages et des bourgs.

Au pied de ce calvaire, il y avait une table ou

un autel de pierre sur lequel on déposait les rameaux à bénir.

La foi de nos pères donnait à cet endroit le nom de Bethphagé. Le diacre y rappelait d'abord, par la lecture de l'Evangile, les souvenirs auxquels se rattachait la cérémonie présente; le prêtre bénissait ensuite les rameaux, les distribuait, et la foule se mettait en marche pour l'église, comme si elle eût accompagné Notre-Seigneur au temple de Jérusalem. Tous chantaient l'hosanna.

La croix portée à la tête du cortège représentait pour eux le Sauveur; aussi, bien qu'on fût dans le temps de la Passion, elle s'avançait dévoilée, offrant à tous les yeux l'image du crucifix.

En quelques endroits, on affirmait d'une manière plus sensible encore la signification de cette marche triomphale. Le livre des Saints Evangiles, entouré de toutes les marques d'un profond respect, rappelait dans cette procession la personne même de l'Homme-Dieu. Deux diacres le prenaient à l'autel après la bénédiction des palmes: on le posait sur un riche coussin, et on le portait sur les épaules comme on porte des reliques dans une châsse.

Il était environné de nombreux cierges et honoré d'encensements continuels, précédé de tout le clergé et suivi de la foule portant des rameaux, des bannières, des oriflammes et tout ce qui pouvait augmenter l'éclat de cette représentation.

Ailleurs, comme en Angleterre et en Normandie, la scène était plus vivante encore, s'il est possible. C'est au Saint Sacrement lui-même que l'on offrait ces honneurs. Dès le XI^e^ siècle, à l'époque où éclatait l'hérésie de Bérenger, l'audacieux négateur de la présence réelle, longtemps avant l'institution de la Fête-Dieu, les fidèles de certaines provinces éprouvèrent le besoin de protester publiquement de leur foi à l'Eucharistie et de préluder par la cérémonie du jour des Rameaux à nos magnifiques processions du Très Saint Sacrement. Lanfranc, archevêque de Cantorbéry au XI^e^ siècle, nous le dit dans ses *statuts* sur la discipline des monastères d'Angleterre. Deux prêtres portaient sur leurs épaules le saint Ciboire dans une châsse en forme de tombeau. Cet usage s'est longtemps conservé dans l'Eglise de Rouen.

UNE FÊTE DES RAMEAUX AU XVII^e^ SIÈCLE A JÉRUSALEM

Rien n'égale en naïve vérité la représentation du triomphe de Notre-Seigneur par les Pères Franciscains de Jérusalem, depuis leur établissement en Terre Sainte jusqu'à l'avant-dernier siècle. Voici la description que nous en retrace, en l'an 1612, un pèlerin de Jérusalem, Jean Boucher, religieux de Soissons.

« Après dîner, nous nous acheminâmes avec tous les pèlerins et plusieurs chrétiens levantins en Bethphagé, qui est situé derrière le mont d'Olivet, entre Béthanie et Jérusalem, éloigné de ladite ville de Jérusalem environ de mille cinq cents pas.

» Là, le R. P. gardien prend une aube de fin lin et met en son col une estole de drap d'or; un autre religieux, habillé en diacre, chante l'Evangile selon saint Matthieu: *Comme Jésus approchoit de Jérusalem, arrivé à Bethphagé, près du mont d'Olivet, il envoya deux de ses disciples en leur disant.....*

» Le diacre, ayant chanté ces paroles, se tait, et le P. Gardien, qui est à trois pas de là, commence à étendre les mains sur les têtes de deux de ses religieux qui sont prosternez à ses pieds et chante ce qui s'en suit: *Allez au village qui est vis-à-vis de vous, et incontinent vous trouverez une ânesse liée, son ânon avec elle; deliez-les et les amenez. Que si quelqu'un vous dit quelque chose, dites que le Seigneur en a affaire, et incontinent il les enverra.*

» Cela dit, nous nous levons, mon compagnon et moi; et, tandis que le diacre achève de chanter l'Evangile, nous allons tous deux ensemble à deux pas de là quérir une ânesse avec son ânon, qu'un des dragomans tenoit liée à un arbrisseau.

» Nous la délions selon le commandement qui avoit été fait, et l'amenons au R. P. gardien, et, étant arrivez à lui, nous posâmes nos manteaux dessus l'ânesse et fîmes asseoir ledit Révérend Père au-dessus: lequel, cheminant vers la ville de Jérusalem, nous commençâmes à chanter: *Les enfants des Hébreux, portant des rameaux d'olivier, étendoient leurs vêtemens.* Et, en chantant cela, nous faisions ce que nous disions. Depuis Bethphagé jusques au lieu où Notre-Seigneur pleuroit sur Jérusalem, l'ânesse sur laquelle étoit assis notre prélat ne mit ses pieds que sur des manteaux et des fleurs.

» Mais quand nous fûmes arrivez à ce lieu de pleurs qui est sur le penchant de la montagne d'Olivet, regardant d'un œil toute la ville de Jérusalem, alors nos cantiques se convertirent en silence, notre allégresse en tristesse, notre joye en dueil, nos douceurs en amertumes; car chacun reprit son manteau, et commença à cheminer en silence, la tête baissée, considérant que nous allions entrer dans la même ville, en laquelle le Rédempteur du monde, après une semblable action, avoit été condamné à un supplice infâme pour l'amour de nous.

» Et ainsi, nous continuâmes notre chemin, jusques au couvent du Saint-Sauveur, méditant tous, chacun à part, ces mystères douloureux et pitoyables. »

RETOUR DE LA PROCESSION DES RAMEAUX

La fin de la procession des Rameaux est marquée par un rite du plus profond symbolisme. La porte de l'église se trouve fermée à l'arrivée du cortège. La croix s'arrête sur le seuil; le clergé et le peuple suspendent leur marche. En même temps, des voix fraîches et enfantines, semblables à celles des anges, éclatent à l'intérieur du sanctuaire, entonnant l'hymne au Christ-Roi, le *Gloria Laus*. Enfin, le diacre ou, à son défaut, le célébrant frappe, avec le bâton de la croix, la porte qui, sur cette invitation, s'ouvre sans retard, et laisse pénétrer le pieux cortège.

Comment expliquer cette mystérieuse scène? En vain interrogeons-nous le récit évangélique: il ne nous retrace que l'arrivée de Jésus à Jérusalem. Mais l'Eglise, pénétrant le sens des divines Ecritures, y a vu que cette entrée de Jésus dans la Jérusalem terrestre symbolise notre entrée à sa suite dans la patrie céleste. Telle est la signification de ce touchant cérémonial. L'église encore fermée, c'est le sanctuaire du ciel. Là résident les anges: par la bouche des enfants, les chantres préférés de cette cérémonie, ils saluent en ces termes Jésus arrivant au ciel: « Vous êtes le Roi d'Israël, ô Roi béni qui venez au nom du Seigneur. Le peuple hébreu, en ce jour, vint au-devant de vous avec des palmes; nous voici à notre tour, nous, les anges, avec des prières, des vœux et des cantiques. C'est à vous qui venez régner aux cieux, que nous adressons ces chants. »

A ces échos du ciel, l'Eglise militante de la

terre, figurée par la foule massée aux abords de l'église, joint ses chants de louange et de désir, attendant le moment où elle sera admise dans les sacrés parvis. Qui lui ouvrira? Ce sera la croix. La porte du ciel ne s'ouvre pour nous que par la vertu de la passion et la mort de notre Sauveur crucifié.

Quand l'entrée du sanctuaire a été permise aux fidèles, leurs voix se confondent avec celles des anges, dans un même cantique au Dieu des anges et des élus.

L'hymne qui se chante ainsi à deux chœurs fut composée, d'après une tradition, par Théodulphe, évêque d'Orléans, au IXe siècle. Ce dernier était retenu en captivité à Angers, par ordre de Louis le Débonnaire, pour avoir trempé dans une conspiration. La procession des Rameaux, à laquelle assistait l'empereur, vint à passer sous les fenêtres de sa prison. A ce moment, le captif chanta d'une voix harmonieuse et claire le *Gloria Laus*, qu'il avait composé dans les loisirs de sa solitude. L'empereur trouva l'hymne si belle et si pieuse, qu'il rendit au poète ses bonnes grâces et la liberté.

Depuis ce jour, on a chanté l'hymne au Christ-Rédempteur à toute procession des Rameaux.

MESSE DES RAMEAUX — DIVERS NOMS DONNÉS A CE JOUR CONCLUSION

Aussitôt la procession terminée, la messe commence. Le fidèle attentif à suivre les belles prières de l'Eglise sera frappé du contraste qui existe entre les pensées plutôt douloureuses et tristes de cette messe, et les antiennes ou hymnes joyeuses qui ont précédé. Ici, en effet, tout rappelle le souvenir de la passion du Sauveur; la tristesse a succédé brusquement à la joie; image, dit un pieux liturgiste, du prompt changement qui s'opéra dans les sentiments du peuple juif. Le triomphe de Jésus fut de courte durée. Un instant acclamé, il fut bientôt injurié, calomnié, flagellé, crucifié par ces mêmes Juifs qui venaient de lui faire ovation. Aussi, le prêtre à l'autel ne tarde pas à lire le poignant récit de la passion.

Pendant ce temps, les fidèles tiendront à s'unir par la pensée et par le cœur à cette salutaire lecture. D'une main, ils auront le livre de prières où ils suivront le texte de la passion; de l'autre, ils porteront le rameau bénit, voulant protester, par cette sorte d'hommage tacite à la royauté de Jésus, contre les humiliations qu'il eut à subir durant la grande semaine.

Nos pères s'intéressaient vivement à toutes ces cérémonies de l'Eglise. Ils fêtaient avec joie le *dimanche des Palmes*. Ils jonchaient de fleurs les rues que la procession devait parcourir, et ornaient de fleurettes et de bouquets le sommet de leurs rameaux, ce qui fit donner à la fête le nom, encore populaire aujourd'hui, de *Pâque fleurie*. C'est, dit-on, en souvenir de cette appellation que les Espagnols, ayant découvert, le dimanche des Rameaux de l'an 1513, la vaste contrée qui avoisine le Mexique, la baptisèrent du nom de Floride.

L'Eglise gallicane donne une autre origine à ce nom de *Pâque fleurie*. Elle rapporte que, pendant longtemps, le Pape se rendant, le quatrième dimanche de Carême, à la station de Sainte-Croix de Jérusalem, à Rome, avait coutume d'offrir au retour une rose d'or à un personnage qui se trouvait sur son chemin. Celui-ci s'estimait très honoré de ce choix, et, fût-il roi, il baisait avec empressement et reconnaissance les pieds du Pape, dont il était ensuite embrassé.

Or, une année, le pape Urbain II, alors en France, à Tours, en même temps que Foulques, comte d'Anjou, lui donna la rose d'or. Foulques, ravi d'un si grand honneur, porta ostensiblement cette fleur à la procession suivante des Rameaux, et résolut, pour perpétuer ce souvenir auquel il attachait un grand prix, de la porter désormais chaque année à la procession qui se faisait à Angers d'une façon très solennelle. De là, aurait pris naissance chez les Angevins le nom de Pâque fleurie.

D'autres dénominations plus anciennes et plus oubliées ont encore désigné ce dimanche, appelé tour à tour *Dimanche des indulgences*, parce qu'il inaugure la semaine des grandes grâces et du suprême pardon; *Dimanche des postulants* ou des compétents, parce que les catéchumènes adultes, réservés autrefois pour le baptême solennel du Samedi-Saint, venaient tous ensemble, le dimanche des Rameaux, demander au prêtre ou à l'évêque la faveur d'être admis à ce sacrement; dimanche *in capiti-lavio* ou du *lave-tête*, parce que, dans une cérémonie spéciale accompagnée de prières, on lavait la tête des catéchumènes encore en bas âge, afin qu'ils fussent plus propres pour recevoir l'eau sainte du baptême et l'onction qui accompagne ce sacrement. Il est vrai que cet usage ne dura que deux ou trois siècles, et fut aboli vers le sixième. Bien des parents confondaient par ignorance la cérémonie du lave-tête avec la cérémonie même du baptême.

Tant d'usages divers rattachés à ce jour montrent assez la place qu'il occupait jadis dans la piété populaire. Puissions-nous, au milieu des indifférences de notre siècle, revenir quelque peu à la dévotion naïve des âges de foi, saluer, dans cette procession des Palmes, Jésus-Christ notre Roi, pénétrer, autant qu'il nous est possible, les incomparables prières de la liturgie, suivre avec amour le récit de la passion.

Ces actes de foi et de piété seront pour nous le meilleur des hosannah.

LE JEUDI-SAINT

Avant la Cène, Jésus lave les pieds de ses apôtres.
(Schnorr, Schulgen, Paris.)

AU SOIR DE LA CÈNE

Le quatorzième jour du mois de nisan touche à sa fin. On est au soir du jeudi, mais, suivant la manière juive de mesurer le temps, le vendredi, premier jour des azymes, est déjà commencé.

C'est le moment d'accomplir les rites symboliques de la Pâque.

Le Cénacle est disposé pour recevoir Jésus et ses disciples. A la tombée de la nuit, ils y arrivent, venant de Béthanie. L'on se met à table. Les douze prennent place autour du Maître, et le festin commence.

Aucun des rites prescrits n'est omis par Celui qui a dit un jour à Jean-Baptiste : « Il convient que nous accomplissions toute prescription. »

A ce premier repas où l'on mangeait l'agneau pascal, avec du pain sans levain et des herbes amères, en succédait ordinairement un second, plus libre, séparé du premier par une ablution des mains.

C'est dans ce second repas que Jésus institua le plus auguste des Sacrements, l'Eucharistie, et la plus sublime des dignités, le sacerdoce.

Sans entrer dans tout le détail du récit évangélique, il convient d'en rappeler ici les principaux traits.

« Mes apôtres, dit Jésus, *j'ai désiré d'un grand désir de manger cette Pâque avec vous, avant que je souffre.* »

Au moment où le rituel prescrivait aux convives de se laver les mains, Jésus, le Fils de Dieu, près de passer de ce monde à son Père, se sachant trahi déjà par Judas, veut donner aux siens qu'il avait tant aimés une nouvelle et suprême marque de son amour. Il prend un linge, le ceint autour de ses reins, verse de l'eau dans un bassin, et, s'agenouillant devant ses apôtres, il se met à leur laver les pieds.

Simon-Pierre ne put le souffrir. Quand Jésus vint à lui : « Vous, Seigneur, vous, me laver les pieds ! s'écria-t-il.

— *Ce que je fais, tu ne le comprends pas maintenant. Tu le sauras plus tard*, lui dit doucement Jésus.

— Jamais je ne souffrirai, reprit Pierre, que vous me laviez les pieds.

— *Si je ne te lave les pieds, tu n'auras pas de part avec moi.*

— Oh ! alors, Seigneur, non seulement lavez-moi les pieds, mais même les mains et la tête !

— Ce n'est pas nécessaire, insinue Jésus. *Celui qui a fait ses ablutions est pur ; il a seulement besoin de se laver les pieds*, pour effacer les souillures de la route. *Et vous, vous êtes purs, mais non pas tous.* »

Jésus se remit à table, tout entier aux grandes choses qu'il allait accomplir.

La trahison de Judas, la première communion sacrilège qui se préparait, l'attristaient visiblement : « *En vérité, en vérité*, dit-il bientôt, *un de vous me trahira, et celui-là mange avec moi.* »

Etonnés, les disciples s'interrogent du regard. « De qui parle-t-il ? » dit Pierre à l'oreille de saint Jean. Et Jean, s'inclinant vers Jésus : « Seigneur, qui est-ce ?

— *C'est celui à qui je présenterai du pain trempé.* »

Les autres disciples n'entendirent point cette parole prononcée à voix basse. Ils demandaient encore à Jésus : « Seigneur, serait-ce moi ? » Judas, lui aussi, demanda : « Seigneur, est-ce moi ? — *Tu l'as dit*, » repartit Jésus, espérant sans doute lui ouvrir ainsi les yeux sur la grandeur de sa faute. Ici encore, la réponse de Jésus ne fut ouïe que du traître. Judas comprit et s'obstina dans son péché.

Ce fut devant cette trahison, avec la certitude de voir aussitôt son Corps et son Sang profanés, que Jésus institua le Sacrement par lequel il se donnait en nourriture à tous ses fidèles jusqu'à la fin des siècles.

De ses mains saintes et vénérables, il prend le pain, le rompt, et le présente aux apôtres.

« *Prenez*, leur dit-il, *ceci est mon Corps.* »

Il prend de même le calice, et, ayant rendu grâces, il le leur transmet en disant :

« *Buvez en tous, ceci est mon Sang, le Sang de la nouvelle alliance, le Sang qui sera versé pour la rémission des péchés d'un grand nombre.* » Puis il ajouta :

« *Faites ceci en mémoire de moi.* »

Telles furent, dans leur simplicité et leur ineffable grandeur, la première communion et la première ordination. La foi et la pureté de cœur admirables des onze apôtres fidèles consolèrent un peu le divin Maître de l'outrage que lui infligeait Judas.

LA MESSE DU JEUDI-SAINT

L'action de la Cène est renouvelée, à la messe du Jeudi-Saint, avec tout l'éclat que l'on peut y apporter. En ce temps de la Passion, au milieu même de son deuil, voici que l'Eglise distrait un instant sa pensée des souffrances du Christ. Elle fait entendre des chants de joie, l'autel revêt sa plus belle ornementation, de bruyantes volées de cloches accompagnent l'hymne angélique.

C'est la fête de l'Eucharistie, c'est la fête de l'autel, c'est la fête des prêtres qui célèbrent en ce jour, plus solennel pour eux, l'anniversaire de l'institution de leur sacerdoce. Les fidèles, eux aussi, se réjouissent, et beaucoup, parmi eux, s'approchent aujourd'hui de la Sainte Table.

Là où il y a plusieurs prêtres, le souvenir du premier Jeudi-Saint est rappelé d'une manière plus frappante. Au moment de la communion, ils s'avancent, confondus pour ainsi dire avec les simples fidèles, revêtus seulement de l'étole, insigne de leur sacerdoce, et reçoivent de la main de l'unique célébrant la Sainte Hostie, à la manière des laïques.

Tels les apôtres, à la Cène, servis et communiés de la main de Jésus-Christ. L'Eglise veut affirmer, en cet anniversaire, que l'Eucharistie a été instituée pour tous, et que les apôtres, s'ils recevaient des pouvoirs spéciaux pour consacrer, n'étaient pourtant pas les seuls admis au divin banquet.

Le fidèle attentif, pénétré d'amour pour les rites symboliques de l'Eglise, ne manquerait pas de remarquer certaines autres particularités de cette messe du Jeudi-Saint. Il serait frappé, par exemple, du silence des cloches après le chant du *Gloria*. « Elles s'en vont à Rome, disent les enfants dans leur crédulité naïve, et nous en rapporteront bientôt des œufs de Pâques. » « Leur silence, expliquent les liturgistes, est une image du silence des apôtres et de leur fuite peu glorieuse en la nuit de la Passion. » Les cloches, en effet, sont le symbole de pasteurs dont la voix rassemble les fidèles autour de la chaire de vérité. Or, dans la nuit du Jeudi au Vendredi-Saint, les apôtres, qui sont « la voix éclatante du Christ », se sont enfuis lâchement et ont laissé leur Maître en proie à toutes les avanies.

Le signal des moments importants du Sacrifice est donné par une crécelle au son peu harmonieux. Primitivement, les chrétiens n'avaient point, pour les convoquer à leurs assemblées, d'autres cloches que celles-là.

Mais laissons ces rites toujours existants, que tout fidèle pourra remarquer avec intérêt en assistant aux offices de la Semaine Sainte. Remontons plutôt quinze siècles en arrière, et que le lecteur veuille bien nous suivre en l'une des basiliques des premiers temps, à une époque de foi où les cérémonies du Jeudi-Saint se déployaient dans toute leur splendeur.

LA RÉCONCILIATION DES PÉNITENTS

Il y avait alors jusqu'à trois messes solennelles dans la même église ; la première était précédée de l'absolution des pénitents publics.

On sait qu'aux premiers siècles du christianisme, au moment des persécutions, où il y avait danger constant d'apostasie, l'Eglise établit contre les renégats, les hérétiques et autres grands pécheurs, dont les fautes scandalisaient le peuple fidèle, la pénitence canonique.

Le pénitent était exclu de la participation aux divins mystères, soumis à des jeûnes et à des humiliations publiques pendant un intervalle plus ou moins prolongé (1).

Comme la Semaine Sainte est la semaine de l'indulgence et du pardon, l'Eglise avait décidé d'arrêter chaque année, le Jeudi-Saint, les exercices de la pénitence pour les pécheurs qu'elle jugeait avoir suffisamment expié leur faute et mérité la réconciliation.

Elle les mettait ainsi à même de recevoir l'Eucharistie à l'occasion des fêtes de Pâques.

Dom Guéranger (2) retrace comme il suit ces intéressants souvenirs : « Les pénitents se présentaient aux portes de l'église en habits négli-

(1) Les coupables préféraient, en général, l'humiliante pénitence publique à l'excommunication, car les chrétiens d'alors, dans leur foi vive, fuyaient l'excommunié comme la peste.

(2) Dom Guéranger : *L'année liturgique, La Passion et la Semaine Sainte.*

gés, nu-pieds, et ayant laissé croître leurs cheveux et leur barbe depuis le mercredi des Cendres, jour où ils avaient reçu l'imposition de la pénitence.

» L'évêque récitait dans le sanctuaire les sept psaumes dans lesquels David épanche son regret d'avoir offensé la majesté divine. On ajoutait ensuite les litanies des saints.

» Durant ces prières, les pénitents se tenaient prosternés sous le portique sans oser franchir le seuil de l'église. Trois fois, dans le cours des litanies, l'évêque leur députait plusieurs clercs qui venaient leur apporter en son nom des paroles d'espérance et de consolation.

» Après ces avertissements qui annonçaient les approches du pardon, l'évêque sortait du sanctuaire et descendait vers les pénitents jusqu'au milieu de la grande nef, où on lui avait préparé un siège tourné vers le seuil de la porte de l'église, où les pénitents demeuraient toujours prosternés. Là, l'archidiacre intercédait près du Pontife en faveur de ces pécheurs.

» L'évêque se levait alors et se rendait auprès des pénitents. Il leur adressait une exhortation sur la miséricorde divine, et leur enseignait la manière dont ils devaient vivre désormais; puis il leur disait: « Venez, mes enfants, venez, » écoutez-moi; je vous enseignerai la crainte du » Seigneur..... » Alors les pénitents, se levant de terre, venaient se jeter aux pieds de l'évêque.

— Savez-vous s'ils sont dignes d'être réconciliés? demandait l'évêque à son archiprêtre.

— Je sais et j'atteste qu'ils en sont dignes, répondait celui-ci.

» Sur cette réponse, l'évêque prenait l'un d'entre eux par la main; celui-ci donnait son autre main au suivant, et, successivement, tous les autres pénitents se tenant de la même manière, on arrivait au siège dressé au milieu de la nef. On chantait pendant ce temps cette antienne: « Je vous le dis, il y a de la joie parmi » les anges de Dieu, même pour un seul pé- » cheur qui fait pénitence; » et cette autre: « Il faut vous réjouir, mon fils, car votre frère » était mort et il est ressuscité; il était perdu » et il est retrouvé. »

La réconciliation s'achevait par un choix de belles et imposantes prières. Enfin, les pénitents réconciliés, en signe de la joie qu'ils éprouvaient, allaient promptement déposer leur extérieur négligé, et se revêtir d'habits convenables, pour s'asseoir à la table du Seigneur avec les autres fidèles.

Heureux temps que celui où ces pratiques faisaient impression et inspiraient à tous une vive horreur du péché de scandale!

LA BÉNÉDICTION DES SAINTES HUILES

A la seconde messe, s'accomplissait, en grande pompe, la bénédiction des Saintes Huiles, cérémonie que chaque évêque, dans sa cathédrale, renouvelle encore aujourd'hui, à l'unique messe du Jeudi-Saint.

Rien n'était épargné pour inspirer aux fidèles le respect de cette matière si importante utilisée dans la confection de plusieurs sacrements. Quand il le pouvait, le Pontife réunissait, pour cette solennelle consécration, douze prêtres, sept diacres et sept sous-diacres.

L'évêque bénit d'abord l'huile réservée pour le service des mourants, *l'huile des infirmes*. Puis il consacre le *Saint Chrême*, huile mélangée de baume qu'il appelle dans sa poétique prière: « une larme odorante sortie de l'écorce d'une heureuse branche pour devenir le parfum sacerdotal ». Enfin, il sanctifie l'huile qui doit servir au baptême, à la confirmation, aux ordinations, et qui est connue sous le nom d'*huile des catéchumènes*.

La bénédiction achevée, il est beau de voir l'évêque et tous ses assistants, pour rendre honneur à l'Esprit-Saint qui doit opérer dans les âmes par le moyen de ces huiles sacramentelles, se prosterner devant l'ampoule qui renferme chacune d'elles, en disant avec respect: « Chrême saint, je vous salue; » « Je vous salue, Huile sainte. »

Après quoi, les sous-diacres, les diacres, les prêtres, l'évêque se forment en cortège et portent solennellement les huiles bénites à l'endroit où elles doivent être conservées.

L'Eglise ne pouvait pas mieux témoigner en quelle estime elle tient ces substances sacramentelles. La bénédiction fait de cette huile un objet sacré. Jésus-Christ, par sa toute-puissance, y a attaché pour nous des grâces de salut. Déjà nous en avons bénéficié au baptême et à la confirmation. Désirons que l'onction des Saintes Huiles achève son œuvre et vienne nous fortifier à nos derniers instants.

LE LAVEMENT DES PIEDS

De tout temps, le Jeudi-Saint, on s'est souvenu de la recommandation du Sauveur à pareil jour: « *Si je vous ai lavé les pieds, moi votre Maître et votre Seigneur, vous devez aussi vous laver les pieds les uns aux autres, car je vous ai donné l'exemple, afin qu'à votre tour vous en agissiez comme j'en ai agi envers vous.* »

Les premiers chrétiens se faisaient un devoir de rendre ce service aux hôtes et aux étrangers. C'était la coutume d'ailleurs, en pays d'Orient, où l'on avait pour toute chaussure de simples sandales, d'honorer ceux qui arrivaient de voyage en leur lavant les pieds.

L'usage tomba en désuétude, mais survécut heureusement dans les églises et dans les monastères. Du temps de saint Augustin, on lavait les pieds aux catéchumènes avant le baptême; on dut bientôt renoncer à cette pratique, parce que des esprits faibles ou peu éclairés en vinrent à croire que le lavement des pieds était indispensable pour la validité du sacrement.

Il n'en fut pas de même du *Mandatum*. Il fut observé par les évêques, les abbés et les rois, qui se firent un honneur de représenter Jésus-Christ s'humiliant devant ses apôtres, et lavèrent humblement les pieds à 12 prêtres, 12 religieux ou 12 pauvres.

Rien n'était plus édifiant que la conduite du roi Robert dit le Pieux, en cette circonstance. Dépouillé de ses vêtements royaux et couvert d'un cilice, il lavait les pieds à 160 pauvres auxquels il remettait une aumône.

L'incomparable saint Louis mettait ses délices à remplir ce rôle. Plus tard, de nobles princesses, une sainte Marguerite d'Ecosse, une sainte Elisabeth de Hongrie, imitèrent ces exemples.

Les Papes surtout tinrent à honneur de maintenir une aussi sainte tradition. Au XIIe siècle, la coutume était que le Souverain Pontife fît deux fois, en ce jour, la cérémonie du *Mandatum*. Immédiatement après la messe, il lavait les pieds à 12 sous-diacres, et, à leur défaut, à 12 diacres ou à 12 prêtres. Le soir, après le repas, il remplissait ce même office envers 13 pauvres. Pour

quoi 13, s'est-on demandé, puisque Notre-Seigneur n'avait devant lui que 12 apôtres?

L'opinion la plus plausible trouve la raison de ce nombre dans un fait de la vie de saint Grégoire le Grand. On dit que ce Pape recevait chaque jour dans son palais et servait lui-même à table 12 pauvres. Un treizième se trouva un jour mêlé à ce groupe sans qu'on eût pu savoir d'où il venait ni comment il était entré. Ce treizième personnage était un ange envoyé de Dieu, qui témoigna par sa miraculeuse présence combien était agréable au Seigneur l'acte de charité du saint Pape.

Les monastères, sanctuaires des religieuses traditions, ont gardé fidèlement celle-ci. Souvent la cérémonie y était double : l'abbé, assisté des principaux de la communauté, non content de laver les pieds à un groupe de moines, renouvelait cette même fonction envers un nombre égal de pauvres. Des aumônes abondantes en argent et en habits suivaient, on y ajoutait même parfois un rafraîchissement, auquel on permit insensiblement aux religieux de prendre part, sans doute pour encourager les pauvres trop timides à y goûter. Mais c'était induire en tentation. Il fallut toute l'austérité de Pierre le Vénérable, abbé de Cluny au XII^e^ siècle, pour réprimer les petits abus que cette dernière tolérance avait fait naître.

Les évêques et les chanoines donnaient eux aussi de beaux exemples :

A Besançon, l'usage a longtemps subsisté que l'archevêque lavât les pieds à soixante pauvres.

A Narbonne, chaque chanoine lavait les pieds à douze pauvres, ce qui en portait quelquefois le nombre jusqu'à deux cents.

A Arles, l'archevêque lavait d'abord les pieds à tous les chanoines; puis, le prévôt du Chapitre rendait ce même service au prélat.

LE REPOSOIR — LES AUTELS DÉPOUILLÉS

Un chrétien pieux n'a pas achevé son Jeudi-Saint s'il n'a fait quelque visite au reposoir où la Sainte Hostie, consacrée à l'avance pour la messe du lendemain, est enfermée dans un calice, soigneusement enveloppée et offerte, du fond du tabernacle, aux adorations des fidèles. Nous ne sommes plus, il s'en faut de beaucoup, à ces temps privilégiés où les maîtres donnaient, aux derniers jours de la Semaine Sainte, congé à leurs serviteurs pour laisser libre exercice à leur dévotion, où l'Eglise déclarait le Jeudi-Saint fête chômée à l'instar des dimanches et des grandes fêtes, où les rois et les empereurs veillaient par leurs ordonnances à l'observation de ce précepte.

Néanmoins, de nos jours encore, les reposoirs sont, grâce à Dieu, fréquentés comme aux heures d'adoration solennelle. Par là, on continue la fête de l'Eucharistie, commencée à l'office du matin ; on rend grâce à Notre-Seigneur dans son auguste Sacrement; les plus fervents passent en sa présence une partie de la nuit. Il leur est facile alors de se rappeler les circonstances douloureuses qui suivirent la Cène eucharistique : Jésus agonisant au jardin des Oliviers; son arrestation par une bande de soldats qui, guidés par le traître, se présentent avec des torches et des bâtons; ses pénibles stations en la maison de Caïphe, au prétoire de Pilate, au palais d'Hérode. Au milieu de tous ces souvenirs germe d'elle-même, avec la pensée de l'action de grâces pour le suprême bienfait, celle de la compassion pour les souffrances du Sauveur et du repentir pour les péchés qui en sont la cause.

L'origine des reposoirs est plus simple qu'on pourrait le croire : il était d'usage, le Jeudi-Saint, de dépouiller les autels, et, par suite, de les purifier et de les nettoyer. Tout cela exigeait l'absence de l'Hostie Sainte consacrée pour le lendemain. D'où la nécessité d'un lieu décent où Elle pût reposer. La piété des fidèles transforma peu à peu en une sorte de triomphe pour le Dieu de l'Eucharistie ce qu'imposait la nécessité. On se mit à décorer magnifiquement le reposoir; on y multiplia le luminaire; on s'accoutuma à le regarder comme un lieu d'exposition, et ainsi s'établirent les longues adorations et la veillée nocturne. Pieuse initiative que l'Eglise a encouragée de tout son pouvoir. Les Papes ont attaché une indulgence plénière à la visite des reposoirs.

En dehors du reposoir, après la messe du Jeudi-Saint, tout dans l'église est nu, est dépouillé. Le tabernacle est ouvert, mais vide; l'autel, qui signifie Jésus-Christ, a perdu jusqu'au dernier de ses ornements, et, dans sa nudité, est une image frappante de la Victime suspendue à la croix.

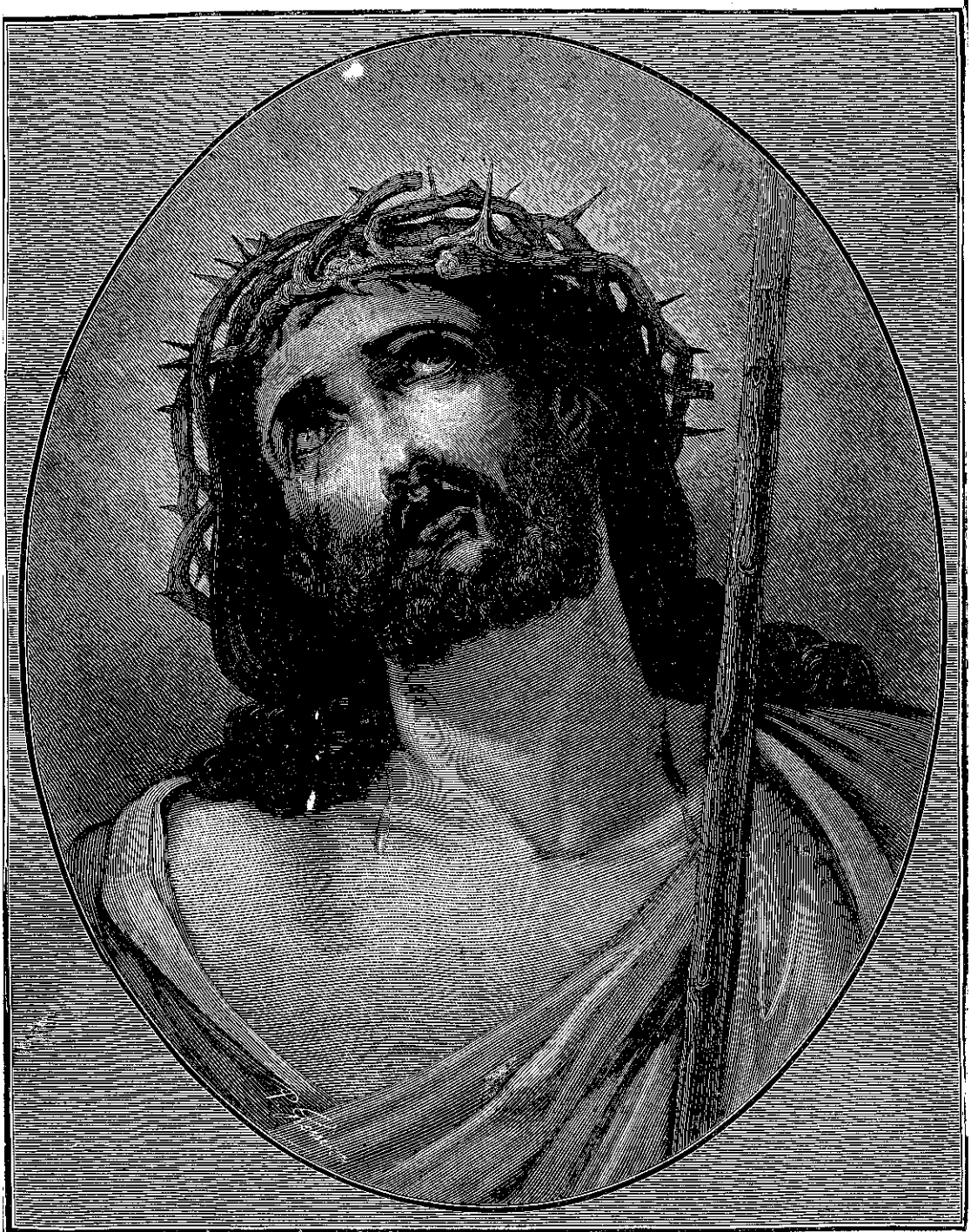
A Saint-Pierre de Rome, après les Ténèbres du jeudi soir, le Chapitre se rend en corps au maître autel. Chacun des chanoines et des autres principaux officiers de l'église reçoit un petit balai ou une petite brosse de copeaux curieusement travaillée. Du vin et de l'eau ont été préparés. Chaque chanoine, à son tour, asperge de vin l'autel, et, armé de son petit balai, il le passe légèrement sur la pierre mouillée. Après quoi on essuie l'autel avec des éponges.

Rome a tenu à garder ce rite ancien disparu de presque toutes les églises. La piété des fidèles y trouvera une leçon. Qu'indique cette purification de l'autel aux approches de la fête de Pâques? Qu'insinue ce souci d'en faire disparaître les moindres souillures, sinon que les cœurs doivent être purifiés aujourd'hui comme les autels pour recevoir dignement l'Agneau pascal?

SOURCES CONSULTÉES

La Passion de Jésus-Christ, par le R. P. OLLIVIER, des Frères Prêcheurs. — *Vie de Jésus-Christ*, par l'abbé FOUARD. — *Vie de Jésus-Christ*, par LOUIS VEUILLOT. — *L'Eucharistie*, par le chanoine T. CORBLET. — *Année liturgique : la Passion et la Semaine-Sainte*, par Dom GUÉRANGER. — *Conférences sur la Semaine-Sainte*, par le cardinal WISEMAN. — *Instructions sur les principales fêtes de l'Eglise*, par un directeur de Séminaire, 1850. — *Le livre de la prière antique*, par Dom CABROL, O. S. B., etc.

LA PASSION ET LA MORT
DE NOTRE DIVIN SAUVEUR JÉSUS-CHRIST
D'APRÈS LES QUATRE ÉVANGÉLISTES



Ecce Homo.
(D'après le tableau du Guide.)

PRIÈRE ET AGONIE AU JARDIN DES OLIVIERS

Notre divin Sauveur Jésus venait d'instituer le sacrement de l'Eucharistie, afin de nous laisser le plus doux et le plus précieux souvenir de son passage sur la terre, lorsqu'il se rendit avec ses apôtres au jardin de Gethsémani, près de Jérusalem. C'était le soir, vers neuf heures.

Or, dit l'Evangéliste, Judas qui le trahissait, connaissait aussi ce lieu, parce que Jésus y allait souvent avec ses disciples.

Lorsqu'il fut arrivé à cet endroit, Jésus leur dit : « Asseyez-vous ici pendant que je m'en irai prier là-bas; priez aussi afin que vous ne tombiez point dans la tentation. » Et ayant pris avec lui Pierre et les deux fils de Zébédée, Jacques et Jean, il commença à être saisi de frayeur et d'ennui, il tomba dans la tristesse et l'accablement : « Mon âme, dit-il, est triste jusqu'à la mort; demeurez ici et veillez. »

Il s'éloigna d'eux à la distance d'un jet de pierre. Alors il tomba la face contre terre et il priait pour que cette heure s'éloignât de lui, s'il était possible. Il disait :

« Père, Père ! toutes choses vous sont possibles, s'il se peut donc, que ce calice s'éloigne de moi; cependant, que votre volonté soit faite et non la mienne. »

Il vint vers ses disciples, les trouva endormis et dit à Pierre : « Simon, tu dors ? tu n'as donc pu veiller une heure avec moi ? Veillez et priez pour que vous ne tombiez point en tentation, car l'esprit est prompt et la chair est faible. »

Il les laissa et s'en alla prier de nouveau, une seconde et une troisième fois. Un ange lui apparut du ciel pour le fortifier. Tombé en agonie, il priait la face contre terre et il lui vint une sueur comme des gouttes de sang, découlant jusqu'à terre.

Quand il se fut levé de sa prière, il vint vers ses disciples : « Levez-vous, allons; voici que celui qui me trahit est proche. »

LA TRAHISON DE JUDAS

Il parlait encore, et voilà que Judas Iscariote, l'un des Douze, vint, et avec lui une grande troupe avec des épées et des bâtons, portant des lanternes et des torches.

Le traître leur avait donné un signal : « Celui que je baiserai, avait-il dit, c'est lui. Arrêtez-le et emmenez-le avec précaution. » Aussitôt qu'il fut arrivé, il s'approcha de Jésus pour le baiser et lui dit : Salut Maître. — Jésus répondit : « Mon ami, pourquoi es-tu venu ? Judas, tu trahis le Fils de l'homme par un baiser ! »

Alors Jésus, qui savait tout ce qui lui devait arriver, s'avança vers la troupe et dit : « Qui cherchez-vous ?

— Jésus de Nazareth, répondirent-ils.

— C'est moi ! leur dit Jésus. »

En entendant cette parole, ils reculèrent et tombèrent à la renverse.

Jésus les interrogea de nouveau : « Qui cherchez-vous ? — Jésus de Nazareth. — Je vous l'ai déjà dit, c'est moi. Si donc c'est moi que vous cherchez, laissez aller ceux-ci. » (Il parlait de ses apôtres.)

Alors, ils s'approchèrent, mirent les mains sur Jésus et l'arrêtèrent. A ce moment, Pierre, tirant son épée, frappa un serviteur du grand-prêtre et lui coupa l'oreille droite. Ce serviteur s'appelait Malchus. Mais Jésus lui dit : « Laissez faire. » Et ayant touché l'oreille de Malchus, il la guérit. Il dit ensuite à Pierre : « Remettez l'épée dans le fourreau, car tous ceux qui se serviront de l'épée périront par l'épée. Pensez-vous que je ne puisse pas prier mon Père, et aussitôt ne m'enverrait-il pas plus de douze légions d'anges ? Quoi ! ne boirai-je point ce calice que mon Père m'a donné ? Comment donc s'accompliront les Ecritures, qui déclarent que tout cela doit se faire ainsi ? »

Alors, Jésus dit à la foule, aux princes des prêtres, aux officiers du temple et aux anciens qui étaient venus à lui : « Vous êtes venus ici avec des bâtons et des épées pour me prendre comme un voleur. Tous les jours, j'étais assis au milieu de vous, enseignant dans le temple, et vous ne m'avez pas arrêté, ni osé mettre la main sur moi. Mais c'est maintenant votre œuvre et la puissance des ténèbres, afin que les Ecritures s'accomplissent. » (Les juifs ne songeaient qu'à satisfaire leur haine, mais Dieu se servit de cette haine pour accomplir l'œuvre de notre Rédemption.)

Amené devant Anne, le prince des prêtres juifs, Jésus parla dans le même sens. Un valet lui donna un soufflet, en disant : « Est-ce ainsi que tu réponds au pontife ? — Si j'ai mal parlé, répondit Jésus, montrez ce que j'ai dit de mal; mais si j'ai bien parlé, pourquoi me frappez-vous ? »

Anne renvoya Jésus devant le grand-prêtre Caïphe, chez lequel s'étaient réunis tous les prêtres, les scribes et les anciens.

Les princes des prêtres et tout le Conseil cherchaient quelque faux témoignage contre Jésus pour le faire mourir, et ils n'en trouvaient pas, bien que plusieurs faux témoins se fussent approchés : car beaucoup rendaient contre lui de faux témoignages, mais leurs témoignages ne s'accordaient pas..... et Jésus se taisait..... Un témoin vint faire cette déclaration : Cet homme a dit : Je puis détruire le temple de Dieu et le rebâtir après trois jours.

Le grand-prêtre, reprenant la parole, dit à Jésus : « Je t'adjure, au nom du Dieu vivant, de nous dire si tu es le Christ, Fils de Dieu à jamais béni ! — Vous l'avez dit, je le suis, répondit Jésus; et de plus je vous affirme ceci : un jour vous verrez le Fils de l'homme assis à la droite de la majesté de Dieu et venant sur les nuées du ciel. »

Alors, le grand-prêtre déchira ses vêtements et s'écria : « Il a blasphémé, qu'avons-nous encore besoin de témoins ? Vous venez d'entendre le blasphème, que vous en semble ? » Tous répondirent : « Il est digne de mort. »

Alors, ceux qui le tenaient se mirent à se moquer de lui et à le frapper. On lui cracha au visage et on lui donna des soufflets; d'autres lui ayant voilé la face, lui donnaient des coups sur le visage en disant : « Christ, prophétise, quel est celui qui t'a frappé ? » Et ils proféraient contre lui beaucoup d'autres blasphèmes.

Ainsi se passa le reste de la nuit. Pendant ce temps, Pierre, resté dans la cour du grand-prêtre, était accusé par une servante d'être disciple de Jésus. Pierre, effrayé, reniait son Maître jusqu'à trois fois, affirmant qu'il ne connaissait pas cet homme. — Et à ce moment, le coq chanta pour la seconde fois.

Mais, reprend l'Evangéliste, Jésus, s'étant retourné, regarda Pierre. Pierre se ressouvint de la parole que Jésus lui avait dite : « Avant que le coq chante deux fois, tu me renieras trois fois. » Il sortit et pleura amèrement.

Au lever du jour, Jésus fut de nouveau con-

damné à mort par le sanhédrin, tribunal suprême des juifs. Mais les Romains étant maîtres de leur pays, ils n'avaient pas le droit d'exécuter la sentence sans l'autorisation du gouverneur romain, qui était alors Ponce-Pilate.

Cependant, Judas, voyant que Jésus était condamné, fut saisi de remords; il rapporta aux juifs les trente pièces d'argent, prix de son crime, en disant : « J'ai péché, en livrant le sang du juste. — Que nous importe? c'est ton affaire, » répondirent les juifs.

Judas, au lieu de pleurer sa faute, céda au désespoir, jeta les trente pièces d'argent dans le temple et alla se pendre.

JÉSUS AU TRIBUNAL DE PILATE

Les juifs, ayant garrotté Jésus, le conduisirent de la maison de Caïphe au prétoire de Ponce-Pilate. Le gouverneur était païen, les juifs n'entrèrent pas dans sa maison « de peur de se souiller ». (Et ils n'avaient point de scrupule de demander la mort du Juste !)

Pilate sortit devant le prétoire et leur demanda : « Quelle accusation portez-vous contre cet homme? » Ils répondirent : « Si ce n'était pas un malfaiteur, nous ne vous l'aurions pas livré..... Nous l'avons trouvé soulevant notre nation, défendant de payer le tribut à César et disant qu'il était le Christ-Roi. »

César, c'était l'empereur romain. Pilate, entendant cette accusation, rentra dans le prétoire et fit venir Jésus : « Etes-vous le roi des Juifs ? lui demanda-t-il. — Dites-vous cela de vous-même, répondit Jésus, ou bien d'autres vous l'ont-ils dit de moi ? » Pilate reprit : « Est-ce que je suis Juif, moi ? Votre nation et vos pontifes vous ont livré à moi, qu'avez-vous fait ? »

Jésus répondit : « Mon royaume n'est pas de ce monde *(c'est-à-dire ne tire pas son origine de ce monde, il vient du ciel pour retourner au ciel)*; si mon royaume venait de ce monde, mes serviteurs combattraient certainement pour que je ne fusse point livré aux Juifs ; mais maintenant mon royaume n'est point d'ici.

— Vous êtes donc roi ? reprit Pilate. — Vous l'avez dit, je suis roi, répondit Jésus. Je suis né et je suis venu dans le monde pour rendre témoignage à la vérité. Quiconque appartient à la vérité entend ma voix. — Qu'est-ce que c'est la vérité ? » dit Pilate. Et sans attendre la réponse, il alla dire aux Juifs : « Je ne trouve rien de criminel en cet homme. »

Mais les Juifs continuaient à l'accuser de beaucoup de choses, et Jésus se taisait. « Vous ne répondez rien? lui dit Pilate. N'entendez-vous pas combien d'accusations ils portent contre vous ? » Jésus garda le silence; en sorte que le gouverneur était très étonné.

Les Juifs insistaient toujours plus fort : « Il soulève le peuple par ses enseignements, depuis la Galilée jusqu'ici. » Pilate, entendant parler de la Galilée, demanda si Jésus était Galiléen. Dès qu'il sut qu'il était de la juridiction d'Hérode *(fils de l'ancien Hérode et tétrarque de la Galilée)*, il le renvoya à Hérode, qui était alors à Jérusalem. (Il espérait ainsi se débarrasser de cette affaire.)

Hérode, voyant arriver Jésus, en eut une grande joie. Depuis longtemps, il désirait le voir, parce qu'il avait beaucoup entendu parler de lui et il espérait lui voir faire quelque miracle.

Il lui adressa donc un grand nombre de questions, mais Jésus ne répondit rien. Cependant, les princes des prêtres et les scribes étaient là, renouvelant avec insistance leurs accusations.

Hérode se moqua de lui avec toute sa cour; il lui fit mettre, par dérision, une robe blanche (comme on avait coutume d'habiller les fous), et le renvoya à Pilate. Dès ce jour-là, Hérode et Pilate, auparavant ennemis, devinrent amis.

Alors Pilate dit aux Juifs : « Vous savez que je n'ai trouvé en cet homme aucun des crimes dont vous l'accusez ; Hérode non plus. Ainsi, il ne mérite point la mort. Je le ferai donc châtier et je le renverrai. » (Quelle justice! puisqu'il est reconnu innocent, pourquoi le châtier?)

Pilate ne voulait pas livrer Jésus à la mort, mais, n'osant pas user de son autorité pour le renvoyer, il proposa aux Juifs un autre arrangement. A l'occasion de la fête de Pâques, le peuple avait le droit de demander la grâce d'un prisonnier; il y avait alors en prison un malfaiteur fameux, nommé Barabbas, coupable de vol, de sédition et de meurtre. S'adressant donc au peuple, Pilate s'écria : « Lequel des deux voulez-vous que je vous délivre, Barabbas ou Jésus qui est appelé Christ? »

Mais les Pharisiens et les Scribes avaient travaillé la foule ; tous répondirent : « Donnez-nous Barabbas.

— Que ferai-je donc de Jésus? reprit Pilate étonné, que voulez-vous que je fasse du roi des Juifs ?

— Enlevez-le ! crucifiez-le ! qu'il soit crucifié!

— Quel mal a-t-il donc fait? dit Pilate. Je ne trouve rien en lui qui mérite la mort. Je vais le châtier et je le renverrai. »

Mais les Juifs criaient encore plus fort : « Crucifiez-le ! crucifiez-le ! »

Alors, Pilate fit saisir Jésus et ordonna de le flageller. Les soldats du gouverneur emmenèrent Jésus, et l'attachant à une colonne, ils le flagellèrent. Les Romains ne comptaient pas les coups; et ce supplice était si cruel que, souvent, les condamnés en mouraient.

Après ce tourment, les bourreaux rassemblèrent autour de Jésus toute la cohorte ; ils le couvrirent d'un manteau d'écarlate, lui enfoncèrent sur la tête une couronne d'épines, placèrent dans ses mains liées, en guise de sceptre, une tige de roseau ; et, fléchissant le genou, ils se prosternaient en disant : « Salut, roi des Juifs. » Ensuite, ils lui crachaient au visage, lui donnaient des soufflets et, prenant entre ses mains le roseau, ils le frappaient sur la tête.

Jésus souffrait tout sans se plaindre, sans détourner la face, muet comme l'agneau qu'on égorge.

Pilate, pensant que les Juifs seraient enfin satisfaits, sortit du prétoire. Il fit avancer Jésus, sanglant, déchiré, la couronne d'épines sur la tête, les mains liées, les épaules couvertes de la pourpre de moquerie, et il dit à la foule :

« Voilà l'homme ! »

Dès qu'ils le virent, les pontifes et leurs valets crièrent : « Crucifiez-le ! crucifiez-le.

— Crucifiez-le vous-mêmes, dit Pilate; car, pour moi, je ne le trouve pas coupable.

— Nous avons une loi, répliquèrent les Juifs, et, selon cette loi, il doit mourir, car il s'est donné pour le Fils de Dieu. »

Ces paroles effrayèrent davantage Pilate. Il rentra et dit à Jésus : « D'où êtes-vous? » Mais Jésus ne répondit pas. « Vous ne répondez pas ? reprit Pilate. Ne savez-vous pas que j'ai le pouvoir de vous crucifier et aussi celui de vous relâcher ?

— Vous n'auriez aucun pouvoir sur moi, répondit Jésus, s'il ne vous eût été donné d'en haut. C'est pourquoi le péché de celui qui m'a livré à vous est plus grand que le vôtre. »

Pilate cherchait toujours à délivrer Jésus, mais sans se compromettre. Les Juifs lui crièrent : « Si vous le relâchez, vous n'êtes pas l'ami de César, car quiconque se fait roi se déclare contre César. »

En entendant ces paroles, Pilate sortit, s'assit sur son tribunal, et montrant Jésus aux Juifs, il leur dit : « Voilà votre roi. »

Ils crièrent : « A mort! à mort! crucifiez-le.

— Crucifierai-je votre roi ? » reprit Pilate.

Les pontifes répondirent : « Nous n'avons pas d'autre roi que César. »

Pilate, voyant qu'il ne gagnait rien, mais que le tumulte allait croissant, se décida. Toutefois, il voulut donner une dernière attestation de l'innocence de Jésus, dernière attestation aussi de sa propre lâcheté. Il fit apporter de l'eau et, se lavant les mains devant le peuple, il dit : « Je suis innocent de la mort de ce juste, c'est vous qui en répondrez. » Tous s'écrièrent : « Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants. »

Pilate délivra donc l'homicide Barabbas et abandonna Jésus à la volonté des Juifs pour être crucifié.

JÉSUS AU CALVAIRE

Les soldats, après s'être encore joués de Jésus, lui enlevèrent le manteau de pourpre, lui remirent ses vêtements, et l'ayant chargé de sa croix, le conduisirent vers le Calvaire, colline voisine de Jérusalem. Mais la victime, épuisée, succombait. Craignant sans doute de la voir expirer en route, les soldats recrutèrent un passant, nommé Simon, pour porter la croix après Jésus. Une grande foule suivait, les uns silencieux, les autres proférant des injures. Il y avait aussi des femmes qui pleuraient ; Jésus, se tournant vers elles, leur dit : « Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi, mais pleurez sur vous et sur vos enfants. Si l'on traite ainsi le bois vert, que sera-ce du bois sec ? »

Quand Jésus arriva sur le Calvaire, on lui présenta du vin mêlé de myrrhe et de fiel, breuvage destiné à adoucir les souffrances ; Jésus en goûta pour en sentir l'amertume, mais refusa de boire afin de ne pas alléger ses douleurs.

Ensuite, les soldats le crucifièrent, et avec lui deux voleurs, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche. Ainsi s'accomplissait cette parole du prophète : *Il a été mis au rang des scélérats.* — Pendant ce temps, Jésus disait : « Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. »

Les soldats se partagèrent ses vêtements ; et, comme sa tunique était sans couture, ils la tirèrent au sort. Ils accomplissaient encore, sans le savoir, une autre prophétie : *Ils se sont partagé mes vêtements et ont tiré ma tunique au sort.*

Pilate avait fait placer cette inscription sur la croix : JÉSUS DE NAZARETH, ROI DES JUIFS. Beaucoup purent la lire, car elle était écrite en hébreu, en grec et en latin. Les prêtres juifs s'en plaignirent à Pilate : « Ne mettez pas *roi des Juifs*, dirent-ils ; mais *qui s'est dit roi des Juifs.* » Pilate répondit : « Ce qui est écrit est écrit. »

Pendant que les soldats, assis au pied de la croix, gardaient Jésus, ses ennemis l'insultaient et le blasphémaient, en branlant la tête. Ils lui criaient : « Eh ! toi qui détruis le temple et le rebâtis en trois jours, sauve-toi donc toi-même.... Si tu es le Fils de Dieu, descends de cette croix..... Il a sauvé les autres, il ne peut pas se sauver lui-même..... Il se confie en Dieu ; que Dieu le délivre maintenant, s'il l'aime, car il a dit : Je suis le Fils de Dieu..... »

Les deux larrons, crucifiés avec lui, l'insultaient aussi. L'un d'eux lui disait : « Si tu es le Christ, sauve-toi toi-même, et nous aussi. » Alors, l'autre, miséricordieusement touché de la grâce, lui répondit : « Ne crains-tu pas Dieu non plus, toi ? Pour nous, c'est avec justice que nous sommes punis, et nous recevons ce que nos actions méritent ; mais celui-ci n'a rien fait de mal. » Puis, s'adressant à Jésus : « Seigneur, dit-il, souvenez-vous de moi quand vous serez dans votre royaume. » Merveilleux acte de foi, d'humilité et d'espérance. « En vérité, répondit Jésus, aujourd'hui même tu seras avec moi en Paradis. »

Marie, Mère de Jésus, Marie-Madeleine, Marie de Cléophas et plusieurs saintes femmes étaient là, debout près de la croix. Jésus, voyant sa Mère, et près d'elle le disciple qu'il aimait (saint Jean), dit à sa Mère : « Femme, voilà votre fils. » Et ensuite au disciple : « Voilà votre Mère. »

Il était environ la sixième heure (midi) quand Jésus fut crucifié. Des ténèbres couvrirent toute la terre jusqu'à la neuvième heure (trois heures suivant notre manière de compter) et le soleil s'obscurcit.

Jésus s'écria : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ! »

Un peu après, il ajouta : « J'ai soif. » On lui présenta, au bout d'un roseau, une éponge imbibée de vinaigre. *Ils m'ont abreuvé de vinaigre,* avait dit un prophète. Le sacrifice était complet. Jésus dit : « Tout est consommé. »

Ensuite, jetant de nouveau un grand cri, Jésus dit d'une voix retentissante : « Mon Père, je remets mon âme entre vos mains. » En disant cela, il inclina la tête et rendit l'esprit.

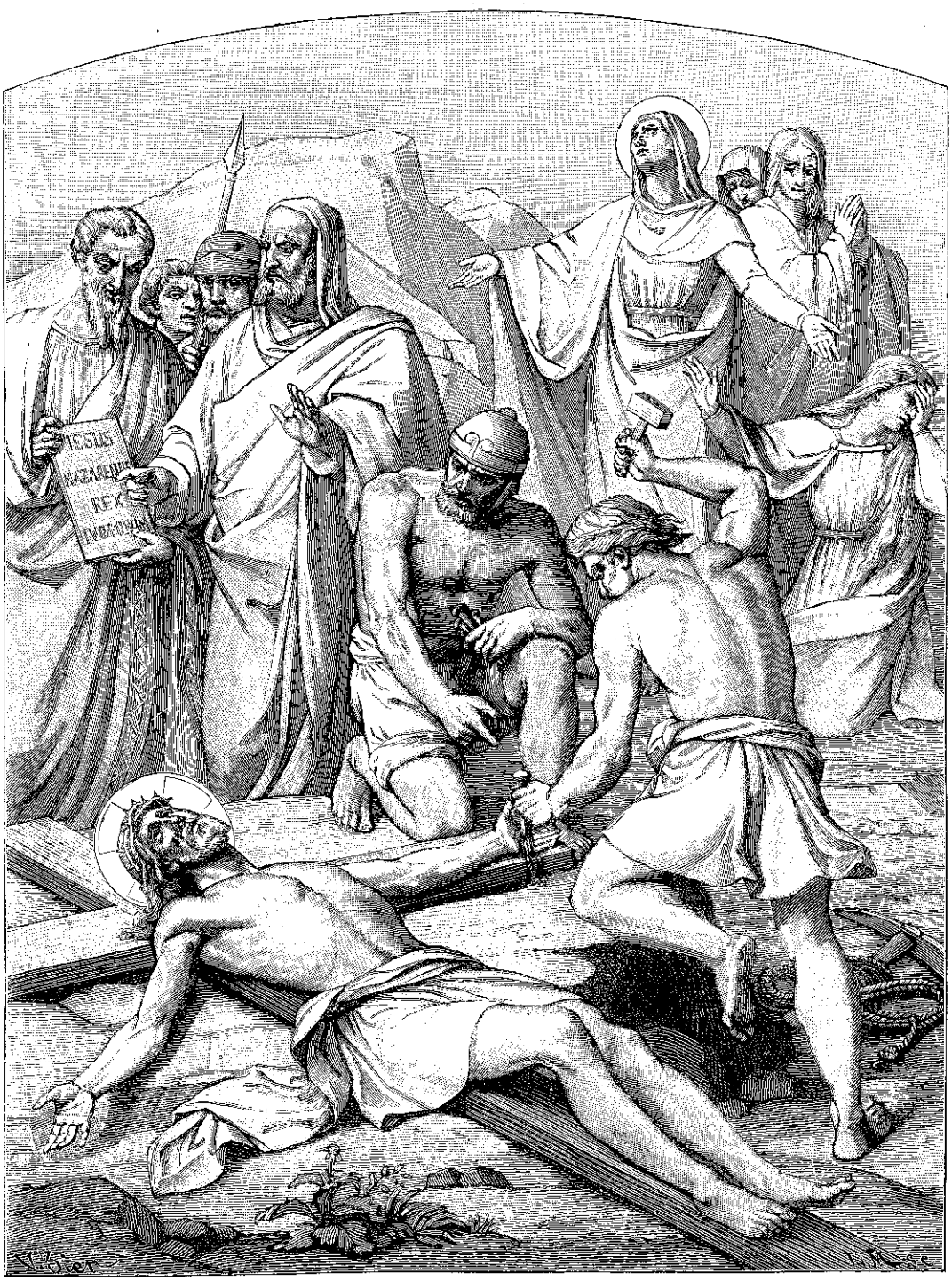
Au même moment, le voile du temple se déchira par le milieu depuis le haut jusqu'en bas, la terre trembla, les rochers se fendirent, les sépulcres s'ouvrirent, plusieurs saints ressuscitèrent et, après la résurrection du Sauveur, apparurent à plusieurs dans Jérusalem.

L'officier qui avait présidé à l'exécution, voyant ce qui était arrivé et comment Jésus avait pu pousser un grand cri avant de mourir, s'écria : « Cet homme était vraiment le Fils de Dieu. »

Les soldats, à la vue du tremblement de terre et de tout ce qui se passait, répétèrent aussi avec effroi : « Cet homme était vraiment le Fils de Dieu. »

LE CRUCIFIEMENT DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

Vendredi-Saint.



Notre-Seigneur est étendu sur la Croix.

Cette belle gravure est extraite de la collection du Chemin de la Croix, édité par la Maison de la Bonne Presse.

On a coutume de s'étendre comme à plaisir sur la description du supplice des criminels : sinistres préparatifs, attitude du condamné, coup fatal, dernière convulsion, tout est dépeint avec un luxe inouï de détails.

Les actes des martyrs eux-mêmes ont souvent de ces récits poignants.

Pour décrire le supplice du Roi des martyrs, Jésus-Christ, l'Evangile n'a presque que ces simples mots : *Ils le crucifièrent*. Le langage humain, semble-t-il, était impuissant à exprimer les souffrances d'un Dieu, et l'Ecriture, obligée de parler notre langage, préféra garder le silence sur un tel sujet.

Mais l'histoire est là, corroborée par les prédictions des prophètes et les révélations de quelques saintes, pour aider notre esprit à se représenter ce que durent être les souffrances endurées par le Sauveur Jésus.

Guidés par de savants exégètes modernes (1), essayons de retracer, dans son affreuse vérité, la scène du crucifiement, et puisse notre cœur être touché à la vue des excès d'amour de notre Dieu.

LE SUPPLICE DES ESCLAVES

Le crucifiement était le plus infamant comme le plus cruel de tous les supplices. Seuls, les païens l'avaient dans leur Code pénal : il était fréquemment usité chez les Romains, mais encore, le réservait-on aux esclaves, ou, si parfois on l'infligeait à des gens de condition libre, c'était aux malfaiteurs souillés des crimes les plus atroces.

Cicéron ne voulait même pas qu'on prononçât le nom de la croix dans une cité libre, tant le souvenir en était odieux.

Le condamné portait lui-même l'instrument de sa peine jusqu'à l'endroit où il devait être supplicié.

Pendant le portement de croix, un joueur de flûte ou un héraut quelconque précédait le cortège et attirait le peuple au spectacle.

Les bourreaux proclamaient par la ville la cause du supplice, et, pour augmenter les souffrances du malheureux esclave, ils l'aiguillonnaient, le frappaient de toutes manières, tandis qu'une populace sans pitié lui adressait des quolibets, lui lançait de la poussière et des pierres, ou lui crachait à la face.

On arrivait ainsi au lieu de l'exécution, situé en dehors de la ville, ordinairement près de la porte principale, en un endroit fréquenté. Le but du crucifiement était surtout d'exposer le supplicié aux regards et aux injures des passants; souvent, quand la victime n'avait pas été épuisée auparavant par la flagellation, elle vivait encore plusieurs jours, suspendue entre ciel et terre comme un objet de risée et d'ignominie, et les crucifiés de forte complexion mouraient plutôt de faim que d'épuisement par la perte du sang.

Rien n'égalait la honte d'un pareil châtiment. L'Ecriture n'appelle-t-elle pas *maudits de Dieu* ceux qui méritent d'être suspendus sur le bois infâme (2).

C'est à ce supplice sans égal que les Juifs vouèrent le plus beau des enfants des hommes, le Verbe fait chair, le Fils de Dieu. Ils savaient ce qu'ils faisaient en le livrant à Ponce-Pilate. Eux, depuis qu'ils subissaient la domination romaine, ne pouvaient plus infliger à leurs criminels que la peine de la flagellation ou du bannissement; eussent-ils encore joui du droit de mettre à mort, ils n'auraient pu condamner Jésus qu'à être lapidé, brûlé vif ou décapité, supplice trop peu déshonorant au gré de leur haine.

En remettant au procurateur romain le soin de l'exécution, ils durent se trouver satisfaits.

SUR LE CHEMIN DU CALVAIRE

Au sortir du prétoire, où Jésus venait d'entendre prononcer sa sentence, un centurion à cheval prit la tête du cortège, conformément aux prescriptions de la loi romaine. Derrière lui, un groupe de soldats escortait Jésus et les deux malfaiteurs condamnés à mort avec lui. La divine Victime, anéantie par la flagellation qui venait de mettre sa chair en lambeaux et de lui faire répandre des ruisseaux de sang, encore couronnée d'épines, reçut la croix qu'elle devait traîner par les rues de la ville.

La charge était écrasante. Les savants ont calculé, à l'aide des données de la tradition et des reliques encore existantes, comparant surtout la croix du Sauveur avec celle du bon larron conservée à Rome, dans l'église de Sainte-Croix de Jérusalem, et ils estiment que le poids total de l'instrument du supplice, qui était en bois de pin, peut être évalué à 100 kilogrammes.

Jésus présente à un tel fardeau ses épaules déjà meurtries et il s'avance vers le Golgotha. Bientôt il chancelle. Sa croix se fait plus lourde d'instant en instant. A une pierre de la route, à un ressaut du terrain, son pied vient à heurter et il tombe, entouré de ses ennemis qui l'accablent de leurs moqueries et de leurs coups.

Point n'est besoin de rappeler ici les divers incidents qui marquent la voie douloureuse. On peut suivre Jésus à la trace de son sang. Il est si faible que les soldats sont obligés d'arrêter un passant pour lui faire porter la croix; il souffre tant, qu'un peu plus loin, un groupe de femmes, émues de compassion, éclatent en sanglots à sa vue, en dépit de la loi qui défendait de témoigner aux suppliciés un témoignage de regret.

LE CRUCIFIEMENT

A bout de forces, Jésus parvient enfin au lieu des exécutions, au Golgotha. Ce mot qui signifie *crâne*, désignait probablement un rocher dénudé, perçant la terre et s'élevant comme un crâne au-dessus du sol. Ce tertre, voisin de la porte judiciaire, semblait tout indiqué pour livrer des victimes en spectacle à la foule. Les traditions juives rapportent que le chef d'Adam était enterré en cet endroit et lui donnait son nom.

Jésus, les voleurs, l'escorte, les membres du Sanhédrin et la populace prennent place sur le sommet et sur les pentes de la colline. La Vierge-Mère cherche à se rapprocher de son divin Fils, soutenue par ses pieuses compagnes, Madeleine, Salomé, Marie Cléophée et d'autres encore. Elles furent écartées sans doute, pour que les exécuteurs pussent accomplir librement leur triste besogne.

Il est à ce moment midi, note avec soin l'Evangéliste. Les soldats présentent au Sauveur un vin mêlé de myrrhe et de fiel; c'était la coutume d'offrir ce breuvage au malheureux qu'on allait

(1) L'abbé Fouard, dans sa *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, et le P. Ollivier, dans *La Passion*.

(2) Deut. xxi, 23.

crucifier, pour le plonger dans une sorte d'ivresse et diminuer sa souffrance. Quelques condamnés, par bravade, refusaient de le boire, mais c'était l'exception, surtout quand le patient avait déjà subi la torture de la flagellation. Jésus, après en avoir goûté, en détourna ses lèvres; il convenait que le Fils de Dieu subît en pleine connaissance les assauts de la douleur et en savourât toute l'amertume.

Puis, il fut dépouillé de ses vêtements. Une pieuse croyance nous montre un des assistants couvrant d'une ceinture la nudité du condamné ; sainte Brigitte et Catherine Emmerich l'attestent dans leurs révélations sur la Passion. Dans ce brutal dépouillement, toutes les plaies de Jésus se rouvrirent, et ce fut un spectacle lamentable que de voir cette chair lacérée par les fouets, meurtrie par les chutes, toute couverte de sueur, de poussière et de sang.

C'était bien là l'homme de douleurs dont Isaïe avait dit : « De la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête, tout est plaie en lui. C'est un ver de terre. Ce n'est plus un homme, mais l'opprobre et le rebut de l'humanité. »

Le moment était venu pour lui de consommer son sacrifice. Pour le crucifiement, tantôt la victime était clouée par terre à la croix, qui était ensuite élevée avec son fardeau, tantôt la croix elle-même était d'abord dressée et le condamné attaché avec des cordes, puis cloué.

Avec le P. Ollivier, nous nous rallions à la première opinion, parce que ce mode de crucifixion était plus facile et plus expéditif et que les Juifs pressèrent les bourreaux d'en finir au plus tôt, pour ne point souiller par une exécution le temps du sabbat qui commençait le soir même, après le coucher du soleil.

Jésus s'étendit en silence sur la croix, s'offrant à son Père pour le salut de chacune de nos âmes. « La main droite fut adossée à l'extrémité de la traverse, et l'un des bourreaux la fixa, d'un coup sec, par un clou à quatre pans, long de dix centimètres, dont la vue fait encore frémir (1). Le sang jaillit, les doigts se contractèrent et les lèvres de la Victime laissèrent échapper un gémissement. Un second coup : la main gauche adhérait au bois.....

» Les mains clouées, ce fut le tour des pieds. Un horrible frémissement agitait le supplicié pendant qu'on lui disposait les jambes à demi pliées sur le tronc de l'arbre maudit. Qu'importait aux bourreaux habitués à ces spasmes et pressés d'en finir! Pendant qu'une pression brutale maintenait les pieds à la place indiquée, les marteaux enfonçaient rapidement les deux clous qui restaient. Puis, satisfaits de leur besogne, les bourreaux se relevaient en ricanant : Maintenant, Galiléen, détache-toi, si tu es le Fils de Dieu.

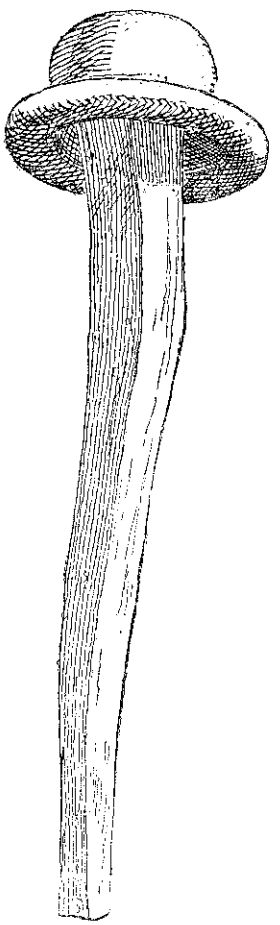
» Tout le corps se tordit dans un effort désordonné, cherchant sur cette couche funèbre une posture moins douloureuse : la poitrine se dilata pour aspirer l'air, pendant que la tête se renversait dans une torsion qui tendit les bras et leur imprima tour à tour une épouvantable secousse. Puis, la convulsion redescendit, abaissant les reins et ployant les genoux, pour aboutir aux pieds dont les doigts crispés égratignaient le bois. Le cœur battait avec force; la bouche râlait avec des sanglots ; de grosses larmes coulaient sur les joues, pendant que les yeux dilatés sollicitaient un peu de compatissance et de soulagement. » (R. P. Ollivier, *La Passion.*)

Cette description, pour être d'un réalisme saisissant, n'en est pas moins de toute vraisemblance. Notre-Seigneur a souffert des tortures inouïes dans son corps, des angoisses indicibles dans son âme et Dieu seul a pu mesurer l'étendue de son sacrifice.

SUSPENSION EN CROIX

Quatre clous énormes fixaient maintenant Jésus-Christ à la croix. Des artistes du XIIIe siècle ont, les premiers, représenté le crucifix avec un seul clou perçant l'un sur l'autre les deux pieds.

Cette hypothèse, outre qu'elle est récente et qu'elle contredit tous les monuments anciens, est peu admissible, et Rohault de Fleury, dans son précieux *Mémoire* sur les instruments de la Passion, établit d'une façon péremptoire que les deux pieds de Notre-Seigneur ont été percés séparément, chacun par un gros clou. « Peut-on compter, dit-il, sur la patience de la victime qui aurait dû faire effort pour retirer le pied de dessous pendant que l'on perçait l'autre, et le clou, s'appuyant sur un objet mou et sans consistance, n'aurait-il pas échappé aux coups des marteaux? » De plus, au dire des médecins, il eût été impossible d'enfoncer un clou sur les deux pieds superposés sans briser les os. Or, nous le savons par l'Ecriture, les os de Notre-Seigneur ne furent pas brisés.



L'un des clous de la Croix du Sauveur, conservé à Rome, en l'église Sainte-Croix de Jérusalem.

La croix fut enfin dressée par les exécuteurs. Sans doute, pour empêcher l'entier déchirement des mains, ils durent entourer de cordes la poitrine du crucifié, mais cette précaution ne suffit point à amortir le terrible choc du pied de la croix contre la pierre, lorsqu'on le descendit dans la cavité qui lui avait été préparée.

L'art a toujours représenté Jésus-Christ suspendu seulement par les pieds et par les mains, ne se soutenant, comme a dit Bossuet, que sur ses blessures. Tout au plus, montre-t-on les pieds de la Victime reposant sur un léger support.

(1) L'un de ces clous est vénéré à Rome, en l'église de Sainte-Croix de Jérusalem. Sa longueur est de douze centimètres à la base, d'un centimètre sur chaque face. La tête est enfermée dans une sorte de capuchon qui laisse environ dix centimètres de saillie sur la tige apparente. (P. Ollivier.)

Néanmoins, s'il faut en croire les plus anciens Pères, souvent témoins d'un supplice semblable, il devait y avoir au milieu du poteau vertical de la croix une sorte de chevalet qui passait entre les jambes du patient pour soutenir le poids de son corps. Les artistes n'en ont jamais tenu compte dans la représentation du crucifiement de Jésus : ce détail, si vraisemblable qu'il fût, leur semblait trop contraire à l'esthétique, et ils ont préféré adopter l'opinion de saint Grégoire de Tours qui, le premier, au VI^e^ siècle, a parlé d'un support placé sous les pieds : « Sur cette tablette, écrit-il, les pieds sacrés du Sauveur sont fixés comme ceux d'un homme debout. »

Qu'on suppose, pour la plus grande commodité des exécuteurs, l'emploi de cordes fixant à la croix le milieu du corps, l'adaptation d'une sellette sur laquelle le supplicié fût comme à cheval, et même, si l'on veut, un *suppedaneum*, on ne se fera pourtant pas une idée de l'intolérable position du crucifié.

Les clous des mains traversaient la paume; ceux des pieds, le métatarse et la plante appliquée au bois, les jambes étant légèrement relevées. « L'hémorragie, écrit encore le P. Olivier, ne tardait pas à cesser pour les mains en raison même de leur situation : les pieds perdaient plus de sang, il est vrai, mais beaucoup moins qu'il ne semble d'abord. La circulation, en effet, se trouvait contrariée et comme renversée. » Le sang devait se porter en plus grande abondance vers les parties comprimées, il affluait tellement au ventre et à la tête que, les veines ne pouvant suffire à le ramener au cœur, il en résultait dans tout le corps un désordre inexprimable et des douleurs plus cruelles que la mort.

Ajoutons à ce tableau celui des souffrances morales qui torturaient alors le cœur de Jésus : à ce même moment, le peuple autour de lui blasphémait et criait : « Va! toi qui détruis le temple de Dieu et le rebâtis en trois jours, sauve-toi toi-même; si tu es le Fils de Dieu, descends de la croix. » Les scribes et les pharisiens riaient et insultaient. L'un des deux larrons répétait les blasphèmes de la foule. Pas une voix amie ne se faisait entendre, car Marie et les saintes femmes furent longtemps tenues à l'écart. Le Christ était donc seul, et ce que les prophètes avaient prédit s'accomplissait : « J'ai cherché quelqu'un qui pût me consoler et n'en ai point trouvé. »

Jésus, en outre, avait devant les yeux les péchés de tous les hommes et les ingratitudes de tous les siècles, le petit nombre de ceux qui profiteraient de sa passion, la multitude des damnés. Enfin, ô surcroît de douleur, Dieu lui-même sembla le délaisser, et, par un mystère inexplicable de la justice éternelle, le Fils bien-aimé du Père était, à cause de nous, chargé des divines malédictions, jusqu'à ne pouvoir retenir ce cri : « Mon Dieu! mon Dieu! pourquoi m'avez-vous abandonné? »

Ce supplice dura trois grandes heures; et, au milieu de ses tortures toujours croissantes, tourmenté par la fièvre, dévoré par cette soif que seul un mourant peut connaître, le divin crucifié ne proféra, on peut le dire, qu'une seule plainte. En dehors de ce cri : « J'ai soif », et de cette parole d'angoisse : « Pourquoi m'avez-vous abandonné », il n'y a sur les lèvres du Christ que demandes de pardon et paroles de bénédiction pour les hommes qui le crucifient.

A ce spectacle, pourrons-nous ne pas répéter avec foi le mot de saint Paul : « Le Fils de Dieu m'a aimé et il s'est livré pour moi » et ne pas nous efforcer de vivre de manière à ne pas rendre inutiles tant de souffrances endurées pour notre salut?

SOUFFRIR EN UNION AVEC JÉSUS-CHRIST

Terminons cette courte description de la scène du Calvaire par ces quelques lignes que saint Bernard écrivait au pied de son crucifix, devant le bois de la croix dont il calculait la pesanteur et la dureté, devant les quatre clous dont il eût souhaité voir transpercer ses pieds et ses mains, devant les épines dont il eût désiré éprouver les déchirements.

Ce sera notre acte d'adoration envers la personne de Notre-Seigneur immolé. « Accordez-moi, Seigneur, la grâce de reproduire, de quelque manière, en ma vie, le mystère de votre sainte Passion. Et d'abord, daignez charger les épaules de votre serviteur de cette suave croix qui devient, pour tous ceux qui la portent, un arbre de vie. A cette croix qui est vous-même, clouez vous-même, Seigneur, mes pieds et mes mains, et réalisez de tout point en moi le mystère de votre Passion..... Enfin, pour représenter votre couronne d'épines, faites que je sois déchiré par la componction et par le souvenir de mes péchés. »

PRIÈRE

O bon et très doux Jésus, je me prosterne à genoux en votre présence, et je vous supplie et vous conjure, avec toute la ferveur de mon âme, de daigner graver dans mon cœur de vifs sentiments de foi, d'espérance et de charité, un vrai repentir de mes égarements et une volonté très ferme de m'en corriger, pendant que je considère en moi-même et que je contemple en esprit vos cinq plaies, avec une grande affection et une grande douleur, ayant devant les yeux ces paroles prophétiques que prononçait déjà de vous le saint roi David, ô bon Jésus : *Ils ont percé mes mains et mes pieds et ils ont compté tous mes os.* (*Ps.* XXI, 17 et 18.) (Indulg. plénière.)

SOURCES CONSULTÉES

La Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par l'abbé FOUARD. Paris, Lecoffre, 1899. — *La Passion*, par le R. P. M.-J. OLLIVIER, O. P. Paris, Lethielleux, 1891. — *Mémoire sur les instruments de la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, par ROHAULT DE FLEURY. — *Dictionnaire des antiquités chrétiennes*, par l'abbé MARTIGNY, et *Dictionnaire de la Bible*, par VIGOUROUX. — *Le Crucifix*, par J. HOPPENOT, S. J. Bonne Presse, 1899. — *Révélations de sainte Brigitte*, traduites par FERRAIGE, 1850, etc.

LE SAMEDI-SAINT

Baptême des catéchumènes.
Cérémonies, souvenirs et symboles du Samedi-Saint.

(Composition de Jos. GIRARD.)

LE SAMEDI-SAINT

Déjà nous avons retracé ici même les souvenirs qui se rattachent à la fête des Rameaux (1), au Jeudi (2), au Vendredi saints (3). Nous devons au lecteur d'achever, en ce numéro, l'historique de la grande semaine qui vit s'accomplir l'œuvre de notre rédemption. D'autant plus que le Samedi-Saint, plus encore que les jours précédents, abonde en détails instructifs.

* * *

Qu'on veuille bien se reporter, par la pensée, à dix siècles au moins en arrière, et nous suivre en quelqu'une des grandes basiliques des Gaules ou de l'Italie, à Rome, par exemple, au baptistère de Saint-Jean de Latran.

La cérémonie actuelle du Samedi-Saint, si longue, si édifiante, si animée qu'on la suppose, n'est qu'une ombre de l'ancien office de la veille de Pâques, et elle ne peut se bien comprendre que si l'on fait revivre, pour l'expliquer, la scène d'autrefois.

Ce qui aujourd'hui se célèbre au matin du Samedi se déroulait jadis, avec une toute autre solennité, dans la nuit de Pâques, consacrée presque entière au baptême des *catéchumènes*. On appelait de ce nom, on le sait, les Juifs ou les païens convertis qui se préparaient au baptême.

Ils étaient nombreux, surtout aux premiers siècles de l'Eglise. L'évêque les entourait d'une tendre sollicitude. Quand il les jugeait assez instruits, il les admettait, ordinairement au début du Carême, dans la classe des *élus* ou des *compétents*, et ensuite, plusieurs fois au cours de la sainte Quarantaine, il les faisait venir à l'église, les interrogeait publiquement, prenant les fidèles à témoin de leur science religieuse, les exorcisait, leur apprenait le Symbole des apôtres et l'Oraison

(1) N° 1100 de notre *Collection*.
(2) N° 1151.
(3) N° 1205.

dominicale, et, par quelques allocutions ardentes achevait de les préparer.

Enfin, il les conviait à la grande fête baptismale de la nuit de Pâques.

Qu'on se figure l'empressement et la joie des fidèles en cette veillée sainte, la plus fréquentée de toutes. Une imposante cérémonie de Première Communion en nos paroisses de France, une nombreuse prise d'habit dans une communauté religieuse pourraient en donner quelque idée. Chacun prenait intérêt à cette action qui augmentait le nombre des chrétiens. Dans beaucoup de familles, c'était la naissance à la foi d'un de leurs membres. De là, l'affluence du peuple, de là aussi la longueur de cet office qu'on avait à dessein enrichi d'un grand nombre de lectures afin que le temps pût être employé d'une manière utile pour les catéchumènes et pour les fidèles.

LE FEU NOUVEAU

Le Samedi, après None, c'est-à-dire vers les trois heures de l'après-midi, un peu avant le coucher du soleil, l'évêque, suivi de tout son clergé, se rendait à la basilique. Sous le parvis, il trouvait préparé, dans une cassolette, du feu qu'on avait eu soin de tirer de la pierre.

A une époque où les allumettes chimiques n'étaient pas connues, c'était l'usage, chaque jour avant Vêpres, de faire jaillir l'étincelle d'un caillou et d'en extraire le feu qui devait allumer lampes et cierges, et comme rien de profane ne doit servir à une aussi sublime fonction qu'est celle de l'office divin, le feu ainsi obtenu était préalablement bénit par une oraison.

La coutume tombait en désuétude dès le xe siècle. On la maintint néanmoins pour la solennité du Samedi-Saint, à cause de la touchante signification qu'elle recélait ce jour-là. Le feu nouveau qui soudain jaillissait de la pierre ne rappelait-il pas Jésus, la vraie Lumière du monde, un instant ensevelie sous le rocher du sépulcre, s'en élançant tout à coup par sa résurrection glorieuse?

A l'intérieur du sanctuaire, toutes les lampes avaient été éteintes et ne devaient se rallumer qu'au contact du feu bénit. Ainsi, à la mort de Notre-Seigneur, une profonde obscurité couvrait la surface de la terre; le monde moral surtout était enveloppé d'épaisses ténèbres. Mais avec Jésus ressuscité, la foi renaît dans l'Eglise, les apôtres proclament partout la divinité du Christ, et toute âme ici-bas reçoit le bienfait de la lumière.

La suite de la cérémonie confirme bien ce symbolisme. Voici que le diacre, d'ordinaire l'humble serviteur de l'évêque, revêt en sa présence la dalmatique blanche, vêtement de joie, tandis que son maître porte encore la chape violette des jours de pénitence, et, héraut de la bonne nouvelle, prend le pas sur lui. Comme un apôtre revenant du sépulcre, il entre dans l'église, et aux fidèles déjà massés des deux côtés de la vaste nef il annonce par trois fois, haussant à chaque fois le ton : « Voici la lumière du Christ. » En même temps, à l'aide du feu nouveau, il allume à chaque intonation une nouvelle branche du roseau de cire qu'il tient entre ses mains. « Fidèles, semble-t-il dire, rendez grâce à Dieu. Le Christ vient de ressusciter. Il vous apporte la lumière; il vient vous faire mieux connaître un seul Dieu en trois personnes : ce qu'indiquent les trois cierges fixés à un même roseau. »

Ce feu nouveau, symbole de résurrection, était reçu avec une sorte de vénération par nos pieux ancêtres. En beaucoup d'endroits l'on éteignait tous les foyers avant de se rendre à l'église, afin de ne les rallumer que par la communication du feu bénit que l'on emportait.

« L'importance de ce feu nouveau est telle, dit Dom Guéranger, que Dieu a daigné, durant plusieurs siècles, opérer chaque année en ce jour un miracle dans l'église du Saint-Sépulcre à Jérusalem. Sous les yeux du peuple fidèle assemblé pour attendre le feu nouveau du Samedi-Saint, l'une des lampes éteintes qui étaient suspendues au-dessus du monument sacré de la victoire du Christ s'allumait d'elle-même. Sa lumière, après avoir servi à allumer les autres lampes et les flambeaux de l'église, était communiquée aux fidèles qui s'en servaient avec foi pour renouveler le feu dans leurs habitations. »

A s'en tenir au témoignage des historiens contemporains, il est difficile de ne pas admettre, au moins pour certaines années du xie et du xiie siècle, la réalité de ce fait merveilleux. Ainsi, quand le pape Urbain II vint en France prêcher la Croisade, parmi les motifs qui devaient rendre cher aux peuples chrétiens le tombeau du Christ, il signale ce miracle réitéré et y insiste comme étant attesté unanimement par les pèlerins de la Ville Sainte.

Plus tard, il est vrai, la cupidité des chanoines gardiens du Saint-Sépulcre, celle plus éhontée encore des grecs schismatiques rendirent plus que suspect ce prodige annuel; et aujourd'hui, le Samedi-Saint, devant plusieurs milliers de Russes, de Grecs, d'Arméniens, de fanatiques rassemblés de toutes les communions, le patriarche grec, par une supercherie dont seule est dupe la foule ignorante et crédule des orthodoxes, tente de renouveler le miracle. Il s'enferme dans le Saint-Sépulcre, et, après une attente plus ou moins longue, quelquefois de plusieurs heures, il en sort enfin avec « le feu du ciel ». Aussitôt la foule de se précipiter sur lui. C'est à qui allumera plus tôt les petits cierges que chacun tient en main; puis, au risque de se piétiner ou d'incendier l'édifice, le flot humain piqué de mille points lumineux, se porte vers la sortie, au milieu de clameurs enthousiastes, dans un désordre indescriptible.

LE CIERGE PASCAL

Le feu étant bénit, le diacre poursuit son glorieux rôle. Près de lui, à l'ambon, un énorme cierge, dépassant en poids et en grosseur ceux des autres solennités, affectant presque la forme d'une colonne de cire, attend sa bénédiction.

Voici encore un symbole du Christ ressuscitant. Le cierge éteint, c'est Jésus au tombeau. Le diacre arrive, comme jadis Madeleine et les saintes femmes, avec des aromates, des grains d'encens, pour l'embaumer. Bientôt il allume ce cierge : c'est la gloire de la résurrection attestée une fois de plus. Et pour qu'on ne se méprenne pas sur le sens mystérieux de ce flambeau, le cierge est orné, comme l'était le corps glorieux du Christ, de cinq cicatrices formées par les cinq grains d'encens, que le diacre dispose sur la cire en forme de croix.

En même temps, il chante l'*Exultet*, l'annonce de la fête de Pâques. Autrefois, c'était à lui qu'incombait la mission de composer ce gracieux poème, et il y avait autant d'*Exultet* différents qu'il y avait d'églises. Les diacres peu instruits se faisaient aider par de plus experts, et saint Augustin parle quelque part de vers qu'il aurait ainsi com-

posés pour un diacre de Milan ou d'une église voisine.

Du haut de l'ambon, sorte de chaire placée à l'entrée du chœur, du côté de l'Evangile, le diacre récitait ou chantait sa formule en la déroulant sous les yeux des fidèles. Le rouleau manuscrit était enluminé magnifiquement. Le texte, dit l'abbé Duchesne, était coupé à divers endroits de miniatures en rapport avec ses diverses phrases. On y voyait le *chœur exultant des anges*, la *terre illuminée des clartés célestes*, la *sainte Mère l'Eglise*, les *abeilles*. A la fin, le nom du souverain était quelquefois accompagné de son portrait. Une particularité de ces rouleaux illustrés, dont quelques-uns subsistent (notamment à Bari, près du tombeau de Saint-Nicolas), c'est que ces images y sont disposées au rebours du texte, de sorte que, pour celui qui lit, les personnages ont la tête en bas. C'est qu'on laissait à dessein tomber le rouleau, du haut de l'ambon, à mesure qu'on le lisait. Les fidèles se saisissaient de l'extrémité qui pendait et contemplaient les miniatures, pendant que le diacre continuait à chanter en déroulant le reste.

Longtemps le cierge pascal servit de calendrier ecclésiastique : on inscrivait sur cette colonne de cire, ou sur des tablettes qui y étaient appendues, la date des fêtes mobiles de l'année, dépendant de la fête de Pâques.

C'était, on le sait, le patriarche d'Alexandrie, qui, aidé de ses célèbres astronomes, calculait la date de Pâques et envoyait au Pape le *Canon* ou règle des fêtes annuelles. Celui-ci le communiquait aux églises d'Occident, et les évêques, à défaut d'imprimés, les faisaient connaître aux fidèles au moyen du cierge pascal.

LE BAPTÊME DES CATÉCHUMÈNES

Ce qui précède n'a été qu'une préparation à la cérémonie.

Le soir est maintenant venu, l'église est illuminée ; la vigile nocturne va commencer. Le groupe des catéchumènes se rassemble sous le vaste porche de la basilique ou dans le baptistère voisin : des prêtres accomplissent sur eux les rites qui précèdent la réception du baptême, ils demandent aux heureux candidats de renoncer par serment au joug de Satan sous lequel ils ont jusqu'ici vécu. Ils tracent le signe de la croix sur leurs fronts, humectent de salive les oreilles et le nez, en disant aux oreilles : *ouvrez-vous*, aux narines : *respirez l'odeur des célestes parfums*. Suivent les onctions avec l'huile, dite des catéchumènes, onctions qui devaient en faire les athlètes de Dieu, prêts à soutenir les assauts auxquels leur nouveau titre de chrétiens ne manquerait pas de les exposer.

Comment occuper les nombreux fidèles massés dans l'intérieur de la basilique pendant cette longue cérémonie de la *catéchization*, qui demandait souvent, vu le nombre des adultes à baptiser, des heures entières ?

Pour tenir la foule en éveil, des diacres lisaient à l'ambon les passages de l'Ancien Testament les plus en rapport avec la cérémonie actuelle. Ces récits variés, ces scènes vivantes intéressaient le peuple. A Rome, comme la langue grecque était également employée dans les premiers siècles de notre ère, on lisait successivement en grec et en latin les douze leçons choisies pour la circonstance.

Après chaque leçon, afin de ranimer l'attention et pour résumer la doctrine et les sentiments des prophètes, l'assemblée se levait et écoutait une oraison qui exprimait sous forme de supplication les vœux de l'église. Enfin, de temps en temps, à quatre reprises au moins, des chants se faisaient entendre, variant la forme de la prière et gravant plus profondément dans l'esprit des auditeurs les enseignements reçus.

Telle est l'origine des lectures du Samedi-Saint, des *prophéties*, comme on les appelle, plusieurs des passages choisis étant prophétiques et ayant trait, au moins figurativement, au baptême.

Tandis qu'on les lisait, les catéchumènes rentraient un à un dans le sanctuaire, reprenaient leur place et pouvaient à leur tour tirer profit des salutaires instructions tombées des lèvres des diacres et s'unir aux prières.

Ces longues lectures nous ont conduit bien avant dans la nuit, et il reste encore à bénir solennellement les eaux qui doivent servir au baptême. C'est le moment pour le clergé, pour les catéchumènes, pour leurs parrains et marraines, de se diriger vers le baptistère.

Le cierge pascal allumé précède le cortège, comme autrefois la colonne de nuée lumineuse guidait les Hébreux vers les eaux de la Mer Rouge. Puis viennent les catéchumènes, ayant à leur droite leur parrain ou leur marraine, chacun devant être présenté au baptême par un chrétien de son sexe.

Deux acolytes suivaient, l'un portant le Saint Chrême, l'autre l'huile des catéchumènes ; enfin le clergé et l'évêque fermaient la marche. Le peuple continuait dans l'intérieur de la basilique sa veillée sainte.

Le baptistère n'était pas l'humble monument que l'on aperçoit au fond de nos églises, décoré assez improprement du nom de *fonts baptismaux*, fontaines baptismales. C'était un vaste édifice, distinct de l'église, de forme circulaire ou octogonale, occupé dans son centre par une immense piscine à laquelle donnaient accès, tout le tour, des marches de marbre.

Il fallait cela pour le baptême *par immersion*, généralement pratiqué à cette époque.

Du milieu de la piscine surgissait une élégante vasque déversant ses eaux au moyen de plusieurs têtes de cerf sculptées sur ses bords, genre de décoration inspiré sans doute par le trait qui se chantait en allant au baptistère : « De même que le cerf aspire à se désaltérer aux fontaines, de même mon âme a soif de vous, ô mon Dieu. » Au-dessus de la piscine, une coupole au milieu de laquelle était dessinée une colombe environnée de rayons rappelait l'Esprit-Saint descendu sous cette forme, au baptême de Jésus-Christ.

De chaque côté, deux tentes avaient été dressées, l'une pour les hommes, l'autre pour les femmes. C'est là que les catéchumènes déposaient une partie de leurs vêtements avant d'entrer dans les eaux, là qu'on les revêtait d'habits blancs au sortir de la fontaine.

En outre, deux chapelles latérales attendaient les nouveaux baptisés, l'une renfermant les Saintes Espèces, pour qu'on pût leur donner la Communion ; l'autre, les saintes Huiles nécessaires pour la Confirmation, car, aux adultes, on conférait les trois sacrements en une même nuit.

On peut voir encore à Rome, attenant à la basilique du Latran, l'un de ces baptistères.

Revenons à la cérémonie qui doit se dérouler dans cette noble enceinte. L'évêque a fait descendre sur les eaux la vertu de l'Esprit Saint : il les a sanctifiées par le signe de la croix et les infusions de l'Huile sainte des catéchumènes et

du Saint Chrême. Tout est prêt maintenant pour l'administration du sacrement : c'est le moment de faire avancer les *élus* et de les régénérer dans l'eau sainte.

Dom Guéranger, dans l'*Année liturgique*, décrit comme il suit cette imposante scène. « Les *élus* viennent un à un, conduits, les hommes par le parrain et les femmes par la marraine. L'évêque se place sur une estrade d'où il domine la fontaine. Le catéchumène, dépouillé de ses habits en la partie supérieure, descend les degrés du bassin et pénètre dans l'eau, à portée de la main du Pontife. Alors celui-ci, élevant la voix, l'interroge : « Croyez-vous, lui dit-il, en Dieu le Père tout-puis- » sant, créateur du ciel et de la terre ? — J'y crois, » répond le catéchumène. — Croyez-vous en Jésus- » Christ, son Fils unique, qui est né et a souffert ? » — J'y crois. — Croyez-vous au Saint-Esprit ? — J'y » crois. — Voulez-vous être baptisé ? — Je le veux, » répond l'élu. Alors le Pontife, étendant la main sur la tête du catéchumène, la plonge par trois fois dans les eaux de la fontaine, en disant : « Je vous » baptise, au nom du Père, et du Fils, et du Saint- » Esprit. »

Avant que le néophyte soit sorti de la fontaine, un prêtre répand sur sa tête le Chrême, don de l'Esprit Saint.

» L'élu sort de la fontaine par les degrés du bord opposé, semblable à ces brebis du divin cantique qui remontent du lavoir où elles ont purifié leur blanche toison. Le parrain l'attend sur le bord ; il lui donne la main pour remonter et s'empresse de le couvrir d'un linge et d'essuyer l'eau sainte qui ruisselle de ses membres.

» L'évêque continue sa noble fonction ; autant de fois qu'il plonge un pécheur dans les eaux, autant de fois un juste renaît de la fontaine. Mais il ne peut continuer longtemps d'opérer à lui seul un ministère dans lequel les prêtres peuvent le suppléer.

» Lui seul peut confirmer les néophytes, et s'il attendait pour exercer ce pouvoir divin le moment où tous les catéchumènes auront été régénérés, il serait grand jour avant qu'on n'eût accompli tous les mystères de cette sainte nuit. Il se borne donc à conférer par lui-même le saint Baptême à quelques élus, hommes, femmes et enfants, et laisse aux prêtres le soin de recueillir le reste de la moisson du Père de famille. Il se rend à la chapelle du Chrême où on le revêt à nouveau des ornements sacrés qu'il avait déposés pour descendre à la fontaine, et tout aussitôt l'on amène à ses pieds les néophytes qu'il vient de baptiser. Il remet à chacun d'eux une robe blanche qu'ils porteront jusqu'au samedi suivant. Les néophytes, ayant reçu cet éloquent symbole, se retirent sous les tentes qui ont été dressées dans le baptistère ; ils y dépouillent leurs vêtements trempés d'eau, en prennent d'autres qui leur ont été préparés, et, avec l'aide de leurs parrains ou de leurs marraines, se revêtent par-dessus la robe blanche que leur a remise l'évêque. Ils retournent alors au *Chrismarium*, où le sacrement de Confirmation leur est conféré solennellement par le Pontife. »

De nouveau les portes du baptistère s'ouvrent et la procession triomphale se dirige vers la basilique pour la messe de Pâques.

LE SAMEDI-SAINT AUJOURD'HUI

Rien n'a été changé, pour le fond des prières, à l'office d'autrefois. Un seul point en distingue l'office moderne : c'est l'absence des catéchumènes. Quand l'Occident eut été presque complètement converti à la foi, chaque famille faisant baptiser ses enfants, il n'y eut presque plus de baptêmes d'adultes. Dès lors, la veillée nocturne du Samedi-Saint perdit de son intérêt ou même de sa raison d'être, car on avait choisi à dessein la nuit même de la Résurrection pour administrer un sacrement qui apporte aux âmes la résurrection et la vie, les faisant passer de la mort du péché à la vie de la grâce.

On résolut en Occident, à partir du XIe siècle, d'anticiper au samedi l'office du matin de Pâques. Il fut fixé d'abord à l'heure de None, vers les trois heures de l'après-midi, mais la messe exigeant que le prêtre demeurât à jeun jusqu'à cette heure tardive, on finit par en avancer la célébration à Sexte, c'est-à-dire vers midi.

De là le contraste frappant qu'offre l'ensemble de cet office avec le jour auquel on le célèbre. L'Eglise ne devrait être occupée, ce semble, que d'honorer la sépulture du Christ, suite de sa passion et mystère de tristesse, et cependant l'allégresse éclate de toutes parts, surtout vers la fin de la cérémonie. Le cantique des anges, le *Gloria in excelsis*, mêle sa mélodie aux joyeuses volées des cloches, l'Alleluia ressuscite. Après l'épître, à Rome, le sous-diacre allait porter au Pape cette parole : Je vous annonce une grande joie : Alleluia.

Nos lecteurs connaissent maintenant le secret de cette exultation qu'on serait tenté de croire prématurée : la raison historique en est que l'office du matin du Samedi-Saint est l'ancien office de la nuit de Pâques.

L'église paraît, dans cette anticipation voulue, presque nécessitée par les circonstances, avoir suivi le mouvement de son cœur, et s'y être prêtée volontiers. Il lui plaisait de donner aux fidèles, dès le matin du Samedi, un avant-goût des joies du lendemain, et, de même qu'à Noël elle termine plus tôt sa vigile, de même, le Samedi-Saint, elle est si impatiente de célébrer la gloire du Christ ressuscité qu'elle aurait peine à attendre davantage pour en témoigner son bonheur.

Pourtant, le Saint Sacrifice achevé, le sanctuaire reprend son caractère de deuil. Pas d'autre messe que celle qui fait partie de l'office général et est en réalité la messe de l'aurore du jour suivant. Le jeûne est rigoureusement maintenu ; tout, en un mot, est destiné à rappeler le mystère du jour, la présence du corps inanimé de Jésus au tombeau, et si une joie sainte a pénétré dans les cœurs, elle est contenue par le recueillement et l'esprit de pénitence propres à ce dernier jour du Carême.

Puissions-nous comprendre dans ces rites sacrés du Samedi-Saint les admirables enseignements de l'Eglise, et, comme des fils aimants, entrer dans les joies et les tristesses de cette Mère au cœur si délicat, pleurer avec elle au Sépulcre du Christ, tressaillir d'allégresse à l'approche de sa résurrection, et, suivant ses avis salutaires, ressusciter nous-mêmes à une vie nouvelle, par une humble et sincère confession et une excellente communion pascale.

* * *

Nota. — Rien de plus instructif, pour qui veut suivre avec profit les offices de la Semaine-Sainte, que le tome de l'*Année liturgique* intitulé *La Passion et la Semaine-Sainte*, par Dom Guéranger, abbé de Solesmes. C'est là surtout que nous avons puisé le fond de cette monographie.

LA RÉSURRECTION

DE NOTRE DIEU ET SAUVEUR JÉSUS-CHRIST

D'APRÈS LES QUATRE ÉVANGÉLISTES

Notre-Seigneur sortant du tombeau.

(D'après le tableau du Catéchisme en images édité par le *Pèlerin*.)

LA MORT ET LA SÉPULTURE DE JÉSUS

Jésus avait expiré sur sa croix, le vendredi à trois heures. Le lendemain était le grand jour du sabbat pascal, et il ne convenait pas que les suppliciés restassent exposés sur le gibet pendant cette solennité. A la demande des Juifs, des soldats, envoyés par Pilate, vinrent briser les jambes des deux larrons crucifiés avec Jésus, afin de les achever.

En arrivant à Jésus, ils constatèrent qu'il était déjà mort et ils ne lui rompirent pas les jambes. Une prophétie avait dit: « Vous ne briserez point ses os. »

Mais un des soldats ouvrit son côté d'un coup de lance, et il en sortit du sang et de l'eau. Une autre prophétie disait : « Ils regarderont celui qu'ils ont percé. »

Et celui qui l'a vu (saint Jean) en a rendu témoignage et son témoignage est véritable. Et il sait qu'il dit vrai, afin que vous croyiez aussi.

L'eau figurait le baptême et le sang l'Eucharistie.

Mais qui donnera la sépulture au divin Crucifié? Voilà que, par un prodige admirable, deux disciples de Jésus, jusque-là cachés, se montrent intrépides. Un homme riche et considéré, membre du Sanhédrin, Joseph d'Arimathie, homme bon et juste, dit saint Luc, se présente courageusement devant Pilate et lui demande de lui accorder le corps de Jésus. Pilate s'étonne qu'il soit déjà mort et appelle l'officier qui a présidé à l'exécution. Le centurion atteste que Jésus est mort, et Pilate permet à Joseph de prendre le corps.

D'autre part, un autre personnage important, Nicodème, qui, autrefois, était venu voir Jésus la nuit, arriva au Calvaire, apportant une composition de myrrhe et d'aloès d'environ cent livres.

Ils détachèrent de la croix le corps ensanglanté de Jésus, et Marie le reçut dans ses bras. Madeleine put baigner encore une fois de ses larmes les pieds de son Sauveur et Jean reposer sa tête sur son cœur, ce cœur maintenant refroidi et ouvert par une large blessure.

Joseph d'Arimathie et Nicodème procédèrent ensuite à l'ensevelissement de Jésus selon la coutume des Juifs : ils oignirent son corps avec des aromates, l'enveloppèrent dans un linceul neuf que Joseph avait acheté, et le serrèrent très étroitement dans les autres linges qu'ils avaient apportés.

Il y avait là un jardin et dans ce jardin un sépulcre neuf, où personne encore n'avait été mis et que Joseph d'Arimathie avait fait creuser pour lui-même dans le roc. C'est là qu'ils déposèrent le corps de Jésus. Puis ils roulèrent une grande pierre à la porte du tombeau et se retirèrent. Il avait fallu se hâter, car l'heure du repos sabbatique approchait. Les saintes femmes, après avoir examiné le tombeau, s'en allèrent également.

Cependant, les princes des prêtres juifs et les Pharisiens, mal rassurés de leur triomphe, se souvinrent d'une parole de Jésus que ses disciples eux-mêmes oubliaient en ce moment. Ils vinrent trouver Pilate et lui dirent : « Seigneur, nous nous sommes souvenus que ce séducteur a dit lorsqu'il vivait encore : Après trois jours, je ressusciterai. Ordonnez donc que le sépulcre soit gardé jusqu'au troisième jour; car, si ses disciples venaient dérober le corps et conter au peuple qu'il est ressuscité, ce serait une nouvelle erreur pire que la première. »

Pilate, impatienté, leur répondit : « Vous avez des gardes; allez et gardez-le comme vous l'entendrez. » Ils s'en allèrent donc, mirent les scellés sur la pierre du sépulcre et y placèrent des gardes.

JÉSUS RESSUSCITÉ

Chez les Juifs, le jour légal finissait à six heures du soir. Le samedi soir, dès que la lueur des étoiles eût annoncé le terme du repos sabbatique, les saintes femmes achetèrent des parfums pour achever d'embaumer le corps de Jésus.

Le lendemain, de grand matin, elles partirent pour le sépulcre. En route, elles disaient : « Qui nous ôtera la pierre du tombeau? » car elle était très grande.

Elles ne devaient pas avoir cette peine. A cette heure-là, Jésus était déjà ressuscité. Son corps, vivant et glorieux, s'était échappé du sépulcre, sans rompre le sceau des Juifs. Les gardes ne le virent point. Mais un autre spectacle les épouvanta : la terre trembla violemment, l'Ange du Seigneur descendit du ciel, renversa la pierre du tombeau et s'assit dessus. Son aspect était comme la foudre et ses vêtements comme la neige Les gardes furent saisis d'une telle frayeur qu'is tombèrent comme morts.

Dès qu'ils eurent repris possession de leurs sens, ils s'enfuirent, et allèrent raconter aux princes des prêtres ce qui s'était passé.

Marie-Madeleine, arrivée la première au tombeau, voit que la pierre qui le fermait avait été enlevée. Elle court donc et vient trouver Simon-Pierre et le disciple que Jésus aimait : « Ils ont enlevé le Seigneur du tombeau, leur dit-elle, et nous ne savons où ils l'ont mis. »

Pierre sortit ainsi que l'autre disciple. Ils couraient tous les deux, mais cet autre disciple courut plus vite que Pierre et arriva le premier au tombeau : il s'inclina et aperçut les linges déposés, mais il n'entra pas. Simon-Pierre arriva après lui, entra dans le tombeau, vit les linceuls qui étaient à terre, puis le suaire qu'on avait mis sur la tête de Jésus plié et mis à part. Alors, cet autre disciple (saint Jean) qui était arrivé le premier, entra aussi dans le sépulcre. Il vit et il crut: mais d'une foi encore imparfaite, car il ne comprenait pas encore les Ecritures annonçant que le Christ devait ressusciter d'entre les morts. Et tous deux se retirèrent.

Madeleine, revenue avec eux, ne pouvait se résoudre à quitter le sépulcre vide. Elle restait là, et pleurait. Au milieu de ses larmes, s'étant penchée vers le sépulcre, elle aperçut deux anges, à l'endroit où avait été placé le corps du Sauveur, l'un à la tête, l'autre aux pieds. Ils lui dirent: « Femme, pourquoi pleurez-vous ? » Elle répondit : « C'est qu'ils ont enlevé mon Seigneur et je ne sais où ils l'ont mis. »

Ses yeux se tournèrent vers le jardin, comme si elle avait dû y découvrir son trésor. Elle y aperçut un homme qu'elle ne reconnut point, et qui lui dit aussi : « Femme, qu'avez-vous à pleurer, que cherchez-vous? » Madeleine crut que cet homme était le jardinier et lui dit : « Seigneur, si c'est vous qui l'avez enlevé, dites-moi où vous l'avez mis et je l'emporterai. »

Jésus (car c'était Lui, qu'elle ne reconnaissait pas) lui dit : *Marie.* Alors, elle le reconnut et se jeta à ses pieds en disant : *Mon Maître.* Mais Jésus lui dit : « Ne vous attachez pas ainsi à moi, car je ne suis pas encore remonté vers

mon Père (c'est-à-dire vous me reverrez encore). Allez trouver mes frères (il appelle ainsi ses disciples) et dites-leur : Je monte vers mon Père qui est aussi votre Père, vers mon Dieu, qui est aussi votre Dieu. »

Marie-Madeleine s'en alla porter cette nouvelle aux apôtres : « J'ai vu le Seigneur et voilà ce qu'il m'a dit. »

Il faisait grand jour et le soleil était déjà levé. Les autres saintes femmes arrivaient ou revenaient au tombeau. Elles virent la pierre enlevée, et ne trouvèrent pas le corps de Jésus dans le sépulcre. Comme elles étaient toutes consternées, voilà que deux hommes parurent devant elles, avec des vêtements éclatants, et dans leur frayeur, elles n'osaient lever les yeux de terre.

Mais un de ces anges leur dit : « Pour vous, n'ayez pas peur. Je sais que vous cherchez Jésus de Nazareth, qui a été crucifié. Pourquoi cherchez-vous parmi les morts celui qui est vivant? Il n'est point ici : il est ressuscité comme il l'a dit. Venez et voyez : voici le lieu où on l'avait placé. Allez promptement dire à ses disciples et à Pierre qu'il est ressuscité. Ressouvenez-vous de ce qu'il vous a dit lorsqu'il était en Galilée : Il faut que le Fils de l'homme soit livré entre les mains des pécheurs, qu'il soit crucifié et qu'il ressuscite le troisième jour. »

Elles se ressouvinrent que Jésus avait, en effet, dit ces paroles.

Elles s'en retournaient rapidement, sans rien dire à personne, effrayées et joyeuses, lorsque, soudain, Jésus se montra devant elles. Il leur dit : « Je vous salue. » Elles s'approchèrent, embrassèrent ses pieds et l'adorèrent. Jésus reprit : « Ne craignez pas : allez annoncer à mes frères qu'ils aillent en Galilée : c'est là qu'ils me verront. »

Parmi ces saintes femmes se trouvaient Marie Salomé, Marie, mère de saint Jacques et de saint Jean, Jeanne, femme de Chusa, procurateur d'Hérode. Elles racontèrent aux disciples ce qu'elles avaient vu; mais ceux-ci les traitèrent de folles et ne voulurent pas les croire.

Les princes des prêtres furent moins difficiles à convaincre. Quand les gardes leur eurent raconté ce qui s'était passé au sépulcre, ils tinrent conseil avec les Anciens. A tout prix, il fallait étouffer cette affaire et éviter une enquête. Ils donnèrent aux soldats une forte somme d'argent, en leur recommandant de dire que pendant qu'ils dormaient, la nuit, les disciples de Jésus étaient venus enlever son corps. « Si la chose vient aux oreilles du gouverneur, ajoutèrent-ils, nous l'apaiserons et vous préserverons de tout châtiment. »

Les gardes acceptèrent l'argent et répétèrent la fable. Elle était grossière : car enfin, remarque saint Augustin, s'ils dormaient, comment ont-ils vu les disciples venir enlever le corps de leur Maître? et s'ils ne dormaient pas, pourquoi ne les en ont-ils pas empêchés ? Malgré son absurdité, cette explication de la résurrection de Jésus-Christ n'en est pas moins restée en crédit parmi les Juifs infidèles.

Quant à l'incrédulité des apôtres, elle a quelque chose de mystérieux que leur faiblesse et leur frayeur ne suffisent pas à expliquer : leurs doutes, qui exigèrent tant de preuves répétées et palpables, devaient servir d'appui à notre foi. Tous les apôtres ont plus tard souffert le martyre en témoignage de la résurrection de Jésus-Christ qu'ils avaient eu tant de peine à croire et qu'ils avaient enfin si parfaitement constatée.

JÉSUS APPARAIT AUX DEUX DISCIPLES D'EMMAUS

Ce jour-là même, deux disciples s'en allaient de Jérusalem au bourg d'Emmaüs, éloigné de soixante stades (environ dix kilomètres). Ils s'entretenaient ensemble de ce qui s'était passé. Jésus les rejoignit et se mit à marcher avec eux; « mais, dit l'Evangéliste, leurs yeux étaient retenus en sorte qu'ils ne pouvaient le reconnaître. »

Jésus leur demanda de quoi ils parlaient et quel était le sujet de leur tristesse.

L'un d'eux, nommé Cléophas, répondit : « Etes-vous tellement étranger dans Jérusalem que vous ne sachiez rien des choses qui s'y sont passées ces jours-ci?

— Quelles choses ? dit l'inconnu.

— Au sujet de Jésus de Nazareth, qui était un grand prophète, puissant en œuvres et en paroles, devant Dieu et devant tout le peuple. Ignorez-vous comment les princes des prêtres et les anciens de notre nation l'ont livré pour être condamné à mort et l'ont crucifié? Nous espérions qu'il était Celui qui doit délivrer Israël; mais voici maintenant le troisième jour que ces choses se sont passées.

» Quelques femmes, il est vrai, de celles qui sont avec nous, nous ont effrayés. Etant allées au sépulcre avant le jour, elles n'y ont point trouvé son corps; elles affirment même avoir vu des anges qui disent qu'il est vivant. Quelques-uns des nôtres sont allés au sépulcre; ils ont trouvé toutes choses comme les femmes avaient dit; mais pour lui, ils ne l'ont pas trouvé. »

Le voyageur leur dit alors : « O insensés, cœurs lents à croire ce qu'ont annoncé les prophètes. Ne fallait-il pas que le Christ souffrît tout cela et entrât ainsi dans sa gloire ?..... » Ensuite, commençant par Moïse, et parcourant tous les prophètes, il leur expliquait ce qui est dit du Christ dans les Ecritures.

Ils arrivèrent près du lieu où ils devaient s'arrêter, et le voyageur sembla vouloir continuer sa route. Les disciples insistèrent pour qu'il restât, disant : « Demeurez avec nous, car il se fait déjà tard et le jour est sur son déclin. » Et il entra avec eux.

Or, tandis qu'ils étaient à table ensemble, l'étranger prit le pain, et l'ayant béni, le rompit et le leur présenta. A ce moment, leurs yeux s'ouvrirent et ils le reconnurent; mais, aussitôt, il disparut.

Les deux disciples se dirent l'un à l'autre : « N'est-il pas vrai que notre cœur était tout brûlant, pendant qu'il nous parlait le long du chemin et qu'il nous expliquait les Ecritures ? »

Et se levant à l'heure même, ils retournèrent à Jérusalem. Ils y trouvèrent les apôtres rassemblés, avec les disciples qui s'étaient joints à eux, et tous s'empressèrent de leur dire :

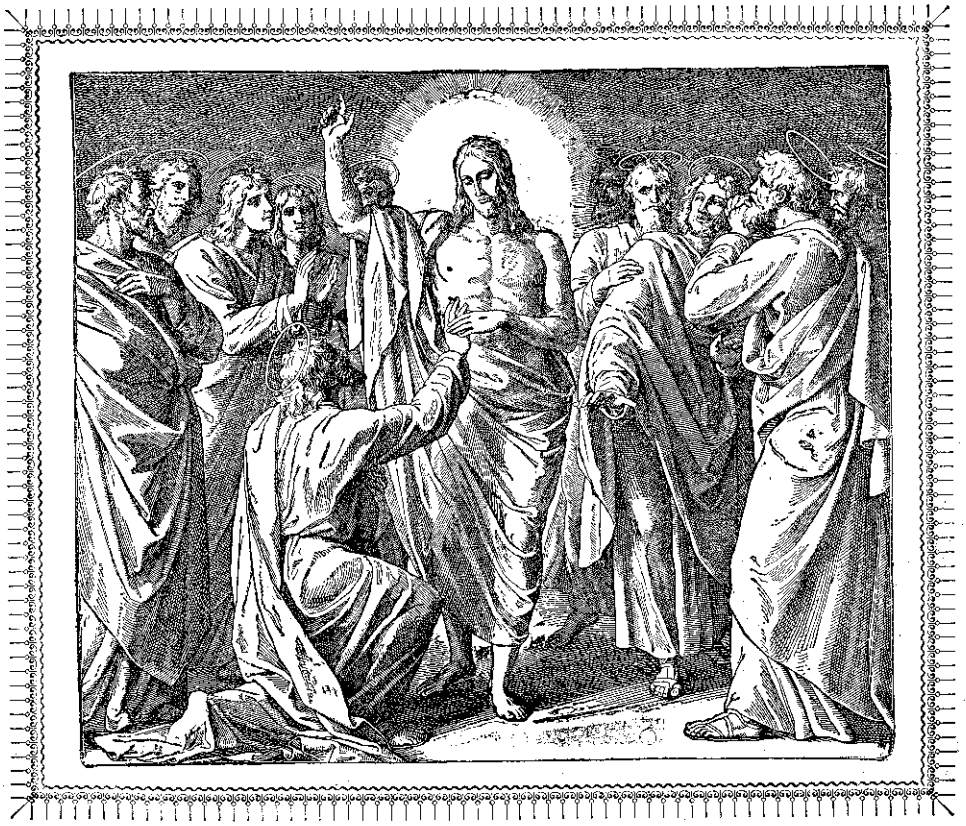
gneur est vraiment ressuscité et il est apparu à Simon. »

De leur côté, les deux disciples racontèrent ce qui s'était passé durant leur voyage et comment ils avaient connu Jésus à la fraction du pain. Mais on ne voulait pas les croire.

JÉSUS APPARAIT AUX APOTRES RASSEMBLÉS

Il était nuit, et les portes étaient fermées par crainte des Juifs.

Or, pendant qu'ils continuaient à s'entretenir de ces choses, Jésus parut soudain et, se plaçant



devant eux, leur dit : « Que la paix soit avec vous ; c'est moi, ne craignez rien. »

Saisis de frayeur et d'épouvante, ils croyaient voir un esprit. Mais Jésus reprit : « Pourquoi êtes-vous troublés ? et pourquoi ces pensées s'élèvent-elles dans votre esprit ? Voilà mes mains et mes pieds ; c'est moi-même, touchez et voyez. Un esprit n'a ni chair ni os comme vous voyez que j'en ai. »

Ayant ainsi parlé, il leur montra ses mains et ses pieds et son côté. Puis il leur reprocha la dureté de leur cœur et leur refus de croire ceux qui l'avaient vu ressuscité.

Ils étaient remplis d'une extrême joie, mais sans pouvoir encore se persuader qu'ils étaient vraiment en présence de Jésus vivant dans sa chair. Jésus leur demanda : « Avez-vous ici quelque chose à manger ? » Ils lui présentèrent un morceau de poisson rôti et un rayon de miel. Il en mangea devant eux et leur rendit ce qui restait.

Il leur dit ensuite : « Voilà ce que je vous ai dit lorsque j'étais encore avec vous : qu'il fallait que tout ce qui a été écrit de moi dans la loi de Moïse et les prophètes fût accompli. »

Puis, il ouvrit leur intelligence pour comprendre les Ecritures : « Il fallait, conclut-il, que le Christ souffrît et qu'il ressuscitât d'entre les morts le troisième jour. Vous êtes témoins de ces choses. Il faut maintenant que la pénitence et la rémission des péchés soient prêchées en mon nom à toutes les nations, en commençant par Jérusalem. »

Le divin Maître leur dit alors une seconde fois : « Que la paix soit avec vous. Comme mon Père m'a envoyé, de même je vous envoie. » Puis il souffla sur eux et ajouta : « Recevez le Saint-Esprit, les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez. »

Mais Thomas, l'un des douze apôtres, n'était pas avec eux au moment de cette apparition de Jésus. Les autres disciples lui dirent donc : « Nous avons vu le Seigneur. » Thomas répondit : « Si je ne vois dans ses mains la marque des clous et si je ne mets mon doigt à l'endroit des clous, et ma main dans son côté, je ne croirai point. »

Huit jours après, les disciples étaient encore rassemblés dans le même lieu et Thomas se trouvait avec eux. Jésus vint, les portes fermées, et se tint devant eux. Il leur dit : « La paix soit avec vous. » Puis il dit à Thomas « : Mets là ton doigt, et vois mes mains ; approche ta main et mets-la dans mon côté ; et ne sois plus incrédule, mais fidèle. »

Thomas s'écria : « Mon Seigneur et mon Dieu !

— Tu as cru Thomas, parce que tu as vu, reprit le Sauveur, heureux ceux qui n'ont point vu et qui ont cru. » (Ces paroles doivent être notre consolation.)

Jésus a fait encore, en présence de ses disciples, beaucoup d'autres miracles qui ne sont pas écrits dans ce livre, dit saint Jean, en terminant son évangile. Mais ceux-ci ont été écrits afin que vous croyiez que Jésus est le Christ, et qu'en croyant, vous ayez la vie éternelle en son nom.

Jésus apparut bien d'autres fois à ses disciples, notamment en Galilée, selon ce qu'il leur avait promis, jusqu'au jour de l'Ascension. Ce jour-là, en présence d'environ cinq cents personnes, il remonta vers les cieux, où il est assis à la droite de son Père et d'où il viendra juger les vivants et les morts.

PAQUES ET SES SOUVENIRS

Le mystère et les joies de Pâques.
(Composition de Ciaporri.)

JOIE UNIVERSELLE

Voici le jour que le Seigneur a fait. Voici la fête des fêtes, la solennité des solennités.

C'est en ces termes que l'Eglise annonce dans son Martyrologe le jour de la Résurrection. Le monde entier fait écho à ce cri d'enthousiasme. L'allégresse en ce jour est universelle, et il semble que personne ne puisse s'y soustraire.

Les cloches retentissent en de joyeuses volées, après trois jours de silence. Elle reviennent de Rome, disent les enfants, et elles laissent tomber des œufs rouges.

Dans les églises, devenues trop étroites pour la foule qui s'y presse, les fidèles s'agenouillent nombreux à la Sainte Table, le cœur tout rempli de saintes émotions. La vue des cérémonies, du sanctuaire illuminé, enguirlandé, les réjouit plus que de coutume; ils s'unissent de toute leur âme aux suaves échos de l'Alleluia.

Au dehors, c'est Pâques pour tous, même pour ceux qui croient ne plus croire à Pâques et au Dieu ressuscité. Une force surnaturelle les oblige malgré eux à dire sous une forme ou sous une autre l'Alleluia.

Ainsi, ce n'est pas encore à l'anniversaire de Voltaire, mais c'est au jour de Pâques que les portes des écoles où l'on élève des enfants sans Dieu s'ouvrent toutes grandes et livrent ces petits aux joies des vacances, pour leur faire célébrer, comme à leur insu, le Christ sorti du tombeau.

On voulut, il y a cent ans, rayer Pâques du calendrier pour y substituer des décadis. L'essai avorta; les impies eux-mêmes en rirent. Au calendrier des décadis, le 25 mars, qui est la fête de l'Annonciation et, selon les Grecs, l'anniversaire exact de la Résurrection en l'an I, est consacré à la *Poule*. Et le 1er avril, premier jour du mois ordinaire de Pâques, est le *décadi* consacré au *Couvoir*. Ce n'était pas la peine de tant mépriser les œufs de Pâques pour en remplacer les grands souvenirs par la *Poule* et le *Couvoir*.

Pourquoi ce sentiment unanime de joie mystérieuse et profonde, tellement implanté au cœur de l'homme que rien ne peut l'en déraciner? Pourquoi cet accord des petits et des grands, des fervents et des incrédules?

C'est que le Christ est vraiment ressuscité aujourd'hui, et par sa glorieuse Résurrection, il a fait d'un jour commun et vulgaire le plus grand et le plus beau des jours.

On pourra donc créer de toutes pièces de nouveaux calendriers, on n'abolira jamais les grands anniversaires de la vie du Christ.

HISTOIRE DE LA FÊTE DE PAQUES

Nulle fête, on le conçoit aisément, n'est aussi riche en souvenirs.

Il n'entre pas dans notre plan de rappeler ici les circonstances de la Résurrection racontées dans le saint Evangile (1). Nous nous contenterons de glaner çà et là les détails historiques rattachés à la fête de Pâques, au glorieux anniversaire de la Résurrection.

Pour trouver l'origine de cette grande fête, il faut remonter à l'Ancien Testament. Les Israélites eurent les premiers la fête de *la Pâque*. Dieu leur prescrivit de célébrer chaque année le souvenir de leur sortie d'Egypte, où ils étaient depuis si longtemps esclaves, et de leur passage miraculeux en la Terre promise.

Le nom de Pâques qui veut dire *passage* fut donné à leur solennité.

Un usage presque universel, sanctionné par le dictionnaire de l'Académie, a établi dans notre langue une distinction entre la Pâque des Juifs et celle des chrétiens. Le Juif célèbre *la Pâque;* le chrétien dit qu'il fait ses *Pâques*, et qu'il célèbre la fête de *Pâques*.

La distinction ici n'est pas à dédaigner. Dès l'origine, l'Eglise témoigna son désir de ne pas confondre les deux fêtes, et, comme les Juifs célébraient leur Pâque le quatorzième jour de la lune de mars, saint Pierre, le premier Pape, voulant briser tout lien avec la Synagogue, décida que la Pâque des chrétiens serait à jamais fixée au dimanche qui suit ce quatorzième jour.

On eut beaucoup de peine à obtenir tout d'abord l'unité sur la date précise du jour de Pâques.

Les premiers chrétiens comptaient parmi eux bon nombre de juifs convertis. Certaines Eglises, à l'origine du moins, étaient presque exclusivement composées d'éléments judaïques. Telle celle d'Ephèse, gouvernée par l'apôtre saint Jean.

Le saint vieillard ne crut pas devoir obliger son noyau de fidèles, juifs récemment baptisés, à renier tout d'un coup leur ancienne coutume. Il les laissa célébrer la Pâque, comme par le passé, le quatorzième jour de la lune de mars. Plusieurs Eglises d'Asie Mineure suivirent cet exemple.

Qu'advint-il alors? Ces Eglises, fières d'une particularité qu'elles regardèrent bientôt comme un privilège, se passionnèrent pour cette coutume locale, en désaccord avec la pratique universelle.

Bientôt, cette anomalie scandalisa les autres Eglises. On y sentait comme une odeur de judaïsme, dit dom Guéranger, et l'unité du culte chrétien en souffrait.

Vers le milieu du second siècle, le pape saint Anicet entama auprès de ces Eglises des négociations amicales pour tenter de les ramener à la pratique commune. Par considération pour saint Polycarpe, vénérable vieillard qui avait été le disciple de saint Jean et qui vint tout exprès à Rome plaider la cause des Eglises d'Orient, Anicet ne crut pas devoir insister.

Un de ses successeurs, saint Victor, reprit la question et la pressa plus vivement. Il interrogea les évêques du monde entier sur la question de la date de Pâques. L'accord fut unanime, en dehors des évêques de l'Asie Mineure. Seuls, ces derniers maintinrent leur opinion et leur pratique. Le Pape dut fulminer contre eux l'excommunication, quand saint Irénée, évêque de Lyon, intervint en leur faveur et obtint, par l'éloquence de ses arguments, le retrait des mesures de rigueur employées contre eux.

Cette indulgence du Pape auprès des Eglises d'Asie eut un résultat inattendu et produisit ce que n'avaient point obtenu les menaces. Touchées de ce témoignage de bonté, elles comprirent leur erreur et revinrent d'elles-mêmes à l'unité.

Pourtant, par une bizarre coïncidence, tandis que l'Eglise d'Ephèse et ses voisines s'unissaient sur ce point, les évêques de Syrie et de Mésopotamie, dans le même temps, se séparaient des usages de Rome pour retourner à la pratique juive. Il fallut les décrets solennels du Concile

(1) Ce sujet a été traité dans le numéro 686 de notre collection des *Vies de saints*, intitulé « La Résurrection ».

de Nicée, en 325, pour soumettre ces réfractaires et résoudre définitivement la question.

Les astronomes d'Alexandrie, réputés les plus savants de cette époque, furent chargés de déterminer chaque année, par leurs calculs précis, la date de Pâques. Le résultat de leurs recherches était transmis par l'évêque d'Alexandrie au Pape de Rome qui le faisait à son tour savoir au monde entier.

COUTUMES PARTICULIÈRES

La joie qu'inspirait la solennité de Pâques se manifestait, chez nos pères, par des démonstrations touchantes.

Ainsi, en beaucoup d'endroits, les chrétiens des premiers siècles se rendaient à l'église dès le point du jour, pour y célébrer, par de pieux exercices, l'heure à laquelle, suivant la tradition, Notre-Seigneur serait ressuscité. Là, le prêtre entonnait l'Alleluia, baisait l'image de Jésus-Christ ressuscité, donnait le *baiser de paix et de dilection* au plus digne de l'assemblée qui le transmettait au suivant.

Les fidèles, riches ou pauvres, enfants ou vieillards faisaient la même chose entre eux, sans autre distinction que celle des sexes, qui se trouvaient primitivement séparés.

Celui qui donnait le baiser de paix disait : *Le Christ est vraiment ressuscité. — Deo gratias*, répondait-on.

Le même salut mutuel s'observait dans les maisons particulières, dans les rues et les places publiques, assez semblable à nos échanges de bons souhaits au jour du nouvel an. L'usage s'en est conservé jusqu'aujourd'hui en Orient. Lorsqu'on se rencontre, au matin de Pâques, on dit : « Le Christ est ressuscité. » La personne saluée répond : « Il est véritablement ressuscité. »

Chez les Arméniens, un clerc monte sur une tour ou sur un lieu élevé et s'écrie : « Bonne nouvelle, Jésus-Christ est ressuscité. »

Le moyen âge célébrait à sa manière, par une représentation pieuse et naïve, le triomphe du Christ.

Au point du jour, avant le *Te Deum* qui termine *Matines*, une procession s'organisait dans les églises et se rendait à une chapelle dite du Sépulcre, où l'on conservait la Sainte Eucharistie depuis le Jeudi-Saint. Dans le cortège, on remarquait trois clercs vêtus d'aubes. Ils avaient pour mission de représenter Madeleine, Marie, mère de Jacques, et Salomé.

Ils trouvaient, à leur arrivée dans la chapelle, deux diacres vêtus de dalmatiques blanches, se tenant à la tête et au pied du tombeau, et le dialogue suivant s'engageait :

Les diacres. — Qui cherchez-vous dans le sépulcre, amies du Christ ?

Les trois clercs. — Jésus de Nazareth, habitants des cieux.

Les diacres. — Il n'est plus ici ; il est ressuscité, comme il l'avait prédit ; allez annoncer qu'il est vivant.

Les trois clercs montaient à l'autel, et, soulevant les nappes, baisaient respectueusement la pierre, puis, se tournant vers l'évêque, le clergé et le peuple assemblés, ils chantaient : « Alleluia, le Christ est ressuscité. »

Deux chantres interrogeaient alors les clercs qui figuraient les saintes femmes. C'étaient, se déroulant en un drame vivant, les strophes que nous chantons encore à la messe de Pâques.

— Dites-nous, ô Marie, qu'avez-vous vu en allant au tombeau ?

— Nous avons vu le sépulcre du Christ qui est vivant.

Nous avons vu les anges, le suaire, les linceuls.

Il est ressuscité, le Christ notre espérance.

Les deux chantres reprenaient par cette protestation de leur foi :

— Croyons plutôt à la parole véridique de Marie qu'à tous les faux discours des juifs. Nous savons maintenant que le Christ est vraiment ressuscité.

Après ce dialogue, les deux diacres ouvraient le tabernacle, en tiraient la divine Eucharistie, la plaçaient sur un brancard richement orné, et la procession se dirigeait au milieu d'un nuage d'encens, au chant de mélodieux répons, vers l'autel majeur.

On honorait ainsi le Sauveur sorti triomphant du tombeau.

A Saint-Aignan d'Orléans, on faisait entre Matines et Laudes, au point du jour, l'office du sépulcre. « Rien n'y manquait, écrit le sieur de Mauléon dans ses *Voyages liturgiques ;* il y avait jusqu'aux soldats qui avaient gardé le sépulcre et qui terminaient toute la cérémonie en rompant leurs lances ou piques à la troisième stalle d'auprès M. le chantre ; après quoi le sous-doyen commençait le *Te Deum.* »

Certaines villes d'Espagne conservaient, naguère encore, un usage non moins touchant. La première apparition de l'Homme-Dieu ressuscité, pensait-on, a dû être pour sa très sainte Mère.

En conséquence, « deux processions sortaient de l'église principale, avant le lever du soleil : l'une escortait la statue de la Sainte Vierge portée sur un brancard et couverte d'un crêpe ; l'autre s'avançait majestueusement précédant la Sainte Hostie portée sous le dais. Les deux processions parcouraient en silence les rues de la cité, jusqu'au moment où, le soleil venant à paraître, elles se rencontraient à un endroit déterminé.

» Aussitôt, on enlevait le sombre voile qui couvrait l'image de la Mère de Dieu, et pour célébrer les joies ineffables de Marie dans la visite que daigna lui faire, à cette même heure, le même Jésus que l'on avait là présent dans l'adorable mystère, mille voix entonnaient et poursuivaient avec transport l'antienne *Regina cœli lætare, Réjouissez-vous, ô Reine du ciel.* Alors, les deux processions s'unissaient en une seule, et le cortège rentrait triomphant dans l'église. » (1)

LES ŒUFS DE PAQUES

Le symbole le plus populaire de la résurrection du Christ, c'est l'œuf brisé qui donne passage au poussin vivant et que l'on se partage entre amis au jour béni de Pâques.

Les enfants surtout sont avides de cet œuf symbolique, orné pour la circonstance de couleurs variées, cachant parfois dans sa coque les plus agréables surprises. Il serait cruel de le leur refuser.

Les écoliers du moyen âge connaissaient bien cette charmante coutume. Voici, traduit d'un vieil historien, le rite de la bénédiction de ces œufs, au XIIIe siècle :

« Le Vendredi-Saint, écoliers et clercs des églises s'assemblent sur la place au bruit des tambours et des trompettes et des autres instruments. Les uns portent des étendards sur lesquels

---

(1) Dom Guéranger, *Année liturgique.*

sont peints des œufs; les autres ont en mains lances et bâtons. A la porte de l'église, ils font bénir les œufs teints de diverses couleurs, et de là courent dans la ville faire don de ces œufs à leurs parents et amis. Le saint jour de Pâques, en l'honneur du Christ ressuscité, on casse ces œufs, et l'on en fait une joyeuse salade qu'on mange en famille. »

A noter que ceci se passait au temps où l'on se privait d'œufs pendant tout le Carême.

Les cloches, au dire des enfants, sont chargées de dispenser ces présents du ciel, *à leur retour de Rome*. En réalité, Rome, la mère de toutes les Eglises, a donné le signal de l'*Alleluia*. Les carillons et les cloches du monde entier se sont faits l'écho fidèle et joyeux de la voix de leur mère. Ainsi s'explique le naïf langage des enfants. « La louange vraie sort de leur bouche, dit l'Esprit-Saint. »

Ces célestes messagères s'entendent admirablement à répandre leurs dons si goûtés; elles déposent des œufs partout, dans le calice d'une fleur, sous les feuilles d'un arbre; s'il pleut, elles ont la délicatesse de les disperser dans les appartements, sur les étagères et jusqu'au fond du soulier traditionnel.

Avec quelle joie et quels cris l'enfant porte chaque nouvel œuf rouge découvert aux malins parents qui jouissent de ce cadeau comme des gens qui ne sont pas du complot. Ainsi le bon Dieu reçoit avec tendresse les présents que nous tenons de lui.

LE DINER DE PAQUES — L'AGNEAU PASCAL

Au jour de Pâques, dans les communautés monastiques et dans les familles chrétiennes où on le peut, les aliments destinés au festin pascal sont bénis par un prêtre.

Si la famille est nombreuse et si les ressources le permettent, un agneau tout entier est apprêté pour le repas. On le place au milieu d'une table ornée de fleurs et de verdure; les œufs, le pain et les autres comestibles sont rangés à l'entour. L'église alors, par des oraisons spéciales, appelle sur ces aliments les bénédictions du ciel.

Autrefois, les fidèles, dans leur joie de recouvrer l'usage de la viande et des œufs, dont ils s'étaient rigoureusement abstenus pendant tout le Carême, les dimanches exceptés, leur faisaient faire sur la table une réapparition solennelle au dîner de Pâques.

Aujourd'hui, les dispenses sont si nombreuses, la loi de l'abstinence s'est si généralement adoucie, qu'on aurait mauvaise grâce, dit Dom Guéranger, à ramener en triomphe sur la table un mets, des viandes qui n'en ont été exclus que depuis trois jours en beaucoup de foyers.

Ces rites anciens dénotant souvent un grand esprit de foi chez ceux qui les conservent, ont un autre motif.

L'agneau du festin de Pâques rappelle éloquemment l'Agneau de Dieu, immolé lui aussi et devenu notre nourriture dans l'Eucharistie. C'est pourquoi l'Eglise ne dédaigne pas de consacrer une cérémonie et des oraisons toutes spéciales à la bénédiction de ce symbole.

Dom Guéranger, dans son année liturgique, raconte comment le Pape, au XIe siècle déjà, bénissait lui-même l'agneau pascal et l'offrait à quelques convives privilégiés en son palais du Latran, le jour de Pâques:

« Au retour de la messe, il se rendait dans la salle des festins, appelée le *Triclinium leonianum*, vaste pièce construite et décorée par saint Léon III.

» Là, une table était dressée, à laquelle étaient conviés, pour s'asseoir près du Pontife, cinq cardinaux, cinq diacres et le primicier de la Basilique du Latran. Non loin de la table particulière du Pape, il y avait une douzième escabelle qui devait être occupée par le prieur appelé *basilicaire*.

» Les serviteurs apportaient l'agneau pascal étendu sur un plat somptueux. Le Pape bénissait ce mets dont la présence annonçait que la loi sévère de l'abstinence avait cessé.

» C'était le Pontife lui-même qui servait et envoyait à ses convives les portions de l'animal rôti; mais il en détachait d'abord un morceau qu'il mettait dans la bouche du prieur basilicaire dont la place à part n'était pas la plus honorable en lui disant, avec une allusion qui eût pu sembler dure si elle n'eût été promptement corrigée : *Ce que vous avez à faire, faites-le vite. Toutefois, cette parole qui fut dite pour la condamnation, c'est pour la rémission que je vous l'adresse.*

» Une gaieté grave et douce présidait à ce repas solennel qui commençait sans lecture; mais, vers le milieu du festin, l'archidiacre ayant fait un signe, un diacre s'avançait et lisait pendant quelque temps.

» On introduisait ensuite les chantres de la cour, et ils exécutaient, avec toutes les traditions de la musique romaine, quelqu'une des graves séquences dont on se délectait alors. Le Pape désignait lui-même celle qu'il voulait entendre.

» Le concert terminé, les musiciens baisaient les pieds du Pontife qui daignait verser à chacun une rasade de vin de sa table, et tous recevaient en gratification un besant par les mains du sacellaire (1) ».

*
* *

Il est un festin auquel Notre-Seigneur convie tous les chrétiens, et dont il leur fait une obligation rigoureuse au temps de Pâques, c'est celui de l'Eucharistie.

Les premiers fidèles étaient si fervents qu'ils n'avaient nul besoin de précepte à ce sujet. Beaucoup communiaient presque tous les jours. Plus tard, le zèle se refroidit.

Aux IVe et Ve siècles, les Conciles recourent à des prescriptions formelles. « Tous devront, disent-ils, communier au moins trois fois l'an, à Pâques, à Noël, à la Pentecôte, sous peine d'excommunication. Le Concile de Latran, tenu en 1215, restreignit l'obligation à une seule communion que l'on ferait au temps de Pâques.

Si nous voulons honorer le mystère de la Résurrection de notre divin Sauveur, goûter au fond de l'âme les joies véritables attachées à cette fête, nous assurer notre résurrection future, ne fermons pas l'oreille aux sollicitations du Christ. Rendons-nous aux pressantes invitations de son Eglise. Communions avec ferveur : l'alleluia aura ainsi son suave retentissement au fond de notre cœur.

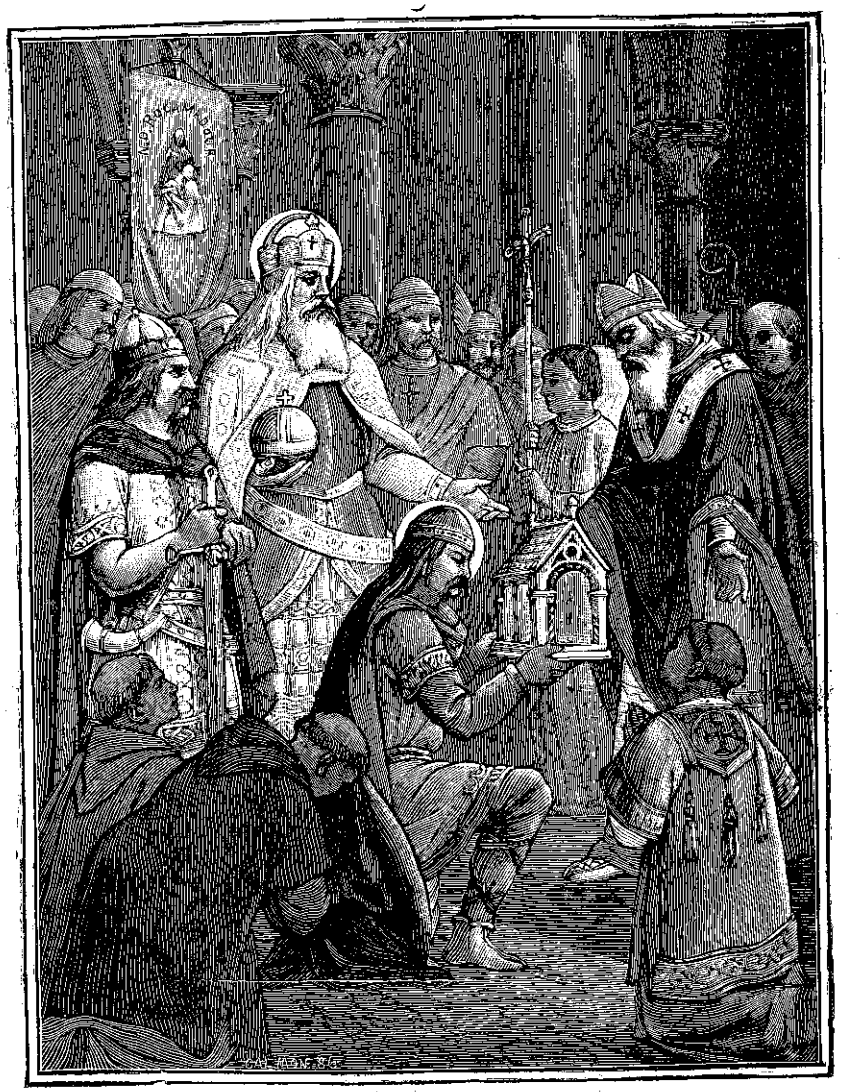
---

(1) Dom Guéranger : *Le temps pascal.*

LE TRÈS SAINT SUAIRE DE CAHORS

VULGAIREMENT APPELÉ LA SAINTE COIFFE

***Fête principale, le vendredi avant le Dimanche des Rameaux** (entre le 16 mars et le 16 avril*



Charlemagne fait don de la sainte Coiffe à l'église de Cahors.

L'église cathédrale de Cahors a la gloire de posséder, depuis plus de mille ans, et conserve avec le plus religieux respect, le saint Suaire dont la tête de Notre-Seigneur Jésus-Christ fut couverte, lorsqu'il fut mis au tombeau. Il est connu vulgairement sous le nom de sainte Coiffe.

DESCRIPTION DE LA SAINTE COIFFE

La sainte Coiffe, conservée à Cahors, a une forme spéciale, et le terme populaire indique très exactement sa destination..

Elle a la forme et les dimensions d'un serre-tête qui s'adapterait fort juste à la tête d'un homme, ne laissant à découvert que le visage, depuis le milieu du front jusqu'au menton.

La matière est un fin tissu, que Champollion le jeune, l'illustre Quercinois, a reconnu comme un fin lin d'Egypte, de l'époque de Cléopâtre. Sa couleur est d'un blanc un peu jauni. La blancheur primitive a-t-elle disparu par l'action des siècles, ou plutôt par celle des aromates dont fut imprégné le corps du Sauveur, avec lequel la sainte Coiffe était en contact immédiat? On ne peut rien préciser à cet égard.

Au toucher, la sainte Coiffe paraît ouatée. Elle

se compose de huit tissus très minces, chacun d'une seule pièce, cousus l'un sur l'autre de façon à ne paraître en former qu'un seul.

On aperçoit encore à l'extrémité gauche, le petit bouton auquel venait s'attacher au-dessous du menton la boutonnière en ganse, de l'extrémité droite. La boutonnière a disparu depuis le siècle dernier. Cette disposition aidait à maintenir fermée la bouche du mort.

TACHES DE SANG

La sainte Coiffe, déjà précieuse par l'usage qui en a été fait, l'est bien plus encore par les empreintes du sang de Notre-Seigneur qui ont formé comme des taches sur son tissu. Les unes paraissent à l'extérieur ; les gouttes de sang n'ont pas été suffisamment épongées par le linge.

Les autres ne paraissent qu'à l'intérieur.

On en voit jusqu'à huit à l'extérieur du côté droit et cinq du côté gauche, sans compter celles qui sont plus petites et moins facilement visibles sans microscope. Toutes n'ont pas les mêmes dimensions. La plupart paraissent provenir des plaies sacrées causées par les épines de la couronne. Une, pourtant, correspondant au bas de la joue gauche, doit venir d'une blessure causée par la flagellation, d'après la conjecture d'un pieux et savant historien du saint Suaire (1).

On raconte que ces taches, dont l'aspect rappelle des empreintes de sang de quelques jours de date, changeaient de couleur et prenaient une teinte plus rouge à l'approche de certains fléaux. C'est ainsi que l'historien déjà nommé assure qu'à l'ostension du saint Suaire aux fêtes de la Pentecôte 1628, plusieurs témoins remarquèrent que les taches de sang étaient plus rouges qu'à l'ordinaire et de fait, après la Fête-Dieu, cette même année, une peste cruelle ravagea la ville de Cahors.

Faut-il s'étonner que nos pères aient considéré cet insigne monument des tendresses divines comme le Palladium de la Cité!

On est ému à la vue des vêtements teints d'un sang généreux dans les batailles, comment ne serions-nous pas remués jusqu'au fond du cœur, lorsqu'il nous est donné de couvrir de nos baisers le témoignage sensible de la mort, de la sépulture et de la résurrection de notre Sauveur?

DE LA PLURALITÉ DES SUAIRES

Quelques-uns sont surpris d'entendre parler de plusieurs suaires de Notre-Seigneur et on se demande d'abord si certains d'entre eux ne seraient pas de simples copies d'autres suaires.

Le mot suaire, en latin *sudarium*, s'applique proprement à un linge destiné à essuyer, et à éponger la sueur (*sudor*).

L'Évangile appelle également suaires les linges qui servaient à envelopper la tête des morts.

Aujourd'hui, on appelle en général suaires tous les linges, quelle qu'ait été leur forme ou leur destination, qui ont servi à l'ensevelissement de Notre-Seigneur. Pris dans cette acception générale, la lecture attentive de l'Evangile nous apprend que, dans la sépulture du Sauveur, il y avait trois sortes de suaires : le *sindon*, le suaire spécial de la tête, et d'autres linges encore, grands et petits.

Y a-t-il, dans quelques églises, parmi les saints linceuls ou suaires, des linges considérés comme reliques, selon l'usage chrétien, uniquement parce qu'ils auraient touché de vrais suaires ou reliques? Nous l'ignorons. La chose est possible.

Relativement au suaire de Cahors, la question est oiseuse, parce que ce suaire est unique et sans pareil parmi les suaires de Notre-Seigneur. On ne trouve aucune trace dans l'histoire des églises particulières, qu'il ait jamais existé un suaire qui eût pu servir de modèle à celui de Cahors.

Nous nous bornerons ici à comparer le suaire de Cahors aux divers suaires de la tête de Notre-Seigneur, et nous observerons que : 1° le suaire de Saint-Jean de Latran, à Rome, est de forme carrée, comme un mouchoir. Il a dû couvrir immédiatement le visage du Sauveur au tombeau; 2° le suaire de Cadouin au diocèse de Périgueux, de la forme d'un carré très long, a dû envelopper et serrer les suaires de Cahors et de Rome; 3° le suaire de Carcassonne, en forme d'ample capuchon, a pu recouvrir tous les autres, au moins les deux premiers, et, en même temps, le cou et les épaules.

Ainsi, aucun des suaires connus de la tête de Notre-Seigneur au Tombeau ne ressemble à notre sainte Coiffe, sorte de vêtement collant et immédiatement ajusté à la tête dont il a la forme.

DE LA SÉPULTURE CHEZ LES JUIFS

On commençait par laver le corps. Puis on fermait la bouche du mort, soit par un bandeau rattaché au sommet de la tête, soit par une coiffe agrafée ou boutonnée au menton. C'est ce dernier mode qui a été employé dans la sépulture du Sauveur.

Ensuite, le corps était oint d'aromates, et l'Evangile remarque qu'on employa cent livres de myrrhe et d'aloès pour embaumer le divin corps. Cette profusion inusitée de parfums permit, non seulement d'oindre le saint corps, mais aussi de couvrir l'intérieur et l'extérieur des suaires, linceuls, larges bandes et bandelettes, linges divers qui servaient à envelopper le corps et à maintenir fortement serrés de la tête aux pieds, et les linges, et les aromates, de façon à garantir le corps de tout contact avec l'air et à l'imprégner des parfums.

Chez les Grecs, pour un embaumement ordinaire, six livres de parfums suffisaient. Les disciples de Jésus ont tenu à donner à son corps adorable une sépulture princière.

L'abondance des aromates explique facilement comment la sainte Coiffe a pu perdre sa blancheur primitive.

ORIGINE ET HISTORIQUE DE LA SAINTE COIFFE

Depuis plus de mille ans, l'église de Cahors affirme deux choses relativement à la sainte Coiffe : 1° qu'elle possède le vrai suaire de la tête de Notre-Seigneur au tombeau; 2° qu'elle le possède par le don que lui en fit Charlemagne, l'empereur très chrétien, mort en 814.

Cette double tradition est consignée dans les leçons du Bréviaire cadurcien approuvé par le Saint-Siège. Le Bréviaire gallican du siècle dernier avait eu soin de conserver cette légende. Les plus anciens ont servi de modèle aux nouveaux, bien loin de leur être opposés.

On lisait dans les anciens Missels de Cahors, comme dans ceux d'à présent, une messe composée en l'honneur de ce saint Suaire, et on trouvait dans les plus anciens manuels de piété des extraits importants de l'Office du saint Suaire de Cahors.

(1) Dominicy, jurisconsulte de Cahors. *De Sudario Capitis Christi*, 1640.

La Providence divine s'est plu à récompenser elle-même la confiance des fidèles en cette relique par un nombre prodigieux de miracles, reconnus depuis plusieurs siècles. Les prières liturgiques les plus anciennes le constatent. Le clergé du diocèse de Cahors est heureux de les répéter encore.

Les Archives du Chapitre de Cahors ayant été anéanties par les Huguenots, lorsqu'ils saccagèrent la ville en 1580, les titres les plus importants furent détruits, et, parmi eux, se trouvaient sans doute des parchemins qui auraient éclairé la question qui nous occupe.

Nous ne pouvons donc citer pour établir l'authenticité de la relique des écrits du IXe siècle, mais nous allons citer une série de faits depuis 1119 où le pape Calixte II consacra l'autel du saint Suaire de la tête du Christ et l'autel majeur de la cathédrale actuelle de Cahors. Ces faits suffiront à établir que la chaîne des traditions de l'église de Cahors n'a pas été interrompue, et qu'il y a lieu d'appliquer à une si longue prescription, pour ceux qui voudraient d'autres preuves, le mot connu de saint Jean Chrysostome : *Traditio est, nil quæras amplius.* C'est la tradition. n'exigez pas d'autre preuve.

Au XIIIe siècle, des actes publics révèlent l'existence de rentes établies en faveur des pèlerins pauvres. venus à Cahors pour l'ostension de la sainte Coiffe.

AU XIVe SIÈCLE, L'ÉVÊQUE.

Guillaume de Labroue donne des ordres sévères pour la constatation de l'authenticité des reliques du diocèse, et le culte du saint Suaire résiste à l'épreuve de l'enquête. Vers 1360, Edouard III, roi d'Angleterre et duc de Guyenne, érige en foire les deux jours de la Pentecôte, afin que les habitants de Cahors puissent profiter, pour leur commerce, du concours énorme des pèlerins venus pour vénérer le saint Suaire.

Au commencement du XVe siècle, les comptes de la ville indiquent que les Consuls ont acheté quatre torches pour honorer la sainte Coiffe (*lo sancto capel*) à la procession du 1er synode tenu par l'évêque Guillaume d'Arpajon. Au même siècle, le Chapitre fait faire une châsse magnifique d'argent et d'or pour porter la sainte Coiffe dans les processions. On y voyait représentés les saints apôtres et les instruments de la Passion.

En 1482, tout le Quercy est ravagé par la peste. La ville de Cahors en fut préservée, grâce à sa dévotion au saint Suaire et à saint Ambroise, ancien évêque de cette ville, à la chapelle (1) duquel on se rendait en foule, dit la chronique du temps.

En 1487, le pape Innocent VIII accorde, par une bulle, plusieurs indulgences aux fidèles qui visiteraient, à certains jours, la chapelle du saint Suaire de la cathédrale de Cahors.

En 1492, une quête est faite, dans les diocèses de Cahors et de Montauban, pour la chapelle du saint Suaire de Cahors. On sait que Montauban appartenait au diocèse de Cahors, avant son érection en évêché au XIVe siècle.

En 1580, les Huguenots surprennent Cahors et s'en emparent après trois jours de lutte dans les rues. La ville est livrée au pillage. A la cathédrale, les autels furent renversés, les vases sacrés enlevés, les statues des saints brisées, les reliques dispersées et détruites et les archives brûlées.

(1) Cette chapelle a été récemment détruite pour la construction d'une voie ferrée. La grotte du Saint existe encore.

La châsse du saint Suaire devint la proie d'un soldat qui l'emporta, tout en fouillant à l'intérieur, pour se rendre compte de la richesse de son butin. Il jeta dans la rue la sainte Coiffe, comme un objet sans valeur à ses yeux, pour saisir avidement le globe d'argent qui servait de support à la sainte Coiffe.

Heureusement, une vieille femme, qui balayait les ordures et la poussière de son logis dans la rue, le vit, et s'empara de la précieuse relique. Mais, comme ce cher dépôt n'était pas en sûreté chez elle, elle chercha, pour ce motif, à le céder.

Un des principaux personnages de Cahors, Jérôme Dadine, père de Jean Dadine d'Hauteserre, retenu comme prisonnier de guerre, apprit la chose, s'empressa d'acquérir la sainte Coiffe, et, plein de confiance, tenta une audacieuse évasion qui fut couronnée de succès. Dadine put traverser, sans être remarqué, les corps de garde et la rivière. Il fut sauvé, avec le saint Suaire, comme par miracle. Dadine s'empressa de remettre la sainte Coiffe au Chapitre, qui s'était réfugié à Luzech (à vingt kilomètres de Cahors).

Le Chapitre, rentré à Cahors, servit une rente viagère de froment à la vieille femme qui avait ramassé le saint Suaire. Il établit une procession annuelle de la sainte Relique à la date du 8 février, jour auquel la ville de Cahors avait été délivrée des Huguenots, après plus de 8 mois d'occupation. En 1585, il fit faire une nouvelle châsse en argent qui fut pillée en 1792.

En 1653, le Quercy étant ravagé par la peste et quelques cas ayant été signalés dans le faubourg de Cahors, appelé Saint-Georges, le vénérable Alain de Solminihac, évêque de Cahors, ordonna des jeûnes, des prières publiques et une procession générale, en laquelle on porterait le saint Suaire de Notre-Seigneur, relique très précieuse, ajoute l'historien, le P. Chastenet, qui est gardée par l'église cathédrale.

En 1712, l'évêque de Cahors, Henri de Briqueville de la Luzerne, atteint d'une maladie mortelle et déjà aux portes du tombeau, assisté au moment suprême par François de Vaubrecourt, évêque de Montauban, fit vœu de réparer la chapelle du saint Suaire s'il guérissait; il se trouva mieux aussitôt. Il guérit rapidement et consacra lui-même, en 1733, le nouvel autel de cette chapelle entièrement restaurée à ses frais et en témoignage de sa reconnaissance.

En 1793, M. Danglars, évêque constitutionnel du Lot, ayant appris qu'on devait brûler la sainte Coiffe, la déroba lui-même adroitement et ne la rendit qu'au retour de la paix religieuse.

Enfin, M. Solacroup, vicaire général, homme d'une rare science et d'une grande piété, fit don de la châsse qui sert actuellement pour l'ostension du saint Suaire.

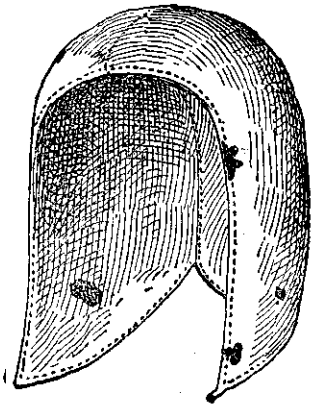
DES MIRACLES ATTRIBUÉS A LA DÉVOTION ENVERS LA SAINTE COIFFE

Nos anciennes prières liturgiques font foi du grand nombre de miracles dus au saint Suaire. Les prêtres du diocèse de Cahors récitent à l'autel l'oraison citée à la fin de cette notice.. « Seigneur, vous l'avez glorifié par d'innombrables miracles... »

L'ancien authentique de la sainte Coiffe, qui a été détruit, portait que, ayant voulu vérifier l'authenticité de cette sainte relique, on l'avait appliquée sur un mort et qu'il était revenu à la vie.

On consignait autrefois tous ces miracles dans un ancien registre conservé aux archives de la cathédrale.

Ce registre, brûlé avec les autres archives par les Huguenots, avait été lu par les plus anciens chanoines du temps de Dominicy. Cet auteur rapporte le témoignage qu'il en avait reçu lui-même.



De nombreux ex-voto tapissaient la chapelle de la sainte Coiffe.

C'étaient de petits navires, des linceuls, des cierges énormes, des images en cire d'hommes, de bras, de jambes, etc.; en souvenir de membres guéris et en témoignage de gratitude.

Lorsqu'on apportait ces offrandes, ajoute Dominicy, celui qui tenait le registre avait soin de s'informer du motif pour lequel on portait l'ex-voto, et on apprenait alors que c'était parce qu'on avait échappé à un naufrage, ou obtenu des guérisons merveilleuses de maladies incurables.

Dominicy rapporte deux inscriptions qu'il a vues lui-même gravées, l'une sur une tablette d'argent, attachée à la châsse, et rappelant une guérison de l'année 1599, et l'autre, sur une tablette d'or, de l'année 1613, où était exprimée la reconnaissance pour un retour au foyer et à la vie.

Il y a encore, ajoute Dominicy, qui écrivait en 1640, moins de 80 ans après le pillage des Huguenots, beaucoup de bijoux, de pierres précieuses de grand prix qui sont suspendus à la châsse, et parmi ces joyaux brille entre tous une boule étincelante d'une quantité de diamants. Dominicy raconte à la fin que ces miracles obtenus par la dévotion au saint Suaire sont devenus très fréquents, mais il se plaint que leur notoriété d'alors et leur nombre aient fait négliger leur inscription sur les registres.

Les maladies les plus communément guéries étaient celles des yeux.

D'ailleurs, la conservation de ce suaire à travers tant de siècles avec l'empreinte encore visible des tâches de sang, n'est-elle pas une sorte de miracle continuel qui doit solliciter vivement notre piété reconnaissante non moins que sa merveilleuse conservation au milieu des fureurs de 1580.

DU CULTE RENDU AU SAINT SUAIRE

Il n'est pas un catholique qui ne sache qu'en vénérant les reliques, notre culte ne s'arrête nullement à la matière, lin, laine ou autre, dont la relique est faite, mais s'adresse au saint ou au mystère que rappelle cette matière. C'est donc à la Passion de Notre-Seigneur, à sa Sépulture et à sa Résurrection que nous rendons un culte dans le saint Suaire. Et quel objet fut plus propre à nous animer aux saintes luttes et aux suprêmes résistances que les marques sensibles de la Passion devenues les trophées de la victoire?

Le saint Suaire méritait un culte ému.

A aucune époque, il ne lui a manqué.

Non seulement des messes spéciales avec une prose et des offices liturgiques avaient été composés en son honneur de temps immémorial — cela aurait suffi peut-être à la dévotion des gens d'Eglise, capables de les goûter pleinement — mais la piété de nos pères dans les âges de foi ne pouvait s'en contenter.

A une relique insigne, un culte exceptionnel.

De là des processions nombreuses de la sainte Coiffe dans divers quartiers de la vieille cité, en mémoire de quelque insigne bienfait dont la ville tout entière gardait reconnaissance. Parmi les processions annuelles, nous signalerons celle du Synode où tout le clergé du diocèse était convoqué et dont tous les membres étaient affiliés à la confrérie du saint Suaire.

De là encore, les ostensions de la sainte Coiffe du haut de l'ambon ou de la chaire, aux foules nombreuses accourues de très loin aux fêtes de la Pentecôte. A force de soulever les coins de la sainte relique, pour mieux faire voir au peuple le saint Suaire et les empreintes de sang, le linge s'est usé.

Tous les samedis, à 5 heures du soir, au son de la cloche, la cathédrale se remplissait entièrement de fidèles: on ne pouvait se lasser de revoir la sainte Coiffe que le Chapitre portait solennellement en procession, de l'autel du saint Suaire à l'autel majeur, et très visible sous un globe de cristal. Après le chant de l'oraison du saint Suaire, la procession s'avançait vers la chapelle de la Sainte Vierge, en chantant une hymne en son honneur, variée selon le temps liturgique. A l'entrée, dans la chapelle, une délicieuse musique entonnait le verset, et l'on terminait la cérémonie par l'*Ave Maria*. Touchante dévotion qui ne voulait pas séparer la divine Mère du culte rendu à la sépulture du Fils!

Enfin, tous les jours, après le chant des vêpres et avant celui de complies, le Chapitre se rendait processionnellement, la croix en tête, à la chapelle où le saint Suaire était renfermé et on y chantait l'oraison du saint Suaire (voir ci-dessous) après les versets et répons suivants: ℣. *Per mortem et sepulturam Christi,* ℟. *Liberemur a malo et a morte tristi,* ℣. Par la mort et la sépulture de Notre-Seigneur Jésus-Christ. ℟. Délivrez-nous du mal et d'une mauvaise mort!

Presque tous ces usages si pieux ont cessé à la révolution du siècle dernier. Cependant, on continue encore les ostensions de la sainte Coiffe aux fêtes de la Pentecôte.

La fête du saint Suaire est restée toujours populaire, malgré le malheur des temps. Du vendredi avant-veille du dimanche de la Passion, au vendredi suivant, qui précède les Rameaux, le saint Suaire demeure exposé sur un trône et reçoit de nombreuses et pieuses visites. Le dernier jour à 7 heures du soir, la vieille cathédrale de Cahors voit revenir la splendeur des anciens jours. L'affluence des fidèles a reparu. La foule ne se lasse jamais d'entendre le prédicateur de la station du Carême raconter l'histoire et les gloires du saint Suaire de Cahors.

L'ancienne confrérie du saint Suaire a été rétablie il y a quelques années.

Nous donnons ici, pour l'usage des pieux confrères, les prières relevées sur d'anciens placards de la chapelle et dans les livres liturgiques.

ORAISON

Seigneur Jésus-Christ, qui avez enrichi cette église du suaire de votre tête sacrée, et qui l'avez glorifiée par d'innombrables miracles, accordez-nous, de grâce, qu'il nous serve à garder si bien le souvenir de votre Passion que nous méritions d'obtenir la gloire de la résurrection, vous qui vivez et régnez dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Postface 2020
mois de mars

Les « ***Vies des saints illustrées*** » par la Maison de la Bonne Presse ont été conçues avec grand soin. Elle comprend, outre la vie des saints, presque toutes les fêtes importantes de l'année liturgique (Noël, Pâques, etc.). Cette série inclut les fascicules ayant été publiée à partir de 1870 jusqu'au pontificat de saint Pie X (*1910 environ*).

Veuillez consulter la postface plus élaborée dans le tome du mois de janvier.

Durant l'année, il sera nécessaire de noter quelques fêtes n'ayant pas encore été instituées par l'Église au moment de la publication de ces fascicules et étant donc absentes de cette série. Pour la **mois de mars**, il n'y a pas de nouvelle fête importante ayant été instituée depuis par l'Église. Cependant la postface des autres tomes indiquera les nouvelles fêtes à sanctifier pour le mois. Veuillez y porter une grande attention, car certaines fêtes sont d'une importance critique pour notre temps, en particulier celle du **31 mai** (*BVM Reine du monde*) et celle du **22 août** (*cœur immaculée de la BVM*), car de leur juste sanctification dépend l'apaisement des terribles châtiments que nos familles et le monde subissent actuellement.

Quelques corrections :

- Saint Gabriel archange devrait être au 24 mars, et non au 18 mars.
- Saint Jean Damascène devrait être au 27 mars et non au 6 mai.

Les 20 premières pages de ce PDF donnent un aperçu de la qualité, *bonne ou mauvaise,* de l'édition papier. La qualité dépend du livre original dont nous nous sommes servi pour produire le fac-similé (*texte numérisé*).

Il est possible de commander l'édition papier à prix abordable en visitant le site :

canadienfrancais.org

Plusieurs autres livres sont également disponibles sur le même site, toujours à prix abordable.

Ô Marie conçue sans péché,
priez pour nous qui avons recours à vous!

Cet ouvrage est dans le domaine public.

Année 2020
canadienfrancais.org